00060103

NOT TO BE ISSUED
OUT OF THE LIBRARY.

00060103

Digitized with financial assistance from
Observer Research Foundation
on 11 March, 2020

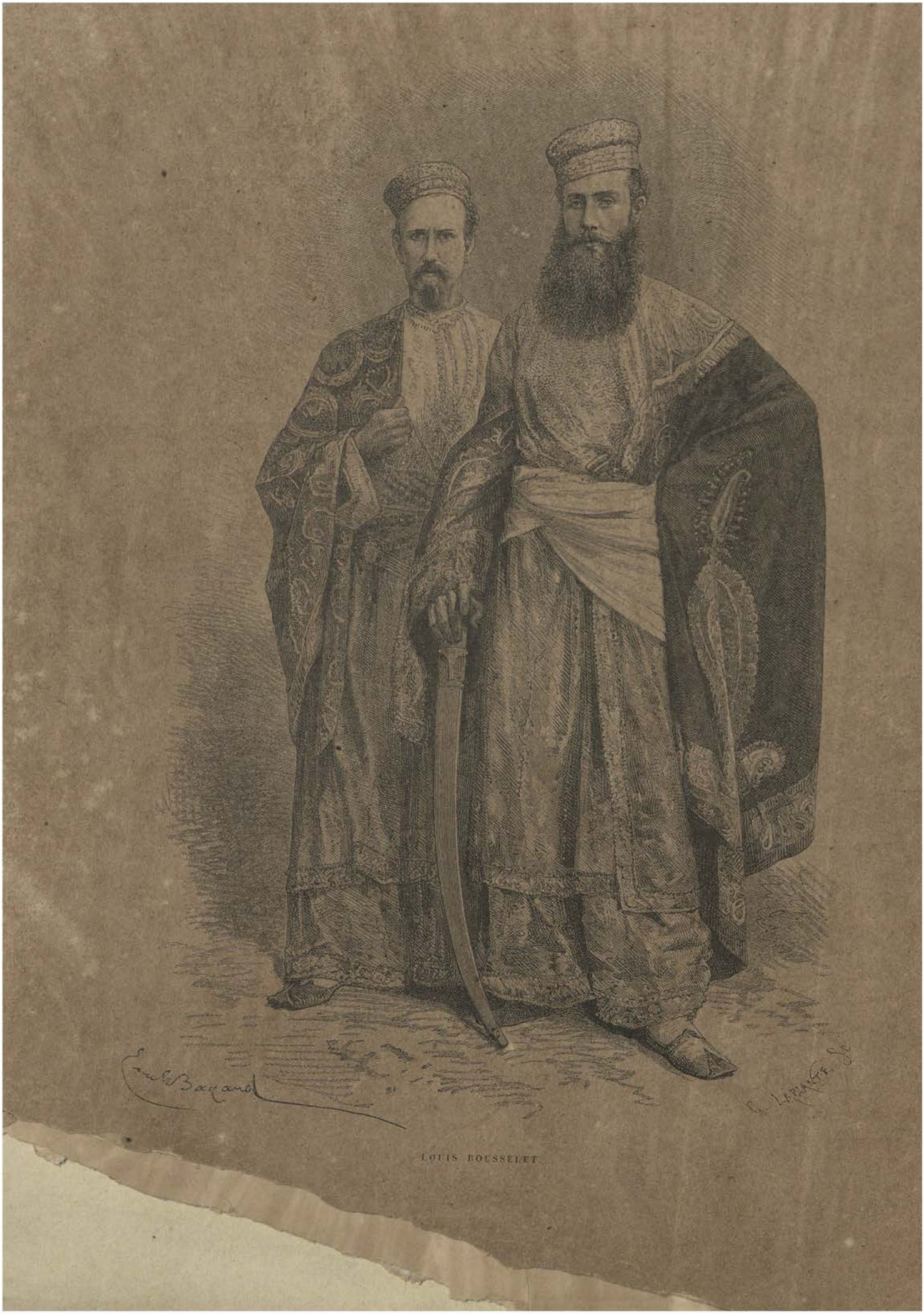
L'INDE DES RAJAHS

Les gravures contenues dans ce volume ont été dessinées sur bois d'après les photographies et les croquis de l'auteur par MM

A. ALLONGÉ — A. DE BAR — ÉMILE BAYARD — PH. BENOIST — H. CATENACCI

HUBERT CLERGET — A. DUVIVIER — J. GAILDRAU — A. MARIE — G. MOYNET — A. DE NEUVILLE — P. PHILIPPOTEAUX

A. RIXENS ET É. THEROND



LOUIS BOUSSELET

L'INDE

DES RAJAHS

VOYAGE DANS L'INDE CENTRALE

ET

DANS LES PRÉSIDENCES DE BOMBAY ET DU BENGALE

PAR

LOUIS ROUSSELET

OUVRAGE CONTENANT

317 GRAVURES SUR BOIS

DESSINÉES PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

ET SIX CARTES

60103

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—

1875

Droits de propriété et de traduct

MA MAISON A MAZAGON, FAUBOURG DE BOMBAY.

L'INDE DES RAJAHS

CHAPITRE PREMIER

BOMBAY

Quelques mots au lecteur. — Aden. — La mer de l'Inde. — Mon arrivée à Bombay. — Un hôtel parsi. — La perle des serviteurs. — La mousson. — L'archipel Heptanésien. — Une promenade dans la ville. — Le fort. — Colaba. — Les rats musqués. — Les industries de Bombay. — Les étables arabes. — Le bazar chinois. — La lecture du Koran dans la grande mosquée. — Les Jaïnas et l'hôpital des bêtes. — La Cythère indienne. — La ville des morts. — Les bûchers sur la plage. — Valkéchvar. — La tour du Silence. — Mazagon. — Les Mangos. — Les serpents. — La mort en 96 secondes. — Les compagnons de la Nuit. — Les Portugais. — Les castes. — Rapports des indigènes avec les Européens. — Une danse de bayadères. — Le théâtre indien. — Un drame religieux. — Les actrices hindoues. — Les fêtes. — La fête des Serpents. — La fête des Cocos. — Les Parsis; leur origine, leurs mœurs. — Une soirée chez Cowasjee. — Sunnis et Chiias. — Le Mobarum. — Les tabouts.

I

Au mois de juin 1863, je m'embarquais à Marseille sur un bateau à vapeur anglais, de la ligne de Suez, qui devait me conduire à Bombay.

En me rendant dans l'Inde, je me proposais de visiter principalement toute la région septentrionale, qui comprend, outre la présidence anglaise du Bengale, les États feudataires du Rajasthan, le Bundelcund, le Goundwana, le Pendjâb et le royaume de Népal.

Cette vaste région forme un parallélogramme borné au nord par les Himalayas, au sud par les Vindhyas et le fleuve Nerbouda, à l'est par le Brahmapoutra, à l'ouest par le Sindh ou Indus. La superficie de ce magnifique pays équivaut à celle de l'Europe occidentale, *Italie*, Espagne, France, Iles Britanniques.

Nulle autre région du monde n'est mieux délimitée par la nature, mieux arrosée par des fleuves et des rivières, nulle n'est plus fertile et douée d'un climat supérieur. C'est ce pays que se sont disputé tour à tour les races envahissantes, Aryas, Grecs, Mongols et Tartares ; c'est là que s'est développée cette civilisation qui a rayonné sur tout le reste du monde ; berceau de toutes les religions connues, des beaux-arts et des sciences asiatiques, c'est là l'Inde, l'Inde illustrée par les Mauryas, les Touars, les Chohans et les Timourides, les plus grandes dynasties du monde. C'est là enfin seulement que les derniers représentants des races hindoues ont conservé quelque reste de leur ancienne prédominance, et que nous retrouvons des royaumes fondés avant notre ère, gouvernés par des descendants de Rama et régis par des institutions plus de cent fois séculaires. Cette Inde proprement dite n'a que peu d'analogie avec le Dekkan, la région du Sud, dont elle est restée entièrement séparée pendant des siècles.

Le peu que nous connaissons de ce pays si remarquable nous vient de renseignements fournis par des voyageurs anglais, tels que Tod, Malcolm, Heber, et qui datent déjà de plus de cinquante ans ; ces voyageurs eux-mêmes n'ont parcouru que certaines portions de ce vaste continent et ont laissé à leurs successeurs bien des itinéraires nouveaux à décrire. Cependant, jusqu'à présent, à l'exception de Jacquemont, et de quelques autres qui se sont bornés à l'exploration des parties inférieures de la vallée du Gange, ou ont parcouru rapidement quelques provinces voisines de Calcutta, nos explorateurs français se sont plus particulièrement portés vers le sud ou Dekkan. Les pays que je me proposais de parcourir m'offraient donc un vaste champ d'études et de recherches.

Il me semblait aussi que nous ne devions plus nous contenter aujourd'hui, en France, de simples compilations tirées de divers ouvrages anglais et qu'il y aurait avantage à relier entre elles les explorations antérieures, en apportant à l'étude de ces régions si intéressantes toute l'exactitude des procédés que la science met aujourd'hui à la disposition du voyageur.

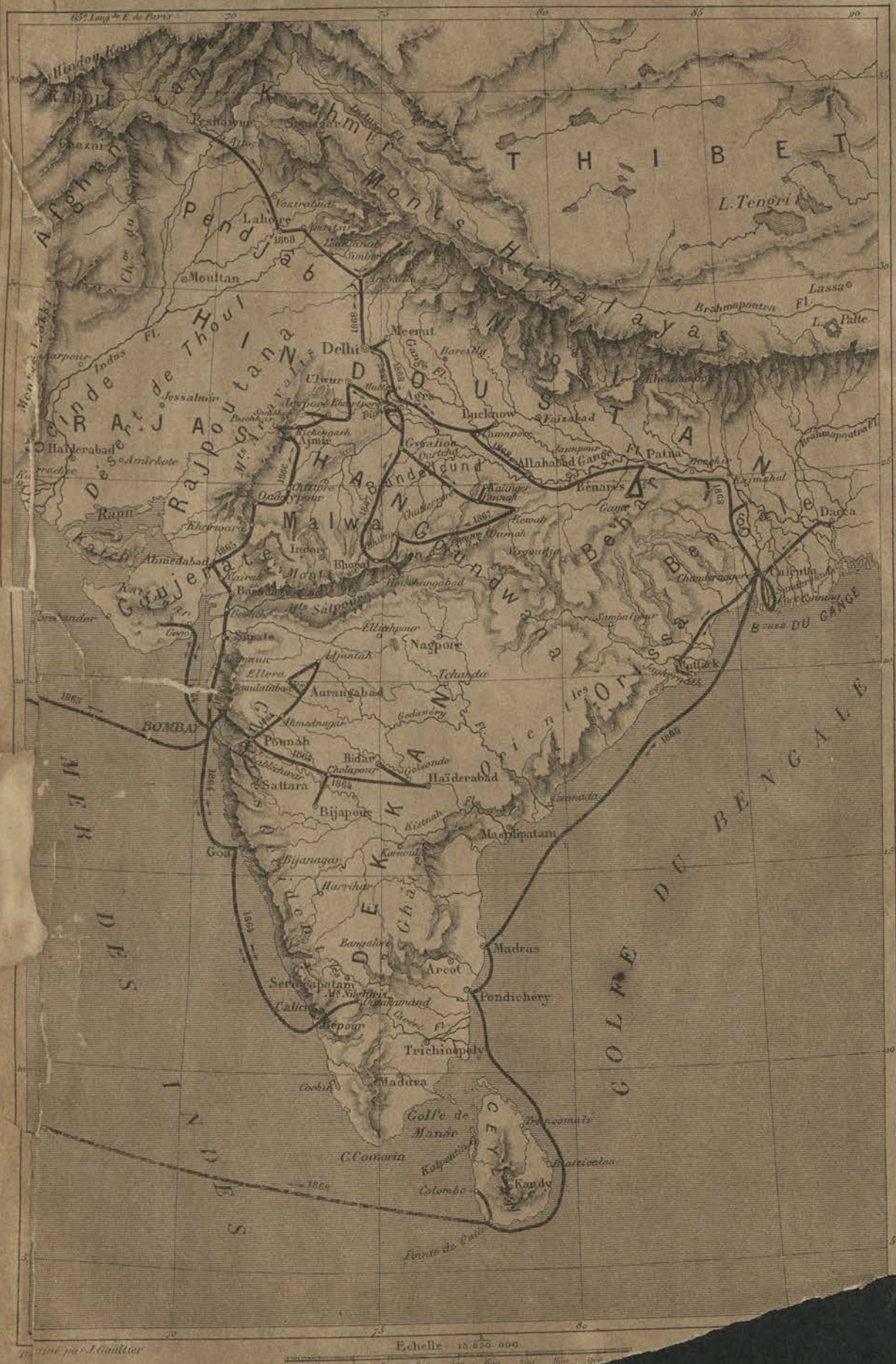
Parmi le nombre considérable de documents relatifs à l'Inde renfermés dans nos bibliothèques, je n'avais trouvé que peu de renseignements sur le pays lui-même ; ou du moins ces renseignements étaient déjà séparés de nous par un nombre d'années assez grand pour qu'il fût impossible de compter sur leur exactitude. C'est ainsi qu'en dehors des relations de Tod et de l'évêque Heber, je ne trouvais sur des pays trois et quatre fois plus étendus que la *France* que des traités de statistique politique, de linguistique et de théologie.

A Bombay même, on me représentait les contrées que j'allais aborder comme d'une nature pauvre, d'un aspect monotone, peuplées d'habitants grossiers, simples agriculteurs, dont les misérables chaumières seraient les seuls monuments qu'il me serait donné d'admirer. Si j'eusse suivi la route habituellement parcourue par les voyageurs, soit en remontant à Agra par Indore, soit en traversant la Péninsule directement de Bombay à Calcutta, il est probable que le récit de mon voyage serait venu confirmer cette opinion, et quelques mois m'eussent suffi pour parcourir l'Inde qu'on me dépeignait sous de si tristes couleurs.

Bien loin de là, mon voyage, au lieu de se limiter à quelques mois, m'occupa pendant six ans : on avait donc calomnié, par indifférence, ce riche et beau pays ; les photographies que j'ai rapportées en font foi.

La relation qui va suivre n'est que le récit rapide de mes aventures de voyage durant ces six années, le plus souvent une simple copie de mon journal, auquel j'ai ajouté quelques observations sur les mœurs et les coutumes des pays que j'ai visités et de courtes descriptions

ITINÉRAIRE GÉNÉRAL DES VOYAGES DE M. ROUSSELET DANS L'INDE. (1863-1868)



des plus curieux monuments ; j'en ai retranché les recherches archéologiques, que la généralité des lecteurs eût peut-être trouvées trop spéciales.

II

Parti le 20 juin de Marseille sur la *Vectis*, je débarquais six jours après à Alexandrie. Le canal de Suez n'était alors qu'à l'état embryonnaire et le chemin de fer nous conduisit au Caire, où un manque de concordance dans le service des paquebots me permit de passer deux jours. Du reste les passagers à destination de Bombay étaient fort peu nombreux, car les mois de juin et de juillet sont les plus redoutables pour cette traversée. On se trouve franchir la mer Rouge au moment des plus fortes chaleurs et, au sortir de cette fournaise, on a à affronter les terribles ouragans que les vents du sud-ouest déchaînent sur la mer de l'Inde.

Il m'était donné de constater que les appréhensions des voyageurs sont parfaitement fondées. A peine sorti de Suez, où nous nous étions embarqués sur le *Malta*, un des plus beaux paquebots de la ligne anglaise, la chaleur devint telle que, sans la glace que l'on distribuait libéralement à bord, je crois que les passagers les moins robustes eussent bien vite succombé. Les poumons refusaient leur fonction au contact de cette atmosphère embrasée, la bouche se desséchait, et, le sang se portant à la tête, nous étions perpétuellement menacés d'apoplexie foudroyante.

Quelques rocs calcinés, des côtes de sable blanc, au-dessus desquelles se montrent, dans le lointain, de hautes montagnes bleues, sont les seules distractions de ce voyage et ne font nullement rêver une excursion sur les rives de cette fournaise ; la mer, d'une nuance indigo intense, était agitée d'une légère houle, et des bancs énormes de poissons volants étincelaient à la crête des vagues.

Passé le Bab-el-Mandeb, nous contournons la côte sud de l'Arabie Pétrée et entrons dans le port d'Aden pour y faire du charbon. Il est difficile d'imaginer un lieu plus morne et plus désolé que cet amas de rochers, sur lequel l'Angleterre a, avec une si grande prévoyance, planté depuis plusieurs années son drapeau et dont elle a fait la clef de la grande route de l'extrême Orient. Cependant l'aspect de la presqu'île d'Aden est très-imposant de la rade ; des rocs volcaniques de couleurs sombres s'entassent en une haute pyramide couronnée de pics fantastiques et découpée de la manière la plus étrange.

A la sortie du golfe d'Aden, dont l'entrée est commandée par le groupe des îles Socotras, nous trouvons, ainsi qu'on nous l'avait annoncé, la mousson des vents alizés du sud-ouest au plus fort de sa violence ; la mer était en furie. Pendant six jours, nous fûmes retenus prisonniers dans les grands salons du paquebot ; les vagues déferlaient sur le pont et se joignaient à une pluie torrentielle pour nous en défendre l'accès ; heureusement, nous nous consolions en pensant que ce vent nous était favorable et nous poussait plus rapidement vers le terme de notre voyage. La petite société du bord était charmante et nos journées se passèrent assez agréablement ; le piano, les jeux et même quelques tentatives de bal nous faisaient oublier la tempête.

Le matin du 8 juillet, on signala les côtes de l'Inde et, malgré le mauvais temps, tous les passagers accoururent sur le pont pour apercevoir cette terre tant désirée ; à notre grand désappointement, le ciel s'obscurcissant de plus en plus, le capitaine fit reprendre le large et le navire s'éloigna de la côte. Alors la tempête éclata ; pendant plusieurs heures, nous fûmes épouvantablement secoués ; les cloisons des cabines gémissaient d'une façon sinistre, l'hélice continuellement hors de l'eau faisait vibrer toute la masse du navire. La nuit venue rendait notre position fort dangereuse et le capitaine témoi[illegible]

Vers deux heures, le vent baissa et le temps s'éclaircit un peu ; un des bricks du service de pilotage de Bombay, qui sont toujours en surveillance dans ces parages, nous avait aperçus le matin et s'était mis à notre recherche ; il nous rejoignit, et la violence des vagues empêchant le pilote de monter à notre bord, il nous guida vers l'entrée des atterrissages dont nous étions très-près. Le spectacle que présentait ce petit navire au milieu de cette mer encore irritée et à côté de la masse imposante de notre paquebot, était des plus frappants ; il bondissait au sommet des vagues ou disparaissait à demi entre leurs sillons écumeux, nous conduisant à travers le dédale de récifs et de bancs qui rendent les abords de Bombay si dangereux. De tous côtés, les flots se brisant avec fureur sur des rochers à fleur d'eau nous montraient les dangers que notre guide expérimenté nous faisait éviter. Quelques tours d'hélice encore, et la mer devient plus calme ; nous passons devant une jolie baie bordée de cocotiers entre lesquels paraissent les façades de superbes habitations et, doublant un long promontoire plat, couvert d'entrepôts, nous entrons dans la rade de Bombay.

MON HOTELIER PARSI.

Cette rade, une des plus belles du monde, se présenta à moi pour la première fois sous un aspect fort triste : le ciel gris, la pluie torrentielle, les navires et la rive cachés par le brouillard formaient un ensemble fort peu attrayant. Quelque enthousiasme que j'eusse pu avoir en touchant le but tant souhaité, je crois qu'il m'eût été difficile de rien admirer.

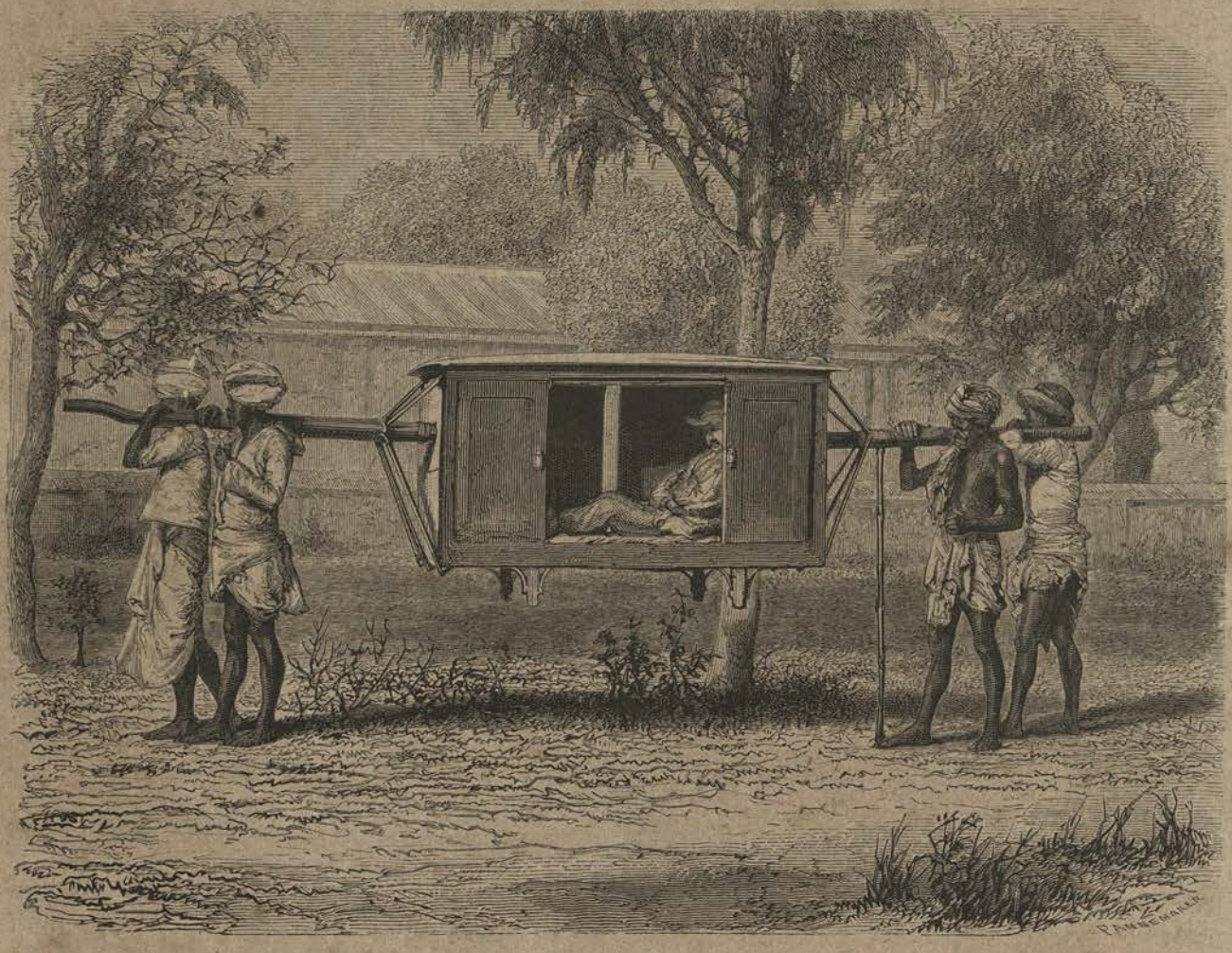
Je quittai le steamer pour me placer dans une embarcation, conduite par une demi-douzaine d'Indiens, presque entièrement nus, qui me débarquèrent au bout de quelques minutes sur une belle jetée en pierre. Je mis pied sur la terre de l'Inde, sans même attirer l'attention du douanier de garde, qui, se souciant fort peu de se mouiller, me laissa passer devant sa guérite et se garda bien de m'adresser la moindre demande ; je n'apercevais autour de moi ni voiture ni abri, et je ne distinguais que confusément les premières maisons de Bombay dans le lointain. Un couli vint s'offrir pour porter ma malle et me conduire à un hôtel, et je le suivis sans faire la moindre observation, pataugeant tristement au milieu des mares de boue. Passant une porte fortifiée que l'on démolissait, nous entrâmes dans un dédale de rues étroites, sombres et fort sales, dans l'une desquelles se trouvait le *Royal Hotel*, qui m'avait été recommandé sur le paquebot comme le meilleur de la ville.

Cet hôtel, tenu par un Parsi, adorateur du feu, ne me parut au premier abord qu'une auberge ; des corridors obscurs s'entre-croisaient en tous sens et les chambres, [illegible] des autres par des cloisons de toile blanchie à la chaux, ne contenaient pour [illegible] lit surmonté d'une cage de mousseline, une table et une chaise. Je [illegible] de mes compagnons de voyage ; la nourriture m'y parut fort

différente de celle que nous recevions à bord, et dès le commencement du repas je me cautérisai la bouche avec un curry au piment, qui me causa une surprise très-désagréable.

On a souvent répété que la première impression est en toutes choses la meilleure ; certes, si le proverbe avait dû être vrai dans ce cas, je n'aurais eu rien de mieux à faire qu'à m'en retourner au plus tôt vers l'Europe, car j'ai rarement éprouvé dans ma vie un plus poignant sentiment de tristesse et de désappointement que le jour de mon arrivée dans l'Inde.

Après le dîner, je fus accosté par un personnage plein d'importance, vêtu avec soin et que je pris d'abord pour quelque riche gentleman de ce pays ; il me fit force salamalecs et, voyant que son mauvais anglais me restait inintelligible, il me mit dans les mains une liasse de papiers.



LE PALANQUIN.

Le premier que j'ouvris m'apprit que j'avais affaire à un des hommes les plus honnêtes du mo
qui, après avoir servi fidèlement de nombreux maîtres et les avoir toujours quittés pour c
maladie, venait aujourd'hui solliciter l'honneur d'être mon serviteur. Un de mes co
de route, homme d'expérience, m'expliqua que ces certificats d'honnêteté se fab
une somme modique dans les hazars ; mais, comme on ne peut se passer ici d
même en vivant à l'hôtel, il me conseilla de prendre cet homme, qui parais
bonne tenue, deux qualités déjà essentielles ; j'engageai donc ses services
quinze roupies par mois.

Malgré les prix exorbitants des hôtels, le
et n'est jamais fourni par l'hôtelier ; si

soi son propre domestique. La coutume est poussée à ce point que l'on doit toujours emmener avec soi ses serviteurs lorsque l'on va dîner à la table d'un ami, et en cas d'oubli de cette convenance, on risque beaucoup de ne rien avoir à manger, vu que chaque domestique ne sert que son maître.

Le lendemain matin, je me réveillai en entendant parler près de moi et j'aperçus mon nouveau serviteur, Latchmân, ouvrant mes malles et arrangeant mes effets comme s'il me servait depuis longtemps ; il causait avec un gros homme à l'air réjoui, tout vêtu de blanc et le crâne couvert d'un comique turban en toile cirée, dans lequel je reconnus mon hôte Parsi, qui venait me souhaiter le bonjour et prendre mes ordres. Je lui demandai assez mélancoliquement des nouvelles du temps, et il me répondit avec beaucoup de flegme que la pluie n'avait commencé que depuis quelques jours et durerait sans doute encore pendant trois mois. Voyant que je paraissais considérer sa réponse comme une mauvaise plaisanterie, il me fournit quelques plus amples explications.

La nature, on le sait, n'a pas distribué sous les tropiques les saisons de la manière qui nous est familière, mais a divisé l'année en saison sèche et en saison pluvieuse. Pendant huit mois, me dit mon hôte, le ciel est ici pur et sans nuages et le soleil luit sans obstacle ; mais en revanche, il pleut, sauf de petites interruptions, du 15 juin au 15 octobre. Pendant tout ce temps, les pluies sont tellement torrentielles, que le pays se couvre d'eau, les routes disparaissent ou deviennent impraticables et il est impossible de voyager même à de petites distances. Je n'ignorais pas à mon départ que j'allais me trouver dans l'Inde au cœur de cette saison, mais je croyais tout cela fort exagéré.

Un séjour prolongé à Bombay me souriait alors fort peu, mais il fallait m'y résoudre. Malgré le mauvais temps, je sortis pour faire mes visites et pris pour cela un palanquin. Ce véhicule, si souvent décrit, consiste à Bombay en une longue boîte en bois suspendue entre deux brancards ; l'intérieur est garni de coussins sur lesquels on s'étend de tout son long ; de chaque côté se trouve une ouverture à coulisses et à l'extrémité une tablette à tiroir garnie d'une lampe. Les porteurs, au nombre de quatre ou de six, placent les brancards sur leur épaule et enlèvent aisément toute la machine qu'ils emportent au petit trot ; ils marchent vite et maintiennent cette allure pendant plusieurs heures.

L'aspect des rues était pitoyable ; l'eau montait à mi-jambe de mes porteurs, et à chaque maison où je m'arrêtai, j'étais obligé de faire un saut périlleux de mon palanquin à la porte, exhaussée de plusieurs pieds au-dessus du sol.

J'appris bientôt que ce que j'avais pris pour la ville de Bombay n'était autre que la cité commerçante, l'ancienne forteresse portugaise, dont les remparts ont aujourd'hui disparu, quoique le nom de fort lui soit resté, et qui ne contient que les entrepôts et les établissements commerciaux ; les quartiers européens et la ville indienne se trouvent à une certaine distance dans l'île. Sur le conseil d'un ami, je quittai mon triste hôtel et je fus m'installer dans le quartier de Mazagon, où je trouvai une pittoresque cabane, fort confortable du reste, que je louai pour un prix modéré.

III

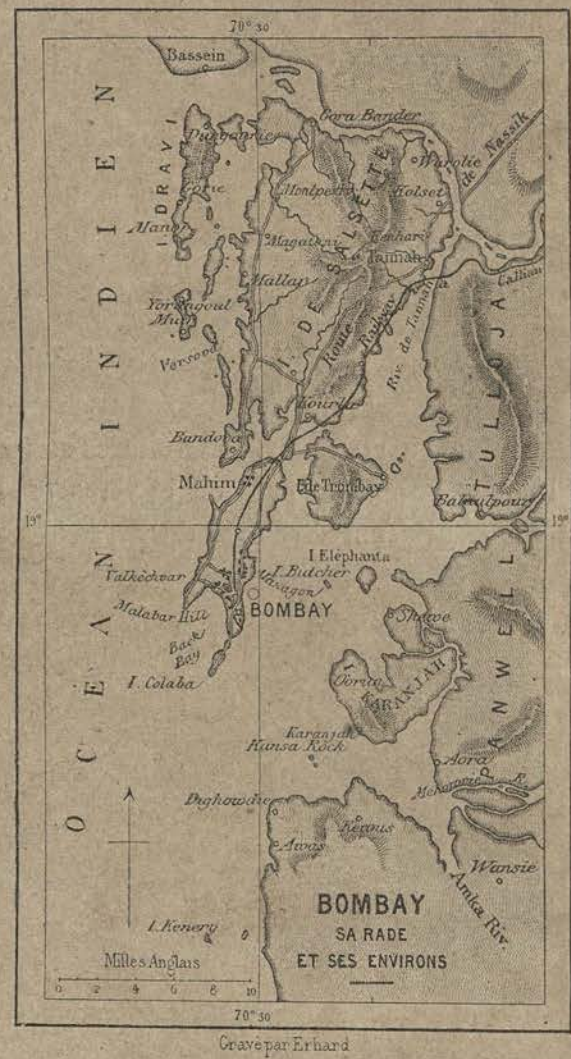
Si vous jetez les yeux sur la carte, on voit que l'île de Bombay fait partie d'un petit groupe d'îles qui forment un bras de mer le long du continent et forment ainsi une superbe baie [illegible] l'entrée.

Cette île a de tout temps paru si favorable au commerce que, dès l'antiquité la plus [illegible] ports importants où se trafiquaient les produits

de l'Hindoustan et du Dekkan. Les immenses hypogées de Kenhari et d'Elephanta, qui se rangent parmi les plus grands ouvrages de l'Inde ancienne, nous prouvent l'importance et la richesse de ces villes.

On peut reconnaître du reste dans ce groupe l'archipel Heptanésien du géographe Arrien. Il est composé d'une douzaine d'îles, dont les principales sont : Sachti ou Salsette, Garapouri ou Elephanta, Dravi, Basseïn, Versova, Trombay et Bombay. Le nom de cette dernière, que quelques étymologistes ont fait dériver du portugais Boa-Bahia (bonne baie), vient de Bomba, un des noms de la déesse Mamba-Dévi à laquelle l'île est dédiée.

Bombay passa aux mains des Anglais en 1661 par le mariage du roi Charles II avec l'infante Catherine de Portugal, qui l'apporta en douaire ; le rang qu'il occupe aujourd'hui lui fut longtemps disputé par Surate et Goa, et ce n'est qu'à la fin du siècle dernier qu'il put entièrement écraser ses rivales. Situé sur la côte occidentale de l'Inde, presque en face du débouché de la mer Rouge, à distance égale des grandes villes de l'intérieur, il doit à cette position exceptionnelle, ainsi qu'à la magnificence de sa rade, capable d'abriter cinq cents vaisseaux, d'être devenu la capitale commerciale de l'Inde et même de l'Asie, car ni Calcutta, ni Shanghaï, ni Singapore ne peuvent rivaliser avec lui.

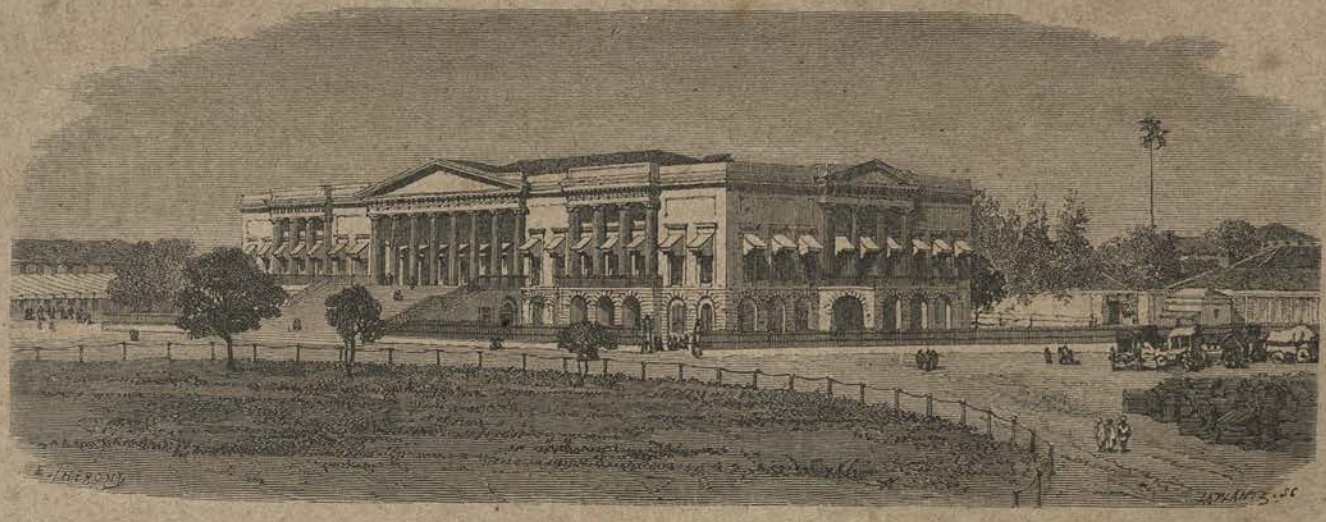


CARTE DE L'ARCHIPEL DE BOMBAY.

Bombay est à lui seul tout un monde; ses vastes quartiers sont de véritables villes, ayant chacune son aspect particulier et sa population propre : ville européenne, ville hindoue, ville arabe, ville chinoise, etc. A ce point de vue, il n'existe guère de cité plus intéressante pour l'observateur ou le savant. Nous allons, dans une courte excursion, passer en revue ses particularités les plus intéressantes.

Et tout d'abord commençons par le fort ou Kilah, la plus ancienne partie de la colonie, la vraie cité de Bombay : il s'étend sur le côté de l'île qui fait face au port; c'est là que se trouvent les bassins d'où sont lancés les fameux navires marchands des mers de l'Inde ; les immenses entrepôts où sont entassés des millions de toiles anglaises ; les célèbres presses à coton, autour desquelles s'élèvent des montagnes de la fameuse fibre attendant leur tour pour être transformées en balles et expédiées sur les marchés de l'Europe et de la Chine. Au centre de la ville et autour d'un vaste square se trouvent les grandes maisons de commerce, les banques, l'Hôtel de ville et la Monnaie. Le fort renferme, en un mot, tout ce qui représente l'immense richesse de cette grande cité. C'est essentiellement la ville du travail, mais l'Européen, ni même l'Indien, n'y habitent : arrivez à sept heures du matin dans le Kilah, parcourez ces longues rues sombres et étroites, vous les trouverez complétement désertes, les portes et les fenêtres fermées ; le plus profond silence règne partout, et c'est à peine si vous verrez quelques policemen veillant sur l'immense solitude. Mais vers dix heures le coup d'œil change rapidement : du bout de la vaste

esplanade qui l'entoure de trois côtés, arrive une armée de voitures, portant patrons, employés, marchands, acheteurs; tous se dirigent vers le fort, les rues se remplissent et, en quelques minutes, le silence fait place au bruit et au tumulte d'une grande ville affairée. A quatre heures, nouveau changement à vue, la population abandonne le fort avec plus de précipitation qu'elle



HOTEL DE VILLE DE BOMBAY.

n'en a mis à l'occuper. Les voitures se remplissent, des cavaliers partent au galop et des files d'Indiens, armés de parasols et vêtus de blanc, sillonnent l'esplanade; une demi-heure plus tard les rues sont de nouveau livrées aux rats et aux policemen.

LE MARCHÉ AU COTON, A BOMBAY.

Pour l'étranger, la partie la plus curieuse du fort est le Cotton Green ou marché au coton, vaste place nue, exposée à un soleil brûlant, où, à l'ombre de véritables montagnes de la précieuse fibre, se tient la grande bourse de Bombay. On trouve parmi les marchands et les ouvriers de ce marché des représentants de toutes les nationalités réunies dans l'île.

Au sud du fort s'étend le long et étroit promontoire de Colaba, qui sépare le port de la Back Bay, large et pittoresque échancrure de la côte, mais sans aucune profondeur.

Colaba est occupé par un des quartiers européens, coupé de belles routes, le long desquelles sont alignés de jolis jardins, entourant les *bungalows* ou habitations des riches commerçants ; placé entre deux baies, il possède un des climats les plus sains de l'île.

Le nom de *bungalow*, que mes lecteurs retrouveront souvent au cours de cette relation, est

MARCHÉ AU COTON : OUVRIERS.

généralement appliqué dans l'Inde aux habitations européennes construites dans un style adapté au climat des tropiques ; les appartements, placés sur un terrassement élevé en briques, sont secs et hors de la mauvaise influence des miasmes délétères, produits par l'abondante végétation ; le toit, en chaume très-épais, conserve la fraîcheur et sa forme conique empêche toute infiltration durant les longues pluies de la mousson ; de larges verandahs protégent de tous côtés les murs des ardeurs du soleil et leurs treillages de bambous se couvrant de plantes grimpantes

donnent à l'ensemble de la maison un aspect gai et coquet. Malgré ses avantages considérables, le bungalow a plutôt l'air d'une tente que d'une maison : il fait triste effet à côté des grandes et belles constructions en pierre, style d'Europe, qui se sont élevées depuis peu dans l'île ; mais il suffit d'un seul été passé dans une de ces dernières pour faire bien vite regretter le modeste toit de chaume.

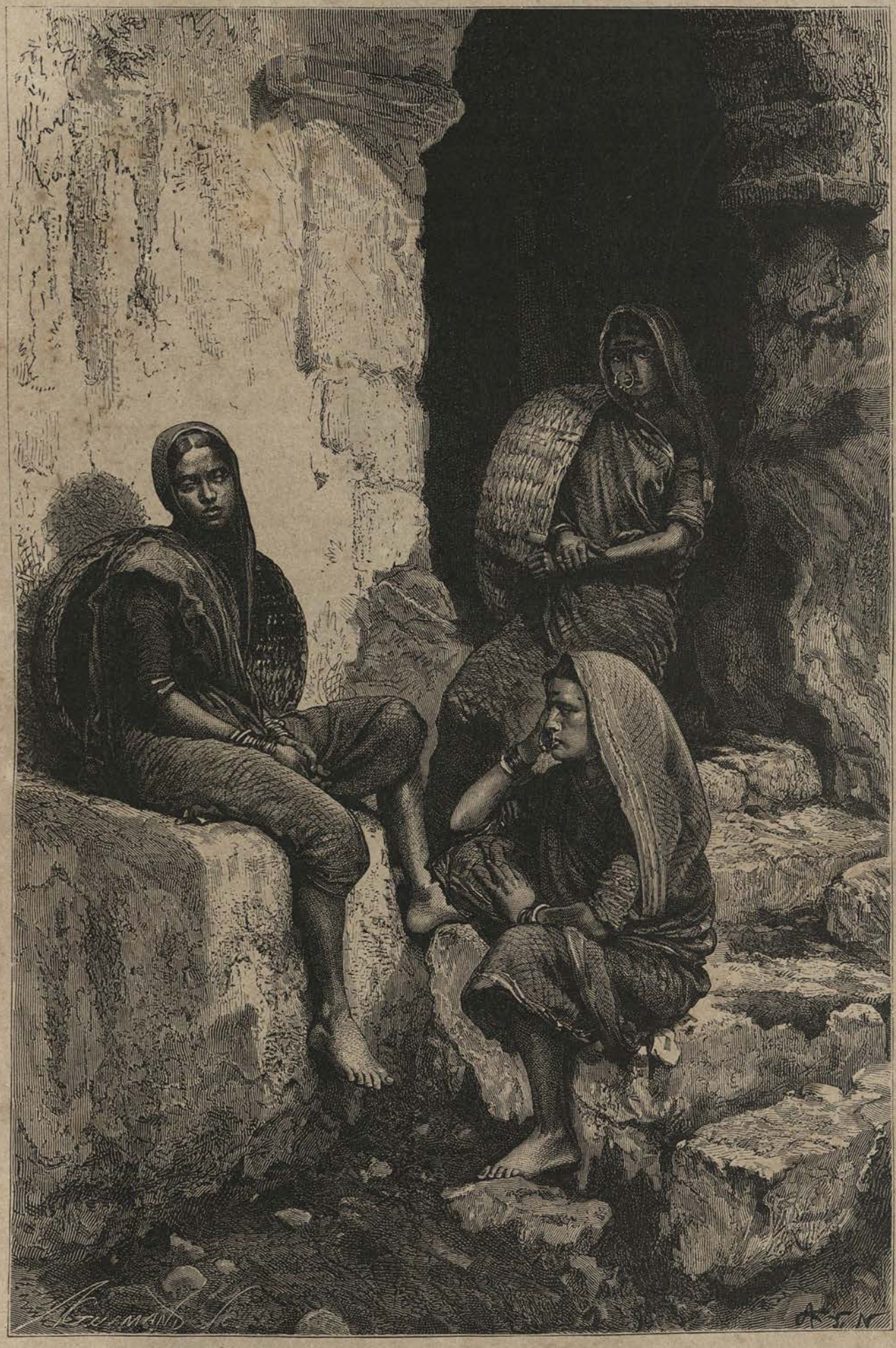
IV

Au nord du fort, de l'autre côté d'une vaste esplanade, la Maïdane, s'étend la ville indienne, appelée par les Européens Black Town ou ville Noire.

MARCHÉ AU COTON : MARCHANDS.

Dès les premiers pas que l'on fait dans ses immenses bazars qui s'étendent sur plusieurs kilomètres de longueur, on se trouve abasourdi par le bruit qui y règne et à demi suffoqué par les insupportables odeurs qui imprègnent l'atmosphère. Un fade parfum de musc frappe surtout l'odorat, et se joignant aux exhalaisons qui s'échappent des nombreux restaurants indigènes, il rend les premiers moments fort pénibles au visiteur. Cette odeur est une des particularités de Bombay : elle est due à la présence de milliers de rats musqués qui remplissent les maisons ; l'essence émise par ces petits animaux est tellement subtile et pénétrante, que lorsque le vent souffle de la ville Noire, les quartiers les plus éloignés sont incommodés de cette odeur et les marins au large peuvent reconnaître à ce signe leur proximité de Bombay.

Malgré ce désagréable inconvénient, le visiteur ne peut s'empêcher d'admirer ces fameux



FEMMES DU PEUPLE DE BOMBAY.

bazars, qui sont parmi les plus beaux et les plus pittoresques de l'Asie. Un monde de peuples et de races aux types et aux costumes parfaitement distincts se pressent dans les rues de cette capitale, qui fournit les produits de l'Europe aux deux tiers de l'Inde et aux pays avoisinants : c'est le port de débarquement de tous les peuples venant de la Perse, de l'Arabie, de l'Afghanistan et de la côte africaine, de même que c'est de là que partent tous les pèlerins de l'Hindoustan pour la Mecque, Karbala ou Nadjîff.

A côté des races indigènes déjà si variées, on voit passer le Persan au haut bonnet d'astrakan, l'Arabe dans son costume biblique, le nègre Somali aux traits fins et intelligents, le Chinois, le Birman, le Malais ; cette diversité donne à la foule un cachet que nulle autre ville au monde ne peut présenter. De gros Baniahs du Kâtch ou du Goujerat, avec leurs pyramides de mousseline sur la tête, vocifèrent avec des Kaboulis ou des Scindiens ; le fakir hindou, nu et hideusement peint, coudoie le padri portugais dans sa robe noire. La tour de Babel ne pouvait avoir réuni à sa base une plus complète collection de la race humaine. Des palanquins s'entre-choquent avec fracas ; des voitures surmontées de dômes d'étoffe rouge, sous lesquels se cachent de brunes beautés, passent au galop, traînées par de beaux bœufs de Surate ; des cavaliers maharates caracolent à côté d'élégantes calèches de Paris ou de Londres. Tout ce monde parle, crie et s'injurie avec une volubilité et sur un ton vraiment assourdissants. Un Européen apparaît-il au milieu de ce désordre, aussitôt il est accaparé, assailli par vingt marchands qui lui offrent des livres, des souliers, des bibelots, de la vaisselle ; ce n'est qu'à force de coups et de menaces qu'il parvient à se débarrasser de cet essaim de tourmenteurs.

La voie est bordée de petites échoppes dont le sol, élevé de plusieurs pieds au-dessus de la rue, sert de comptoir et d'étalage ; les industries les plus diverses y sont côte à côte, mais celles qui méritent une attention particulière sont les magasins d'ouvrages en bois de santal, de meubles en blackwood et d'objets d'art en cuivre. Tout le monde connaît ces charmants petits coffrets en santal, recouverts de sculptures fines et animées ou d'incrustations aux facettes brillantes ; c'est dans de sombres et petites boutiques, le long du grand bazar, que de nombreux artistes demi-nus exécutent ces petits chefs-d'œuvre ; l'atelier est des plus primitifs : accroupi par terre, chaque ouvrier tient avec ses pieds nus une planchette du bois odoriférant qu'il cisèle avec un petit burin. Quant aux meubles, ils sont couverts d'arabesques si délicates, de monstres si grotesques ou de feuillages si gracieux, que, malgré la raideur de leur forme, il est difficile de résister à la tentation d'en acquérir quelques-uns.

Les maisons qui bordent les bazars sont généralement à plusieurs étages et construites en bois et en briques ; leurs façades, garnies de verandahs aux piliers minutieusement sculptés et peints de couleurs vives, ont un cachet de propreté tout à fait inconnu dans les pays musulmans.

Quelques-unes des rues qui sillonnent cette immense ville sont très-larges ; le Bhendi Bazar, entre autres, est une des plus belles. C'est là que se trouvent les fameuses étables arabes, d'où sortent tous les magnifiques chevaux de luxe employés dans l'île, véritable paradis du sportsman, car on y trouve les plus belles races chevalines du monde ; la plupart des chevaux viennent des provinces avoisinant le golfe Persique, du Kattyawar et du Kaboul, mais les plus superbes sont ceux du Djaof et du Nedjéd, race arabe la plus pure et dont l'importation en Europe donnerait de magnifiques résultats. Malheureusement leur valeur est déjà considérable ici, leur prix variant de trois à six mille francs pour les plus belles espèces.

Ces étables ont attiré autour d'elles toutes les races cavalières de cette partie du monde ; aussi les cafés qui leur font face présentent-ils un coup d'œil fort original. On peut y voir toute la journée des Arabes, des Bédouins, des nègres de tous les pays de l'Afrique, accroupis sur des lits de corde rangés le long des boutiques et dégustant la liqueur aromatique ou fumant le long habalbable ; les Persans aux longs bonnets se rassemblent dans les magasins de mitaï,

où ils absorbent avec délices d'énormes boules de farine, de sucre et de lait ; au coin des rues les Kaboulis, dans leur long sarrau de toile d'une propreté douteuse et avec leur turban bleu de ciel, se régalent frugalement de dattes sèches.

Continuant notre excursion à travers la ville Noire, nous arrivons au China Bazar ou bazar chinois, toujours encombré d'une foule compacte, à travers laquelle il est fort difficile de se frayer un passage. Il s'étend le long de la partie du port réservée aux bateaux indigènes ; les

TEMPLE HINDOU A BOMBAY.

quais sont couverts de tous les produits des rivages de la mer des Indes : cornes de buffle, écailles de tortue, dents d'éléphant, épices, cafés, etc. Des coulis musculeux sillonnent la foule, en balançant à chaque extrémité de longs bambous des ballots de marchandises ; des Parsis, dans leurs vêtements d'une blancheur éclatante, prennent note des arrivages ou discutent avec force gestes avec les Nacodas, ou capitaines arabes.

A peu de distance de ce bazar, est la Jammah Masjid ou grande mosquée cathédrale ;

ASSEMBLÉE RELIGIEUSE DE JAINAS, A BOMBAY.

de l'extérieur, c'est un édifice peu remarquable, quoique propre et régulier; mais l'intérieur, avec ses longues arcades et ses nombreuses colonnes, ne manque pas de caractère. Je me trouvai visiter la mosquée un vendredi, à l'heure de la lecture du Koran; le gardien m'arrêta à la porte, en me prévenant que l'accès du temple était interdit aux Européens; cependant, comme j'insistais poliment, on m'autorisa à entrer, à la condition de retirer mes chaussures. Une fois cette formalité remplie, j'entrai dans la grande salle et, m'appuyant contre un des piliers, je restai quelque temps à contempler le service religieux. Un vieux mollah à barbe blanche, debout sur une estrade de marbre, expliquait un passage de l'évangile mahométan; les fidèles, accroupis sur leurs talons, le visage tourné vers le prédicateur, écoutaient avidement. Il devait s'agir de quelques-unes des terribles malédictions lancées par le prophète de Médine contre les infidèles, car le vieux prêtre gesticulait, roulait des yeux et parlait avec une véhémence qui ne manquait pourtant pas de dignité. Le discours terminé, le muezzin sortit des rangs des hommes agenouillés et, se bouchant les oreilles avec les mains, exclama d'une voix surhumaine l'âzzan, ce cri à Mahomet, qui est répété tous les soirs au soleil couchant. Après un instant d'attente, le prophète n'ayant point encore daigné répondre, la prière commença et je laissai les fidèles à leurs génuflexions et à leurs prostrations, qu'ils exécutent avec toute la régularité d'un peloton bien exercé.

Les temples hindous sont nombreux dans la ville, mais les petits seuls sont accessibles. Au carrefour de Païdoneh s'élèvent deux des plus grands; leur façade ne diffère de celle des maisons voisines que par une plus grande abondance de couleurs vives sur les murs et les verandahs. Mais un endroit que personne ne devrait négliger de visiter à Bombay, c'est le grand hôpital jaïna pour les animaux.

Les Jaïnas, qui plus que toute autre secte professent pour la vie animale un respect sans bornes, croient que non-seulement l'homme ne doit point faire de mal aux créatures quelles qu'elles soient, mais encore qu'il est tenu de protéger leur existence et d'alléger leurs maux. Mû par cette idée, le religieux jaïna qui rencontre sur son chemin un animal blessé, s'arrête pour le soigner ou le recueillir dans sa maison.

Pour venir en aide à ce sentiment, les gens riches de cette secte ont établi dans toutes les grandes villes des hôpitaux où les animaux malades ou difformes sont amenés, soignés jusqu'à leur guérison ou entretenus à vie en cas d'infirmités. A Bombay, cet hôpital est placé au centre du quartier le plus populeux de la ville Noire et l'entrée en est parfaitement libre pour tous les visiteurs.

On pénètre d'abord dans une grande cour entourée de hangars, au milieu de laquelle se tiennent une centaine de bœufs. Rien de plus curieux que cet assemblage de quadrupèdes invalides : les uns ont des bandeaux sur les yeux; les autres, boiteux ou perclus, sont douillettement étendus sur de la paille fraîche : ces animaux ainsi traités paraissent avoir quelque chose d'humain; on dirait une scène d'hôpital, dessinée par Granville. Des domestiques les nettoient, les pansent ou apportent à manger aux aveugles et aux paralytiques. On voit aussi dans cette cour des chevaux, des ânes, des chiens et des chats. Quelques-uns de ces pauvres animaux paraissaient fort malades; aussi je me permis de dire à mon guide qu'il serait plus charitable à mon avis de mettre un terme à leurs souffrances : « Mais, me répondit-il, est-ce ainsi que vous traitez vos malades? » Un peu plus loin je traverse un enclos réservé aux bipèdes; de vieux corbeaux, qui ont commis tous les crimes, achèvent paisiblement leur existence dans ce paradis des bêtes, en compagnie de vautours pelés, de buses déplumées. A l'extrémité de la cour, un héron, fier de sa jambe de bois, trône au milieu de canards aveugles et de poules boiteuses. Tous les animaux domestiques et tous ceux qui vivent près de l'homme, ont ici leurs représentants; les rats y sont en grand nombre et d'une familiarité extraordinaire; souris, moineaux, paons et chacals ont leur asile dans cet hôpital.

Quelque ridicule que puisse nous paraître cette institution, elle n'en est pas moins un exemple de la douceur et de l'humanité de ces races, dont la charité ne veut laisser souffrir aucun être créé par le Dieu suprême, et on peut pardonner ce qui nous semble une bizarrerie à des hommes qui peuvent se glorifier d'avoir couvert l'Inde de leurs dharamsâlas ou hôtels gratuits pour les pauvres voyageurs et d'avoir enrichi les hôpitaux de leurs donations princières. La secte Jaïna n'est pas, du reste, la seule qui ait contribué à ces œuvres de bienfaisance : c'est toute la caste marchande, dont une certaine partie suit encore la religion Vaïchnava.

V

A l'ouest de la ville Noire s'étend le quartier de Girgaum, vaste bois de cocotiers qui couvre les pittoresques rivages de la Back Bay; au milieu de cette magnifique forêt, un des plus beaux spectacles de l'île, se cachent d'innombrables cases, à demi enfouies sous une riche végétation tropicale, dans lesquelles vivent des bayadères de toutes races et de toutes couleurs, le demi-monde de cette immense capitale. Dès que la nuit approche, les profondeurs du bois s'éclairent; de tous côtés retentissent le tam-tam, la guitare et les chants ; les fenêtres illuminées se remplissent de femmes aux costumes étincelants, et bientôt toutes les nations du monde paraissent s'être donné rendez-vous dans ce bois de Cythère : les salles des tavernes sont remplies par des Européens, des Malais, des Arabes et des Chinois.

Mais derrière ce rideau de palmiers quel changement de scène! C'est là, sur la plage battue par les vagues, que reposent côte à côte toutes les générations passées : le Musulman, sous sa pierre couverte d'hiéroglyphes, à côté du pauvre Européen qui, trompé dans ses espérances, n'a jamais revu sa patrie. Elles sont nombreuses, les tombes de nos compatriotes qui dorment sous ces palmiers, leur nom effacé par les plantes parasites aussi bien que leur souvenir l'est dans le pays où ils ont vécu. La mort va si vite dans l'Inde, que chacun ne pense qu'à soi et oublie ceux qui ne sont plus; des croix renversées, des pierres brisées, tel est l'aspect de ces lieux de désolation sur lesquels la riche et charitable nature des tropiques a bien voulu jeter un manteau de fleurs. Les vagues écumantes se disputent les mausolées et chaque année leur en cède quelques-uns.

Pendant les recherches que je fis pour retrouver la tombe du pauvre Jacquemont, je restais quelquefois, plongé dans de longues rêveries, à contempler cette nappe d'eau d'un bleu azuré, avec sa ceinture de cocotiers, ses collines couvertes de palais et son horizon immense vers l'Occident, ce côté vers lequel un Européen se tourne toujours, dans ces pays, quand il prie pour quelqu'un d'aimé. Certes, si les morts sortent de leur cercueil, comme le disent les légendes, pour se promener la nuit sous les palmiers et mêler leurs gémissements au bruit des vagues, ils ont un spectacle aussi sublime et aussi mélancolique qu'ils peuvent le désirer. L'endroit où repose notre courageux compatriote Jacquemont est marqué par une simple pierre, sur laquelle on lit avec difficulté le nom de celui qu'elle recouvre... Martyr de la science, il est venu succomber au terme de ses voyages, au bord de cette mer qui seule le séparait de sa patrie.

A côté des cimetières musulman et chrétien est placé le champ d'incinération des Hindous. De loin déjà une odeur infecte de chair brûlée dénonce l'emplacement de ce lieu funèbre ; mais du reste les nombreuses processions, escortant de hideux cadavres nus, placés sur des civières ouvertes, ou ficelés à un long bambou, qui se dirigent vers ce point, indiquent suffisamment la route à suivre pour y arriver. La mort n'a pour l'Indien rien d'effrayant, puisqu'elle n'est pour lui qu'un changement d'existence ; la tête parée de fleurs, des hommes demi-nus, hur-

lant ou soufflant dans des trompes de cuivre, dansent autour du défunt; les proches parents, couverts de vêtements en lambeaux, suivent d'un air nonchalant.

L'enclos dans lequel les bûchers sont érigés est situé au sommet d'une haute terrasse en granit, dont la base n'est accessible qu'à marée basse ; les feux forment plusieurs rangées en ligne ; d'un côté sont placés les cadavres grimaçants qui attendent leur tour, de l'autre un honnête marchand de bois débite les combustibles. Ne vous attendez pas du reste à trouver là le moindre symptôme de recueillement : les uns coupent le bois ou arrangent le bûcher ; d'autres, assis sur le sommet des murs, soufflent dans leurs instruments ou hurlent, en riant, un lugubre refrain. Au milieu de ce vacarme et de cette fumée nauséabonde, quelques enfants s'amusent à jeter à la mer des crânes et des ossements résultant des incinérations précédentes. Le bûcher

LA COLLINE DE MALABAR HILL, A BOMBAY.

arrangé, les parents placent le corps par-dessus et le recouvrent de menu bois jusqu'à ce qu'il soit entièrement caché. Alors le fils aîné ou le plus proche parent du défunt s'approche en se frappant la poitrine et en poussant des cris lamentables ; il saisit une torche et met le feu aux quatre coins de la pile ; la flamme monte rapidement et les assistants l'avivent en y jetant de l'huile. Bientôt le corps apparaît comme une masse incandescente ; à ce moment, si le défunt est un brahmane, son fils s'approche armé d'une massue en fer et fend le crâne d'un seul coup pour permettre à l'âme de s'échapper. Ce dernier devoir rempli, il va rejoindre le cercle des amis, qui, accroupis sur le haut du mur, causent tranquillement de leurs affaires ou fument leur houkah. Quand tout est réduit en cendres, on arrose l'emplacement et l'on jette les quelques restes calcinés dans un coin ou à la mer. Si ce n'est la présence du cadavre nu et hideux, qui cou-

ronne ce trophée mortuaire; la cérémonie ne présente en elle-même rien de repoussant, pourvu toutefois qu'on se tienne hors de la portée de la fétide fumée.

En suivant le rivage de la Back Bay, on arrive bientôt à Malabar Hill, le quartier aristocratique de Bombay. C'est un beau promontoire faisant face à celui de Colaba et sur lequel s'étagent les superbes palais des riches négociants et des hauts fonctionnaires. Dans quelques endroits, des blocs énormes de granit superposés dominent la route et paraissent prêts à rouler sur le passant; des bouquets de cocotiers et de dattiers, des aloès, des daturas aux longues cloches violacées donnent à cette partie de l'île un caractère d'originalité qu'augmente encore la proximité de la mer. Quelques-unes des habitations sont d'une richesse et d'une somptuosité tout asiatiques; des colonnes supportent les verandahs et les portiques et de larges escaliers, bordés de vases de Chine, mènent à des terrasses où sont réunies les œuvres d'art de l'Europe et de l'Asie : statues, coupes, fontaines, etc. Les jardins, soignés avec art, contiennent les arbres les plus rares

UNE RUE DE VALKÊCHVAR.

et les plus beaux de ces pays, l'acacia Gold Mohr aux grappes de fleurs d'or, le papayer aux fruits énormes, le baobab gigantesque, le pin chinois, au pied desquels croissent des bosquets de camélias, de rhododendrons et de mille autres fleurs aux panaches étincelants, dont les noms m'échappent.

A l'extrémité du promontoire se trouve le petit village de Valkêchvar, un des lieux les plus sacrés de l'Inde. D'après la légende, le dieu Rama, marchant à la conquête de Lanka, la moderne Ceylan, pour punir le roi Ravana, qui, autre Pâris, lui avait ravi son épouse Sita, s'arrêta en cet endroit pour passer la nuit. Son frère, Latchmân, lui envoyait tous les soirs un Lingam de Bénarès, par l'entremise d'un génie, afin qu'il pût continuer ses dévotions à Siva; ce soir-là, le Lingam tardant à venir, Rama impatienté prit un peu de sable de la plage et en façonna une idole. L'endroit d'où il avait tiré le sable devint un étang profond, que l'on montre encore aujourd'hui et le village qui se construisit autour de l'idole divine prit le nom de Valkêchvar, c'est-à-dire le Dieu des Sables.

Traversant des rues étroites, bordées de hautes maisons sombres, demeures des Brahmanes.

on arrive à l'étang de Rama, situé au centre d'une grande place entourée de temples. Sur les grands escaliers conduisant jusqu'à la surface de l'eau croupissante, se presse une foule d'hommes et femmes, qui viennent se plonger dans l'eau sacrée ; d'autres, agenouillés sur les marches, restent dans une contemplation béate ; tout le monde prie avec une ferveur fanatique. Aux portes des temples, le coup d'œil est encore plus animé : les brahmanes sollicitent les passants pour leur idole et tendent l'escarcelle pour quelque offrande ; des fakirs ou goussaïns, le bras dressé en l'air et ankylosé, agitent les colliers d'ossements dont ils sont parés et attendent dédaigneusement les aumônes. Un bruit infernal de gongs, de cloches et de cymbales forme une étourdissante cacophonie. Des troupes de religieux Vallabayatcharas, au costume efféminé, aux regards insolents, disciples de Krichna sous sa forme la plus honteuse, se promènent à travers la foule. Malgré tous les efforts du gouvernement anglais, cette secte odieuse, quoique bannie par plusieurs édits, est encore puissante dans le sanctuaire de Valkêchvar, où le bras de la loi ne peut la frapper que difficilement ; chaque année dévoile quelque crime révoltant, commis par ces prêtres, dont la seule religion est la plus infâme débauche.

UNE RUE DE VALKÈCHVAR.

Au sortir de Valkèchvar, on se trouve sur une belle route, couronnant la crête de Malabar Hill; au point culminant de la hauteur s'élève le grand Dokhma des Parsis, autrement appelé la tour du Silence. C'est là que ces sectateurs de Zoroastre déposent leurs morts pour être dévorés par les vautours. Cachée par un rideau de grands arbres, la tour se dresse froide et silencieuse ; nul ne peut en approcher de trop près et ce n'est qu'à travers les branches qu'on aperçoit son sommet couronné d'innombrables oiseaux de proie. Même parmi les Parsis, le plus profond mystère règne sur l'intérieur du Dokhma; les dastours ou prêtres du feu y pénètrent seuls. Les parents abandonnent à la porte le corps que les prêtres placent entre deux grillages, pour permettre aux vautours d'arracher les chairs, mais non d'emporter les membres. Chaque mois, les gardiens réunissent les ossements et les jettent dans un égout souterrain qui les conduit à la mer. On sait que les Parsis ne font en cela que suivre les usages de leurs ancêtres, les Perses, qui exposaient, eux aussi, les corps sur les sommets élevés des montagnes pour être dévorés par les oiseaux du ciel.

Du pied de la tour du Silence, on voit s'étendre à perte de vue une épaisse forêt de palmiers descendant avec de douces ondulations jusqu'à la baie et ne laissant voir que dans le lointain les terrasses de la ville indienne et du fort. Si la journée est belle et le ciel pur, tout cela est resplendissant de lumière ; les ombres projetées par les arbres paraissent impénétrables, de tous côtés voltigent des oiseaux aux mille couleurs, et l'air est chargé de suaves senteurs.

Si l'on descend de la colline vers le nord, on entre dans un autre grand quartier de Bombay, appelé Bycullah, qui s'étend sur une vaste plaine marécageuse, jadis occupée par la mer. Cette position le rend très-malsain et il est principalement habité par des Parsis, des métis ou half-casts et de petits employés européens.

Derrière Bycullah, s'élèvent les collines de Mazagon, autour desquelles se presse une autre cité populeuse, la plus malsaine de l'île : aussi est-ce là que par une aimable prévenance on a

GOUSSAÏN HINDOU, RELIGIEUX MENDIANT.

placé tous les hôtels ; les voyageurs sont ainsi mis aux prises dès leur arrivée avec tous les dangers de la vie indienne.

C'est à son excessive fertilité et à son abondante végétation que cette partie de l'île doit son redoutable climat ; de véritables forêts la couvrent en partie et ses manguiers, d'une taille énorme, produisent les fruits les plus estimés.

La mangue ou mango, en indien *hâm*, est un fruit oblong, d'environ trois à quatre pouces

de long, contenant sous une peau verdâtre et dure une pulpe d'un jaune d'or, d'un goût aromatique le plus exquis, entourant un gros noyau. Quand ce fruit est parfait, il est sain et agréable ; sinon il a une odeur prononcée de térébenthine et occasionne des éruptions cutanées et des fièvres pernicieuses. Les mangues Alphonse de Mazagon se payent très-cher et il s'en fait un commerce considérable ; malheureusement le fruit est trop délicat pour parvenir en Europe.

Mazagon a, outre ces mangues, une particularité moins recommandable : ce sont ses myriades de serpents, qui, vivant sous les épais fourrés, font de ce point de Bombay le lieu de l'Inde le plus infesté de reptiles.

Comme c'était à Mazagon que je m'étais fixé dès mon arrivée, je n'eus pas longtemps à

UNE RUE DE MAZAGON, FAUBOURG DE BOMBAY.

attendre ma première rencontre avec les serpents. Je débutai par une cobra-capello, la naja ou serpent à lunettes. Tout le monde connaît ce terrible reptile, de nom au moins, et sait que sa piqûre est tellement venimeuse que l'on en meurt en moins d'un quart d'heure. Grâce à mes bottes, j'échappai à une morsure mortelle, et comme j'avais été frappé dans mon jardin, je fis couper toutes les hautes herbes. Les faucheurs y trouvèrent une superbe cobra noire, qui fut reconnue au crochet qui lui manquait comme celle qui m'avait assailli. Elle était de belle taille et mesurait environ un mètre quatre-vingts centimètres ; je pus examiner à mon aise l'excroissance de peau qui garnit les côtés du cou de ces reptiles et leur donne la faculté, lorsqu'ils sont en colère, d'étendre cette membrane en forme de capuchon elliptique. Sur ce capuchon se dessinent d'une manière très-nette les lunettes dont ce serpent tire un de ses noms.

Une autre espèce de serpent non moins redoutable abondait aussi auprès de ma maison. C'était le serpent *Minute*, un des plus petits, sinon le plus petit des reptiles venimeux ; il atteint en effet rarement plus de quinze à vingt centimètres de longueur et trois à quatre millimètres de diamètre ; ce n'est qu'un ver de terre noir tacheté de jaune. Cependant sa morsure est si venimeuse qu'elle tue en quatre-vingt-seize secondes environ ; ce qui lui a valu le nom de *minute-snake*.

Une personne qui craint les serpents, ne pourrait trouver de pire endroit que Mazagon ; nulle précaution ne suffit pour tenir ces reptiles hors des habitations, et l'on ne peut faire un pas au dehors sans risquer de mettre le pied sur l'un d'eux.

La végétation attire, en outre, un grand nombre d'insectes, et, la nuit venue, il s'élève de tous côtés un concert bruyant de mille grillons, sauterelles et cigales, qui se traduit en un cri perçant et continu. Le sifflement des cobras en chasse, ressemblant au gloussement d'une poule, domine de temps à autre cette harmonie des nuits et lui donne un caractère sinistre. Ajoutez à cela de fréquents conciliabules de chacals s'assemblant auprès de votre maison et entonnant leur chant mélancolique, auquel tous les chiens parias du quartier se croient en devoir de répondre, et vous aurez une idée de la sublime tranquillité de la nuit dans ce quartier favorisé. Je le recommande cependant au zoologiste enthousiaste, car outre les moustiques, qui y sont d'une taille remarquable, on a l'agrément d'avoir comme compagnons ou voisins : le monstrueux rat bândykout, capable d'étrangler un chat ; le rat musqué, rongeur inoffensif, mais que son odeur et ses cris perçants rendent peu agréable pour les gens nerveux ; l'énorme grenouille-bœuf, dont la voix justifie le nom qu'elle porte, et aussi la grande roussette ou vampire de l'Inde, appelé ici *flying fox* (renard volant).

Ce dernier animal est un des plus curieux de ces pays : c'est une énorme chauve-souris aux ailes noires d'une envergure de plus de trois pieds ; son corps est couvert d'une épaisse fourrure rougeâtre, et sa tête au museau pointu et aux dents acérées est tout à fait la miniature de celle du renard. Le soir, on voit les roussettes voler par milliers autour des arbres fruitiers, en poussant des cris aigus, et il n'est pas rare de les voir dévaster un verger en une seule nuit. Pendant le jour, elles restent suspendues par troupes aux branches les plus élevées, se tenant par les pattes de derrière, la tête en bas, les ailes repliées, ce qui leur donne l'air d'énormes fruits noirs. Les Indiens ont sur ces animaux nocturnes les mêmes croyances que les tribus d'Amérique : ils racontent d'effrayantes histoires de personnes tuées par eux pendant leur sommeil ; mais en réalité ces chéiroptères ne sont dangereux que pour les fruits. Cependant plusieurs personnes m'ont assuré qu'il existe dans l'Inde une petite chauve-souris qui se repose pendant la nuit sur les hommes ou les animaux endormis et se repaît de leur sang ; mais elle est de si petite taille, que la blessure qu'elle fait est à peine perceptible et n'offre aucun danger.

Mazagon est habité principalement par des Portugais, descendants des anciens colons et dont la couleur, plus foncée que celle des Indiens de classe supérieure, montre combien cette race s'est mêlée et abâtardie. Ils ont, du reste, adopté un mode de vie tout indien et leurs cérémonies religieuses, quoique chrétiennes, se ressentent tellement des idées du pays, qu'elles pourraient former le but d'études fort curieuses. Leurs prêtres sont tous noirs et dépendent de l'archevêque de Goa, qui ne reconnaît pas la suprématie de Rome.

Le dimanche, les rues se remplissent de femmes aux larges mantes blanches, se rendant avec leurs enfants à l'église ; les hommes, vêtus proprement mais d'une manière tant soit peu ridicule, portent les livres de prières ou les ombrelles de leurs épouses avec cet air d'importance que tous les métis affichent dans les moindres choses. Ils ont tous adopté comme coiffure nationale le chapeau de soie noir, et les plus pauvres mêmes paraissent fiers de porter un vieux couvre-chef sans poils et dont quelquefois les bords ont disparu. Cette coiffure leur a valu le

surnom de *tôpas*, du mot indien *tôpi*, un cylindre, sous lequel ils sont aujourd'hui généralement désignés. Quelque ridicules que soient leur extérieur et leurs manières, ces hommes sont cepen-

FEMMES HINDOUES DE BOMBAY EN COSTUME DE FÊTE.

dant en général laborieux, sobres, tranquilles et souvent très-honnêtes, qualités qui sont plutôt l'exception que la règle chez les races d'*half-casts* de l'Inde.

A l'extrémité de Mazagon, s'élève un superbe palais construit par le célèbre baron Parsi, sir Jamsidji Djidjibhoy, le plus riche commerçant de Bombay. C'est un vaste édifice, de style

gothique, que le baron donna à sa mort pour en faire un hôpital; ce don princier lui valut les honneurs d'une statue, qui est placée devant le palais.

Ces divers quartiers de Bombay renferment une population totale de plus de huit cent mille habitants, sur lesquels six ou sept mille seulement sont Européens.

VI

Le fond de la population à Bombay, comme dans l'Inde entière, est composé d'Hindous, nom générique sous lequel on désigne les individus de toutes les sectes, quelque opposées qu'elles soient, qui ont adopté le système des castes et reconnaissent la suprématie des Brahmes. On sait que les sectes principales sont les Saïvas ou adorateurs de Siva, les Vaïchnavas ou adorateurs de Vichnou sous ses diverses incarnations, et enfin les Jaïnas, prédécesseurs ou successeurs des Bouddhistes, qui ne reconnaissent le Panthéon hindou que comme secondaire. Ces sectes se subdivisent en quatre castes distinctes : les Brahmanes ou prêtres, les Kchatriyas ou guerriers, les Vaïchyas, marchands et agriculteurs, et les Soudras, artisans infimes et ouvriers. Pour ajouter à la confusion que crée ce système compliqué de sectes et de castes, ces dernières sont encore subdivisées en tribus et en corporations de métiers, et, en outre, il existe une importante partie de la population, les *outcasts*, qui, tout en étant reconnue comme hindoue ou païenne, est placée en dehors de cette organisation.

Chacune de ces sociétés a une vie indépendante et individuelle, son administration, ses lois; aucun de ses membres ne peut se marier dans une caste étrangère, ni même manger en compagnie de personnes appartenant à une société d'un rang inférieur. Les moindres actes de la vie sont entourés de cérémonies et de prescriptions tendant à resserrer toujours les liens de cet esclavage social. L'homme né dans une corporation de métier ne peut choisir une autre carrière sans que la loi le frappe dans tout ce qu'il a de plus cher : sa femme peut l'abandonner; ses enfants ne le reconnaissent plus pour leur père, et ses propriétés restent à la caste. Repentant, veut-il rejoindre les frères qu'il a quittés, il est reçu avec dureté, doit subir toutes les humiliations et ne reprend sa place qu'après avoir assoupi l'indignation des chefs et des prêtres par de fortes amendes. D'un autre côté, celui qui reste fidèle, est protégé, soutenu; partout où il va, à quelque distance de son pays qu'il soit, il trouve un toit et un foyer chez un de ses confrères. Absent pendant des années, il retrouvera son *bâpota*, le champ de ses pères, intact et sa maison telle qu'il l'avait laissée. Cette organisation, quelque inique qu'elle nous paraisse, ne manque pas de certains avantages; c'est elle qui a rendu possible cette vie calme, heureuse et tranquille, dépourvue d'ambition, que mènent les hommes des castes moyennes et à laquelle ils sont sincèrement attachés; mais aussi elle a fait disparaître du cœur de ces hommes tout sentiment d'indépendance et de fierté nationale et les a asservis à une race sacerdotale rapace et à une féodalité toute-puissante. Ces vieux maîtres une fois tombés, les nations restèrent à la disposition du premier conquérant. Pathans, Mogols, Maharates, Anglais, se sont succédé, et le peuple est resté impassible, spectateur indifférent de la lutte désespérée de cette aristocratie qui l'avait tant opprimé autrefois et qui combattait vainement maintenant pour ses dieux et ses foyers. Qu'on lui laisse sa caste, que l'on respecte ses priviléges, et peu importe au marchand ou au paysan que le conquérant soit Anglais, Russe ou Français.

Les Hindous de Bombay offrent le mélange ordinaire de castes et sectes, mais celle des kchatriyas y est en très-petit nombre; les plus nombreux sont les brahmanes et les vaïchyas.

Les brahmanes forment une tribu considérable, qui se tient séparée de la plupart des autres tribus de cette caste. Ils sont vêtus entièrement de toile blanche et coiffés d'un lourd

turban; leur nourriture est strictement végétale; ils ne prennent de tabac sous aucune forme.

Les Purvous sont d'une caste immédiatement inférieure et constituent la classe des employés de bureau; propres, actifs et honnêtes, ils remplissent les douanes, les offices du gouvernement et tous les établissements commerciaux. On les reconnaît aisément à leur turban de couleur de deux à trois pieds de diamètre. Quelques-uns de ces Purvous sont arrivés à des positions très-élevées et à des fortunes considérables; l'un d'eux, Juggernauth Sunkerseth, est devenu, de nos jours, membre du conseil du gouvernement et a été le premier de la caste qui ait obtenu les honneurs d'une statue. Ensuite viennent les Kayeths, de la caste des scribes; ce sont des hommes chétifs, maigres, mais aux traits fins et intelligents, et qui ont une réputation de ruse et de fourberie assez fondée. Ils jouent ici un rôle inférieur aux Purvous, par lesquels ils ont laissé usurper auprès des Européens leur emploi héréditaire; mais dans le reste de l'Inde ils sont tout-puissants. Chaque kayeth, quelle que soit sa condition, sait lire et écrire une ou plusieurs langues.

JEUNE HINDOUE DE HAUTE CASTE.

Cependant la caste la plus influente de l'île est celle des marchands, composée principalement de Baniahs et de Jaïnas. Ils appartiennent à diverses tribus de la côte du Konkan et du Goujerate, et forment une corporation très-puissante. C'est parmi eux que se trouvent ces spéculateurs sur les cotons indiens et les toiles anglaises qui ont élevé Bombay au rang qu'elle occupe dans ce genre de commerce. D'un type quelquefois distingué et toujours intelligent, le Baniah se distingue dans la foule par son turban rond et élevé comme un schako ou roulé en forme de conque; il porte un *dhouti*[1] à bande rouge qu'il drape autour de ses jambes et une longue tunique de calicot serrée sur la poitrine. Un des métiers qu'il estime le plus est celui de courtier, parce qu'il y trouve l'occasion de déployer tous ses talents commerciaux: il est quelquefois honnête, cependant on fait toujours bien de se méfier de lui en affaires.

Les riches Hindous mènent ici une existence bien différente de celle de leurs pères; sans rien changer à tout ce qui est prévu par leur code religieux, ils adoptent un luxe tout européen. Chaque soir, les promenades sont obstruées par leurs calèches, que traînent des chevaux pur

[1] Le lecteur trouvera réunis à la fin du volume, sous forme de vocabulaire, tous les termes spéciaux accompagnés d'une courte explication. Nous avons placé aussi au même endroit de rapides aperçus sur l'histoire et l'architecture de l'Inde, se rapportant aux principaux faits et aux écoles mentionnés dans le cours de l'ouvrage.

sang et qu'escortent des laquais en grande livrée. Leurs maisons sont somptueuses et renferment toujours une telle quantité de meubles, d'objets d'art, de glaces et de lustres, qu'on se croirait dans un magasin. La plupart du temps, ces merveilles sont entassées sans goût; mais il faut dire que leur propriétaire les considère simplement comme une collection de curiosités précieuses, propre à inspirer aux visiteurs de la province une haute idée de sa position; quant à lui, il se contente souvent d'une coquette chambre indienne dans un coin de son palais.

Les rapports de ces races avec les Européens sont très-limités; hors du commerce ou de la vie officielle, il est rare de rien voir de leur intérieur. Cependant on ne peut leur reprocher entièrement cette réserve, quand on réfléchit qu'ils ont affaire à une nation aussi froide et aussi formaliste que la nation anglaise, et l'on ne peut vraiment demander à un individu qu'il ouvre sa maison ou donne des preuves d'amitié à qui lui refuse les mêmes marques de considération. Pour l'Anglais des colonies en général, l'Hindou n'est jamais qu'un *nigger*, et si parfois il lui témoigne quelque respect ou lui ouvre ses salons, c'est pour ses millions et non pour ses qualités.

Je puis me féliciter toutefois d'avoir eu des relations suivies et intimes avec quelques gentlemen indigènes. Cela m'a permis d'assister à des fêtes ou à des réunions qui autrement m'eussent été fermées.

Les *nautchs* ou danses de bayadères sont un des divertissements favoris des riches et l'accompagnement obligé de toute fête; dans ces grandes occasions, le chef de la maison invite quelquefois les Européens avec lesquels il est en rapport. J'étais à peine depuis un mois à Bombay, quand je reçus une carte m'annonçant en lettres d'or que mon ami Parbatt Lallji, un riche Battiah, mariait son fils, et qu'il y aurait un grand nautch à neuf heures, auquel j'étais prié d'assister.

La rue était brillamment illuminée; une voûte de tentures, d'où pendaient de superbes girandoles, la couvrait jusqu'à la porte. Là avaient été amoncelées des montagnes de fleurs, formant une muraille derrière laquelle se cachait un bruyant orchestre portugais. A mon approche, les musiciens entonnèrent une marche militaire et Parbatt s'avança pour me recevoir; me prenant par la main, il me fit entrer dans un vaste salon où devait avoir lieu le nautch. De grands miroirs reflétaient la lumière de mille lustres, de riches tapis et des sophas tendus de cachemires couvraient le sol, et les costumes brillants des invités, les nombreux domestiques agitant des éventails donnaient à la salle l'aspect théâtral que les Orientaux aiment tant.

Je pris place sur un moelleux divan et je fus immédiatement entouré de serviteurs m'offrant des sorbets et des fruits ou m'aspergeant d'eau de rose avec de grands flacons d'argent. A quelques pas de moi, dans une petite cour formant le fond de la salle, les bayadères au teint pâle, aux grands yeux noirs, couvertes de diamants et d'étoffes précieuses, étaient accroupies près de leurs musiciens, attendant le signal de la danse.

La plupart des invités étant arrivés, notre hôte nous présenta son fils, un bambin de huit ans, en l'honneur duquel se donnait la fête; ces formalités remplies, il s'assit près de moi et donna le signal. Alors les danseuses se levèrent, et, déployant leurs écharpes, secouant leurs jupes plissées, firent vibrer les bracelets de grelots attachés à leurs chevilles et qui servent à marquer le pas. Après un chœur préliminaire, accompagné de violes et de tam-tams, elles formèrent un demi-cercle et l'une d'elles s'avança jusqu'à nous. Les bras arrondis, le voile flottant, elle tournait doucement sur elle-même avec un léger frémissement du corps, qui faisait résonner ses grelots; la musique, douce et langoureuse, semblait la bercer; ses yeux étaient à demi fermés. Elles se succédèrent ainsi à tour de rôle, l'une simulant un charmeur de serpents ou un lutteur, l'autre, ardente et passionnée, tourbillonnant avec rapidité; une autre, parée d'une gracieuse toque brodée de perles, nous adressait des gestes provocants et suivait la musique avec un

UN NAUTCH OU DANSE DE BAYADÈRES, A BOMBAY.

coquet mouvement de corps tout particulier. Elles finirent par une ronde animée, accompagnée de chants et de battements de mains.

Dans tout cela, rien de cette grossière immoralité que l'on s'attend communément à trouver dans les danses de bayadères ; le maintien des danseuses est toujours modeste, avec une pointe de coquetterie, et leur costume est plus strict que celui des femmes ordinaires. Il ne faut pas non plus chercher là une danse dans toute l'acception du terme : des poses, des attitudes, des chants, voilà ce qui constitue le nautch officiel des Hindous. Je dis officiel, parce que j'eus depuis l'occasion de voir des danses d'un tout autre caractère, auxquelles les étrangers sont rarement admis ; celles-là sont de vrais ballets, un peu comme ceux de nos opéras, mais tout pleins du caractère ardent et voluptueux de l'Orient. Dans toutes les autres occasions, le nautch est tellement guindé et parfois si peu attrayant, surtout si les femmes ne sont ni jeunes ni jolies, que bien des Européens désappointés se figurent assister à quelque cérémonie funèbre. Mon ami Parbatt avait heureusement montré du goût dans le choix de ses *nautchnis*, et la beauté de ces femmes, la grâce de leurs mouvements et la richesse de leurs costumes me laissèrent une très-agréable impression.

Vers deux heures du matin, je me retirai et laissai discrètement mes amis terminer leurs cérémonies religieuses.

Un des autres amusements de l'aristocratie hindoue est le théâtre ; mais, comme ils en font une chose demi-sacrée, ils sont plus exclusifs que pour les nautchs et il est très-rare qu'un Européen y assiste. La décadence religieuse et celle de la philosophie ont entraîné la chute de la littérature dramatique. Les Hindous instruits ont essayé de faire revivre cette institution nationale, et les vieilles tragédies, tirées de l'oubli, reparaissent sur la scène dans le palais des riches.

Malgré toutes mes démarches, je n'avais pu encore assister à aucune de ces représentations, sinon à quelques farces, mal jouées, sur un petit théâtre public. Enfin un Purvou de mes amis, Govind Sounder, me promit, à la première occasion, de me faire voir un grand drame hindou ; je fus donc enchanté le jour où il vint m'annoncer qu'il avait réussi à obtenir pour le soir même les services d'une excellente troupe de comédiens. Le moment venu, je me rendis à sa maison, où je le trouvai en nombreuse compagnie.

Un salon avait été transformé en salle de spectacle ; l'une des extrémités servait de scène et un léger rideau de calicot, accroché à un bambou, tenait lieu de toile. A peine fûmes-nous installés sur nos siéges, qu'un brahme sortit de derrière le rideau, accompagné de joueurs de flûte, et vint placer sur le devant de la scène une idole de Ganésa, le dieu de la Sagesse ; il entonna une invocation au dieu, en le priant d'éclairer l'esprit des acteurs et de leur permettre de s'acquitter convenablement de leurs rôles. Ce prélude original fut accueilli par les assistants avec recueillement, et je compris que cette partie de la cérémonie était prise au sérieux. Le brahme annonça ensuite que la pièce traiterait des amours du dieu Krichna, et il se retira derrière le rideau.

Ce rideau fut immédiatement relevé et nous vîmes un grand gaillard, presque nu, barbouillé d'ocre jaune et le crâne garni d'une énorme perruque, qui, assis solennellement devant l'entrée d'un temple peint sur une toile de fond, restait dans une attitude de profonde méditation. Il représentait le Richi ou religieux ascétique, qui dans le drame hindou possède toujours un pouvoir surnaturel et a le rôle de génie protecteur.

La scène fut ensuite envahie par des dieux et des déesses, parmi lesquels je reconnus le bleu Vichnou, la belle Sarasvâti, Rama et d'autres ; s'étant inclinés devant l'impassible génie, ils récitèrent chacun une longue tirade à laquelle je ne compris pas grand'chose. Ce que j'admirais le plus, c'étaient les costumes, qui ressemblaient tellement à ceux des antiques idoles.

que je ne doutais pas qu'ils n'en fussent la reproduction exacte. La tête d'éléphant du dieu Ganésa, ses jambes, son gros ventre étaient parfaitement imités. Les dieux portaient tous de hautes mitres dorées et des costumes brillants, et les déesses des *sarris*[1] d'étoffe diaphane presque transparente, brodés de perles et d'or.

Peu après entra Krichna, et la foule se retira ; c'était un beau jeune homme, peint en bleu et vêtu comme un roi. Il se promène, sombre et pensif, et raconte avec expression les sentiments qui le torturent; son cœur se débat entre deux affections également puissantes. Son épouse, Satyavama, entre et se jette à ses pieds ; ses beaux yeux noirs ruissellent de larmes, elle embrasse les genoux du dieu. D'une voix harmonieuse, et avec cette douce langue hindi, elle lui reproche son abandon ; puis le voyant indécis, touché, elle se lève, l'accable de caresses et enfin l'enlace dans ses bras. Comme action, cette scène était superbe ; la douleur, l'amour et la joie, tout fut exprimé avec une finesse et un naturel dont je n'aurais jamais cru une Hindoue capable. Les costumes sont si gracieux, le langage si harmonieux et les gestes si expressifs, que l'on peut suivre le drame de point en point, sans même en comprendre un seul mot.

Les acteurs se retirent dans les coulisses et font place à un nouveau personnage, Rukmini, la rivale de Satyavama. C'est une femme au type impérieux, qui nous récite avec animation toutes les ruses qu'elle a employées pour triompher du faible Krichna. Celui-ci revient avec son épouse, et alors commence entre les deux femmes un dialogue vraiment admirable. L'une vante sa généalogie qui va jusqu'à Vichnou, sa beauté, son esprit, et reproche à Krichna son indigne amour. L'autre répond avec douceur : son seul crime est d'avoir aimé son divin époux ; elle raconte comment, jeune paysanne, entourée de ses compagnes, jouant sur les bords enchantés de la Jumna, elle fut remarquée du dieu ; sa vie a toujours été simple et son amour est resté constant. Mais Rukmini triomphe, ses paroles altières réveillent l'orgueil de Krichna ; Satyavama sort, revient avec son jeune fils et, s'agenouillant devant le dieu, le lui présente : « Tue-nous tous les deux, dit-elle, car comment pourrions-nous vivre sans ton amour ! » Poussé par Rukmini qui raille ces sentiments, Krichna tend une coupe de poison à son épouse ; elle la vide d'un seul trait et s'affaisse. « Ce ne sont pas les douleurs du poison qui me déchirent, dit-elle, c'est mon cœur qui est brisé par l'ingratitude de celui que j'ai tant aimé ! » Elle pardonne et meurt. Mais un drame hindou ne peut se terminer d'une façon aussi lugubre : le génie protecteur entre et d'une voix tonnante demande à Krichna compte de sa conduite ; celui-ci, déchiré de remords, ne peut s'excuser : il chasse Rukmini et implore le génie. Satyavama revient à la vie et présente son fils à son époux qui lui tend les bras ; la toile tombe sur ce groupe au milieu des feux de bengale et des « Wah ! Wah ! » des spectateurs.

Cette pièce, qui dura plusieurs heures, est composée, pour la plus grande partie, de monologues très-longs, que l'acteur adresse au public. Du reste, on ne se lasse pas d'entendre ces vers bien cadencés, récités d'une voix douce et que l'acteur accompagne d'une expressive pantomime ; les sentiments sont empreints d'une douceur ravissante. Je complimentai mon ami Govind sur le talent de ses acteurs et surtout sur ses charmantes actrices ; mais ce dernier compliment parut l'amuser beaucoup. Après avoir ri, il m'expliqua que les lois du théâtre indien ne permettent pas de faire paraître des femmes sur la scène ; tous les rôles féminins avaient été remplis par de jeunes garçons remarquables par leur beauté et la douceur de leur voix. Jamais je ne fus plus étonné et ses arguments eurent beaucoup de peine à me convaincre.

Outre les nautchs et les *tamachas* du théâtre, les Hindous trouvent encore, dans leurs nombreuses fêtes religieuses, l'occasion d'étaler un luxe et une magnificence dont ils sont toujours avides. Ces fêtes sont en si grand nombre qu'il faudrait faire un cours entier de mythologie

[1] Voyez le vocabulaire à la fin du volume.

LA FÊTE DES SERPENTS, A BOMBAY.

hindoue pour les décrire ; non-seulement un certain nombre sont célébrées dans toute l'Inde, mais chaque localité a des jours spéciaux consacrés à ses dieux lares, aux mânes des aïeux ou aux différentes époques des travaux agricoles. On calcule, à Bombay, que les Hindous n'ont pas moins de deux cents jours fériés ; le gouvernement anglais est obligé d'en reconnaître plus de quarante pour la fermeture de ses administrations et la suspension générale des affaires. Si l'on se rappelle que Bombay a, en outre, une nombreuse population de Parsis, de Musulmans, de Juifs et de Chrétiens, qui ont tous d'innombrables jours de fête, on comprendra qu'il se passe rarement un jour sans cérémonie.

Une des fêtes hindoues, à laquelle j'assistai dans cette ville, et l'une des plus originales, est le *Naga pantchâmi* ou la fête des Serpents. Ce jour est consacré à faire des offrandes aux serpents, à se les rendre favorables par des prières, à s'assurer leur protection contre les piqûres mortelles. Les abords des temples sont remplis d'une foule compacte en habits de fête, et les rues bordées de petites échoppes où se débitent des gâteaux, des jouets et des statuettes de dieux. De longues processions de femmes au costume de madone, poétiquement drapées dans leurs voiles de soie, traversent les rues en chantant et portent des offrandes de riz et de sucre, qu'elles vont répandre devant les idoles de Krichna. C'est en effet l'anniversaire du jour où ce dieu tua le grand serpent python de Bindraband, qui désolait les rives de la rivière Jumna. Des étendards, d'énormes trompes de cuivre, des torchères de fer remplies de résine enflammée apparaissent de tous côtés au-dessus de cette brillante multitude ; les palanquins décorés de tentures et renfermant de gras brahmanes à l'air patelin se croisent en tous sens.

Le flot incessant qui encombre les environs de l'étang de Paidoneh, se presse à travers les petites ruelles adjacentes, vers une place voisine où se déploie la plus importante cérémonie de la fête. Là sont rangés deux ou trois cents *sâpwallahs* ou charmeurs de serpents, ayant chacun devant soi une corbeille contenant une vingtaine de cobras; les pieux Hindous leur apportent des jattes de lait de buffle, dont ces reptiles sont très-friands. Bientôt chaque jatte est entourée d'un cercle de cobras, qui, la tête plongée dans le liquide, restent dans un état de parfaite immobilité ; de temps en temps, le sâpwallah en retire une pour faire place à une autre, et il est curieux de voir la fureur de l'animal dépossédé, qui se dresse, gonfle son capuchon et frappe tout ce qui l'entoure. Le cercle des charmeurs est environné d'une foule de curieux ; ces reptiles, ces hommes demi-nus ou couverts d'oripeaux de couleur qui manient les reptiles sans la moindre crainte, sont vraiment d'un effet très-original. Ce singulier manége dure toute la journée et deux ou trois mille cobras sont amplement repues de lait ; le lendemain matin, les charmeurs quittent tous l'île et lâchent charitablement leur collection de serpents dans la jungle.

Le soir, les maisons sont illuminées, des processions escortées de torches parcourent les rues et de tous côtés retentit une effroyable cacophonie de cymbales, de tam-tams et de hautbois. Cette fête a généralement lieu en juillet ou en août, époque où les cobras sont le plus dangereuses, et l'instinct craintif de ces peuples leur a fait choisir ce moment pour apaiser le courroux de ces terribles demi-dieux.

La fête de *Naryal pouranama* ou de la pleine lune des Cocos est aussi une des plus importantes de celles qu'on célèbre à Bombay : elle a lieu généralement vers les derniers jours de septembre et est supposée marquer la fin de la saison des pluies. Bien qu'elle soit purement hindoue, toutes les races de l'île se réunissent pour la célébrer ; une foule immense s'assemble sur la plage de la Back Bay ; le haut de la berge se couvre de tréteaux, de baraques, et pendant deux jours ce lieu, habituellement désert, présente un spectacle des plus pittoresques et des plus animés. Chacun s'approche de la mer ou même y entre jusqu'à mi-jambes et jette aussi loin que possible dans l'eau quelques noix de coco ; à cette offrande on joint une courte prière, dans

laquelle on implore la mer, en la priant d'éloigner tout danger de ceux qui vont entreprendre de lointains voyages. Avant de sortir de l'eau, on jette encore une couronne de fleurs pour remercier le flot d'avoir accepté un tribut. Des milliers de noix de coco sont ainsi jetées dans la baie pendant ces deux jours, car toute la population de Bombay vit de la mer et a intérêt à ce qu'elle lui soit favorable ; pêcheurs, marins, armateurs, femmes et enfants, tous viennent la prier et implorer sa clémence. Cette coutume, dans toute sa simplicité primitive, est très-touchante et fait bien voir que l'Hindou, dans sa religion, n'oublie ni celui qu'il aime et qui est pour lui une source de bienfaits, ni celui qu'il craint et dont il faut apaiser le ressentiment ; il adore le ciel, les arbres, la terre, les astres, les rivières, aussi bien que les fléaux et les serpents. Le jour de la fête des Cocos, toutes les barques indigènes sont pavoisées et un grand nombre recommencent les voyages que la mousson leur avait fait interrompre.

VII

Les Parsis sont après les Hindous la race qui occupe le rang le plus important dans l'île de Bombay. Quelques mots sur leur origine et leur histoire serviront à expliquer leur introduction au milieu de peuples dont ils diffèrent par la couleur, la religion et les mœurs.

Les Parsis ou Guèbres sont les descendants des anciens Perses, sectateurs de Zoroastre ; les successeurs d'Alexandre le Grand les persécutèrent avec cruauté ; obligés d'abandonner la Perse, les Guèbres se réfugièrent dans l'île d'Ormuz, et plus tard, craignant encore les persécutions des Musulmans, ils s'embarquèrent sur des navires et vinrent aborder sur les côtes du Goujerate. Un prince rajpout, Jaya Deva, régnant à cette époque sur les provinces de Champanir, leur accorda un petit territoire sur la côte du Konkan, où ils fondèrent la ville de Sânjân. Les conditions du rajah étaient que les Parsis adopteraient un costume indien, ne mangeraient pas de bœuf et célébreraient leur mariage après le coucher du soleil ; jusqu'à nos jours ils sont restés fidèles à la foi promise. La petite colonie eut beaucoup à souffrir des continuels changements de maîtres que l'Inde subit tour à tour depuis le huitième ou le neuvième siècle ; ils combattirent à côté de leurs protecteurs contre les Musulmans et furent presque anéantis. Après la défaite, considérés comme des parias, ils restèrent patiemment dans leurs villages, se livrant à l'agriculture et à l'industrie, jusqu'au jour où les Anglais, appréciant l'avantage de s'attacher une race si dévouée et si intelligente, les attirèrent à Bombay. Ils sont aujourd'hui presque tous dans l'île et forment une tribu d'hommes riches, actifs, pleins de dévouement à la domination anglaise, et la prospérité actuelle du pays leur est due en grande partie. Il n'y a pas un seul établissement de commerce européen dans lequel l'un d'eux n'ait une part, et souvent la plus considérable. Laborieux et patients, ils ont toutes les qualités des Juifs sans en avoir les défauts, car ils sont pour la plupart très-généreux et apprécient une vie de luxe et de confort. Leur influence est énorme et s'accroît de l'union et de l'amitié qui règnent entre les membres de cette race modèle. Ils se félicitent, et avec raison, de ce que dans tout Bombay il n'existe ni un pauvre ni une prostituée de leur caste ; tous ceux qui sont dans le besoin sont secourus par la communauté, qui possède une vaste organisation d'hôpitaux et de dispensaires. Leur langage est le goujerati, pour lequel ils abandonnèrent jadis la langue des Perses ; mais aujourd'hui l'anglais est devenu chez eux d'un usage continuel : leurs enfants et leurs femmes le parlent et il est probable qu'il deviendra un jour leur idiome national. Ils ont conservé le costume que leur avait imposé Jaya Deva et qui n'a de disgracieux que le bonnet, espèce de cône tronqué et penché en arrière, recouvert de toile cirée ; cependant, par une curieuse anomalie, ils tiennent à ce détail plus qu'au reste de leurs vêtements, que beaucoup ont changés pour ceux des Européens ; ils con-

servent toujours leur comique coiffure, qui non-seulement est laide, mais encore ne protége ni du soleil ni de la pluie.

Leur type est presque complétement européen; seulement ils ont tous le nez très-long et recourbé, signe distinctif de la race aryenne, dont ils sont aujourd'hui sans doute les plus purs représentants. Quant à leurs femmes, elles ont su combiner les anciens costumes de la Perse et de l'Inde d'une manière charmante; elles se drapent élégamment dans une large et longue pièce de soie, qui, s'attachant d'abord autour des reins et formant jupe, s'enroule sur le buste et couvre à demi la tête. Elles ont aussi la singulière coutume de s'envelopper les cheveux d'un mouchoir blanc, qui forme sur leur front un bandeau semblable à celui de nos religieuses. Elles

ENFANTS PARSIS.

sont généralement très-blanches, quelquefois fort jolies et paraissent jouir d'autant de liberté que nos femmes européennes, car on les voit se promener dans les bazars ou paraître le soir, dans d'élégantes voitures, sur les promenades fréquentées par le beau monde.

Les Parsis sont généralement d'un caractère doux et conciliant et recherchent la fréquentation des Européens; toutes leurs manières sont copiées sur les nôtres. Ils ont de magnifiques équipages, des demeures somptueuses, donnent des dîners et des fêtes; mais d'une part ils n'ont pas le goût raffiné de l'Européen, de l'autre ils manquent du talent naturel que l'Indien possède pour user du luxe et agencer les spectacles imposants. C'est un peuple de transition, qui n'est ni européen ni hindou. J'eus l'occasion, cependant, d'assister à une grande cérémonie de mariage, dans la maison d'un riche négociant, Cowasjee Jehanghir, et certes je crois qu'il serait difficile de voir un plus grand luxe ou de trouver des hôtes plus charmants.

La demeure de Cowasjee se trouvait au milieu d'un grand jardin, qui avait été illuminé *a giorno* ; des lustres éclairaient les allées et les arbres étaient resplendissants de fruits et de fleurs de feu. A peine eus-je pénétré dans ce lieu enchanté, que je me vis au milieu d'une nombreuse société de gentlemen parsis qui, vêtus de leurs robes de cérémonie, longues, blanches et flottantes, se promenaient en causant ; ce costume des anciens Perses donnait à la scène un caractère asiatique dont elle manquait un peu par elle-même. Je fus très-bien accueilli ; nous échangeâmes de nombreuses poignées de main, et, me joignant à leur troupe, je les suivis dans

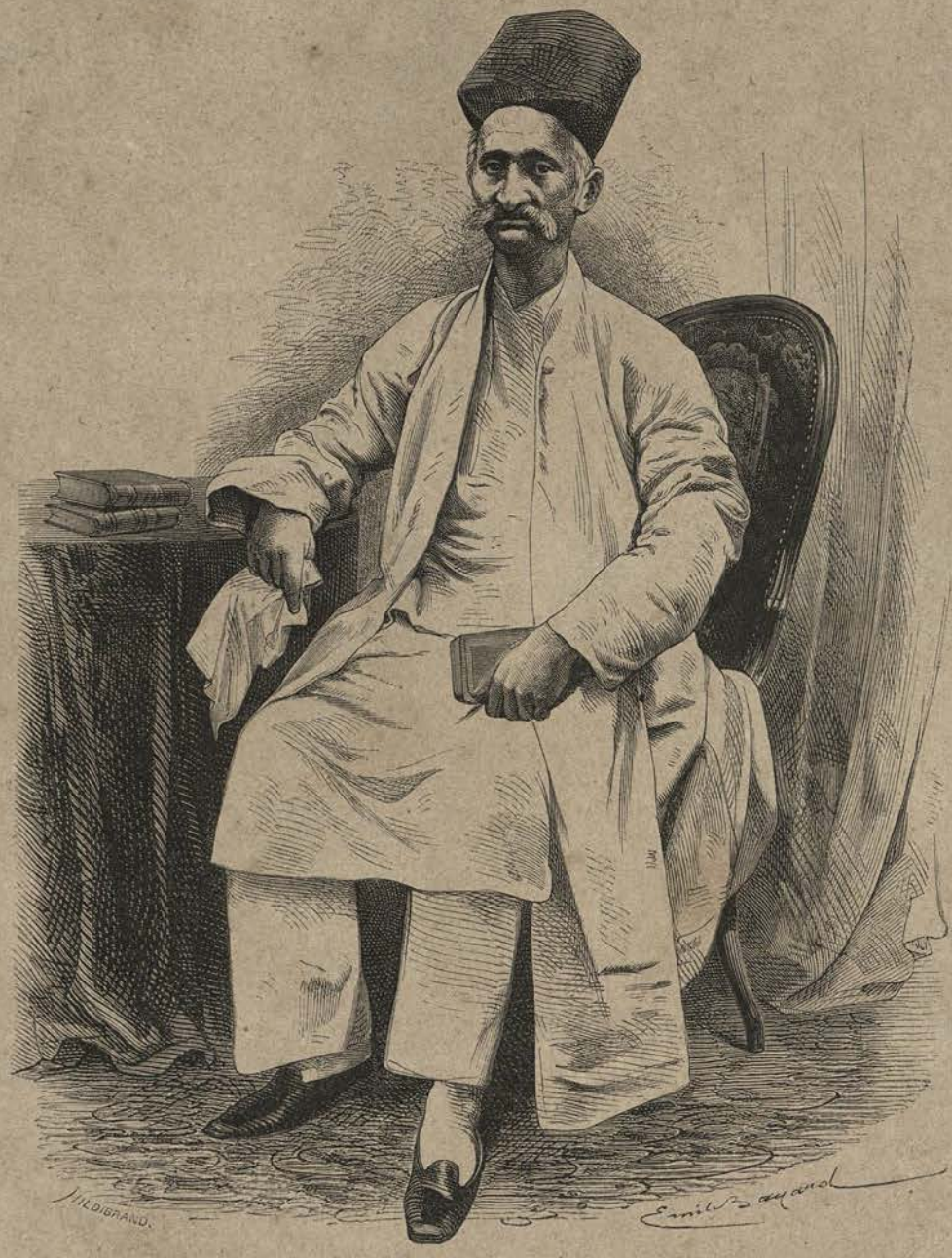
DAME PARSIE ET SA FILLE.

l'intérieur de la maison. Là je trouvai Cowasjee, qui me fit entrer dans un riche salon, où devait se célébrer la cérémonie ; les *dustours* [1], en grande tenue, se tenaient en cercle et récitaient déjà leurs monotones psalmodies ; pendant ce temps, une bonne musique militaire, placée dans la verandah, nous jouait des valses et des quadrilles.

Quand tous les invités furent rangés autour du vaste salon, on fit cesser les accords profanes, et

[1] Voyez le vocabulaire à la fin du volume.

un grand dustour entonna l'hymne du mariage, de cette voix nasillarde dont les clergés de beaucoup de religions ont le privilége ; ensuite les prêtres se mirent en rang et vinrent à la rencontre de l'heureux couple, qui entra par une des grandes portes de la salle. Le jeune homme, vêtu de blanc, le cou paré de colliers de fleurs, marchait à côté de la fiancée, qui, drapée dans un superbe sarri de brocart, nous cachait à demi ses traits sous un voile. Arrivés au milieu de la salle, les deux jeunes gens se prosternèrent, et, le grand dustour s'étant placé près d'eux, le groupe fut



UN RICHE PARSI.

couvert d'un énorme châle de cachemire formant tente et le cachant complétement. Lorsque, vingt minutes après, le bruit infernal des prêtres eut cessé, le voile fut retiré et les deux jeunes gens étaient mariés ; la jeune femme fut alors entourée d'un cercle nombreux de dames parsies, la félicitant, l'embrassant ou pleurant de joie, et le marié vint embrasser son père et serrer la main de ses amis.

Après cette curieuse cérémonie, on nous fit passer dans le jardin où, sous l'épaisse voûte des manguiers et des tamariniers, un magnifique souper nous attendait ; les vins les plus fins, les

mets recherchés d'Europe et les plus belles fleurs des tropiques couvraient entièrement la table. Des musiques anglaises et indiennes alternaient leurs harmonies, tantôt nous berçant doucement sous quelque langoureux refrain goujerate, tantôt faisant éclater la ritournelle d'un brillant quadrille parisien. Vers onze heures, nous fûmes présentés aux dames parsies ; la plupart portaient des costumes couverts d'or, de diamants et de perles, qui miroitaient sous l'effet des lustres d'une manière féerique ; je causai avec quelques-unes d'entre elles qui parlaient admirablement l'an-

MUSULMANS DE BOMBAY.

glais. Ce mélange de mœurs hindoues et de dehors presque européens ne pouvait être présenté sous un plus agréable jour que celui de cette fête, et lorsque l'heure de se retirer arriva, je remerciai avec sincérité Cowasjee de son invitation.

Les Parsis n'ont pas, comme les autres Indiens, de nombreuses fêtes publiques entravant continuellement la marche des affaires ; ils n'en ont qu'un petit nombre et se contentent de les célébrer par des prières et des réjouissances de famille. La fête de Zoroastre, une des principales,

FÊTE DU MOHARUM A BOMBAY : LES TABOUTS SUR LA PLAGE.

a lieu au mois de septembre ; les femmes et les prêtres remplissent les temples et passent la journée en prières ; quant aux hommes, ils se réunissent dans les jardins ou au bord de la mer et passent leur journée à des divertissements de toute sorte. Le *Nowroz* ou jour de l'an, qui vient généralement entre août et septembre, est fêté de la même manière que le nôtre ; les amis se visitent, échangent des présents, donnent de grands dîners et distribuent des aumônes aux pauvres de toutes les sectes.

VIII

Les Musulmans de tous rites habitant l'île de Bombay forment environ le tiers de sa population ; un grand nombre, Arabes ou Persans, ne sont, à proprement parler, que des étrangers attirés par la prospérité de cette ville, et qui, une fois leur but rempli et leur fortune faite, rentrent dans leur pays.

Il existe cependant plusieurs tribus islamites de Bombay qui offrent dans leurs mœurs et coutumes quelques particularités intéressantes. Parmi celles-ci, la tribu chiite des Bohorahs est la plus importante ; leur nom signifie, en goujerati, marchands, et ils se livrent sans exception au commerce. D'après la tradition, ils descendraient d'une ancienne tribu hindoue des Bohorahs, qui habitait aux environs d'Ahmedabad, et qu'un missionnaire, Mollah Ali, convertit au mahométisme. Les musulmans Sannis, qui sont les plus nombreux, les considèrent avec horreur comme de vils hérétiques, et cette différence d'opinion est la cause de nombreux conflits entre les deux sectes. Le type de ces Bohorahs est éminemment hindou, avec quelques traces de mélanges arabes ; ils monopolisent à Bombay presque tout le petit commerce ; leurs boutiques, qui remplissent les bazars, sont des réceptacles de tous les articles de mercerie et de quincaillerie de l'Europe. Ils sont de mœurs tranquilles et réservées, et même les plus riches vivent avec parcimonie et sans luxe ; leurs rapports avec les Européens sont purement commerciaux. Une autre secte chiite est venue se placer à côté d'eux et a ajouté à l'influence qu'ils possédaient déjà dans tout le pays ; ce sont les Kodjahs, descendants de la tribu des Ismaïliyahs, dont le chef actuel, Aga Khan, est le successeur direct du fameux Hassan Sabah, le prince des Assassins ou le Vieux de la Montagne, si célèbre du temps des croisades. Entraînés par cette turbulente tribu, les paisibles Bohorahs se sont rangés sous la bannière d'Aga Khan et, grâce à ces intrigues, ont remporté quelques victoires sur les Sannis de Bombay.

Il n'est pas étonnant de retrouver dans ces races converties à l'islamisme beaucoup des superstitions de leur culte primitif. Malgré les sentiments rigoureusement iconoclastes de leur religion, on peut remarquer le goût naturel que les Mahométans de l'Inde ont pour les statues et les ornements emblématiques dans leurs fêtes publiques, où il n'est pas rare de les voir figurer par centaines. C'est surtout dans les réjouissances du *Moharum*, qui se célèbrent au commencement de l'année musulmane, que cette propension s'affiche ouvertement.

Cette fête est célébrée pompeusement par les sectaires chiites, en souvenir du martyre de Hassan et Housseïn, fils de Fatma et d'Ali, considérés par eux comme successeurs légitimes du prophète Mahomet. Elle commence le premier jour de la lune de juin. Des tabouts ou imitations du mausolée de Hassan et Housseïn, à Karbala, sont fabriqués avec grand soin, en ivoire, en ébène, en santal, et même en argent, selon les moyens des religionnaires, et sont promenés à travers les rues du quartier musulman, ou Bhendi-Bazar. La veille du Moharum, ces mausolées, qui mesurent quelquefois dix pieds de haut, sont exposés dans les rues, et les fidèles viennent devant eux réciter des prières et brûler des encens. Ces temples ou *tabouts* sont entourés de statues de fées, de chevaux et de monstres qui inspirent le plus profond dégoût aux

Mahométans rigides et sont la cause de fréquents tumultes. Le lendemain, tous ces tabouts, portés par des musulmans et accompagnés d'une foule déguenillée, poussant des cris et brandissant des étendards et des piques, s'acheminent vers la plage où les attend un grand concours de peuple. Les plus fanatiques sont tout nus et peints en tigre, et se livrent à une série de contorsions grotesques. Sur la plage de la Back Bay, les tabouts sont dépouillés des objets de grande valeur, et ensuite précipités dans la mer au milieu des acclamations de la multitude. Une centaine de tabouts sont ainsi sacrifiés chaque année. En cela les Musulmans accomplissent, sans s'en douter, la même cérémonie que celle où leurs aïeux, Hindous orthodoxes, pour fêter le commencement d'une année nouvelle, offraient à la terre la dîme de leurs biens. Cette fête, qui dans l'origine n'était qu'une cérémonie religieuse en l'honneur de deux martyrs, a dégénéré en un jour de mascarade fanatique, pendant lequel les Mahométans se livrent à toutes sortes d'excès, et qui nécessite un grand déploiement de force de la part de la police anglaise.

Les femmes musulmanes de l'Inde jouissent aussi d'une plus grande liberté que celles des autres pays d'Orient ; elles sortent dans les rues le visage découvert et portent le même costume que les femmes hindoues. Quelques-unes sont jolies, mais leur saleté est souvent repoussante, ce qui les fait distinguer aisément de leurs charmantes compatriotes païennes, qui poussent la propreté jusqu'à l'excès et passent la moitié de la journée dans l'eau.

Bombay renferme aussi une importante colonie de Juifs orientaux qui, pour la plupart établis depuis des siècles dans le pays, ont adopté presque tous les usages des Mahométans et ne s'en distinguent que difficilement.

CHARMEUR DE SERPENTS.

LA GRANDE CAVERNE D'ÉLÉPHANTA.

CHAPITRE II

LE KONKAN

Hésitations. — Un premier début. — Élephanta. — La grande caverne. — La rivière de Tannah. — L'île de Salsette. — Une ville portugaise. — La colline de Kanheri et les excavations bouddhistes. — Les sauvages charbonniers. — Le *ravin deer*. — Une fresque chrétienne. — La fièvre des jungles. — Le Konkan. — La vallée de l'Oulas. — Callian. — Le temple d'Ambernâth. — Le *sanitarium* de Matheran. — Promenades et panoramas. — Les jungliwallas. — Jongleurs et acrobates. — La corbeille et l'enfant. — La toupie automate. — Kampouli. — Les Ghâtes. — Khandallah. — Le temple de Karli.

I

Enfin le ciel s'éclaircit, les éternelles ondées de la mousson firent place aux douces brises du nord-est et je pus songer dès les premiers jours d'octobre à commencer sérieusement mon voyage.

Et cependant j'hésitais. Les quelques mois que je venais de passer à Bombay n'avaient en rien tempéré mon ardeur, mais une fois sur le théâtre de l'action, j'avais pu mieux envisager les difficultés que présentait la tâche que je m'étais fixée. Du reste les avis charitables ne me faisaient pas défaut. « Eh quoi, me disait-on chaque jour, ne pouvez-vous vous contenter de parcourir les parties de l'Inde au pouvoir des Anglais ? n'y trouverez-vous pas de suffisants sujets d'étude ? Faut-il donc que vous alliez parcourir ce Rajasthan, cette Inde des Rajahs, où les envoyés

de notre gouvernement ne voyagent eux-mêmes qu'avec difficulté, où les populations sont hostiles, soupçonneuses? Ces Rajahs sont fort ignorants ; ils ne connaissent guère en fait de puissance européenne que l'Angleterre. Qui vous dit que votre qualité de Français n'inspirera pas leur méfiance et qu'ils ne vous interdiront pas l'accès de leurs États? En tout cas, dans ces pays point de routes, point de chemins de fer, de moyens de transport, d'hôtels. Il vous faudra des tentes, des chevaux, des chameaux, des domestiques; et si vous êtes reçu par ces princes, vous devrez leur faire des cadeaux proportionnés au rang qu'ils vous supposeront occuper. Croyez-le bien, tout cela coûte de l'argent, beaucoup d'argent, et les moyens dont dispose un simple touriste comme vous ne sauraient y subvenir. Et puis, chose que vous oubliez, nul ne parle l'anglais dans ces pays, peu le comprennent même à la cour des Rajahs. Comment ferez-vous ne connaissant pas la langue? »

Ce dernier argument était écrasant ; et le précédent aussi, car mon modeste budget ne comportait ni l'entretien de brillantes escortes, ni la possibilité de faire des cadeaux princiers. Fallait-il donc battre en retraite? Non, j'étais venu ici pour visiter l'Inde des Rajahs, je devais y entrer tout au moins et ne reculer que lorsqu'il me serait devenu impossible d'avancer. J'avais en tout cas devant moi une richesse que bien des voyageurs se refusent : le temps. Puisqu'il faut connaître tant de choses pour approcher ces mystérieux potentats, je les apprendrai. Quant au reste, nous verrons.

Le résultat de ces hésitations et de ces réflexions fut que je résolus, avant d'aborder ces pays si difficiles, d'apprendre à fond les langues indiennes et de me faire aux usages et aux coutumes du pays. Pour cela, que pouvais-je faire de mieux que de me mettre sur-le-champ en route et de commencer mes études par un voyage dans la présidence de Bombay? En choisissant un terrain déjà exploré, je me donnais un début à la fois facile et instructif, qui me permettrait de mieux mesurer les difficultés futures.

Ce plan une fois arrêté, je fis emplette d'une légère tente portative, de quelques ustensiles de ménage, et je me rendis au port, où je m'entendis avec le patron d'un grand bateau indigène qui me loua son embarcation pour me conduire à travers l'archipel de Bombay jusqu'à Tannah, la capitale de l'île de Salsette, sur la côte du Konkan.

II

Le 16 octobre, par une belle matinée, je m'embarque au quai d'Apollon, en compagnie de mon chien Mouti et de mon fidèle Latchmân. Le soleil n'est pas encore levé, mais déjà les grandes terrasses des Ghâtes, qui ferment l'horizon vers l'est, se montrent empourprées de ses premières lueurs. Tout sommeille encore autour de nous ; les grands navires massés sur plusieurs rangs en ligne de bataille se balancent noirs et silencieux au gré de la vague qui vient mourir doucement contre les vieilles murailles portugaises.

Mon bateau, un bunder-boat, gracieuse barque d'une trentaine de tonneaux, porte un petit mât auquel s'attache la grande vergue recourbée d'une voile latine, qui est bientôt déployée et s'enfle sous la douce brise du matin. A l'arrière se trouve une belle cabine pontée, munie de persiennes et d'un intérieur confortable. Mon équipage se compose de six vigoureux lascars du Malabar, vêtus de grandes robes de cotonnade bleue et coiffés d'une sorte de toque en paille tressée, retenue par un turban en madras, que commande un vieillard, pilote expérimenté, décoré du titre pompeux de Captain Sahib.

Enfin me voilà parti. C'est aujourd'hui seulement que commence mon voyage. Ma barque glisse doucement sur la surface bleue de cette rade, le plus beau lac du monde, avec sa ceinture

PRÉSIDENCE DE BOMBAY, ÉTATS DU NIZZAM ET DU GUICOWAR

68 (E. de Paris) 69 70 71 72 73 74 75 76 77
22 21 20 19 18 17
ÉTATS DU GUICOWAR
ÉTATS DU NIZZAM
PRÉSIDENCE DE BOMBAY
PROVINCES CENTRALES
MER DES INDES
Golfe de Cambaye
Mts Vindhyas
Mts Sayadri
Mts Mahadeo
Mts Satpoura
Mts Bhamragad
Gounds
Nagpore
Bombay
Baroda
Surate
Broach
Cambaye
Rajkote
Junagar
Jafferabad
Diu
Bassein
Callian
Salsette
Tannah
Nassick
Ahmednagar
Poonah
Satara
Kolapour
Bijapour
Aurangabad
Daoulatabad
Ellora
Jaulnah
Assaye
Adjuntah
Mulkapore
Oumrawati
Ellitchpour
Bourhampour
Akolah
Pahteri
Nandeir
Darour
Kowlass
Bidar
Cholapour
Souduchipeta
Secanderabad
Haiderabad
Golconde
Allour
Kalbourga
Malkhaira
Koilconda
Davercondah
Nirmal
Mallangour
Eidanghel
Tehanda
Mahar
Barwaun
Mandlesir
Beitoul
Hindia
Godavery
Tapti Fl.
Nerbouda Fl.
Bhima R.
Kistnah Fl.
Wurda R.
Penn Ganga R.
Manjera R.
Mousa R.
Khandallah
Karli
Khirki
Loni
Servour
Sirour
Jitti
Baramatti
Mahableshwar
Wahi
Bankote
Rajapour
Andjenweil
Ratnagherry
Mivadi
Djutt
Hattni
Karadjighi
Akalkote
Mandrougi
Alland
Mehdi
Barsiroad
Tierna R.
Oudghir
Kheirgaum
Ali Bagh
Matheran
Narel
Panwell
Callian
Bassein
Salsette
Tannah
Gogo
Sanjan
Daman
Bulsar
Nausari
Gandevi
Vankal
Dhoulia
Nandourbar
Taloda
Chopda
Sindkheda
Shahada
Ranpour
Ucchel
Broach
Barwolla
Bhaonagar
Gogo
Jafferabad
Mhowa
Futtun Somnath
Antraoli
Nova Bandar
Junagar
Bhaonagar
Rajkote
Cambaye
Champanir
Pawangarh
Dubhoy
Dudeypour (Ruins)
Ruines de Mandou
Etala
Miye Fl.
Bhader Fl.
Bhaonagar
Ghoga
Alang
Sirondje Fl.
Bhoundar Fl.
Ghoga
Gogo
Sanjan
Daman
Bulsar
Nausari
Gandevi
Vankal
Dhoulia
Nandourbar
Taloda
Chopda
Sindkheda
Shahada
Ranpour
Ucchel
Broach
Barwolla
Bhaonagar

de collines verdoyantes, ses pics dénudés aux formes étranges et son horizon de montagnes bleues. Bombay n'apparaît déjà plus que comme une longue et basse ligne, cachée derrière une forêt de mâts.

Notre première destination est Karanjah, île magnifique qui s'étend au sud de la rade, en face de Bombay, dont elle est séparée par un bras de mer d'environ six kilomètres. Située loin du passage des navires, cette île n'est que rarement visitée par les Européens, et cependant elle offre l'un des plus beaux tableaux de nature vierge qu'il soit possible de trouver sur la côte de l'Inde. Il n'y a guère qu'à Ceylan que j'aie rencontré des sites d'une égale beauté.

La côte de l'île est trop basse pour permettre aux bateaux d'atterrir, aussi je suis obligé de gagner la terre sur les épaules de deux de mes lascars. Un commerçant parsi de Bombay a mis à ma disposition une maisonnette lui appartenant, la seule habitation de cette partie de l'île. Mes hommes l'ont bien vite découverte et le gardien m'en ouvre les portes sans difficulté. Placée au centre d'une clairière, s'ouvrant dans une épaisse et sombre forêt, cette cabane n'est séparée de la mer que par un bosquet de cocotiers élancés, à travers lesquels on voit les vagues se brisant sur le sable blanc de la plage et mon petit navire se balançant coquettement sur la baie.

Il est difficile d'exprimer avec quel ineffable plaisir je contemplais le spectacle si nouveau pour moi de cette belle nature tropicale. Les formes étranges et imposantes des arbres, la riche couleur de leurs feuilles lustrées, les ombres épaisses se projetant à leur base et toute l'exubérante végétation de ce sol vierge, eussent vivement impressionné une personne habituée déjà aux scènes des tropiques; quant à moi, si nouvellement arrivé, je me sentais assailli d'une émotion réelle. Les acacias, les tamarins et les nîms groupaient leurs feuillages si divers en masses épaisses au-dessus desquelles s'élevaient les élégants panaches des taras, des cocotiers, des aréquiers au tronc droit et délicat, et de cent espèces dont le nom et l'aspect m'étaient entièrement inconnus.

L'émotion ne m'empêche cependant pas de faire honneur à mon premier déjeuner dans les jungles; ce devoir rempli, je prends mon fusil et m'enfonce dans la forêt. Des perroquets aux vives couleurs et de petites perruches vertes volent bruyamment parmi les arbres; j'en abats quelques-uns, n'apercevant aucun autre gibier. Je vois bien des singes, mais n'ayant point confiance dans mes intentions pacifiques, ils se tiennent prudemment hors de portée, de sorte que je ne puis les examiner à mon aise. Je marche lentement, me frayant un passage tantôt au milieu des buissons de cactus aux formidables épines, tantôt à travers un réseau inextricable de lianes; quoique le soleil soit en son plein, je ne m'en sens nullement incommodé; l'air frais est chargé de senteurs pénétrantes, produites par des milliers de fleurs au calice de pourpre qui pendent par grappes des branches de certains arbres. Il me faut traverser quelques torrents peu profonds formant des successions de mares, couvertes de magnifiques lotus blancs et roses, et j'arrive bientôt à la base de la montagne qui coupe l'île en deux, vraie muraille de rochers, abrupte et escarpée, dont je n'essaye pas de tenter l'escalade.

De retour à la cabane, je fais appareiller mon bunder-boat pour me transporter sur l'autre versant de l'île, où l'on m'a signalé un temple d'une assez grande antiquité. A une heure, nous mettons à la voile, et doublant un promontoire rocheux, qui s'avance dans la mer, nous entrons dans une charmante baie, surplombée de tous côtés par des hauteurs et au fond de laquelle se dessinent les maisons blanches du village de Karanjah. Mes bateliers jettent l'ancre et hèlent une embarcation, qui, se détachant de la rive, vient me chercher pour me conduire à terre. C'est un de ces légers canots que les Indiens creusent dans des troncs d'arbre et qui se renversent au moindre écart d'équilibre; j'y monte avec une certaine défiance, qui fait sourire le pagayeur, un Indien entièrement nu et d'un noir bronzé. L'arrivée d'un navire de l'importance de mon bunder-boat devait être un cas rare dans ce petit village presque inconnu des

Européens, car, en débarquant, je trouve toute la population réunie sur la plage, y compris les chiens parias, qui me saluent de leurs aboiements. Deux individus à écharpe viennent au-devant de moi et, m'ayant salué respectueusement, se présentent comme le douanier et le maire, les deux plus importants personnages de l'endroit. Ces gens me proposent avec beaucoup d'amabilité de me conduire chez eux pour me reposer ou me rafraîchir et, sur mon refus, le maire s'offre à me servir de guide.

Presque entièrement habité par des pêcheurs, ce village possède des sécheries de poissons, célèbres dans l'Asie entière : c'est là que se préparent ces *bômelos*, secs comme du bois et cependant si savoureux, dont les Anglais sont grands amateurs. Ces sécheries sont des plus primitives : les poissons sont apportés frais ; ils sont vidés et triés sous de grands hangars et ensuite séchés au soleil sur des linges étendus sur le sable ; une fois bien secs, on les fume légèrement et on les emballe dans des corbeilles en feuilles de palmier. Je traverse le village, une grande rue, bordée de petites cabanes blanchies à la chaux, aux toits de chaume et à l'air gai et prospère ;

LE BANYAN (FICUS INDICA).

les habitants, qui sont Hindous et par conséquent contents de peu, vivent dans l'aisance, grâce au monopole des sécheries, qu'ils partagent avec les autres villages de la rade. Au dehors, on aperçoit quelques rizières et quelques petits champs de légumes entourés de hautes haies de cactus recouvertes de plantes grimpantes.

Ce côté de l'île a un aspect tout à fait différent de celui où j'étais campé le matin même : d'une végétation moins riche et moins luxuriante, il présente un effet plus grandiose. La forêt se compose de gigantesques arbres séculaires, placés à de petites distances les uns des autres et sortant d'un terrain rocailleux dépourvu de broussailles. On se promène ainsi sans encombre sous la voûte sombre du bois, où règne une fraîcheur délicieuse et où la brise de mer circule librement.

Quelques-uns de ces arbres sont d'une hauteur et d'un diamètre vraiment extraordinaires. L'un d'eux, un *sâl* de la plus belle espèce, est célèbre dans tout le pays, et les pèlerins qui se rendent au temple, établissent toujours leur campement à l'ombre impénétrable de ses branches ; celles-ci s'étendent en ligne droite du tronc et ont atteint une telle longueur que leur extrémité s'est

affaissée et repose sur le sol ; elles forment ainsi tout autour de l'arbre un dôme circulaire, sous lequel un millier d'Indiens trouvent aisément un abri. Tout près de cet arbre est un *banyan* non moins célèbre et qui, d'après les traditions indigènes, compte déjà un grand nombre de siècles ; le tronc paternel a disparu et à sa place s'élève un petit temple, qui se trouve ainsi au

COCOTIERS.

centre d'un enchevêtrement de colonnes naturelles supportant les branches qui leur ont donné naissance et formant un édifice aussi majestueux qu'étrange.

Le Banyan ou *Ficus Indica* a la propriété de jeter de ses branches des racines adventives, filaments longs et déliés qui, atteignant le sol, s'y implantent ; grossissant rapidement, elles

deviennent bientôt à leur tour des troncs, qui soutiennent la branche mère et, projetant de nouvelles tiges et de nouvelles racines, continuent eux-mêmes le travail d'envahissement. Cet arbre produit de petites figues qui poussent en bouquets contre le tronc et les branches et non à leur extrémité; ses feuilles, larges et arrondies, sont persistantes, d'un beau vert foncé et brillamment lustrées. Il est le roi des forêts de l'Inde, et, d'après les légendes populaires, ses feuilles servirent de vêtements aux premiers hommes et la structure de ses branches leur inspira l'idée de se construire des habitations.

Nous arrivons bientôt au temple, qui se cache dans un bosquet touffu; mais il est loin de mériter les éloges que mon ami le Parsi lui avait décernés; c'est une construction datant de un ou deux siècles au plus et élevée sur l'emplacement et avec les débris mêmes d'un antique sanctuaire jaïna. En revenant au village, j'abats quelques beaux ramiers bleus et j'aperçois endormis sur les rocs plusieurs serpents de grande dimension, que mon guide déclare être inoffensifs. Ce sont, en effet, de petits boas, sans venin, appelés par les Anglais *rock snake* et par les Indiens *Paharwallah Sanp*. En approchant du village, sur l'ordre du patel, un jeune garçon se hisse au sommet d'un cocotier et en fait tomber quelques noix fraîches qui nous procurent un délicieux rafraîchissement.

Revenus à bord, nous regagnons notre lieu de débarquement de la matinée, et à cinq heures je suis de nouveau assis dans ma cabane au milieu des jungles. Je me souviendrai longtemps de cette première soirée dans les solitudes tropicales. Un silence profond, interrompu seulement par les cris aigus des chacals, régnait sur la forêt qu'éclairaient des milliers d'insectes phosphorescents et d'où s'échappaient de suaves senteurs embaumant l'atmosphère. J'avais fait allumer un grand feu pétillant, non pour éloigner les animaux sauvages, mais pour chasser les miasmes délétères qui se dégagent pendant la nuit de cette abondante végétation.

III

De grand matin, nous quittons Karanjah et mettons le cap sur l'île voisine, la Garapouri (cité des Cavernes) des indigènes, mieux connue des Européens sous le nom d'Éléphanta, que lui donnèrent les Portugais en souvenir du gigantesque éléphant de pierre qui s'élevait à cette époque sur son rivage.

Cette île renferme un des plus beaux groupes d'excavations de l'Inde, les célèbres temples souterrains d'Éléphanta; ces superbes monuments ont été souvent décrits : aussi n'en donnerai-je moi-même qu'un rapide aperçu.

Un large escalier de trois à quatre cents marches, taillé dans le roc, conduit de la plage aux temples. Débouchant sur une terrasse de peu d'étendue, on arrive devant la façade principale, une large et basse ouverture, encadrée par de lourdes colonnes, qui paraissent supporter la montagne, dont le flanc taillé à pic forme une sorte d'entablement massif à demi caché sous un rideau de lianes et de racines.

Dès les premiers pas que l'on fait dans l'intérieur du temple, on est frappé par l'aspect grandiose de ces longues rangées de colonnes se perdant dans l'obscurité, à travers laquelle on devine plutôt qu'on ne voit des figures colossales, étranges, couvrant les murs. Ce n'est qu'au bout d'un instant que, l'œil s'habituant au demi-jour, on peut saisir les détails de ce mystérieux sanctuaire. Le plafond plat, divisé en caissons par de massives architraves de pierre ornées de sculptures, repose sur quarante-quatre colonnes et pilastres, réduites par le temps et les mutilations à trente-six, dont les chapiteaux, taillés en forme de sphères à demi aplaties, semblent comme écrasés sous le poids énorme de la voûte qu'ils supportent. L'ordre de ces colonnes

est un des plus beaux que les Hindous aient imaginés et il est éminemment approprié à l'architecture des temples-caves.

A l'extrémité de la majestueuse colonnade qui part de la porte principale, est un autel surmonté d'un gigantesque buste d'environ six mètres de haut, représentant une divinité à trois têtes, dont une de face et deux de profil. La face principale de l'idole a une expression calme et bénévole; son front porte un haut diadème, orné de délicates sculptures simulant des colliers et des bijoux. La figure de droite exprime la fureur : la bouche est grimaçante, l'œil sort de son orbite, et la mitre est décorée de serpents et de crânes; une main tient une cobra, le capuchon étendu. La figure de gauche est souriante et porte pour emblème une fleur. Les Indiens donnent à cette idole le nom de Trimourti, ou triple divinité; elle représente Siva, dieu créa-

LE MARIAGE DE PARVATI, BAS-RELIEF DANS LA GROTTE D'ÉLÉPHANTA.

teur, destructeur et conservateur. A droite du Trimourti se trouve un petit sanctuaire dans lequel est placé le *lingam*[1] ou emblème mystique de la même divinité.

Les bas-reliefs qui ornent les parois du temple frappent plus par leurs proportions et l'étrangeté de leur allure que par le mérite de leur exécution, qui est d'une naïveté parfois grotesque. La pierre dans laquelle ils ont été ciselés est un grès spongieux, que l'humidité a beaucoup

[1] Le lingam est une borne cylindrique arrondie au sommet, placée au centre d'un plateau entouré d'une rigole ovale. Ce plateau est le *yoni*, emblème des pouvoirs générateurs, comme le lingam est celui des pouvoirs fécondateurs. Les fidèles n'y voient que la représentation de Siva et de son épouse Parvati. Ces idoles réunies constituent aujourd'hui la base du culte hindou. On les trouve dans tous les temples, dans toutes les maisons. Les hommes couronnent l'idole de fleurs; les femmes l'arrosent d'huile ou simplement d'eau.

endommagé ; les Portugais ont du reste aidé la main du temps par leurs fanatiques mutilations. Cependant il est facile de suivre encore les sujets dont la fertile imagination des antiques sculpteurs a couvert la muraille. Siva et Parvati sont représentés dans les attitudes les plus diverses : tantôt assis ensemble dans Kaïlas, ou s'embrassant amoureusement ; tantôt entourés de toutes les divinités de l'Olympe hindou, qui leur présentent leurs hommages ; leur mariage, la naissance de Ganésa, le sacrifice de Dakcha et mille autres scènes de la mythologie Saïva remplissent les vastes panneaux qui s'encadrent entre les pilastres.

De chaque côté de la grande salle s'ouvrent de petites cours latérales taillées aussi dans le rocher; celle de droite contient une autre chapelle de lingam et un vaste étang rempli d'une eau très-pure, qui s'enfonce horizontalement à une certaine distance dans le roc. Du côté opposé se trouve une autre cour en forme de puits, recevant la lumière par une ouverture dans la montagne et sur laquelle s'ouvre une chapelle, entourée d'une verandah à colonnes ; deux lions de basalte, qui furent découverts en déblayant les débris d'anciens éboulements, ont été placés de chaque côté de l'entrée du sanctuaire.

Quelques parties du plafond et des murailles de la grande salle présentent encore des traces de couleur, qui montrent que toute la partie intérieure était autrefois décorée de peintures. On ne peut se faire que difficilement une idée de l'effet grandiose que devait offrir cette immense salle, alors qu'à la beauté et à la richesse de la sculpture venait s'ajouter tout l'éclat de la décoration.

Ce magnifique temple est abandonné depuis plus de trois siècles et quoiqu'il s'y tienne une petite foire annuelle, durant laquelle le grand lingam est couvert de fleurs et adoré, les Hindous le considèrent comme ayant perdu toute sa sainteté ; il est probable que les Musulmans ou les Portugais, dans leurs invasions, profanèrent les idoles et amenèrent son abandon. Les Portugais se distinguèrent ici par un honteux vandalisme, mutilant les statues, renversant les colonnes et, d'après leur propre récit, effaçant les inscriptions; ce dernier acte est des plus regrettables, parce qu'il nous laisse dans l'incertitude sur l'époque où cette œuvre remarquable fut exécutée. Beaucoup de personnes, comparant ces ouvrages aux hypogées taillés dans les rocs de la Nubie, ont cru retrouver dans leur solennelle grandeur, dans la majesté imposante de l'arrangement et dans la forme des colonnes, ornements et idoles, une ressemblance frappante avec l'architecture égyptienne. Malheureusement pour cette théorie, il est aujourd'hui prouvé que les cavernes d'Éléphanta sont presque les dernières qui aient été taillées dans l'Inde ; elles ne remontent par conséquent pas au delà du neuvième siècle de notre ère.

IV

Après deux jours passés dans l'île d'Éléphanta, nous appareillons pour Salsette. L'extrémité septentrionale de la rade de Bombay va en se resserrant entre les îles, jusqu'à ce que la mer, réduite à un bras d'une largeur insignifiante, forme la rivière de Tannah qui sépare l'île de Salsette du continent. Les bords de cette rivière sont un des points les plus pittoresques de cet archipel si favorisé. A l'entrée se dresse la haute et aride île de Trombay, dont le pic le plus élevé ne mesure pas moins de neuf cents pieds ; une fois cette île passée, on glisse doucement sur une eau profonde et unie, entre des collines et des berges richement boisées. La scène varie à tous moments : tantôt l'on côtoie ces vastes marais, couverts de hautes herbes, auxquels Bombay doit son pernicieux climat, ou bien l'on passe au pied de rochers noirs amoncelés et sur lesquels les lianes jettent un léger manteau de verdure ; tantôt les ruines d'un fortin portugais se dessinent au milieu d'un bois de cocotiers, ou un petit village aux huttes de branchages garnit le fond d'une anse.

LA GROTTE DES LIONS, A ÉLÉPHANTA

Le trajet d'Éléphanta à Tannah, la ville principale de l'île de Salsette, est d'environ quinze à seize milles et nous prend trois heures. Devant la ville la rivière se rétrécit considérablement et les deux rives sont réunies par un beau pont, qui sert au chemin de fer et aux voitures ; au milieu est une petite île couverte des ruines de l'ancien pont de pierre des Portugais et des tours à créneaux qui en commandaient le passage.

Tannah, avec ses hautes maisons indiennes et sa massive prison se mirant dans l'eau, occupe un site fort pittoresque au pied des montagnes qui couvrent l'île de Salsette. Cette ville fut longtemps la capitale des établissements portugais sur la côte du Konkan ; ce n'est qu'en 1737 qu'elle fut prise par les Maharates, et cédée par eux quarante ans plus tard aux Anglais.

LA COLLINE DE KENHARI.

Encore aujourd'hui, Tannah est habitée presque exclusivement par des métis chrétiens, descendants des Portugais.

L'île de Salsette, en indien *Sachti*, est située immédiatement au nord de l'île de Bombay, à laquelle une large chaussée la réunit. D'une longueur d'environ vingt-huit kilomètres sur une largeur de vingt, elle est parcourue du nord au sud par une chaîne de collines assez élevées, dont les ramifications la couvrent dans sa plus grande partie, ne laissant qu'un étroit rivage propre à la culture et où se trouve concentrée la population agricole.

L'intérieur de l'île est couvert de jungles et de forêts presque impénétrables. C'est au milieu de ces solitudes, empestées par la terrible *malaria* et que quelques sauvages inoffensifs

disputent seuls aux bêtes féroces, que se cachent quelques-uns des plus merveilleux monuments de l'Inde antique ; sur dix points différents les collines dominant ces forêts ont été taillées, découpées, creusées, en temples, en couvents, en innombrables chambres, véritables cités que l'on croirait avoir été créées par quelque race de troglodytes arrivés à l'apogée de leur civilisation.

Le principal groupe de ces grottes, ou *caves*, comme les appellent les Anglais, est situé à environ dix kilomètres à l'ouest de Tannah, dans la colline de Kenhari. C'est par lui que je compte commencer mon exploration.

Ayant loué avec quelque difficulté deux chevaux, l'un pour mes bagages, l'autre pour moi, je me mets en route dès le lendemain matin, suivi de Latchmân et de mon chien Mouti. Au sortir de Tannah, nous traversons de jolies petites vallées, bien cultivées, où se montrent de loin en loin des hameaux entourés de jardinets, habités par des *tôpas* portugais. Puis le sol devient plus montueux, d'énormes cactus couvrent les flancs des ravins, les buissons aux longues épines, au feuillage microscopique se resserrent, les arbres deviennent plus hauts, plus nombreux : nous entrons dans la jungle et, après deux heures d'un chemin assez pénible, nous apercevons le village de Toulsi, au centre d'une vallée circulaire entourée de collines boisées; une seule d'entre elles montre ses flancs nus et rocheux : c'est Kenhari, la ville des Cavernes.

Je m'informe au village de Toulsi pour savoir si j'y pourrai trouver un gîte pendant les quelques jours que je compte consacrer à l'examen des temples ; mais les habitants se montrent peu hospitaliers, et leurs huttes ont du reste un aspect peu engageant ; je me décide donc à planter ma tente sous un arbre. Ma tente ! c'est avec un certain orgueil que j'appelle ainsi une modeste guérite de toile, où je puis me tenir à peine debout et dont la largeur est tout juste suffisante pour permettre de placer mon léger fauteuil de fer, mais non de le déployer pour en faire un lit, à moins que je ne me contente d'avoir les jambes hors de mon appartement. Enfin la tente est bientôt plantée, les bagages déchargés, les chevaux entravés, et pendant que Latchmân allume un peu de broussailles et organise un foyer pour cuire mon déjeuner, je cours vers la montagne sacrée.

La végétation est si abondante à la base même de la colline, que l'on n'aperçoit rien des caves jusqu'au moment où, débouchant sur une belle plate-forme qui court le long d'une muraille perpendiculaire de rochers, on se trouve subitement en face de la première excavation, un beau temple qui est resté inachevé ; puis, passant devant une longue série de cellules et de chambres contenant des *daghobas* [1], l'on arrive au grand temple bouddhiste, la merveille de la colline. En avant de la façade profondément enfoncée dans la montagne s'étend une cour taillée dans le roc, précédée d'une curieuse balustrade faisant aussi partie de la masse naturelle.

La façade du temple s'élève nue, sans ornements, percée à la base d'une haute porte carrée et de deux fenêtres de même forme, au-dessus desquelles s'ouvrent cinq autres fenêtres également carrées. Deux colonnes, placées sur les côtés, supportent l'une un groupe de lions couchés, l'autre des yakhchas ou nains symboliques.

L'excessive simplicité de cette façade, contrastant si vivement avec le luxe de sculptures et d'ornements qui garnit l'intérieur, a fort intrigué les archéologues ; mais il est facile d'en trouver la raison : partout la pierre est percée de trous carrés, qui montrent que, lors des grandes cérémonies, cette façade devait être garnie d'échafaudages supportant soit des galeries pour les musiciens, soit des tentes recouvrant la cour où s'assemblaient les fidèles. Cette muraille percée à

[1] Le mot *daghoba* vient du sanscrit *dhatougarbha*, qui signifie un reliquaire. Les bouddhistes désignaient sous ce nom les tumulus ou les autels dans lesquels ils déposaient les reliques de leurs saints. Les daghobas que l'on rencontre dans les temples-caves de l'Inde ont toujours la forme d'une borne cylindrique et sont plus ou moins ornés de sculptures. Le daghoba de Karli, dont on trouvera le dessin, p. 73, est un bon spécimen de ce genre de monuments.

jour n'est du reste que la paroi extérieure du vestibule précédant le temple sur lequel donne la véritable façade.

Ce vestibule est d'une grande richesse : il est formé d'une longue et étroite salle, dont les extrémités sont occupées par deux statues colossales du Bouddha ; les parois latérales de la porte

LE GRAND TEMPLE CHAÏTYA, A KENHARI.

du temple portent des groupes en relief représentant un homme et une femme armés du chaoris que l'on agite au-dessus des idoles.

Au-dessus de la porte s'ouvre une large fenêtre dont la forme est un des caractères les plus saillants de l'architecture bouddhiste : c'est un segment de cercle plus grand que la moitié de la

circonférence, presque analogue à l'arceau en fer à cheval de l'architecture mauresque. Passant sous cette porte, on entre dans la grande salle du temple, que sa haute voûte cintrée et son extrémité arrondie comme un chevet gothique font ressembler à une cathédrale chrétienne. Cette salle a environ vingt-cinq mètres de long sur treize de large et quinze de haut; mais ces chiffres ne donnent qu'une faible idée de l'impression qu'on éprouve à la vue de cet imposant sanctuaire: on est surtout frappé de l'immense travail qu'a dû coûter l'excavation d'une telle masse de pierre, à une époque où le pic et le marteau étaient les seuls agents employés pour entamer le roc.

La salle est entourée d'une rangée de colonnes séparée de la muraille par une aile étroite et qui forme derrière l'autel une sorte d'abside circulaire. La voûte, qui affecte une forme ogivale, était revêtue intérieurement de côtes en bois, simulant une charpente; la plupart des planches ont aujourd'hui disparu, mais leurs traces sont encore visibles sur la pierre.

A l'extrémité de la nef s'élève un vaste autel de cinq à six mètres de haut, qui représente le daghoba ou reliquaire que les Bouddhistes plaçaient toujours dans leurs temples; il a la forme d'un dôme hémisphérique, placé sur une base cylindrique et portant au sommet un piédestal ou tie, sur lequel se plaçait l'emblème vénéré, généralement un parasol. La lumière, qui entre par la grande fenêtre de la façade, tombe directement sur cet autel. Les colonnes elles-mêmes taillées en octogone, avec de lourdes bases et des chapiteaux supportant des groupes d'éléphants et de personnages, ne reçoivent qu'une demi-clarté et tranchent délicatement sur l'obscurité complète des ailes latérales ; aussi l'effet produit par cet agencement fait-il de cette nef souterraine un des temples les plus imposants que l'homme ait jamais imaginés. Cette idée de concentrer la lumière sur la partie la plus importante du temple est des plus heureuses et produit un grand effet. Ce temple est un des plus beaux *Chaïtyas*[1] bouddhistes de l'Inde ; cependant il est inférieur à ceux de Karli et du Dekkan, que j'aurai l'occasion de décrire plus tard.

Après avoir quitté le temple, je continuai à m'avancer vers le nord et je trouvai bientôt, à une petite distance de là, un long escalier taillé grossièrement parmi les rochers et suivant le bord d'un ravin profondément encaissé. Les murailles à pic qui l'environnent renferment une nombreuse série de chambres formant des deux côtés de cette gorge une vraie ville souterraine. On aperçoit dans toutes les directions des portes sombres s'enfonçant dans le flanc de la montagne ou des colonnes supportant de lourds péristyles.

L'effet est des plus étranges ; un silence profond règne sur cette ville abandonnée, et l'eau qui

[1] Le mot Chaïtya servait à désigner chez les Bouddhistes les emplacements ou les objets dédiés à la Divinité; les temples et les tumulus étaient plus spécialement désignés par ce terme. Les caves Chaïtyas, qu'il ne faut pas confondre avec les autres espèces de caves, se distinguent toujours par la disposition remarquable de leur ensemble, qui peut se résumer ainsi : une longue et haute nef à voûte ogivale, se terminant en abside demi-circulaire, en forme de chœur; deux ailes latérales parallèles se rejoignant derrière le chœur; en avant de la nef, une muraille, percée de trois portes et d'une immense fenêtre en fer à cheval; et au delà, la grande façade extérieure, qui était généralement couverte de galeries et de balcons en bois où se tenaient les musiciens. Dans tous ces temples, le chœur est occupé par un autel ou daghoba massif. La coïncidence de ce plan avec celui de nos anciennes basiliques est aussi frappante qu'elle est exacte. Une autre particularité des plus intéressantes que présentent ces excavations est le rapport que tous les détails de leur architecture paraissent avoir avec des constructions en bois, dont elles ne seraient que des reproductions dans le roc; les poutres de bois incrustées dans la voûte que l'on retrouve fréquemment montreraient même combien les Bouddhistes tenaient à perpétuer le souvenir de cette origine, car elles sont, non-seulement inutiles, mais doivent encore avoir coûté beaucoup de peine à placer. Les gravures accompagnant la description du Chaïtya de Kenhari et celles se rapportant au temple de Karli, présentent au lecteur toutes les particularités de cette classe si intéressante de monuments.

L'âge de la grande cave Chaïtya de Kenhari n'a pas encore été établi d'une manière positive. Quelques archéologues l'ont considérée comme relativement moderne et se sont basés sur l'imperfection des sculptures et statues pour fixer la date de son excavation vers le neuvième ou le dixième siècle, c'est-à-dire à l'époque de la dégradation du style bouddhiste. Cependant l'exécution toute primitive des ornementations, jointe à la forme du daghoba et à l'emploi du bois dans l'intérieur, me fait au contraire placer cette cave parmi les plus anciennes, et je crois même que l'on se tromperait encore en ne reportant son origine qu'au troisième siècle de notre ère.

roule au fond du ravin, tombe de roche en roche avec un bruit sourd, qui ajoute à la beauté sauvage du lieu. Les habitants du pays considèrent ces cavernes comme habitées par des démons, et le guide qui nous conduit ne s'avance qu'avec précaution : les vrais démons sont ici les tigres,

CAVE-VIHARA BOUDDHISTE, A KENHARI.

qui ont profité des travaux des paisibles moines, et il est quelquefois nécessaire de leur livrer bataille avant de pouvoir explorer cette vallée.

Presque à l'entrée du ravin et à la droite du torrent s'étend une longue façade ressemblant à un palais, ce qui a fait donner à cette grotte le nom de cave du Durbar ou des Assemblées royales. Le rez-de-chaussée est précédé d'une verandah à colonnes. Un escalier intérieur conduit à une

grande salle de trente-deux mètres de longueur sur treize de profondeur, dont le plafond est supporté par une rangée de colonnes d'un dessin riche et gracieux, disposées tout autour à une petite distance de la paroi ; les côtés sont garnis de cellules et la lumière pénètre par les ouvertures de la façade. Au centre de la paroi faisant face aux fenêtres est une niche assez richement décorée et contenant une idole de Bouddha, assis les jambes croisées. Cette grotte est un type parfait du genre *vihara*[1] dont Kenhari contient à lui seul plus de cent spécimens de toutes dimensions. Rien qu'en remontant le ravin, on trouve une trentaine de ces monastères, communiquant ensemble par des escaliers taillés dans le roc. Quelques-uns se composent seulement de deux ou trois cellules, placées sur une seule ligne et précédées d'un portique à colonnes ; d'autres renferment des sanctuaires contenant des idoles et quelques ornements. Un peu plus haut dans la montagne, est une autre série de caves : ce sont toutes des viharas de huit à dix mètres de côté, renfermant de très-belles sculptures et des colonnes d'ordres très-variés. On y voit aussi des traces de fresques, qui montrent qu'elles étaient peintes intérieurement, mais ce qu'il en reste est trop peu de chose pour permettre de se prononcer sur leur valeur artistique.

Kenhari, comme on le voit, est intéressant non-seulement à cause du grand nombre de ses curieux hypogées bouddhiques, mais aussi parce qu'il présente de très-beaux exemples des divers styles et permet ainsi au voyageur qui n'a pas le temps d'explorer les merveilles d'Ellora et d'Adjuntah d'acquérir une idée exacte des célèbres chaïtyas et viharas. L'époque à laquelle remontent ces gigantesques travaux ne peut être fixée d'une manière précise ; ce que l'on peut dire, sans entrer dans une description plus spéciale, c'est que les plus anciennes caves sont sans doute du premier siècle avant Jésus-Christ et les plus récentes du neuvième ou dixième.

Je passai quelques jours campé au village de Toulsi, et j'eus l'occasion d'exercer à plusieurs reprises mes talents de chasseur ; cependant je ne pus abattre de plus gros gibier qu'une *tchita*.

Dans mes excursions de chasse, j'eus pour guide quelques-uns des *Pouliahs* sauvages qui peuplent l'intérieur de l'île ; ces pauvres gens n'ont d'autre industrie que la fabrication du charbon de bois. C'est une race de parias, aux formes grêles et maigres et aux traits aplatis, repoussants. Leurs vêtements sont des plus simples et consistent en un étroit *langouti* autour des reins et une corde en guise de turban. Quoique voisins d'un grand centre de civilisation, ils vivent tout à fait à l'état sauvage, et leur religion, leur langue et leurs coutumes sont encore très-peu connues des Européens. Ils appartiennent sans doute à ces races négroïdes qui, chassées et persécutées par toutes les invasions, ont dû chercher un refuge dans les forêts et les lieux inaccessibles : ainsi séparés du monde, ils ont laissé les peuples et les civilisations se succéder autour d'eux, sans en subir l'influence. Les Portugais essayèrent de les convertir au christianisme et en baptisèrent un grand nombre de gré ou de force ; mais à la chute de leur pouvoir la plupart des convertis retournèrent à leur tribu. Les Hindous eux-mêmes les considèrent avec horreur et ont très-peu de rapports avec eux. On assure que dans les marchés de charbon qui se tiennent dans l'île, les aborigènes déposent leurs marchandises pendant la nuit dans un endroit convenu, et puis se retirent ; le lendemain, les acheteurs de Bombay ou de Tannah viennent les enlever et laissent en échange la contre-valeur en argent ou en grains, que les char-

[1] Les Viharas servaient de résidence aux moines bouddhistes ; c'est là qu'étaient tenus les grands chapitres des ordres, que se trouvaient les réfectoires, et enfin toutes les choses nécessaires à la vie du couvent, tandis que le Chaïtya était à proprement parler l'église, et ne servait qu'aux grandes cérémonies religieuses auxquelles le peuple était appelé à assister. Cet arrangement offre une ressemblance frappante avec l'organisation monastique du Christianisme pendant les premiers siècles. Les couvents taillés dans le roc furent d'abord creusés en imitation des cavernes dans lesquelles vivaient les premiers ascètes ; puis ils devinrent peu à peu de vastes et somptueuses habitations. Les moines s'aperçurent bientôt de l'avantage que possédaient ces chambres fraîches en été, chaudes en hiver et toujours sèches, sur les édifices, qui ne devaient en ce temps réunir que difficilement toutes ces qualités, et ils employèrent toute leur fortune et toute leur influence pour se créer partout des résidences aussi agréables dans les sites les plus pittoresques de l'Inde, principalement dans les Ghâtes occidentales et la chaîne des Vindhyas.

bonniers ne viennent prendre qu'après leur départ. Quoique plusieurs auteurs aient rapporté cette bizarre coutume et que les Indiens ne se fassent pas faute de la raconter, je la crois un peu exagérée, car les Pouliahs que j'eus l'occasion de voir ne me parurent nullement intimidés par la présence des Hindous.

De Kenhari je me rendis avec mon camp aux caves de Montpezir, qui sont à environ douze kilomètres de Toulsi. J'eus pour cela à traverser tout le nord de l'île jusqu'à une petite distance de la côte occidentale et j'ai rarement eu de plus beau spectacle que celui des forêts et des gorges sauvages qui couvrent la région centrale. Il n'y a point de routes et il faut suivre un étroit sentier pierreux, qui tantôt mène jusqu'à la cime d'une montagne, tantôt se perd dans le lit desséché d'un torrent profond.

Ces ravins sont presque toujours remplis de hautes herbes, dans lesquelles le menu gibier abonde : cailles, perdrix et lièvres y sont en si grand nombre, que l'on se fatigue très-promptement de les tuer. Mais sans parler d'un gibier beaucoup plus noble, le tigre et la panthère, qui vivent aussi dans ces fourrés, on y trouve encore quelques daims mouchetés, désignés par les Anglais sous le nom de *ravin deer*, et dont la chasse est des plus intéressantes. C'est un gracieux animal, tenant le milieu entre l'antilope et la gazelle; il vit de préférence dans les ravins, surtout dans la saison chaude, et ne descend dans la plaine que pour y chercher de l'eau. J'en rencontrai plusieurs troupes durant la marche, mais ce ne fut que très-difficilement que je pus en abattre un ; les femelles broutaient sur les rochers, et les mâles se tenaient gracieusement en sentinelle : à peine m'apercevaient-ils, que le signal était donné et toute la troupe s'enfuyait en bondissant. Pour pouvoir m'approcher d'eux à portée de fusil, il me fallait me glisser pendant plus d'une demi-heure de broussaille en broussaille; mais enfin une des sentinelles paya de sa vie la course qu'elle m'avait fait faire.

Les caves de Montpezir sont situées dans une jolie colline, au-dessus de laquelle se dressent les murs en ruines d'une église et d'un couvent de jésuites portugais. L'église, dont la toiture enfoncée encombre presque tout l'intérieur, fait un pittoresque effet sous son manteau de lierres et de convolvulacées. Le pîpal sacré des Hindous croît dans toutes les crevasses et sur les murs du temple chrétien, proclamant ainsi le triomphe de l'ancienne religion sur celle des usurpateurs. Au-dessous de l'église se trouvait la principale cave de ce groupe, une excavation brahmanique assez intéressante et dans le style d'Éléphanta; les colonnes et les sujets sont presque identiques. Les jésuites, en s'emparant de la colline, avaient expulsé les Hindous de leur temple-cave et en avaient fait une salle d'assemblées ; les dieux païens avaient été cachés sous une couche épaisse de chaux et remplacés par de jolies fresques de saints. Mais les vainqueurs durent à leur tour abandonner leur ouvrage; les Maharates saccagèrent les édifices et grattèrent les fresques. Une seule de ces dernières a échappé à leur juste fureur et fait aujourd'hui face à un groupe de divinités saïvas, bien étonnées sans doute d'un semblable voisinage.

Du sommet de la colline, on domine une charmante baie, qui se trouve resserrée entre le pittoresque promontoire basaltique de Gora Bander et la belle île de Drâvi, et on aperçoit dans le lointain les murs de Basseïn. Sur les bords de ce lac bleu et tranquille croissent d'innombrables cocotiers et palmiers târas, qui constituent avec quelques rizières toute la richesse des pauvres villages de cette côte.

Je visitai ainsi les uns après les autres les divers groupes de grottes : Magatani, Djagueysar, etc., notant soigneusement les inscriptions et les détails qui m'intéressaient particulièrement. Durant mon séjour de près d'un mois dans les vallées sauvages de Salsette, où sous ma légère tente je bravai les malsaines chaleurs d'octobre, et surtout dans ces longues et attrayantes batailles que je livrais aux hôtes de la forêt, je commis imprudence sur imprudence et je rentrai à Bombay en proie à une fièvre paludéenne qui me mit à deux doigts de la mort. J'étais la

victime de ce vent glacial, chargé de miasmes pestilentiels, appelé par les Anglais *land wind*; les effets en sont tellement terribles, qu'avant l'introduction de la quinine il décimait annuellement la population européenne de Bombay; comme son nom anglais l'indique, il souffle de terre; il s'élève vers le soir durant les mois d'octobre et de novembre.

V

Je ne fus définitivement remis de ce long et violent accès de fièvre que vers la fin de décembre; et je pus reprendre la suite de mon voyage d'expérience si malencontreusement interrompu par la maladie, le seul obstacle auquel je n'eusse pas songé.

Aussi le 10 janvier je prenais le train du chemin de fer *Great Indian Peninsular*, qui reliait Bombay au Dekkan et qui maintenant le rattache à Calcutta. En sortant de l'île, il traverse Salsette et débouche sur le continent en face de Tannah.

La bande de terrain qui se trouve resserrée entre le versant occidental des monts Ghâtes et la mer, n'a pas sur ce point plus de cinquante kilomètres de largeur et forme le sud du Konkan, un des pays les plus beaux, mais les moins productifs de l'Inde. Les Ghâtes envoient jusqu'à la mer leurs ramifications et déterminent ainsi de petites vallées, couvertes d'une magnifique végétation naturelle, mais peu propres à l'agriculture. De ces vallées, celle que longe le chemin de fer est une des plus remarquables; de nombreux champs de riz courent jusqu'au bord de la jolie rivière Oulas, et les villages, misérablement construits, sont grands et coquettement situés près de bois de cocotiers ou sur des tertres peu élevés.

L'Oulas, principal fleuve du pays, est celui dont l'archipel de Bombay forme en quelque sorte le delta; il est navigable sur un petit parcours pour des barques d'un faible tonnage. Sur sa rive, Callian, ancienne capitale du Konkan, fut pendant longtemps un des premiers ports de commerce de cette côte et eut probablement des relations suivies avec les Grecs. La grande dynastie hindoue des Solânki l'éleva à un degré de splendeur et de célébrité dont la tradition a conservé le souvenir. Ses palais et ses monuments furent chantés par les poëtes, et l'un de ces derniers, dans le *Ratan Mala*, grand poëme du septième siècle, s'écrie : « Le soleil passe alternativement six mois de l'année au nord et six mois au sud, à seule fin de pouvoir comparer la merveilleuse capitale de Ceylan à la superbe ville de Callian. » Il reste peu de toutes ces grandeurs à cette fameuse cité, maintenant réduite au rôle de chef-lieu d'une province anglaise; ses bazars sont étroits, tortueux et sans intérêt, mais ses environs sont couverts de ruines, de palais et de temples d'une grande antiquité, et méritent l'exploration des archéologues.

Je m'y arrêtai quelques jours, que j'employai à visiter tous ces monuments. L'un des plus curieux est le grand temple d'Ambernâth, encore imposant, bien que presque entièrement ruiné. L'extérieur est couvert de minutieuses sculptures, exécutées avec ce fini délicat que les Hindous donnent à tous leurs chefs-d'œuvre, et sur l'un des côtés deux élégantes colonnes supportent un beau portique. Nulle description ne pourrait faire comprendre toute la beauté d'un style qui ne ressemble à rien de connu en Europe; ce n'est qu'avec la gravure sous les yeux qu'on peut apprécier la délicatesse et la fertilité d'invention déployées par le sculpteur dans ce monument. Tout autour, la campagne est couverte de débris : des linteaux sculptés, des bas-reliefs ou des tronçons de colonnes sont à demi cachés sous les hautes herbes des jungles; il y aurait là de quoi composer tout un musée d'antiquités hindoues.

Le 15, je quittai Callian pour la station de Narel, le point le plus rapproché du fameux *sanitarium* de Matheran dont on m'avait recommandé le séjour. Presque toutes les maladies propres au climat de l'Inde cèdent le plus souvent à un changement de température, et en particulier

TEMPLE D'AMBERNATH, PRÈS DE CALLIAN.

à l'air frais des plateaux des Ghâtes, élevés ici en moyenne d'environ sept cents mètres. Des casernes ont été construites à Matheran pour les soldats malades de la garnison de Bombay et tous les commerçants et habitants aisés y ont des villas, où leurs femmes et leurs enfants passent la saison malsaine et où ils viennent eux-mêmes se retremper tous les jours de fête à l'air de la montagne. A Narel on trouve des palanquins ou des *tatous*, petits chevaux du pays, pour gagner le sommet de la montagne.

Matheran est un rocher aux flancs nus et presque perpendiculaires, d'une longueur de dix à douze kilomètres et d'une largeur variant de un à trois kilomètres; il s'élève abruptement à une hauteur de six cents mètres, au centre d'une vaste plaine et à égale distance de la grande chaîne des Ghâtes et de la mer. Une très-bonne route taillée dans le roc et dont la pente rapide ne permet pas l'emploi de voitures, conduit au sommet, qui forme un plateau très-légèrement accidenté.

COULI DU KONKAN.

Arrivé le soir, je fus agréablement surpris de trouver sur ce rocher sauvage un hôtel tenu par un Portugais, et un bon lit sans moustiquaire, muni de couvertures de laine que le froid me fit trouver très-agréables. Dès le lendemain matin, monté sur un poney et escorté par un couli, je chevauchai à travers le plateau. Un léger brouillard couvrait la forêt, et les feuilles blanchies par une abondante rosée, convertie en givre par le froid, me rappelaient l'Europe.

Les habitations des Européens, solidement bâties en pierres rouges, dominent toutes les hauteurs; des allées bien entretenues sillonnent en tous sens l'épaisse forêt qui couvre le sommet. J'arrive bientôt à Louisa-Point, sorte de cap qui se termine abruptement et surplombe un immense précipice au fond duquel d'énormes rochers, provenant d'un éboulement amené par les infiltrations, forment un sublime chaos. A mes pieds s'étale tout le Konkan jusqu'à la mer, qui étincelle sous le soleil; Bombay et ses îles s'y dessinent comme des points sombres entourés de lignes argentées. La plaine paraît aride et nue, et les cours d'eau qui la sillonnent sont clairement mis en relief par les lignes vertes des arbres qui les bordent; çà et là de petits villages, entourés de rizières, animent un peu ce désert. Presque en face de moi se dresse un rocher isolé, le mont Parbal, que l'on aperçoit distinctement au large de Bombay; un gouffre profond de plus de deux kilomètres de large me sépare de son sommet plat qui se trouve à la même hauteur que l'endroit où je suis placé. Jamais Européen n'y a mis le pied, et ses forêts impénétrables sont encore le refuge de toutes les bêtes féroces des environs.

Les pointes saillantes de Matheran se commandent entre elles comme les bastions d'une

forteresse et donnent ainsi de magnifiques avant-plans de rocs et de forêts. Loin d'être complétement plat, le sol du plateau se trouve fortement ondulé et forme même de petites vallées et des pics ; ces légères pentes sont cachées par des taillis de rhododendrons et d'arbustes aux fleurs bleues, abritant des quantités de lièvres et de petites gazelles de montagne.

On ne peut se figurer avec quelle rapidité cette atmosphère pure, le froid du matin et les longues courses à cheval, agissent sur le corps débilité par les fièvres et les chaleurs de la plaine ; au bout de quelques jours, on se sent renaître à la force ; l'appétit et le sommeil reviennent, et l'on est capable de supporter des fatigues qui seraient certainement mortelles à Bombay.

Les aborigènes de ces montagnes, que les Hindous désignent dédaigneusement sous le nom de *junglivallahs* ou sauvages, appartiennent à la race Mahar ; ils présentent quelques particularités intéressantes et généralement peu connues. Ils sont grands et forts, mais leurs bras et jambes très-longs, leur figure à pommettes saillantes et leur nez aplati et large les font ressembler plutôt à des singes qu'à des hommes ; ils marchent presque nus, et leurs femmes elles-mêmes ne portent généralement qu'un léger pagne de toile autour des reins. Vivant de chasse ou de rapine, ils sont nomades et transportent fréquemment leurs villages d'un lieu à un autre ; leurs huttes sont rondes et ingénieusement faites de bambous tressés, enduits d'une couche de glaise. Ils paraissent dénués de toute industrie et sont employés par les villageois pour les travaux considérés comme dégradants, tels que l'enlèvement des charognes et des immondices. Cependant quelques-uns s'adonnent à l'extraction de la résine de l'acacia catechu. La religion de ces sauvages n'a aucun rapport avec le Brahmanisme ; leur divinité principale est le tigre, auquel ils font des sacrifices, et leurs temples ne sont que des tas de pierres amoncelées et peintes à l'ocre rouge. Il existe parmi eux une tradition d'après laquelle le fondateur de leur race ne serait autre que le roi démon Ravana, qui fut vaincu par Rama. Cela seul suffit à prouver que ce sont les descendants de ces peuples autochthones qui furent refoulés dans les montagnes par la grande invasion hindoue. La présence des Européens les a un peu civilisés ; ceux qui habitent Matheran alimentent le bazar de bois et de poulets qu'ils élèvent en quantité. Ils sont très-naïfs, rient à tout propos et ne manquent pas de courage ; ils aiment avec passion le tabac et les spiritueux, que les Parsis leur échangent dans les bazars contre leurs produits.

Matheran est aussi le rendez-vous de nombreux jongleurs, qui se réunissent pendant la saison sur le plateau et vont faire leurs tours de bungalow en bungalow. Ils sont fort adroits et excellent dans la prestidigitation : presque entièrement nus, au milieu de votre chambre, ils font disparaître un serpent, pousser un arbre avec des fruits ou jaillir de l'eau d'un vase vide. D'autres avalent un sabre ou jonglent avec des couteaux tranchants ; chacun a sa spécialité : escamoteurs, acrobates, hercules, forment une caste subtile et rusée, méprisée, mais crainte par le bas peuple et quelquefois puissante : ils recueillent, ici surtout, beaucoup d'argent des touristes européens.

Un de leurs tours les plus curieux est celui de la corbeille et de l'enfant : ils s'assoient cinq ou six en cercle autour d'un panier de petites dimensions et commencent un hymne sauvage et monotone, qu'ils accompagnent d'un petit tambour à grelots et de flûtes à calebasses ressemblant au biniou. Un enfant de sept à huit ans vient se placer debout dans le panier, paraît se tordre en convulsions sous l'influence de la musique et disparaît lentement dans l'intérieur, qui paraît ne pouvoir le contenir qu'avec difficulté. A peine a-t-il disparu, que les musiciens se précipitent vers lui, ferment le couvercle et percent la corbeille dans tous les sens avec leurs longs couteaux ; ils frappent de toute leur force jusqu'à ce que, le bambou cédant, le panier s'aplatit presque entièrement et paraît ne plus rien contenir. Ils reforment alors le cercle et continuent leur concert, auquel répond cette fois une voix venant de la forêt ; le son se rapproche graduellement et enfin semble sortir du panier, qui se gonfle de plus en plus et paraît prêt à éclater. Le couvercle est retiré et l'enfant saute dehors. Ce tour est très-adroitement fait et frappe vivement

les assistants indiens. La pantomime est expressive, animée, et ces hommes noirs, demi-nus, échevelés, chantant ou dansant dans une clairière entourée d'arbres élevés, ont l'air d'accomplir quelque rite solennel et magique.

Un autre tour, celui de la toupie automate, est aussi très-curieux et plus difficile à com-

JONGLEURS INDIENS.

prendre. Le jongleur donne une vigoureuse impulsion à une toupie de bois qu'il place au bout d'un petit bâton en équilibre sur son nez ; alors, selon ce que le spectateur lui ordonne, l'instrument cesse subitement de tourner ou bien reprend son mouvement de rotation. Cette dernière partie de l'opération me paraît surtout la plus extraordinaire ; car, que la toupie s'arrête, c'est

bien, mais qu'elle continue ensuite à tourner sans nouvelle impulsion, et alterne cette manœuvre pendant dix minutes, là est le point inexplicable. J'examinai attentivement le bâton et la toupie, mais ne pus y découvrir aucune trace de mécanisme.

Les acrobates font tous les tours de force connus en Europe, mais celui qui consiste à recevoir sur l'épaule une boule en pierre d'un grand poids et tombant d'une assez grande hauteur, sans que le jongleur paraisse en souffrir, m'était encore inconnu et me parut très-surprenant.

Le point de vue le plus beau que l'on ait de Matheran est celui que domine la pointe dite du Panorama. Aux pieds mêmes du spectateur se dresse la chaîne de Bao-Mallim, dont la crête nue et déchiquetée paraît couronnée d'innombrables châteaux forts, de tours et de clochetons, et

LE DUKE'S NOSE, A KHANDALLAH (page 70)

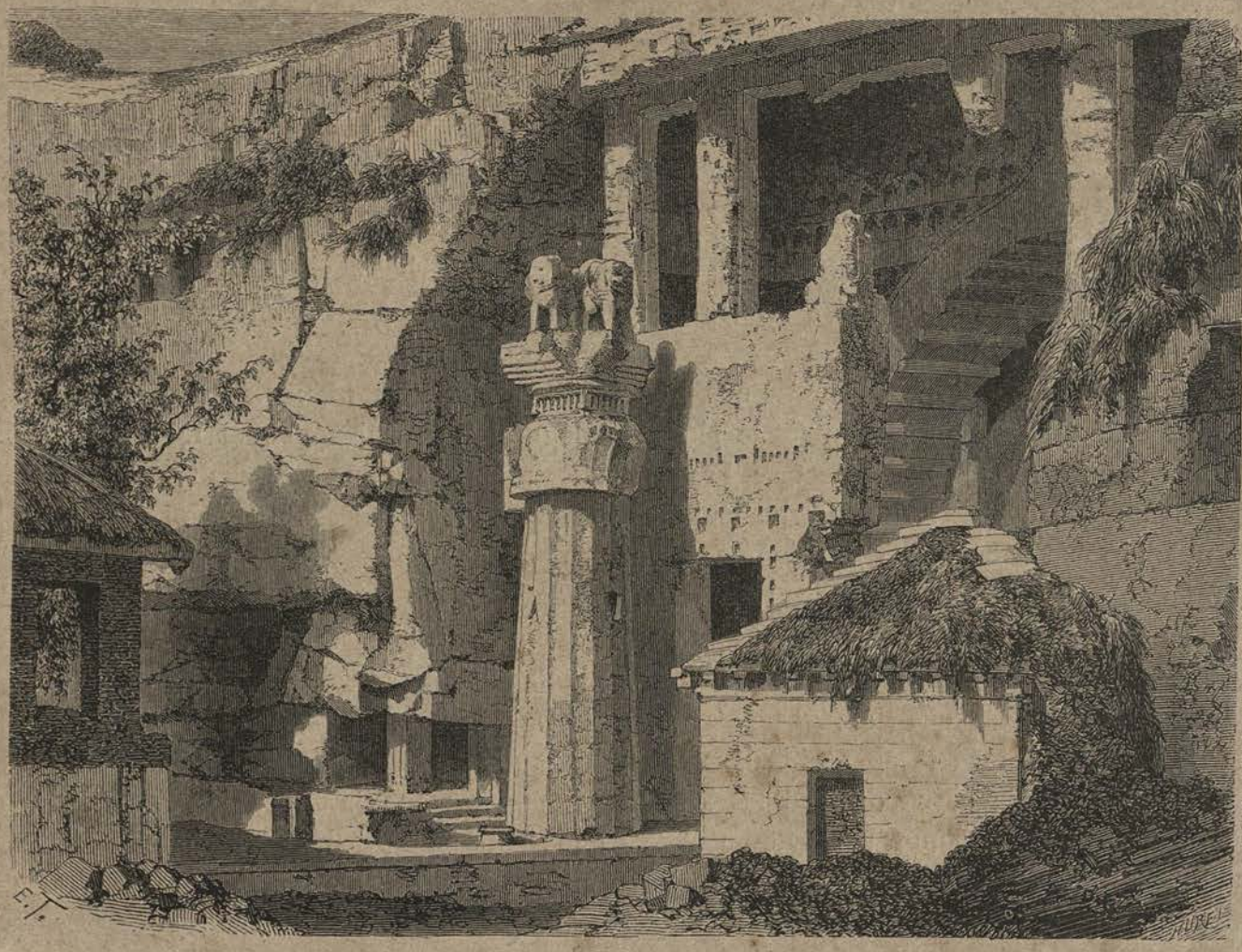
dans le lointain, au delà d'une vaste plaine couverte de forêts et de rivières et parsemée de villages, s'étend la longue ligne des Thull Ghâtes, avec leurs terrasses droites et parfaitement horizontales au sommet, ressemblant à un gigantesque rempart ; d'un autre côté, la mer et les îles, avec la riche végétation des côtes, complètent la magnificence de ce panorama.

Après quelques jours passés sur cette charmante colline, où la délicieuse fraîcheur de l'air me rendit toutes mes forces et fit disparaître chez moi les dernières traces de la fièvre, je me rendis à Kampouli, au pied des Ghâtes, pour franchir le défilé du Bore Ghât. Le chemin de fer, grâce à des travaux gigantesques, va aujourd'hui directement de Bombay à Pounah, gravit les montagnes par des rampes et les perce par des tunnels ; une lacune momentanée de la ligne en cet endroit nous contraignit à employer l'ancien système de locomotion. Il fallut donc trouver

à Kampouli des palanquins et des porteurs pour atteindre la station de Khandallah, au sommet de la montagne.

Les Ghâtes forment le rebord du grand plateau du Dekkan et n'ont par conséquent qu'un versant abrupt du côté de l'ouest. Leur nom n'est autre que le mot hindou *ghât*, ou quai ; il est des plus justes, car ces montagnes s'élèvent le long de la mer en une muraille ininterrompue, offrant de loin en loin des défilés que les Hindous appellent aussi *ghâts* (escaliers descendant au rivage).

Le village de Kampouli est coquettement situé sur une petite hauteur, à l'entrée d'un vaste cirque dont les flancs perpendiculaires jettent dans la vallée d'innombrables cascades ; les



FAÇADE DU GRAND CHAÎTYA DE KARLI.

collines sont couvertes de jungles, et sur l'une d'elles se dresse un gracieux temple hindou, avec sa haute flèche pointue et ses portiques à colonnes.

La route gravit en serpentant le revers de la montagne et la caravane des palanquins, emportant tous les voyageurs du train, se déroule au bord des précipices ; la nuit nous gagne à mi-hauteur et la fraîcheur se fait déjà sentir. Notre longue ligne de palanquins escortée de porteurs de torches apparaît et disparaît au milieu des bois et des rochers ; la lumière de la lune scintille à travers les branches, et les braves *béras* nous chantent un chœur lent et monotone, mais original. Qui n'a pas voyagé dans les régions tropicales ne peut se faire une idée de la magnificence d'une nuit pareille ! Mes porteurs me déposent devant le bungalow de Khandallah, où, après avoir longtemps crié et frappé à la porte, j'obtiens enfin un maigre souper et un lit.

Le *dâk bungalow*[1] de Khandallah est un des seuls qui aient survécu à l'établissement du chemin de fer dans le Bore Ghât, et il le doit à son admirable position. Assis sur le bord extrême du plateau, il domine un ravin profond, dont les précipices à pic se perdent dans d'épaisses forêts; sur l'un des côtés se dresse une haute montagne, dont la forme étrange rappelle vaguement le profil du duc de Wellington, ce qui lui a valu le titre de *Duke's nose* (nez du duc) et de l'autre une magnifique cascade saute d'une hauteur de trois cents pieds dans la vallée. Aussi le bungalow est-il toujours occupé par des touristes et y trouve-t-on difficilement une chambre. A un demi-mille de là est un *sanitarium* renfermant des casernes anglaises et de nombreuses villas, car l'air de ce plateau est réputé plus salubre encore que celui de Matheran à cause du déboisement partiel des alentours.

Par un hasard heureux, je me rencontrai avec un ingénieur du chemin de fer, qui était venu surveiller des réparations; non-seulement il me donna d'intéressants renseignements, mais il eut l'obligeance de me faire visiter avec lui toute la ligne des Ghâtes. Les travaux exécutés sur le chemin de fer pour lui faire franchir ces montagnes, ne le cèdent en rien aux fameuses rampes si célèbres en Europe de Giovi, sur le chemin de Turin à Gênes, et du Sömmering à la traversée des Alpes autrichiennes[2]. Il a fallu construire huit viaducs, percer vingt-deux tunnels, et faire des remblais de près de deux millions de mètres cubes.

A quelques kilomètres de Khandallah se trouvent les superbes caves de Karli, de Bairésiah et de Badjah, qui constituent un groupe des plus intéressants; ces monuments appartiennent tous au genre chaïtya et vihara.

Le groupe de Karli n'est composé que d'un chaïtya et d'un vihara, mais tous deux peuvent être considérés comme représentant le plus haut degré de perfection auquel les indiens aient porté ce curieux genre d'architecture. Les grandioses proportions du grand chaïtya, la pureté de ses lignes et la richesse de son ornementation le placent bien au-dessus de celui de Kenhari, dont autrement il ne diffère pas comme disposition générale.

La colline qui renferme les excavations est un roc de grès d'environ deux cents mètres de hauteur encadrant une étroite et sauvage vallée; la base, un talus uni produit par les éboulements de la masse, est couronnée par un escarpement à pic d'une soixantaine de mètres; c'est dans cet escarpement que s'enfoncent les excavations.

Gravissant un long escalier taillé dans le sol de la montagne, on débouche sur une plate-forme couverte de beaux arbres dont l'épais feuillage masque la façade du grand temple. Celle-ci se présente d'une façon infiniment plus imposante qu'à Kenhari; le fronton massif du porche s'étant en partie écroulé laisse embrasser d'un coup d'œil la belle ligne de la grande fenêtre en fer à cheval se prolongeant jusque dans les profondeurs de la nef.

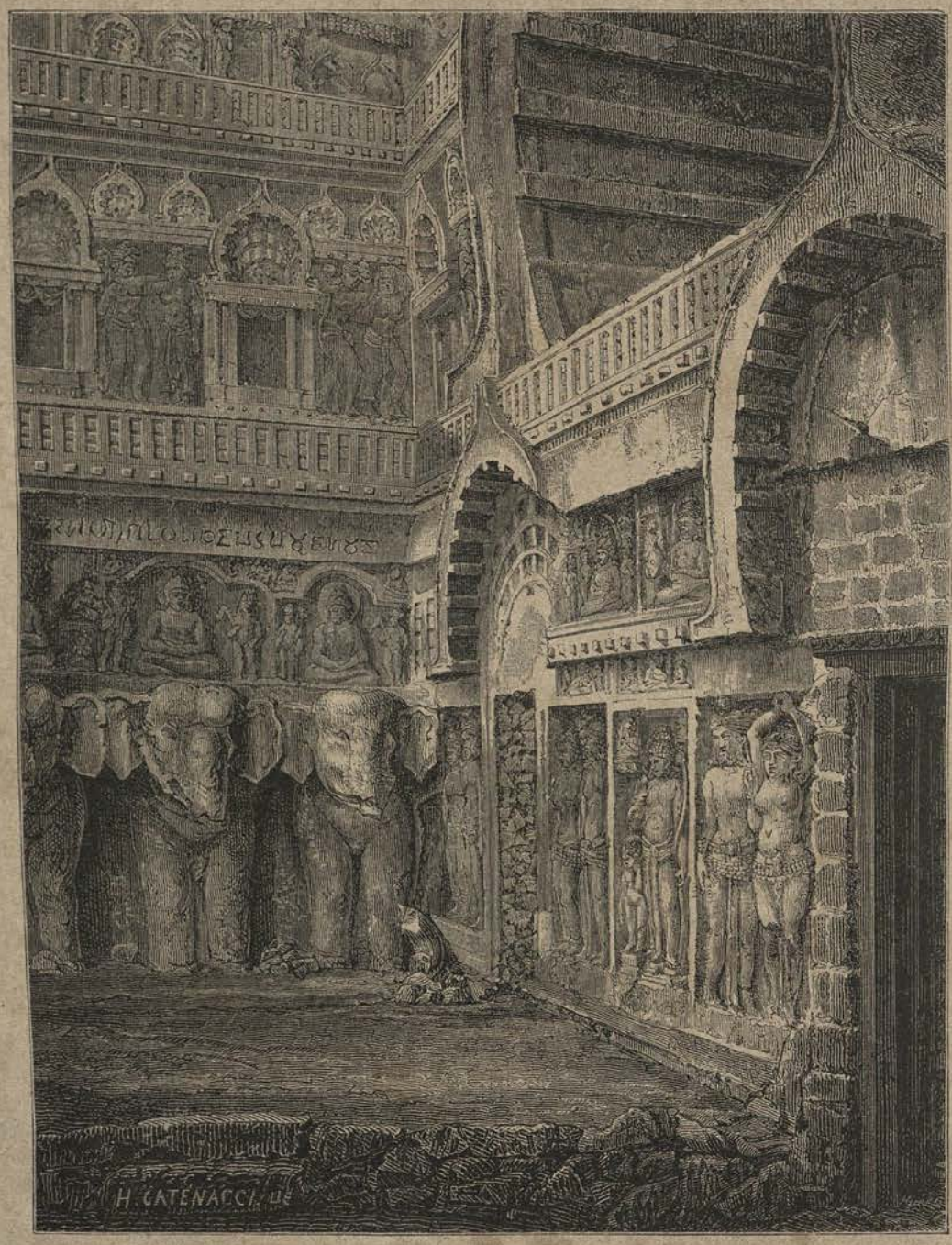
En avant et à gauche du porche se dresse une colonne complétement isolée, dont le fût prismatique est surmonté d'un élégant chapiteau campanulaire, portant quatre lions adossés.

[1] Les *dâk* ou *travellers bungalows* sont des maisonnettes que le gouvernement anglais a fait construire le long des principales routes de l'Inde, d'étape en étape, pour servir de logement aux voyageurs européens. Ils renferment généralement deux appartements, comprenant une chambre à coucher, un cabinet et une salle de bain, meublés simplement, mais d'une façon suffisante. Un *khansamah* ou domestique est attaché à la plupart de ces établissements pour fournir et préparer les vivres aux voyageurs. Tout voyageur européen peut réclamer une chambre, moyennant une redevance d'une roupie (2fr,50) par jour; mais il est tenu de céder sa place au bout de vingt-quatre heures s'il se présente un autre voyageur. Les indigènes n'ont pas droit au logement dans les bungalows. Malheureusement cette institution, si nécessaire dans un pays dépourvu d'hôtels et où l'Européen ne peut trouver de logement, n'existe que dans les pays anglais, et encore seulement sur les routes postales.

[2] Depuis l'époque où ont été construites les rampes du Bore Ghât, d'autres pentes beaucoup plus rapides ont été surmontées par les ingénieurs des chemins de fer. Nous citerons, entre autres, la rampe du chemin de fer du Midi à la montée du plateau de Lannemezan. L'inclinaison y atteint trente-un et trente-deux millimètres par mètre.

malheureusement fort mutilés. Ce pilier porte une inscription en caractères palis fort importante, car elle permet de fixer l'époque de l'excavation du temple au moins au deuxième siècle avant notre ère.

Le vestibule est encore plus richement orné qu'à Kenhari; sur les côtés se tiennent trois éléphants de grandeur naturelle, sculptés en haut relief et de face, portant chacun un Bouddha assis les jambes croisées.

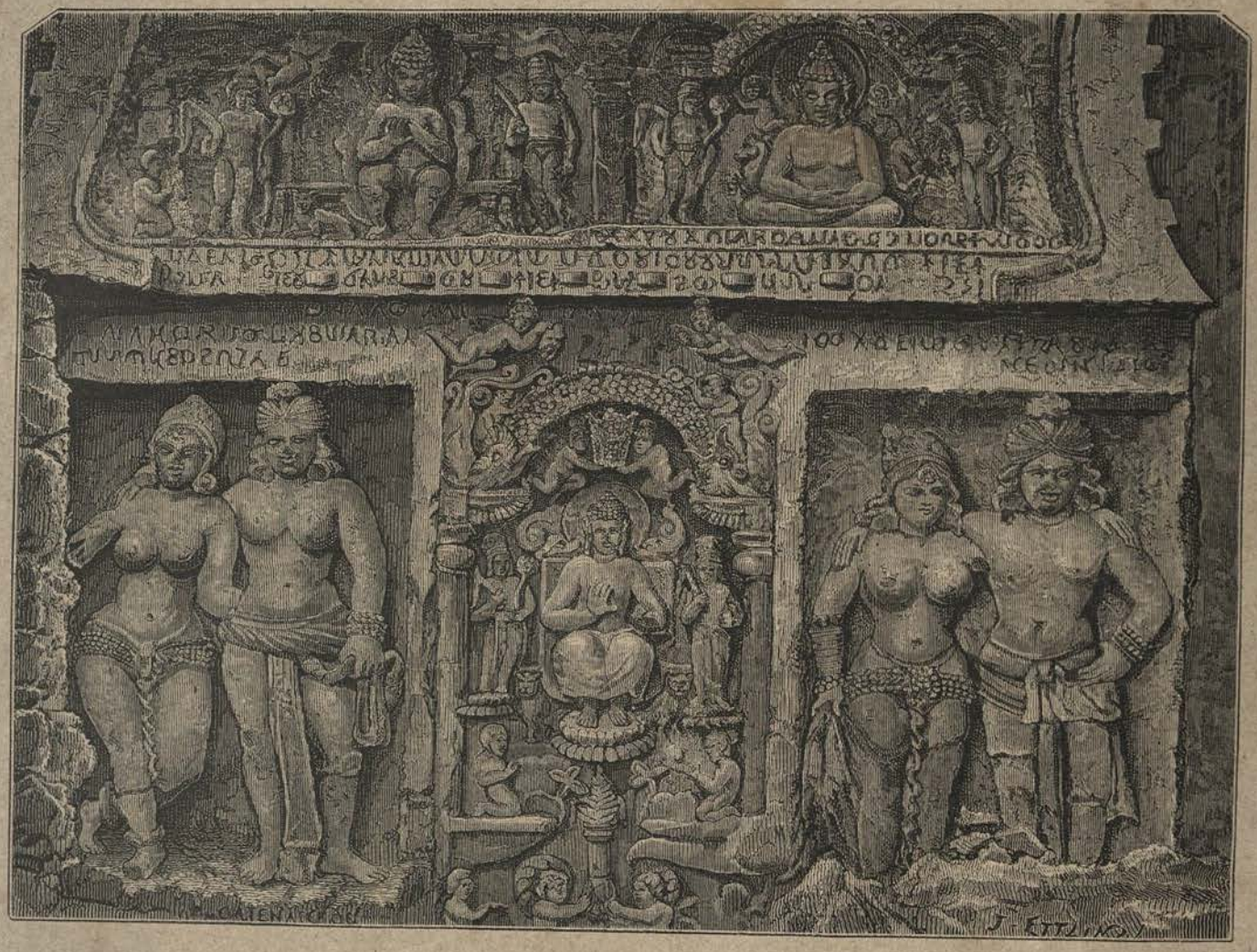


LE VESTIBULE DU GRAND CHAÎTYA DE KARLI.

Le petit mur qui s'étend entre la nef et le vestibule, au-dessous de la grande fenêtre, est percé de trois portes à arceaux en fer à cheval et orné de sculptures représentant des Bouddhas et des hommes et des femmes en adoration.

Les dimensions de la nef sont de vingt-quatre mètres soixante-quinze centimètres pour la longueur, sept mètres quatre-vingts centimètres pour la largeur, et treize mètres soixante-dix centimètres pour la hauteur.

Ces chiffres permettent d'apprécier la difficulté et la lenteur d'une pareille entreprise à une époque où l'homme n'avait d'autres agents que le pic et le levier, mais ils ne peuvent donner une idée, même faible, de l'impression que produit la vue de cette magnifique nef monolithique. On raconte que lorsque les premiers conquérants Portugais arrivèrent à Karli, ils restèrent stupéfaits à la vue de cette splendide et indestructible basilique et que, ne pouvant croire qu'elle fût l'œuvre d'un peuple d'idolâtres et de sauvages, ils en conclurent qu'elle avait dû être creusée par les chrétiens catéchisés selon la légende par l'apôtre saint Thomas. Le plan des Chaïtyas offre du reste une analogie tellement complète avec celui de nos églises gothiques que nul ne peut s'empêcher d'en être frappé. Tous les deux sont généralement composés d'une nef ogivale encadrée par deux ailes latérales se rejoignant en forme d'abside semi-circulaire derrière l'autel.



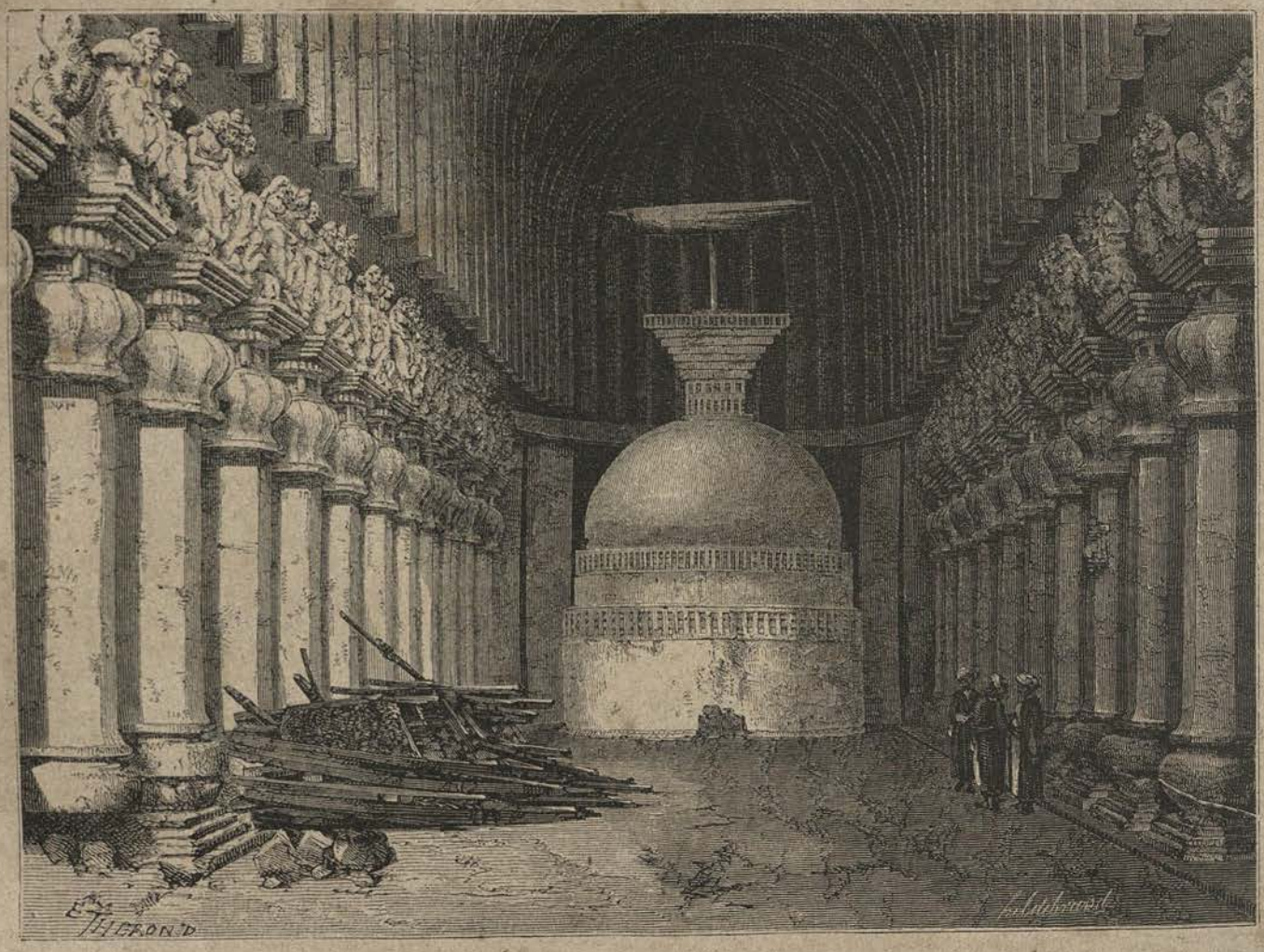
SCULPTURES DANS LE VESTIBULE DU GRAND CHAÏTYA DE KARLI.

Les colonnes qui entourent la nef, au nombre de trente-sept, sont des fûts octogones posés sur de hauts piédestaux et surmontés de chapiteaux portant des groupes d'éléphants et de cavaliers.

La voûte, une ogive gothique, est ornée de côtes en bois de têk, qui datent probablement de la fondation du temple. On s'est souvent demandé le rôle que jouaient ces lourdes poutres de bois, accrochées à une voûte dont elles ne pouvaient en rien augmenter la solidité. Quelques voyageurs ont supposé qu'elles servaient à tendre les étoffes destinées à masquer la pierre, sans réfléchir que dans ce cas il eût été fort inutile d'employer des poutres aussi massives et aussi nombreuses. Il suffit, au contraire, de jeter un coup d'œil sur les ornements qui couvrent toutes

les excavations bouddhistes pour acquérir la preuve que ces monuments souterrains ne sont que la reproduction exacte d'édifices de bois. Dans ce cas, on comprend que dans le modèle primitif la voûte devait être supportée par des côtes cintrées ; les architectes des caves, impuissants à reproduire dans le roc ces cintres saillants, ont dû se contenter de les ajouter sur la pierre et ont fini, dans les autres chaïtyas, par les supprimer tout à fait. Ces côtes ne se retrouvent en place qu'à Karli.

Le daghoba placé au fond de la nef porte un vaste parasol en bois de têk, emblème de l'omnipotence du Bouddha. Ce parasol, échappé par un hasard miraculeux à tant de révolutions,



INTÉRIEUR DU GRAND CHAÏTYA DE KARLI.

date de l'origine du temple : il a donc au plus bas mot vingt-deux siècles. On peut le considérer comme le doyen de tous les parasols et parapluies existants.

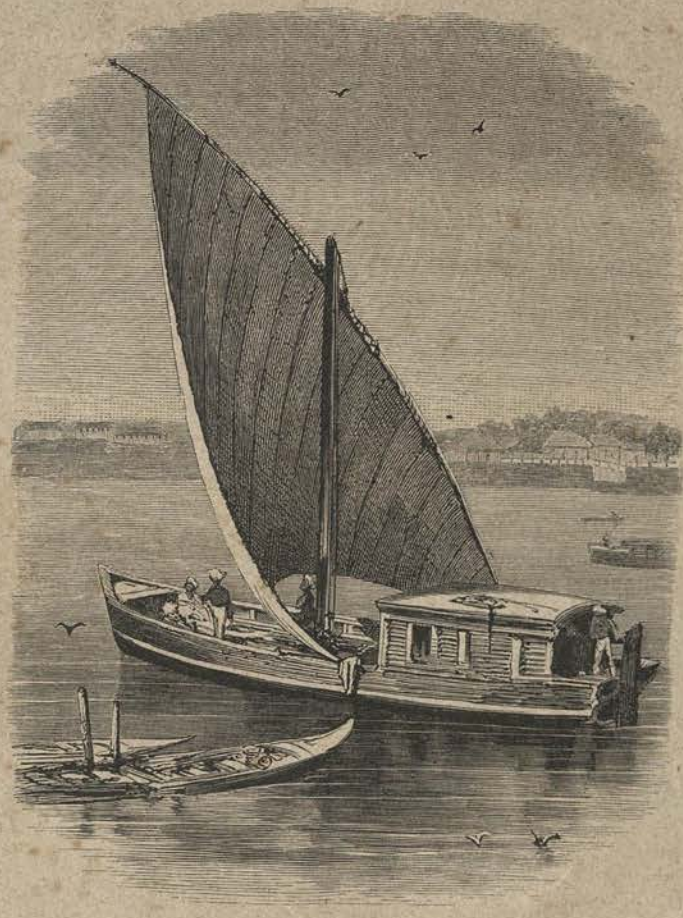
Le grand vihara placé à côté du chaïtya consiste en trois étages de salles reliés entre eux par des escaliers. Une belle cascade bondit par-dessus la façade et vient remplir un bassin qui baigne l'entrée du monastère.

Près de la porte du grand temple, se trouve une petite chapelle brahmanique, de fondation moderne, consacrée à la sanglante Bhowani ; les prêtres qui y résident se sont constitués les gardiens des excavations et prélèvent un léger impôt sur les touristes qui les visitent. Ils sont eux-mêmes dans une complète ignorance sur l'origine véritable de ces merveilleux travaux, et les attribuent à une race de *dityas* ou titans, anéantis par Rama.

Le village de Karli est situé dans le fond de la vallée : c'est un groupe insignifiant de huttes

sans aucune trace d'antiquité. Les habitants donnent aux caves le nom d'Ekvira, que quelques voyageurs ont employé dans leur description de ces monuments.

Quant aux excavations de Baïrésiah et de Badjah, elles sont très-intéressantes au point de vue archéologique, et appartiennent au même genre que celles de Karli, quoiqu'elles ne puissent leur être comparées sous le rapport des dimensions et de la pureté du style.



MON BUNDER BOAT (page 46).

LES BORDS DE LA MOUTA A POUNAH.

CHAPITRE TROISIÈME

LE DEKKAN

Pounah. — Le palais du Peichwah. — Le quartier de Boudhwar. — La colline de Parvati. — Les Maharates. — Ahmednagar. — Aurangabad. — Les Thugs. — Le « Sèjour de la fortune ». — Ellora. — Le Kaïlas. — Adjuntah. — Cholapour. — Le royaume du Nizzam. — Secanderabad. — Haïderabad. — Salar Jung. — Le Chahr Minar. — La ville. — Le trésor de Golconde. — Une nécropole royale. — Bijapour. — Une ville déserte. — Le plus grand canon du monde. — Les collines de Mahablèchvar.

I

De Khandallah à Pounah, capitale du Dekkan occidental, on traverse de grandes plaines nues et arides, bornées par des montagnes arrondies peu élevées. L'aspect général du pays est d'un contraste frappant avec les riches et vertes vallées du Konkan ; mais si la contrée est moins pittoresque, elle est plus cultivée et se couvre, à la belle saison, de beaux champs de blé et de maïs. On passe l'importante station militaire de Khirki, et l'on arrive enfin à Pounah, qui se présente coquettement assise sur les bords de la Mouta, avec ses jardins et ses pittoresques maisons hindoues.

Je me logeai dans un assez bon hôtel tenu par un Parsi et placé entre la ville et les cantonnements anglais. Ces derniers se composent, comme presque tous les établissements de ce genre, de belles maisons entourées de jardins, et placées au milieu d'un vaste champ de Mars sur lequel se trouvent les casernes. Là demeurent tous les Européens de Pounah, au nombre de deux ou trois cents, sans compter les officiers et les employés du gouvernement.

La ville est située au centre d'une plaine unie, presque dépourvue d'arbres, et qui court jusqu'aux montagnes bleuâtres de Sattara. Chacun de ses sept quartiers porte le nom d'un jour de la semaine. Elle a quelques rues larges et droites, mais la plupart sont des ruelles et des bazars tortueux. Les maisons des riches, dont les bases sont en brique et les étages supérieurs en bois et en plâtre, se font remarquer par leurs poutres sculptées et leurs panneaux couverts de pein-

tures de dieux, d'éléphants et de tigres, faites avec des couleurs d'une grande vivacité. Les temples sont nombreux, généralement petits; ils ont de très-élégantes tourelles pointues, entourées de clochetons d'un effet très-gracieux parmi les toits de tuiles et à pignons de bois des maisons environnantes.

La population est presque entièrement hindoue, aussi les rues sont-elles pleines de brahmanes au visage béat et souriant, de mendiants religieux, nus et barbouillés de cendres, et d'un nombre considérable de taureaux sacrés qui errent en liberté dans les bazars, mangeant ce qui leur plaît à l'étal des marchands, où s'étendent nonchalamment en travers de la voie. Les rues sont d'une propreté qui fait honte à la ville Noire de Bombay et qu'il faut attribuer autant aux habitudes maharates qu'à l'influence anglaise.

Dans plusieurs quartiers on peut encore visiter les palais des nobles qui formaient la cour du *Peichwah*[1]. Le palais de ce dernier est plein de souvenirs de cette dynastie de ministres. On me montra un élégant balcon à pilastres d'où se précipita le jeune Peichwah Mahadeo, en 1797; son premier ministre, Nana Farnavèse, l'ayant réprimandé devant une assemblée générale de nobles et de chefs maharates, le prince, blessé dans sa dignité, se jeta du haut de la terrasse et mourut de sa chute.

L'intérieur du palais n'a rien de remarquable; les cours vastes et désertes, les chambres nues manquent de ces draperies, de ces peintures et de toute cette vie qui font la beauté des résidences royales de l'Inde. En revanche, chaque salle, chaque corridor a son histoire de meurtre ou de violence. Ayant usurpé eux-mêmes le trône des Rajahs maharates dont ils étaient les ministres, les Peichwahs se virent à leur tour assaillis par l'ambition de leurs lieutenants, les Scindias, les Holkars et enfin des Anglais, et depuis leur accession au pouvoir, vers 1720, jusqu'à leur chute, en 1818, époque où le dernier d'entre eux fut détrôné et où son territoire devint possession anglaise, leur histoire n'est qu'une suite de luttes et de désordres.

Quelques-unes des anciennes maisons nobles donnent au quartier de Boûdhwar ou du Mercredi un aspect qui rappelle nos villes du moyen âge; les grandes portes à lourds battants, les fenêtres en meurtrières, les murailles épaisses surmontées de créneaux ou de pignons massifs ressemblent aux constructions de la noblesse européenne au quatorzième ou au quinzième siècle; elles sont pour la plupart abandonnées et menacent ruine.

A l'ouest de Pounah s'élève la colline de Parvati, couverte de temples et dominant le magnifique jardin des Diamants (Hira-Bâgh), jadis le séjour favori des Peichwahs. Là, au bord d'un bel étang, s'élève encore un de leurs palais d'été, élégant pavillon à colonnes, à demi caché par un bosquet touffu de manguiers. Les chambres en sont coquettement décorées, les corniches et les plafonds peints de fleurs et de fruits; les balcons plongent dans le feuillage des arbres; des escaliers conduisent jusqu'à l'étang, dont les bords ombreux sont couverts de petits kiosques et de chapelles. Une rampe mène au sommet du Parvati, devant le fameux temple de cette déesse, qui renferme, entre autres curiosités, une statue en argent massif de Siva, tenant sur ses genoux les statues en or pur de Parvati et Ganésa. On prétend que ces idoles ont pour yeux de gros diamants.

Un des points les plus pittoresques de Pounah est le Sangâm, confluent de la Mouta et de la Moula : c'est l'endroit où les Hindous brûlent les morts; les berges des deux rivières sont couvertes de cénotaphes et de kiosques, monuments purement commémoratifs, puisqu'ils ne recouvrent même pas de cendres; ils ont un aspect gai et riant, qui s'accorde parfaitement avec les idées hindoues, d'après lesquelles la mort n'est qu'une heureuse transition de cette vie à une existence meilleure. De légers dômes, supportés par quelques colonnes élancées, ombragent une plate-forme au centre de laquelle sont gravées sur une pierre les empreintes des pieds du dé-

[1] Voyez le vocabulaire à la fin du volume.

funt et une courte inscription. Le soir, ces petits pavillons sont remplis d'amis, de parents qui viennent causer, respirer l'air frais de la rivière et admirer le panorama de la ville déroulant ses bazars et ses jardins jusqu'à la colline de Parvati.

Quoique Pounah soit aujourd'hui au pouvoir des Anglais, les Maharates la considèrent encore comme la capitale de leur pays, et les plus riches d'entre eux y reviennent souvent pour y jouir de ce qu'ils ont gagné ailleurs dans le commerce.

Le plateau occidental du Dekkan, y compris le Kandeich et le Goujerate, est le berceau de cette nation maharate si puissante dans ces derniers siècles. Envahi de bonne heure par les Aryens, leur pays était déjà désigné du temps de Çakya Mouni sous le nom de Maha Rachtra, ou « le grand royaume ». Ses habitants, bien que pour la plupart cultivateurs, avaient su cependant conserver toutes les prérogatives de la caste guerrière.

Le voyageur chinois Hiouen Thsang, au septième siècle, dit en parlant d'eux : « Ils estiment l'honneur et le devoir et méprisent la mort... Leur roi a des goûts belliqueux et met au premier rang la gloire des armes; en tout temps il nourrit plusieurs milliers d'hommes braves et plusieurs centaines d'éléphants sauvages [1]... » Ils étaient aussi, paraît-il, déjà célèbres pour leur cavalerie. Subjugués par les Musulmans, ils se soulevèrent vers la fin du seizième siècle, attaquèrent l'empire des Mogols, et, victorieux de toutes parts, envahirent l'Inde entière, qu'ils livrèrent au pillage. Delhi leur appartint et ils furent un moment les maîtres de tout le pays compris entre les Himalayas et le Kichtna. Alors les dissensions éclatèrent entre les généraux qui s'étaient partagé la conquête et les Anglais en firent leur profit. Le Maha Rachtra presque entier fut annexé au territoire de la compagnie des Indes. La noblesse s'expatria et trouva un refuge dans les cours de ses rois; c'est là qu'il faut aller étudier les mœurs et les qualités militaires qui firent triompher ces *cosaques de l'Inde*. Quant aux paysans maharates, on apprend à les connaître dans tous les villages du pays. Ils sont généralement de stature moyenne, mais forts et trapus. Ils se nourrissent de grains, de légumes et de beurre, quelquefois de chair de mouton et de sanglier; les boissons fortes leur sont permises par leur religion; ils en abusent rarement, et arrivent à un grand âge : dans beaucoup de communautés on voit des vieillards de quatre-vingt-dix à cent ans.

Le climat de Pounah est infiniment plus agréable que celui de Bombay; si l'été y est chaud et très-sec, les autres saisons sont rafraîchies par des pluies fréquentes. Le gouverneur de la Présidence vient y résider avec sa cour durant plusieurs mois, et sa présence donne à la ville une animation et une gaieté que l'on ne voit plus alors dans la capitale.

II

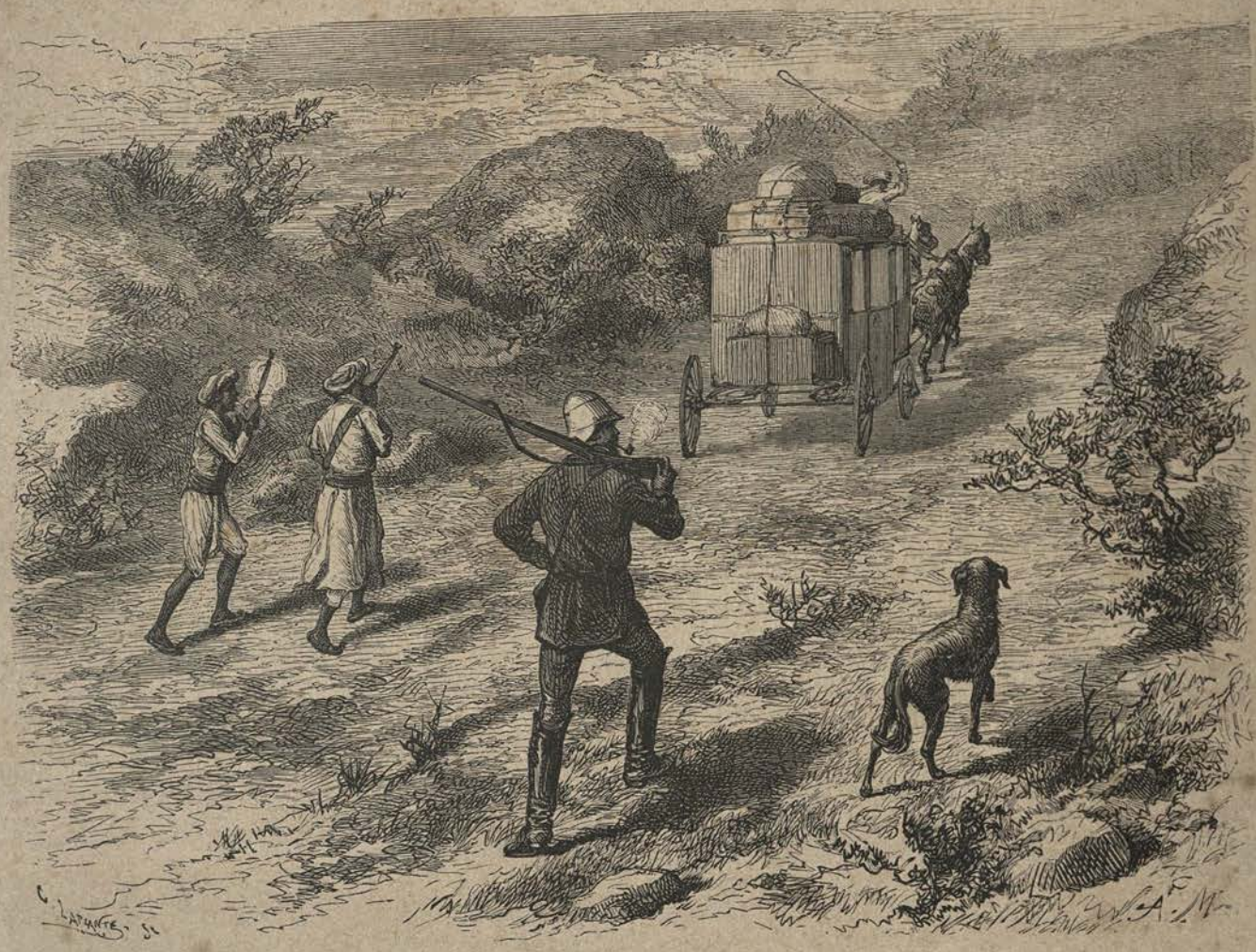
Je ne fis à Pounah qu'un séjour d'une semaine, pour organiser mon voyage aux caves d'Ellora et d'Adjuntah.

Pour la première fois, je me trouvais aux prises avec les difficultés des moyens de transport. J'avais d'abord pensé à acheter un cheval, mais je ne trouvais que de si misérables rosses, et à un prix si exorbitant, que je dus abandonner ce projet. En fait de véhicule, je parvins à trouver non sans peine un mauvais *chigrâm*, attelé de deux coursiers efflanqués, qu'un honorable commerçant parsi me loua pour un mois, après m'avoir fait déposer par avance, outre le prix de la location, un cautionnement garantissant la valeur de son équipage pour le cas où il me plairait de m'approprier ces objets de valeur. En outre, mon fidèle Latchmân me fit observer que nous allions entrer dans la jungle, et que faire à la fois la cuisine et prendre soin de ma personne étaient des fonctions

[1] *Histoire de la vie de Hiouen Thsang*, trad. de Stanislas Julien, p. 202.

incompatibles avec sa dignité et ses forces. Le rusé coquin me mettait ainsi le marché à la main au dernier moment, sachant bien que je ne pouvais me passer de lui comme interprète; je dus donc engager un cuisinier, ce qui, avec le cocher de la voiture, portait mon escorte au chiffre respectable de trois personnes.

Le 8 février, au matin, je me mis en route. Après avoir fait vingt-quatre kilomètres par un assez bon chemin, à travers un pays plat et désolé, nous atteignîmes le premier bungalow, près du village de Loni, vrai type des bourgades maharates. Il occupe un tertre élevé, fait peut-être de l'amoncellement des décombres de plusieurs siècles, et domine des jardins et des champs. De loin il a l'apparence d'une masse de murs de boue ruinés, avec quelques arbres rabougris,



MON DÉPART DE POUNAH.

et çà et là un haut toit de grange pointu, en tuiles. A la base du tertre, une épaisse muraille de terre entoure le village : deux portes grossières y donnent accès. Ce qui paraissait de loin n'être qu'un tas de boue informe, ce sont les maisons des paysans, construites en briques séchées au soleil, avec toits plats en chaume, enduits de chaux et formant terrasse.

Le 10, au point du jour, j'arrivai à Ahmednagar; les remparts et les tours élancées d'une forteresse défendent cette ville populeuse et commerçante, curieuse à visiter à cause du style mi-hindou mi-pathan de ses maisons et de ses bazars. Hors de la ville est une assez grande station militaire anglaise, dont les jardins et les arbres forment une oasis au milieu de la plaine desséchée. On y montre l'endroit où fut fondu le canon monstre de Bijapour, qui, selon les Hindous, lançait un boulet à trente kilomètres.

J'ai rarement vu un pays plus insipide que celui que nous traversâmes au delà d'Ahmednagar : d'interminables champs de coton couvrant la plaine, quelques arbres maigres, et çà et là une montagne bleue à l'horizon. Le Godavéry arrose cette immense vallée ; en cette saison il est à sec, et son lit de plus d'un mille de large n'est qu'une nappe de sable fin et de cailloux.

Avec un vif plaisir, dans la matinée du 14, j'aperçus enfin les minarets d'Aurangabad. Cette ville se présente avec toute la beauté qui fait le charme des cités de l'Asie : ses remparts, garnis de tours rondes, sont couverts d'un dôme de feuillage, au-dessus duquel se dressent les flèches élancées des mosquées et les hautes terrasses des palais.

Aurangabad contient aujourd'hui plus de vastes édifices ruinés et de jardins que de maisons

TEMPLES HINDOUS DANS LES ENVIRONS DE POUNAH.

habitées. L'empereur Aurangzeb, qui remplaça l'ancien nom hindou de Kirkhi par celui que porte la ville actuellement, y fixa sa cour, et fut l'auteur de sa splendeur passagère. Elle se relève aujourd'hui par les soins des Anglais, qui administrent le pays pour le compte du Nizzam d'Haïderabad. Les nouveaux bazars sont larges et alignés et les maisons d'un style élégant ; il s'y fait un commerce important de soies et de brocarts indigènes, et aussi de fruits exquis qui s'exportent jusqu'à Bombay. L'ancien palais de l'empereur, sur le bord de la Doudhna, est une vaste ruine qui n'a jamais dû être bien remarquable. Aurangzeb est, du reste, le seul des Grands Mogols qui ait dédaigné les beaux-arts ; il ne nous a légué aucun monument comparable à ceux qu'élevèrent ses prédécesseurs. Près du palais est la tombe de Rabia Dourani, pour laquelle Aurangzeb, se surpassant, voulut faire un mausolée aussi beau que le Tâdj d'Agra, élevé par son père.

Ses architectes n'en firent qu'une mauvaise copie, mais, tel qu'il est, l'édifice impressionne celui qui n'en a pas vu le merveilleux modèle.

Non loin de là, au milieu d'une belle pièce d'eau, est un autre mausolée remarquable, contenant les reliques du fameux saint mahométan Chah Soufi. Cette tombe est visitée chaque année par un grand nombre de pèlerins du Dekkan, cherchant la guérison de leurs maladies ou l'absolution de leurs fautes.

A une petite distance de la ville indienne sont les cantonnements des troupes anglaises. C'est dans les prisons de cette station que sont enfermés encore aujourd'hui les derniers représentants de cette terrible association des Thugs ou étrangleurs, qui tint pendant plusieurs années l'Inde entière sous un véritable régime de terreur.

Le climat d'Aurangabad jouit d'une très-bonne réputation : les fièvres y sont rares et le choléra inconnu, la ville se trouvant à cinq ou six cents mètres au-dessus de la mer. L'hiver y est frais ; la température moyenne est alors de dix-huit degrés.

A trois ou quatre lieues au nord, un énorme bloc conique de granit, d'environ quatre-vingts mètres de haut, porte une des plus fameuses forteresses de l'Inde, Daoulatabad, le « Séjour de la Fortune ». Entièrement isolé au milieu de la plaine, ce rocher doit avoir de bonne heure attiré l'attention des races guerrières qui possédaient le pays ; à sa base s'éleva une grande cité, où quelques savants ont cru reconnaître la célèbre Tagara des Grecs. Plus tard, sous le nom de Deogarh ou « Demeure de Dieu », cette ville devint la capitale des rois du Dekkan. L'empereur Ala Oudïn la leur enleva en 1294, et un de ses successeurs, Mahomed Toglack, frappé par la position imprenable du fort, voulut en faire la capitale de son empire ; il força les habitants de Delhi à abandonner leur ville et à se transporter, au nombre de plus de soixante mille, à Daoulatabad. Ce n'est plus qu'une bourgade insignifiante.

La route qui conduit au sommet de la colline est une longue galerie pratiquée dans le roc, et ne recevant l'air et la lumière que par des lucarnes. On monte ainsi en pente douce, passant des grilles, des trappes et des herses, prêtes à arrêter celui qui aurait trompé la surveillance des sentinelles. A mi-hauteur, il faut gravir un escalier fort rapide, fermé au sommet par une plaque de fer horizontale et percée de trous ; en temps de guerre, cette plaque était couverte d'un brasier ardent, entretenu nuit et jour. On n'a pu établir d'une manière sûre à quelle époque remonte ce merveilleux ouvrage ; il est probablement contemporain des excavations d'Ellora. Au débouché de ce chemin, une belle porte sarrasine donne sur le rempart extérieur, mur de cinq mètres d'épaisseur, de seize de hauteur, formant sur le rebord du plateau une circonférence de plus d'une lieue. L'intérieur de la forteresse est divisé en neuf parties, par autant d'enceintes concentriques s'élevant les unes au-dessus des autres jusqu'à la dernière, qui les commande toutes. Le Nizzam, à qui appartient aujourd'hui la forteresse, y entretient une petite garnison.

Quelques kilomètres d'un pays accidenté me séparaient maintenant d'Ellora. Le 22, au matin, notre caravane gravissait la montée de Pipalghât, ouvrage assez considérable, fait, comme l'attestent deux colonnes placées au bord du chemin, par un noble de la cour d'Aurangzeb ; pour plaire au zèle fanatique de son maître, ce courtisan se servit pour cela des matériaux de temples hindous détruits ; les dalles qui pavent la chaussée sont couvertes de sculptures indiquant leur provenance. La route débouche sur un vaste plateau couvert de mausolées et de tombes musulmanes en ruines pour la plupart, et cachant leurs dômes et leurs minarets sous le feuillage d'arbres séculaires. A l'extrémité du plateau est le village de Rauzah (le Paradis), autour duquel s'étend aussi un vaste cimetière mahométan ; là est la tombe de l'empereur Aurangzeb, le monument le plus simple qui ait été élevé en l'honneur d'un Grand Mogol. On y trouve aussi le mausolée d'un saint fameux, Berham Oudïn, descendant du Prophète ; les portes en sont recouvertes de lames d'argent embossées de dessins délicats.

THUGS OU ÉTRANGLEURS, ENFERMÉS DANS LA PRISON D'AURANGABAD.

Les célèbres excavations d'Ellora, sur la face occidentale de la colline de Rauzah, prennent leur nom d'un petit village, à demi caché sous les arbres, au pied d'une haute muraille de roc formant un énorme croissant. Trente ou quarante grottes constituent ce groupe célèbre : on y trouve quatre temples ou *chaïtyas*, vingt-quatre monastères ou *viharas* bouddhiques, et aussi des caves du style jaïna, réunissant presque tous les caractères des deux autres. La grande importance d'Ellora vient de ce qu'elle nous permet d'étudier ainsi l'architecture souterraine des Hindous sur des travaux datant du quatrième au onzième siècle de notre ère.

Longeant la montagne à la hauteur des excavations, on passe en revue des temples d'une richesse indescriptible, des monastères aux proportions grandioses. Partout le roc est fouillé, travaillé en escaliers, creusé en appartements gigantesques ou sculpté en colosses aux figures de sphinx. La nature se joint aux travaux de l'homme pour ajouter à l'effet fantastique de ces lieux : des cascades tombent devant les grottes, des ravins couverts de broussailles sillonnent la base de la montagne, des arbres séculaires emplissent les gorges profondes.

Mais la merveille d'Ellora est le temple monolithique de Kaïlas, qui, au lieu de caves sombres et mystérieuses, présente un édifice grandiose taillé en entier dans un seul bloc de rocher, avec dômes, colonnes, flèches et obélisques.

Au centre d'une vaste cour s'élève la pagode principale, atteignant, avec ses clochetons et ses tours, une hauteur de trente mètres. Toutes ses proportions sont gigantesques et les ornements en parfait rapport avec la grandeur de l'ensemble. Un beau portique, recouvrant un double escalier, conduit à une vaste salle dont la voûte est supportée par plusieurs rangées de colonnes, et sur laquelle donnent les portes de cinq chapelles. Des balcons aux légers pilastres s'avancent sur la cour; des bas-reliefs à milliers de personnages couvrent les murs. A l'arrière du temple, des éléphants et des lions, placés côte à côte, paraissent supporter sur leur dos l'édifice entier. Des passerelles de pierre réunissent le portique à un élégant pavillon placé en avant; de chaque côté se tient un obélisque gracieux et original.

En contemplant cet ensemble magnifique, si plein de symétrie, de force et de grandeur, on se demande quel génie a pu concevoir et exécuter un pareil monument. Un défaut, un filon, un vide dans la masse de basalte, et cette œuvre de géants n'eût été qu'une tentative avortée. Le seul point par lequel pèche ce temple merveilleux est sa position encaissée; ne trouvant point de bloc isolé dans lequel ils pussent ciseler leur édifice, les architectes furent obligés de tailler le flanc même de la montagne; ils formèrent ainsi une cour de cent vingt-cinq mètres de long sur soixante-deux de large, enfermée entre des parois perpendiculaires de roc dont la hauteur, à l'arrière du temple, dépasse trente mètres (sept seulement du côté de l'entrée).

Il faut entrer dans la cour pour embrasser l'ensemble du merveilleux Kaïlas. De longues colonnades, garnissant la base de l'escarpement, renferment, dans une série de sculptures en relief, la plus belle et la plus complète de l'Inde, tous les dieux de la mythologie hindoue. La plupart des statues pèchent par les proportions; mais elles ont la grandeur et la solennité qu'on admire dans les œuvres égyptiennes. Le style de ce monument, unique en son genre, étant certainement étranger, on a cru pouvoir attribuer l'édifice, avec quelque probabilité, aux princes cholans, du sud de l'Inde, qui, vers le neuvième siècle, envahirent le Maha Rachtra, accompagnés des hordes tamoules expulsées jadis par les Aryas.

Je passai une semaine à visiter toutes les excavations, puis je partis pour Adjuntah, situé à quatre-vingts kilomètres environ.

La vallée des grottes est à près d'un kilomètre de la ville d'Adjuntah, et à quatre kilomètres du bungalow de Fatehpour, où descendent les touristes. Un pittoresque sentier y conduit par un défilé étroit, resserré entre des montagnes et rempli d'arbres de haute futaie, parmi lesquels le banian, le *pîpal*, le *nîm* et le *bâr*, géants des forêts de l'Inde. Des singes sautent de branche

en branche, des perroquets s'ébattent sur les bords du torrent. Le précipice se resserre de plus en plus jusqu'au Sâtkhound, belle chute d'eau qui tombe, en rebondissant de roc en roc, d'une hauteur de près de cent mètres; là, le ravin tourne subitement à droite, et c'est dans la haute muraille à pic faisant face au défilé que se trouvent les caves. Sur une longueur de cinq à six cents mètres, la montagne est percée d'une ligne de portes et de verandahs qui, placées à une grande élévation au-dessus du torrent, ne paraissent d'abord que des ouvertures insignifiantes, mais dont les dimensions sont immenses en réalité. C'est, au point de vue archéologique, la plus complète et la plus belle série de grottes purement bouddhiques de l'Inde, et aussi la plus intéressante pour le touriste.

La magnificence de ces monuments surpasse tout ce qui existe à Ellora ou dans le Konkan. Ce ne sont plus des cavernes taillées grossièrement, ornées de statues mystiques et étranges, mais de véritables palais, élégants, gracieux et décorés de peintures admirables. Ces fresques, que la main du temps a bien voulu épargner, ont pour la plupart conservé la vivacité primitive de leurs couleurs; elles forment un musée complet, peut-être la première curiosité de cette terre

HINDOUS DU DEKKAN.

si riche en souvenirs. Les colonnes sont ornées de guirlandes de fleurs, de masques et de dessins géométriques d'un goût exquis; des rosaces, où les personnages et les animaux se mêlent aux contours délicats des arabesques, couvrent les plafonds, et les murs sont divisés en panneaux à sujets divers, types, costumes, mœurs de ces époques reculées : des religieux prêchant au peuple, qui les écoute avec admiration; des princes et des nobles adorant les emblèmes sacrés; des processions où l'on voit le roi à cheval entouré de sa cour, les éléphants portant les reliques et toute la foule du cortége se rendant au temple; des combats acharnés; des siéges où le choc des combattants, la rage des assiégés précipitant des pierres énormes du haut des murailles, les engins de guerre de toute sorte, sont reproduits avec une animation et une fidélité frappantes. A côté de ces scènes tumultueuses, des groupes pleins de grâce et d'expression représentent la vie privée; tous les secrets du palais, du harem ou du gynécée, du couvent, des écoles, nous y sont révélés. Malheureusement, ces peintures ne dureront plus longtemps; dès qu'elles sont écaillées sur un point, l'humidité détache la chaux, et le panneau tombe en entier. Les voyageurs anglais ont accéléré la dégradation par leur déplorable manie de collectionner; en maints

endroits, ils ont détruit toute une fresque pour emporter une tête. Ces excavations ne sont point l'ouvrage d'une seule époque; les plus anciennes paraissent avoir dix-neuf cents à deux mille ans, et les plus récentes datent sans doute du huitième ou du neuvième siècle.

Après quelques jours d'exploration, je regagnai Pounah, ramenant à mon Parsi ses deux chevaux complétement épuisés par cette courte excursion.

III

Après quelques jours passés à Pounah, que j'avais choisi comme mon centre d'opérations dans le Dekkan, je résolus de pousser une excursion jusqu'à Haïderabad, capitale des États du Nizzam.

CHARRETTE DE VOYAGE.

D'ici à quelques années, un chemin de fer conduira directement de Pounah à Haïderabad, mais pour le moment la ligne ne franchit que la moitié de la distance. Parti le 15 mars au soir par le train express avec Latchmân pour tout compagnon, j'arrive le lendemain dans la matinée à Cholapour (Sholapore), la dernière station. Le pays que nous avons traversé depuis le lever du soleil est fort peu pittoresque : ce ne sont que grandes plaines, légèrement accidentées, tantôt couvertes de champs de riz, de belles cultures de coton, tantôt au contraire n'offrant que des cailloux entremêlés de ces buissons épineux, fort bas, qui constituent ce que l'on appelle la jungle ; mais partout absence complète d'arbres. Il n'y a certes pas là de quoi me faire regretter l'espace que j'ai franchi de nuit.

Cholapour est une grande ville, entourée de murailles, qui a joué dans l'histoire du Dekkan un rôle considérable ; aujourd'hui elle est un des principaux entrepôts du coton de l'Inde méridio-

nale et jouit, depuis quelques années, d'une grande prospérité. La guerre qui désole en ce moment (1864) l'Amérique lui a été aussi favorable qu'à Bombay.

Deux moyens s'offrent à moi ici pour continuer ma route vers Haïderabad : les voitures de poste du gouvernement anglais et les charrettes à bœufs. Le premier système est rapide, mais peu confortable et dispendieux. Le second a l'avantage de permettre de s'avancer en chassant, de voir le pays tout à son aise et d'être fort économique : c'est celui que je choisis.

De Cholapour à Haïderabad, il y a, me dit-on, par la route environ cent *côss* [1], ce qui ne me prendra que quarante-huit heures à franchir avec mes bœufs, que je changerai du reste cinq fois le long de la route.

Le véhicule qui doit me transporter est du type le plus primitif; c'est une charrette grossière, placée sur deux roues massives et recouverte d'une sorte de bâche en feuilles de palmier. Deux grands zébus blancs, à la bosse pendante, aux longues cornes recourbées, traînent la machine au moyen d'un joug pesant qui leur entrave le col, tandis que le corps reste libre de traits ou de harnais. Le conducteur s'assoit à califourchon sur le timon, et, piquant la croupe des bœufs avec un clou acéré, emmanché au bout d'un bâton, leur tortillant la queue d'une façon cruelle, il lance ses coursiers dans un galop fort respectable, pendant lequel le pauvre voyageur se voit secoué et cahoté d'une indescriptible façon.

Une route exécrable, à peine digne du titre de sentier, défoncée continuellement par les ornières ; un pays plat, monotone ; de loin en loin, quelques lignes de rochers nus, grisâtres, au pied desquels se groupent de misérables huttes entourées d'arbres ; une chaleur accablante, une intolérable poussière, tel est le bilan des trois journées entières qu'il m'a fallu pour franchir la distance de Cholapour à Haïderabad. Trois jours ! et on m'avait demandé une quarantaine d'heures. Fiez-vous donc aux promesses des entrepreneurs de transport.

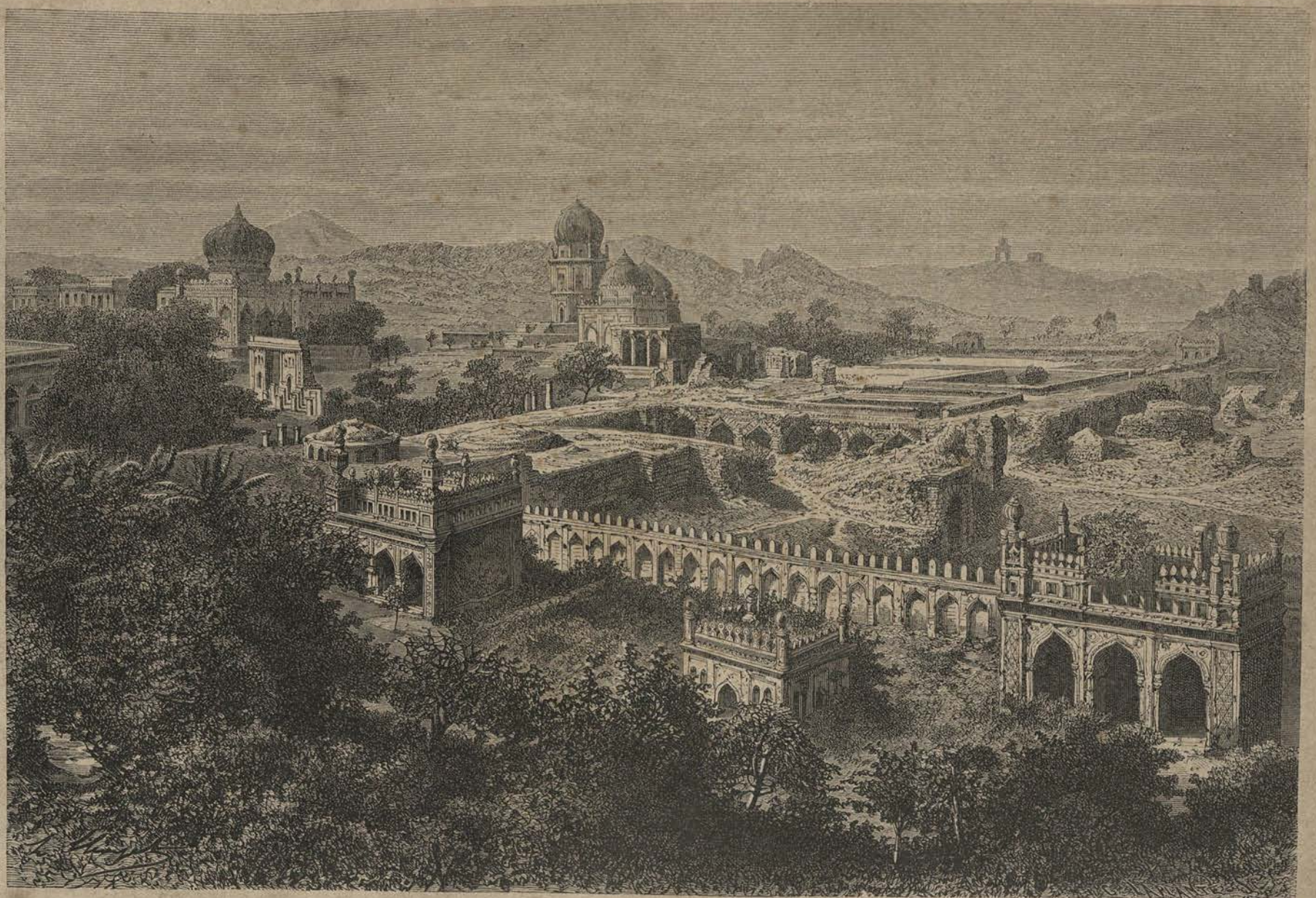
Le jour de notre départ de Cholapour, vers le soir, nous franchissons la frontière des États du Nizzam, près du village d'Alland. Je mettais enfin le pied pour la première fois sur une terre indienne qui n'avait pas encore subi le joug de l'Angleterre. Ce vaste royaume, qui couvre tout le centre du Dekkan, a été cependant un moment une terre française. Qui ne se souvient des campagnes de Dupleix, de Lally, qui donnèrent ce bel empire à la France, qui, elle, ne voulut pas l'accepter et le rejeta dédaigneusement.

Le 18 mars, dans la nuit, ma charrette me déposait devant le bungalow de Secanderabad, station anglaise où se trouvent cantonnées les troupes chargées officiellement de la protection de la personne du Nizzam, mais destinées plus réellement à tenir en respect le gouvernement du pays.

La ville d'Haïderabad se trouve à deux lieues dans le sud des cantonnements ; nul Européen ne peut la visiter sans avoir obtenu l'autorisation préalable du Dewan (Dîouân) ou premier ministre. Je me rendis donc dès le lendemain au palais du résident anglais pour demander une introduction auprès du Dewan.

Une superbe chaussée de deux kilomètres de long conduit de Secanderabad à la Résidence ; cette chaussée sert de digue à un beau lac artificiel, l'Housseïn Sagar, qui étend sa magnifique nappe d'eau d'un bleu intense au milieu de riches campagnes. L'ambassadeur anglais auprès du Nizzam était en ce moment absent, mais je fus fort affablement accueilli par l'un de ses attachés, qui me remit un mot d'introduction pour le ministre indien. Je manifestai à cet officier le désir que j'avais d'être présenté au souverain, mais il me déclara que la chose était tout à fait impossible, car le Nizzam n'aime que médiocrement les Européens et ne se présente à eux que dans de rares occasions. Ce prince a du reste complétement abandonné la direction de ses États à son ministre,

[1] La *côss*, mesure de distance usitée dans l'Inde, équivaut généralement à un mille et demi anglais, environ deux kilomètres et demi ; elle varie considérablement d'une province à l'autre.



NÉCROPOLE ROYALE DE GOLCONDE.

Salar Jang, homme d'une rare capacité, qui, encourageant la nonchalance et la timidité du roi, est aujourd'hui le véritable souverain du pays.

Je m'acheminai vers la ville, muni de ma lettre pour le Dewan, que je devais exhiber à la porte, et monté sur un petit éléphant que l'assistant-résident avait fait mettre à ma disposition pour cette promenade. C'était la première fois que je montais un de ces animaux, et l'allure me

SOLDATS DU NIZZAM D'HAÏDERABAD.

parut désagréable et incommode; c'était une succession de tangage et de roulis fort fatigante.

A une petite distance du palais de la Résidence, on franchit sur un beau pont la Moussa, maigre cours d'eau à demi perdu pendant les trois quarts de l'année au milieu des cailloux, mais qui s'enfle et sort même de son vaste lit pendant la saison pluvieuse.

Passant une porte, où j'exhibe à un soldat déguenillé mon passe-port, j'entre dans la ville et

j'arrive bientôt à la demeure du Dewan, groupe considérable de bâtiments peu élevés, sans caractère, entourant une cour carrée. Je mets pied à terre et, conduit par un domestique armé d'une canne dorée, je suis directement introduit dans la présence de Son Excellence Salar Jang, un bel homme à la figure intelligente, qui me reçoit avec la plus grande affabilité. Un interprète assis à ses côtés lui transmet ma demande, que je ne m'expose pas à soumettre moi-même dans mon mauvais hindoustani. En apprenant ma qualité de Français, Salar Jang se tourne vers moi avec un bienveillant sourire et me fait répondre que je puis visiter la ville aussi longuement que je le jugerai convenable et qu'il me fera même accompagner par deux de ses domestiques, mais quant à approcher du roi, cela est impossible; Sa Majesté est souffrante et garde la chambre. Je suis obligé de me contenter de cette défaite, et je quitte le palais accompagné par deux tchoubdars du ministre. Cette escorte n'était du reste pas superflue, car les habitants d'Haïderabad ont pour les Européens la même haine que leur maître et le manque de toute police fait qu'il serait dangereux de se promener seul au milieu d'eux.

Deux grandes rues se coupant à angle droit divisent la ville en quatre grands quartiers; à leur point de jonction se trouvent les deux seuls monuments de quelque intérêt que renferme la cité : le Chahr Minâr et la Jammah Masjid. Le premier est une sorte de caravansérail ou collége, assis à l'intersection même des quatre voies, auquel il livre passage par de grandes arches cintrées; quatre minarets élancés encadrent l'édifice, auquel ils ont valu son nom de Chahr Minâr (*tchâhr minâr :* quatre minarets).

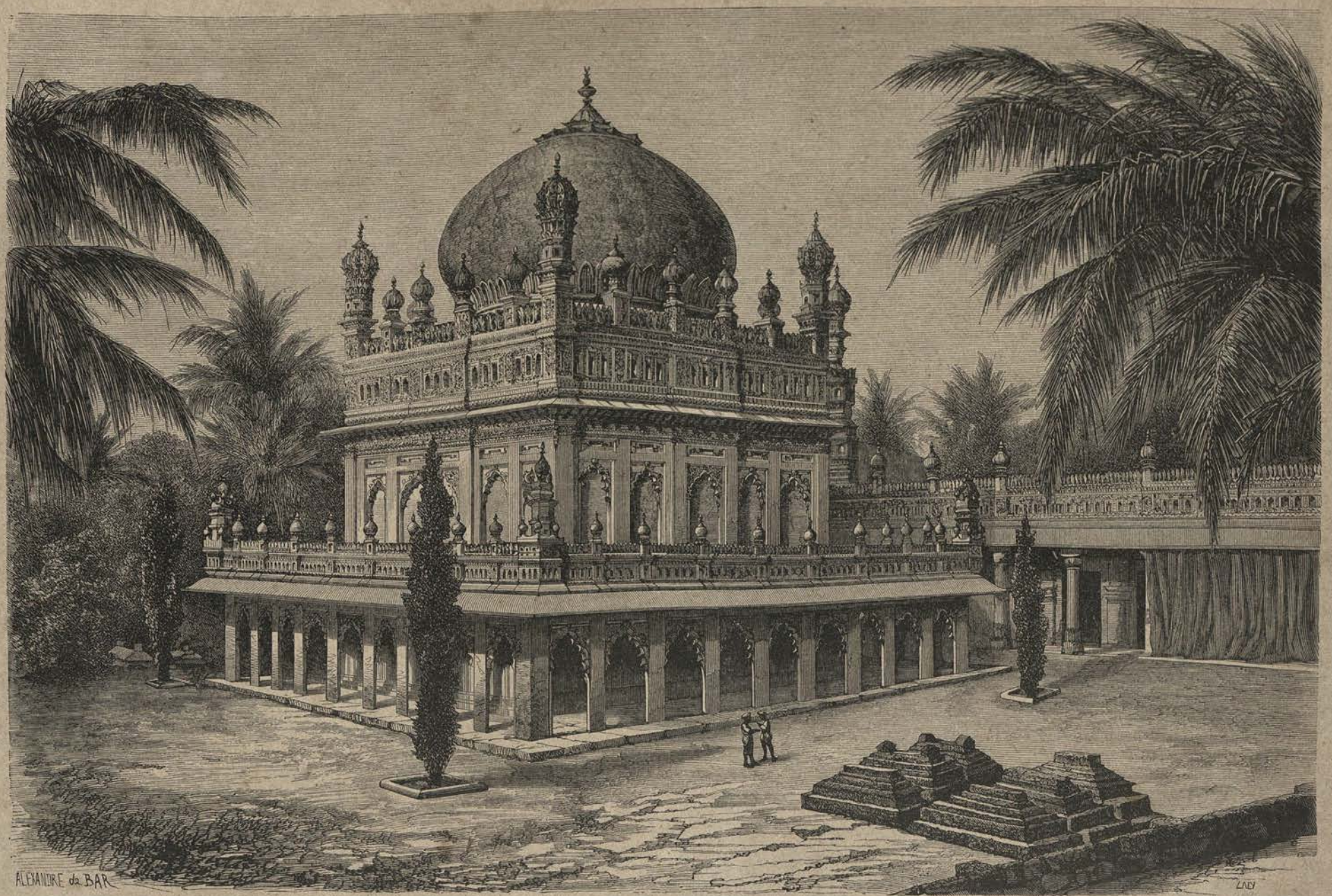
La Jammah Masjid est la mosquée cathédrale d'Haïderabad. Entièrement construite en pierre, elle est surtout remarquable parce qu'elle est la copie exacte de la grande mosquée de la Mecque. Les mosquées sont du reste innombrables dans ce repaire du fanatisme musulman, mais il en est peu qui méritent une visite.

« La plate-forme de la Jammah Masjid, dit M. de Warren à qui je ne puis mieux faire que d'emprunter cette brève description de la ville, est le lieu le plus favorable pour jouir du panorama de la cité. A cette hauteur on domine les toits en terrasse, dont la blancheur uniforme et les lignes régulières, admirablement diversifiées par les cimes légères d'une multitude d'arbres qu'on remarque à peine en marchant dans les rues, forment un tableau plein d'élégance et de gaieté. D'ici les rues étroites et tortueuses sont toutes masquées, le regard ne pénètre que dans les deux larges avenues qui viennent se croiser à vos pieds, et l'œil s'y promène librement avec la foule qui l'anime sans cesse. De toutes parts, on distingue des guichets, des tours, des arcs gothiques, le tout décoré avec une profusion de toutes sortes d'ornements, de balcons, de jalousies, de créneaux, de balustrades, de tourelles, de coupoles, de dômes ronds ou pointus qui semblent un concert d'architecture orientale varié sur tous les tons.

« Si, descendant de ce pinacle élevé, vous plongez dans les allées latérales, vous vous sentirez bientôt oppressés. Les maisons ont deux, trois et jusqu'à quatre étages, les rues sont non-seulement étroites, mais des arches jetées hardiment d'une maison à l'autre, dans leur largeur, forment souvent une voûte ininterrompue, qui sert de communication entre les rangées d'habitations opposées. De distance en distance une muraille est jetée de même en travers de la voie publique, avec une porte qu'il suffit de fermer pour convertir chaque quartier en une forteresse détachée. On se perd dans des impasses impraticables, réceptacles de la misère et du choléra, sillonnées par leur milieu et dans toute leur longueur par une ornière profonde remplie d'un limon noir et infect dont les exhalaisons sont pestilentielles. »

Le palais du Nizzam est un vaste entassement d'édifices sans caractère, et il est difficile de rien savoir de ce qu'abritent leurs murailles noircies, car aucun Européen n'a jamais pénétré à l'intérieur, à l'exception de quelques salles réservées aux cérémonies officielles.

D'après l'aspect général et le costume des habitants, il est facile de voir que la majorité



UNE DES TOMBES DE LA NÉCROPOLE ROYALE DE GOLCONDE.

de la population est musulmane. Les hommes sont vêtus de tuniques de couleur et portent toujours sous le bras un sabre recourbé sans ceinturon. Quant aux femmes, on ne voit dans les rues que des Hindoues ou des bayadères; les musulmanes de haute classe ne sortent que rarement, et dans ce cas s'enveloppent aussi soigneusement que dans les pays turcs ou arabes.

Je regagnai Secanderabad un peu désappointé de ma première visite dans une capitale indienne. Ainsi je n'avais pu approcher le souverain, ni même pénétrer dans le palais, et cependant depuis deux cents ans ce pays a été parcouru, visité, habité par nombre d'Européens. Que sera-ce donc dans le sauvage pays des Rajahs? Cela me faisait réfléchir.

De retour de cette excursion, j'allai visiter Golconde, la célèbre forteresse du Dekkan. C'est un vrai nid d'aigle, couronnant un rocher; mais le Nizzam qui y conserve son trésor fait faire bonne garde, et il n'est pas prudent d'approcher des remparts; les factionnaires vous saluent à coups de fusil dès que vous arrivez à portée. On est donc obligé de se contenter de regarder de loin ce lieu célèbre, dont le nom est devenu sur toute la terre le synonyme de fabuleux trésors. Je ne sais pourquoi l'on croit généralement que Golconde possède des mines de diamants; ces mines, qui existent en effet dans le Dekkan, sont situées à une soixantaine de lieues dans l'est : ce sont elles qui alimentaient autrefois le trésor de Golconde, mais elles ne produisent presque plus rien aujourd'hui.

La plaine qui s'étend au pied de la forteresse offre l'aspect le plus pittoresque; de tous côtés se dressent des blocs de granit entassés dans le plus inconcevable chaos, formant des pyramides, des tumulus, des obélisques. Au milieu de ces jeux de la nature, s'étend la vaste nécropole royale de Golconde, une imposante collection de monuments. Les tombes rangées en longues files dressent leurs belles coupoles arrondies au-dessus d'un océan de verdure qui fait ressortir vigoureusement les beaux émaux dont elles sont décorées.

Ces monuments ont tous été élevés sur un plan uniforme et ne varient que par leurs dimensions et leur richesse. C'est toujours un édifice quadrangulaire, placé sur une terrasse carrée et surmonté d'un beau dôme à forme bulbeuse, encadré par quatre minarets courts. La plupart d'entre eux étaient autrefois ornés de belles incrustations en émaux de couleurs vives.

IV

Le 5 avril, j'étais de retour à Cholapour. La chaleur était devenue intolérable; le soleil dardant ses rayons d'une manière presque verticale nous foudroyait littéralement; et je frémissais de voir ma fièvre me reprendre. Cependant, avant de regagner les frais abris des Ghâtes, je tenais à visiter les ruines de Bijapour, qui se trouvent à une centaine de kilomètres dans le sud. Il ne me resterait plus après cela rien à voir dans le Dekkan et mon voyage d'expérience serait terminé.

Faute de relais de bœufs sur ma route, je mis trois jours à atteindre ma destination. Le pays est heureusement assez pittoresque et le gibier abonde, mais la chaleur était littéralement asphyxiante. Enfin, le troisième jour au matin, après une nuit épouvantable passée à rouler de fondrière en fondrière, les premiers rayons du soleil vinrent étaler à mes yeux un spectacle qui m'eut bien vite fait oublier toutes mes fatigues. Devant moi s'étendait une imposante ligne de murailles, au-dessus desquelles se montrait un fantastique entassement de coupoles, de dômes et de minarets.

Descendant de ma voiture, je presse le pas et bientôt je suis à la porte de la cité, où quelques Indiens endormis semblent monter la garde. J'entre, la rue s'étend déserte, silencieuse; pas un passant, rien, un silence absolu, et alors je m'aperçois que les maisons qui bordent la voie ont leurs toits effondrés, leurs chambres envahies par les herbes. Ma charrette, qui m'a

rejoint, roule en grinçant sur les dalles et éveille tous les échos d'alentour; mais aucun visage humain ne se montre : nous sommes dans une ville morte, bien morte, et les soldats qui en gardent les portes ne veillent plus que sur des ruines; mais non pas seulement sur des ruines, car au milieu de ces décombres se dressent quelques-uns des plus beaux monuments du monde. Cependant, après avoir longé plusieurs rues, nous trouvons un petit bazar où le restant de la population de la grande cité s'est groupé, population qui formerait à peine un grand village. Près de là, on nous indique une petite masjid, qui a été transformée en bungalow.

Bijapour, fondée au seizième siècle seulement, était la capitale des sultans du Dekkan occidental. Elle renfermait plusieurs centaines de mille habitants et était arrivée à l'apogée de sa splendeur, lorsque l'empereur Aurangzeb s'en empara et, après l'avoir livrée au pillage, dispersa ses habitants dans plusieurs villes de son empire.

Il ne m'appartient pas de faire ici la description des merveilleux monuments qui se dressent encore fièrement au-dessus de la cité en ruines; dépourvu d'appareil photographique, empêché par la chaleur de recourir au dessin, je ne pourrais donner qu'une sèche et longue énumération des palais, tombeaux, citadelles qui font de Bijapour un des lieux du monde les plus étonnants. Je me contenterai de mentionner les deux plus remarquables de ses merveilles. La première est le mausolée de Mohamêd Chah, dont le dôme hémisphérique en brique mesure environ trente-cinq mètres de diamètre, c'est-à-dire plus que le dôme de Saint-Pierre de Rome. La seconde est le fameux canon, appelé le Malîk-î-Maïdane ou le roi de la plaine, considéré comme la plus gigantesque pièce d'artillerie qui existe au monde; il est coulé en bronze de cloche, finement poli et ciselé, et mesure 4 mètres 30 centimètres de longueur, 1 mètre 60 centimètres de diamètre extérieur et 70 centimètres de diamètre intérieur. Il fut fondu en 1668 sur l'ordre du sultan Ali-Adil-Chah.

De Bijapour, je regagnai Cholapour, puis Pounah, d'où j'allai m'installer pour l'été sur la montagne de Mahablêchvar, haut plateau des Ghâtes où les Anglais ont établi une station sanitaire analogue à celle de Matheran. Là au milieu de ses forêts, où le vent arrive de la mer sans avoir rien perdu de sa fraîcheur, je passai toute la saison torride et la mousson à terminer mon acclimatation et à compléter, avec l'aide d'un *mounchi* ou professeur indigène, mes études d'ourdhou et d'hindoustani.

LE VILLAGE DE MAHABLÊCHVAR.

BHISTIS, PORTEURS D'EAU (page 98).

CHAPITRE QUATRIÈME

BARODA

Mon compagnon de voyage. — Basseïn, la vieille cité portugaise. — Le chemin de fer et les castes. — Le coton indien. — Surate. — La Tapti. — Les bazars. — La Nerbouda. — Broach. — Le Kabira Bar. — Les mines de cornaline de Ratanpour. — Baroda. — La demeure d'un noble indien. — Une grande dame hindoue. — Le Kayeth Ruttanram. — Le grand Sowari du Guicowar. — Ma première entrevue avec le roi. — Les Guicowars. — Notre palais de Moutibâgh. — Une cour indienne. — Roi d'une heure. — La revue. — Les bayadères. — Les combats d'éléphants, de rhinocéros, de buffles. — La lutte à coups de griffes. — Les astrologues. — La chasse aux antilopes. — *Pig-sticking*. — La fête du roi. — Ma première chasse au tigre. — La ménagerie. — Fantaisies royales. — Comment on remplit un trésor. — Le supplice de l'éléphant. — Étiquette hindoue. — Le Dassara. — Le tombeau du cheval. — La maison des fakirs. — Dubhog. — Le Diwali. — Une reine pour voisine. — Notre dernière entrevue avec le roi.

I

Au mois d'avril 1865, je rentrais à Bombay pour la troisième fois. De Mahablêchvar, où le lecteur m'a quitté, je m'étais rendu à Goa et de là, longeant la côte de Malabar, j'avais poussé jusque dans la chaîne des Nilghiris, où je m'étais arrêté quelques mois dans le charmant *sanitarium* d'Outakamund. Il y avait dix-huit mois que j'étais dans l'Inde et pendant cet espace de temps j'avais visité presque toutes les parties intéressantes du Dekkan, à l'exception de la côte orientale. Mais, comme je l'ai déjà dit, en parcourant ces pays déjà tant de fois visités et où l'influence anglaise est prédominante, je n'avais en vue que de me préparer à l'accomplissement du véritable objet de mon voyage. Mon stage avait été assez long ; désormais, je possédais à fond les langues indiennes ; j'étais rompu aux coutumes et à l'étiquette indigènes ; enfin deux atteintes de la fièvre et une légère attaque de choléra me permettaient de me considérer comme suffisamment acclimaté. Deux des obstacles qui m'avaient été signalés subsistaient, il est vrai, encore : ma nationalité française et la légèreté de mon budget ; mais ceux-là étaient irrémédiables.

Dès le commencement du mois de mai, je fis donc mes préparatifs pour quitter Bombay défi-

nitivement et me mettre en marche vers le pays des Rajahs. Après mûre réflexion, je décidai d'aborder ce pays par le royaume du Guicowar, l'un des plus considérables de l'Inde, et dont la capitale, Baroda, se trouvait reliée depuis peu à Bombay par un chemin de fer.

Au moment de mon départ, un jeune peintre flamand, M. Schaumburg, dont j'avais fait la connaissance à Bombay, vint m'offrir de se joindre à moi. J'acceptai sa proposition avec empressement, car elle comblait tous mes vœux. La connaissance que j'avais déjà de l'Inde et de ses habitants me faisait redouter l'isolement dans lequel j'allais me trouver, pour plusieurs années, au milieu de contrées ne renfermant qu'un très-petit nombre d'Anglais et dont les populations, sans être franchement hostiles, voient toujours l'étranger avec défiance. Il fut donc entendu que mon nouveau compagnon compléterait ses préparatifs et viendrait me rejoindre à Baroda.

II

Le 22 mai, je quittai définitivement l'île de Bombay. Jusqu'au nord de Salsette le pays m'était connu; la ligne de chemin de fer longeait ces belles forêts, que j'avais vues l'année précédente dans toute leur splendeur et qu'un soleil brûlant commençait à dessécher. A la pointe extrême de l'île, un magnifique viaduc en fer franchit le détroit de Ghora Bander et domine un horizon superbe : d'un côté, le majestueux bras de mer se perd entre des rives boisées et des entassements de roches basaltiques; de l'autre, un long promontoire escarpé, couronné par les murailles de Basseïn, ferme une baie d'un beau bleu, sur laquelle dansent des centaines de barques indigènes. Les remparts crénelés de l'ancienne cité portugaise ne défendent aujourd'hui qu'une forêt de cocotiers au-dessus desquels se montrent çà et là les tours ruinées des églises. Basseïn fut une des plus florissantes colonies lusitaniennes. Le grand Albuquerque y est enseveli, et sa tombe de marbre est maintenant cachée sous les ronces et les lianes. Autour de la ville les collines sont surmontées de forts, de châteaux, de couvents, la plupart en ruine; dans nombre de villages du pays, l'élément portugais est encore important.

Au delà du petit village de Pâlghur commencent des plaines couvertes à perte de vue d'aréquiers et de taras, palmiers au tronc droit et élancé, supportant un beau panache de grandes feuilles; espacés les uns des autres d'une vingtaine de pas, ces arbres forment une forêt clair-semée très-originale. Les habitants de ces plaines vivent exclusivement du produit de ces arbres qui leur fournissent : l'un, la noix d'arèque, et l'autre, un vin de palme dont l'alcool est fort estimé dans la contrée.

Ici le chemin de fer était encore un objet de curiosité; aux stations, une foule compacte, venue de tous les villages voisins, contemplait curieusement l'*âgh-ghary* ou « voiture de feu ». Quelques Baniahs courageux se confiaient au train; mais il fallait voir avec quelle mine effarée ils se laissaient bousculer par les employés, qui, n'admettant pas d'hésitation, les poussaient et les entassaient sans pitié dans les wagons. Ces pauvres gens se soumettaient tristement, mais sans murmure, à la règle des chemins de fer de l'Inde, qui sépare les femmes des hommes, à cause du préjugé des castes : ils suivaient mélancoliquement du regard leurs compagnes, qu'un employé faisait entrer en masse dans une voiture à l'autre extrémité du train.

Nous approchons de Surate; les arbres disparaissent; le sol devient rougeâtre et se couvre de plantations de cotonniers; jusqu'à l'horizon s'étendent des champs gris et secs produisant les espèces connues sous le nom de *Surat*, toutes « courte-soie » très-inférieures au coton d'Amérique. Du coton! partout du coton! vous chercheriez en vain un champ de blé dans cette immense plaine. C'est que le coton était en ce moment le roi de l'Inde. Ici les paysans avaient arraché leurs légumes pour planter du coton, et, à chaque station, ils s'informaient anxieusement

des dernières nouvelles de la guerre qui ensanglantait en ce moment l'Amérique, pays fabuleux dont ils ne connaissent même pas la position sur la terre.

Vers trois heures, les murailles de l'antique cité de Surate apparurent derrière de grands arbres, et le train s'arrêta dans une gare monumentale. Des *dhumnis*, espèce de tartanes à deux roues, couvertes d'une bâche, et attelées de ces grands bœufs à bosses, si blancs et si beaux, pour lesquels Surate est à juste titre célèbre, stationnaient près de la gare; j'en pris une, et j'allai parcourir la ville. J'y entrai par une brèche pratiquée dans les remparts, simples murailles sans glacis ni fossés, mais très-hautes, très-épaisses, et garnies de créneaux pour les archers. Ce mur

LA CÔTE SEPTENTRIONALE DE L'ILE DE SALSETTE.

délabré a conservé son nom pompeux d'Alampanah ou « Protecteur de la terre » ; il a dix kilomètres de développement et de nombreuses tours rondes le renforcent.

Surate, dont le nom signifie *la bonne ville*, faisait partie, du temps de Ptolémée, du grand royaume de Sou Rachtra; c'est un des ports les plus antiques de la côte. Elle conserve peu de témoins de son ancienne splendeur.

En 1827, un incendie détruisit plus de six mille maisons, et fut suivi d'une inondation qui fit périr nombre d'habitants. Le quartier que je visitai d'abord était précisément celui qui avait le plus souffert ; les décombres noircis remplissaient encore les rues et çà et là se dressaient quelques maisons sombres, avec leurs murs de brique, leurs balcons sculptés et leurs colonnes de bois, seuls restes de fameux bazars. On aurait pu se croire au lendemain de la terrible catastrophe. Un air de tristesse régnait sur la cité; je l'attribuai d'abord à l'aspect lugubre des ruines ; mais j'appris

qu'une terrible épidémie de choléra enlevait chaque jour des centaines de personnes. Des processions parcouraient les rues, promenant les statues des dieux; les temples étaient entourés de femmes apportant leurs offrandes ; à chaque instant passaient de lamentables cortéges escortant un cadavre au bûcher.

Avec quel bonheur je respirai l'air frais du haut des quais qui longent la Tapti ! Le soleil couchant dorait les cimes des palmiers; la majestueuse rivière coulait à mes pieds, avec son port en miniature, et quelques bateaux à vapeur se balançaient au milieu d'une flottille de *patémars;* à ma droite, la forteresse des Nawabs dressait ses hauts donjons au-dessus d'un amphithéâtre de toits et de terrasses. Sur le bord de la rivière, un groupe pittoresque de *bhistis* (porteurs d'eau) entourait des bœufs chargés de vastes outres de cuir, dans lesquelles on transporte l'eau nécessaire à l'alimentation de la ville haute.

La partie basse de la ville, avoisinant le port, a été entièrement reconstruite ; les bazars y sont larges, bordés de belles maisons et pleins d'une foule bruyante de spéculateurs. Les rues étroites que je traversais étaient peu éclairées ; mais aux carrefours brûlaient d'énormes bûchers, dont les hautes flammes jetaient, sur la foule compacte de malades qui les entourait, une lueur sinistre. Pendant les épidémies du choléra, les Hindous allument de grands feux pour purifier l'air et permettre aux pauvres de se réchauffer.

Les bazars de Surate m'intéressèrent beaucoup; on y vend des soieries de toute beauté, et des objets d'art, en fer forgé incrusté d'or et d'argent, méritant bien la réputation qu'ils ont sur toute la côte. Les Parsis possèdent à Surate plusieurs temples du feu. Ils constituent une notable partie de la population ; mais les Baniahs et les Jaïnas dominent. On rencontre dans les rues leurs prêtres, la tête rasée, drapés dans de larges manteaux ; ils se couvrent la bouche d'un voile, pour éviter d'avaler quelque insecte par mégarde, et tiennent à la main un petit balai, pour nettoyer l'endroit où ils s'assoient. Il y a ici, comme à Bombay, un hôpital d'animaux, célèbre dans l'Inde sous le nom de Pinjrapôl. Dans un vaste grenier de cet établissement, on jette tout le grain avarié des bazars, pour entretenir des millions d'insectes, cancrelas, vers, etc. ; on permet aux visiteurs de grimper à l'échelle du grenier pour contempler l'étrange spectacle.

La France possède encore à Surate une loge, c'est-à-dire un champ et une maison à demi ruinée, sur laquelle nous pouvons, si bon nous semble, arborer l'étendard national. Voilà ce qui reste du fameux comptoir fondé par Colbert.

III

Le 25 mai, au matin, je montai en wagon, à destination de Broach, à cent kilomètres plus au nord. Le sol, toujours plat, dépourvu d'arbres, disparaît sous les plantations de cotonniers; c'est, du reste, le district qui produit la fameuse espèce dite *Fair Broach*. Vers la station d'Uncleysur, le pays se ravine, grâce surtout aux fréquentes inondations de la Nerbouda, qu'on franchit en avant de Broach. Ce fleuve est, après l'Indus, le plus important des tributaires de la mer d'Oman ; il arrose le centre de l'Inde et sert de limite entre l'Hindoustan et le Dekkan ; les Hindous le révèrent autant que le Gange. Il se jette dans le golfe de Cambaye, à quelques milles de Broach ; devant cette ville son lit a plus de trois kilomètres. La compagnie du *Bombay Baroda railway* a dû construire sur ce fleuve un beau viaduc tout en fer, composé de soixante-cinq piles triples d'une hauteur de vingt-cinq mètres au-dessus du niveau moyen des eaux, que les crues de la mousson élèvent avec rapidité.

Broach est l'ancienne Barygaza mentionnée par Arrien et Ptolémée; ce fut un des premiers ports ouverts aux Grecs par les traités qu'ils conclurent avec les rois du Sou Rachtra et du Konkan.

La ville ressemble beaucoup à Surate. Sa grande curiosité est la Chandi Masjid, ou Mosquée d'argent, qui renferme les mausolées des Nawabs : l'un d'eux est recouvert de lames d'argent, qui ont valu son nom pompeux à tout l'édifice ; quelques sarcophages sont en marbre blanc, richement ciselés et placés sous des dais de velours.

Les fameuses mines de cornaline de Ratanpour sont à vingt neuf kilomètres à l'est de Broach. Jusqu'à Sonkal Tirth, la route suit de profonds ravins creusés par les eaux et débouche enfin sur

BANIAH DE SURATE.

une plaine bien cultivée. Ce village, au bord de la Nerbouda, renferme de beaux temples très-fréquentés par les dévots de la province. Tout auprès s'élève le fameux *Kabira bâr*, le plus vieux et le plus gros banyan de l'Inde. D'après la tradition, il fut planté par le sage Kabira, bien avant l'ère chrétienne. Par l'accroissement continuel de ses branches et de ses arcs-boutants, il était arrivé à couvrir une circonférence de mille mètres, mais un ouragan en renversa une portion considérable au commencement du siècle, et il est aujourd'hui réduit à six cents mètres. Le

tronc central a disparu depuis longtemps et l'emplacement en est occupé par un petit temple. L'enchevêtrement des branches et des racines est tel et le feuillage en est si sombre qu'il n'est pas facile de pénétrer sous cette voûte fantastique. Le sol humide et spongieux fourmille de serpents et de scorpions, et des nuées de vampires vivent dans ses feuilles. Cet arbre, à lui seul, est une petite forêt vierge.

Sur la rive opposée de la Nerbouda commence une couche de sable fin, très-fatigante pour nos chevaux, et couvrant le pays jusqu'au village de Minawara, à dix kilomètres de là. A mesure que nous avançons, le sol se parsème d'une quantité d'agates, de couleurs et de dimensions variées, dont le nombre va en augmentant ; auprès de Ratanpour, la terre en est littéralement couverte. Les mines, à quelques kilomètres de cette ville, s'étendent au bas d'une colline peu élevée. D'innombrables galeries traversent une couche épaisse de glaise ou de terre à poterie, dans laquelle sont incrustées les cornalines et les agates. Des milliers d'ouvriers y sont occupés. Transportées près de la ville, ces pierres précieuses sont étalées dans les champs et exposées au soleil. On les y laisse huit à dix mois, afin que leur couleur augmente d'intensité. Ensuite elles sont recueillies et cuites dans des pots de terre sur un feu d'excréments de brebis ; les autres combustibles, paraîtrait-il, ne valent rien pour cette préparation. Les cornalines changent alors leur couleur noire naturelle pour une teinte d'un rouge vif. Le village renferme plusieurs établissements où ces pierres sont travaillées en boules, pendants et autres objets, que l'on exporte ensuite en Afrique et en Arabie. Ces mines sont restées sous la direction exclusive des indigènes; les machines et les méthodes qu'on y emploie prouvent que les Hindous sont plus laborieux et plus entreprenants qu'on ne veut bien l'admettre d'ordinaire.

Le 29 mai, je quittai Broach. A quelques kilomètres de là, le chemin de fer entre dans le royaume du Guicowar. L'aspect du pays change subitement. Aux uniformes plaines grises succède une riante campagne, à végétation luxuriante, avec des champs de maïs, de *bajri* (espèce de millet), de canne à sucre et de *jowar* (espèce d'orge). Ce district a la réputation d'être le plus fertile de l'Inde ; les Hindous l'appellent le jardin du Goujerate, qui, à son tour, est le jardin de l'Hindoustan. De beaux groupes de manguiers, de figuiers et de tamarins ajoutent à la beauté du paysage ; les hameaux se cachent dans de beaux vergers et les toits de chaume paraissent à peine sous les feuilles de magnifiques cucurbitacées. On entend partout le grincement des roues à norias et le chant cadencé des travailleurs aiguillonnant les bœufs employés aux citernes ; l'eau coule en mille ruisseaux. On ne peut se figurer l'air de gaieté et de contentement qui règne chez les habitants de ce sol favorisé ; les hommes conduisent en chantant leurs charrues, accompagnés de femmes aux formes élégantes et robustes ; les enfants gambadent dans les blés ou éloignent des épis les bandes de perroquets et autres voleurs ailés ; debout sur un vieux tronc, ils crient à tue tête et lancent de petites pierres avec leur fronde.

La station du chemin de fer est à sept ou huit kilomètres de Baroda, près d'un petit camp permanent anglais. Heureusement, muni de lettres de recommandation, je me trouvai bientôt installé avec les miens sous le toit hospitalier d'un officier anglais, dans un vaste et charmant bungalow occupant le bord de la petite rivière Vichvamitra, au milieu d'un groupe de nims magnifiques.

IV

J'ai déjà dit que Baroda est la capitale des États d'un des plus puissants rajahs de l'Inde, le Guicowar. Mon futur compagnon de voyage, M. Schaumburg, ne devant me rejoindre qu'une semaine après mon arrivée, je remis à ce moment-là ma première visite au souverain. Pour

mettre ce temps à profit, j'allai en compagnie de mon hôte visiter quelques personnes influentes de la cour et parcourir la ville, que relie au camp anglais une belle route d'une lieue de long, traversant une campagne charmante. Les grands arbres qui la bordent ont leurs branches mutilées, en punition, paraît-il, du crime commis par un perroquet : perché sur l'une d'elles, l'oiseau ayant infligé à la pourpre du prince un indigne affront, l'intercession des courtisans parvint seulement à sauver les arbres eux-mêmes.

De l'autre côté de la Vichvamitra, que traverse un vieux pont hindou à deux rangées d'arches superposées, nous entrons dans des rues étroites fourmillant de monde et à travers lesquelles il nous faut une heure pour atteindre les portes de la ville. Ces bazars extérieurs renferment au delà de cent cinquante mille âmes, beaucoup plus que la ville elle-même ; les maisons sont presque toutes en bois et du style pittoresque particulier au Goujerate ; des pagodes, des idoles surmontées de bannières aux vives couleurs, sont placées à tous les carrefours.

Enfin s'ouvre devant nous une grande porte, flanquée de hautes tours rondes et dont la façade

LA VICHVAMITRA, A BARODA.

est peinte de monstres et de divinités ; les soldats du Guicowar nous présentent les armes et nous entrons dans la ville. Deux larges rues à angle droit traversent la cité d'un bout à l'autre et la divisent en quatre quartiers, trois renfermant les maisons des nobles et des riches, et le quatrième le palais du roi. A la rencontre de ces deux voies un immense pavillon, dont la base est formée de hautes arches en pierre, supporte une pyramide élevée, en bois, à plusieurs étages de balcons, couronnée d'une grande horloge ; en quelque lieu que l'on se trouve, on a toujours devant les yeux cette tour monumentale, avec ses étages peints de différentes couleurs, et qui ressemble beaucoup aux pagodes de la Chine.

Nous descendons de voiture devant le palais de Tatia Sahib Kilidar, le beau-fils du Guicowar. Ce palais, vaste maison de brique, ne diffère des édifices voisins que par la richesse des sculptures qui couvrent les boiseries et la profusion des couleurs sur la façade. Le rez-de-chaussée est occupé par de modestes boutiques ; une seule porte de quelques pieds de large donne accès dans l'intérieur. Mon compagnon s'engage sans hésiter dans un escalier sombre, presque perpendiculaire et tellement étroit que je touchais facilement les murs de mes coudes ; le

sommet était fermé par une lourde trappe, qu'un domestique nous ouvrit, puis referma derrière nous. Le capitaine m'explique la raison de ce genre d'architecture : les nobles maharates, simples fils de paysans, étant arrivés dans ce pays en usurpateurs, avaient fait chacun de son palais une forteresse aux abords difficiles. Plus tard leurs querelles constantes avec le souverain leur avaient fait conserver une mesure de précaution qui les tenait à l'abri du poignard des assassins. L'escalier débouche toujours dans un corps de garde, la surprise est impossible : un homme seul défendrait aisément l'entrée contre cent.

Nous traversons de grands appartements, plusieurs cours et un labyrinthe de corridors. La maison paraît remplie de soldats et de gens de la suite du Kilidar ; elle ressemble plus à une caserne qu'à un palais ; les uns jouent aux dés, d'autres chantent en s'accompagnant du luth, et beaucoup dorment étendus sur les tapis ; d'étage en étage, nous sommes reçus par un huissier à canne d'argent qui nous montre le chemin ; au cinquième, nous sortons sur une immense terrasse qui couvre tout le palais et autour de laquelle sont rangés des appartements élégants, précédés de galeries à colonnes. Contrairement aux habitudes européennes qui relèguent les domestiques aux étages supérieurs, le maître de la maison occupe toujours ici la partie la plus élevée de sa demeure ; c'est, en effet, la plus fraîche et la plus agréable. Hors de portée des émanations des bazars, les appartements reçoivent librement l'air, et les terrasses stuquées et abritées du soleil par des tentes épaisses se transforment en vastes salons.

Nous sommes introduits auprès de Tatia Sahib, qui vient à notre rencontre et nous serre la main ; pris au dépourvu par notre visite, il est encore dans un négligé que justifie la chaleur de la journée et me prie très-gracieusement de l'excuser s'il ne me reçoit pas d'une manière digne de l'honneur que je lui fais. Les sofas où nous nous asseyons sont placés dans une verandah que supportent des arcades moresques ; les murs sont couverts de glaces, de tableaux, de curiosités du pays.

Le Kilidar est un homme de vingt-cinq à trente ans, type accompli du Maharate ; son buste nu et bronzé est d'une forme parfaite, ses traits fins et distingués d'une grande beauté ; sa physionomie a quelque chose de farouche, bien que ses grands yeux noirs toujours en mouvement, les riches boucles qui pendent de ses oreilles, et les colliers de perles qui s'étalent sur sa poitrine lui donnent un air quelque peu efféminé. Je cause longuement avec lui de l'Europe, de l'objet de mon voyage, de mes projets ; il m'assure que le roi sera heureux de recevoir un voyageur français et qu'il fera sans doute son possible pour me retenir quelque temps à Baroda. Au moment de prendre congé, le prince me fait mille protestations d'amitié, me prie de considérer son palais comme m'appartenant et me témoigne combien il est flatté d'avoir reçu ma première visite.

Nous nous rendons de là chez plusieurs autres nobles ; partout je reçois le même accueil chaleureux. On avait entendu parler à la cour de ma prochaine arrivée, et comme le roi avait paru satisfait de ma venue, on s'empressait de se mettre au mieux avec moi.

Le capitaine me proposa ensuite d'aller voir une grande dame hindoue, la veuve du trésorier royal Harribakti, qui, libre de ses actions et avancée dans ses idées, se plaisait à fréquenter la haute société européenne. Rare occasion dans ces pays, que de pouvoir pénétrer chez une dame de grande fortune et de haute caste ; les règles du Zenanah sont si strictes, les préjugés si enracinés, que les dames veuves elles-mêmes n'osent que rarement s'affranchir du *Purdah* [1].

La veuve de Harribakti nous reçut dans un salon tendu de damas et magnifiquement décoré ; drapée dans un léger voile de soie rose et à demi couchée sur des coussins de velours, elle brillait au milieu de toutes ses richesses ; sa figure était d'une beauté frappante ; son costume

[1] *Purdah*, rideau, c'est le mot usuel dans l'Inde pour désigner la vie du harem.

étincelait de pierreries et d'or. A notre entrée, elle se souleva doucement et, nous ayant tendu la main, nous invita à prendre place à ses côtés. Sa voix douce donnait à l'élégante langue ourdhou une harmonie toute particulière; elle m'adressa de nombreuses questions sur Paris, sur nos mœurs françaises et principalement sur les costumes de nos dames. Mes réponses la faisaient parfois éclater de rire ; mais ce qui l'étonnait le plus, c'est que nos dames pussent se résoudre à aller à pied dans les rues et les promenades publiques. Sa conversation vive et animée sur des sujets divers, les mots anglais qu'elle y introduisait, indiquaient chez cette femme un degré d'éducation que l'on ne s'attend guère à trouver dans les murs d'un zenanah. Elle m'invita avec aménité à renouveler ma visite et fit elle-même la cérémonie du *pânsopari*.

VOITURE POUR DAMES OU RICHES HINDOUS.

Le pânsopari est un mélange de bétel, d'arèque et de chaux qu'il est d'habitude d'offrir aux personnes distinguées qui se retirent après une entrevue : mélange peu agréable à mâcher les premières fois, mais on s'y habitue vite ; le maître de la maison verse aussi de l'eau de rose sur les mains et la barbe de ses visiteurs.

Je revins au camp enchanté de ma première excursion et surtout étonné de la facilité avec laquelle j'avais pénétré dans ces maisons hindoues qu'on m'avait montrées comme inabordables. Des voyageurs qui ont traversé rapidement l'Inde d'un bout à l'autre, se sont plaints du caractère exclusif de ses habitants, rendant impossible toute étude des mœurs et de la vie privée. L'un d'eux, M. de Valbezen, s'écrie : « Il y a entre l'Européen et l'Hindou une muraille plus que chinoise, que des relations de tous les jours, même pendant des années, ne sauraient franchir. Dussiez-

vous rester vingt ans dans l'Inde, vous ne verrez jamais de l'Hindou que l'écorce, ce qu'on en voit dans les rues, rien au delà. »

Il est certain que vous ne ferez jamais un pas vers la connaissance du caractère hindou, tant que vous ignorerez la langue du pays et que vous refuserez de vous ployer aux habitudes nationales. Comme chez tous les peuples peu civilisés, le fond du caractère de l'Hindou est une défiance extrême de l'étranger. Que, lors d'une première entrevue, vous le choquiez, soit par un mot dont vous ne saisissez pas la portée, soit par ignorance des mœurs, il y verra l'ironie ou l'insulte, et, quoi que vous fassiez, vous n'obtiendrez jamais sa confiance. Pointilleux à l'extrême sur tous les points d'étiquette, il se retranche derrière ses préjugés pour barrer la porte de sa maison. Dans les pays au pouvoir des Anglais, les rapports entre les deux races ont été rompus, depuis que la révolte de 1857 a donné aux conquérants une excuse du mépris qu'ils témoignent régulièrement aux indigènes. Un Hindou peut être bon, intelligent, éclairé, l'Anglais l'appellera toujours un *nigger* et le traitera comme tel. Peut-on réclamer alors de l'indigène qu'il réponde à cette haine aveugle par de la sympathie ou de l'affection? Dans les pays qui ont conservé une semi-indépendance, l'Hindou se montre sous son caractère naturel ; là il est accessible, car il a continué à considérer l'Européen comme son égal.

V

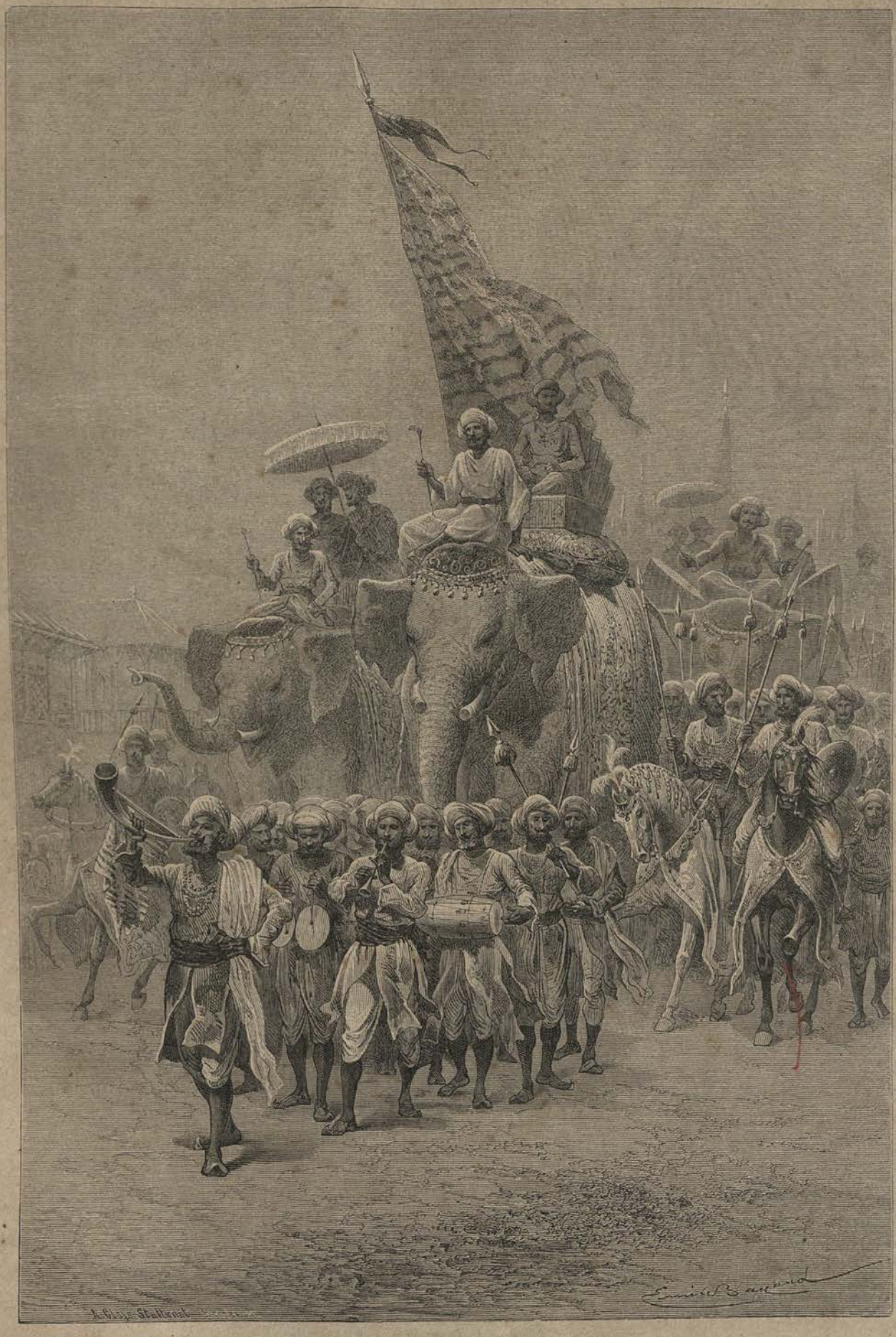
Schaumburg me rejoignit peu de jours après et mon premier soin fut d'aller, avec lui, rendre visite au colonel W..., le résident anglais, qui nous reçut très-affablement.

Les résidents sont des officiers supérieurs de l'armée anglaise, qui jouent à la cour des princes indépendants le rôle d'ambassadeurs et de représentants de la reine d'Angleterre, impératrice de l'Inde. Ils s'occupent de toutes les affaires ayant rapport aux Européens établis dans ces États et président à cet effet un tribunal spécial. Le voyageur arrivant dans une capitale hindoue doit en donner avis au résident, qui a le droit, en cas de mauvais antécédents, de lui en refuser le séjour.

Le lendemain, 11 juin, j'écrivis au Guicowar pour lui annoncer officiellement notre arrivée et lui demander entrevue ; la réponse me vint le soir même, apportée de vive voix par son secrétaire particulier, un Kayeth plein de diplomatie et parlant très-bien l'anglais. Le roi nous envoyait ses salâms et avait appris avec plaisir l'arrivée des deux voyageurs français ; mais il s'excusait de ne pouvoir nous recevoir de quelques jours, alléguant des affaires importantes. Je crus tout d'abord deviner un refus poli, mais le Kayeth ajouta que le roi devait assister le lendemain à un grand Sowari ou procession militaire et avait fait préparer dans la ville un endroit d'où nous pourrions voir toute la cérémonie. De plus, il avait donné l'ordre qu'un équipage de la cour et un éléphant fussent placés à notre disposition pendant tout le temps de notre séjour à Baroda ; cette dernière amabilité fit disparaître mes soupçons et je priai le secrétaire de porter nos remercîments au roi.

A l'heure convenue, le Kayeth Ruttanram vint nous chercher ; une foule compacte se rendant à la fête encombrait la route, et les cavaliers escortant notre voiture ne réussissaient qu'à force d'imprécations et parfois de coups à nous frayer un chemin. Les abords de la rivière étaient couverts de monde, toutes les maisons décorées de bannières et d'oriflammes. On avait préparé pour nous dans la ville une estrade avec fauteuils et tapis, dominant une longue rue que devait parcourir le Sowari.

Le Maharajah ayant acheté peu de temps auparavant un des plus célèbres diamants du monde, l'Étoile du Sud, avait décidé que ce joyau aurait les honneurs d'une entrée triomphale



L'ÉTENDARD ROYAL, DANS LE GRAND SOWARI, A BARODA.

dans sa capitale et serait conduit solennellement au temple pour y être béni par les prêtres. La foule, avide de ces spectacles, s'était rassemblée sur le parcours de la procession, et attendait impatiemment.

Je n'ai jamais eu depuis l'occasion de voir le peuple hindou sous des couleurs plus belles et plus riantes que ce jour-là. On se serait cru en Europe au moyen âge, tant les costumes et les allures de la foule qui se pressait au bas de notre estrade, rappelaient les descriptions de cette époque. Ici des paysans aux énormes turbans de toile s'avancent en se tenant par la main, le nez au vent, les yeux écarquillés, et suivent avec admiration un athlète royal, géant aux allures de spadassin. Leurs femmes gracieusement drapées dans le sarri de soie du Goujerate, surchargées de pesants ornements d'or et d'argent, s'arrêtent devant les étalages de fakirs demi-nus qui exhibent des idoles et racontent des légendes. Plus loin, des bourgeois de la ville, marchands et écrivains, vêtus de blanc, coiffés de petits turbans de couleur et l'encrier de cuivre pendu à la ceinture, forment un cercle animé; ils critiquent la nouvelle acquisition du prince, qui ne peut leur valoir que de nouveaux impôts. Des Maharates aux habits brodés d'or, la rapière au côté, des Baniahs du bazar, de pauvres Dhers demi-nus avec leurs traits farouches, leurs simples colliers de coquillages et leurs arcs et flèches, de gaies bayadères en pantalons collants, suivies de leurs musiciens, passent et repassent, au milieu de la foule du peuple.

Voici des hérauts d'armes à cheval, avec leurs longues trompettes entourées de draperies : ils font faire place à leur seigneur ; celui-ci, couvert de velours et de pierreries, le front ceint d'un *sirphej*[1], qui cache à demi sa toque, arrive en caracolant sur un cheval richement caparaçonné ; en passant devant l'estrade, il lève la tête et, nous apercevant, fait un gracieux salut ; c'est quelque jeune noble maharate qui se rend avec sa suite au palais pour joindre le Sowari. D'élégants *rātts*[2], surmontés de légers dômes dorés d'où pendent des rideaux de soie, passent traînés par quatre bœufs blancs, les cornes dorées et la bosse peinte en bleu : ce sont les équipages des dames de la cour, qui vont se poster derrière quelque treillis de marbre pour voir la cérémonie. Les rideaux s'entr'ouvrent de temps à autre, mais d'une manière si discrète que l'on n'aperçoit que deux beaux yeux curieux. De jeunes et jolies esclaves, vêtues de rose, s'accrochent aux marchepieds des voitures de leurs maîtresses, dont elles prendront peut-être demain la place.

Les scènes varient à l'infini; une magnifique girafe sellée, bridée et pompeusement harnachée, est conduite à travers les bazars par des serviteurs du roi ; elle excite sur son passage l'admiration de la multitude, qui pousse des exclamations capables d'effrayer un animal moins timide. En l'air plane un brouhaha de cris, de chants, de musique, auprès duquel le bruit d'une fête parisienne serait presque le silence. Je ne me lassais pas de contempler ce spectacle si nouveau pour moi, et qui dépassait tout ce que j'avais espéré ; j'étais frappé de l'amour du luxe et des goûts chevaleresques de ce peuple. Ruttanram, qui voyait mon admiration, me répétait sans cesse : « Ce n'est rien, Sahib; que direz-vous lorsque tout à l'heure notre grand seigneur passera devant vous entouré de son Sowari ? »

Elle arriva enfin cette procession si impatiemment attendue ; les soldats du guet firent débarrasser la voie et le plus profond silence régna parmi le peuple.

D'abord vinrent les troupes régulières du Rajah, commandées par des officiers européens, puis les corps arabes, les escadrons de cavalerie maharate, les purdassis, l'artillerie de campagne, les mousquetaires, les hallebardiers, les canonniers à dromadaire, enfin dix ou douze mille hommes de l'armée guicowarienne : le défilé dura plus d'une heure.

Derrière ces troupes, on vit s'avancer le porte-étendard royal assis sur un superbe éléphant, peint et couvert de housses brodées, soutenant un drapeau en drap d'or, de plus de douze mètres

[1] *Sirphej*, sorte de plaque d'or qui s'accroche sur le devant du turban.
[2] *Rātt*, voiture hindoue.

de haut. Autour de lui se pressent les cavaliers d'élite, chargés dans les combats de la défense de l'étendard. Armés de longues lances et de larges *tarwars*[1], les mains couvertes de gantelets d'acier, ils sont vêtus avec une richesse inouïe. Leur justaucorps de velours cramoisi, leurs culottes collantes et leurs souliers pointus font le plus parfait costume de chevalier qu'il soit possible d'imaginer. Les uns portent un petit morion d'acier retenu par le turban et une cotte de mailles sarrasine; d'autres ont d'épaisses cuirasses en peau de buffle richement brodées. Les pointes de leurs lances sont argentées et leurs boucliers, en peau de rhinocéros transparente, sont ornés de bosses en or.

Après eux vient un vrai orchestre de tambours de toutes formes et de toutes grandeurs,

CAVALIERS DE LA GARDE DU ROI DE BARODA.

depuis l'immense paire de grosses caisses portées par les éléphants ou les chameaux jusqu'au petit tam-tam ; ces instruments sont plus beaux à voir qu'agréables à entendre. Suivent les nobles et barons du royaume ; chacun d'eux, couvert d'or et de pierreries, monte un magnifique cheval dont la robe se distingue à peine sous les harnais et les brides plaqués d'argent et la riche housse brodée. Ils passent fièrement, lance au poing, faisant cabrer leurs coursiers à la manière maharate ; autour d'eux se pressent leurs serviteurs, portant leurs bannières et les hérauts qui s'égosillent à proclamer la gloire et la magnificence de leurs maîtres. Ce froissement de riches étoffes, ce cliquetis d'épées et de bijoux, ces beaux jeunes gens sur leurs chevaux bondissants,

[1] *Tarwar*, sabre recourbé.

LE ROI DANS LE GRAND SOWARI, A BARODA.

toutes ces plumes, ces lances, ces banderoles forment un cortége étincelant, auprès duquel pâlissent nos plus grandes cérémonies.

La noblesse est suivie par les hauts fonctionnaires du royaume, les ministres, les gouverneurs de provinces, les grands prêtres et les principaux courtisans. Chacun de ces grands personnages est monté sur un bel éléphant, dont l'immense couverture de velours à franges d'or traîne jusqu'à terre. Quatre-vingts éléphants défilent ainsi, d'un air grave et majestueux : on voit que ces intelligents animaux apprécient la richesse de leurs ornements; la plupart ont la trompe et le front peints de dessins fantastiques et portent sur la tête de hautes aigrettes de plumes blanches. Chaque dignitaire est assis les jambes croisées, dans un riche haodah [1] d'argent, et au-dessus de lui s'étale un splendide parasol, dont le degré de richesse indique le rang occupé à la cour. Cette partie de la procession était réellement féerique. Avec quel goût cette cérémonie avait été ordonnée! comme tous ces soldats, ces cavaliers, ces éléphants avaient été habilement groupés pour frapper l'esprit de la multitude! Comme l'attention avait été adroitement entretenue par cette magnificence progressive jusqu'au roi, le point culminant du Sowari!

Le voilà qui approche, précédé de sa famille, ses filles et ses fils montés sur de superbes éléphants. Celui sur lequel il siége lui-même est un animal gigantesque. L'haodah, en or massif, présent de la reine d'Angleterre, est tout étincelant de pierreries. Le Guicowar y est assis sur des coussins brodés; il porte une riche tunique en velours rouge, sur laquelle se détache une profusion de magnifiques bijoux; son turban porte une aigrette en diamants où étincelle la fameuse *Etoile du Sud*. Derrière lui se tient le premier ministre, dont le costume égale celui de son maître en richesse. Sur chaque côté de l'éléphant, deux hommes élégamment vêtus sont debout sur des marchepieds; l'un d'eux porte le houkah donné au prince par le vice-roi de l'Inde, et les autres agitent des éventails de plumes de paon. Parmi eux se trouve aussi le héraut du roi, qui de minute en minute déploie un large drap d'or en s'écriant : « *Srimunt Sircar! Khunderao Guicowar! Sena Khâs Khel! Shamshar Bahadour!* » ce qui signifie : « Voici le roi des rois, Khunderao Guicowar, dont l'armée est invincible et le courage indomptable. » A ces mots, la foule se prosterna jusqu'à ce que l'éléphant fût passé. L'animal, entièrement caché sous des ornements, semblait une montagne d'or étincelante de diamants; des hommes l'entouraient en brûlant des parfums, dont la fumée bleuâtre donnait à la scène quelque chose de mystique.

Quand le roi passa devant notre estrade, nous nous levâmes pour le saluer, et il nous répondit par un gracieux sourire et un geste de la main. Peu après nous entendîmes tonner les canons annonçant le moment de la bénédiction solennelle; puis le cortége repassa dans le même ordre et ce ne fut qu'à huit heures que nous regagnâmes le bungalow du capitaine. Je croyais rêver, ce soir-là, en me rappelant toutes les magnificences de la journée.

VI

Le 16 juin, Ruttanram vient nous inviter de la part du roi à nous rendre au palais; il monte avec nous en voiture et une heure après nous descendons devant l'entrée principale, simple perron de quelques pieds de haut, sur lequel se tiennent les grand'gardes écossaises. On nous présente les armes et nous montons un de ces étroits et sombres escaliers que j'ai déjà décrits. Les appartements, que nous traversons, sont décorés de tentures et d'un ensemble assez riche. Nous arrivons enfin à l'immense terrasse supérieure, sur laquelle s'élèvent de tous côtés des

[1] *Haodah*, siége de gala, qu'on place sur le dos des éléphants.

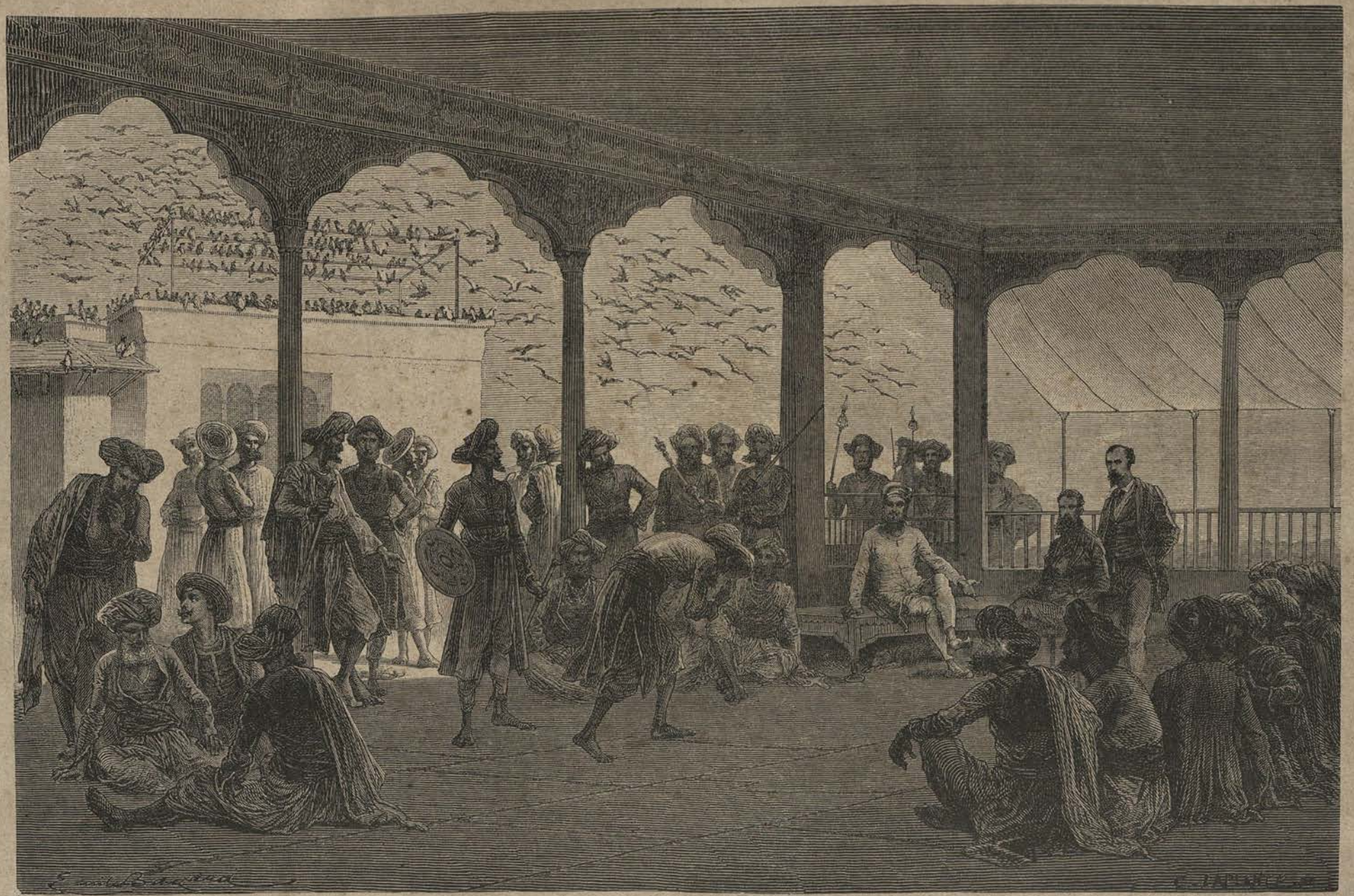
kiosques et des pavillons, quelques-uns ayant jusqu'à quatre étages. Cette masse de constructions plantées au sommet d'un édifice presque tout en bois et dont les fondations trempent dans un sol humide, dénote beaucoup d'audace de la part des architectes et encore plus de confiance de la part du roi ; les termites pourraient bien un jour faire écrouler cet imposant amas.

La surface que couvre ce palais est telle que la terrasse forme un labyrinthe de cours et de corridors, nécessitant un guide. Nous longeons une galerie dont le sol est littéralement couvert de souliers ; c'est l'antichambre royale. L'étiquette orientale oblige tout visiteur à laisser ses chaussures à la porte avant d'arriver en présence du roi, de même que chez nous il est d'usage d'ôter son chapeau. Collection complète depuis le riche soulier doré à la pointe d'un pied de long jusqu'à la microscopique pantoufle de soie. Un bon courtisan eût pu, en examinant ces souliers, nous indiquer le rang, la caste et l'âge de toutes les personnes en ce moment chez le roi. Notre titre d'Européen nous exempte de cette coutume et nous entrons bottés dans la longue verandah où le Rajah tient sa cour.

Un *tchoubdar*, huissier à bâton d'or, nous fraye un passage à travers la foule de solliciteurs, d'officiers et de courtisans ; il annonce notre arrivée au prince par le *Majarah! Salâm!* d'habitude. Le roi se lève, fait quelques pas vers nous et, Ruttanram nous ayant présentés, il nous serre à chacun la main et nous fait asseoir à côté de lui sur un large banc de bois, élégamment sculpté, qui lui sert de trône. Ce banc est le seul meuble de la galerie, hors l'escabeau de Bhao Sahib, général en chef des armées. Les autres personnes, quel que soit leur rang, s'assoient par terre dans la posture habituelle aux Orientaux. C'est donc une haute marque de considération que d'être admis sur le banc royal. Quoique très-sensible à cet honneur, j'eusse préféré une bonne chaise. Mais le Guicowar [1], détestant les coussins comme une invention efféminée, les a bannis de la salle du trône.

Les premiers moments de notre entrevue furent assez silencieux. Après l'échange des politesses d'usage, le roi me demanda la permission de continuer son houkah, et pendant que je causais avec Bhao Sahib, il resta comme absorbé dans cette opération intéressante ; en réalité il voulait étudier nos physionomies avant d'engager la conversation. Je lui rendis la pareille et j'eus tout le loisir de voir à quel homme j'avais affaire. Il était vêtu d'une manière qui contrastait fortement avec son costume du Sowari ; habillé avec goût en toile blanche et chaussé à l'européenne, il n'avait sur lui ni la moindre broderie, ni le plus petit bijou. C'est un homme d'environ quarante-cinq ans, aux formes robustes et régulières, au dos un peu voûté. Sa figure est brunie par le soleil, mais la teinte naturelle de sa peau est assez claire ; ses traits caractéristiques donnent tout de suite une parfaite idée de cet homme remarquable, qui réunit à une excessive bonté dans ses rapports ordinaires une cruauté inouïe dans d'autres circonstances.

[1] Le nom de Guicowar, que les souverains maharates de Baroda n'ont voulu abandonner pour aucun autre titre et dont ils se montrent très-fiers, signifie en maharati *gardeur de bestiaux*. Ils descendent en effet d'une de ces familles de Kounbis ou paysans maharates, qui, après le règne d'Aurangzeb, se rangèrent sous la bannière des Peichwahs et envahirent l'empire Mogol. Pillaji Guicowar, le fondateur de la dynastie, commandait une partie de l'armée de ces princes ; il s'empara en 1724 de tout le royaume de Goujerat et de Kattywar. De domestique du Peichwah Baji Rao, il s'était élevé par son talent au grade de général ; imitant Scindiah et Holkar, il se rendit indépendant et envahit tour à tour les pays environnants, non pour agrandir son territoire, mais pour remplir ses trésors, puis mourut après avoir porté le pillage et le désordre dans les plus riches provinces du Rajpoutana et du Malwa. Ses successeurs luttèrent contre Scindia et les Anglais. Grâce à leur politique adroite, ils ne perdirent que de petites portions de leur territoire. L'un des derniers princes fut obligé d'implorer la compagnie des Indes contre sa garde arabe révoltée ; ennuyés de la tranquillité du pays, ces mercenaires avaient sommé le roi de recommencer les expéditions de pillages et, sur son refus, le retenaient prisonnier dans son palais. Les troupes anglaises battirent les Arabes près de Baroda, et sous prétexte d'empêcher les désordres de se renouveler, établirent plusieurs camps permanents dans les États du Guicowar, camps que celui-ci s'engagea par traité à entretenir à ses frais. Le souverain actuel, Khunderao, gouverne un des plus vastes royaumes indépendants de l'Inde, comprenant tout le Goujerat, la péninsule du Kattywar et les provinces de Mhye et Rewa Kanta. Ses revenus directs et indirects atteignent près de trois crôres de roupies, ou soixante-quinze millions de francs.



LA COUR DU GUICOWAR, ROI DE BARODA.

Il porte une légère barbe courte, qu'il a soin de tenir hérissée, à la manière maharate, en la brossant à rebrousse-poil, et sa tête est complétement rasée, moins une petite mèche au sommet de la nuque. Ses manières sont pleines de courtoisie et d'affabilité, mais plutôt bourgeoises ; il paraît qu'au lieu de se tenir inaccessible comme les autres Rajahs, il ouvre son palais à tous ceux qui ont à lui soumettre une réclamation ou à lui apprendre quelque chose.

Après qu'il eut donné son houkah à un serviteur, il commença à me questionner sur l'objet de mon voyage et sur la longueur du séjour que je comptais faire à Baroda. Il fut charmé de voir que je lui répondais directement dans son idiome goujerati. Pendant quelques heures nous causâmes : il passa en revue avec intérêt tous les États de l'Europe, me demandant leur importance, leur revenu, leur forme de gouvernement, leurs rapports entre eux. Il paraissait assez au courant des affaires de la France, de l'Angleterre et de la Russie, et l'accroissement du pouvoir moscovite dans l'Asie centrale le préoccupait beaucoup ; les autres nations lui étaient inconnues. Au moment de nous séparer, il me serra la main en m'exprimant le plaisir qu'il ressentait de ma visite et je crus comprendre que ce n'était point là une simple phrase de circonstance. Il entrevoyait dans notre séjour un sujet de distraction, et cela suffisait pour un homme d'un caractère si capricieux. Il me fit promettre que je viendrais le voir tous les matins pendant mon séjour à Baroda, et comme je présentais quelques excuses, en m'appuyant sur le trajet considérable qui séparait ma demeure du palais, il m'annonça qu'il me faisait préparer une résidence dans un lieu plus rapproché. Après la cérémonie du pânsopari, je me retirai. L'affabilité du roi, l'estime qu'il avait témoignée pour la France, me semblaient de bon augure. Les terribles obstacles qu'on m'avait signalés à Bombay, s'évanouissaient.

La promesse du roi en tout cas n'était pas vaine, car, quelques jours après notre visite, on vint nous annoncer que notre nouvelle demeure du Moutibâgh était préparée.

Le Moutibâgh, ou *jardin des Perles*, est un élégant palais d'été, à une petite distance des faubourgs. Une longue rangée d'édifices de construction hindoue occupe un côté du jardin, qui est planté d'arbres fruitiers et de jolis bosquets; des statues, des jets d'eau, des kiosques en font un endroit charmant, et un énorme pavillon au centre renferme un musée considérable de curiosités européennes. Auprès du palais s'étend un bois d'arbres gigantesques parcouru par de belles routes.

Notre résidence était embellie par tout ce qui rend la vie agréable dans ces pays, la fraîcheur, l'ombre, un luxe confortable et une vue riante. Mais là ne se bornait pas l'hospitalité du roi : un nombreux domestique avait été mis à notre disposition et notre table était entretenue à ses frais des mets les plus recherchés et des meilleurs vins d'Europe.

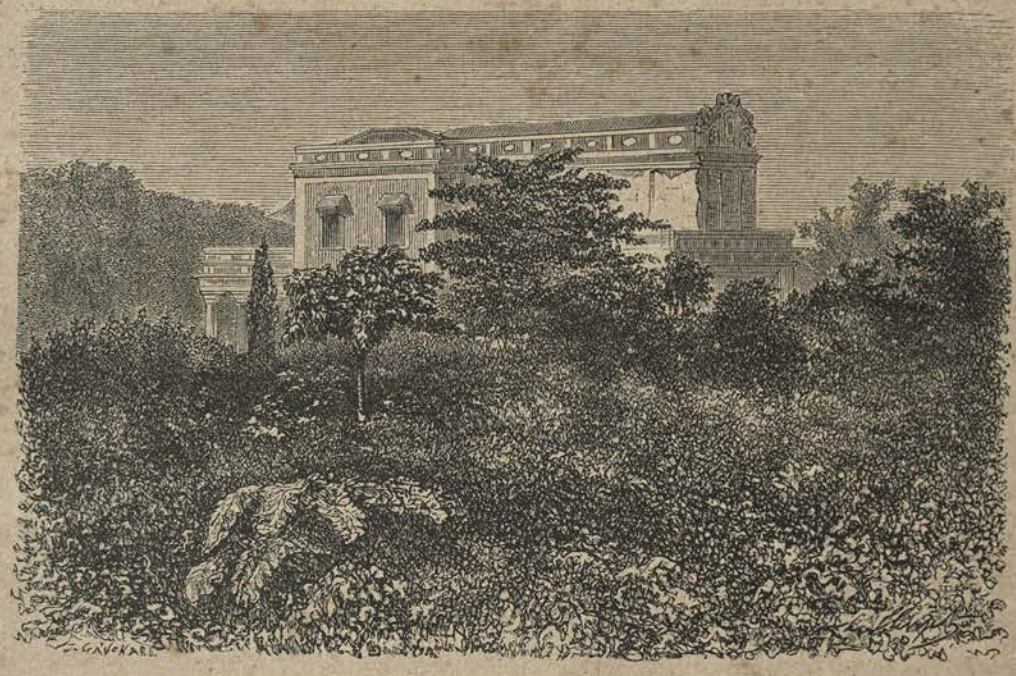
Une fois installé au Moutibâgh, je devins un des hôtes assidus du palais ; tous les matins je m'y rendais en voiture et passais plusieurs heures avec le Guicowar. Le temps, fort mauvais, ne nous permettait pas de commencer les excursions et les chasses que le Rajah se promettait de faire avec nous. L'amitié que le roi me témoignait semblait croître de jour en jour, et tous les courtisans, attentifs aux fantaisies du maître, me manifestaient le plus grand empressement. Je vivais ainsi de cette existence de cour, si semblable à ce que vit l'Europe au moyen âge.

Parmi mes nouveaux amis, un de ceux que j'estimais le plus était Bhao Sahib, le favori du roi. La franchise de ses manières et l'estime qu'il me témoignait sans y mettre la vulgarité des autres courtisans, me plurent, et nous devînmes par la suite très-intimes. Doué d'un caractère énergique et de beaucoup de talent, il était arrivé peu à peu au poste éminent de général en chef des armées du roi et s'était rendu si utile au souverain par ses conseils que celui-ci voulait l'avoir toujours auprès de lui.

Le matin à son réveil, le Guicowar appelait Bhao et n'ouvrait les yeux que lorsque ce fidèle serviteur était devant lui; « afin, me disait-il, que la première personne que j'aperçois, me pro-

duise une impression agréable; car c'est de la bonne ou mauvaise disposition du matin que dépendent les affaires du reste de la journée. » Le roi nous avait réservé un pavillon dans son palais, où nous pouvions passer les heures de la sieste sans retourner au Moutibâgh. Schaumburg y avait établi son atelier, où il peignait les portraits du roi et de Bhao et quelques vues de Baroda; nous y recevions de continuelles visites.

Pendant que le prince s'occupait de l'État ou se reposait, le pavillon des Sahibs devenait le rendez-vous de tous les jeunes nobles du palais ; nous formions une bruyante réunion, les uns chantant, les autres récitant des histoires hindoues, et souvent l'un des tchoubdars devait nous prier de respecter la sieste royale. Le fils unique du Rajah, Bappou Sahib, un enfant de quatorze ans, d'un caractère timide, s'était pris d'une vive affection pour nous et ne quittait plus notre appartement. Il étudiait un peu l'anglais avec moi, me regardait dessiner, m'apportait des sucreries ou des gâteaux que sa mère me priait d'accepter. Les dames du zenanah avaient entendu parler des visiteurs étrangers; notre présence piquait fortement leur curio-



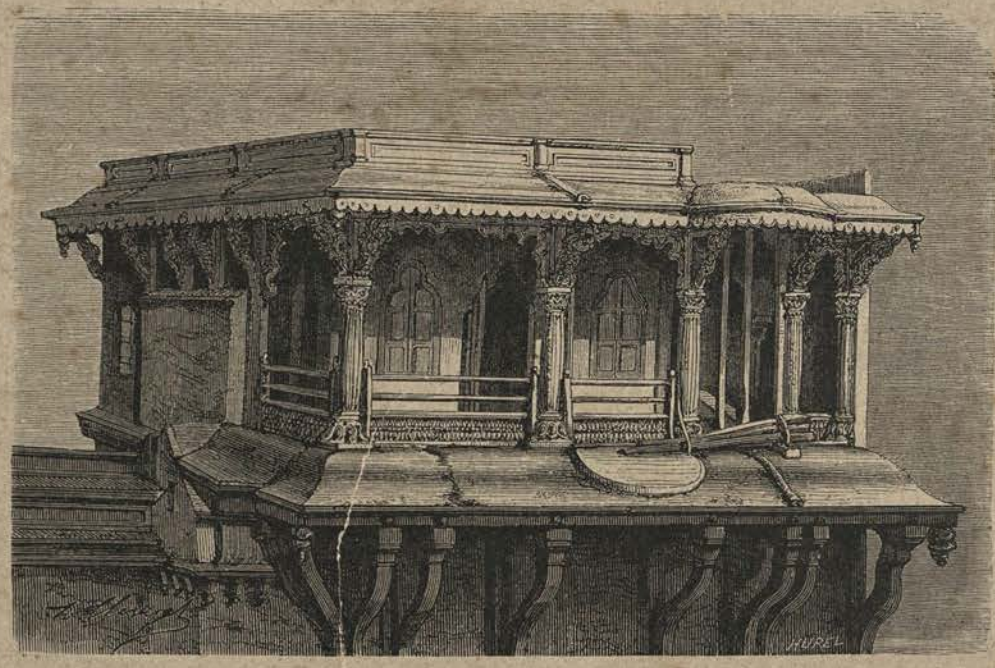
NOTRE RÉSIDENCE DU JARDIN DES PERLES.

sité. Souvent, en rentrant le matin dans le pavillon, je m'apercevais que nos livres avaient été ouverts, nos couleurs touchées. La fille du roi, qui n'avait encore que onze ans, mais déjà grande et formée, envahissait quelquefois nos appartements avec son essaim de jeunes esclaves. D'abord un peu effrayées par notre présence, ces demoiselles étaient devenues familières, renversaient les chaises et les chevalets et faisaient retentir les voûtes de leurs rires. Tout le monde enfin dans le palais nous considérait comme des amis du souverain et nous traitait comme tels. Khunderao donnait du reste lui-même l'exemple : le matin, en nous voyant arriver, il nous accueillait avec un sourire d'une amabilité extrême, venait à notre rencontre et nous serrait la main. Aussi les courtisans étaient-ils tous aux petits soins et j'avais à recevoir leurs salâms pendant plus d'une demi-heure.

Le palais de Baroda n'a rien de curieux: son immensité seule frappe. Quant aux appartements, ils sont ornés avec beaucoup de luxe, et peu de goût; les meubles et les objets de fabrication européenne y jurent avec les tentures hindoues et les colonnes sculptées.

Le trésor royal occupe de grandes chambres à murs épais, fermées de portes en fer, que

gardent de nombreuses sentinelles. J'en visitai l'intérieur, conduit par Bhao Sahib. Le peu de clarté des chambres où sont enfermés les joyaux de la Couronne, m'ayant empêché de les examiner, le roi les fit apporter dans notre pavillon. Les domestiques déposèrent sur les tables et les chaises cette éblouissante collection, tout ce que l'on peut imaginer de plus beau en fait de pierreries, des rivières de diamants, des diadèmes, des colliers, des bagues, des bracelets, la plupart provenant du pillage des trésors du Meywar, du Goujerate, du Malwa, avec des costumes, des manteaux brodés de perles et de pierres précieuses, d'une richesse inouïe. Parmi ces bijoux, dont la valeur se compte par centaines de millions, se distinguait un collier que le Guicowar venait de faire monter et sur lequel brillaient la fameuse *Étoile du Sud*, l'*Étoile de Dresde* et autres diamants d'une grosseur remarquable, sans doute le plus riche collier du monde. Le trésor des Guicowars est célèbre dans l'Inde et nul autre Rajah ne peut rivaliser avec eux sur ce point.



PAVILLON DE LA REINE, DANS LE PALAIS DE BARODA.

Khunderao vint sur ces entrefaites et me trouva admirant un magnifique costume hindou : l'habit, les pantalons et l'écharpe en soie noire étaient couverts de broderies délicates en perles, en rubis et en émeraudes ; les souliers, les épaulettes, le turban resplendissaient de diamants. J'avouai au roi que je n'avais jamais rien vu d'aussi beau, même aux expositions de Paris et de Londres.

Une idée bizarre traversa son esprit ; pendant que je lui faisais ces compliments, il me pria de revêtir moi-même le costume : il serait heureux, me disait-il, de jouir de l'effet d'un si bel habit porté par un autre. Je savais que, d'après l'étiquette, personne ne pouvait sous peine de lèse-majesté jeter sur ses épaules le manteau royal ; mais j'étais hors de cette loi, je passai dans une pièce voisine pour mettre le costume. Les domestiques me vêtirent au complet ; le collier de l'Étoile du Sud fut passé à mon cou, les insignes de l'ordre de l'*Étoile de l'Inde* attachés sur ma poitrine ; je coiffai le diadème royal et, au sortir de la chambre, je fus accueilli par les acclamations de « Salâm ! Guicowar Maharaj ! » J'y répondis avec beaucoup de sérieux ; quant au véritable Guicowar, il était ravi de me voir si bien comprendre la plaisanterie. Les nobles vinrent me présenter leurs marques de respect et Khunderao insista pour que je conservasse ma nou-

velle dignité pendant une heure au moins: j'étais écrasé sous le poids énorme de ces bijoux et j'abdiquai avec grand plaisir ma pourpre d'occasion.

A quelque temps de là, je causais avec le Guicowar de l'armée régulière qu'il a organisée, et je le complimentai du résultat obtenu. Les troupes, habillées et armées comme les cipayes de l'armée anglaise et commandées par des officiers européens, constituent une force bien disciplinée de quinze mille hommes, infanterie, cavalerie et artillerie ; sur elles s'appuie l'armée irrégulière, dont le chiffre ne peut être fixé, mais que l'on peut évaluer à plus de cinquante mille hommes. L'un des régiments porte le costume des grand'gardes écossaises de la reine d'Angleterre; il est monté avec un grand luxe. Une des batteries d'artillerie, destinée au service spécial du roi, a des canons en argent ; on la décore du nom pompeux de *Dulbadul* ou le « Nuage de fumée. » Ces deux corps forment la garde royale avec un régiment de cavalerie, appelé la Hazrêt Paga et composé seulement de nobles maharates.

Le Guicowar, qui est passionné pour l'art militaire, me demanda s'il me serait agréable d'assister à une revue, et le lendemain à trois heures, Bhao Sahib me prévenait qu'une revue de troupes allait avoir lieu et que le roi lui avait ordonné de nous y accompagner. Un équipage de la cour nous conduisit au champ de parade, où nous trouvâmes toute l'armée en ligne ; des chevaux de selle avaient été préparés pour nous, et le général Devine, un Irlandais, commandant la division, vint nous rejoindre avec son état-major. Je fus très-confus d'apprendre de lui que la revue était donnée spécialement en notre honneur. Nous nous plaçâmes, Schaumburg et moi, entre le général et Bhao Sahib, et, suivis de l'état-major, nous défilâmes devant les lignes. A notre approche chaque régiment présenta les armes ; les musiques militaires jouaient le *God save the queen!* que les Rajahs ont adopté comme hymne royal. Les troupes exécutèrent ensuite plusieurs manœuvres dont le général voulut me laisser la responsabilité ; je dus m'être acquitté assez bien de mon rôle de commandant, car Bhao m'assura que je méritais d'être fait général tout de suite. Rentré au palais, je trouvai le roi impatient de savoir l'effet que nous avait produit cette revue ; enchanté de savoir qu'elle nous avait satisfaits, il me proposa d'en ordonner une autre pour la semaine suivante; mais j'eus compassion des pauvres soldats et je déclinai cette offre gracieuse.

Le Guicowar entretient à sa cour un grand nombre de bouffons ; les plaisanteries de ces personnages importants, parfois du plus mauvais goût, n'épargnent personne. Rangés autour du trône, ils attaquent de leurs saillies les nobles qui viennent saluer le roi et il faut souvent à ces grands seigneurs toute la dignité hindoue pour conserver leur gravité. Ils jouent mille tours aux courtisans, attachent leurs écharpes, font tomber leur turban ; quelquefois le noble ainsi insulté se venge d'eux en les faisant assassiner. Quant au roi, plus la plaisanterie est réussie, plus il rit à se tordre sur son banc; tout cela dans l'intimité de la cour: dès qu'il y a une cérémonie ou une circonstance officielle, la dignité calme de l'Hindou reprend le dessus.

De nombreuses et jolies jeunes filles, couvertes de bijoux et vêtues de légers sarris, se mêlent à la foule bigarrée qui remplit le palais. Ce sont des bayadères et elles ont liberté entière de pénétrer où il leur plaît. Elles arrivent jusqu'au roi, s'assoient par terre, causent avec le plus grand sans-gêne. Ce curieux privilége accordé aux bayadères est des plus utiles : leur présence supplée un peu à l'absence des dames enfermées dans leur zenanah.

Le soir, les luths résonnent de tous côtés, les chambres et les terrasses sont illuminées, des cercles brillants se forment autour de ces charmantes Nautchnis, dont les chants et les danses donnent au palais un aspect de fête. Pendant ce temps le roi et ses ministres tiennent leur *kutchery* (conseil privé), et discutent les affaires d'État, en fumant leur houkah; quant à nous, ce n'est guère que vers dix heures que nous regagnons notre solitude du jardin des Perles.

VII

Vers la fin du mois de juin, les pluies nous laissèrent un peu de répit et le Guicowar profita de cette interruption de la saison pour commencer la série de fêtes qu'il s'était promis de nous donner. Ce ne furent plus que chasses, joutes, combats ; chaque jour amenait un nouveau programme.

La cour des Guicowars est la seule de l'Inde qui ait conservé jusqu'à nos jours les anciennes coutumes du moyen âge, dans leur splendeur primitive. L'appauvrissement de leurs États a obligé la plupart des autres Rajahs de dépouiller ces grandes cérémonies de beaucoup de leur luxe, et chez quelques autres l'influence anglaise a fait introduire des usages européens qui s'allient mal avec le goût du pays.

Les luttes d'athlètes ou d'animaux sont, de tous les divertissements, ceux que le Guicowar préfère ; il y dépense des sommes énormes. D'un caractère ardent et un peu sanguinaire, il aime avec passion ces jeux palpitants et cruels dans lesquels la vie des hommes est toujours en danger. Il organise lui-même tout ce qui y a rapport et pour ces fêtes il est d'une générosité qui va jusqu'à l'extravagance.

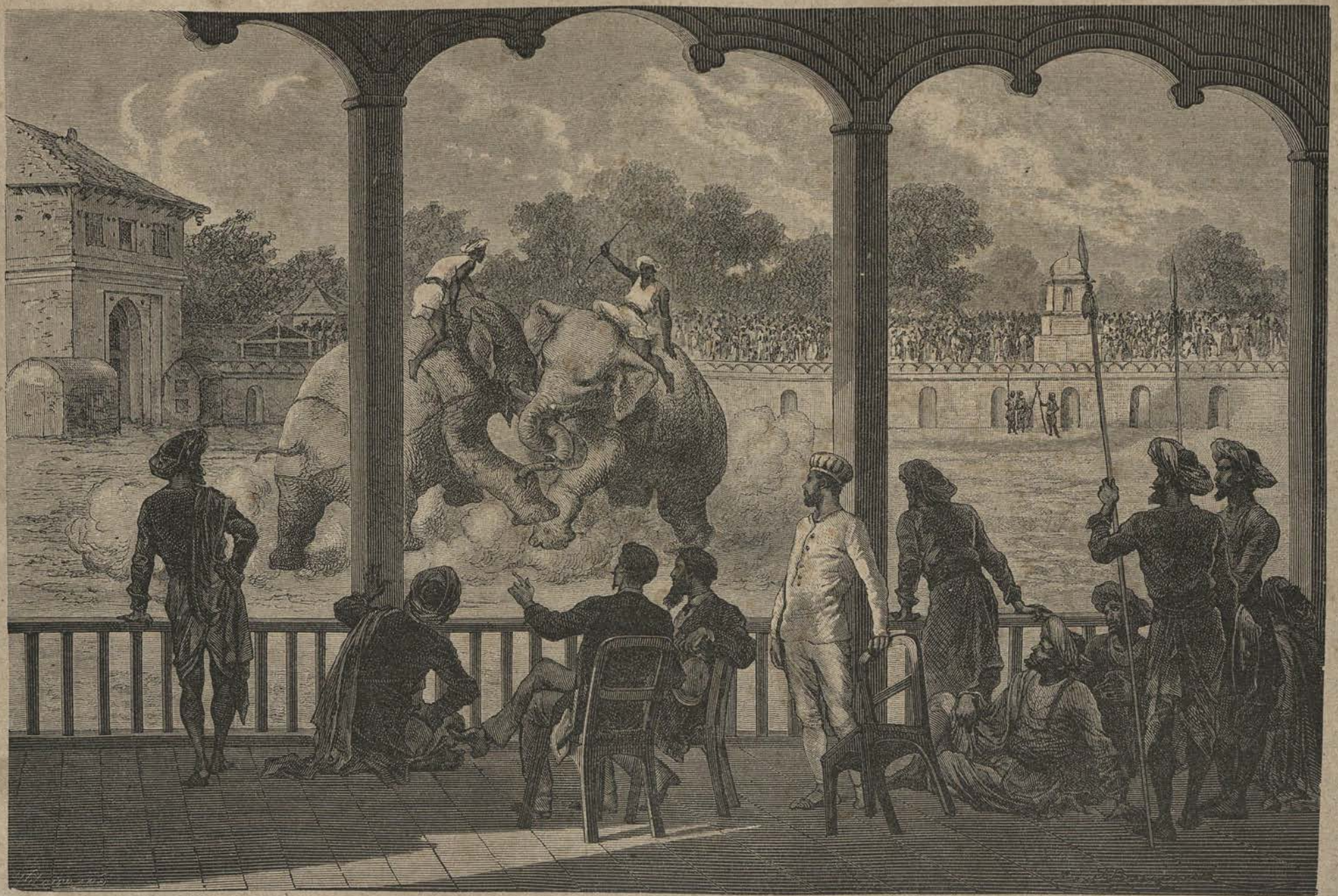
Ses parcs renferment un grand nombre d'éléphants employés spécialement pour les combats, et une semaine se passe rarement sans un de ces spectacles. L'éléphant, qui est en général un animal d'une grande douceur, peut être amené par un système de nourriture excitante à un état de rage que les Indiens appellent *musth ;* il devient alors furieux et attaque tout ce qui se présente à lui, hommes ou animaux. Les mâles seuls sont susceptibles d'être musth ; pour obtenir ce résultat il faut généralement les nourrir pendant trois mois de sucre et de beurre.

Le Maharajah m'annonça un jour, avec un bonheur évident, que les préparatifs étaient terminés et que le lendemain aurait lieu le premier combat d'éléphants. Nous allâmes voir les deux animaux qui devaient lutter et sur lesquels de nombreux paris étaient déjà engagés. Ces deux énormes bêtes, chargées de chaînes en fer d'un poids considérable, étaient enfermées chacune par une clôture épaisse. Une foule compacte se pressait tout autour, louant ou critiquant les qualités ou les défauts de chaque animal. Le roi allait et venait au milieu des courtisans, comme un simple particulier, gesticulant et criant comme les autres. Les paris marchaient avec entrain et j'en fis quelques-uns avec le Rajah, Bhao et plusieurs nobles, simplement pour suivre l'exemple général, car j'eusse été fort embarrassé de savoir pourquoi je donnais la préférence à l'un des éléphants plutôt qu'à l'autre.

Le lendemain, Harîbâdada, le grand veneur, vint nous chercher en voiture au Moutibâgh pour nous conduire à l'*Hâghur*, ou arène des éléphants. Celle-ci se trouve dans l'ancien palais des Nawabs du Goujerate, édifice d'une assez grande antiquité. Un beau portique conduit dans une vaste cour entourée de bâtiments en briques, avec revêtements de pierres sculptées, dont l'ensemble a beaucoup du style François Ier. Après avoir traversé des appartements sombres et abandonnés, nous entrâmes dans la loge du roi, où se trouvaient déjà réunis les principaux courtisans. Trois fauteuils avaient été préparés pour nous et le roi, et des coussins pour les nobles. L'arène, que nous dominions en entier, a la forme d'un vaste parallélogramme de trois cents mètres de long sur deux cents de large ; elle est complétement entourée de murailles épaisses ; un grand nombre de portes étroites permettent aux hommes d'entrer ou de sortir, sans que l'éléphant puisse les suivre. Le sommet des murs est garni d'estrades, livrées à la multitude, qui paraît passionnée pour ces sortes de spectacles ; les toits des maisons voisines, les arbres même, sont couverts d'une foule bigarrée et bruyante comme à toutes les fêtes. Sur un tertre élevé se groupent les éléphants femelles, qui semblent prendre grand plaisir à ce spectacle. Dans

l'arène même sont les deux mâles, enchaînés chacun à l'une des extrémités ; ils expriment leur fureur par des sons de trompe et enfoncent avec rage leurs défenses dans le sable. Par un curieux instinct, l'éléphant *musth* reconnaît toujours son *mahout* ou cornac, et s'en laisse approcher même dans cette circonstance. De gracieux jeunes gens, presque nus, se promènent par groupes ; ce sont les *sâtmariwallah*, qui remplissent ici le même rôle que les *toréadors* dans les combats de taureaux et que l'on me permettra d'appeler *éléphantadors*. Ils ne portent qu'un léger turban de couleur et un petit caleçon très-collant, qui ne doit offrir aucune prise à la trompe de l'éléphant. Les plus agiles ont pour seule arme une cravache en nerf de bœuf et un voile de soie rouge ; d'autres sont munis de longues lances, et enfin un petit nombre portent une fusée, placée au bout d'un bâton et une mèche allumée. Ces derniers ont la mission la moins brillante et la plus grave : ils doivent se poster dans différents points de l'arène et accourir pour sauver l'éléphantador en danger. Ils se placent devant l'animal en furie et font éclater sur lui leur fusée ; l'éléphant effrayé recule et l'on peut alors secourir le blessé. Mais il ne leur est permis d'user de ce moyen que lorsque le danger est réel ; s'ils se trompent, ils sont réprimandés ; s'ils laissent tuer l'éléphantador, ils sont punis sévèrement. Tous ces jeunes gens, généralement choisis parmi les plus beaux et les mieux faits, sont d'une agilité surprenante.

Quelques instants après notre arrivée, Sa Hautesse le Guicowar entra dans la loge et prit place entre nous deux ; le signal fut donné et l'arène évacuée pour le *kousti* (lutte). Les mahouts prennent place sur le cou de leur éléphant, les chaînes sont enlevées et les deux animaux se trouvent en présence. Après un instant d'hésitation, ils marchent l'un vers l'autre, la trompe levée et rugissant. La rapidité de leur course va en augmentant et la rencontre a lieu au centre de l'arène. Leurs fronts se heurtent avec un bruit formidable et la violence du choc est telle que leurs pieds de devant perdent terre et qu'ils restent arc-boutés l'un contre l'autre. Chacun d'eux voit avec fureur le mahout de son adversaire et tâche de le saisir. La lutte s'engage, les trompes s'enlacent comme des bras, et les cornacs ont quelquefois à se défendre avec leurs piques. Pendant quelques minutes, les éléphants restent front contre front, jusqu'à ce que l'un d'eux, se sentant plus faible, voit qu'il va être vaincu. Ce moment est critique, car l'animal sait bien que pour fuir il doit présenter le flanc à son ennemi, qui peut le percer de ses défenses ou le renverser. Aussi le vaincu, réunissant toutes ses forces, repousse d'un seul coup son adversaire et prend la fuite. Le combat est décidé, des clameurs éclatent de tous côtés et les assistants s'occupent plus de leurs paris que des éléphants. Il s'agit alors d'emmener le vaincu et de laisser le champ libre au vainqueur. Des hommes arrivent portant de grandes pinces en fer dentelées et dont les manches très-longs sont réunis par un ressort. Ils lancent avec adresse une de ces pinces à un des pieds de derrière de l'animal ; par l'effet du ressort, cette pince y reste fixée, les longs manches s'engagent alors entre ses jambes et les dents entrant à chaque pas un peu plus dans la peau, l'éléphant s'arrête court. Immédiatement, il est entouré, enchaîné, lié et conduit par une troupe d'hommes armés en dehors de l'arène. Le vainqueur y reste seul ; son mahout en descend, la pince est retirée et le *sâtmari* commence. C'est le second acte, c'est-à-dire le combat entre l'éléphant et les hommes. L'Hâghur est envahie par les éléphantadors et les porte-fusées, et cette brillante troupe se précipite en criant vers l'animal. Celui-ci, ahuri par cette invasion subite, reste indécis ; mais bientôt il reçoit un coup de cravache sur la trompe, des lances le piquent de toutes parts, et furieux il s'élance sur un des assaillants. L'un d'eux passe devant lui en agitant son voile rouge ; l'éléphant le poursuit, mais, continuellement taquiné, il change souvent de direction et ne saisit personne. Après un quart d'heure d'efforts inutiles, il comprend enfin son erreur et, changeant de tactique, il attend son adversaire. Alors un des meilleurs éléphantadors s'avance vers lui, lui donne un vigoureux coup de cravache,



COMBAT D'ÉLÉPHANTS, A BARODA.

et bondit de côté au moment où la trompe va le saisir. Mais l'éléphant ne le quitte plus, cette fois il a choisi son ennemi et rien ne peut le lui faire abandonner ; il ne reste plus au coureur qu'à gagner une des petites portes et à sortir de l'arène. L'animal, aveuglé par la furie, vient frapper la muraille, et se figurant tenir enfin son assaillant, piétine le sol avec rage.

Quiconque n'a pas vu un éléphant dans un de ces combats, ou à l'état sauvage, ne peut se faire une idée de la rapidité de sa course : un homme poursuivi qui aurait à parcourir une distance d'un peu plus de deux cents mètres sans rencontrer d'abri serait infailliblement perdu. Dans ce premier combat auquel j'assistais, l'éléphant poursuivait avec acharnement un jeune homme, excellent coureur et, malgré les coups de lance qui l'assaillaient, ne le perdait pas un instant de vue. Éperdu, le fuyard voulut gagner une des issues ; mais, au moment où il l'atteignait, la trompe de l'animal le saisit au poignet ; il fut enlevé en l'air et jeté avec force contre terre. Une minute de plus et l'énorme pied déjà levé lui écrasait le crâne, quand un des porte-fusées, se précipitant au-devant de l'éléphant, le couvrit de flammes ; l'animal épouvanté s'enfuit en rugissant.

Enfin les trompettes sonnent, et les éléphantadors disparaissent par les étroites issues. L'éléphant ne comprend pas cette fuite soudaine et paraît s'attendre à quelque attaque imprévue. Une porte s'ouvre et un cavalier maharate entre dans l'arène, la lance au poing, monté sur un élégant cheval. Il vient en caracolant devant notre estrade et fait un gracieux salut. Je remarque que le cheval a la queue coupée très-court et l'on m'explique que c'est afin d'empêcher que l'éléphant ne puisse la saisir. Celui-ci accourt avec fureur la trompe levée, afin d'anéantir l'être qu'il hait le plus. Il a en effet pour le cheval une aversion toute particulière, qu'il manifeste même dans ses moments de plus grande douceur.

Ce troisième acte du combat est le plus gracieux. Le cheval, admirablement dressé, ne bouge que sur l'ordre du cavalier, et celui-ci permet à l'éléphant de le toucher presque avec la trompe, avant de le faire bondir de quelques pas. Il attaque de sa lance l'énorme bête, tantôt en arrière, tantôt sur les flancs ; il l'amène au paroxysme de la rage ; mais en ce moment même l'éléphant manifeste son intelligence extraordinaire ; feignant de ne plus s'occuper du cavalier, il se laisse approcher par derrière et, faisant volte-face avec une étonnante rapidité, il est sur le point de saisir le cheval, qui ne se sauve que par un bond désespéré. Enfin le combat est terminé, le cavalier nous fait une nouvelle courbette et s'éloigne. Les porteurs de pinces, accueillis par les huées de la foule, entrent pour reprendre l'éléphant. Ces pauvres gens ont fort à faire, car l'animal les charge et ils ne l'arrêtent qu'avec difficulté. Le roi fait amener le porte-fusée qui a sauvé la vie au pauvre éléphantador et lui donne en récompense une pièce d'étoffe brochée et une bourse de cinq cents roupies.

Un autre genre de combat, quoique moins beau et moins grandiose, ne manque pourtant pas d'originalité : c'est celui des rhinocéros. On a enchaîné à des extrémités opposées de l'arène les deux animaux qui doivent combattre. L'un d'eux est peint en noir et l'autre en rouge, afin qu'on puisse toujours les reconnaître, car ils se ressemblent autrement de point en point. A notre arrivée, les deux vilains animaux sont mis en liberté et parcourent la place d'un trot disgracieux et en poussant des rugissements. Leur vue paraît être très-mauvaise, car ils se croisent plusieurs fois sans s'arrêter ; enfin ils se rencontrent et s'attaquent avec rage. Corne contre corne, ils font des séries de tierces, de quartes, de feintes, absolument comme avec une épée, jusqu'à ce que l'un d'eux réussisse à passer sa corne sous la tête de son ennemi. C'est du reste là leur seul point vulnérable : aussi celui qui se trouve dans cette mauvaise position tourne-t-il subitement la tête, de manière que la pointe repose sur l'os de la mâchoire au lieu de traverser la gorge. Ils restent ainsi immobiles quelques minutes, puis se séparent et l'un d'eux prend la fuite. Pendant une heure, ils combattent à plusieurs reprises, avec une fureur croissante ; leurs cornes se

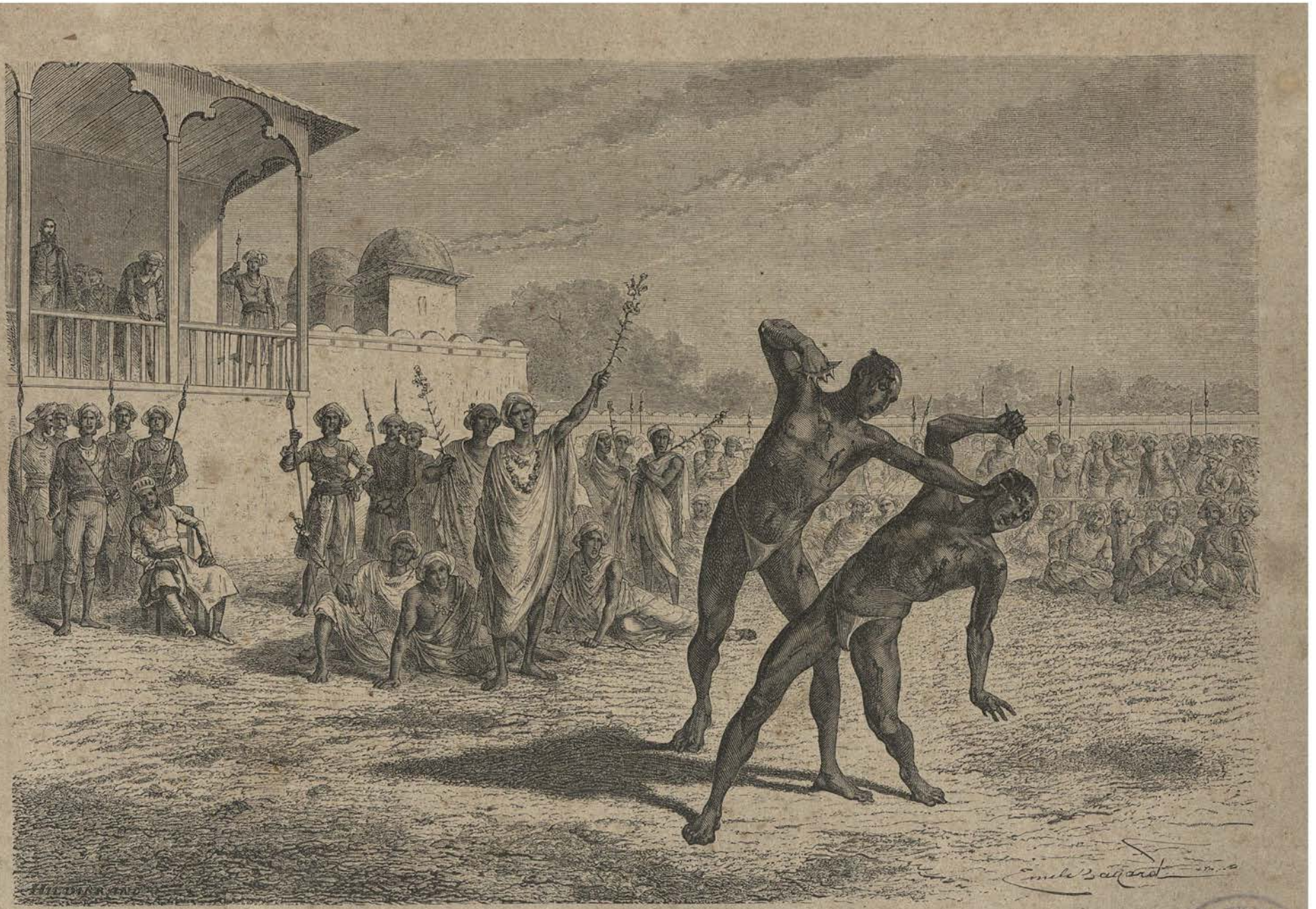
heurtent avec bruit, leurs énormes lèvres sont couvertes d'écume et leur front est ensanglanté. Des valets les entourent et leur jettent des baquets d'eau pour les rafraîchir et leur permettre de soutenir la lutte. Le Guicowar ordonne enfin de faire cesser le combat ; une fusée sépare les deux bêtes qui sont attachées, lavées et emmenées.

Dans les combats d'animaux, les buffles aussi montrent une fureur terrible. Leurs cornes énormes sont une arme redoutable que craint le tigre lui-même et leur agilité les rend bien plus dangereux que l'éléphant. Mais la plus bizarre de toutes les luttes est celle que je vis une fois dans l'Hâghur de Baroda entre un âne et une hyène, et qui le croirait ! c'est à l'âne que resta la victoire. La vue de l'hyène l'avait rendu tellement furieux, qu'il l'attaqua aussitôt et l'eut

COMBAT DE RHINOCÉROS, A BARODA

promptement mise hors de combat par ses ruades et ses coups de dents. Couvert de guirlandes et de fleurs, il fut emmené au milieu des bravos de la foule.

La passion du Guicowar ne se borne pas à faire combattre tous les animaux qu'il est possible de dresser pour ces sortes de jeux, il entretient encore à sa cour une véritable armée d'athlètes, célèbre dans l'Inde entière. Il se glorifie du reste d'être lui-même un *pehlwhan* (lutteur) et se livre journellement à ces exercices. Chaque matin, après avoir fait ses ablutions, il se rend sur la terrasse du palais et lutte avec un de ses pehlwhans. Amateur consommé, il est très-jaloux de son talent, et serait certainement furieux si le lutteur laissait voir la moindre condescendance dans le jeu ; celui-ci est donc obligé de se battre franchement avec le roi, et cependant de finir en bon courtisan par lui laisser la victoire. Ces lutteurs sont recrutés dans toutes les provinces de



LE NUCKI KA KOUSTI OU LUTTE A COUP DE GRIFFES, A BARODA.

l'Inde, mais ils viennent principalement du Pendjâb et du pays de Travancore. Élevés dès leur enfance dans cette profession, ils atteignent un développement extraordinaire des muscles. Leur nourriture, leur mode de vie et leur habitation sont réglés par le roi lui-même, qui les soigne un peu comme ses buffles et ses éléphants de combat. Le jour des luttes est toujours annoncé longtemps à l'avance, et très-souvent les Rajahs voisins envoient leurs pehlwhans pour concourir ; des paris considérables sont engagés et une grande animation règne à la cour.

Les premiers combats devaient avoir lieu le 19 juillet et nous nous rendîmes à l'Hâghur pour y assister. Le Rajah et ses courtisans étaient déjà arrivés et s'étaient rangés sur des chaises autour d'une arène couverte de sable. On n'attendait plus que nous et à peine fûmes-nous assis, que deux hommes presque nus, taillés en hercules, vinrent saluer le roi. S'étant placés au centre du cercle, ils se donnèrent une accolade fraternelle et s'élancèrent. La règle de la lutte est que l'un des combattants force son adversaire à toucher la terre avec le dos ou bien l'oblige à se déclarer vaincu ; quand donc l'un d'eux tient l'autre accroupi sous lui et ne peut réussir cependant à le renverser, il lui tord le poignet et essaye de le lui rompre ; celui-ci demande alors grâce ; mais l'ardeur qu'ils apportent à ces jeux est telle, que souvent ils préfèrent supporter la douleur que de s'avouer vaincus, et il faut interrompre le combat sans résultat.

Un autre genre de lutte bien plus terrible et qui ne se voit plus aujourd'hui qu'à Baroda est le *Nacki ka Kousti* (littéralement, lutte à coups de griffes). Là les combattants, entièrement nus, parés de couronnes et de guirlandes, se déchirent avec des griffes de corne. Ces griffes étaient autrefois en acier, et rendaient certaine la mort de l'un des lutteurs ; on les a supprimées comme trop cruelles. Celles qu'on emploie aujourd'hui sont placées sur une sorte de poignée qui s'attache avec des lanières sur le poing fermé. Les lutteurs, enivrés de *bâng* (opium liquide mêlé d'une infusion de chanvre), se ruent les uns sur les autres en chantant ; leur figure et leur tête sont bientôt ensanglantées, et leur frénésie ne connaît plus de bornes. Le roi, les yeux hagards et les veines du cou gonflées, contemple ce spectacle avec une telle passion, qu'il ne peut plus rester immobile et imite du geste les actions des lutteurs. L'arène se couvre de sang, le vaincu est emmené quelquefois mourant, et le vainqueur, la peau du front pendant en lambeaux, vient se prosterner devant le roi qui lui passe au cou un collier de perles fines et le couvre d'habits précieux. Un épisode surtout me dégoûta tellement, que, sans me soucier de l'effet que mon départ pouvait produire sur le Guicowar, je me retirai. L'un des lutteurs que le bâng n'avait qu'à demi enivré, fit mine de vouloir fuir aux premiers coups, qui lui furent portés ; son adversaire le renversa et ils vinrent rouler ensemble à nos pieds. Le vainqueur, voyant le malheureux demander grâce, se tourna vers le roi pour savoir s'il devait le laisser se relever ; mais celui-ci, tout à la passion du spectacle, s'écria « *Maró ! Maró !* » (frappe ! frappe !) et le crâne de l'infortuné fut impitoyablement déchiré ; quand on l'emporta, il avait perdu connaissance. Ce jour-là, le Rajah distribua parmi les vainqueurs une valeur de colliers et d'argent de plus de cent mille francs.

VIII

Le Guicowar est fort superstitieux. Pendant plusieurs jours nous ne pûmes commencer nos chasses parce que les astrologues n'avaient pas trouvé un jour propice. Tous les matins, les vénérables pandits, mettant leurs lunettes, se rangeaient en cercle et faisaient semblant de consulter des tables de cuivre couvertes de signes cabalistiques. Au bout d'une heure, l'un d'eux arrivait vers nous en branlant la tête et annonçait au roi d'un air mélancolique que les augures n'étaient pas favorables. Ils agissaient ainsi dans une intention que je ne pouvais comprendre, et la plai-

sapterie me semblait poussée un peu loin. Heureusement le Rajah se montra tellement contrarié, et manifesta un désir si vif de suivre mon conseil et de laisser là les astrologues et leur grimoire, que la permission nous fut accordée le lendemain.

Dès le matin du jour fixé, les éléphants avec leurs haodahs de chasse étaient rassemblés devant le palais ; des cavaliers allaient et venaient, portant les ordres aux villages où nous devions passer, et la foule des valets de toute sorte se démenait d'une manière bruyante. Le roi monta seul sur un éléphant ; j'en occupai un avec Bhao Sahib, et Schaumburg un autre avec Harîbâdada. Nous formions un cortége des plus gais avec notre nombreuse escorte de cavaliers et de piétons ; des palanquins nous accompagnaient portant les fusils et les provisions de bouche. Le roi, heureux de reprendre un de ses exercices favoris, riait aux éclats des quolibets et des saillies que les bouffons perchés sur un éléphant lançaient à la foule ou aux courtisans. On avait reçu avis qu'un petit bois près du petit village de Courlagaum renfermait une famille de léopards et Khunderao annonçait tout haut que nous en rapporterions sûrement les dépouilles à Baroda.

Nous étions au 22 juillet ; l'air était chargé d'une légère vapeur qui donnait au feuillage des arbres et à la verdure des champs une grande vivacité ; le ciel, légèrement couvert, présageait une admirable journée de chasse. La saison des pluies n'a pas ici la même violence que dans le sud et, à l'exception de juin et d'octobre qui sont très-pluvieux, les mois intermédiaires sont comme l'été d'Europe. Nous ne craignions donc pas la pluie.

Toutefois, au sortir du village de Binagaum, nous trouvâmes le terrain tellement détrempé par les derniers orages, que les éléphants enfonçaient de plusieurs pieds et il fallut les abandonner. Nous prîmes des chevaux et fîmes ainsi une ou deux lieues jusqu'à une *nullah* (ravine), fortement encaissée. Le passage occasionna un peu de confusion dans la troupe et nous prit plus d'une heure. De l'autre côté, nouveau désappointement ; les chevaux s'enfonçaient jusqu'au poitrail dans le sol ramolli et leurs efforts pour se dégager, joints à la panique qui s'emparait d'eux, jetèrent un désordre complet parmi nous. Plusieurs cavaliers furent renversés. Sur ces entrefaites, une pluie fine commença à tomber. Le Guicowar était au désespoir ; et si les astrologues nous avaient vus dans cette piteuse position, ils auraient certes bien ri. Il ne fallait plus songer à chasser, mais bien à rentrer le mieux possible ; le signal fut donné et chacun s'évertua à regagner un terrain solide.

Pour compenser cette journée, le grand veneur reçut l'ordre d'organiser une grande chasse aux antilopes, dans les réserves royales d'Etola. Le chemin de fer devait nous conduire jusqu'au rendez-vous et avant notre départ, Harîbâdada répondit sur sa tête que la mésaventure de Binagaum ne se renouvellerait pas et que nous trouverions les terrains en bon état. Tout fut préparé soigneusement et, un train spécial ayant été mis à la disposition du roi, nous montions, le 2 septembre, dans le wagon royal, offert au Guicowar par la compagnie du chemin de fer. C'est un salon d'une richesse et d'une élégance inouïes, tendu de brocart et meublé à l'asiatique ; au centre est un trône destiné au roi, mais celui-ci ne l'occupe jamais. Le Guicowar ne manifeste qu'une confiance limitée dans les inventions européennes ; quand il va en chemin de fer, il fait monter son favori Bhao Sahib sur la locomotive, se figurant par là mettre sa personne à l'abri de tout accident. Il a peut-être un peu raison, car il suffirait d'un conducteur gagné par des conspirateurs pour envoyer le roi et sa cour dans un autre monde ; dans ce pays tous les moyens sont bons pour se défaire d'un ennemi.

Nous arrivons sans encombre à la station d'Etola, où sont réunis tous les gens de l'escorte et nos chevaux. Aucun de nous n'est muni de fusils, et comme je manifeste mon étonnement au roi, celui-ci me montre deux jolies *tchitas* [1]. Ce sont ces animaux qui vont chasser pour

[1] *Tchita*, sorte de petite panthère particulière à l'Inde.

CHASSE AUX ANTILOPES AVEC LA TCHITA, A BARODA.

nous ; chaque animal, couché dans un palanquin porté par quatre hommes, attaché par une chaînette, et les yeux couverts par un petit capuchon de cuir, reste parfaitement tranquille au milieu du tumulte qui se fait autour de lui. Les chasseurs ou plutôt les spectateurs de la chasse sont en grand nombre ; on les divise en deux troupes : l'une dirigée par le roi, l'autre par Bhao. Schaumburg et moi, nous faisons partie de celle du roi et nous sommes bientôt à cheval à ses côtés ; des cavaliers scindiens, des Maharates et quelques Musulmans forment une suite pittoresque. Tout le monde est en costume de chasse, c'est-à-dire que les Indiens portent des vêtements de couleur grise ou verte et nous autres le casque de feutre et les bottes de *samber* [1].

Nous marchons en troupe serrée, entourant la tchita portée dans son palanquin ; de tous côtés apparaissent des troupeaux d'antilopes, qui nous regardent avec curiosité ou prennent la fuite. Toute la tactique de cette chasse consiste à s'approcher par diverses évolutions d'un troupeau, en se tenant toujours sous le vent, car autrement les boucs éventent rapidement la panthère et donnent l'alarme. Les cavaliers eux-mêmes n'inspirent que peu de défiance à ces animaux qui sont habitués à voir journellement du monde dans les champs et qui n'ont jamais entendu un coup de fusil. Quand le roi juge la distance convenable pour lancer la panthère, la troupe s'arrête ; la tchita est descendue du palanquin et l'on retire le capuchon qui couvre ses yeux. Elle reste un instant immobile, puis se dirige en rampant vers le troupeau ; elle s'approche ainsi jusqu'à ce que les antilopes l'aperçoivent et prennent la fuite. Alors, en trois ou quatre bonds, elle rattrape l'une d'elles, et la renverse. Les chasseurs suivent au galop pour assister à la capture et à l'agonie de l'antilope. La panthère tient toujours sa proie entre ses griffes et plonge ses dents dans le cou de l'animal ; un valet s'approche, lui remet le capuchon sur les yeux et l'arrache avec quelque difficulté à son festin. Pour la récompenser, on lui donne à boire une écuellée du sang de l'antilope, puis on la replace dans son palanquin, et la chasse continue. Le plus curieux, c'est que la panthère ne s'attaque jamais aux biches ou aux faons, mais saisit toujours un des boucs, même s'il n'y en a qu'un dans le troupeau. Après plusieurs captures, la tchita se fatigue et alors la chasse devient plus intéressante, car il arrive souvent que le *black bock* [2] attaqué se défend bravement de ses cornes et échappe avec quelques égratignures. L'antilope mâle est un magnifique animal ; il a les cornes droites et longues parfois de quatre pieds. Il se distingue des biches par une bande noire sur le dos, qui gagne de plus en plus avec l'âge et arrive chez les plus vieux jusqu'au ventre, où le pelage reste toujours d'une blancheur éclatante.

Le soir venu, nous avions capturé quinze superbes boucs ; le roi donna le signal de la retraite et partit au galop. Arrivés au rendez-vous, nous y trouvâmes la troupe dirigée par Bhao, qui moins heureuse n'avait rapporté que neuf antilopes. Des tentes étaient dressées dans une belle clairière entourée de grands arbres, et un magnifique dîner nous attendait. Le coup d'œil était des plus animés : les domestiques de la cour passaient chargés de grands plateaux ; les valets dépeçaient le gibier et le chargeaient sur des chameaux ; des éléphants arrivaient de Baroda avec les porteurs de torche qui devaient nous reconduire ; les derniers rayons du soleil doraient tout ce spectacle et illuminaient ces groupes de courtisans, de soldats, de chevaux et d'animaux aux formes fantastiques. Après le dîner, la cavalcade se forma ; nous montâmes sur les éléphants et notre entrée à Baroda se fit à la lueur des torches et au son du tamtam et du hautbois.

Pendant plusieurs jours nous continuâmes ces chasses. Dans l'une d'elles, les veneurs, au lieu d'être à cheval, se placèrent sur des chars maharates traînés par des bœufs. Ce sont de très-petites voitures à deux roues, très-légères et se renversant au moindre choc ; il est facile de

[1] *Samber*, le grand cerf indien.

[2] *Black bock*, bouc noir, le nom donné par les chasseurs anglais à l'antilope mâle adulte.

comprendre l'effet produit quand on les lance sur un terrain inégal et couvert de broussailles. Les petits bœufs qui les traînent sont de très-bons coureurs, et la vue des panthères a pour effet de les surexciter. Les chutes sont fréquentes, mais heureusement peu dangereuses et ne font qu'exciter l'hilarité; les chocs sont ce qu'il y a de plus désagréable, car le char est entièrement en osier et manque de ressorts.

Un des *sports* les plus intéressants est la chasse à courre au sanglier que les Anglais désignent sous le nom de *pig-sticking*. Les terrains aux environs de Baroda offrent toutes les facilités pour ce genre de chasse et le Guicowar nous en fit voir plusieurs. Les chasseurs, généralement au nombre de huit ou dix, montent des chevaux bien dressés et habitués à cet exercice; ils ont chacun une lance courte, de six à huit pieds de long, armée d'une pointe en acier très-acérée. Ils sont en outre accompagnés de pages portant d'autres lances pour remplacer celles qui seraient brisées ou perdues. Les batteurs détournent une troupe de sangliers et la rabattent devant les cavaliers; ceux-ci se mettent alors à leur poursuite la lance en arrêt et cherchent à les transpercer. Souvent le sanglier attaqué, qui est toujours le plus fort et le plus robuste, charge les chevaux et leur fait avec ses défenses de terribles blessures. Il faut, au moment où l'on plante la lance dans le sanglier, faire tourner son cheval de manière à éviter l'attaque de l'animal furieux : là est la grande difficulté de cette chasse. Un grand sang-froid et une parfaite confiance dans la bête qu'on monte, sont tout à fait indispensables. Souvent le sanglier se contente de fuir et oblige les chasseurs à le suivre à travers des terrains semés d'obstacles et où il est difficile de lui lancer l'épieu. Dans une occasion, un de ces animaux nous tint après lui pendant plus d'une heure; blessé déjà en plusieurs endroits, il paraissait avoir conservé toute sa vigueur. Le Guicowar l'arrêta par un de ces tours d'adresse si estimés dans ces pays et qui élèvent tant la réputation d'un homme : jetant sa lance et quittant un de ses étriers, il se pencha sur son cheval, et en passant au galop à côté du sanglier, il lui trancha la tête d'un coup de *tarwar*. Cet exploit fut accueilli par des cris d'admiration et resta pendant longtemps un des thèmes favoris de conversation à la cour.

IX

Le mois d'août tout entier se passa en chasses de toutes sortes et en excursions soit à Etola, soit à Courlagaum. Vers les premiers jours de septembre, nous retournâmes au Moutibâgh, pour nous reposer de cette existence fatigante.

Mon ami Tatia Sahib Kilidar, dont le palais d'été, l'*Hira-Bâgh* ou Jardin des Diamants, était voisin du nôtre, choisit ce moment pour nous donner plusieurs fêtes brillantes. Nous eûmes de grands dîners, suivis de feux d'artifice et de danses. Ici les nautchnis, choisies parmi les plus belles bayadères de la ville, exécutaient, dans les jardins illuminés, des ballets qui, sans sortir des règles de la bienséance, n'avaient rien de la roideur conventionnelle des nautchs officiels. Légèrement vêtues, ces belles filles jouaient sur ce théâtre naturel de gracieuses pantomimes pleines de cette volupté langoureuse particulière à l'Orient.

Le 12 septembre nous assistâmes à une grande cérémonie, au palais royal, en l'honneur de l'anniversaire de la naissance du Guicowar. Le roi en grand costume d'apparat, assis sur son trône dans la salle des Durbars, reçut les hommages de tous les nobles et dignitaires de la couronne. Chacun d'eux s'avançait vers le trône et, mettant un genou en terre, présentait au roi son *nuzzurani* ou tribut, pendant que les hérauts énonçaient à haute voix son nom et ses titres. Le nuzzurani consiste en plusieurs pièces d'or, placées sur un mouchoir de soie plié, que le noble tient dans la paume de sa main. Le roi touche le tribut, qui est recueilli par le ministre et salue

le courtisan, qui se relève et va prendre sa place. Après les présentations, les nautchnis entrent et dansent pendant une demi-heure.

Le jour de la fête du roi, il est de coutume de retrancher la solde d'un jour à tous les employés de la couronne, quels qu'ils soient, depuis le domestique du palais et le simple soldat jusqu'au premier ministre et au général en chef ; cette somme considérable constitue les étrennes royales.

Une étiquette très-sévère règne à la cour ; quelques usages curieux diffèrent seuls de ceux qui nous sont connus. Ainsi, il est expressément défendu à qui que ce soit d'éternuer en présence du roi ; celui qui transgresserait cette défense serait rigoureusement puni, car son action obligerait le prince à suspendre toutes les affaires de la journée jusqu'au lendemain. En revanche, quelques autres actes naturels, qui sont soigneusement bannis de notre société, sont considérés ici comme très-innocents ; si c'est le roi qui les commet, le cercle des courtisans ne manque pas de lui adresser des félicitations à ce sujet, comme notre ancien : « Dieu vous bénisse ! » Il est aussi de bon ton, lorsque le roi bâille, de faire claquer les doigts, afin d'éloigner tout insecte qui pourrait profiter de l'occasion pour entrer dans l'auguste bouche.

Les coûteuses excentricités du Guicowar sont innombrables : tout ce qui est nouveau frappe sa fantaisie. Un jour ce sont les diamants ; alors ses agents parcourent tous les magasins de bijoutiers, à la recherche des pierres les plus précieuses et les plus rares. Une autre fois, ce sont les pigeons ; il en réunit jusqu'à soixante mille dans son palais, d'espèces et de plumages les plus variés, et passe ses matinées à les faire voler en masse, ou bien il imagine le mariage de deux de ces oiseaux et entoure la cérémonie d'un luxe extravagant.

J'assistai à une de ces cérémonies, une des plus curieuses qu'il m'ait été donné de voir. Les deux pigeons, ornés de colliers et portés par des pages, furent amenés sur la terrasse du palais, qui avait été somptueusement décorée. Le roi et les courtisans, en habits de gala, s'étaient rangés autour des brahmes qui récitaient les hymnes d'usage. Une somme considérable fut donnée en dot aux deux oiseaux, somme qui fut sans nul doute accaparée par les prêtres qui avaient conseillé la cérémonie. Des danses et un grand dîner suivi d'illuminations conclurent la fête. Le dénoûment en fut cependant imprévu, car un gros chat, qui errait dans le palais, profitant du désordre, enleva le malheureux fiancé, laissant une veuve inconsolable.

A cette fantaisie succéda un engouement pour les *boulbouls*. Ces charmants oiseaux sont les rossignols de l'Inde ; leur plumage est moucheté d'une manière élégante et leur queue en partie d'un rouge vif ; ils ont sur la tête une touffe de plumes mobiles, qui leur donne un air coquet et provocateur. Plus de cinq cents de ces boulbouls furent apportés au palais, et pendant un mois leur entretien et leur éducation occupèrent le Guicowar et ses nobles. Au bout de ce temps, une grande bataille rangée eut lieu, dans laquelle ces gracieuses petites bêtes combattirent avec rage et se tuèrent en grand nombre.

Il vint, à quelque temps de là, l'idée au Guicowar de s'entourer de tous les saints hommes qu'il pourrait réunir. Les religieux ne manquent pas dans ce pays : aussi en peu de temps eut-il rassemblé une collection assez complète de *Goussaïns* hindous et de *Fakirs* musulmans. Il se plaisait à entretenir ces gens d'une façon royale, les vêtant d'étoffes précieuses et leur payant les marques du plus grand respect.

L'un de ces saints hommes possédait la faculté de se placer dans un tel état de méditation, qu'il paraissait être devenu insensible à toutes les émotions ordinaires. Ses yeux devenaient fixes, ses membres immobiles et un coup de pistolet tiré à son oreille ne produisait sur lui aucune sensation perceptible. Le roi l'avait ramassé sur un fumier infect dans un des faubourgs de la ville et l'avait entouré de tous les soins et de tout le luxe imaginables.

Un *Sayed* (musulman de la famille du prophète), qui faisait partie de la sainte cohorte, refroidit

un peu l'enthousiasme du Guicowar ; il enleva la fille d'un riche orfèvre et se réfugia avec elle à Ahmedabad, sur territoire anglais. A la demande du roi, les autorités lui livrèrent les coupables, qui furent amenés devant le palais. Je n'ai jamais vu un spectacle plus triste ; la jeune fille, debout, le visage hagard, subissait les railleries et les insultes de la foule ; à ses pieds, son séducteur, qui avait pris du poison pour se soustraire à la vengeance du roi, se tordait dans d'horribles convulsions. Tout le monde assistait froidement à ce cruel spectacle ; quand le malheu-

MAISON DES FAKIRS, A BARODA. (Page 143.)

reux eut expiré, son cadavre fut jeté à la voirie et sa compagne livrée à la vengeance de sa caste.

A peu près vers cette époque, le trésor royal menaçait d'être totalement épuisé par les dernières dépenses et surtout par l'achat de l'Étoile du Sud et autres diamants, qui avaient coûté plus de six millions. Le roi chercha un moyen de le remplir sans imposer de nouvelles taxes au peuple, et la ruse qu'il imagina fut aussi efficace qu'originale. La corruption des employés de toute sorte est une chose tellement établie dans les principautés indiennes,

qu'elle y est presque ouvertement reconnue; bien des appointements recherchés sont en eux-mêmes insignifiants et ne tirent leur importance que du vol. Il vint à l'esprit du Guicowar que les sommes énormes ainsi reçues par ses fonctionnaires pouvaient être considérées comme ayant été soustraites au revenu royal. Il fit donc distribuer à tous ses *karkhouns* (employés de l'État) la proclamation suivante : « Sa Hautesse a vu avec regret que la corruption s'est introduite dans ses administrations, mais elle espère que cet état de choses cessera promptement. Elle conseille

FAKIR PORTEUR DE RELIQUES, A BARODA.

aux employés qui se sont laissé corrompre, de verser dans le trésor royal les sommes reçues de cette façon depuis dix ans; Sa Hautesse, considérant cette restitution comme une amende honorable, oubliera tout le passé; cependant si quelque karkhoun négligeait de rembourser la totalité des « pots de vin », Elle se verra dans la triste obligation de sévir... » Cette annonce produisit un vrai coup d'État dans toutes les branches de l'administration; tout le monde poussa les hauts cris, les journaux eux-mêmes essayèrent de prendre la défense des karkhouns. Mais il fallut s'exécuter, et au bout de quinze jours, il fut remis au trésor plus de vingt-sept *lakhs* de roupies *saïs*, ou environ sept millions de francs. Khunderao me raconta l'affaire en riant. Ses

ministres, le croyant secrètement informé, étaient venus lui restituer des sommes sur lesquelles il n'avait pu compter.

En dehors de ses possessions du Goujerate, le Guicowar possède la presque totalité de la vaste péninsule du Kattywar, comprise entre le golfe de Cambaye et le Rann de Katch. Une partie de ce pays est habitée par une race sauvage et guerrière, celle des *Wâghurs*, qui, poussée à bout par les gouverneurs envoyés de Baroda, s'est soulevée. La guerre dure déjà depuis plusieurs années et le roi actuel n'a pu réussir à y mettre fin. Il y a quelque temps un baron wâghur vint à Baroda pour parlementer; il fut très-bien reçu, mais Khunderao refusa d'entamer aucune négociation avec les rebelles. Le chef résolut alors de débarrasser sa patrie de l'oppression en assassinant le Guicowar ; le roi fut informé du complot et le Wâghur, alors au palais, n'hésita pas à se précipiter du haut de la terrasse. Par un curieux hasard, il arriva à terre sans accident et monta sur un cheval qui l'attendait à la porte; mais le Guicowar cria aux gardes arabes de le tuer et ceux-ci l'abattirent à coups de sabre. Le complot avait aussi pour but de faire évader de la prison d'État quatre chefs wâghurs qui y étaient enfermés depuis plusieurs années; ils s'échappèrent, mais les cavaliers du roi les reprirent avec celui qui leur avait ouvert les portes, un serrurier de la ville. Leur jugement fut court, les chefs furent décapités chacun devant une des portes de la cité et le malheureux serrurier fut condamné à périr par le « supplice de l'éléphant ».

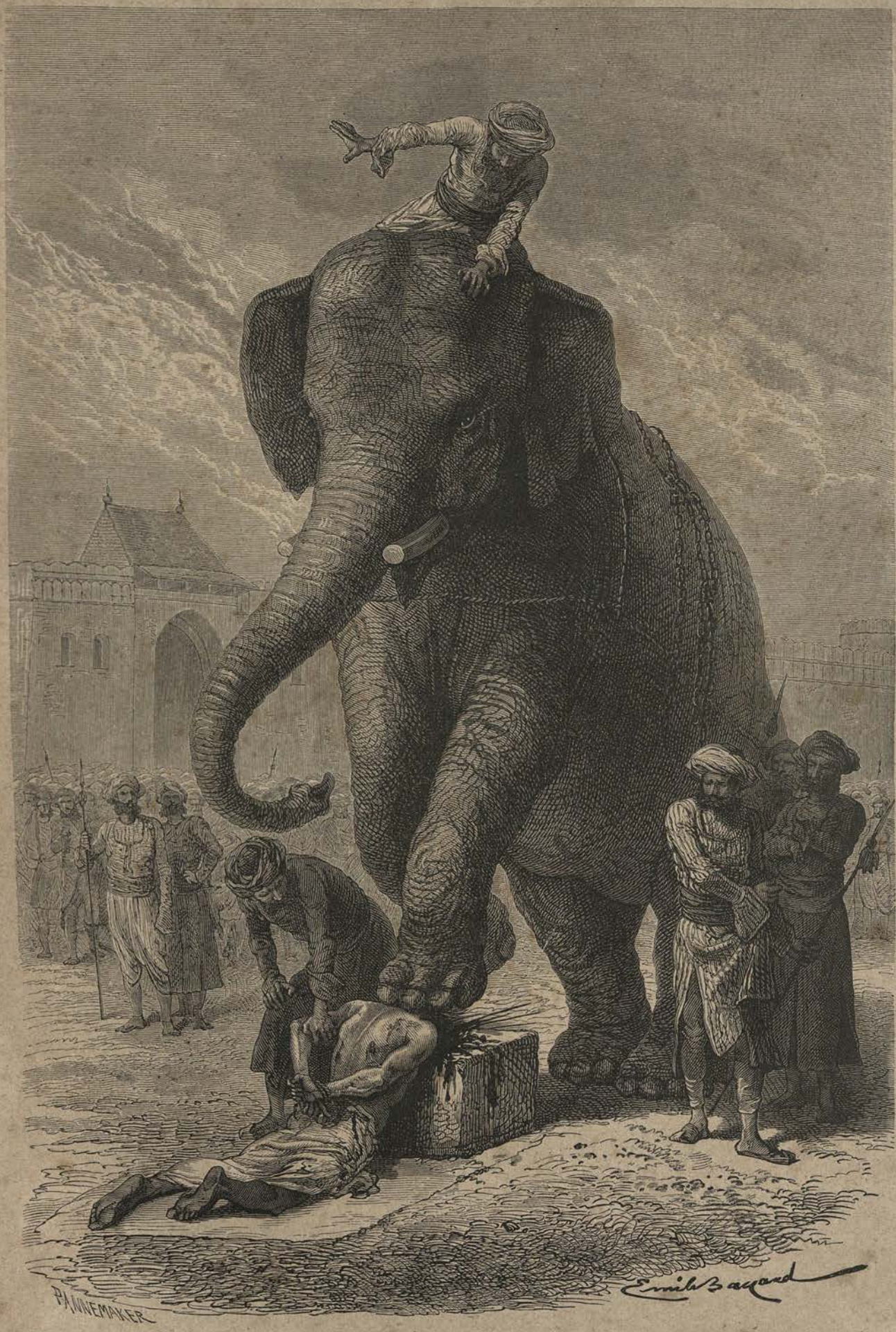
Ce supplice est un des plus affreux que l'homme ait imaginés. Le condamné, les pieds et les mains liés, est attaché par la ceinture à une corde fixée aux jambes de derrière d'un éléphant. Celui-ci est alors lancé au grand trot à travers les rues de la ville et chacun de ses pas imprime à la corde une violente secousse, qui fait bondir le corps du supplicié sur le pavé de la route. Le seul espoir qui reste au malheureux est d'être tué dans un de ces chocs; sinon, après avoir traversé la ville, il est détaché et, par un raffinement de cruauté, un verre d'eau lui est présenté à boire. Puis sa tête est placée sur une borne et l'éléphant bourreau l'écrase sous son énorme pied.

X

Vers le commencement du mois d'octobre, le beau temps s'étant établi d'une manière presque certaine, je profitai d'une occasion qui se présenta pour aller explorer les ruines de l'ancienne cité de Champanir, qui est située au pied des monts Vindhyas, à quarante-cinq kilomètres à l'est de Baroda. Le capitaine Lynch, de l'armée du Guicowar, avait organisé une chasse au tigre et nous y avait invités ainsi que le gendre du roi.

Les plaines qui s'étendent entre Champanir et la capitale sont d'une grande aridité, d'autant plus étrange que le pays environnant est extrêmement fertile. La surface du sol est tellement plate, qu'au premier abord on serait tenté d'y voir un immense champ de manœuvres pour la cavalerie ; mais, en avançant un peu, on se trouve à chaque instant arrêté par des ravins profonds, d'une grande largeur, creusés dans le sol friable par les torrents qui descendent avec impétuosité de la montagne. Pendant la saison des sécheresses, ces ravins servent de routes, et l'on voyage ainsi tout le temps entre de hautes berges à pic. Il serait très-coûteux de vouloir tracer à travers ce district une voie permanente, à cause du grand nombre de ponts que l'on serait obligé de construire.

A Champanir nous trouvâmes nos tentes dressées et un nombreux personnel de valets et plusieurs éléphants que le roi avait envoyés. Nous étions campés à quelques pas des hautes murailles de l'ancienne cité, dont le circuit est d'environ deux kilomètres. L'intérieur ne contient



CONDAMNÉ EXÉCUTÉ PAR UN ÉLÉPHANT, A BARODA

plus qu'une forêt épaisse, parsemée de ruines ; quelques admirables temples jaïnas dressent leurs hautes tours au-dessus de la jungle et çà et là un pan de muraille marque l'emplacement des antiques palais rajpouts. Immédiatement derrière la ville s'élève la superbe montagne de Pawangurh, que couronne une forteresse fameuse. C'était le siége de la cour des princes hindous, qui furent renversés en 1480 par le roi de Goujerate, Mahmoud Shah Ier ; elle appartient aujourd'hui aux Maharates, qui entretiennent une petite garnison au milieu de ses ruines.

Dès le premier jour de notre arrivée, des *chikaris* (batteurs) furent envoyés dans la forêt avec des guides indigènes pour découvrir les traces de quelque tigre. La nature du terrain ne nous permettant pas d'employer les éléphants, et ne me souciant pas moi-même pour mon premier coup d'essai de me trouver face à face avec un de ces terribles animaux, on établit un affût sur un arbre. Pour attirer le tigre à cet endroit, un bœuf fut attaché à un arbuste voisin. Le lendemain, les chikaris retrouvèrent sa carcasse à moitié dévorée et il fut décidé que la chasse aurait lieu le soir même.

A quatre heures, Lynch, Schaumburg, Tatia et moi, nous étions perchés sur notre arbre, attendant avec anxiété l'arrivée du tigre, les yeux fixés sur le cadavre du malheureux bœuf qui avait servi d'appât. La nuit tomba rapidement et l'obscurité la plus parfaite enveloppa toute la jungle. Le moindre bruit nous faisait tressaillir, et nous nous attendions à tout moment à voir briller les yeux de la bête féroce. Seuls quelques chacals vinrent renifler vers la proie, mais nous les éloignâmes. Je me rappellerai longtemps cette nuit que je passai dans la forêt, désagréablement perché et tremblant de froid et de fièvre. Les premières lueurs du matin apparaissaient et, désappointés par notre longue attente, nous allions regagner le campement, quand un des chikaris, monté sur un arbre voisin, nous fit un signe. Quelques instants après, les broussailles craquèrent et j'aperçus le tigre tant attendu ; il venait lentement et avec précaution, comme flairant une embuscade. Il eut à peine fait quelques pas dans la petite clairière, que nos quatre coups partirent presque simultanément ; le tigre s'arrêta stupéfait : une balle lui avait fracassé la patte de derrière, et une autre, entrée dans le flanc, devait l'avoir grièvement blessé ; après une seconde d'hésitation, il s'enfonça en bondissant dans la forêt.

Les chikaris descendirent de leurs postes et se mirent à sa poursuite ; nous imitâmes leur exemple, mais j'avais les jambes tellement engourdies que je pouvais à peine marcher. D'abondantes traces de sang montraient le chemin que l'animal avait suivi et les batteurs nous arrêtèrent bientôt en nous désignant un épais fourré dans lequel ils l'avaient vu se réfugier. Un coup de fusil fut tiré dans cette direction, et le tigre, poussé à bout par cette dernière provocation, quitta son gîte. Il vint droit à nous, les oreilles baissées et la gueule ouverte ; malgré ses blessures, ses bonds effrayants lui donnaient quelque chose de majestueux dans sa rage, mais je n'eus point le temps de faire de longues réflexions. Quand il fut à vingt pas de nous, Tatia tira et lui logea une balle dans le poitrail, mais sans l'arrêter ; alors je visai soigneusement au front et pressai la détente ; l'effet fut instantané, le tigre bondit en l'air et retomba sur le sol, sans vie, à quelques pas de nous. Le capitaine et Schaumburg lui envoyèrent leurs balles, pour s'assurer qu'il était mort, et nous nous approchâmes, au milieu des cris répétés des Indiens : *bâgh mahrgaya !* « le tigre est mort ! » C'était un superbe animal, de sept à huit ans, n'ayant pas moins de neuf pieds du nez au bout de la queue. Ce fut le seul tigre que nous tuâmes pendant nos dix jours de battue ; mais quand nous entrâmes à Baroda, nous avions en outre six belles panthères et un butin considérable d'autre gibier.

Le Guicowar possède plusieurs ménageries contenant une collection magnifique de bêtes féroces : lions du Kattiawar, tigres de toutes espèces, panthères, ours. Ces animaux sont placés sous un hangar et simplement attachés à un poteau par une longue chaîne. Le visiteur est obligé de marcher avec précaution, et quoique les chaînes soient solides, on se sent très-peu à

l'aise au milieu de cette féroce société. Une belle panthère noire est attachée devant la porte, de sorte que, pour vous permettre d'entrer ou de sortir, un des gardiens doit la retenir par la chaîne ; l'animal se débat pour s'élancer sur vous comme un dogue en furie, et il faut passer lestement. Dans un autre bâtiment sont les tchitas et les lynx apprivoisés pour la chasse ; on les mène en laisse tous les jours dans les bazars. Le lynx indien est un bel animal, ressemblant beaucoup au chien par la taille et la forme du corps ; sa tête est plus fine, ses yeux sont félins, et ses oreilles longues et terminées par une touffe de longs poils ; sa robe est d'un fauve clair sur le dos et blanche sur la poitrine. On le dresse comme la tchita, mais pour de plus petits gibiers, tels que le lièvre et le *ravin deer*. Dans un pavillon de la ménagerie sont les faucons, les milans et les buses, dressés pour la chasse des oiseaux, qui se pratique comme au moyen âge en Europe.

XI

Les fêtes du *Dassara* avaient commencé le 7 octobre et nous arrivions en temps opportun pour assister aux cérémonies les plus intéressantes. Cette fête, la plus importante du catalogue hindou, dure dix jours et sert à marquer la fin de la saison des pluies et aussi le commencement des opérations militaires ; c'est l'époque que les Maharates choisissaient toujours pour envahir les pays voisins ou reprendre les hostilités interrompues.

Les neuf premiers jours, appelés par les Indiens *Naurâtri* ou les neuf veillées, sont employés à l'adoration des armes et des chevaux. Les épées, les fusils, les boucliers, soigneusement nettoyés, sont placés sur des autels et bénis par les brahmes ; les chevaux ornés de guirlandes de fleurs et teints de couleurs vives sont promenés par les rues. On comprend combien ce culte a été justement prévu, dans un pays où l'humidité excessive de la mousson met les armes hors d'état et occasionne de dangereuses maladies aux chevaux. Les nuits sont passées en réjouissances de toutes sortes, et les bayadères de la ville se réunissent dans les palais du roi et des nobles pour danser.

Cette dernière coutume provient, selon la tradition, d'une ancienne promesse de Vichnou, que tous les Rajahs sont tenus d'observer. « Ce dieu, d'après la légende, descendit un jour sur la terre sous la forme d'un beau jeune homme. Il faisait nuit, et se trouvant près d'un village, il y entra pour obtenir l'hospitalité ; il frappa à la porte d'un prêtre brahmane, se disant que celui-là sûrement devait bien accueillir un pauvre voyageur ; mais le brahme le repoussa durement. Il s'adressa ainsi chez tous ; partout il reçut un refus, et quelquefois des insultes. Pleurant sur la dureté des hommes, il sortait du village et allait quitter la terre, sans doute pour l'anéantir, quand sous quelques arbres il aperçut une lumière ; elle venait d'une pauvre petite hutte de paille, d'où sortaient des chants harmonieux. Voulant faire un dernier essai, il implora du dehors la compassion de l'habitant de la cabane. Une jeune bayadère apparut à la porte, fit entrer le voyageur, lui donna une place à son foyer et se mit à lui préparer un repas ; lorsque le jeune homme eut mangé, elle voulut le distraire par ses chants et enfin lui offrit sa couche. L'hospitalité de la pauvre fille le sauva le monde de sa perte et en la quittant, au matin, le dieu promit qu'à partir de ce jour elle serait respectée de tous et protégée par ses descendants. » Les Rajahs, qui prétendent tous tirer leur origine de Rama, incarnation de Vichnou, se croient obligés de tenir la promesse de leur divin ancêtre.

Le dixième jour, ou Dassara, est célébré par une grande procession, en mémoire de la bataille que Rama gagna sur le roi de Ceylan, Ravana. Khunderao ne manque pas d'étaler dans ce sowari toutes ses richesses, et, pour rendre la cérémonie plus imposante, il y fait venir les troupes du camp anglais. La procession déboucha sur une grande place où avait

été préparé un autel. Le Guicowar y descendit et annonça à ses troupes que Dieu leur avait encore épargné pour cette année les calamités de la guerre. Un beau buffle fut amené devant le roi qui, tirant son épée, lui trancha la tête d'un seul coup ; c'est un tour de force que toute personne qui a vu un buffle peut apprécier à sa réelle valeur. En ce moment les canons tonnèrent et le peuple se rua sur la victime du sacrifice, qui, déchirée en lambeaux, devait servir de talisman. Ce sacrifice du buffle est fait en mémoire de la déesse Dourga, qui tua, en ce jour, le démon-buffle Maheshâsoura.

Le 19 octobre, je partis pour visiter les ruines de la célèbre Dubhog, à vingt-sept kilomètres au sud-est de Baroda. C'est une ville d'une grande antiquité et qui renferme encore aujourd'hui quelques-uns des plus beaux monuments du Goujerate. Ses remparts, d'une longueur d'à peu près trois kilomètres, sont en partie debout. Ce sont les plus magnifiques de ce genre que j'aie vus dans l'Inde. Ils sont formés de blocs énormes de pierre bien ajustés et s'élevant à plus de quinze mètres au-dessus du sol ; leur face intérieure est garnie de galeries à colonnes, qui servaient de demeure à la garnison. Le plan des fortifications est un carré, ayant à chaque angle une énorme tour, d'une forme élégante ; de nombreux bastions défendent les murs, et au centre de chaque côté du carré est une porte monumentale. Tous ces ouvrages sont décorés de larges bandes de sculptures qui font le tour de la ville et représentent des scènes animées et des ornements tellement compliqués, que le crayon ne peut en donner une idée.

La partie la plus magnifique de ces ouvrages est la porte de l'est, appelée par les Indiens *Hira Darwazé* ou Porte des Diamants, et que la tradition prétend avoir coûté plus de cent lakhs ou vingt-cinq millions de francs. C'est un édifice immense, de plus de cent mètres de long et de soixante de haut, entièrement couvert de bas-reliefs représentant des guerriers à cheval, des chars, des lions, des éléphants, etc. Au centre de la ville est un immense étang, entouré de grands escaliers descendant jusqu'à l'eau et tout auprès sont quelques temples hindous d'une extrême beauté. On me montra aussi une étroite fissure dans un roc, à travers laquelle les pèlerins s'efforcent de passer : ils se figurent ainsi sortir de nouveau du sein de la terre, notre mère commune, et se délivrer de tous leurs péchés antérieurs.

En voyant les chefs-d'œuvre inconnus de Dubhog, je regrettai de ne pouvoir les reproduire par la photographie et je compris qu'il me serait impossible de continuer mes explorations avec fruit, sans l'aide de cet art. Aussi, dès que je fus rentré à Baroda, je m'occupai sérieusement d'apprendre la photographie et je fis venir à cet effet tous les appareils nécessaires de Bombay. Mes premiers essais, sans maître et sans livre pour me guider, furent, comme on le pense, infructueux ; cependant, en fort peu de temps, je parvins à exercer d'une façon suffisante cet art si utile au voyageur.

XII

Le *Divali* vint nous amener une autre série de fêtes brillantes, dont quelques-unes surpassaient en magnificence celles que j'avais vues jusqu'alors. Le Divali ou fête des Lampes, est célèbre par des illuminations générales en l'honneur de Lakchmi, déesse de l'Abondance. Une pièce d'or ou d'argent est placée sur un autel et reçoit les marques de vénération de tous ; ce qui n'a certes rien d'étonnant, car, dans le monde entier, l'argent n'a même pas besoin de se trouver sur un autel pour être adoré. A l'occasion de cette fête, toutes les maisons sont réparées et peintes à neuf, et les comptes sont réglés. La fête dure quatre jours : le premier, nommé *Dhan*, est dédié à la Fortune et un cierge est brûlé dans chaque maison en l'honneur de Yama, le Pluton hindou. Le second est le *Narack* ou Enfer ; ce jour-là, il est de coutume d'offrir des

cadeaux à la maîtresse de la maison. Le troisième, le *Divali* proprement dit, est aussi consacré à Sarasvati, déesse de la Sagesse : c'est le premier jour de l'année indienne ; les femmes balayent la maison, déposent dans une corbeille la poussière recueillie, mettent au milieu une lampe allumée et jettent le tout dans la rue en s'écriant : « Que les chagrins et la misère s'en aillent avec vous et que le règne de Bali (c'est-à-dire l'ère de la prospérité) commence ! » Le dernier jour est le *Yama Devitiya;* en souvenir de la visite que le dieu Yama rendit à sa sœur, tous les Hindous vont voir leurs sœurs dans les gynécées et leur portent des présents.

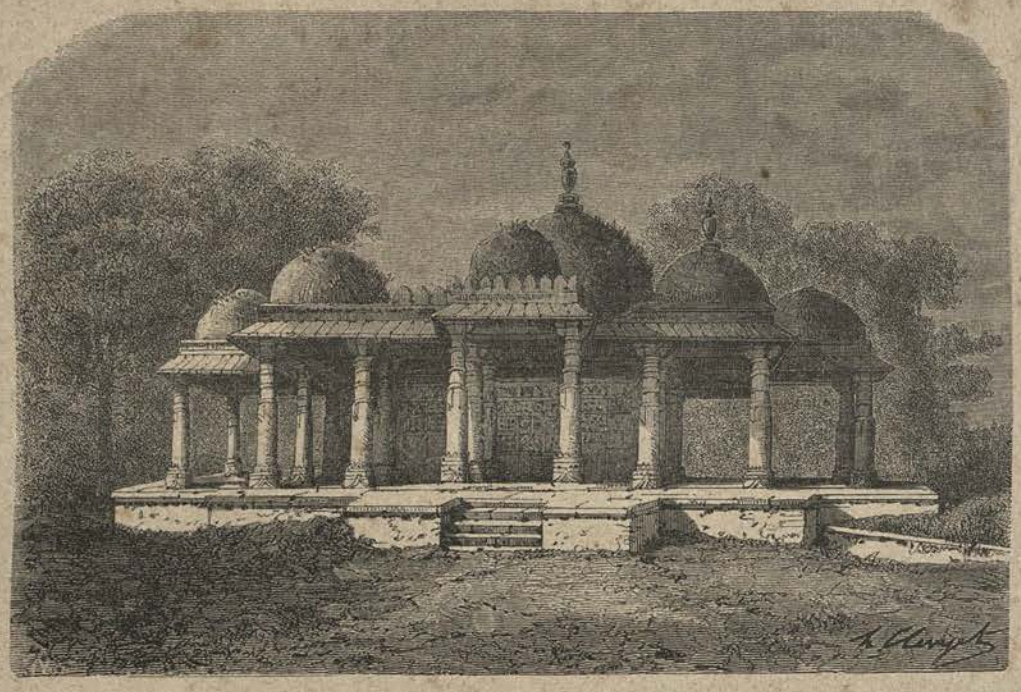
Durant les premiers jours de novembre, le Guicowar m'annonça que la reine sa femme, désirant aller respirer l'air de la campagne, l'avait prié de me demander si je voudrais lui céder une portion de notre palais du Moutibâgh. Cette demande me surprit beaucoup, car, outre qu'il n'est point habituel à un Hindou de parler de sa femme, je croyais les règles du zenanah trop strictes pour permettre pareille chose. Je crus un moment à quelque piége; néanmoins je fis mettre à la disposition de la reine toute une série d'appartements contigus aux nôtres. Le soir même, une troupe bruyante de jeunes esclaves vint en prendre possession, et la Rani elle-même s'y installa pendant la nuit. Dès ce jour, notre charmante habitation perdit toute sa tranquillité; notre jardin fut envahi par des essaims de gracieuses jeunes filles, dont les brillants sarris animaient les allées; des eunuques allaient et venaient, et tout ce monde suivait nos moindres mouvements avec curiosité. Cependant cette petite inquisition me permit d'apprendre bien des choses que je n'eusse pu connaître autrement. J'eus l'occasion de voir ainsi les dames de la cour et même la reine; mais comme on s'était fié à ma discrétion, je dois justifier cette confiance jusqu'au bout.

Le soir venu, pendant qu'étendus dans notre verandah, nous fumions les excellents manilles du roi, quelqu'une de ces dames chantait une langoureuse chanson hindoue, en s'accompagnant du luth. Cette voix douce, ces sons plaintifs et voluptueux, se joignant au féerique spectacle de notre jardin, que la lune baignait de sa douce lumière, me remplissaient d'un sentiment ineffable de poésie, que je n'ai point encore oublié. Les accords cessaient, tout rentrait dans le silence, et l'on n'entendait de temps à autre que le pas des sentinelles ou le cri strident des chacals.

Dans une des promenades que je faisais tous les matins dans le bois avoisinant notre résidence, je découvris un jour par hasard un très-beau mausolée musulman, d'une assez grande antiquité. Il est entièrement construit avec les matériaux d'un ancien temple jaïna et remarquable par l'élégance que la dynastie des Ahmed a su donner à ses monuments en mélangeant le style musulman à celui des Hindous. Un dôme central couvrant le tombeau est entouré de neuf dômes plus petits, qui surmontent les galeries et les portiques. Les colonnes sont d'une grande simplicité, et la salle contenant la pierre sépulcrale est formée par des cloisons de pierre ciselées à jour, en treillis délicats. Tout autour s'élèvent des colonnes demi-brisées et les ruines d'un temple; de grands arbres répandent sur cet endroit une ombre délicieuse, et des figuiers de Barbarie, des cactus et des euphorbes entourent les pierres antiques. Je pris en affection cette retraite; j'y venais tous les matins avant le lever du soleil ; des milliers de perroquets habitaient ses ombrages, et je m'amusais à les voir folâtrer ou fuir au moindre bruit comme des gerbes de fusées.

Un jour un vieux musulman à barbe blanche me conta l'histoire de la tombe. Elle renferme les cendres d'un saint fameux, Allum Sayed, qui vivait sous le règne de Mahmoud, shah du Guzarate, vers 1459. Le lieu est célèbre dans le peuple sous le nom de *Ghora-ka-pîr* ou tombeau du Cheval, parce que, d'après la tradition, la jument du saint fut enterrée près de là, sous un arbre dont les branches sont chargées de petites effigies de chevaux, placées en *ex-voto* par les Hindous.

Un endroit aussi très-curieux et que sa proximité du Moutibâgh me donna l'occasion de visiter souvent est le *Fakir-Khana* ou l'asile des Mendiants. Là tous les jours, à certaines heures, les pauvres qui se présentent sont nourris aux frais du roi. Les brahmanes et les indigents de castes élevées, qui ne peuvent manger d'aliments préparés par d'autres, reçoivent du riz et les combustibles nécessaires à sa cuisson; aux Musulmans et aux gens qui ne sont point soumis à de pareilles interdictions, on distribue des mets tout cuits et qu'ils peuvent manger sur le lieu même. Comme chez tous les Indiens, la charité s'étend jusqu'aux animaux, et chaque jour, par l'ordre du Guicowar, des serviteurs parcourent les rues, distribuant du fourrage aux bœufs sacrés, du pain aux chiens parias et du grain aux perroquets et aux oiseaux.



TOMBE DE ALLUM SAYED, A BARODA.

XIII

Malgré tous les enchantements de la cour de Baroda, le 15 novembre était venu, et il fallait songer à nous remettre en route. Lorsque je fis part de notre intention au Guicowar, il m'annonça qu'il me refusait l'autorisation de partir et que je ne l'obtiendrais pas de lui. Je continuai malgré cela à faire mes préparatifs ; ce que voyant, le roi et les courtisans me dépeignirent sous les couleurs les plus noires le pays que nous aurions à traverser : les peuplades sauvages nous tueraient, et si nous leur échappions, ce serait pour aller périr de soif dans les déserts du Rajpoutana. Les Bhîls surtout nous étaient représentés presque comme des cannibales, qui n'avaient jamais laissé sortir un Européen vivant de leur pays. Par suite des obstacles que le roi me créa et que je ne puis reprocher qu'à un excès d'amitié pour moi, le mois de novembre fut employé en entier à terminer tous les préparatifs. Enfin, le 2 décembre, j'annonçai définitivement mon départ au prince et pour lui montrer, combien j'étais décidé cette fois-ci, j'expédiai nos principaux bagages à Ahmedabad.

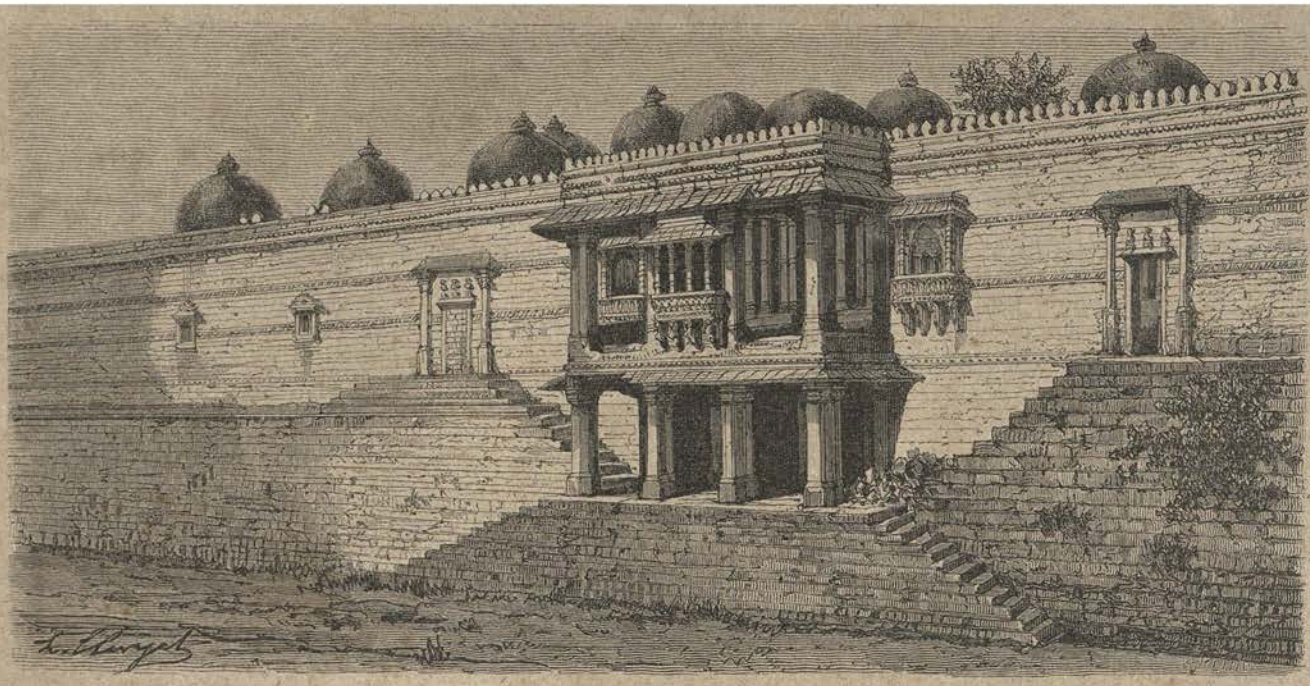
Le lendemain, je vins lui faire mes adieux; je le trouvai, comme d'habitude, sur la terrasse du palais, entouré de tous ses courtisans. Il paraissait aussi ému que moi, et c'est à ce moment que je sentis toute l'amitié que cet homme m'avait inspirée ; nous causâmes longuement. « Penserez-

vous au Guicowar, me disait-il, quand vous serez dans cette immense ville, dont vous m'avez si souvent parlé et où l'on doit tout oublier? Direz-vous à vos compatriotes comment je vous ai reçu et ne me traiterez-vous pas trop durement en leur parlant de moi? Souvenez-vous quelquefois de Khunderao et de sa cour, qui avaient espéré que vous voudriez bien être un des leurs et qui vous voient partir aujourd'hui avec regret. » Sur ce, des domestiques arrivèrent portant un royal présent, que le roi me pria d'accepter en souvenir de lui et dont je le remerciai avec sincérité. C'était un de ces *khillats* ou cadeaux d'honneur, composé de bijoux et d'étoffes précieuses, qui ne sont offerts qu'aux plus hauts personnages ; bien plus, sous les étoffes se dissimulait discrètement une bourse pleine de *môhrs*[1], que je voulus refuser, mais que le roi pressa si aimablement dans ma main que je ne pus résister. Mon compagnon ne fut pas oublié non plus. Enfin, je serrai une dernière fois la main à Khunderao, et je fus reconduit jusqu'à mon équipage par les nobles ; Bhao Sahib, mon bon ami, ne me quitta qu'au Moutibâgh et nous nous embrassâmes avec effusion. Je n'étais pas encore sorti de Baroda, et déjà mon cœur se serrait à l'idée que je ne reverrais plus jamais ces lieux où j'avais été si heureux, ni ces amis qui avaient été si bons pour moi.

Étaient-ce donc là ces pays que l'on m'avait dépeints comme sauvages et inhospitaliers et dont je ne devais sortir que ruiné ? Au lieu de cela tout le monde m'y avait comblé de prévenances et d'attentions, et grâce à l'amitié et à la générosité du Guicowar, je pouvais en quittant Baroda continuer sans crainte ma route, muni de tous les moyens qui m'avaient manqué jusqu'alors. Il était en tout cas bien évident que ma qualité de Français, loin de me nuire, m'avait considérablement servi, et qu'en me décernant tant de marques de considération et d'honneurs, le Guicowar avait tenu avant tout à manifester son respect et son estime pour le nom de la France.

[1] Le *môhr* est la seule monnaie d'or employée dans l'Inde ; elle a une valeur de 16 roupies, soit 40 francs.

NAUTCHNI OU BAYADÈRE DE BARODA.



BALCON DE LA GRANDE MOSQUÉE DE SIRKHÈJ. (Page 152.)

CHAPITRE CINQUIÈME.

LE GOUJERATE ET LE PAYS DES BHÎLS

Les environs de Baroda. — Une ville de province goujerate. — Ahmedabad, ses remparts, ses palais, ses mosquées et ses tombeaux. — Les cavaliers rajpouts et le prince Mouti Sing. — Sirkhèj. — Le tombeau de Chah Allum. — Chasse aux nilgaus. — Les paons. — Une émeute. — Préparatifs de départ. — Les chameaux de selle. — Notre camp de Raïpour. — Les *bohimias*. — Le Goujerate septentrional. — Un renfort de troupes. — Le *mekkâm*. — Tintouï. — Les *thakours*. — Une forteresse féodale. — Un *baoli*. — Les Bhîls : origine, mœurs et coutumes. — Le mangeur d'hommes. — Défilés des Dounghèr. — Une oasis. — Sameyra. — Bataille !. — Un Rajpout ivre. — La vallée de Kheirwara. — La chaîne des Aravalis. — Le caravansérail de Pursad. — Une tchita impertinente. — La lumière zodiacale. — Les temples de Jowar. — Perdus dans la jungle. — La ville du Soleil levant.

I

Au sortir de Baroda, le chemin de fer traverse des plaines fertiles arrosées par de nombreuses rivières. Le sol est fortement raviné et paraît très-accidenté, quoique le niveau supérieur en soit parfaitement horizontal. Des villes, des villages sont assis sur les bords de ces profondeurs et étagent pittoresquement leurs maisons au milieu des bosquets de manguiers et de tamarins. Les ouvrages qui supportent la voie sont des plus remarquables. On pourrait dire, sans exagérer, que la ligne passe sur un immense pont reliant Wassud à Baroda. Cette première ville est à demi cachée dans les ravins, à peu de distance de la Mhye (Mahî), majestueuse rivière que l'on franchit sur un pont à piles de fer, d'une longueur de six cents mètres et d'une hauteur de plus de quarante.

Un peu plus loin est le bourg fortifié de Neriad, qui se présente coquettement avec ses remparts crénelés et ses portes à tourelles, à demi caché par un rideau d'arbres ; près de la gare se trouve un bel étang entouré de marches et dominé par de hautes terrasses demi-ruinées, que couvrent des kiosques et des temples.

Nous nous arrêtons à la station suivante pour aller jeter un coup d'œil à Khaira, ville d'une

assez grande importance et renfermant quelques curiosités. Un ancien pont de bois conduit à la cité hindoue, assise au confluent des rivières Seri et Watrack; des murailles de brique flanquées de tours rondes la défendent de toutes parts. C'est le type le plus parfait d'une ville de province du Goujerate; les rues, étroites et tortueuses mais propres et bien tenues, sont bordées de maisons en brique, décorées d'une profusion de boiseries sculptées fort originales. Au centre de la ville est un grand temple jaïna, où l'on voit de très-belles sculptures sur bois et aussi des idoles à mécanique, faisant aller les bras et les jambes, ouvrant les yeux et la bouche, comme nos jouets d'enfants. Le révérend pandit qui fait les honneurs du temple ne manque pas d'attirer l'attention du voyageur sur ce chef-d'œuvre d'un Vaucanson indigène, et, moyennant quelques roupies, donne un tour de clef qui met en mouvement tout ce puéril Olympe. Dans un caveau au-dessous du sanctuaire sont placées les idoles jaïnas, que le peuple ne peut contempler, mais que par une curieuse tolérance on fait souvent voir aux visiteurs. Ce sont trois statues de marbre blanc, de grande dimension, représentant trois *tirthankars* [1] dans une de leurs attitudes traditionnelles, c'est-à-dire assis, les jambes et les bras croisés. Leurs traits ont le caractère égyptien qui se retrouve dans toutes ces statues, et leurs yeux d'argent brillent d'une manière fantastique. La nudité étant l'un des points qui distinguent ces idoles de celles des bouddhistes, l'artiste s'est appliqué à la faire ressortir autant que possible, ce qui rend les statues un peu indécentes.

II

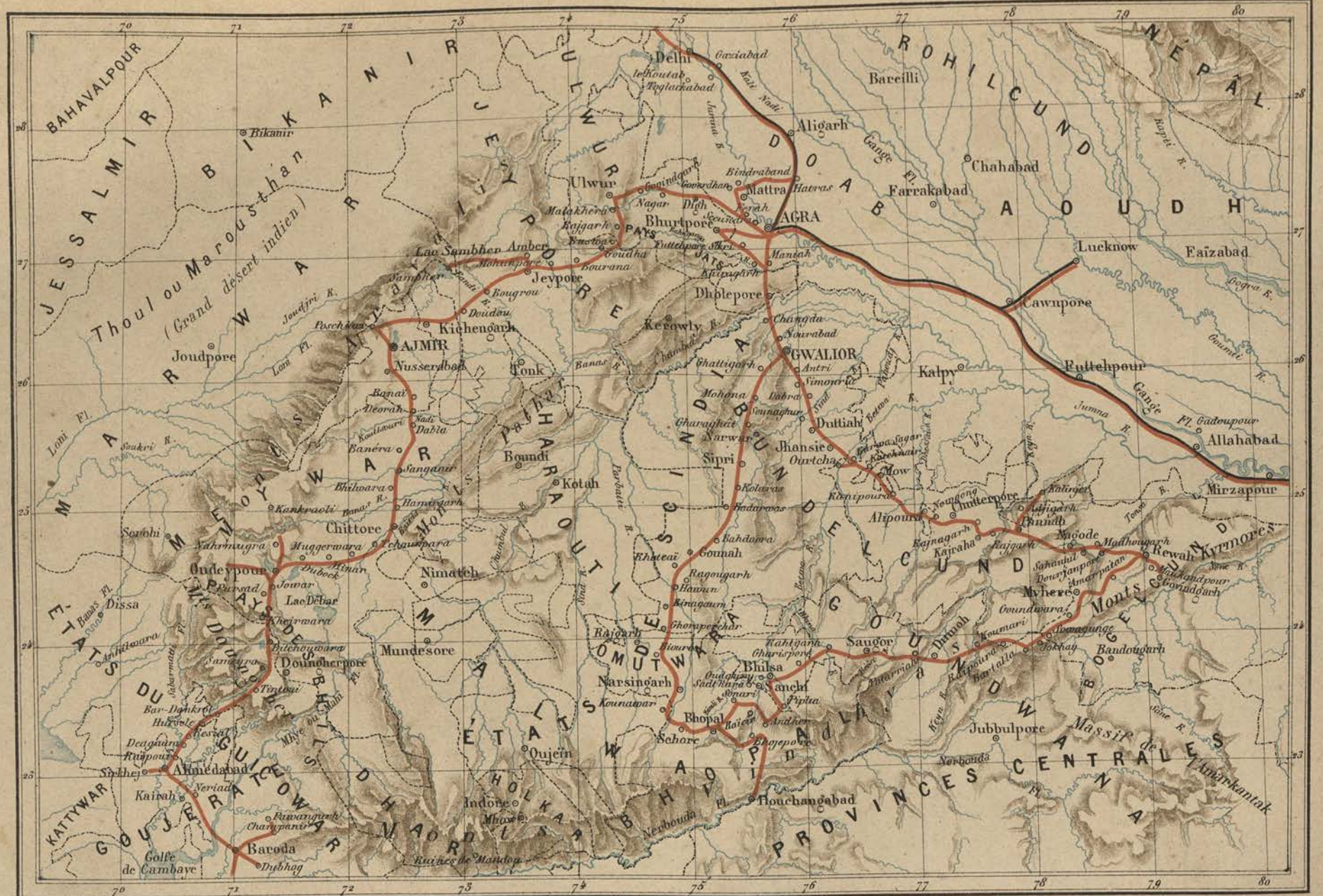
Le lendemain, 5 décembre, nous arrivions à Ahmedabad, l'ancienne capitale des sultans, une des villes les plus splendides de l'Orient [2]. Un très-bon bungalow nous permit de nous y installer confortablement, pour visiter en détail les monuments qui ont rendu la cité fameuse dans toute l'Asie. En y entrant, on voit se dresser de tous côtés des minarets élancés, des dômes élégants et de hautes arches ogivales.

De superbes remparts, d'un circuit de plus de sept kilomètres, entourent la cité; des tours et des bastions complètent ce système de fortifications, dont l'exécution est attribuée au sultan Mahmoud Begarah (1485). Dix-huit portes monumentales donnent accès dans l'intérieur, qu'occupait jadis une immense population; aujourd'hui de vastes jardins, des terrains incultes isolent la ville de ses remparts, et ses quartiers ne renferment pas plus de cent cinquante mille habitants. Quoique bien déchue, cette ville est cependant d'un aspect gai et animé; de belles allées d'arbres la parcourent en tous sens, et les petites huttes des pauvres, blanchies à la chaux, se groupent autour de superbes restes de l'antiquité et leur enlèvent un peu de leur morne grandeur. Une magnifique rue, le Manik Chauk, large comme un de nos boulevards, forme le quartier commerçant de la ville et réunit en un seul point les plus grandes splendeurs d'Ahmedabad. C'est là que se tiennent les marchés, et la proximité des déserts y amène tous ces superbes types de nomades, Rajpouts, Kattis, Bhattis, qui donnent aux bazars un cachet de pittoresque tout

[1] Philosophes déifiés des Jaïnas. Voyez le vocabulaire à la fin du volume.

[2] Ahmedabad fut fondée, en 1426, par le sultan Ahmed Chah, sur l'emplacement d'une antique cité hindoue. Ce prince employa, selon toute probabilité, pour construire ses mosquées et ses palais, les matériaux provenant des ruines des capitales rajpoutes, Chandravati et Anhilwara Patan, qu'il avait saccagées. Ses successeurs montrèrent le même amour pour les beaux-arts, et, étant eux-mêmes d'origine hindoue, ils conservèrent dans les temples de leur nouvelle religion le style d'architecture particulier au pays, genre pur et original, bien différent du style sarrasin qui envahit l'Hindoustan avec les Mogols. Vers 1570, la ville tomba au pouvoir des empereurs mogols et devint le siége d'une de leurs opulentes vice-royautés; la belle Nour Jehan, femme du padichah Jehanghir, y tint pendant longtemps sa cour et y établit un célèbre hôtel des monnaies. En 1737, Damaji Guicowar, profitant de l'incapacité des représentants de l'empire, annexa Ahmedabad et son riche district à son royaume de Baroda; un de ses successeurs fut obligé, en 1818, de les céder aux Anglais, qui les possèdent depuis lors.

ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE.



particulier. Des chameaux, des éléphants passent au milieu de cette foule bigarrée et bruyante, dans laquelle des cipayes anglais maintiennent l'ordre. Cette rue part de la grande porte du Manik Bourj, ancienne residence des vice-rois, dont les énormes donjons rappellent nos bastilles d'Europe; les Anglais en ont fait un pénitencier, où des milliers de forçats sont employés à la fabrication de tapis, d'étoffes grossières et de papier. On entre dans ce palais par une belle porte sarrasine, dont la voûte couvre un corps de garde. L'installation actuelle permet peu de juger des splendeurs de cette antique habitation royale, et les appartements, quoique vastes, ont été trop de fois blanchis à la chaux par les inspecteurs anglais pour qu'on puisse y retrouver quelque

LE BUNGALOW DES VOYAGEURS, A AHMEDABAD.

détail intéressant. On y montre le trône du fameux apostat hindou Jaka, le fondateur de la dynastie impériale d'Ahmedabad.

La Bâdre ou citadelle est reliée au château par une longue série de bâtiments qui servaient de logement à l'importante garnison entretenue par les sultans. De vastes cours qui renfermaient jadis de poétiques jardins et que défigurent aujourd'hui de hideux bungalows anglais, quelques arcades et un énorme bastion, sont les seuls objets de quelque intérêt. On ne manque pas non plus de faire remarquer au visiteur une antique cible placée au-dessus de l'une des portes et encore couverte de marques; c'est le but qu'un archer expérimenté essayait d'atteindre chaque fois que le sultan partait pour un voyage ou une expédition; si la flèche manquait de frapper le centre, l'entreprise était abandonnée, tout au moins jusqu'au lendemain.

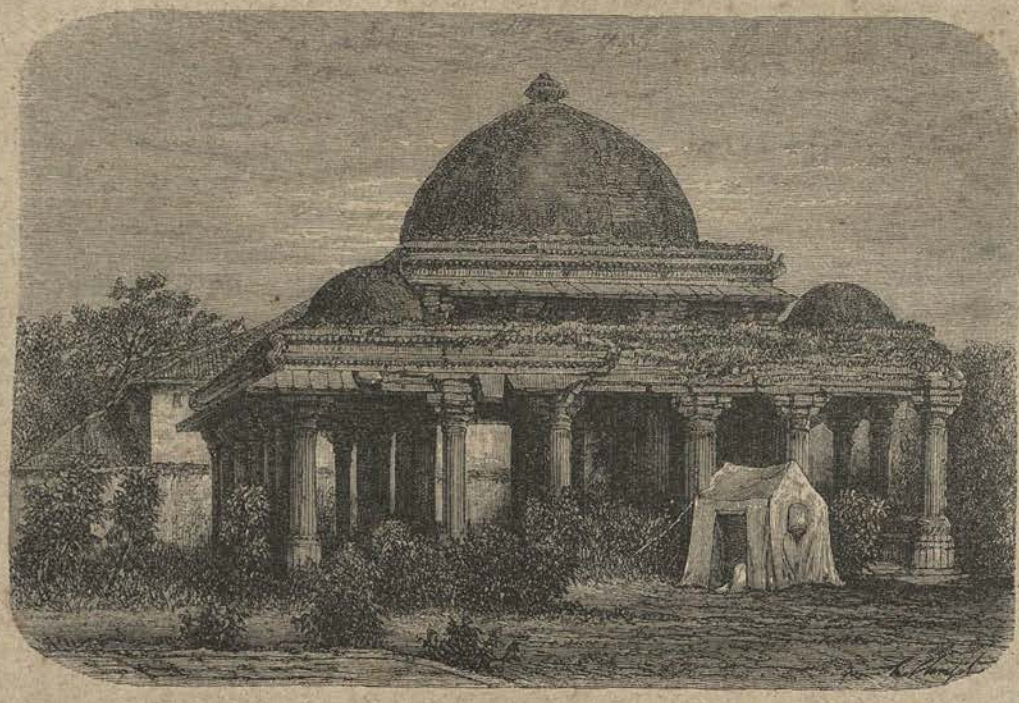
A une petite distance du château, la rue de Manik Chauk est coupée par un superbe arc de

triomphe auquel ses trois arches sarrasines ont fait donner le nom de *Tîn Darwazé* ou Trois Portes : c'est un des plus gracieux monuments du style du seizième siècle. De l'autre côté de cet arc de triomphe est la Jammah Masjid, mosquée cathédrale, la gloire d'Ahmedabad. On lit sur la porte que le sultan Mahmoud Shah Begarah, le Preneur de villes, la construisit avec les débris de temples infidèles, en l'an de l'hégire 827. L'édifice principal est au bout d'une immense cour dallée entourée de cloîtres à colonnes. La façade est percée de trois portes ogivales d'une grande hauteur, à travers lesquelles apparaissent les innombrables colonnes qui supportent la voûte de la grande salle. De chaque côté de la porte du milieu s'élèvent deux minarets d'une grande richesse de détails, mais dont les sommets furent renversés par un tremblement de terre en 1818. En entrant dans la vaste salle des Prières, on est saisi d'admiration à la vue de ses longues rangées de colonnes richement sculptées; les dômes, formés d'assises concentriques découpées, sont surélevés au-dessus de la voûte par un étage de colonnettes qui laisse entrer un flot de lumière dans le temple. L'absence complète de statues, le nombre des colonnes et la richesse de leurs ornements donnent à ce temple hindou, transformé en mosquée, un cachet éminemment original. Au milieu de la salle, en face de la niche de la Mecque, est une immense dalle qui recouvre, d'après la tradition, l'ancienne idole jaïna du temple; tout vrai croyant, en entrant dans l'enceinte sacrée, vient frapper du pied cette dalle en signe de mépris pour le symbole d'idolâtrie qu'elle recouvre. Auprès de la mosquée est la basilique impériale où reposent sous de riches dais de marbre les dépouilles mortelles des empereurs Ahmed, Mohamed et Koutab Oudin; autour d'eux sont rangés leurs épouses et leurs descendants. Ces tombes sont toutes d'une forme élégante, couvertes de sulptures et quelquefois de mosaïques.

Ahmedabad renferme encore aujourd'hui plus de cinquante mosquées et un grand nombre de mausolées dignes d'une étude spéciale. C'est sans nul doute une des villes de l'Inde les plus riches en monuments de ce genre. Ces mosquées sont pour la plupart entourées de jardins et de vergers.

galow. J'en trouvai la cour envahie par les cavaliers mystérieux, qui l'avaient sans façon transformée en bivouac ; les feux flambaient de tous côtés ; les chevaux étaient attachés en ligne, et dans un coin reposaient les voitures de gala, encore couvertes de poussière. Tout ce brouhaha était occasionné par l'arrivée du prince Mouti Sing, fils du rajah de Marwar. Les cavaliers qui composaient son escorte étaient des Rajpouts du clan Rahtore, un des plus renommés du désert indien.

En attendant que le prince se fût reposé de sa marche, j'examinai avec intérêt ces braves Rajpouts qui allaient et venaient autour de la maison. Leur figure franche et ouverte, leur allure martiale m'inspiraient de la sympathie. J'en abordai quelques-uns, et je restai frappé de leur attitude digne et respectueuse, bien différente de la basse servilité du peuple goujerati. Je leur parlai de ces sables qu'ils venaient de traverser ; je leur demandai s'ils n'avaient pas tous cru entrer dans le paradis en voyant les jardins du Goujerate ; mais leurs réponses me témoignèrent combien ils chérissaient leur patrie. L'un d'eux me dit : « Notre désert est sec et aride ; mais les



LE RANI-KA-RAUZAH, OU TOMBEAU DE LA REINE, A AHMEDABAD.

oasis qui se cachent dans les replis de nos montagnes Aravalis sont plus belles et plus riches que nulle autre terre de l'Inde! » Son enthousiasme était juste, ainsi que plus tard je pus en juger moi-même.

Le lendemain de l'arrivée du prince, j'envoyai mon *khansamah*, revêtu pour l'occasion de la dignité de *tchoubdar*, porter nos salaams à l'étranger. Celui-ci, en réponse, m'envoya un huissier à canne d'or, qui, après toutes les salutations d'usage, m'annonça que je pourrais être reçu le jour même. Je me présentai avec Schaumburg à l'heure fixée, et trouvai Mouti Sing dans une grande salle où quatre chaises et un tapis constituaient le durbar réglementaire. Il nous serra affablement la main, s'assit entre nous deux et commença péniblement une conversation anglaise. J'y coupai court en lui répondant en hindi ; enchanté de m'entendre parler sa langue, il se mit à parler cet idiome avec une grande animation Il m'assura que son père, le roi de Marwar, serait heureux de nous recevoir à sa cour, et que du reste l'hospitalité connue des autres rajahs rajpouts ne laissait point douter un instant que nous ne dussions être partout l'objet

d'une réception chaleureuse. « Un voyageur européen, me dit-il, est chez nous une chose presque inconnue; les seuls que nous voyions sont les ambassadeurs envoyés par le vice-roi, ou bien quelques officiers regagnant leurs garnisons ou se rendant à Bombay. Quant à un Français, je ne me souviens pas qu'il en soit jamais venu un à Joudpore, la capitale du roi mon père. » Il me donna des renseignements très-exacts sur la manière dont j'aurais à voyager, sur les difficultés que j'aurais à surmonter, et m'engagea fortement à suivre la route de Dissa, Serohi et Joudpore, au lieu de visiter le pays des Bhîls et Oudeypour. Mais ma décision était prise sur ce point, et je ne pus que lui promettre de faire mon possible pour atteindre Joudpore par la voie d'Ajmir.

Ce prince Mouti Sing est le quatorzième ou quinzième parmi les cent fils du vieux rajah de Marwar, Takt Sing. Ce monarque patriarche possède un royaume d'une grande étendue, mais comprenant plus de déserts que de sol arable; cependant sa capitale est une des belles villes du Rajpoutana, et ses revenus sont encore considérables. Mouti Sing me parlait avec enthousiasme des plaines giboyeuses de sa patrie, et me promettait à mon arrivée des chasses merveilleuses. C'était un vrai Rajpout par ses traits fins et caractérisés, son teint clair et sa longue barbe divisée en deux énormes favoris; mais son attitude un peu efféminée et son langage diplomatique m'avaient un peu prévenu contre lui. J'appris du reste plus tard que je ne m'étais pas trompé dans mes soupçons.

IV

Je consacrai les quelques jours qui me restaient encore avant notre départ d'Ahmedabad à visiter les environs, qui sont charmants et rappellent en outre un nombre presque incalculable d'événements historiques. Ma première excursion fut pour Sirkhêj, l'ancienne résidence d'été de l'empereur Ahmed, située à huit kilomètres de la ville. Partis à quatre heures du matin de notre bungalow, nous étions, au lever du soleil, sur les bords de la Sabarmatti, le gracieux cours d'eau qui baigne les remparts d'Ahmedabad. Nos domestiques et les quelques provisions que nous emportions occupaient une charrette à bœufs, qui devait passer la rivière à gué. L'eau était basse; mais le courant était encore d'une telle violence, que je craignais à tout moment de voir la charrette s'en aller à la dérive. Assis sur mon cheval, qui avait bravement passé l'eau, je restais à contempler ce spectacle, auquel une matinée d'hiver indien ajoutait tant de beauté. La rivière étincelait, des nuées d'oiseaux aquatiques voltigeaient à la surface, et sur l'autre rive un léger brouillard bleuâtre couvrait la longue ligne des remparts et des donjons; l'air vif et pénétrant, malgré la présence du soleil, produisait sur moi une sensation délicieuse. Rien n'est comparable, du reste, à la magnificence d'une matinée d'hiver dans l'Inde; c'est le printemps d'Europe, mais avec la mise en scène grandiose de ces régions favorisées.

Aussitôt après le passage de la charrette, nous partîmes au galop dans la direction de Sirkhêj; nous suivions des sentiers sablonneux ou tapissés d'un léger gazon, encaissés entre de hautes haies de cactus cierges, de figuiers raquettes, couvertes de convolvulacées et de mille autres lianes en fleur. Des quantités de tourterelles rieuses, au plumage blanchâtre, s'envolaient à notre passage avec ce léger cri qui ressemble à un ricanement; des perroquets passaient en déchirant l'air de leurs cris perçants, et des boulbouls gazouillaient dans tous les bosquets.

Après une demi-heure de galop, nous entrâmes dans une plaine cultivée, mais assez nue d'aspect, à l'extrémité de laquelle se montraient les hauteurs de Sirkhêj couronnées de silhouettes de monuments. La Sabarmatti coulait jadis au pied de ces collines, et son lit desséché, couvert d'un sable fin et sans consistance, retardait la course de nos chevaux. Sur la berge se dressent deux hautes tours, dont la base est entièrement ruinée par l'eau et qui formaient l'entrée prin-

cipale du domaine impérial ; la voie est encore pavée de grandes dalles, et des débris de voûtes surplombent d'une manière menaçante la tête du passant.

Nous nous dirigeâmes vers la mosquée, la seule partie du palais qui soit aujourd'hui habitable. La lourde porte en était fermée ; je descendis de mon cheval et fis résonner plusieurs fois le marteau de fer guilloché, qui est resté en place. Le plus profond silence régnait autour de nous ; seuls, quelques ramiers effrayés par le bruit inaccoutumé volaient en cercles au-dessus de nos têtes. Après quelques minutes d'attente, j'entendis tirer des verrous, et un petit vieillard à longue barbe blanche et à mine fantastique vint ouvrir le guichet. C'était le saint homme préposé à la garde de ce lieu consacré ; il nous reçut avec beaucoup d'affabilité.

Nous entrons tout d'abord dans une grande cour dallée entourée de portiques et dont le centre est occupé par un lourd édifice musulman surmonté d'un dôme doré. C'est là que, sous une châsse d'argent massif, reposent les reliques de Cheik Ahmed Gandj Bakch, le confesseur de l'empereur Ahmed et le patron tutélaire de Sirkhêj. Sa tombe est un but de pèlerinage pour tous

LE KIOSQUE DU CHEIK AHMED, A SIRKHÊJ.

les zélés musulmans des environs, et deux fois l'an la cour déserte se remplit de milliers de visiteurs. En avant du *Gambaz* ou mausolée du Gandj Bakch est un kiosque formé de seize colonnes élancées supportant neuf dômes ; c'est un des plus gracieux édifices de ce genre qui aient jamais été élevés par les Indo-Musulmans.

Sur le côté gauche de la cour est un beau péristyle, qui sert d'entrée aux tombeaux des Ranis ; ce sont de grandes chambres, dont les voûtes cintrées sont supportées par des piliers massifs ; les tombes en marbre blanc sont placées dans les chapelles, entourées de grilles de pierre ciselées à jour. L'aspect de ces chambres est imposant, mais (il en est de même de tous les mausolées musulmans) il ne respire point la tristesse ; de larges fenêtres à balcons y portent des flots de lumière et dominent une vue splendide sur le grand étang, qui baigne le pied de la mosquée à vingt mètres plus bas. C'est là que nous décidâmes d'établir notre domicile temporaire, avec le consentement de notre guide. Un immense escalier qui descend au lac sépare ces chambres d'une autre série d'appartements plus considérables, dans lesquels sont rangées les tombes de plusieurs empereurs, entre autres celle du fameux Mahmoud Begarah. L'autre côté

de la cour est occupé par la vaste mosquée, qui est, dit-on, une copie exacte de la grande mosquée de la Mecque. Je n'ai point vu cette dernière; mais je doute fort qu'il y ait aucune analogie entre les colonnes hindoues de Sirkhêj et celles du temple arabe.

L'étang, qui est aujourd'hui desséché, couvre une superficie de près d'un kilomètre carré; au temps d'Ahmed, ce devait être une des merveilles de l'Inde. La mosquée et les édifices adjacents occupent l'un des côtés, et les trois autres sont formés par de gigantesques escaliers, que couronnaient de magnifiques palais. Deux de ces édifices subsistent encore; ce sont le palais d'Ahmed et le harem. Leurs hautes façades relevées par des étages de colonnes et des bandes de sculpture leur donnent un cachet imposant et tout particulier que l'on ne retrouve dans aucun ouvrage musulman postérieur. De larges tunnels solidement construits conduisaient en dessous de ces palais aux bords de l'étang. A l'un des angles est une écluse monumentale, par où se déversaient dans le bassin les eaux de la Sabarmatti. Nous restâmes pendant plusieurs jours à Sirkhêj, nous occupant à dessiner ou photographier les plus intéressants monuments. Le lac nous fournissait du poisson excellent que nos domestiques s'amusaient à prendre avec des filets improvisés, et notre table était garnie de perdrix et de bécassines, produit de notre chasse aux environs.

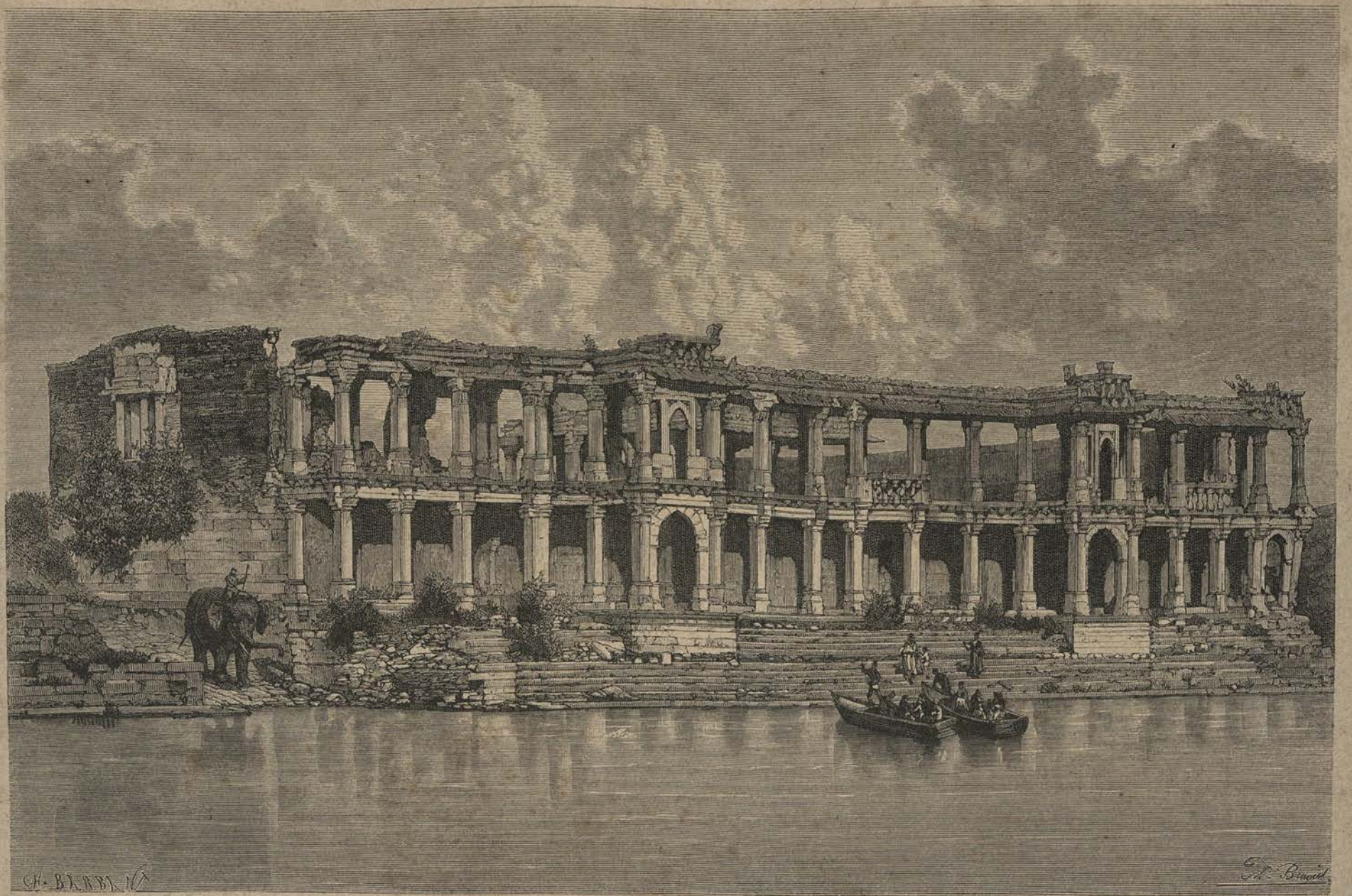
Notre seconde excursion fut pour le mausolée de Chah Allum, situé à deux milles d'Ahmedabad, autour duquel est un vaste assemblage de tombes, de mosquées, de palais et de jardins. Le mausolée lui-même est surmonté d'un dôme élevé et contient plusieurs salles; dans l'une d'elles est la tombe de porphyre du chah. Cette salle est décorée d'incrustations en nacre et le jour n'y pénètre qu'à travers de délicats treillis de pierre. La grande mosquée adjacente est un long bâtiment à colonnes, placé sur une belle terrasse et possédant encore en parfait état ses deux minarets élancés d'une hauteur de vingt-cinq à trente mètres. Sous la terrasse s'étend un étang souterrain; les lourds piliers qui en supportent la voûte, sont couverts de symboles et de signes cabalistiques.

Les environs d'Ahmedabad offrent un si grand nombre de curiosités, que l'on néglige nécessairement beaucoup de monuments qui ne manqueraient pas autre part d'exciter l'admiration. Il en est de même à Delhi; mais là se sont succédé des dynasties nombreuses et des races puissantes, tandis qu'ici les règnes de quelques princes vivant au quinzième siècle ont suffi pour produire toutes ces merveilles.

V

La ville anglaise d'Ahmedabad est à quatre kilomètres de la ville indienne, à laquelle elle est reliée par de magnifiques allées de pîpals et de bârs. Elle s'étend dans une vaste plaine et comprend, outre les casernes et autres établissements militaires, de jolies habitations entourées de jardins, occupées par une centaine d'Européens, employés de la couronne. Tout près de là est le palais de Chahi Bâgh, construit en 1625 pour servir de résidence au vice-roi, Soultan Kourroum. Ce prince n'y pénétra jamais, parce que l'architecte avait négligé d'élever la porte principale de l'enceinte à une assez grande hauteur pour donner passage à l'éléphant qu'il montait. Avant que le portail pût être corrigé, son père Jehanghir était mort et il échangeait sa vice-royauté pour le trône de Delhi avec le titre de Chah Jehan.

Une des rares distractions que possèdent les officiers anglais de la garnison est la chasse, et les plaines voisines leur fournissent les meilleurs *sports* de l'Inde. Le tigre et la panthère abondent, et il n'est pas rare de rencontrer des lions, qui descendent des gorges du Kattyawar; quant aux cerfs, antilopes, sangliers et autres gibiers inférieurs, ils y sont en grande quantité.



RUINES DU HAREM D AHMED CHAH, A SIRKÉJ.

Je profitai d'une invitation qui me fut adressée par plusieurs des officiers de la garnison pour assister à une battue qui devait avoir lieu aux environs. Le gibier que l'on se proposait de poursuivre n'était ni le tigre ni le lion, animaux que l'on ne chasse ordinairement qu'en été, mais le nilgau, cette grande antilope que les Indiens désignent sous le nom de bœuf bleu. C'est un superbe animal, de la taille de notre cerf, mais aux formes plus fines ; sa robe est d'un gris perle, qui chez quelques-uns devient d'une teinte presque bleue. Sa tête longue, légèrement bombée comme celle de certains chevaux, est armée de deux cornes acérées et droites qui n'atteignent jamais ou rarement plus de trente centimètres de longueur. Le Jardin des Plantes de Paris possède encore deux très-beaux spécimens de cette race d'antilopes.

Le rendez-vous des chasseurs avait été fixé près de Lamba Gaum, village situé à quelques lieues d'Ahmedabad, et chacun devait s'y rendre de son côté. Schaumburg et moi, nous quittâmes le bungalow à deux heures du matin par une nuit fort obscure ; les guides nous précédaient avec des torches, précaution indispensable dans un pays où le sol des routes est tellement crevassé que les chevaux trébuchent à chaque pas. Après une assez longue marche, nous aperçûmes les feux du camp des chasseurs ; les batteurs en assez grand nombre, enveloppés dans leurs couvertures de laine, formaient un cercle compacte autour d'un immense bûcher. Le froid très-vif de la nuit me faisait assez envier leur position, et croyant être des premiers, j'allais leur demander une place au foyer, quand je fus salué par plusieurs *Halloa !* et, le rideau d'une tente se soulevant, je me vis accueillir par nos hôtes. Ils étaient arrivés avant nous et, en bons Anglo-Indiens, ils avaient déjà fait dresser leurs tentes et tout organisé pour une résidence de plusieurs jours. Entré dans la tente principale, je les trouvai occupés à boire du *brandy-pani* et à fumer en attendant le matin ; on nous eut bientôt fait place, et quelques instants après, les pieds sous la table, nous dégustions les *cheroots* et les liqueurs du *mess-court*. Il n'y avait personne dans notre gaie société qui n'eût assisté à quelque chasse émouvante, et les récits qui se succédaient sans interruption eussent pu former un fort intéressant volume.

J'étais arrivé depuis une heure ou deux lorsqu'un chikari passa la tête par l'ouverture de la tente en nous criant : *Sahib-log, din hané djahté ! chikarilogan tayardhai !* Tout le monde fut sur pied en un instant et en peu de temps nous étions réunis au dehors, bottés, les ceintures sanglées, et le fusil sur l'épaule. Une lueur blanchâtre vers l'orient annonçait l'approche du jour. Le froid était tellement vif, que mes doigts se refusaient à tout service et je dus les griller un peu à la flamme. La plaine légèrement ondulée, couverte des touffes de l'herbe *kâlam*, haute d'une quinzaine de pieds, formait un excellent terrain de chasse ; les cavaliers embusqués derrière ces herbes, sur les points les plus élevés, pouvaient dominer tous les mouvements des batteurs et voir arriver les antilopes. Ce dernier point est important, car le nilgau aux abois est un dangereux animal ; lorsqu'il se sent cerné de toutes parts, il charge avec fureur, et malheur à celui qui se laisserait surprendre sur le passage du troupeau ! Les batteurs, qui étaient déjà en place, formaient dans la plaine un arc de plusieurs milles, dont la ligne des chasseurs représentait la corde.

Le jour était arrivé pendant tous ces préliminaires, et bientôt j'entendis les cris perçants des chikaris : la plaine parut alors s'animer tout à coup et nous pûmes distinguer plusieurs groupes d'antilopes ordinaires et un fort troupeau de nilgaus. Ces animaux, effrayés par les clameurs, bondissaient tantôt dans une direction, tantôt dans une autre ; quelques-uns même, comprenant peut-être d'instinct que le danger réel était de notre côté, se dirigèrent vers les batteurs et forcèrent les lignes. Après plusieurs tours, les nilgaus s'élancèrent à fond de train vers nous ; il était à craindre que nous ne pussions les arrêter. Placé moi-même près de l'extrémité opposée à celle vers laquelle ils se dirigeaient, je déplorais déjà ce contre-temps, quand j'entendis plusieurs coups de feu et vis le troupeau s'arrêter subitement et se diriger vers moi. Cette manœuvre leur fut fatale, car ils essuyèrent ainsi notre feu en écharpe et j'en vis chanceler et

tomber deux aux premiers coups. Toute la troupe passa devant moi au triple galop; je visai un beau mâle qui se trouvait en tête : il bondit sous le coup, mais continua sa course ; la balle de mon voisin le fit rouler à terre. Encore quelques coups de fusil et la bande, renversant les batteurs, disparut dans la plaine.

Quatre de ces magnifiques animaux gisaient sur le sol, percés de balles ; les batteurs fabriquèrent des brancards, et les chasseurs, escortés de leur butin, regagnèrent triomphalement les tentes. Un bon déjeuner nous y attendait, et l'air vif du matin ayant ouvert nos appétits, chacun fit honneur au *pale ale* et au *corned beef*. Ce devoir accompli, les uns s'étendirent sur des lits pour faire la sieste, d'autres partirent à la chasse des lièvres et des perdrix ; quant à moi, je me joignis à un des officiers, pour tâcher de découvrir des paons, que l'on disait très-nombreux dans le voisinage.

Nous en eûmes bientôt tué quelques-uns et nous nous préparions à regagner le campement, quand mon compagnon, en apercevant un sur le haut d'un arbre auprès du village, le visa et le fit rouler à terre. A peine le coup de feu avait-il retenti, que nous vîmes accourir à nous de tous côtés les villageois, et nous nous trouvâmes bientôt au centre d'un cercle compacte et bruyant. Des pierres commencèrent à pleuvoir sur nous et je compris que notre position pouvait devenir dangereuse, si nous ne réussissions pas à calmer un peu l'excitation de cette foule. Apercevant le *patel* (maire) du village au milieu de la cohue, je le mis en joue en lui criant que s'il ne faisait immédiatement retirer la foule, je commencerais les représailles en tirant sur lui. Se voyant pris, il ordonna à ses hommes de se tenir tranquilles et s'avança vers nous ; il nous pria de l'excuser, disant qu'il était dévoué au Sahiblog et qu'il avait en vain essayé de s'opposer à l'attaque que nous venions de subir. Il m'expliqua que ce village contenant plusieurs brahmanes, ses habitants considèrent les paons comme sacrés et ne permettent point qu'on les moleste. Je promis de m'abstenir de chasser l'oiseau sacré, à condition qu'il nous serait permis d'emporter notre gibier et que les villageois se retireraient tout de suite. Ce traité fut accepté ; la foule nous lança encore quelques huées, mais, voyant que nous étions décidés à nous défendre, elle nous laissa partir.

Rentrés à nos tentes, je racontai au capitaine B... notre aventure. Il blâma l'imprudence du jeune officier qui m'accompagnait, et m'assura que nous étions heureux d'en avoir été quittes à si bon marché. Le paon est l'emblème de la déesse Sarasvati, la Junon indienne qui préside aux naissances et aux mariages ; comme tel, il est vénéré dans tous les États rajpouts, et la chasse en est strictement prohibée, du moins aux abords des villes et villages. Le gouvernement anglais a du reste reconnu cette coutume par une loi. Cependant on ne sait que rarement à quoi s'en tenir sur l'opinion des habitants de tel ou tel village, vu que les uns supplient les Européens d'exterminer les paons qui occasionnent des dégâts énormes, tandis que les autres se battent pour les défendre ; il arrive donc continuellement des conflits, qui ont eu souvent des suites tragiques de part et d'autre.

De retour à Ahmedabad, j'eus plusieurs conférences avec des chameliers qui, pour me porter jusqu'à Oudeypour, me demandaient un prix exorbitant, à cause de la mauvaise réputation du chemin que j'avais choisi pour m'y rendre. Enfin je conclus le marché avec l'un d'eux, qui s'engagea à me fournir, pour la somme de cent quatre-vingts roupies, deux chameaux de selle ou *sanis* et sept chameaux de bagage. J'achetai une petite tente très-légère, ne voulant pas trop m'encombrer dans ces passages difficiles, et je complétai tout mon attirail de lits, de batterie de cuisine et autres objets dont nous allions avoir besoin dans ces pays dénués d'hôtels et de bungalows, et où je prévoyais que nous resterions au moins une année.

VI

J'avais fixé au 19 le départ de la caravane, et, à l'heure indiquée, les chameaux groupés dans la cour du bungalow attendaient leur chargement. Les deux qui devaient nous servir de monture étaient brillamment harnachés, avec des housses de soie et des glands à profusion ; mais tous ces ornements n'étaient que pour la cérémonie du départ et devaient disparaître dès que nous serions en campagne. Le personnel de la caravane se composait de nos quatre domestiques, de deux sanivallas et de sept chameliers : tout ce monde était armé de sabres et de fusils, et chacun d'eux se figurait être très-probablement appelé à s'en servir sous peu. Je les assemblai tous devant le perron du bungalow et leur fis un petit *speech*, leur assurant que le pays que nous allions traverser était parfaitement sûr, et que du reste, étant bien armés, nous n'avions rien à craindre de la part des Bhîls. J'établis un chef de caravane, et ayant consulté la carte que j'avais dressée de notre itinéraire, je lui ordonnai d'aller camper le soir même au village de Raïpour, à vingt-quatre kilomètres d'Ahmedabad. Quant à nous, j'avais décidé que nous passerions encore la nuit sous le toit hospitalier du bungalow et ne rejoindrions notre camp que le lendemain matin.

A quatre heures du matin, je fus tiré de mon sommeil par le sanivalla ; j'éveillai à mon tour Schaumburg, et, en quelques minutes, nous étions prêts. Le sani, accroupi à la porte, m'attendait ; je mis quelques couvertures sur la selle pour la rendre plus confortable et je pris place sur le siége de derrière ; mon conducteur enfourcha celui de devant, et le chameau bondit comme un ressort sur ses pieds. La selle des chameaux de course, comme le savent sans doute la plupart de mes lecteurs, est double, de sorte que les deux cavaliers se trouvent emboîtés l'un dans l'autre. La position de celui qui est à l'arrière n'est pas des plus agréables, à cause de cette proximité; mais je l'avais choisie pour me faire un peu aux mouvements du chameau, avant d'essayer de le conduire moi-même. Je restai pendant une demi-heure sans pouvoir retrouver mon équilibre, violemment secoué et me cramponnant au dos de mon chamelier ; mon compagnon ne souffrait, du reste, pas moins. Mais, au bout de ce temps, je me sentis mieux à mon aise, et je pus prêter plus d'attention à la route que nous suivions. Ahmedabad était déjà loin de nous, et l'aube éclairait une plaine immense, couverte de champs nus et parsemée de groupes d'arbres annonçant l'emplacement des villages.

A Raïpour, que nous atteignîmes à six heures du matin, je trouvai notre tente plantée sous un gros arbre au bord d'une rivière et à une portée de fusil du village. Nos bagages étaient rangés autour d'un autre arbre où nos gens avaient établi la cuisine et leurs quartiers généraux ; des fusils et des sabres accrochés aux branches donnaient à l'ensemble un aspect guerrier. Je ne saurais dire combien ce spectacle, doré par ce beau soleil du matin, me transportait de joie ; c'était bien le début de la partie sérieuse de mon voyage. Jusqu'ici j'avais suivi des chemins battus, dans des pays où l'influence de la civilisation se faisait sentir et sur lesquels je possédais de nombreux renseignements ; ici tout pour moi était inconnu. Que devais-je trouver dans le Rajpoutana, un bon ou un mauvais accueil, un paradis ou un désert?

Je passai la journée à courir dans le village, à tuer quelques lièvres et des paons, qui dans ce pays n'étaient pas sacrés, et vers le soir j'eus le magnifique spectacle de la rentrée des troupeaux, deux ou trois mille bœufs et buffles passant au galop et se ruant vers la rivière presque desséchée pour se désaltérer d'une longue journée de soif.

Je copierai désormais mon journal, ce qui me permettra de présenter aux lecteurs, d'une manière plus succincte et plus exacte, les épisodes de cette marche.

21 *décembre*. — Nous quittons Raïpour à deux heures du matin, et après avoir passé la

rivière à gué, nous nous trouvons sur le territoire du Guicowar. La nuit est très-obscure, mais le pays est parfaitement plat ; nos chameaux avancent sans difficulté ; les villages sont tous à une certaine distance de la route, car nous n'en rencontrons aucun avant Deagaum, une ville assez importante que nous atteignons à quatre heures. Nous sommes arrêtés à la porte de la ville par quelques *sowars*, qui nous demandent notre lieu de destination et nous procurent des *bohimias*[1] pour nous conduire au prochain village.

L'aube nous retrouve encore au milieu de ces interminables plaines; cependant les arbres deviennent plus nombreux, et forment de petites forêts qui annoncent l'approche de la montagne. A six heures, nous atteignons le village de Resial, où nous campons pour la journée. Nous essayons ici en vain d'avoir quelques provisions, et sommes obligés de nous contenter de poulets et du produit de notre chasse.

22 *décembre*. — Au sortir de Resial, que nous quittons à deux heures du matin, nous entrons dans de vastes landes sablonneuses où le froid se fait vivement sentir ; nos gens, enveloppés dans leurs couvertures, paraissent en souffrir beaucoup. Au lever du jour, nous nous enfonçons dans des ravins profonds creusés par les pluies ; les berges découpées affectent les formes les plus fantastiques, et les villages perchés sur les sommets paraissent situés au haut de collines inaccessibles, tandis qu'ils se trouvent en réalité de plain pied avec la plaine. Auprès du village d'Hursole, nous passons une belle rivière qui roule entre des falaises à pic de quinze mètres de hauteur ; la grande largeur de son lit, la hauteur de ses murailles de terre et l'absence complète de végétation donnent un aspect de sauvage grandeur à cette nullah presque desséchée. De l'autre côté, nous remontons dans la plaine, où nous trouvons les ruines d'un ancien cantonnement anglais abandonné depuis quelques années. Les toits effondrés sont couverts de lianes, et les jardins, dont les murs sont encore debout, sont pleins d'une végétation exubérante.

A quelques milles de ce camp ruiné court une chaîne de collines nues et peu élevées, que l'on peut considérer comme les premiers soubassements des monts Dounghêr, du côté du Goujerate. C'est derrière ces collines que commence le Bâghar ou pays des Bhîls, région sauvage et montagneuse qui sépare les plateaux du Malwa du Goujerate, et qui limite au sud-est la vaste contrée des Rajpouts. Les montagnes qui couvrent ce district forment le point de jonction des deux grandes chaînes indiennes des Aravalis et des Vindhyas.

La chaleur est déjà excessive quand nous franchissons ces collines ; aussi nous arrêtons-nous à peine quelques instants pour chasser et abattre une antilope.

Une course d'une heure, à travers une plaine de sable, et sous un implacable soleil, nous amène au village guicowarien de Bâr Dankrôl. Par suite d'une erreur de calcul, la marche d'aujourd'hui a été de vingt-cinq kilomètres, et tout mon monde arrive au camp exténué de fatigue, car cette étape, qui serait considérée comme fort modérée en Europe, est presque une marche forcée dans un pays sans routes, où il faut faire continuellement des tours et détours. Bâr Dankrôl est un assez grand village, au milieu d'un beau bosquet de manguiers ; ses habitants sont encore du type goujerate et paraissent avoir autant d'aversion pour les Bhîls que leurs compatriotes de la plaine. Dans la soirée, je fais une importante adjonction à notre caravane : ce sont quatre soldats de Pattiala, solides gaillards, armés de sabres et de fusils à mèche, qui, se

[1] Cette institution des *bohimias* est une des plus curieuses et des plus utiles de ce pays : ce sont des gens de basse caste chargés de guider, moyennant une faible redevance, les voyageurs de village en village. Leur service est obligatoire, et le conseil communal les rétribue en leur accordant le droit de séjour dans la localité et certaines portions de terres arables. Le pays étant entièrement dépourvu de routes tracées, le voyageur risquerait fort d'errer à l'aventure dans la campagne, en l'absence de ces guides. Ces pauvres gens ont un métier fort pénible, étant obligés de se lever à toute heure de la nuit pour aller escorter pendant plusieurs lieues les caravanes, qui leur payent un peu moins d'un sou par *cóss* de deux milles anglais ; bien heureux encore si on ne les force pas à doubler la marche et si on ne les renvoie pas sans rétribution.

NOTRE CAMPEMENT A RAÏPOUR.

rendant dans leur pays, demandent à se joindre à nous pour traverser le pays des Bhîls ; j'accepte aussitôt leur proposition, leur promettant que, s'ils se conduisent bien, je les récompenserai généreusement à Oudeypour. L'arrivée de ces auxiliaires est accueillie avec joie par mes gens, et la garde du camp leur est confiée pour la nuit.

23 *décembre*. — Quelques heures de marche nocturne nous amènent à l'extrémité de ces plaines monotones que nous parcourons depuis Baroda, et au matin nous atteignons un joli village dont les huttes sont échelonnées sur une pittoresque colline de quartz laiteux. De l'autre côté de ce village court une petite rivière, dont le lit ombragé de grands arbres et bordé de hauts buissons de bruyère en fleur rappelle les gracieux ruisseaux de la Suisse ; l'eau bouillonne entre des rochers de marbre et, se subdivisant en mille canaux, va se perdre dans les champs, auxquels elle donne une étonnante fertilité. Nous apercevons de loin quelques hommes presque nus, que mes gens me déclarent être des Bhîls. Cette riante campagne cesse tout à coup, et nous traversons une belle forêt, au sortir de laquelle nous arrivons au bord d'un superbe lac. Le

RÉSIDENCE DU THAKOUR DE TINTOUI.

coup d'œil est de toute beauté ; cette vaste nappe d'eau, couverte de lotus en fleur parmi lesquels se jouent des milliers d'oiseaux aquatiques, est encadrée par un rideau de banians et autres géants des tropiques aux feuillages sombres. Aucun être humain n'apparaît sur ces plages, et les hôtes du lac jouissent en toute tranquillité de la belle matinée. De longues rangées de flamants aux ailes roses font sentinelle sur l'un des îlots à fleur d'eau ; des bataillons d'oies sauvages, des canards de cent espèces différentes sillonnent en vraies flottes ces eaux profondes ; des poules d'eau au plumage pourpre ou indigo sautillent sur les larges feuilles des lotus, et des hérons, des adjudants et des ibis garnissent les racines inondées des arbres de la berge. Je défends à mes gens de troubler ce peuple aquatique, et nous passons sur la plage sans occasionner grand émoi. Des chemins s'enfoncent entre des haies fleuries qui dépassent nos têtes et forment une charmante avenue qui nous conduit jusqu'au *mekkâm* [1].

[1] Le *mekkâm* ou lieu de campement est, en général, un bois placé auprès d'un village et dont le terrain est nivelé. Il est spécialement réservé aux voyageurs, et toujours pourvu d'une citerne et quelquefois d'un petit temple, de sorte que le pèlerin y trouve tout ce qui lui est nécessaire, de l'eau, de l'ombre et un lieu sacré pour accomplir ses dévotions.

Le mekkâm de Tintouï est de toute beauté : de grands manguiers, des nîms et des banians entourent une clairière couverte d'un gazon vert et uni sur laquelle je fais placer notre tente; à peu de distance apparaît le village, assis sur une colline, à l'entrée des sombres défilés, dont les pics bleuâtres garnissent l'horizon; un fort aux remparts crénelés domine la campagne.

Tintouï, qui a une grande importance par sa position à l'entrée des défilés des monts Dounghêr, appartient encore au Guicowar et forme l'extrême frontière de ses États ; mais ce gros bourg est la résidence d'un baron rajpout ou *thakour* qui, tout en reconnaissant la suzeraineté du roi de Baroda, est le vrai souverain du pays. Ces thakours correspondent à nos barons du moyen âge : il est très-curieux de rencontrer le système féodal en existence de nos jours, et surtout de le trouver avec toutes les particularités qui se rapportent à nos institutions d'autrefois. Les thakours ont droit de justice sur leur terre, et ne reconnaissent leur dépendance du souverain que par un tribut en espèces ou en hommes d'armes et par quelques rares visites à la capitale. Fiers et turbulents, ils sont en querelle continuelle avec leurs voisins et vivent largement du pillage des caravanes traversant leur pays. Le gouvernement anglais a bien, il est vrai, mis en apparence bon ordre à ce système de brigandage ; mais, au lieu de le faire disparaître, il l'a modéré et régularisé. De détrousseur de caravanes, le thakour s'en est fait le protecteur; au lieu de les piller, il les taxe d'après le système de *black mail* pratiqué autrefois par les *highlanders*. Une caravane arrive-t-elle sur le territoire d'un de ces chefs, elle doit payer tant pour cent sur la valeur de ses denrées, et achète ainsi la garantie d'un passage sûr à travers les défilés ; si, au contraire, se fiant sur sa force, elle se hasarde sans ce sauf-conduit, elle sera certainement attaquée et pillée par toutes les bandes de la montagne. Le thakour, exerçant les fonctions de magistrat, reçoit les plaintes des infortunés, les enregistre pompeusement et met toute sa garnison sur pied ; mais les recherches sont toujours vaines : les soldats reviennent sans captifs, et le baron montre aux marchands quelle a été leur folie d'avoir refusé l'appui de son bras redoutable.

A mon arrivée à Tintouï, je suis reçu par les gardes du thakour, qui me présentent ses respects et m'annoncent sa visite ; mais, curieux de voir le château, je les prie de me conduire près de leur chef. Une rampe très-raide, pavée de grandes dalles sur lesquelles les chevaux glissent à chaque pas, nous conduit à la porte du donjon, défendue par des tourelles et une enceinte de pieux ferrés. L'intérieur ressemble tellement à nos forteresses féodales des douzième et treizième siècles, que le lecteur peut se figurer le premier venu des nombreux châteaux qui dominent les bords du Rhin. Un enchevêtrement bizarre de tours, de pignons et de terrasses domine d'un côté le précipice, au fond duquel se montrent les paisibles maisons de Tintouï. Le thakour, un noble Rajpout à barbe blanche, me reçoit avec beaucoup d'affabilité et s'informe du but de mon voyage; au nom de son souverain Khunderao, il s'incline profondément, en me répondant qu'il est mon esclave puisque je suis l'ami du puissant Guicowar, et que je puis disposer entièrement de sa personne, de ses hommes et de son pays. Je me contente seulement de lui demander sa protection pour le passage des défilés, et quelques cavaliers pour ajouter à l'importance de ma caravane. Je le questionne ensuite sur ces fameux Bhîls, sur leurs habitudes et leurs mœurs, et j'obtiens de lui une foule de détails intéressants. Il déplore avec une tristesse qui n'est point feinte les déprédations trop considérables exercées par ces tribus, qui ont ruiné le pays en détournant les caravanes. Le brave homme se plaint naturellement de la rapacité de ses voisins, qui l'empêche d'exercer la sienne.

Quelques heures après ma visite, le baron vient me présenter officiellement ses respects dans mon camp ; il est accompagné d'une troupe de cavaliers rajpouts, aux types de reîtres, qui caracolent sur leurs jolis chevaux kattywaris; les villageois, massés à distance respectueuse, contemplent l'entrevue; les gestes du vieux thakour sont remplis de dignité, et ses moindres

paroles respirent la politesse pleine d'étiquette d'un courtisan de la cour d'Oudeypour, modèle du bon ton dans l'Inde entière. Au moment des adieux, il me serre dans ses bras en me disant que, si tant d'hivers n'avaient pas passé sur sa tête, il n'eût cédé à personne l'honneur de guider ma caravane jusqu'aux avant-postes. Son fils et trois cavaliers doivent se joindre à nous, et viennent le soir même planter leur tente à côté des nôtres.

Le mekkâm de Tintouï possède une de ces antiques citernes connues sous le nom de *baolis*

LE *BAOLI*, A TINTOUI.

et que l'on peut classer parmi les plus intéressants monuments du pays. C'est à l'extérieur une rangée de *tchatris* ou kiosques, placés à égale distance les uns des autres; l'entrée du baoli est sous le premier kiosque, d'où part un escalier, descendant à un palier situé immédiatement au-dessous du second kiosque, qui se trouve ainsi supporté par deux étages de colonnes; l'escalier s'enfonce toujours et le nombre des étages de colonnes augmente d'un à chaque kiosque, jusqu'au dernier, placé au-dessus de quatre ou cinq étages entourés de galeries; à l'extrémité est

un large puits circulaire dont le niveau d'eau baigne les dernières marches. Ces édifices ont quelquefois une longueur de plus de cent mètres et contiennent de véritables salles aux voûtes supportées par d'élégants piliers et aux parois décorées de bas-reliefs. Dans un lieu désert, peu de monuments frappent plus le voyageur, descendu pour la première fois dans ces magnifiques galeries.

VII

Mais il est temps de dire au lecteur quelques mots de ces Bhîls qui nous préoccupaient depuis si longtemps et chez lesquels nous venions de pénétrer.

Les Bhîls peuvent être considérés comme les débris de la grande race autochthone qui peuplait les contrées connues sous le nom de Rajpoutana et de Malwa. Refoulés par l'invasion rajpoute, ils se réfugièrent dans les montagnes et, oubliant peu à peu leur antique civilisation, tombèrent dans l'état de dégradation où nous les trouvons encore aujourd'hui. Leurs légendes n'ont conservé que peu de souvenirs de l'époque où ils régnaient en maîtres dans les plaines; cependant dans un des chants de leurs bardes nous retrouvons l'origine de la haine qui existe entre eux et les brahmanes. D'après eux, le dieu Mahadeo, errant un jour exténué de fatigue dans une forêt, fut recueilli par une jeune femme d'une grande beauté; il l'épousa et en eut plusieurs enfants, dont l'un d'eux, remarquable par sa laideur, sa peau noire et sa grande force, tua Nandi, le bœuf sacré du dieu. En punition de son crime, il fut maudit, exilé dans les forêts et reçut le nom de Nichâda ou Bhîl, c'est-à-dire le proscrit. Cette légende n'indique-t-elle pas que ces peuples, n'ayant point voulu se plier comme les autres Soudras au joug des brahmes, furent accusés par eux du crime le plus odieux aux yeux des Hindous, celui d'avoir tué le bœuf sacré, crime que dans leur fierté ils n'ont jamais voulu désavouer? Deux faits prouvent suffisamment l'ancienne puissance des Bhîls : d'abord le rôle que joue toujours l'un des leurs dans le couronnement des rois rajpouts du Meywar, où un Bhîl remet au souverain les emblèmes de sa nouvelle dignité; et ensuite la vénération qu'ils ont conservée pour quelques villes ruinées dont les restes attestent une époque d'une assez grande civilisation.

Traités pendant des siècles comme des bêtes fauves, les Bhîls se sont intitulés « les voleurs de Mahadeo » et ont exercé de terribles représailles contre ce peuple hindou qui les avait bannis. Se retirant en des contrées inaccessibles, ils ont vécu dans une indépendance presque complète, ne payant de tribus à personne et jetant la terreur parmi les marchands et les cultivateurs. Ils sont divisés en clans ou tribus, commandés par un chef auquel ils obéissent aveuglément et qui dirige leurs expéditions de maraude. Leurs villages ou *pâls* sont toujours placés sur des hauteurs dominant les routes, et chaque maison forme une véritable forteresse dont les épais murs de pierre supportent une toiture de chaume ou de tuiles. Les maisons sont placées au centre d'une enceinte d'une grande hauteur, formée de broussailles et de cactus entrelacés; en cas de danger, les Bhîls se retranchent derrière ces murailles, à travers lesquelles ils guettent leurs ennemis et peuvent même lancer leurs flèches. A la moindre alarme sérieuse, les femmes et les enfants réunissent les bestiaux et se sauvent dans des cavernes profondes.

Les Bhîls ne reconnaissent aucune caste entre eux, et s'entre-marient de tribu à tribu. Leur mariage est des plus simples. A un jour fixé, tous les jeunes gens à marier choisissent parmi les jeunes filles nubiles et chacun se retire avec l'objet de son choix dans la forêt, d'où il revient légalement marié quelques jours après. Leur religion est toute primitive : leurs principales divinités sont les maladies et les éléments; un amas de pierres barbouillées d'ocre rouge, ou une dalle grossièrement sculptée constitue leur temple. Ils ont cependant une dévotion toute particulière pour le *mhowah* ou *mhaoah*, ce géant de leurs forêts qui leur fournit tout, du pain, du bois

et de l'eau-de-vie ; ils suspendent des ustensiles de fer à ses branches en sorte d'*ex-voto*. Ils n'ont aucun préjugé sur les aliments, et mangent indifféremment des animaux immondes, tels que rats, serpents, crocodiles.

Les Bhîls sont en général de taille moyenne et, quoique manquant des formes élégantes de l'Hindou, ils sont beaucoup plus robustes ; leur force et leur agilité sont parfois surprenantes. Leurs traits sont grossiers, le nez presque aplati et les pommettes saillantes ; leurs cheveux noirs pendent autour de leur tête sans aucun soin ; une simple corde attachée aux tempes leur tient lieu de turban. Ils sont presque entièrement nus, ne portant en général qu'un *langouti* de deux ou trois doigts de large. Les femmes sont d'un type supérieur, moins foncées et d'une taille élégante ; leur démarche est toujours empreinte d'une certaine fierté. Leur costume consiste en un pagne qui entoure les reins et, se repliant sur l'épaule, laisse un des seins à nu ; elles portent aux bras et aux jambes un tel nombre d'anneaux de cuivre qu'ils atteignent du poignet à l'épaule et de la cheville au genou. Le Bhîl ne sort jamais sans son arc et ses flèches ; l'arc est très-ingénieusement fabriqué de deux morceaux de bambou, le plus mince formant la corde ; les flèches ont deux pieds de long et sont faites d'un jonc très-léger, emplumé et armé d'une pointe en fer forgé, de cinq à six centimètres de long. Ils sont très-adroits au maniement de cette arme et lancent leurs traits avec beaucoup de précision à soixante mètres ; ils s'en servent même pour chasser le tigre. La chasse et la pêche sont leurs occupations favorites : ils se réunissent en grand nombre pour faire des battues et empoisonnent les cours d'eau au moyen de lait de cactus afin de recueillir le poisson.

Quoique très-courageux, ils sont prudents et n'attaquent jamais un ennemi sans être sûrs de le vaincre ; mais la guerre est un besoin pour eux, et lorsqu'ils n'ont aucun ennemi à combattre, ils défient quelque clan voisin auquel ils livrent de terribles batailles. Les femmes bhîls exercent une grande influence sur leurs époux et l'on dit qu'elles sont très-humaines envers les prisonniers. Malgré leurs luttes intestines, les tribus se réunissent toujours dans les cas de danger commun ; aussitôt que le *kisri* ou cri de guerre, composé de quelques syllabes aiguës, retentit dans la vallée, il est transmis de pâl en pâl, et en peu de temps des centaines de guerriers sont rassemblés sur un seul point ; les Bhîls imitent aussi très-habilement les cris des chacals, des hyènes, des oiseaux de nuit, et peuvent ainsi se communiquer des signaux sans éveiller l'attention des voyageurs.

Malgré tous leurs défauts, les Bhîls ont deux qualités qui manquent aux Hindous, une profonde reconnaissance envers leurs bienfaiteurs et un grand respect pour la foi jurée. Ils ont donné une preuve éclatante de la première dans la révolte de 1857, en protégeant les Anglais menacés par leurs cipayes et en s'enrôlant eux-mêmes pour aller combattre les insurgés. Ils doivent en effet beaucoup aux Anglais, qui ont tout fait pour les tirer de leur barbarie et qui ont déjà réussi à arrêter les razzias que les Rajpouts faisaient annuellement dans le pays, pour brûler les pâls et les récoltes des malheureux sauvages.

Les tribus bhîls peuplent encore aujourd'hui le Bâghar, une partie de la chaîne des Aravalis et presque toutes les Vindhyas ; on peut donc en évaluer le nombre à deux ou trois millions d'âmes, ce qui montre qu'ils constituent encore une des races importantes de l'Inde. Le mélange des Bhîls et des Rajpouts a donné naissance à la caste des Bhilâlas, qui sont assez nombreux dans les vallées du Meywar, mais qui ne possèdent aucune des qualités de l'une ou de l'autre race.

VIII

24 *décembre*. — Ce matin, au moment du départ, il y a presque une révolte dans notre troupe, qui refuse de se mettre en route avant le lever du soleil. La cause de cette conduite

étrange est la nouvelle que sur le chemin guette en ce moment un *admikanevalla*, c'est-à-dire un tigre mangeur d'hommes. Le jeune thakour se joint à moi pour décider mes gens à se mettre en marche et y réussit en leur démontrant que, puisque le tigre vient de tuer un homme (c'était là la nouvelle qui les avait tant effrayés), il doit être rassasié et que le moment est des plus favorables pour passer sains et saufs. Nous quittons le camp au milieu des murmures des chameliers, qui trouvent que c'est déjà bien assez d'exposer leurs chameaux à être pris par les Bhîls, sans que les tigres se mettent de la partie. Notre troupe est devenue cependant assez imposante pour éloigner ces ennemis ; elle se monte maintenant à vingt-trois hommes armés, de quoi soutenir une bataille contre des sauvages sans armes à feu.

Baktawar Sing, le jeune thakour, chevauche à côté de moi et me distrait avec ses anecdotes sur les Bhîls. Il me parle aussi des dégâts que commet dans le pays ce tigre mangeur d'hommes, qui a tant effrayé nos gens ; il se passe peu de jours sans qu'il fasse une nouvelle victime, et il est tellement rusé, que les chasseurs n'ont encore jamais pu l'atteindre. Les Hindous prétendent que le tigre qui a goûté une fois de la chair de l'homme, ne peut plus en manger d'aucune autre espèce ; d'un autre côté, les chasseurs européens, ayant souvent remarqué que ces admikanewallas sont pelés et malades, ont attribué cet état maladif à l'effet de la chair humaine. L'explication la plus simple de ces deux hypothèses est celle-ci : lorsque le tigre vieillit, il perd la plus grande partie de sa force et toute son agilité ; veut-il alors attaquer comme jadis un bœuf égaré dans la montagne, il est repoussé par lui ; veut-il poursuivre un cerf ou une antilope, il se voit dans l'impossibilité de l'atteindre. Il guette alors anxieusement sur le chemin et voit arriver un homme ; sa faim lui fait surmonter la terreur qu'il a toujours eue pour cet étrange animal et il y trouve désormais une proie facile.

A peu de distance de Tintouï, les défilés se resserrent, et au point du jour nous nous trouvons au fond d'une gorge étroite, que surplombent de toutes parts des murailles de rochers noirâtres ; une épaisse forêt, composée des plus magnifiques essences de l'Inde, enveloppe les flancs et les crêtes de la montagne. Le paysage est d'une beauté sauvage et grandiose ; des blocs énormes de marbre blanc jetés çà et là étincellent au soleil ; des torrents écumeux roulent avec fracas dans les ravins ou tombent en gerbes argentées du haut des précipices. Les sauvages pâls des Bhîls, placés comme des forteresses sur le sommet des falaises, avec une maigre ceinture de champs à leurs pieds, ressemblent, avec leurs murs de broussailles, à de gigantesques nids d'aigles. De distance en distance la silhouette d'un Bhîl se détache au sommet d'un roc : ce sont les sentinelles qui surveillent la route ; mais notre nombre et la protection du thakour nous garantissent de toute attaque.

Le soleil est déjà haut sur l'horizon quand nous atteignons le mekkâm de Sameyra. Ce village, appartenant à un thakour vassal du Rajah de Dounghêrpour, est placé à l'entrée d'une riche mais petite vallée. Ici aussi le fort du thakour domine les environs. A quelques pas de notre tente est un de ces curieux baolis que j'ai déjà décrits à Tintouï ; celui-ci paraît être d'une plus grande antiquité, et ses colonnes et bas-reliefs sont supérieurs comme exécution. Vers le soir, les jeunes femmes bhîls viennent remplir leurs cruches à la citerne ; j'admire ces groupes superbes de jeunes filles demi-nues, aux formes élégantes, s'avançant avec grâce en portant leurs lourdes amphores sur la tête ; quelques guerriers aux traits farouches viennent s'asseoir sous les kiosques du baoli et nous examinent attentivement. Le soleil couchant dore les cimes qui nous entourent, éclairant d'une lumière fantastique le sublime tableau étalé devant nous.

Cette nuit, les sentinelles sont doublées ; les feux sont allumés autour du camp pour montrer aux Bhîls que nous veillons.

25 *décembre*. — Ayant à traverser quelques passages difficiles, nous ne levons notre camp qu'à six heures du matin. Le pays est d'un aspect sauvage indescriptible ; le fond des vallées

est encombré de rochers amoncelés, entre lesquels serpentent d'étroits sentiers ; il est merveilleux de voir avec quelle patience et quelle adresse nos chameaux lourdement chargés franchissent ces obstacles. Les cavaliers de Tintouï et les soldats de Pattiala forment avec moi l'avant-garde ; nos chameaux sous la garde des chameliers, et une trentaine de voyageurs qui nous ont rejoints à divers endroits de la route pour traverser les défilés sous notre protection, sont réunis au centre ; Schaumburg avec quelques cavaliers ferme la marche. Ce redoublement de précautions nous a été recommandé, parce que nous avons à franchir un des districts les plus redoutables ; les habitants, parfaitement insoumis, n'y respectent aucune caravane. Après plusieurs passages très-resserrés, nous entrons dans une vallée fertile, encaissée entre de superbes mon-

FORT DE SAMEYRA, PAYS DES BHILS.

tagnes ; le coup d'œil est imposant : ces masses de rochers, ces forêts couvrant les talus, forment un ensemble grandiose. Les pâls des Bhîls sont nombreux et apparaissent échelonnés des deux côtés.

A peine étions-nous entrés dans ce repaire, qu'un incident faillit arrêter tout à fait notre marche. Depuis le matin, nous rencontrions des Bhîls qui passaient calmes et silencieux à côté de nous sans répondre au salut fraternel que leur adressaient nos sowars ; l'un de ceux-ci, indigné de cette impolitesse, profita de ce qu'un Bhîl se trouvait seul pour se jeter sur lui, le frapper et lui arracher son arc et ses flèches. Ce fait, qui pouvait avoir de si terribles conséquences pour nous, s'était passé à mon insu, occupé que j'étais à discuter avec Baktawar ; mais j'en fus bientôt informé, car le soldat, sachant que j'avais manifesté le désir de posséder des flèches bhîls, vint

triomphant m'apporter son trophée. Je compris aussitôt le danger que nous courions ; à peine avais-je eu le temps de donner quelques ordres, que le cri de guerre retentit dans la vallée et fut répété par tous les échos ; de tous les pâls que nous pouvions apercevoir sortaient des hommes qui descendaient en courant vers nous. Dire la confusion qui éclata alors dans le centre de notre caravane serait presque impossible : les femmes poussaient des cris, les marchands se démenaient comme des fous, les chameaux eux-mêmes se joignaient au vacarme. Quant à nos soldats, leur attitude fut digne d'éloges : chacun se mit à charger ses armes, à allumer les mèches, et ils attendirent mes ordres.

Les Bhîls, nous voyant prendre position, s'avançaient irrésolus ; nos carabines les intimidaient un peu ; cependant ils étaient déjà en grand nombre, et se hasardaient à lancer des flèches, mais hors de portée. Quelques-uns parvinrent à s'approcher de nous en rampant derrière des buissons et nous décochèrent des traits, dont l'un atteignit un chameau qui se mit à lancer des ruades et ajouta au désordre. J'essayais en vain à ce moment d'arrêter les hostilités, en me dirigeant vers les Bhîls et leur criant que nous étions des amis, lorsque un vieux cavalier rajpout de notre escorte de Sameyra partit au galop vers de hautes touffes d'herbes rapprochées de nos chameaux. Bientôt nous le vîmes faire volte-face et tomber le sabre levé sur un vieillard bhîl blotti dans les herbes ; en un clin d'œil il l'eut fait prisonnier et lui eut lié les mains. Son action produisit un effet magique ; j'entendis pousser des cris terribles ; des flèches tombèrent autour de nous, et plusieurs coups de feu partirent de la caravane. Nous battîmes en retraite avec notre prisonnier, et le vieux sowar, ayant eu le temps de me dire qu'il connaissait très-bien ce vieillard comme le chef d'un des pâls, je fis crier aux Bhîls que s'ils continuaient à nous assaillir, notre premier acte serait de tuer le vieux chef. On nous répondit par des cris, mais sans se retirer. Je fis détacher le vieux Bhîl, qui m'expliqua en mauvais hindoustani combien les gens de sa tribu avaient été étonnés de l'insulte que nous leur avions faite ; ils se croyaient les protégés des Européens, et n'étaient pas habitués de leur part à de pareils procédés. « Certes, ajoutait-il, c'est la première fois que quelqu'un a la témérité de braver les Bhîls dans leurs vallées. » Il demandait la reddition de l'arc et des flèches prises, et celle du soldat coupable, avant de nous permettre de continuer notre route. Je lui assurai que je déplorais cet événement, et je lui offris de lui rendre l'arc et les flèches et d'obliger le sowar à faire des excuses ; il eût bien tenu à avoir ce malheureux en son pouvoir, mais il finit par se soumettre à mes conditions. S'avançant entre deux soldats vers les siens, il leur transmit nos arrangements. L'arc et les flèches furent rendus ; quant à lui, nous le retînmes avec nous jusqu'au sortir de la vallée. Au moment de lui rendre sa liberté, je lui fis verser un grand verre d'eau-de-vie, qu'il avala d'un seul trait. Il rejoignit prestement les siens, qui nous avaient suivis silencieusement, et de là il lança sur nos gens toutes les imprécations imaginables, leur criant qu'ils ne devaient leur salut qu'à la présence des Sahibs, et leur jurant que s'il revoyait jamais l'un d'eux dans la vallée, il aurait sa vengeance.

Notre camp aujourd'hui est situé près du bourg de Bitchouwara, au centre d'une large vallée ; nous plaçons notre tente à l'abri d'une colline portant un temple dédié à Ganésa, pour nous garantir un peu du vent glacial qui souffle depuis le matin. Le thakour de l'endroit vient nous rendre visite, mais s'étant livré à de copieuses libations, sans doute pour se donner une contenance, il arrive dans un état d'ébriété déplorable ; il paraît être fier et dur avec ses sujets, qui se plaignent hautement de lui en sa présence, et il nous donne durant l'entrevue un spectacle d'un sério-comique inouï, nous faisant des excuses continuelles, se disculpant des accusations portées contre lui, et nous prenant, en un mot, pour des agents anglais envoyés pour lui faire rendre compte de sa conduite. Ayant besoin de quelques provisions que je ne puis me procurer dans le village, je fais avec lui une négociation d'après laquelle il accepte de me livrer huit poules et

LES VOYAGEURS ARRÊTÉS PAR LES TRIBUS DES BHILS, DANS LES DÉFILÉS DE BITCHOUWARA.

quatre douzaines d'œufs contre une bouteille de rhum anglais. Une heure après, il reparaît titubant au haut de la colline, suivi de ses nobles qui l'escortent respectueusement; il porte lui-même les poules, qu'il dépose avec force simagrées à mes pieds et part enchanté, emportant sa bouteille. Durant tout mon séjour dans l'Inde, je n'ai jamais vu un homme de caste, surtout un Rajpout, dans le triste état où s'était mis le thakour de Bitchouwara.

26 *décembre*. — Les défilés deviennent plus spacieux, les montagnes sont plus basses, nues, et paraissent entièrement composées d'un schiste lamellé très-brillant, sillonné d'épais filons de quartz laiteux. Partis à cinq heures du matin de notre dernier camp, nous atteignons Kheirwara vers midi. C'est une longue vallée entourée de montagnes arrondies et de peu de hauteur; au centre se trouve la *outstation* anglaise de Kheirwara, dont les bungalows, les casernes et le bazar couvrent de petits mamelons isolés. Cet avant-poste est un point d'observation établi par le gouvernement britannique, depuis quelques années, pour tenir les Bhîls en échec. La garnison est entièrement composée de montagnards indigènes commandés par trois officiers européens. Un *havildâr* du régiment bhîl nous conduit très-poliment à un joli bungalow, que le major tient aimablement à la disposition des rares visiteurs.

27 *décembre*. — Le plaisir de nous trouver dans une habitation confortable nous décide à rester encore aujourd'hui à Kheirwara; c'est la première maison de l'Inde dans laquelle je trouve une cheminée, et le froid rigoureux me fait apprécier tous les plaisirs d'un bon feu. Le major Mackenzie est un homme charmant; il nous témoigne autant d'intérêt que d'étonnement pour le but qui nous fait traverser ces régions sauvages. Il écoute attentivement tout ce que je lui raconte, et considère que nous avons échappé à un grand danger dans notre engagement du 25. Le soir, nous passons une soirée charmante avec les officiers réunis chez le major; tous expriment leur étonnement que nous ayons réussi à franchir sans encombre cette partie du Bâghar, considérée comme la plus dangereuse. Cent trente kilomètres nous séparent du terme de notre voyage; mais, quoique encore dans les régions bhîls, nous n'avons plus rien à craindre.

IX

Le 28 décembre, au matin, notre caravane s'éloignait de Kheirwara, accompagnée de cinq cavaliers du contingent d'Oudeypour par lesquels le major avait remplacé les sowars de Sameyra et Tintouï, que j'avais congédiés. A deux ou trois kilomètres de la station, nous nous enfoncions dans les défilés; les montagnes avaient changé totalement d'aspect, leurs pics d'une grande hauteur, nus et décharnés, ressemblaient fort peu aux abrupts mamelons du Bâghar méridional et leurs chaînes plus espacées formaient de larges vallées arrosées de cours d'eau. Nous étions sortis des Vindhyas pour entrer dans les Aravalis [1].

Après une longue marche de quarante kilomètres, nous atteignîmes Pursad, où nous devions camper. La vallée qui entoure le village a été déboisée pour faire place aux champs, ce qui permet d'embrasser l'ensemble d'un seul coup d'œil; les maisons s'échelonnent pittoresquement sur la

[1] Cette chaîne de montagnes, qui, se détachant du grand réseau central, s'étend au nord à travers tout le Rajpoutana jusqu'à Delhi, est une des plus riches et des moins connues de l'Inde entière. Sa masse est principalement composée de granites reposant sur des ardoises d'un bleu foncé, massives et compactes; ses vallées abondent en quartz colorés et aussi en ardoises schisteuses lamellées, présentant toutes les teintes possibles depuis le pourpre jusqu'à l'or. Ses gisements de marbre blanc sont d'une richesse inépuisable et à côté se trouvent les marbres noirs, colorés, les gneiss, les syénites. Outre l'or, l'argent, le cuivre, le plomb et l'étain, la chaîne renferme en quantité le cristal de roche, l'améthyste, l'escarboucle, le grenat et aussi quelques petites émeraudes. Toutes ces richesses gisent inexploitées, soigneusement cachées aux Européens par les habitants du sol, incapables eux-mêmes d'en tirer parti. Ces montagnes, surgissant d'un plateau de quatre cents à cinq cents mètres au-dessus de la mer, dépassent onze cents mètres par quelques-unes de leurs cimes.

croupe d'un pic aride de cinquante mètres de haut, couronné de quartz rose; les jardins descendent doucement jusqu'à une nullah, et, dominant le tout, se dressent la flèche élancée d'une pagode et les tours du donjon baronial. Les parties plus élevées de la montagne sont parsemées de pâls bhîls, dont les murs en ardoise schisteuse étincelaient d'une manière féerique.

Nous hésitâmes un instant entre un antique et pittoresque caravansérail et un banian séculaire au bord de la nullah; enfin le dernier l'emporta, et nos tentes vinrent se grouper sous ses immenses rameaux. Je reçus la visite du thakour, et dans la journée deux sowars de Kheirwara nous rejoignirent, envoyés en supplément par le major. Notre caravane avait fait la boule de neige depuis Ahmedabad; un étranger eût pu nous prendre pour l'avant-garde d'une expédition au lieu de paisibles voyageurs en marche. Il y avait en tout cas loin de Pounah, d'où j'étais parti tout fier de mon escorte de trois hommes.

Un des officiers de la garnison de Kheirwara avait eu la bonté de me donner un volume du voyage de l'évêque Heber dans l'Inde centrale, et je passai ma soirée à puiser dans le récit de cet infatigable voyageur des renseignements sur le pays que j'allais parcourir. En 1820, époque où il entreprit de visiter le Rajpoutana, ce voyage était, dit-il lui-même, considéré comme aussi périlleux que celui du centre de l'Afrique. Il eut beaucoup de difficultés à réunir dans le Bengale une escorte pour l'accompagner dans ces pays, que tout le monde dépeignait comme sauvages et inhospitaliers, dépourvus de provisions et d'eau, et infestés par des bandes de brigands, qui n'étaient guère plus à redouter pour le voyageur que les habitants eux-mêmes. Ce sont sans doute ces descriptions un peu exagérées de Tod et Heber qui ont fait délaisser par la plupart des explorateurs ce magnifique pays, sur lequel nous n'avons guère d'autres renseignements depuis cette époque. Il est vrai que c'est encore un pays peu abordable au touriste, si j'en juge par les précautions dont nous avons été obligés de nous entourer depuis que nous y sommes entrés.

Plusieurs fois pendant la nuit je fus réveillé par les cris perçants des lynx rôdant autour du camp. Ennuyé de leur persistance, je sortis de la tente pour dire à une des sentinelles de les éloigner à coups de fusil. Mais les soldats, fatigués de la longue marche du matin, dormaient tous autour des feux, abandonnant la garde du camp à la lune qui brillait d'un éclat inaccoutumé. Je me dirigeais vers les paresseux pour les rappeler à leur devoir, quand je vis à peu de distance de moi un animal se dresser sur ses pattes et s'éloigner lentement; c'était une tchita, qui s'était approchée des feux dans l'espoir de surprendre un de nos chiens. Je la laissai s'éloigner en paix et réveillai les gardes, avec une verte semonce pour leur négligence.

Avant de regagner ma tente, je restai quelques instants à admirer le sublime spectacle de la lumière zodiacale dont le cône de lumière se dessinait resplendissant au-dessus de l'horizon, luttant avec la pâle lumière de la lune. Depuis plusieurs jours du reste nous pouvions contempler chaque nuit ce magnifique phénomène; le soleil, à peine disparu, était remplacé par un cône lumineux, arrondi au sommet, couvrant le tiers de l'horizon et s'élevant jusqu'à une grande hauteur; peu à peu la montagne de lumière s'affaissait et elle disparaissait tout à fait vers minuit; à deux heures, on la voyait reparaître, mais cette fois à l'orient, puis s'élever peu à peu, gagnant de plus en plus les hauteurs du firmament jusqu'à ce que les premières clartés de l'aube vinssent la faire évanouir. La lueur produite par cette lumière était infiniment plus forte que celle émanant de la voie lactée; de fait, sa clarté jointe à celle des étoiles permettait de distinguer les objets nettement, même pendant l'absence de la lune. J'avais observé souvent ce curieux phénomène dans le Dekkan, mais jamais aussi nettement que dans ces montagnes.

Le 29 au matin, nous entrions dans une série de gorges, de ravins et de défilés d'une nature tellement sauvage, que je crus un moment que la route serait impraticable pour nos bêtes de charge. Le sol était formé d'ardoises foncées présentant leurs arêtes en lames de couteau; je ne puis encore comprendre comment nos pauvres chameaux s'en tirèrent sans blessures. A la vue de

leurs longues jambes et de leur énorme bosse, on ne croirait pas combien ces vaisseaux du désert sont utiles dans la montagne, portant sur leur dos de lourdes caisses simplement équilibrées, et franchissant avec l'assurance d'un mulet de montagne les passages les plus difficiles.

A onze heures, nous descendions dans une belle vallée que parcourt une nullah rapide ; un groupe de magnifiques temples en marbre blanc se dressent au milieu de la plaine, à une petite distance du village de Jowar. Le major Mackenzie m'avait recommandé de les visiter et m'avait même conseillé de m'établir dans l'un d'eux. Je suivis son conseil, et tandis que nos hommes piquaient leurs tentes sous les banians séculaires qui gardent l'entrée, je prenais possession d'une salle splendide dans la plus grande pagode.

C'était le premier spécimen de cette fameuse architecture jaïna du Rajasthan qu'il me fût donné de voir, et je le visitai avec le plus grand intérêt. Le sanctuaire, surmonté d'une haute tour légèrement pyramidale, est couvert d'une infinité de statues et de délicates sculptures, formant un merveilleux fouillis; la plupart représentent des musiciens, des danseuses, des monstres, des dieux hindous qu'adorent les impassibles pontifes des gymnosophistes de l'Inde. En avant du sanctuaire s'étend le *tchâori*, la partie la plus importante du temple, celle qui est réservée aux adorateurs; il est composé de colonnes élancées, anguleuses et d'une grande simplicité, formant une vaste salle carrée, entourée de balcons. Les piliers laissant au centre de la salle même un vaste espace circulaire, recouvert d'une de ces merveilleuses coupoles jaïnas que des colonnettes exhaussent de plusieurs pieds au-dessus du toit plat de la salle, lui donnent quelque chose de léger et d'aérien.

X

Une seule étape nous séparait maintenant d'Oudeypour, mais comme elle devait être longue et pénible, et qu'il nous restait encore quarante-cinq kilomètres de marche à travers les montagnes, j'annonçai à mes hommes que nous profiterions de la lune pour lever le camp à une heure du matin. Nous ne fîmes donc qu'un somme, et à l'heure indiquée, nous étant pourvus de guides bhîls fournis par le thakour de Jowar, nous nous mettions en marche. La lune éclairait brillamment la campagne et nous avancions rapidement, quand le guide nous déclara s'être trompé de chemin. Cela paraissait peu probable, mais il fallut cependant nous résigner à le suivre à travers la forêt, nos chameaux trébuchant contre les rocs, s'entravant dans les buissons épineux; nos malédictions paraissaient émouvoir fort peu le Bhîl, qu'un de nos sowars avait attaché avec une corde pour lui enlever toute velléité de fuite. Pour comble de malheur, de gros nuages s'amoncelèrent rapidement, le vent commença à souffler à travers les arbres et la nuit devint d'une obscurité profonde. Mes gens étaient fort effrayés, craignant d'avoir été entraînés dans un guet-apens par le guide; nous entendîmes à plusieurs reprises des mouvements suspects dans la jungle : aussi me décidai-je à interrompre notre marche dans la première clairière que nous rencontrâmes. On alluma des feux, nous descendîmes de nos montures et nous attendîmes patiemment, l'œil aux aguets, l'arrivée de l'aube.

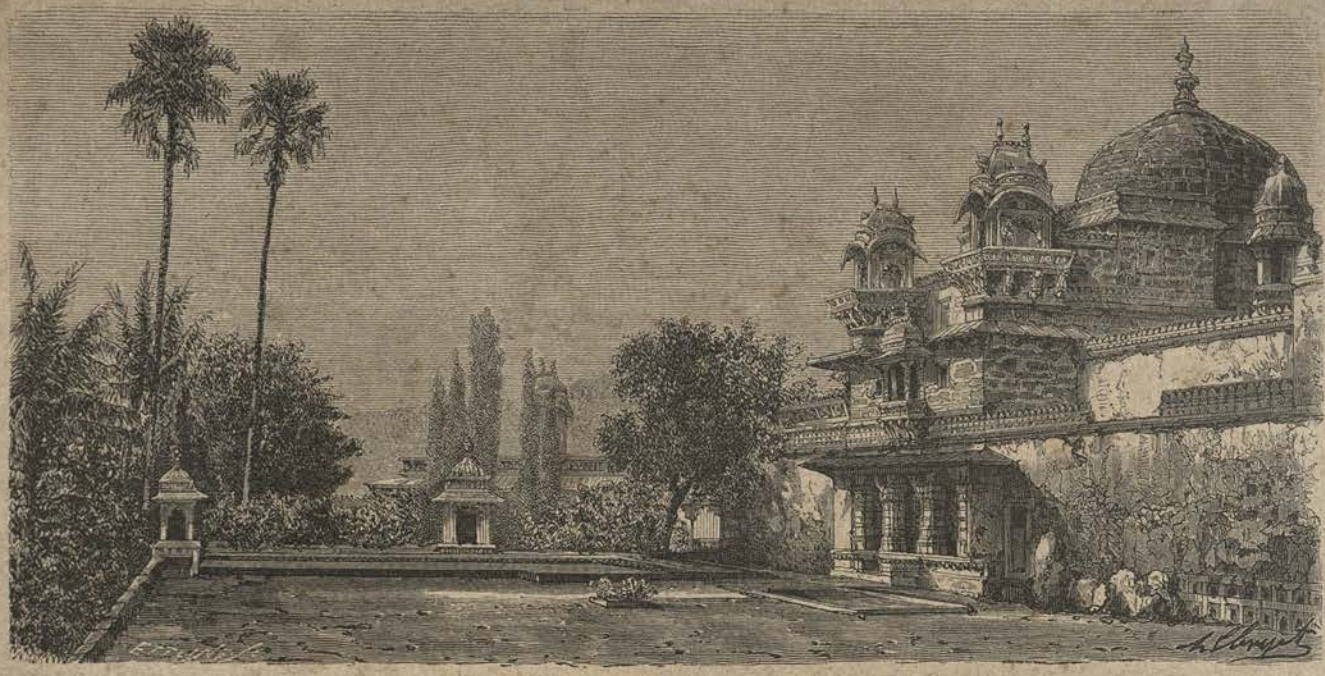
Vers cinq heures du matin, nous nous remîmes en route et nous eûmes la satisfaction de trouver un sentier qui nous conduisit à un pâl. Avant d'y arriver, un tigre vint nous donner l'alarme; il croisa notre chemin, nous examina quelques instants et s'enfonça dans les broussailles; mais sa vue avait fort inquiété les chameaux. Au premier pâl, les Bhîls répondirent assez complaisamment à notre appel et s'offrirent de nous guider; ils accablèrent d'invectives celui qui nous avait conduits depuis Jowar, mais peut-être parce qu'il avait mal exécuté leur plan.

Au lever du soleil, nous traversions de magnifiques forêts, où nous entendîmes plusieurs

fois les cris des tigres et vîmes de nombreux troupeaux de sangliers. Puis la végétation parut cesser tout d'un coup, et à sept heures nous étions entourés d'innombrables mamelons peu élevés et couverts de hautes herbes de l'espèce *kâlam*. J'ai rarement vu paysage plus original. Le gibier abondait dans ces herbes et j'y tuai de la route même quelques coqs de jungle.

Nous contournons la dernière colline. Oudeypour, la capitale du Meywar, est devant nous. Mes hommes criaient et sautaient de joie; quant à moi, je restais en extase devant le sublime panorama qui se déroulait à mes pieds. Jamais je n'avais espéré rien voir d'aussi beau; c'était comme l'apparition d'une ville féerique des *Mille et une Nuits*. Au premier plan, une longue ligne de forts, de pagodes, de palais se détache sur une forêt de jardins, au-dessus desquels se montre la ville, fantastique enlacement de clochetons, de tours, de kiosques, gravissant une colline pyramidale; le sommet de celle-ci porte un immense palais de marbre blanc qui brille sur le fond bleu des montagnes. Ce palais aux proportions grandioses apparaît planant comme la nouvelle Jérusalem au-dessus d'une cité terrestre. Ni la plume ni le crayon ne pourraient rendre l'effet merveilleux de cette ville si bien nommée Oudeypour, la « Ville du Soleil levant ». Bientôt le beau spectacle disparut à nos yeux et nous descendîmes péniblement les ravins désolés qui gardent ce paradis. Arrivé près de la ville, je m'informai du chemin qui conduisait à la Résidence et on s'empressa de nous y accompagner. C'est un vaste palais surmonté de dômes et d'immenses terrasses, qui couvre tout le sommet d'un monticule à un ou deux kilomètres des remparts. Des domestiques à livrée écarlate m'apprirent, à mon grand désappointement, que l'agent anglais n'était pas encore revenu de sa tournée, et que de plus il nous serait impossible en son absence de trouver un logement quelconque dans la cité. Je jetai un regard désespéré sur la campagne environnante, mais je ne vis que des monticules pierreux, sans le moindre arbre pour protéger notre tente du soleil de la journée, du froid des nuits. Un *djemadar* arriva à ce moment en courant et offrit de nous installer dans un des corps de bâtiment du palais. Il n'y avait pas à hésiter, et j'acceptai, un peu à contre-cœur, l'offre du djemadar, me promettant de quitter la résidence dès que j'aurais pu trouver un campement quelconque.

NOTRE CARAVANE.



PALAIS DANS L'ILE DE JUG MUNDER, A OUDEYPOUR (page 188).

CHAPITRE SIXIÈME

OUDEYPOUR

Visite au Dewan. — Campement dans les arènes. — On nous prend pour des espions. — Les Ranas du Meywar. — Les Rajpouts. — Légende des Sésoudias. — Les bardes. — La prison. — Le Rao de Baidlah. — Revirement de fortune. — La ville. — Le lac Pêchola. — Les îles de Jug Navas et de Jug Munder. — Notre présentation au roi. — Le bira. — Le palais des Ranas. — Les jardins suspendus. — Une fête au Jug Navas. — Les bayadères. — Crocodiles. — Le Tâs-bi-Tâs. — Le départ pour la chasse. — La vallée Heureuse. — Lacs artificiels. — Défilé de Dobarri. — Les monts Nahrmugra. — Le camp des chasseurs. — Éléphants de chasse. — Le hânkh. — L'houdi. — Le carnage. — Le dîner du roi. — Ahar. — Une nécropole royale. — Le satti. — Le carnaval rajpout. — Bacchanales. — Une orgie de Bhîls. — Le grand Durbar. — Les Omras. — Le palais du Plaisir. — Gordan Bulâs. — Le crocodile du docteur. — Combat d'un sanglier et d'une panthère. — Les fêtes de Gouri. — Chasse à l'ours. — Dernière entrevue avec le Maharana.

I

Le lendemain de notre arrivée à Oudeypour, notre premier soin fut d'aller à cheval rendre visite au Dewan, Latchmân Rao, pour lequel le major Mackenzie nous avait remis une lettre d'introduction. Nos sowars s'étaient joints à nous comme escorte et notre petite troupe se dirigea vers la porte des Éléphants, la plus rapprochée de celles qui donnent entrée dans la ville. Les remparts, hauts et crénelés, sont entourés d'un fossé profond rempli d'eau courante, mais ce sont de simples murailles, d'une grande épaisseur et sans contre-forts de terre; quelques coups de canon y feraient une brèche formidable. De distance en distance, le mur s'appuie sur de lourds bastions carrés, armés de canons. La porte elle-même est très-solidement fortifiée et forme un chemin tournant défendu par plusieurs herses. Les battants sont armés de pointes en fer, qui empêchent les assaillants d'employer des éléphants pour les enfoncer.

Le commandant du corps de garde sort à notre approche et nous demande où nous allons. Au nom du Dewan, il nous fait signe de passer et nous donne un soldat pour nous conduire à la demeure du ministre. Nous entrons dans un bazar tumultueux, très-étroit, où nos sowars nous font faire place avec beaucoup d'insolence; les gens nous regardent curieusement et

paraissent peu habitués à voir d'autres Européens que les gens de l'ambassade. Tout est nouveau pour moi, l'architecture des maisons, les types des habitants; de tous côtés je vois se dresser des temples, de somptueuses structures entre des bouges demi-ruinés. Tout ce qui m'entoure est non-seulement nouveau, mais encore d'un pittoresque frappant, d'un genre que je ne soupçonnais même pas.

Je mets pied à terre dans la cour de la maison de Latchmân Rao. C'est un édifice assez pauvre, mais original; des galeries à colonnes garnissent les façades et des fenêtres avancent en saillie leurs caissons cloisonnés de dalles, percés de petits trous. Le ministre nous reçoit bien, mais c'est un brahme et non un Rajpout; il s'informe du but de notre voyage, et nous répond par ces promesses indiennes qui ne promettent rien du tout. « Vous voulez voir le Maharana! » — « Certainement, il sera très-heureux de vous recevoir! » Mais quand et comment, je ne puis obtenir de lui la moindre explication. Ce ministre est en somme un pauvre homme qui n'a aucun pouvoir et qui craint de nous le faire voir.

Je lui demande instamment de nous donner un logement quelconque dans la ville, mais il refuse de prendre cette responsabilité sur lui sans consulter le Rana et nous offre les bâtiments de l'Hâwalla, ou arènes, en dehors de la ville, près de la résidence.

Rentrés à la résidence, nous trouvons nos hommes en habits de fête; notre table porte un repas homérique : des quartiers de venaison, des légumes, des fruits! Je demande l'explication de tout cet appareil de fête; mes domestiques viennent en rang me saluer et me disent que c'est pour célébrer la fin de l'année et me mettre dans de bonnes dispositions pour commencer la prochaine. Nous nous asseyons, Schaumburg et moi, seuls au festin et buvons à cette nouvelle année, où nous attendent tant d'événements et qui nous trouve isolés, abandonnés hors d'une ville jusqu'ici inhospitalière.

Le lendemain, 1er janvier 1866, nous opérons le transport de notre camp dans les bâtiments des arènes. Dans tout autre moment, j'eusse admiré ceux-ci, mais le temps s'était considérablement refroidi depuis notre arrivée, et je ne pouvais découvrir au milieu de ces colonnades un seul abri contre le vent, ce qui me rendit tout à fait mélancolique. Je fus obligé de faire transformer en appartement artificiel le centre de la plus grande salle, en tendant d'un pilier à l'autre les khanats de notre tente.

Ces arènes, dans lesquelles avaient lieu jadis les combats d'éléphants et les luttes d'hommes, sont composées de plusieurs grands pavillons, circonscrivant en partie une longue cour, défendue du côté de la campagne par des murs. Les pavillons sont d'un style très-imposant; élevés sur des terrasses en pierre de six à dix mètres de haut, ils sont formés par des rangées de piliers supportant une toiture plate. Celui que nous occupions ne contenait pas moins de quarante-huit piliers disposés sur quatre rangs, formant une très-jolie perspective. Dans ces constructions, du reste, aucun mur ne vient arrêter la vue, et du centre de cet appartement élevé on domine tout le panorama des environs. Tel était le logement que nous devions à la haute protection du premier ministre et à la munificence du Rana : très-beau et très-grandiose comme monument, très-agréable sans doute en été, mais peu confortable pendant l'hiver comparativement rigoureux de cette région montagneuse. Cet hiver ne devait durer, il est vrai, que quelques jours, mais il ne paraissait pas moins dur à des gens habitués depuis longtemps à une température moyenne de 28 à 30 degrés.

Peu après notre installation nous reçûmes plusieurs visites, entre autres celles du directeur des prisons royales et d'un capitaine des gardes; ces deux derniers furent très-polis, mais nous accablèrent de questions sans cesse renouvelées; je vis bientôt que l'on nous prenait vaguement pour des espions. J'avais beau dire que nous étions venus pour visiter le pays, en étudier les mœurs, en explorer les merveilles, on me disait toujours : « Qui vous envoie? » et

toutes mes explications ne pouvaient faire croire à ces gens que, par amour de la science, nous avions affronté tous les dangers d'un si long voyage. Le premier ministre vint lui-même, suivi d'une escorte imposante, nous rendre visite; il fut d'une politesse désespérante, admirant la façon ingénieuse dont nous avions transformé le Bara Dehra, s'extasiant sur nos chevaux et sur tous les objets que nous avions avec nous; puis, de l'air le plus naturel du monde, il me pria de lui exposer la mission politique dont j'étais chargé, m'assurant que le Rana seul en serait informé. Voyant que je persistais dans mes dénégations, il me promit de me présenter officiellement au prince dès le jour suivant.

Le lendemain, même cérémonie. Au moment où je m'acheminais vers le palais pour me rendre à l'audience promise, un des secrétaires du roi, Bulwant Rao, accourut à cheval et me fit rebrousser chemin; d'un air de grande importance, il m'informa que j'avais à expliquer, avant l'entrevue, tout ce que je dirais au Rana. J'avais fort envie de le renvoyer en lui disant que je ne tenais même pas à voir le Rana; mais j'eus assez de patience pour recommencer mes explications et pour me contenter de la réponse habituelle. Mes paroles, cette fois, avaient été sténographiées par le secrétaire, et il partit en m'assurant que j'aurais sous peu de jours l'entrevue désirée. Si j'insistais tant pour voir le Rana, c'est qu'une fois reçu par lui, je pouvais compter sur une bonne réception de la part de tous les autres rajahs rajpouts, qui le considèrent comme le chef de leur race.

II

Le Maharana actuel du Meywar, Sambou Sing, jeune homme de dix-huit ans, Rajpout ghêlote du clan des Sesoudias, est le représentant reconnu des Souryavansis, la fameuse race Solaire de l'Inde. Sa personne est pour tous les Hindous un objet de vénération, et il a droit au titre pompeux de *Hindou Souradj* ou Soleil des Hindous. Cette considération, qui s'attache à une famille de princes d'un rang secondaire pour la puissance, lui vient de la courageuse résistance qu'elle opposa aux envahisseurs musulmans. Vaincue, elle repoussa ces profitables mésalliances avec la famille impériale de Delhi, que les autres rajahs s'empressèrent d'accepter, et conserva au prix de son sang la pureté sans tache de sa caste. Ce courage lui a valu non-seulement la première place à la tête de la noblesse de l'Inde, mais aussi de nombreux honneurs et prérogatives. Dans une assemblée de princes, le Rana occupe toujours le siége d'honneur, et il a droit à la parole; dans les discussions qui éclatent souvent entre Rajpouts sur des points de caste ou de religion, il est seul arbitre et juge sans appel.

Le territoire de cette famille est à peu de chose près tel qu'il a toujours été depuis que le Ghêlote Bappa, renversant en 728 les rois Mori de Chittore, établit la dynastie des Ranas. Il comprend les provinces du Meywar, limitées au sud par les Vindhyas, à l'ouest par les Aravalis, à l'est par le Malwa, et au nord par la province anglaise d'Ajmîr. Les revenus de cet État, s'élevant aujourd'hui à quarante lakhs de roupies, le rangent parmi les principautés de second ordre, quoique son étendue vraiment considérable lui assigne un rang supérieur; l'avenir est du reste très-grand pour ce pays, qui doit arriver à centupler son rapport.

Parmi les prétentions généalogiques des Ranas, il en est deux qu'il est curieux de noter : ils se rattacheraient aux rois de Perse par la fille du dernier Chosroès, le grand Nouchirvan, qui épousa un des Ranas, et aussi aux empereurs romains de Constantinople par une alliance de même nature. Il n'y a pas de famille au monde qui puisse prétendre à une plus haute et plus antique noblesse et qui possède des annales plus correctement tracées, depuis les temps fabuleux, que la famille des Ranas du Meywar.

C'est à Oudeypour que sont de nos jours encore les chefs des principales tribus rajpoutes, Sésoudias, Rahtores, Chohans ; c'est même le seul point où cette race se soit conservée dans toute sa pureté. On retrouve encore chez les Rajpouts ces qualités brillantes, cette fierté, cette loyauté et cette urbanité qui excitèrent à un si haut degré l'enthousiasme du colonel Tod, leur panégyriste et leur historien ; ils se sont moins que partout ailleurs laissé influencer par le contact des races envahissantes, Mogols ou Anglais. Leur nom signifie « Fils de rois », et chacun d'eux peut retracer sa généalogie à travers les temps reculés jusqu'aux souverains du pays. Chaque tribu se divise en clans, ayant un nom distinctif ; par une curieuse et très-sage loi, il est défendu aux membres d'un clan de se marier dans le clan même : ils doivent aller chercher leurs épouses dans une autre tribu rajpoute, ce qui tend à resserrer les relations entre tribus et entretient le sang dans toute sa vigueur.

Les noms que portent les clans sont toujours dérivés d'une action mémorable accomplie par leur fondateur. Ainsi la race royale d'Oudeypour, les Sésoudias, doivent leur nom à la légende suivante : Un jour, un des Ranas, chassant dans les plaines du Meywar avec ses nobles, avala par accident une grosse mouche ; cet insecte logé dans son estomac lui occasionnait de si vives souffrances, qu'il voulut attenter à ses jours ; mais un goussaïn se présenta, qui offrit de guérir le Rana. Ayant coupé, à l'insu de tous, le bout de l'oreille d'une vache, le saint homme enveloppa le morceau dans un linge, et l'ayant attaché à un fil, le fit avaler au Rana. L'appât arrivant dans l'estomac, la mouche s'y accrocha par instinct et fut ainsi facilement retirée. Le prince insista pour connaître le moyen employé, et le goussaïn, poussé à bout, avoua le terrible secret. En apprenant qu'un morceau de l'animal sacré avait ainsi passé ses lèvres, le Rana fut consterné ; il ne se sentait plus digne de vivre après un pareil crime : aussi résolut-il de se donner la mort et de purifier son corps en avalant du plomb fondu. Entouré de courtisans en pleurs, le prince prit le vase d'une main ferme, le vida d'un seul trait ; mais, ô miracle des dieux ! le métal en fusion passa ses lèvres sans les brûler et se transforma dans sa bouche en une eau délicieusement fraîche. Reconnaissant la protection divine dans cette merveilleuse transformation, le Rana et sa tribu prirent le nom de Sésoudia, dérivé du substantif *sisa* (plomb). Quelques tribus rivales prétendent, il est vrai, que ce nom est dérivé de *sissa* (lièvre), et qu'il fut donné à cette tribu, parce que ses guerriers abandonnèrent un jour la poursuite d'un ennemi pour chasser un lièvre qui avait croisé leur route. On voit que le calembour lui-même est en honneur parmi les Rajpouts.

Les Sésoudias sont le type parfait de la race des Fils de rois : grands, bien faits, ils ont des traits fiers, expressifs, d'une grande beauté et appartenant tout à fait à la physionomie aryenne ; ils portent la barbe très-longue et la divisent en deux grands favoris pointus qui forment une particularité presque distinctive de tout Rajpout. Leur seule profession est celle des armes, et ils constituent dans le Meywar toute l'aristocratie et l'armée. Très-courageux, ils sont excellents cavaliers et intrépides chasseurs. La chasse est pour eux plus qu'un passe-temps, c'est un culte ; ils sont tenus, par leurs lois religieuses, de s'y livrer à certaines époques de l'année, et passent rarement quelques semaines sans poursuivre les bêtes fauves. Le jeune Rajpout, arrivé à l'âge viril, n'est reçu dans la société des hommes qu'après avoir tué de sa main un des énormes sangliers des Aravalis ; il part seul, armé de son bouclier et de son lourd *katâr*, et se portant sur un sentier battu par ces animaux, il attend, le genou en terre, l'arrivée de son terrible adversaire ; s'il est vainqueur, il rentre au logis et invite les hommes de sa famille à un festin dont son gibier forme la pièce de résistance. Le Rajpout est très-friand de la chair du sanglier, dont il se nourrit presque exclusivement dans certaines saisons.

Les turbans des Rajpouts sont toujours coquets et très-gracieusement tressés ; leur forme varie beaucoup : les uns sont disposés en toque à bords relevés, et d'autres en un parfait casque

RAJPOUTS.

grec. Leur costume, fort gracieux, se compose d'une longue tunique collante et de pantalons aussi très-collants, généralement faits d'étoffes richement brodées et rehaussées de passementeries d'or; seuls entre toutes les castes de l'Inde, ils portent aux pieds et aux mains de lourds bracelets en or massif. Leur ceinture est toujours garnie d'un arsenal de poignards, dagues, épées, et à leur épaule pend le bouclier rond en peau de rhinocéros transparente, orné de bosses en or. Leurs chevaux sont harnachés avec beaucoup de goût et de luxe; la selle est haute, rembourrée et couverte de housses de soie ; de chaque côté pendent des queues de yâk, d'une blancheur de neige, qui cachent les jambes du cavalier; la tête du cheval, parée de panaches, est attachée au poitrail par une martingale très-courte, ce qui force l'animal à arrondir son cou d'une manière gracieuse. Ils soignent beaucoup ces animaux et aiment à les voir très-gras; comme les Maharates, ils les font sauter, bondir et caracoler.

Les femmes rajpoutes sont grandes, bien faites et quelquefois très-belles; celles des nobles vivent enfermées dans le zenanah, les autres sont libres et sortent le visage découvert, mais ramènent modestement leur sarri sur leur face quand elles se croient observées par un Européen. Leur costume est très-gracieux et moins léger que celui des femmes du Goujerate et du Dekkan : elles portent une large jupe plissée tombant à mi-jambe, un léger corset qui ne couvre que les seins et les épaules, laissant le ventre et le dos à nu, et une écharpe de gaze ou de soie dont elles s'enveloppent le buste en ramenant une pointe sur la tête. Comme les femmes de toutes les races de l'Inde, elles étalent sur leur personne une quantité prodigieuse d'ornements en or et argent.

Chaque Rajpout aisé a au moins trois femmes; mais ici elles jouent un rôle très-important dans la vie publique : rien ne se fait sans l'opinion des hôtes du gynécée. Un homme refusera toujours de rendre réponse tout de suite; il faut qu'il aille consulter sa femme, et ce n'est que la décision de celle-ci qu'il vous apporte en réponse. Les Rajpouts ont ce respect pour la femme qui caractérise toutes les races chevaleresques; leurs poëmes sont pleins d'aventures entreprises pour délivrer quelque beauté prisonnière, ou pour venger l'honneur de quelque dame. Leurs grandes guerres ont eu presque toujours une femme pour sujet, et j'aurai l'occasion de raconter, au sujet de Chittore, avec quel héroïsme toute une ville se laissa détruire plutôt que de livrer une princesse réclamée par Akber. Encore aujourd'hui, une femme rajpoute ayant une insulte à venger envoie un bracelet au guerrier qu'elle a choisi pour la défendre, et ce simple gage l'oblige à embrasser la querelle de la dame. Du reste, l'histoire du Rajpoutana abonde de traits d'héroïsme de la part de femmes rajpoutes elles-mêmes.

Une classe fort en honneur parmi les Rajpouts, depuis la plus haute antiquité, est celle des bardes ou poëtes héroïques. Chaque tribu, chaque famille importante, chaque souverain ou baron féodal en entretient un. Le devoir du barde est de conserver toutes les anciennes traditions se rattachant à l'origine de la race et de la famille; c'est lui qui tient l'arbre généalogique, et qui dans les grandes occasions récite les noms des ancêtres et rappelle les hauts faits qui les ont illustrés. Il est aussi poëte, compose des hymnes et des distiques pour les cérémonies de famille, et ses improvisations charment les réunions du soir. La personne du *bhât* ou barde est sacrée; c'est à lui que revient l'honneur d'aller porter les défis ou les déclarations de guerre; il arrange les unions, et joue le principal rôle dans toutes les négociations. Il s'occupe aussi d'astrologie, et parmi les tribus du désert est plus considéré que le prêtre brahmane lui-même.

Les Rajpouts se parent aujourd'hui du titre de kchatriyas, servant jadis à désigner la race guerrière aryenne qui vint s'établir sur les hauts plateaux de l'Hindoustan, en compagnie des brahmanes, la race des prêtres. Comme kchatriyas, ils disent descendre de Rama, le vainqueur de Lanka, roi de la race Solaire, ce qui ferait remonter leur établissement dans le pays à deux mille ans avant Jésus-Christ. Mais il est presque certain aujourd'hui que leur invasion de l'Inde

date d'une époque beaucoup plus moderne. D'après les brahmes, les Kchatriyas furent tous anéantis par un soulèvement des autres castes que dirigeait Parasourama, une des incarnations de Vichnou, plusieurs siècles avant notre ère. Anéantis ou non, ils perdirent leur prépondérance, car nous voyons plusieurs familles de Soudras, les Mauriyas entre autres, se succéder sur le trône impérial du Magadha. Les Rajpouts ne firent leur apparition sur la scène politique de l'Inde qu'au sixième ou septième siècle; ils étaient restés longtemps établis sur les frontières du Sindh, et Tod croit retrouver en eux des tribus scythiques qui avaient envahi peu à peu les frontières occidentales de l'Inde. Entre le sixième et le septième siècle, nous voyons les tribus rajpoutes devenir toutes-puissantes; les Chandélas s'emparent du Malwa, les Chohans et Rahtores de Canouje et Delhi, les Ghêlotes et Baghêlas du Meywar et du Goujerate. A cette époque encore, les Rajpouts se tenaient séparés de la grande famille hindoue, leur religion était celle des Jaïnas, et toutes leurs traditions se groupaient autour du noble mont Abou, au cœur du désert indien. Ils furent rapidement gagnés au brahmanisme saïva, et établirent alors ces prétentions au titre de kchatriyas, que les brahmanes eux-mêmes ont sourdement refusé de reconnaître jusqu'à notre temps. Leur type si différent des autres Hindous, leurs mœurs et coutumes se rapprochant plus de celles des Parthes et des Scythes que de celles des Kchatriyas védiques, tout porte à croire que les Rajpouts sont les représentants de la dernière invasion de la race indo-européenne dans l'Inde.

III

Le froid était devenu de plus en plus rigoureux et notre demeure n'était plus supportable. Je ne voyais plus d'autre alternative que celle de continuer mon voyage vers la province anglaise d'Ajmîr et d'abandonner le pays inhospitalier du Rana sans même l'avoir exploré. Nous n'avions pas encore pu visiter la ville et nos excursions s'étaient bornées aux environs immédiats des arènes, mais ces excursions m'avaient révélé des choses si curieuses que je persistais à rester malgré le mauvais accueil qui nous était fait.

Du sommet d'une montagne voisine ma vue avait plongé sur une scène féerique; j'avais aperçu la ville descendant avec ses jardins et ses palais jusqu'aux rives d'un lac immense, encadré par des montagnes majestueuses; du centre de cette vaste nappe s'élevaient deux groupes de palais et d'arbres, et à mes pieds des canaux surmontés de ponts élégants sillonnaient des faubourgs populeux; le palais des Ranas, comme dans la première vue que j'en avais eue, planait au-dessus de ce panorama dans son éclatante blancheur. Il y avait déjà plusieurs jours que j'étais campé au pied des murs de cette ville et j'ignorais encore qu'elle possédât ce lac et toutes les beautés que mon excursion à la montagne m'avait fait découvrir.

Le chef des prisons, qui venait me voir de temps à autre, s'offrit à me faire visiter la prison principale. C'est un gracieux petit fort, couronnant le sommet d'une des collines de peu de hauteur qui dominent les remparts de la cité; au-dessus de la porte principale est un corps de logis à tourelles, avec des fenêtres à balcons et d'épaisses corniches inclinées, d'un très-joli style; c'est là que demeure le *tannádar*. Les prisonniers sont logés sous de grands hangars; ils couchent sur la terre battue et tout le long des salles sont de longues barres de fer où sont attachées leurs chaînes pendant la nuit. Ils sont traités avec humanité; leurs fers sont légers et simplement rivés aux chevilles, mais assez longs pour leur permettre de courir. Chaque prisonnier conserve le costume qu'il portait au moment d'entrer en prison, et tout ce qui concerne sa caste est scrupuleusement respecté; il reçoit chaque jour sa nourriture, qu'il prépare lui-même, et pour cela il allume son feu et puise son eau en entière liberté. Les détenus sont employés à l'entretien ou à l'établissement des routes, mais leur travail journalier de quelques heures est peu surveillé. En

somme ils ne sont pas trop à plaindre, et les hôtes de nos prisons d'Europe se tiendraient pour satisfaits d'avoir un pareil sort.

Au moment où je désespérais d'arriver à un résultat quelconque, il m'arriva un aide inattendu, qui rétablit tout à fait nos affaires à Oudeypour. C'était le Rao de Baidlah, le premier baron du royaume, qui, ayant appris tardivement notre arrivée, s'empressait de venir nous tirer de la fâcheuse position où nous nous trouvions. Je le vis arriver porté dans une riche litière, entouré d'une brillante escorte. Allant au-devant de lui, je le pris par la main et je l'aidai à mettre pied à terre pour le conduire cérémonieusement près d'un siége. Cette action, quelque simple qu'elle paraisse, me servit beaucoup. « Où avez-vous donc appris l'étiquette indienne, qu'ignorent si généralement les Sahibs? » me demanda le Rao. Ce fut l'occasion pour moi de lui parler de mon long séjour à Baroda, de mon intimité avec le Guicowar et du but que je m'étais proposé en venant dans le Meywar. Il m'écouta attentivement, me reprocha de ne pas m'être adressé à lui dès mon arrivée et m'assura que le Rana me ferait sûrement oublier ma première impression en me recevant avec autant d'éclat que l'avait fait Khunderao.

Le Rao de Baidlah est un beau vieillard, type accompli du noble Rajpout; ses manières sont dignes et élégantes, et sa conversation est d'une franchise, tempérée par l'étiquette, que l'on trouve rarement chez les Indiens. Il est le chef du conseil féodal des seize Omras ou ducs du royaume de Meywar, puissants feudataires qui, avant l'intervention des Anglais dans les affaires du pays, étaient arrivés à rendre presque nul le pouvoir du souverain. Ces Omras, presque tous descendants de la famille royale, se partagent le pays en grands fiefs, dans lesquels ils exercent un gouvernement presque indépendant; retirés dans leur capitale, ils ne viennent que rarement à Oudeypour et sont souvent en révolte ouverte contre le Rana. Le gouvernement britannique a beaucoup travaillé au renversement de la puissance des ducs et à la concentration du pouvoir dans les mains du Rana, mais il n'a jusqu'à présent réussi que superficiellement. Les territoires du Rao de Baidlah sont très-vastes et lui rapportent plus de douze cent mille francs par an; sa capitale n'est qu'à quelques lieues d'Oudeypour, ce qui lui permet d'y résider tout en fréquentant la cour. Il est de la tribu des Chohans et possède certaines prérogatives curieuses : ainsi, le 3 du mois de Samvatsiri, les insignes de la royauté lui sont apportés à Baidlah et il vient en grande pompe rendre visite au Rana, qui le reçoit lui-même à l'entrée du palais. D'un esprit fin et pénétrant, il a su gagner la confiance absolue du jeune prince et en même temps se faire l'ami du gouvernement britannique. Il représente en somme deux partis : il tient à la conservation de l'ancienne splendeur de la maison d'Oudeypour et aux prérogatives de la noblesse, mais en même temps il appuie l'introduction des nouvelles idées apportées dans le pays par les Européens. « Conservateur libéral, » il serait heureux de voir le commerce et l'industrie européenne s'asseoir dans le pays, à condition toutefois que l'on respectât ses priviléges. C'est à son influence que l'on doit la protection qui fut accordée aux fugitifs européens pendant la révolte de 1857; ceux-ci furent non-seulement protégés contre les rebelles, mais encore nourris, logés et bien soignés pendant plusieurs mois. La reine d'Angleterre récompensa le vieux Rao en lui envoyant un riche sabre d'honneur, qu'il nous montra avec orgueil.

Sa première visite dura plus d'une heure; il lui fallut examiner tous nos bagages, jusqu'à nos ustensiles de toilette, et il s'extasia longtemps sur un stéréoscope contenant des vues coloriées des Tuileries et de Versailles; je dus lui en faire cadeau, car il ne pouvait s'en détacher. Pour nous montrer qu'il était à la hauteur des habitudes civilisées, il accepta un verre de *sherry* et me demanda un cigare; ceci m'étonna plus qu'on ne peut le penser, n'ayant jamais vu d'Indien, surtout de haute caste, adopter ainsi ouvertement nos coutumes; depuis, j'ai pu me convaincre que les Rajpouts ont laissé de côté les principes de leur caste, en ce qui regarde l'usage de nos vins et de nos tabacs, dont ils font une grande consommation.

Le Rao nous avait à peine quittés que nous recevions plusieurs *dâlis*, corbeilles de fruits et de légumes, de la part de quelques nobles, et le soir le Rana envoya à son tour un tchoubdâr nous porter son salâm accompagné d'un superbe dâli ; la visite du Baidlahji avait amené un revirement complet.

IV

Le matin, un éléphant envoyé par le Rao était à notre porte, ainsi qu'un djemadar avec quatre sowars comme escorte. Le secrétaire du roi, Bulwant Rao, qui nous doit servir de cicerone, nous fait traverser un faubourg qui contient les villas des riches habitants d'Oudeypour; de tous les côtés de petits monticules sont couverts de jardins ombreux, dans lesquels se montrent d'élégants kiosques à colonnes, des pavillons placés au bord de pièces d'eau et de nombreux temples aux tourelles de marbre. Nous pénétrons dans la ville par une porte flanquée de bastions et nous longeons un magnifique bazar; les maisons sont toutes construites en pierre et surmontées de terrasses; les boutiques garnissent les arcades qui bordent la rue de chaque côté et ont un aspect de propreté et de régularité auquel on ne s'attendrait pas après avoir vu les constructions du Goujerate. Chaque maison a ses *tchatris*[1] supportant de légers dômes; des balcons et des fenêtres à treillages de pierre relèvent les façades, et les terrasses s'étagent dans un désordre pittoresque; des sculptures, des arabesques, des fresques donnent à la plus humble habitation un aspect monumental.

Quelques-unes des rues sont droites et longues, et il y règne une grande animation; dans l'une sont tous les cordonniers, dans l'autre les tisseurs de turbans ; ici chaque magasin est un véritable arsenal de sabres, de fusils, de boucliers; plus loin des robes de brocart, des bijoux d'or remplissent les échoppes ; chaque industrie, chaque métier occupe un quartier à part. Le quartier noble contient des édifices grandioses, vrais châteaux forts avec murailles crénelées, tours, palais et casernes, mais leur beauté est déparée par les nombreuses ruines qui flanquent les plus belles constructions. La présence de ces débris dans une partie de la ville où le terrain est d'un prix relativement élevé vient du respect malentendu que les Rajpouts ont pour les œuvres de leurs pères ; ils ne veulent ni les réparer, ni les démolir, et les laissent, une fois écroulées, là où le hasard les a fait tomber. De toutes les parties de la ville, on aperçoit le palais, majestueux ensemble de dômes, de tourelles, de portiques.

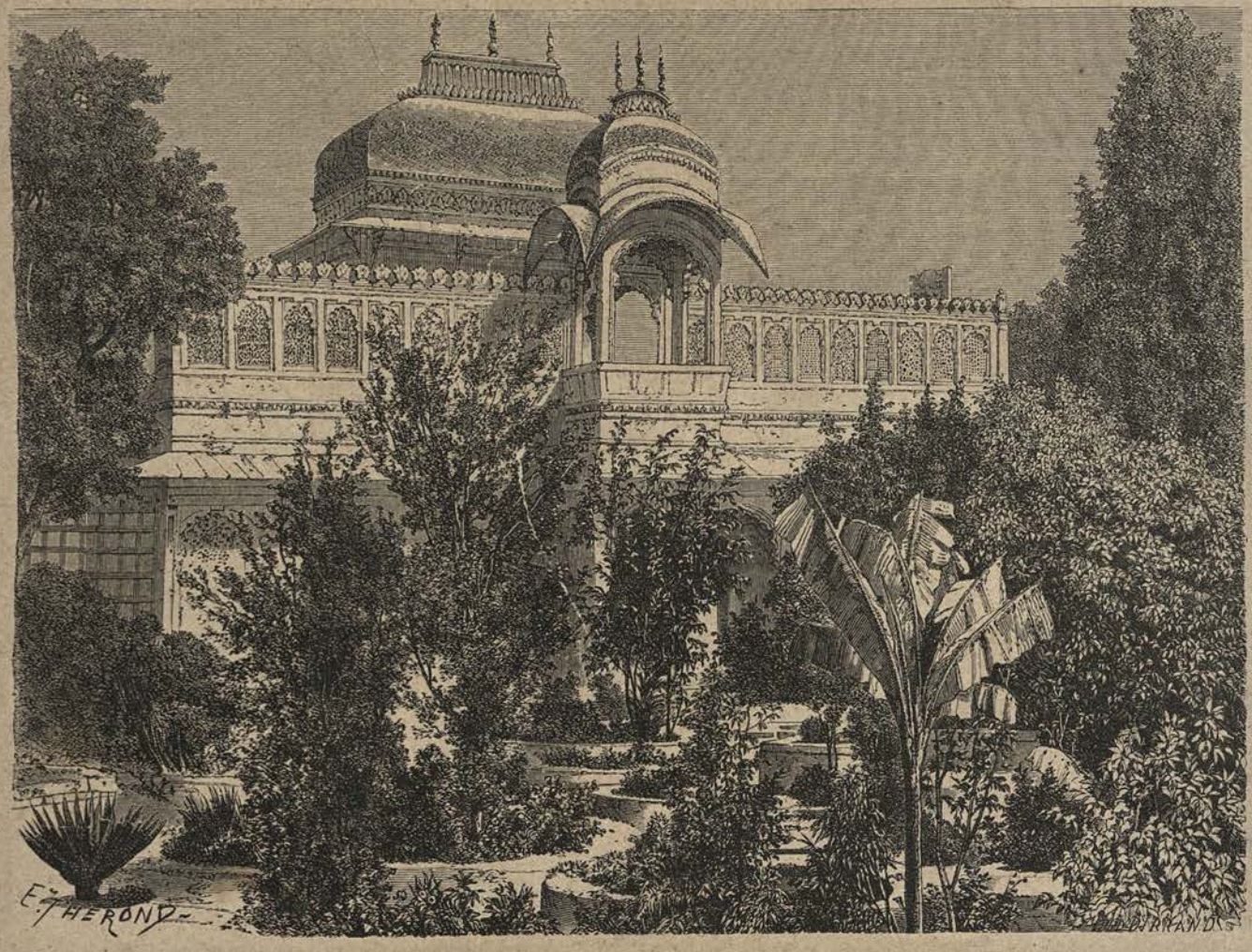
Nous gravissons péniblement les rues qui conduisent jusqu'à l'enceinte extérieure de l'habitation royale; elles sont tellement escarpées, que les voitures n'y parviennent qu'avec difficulté. Sur la grande rue allant de l'Hattipole au palais et tout près de l'entrée principale est la grande pagode royale, dédiée à Jaghernâth et construite par Pertap Sing, vers la fin du seizième siècle. Elle est placée sur une haute terrasse en marbre blanc, à laquelle conduit un bel escalier, gardé par deux éléphants de marbre, la trompe levée. Le temple tout entier est en marbre blanc et couvert de sculptures; la grande tour, d'une forme très-élégante, s'élève à vingt-cinq mètres environ; au sommet une hampe plaquée d'or porte l'étendard du dieu. Un gracieux pavillon à colonnes, coiffé d'un toit pyramidal, précède le sanctuaire; des bas-reliefs représentant des incidents de la vie de Krichna ornent les bas-côtés, et des statuettes d'éléphants et de lions entourent le soubassement.

Nous descendons ensuite le versant de la colline faisant face au lac, et nous atteignons une porte monumentale placée au bord de l'eau. Cet arc de triomphe est, comme tous les monuments

[1] Voyez le vocabulaire à la fin du volume.

LE LAC PÈCHOLA, A OUDEYPOUR.

d'Oudeypour, en marbre blanc ; il est percé de trois arches dentelées et supporte un élégant attique, entouré de balcons. Les Indiens ont pour cette porte, appelée *Tripolia* ou Triple Porte, une grande vénération ; elle est réservée aux cortéges et aux processions qui se rendent au lac, dans les nombreuses fêtes qu'on y célèbre. Un bateau nous attend au quai pour nous conduire aux îles et bientôt nous voguons sur la surface tranquille du Pêchola ; la ville se déroule le long de cette vaste nappe d'eau, y reflétant ses arbres et ses maisons. Resserré d'abord en un bras étroit, que surplombent de petits promontoires couverts de palais, le lac s'épanche ensuite en une immense ellipse de quinze kilomètres de long sur sept kilomètres de large, enfermant au centre les deux îles de Jug Navas et de Jug Munder. D'un côté court une chaîne de montagnes



PALAIS DANS L'ILE DE JUG NAVAS, A OUDEYPOUR.

anguleuses, dont la ville couvre les premiers soubassements, de l'autre s'étendent de grands marécages, entourés d'une forêt épaisse et dominés par des pics isolés, d'une grande hauteur.

L'île de Jug Navas, où nous abordons, est la plus rapprochée ; elle est entièrement occupée par une série de palais qu'éleva le Rana Juggut Sing, et qui couvre une superficie de cent soixante ares anglais. Ces palais comprennent des salles de réception, des appartements, des bains, des kiosques d'une grande élégance d'architecture et d'une richesse d'ornementation fabuleuse. Le marbre est la seule pierre employée dans les constructions : colonnes, voûtes, réservoirs, murailles, allées des jardins, tout est en marbre blanc ou noir ; les murs sont ornés de mosaïques étincelantes et les principales chambres décorées de fresques historiques d'une grande valeur. Chaque corps de bâtiment a son jardin entouré de galeries : là, des parterres de fleurs, des bos-

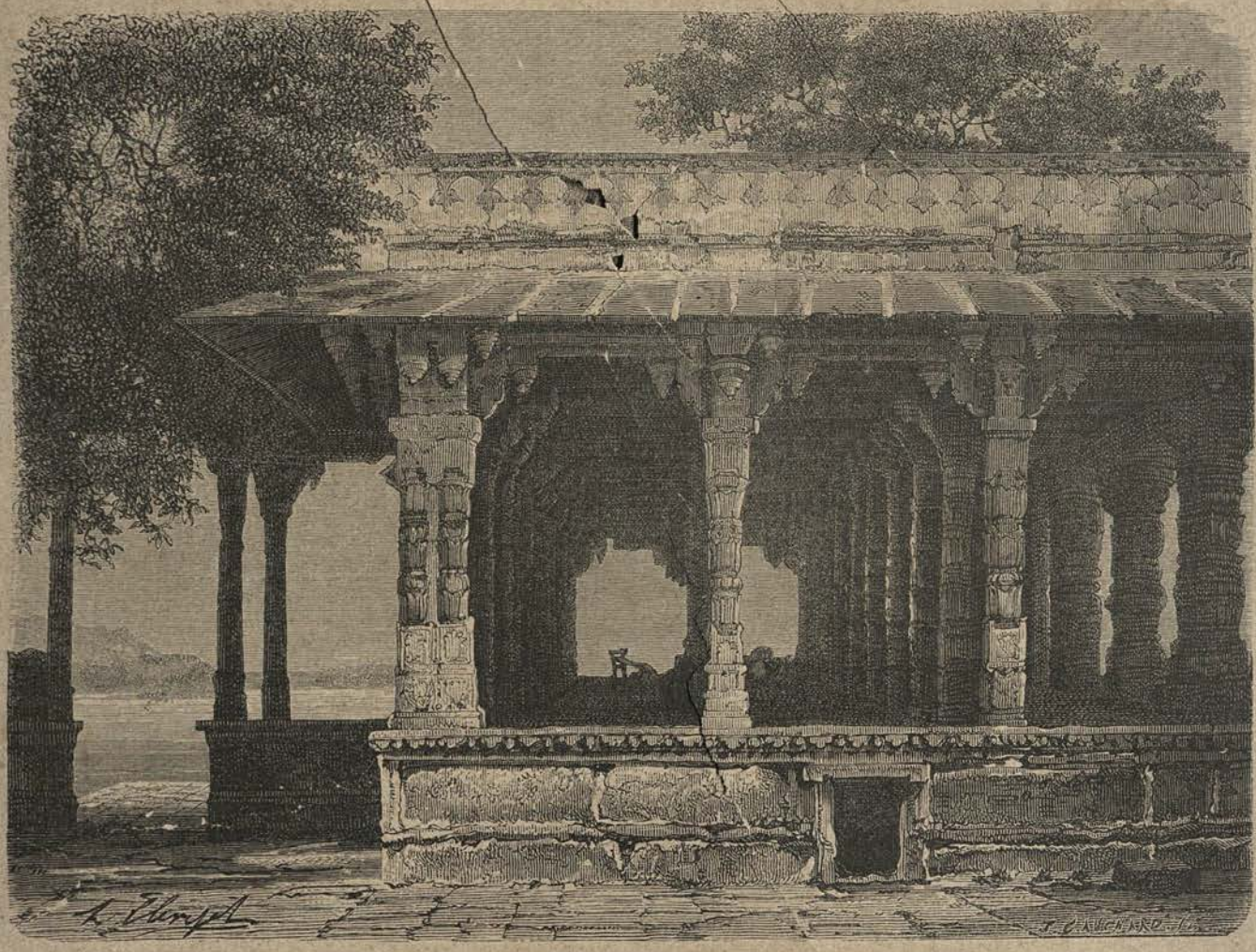
quets d'orangers et de citronniers s'élèvent au milieu d'un méandre de ruisseaux, dont les canaux forment des dessins bizarres ; d'immenses manguiers et de superbes tamarins couvrent de leur ombrage ces élégants palais ; des cocotiers, des dattiers lancent au-dessus des dômes leurs panaches que balance doucement la brise du lac. Les moindres détails sont en rapport avec la beauté de l'ensemble ; rien de grandiose, rien qui frappe ou fatigue l'esprit ; les palais sont petits, élégants, confortables : ce sont des résidences de plaisir, où le Rana vient se délasser de la pompe solennelle qui règne toujours à la cour du Soleil des Hindous.

Je serais resté des heures entières dans le Jug Navas, mais Bulwant Rao me pressa d'aller dans la seconde île, où nous attendait un déjeuner envoyé par le Baidjah-ka-Rao. De loin déjà,

L'ILE DE JUG MUNDER, A OUDEYPOUR.

Jug Munder apparaît comme un mirage féerique avec sa ligne de dômes et de palmiers se reflétant dans l'eau. Nous abordons à un escalier de marbre, à côté duquel une rangée d'éléphants, la trompe levée, paraissent supporter le quai ; un manguier gigantesque remplit presque la première cour, entourée de palais ; de l'autre côté est un jardin, occupant tout le coin de l'île et sur lequel donne un grand édifice couronné d'un dôme mogol et décoré par mon guide du nom de palais de Chah Jehan. Ce prince, fils de l'empereur Jehanghir, s'étant révolté contre son père, se réfugia à la cour du Rana Kouroun, fils d'Oumra, qui l'accueillit d'une manière magnifique. Il lui fit construire dans l'île de Jug Munder un somptueux palais, au haut duquel il plaça le croissant musulman ; l'intérieur fut décoré de mosaïques en jaspe, agate et onyx, tendu de riches draperies, et dans une des salles fut placé un trône taillé dans un seul bloc de serpentine verdâtre.

supporté par de quadruples cariatides femelles. Dans la cour, une chapelle, aussi en serpentine, fut consacrée au saint musulman Madar. Tous ces souvenirs de l'hospitalité princière de Kouroun existent encore. A l'extrémité du jardin est un pavillon de six mètres de long sur trois mètres et demi de large, appelé la chambre des Douze Pierres, parce qu'il est composé de douze blocs de marbre blanc. Sur la face occidentale de l'île est un vaste palais, surmonté de quatre dômes en dos de tortue, et comprenant de magnifiques jardins ; enfin de distance en distance des kiosques, supportés par de nombreuses colonnes, s'élèvent du milieu du lac, dont les eaux y entretiennent une fraîcheur délicieuse. Cette poétique résidence, élevée pour un proscrit royal, devait, par une curieuse coïncidence, servir longtemps après de refuge à d'autres fugitifs ; c'est ici que, en 1857,



LE KIOSQUE DU SAHIBKHANA, DANS L'ILE DE JUG MUNDER, A OUDEYPOUR.

les malheureux Anglais, débris des garnisons de Nîmatch et d'Indore, trouvèrent un asile. Pour empêcher toute agression de la part des fanatiques qui remplissaient la ville, les barques du lac avaient été réunies à Jug Munder, et les Européens purent y attendre tranquillement la fin de cette tempête.

Après un frugal déjeuner, que nous savourons dans un des kiosques, nous remontons en bateau ; de ce point du lac on embrasse toute la ligne des palais d'Oudeypour. D'abord, à l'extrémité de la colline, le palais d'Oumra, aujourd'hui inhabité, puis le palais actuel, avec son zenanah crénelé, le Rosanah dont l'immense muraille descend du sommet du plateau au bord du lac, et ses jardins parsemés de kiosques qui couvrent le penchant jusqu'à l'eau, et enfin la ville, dont la fantastique silhouette s'évanouit dans les grands arbres. Le Pèchola reflète sur sa surface

limpide ce merveilleux assemblage, et en fait une des vues les plus belles de l'Inde et du monde.

En regagnant le quai, on me fait voir les bateaux de cérémonie du Rana; ce sont d'immenses gondoles d'une forme très-gracieuse et qui peuvent contenir une centaine de personnes. L'arrière est disposé en plusieurs étages et sur le plus élevé est placé le trône du Rana; à l'avant sont de grandes figures de chevaux ou de paons, à demi immergées dans l'eau comme les coursiers du char de Neptune.

Le soir, nous recevons la visite de notre ami, le Rao de Baidlah, et nous le remercions du plaisir qu'il nous a procuré; il vient nous annoncer qu'il a donné ordre à ses chikaris de nous conduire dans un endroit charmant, où nous trouverons du gibier en abondance. Le lendemain, en effet, on nous mène à un petit lac ravissant, caché dans un ravin où nous trouvons des nuées d'oies et de canards; les crocodiles y sont très-nombreux, ce qui nous fait perdre beaucoup de gibier, mais nous nous rattrapons sur les perdrix et les lièvres, qui foisonnent dans les environs.

Le Rao de Baidlah nous retint ainsi pendant plusieurs jours, imaginant chaque jour de nouvelles distractions, quand enfin, un beau matin, je fus réveillé par des volées de coups de canon, annonçant l'événement tant attendu, l'arrivée du major Nixon, l'agent politique du vice-roi des Indes auprès du Maharana. Je lui écrivis immédiatement, en lui envoyant mes lettres de recommandation; une demi-heure après, nous étions assis avec lui devant un bon déjeuner. En apprenant la froideur avec laquelle nous avions été accueillis, il n'en parut nullement étonné et m'assura que nous avions été pris sans doute pour des espions russes; mais il m'engagea à prolonger notre séjour, me promettant qu'aussitôt après avoir été présentés par lui au Maharana, nous trouverions tout autant à étudier et à voir dans cette cour qu'à celle de Baroda. Il donna des ordres immédiatement pour que nous pussions quitter notre camp des arènes et venir nous loger près de lui. Le même soir, le major nous présenta aux deux officiers anglais, l'ingénieur et le docteur, constituant avec lui tout le personnel européen de l'ambassade. J'ai rarement passé une soirée plus agréable; il me semblait que des mois s'étaient écoulés depuis que je n'avais vu un visage blanc, et l'anglais lui-même résonnait harmonieusement à mes oreilles.

On but à notre bienvenue dans la Vallée Heureuse et nous ne nous séparâmes que fort avant dans la nuit.

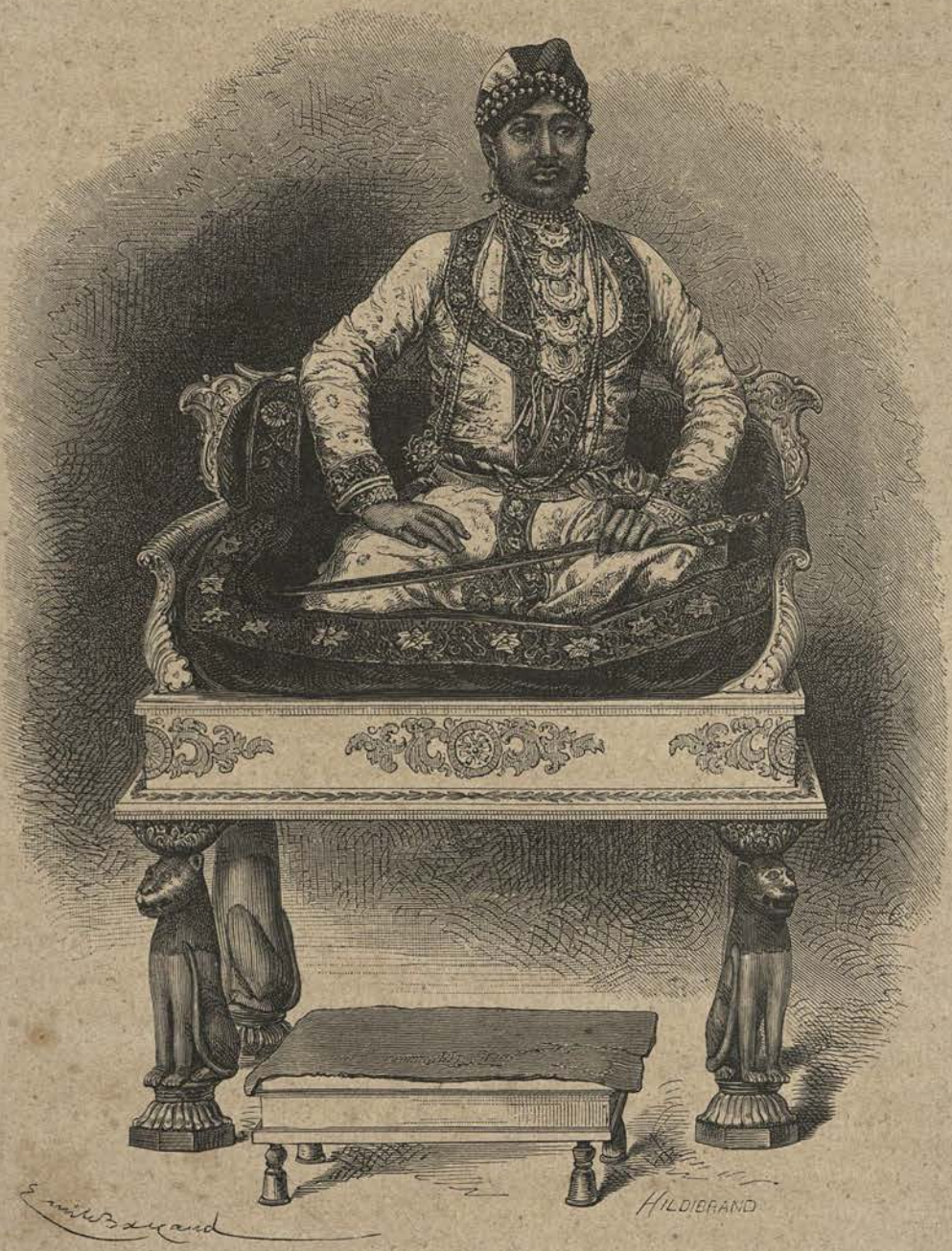
Comme je l'avais prévu, l'arrivée de l'agent politique anglais changea immédiatement notre position à Oudeypour; le Rana, informé officiellement de notre arrivée, voulut bien cesser de voir en nous des espions russes, venus pour l'entraîner dans quelque conspiration, et consentit à nous recevoir en notre qualité de voyageurs français. Poussant à l'extrême sa complaisance, le major Nixon offrit de nous présenter lui-même au prince et s'arrangea pour que la première entrevue nous dédommageât de notre longue attente. Une voiture du palais, avec une escorte d'honneur, vint nous prendre à la résidence, et nous traversâmes ainsi triomphalement la ville. A la grande porte à trois arceaux, qui sert d'entrée au palais, les soldats de la garde royale nous présentent les armes et nous mettons pied à terre dans l'immense cour; le Rao de Baidlah, chargé par le Maharana de nous recevoir, nous attend au haut du perron.

Avant de suivre les tchoubdars à canne d'or qui nous conduisent à la salle du trône, je m'arrête un instant pour contempler cette merveilleuse demeure, dont l'approche m'avait été si jalousement défendue jusqu'alors : de hautes murailles percées de fenêtres à grillages de pierre, des tours surmontées de dômes élégants, des galeries s'étageant jusqu'à une hauteur prodigieuse.

LE PALAIS DU MAHARANA D'OUDEYPOUR.

tout cela en marbre blanc et couvert d'un fouillis de détails; l'ensemble est féerique comme richesse, surprenant comme proportions; c'est un gigantesque assemblage, auquel rien ne peut se comparer.

Mais je ne puis jeter qu'un coup d'œil sur ces merveilles et, suivant le major, je pénètre dans de longues galeries voûtées, d'une fraîcheur délicieuse, qui nous conduisent par une pente insensible aux étages supérieurs. C'est en *Durbar*[1] que le Rana nous fait l'honneur de nous recevoir.



SAMBOU SING, MAHARANA D'OUDEYPOUR.

La salle du trône est dans une cour d'un des étages supérieurs; une immense toile tendue au-dessus en fait un appartement vaste et frais. Les huissiers nous introduisent bruyamment dans la salle où siége le roi, assis sur un trône d'argent supporté par des lions d or et entouré de ses

[1] Le mot *Durbar* s'applique, dans tout le Rajpoutana, aux audiences solennelles tenues par les rajahs entourés des principaux nobles, et par extension aussi au souverain lui-même, quand il préside aux grandes cérémonies.

nobles. A notre vue, le prince descend du trône et s'avance de quelques pas vers nous; il nous serre la main, et nous prenons place à ses côtés sur des fauteuils d'argent.

Le Maharana Sambou Sing est un jeune homme de dix-huit ou dix-neuf ans, à la figure douce et agréable, mais ses traits manquent de la finesse qui caractérise en général sa race; ses manières sont affables, prévenantes et empreintes de dignité. C'est d'une façon fort gracieuse qu'il s'excuse tout d'abord de n'avoir pu accéder immédiatement à notre demande d'audience, et nous assure que des raisons purement politiques l'ont contraint à ces délais. Il écoute avec attention ce que je lui dis sur le but de mon voyage, me questionne longuement sur la France et finit par m'inviter à prolonger encore notre séjour à Oudeypour. Au moment où nous nous levons pour quitter la salle, le Rana fait lui-même la cérémonie de l'*utter* et *pân*, dont j'ai déjà parlé en décrivant la cour de Baroda; il remet à l'ambassadeur, à mon compagnon et à moi un paquet de feuilles de bétel appelé *bîra* et jette quelques gouttes d'essence de rose sur nos mouchoirs. Cette cérémonie, en usage dans toutes les cours de l'Inde au moment de se séparer, a ici une signification importante; il faut être un prince de haut lignage, un guerrier fameux ou un étranger de distinction pour recevoir le bîra des mains du Maharana d'Oudeypour. C'est un honneur considéré comme l'investiture d'un titre de noblesse. Je mets sans sourciller le précieux bîra dans ma poche et sors avec l'agent politique, accompagné des salâams des nobles, qui nous escortent jusque dans la cour.

VI

Le palais d'Oudeypour, le plus grand, le plus beau et le plus magnifique de l'Inde, couvre en entier la crête d'une colline assez élevée, s'étendant parallèlement au lac. Le plateau sur lequel il est construit n'ayant qu'une largeur insignifiante, les architectes hindous l'ont agrandi, en jetant sur l'un des talus une terrasse immense supportée par trois étages de voûtes; ce travail, réellement gigantesque, est d'une si grande solidité que le palais repose en partie sur ce sol factice et que le reste forme une vaste cour sur laquelle sont placés les casernes et les parcs d'éléphants.

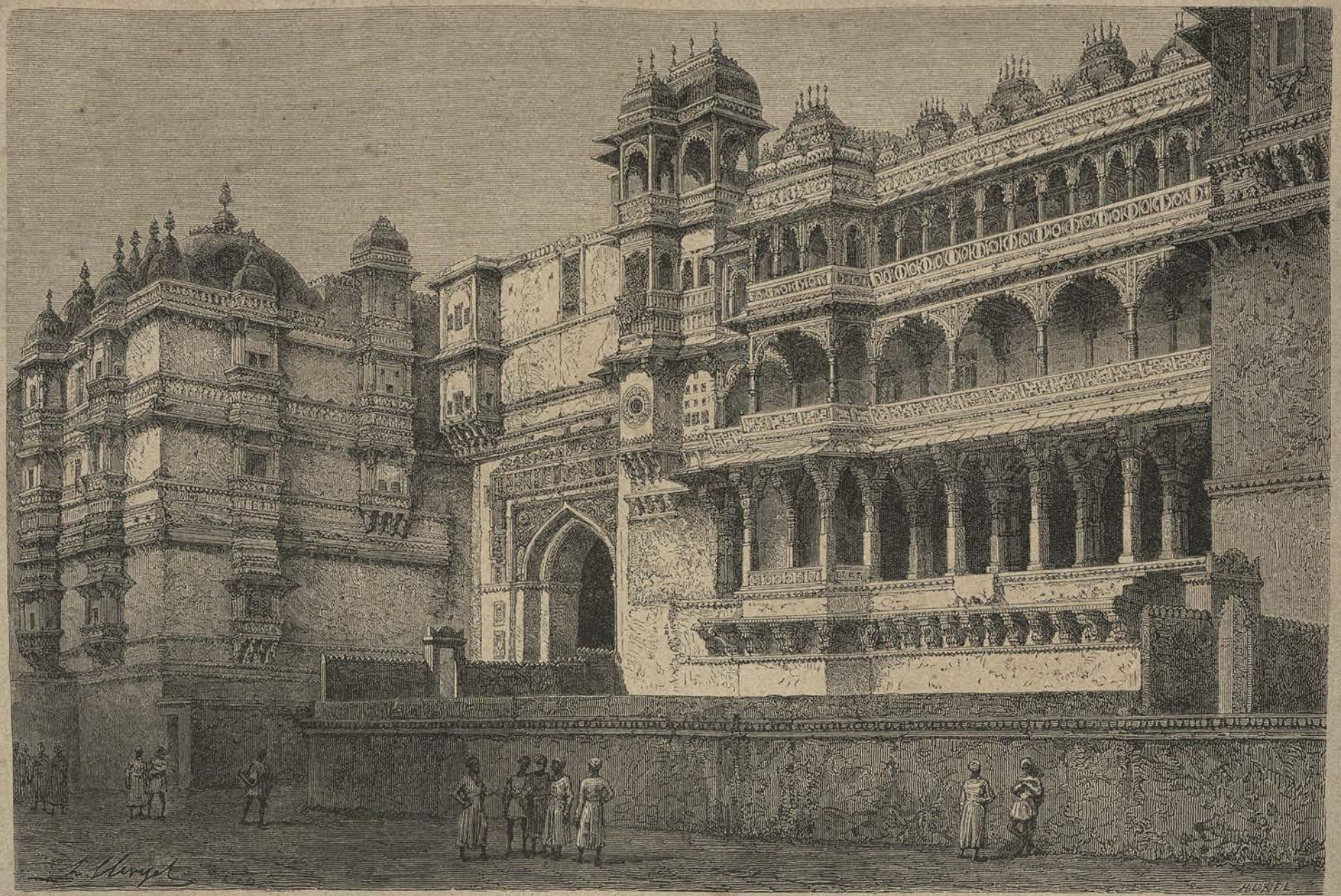
Deux enceintes entourent complétement l'ensemble des palais construits depuis Oumra Sing jusqu'à Sirdar Sing; la longueur totale de ces édifices est de plus de trois kilomètres. L'entrée principale est du côté de la ville; c'est une magnifique porte de marbre, percée de trois arches dentelées, et que couronne un attique d'une grande richesse; les panneaux, les balcons, les dômes sont couverts d'ornements de bon goût et sans aucun mélange d'idoles.

De l'autre côté de cette porte est la grande cour, encadrée de deux côtés par les appartements du roi; les murs sont percés de galeries aux différents étages, et les angles sont occupés par des tours octogones, couronnées de coupoles.

La hauteur de l'édifice est de trente-sept mètres, mais l'éclatante blancheur du marbre dont il est entièrement composé, le style simple et grandiose de son architecture, augmentent ces proportions et font supposer à première vue le double de cette hauteur.

A l'extrémité de la cour est une grande porte, fermée et protégée par des corps de garde; c'est l'entrée du zenanah ou appartements des femmes du Rana, partie du palais que le prince ou les gens de sa famille peuvent seuls visiter; au-dessus de l'arche, une statue de Ganésa, le dieu de la Sagesse, garde la porte Sacrée.

L'intérieur du palais est parfaitement en rapport avec le style grandiose des façades et aussi avec les nécessités de ce climat tropical : des corridors sombres, à pente douce, remplacent les escaliers et conduisent d'étage en étage: les salles, vastes, bien éclairées, sont entièrement



COUR DU PALAIS DU MAHARANA D'OUDEYPOUR.

revêtues de marbres polis, qui entretiennent la fraîcheur; partout des cours, des fontaines, des fleurs. Les grands salons sont tendus de draperies; des coussins moelleux, des tapis couvrent le sol, et les parois étincellent d'incrustations, de miroirs et de fresques brillantes. Une des salles est ornée de mosaïques d'un goût bizarre, qui fait sourire tout d'abord le visiteur européen, mais qui n'est guère plus ridicule que nos salons de porcelaine à Fontainebleau et ailleurs : les murs de cette chambre sont décorés d'assiettes d'Europe, de tasses, de bobèches, etc. ; la faïence la plus commune est côte à côte avec le précieux Saxe, le cristal de Bohême ou la salière de deux sous ; peu importait à l'artiste hindou la valeur de l'une ou l'autre vaisselle, il n'a regardé qu'à la couleur et a réussi avec son goût naturel à composer de ce mélange hétéroclite quelque chose d'original et de gracieux. Les fresques qui couvrent les murs et les plafonds de quelques chambres sont d'un grand intérêt. On y trouve d'abord les portraits de tous les Ranas, depuis Oudey Sing, fondateur d'Oudeypour, jusqu'à Sambou Sing, notre contemporain; ces portraits sont suivis des scènes les plus remarquables du règne de chacun de ces princes. Peintes avec un soin et une finesse de couleur remarquables, ce sont de précieux documents pour l'étude de l'histoire et des mœurs de la tribu des Sésoudias.

Une des parties les plus curieuses du palais d'Oudeypour est, sans contredit, le vaste jardin qui s'étend au-dessus de l'étage supérieur ; on est étonné de trouver à une si grande hauteur et sur plusieurs étages d'appartements des arbres centenaires et de beaux parterres. Au centre du jardin est un bassin, d'où rayonnent des avenues dallées de marbre blanc ; l'eau circule dans des canaux incrustés et se perd avec un doux murmure au milieu des bosquets d'orangers et de grenadiers. Une galerie de marbre entoure ce lieu enchanté, et là, sur quelques sofas en velours, les nobles de la cour, distraits dans une douce rêverie, viennent passer les heures de la sieste. Leur vue domine toute la vallée, et, en contemplant ce spectacle, ils peuvent se retracer les hauts faits d'armes de leurs ancêtres, qui défendirent pendant des siècles contre les hordes musulmanes ce coin de terre, aride et sauvage, transformé par eux en un paradis; lorsque leurs yeux fatigués se détournent de cet immense panorama, ils peuvent les reposer sur le tableau féerique du jardin.

Je redescends de ces allées jusqu'au Kouch Mahal, le « palais du Plaisir », construit par le dernier Rana, Sirdar Sing, pour recevoir ses amis européens : il contient de grandes salles, décorées avec le plus grand luxe, où se donnent les dîners et les fêtes, pendant les visites des hôtes occidentaux. Le tchoubdar qui me guide me montre les préparatifs d'une fête en l'honneur de notre arrivée. Au-dessus des salons sont des kiosques de marbre, d'où l'on embrasse le plus beau coup d'œil de la ville, du lac et du cercle des monts. La ligne de montagnes qui entoure la vallée d'Oudeypour porte le nom de *Ghirwô* ou cercle, mais c'est à vrai dire une ellipse irrégulière de vingt-deux kilomètres du nord au sud et de dix-sept de l'est à l'ouest. La ville est à l'extrémité de l'arc transversal et n'est séparée des montagnes elles-mêmes que par le lac Pêchola. La hauteur moyenne du Ghirwô est de six cents mètres au-dessus du sol de la vallée; au bord du lac les montagnes atteignent mille mètres, ce qui leur donne une altitude totale de quinze cents mètres au-dessus de la mer ; leurs formes varient depuis celle de la masse ronde jusqu'à celles de la terrasse ou du pic le plus bizarre. Ce cercle est important comme position stratégique, car il n'a que trois débouchés du côté de l'est, l'un à Dobarri et les autres à Dailwara et Naên, et encore ce ne sont que des défilés étroits, fort longs et d'une défense très-facile.

Sur le versant du lac est le Rosanah, immense palais contenant les demeures des officiers du roi et dont la façade s'incline vers l'eau. On descend jusqu'au lac par de ravissants jardins disposés en terrasses, sur lesquels la fantaisie de chaque Rana a jeté de petits palais d'été, des kiosques, à demi cachés sous les arbres, au milieu de fontaines. L'un de ces palais de *far-niente* est sur la rive du lac ; mille colonnes supportent la voûte émaillée de mosaïques, et des fontaines se suc-

cédant tout autour laissent tomber une nappe d'eau, qui forme une sorte de muraille transparente. Dans les plus chaudes journées, le Rana et sa cour se réunissent ici et passent les heures les plus accablantes dans ce merveilleux séjour aquatique.

Quand je rentrai à la résidence, le major m'annonça que le Maharana avait organisé pour le lendemain une fête à Jug Navas et une chasse sur le lac.

VII

Le lendemain nous partons de grand matin, nous traversons la ville en voiture et nous nous embarquons au quai de la Tripolia Derwazé; quelques minutes nous suffisent pour aborder à l'île de Jug Navas. Cette île, si calme et si déserte il y a quelques jours, est en ce moment le théâtre d'une grande animation; les domestiques du Rana vont et viennent, débarquant les provisions, installant tout pour notre court passage. Les appartements sont meublés avec rapidité; des tentures ou des stores ferment les arcades; des coussins et des tapis couvrent les dalles de marbre. A l'extrémité de l'île, tout un bâtiment nous est réservé; nous y trouvons lits, chaises, toilettes, et, ce qui ne nous est pas moins agréable, un premier déjeuner du matin. Dans une cour voisine, les cuisiniers sont à l'œuvre, préparant un autre déjeuner plus substantiel, et les banghycoulis arrivent avec de telles provisions de champagne et de *still hock*, que je crains que le Rana n'en veuille à nos jours. Les jets d'eau lancent de tous côtés leurs gerbes au milieu des bosquets, et mille ruisseaux, secs lors de notre première visite, cascadent parmi les parterres. Rien n'a été oublié; dans un kiosque au bord de l'eau, je découvre un essaim de jeunes filles rieuses, aux costumes étincelants de bijoux : ce sont des nautchnis de la cour, que le Rana a envoyées pour nous distraire par leurs chants et leurs danses. Je cause un instant avec ces bayadères et je suis surpris de les entendre me répondre avec une pureté d'accent et des termes choisis, qui sont toujours dans ces pays l'indice d'une éducation supérieure; un jeune Rajpout, auquel j'exprime mon étonnement, m'explique que, loin d'être, comme les nautchnis vulgaires, de pauvres filles que le hasard seul s'est chargé d'instruire, celles-ci, dès leur bas âge, sont élevées avec un grand soin; on leur apprend tout ce qui peut charmer, la poésie, la musique, les manières agréables.

Nous déjeunons dans une salle dont les balcons donnent sur le lac et nous passons notre sieste sur des sofas, regardant danser les nautchnis. Quelle Capoue, après notre campagne des Bhîls!

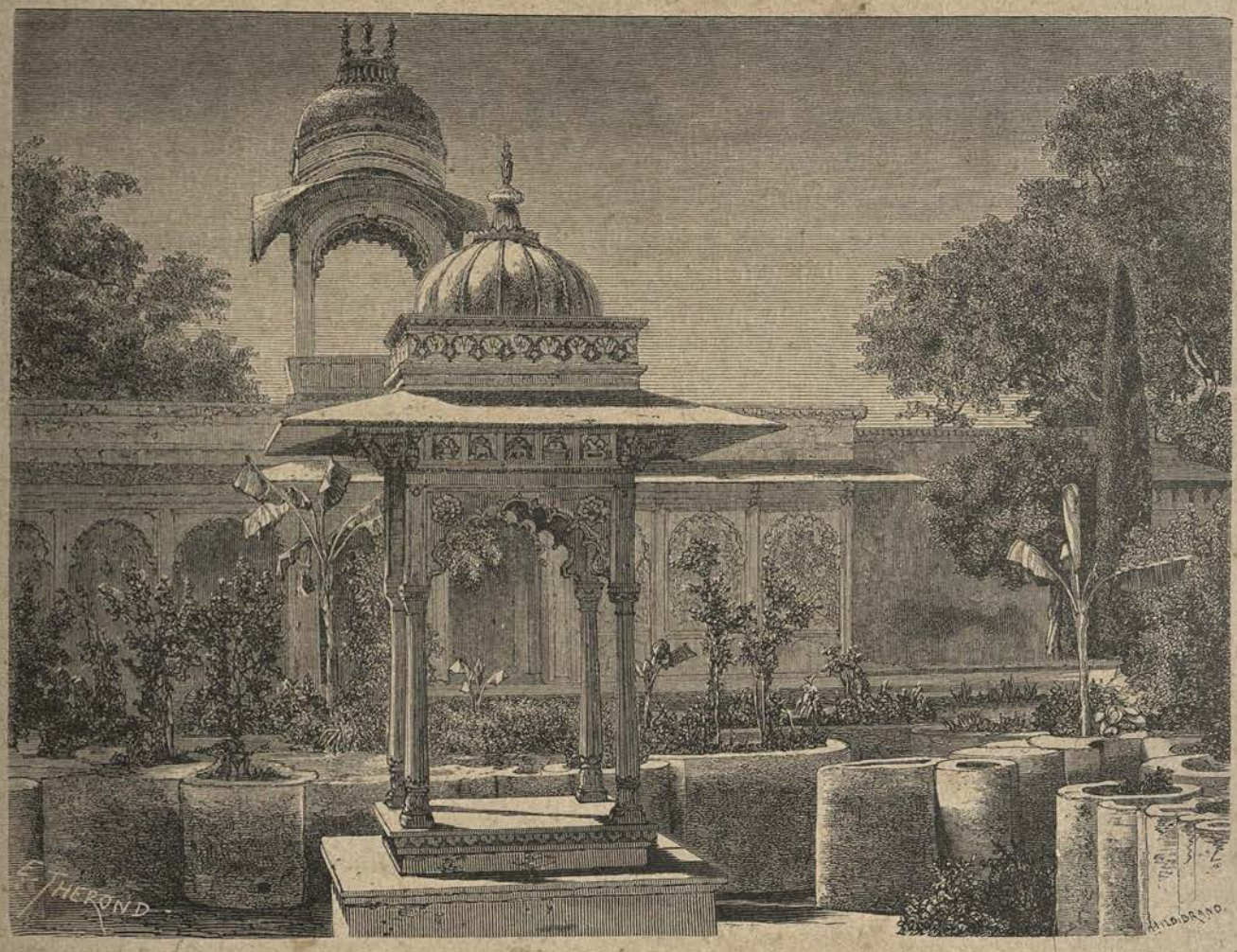
Sambou Sing ne nous rejoint qu'à deux heures; il aborde dans une barque de grand apparat, à l'escalier de l'île, où nous le recevons; le Rao de Baidlah et le Rao de Parsaoli l'accompagnent. Nous causons pendant que les préparatifs pour la chasse se terminent, puis les tchoubdars à canne d'or et les gardes forment la haie, le cortége s'avance précédé des bayadères, qui chantent un hymne, et nous nous embarquons tous avec solennité, dans une demi-douzaine de barques. Ces batelets, à fond très-plat, ne contiennent chacun que trois ou quatre personnes et sont admirablement adaptés à la chasse dans les marais où l'eau n'a que peu de profondeur.

Nous traversons le lac et nous nous engageons à la suite du docteur, le Nemrod reconnu d'Oudeypour, dans un labyrinthe de canaux étroits qui sillonnent le grand marais s'étendant au pied des montagnes; des joncs, des herbes d'une hauteur prodigieuse nous entourent de tous côtés, et à mesure que nous avançons, il s'en élève des nuées immenses d'oies, de canards et de flammants. La fusillade commence et dure près d'une heure; le butin est énorme, plus de deux cent cinquante paires de bécassines et d'autre gibier. A quatre heures, nous sortons du marais et trouvons les barques d'apparat; là, le Rana renouvelle la cérémonie du bîra, nous embrasse l'un après l'autre

LE MAHARANA ASSISTANT A UN NAUTCH DANS LE PALAIS DE JUG NAVAS.

et pare notre cou d'une guirlande de roses artistement composée ; puis son bateau s'éloigne, tandis que nous restons pour chasser jusqu'à l'heure du dîner les loutres et les crocodiles qui infestent le lac.

Le crocodile des lacs intérieurs de l'Inde est un redoutable animal; il atteint une grande longueur, et sa férocité est telle, que les habitants des rivages sont souvent victimes de ses attaques. Son museau court et sa mâchoire triangulaire le font classer parmi les alligators, quoique ce nom lui soit rarement donné. Depuis que l'ambassade anglaise est établie à Oudeypour, et depuis que le Rana, surmontant les ridicules préjugés religieux qui protégent ces sauriens, a autorisé les Européens à les détruire, ces terribles animaux ont abandonné les abords de la ville et se sont



JARDINS DE L'ILE DE JUG NAVAS, A OUDEYPOUR.

retirés sur les rives opposées. Poursuivis implacablement dans leurs retraites, ils sont devenus très-prudents ; sitôt qu'une barque apparaît sur le lac, ils plongent tous et, en remontant à la surface, ne laissent voir que l'extrémité de leur museau. Cela cependant suffit au chasseur, et les balles de nos carabines rayées vont les chercher sous l'eau ; un violent tourbillon et l'eau teinte de sang sont les seuls résultats visibles de cette chasse, car le corps de l'alligator tué tombe immédiatement au fond. On les surprend pourtant quelquefois endormis sur les rochers, assez loin du bord pour qu'ils ne puissent aller mourir dans leur élément favori.

Peu de lacs sont aussi riches que celui-ci en poissons; il y en a un grand nombre d'espèces, presque toutes d'un manger excellent; mais la meilleure est le *mahsêr*, poisson ressemblant beaucoup à notre carpe et dont la chair est délicieuse.

Nous retournons à notre île enchantée, où nous sommes accueillis par les chants des bayadères ; après le dîner, nous remontons en bateau et voguons pendant plusieurs heures sur le lac ; la lune se lève et éclaire de sa douce lumière les mille coupoles du palais ; l'eau scintille et la brise nous apporte les poétiques accents du *Tâs bi tâs* [1], chanté par les nautchnis qui nous suivent à distance.

Il est temps de rentrer ; nos éléphants nous attendent à Tripolia, et nous regagnons la résidence, nous demandant si cette journée n'a pas été la plus belle de notre vie dans l'Inde. Le Rana avait raison ; il nous a déjà fait presque oublier la charmante hospitalité de notre ami Khunderao.

VIII

Cette journée au Jug Navas n'était que le commencement d'une longue série de parties de plaisir qui se continuèrent sans interruption jusqu'au 17 janvier. Rien n'était plus propre à nous distraire de la pensée que nous avions encore une longue route à faire avant d'atteindre Jeypore, notre prochaine destination ; cependant je résolus de m'arracher à cette vie énervante, et j'annonçai au major mon intention de partir le 20.

Un prétexte était déjà trouvé pour nous retenir : il ne s'agissait de rien moins que de la grande battue annuelle que le Rana fait dans les Aravalis, et le major me fit une telle description de cette chasse monstre, que mon départ fut aussitôt abandonné. Du reste, rien ne me pressait ; je m'étais promis de ne pas faire comme ces voyageurs qui traversent un pays au galop, comme piqués d'un aiguillon mystérieux ; toujours pressés, ils ne voient rien, et arrivés au but, cherchent eux-mêmes la cause de leur précipitation. Si trois ans ne devaient pas me suffire pour visiter l'Inde, j'en mettrais quatre, cinq même, mais au moins j'aurais vu quelque chose.

Le 18, au matin, les abords de la résidence présentaient ce spectacle animé qui précède toujours le départ de quelque potentat en Orient. Le major emmenant avec lui toute sa maison domestique, plusieurs éléphants et un grand nombre de chameaux étaient venus chercher les tentes, les bagages, les provisions. Ce n'est pas une petite affaire qu'une excursion de plaisir dans ce pays ; le luxe doit s'y transporter partout, et, pour passer quinze jours à la chasse, le major avait besoin d'un ameublement complet, tables, fauteuils, lits, sofas, buffets et argenterie. Il eût dérogé et manqué à la dignité de sa haute position s'il eût remarqué dans sa chambre à coucher de campement un fauteuil ou un tapis de moins qu'à Oudeypour. Cette manie va si loin, qu'en entrant dans une tente, vous y voyez les étagères garnies de bibelots, les tables couvertes de livres, et les *khanats* décorés de tableaux, comme dans une habitation permanente.

La cour ne nous rejoindra que demain ; le major Nixon, le docteur, Schaumburg et moi, nous devons passer la nuit dans une maison en dehors du Ghirwô et gagner le lendemain le Nahrmugra, le rendez-vous général. A deux heures, deux calèches à la Daumont viennent nous prendre ; je monte dans l'une avec l'ambassadeur, nos compagnons occupent l'autre. Je remarque la manière bizarre dont les chevaux sont attelés ; les traits en corde viennent se rattacher à un joug de bois qui unit les chevaux paire par paire ; les postillons indiens, le sabre au côté, sont placés, le premier sur le cheval de droite de la première paire, le second sur le cheval de gauche de la troisième ; la paire de chevaux au centre est sans postillon. L'ordre est donné, les fouets retentissent et nous partons au triple galop, suivis d'un escadron de lanciers du Rana.

Les routes de la vallée sont très-bonnes ; elles ont été construites pour la plupart par le capitaine

[1] Poëme hindou de Feizi, mis en musique par la fille de Chah Félân.

Taylor, l'ingénieur anglais au service du prince; mais elles ont l'inconvénient de présenter une succession continuelle de descentes rapides et par conséquent de côtes fort raides.

Avant de franchir le défilé qui doit nous conduire dans les plaines du Meywar, le major nous fait visiter le lac Oudey Sâgar, situé vers l'extrémité du Ghirwô opposée à celle qu'occupe Oudeypour. C'est une ravissante nappe d'eau entourée de forêts; les cimes des Aravalis l'environnent de trois côtés et lui donnent un aspect sauvage. Comme le Pêchola, ce lac a été formé artificiellement au moyen d'un barrage jeté sur la rivière Baïris, cours d'eau insignifiant qui alimente ainsi deux des plus beaux lacs de l'Inde, placés à quelques lieues de distance l'un de l'autre. Les digues de l'Oudey Sâgar et du Pêchola peuvent être classées parmi les grands travaux d'art exécutés par les Rajpouts. Celle du Pêchola a un développement de deux kilomètres, et maintient à dix ou douze mètres au-dessus du lit de la vallée une masse d'eau que l'on peut évaluer à plus de deux milliards de mètres cubes, et ce qui prouve la solidité de ce barrage, c'est qu'il porte tout un quartier de la ville. Le bând de l'Oudey Sâgar a une longueur de six cents mètres, une hauteur moyenne de vingt, et maintient une nappe d'eau de quatre kilomètres de long sur trois de large, avec une profondeur moyenne de dix mètres. Il est construit en pierre, garni de gradins et de kiosques, et porte un charmant palais d'été. Le site est admirablement choisi, et l'on comprend qu'Oudey Sing, l'exilé de Chittore, ait rêvé de créer au milieu de ces gorges un lac qui lui rappelât l'opulente campagne du Meywar.

Ces lacs artificiels ont une utilité plus réelle que celle de satisfaire la vanité des souverains. Le Rajpoutana tout entier en est couvert, et c'est à eux qu'il doit sa fertilité ; les eaux, maintenues ainsi à des niveaux de beaucoup supérieurs à ceux des terrains environnants, y entretiennent pendant la saison torride une humidité bienfaisante, et alimentent les citernes des villages voisins. Que l'on brise les digues de ces lacs, les rivières qui les forment redeviendront ce qu'elles étaient auparavant, des torrents furieux pendant la saison pluviale, des ravins desséchés durant le reste de l'année, et ces plaines, aujourd'hui fertiles, seront dans peu d'années ce qu'elles furent jadis, une portion du grand désert de Thoul. Les peuples qui se sont succédé dans ce pays, et en général dans l'Inde centrale, ont compris de toute antiquité l'importance des lacs artificiels; partout ils ont accumulé l'eau par des barrages gigantesques, afin de la diriger ensuite à leur fantaisie. Quelques-uns de ces ouvrages datent de plusieurs milliers d'années, et étonnent encore le voyageur par leur immensité ; je citerai comme exemple le barrage du fabuleux Bhoje, près de Bhopal, qui, décrivant une courbe de plusieurs kilomètres, arrêtait le cours de sept grandes rivières et fertilisait un pays considérable, rentré dans l'aridité depuis que la digue a été détruite.

Nous rejoignons la route, et atteignons par des rampes très-raides l'entrée du défilé de Dobarri. Des murailles de rochers nous dominent de chaque côté et ne laissent libre qu'un sentier de quelques mètres de largeur ; le lieu est d'une grandeur sauvage bien propre à impressionner celui qui met pour la première fois le pied dans la vallée Heureuse. Le plus profond silence règne dans ces gorges sinueuses ; les murailles crénelées qui les entourent, perchées sur toutes les aspérités des précipices, en interdisent l'accès aux animaux. A l'endroit le plus resserré du défilé est une porte fortifiée, défendue par des bastions et par des remparts qui gravissent les pentes latérales ; un poste est installé dans un pavillon à côté de la porte, et ne laisse passer qui que ce soit sans explication préalable ; à peu de distance de là sont un temple et une citerne où se reposent les pèlerins.

Nous franchissons la porte, et de l'autre côté nous apercevons les plaines riches et fertiles du Meywar ; au loin apparaissent les montagnes de Chittore, l'ancienne cité des Ranas. C'est du point où nous sommes que, suivant la légende, Pertap Sing, contemplant le royaume de ses pères, jura vengeance contre les envahisseurs. Dépossédé par les empereurs de Delhi, Pertap n'avait plus pour tout domaine que l'amphithéâtre compris dans l'hémicycle du Ghirwô ; toutefois, refusant les avances des Mogols, qui lui offraient contre sa soumission de nombreux honneurs, il leur

déclara une guerre implacable. Avec la poignée de nobles qui lui étaient restés fidèles et le secours des sauvages Bhîls, il soutint, au défilé de Dobarri, le choc des armées impériales, et, à force d'héroïsme, parvint à reconquérir lentement tout le Meywar. Peu de nations possèdent une histoire plus remplie de faits héroïques et témoignant de plus grands sentiments patriotiques que celle des Rajpouts du Meywar : seuls de toutes les tribus indiennes, ils refusèrent de plier le genou devant les Musulmans, et au milieu des plus horribles persécutions parvinrent à maintenir fièrement leur indépendance.

La scène qui nous entoure donne un intérêt palpitant au récit du major Nixon ; les cavaliers rajpouts de notre escorte paraissent plus fiers en foulant ce sol tant de fois illustré par le sang de leurs ancêtres, et j'éprouve moi-même l'émotion qu'inspirent toujours les grands souvenirs. Nous sommes tous tirés de cette rêverie romantique par la vue du bungalow de Dubock, où nos domestiques sont déjà arrivés, et où nous attend un bon dîner. Dubock est un petit village placé à la pointe méridionale de la chaîne du Nahrmugra (montagne des Tigres) et distant de quelques lieues de notre rendez-vous de chasse ; nous y passons la nuit.

Le 19 au matin, nos gens lèvent le camp et se dirigent vers le village de Nahrmugra ; nous autres, au lieu de suivre la route, nous préférons longer le plateau de la montagne pour nous rendre compte de la topographie des endroits où nous allons chasser les jours suivants. Les monts Nahrmugra forment une petite chaîne courant parallèlement pendant cinq ou six lieues à la chaîne orientale du Ghirwô ; ils en sont séparés par une vallée assez large parsemée de plateaux isolés. Les versants de la montagne sont découpés en de nombreux éperons s'avançant dans la vallée ou s'enchevêtrant les uns dans les autres en un réseau inextricable de ravins. Les flancs sont entièrement couverts de fourrés épais d'un petit acacia épineux, l'*Acacia detinens*, appelé par les Anglais *wait-a-bit bush ;* cet arbuste, qui atteint rarement plus de trois mètres, produit en grande abondance une baie jaunâtre dont les sangliers sont très-friands. Des troupeaux immenses de ces animaux habitent cette jungle, et des édits royaux les protégent d'une manière très-sévère ; nul n'a le droit, sans la permission du roi, de tirer un coup de fusil dans les environs, et à plus forte raison d'y chasser. Aussi, en traversant les fourrés, voyons-nous des hordes de sangliers se sauver dans toutes les directions. Le village de Nahrmugra est à l'extrémité septentrionale de la chaîne ; un élégant palais, dont les dômes et les tours apparaissent au-dessus des arbres, sert de résidence au rajah pendant la saison des chasses.

Nous trouvons en arrivant le camp des chasseurs au grand complet ; près du palais sont nos tentes, qui couvrent de leurs murs de toile une immense superficie. De l'autre côté d'un petit ravin sont les tentes de couleur de la suite du Rana, les parcs d'éléphants, les camps de la cavalerie et de deux régiments d'infanterie qui doivent nous servir de batteurs. Plus de dix mille personnes sont rassemblées dans cet endroit ordinairement désert, et malgré le bruit étourdissant qui plane au-dessus du camp, l'ordre le plus parfait semble y régner. L'étiquette rajpoute est aussi scrupuleusement suivie ici qu'à la cour ; une députation de nobles vient nous recevoir cérémonieusement au nom du Rana et nous faire part du programme des fêtes qui auront lieu pendant les quinze jours de chasse. Par une aimable attention, les bayadères ont reçu l'ordre de camper près des tentes des Sahibs. Le Rana arrive dans la soirée, et nous allons le recevoir au palais ; il nous fait visiter en détail sa demeure, qui a été disposée avec une simplicité de bon goût.

Le 20, à midi, nous inaugurons l'ouverture des chasses annuelles. Le Rana, assis sur son éléphant de chasse, sort de son palais au milieu d'un cortége de bardes qui récitent des hymnes de circonstance et agitent de grandes palmes ornées de roses. Le grand veneur, Maharaj Singji, monté sur un chameau richement harnaché, marche au milieu des valets de meute ; les invités et les nobles suivent chacun sur un éléphant ; derrière vient une nombreuse escorte de Rajpouts à cheval. Le cortége s'avance lentement dans la plaine, au milieu d'une foule compacte de villageois

venus pour assister à la cérémonie. Arrivés à une lieue du village, le Rana désigne les personnes qui auront l'honneur de chasser avec lui : ce sont seulement le major, le docteur, Schaumburg, moi et les deux Raos de Baidlah et de Parsaoli ; les autres se borneront au rôle de spectateurs. Les préliminaires ainsi terminés et la chasse déclarée ouverte, les batteurs se répandent dans la plaine et détournent un troupeau de sangliers qui vient passer devant la ligne des éléphants ; quatre restent sur le sol, et ce trophée paraissant suffire pour le premier jour, le cortége se reforme et rentre dans le même ordre au camp. A la porte du palais, les bayadères, parées de leurs plus beaux atours, viennent, comme autrefois les filles d'Israël, nous féliciter de nos exploits.

Les quatre jours suivants furent employés en battues dans la plaine, ayant pour but de ramener le gibier vers la montagne. Rien de plus pittoresque que la longue ligne des éléphants se développant dans la vallée au milieu des cavaliers; ces énormes animaux, revêtus de housses faites avec les peaux de leurs prédécesseurs, dominent les basses jungles comme des tours, et s'avancent silencieusement et d'un pas assuré au milieu des fourrés épineux. La partie la plus intéressante de ces battues et celle qui démontre le plus l'extraordinaire sagacité des éléphants de chasse, est la poursuite des animaux blessés. Les sangliers passent par bandes devant la ligne des chasseurs ; sitôt que l'un d'eux se sent blessé, il s'écarte du troupeau et s'enfonce dans le fourré. Tout animal blessé appartenant de droit à celui qui l'a atteint le premier d'une balle, il faut se séparer du groupe des chasseurs et se lancer à la poursuite de son gibier. L'éléphant sur lequel le chasseur est monté lui sert alors de chien ; il suit infatigablement la piste, relevant de distance en distance les traînées du sanglier ; ses pieds dépourvus de sabots se posent à terre d'une manière tellement silencieuse, qu'il passe près des animaux les plus craintifs sans leur donner l'éveil. Suivant à éléphant la piste d'un animal blessé, il m'est arrivé souvent d'apercevoir à quelques pas de moi des groupes de daims qui continuaient à brouter paisiblement malgré notre présence. Au bout de la piste, l'éléphant s'arrête subitement, et il faut quelquefois regarder longtemps autour de soi avant d'apercevoir le pauvre sanglier haletant et forcé, affaissé parmi les épines ; une balle vient mettre un terme à ses souffrances, et l'éléphant exprime sa satisfaction par un coup de trompette.

Le 21 seulement, les chikaris vinrent annoncer que nous pouvions commencer les *hânkh* ou battues de montagnes ; d'après leurs rapports, les bêtes, effarées par nos quelques jours de chasse, s'étaient réfugiées en nombre considérable dans les gorges boisées. Le plan des battues fut immédiatement dressé ; nous devions commencer par la partie méridionale de la chaîne et suivre ainsi, de ravin en ravin, jusqu'au col qui domine le rendez-vous de la Nahrmugra, et où aurait lieu la dernière et la plus grande battue.

Dans la matinée du 25, le cortége de chasse remonte jusqu'à Dubock, et de là nous nous dirigeons vers l'*houdi*, d'où nous devons assister au hânkh. On appelle houdis, de petits fortins crénelés construits pour servir d'affûts ; ils sont généralement placés à l'entrée d'un ravin, de façon que le feu des chasseurs en commande entièrement le passage. On s'y installe confortablement ; des fauteuils sont préparés pour le Rana et les invités, et les rafraîchissements, bière, champagne, limonade glacée, ne sont pas oubliés. La chasse à l'houdi est donc la chasse la moins fatigante qu'il soit possible d'imaginer. Derrière chaque chasseur se tiennent deux chikaris, présidant une vraie batterie de fusils; l'un d'eux est occupé du chargement des armes, tandis que l'autre les passe au chasseur au fur et à mesure qu'il en a besoin, reprenant celles qui ont servi.

L'houdi de Dubock est dans une position charmante, ombragé par un groupe d'arbres, au bord d'un ravin profond, et dominant une vue étendue sur la plaine et les Aravalis. Les batteurs qui nous ont précédés se sont rangés, au nombre de trois mille, dans la montagne et occupent les hauteurs, ne laissant aux habitants de la forêt d'autre issue que celle que nous commandons. Bientôt des clameurs se font entendre dans le lointain ; un bruit formidable de gongs, de trom-

pettes, de tam-tams s'élève des profondeurs de la jongle. Quelques instants après, on entend un craquement dans les broussailles, et la première troupe de sangliers débouche dans le ravin ; ils sont une vingtaine et paraissent ahuris. Une fois à portée, ils essuient notre feu ; quelques-uns restent sur place ; les survivants regagnent la montagne, ou mieux avisés continuent leur route et se perdent dans la plaine. Au bout d'un quart d'heure, la confusion devient indescriptible ; les sangliers s'entassent dans le ravin par centaines, et le feu du houdi tonne sans interruption. Des chacals, des hyènes passent pêle-mêle avec les porcs, et la fantaisie des chasseurs en arrête quelques-uns en route ; toutes ces pauvres bêtes sont en proie à une terreur folle. Une panthère s'avance avec plus de lenteur et essaye de contourner l'houdi en gravissant les rochers ; mais elle roule au fond du ravin, le corps criblé de balles, et aux cris de joie des Rajpouts.

Les batteurs reviennent enfin et la battue est finie. Nous descendons dans la nullah pour compter les morts et examiner notre gibier. Le coup d'œil est vraiment effrayant ; les animaux gisent les uns sur les autres dans un désordre terrible, et de vraies mares de sang remplissent les cavités des rochers. Plus de quarante sangliers, une quinzaine de chacals, hyènes et chiens des jungles et une panthère, tel est le résultat d'une heure et demie de hâukh. Ce qui m'intéresse le plus parmi ces victimes, ce sont les chiens sauvages (*cuon rutilans*) dont j'avais souvent entendu parler, mais sans trouver l'occasion d'en voir aucun spécimen. C'est un animal de la taille du chacal ; il lui ressemble beaucoup par la tête, mais son pelage est plus court, d'un brun fauve, et sa queue est rase. Son aboiement rappelle celui du chien ordinaire, mais est plus aigu et à quelque chose de sinistre. Réunis en troupes nombreuses, ces animaux traquent les daims et les antilopes, et, grâce à leur ruse et à leur agilité, en font une proie facile ; ils n'attaquent jamais l'homme. Même pris en bas âge, ils ne s'apprivoisent jamais.

Les batteurs forment des brancards sur lesquels sont entassés les cadavres, et notre cortége rentre triomphalement à Nahrmugra. Pour fêter cette journée, le Rana nous donne le soir un grand dîner au palais ; la soirée se prolonge fort avant dans la nuit, et nous faisons fort honneur au champagne royal. Les bayadères et les bardes nous divertissent pendant de longues heures avec leurs danses et leurs chants, et nous ne les divertissons pas moins, je pense, en leur chantant le *God save the Queen* et *la Marseillaise*.

En causant avec le Maharana, j'obtiens de lui de très-curieux renseignements sur la faune du pays. Aimant avec passion la chasse, il a étudié avec soin les habitudes des animaux qui peuplent ses forêts et en parle avec beaucoup de connaissance. Je lui fis part de l'étonnement que m'avait causé l'absence de tigres dans cette grande battue ; il me répondit que ce cas, loin d'être une exception, est plutôt la règle dans tous les districts contenant de grandes hordes de sangliers ; ceux-ci se réunissent toujours pour attaquer le tigre qui envahit leur domaine, et ils réussissent à l'expulser ou même à le tuer. Comme je paraissais douter de la possibilité d'une pareille manœuvre de la part d'animaux si dépourvus de moyens d'attaque, il me promit de m'en donner une preuve irréfutable en me faisant assister à un de ces combats.

Notre vie au camp de Nahrmugra est une continuelle suite d'amusements, et, pour en donner une idée, je décris au hasard une de nos journées.

Nos tentes-chambres à coucher sont rangées en cercle autour de deux immenses édifices de toile, entourés de verandahs et meublés luxueusement ; dans l'un est la salle à manger, l'autre est le salon de réunion, *Reunion tent*. A six heures du matin, les domestiques viennent nous réveiller avec un verre de sherry ; sautant de dessus mon lit de sangle aux pieds d'argent, je retire mes vêtements et, vêtu d'un simple *djanghir* ou caleçon collant, je sors de ma tente. Là, je prends place sur un petit tas de paille et j'aperçois mes compagnons, chacun devant sa tente, dans le même costume et la même position ; les *bhistis* arrivent avec leurs outres d'eau glacée et nous douchent vigoureusement. Quelques minutes après, nous sommes réunis dans un costume plus

convenable autour de la table de la *Mess tent*, occupés à absorber un copieux *tchota haziri*, ou déjeuner du matin. On cause gaiement en fumant les excellents *cherouts* de Manille, puis la troupe monte à cheval et va explorer les environs, abattre quelques oies et flammants sur un lac voisin. A onze heures, nouvelle toilette et nouveau déjeuner; le plus curieux incident de ce dernier est l'arrivée des envoyés du Rana, qui nous apportent chaque jour une portion du repas royal. Deux huissiers à canne d'or précèdent une longue file de serviteurs, chargés de plateaux couverts des mets les plus variés. Cette légère portion du déjeuner du Rana donnerait une idée prodigieuse de

LE MAHARANA ET L'AMBASSADEUR ANGLAIS A LA CHASSE.

l'appétit de ce prince, mais il faut croire que sa part personnelle est plus légère encore. Les mets consistent en viandes rôties, jambes de sangliers, poitrines de chevreaux, et aussi en ragoûts et *curries* fortement épicés; quelques-uns de ces plats figureraient cependant d'une manière honorable sur nos grandes tables d'Europe. Les *pickles* de toute espèce, les grains grillés et les sucreries couvrent une douzaine de plateaux. Nous ne touchons naturellement que pour la forme à ce déjeuner monstre, qui va régaler notre suite, et nous préférons l'excellente cuisine du Bara Sahib, arrosée du moselle des caves royales. Le milieu de la journée est employé par le hânkh. A quatre heures, après une seconde douche qui dissipe la fatigue de la chasse, je reçois les visites

des nobles hindous, qui viennent causer avec moi des sujets les plus divers. Le dîner, comme il est d'habitude dans l'Inde, se prolonge fort tard, à cause de la coutume anglaise du *take wine*, et jusqu'à minuit les bayadères, les jongleurs et les feux d'artifice nous tiennent éveillés.

Le 30, nous faisons notre dernier hânkh, et le soir nous célébrons au palais une grande fête où la clôture de la chasse du Nahrmugra est prononcée. Le lendemain, nous retournons à Oudeypour, où nous rappelait le commencement du Holi, et nous entrons dans la Résidence au bruit des salves d'artillerie.

IX

Presque au centre du cercle de montagnes qui forment la vallée d'Oudeypour, se trouve l'ancienne cité d'Ahar, près de laquelle est situé le Maha Sati, cimetière royal des Ranas, fameux dans tout le Rajasthan. Le lendemain de notre retour à la Résidence, je m'y rendis avec le capitaine Taylor, par une fraîche matinée. La route côtoie la petite rivière qu'alimente le déversement du Pêchola, et tantôt descend dans le lit même qu'encombrent d'énormes rochers, tantôt longe la crête des berges escarpées. De beaux arbres se groupent autour de nombreux et pittoresques *tchaboutras*, et rafraîchissent un peu l'aspect de ces bords autrement stériles et désolés. A quelques milles de la ville, un joli pont hindou aux arches ogivales franchit la nullah, et la route s'enfonce dans un petit bois de nîms, qui s'étend jusqu'aux premières constructions d'Ahar. Quelques temples et un ou deux couvents jaïnas, autour desquels se groupe un village d'une trentaine de huttes, sont tout ce qui reste aujourd'hui de la capitale des rois Touars [1].

Une partie de l'emplacement de l'ancienne cité est recouverte par le cimetière du Maha Satti, mot qui signifie « le grand Sacrifice du satti » ou « la Grande Foi ». C'est là que sont placés les mausolées de tous les Ranas depuis l'arrivée d'Oudey Sing dans la vallée; quelques monuments des anciens rois d'Anandpour, encore debout près de cet endroit, paraissent avoir motivé le choix des Ranas. Ce champ des morts est aussi réservé aux cendres des princes, des alliés et des principaux nobles. C'est aujourd'hui une pittoresque et monumentale nécropole.

Placés côte à côte dans un immense enclos, ces cénotaphes sont de toutes dimensions, depuis le *tchatri* à quatre colonnes jusqu'au grandiose *mahal;* mais ils sont tous de même forme, quoique l'arrangement et les détails en varient à l'infini. C'est toujours un dôme élégant, supporté par de gracieuses colonnes, formant une salle circulaire; l'édifice est placé sur une terrasse élevée, au sommet de laquelle conduit un large escalier. Tous sont construits en entier, terrasse, escalier, colonnes et dôme, du beau marbre blanc des carrières de Kankraoli. Comme genre d'architecture, ces monuments appartiennent au style jaïna, et, quoique relativement modernes,

[1] Sous la dynastie des rois Touars, Ahar portait le nom de Tamba Nagari, et l'époque de sa fondation peut se placer plusieurs siècles avant Jésus-Christ; le grand roi Touar, Vicramaditya, lui enleva, au premier siècle de l'ère Samvat, le siége du gouvernement, pour le transporter dans l'antique Avanti, aujourd'hui Oujeïn. Plusieurs siècles après, le Ghêlote Asa Ditya fonda, sur les ruines de Tamba Nagari, une ville du nom d'Anandpour, qui perdit elle-même son importance lorsque les successeurs de Bappa s'établirent à Chittore. On ne sait à quelle époque Anandpour prit le nom d'Ahar ou Ar qu'elle porte aujourd'hui.

Près du village est un tertre de sable d'une assez grande étendue, et qui porte le nom de Dhole-Kote, le « Fort de cendres »; d'après la tradition, ce serait l'emplacement de la forteresse des Touars, ensevelie sous une pluie de feu Rien ne prête à croire à la possibilité de ce phénomène volcanique, mais il est très-probable que ce monticule artificiel recouvre les ruines de quelque antique édifice qu'ont enseveli les sables mouvants. Il serait fort curieux d'y opérer quelques fouilles, mais la superstition locale a jusqu'à présent empêché de le faire. Une autre hypothèse plus simple, et à laquelle ni Tod ni les autres n'ont pensé, est que le monticule peut s'être formé par le simple éboulement des remparts de terre, qui ont constitué de tout temps les forteresses rajpoutes.

Les seuls débris de quelque importance provenant de l'antique Tamba sont de nombreux bas-reliefs et autres sculptures qu'on retrouve dans les murs et les terrasses des temples jaïnas. Ces temples sont eux-mêmes d'une grande antiquité et paraissent avoir été élevés sur le lieu et avec les ruines des anciens sanctuaires.

il serait difficile de trouver de plus beaux spécimens de l'art des Vedyavhan ; ce sont, du reste, les plus célèbres de l'Inde. Les dômes sont, comme tous les dômes jaïnas, formés par assises horizontales superposées, et reposent sur cette combinaison de piliers et d'architraves que les architectes indigènes furent les premiers à employer. Les colonnes sont d'un ordre simple et gracieux ; contrairement à l'habitude hindoue, elles offrent peu d'ornements ; à peine y voit-on quelques cloches et chaînes en relief et des cordons perlés. Ces mausolées ont une ressemblance frappante comme disposition architectonique avec les célèbres tombes d'Halicarnasse.

Dans le nombre considérable de monuments qui s'élèvent sur le champ de la Grande Foi, trois sont de proportions gigantesques : ce sont les tombes d'Oumra Sing et de Sangram Sing. Les

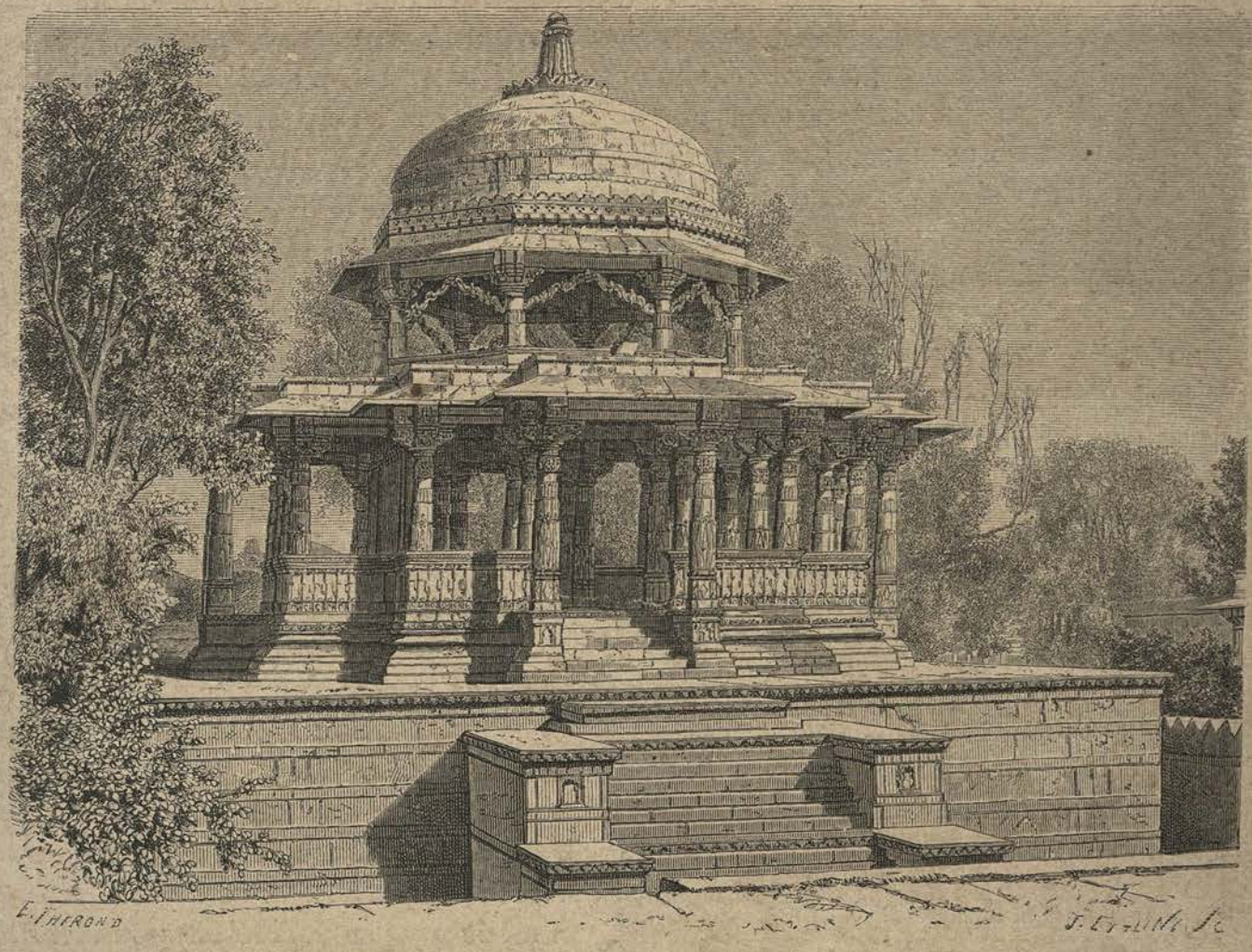
TOMBES DES ROIS AU MAHA SATTI D'AHAR, PRÈS D'OUDEYPOUR.

deux cénotaphes élevés en l'honneur de ce dernier prince se font vis-à-vis et s'élèvent au sommet de colossales terrasses de marbre. Leur magnificence est imposante, et il est impossible de rien imaginer de plus beau que ces deux montagnes de marbre blanc que couronnent deux dômes gracieusement suspendus sur un attique de pilastres sculptés. Les devis du temps témoignent qu'ils coûtèrent plus de quarante lakhs de roupies, soit dix millions de francs. A côté de ces merveilleux édifices se trouvent quelques pierres à peine dégrossies, placées par les ingrats successeurs de Juggut Sing sur les cendres de ce roi, qui dota Oudeypour de tant de monuments, et, entre autres, des îles féeriques de Jug Navas et de Jug Munder.

Le plus profond silence règne sur cette nécropole royale, où nul ne peut pénétrer sans autorisation spéciale ; seuls quelques oiseaux au brillant plumage chantent parmi les arbres sécu-

laires, qui transforment ce lieu en un ravissant jardin; l'ombrage transparent tempère l'éblouissante blancheur des façades de marbre; un ruisseau limpide serpente entre les tombes et baigne les marches des tchaboutras.

Rien de plus poétique que d'errer, par une belle matinée du printemps indien, dans ce dédale de marbre et de verdure. Et cependant, que de souvenirs horribles planent sur le champ de la Grande Foi; pas un de ces édifices qui ne soit le trophée d'une sanglante hécatombe et la glorification d'une barbare coutume. Gravissez le large escalier qui conduit au mausolée le plus rapproché; au centre de la salle, vous apercevez une haute borne de marbre, semblable à un



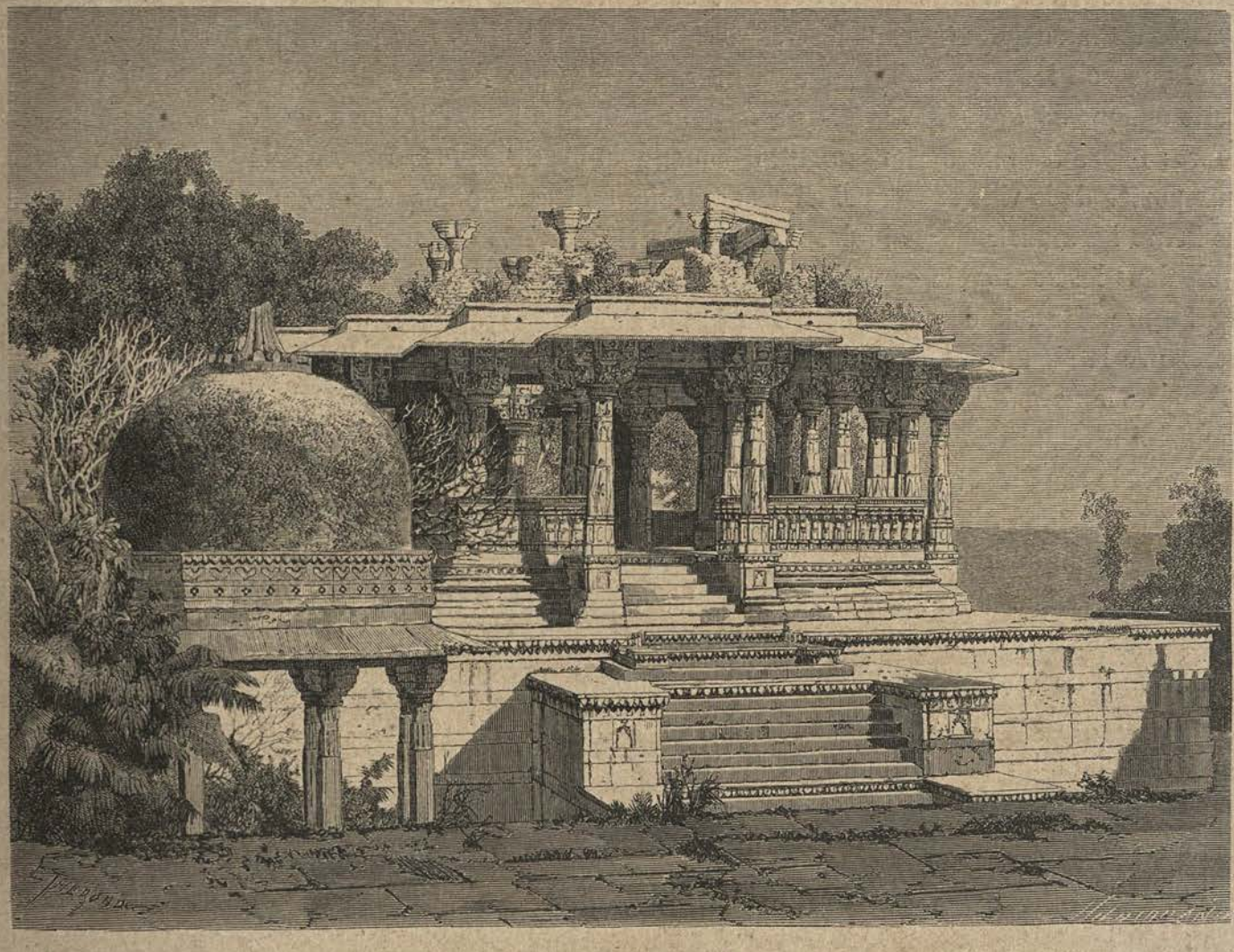
CÉNOTAPHE DE SANGRAM SING, DANS LE MAHA SATTI.

autel; des figures de femmes en bas-relief entourent le piédestal : c'est le memento du nombre des victimes immolées dans le sacrifice du satti.

Tout le monde connaît la coutume indienne du satti, qui oblige la femme à se brûler vive avec le corps de son époux, et que les Hindous ont conservée jusqu'à nos jours. Par quel fatal enchaînement est-elle venue s'implanter sur la religion si humaine des Védas et chez un peuple aussi doux et aussi tolérant? Les Brahmanes en font remonter l'origine au sacrifice de Satti, femme de Siva, qui se brûla vive pour venger une insulte faite à son époux par son père Dakcha : ce serait donc une importation de la religion des Tantras. Quoi qu'il en soit, les Rajpouts adoptèrent avec ardeur la loi du satti, et il a fallu toute l'énergie du gouvernement anglais pour en amener l'abolition. C'était un déshonneur pour un Rana de quitter cette terre sans un nombreux cortége de victimes; plus le nombre en était grand, plus sa mémoire restait glorifiée parmi ses

successeurs ; aujourd'hui encore, le Rajpout fait remarquer avec fierté au visiteur européen que vingt-cinq femmes se brûlèrent sur le bûcher du Rana Sangram Sing.

Ainsi ces monuments si grandioses, si poétiques, ne servent qu'à commémorer de hideux holocaustes. Au récit du Sésoudia qui nous accompagne, je me retrace la scène dans toute sa terrible réalité : le splendide cortége qui accompagne les restes du Rana s'avance dans l'enceinte sacrée ; les oriflammes flottent au vent, les instruments de musique résonnent, les prêtres récitent les cantiques, et une foule recueillie garnit les terrasses de marbre. Un bûcher immense, décoré de guirlandes de fleurs, se dresse là où s'élèvera un jour superbement le mausolée ; le cadavre du prince est placé au centre, et les victimes, la tête parée de joyaux, folles de



CÉNOTAPHE EN RUINES, DANS LE MAHA SATTI.

terreur ou de fanatisme, viennent se ranger autour de lui : l'épouse bien-aimée a le privilége de soutenir sur ses genoux la tête du cadavre. Peu à peu les flammes s'élèvent, et, à travers la fumée, on aperçoit les malheureuses immobiles. Les chants des prêtres, le bruit des cymbales étouffent leurs cris, et de tant de beauté et de vie il ne reste bientôt plus qu'un monceau de cendres...

Pauvres égarés, qui regrettent encore aujourd'hui ces affreux supplices ! Les femmes mêmes sont les premières à se plaindre de l'abolition du satti, qui leur accorde la vie, mais sous les conditions d'un éternel veuvage ou d'une pire dégradation.

X

Depuis plusieurs jours, le Holi ou le carnaval rajpout est commencé. J'ai, paraît-il, à me féliciter d'être à Oudeypour pendant les fêtes du Holi, car dans nulle autre ville du Rajpoutana elles ne se célèbrent avec autant d'éclat. Oudeypour a du reste la réputation d'aimer les spectacles et les fêtes, et c'est d'elle qu'un proverbe indien dit : *Sât bâra, aur nô takwara*, « neuf jours de fêtes sur sept. »

Le Holi marque l'arrivée du printemps et est dédié à la déesse Holica ou Vassanti, qui personnifie cette saison dans le panthéon hindou. La durée de ces fêtes est de quarante jours ; pendant cette période, la débauche, le désordre et la licence la plus effrénée règnent parmi toutes les classes de la société. Ce sont les vraies saturnales de l'Inde. Les personnes les plus honorables, quel que soit leur rang ou leur âge, ne rougissent pas de se mêler aux orgies qui marquent cette époque de l'année. La fête ne devient réellement tumultueuse que dans les six derniers jours ; mais, dès le commencement, des mannequins de la plus révoltante indécence sont dressés aux portes de la ville et aux principaux carrefours. Des femmes, des enfants entourent et parent de fleurs les monstrueuses idoles des fêtes de Holica. Dès ce jour, l'immoralité règne sans contrôle dans les rues de la capitale.

Le premier acte de ces fêtes est la grande chasse royale à laquelle j'avais assisté, sans en connaître la signification religieuse ; le jour où elle commence est fixé par les astrologues, et elle porte le nom d'Ahaïréa, ou Mahourat-Ka-Chikar. C'est la déclaration de guerre au sanglier, l'ennemi invétéré de Gouri, la Cérès hindoue ; il est curieux de noter que chez les Égyptiens et les Grecs le sanglier était aussi considéré comme l'ennemi d'Isis et de Cérès.

Au retour de l'Ahaïréa, le Rana sort en pompe du palais, et, suivi d'un riche *sowari*, se rend au temple pour adorer Sourya, le Phébus hindou, qu'il représente sur la terre [1].

Vers le milieu du mois de Phâlgan, les bacchanales atteignent leur apogée ; des bandes d'hommes et de femmes, le front paré de couronnes de fleurs, ivres de *bâng*, parcourent les rues armés de sacs pleins d'une poudre végétale d'un beau rouge. Ils assaillent les passants et les entourent de nuages de cette poussière adhérente, qui teint bientôt leurs vêtements d'une couleur éclatante. Des groupes postés aux fenêtres ripostent avec les mêmes projectiles, ou lancent avec des seringues de bois des jets d'une teinture jaune ou rouge. Personne n'est épargné, ni le courtisan richement paré, ni même le flegmatique Européen qui s'égare dans ce tumulte. Et cependant dans ce pays, où les rangs de la société sont si profondément tranchés, et où l'orgueil chez les nobles est poussé à un tel degré, nul ne se plaint ; la gaieté la plus franche règne partout et tout le monde respecte la liberté du Holi. Mais cette poudre n'est pas la seule arme employée ; les quolibets et les lazzis s'échangent avec vivacité ; sans en arriver à des épithètes injurieuses, chaque dignitaire qui traverse les rues est accueilli par des apostrophes mordantes, auxquelles il répond par d'ironiques menaces.

Le palais n'est pas l'endroit de la ville où le Holi est le moins bruyant ; le roi et les nobles s'y livrent avec entrain, et même de la résidence nous pouvons voir un nuage de pourpre qui s'élève au-dessus de la demeure royale. Une des plus jolies scènes de cette fête est un carrousel, que donnent les nobles sur la grande terrasse. Armés de petits carreaux de talc, pleins de poudre

[1] Les Rajpouts ont conservé pour le Soleil, leur ancêtre, une vénération qui s'accorde mal avec les dogmes saïvas professés par eux aujourd'hui, et qui relèguent Sourya au second rang. A Oudeypour surtout, les plus grands honneurs lui sont rendus ; le Souradjpol est la principale porte de la ville ; le Sourya Mahal est le palais du roi, et le Rana lui-même, « Soleil » des Hindous, se montre au peuple, dans les grandes occasions, du haut du Sourya Gokra ou balcon du Soleil. Un grand respect est aussi rendu au cheval, emblème du soleil, et le premier jour de la semaine lui est consacré sous le nom de Adit ou Aïtwara.

rouge, ils font un combat simulé et se lancent très-adroitement l'un à l'autre ces légers projectiles, qui, en éclatant, les couvrent de poudre rouge. Les éléphants ont aussi leur tour et paraissent prendre grand plaisir à se lancer l'un à l'autre des tourbillons de poudre. Après quelques jours de ce jeu, les habitants, les maisons, les arbres sont tous de la même teinte uniforme.

Les bayadères jouissent d'une liberté sans bornes pendant tout le Holi; elles ont pour cette époque des danses spéciales, dans lesquelles toute convenance est oubliée. Les *cavya* ou couplets qu'elles récitent dans les nautchs sont des plus inconvenants et s'attaquent toujours aux personnes présentes.

Durant le Holi, les tribus bhîls se réunissent de tous les points de la montagne pour faire leurs saturnales au village d'Ahar. Elles choisissent cet endroit comme rendez-vous général, en mémoire de leurs aïeux, qui, d'après les traditions, occupaient sur l'emplacement de ce village une cité florissante, capitale de leur empire. Le major m'avait conseillé d'aller jeter un coup d'œil à cette fête de sauvages. En entrant dans Ahar, je trouvai le village encombré d'une foule hurlante, se pressant autour des hangars où leur était débitée de l'eau-de-vie de *mhowah*. Hommes, femmes, enfants, couronnés de fleurs, paraissaient dans un état de complète ivresse; jamais je n'ai vu bacchanales plus hideuses; des groupes nus ivres-morts se roulaient dans les ruisseaux, et partout s'étalait sans honte une dégoûtante débauche. Le Maha Satti avait été envahi par eux, et cette foule se vautrait dans les palais de marbre. Cependant la promenade n'était point sans danger, car ces êtres farouches, excités par la boisson, engageaient entre eux à tous moments des rixes sanglantes; de temps à autre une flèche sifflait dans l'air et aurait bien pu nous atteindre sans représailles possibles; nous nous retirâmes au plus tôt. Du reste, aucun Hindou ne s'était aventuré parmi ces sauvages, et avec raison, car ils eussent profité de l'occasion pour laver dans le sang quelque vieille haine.

Ces pauvres Bhîls, refoulés pendant tant de siècles dans les lieux inaccessibles par leurs impitoyables conquérants, traités encore aujourd'hui comme des êtres immondes, sont plus à plaindre qu'à blâmer, et j'ai déjà dit au lecteur, en parlant d'eux, combien sous un gouvernement doux et humain ils seraient supérieurs aux Hindous eux-mêmes. Aujourd'hui, leur seul bonheur est de venir dans Ahar s'enivrer avec le produit du brigandage d'une année.

Le dernier jour de Pounam termine le Holi; le matin les *nakaras*, ou grands tambours d'honneur de la Tripolia du palais, rassemblent les chefs et leurs adhérents dans la grande cour. Le Rana sort avec eux et se rend au Chougan ou champ de Mars, grande salle placée sur un haut tertre et dont le toit de pierres est simplement supporté par des colonnes, sans murailles; là, entouré de toute sa cour, le prince écoute des chants en l'honneur de Holica; parfois aussi un vulgaire couplet, parti de la foule, lui rappelle que son rang ne le met pas à l'abri des licences du Wassant Patchami. Ce jour-là, le roi envoie à ceux qu'il désire honorer quelques noix de coco et un *khanda narîal*, latte en bois, semblable à celle d'Arlequin; elle est élégamment parée et couverte de peintures fines. La signification de ces khandas est que nul ne doit employer d'armes sérieuses dans un moment où la destruction est particulièrement odieuse à la déesse tutélaire du printemps. Le roi nous honora chacun d'un khanda et de quelques noix de coco, grande marque d'honneur. La fête se termine par les bûchers du Holi, allumés à tous les carrefours et dans lesquels on brûle les idoles mannequins; les gens du peuple dansent pendant toute la nuit des rondes fantastiques autour de ces bûchers. Le lendemain matin, 1er Cheyt, tous les Hindous se baignent, font leurs prières, changent de vêtements et redeviennent de paisibles citoyens.

Le 3 du mois Cheyt, les insignes royaux et les étendards vont, d'après l'ancienne coutume, chercher à Baidlah le Rao tchohan, l'un des seize Omras; ensuite ils l'escortent jusqu'au palais, où il est reçu à la Tripolia par le Rana en personne. Les deux personnages s'embrassent et entrent dans la salle du Durbar en se tenant la main, celle du Rao placée sur celle du Rana.

XI

Dans les premiers jours du mois de Cheyt, le Maharana réunit toute la noblesse du royaume en grand Durbar ou assemblée solennelle ; c'est la clôture définitive des libertés du Holi et l'ouverture de la saison qui doit être consacrée aux affaires sérieuses de l'État. Le Durbar se tient sur la grande terrasse du palais, devant la façade du zenanah.

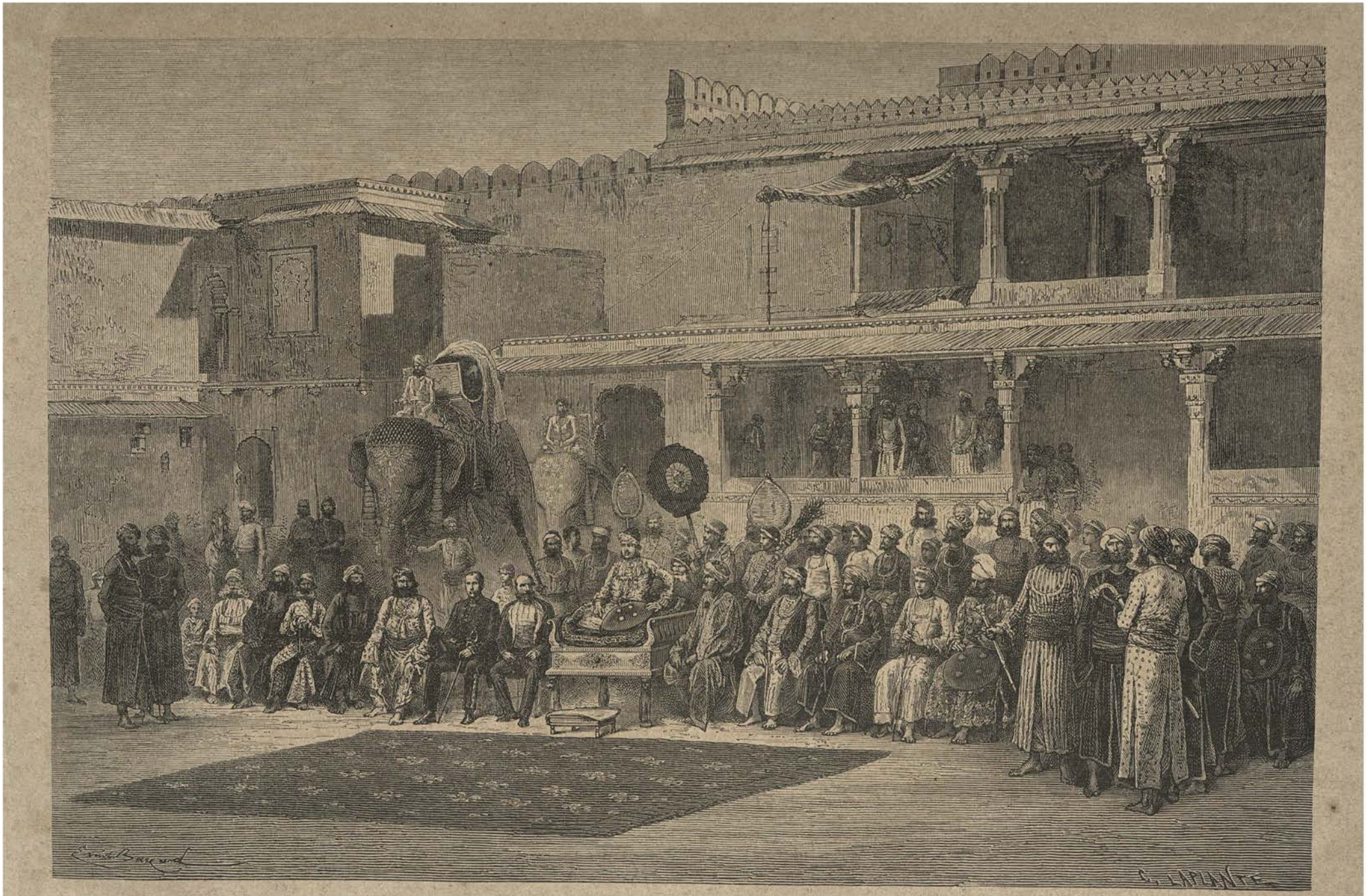
Ce jour-là toute la brillante féodalité du Meywar est réunie dans cette cour immense, où dès le matin règne un pittoresque tumulte de cavaliers aux somptueux costumes et d'éléphants aux siéges d'argent ou d'or. Une quarantaine de fauteuils rangés en demi-cercle sous le beau ciel bleu représentent la salle du Durbar ; les nobles, entourés d'oriflammes, escortés de leurs écuyers, viennent y prendre place.

Le Rana entre bientôt, accompagné de l'agent politique de l'Angleterre, et vient prendre place sur le trône royal. Le prince est resplendissant de diamants et de joyaux ; il s'assoit à l'indienne sur le coussin de velours et s'appuie sur un bouclier en peau de rhinocéros, transparente comme de l'ambre ; son tarwar enrichi de pierreries est sur ses genoux ; ses pieds, chargés aussi de bijoux, sont nus, et ses sandales reposent sur un tabouret d'argent. Le major Nixon et les officiers de l'ambassade sont assis à sa droite ; le Rao de Baidlah occupe le premier fauteuil à gauche, puis viennent les seize Omras, grands vassaux de la couronne, les ministres, les vakils des puissances étrangères. De chaque extrémité de cette longue ligne part à angle droit une rangée de fauteuils où sont placés les thakours, seigneurs féodaux du Meywar. Tous ces hommes sont parés de leurs plus beaux atours, étoffes de brocart, châles du Thibet, joyaux héréditaires, armes de prix. Les turbans, qui distinguent chaque clan, offrent les formes les plus variées, depuis la gracieuse toque de mousseline, entourée de filets de diamants, que portent les nobles de la cour, jusqu'au lourd cône des Haras, et au casque grec des chefs du désert. Derrière le prince se tiennent les gens de la maison du roi, chambellans, pages, serviteurs intimes ; parmi eux, et au premier rang, se distingue, par sa haute stature et sa barbe blanche, le noble Maharaj Singji, favori et grand veneur du prince. Au-dessus du trône s'élève l'étendard des Sésoudias, le soleil du Meywar, entre deux écrans de parade ; derrière sont les deux éléphants du Rana.

Si l'on compare l'antiquité et l'illustre origine des dynasties qui ont régné, ou qui règnent encore sur les différents royaumes du Rajasthan, avec les plus célèbres de l'Europe, il est aisé de voir que la supériorité sur ce point reste incontestablement aux Rajpouts. Déjà maîtres d'un grand empire dans les premiers siècles de notre ère, nous les voyons encore régner sur de vastes et riches contrées, au milieu de villes embellies de superbes monuments, dans le temps même où quelques peuplades incultes de l'Occident élèvent leur premier souverain sur le pavois. Le puissant Jehanghir, l'empereur des Mogols, a été, comme César, le commentateur de l'histoire des Sésoudias. Le suprême arbitre des vingt-deux satrapies de l'Inde s'étend avec orgueil sur le traité qu'il fait avec le Rana. Il bénit le ciel de lui avoir réservé le succès « que ni son immortel ancêtre Baber, le fondateur de la dynastie mogole, ni Houmayoun ne purent obtenir, et que son père, l'illustre Akber lui-même, ne remporta que partiellement [1]. »

Le plus pauvre Rajpout de nos jours peut, grâce à la généalogie de son clan, tracer son origine jusqu'au point où celui-ci s'est séparé du tronc principal et de là s'élever fièrement jusqu'à l'origine commune, établie par des rapports dont l'authenticité remonte à plus de quinze siècles. Et avec quel orgueil il montre que sa tribu a su rester pure de toute tache ou mésalliance avec les Mogols !

[1] Tod, *Annals of Rajesthan*, vol. I, p. 136



GRAND DURBAR DU MAHARANA D'OUDEYPOUR

Les seize Omras qui se pressent autour du Maharana, sont les représentants de ces quelques héros qui soutinrent vaillamment, pendant un siècle, le drapeau de l'indépendance indienne, sans se laisser abattre par les calamités, ni séduire par les offres brillantes des empereurs. Malgré l'abaissement comparatif où les ont jetés les révolutions, ils ont tous conservé cette noblesse de traits, cette grandeur de manières, et quelque chose de ce chevaleresque caractère, qui ont distingué leurs pères.

Les nobles rajpouts ont tous des armoiries et des couleurs, qui prouvent que l'usage du blason ne leur est pas inconnu ; la plupart des clans portent des noms tirés des emblèmes qui figuraient sur leurs étendards : par exemple, les catchwahas ou tortues, les sésoudias ou lièvres, les chandawats ou lunes. Cet usage date donc déjà d'une grande antiquité et ne peut avoir été importé d'Europe, comme quelques-uns l'ont prétendu. Tod assure qu'on retrouve des traces de l'usage des armes parlantes dans l'Inde à une époque antérieure à la guerre de Troie ; dans le Mahabharata, douze siècles avant Jésus-Christ, on voit le héros Bhisâma se glorifier d'avoir enlevé à Ardjouna sa bannière, dont le champ portait un singe hanouman. Dans les romans de chevalerie hindous, les chevaliers se distinguaient déjà, comme aujourd'hui, par la couleur de leurs écharpes et les symboles et devises gravés sur leurs boucliers.

XII

Les dîners royaux se donnent toujours dans le Kouch Mahal, « palais du Plaisir, » l'une des plus élégantes constructions qui couronnent la colline. Les tables sont dressées dans une vaste salle richement et simplement décorée ; la voûte repose sur des arches dentelées que supportent des colonnes de marbre blanc ; des lustres en cristal jettent une vive clarté que reflètent à l'infini de grandes glaces entourant la salle ; des tapis indiens recouvrent le carrelage de couleur en mosaïque. Le dîner lui-même sort toujours des cuisines de l'ambassade et par conséquent est tout à fait européen ; les vins viennent de la cave du roi et sont d'excellente qualité. Le Rana reçoit les convives et les fait asseoir autour de la table, puis il se retire, pour leur laisser toute liberté d'action, vu qu'il lui est interdit par sa religion de prendre part à nos repas et que sa présence comme spectateur ne pourrait que gêner ses hôtes. Il revient au dessert, avec les principaux Raos, et accepte gracieusement la coupe d'argent pleine de champagne que lui offre l'ambassadeur. Des toasts nombreux font vite disparaître la gêne, Rajpouts et Européens se mêlent gaiement, rivalisant d'entrain pour faire honneur aux breuvages de l'Occident et aux cigares des Philippines ou de la Havane. Les scrupules des Rajpouts ne s'étendent pas à ces productions de notre industrie ; la seule condition que leur imposent encore leurs dogmes est de faire usage de coupes de métal, le verre étant considéré comme impur. Bientôt arrivent les inévitables bayadères, sans lesquelles il n'est pas de fête ici ; profitant de la gaieté des maîtres, elles se mêlent hardiment à la conversation et entremêlent leurs danses de plaisanteries, fort goûtées des gens de la cour. Vers minuit, le Rana se lève et congédie ses hôtes, après les avoir embrassés et avoir paré leur cou de guirlandes de fleurs.

Quant aux excursions qui occupaient nos journées, elles avaient toujours pour but un des innombrables palais d'été que la fantaisie des Ranas a créés dans les environs de la capitale, et se terminaient soit par une chasse, soit par une partie sur le lac.

Je n'oublierai jamais la charmante journée que nous passâmes dans l'une de ces résidences. C'était à Gordan Bulàs ou « Délices de Gordan », parmi les bois qui couvrent les rives du Pêchola. Il nous fallait remonter le lac dans toute sa longueur, et des barques nous attendaient de grand matin au quai de la Tripolia. Rien de plus beau que cette promenade sur l'eau, à cette heure

surtout, quand l'ombre projetée par les collines couvre encore une partie du lac; l'air est frais et embaumé des senteurs de la nuit; on respire à pleins poumons. Notre barque glisse doucement au milieu de ce merveilleux tableau; un léger voile de vapeur plane sur la ville; les dômes de marbre qui couronnent les hauteurs, les pointes des pagodes, sont colorés d'une teinte rosée; les îles reflètent dans l'eau leurs arcades et leurs jardins; çà et là quelques Indiens, couverts d'étoffes voyantes, se groupent sur les marches des *ghâts*. Puis aux palais succèdent les forêts; le spectacle change sans transition; une jungle impénétrable s'étend jusqu'au pied des remparts, qui descendent des sommets d'Eklingarh et plongent dans le lit du lac. Le coup d'œil est original; on dirait une de ces scènes doubles employées au théâtre; d'un côté un bazar populeux, de l'autre une forêt vierge dominant un marais, peuplé de crocodiles et où le tigre vient se désaltérer.

Bientôt nous abordons dans une petite baie déserte, d'où l'on aperçoit dans tout son ensemble le panorama d'Oudeypour et du Pêchola.

Des éléphants nous emportent dans la forêt; quelques minutes de marche, et nous mettons pied à terre sous le portique de Gordan Bulàs, où Maharaj Singji nous souhaite la bienvenue. Je suis habitué à voir de belles choses depuis mon arrivée à la cour des Ranas, mais la première vue de ce petit palais me surprend; c'est un bijou, une miniature : des cours ombreuses, égayées par des jets d'eau s'élançant au milieu de parterres de fleurs; d'élégants édifices en marbre blanc; des galeries couvertes de fresques et de mosaïques; de petits appartements frais et commodes; des kiosques, des clochetons, et partout des fleurs, de l'ombre, de la fraîcheur. Tout respire la volupté dans ce petit chef-d'œuvre du sybaritisme indien; rien de grand ou d'imposant qui fatigue l'esprit ou inspire des idées sérieuses : tout y est petit, mignon, délicat; des filets, tendus au-dessus des cours, y retiennent prisonniers mille oiseaux aux brillants plumages, qui s'ébattent parmi les lianes, descendant en festons le long des colonnettes. Dans une de ces cages, sous une fraîche verandah, nous trouvons une table dressée pour nous.

Après notre déjeuner et une courte sieste, le Rana nous rejoint avec sa cour; il nous annonce une chasse pour le jour même. Il faut se rendre propice la déesse du jour, et nous allons encore poursuivre son implacable ennemi; toute la forêt qui s'étend de Gordan Bulàs aux remparts est cernée par le régiment du Sambou Pultun, que le Rana, pour l'entretenir sans doute en état effectif, emploie dans toutes ses battues. Les houdis ou chikargâs occupent une position des plus pittoresques, à mi-hauteur d'un ravin; on embrasse de là, dans une même vue, le lac, la ville, la forêt et la chaîne du Ghirwô. Des éléphants nous y transportent; nous prenons nos places comme au Nahrmugra, et les mêmes scènes de massacre se renouvellent.

Le docteur Cunningham, infatigable Nemrod, me décide à l'accompagner jusqu'au Gordan Talao. C'est un des plus pittoresques petits lacs de cette région favorisée; une partie de son bassin s'étend entre des berges escarpées, couvertes de broussailles et de hautes herbes; d'un autre côté, il a envahi une forêt de palmiers, dont les troncs à demi déracinés penchent leurs bouquets desséchés; des lianes aquatiques, à demi pourries, forment au-dessus un épais rideau. Sur cette eau noire et croupissante s'ébattent des milliers de plongeurs et de poules d'eau; des crocodiles dorment dans la vase, ne montrant que leur tête, ou bien s'étalent parmi les troncs renversés dont les rugosités ressemblent aux écailles de leur carapace. Le docteur désirait avoir un de ces sauriens pour son cabinet d'anatomie, et certes il eût été facile d'en tuer une demi-douzaine en quelques minutes; mais ce qui était plus difficile, c'était d'en trouver un dans une position qui permît de recueillir le cadavre. Nous en aperçûmes enfin un, d'une taille monstrueuse, endormi sur un rocher, au centre d'une crique; il était à environ huit cents mètres du bord, une fameuse portée! mais nos carabines étaient réglées jusqu'à onze cents mètres; nous essayâmes. La balle de Cunningham, balle conique et de petit calibre, atteignit le monstre à la gorge; il resta immobile et sa gueule s'ouvrit béante; puis ma balle l'atteignit à l'épaule, et ses mâchoires se fermèrent avec un

bruit formidable : il était mort. Les gens qui nous suivaient l'apportèrent au rivage sur un radeau ; du museau à l'extrémité de la queue, il avait un peu plus de treize pieds, environ quatre mètres.

Quelques jours après un tchoubdar nous mande au palais de la part du roi. Le major nous apprend, chemin faisant, que nous allons assister à un combat entre une panthère et un sanglier. Le Rana tenait à exécuter la promesse qu'il nous avait faite à Nahrmugra.

Le cortége s'avance bruyamment dans la forêt ; tout le monde s'entretient du spectacle extraordinaire auquel nous allons assister, et que le Rana avait tenu secret jusqu'au dernier moment ; les paris s'engagent ; je soutiens, jusqu'à preuve du contraire, la supériorité de la panthère. Nous atteignons enfin la fosse du combat ; c'est un élégant édifice, surmonté de tourelles, et pittoresquement posé sur la berge du Pêchola, vis-à-vis d'Oudeypour. L'arène est une petite cour entourée de murs élevés ; des loges aux balcons de marbre sont disposées sur deux côtés, et à une hauteur qui ne permette pas à la panthère de les atteindre dans ses bonds désespérés. Le sanglier est seul ; c'est un superbe animal, d'une taille hors ligne, et armé de défenses longues et acérées ; il a été fait prisonnier dans les gorges voisines, où il commandait quelque horde, et la perte de sa liberté le met en rage ; il cherche un ennemi et laboure le sol avec fureur. Tout à coup il s'arrête, tremble un instant et hérisse l'énorme crinière qui couvre ses épaules ; il a enfin vu son adversaire : une trappe s'est ouverte et a livré passage à une belle panthère, qui entre lentement et se tapit dans un coin, les yeux fixés sur le sanglier. C'est celui-ci qui engage courageusement la lutte ; il s'élance avec impétuosité, et, se laissant étreindre par la panthère, lui déchire les flancs de ses défenses. Les mouvements sont si rapides, si violents, que la panthère essaye de fuir ; alors elle est perdue, le sanglier profite de son avantage, et chacun de ses assauts furieux devient fatal à la bête féroce, qui, le crâne déchiré, les côtes brisées, aveuglée par le sang, ne se défend plus ; une balle met un terme aux souffrances de la pauvre bête, et le sanglier victorieux est applaudi par les assistants. S'acharnant sur le corps de sa victime, le vainqueur le met en lambeaux, et par moments le lance en l'air jusqu'à l'extrémité opposée de l'arène. La récompense de son courage sera pour lui la liberté ; la trappe est ouverte, et au milieu des acclamations de la foule, il trottine lentement et philosophiquement vers ses montagnes. Il a cependant l'air plutôt préoccupé que satisfait, car il s'arrête de moment à autre. Craint-il de retrouver sa place prise, ou réfléchit-il à la perversité de cette panthère qui le retenait enfermé dans ce château ? Il disparaît enfin derrière une colline. En me retournant vers les Rajpouts, je vois sur leurs traits combien ils sont heureux de la victoire de leur adversaire favori.

XIII

A peine les Saturnales du Holi sont-elles terminées, que commencent les fêtes de Gouri ou Isani, la Cérès hindoue. La poésie hindoue ne pouvait manquer de consacrer cette époque où la nature, dans ces régions rapprochées des tropiques, étale toutes ses beautés, et où Gouri vient accomplir si promptement les promesses de Vassanti [1].

Le premier jour de la fête, une députation sort de la ville et va chercher la terre qui doit former l'idole de Gouri. Lorsque celle-ci est faite, elle est placée, avec un lingam d'Iswara, sur une petite plate-forme autour de laquelle on sème des grains de blé ; le sol est arrosé et chauffé artificiellement, jusqu'à ce que les grains aient germé ; alors les femmes dansent en rond autour de

[1] Gouri est une des incarnations de Parvati, épouse de Mahadeo ou Isvara, le grand chef de l'Olympe saïva. Son nom signifie « jaune », la couleur des moissons. Elle est représentée sous la forme d'une femme tenant d'une main un lotus, emblème de la reproduction, et de l'autre une massue, signifiant qu'elle réunit, comme Gouri et Kali, la vie et la mort. Elle porte aussi les noms de Padma et Ana-Pourana, « Nourrice du genre humain. »

l'idole et invoquent la déesse en faveur de leurs époux. Le blé germé est ensuite retiré et distribué aux hommes, qui le portent dans leur turban. Chaque famille riche élève son idole, de même que chaque *pourva* ou quartier de la ville. Pendant la durée de ces préparatifs, le sujet général de conversation est le prochain départ de Gouri du palais du roi; on se demande si elle sera aussi somptueusement ornée que l'année précédente, ou si de nouvelles barques seront lancées pour l'occasion. Enfin, l'heure arrive, les *nakaras* donnent le signal, et les canons, tonnant du sommet d'Eklingarh, annoncent au peuple que Gouri s'est mise en marche vers le lac. La cavalcade se réunit sur la terrasse du palais, et le Rana, entouré de ses nobles, se rend à bord des bateaux. L'emplacement est admirablement choisi pour une fête; au pied de la colline, en pente douce, jusqu'au plateau qui porte les palais des nobles, le lac forme une belle baie. Les tourelles, les terrasses sont couvertes de spectateurs depuis le palais du roi jusqu'à l'eau, et sur les degrés de marbre de la Tripolia se tiennent les femmes, drapées d'étoffes éclatantes, les cheveux parés de roses et de jasmin. On ne peut imaginer un coup d'œil plus riant et aussi plus imposant que celui de cette population joyeuse; les traits de chaque personne, depuis le prince jusqu'au paysan, resplendissent de gaieté. Pas de désordre tumultueux ni de clameur assourdissante; tous les yeux sont fixés sur la Tripolia, et l'on attend patiemment l'arrivée de Gouri. Enfin, la procession descend les escaliers du quai; au milieu, sur un trône ou *pâth*, apparaît la déesse, drapée d'étoffes jaunes et étincelante d'or et de pierreries, à ses côtés, deux belles filles agitent sur sa tête le *chamra* d'argent; au-devant, un groupe de femmes favorisées, armées de baguettes d'argent, font office de tchoubdars et chantent des hymnes.

A l'arrivée du cortége, le prince, les nobles et les ministres se lèvent et se tiennent debout, jusqu'à ce que la déesse se soit assise sur son trône, placé au bord de l'eau; alors tous s'inclinent profondément, et la cour prend place sur les barques. Les femmes forment un cercle autour de la déesse et dansent en rond, marchant d'un pas cadencé et gracieux, en chantant des hymnes en l'honneur de la déesse de l'Abondance, de l'Amour et du Dévouement. Les femmes seules ont le droit de prendre part à la cérémonie; les hommes en sont exclus. Les ablutions de la déesse durent assez longtemps, puis elle est ramenée au palais avec la même pompe. Le Rana et les chefs font le tour du lac en bateau et visitent les idoles de Gouri. C'est là une des plus charmantes scènes de la cérémonie, que cette flottille de barques, gaiement pavoisées, se déroulant le long du rivage.

XIV

Quelques jours après la fête de Gouri, je rappelai au prince que j'avais fixé irrévocablement notre départ au 5 mars, et nous trouvant déjà au premier jour de ce mois, je le priai de me mettre en état, selon sa promesse, de continuer notre voyage. Il essaya de nouveau de me retenir, mais, voyant que ma décision était prise, il me donna sa parole que tout serait prêt pour le jour choisi.

Avant de partir, nous avions encore à voir une chasse à l'ours pour compléter la série de chasses que le Rana avait promis de nous montrer. Elle fut organisée sans plus tarder, et, le 3, nous nous mettions en marche vers les hautes montagnes qui bornent la vallée vers le nord. Des chemins affreux, qui traversent un pays de gorges désertes, de collines déboisées ou couvertes seulement de cactus cierges, nous conduisirent au Bourdi Talao, lac des plus pittoresques, tout à fait perdu dans la montagne. Un bon déjeuner nous y attendait dans une cabane de paille sur la digue; nous le mangeons rapidement, tout en admirant le paysage et en regrettant que le temps nous manque pour pêcher quelques-uns des énormes mahsêrs dont le lac est rempli. La digue qui forme ce lac est d'une construction remarquable; elle a vingt et un mètres de hauteur, et est garnie, du côté de l'eau, de grands escaliers et de kiosques.

Le camp du prince, que nous gagnons ensuite, couvre un superbe plateau, loin de l'endroit où nous allons chasser, car l'ours des Aravalis est un rusé compère, et le tapage fait par nos deux mille batteurs l'aurait bien vite fait déguerpir.

Nous partons en petite troupe, précédés par les batteurs, qui vont prendre leur poste; le chemin est affreux, parfois dangereux; mais nous n'avons rien à craindre : nous sommes à éléphant. Là où il y aurait péril à monter à cheval ou à mulet, on peut se fier à l'un des sagaces proboscidiens. Le plus profond silence nous est recommandé. Nous prenons place dans l'houdi. Le site est d'une beauté sauvage et sublime; devant nous se dresse une montagne élevée, couverte d'un bois sombre et formant un amphithéâtre dont la base converge sur

LAC DE BOURDI TALAO, PRÈS D'OUDEYPOUR.

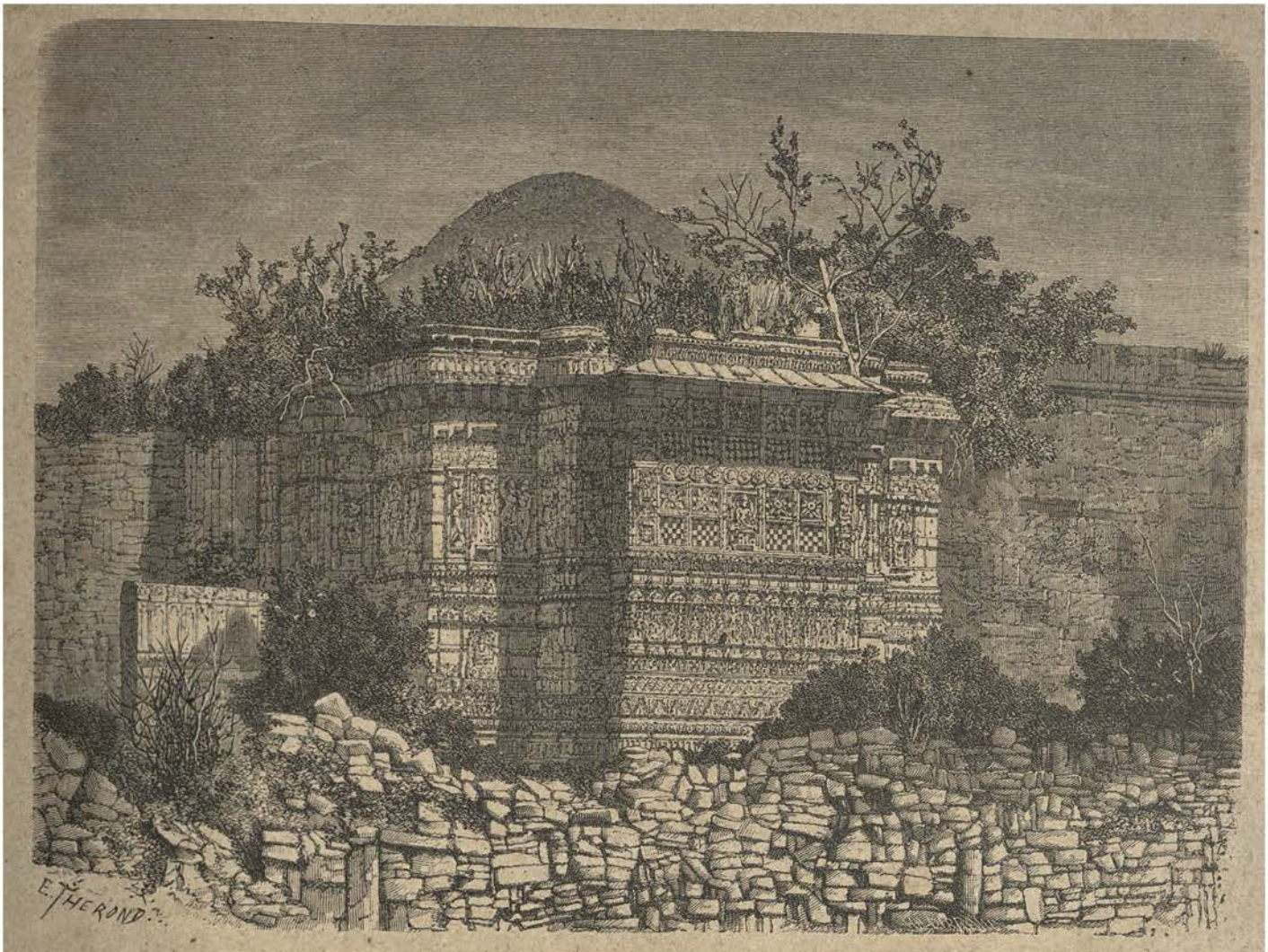
notre affût; des arbres séculaires dressent leurs immenses rameaux au-dessus d'un fourré de bambous, de lianes et de cactus. Mais ce qui est frappant, c'est le calme qui règne dans cette gorge : seuls, quelques oiseaux poussent de petits cris, et devant nous un singe sommeille sur une branche. Le grand veneur se lève et agite une écharpe; aussitôt des clameurs, des bruits de gongs et de cymbales, des coups de fusil même éclatent sur toute la crête de la montagne. Bientôt des chacals, des hyènes, quelques sangliers passent devant nous; mais nous ne bougeons pas. Les ours ne se laissent pas si facilement effrayer; ils comprennent que tout ce bruit n'est qu'une ruse pour les envoyer de notre côté, et les cris des batteurs, redoublant par instants, nous apprennent que ces malins animaux essayent de forcer les lignes; plusieurs y réussissent. Enfin l'un d'eux se décide à venir vers nous; il descend, s'arrête, puis continue : nous sommes

six et ne devons tirer qu'une fois et l'un après l'autre. L'ours arrivé à portée, le Rana tire et le blesse; il s'avance furieux et au galop vers nous; je tire et le touche, sans l'arrêter; la balle suivante le couche à terre. C'est un jeune : il est d'un beau noir; sa fourrure est soyeuse et souple, ses griffes acérées; ses oreilles fort longues sont garnies de grands poils, ce qui est la seule particularité de cette race d'ours. Les batteurs nous rejoignent et nous apprennent que plusieurs ours se sont échappés; le Rana leur reproche leur manque de courage; ces braves gens secouent la tête en disant qu'ils ne laisseraient jamais fuir un tigre; mais leur frère Ballou est un vaillant : il va droit à l'homme; ses embrassements sont mortels, et quand il veut passer, il faut lui livrer passage ou le tuer. Nous devons donc nous contenter de notre piètre victoire; car, avec des ours, il n'est pas possible de faire deux battues dans la même journée.

Notre départ approche; déjà les chameaux qui doivent nous emporter sont rangés dans la cour de notre demeure; les Raos viennent essayer de nous séduire, mais je suis inébranlable. Ces braves gens, qui sont devenus pour nous de sincères amis, ne comprennent pas que nous nous obstinions à quitter une existence douce et agréable pour la vie de privations de la jungle.

Le 4 est le jour fixé pour nos adieux au Rana; un éléphant et une escorte d'honneur viennent nous chercher, Schaumburg et moi. Nous sommes reçus au palais avec plus de déférence encore que de coutume; les chambellans nous conduisent à la salle du Trône, où le Rana nous attend : il a voulu donner une certaine solennité à cette dernière entrevue. « Mais, Sahib, me dit-il, vous n'êtes restés ici que deux jours ! — Deux mois, Maharaj, deux années de bonheur ! » Cette réponse tout orientale excite les *Wâh! wâh!* des courtisans, qui chantent en chœur nos louanges. Enfin le Rana fait apporter le khillat ou présent d'honneur qui nous est destiné, puis nous embrasse en nous souhaitant un bon voyage. Je quitte le palais, au bras du Baidlahji, ému de cette entrevue, et quand, remontant sur mon éléphant, je serre une dernière fois la main du vieux Rao, il me semble que je quitte pour toujours de bons et vieux amis, et je sens ma gorge s'embarrasser et les larmes me monter aux yeux.

SANGLIER ET PANTHÈRE (page 219).



LE SENGAR GHAORI, A CHITTORE (page 232).

CHAPITRE SEPTIÈME

LE RAJPOUTANA CENTRAL

Le départ. — Harkaras et parwanas. — Quelques conseils. — Le Meywar. — Mînar. — Les terres de l'Église. — Un brahmane insolent. — Le pays des crocodiles. — La prise d'Ontala. — Le Morwan. — L'asile des voleurs. — Chittore. — Les trois *sacas*. — Temples et palais. — La tour de la Victoire. — Gangahar. — Hamirgarh. — Le Rajah de Banera visite notre camp. — Dabla. — La province d'Ajmir. — Nusserabad. — Ajmir. — Le Sêth Pertab Mall. — La ville et les bazars. — Le palais des Sêths. — Le Dourgah. — L'Araï-dîn-ka-Jhopra. — Le lac de Poschkar. — Prodigalité des princes rajpouts. — Un roi dans la balance. — Temples et cénotaphes. — Le rocher du Serpent. — Le désert. — Kichengarh. — Le mirage. — Les sables salés.

I

5 *mars*. — Tous nos préparatifs de départ sont terminés, non sans peine. Quoique le Rana eût mis à notre disposition ses écuries de chameaux, le vakil, je ne sais pourquoi, a cherché à nous créer mille difficultés. Les bêtes qu'il m'avait d'abord envoyées étaient ou boiteuses, ou rétives, ou trop faibles, et il a fallu les remplacer. Enfin j'ai menacé d'en référer au résident, ou même au Rana lui-même, et j'ai réussi à obtenir quinze forts chameaux qui auront à transporter nos bagages, nos gens et nos tentes ; deux excellents dromadaires de course doivent nous servir de montures. Notre escorte se compose de douze sowars, ce qui, avec nos domestiques, les chameliers, les valets, porte le personnel de notre caravane à plus de quarante personnes.

Ce matin, au point du jour, j'expédie tout mon monde à Dubock afin de brusquer le départ, qui se fait du reste dans le plus complet désordre.

A nos pieds s'étend la riche vallée avec ses bois, ses vertes campagnes, ses riants villages; la petite rivière Baïris serpente parmi les rochers; les clochetons d'Ahar apparaissent au-dessus du faîte des arbres; au loin Oudeypour, la ville du Soleil levant, avec sa couronne de palais, se détache sur la majestueuse ligne des Aravalis, dont les pics bleuâtres s'amoncellent à l'horizon. C'est notre dernier coup d'œil à la Vallée Heureuse. Nous franchissons les portes de Dobarri, et nous sommes hors du Ghirwô; devant nous se déroule le panorama des plaines du Meywar, limité à l'est par une faible ligne bleue, les montagnes de la célèbre Chittore.

Nous atteignons bientôt le bungalow de Dubock, autour duquel s'est groupé notre camp. A peine y sommes-nous, que deux *harkaras* ou messagers du Rana arrivent avec les *parwanas* ou firmans que le prince nous avait promis. Ces parwanas sont adressés aux *thakours* ou barons, aux *kotwals* ou commandants de villes, aux *patêls* ou chefs de villages, et leur ordonnent d'abord de nous témoigner tout le respect dû à des voyageurs amis du Maharana, puis d'avoir à nous fournir, sans aucune rétribution, le *rassâd*, c'est-à-dire les coulis et les provisions nécessaires pour nous et nos gens. Le rassâd doit être délivré sur mon ordre et pendant toute la durée de notre séjour dans les diverses localités; une liste des provisions fournies, dressée par le maire et signée par moi, sera remise au ministre du Rana, qui se charge du payement. Le parwana ajoute que les Sahibs, voyageant pour explorer le pays, chacun doit leur indiquer les choses curieuses à voir et leur donner des renseignements sur les coutumes, traditions et légendes du district. Ce dernier paragraphe est des plus importants; car, sans cela, les habitants, craignant toujours de se compromettre, répondent à vos investigations par un air d'ignorance des plus innocents. Les deux harkaras qui nous accompagneront sont les officiers chargés de présenter les firmans et de veiller à leur exécution. On voit que nous faisons des progrès, et que jusqu'à présent le Rajasthan ne nous a pas été trop inhospitalier. Hôtes honorés de la cour d'Oudeypour, amis du Rana, nous pouvons désormais compter sur une bonne réception dans tous les pays où l'on révère le nom du Soleil des Hindous.

Le camp est déjà organisé avec un ordre surprenant; les chameaux et les chevaux sont attachés en ligne, les tentes régulièrement dressées; chaque homme est à son poste et a préparé son foyer et son lit, une natte de paille. Le désordre qui régnait à Oudeypour a cessé complétement. Tant que les hommes sont encore au lieu du départ, il est impossible d'en rien obtenir: les bêtes sont mal chargées; les cordes cassent; mille difficultés surgissent à tout instant. Qu'on les expédie à deux kilomètres de la ville, ils comprennent que les délais sont inutiles, et tout marche bien. Les Indiens ont tous le goût du voyage; ce qui leur coûte, c'est de partir; mais, une fois en route, il est difficile de trouver des gens qui se soumettent plus gaiement aux fatigues et aux privations des longues marches; on obtient d'eux des choses qu'il serait impossible d'obtenir à la ville; rien n'est humiliant dans la jungle, et personne ne refuse de mettre la main à l'ouvrage.

Maintenant quelques conseils à ceux qui seraient tentés de voyager dans l'Inde centrale. Une fois dans la jungle, il est essentiel d'établir définitivement la position respective de chaque membre de la caravane. Chaque service ou chaque caste veut avoir la prépondérance; de là mille sujets de querelle entre des hommes que rapproche seule la vie des camps: le *khansamah* s'érige en représentant du maître, il veut commander à tous; les *sowars* donnent des ordres aux chameliers, et ainsi de suite; au bout de quelques jours il y a vingt chefs, et personne n'obéit. Il est de toute nécessité de faire comprendre à tous, dès le premier jour, que l'on est seul le chef; mais pour cela, il faut posséder à fond la langue, car tous les ordres doivent émaner directement de vous. Ne croyez pas, du reste, que le voyageur n'ait rien à faire: c'est à lui de tout ordonner, de tout surveiller; si quelqu'un tombe malade, c'est à lui qu'on s'adresse; si une querelle surgit, il

doit la juger : aux yeux de tous, il est moralement responsable de tout ce qui arrive à la caravane.

Le soir, il faut régler la police du camp, désigner au chef des sowars la manière dont il postera les *tchowkydars* ou gardes de nuit fournis par le village ; indiquer l'heure du départ, l'itinéraire à suivre, le lieu du prochain campement ; remettre à l'harkara la liste du rassâd qu'il aura à prélever sur les villages. Ne comptez pas surtout sur vos gens pour savoir votre chemin : ils se laissent conduire où vous voulez, sans même demander le nom de leur destination. Recueillez vous-même les informations, comparez-les à celles que vous avez déjà, et tracez votre marche sur la carte : les routes ne doivent pas vous embarrasser, il n'y en a pas. Bien plus, il vous faudra savoir les mauvais passages, les rivières, prévoir toutes les difficultés et les indiquer à vos hommes, qui ne s'en préoccuperaient pas eux-mêmes.

Sitôt que vous entrez dans un district, il faut vous faire connaître des paysans ; vous êtes accablé de mille réclamations, la plupart fausses ou exagérées, parmi lesquelles vous devez distinguer celles qui sont justes et y faire droit. On acquiert ainsi une réputation de justice qui se répand dans tout le pays et qui vous précède dans votre marche. Mais, outre la justice, il est nécessaire de maintenir, avec une fermeté qu'on traiterait en Europe de dureté, votre droit tout entier : le parwana doit être obéi au pied de la lettre ; ce que vous faites par bonté est traité de faiblesse, et il ne vous est plus possible de rien obtenir. Le régime féodal a appris à ces pauvres paysans à ne respecter que ceux qui font sentir leur puissance et à être aussi durs envers les petits que rampants devant les grands. Il est facile de leur faire comprendre, par la justice et quelques attentions, que nous autres Européens, nous savons et voulons nous faire respecter sans insolence et sans abus de la force.

II

6 *mars*. — A l'heure fixée, notre camp se réveille ; Cheik, mon fidèle khansamah, m'en avertit en m'apportant une bonne tasse de café chaud. Je sors du bungalow ; tous nos hommes se démènent à la clarté des grands feux qu'ils ont avivés pour éclairer la difficile opération du chargement des chameaux ; ceux-ci, ennuyés d'être réveillés de si bonne heure, manifestent leur ennui par des beuglements effrayants. La scène est pittoresque : ce bruit, ces clartés rougeâtres, ces animaux étranges se débattant au milieu des hommes, ces grands arbres noirs font un contraste étrange avec le calme de la campagne environnante. Il est quatre heures ; c'est l'heure du silence sous les tropiques ; les rôdeurs de nuit ont déjà regagné leurs tanières, et les hôtes du jour attendent l'aube ; l'air est d'une fraîcheur saisissante ; on s'approche avec plaisir du bivouac. La lune est couchée, et l'atmosphère n'est éclairée que par le reflet des étoiles et la vive lueur de la lumière zodiacale, formant à l'est une immense auréole elliptique.

La partie du Meywar que nous traversons est une des plus riches. Le sol est composé de cet humus noir et épais appelé en indien *màl*, d'où le nom de Malwa que porte le vaste pays arrosé par le Chumbul ; mais il est loin d'être cultivé en raison de sa fécondité ; les guerres du siècle dernier en ont presque fait un désert ; l'œil domine d'immenses plaines couvertes de ces buissons gris qui composent toute véritable jungle de l'Inde. De loin en loin apparaît un village, couvrant de ses maisons et de ses jardins une petite colline ; autour s'étendent des rizières d'un vert d'émeraude, des champs d'opium aux fleurs de mille couleurs, des céréales magnifiques. Ces villages paraissent tous prospères ; les habitants accourent à notre passage ; les femmes, suivant l'antique usage rajpout, chantent le *koullas ;* les notables et les représentants du gouvernement s'empressent de venir nous faire le salâm.

Vingt et un kilomètres environ de cette charmante promenade, en suivant la bonne route

faite par Taylor aux frais du Rana, et nous sommes à Mînar. Mon chef de mekkam est décidément un artiste : notre camp s'étale dans la plus charmante situation qu'il soit possible de trouver, au bord d'un beau lac, qu'ombragent de notre côté des arbres gigantesques ; le village couvre un monticule, couronné d'un temple élégant, et ses maisons descendent jusqu'à l'eau ; en face est un grand marais où, sous les larges feuilles des lotus, manœuvrent des bataillons de canards. C'est vers ce dernier que je me dirige ; mon premier coup de feu produit un effet merveilleux ; on se croirait dans l'île du bon Crusoé ; les canards obscurcissent le soleil et se laissent tuer avec une facilité qui me fatigue vite. Les sowars recueillent le butin et me suivent en riant sous cape jusqu'à ma tente. A peine ai-je pris mon déjeuner que je reçois la visite d'un gras brahmane qui vocifère en criant qu'il est défendu de chasser sur le lac, que le village est en *sahsun* et par conséquent sacré ; je ne sais si sa plainte est juste, mais je lui assure que je n'ai péché que par ignorance et en tout droit, puisque le Rana m'a autorisé à chasser dans toute l'étendue de ses États, sans aucune restriction ; cette explication ne suffisant pas à mon brahmane, je le fais mettre hors du camp.

Mînar est en effet en *sahsun*, c'est-à-dire domaine de l'Église ; ses prêtres prétendent le posséder en vertu d'un don fait par le légendaire Rajah Mandhata, qui régnait à Dhar avant Vicramaditya et dont l'empire s'étendait jusqu'aux Aravalis. Ce roi étant à Doundia, ville voisine, accomplit l'Asvamédha ou le sacrifice du cheval ; après la cérémonie, il voulut récompenser les deux *richis* ou saints anachorètes qui l'avaient desservie, mais ceux-ci refusèrent tout présent. Il usa alors de supercherie et cacha dans le bîra qu'il leur offrit, une charte leur concédant la proprieté du bourg et des terres de Mînar ; les richis, ayant accepté le bîra, perdirent toute leur puissance miraculeuse, s'établirent sur le nouveau territoire et devinrent cultivateurs.

Il n'y a pas un seul État dans tout le Rajpoutana dont au moins la cinquième partie du sol ne se trouve la propriété des brahmanes. Continuant pendant des siècles son travail d'accaparement, l'Église est arrivée à accumuler des richesses incalculables qu'elle défend avec énergie. N'y a-t-il pas les lois de Manou, qui recommandent aux princes de léguer avant leur mort toutes leurs propriétés personnelles aux prêtres et d'un autre côté menacent celui qui oserait leur prendre un territoire, d'un séjour de soixante mille ans dans le corps d'un ver d'excréments ? Il est bien dur en somme de passer de la pourpre à une vie aussi indigne, et il est doux de quitter ce monde avec l'assurance que, si vos héritiers sont dépouillés, du moins votre âme est lavée de toute souillure ; aussi les rois donnent-ils, et l'Église prend soin de garder. Dans le royaume de Meywar, la cinquième partie des revenus de l'État va donc aux brahmanes, et c'est à peine si le roi ose rattacher à la couronne les terrains concédés à des prêtres depuis des siècles et aujourd'hui totalement abandonnés. Ainsi la commune de Mînar possède cinq mille *bighas*, environ six mille quatre cents hectares de terre labourable, sur lesquels plus des trois quarts sont condamnés à la stérilité et à l'abandon par l'absence ou la disparition de leurs anciens propriétaires. Non contents de laisser ainsi en jachère la moitié de leurs terres, les rois font encore journellement de nouvelles concessions, qui saignent et appauvrissent le pays ; mais cet état de choses ne peut durer, et tout fait prévoir que les exhortations des agents anglais arriveront à surmonter les frayeurs superstitieuses des princes et que les terrains seront rendus à l'agriculture.

De même que les moines chrétiens du moyen âge, qui profitaient de l'ignorance générale pour fabriquer de fausses chartes royales, les brahmanes emploient encore de nos jours ce moyen pour agrandir leurs propriétés ; ils déterrent avec solennité des plaques de cuivre oxydées au préalable et enterrées par eux, sur lesquelles, à l'étonnement général, on lit que le dieu Krichna ou quelque autre héros mythologique leur a accordé, il y a deux ou trois mille ans, les terrains mêmes qu'ils convoitent. Les propriétaires actuels du sol sont traités d'usurpateurs et chassés sans pitié, et si quelques-uns se permettent de douter de la validité de la charte, ils se

gardent d'en parler, de crainte d'attirer sur eux toute la vengeance de la puissante caste sacerdotale.

Les paysans se montrent moins sensibles que les nobles aux menaces du clergé, et n'abandonnent que très-difficilement leurs propriétés.

La journée se passe sans que j'entende parler des brahmanes de Mînar; mais, le soir venu, l'harkara du Rana vient m'avertir qu'ils refusent d'obéir au parwana et de nous fournir les provisions pour les hommes et le fourrage pour les bestiaux. Ils veulent me punir de ma chasse par la famine; j'essaye de leur faire comprendre par les harkaras que leur refus est une folie, car nous sommes une cinquantaine qui n'avons pas dîné et qui ne sommes pas disposés à aller nous coucher à jeun. Aucun de mes raisonnements à distance ne faisant le moindre effet, je donne l'ordre de sonner le boute-selle et, accompagné de Schaumburg et de mes sowars, je me dirige vers le village. Là on m'indique la maison du chef, et je me trouve bientôt en présence d'un gros brahme, plein d'insolence et de sainteté; j'ai beau raisonner doucement, il ne veut rien admettre et me pose l'ultimatum d'avoir à transporter mon camp à deux lieues du village; si j'obéis, il s'occupera peut-être de me faire envoyer quelques provisions. Outré, je lui reproche sa conduite en termes très-vifs et le menace d'en informer le Rana; il se lève furieux et, aveuglé par la rage, il brandit au-dessus de ma tête son sceptre, un lourd bambou ferré. Devant un tel outrage, je perds toute modération : je l'envoie d'un coup de poing rouler à terre parmi ses conseillers, et, me tournant vers les sowars, je les autorise à se procurer les provisions nécessaires comme il leur sera possible. Les brahmes restent confondus ; mes Cosaques se dispersent et en moins d'une demi-heure nous rentrons au camp, escortant une file de coulis chargés de sacs de farine, de foin, de pots de lait. Qu'on n'aille pas croire que j'eusse l'intention de considérer le produit de cette razzia comme m'appartenant; je fis dresser une liste minutieuse de tout ce qui avait été pris et je la remis au chef brahmane, qui vint lui-même, le soir, me faire des excuses.

7 *mars*. — Une marche de vingt-six kilomètres, toujours dans la direction de l'est et à travers un pays plat, légèrement ondulé, nous amène au bourg de Muggerwara. Toute cette partie du Meywar fait partie du plateau élevé qui s'incline doucement pour aller rejoindre les premiers contre-forts des Vindhyas; le sol est riche, mais les villages sont rares et à peine de loin en loin quelques champs et de petits bois interrompent la monotonie des basses jungles.

Muggerwara, dont le nom signifie « Pays des Crocodiles », est une bourgade assez importante, située sur un monticule rocailleux, entouré de pittoresques *jhils* (étangs marécageux).

Notre camp est placé entre le bourg et l'un de ces étangs : j'y reçois la visite des notables habitants, qui se montrent envers nous d'une obligeance extrême. Parmi les visiteurs se trouve un *bhât* ou barde distingué, qui nous raconte, le soir, autour du foyer, plusieurs traits de l'histoire héroïque des Sésoudias ; tous ces récits se rapportent aux longues guerres soutenues contre les envahisseurs islamites et dépeignent de la manière la plus vive le caractère chevaleresque de ces peuples. Nous en relatons l'épisode suivant.

« C'était au temps où le grand padichah Jehanghir s'était emparé de toutes les terres du Meywar et avait refoulé le Rana et ses guerriers dans les gorges sauvages des Aravalis. Une partie des forces mogoles ayant été appelée dans une autre province du vaste empire et laissant plusieurs places fortes du Meywar sans défense, les Rajpouts voulurent profiter de l'occasion, quittèrent leurs montagnes, pour tâcher de reconquérir une partie de leur territoire. Tous les clans rassemblés autour du prince débattaient le plan de campagne, quand, au moment de se mettre en marche, une dispute éclata entre les Saktawats et les Chandawats. Ces deux tribus, les plus puissantes du Meywar, et entre lesquelles régnait de longtemps une vive rivalité, se disputaient l'honneur de former l'avant-garde. Chacun prétendait des droits égaux et déjà l'on en venait aux mains, lorsque le Rana s'interposa et promit l'avant-garde au clan qui entrerait le

premier dans Ontala. Ontala était alors une citadelle occupant une position formidable et défendant le passage de la route qui va d'Oudeypour à Chittore ; ses ruines se voient encore à quelques milles de Muggerwara. Les deux clans, ayant accepté la décision du roi, quittèrent en même temps leurs campements un peu avant l'aurore. Accompagnés de leurs bardes, animés de l'espoir de se venger enfin de leurs cruels ennemis et de conquérir un poste glorieux, ils marchent vers Ontala. Les Saktawats, connaissant le pays, se dirigent vers la seule porte qui donne accès à l'intérieur de la citadelle et l'atteignent avant le lever du jour ; mais l'éveil est déjà donné, les musulmans garnissent les remparts et l'action s'engage. Les Tchandawats s'égarent, perdent du temps dans un marais, mais un berger d'Ontala les guide et ils arrivent bouillants d'impatience au pied des murs. Plus prudents que leurs rivaux, ils se sont munis d'échelles et leur chef monte le premier à l'escalade ; une balle le rejette parmi ses compagnons ; sa destinée n'était pas de jamais conduire le *hérole* (avant-garde). Les deux partis sont sur le point d'être repoussés ; du côté des Saktawats, les hommes tombent sous une grêle de balles autour de leur chef, qui, monté sur un éléphant, essaye d'enfoncer la porte. Les pointes de fer dont elle est garnie empêchent l'animal de faire usage de sa force ; la partie semble perdue, quand tout à coup une clameur s'élève du côté des Tchandawats. Le chef des Saktas n'y tient plus ; il saute de son éléphant, s'accroche aux piques de la porte et ordonne sous peine de mort au mahout de lancer l'énorme animal contre son corps. On obéit : le chef est écrasé, son cadavre couvre le fer, la porte cède et le clan se rue dans l'intérieur ; mais, hélas ! l'héroïque sacrifice du Sakta est inutile, les Tchandawats sont déjà dans la forteresse : c'était leur victoire qu'annonçaient leurs cris. Quand le chef tchanda était tombé, son plus proche parent avait pris le commandement ; c'était un fier et intrépide Rajpout, renommé pour sa témérité et connu de tous comme le Benda Thakour ou le baron fou de Deogarh. En voyant tomber son parent, il avait pris son cadavre et, l'ayant attaché sur son dos, s'était élancé sur l'échelle en s'écriant : « A nous le hérole. » Son cri est répété par le clan, tout cède devant leur élan et ils sont bientôt dans la place. Comme toujours en pareil cas, la garnison d'Ontala fut passée au fil de l'épée, rien ne fut épargné. » Est-il dans nos annales chevaleresques une action plus héroïque que celle du chef sakta se livrant à une mort terrible pour maintenir l'honneur des siens ?

Le barde termina ce récit par une petite anecdote, qui illustre le flegme imperturbable des Orientaux. « Pendant que les Rajpouts attaquaient Ontala, deux seigneurs mogols étaient profondément engagés dans une sérieuse partie d'échecs ; on vint les prévenir, mais ils ne daignèrent pas bouger, sûrs que la vile racaille serait repoussée. La citadelle était prise, les deux joueurs continuaient leur partie ; tout à coup le donjon est envahi et ils sont entourés par les Rajpouts. L'un d'eux se tourne vers les vainqueurs et demande froidement qu'il leur soit permis de terminer leur partie d'échecs. Il fut accédé à leur demande, et ils continuèrent flegmatiquement à jouer. Tant de courage eût, en toute autre circonstance, excité l'admiration des Rajpouts, mais la mort cruelle de leurs chefs avait endurci leur cœur et, la partie finie, les deux joueurs furent égorgés. »

8 *mars*. — Nous faisons de grand matin une marche de trente-deux kilomètres à travers le district de Morwan, que mes hommes considèrent comme territoire ennemi, et nous campons, en dehors de ses frontières, près de Tchourpara, village appartenant au Rana. Le pays de Morwan appartient au Nawab de Tonk, le successeur d'Amir Khan, le chef des brigands Pindaris ; il fut concédé à cette famille en récompense de services nombreux rendus aux Maharates, pendant les longues années de pillage qu'eut à [illegible] Rajpoutana de la part de ces barbares. Le Morwan est entièrement enclavé dans les terr[illegible], et fut la première capitale des rois Moris, fondateurs de Chittore et prédécesseurs des Gh[illegible]. Cette ancienne ville fut détruite par une pluie de feu qu'envoya le dieu Indra en punition d[illegible]iété de ses habitants ; les quelques ruines existantes

sont de peu d'intérêt, à l'exception d'un beau temple dédié à Sechnâg, l'hydre aux mille têtes. Ces souvenirs historiques ajoutent au regret qu'éprouvent les Rajpouts en voyant ce beau pays aux mains des Tourks, leurs ennemis invétérés ; aussi la haine la plus violente règne-t-elle entre les habitants des deux pays.

Au grand contentement de mes hommes, j'avais évité de camper dans le Morwan, où du reste les parwanas du Rana ne m'eussent servi de rien. Le village près duquel est placé notre camp porte le nom bizarre de Tchourpara, c'est-à-dire « l'Asile des Voleurs ». Cependant les habitants me paraissent les plus honnêtes gens du monde ; ils s'empressent de se conformer aux ordres du firman et nous apportent de fort bonne grâce des moutons, des cabris, des poules, des œufs, du lait, etc. Les maisons, nombreuses et bien bâties, sont presque toutes entourées d'arbres fruitiers ; de petits bois ombragent de distance en distance les norias et les mekkams des voyageurs, et la campagne est couverte de riches champs de pavots, de rizières ; le tout offre un riant tableau de calme et de prospérité qui contraste heureusement avec les landes dévastées que nous avons traversées le matin. Les figures épanouies des villageois respirent le bonheur ; ils viennent en nombre s'entretenir avec moi et sont d'une affabilité charmante.

Le pays environnant est plat ; dans l'est apparaissent distinctement les monts Pathar, formant un immense rempart bleuâtre, à la crête uniforme, et en avant, comme une sentinelle, le roc de Chittore, le « Parasol du monde », le palladium de l'hindouïsme. Nous n'en sommes plus qu'à vingt-quatre kilomètres.

9 *mars*. — Nous quittons Tchourpara à quatre heures du matin ; à quelques kilomètres du village, nous franchissons une chaîne de monticules couverts de broussailles et de hautes herbes, et derrière laquelle nous trouvons une riche plaine arrosée par la Baïris et s'étendant jusqu'au pied de Chittore. A sept heures nous atteignons le dâk bungalow de la route de Nimatch à Ajmir, où nous faisons une courte halte. De là nous nous dirigeons vers la forteresse où nos tentes, qui nous ont précédés, sont déjà plantées. On passe la rivière à gué, à quelques pas d'un magnifique pont en ruines et on entre dans le Toulaïti, la ville basse, qu'il faut traverser en entier pour atteindre les rampes qui conduisent au sommet du plateau. Le Toulaïti est aujourd'hui la seconde ville du royaume ; ses bazars sont animés et bordés de grandes et belles maisons en pierre. Depuis que les Ranas d'Oudeypour ont abandonné Chittore, l'accès de la forteresse est interdit aux étrangers, et l'on ne peut y entrer qu'avec une permission spéciale. La plupart des voyageurs sont obligés de se contenter du magnifique spectacle que présente cette montagne couronnée de monuments ; quant à nous, le firman royal nous ouvre toutes les portes, et il nous est permis de contempler de près les merveilles de la reine du Meywar. Franchissant de nombreuses portes, nous atteignons le plateau et trouvons notre camp placé au bord d'un étang taillé dans le roc et à quelques pas de l'antique palais des Ghêlotes.

III

La célèbre ville forte de Chittore, l'ancienne capitale du Meywar, et pendant tant de siècles le dernier rempart de l'indépendance hindoue contre l'invasion musulmane, occupe le sommet d'une montagne isolée, placée à quatre kilomètres des monts Pathar. Le plateau a une longueur totale de cinq kilomètres du sud-ouest au nord-est, et une largeur moyenne de quatre cents mètres. Son niveau n'est pas égal d'une extrémité à l'autre, la hauteur de la montagne variant de quatre-vingt-dix à cent vingt mètres au-dessus de la plaine. Les flancs de la montagne sont à pic, et une ligne de remparts crénelés, soutenus de grosses tours rondes, longe la crête du précipice. Cette situation naturelle, jointe aux admirables travaux de défense et à la valeur de sa garnison,

devait faire de Chittore une forteresse inexpugnable ; approvisionnée d'eau par de nombreux réservoirs et renfermant d'immenses greniers, elle ne pouvait être non plus réduite par la famine ; et cependant peu de villes de l'Inde ont été plus souvent saccagées [1]. Son point faible est

[1] Les Hindous comptent trois et demi *sacas* (pillages) de Chittore sous les Rajpouts : un et demi sous Lakamsi, les deux autres sous Bicramadjit et Oudey Sing. Faisons brièvement le récit de ces époques héroïques dans la dernière lutte de l'Inde indépendante.

Le Rana Lakamsi monta sur le trône en 1275; à ce moment, sa capitale, jusqu'alors inviolable, renfermait tout ce qui restait de grand et de sacré dans l'Inde: Delhi était tombé. Bhimsi, oncle du roi et régent pendant sa minorité, avait épousé la fille d'un noble tchohan de Ceylan, Padmani, femme d'une beauté incomparable. L'Inde chante encore aujourd'hui la beauté, le talent et le courage de cette Rajpoutni. L'empereur Alá-Oudin Ghilzi, ayant entendu vanter les charmes de la princesse, vint mettre le siége devant Chittore dans la seule intention de s'emparer d'elle; mais les Rajpouts se défendaient bien, et fatigué d'un long siége infructueux, le sultan réduisit sa demande à ce qu'il lui fût permis de contempler une fois les traits de la belle Padmani. Sa requête fut admise, et Alá se fiant à la parole rajpoute, put entrer dans Chittore, satisfaire son désir, puis sortir de la ville. Bhimsi, ne voulant pas montrer moins de confiance que le Tartare, l'accompagna jusqu'en dehors des palissades; c'était bien là ce qu'attendait Alá et ce qui lui avait fait risquer sa liberté : une embuscade préparée s'empara de l'imprudent Rajpout et l'emmena prisonnier au camp musulman. Grand fut le désespoir dans Chittore lorsqu'on apprit, le lendemain, qu'Alá ne consentait à restituer sa prise qu'en échange de la princesse. Padmani n'hésita pas ; elle annonça à tous l'intention de se livrer au sultan, mais elle réunit en conseil ses parents, et leur soumit le projet qu'elle avait conçu pour sauver son époux. Alá fut donc averti que la princesse consentait à se rendre en échange de Bhimsi, à condition qu'il lui serait permis d'emmener avec elle, jusqu'au camp ennemi, ses compagnes, ses servantes, et aussi les personnes de sa famille, dont elle devait se séparer, en stipulant qu'il ne serait porté aucune atteinte aux lois du zenanah. Le jour suivant, sept cents litières descendaient de la colline; chacune cachait sous ses rideaux un des guerriers d'élite de Chittore et était portée par quatre soldats armés déguisés en porteurs. Arrivés au camp tartare, il fut accordé aux soi-disant femmes une demi-heure pour faire leurs adieux à Padmani; Bhimsi délivré vint rejoindre ses guerriers, et à l'abri des khanats de toile qui entouraient les tentes, ils purent délibérer. A un moment donné, les hommes sortent en armes des tentes, et se précipitent sur les soldats d'Alá. Bhimsi, profitant de la confusion, monte à cheval et rentre à Chittore pendant que ses compagnons couvrent sa retraite. Le combat fut sanglant ; peu de Rajpouts regagnèrent la forteresse ; mais les pertes d'Alá-Oudin étaient si considérables que, découragé, il leva le siége. C'est ce que les historiens hindous appellent le demi-*saca* de Chittore ; car si la glorieuse cité n'avait pas été prise, elle avait perdu la fleur de sa chevalerie.

En 1290, Alá-Oudin revint mettre le siége devant Chittore, cette fois pour anéantir ce dernier repaire des idolâtres. La place résista plus de douze ans ; enfin les Musulmans réussirent à s'emparer du petit plateau de Chittorie, et les Rajpouts comprirent que leur perte était assurée. La légende représente à ce moment le Rana Lakamsi couvert de blessures, brisé par les fatigues de cette longue défense, et cherchant le moyen de sauver un de ses douze fils pour perpétuer sa dynastie, quand le génie tutélaire de Chittore, la sanglante Kangra Rani, lui apparaît et lui dit : « Il me faut de royales victimes! Que douze princes couronnés versent leur sang pour moi, et tes descendants régneront sur le Meywar. » Le lendemain, Lakamsi assemble son conseil et lui rapporte les paroles de la déesse : mais les vieillards le conjurent de ne voir là dedans que le rêve d'une imagination malade et préoccupée. Alors la Kangra Rani leur apparaît et s'écrie : « Que me font à moi les milliers de barbares que vous m'avez immolés? Il me faut du sang royal. Que chaque jour un prince soit couronné ; que les insignes royaux, le *kirma* (parasol), le *tchatta* (ombrelle) et le *tchamra* (éventail) proclament son avénement; que pendant trois jours ses édits soient souverains, et le quatrième qu'il marche au combat et à la mort. A cette condition seulement je resterai avec vous. » Les fils du Rana acceptèrent avec joie le sacrifice demandé et se disputèrent à l'envi l'honneur d'être la première victime. Ursi fut proclamé le premier, et, après quatre jours de règne, versa son sang pour Chittore. Onze de ses fils avaient succombé quand le Rana annonça à ses guerriers que c'était à son tour de mourir. Le douzième fils, contraint par son père de quitter la forteresse, réussit à se réfugier avec une faible escorte dans les Aravalis. Les Rajpouts se préparèrent alors à la mort, et l'horrible sacrifice du *djohar* fut décidé. Les appartements souterrains du Rani Bindar furent remplis de matières inflammables sur lesquelles on amoncela les trésors qui pouvaient tenter la cupidité musulmane, les bijoux, les diamants et les femmes; celles-ci y entrèrent au nombre de plusieurs milliers, suivant leur reine, l'incomparable Padmani, que les flammes devaient garantir de toute offense à sa personne. Alors les derniers défenseurs, le Rana à leur tête, ouvrant les portes de la forteresse, se ruèrent sur l'armée d'Alá et se firent tuer jusqu'au dernier, à la suite d'un horrible massacre d'ennemis. Quand le sultan tartare entra dans Chittore, il ne trouva qu'une ville muette, désolée, sur laquelle planait un nuage de fumée fétide, s'échappant des souterrains dans lesquels brûlait tout ce qu'il avait voulu conquérir. Dans sa rage, il détruisit tous les édifices qui remplissaient l'enceinte fortifiée, n'épargnant que le palais de Padmani, la femme qui avait causé la ruine de Chittore.

Le second *saca* eut lieu sous le règne de Bikramadjit, vers 1537. La capitale du Meywar avait oublié ses désastres, et le glorieux règne de Khoumbhou l'avait amenée à l'apogée de sa splendeur, quand le sultan Bahadour Bajazet, roi du Goujerate, envahit le Meywar pour venger la défaite de son prédécesseur Mozaffer. Le Rana, homme d'un caractère violent et ombrageux, abandonné par ses nobles qui s'étaient retirés dans Chittore, rencontra vaillamment le sultan et fut battu. Chittore fut immédiatement investi, et Bajazet employa contre cette place le canon, que les Rajpouts n'avaient pas encore voulu adopter. D'après les récits du temps, l'artillerie musulmane était commandée par un Européen, Labri Khan de Frenghân, probablement un transfuge de la flotte de Vasco de Gama. Il établit des mines autour de la forteresse, et l'une d'elles eut un tel effet qu'elle fit sauter quarante coudées de remparts et en même

un petit plateau qui s'étend au sud de la montagne, et qui, quoique beaucoup plus bas que les remparts, a toujours servi de point d'attaque aux assaillants. La légende attribue la formation de ce plateau, appelé Chittorie, au sultan tartare Alá-Oudin ; c'est de ce point, en effet, qu'il dirigea en 1303 l'assaut qui lui livra Chittore, et comme le siége avait duré douze ans, il est à supposer que ses travaux purent exhausser sensiblement la hauteur de ce contre-fort ; l'histoire nous apprend que le sultan y avait installé ses *manjanikas* ou balistes. C'est sur Chittorie aussi que Madhaji Sciendia planta, en 1792, ses batteries, et qu'il bombarda la ville.

Le talus inférieur de la montagne est couvert d'une impénétrable forêt, peuplée d'animaux féroces ; la ville basse du Toulaïti n'en occupe qu'une petite portion au centre du versant occidental, et c'est sur ce côté que s'étalent toutes les merveilles de Chittore. La grande longueur du rocher, relativement à sa hauteur, le fait paraître plus bas qu'il n'est en réalité ; au premier abord, c'est une colline insignifiante.

Une seule rampe, partant du Toulaïti, conduit à la citadelle ; elle était défendue par sept portes, aujourd'hui fort délabrées et placées à différentes hauteurs. Ces portes sont toutes monumentales et d'un très-beau style ; elles renferment des corps de garde et même de grandes salles. Entre la troisième, appelée Fouta Dwara ou « Porte brisée », et la quatrième ou Porte d'Hanouman, s'élève un petit cénotaphe de marbre, qui marque le lieu à jamais célèbre où succombèrent les deux héros, Jeimal et Pattou, tués pendant le siége de la ville par Akber. Tout auprès est la tombe d'un autre martyr de la cause rajpoute, Ragondé, adoré aujourd'hui comme un demi-dieu. La dernière porte ou Rampôl est un majestueux édifice ; un vaste arceau donne accès dans la ville ; de chaque côté sont de beaux corps de garde à colonnes, et au-dessus est le Darri-Kana ou grande salle des princes rajpouts. C'est dans cette salle que le terrible génie de

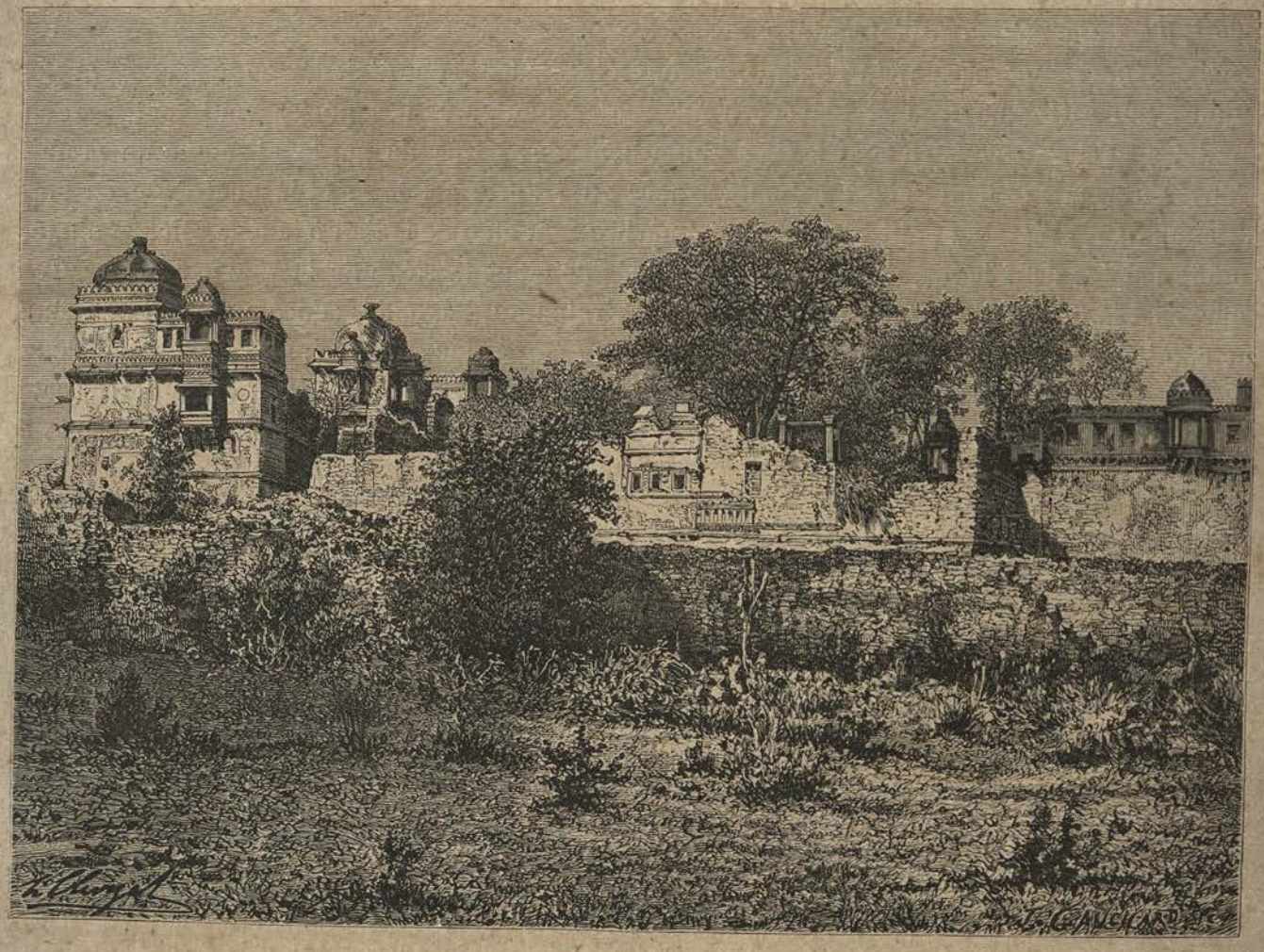
temps le bastion défendu par le contingent Hara, qui fut exterminé. Les Rajpouts résistèrent opiniâtrément, et, dans l'absence du Rana, acclamèrent un prince du clan royal qui, revêtu de tous les insignes souverains, se fit tuer pour détourner la colère du génie tutélaire. Parmi les nombreux traits d'héroïsme qui eurent lieu pendant la défense, les bardes signalent la conduite de la reine mère, Jowahir Baï, une Rahtore, qui, armée de pied en cap, se mit à la tête d'une sortie contre l'ennemi et fut tuée après avoir fait un grand carnage. Enfin, une plus longue résistance est reconnue impossible ; les ennemis sont presque maîtres des remparts ; le sacrifice du djohar est décidé, mais le temps manque pour dresser un bûcher : la reine Karnavati et treize mille femmes se réunissent sur un rocher miné ; le feu est mis aux poudres, et, sûrs d'avoir sauvegardé leur honneur, les hommes se précipitent au combat et à la mort. Bajazet fut horrifié à la vue de cette ville incendiée, pleine de morts et de mourants, et il l'abandonna aussitôt.

Une vingtaine d'années plus tard, Chittore se relevait de ses ruines, quand le grand Akber vint l'assiéger. Il fut repoussé une première fois, grâce à l'héroïsme d'Oudey Sing ; mais il revint peu de temps après. Cette fois, Oudey se sauva, abandonnant la défense de sa capitale à ses braves vassaux ; ceux-ci firent des prodiges d'héroïsme, mais rien ne pouvait sauver la pauvre ville, luttant seule contre le formidable empire mogol. Les plus grands noms de la chevalerie du Meywar tombèrent tour à tour ; la veuve de Saloumbra, un des Omras, conduisit elle-même au combat son fils de seize ans et sa bru, et tous trois se firent tuer devant les remparts de la ville sainte. Deux chefs de clans, Jeimal et Pattou, avaient pris la direction de la défense ; ils firent tout ce qui était humainement possible pour résister, et leur conduite fut tellement admirée, même des assaillants, que leurs noms sont vénérés jusqu'à ce jour parmi les Musulmans aussi bien que parmi les Rajpouts. Jeimal, blessé mortellement de la main même d'Akber, donna enfin le signal du djohar. Neuf reines, cinq princesses et plus de dix mille femmes montèrent sur le bûcher, pendant que les derniers défenseurs cherchaient la mort parmi les ennemis. Le grand Akber se montra impitoyable et fit massacrer tout ce qui était en vie ; il surpassa en vandalisme Alá-Oudin et Bajazet brisant et marquant de ses mutilations tous les monuments de Chittore ; il était décidé à écraser à jamais cet ennemi toujours renaissant.

La déesse Kangra Rani avait promis de ne jamais quitter ce rocher, aussi longtemps qu'un descendant de Bappa se dévouerait pour elle. Fidèles à ce pacte, les enfants de Lakamsi, le roi lui-même et bien d'autres princes, avaient donné leur vie ; mais, dans la dernière lutte, aucune victime royale ne vint apaiser la sanglante déesse : le charme était rompu et le lien qui l'unissait aux Sésoudias tranché à jamais. Elle quitta le rocher abandonné par son roi, et avec elle s'évanouit le prestige qui entourait Chittore, et qui l'avait fait considérer comme le dernier palladium de la race rajpoute. Celle qui était appelée l'Invincible ne put plus trouver de défenseurs, et dans les paroles mêmes du barde, « cette demeure royale, qui pendant mille ans avait élevé son front au-dessus de toutes les villes de l'Hindoustan, est devenue le refuge des bêtes fauves, et ses temples sont des antres immondes. » Jadis la ville sainte par excellence, elle est aujourd'hui considérée comme un lieu encore sacré, mais livré aux mauvais génies, et son entrée est solennellement interdite aux Ranas. Aucun d'eux n'a remis le pied sur le rocher depuis Pertap, et ceux qui ont voulu y pénétrer se sont sentis repoussés par une main invisible.

Chittore, la Kangra Rani (Reine des Créneaux), apparut au Rana Ursi, et en d'effrayantes paroles lui prédit l'abaissement de sa race. Chacun de ces murs a son héroïque légende et évoque chez mon guide, digne vieillard rajpout, le récit d'une brillante tradition. Derrière cette porte s'étendait autrefois une immense ville, la gloire de l'Inde, réduite aujourd'hui à quelques huttes de boue, cachées parmi les débris des palais.

Dans la description des monuments de Chittore, je suivrai le plan adopté généralement par les guides du pays, c'est-à-dire en longeant le côté occidental du plateau jusqu'à l'extrémité du sud et en remontant par l'est jusqu'au nord. Le premier édifice que l'on rencontre en marchant dans cette direction est un superbe temple dédié à Toulsi Bhawani, la déesse tutélaire des scribes.



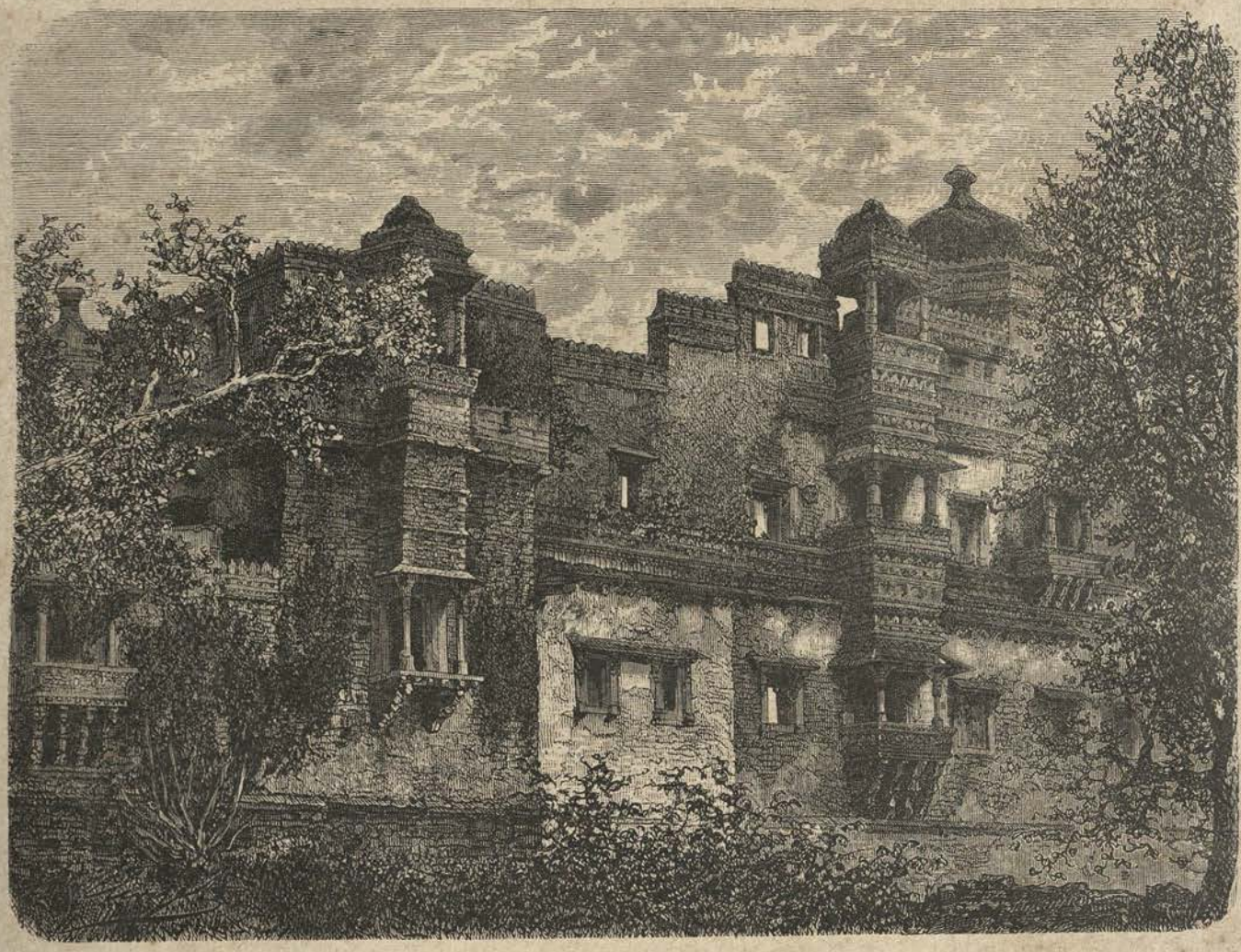
RUINES DU PALAIS DU RANA KHOUMBHOU, A CHITTORE.

et tout à côté le Tôp Kanêh Tchaori ou parc d'artillerie, où sont rangées, à demi cachées sous les herbes, quelques vieilles pièces, seules épaves des sacs de Chittore, et les anciens palais des sénéchaux et connétables du Meywar. Non loin de là s'élève une massive construction appelée le Nolakha Bindar ; c'est un donjon dans lequel étaient accumulés jadis les trésors des Ranas. A l'extrémité de ce bastion est un très-ancien temple jaïna, le Sengar Châori ; ses murs sont couverts d'élégantes sculptures, et le dôme, uni à l'extérieur, est à l'intérieur un des plus beaux types du genre jaïna (voy. page 223).

Le grand palais du Rana Khoumbhou, attribué à tort à ce prince, qui y a seulement ajouté quelques corps de bâtiments, occupe une vaste superficie. C'est un édifice simple, d'un goût excellent, et qui donne une fort bonne idée de l'architecture domestique des Rajpouts avant

l'invasion musulmane. Les murs, légèrement inclinés en arrière, ne sont ornés que de rosaces ou de bandes de créneaux simulés ; des balcons à colonnettes, des verandahs, des tourelles donnent à ce style un cachet d'originalité pure, qu'on retrouve fort peu dans d'autres monuments de l'Inde. En avant du palais s'étend une cour entourée de corps de garde ; une grande porte voûtée conduit de là sur une rue dallée, jadis une des principales artères de la cité.

A quelques pas de ce palais sont deux temples d'un style fort remarquable : le plus grand, dédié à Vridj, le dieu Noir, fut construit par le Rana Khoumbhou, vers 1450 ; et l'autre, en l'honneur de Chamnath, par sa femme, la fameuse Mîra Baï, célèbre par ses poésies. Ces deux temples furent édifiés, ainsi que l'attestent les inscriptions, avec les débris de temples d'une grande anti-



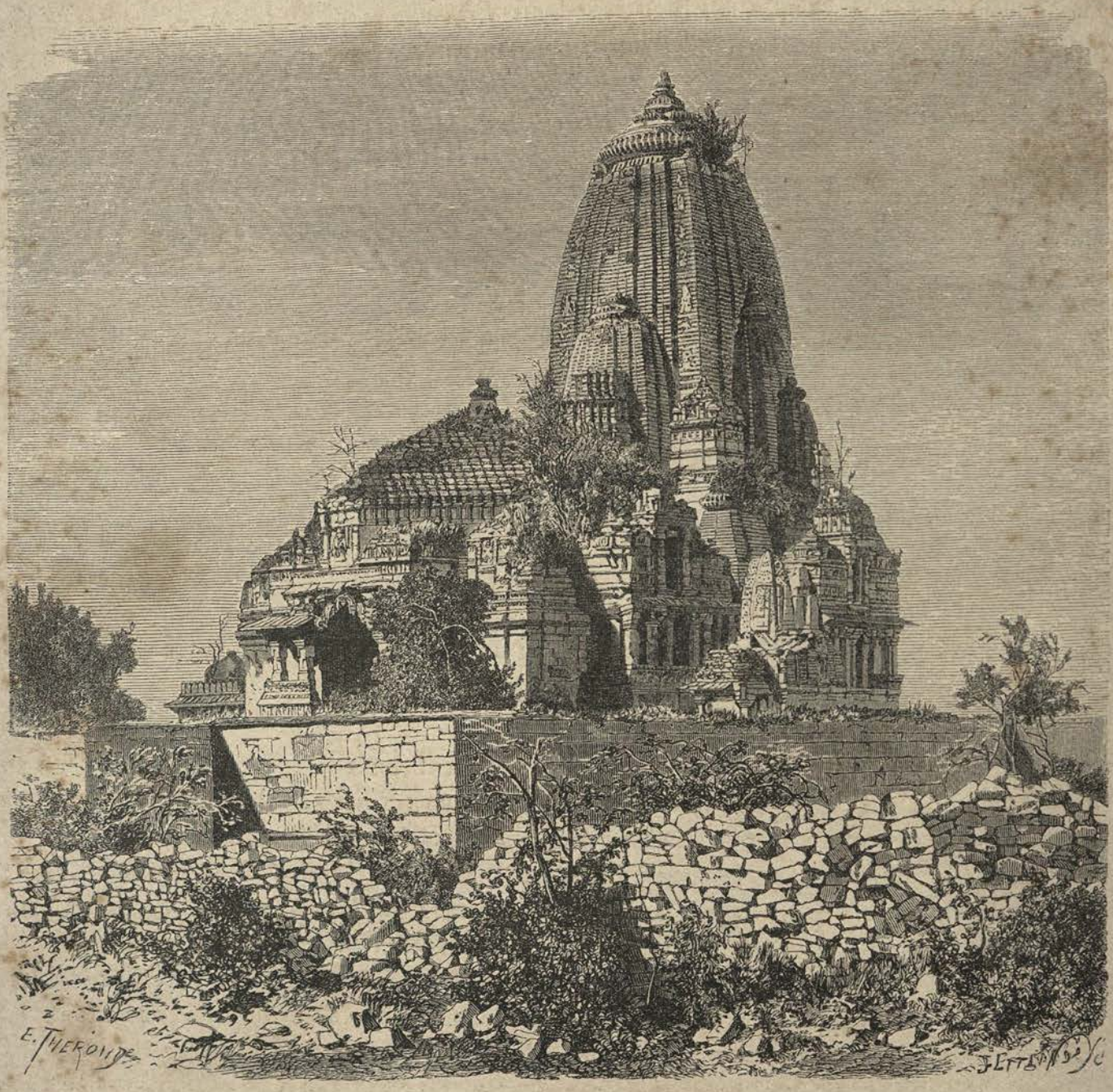
LE ZENANAH DU PALAIS DE KHOUMBHOU, A CHITTORE.

quité, provenant de Nagara, ville abandonnée, et dont les ruines se voient encore à dix kilomètres au nord de Chittore. Cette circonstance donne aux bas-reliefs et sculptures qui les ornent un très-grand intérêt.

Derrière ces temples sont deux réservoirs dont les parois sont revêtues d'énormes blocs de pierre polis, et qui ont environ quarante et un mètres de longueur, vingt de largeur et seize de profondeur. Ils furent creusés à l'occasion du mariage d'une princesse Sésoudia et remplis l'un d'huile, l'autre de beurre fondu, pour l'usage de la multitude réunie à cette occasion.

Au bout d'un de ces réservoirs, le Sourya Khound ou Source du Soleil, s'élève le plus célèbre monument de l'antique capitale, le Khîrat Khoumb ou Tour de la Victoire. Cette tour fut élevée par le Rana Khoumbhou en mémoire de la grande victoire qu'il remporta sur les armées alliées

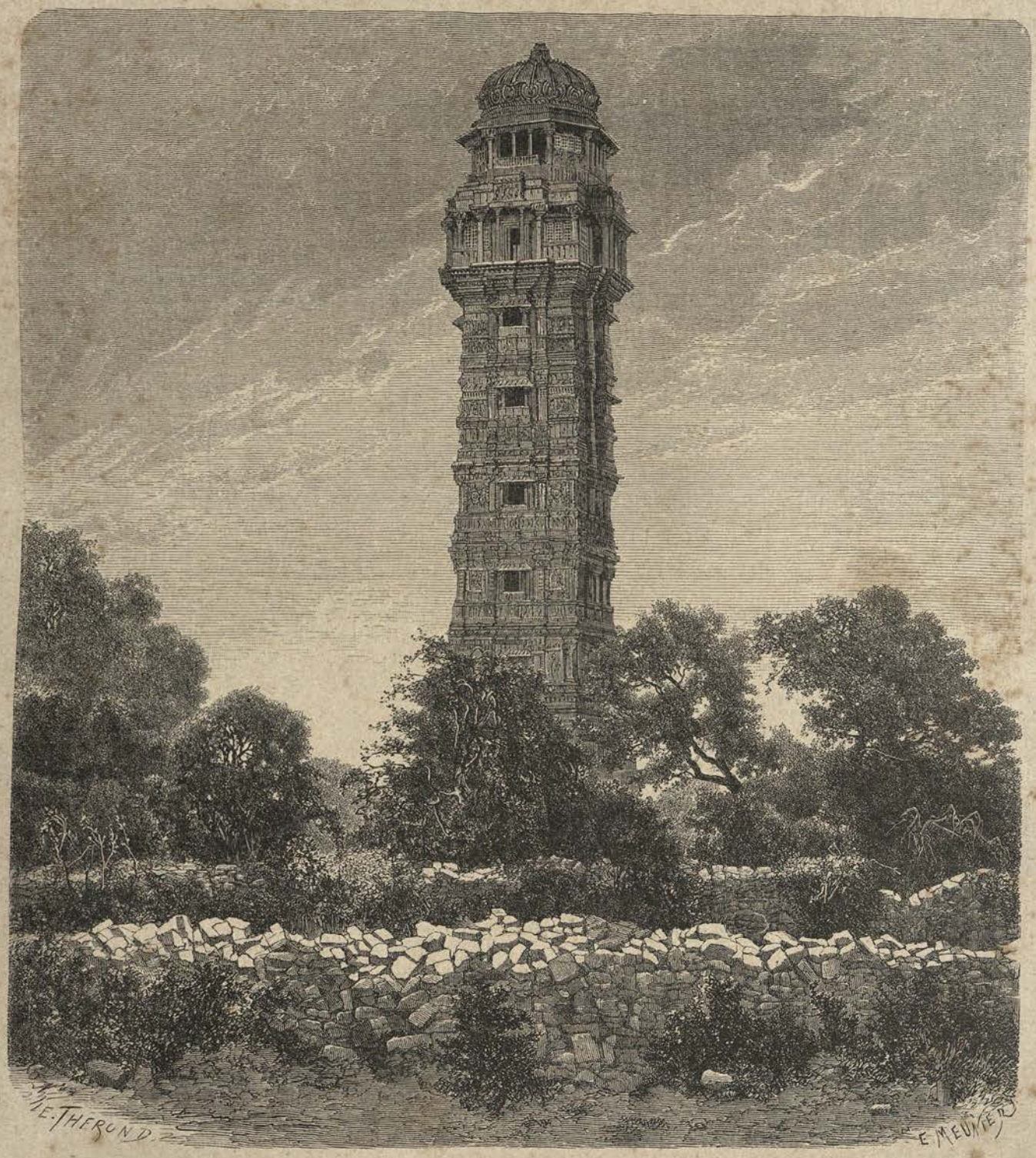
des sultans du Malwa et du Goujerate. Le seul édifice du même genre dans l'Inde qui lui soit comparable est la tour de la Victoire de Koutab, à Delhi, supérieure en hauteur, mais non en beauté. Celle de Chittore est une tour carrée de trente-sept mètres de hauteur ; la largeur de chaque face est de dix mètres à la base et de cinq mètres au-dessous de la coupole ; elle repose sur un piédestal de treize mètres de côté. Sa forme est loin d'être régulière de la base au sommet ; elle est divisée en neuf étages dont les fenêtres à colonnes, les corniches saillantes et les cordons



LE TEMPLE DE VRIDJ, A CHITTORE.

coupent l'uniformité des lignes et lui donnent une rare élégance. Des milliers de statues, d'ornements, en décorent l'intérieur et l'extérieur ; tous les dieux de l'Olympe hindou, sans exception, y sont représentés. Le neuvième étage est une lanterne, coiffée d'un dôme moderne, l'ancien ayant été renversé par la foudre. C'est dans cette chambre aérienne qu'étaient rangées les dalles de marbre retraçant la généalogie des Ranas et leurs principaux actes ; le vandalisme islamite n'en a épargné que quelques fragments, et ce sont précisément ceux qui nous donnent le nom du fondateur et la date de l'érection. L'un des versets s'exprime ainsi : « Que la gloire du roi

Khoumbhou dure aussi longtemps que le soleil réchauffera la terre de ses rayons ! Tant que les glaciers du nord resteront sur leur base et que l'Océan formera un collier autour du cou de la terre, la gloire de Khoumbhou se perpétuera ! Que le souvenir de son règne et la splendeur de son époque se transmettent éternellement ! Sept années s'étaient écoulées depuis 1500, lorsque



LE KHÎRAT KHOUMB OU TOUR DE LA VICTOIRE, A CHITTORE.

le Rana plaça cette aigrette sur le front de Chittore. Étincelante comme les premiers rayons du soleil, la tour s'élève semblable au fiancé de la terre... En l'année Samvat 1515, dans le mois de Mâgh, sur l'immuable Chittorkote, cette colonne de victoire fut terminée. Chittore, fière de cette tour incomparable, regarde avec dérision le paradis de Mérou ! A quoi pouvons-nous aussi

comparer Chittorkote elle-même, dont le sommet est arrosé de fontaines perpétuelles, couronnée d'un diadème éblouissant, possédant d'innombrables temples au Tout-Puissant, plantée d'arbres odoriférants, rendez-vous des abeilles, et parmi lesquels jouent les zéphyrs les plus doux ? Cette inébranlable forteresse a été faite par le très-grand Indra lui-même. »

La tour de Khoumbhou coûta, d'après les rapports du temps, quatre-vingt-dix lakhs de roupies, soit vingt-deux millions et demi de francs : un joli denier, si l'on calcule la valeur relative de l'argent à cette époque. Elle est construite en entier d'une pierre jaunâtre d'un grain très-fin, contenant beaucoup de quartz, et tellement dure que les contours des statuettes ne sont nullement émoussés. Ce monument, le seul du genre hindou qui subsiste aujourd'hui, a un très grand intérêt aussi au point de vue archéologique, car il sert à relier l'art antique hindou à l'école du moyen âge et explique la forme des minarets indo-musulmans.

Au pied de la tour est un temple dédié à Brâhm, le dieu invisible, et construit par Khoumbhou en l'honneur de son père Mokal, dont le buste trône seul dans le sanctuaire; des figuiers pîpals se sont implantés sur le dôme et l'ont presque entièrement ruiné. Auprès de là s'étend le Châr Bâgh ou cimetière royal, contenant les mausolées de tous les Ranas depuis le fondateur de la dynastie, Bappa (728), jusqu'à Oudey Sing, le dernier prince de Chittore (1597). Quelques-unes de ces tombes sont fort remarquables.

De là, un sentier escarpé, serpentant parmi les rocs et les broussailles, conduit à une fontaine sacrée, la Gao-moukh ou « Bouche de vache », qu'ombragent des arbres séculaires. On remarque une ouverture dans le roc qui donnait entrée à de vastes galeries souterraines, appelées par le peuple Rani-Bindar ou « Chambre des Reines ». C'est dans cette caverne que les femmes s'immolèrent lors du premier *saca* de Chittore ; depuis, l'entrée a été murée, et personne ne peut y pénétrer. De l'autre côté de ce ravin sont de nombreux palais, parmi lesquels le guide me fait remarquer celui de Bhimsi et de la célèbre Padmani; c'est un immense bâtiment d'un beau style, placé au bord d'un joli étang. Plus loin, à l'extrémité méridionale du plateau, est le palais de Chitrang Mori, le roi Pouar fondateur de Chittore, et par conséquent l'édifice le plus antique de la forteresse.

En remontant vers le nord, par le côté oriental de la montagne, on rencontre des palais, des temples, des étangs, qu'il serait trop long de décrire en détail. Le nombre, la masse imposante de ces monuments se dressant au milieu des ronces et des épines, donnent une idée de ce que devait être cette grande cité aux jours de sa splendeur ; on peut encore suivre les rues dallées, voir les marches de pierre formant le seuil des maisons, et reformer ainsi tout le plan intérieur de la ville. Les décombres, auxquels sont mêlées des statues et des colonnes, couvrent le sol de tout le plateau sur une épaisseur de plusieurs mètres. Presque au centre de la face orientale s'élève le Khowassim Sthamba, colonne de moindre hauteur que le Khîrat Khoumb, et entièrement pleine ; évidemment, c'est de ce monument jaïna, dédié à Adinath, le premier Tirthankar, et portant une inscription datée de 896, que les architectes de Khoumbhou se sont inspirés. Tout auprès est un temple d'une grande antiquité, attribué au roi Koukreswar (755). Enfin, à l'extrémité nord-ouest du plateau, il faut encore remarquer, parmi les nombreux palais, l'acropole des rois Moris et des premiers Ghêlotes, une petite citadelle complète. Dans cette énumération des monuments de Chittore, je n'ai fait que citer ceux qui, par leurs souvenirs historiques, nous offrent le plus d'intérêt ; décrire tous les autres serait un travail très-intéressant pour l'histoire architectonique des Rajpouts, mais qui prendrait trop d'espace et de temps ; à Chittore, il n'y a pas moins de trois cents édifices anciens, dans un presque parfait état de conservation.

On comprend l'impression que durent produire sur les Hindous les malheurs de cette ville infortunée, point de mire de l'Inde entière pendant les longues luttes d'indépendance, et aussi

dernier espoir des Rajpouts. Le souvenir en est resté gravé dans la mémoire de tous, et encore aujourd'hui le serment le plus solennel est celui qui rappelle les *sacas* de Chittore.

IV

17 *mars*. — Nous quittons Chittore ce matin au point du jour ; c'est vers le nord que nous dirigeons notre marche, vers Ajmîr, la grande cité des Aravalis. A 9 heures, nous atteignons le bourg de Gangahar, propriété de notre bon ami le Rao de Baidlah, ce qui nous engage à nous y arrêter. A une portée de fusil du village s'étend un petit bois sacré, composé d'arbres séculaires aux troncs gigantesques ; il nous offre un ombrage délicieux, et notre camp s'étale rapidement au bord d'une petite clairière tapissée d'un gazon vert et uni et traversée par un ruisseau murmurant. Pendant que je me promène dans le bois, admirant la beauté des arbres qui m'entourent et jouissant de ce spectacle de fraîcheur, si rare dans ces pays, mille oiseaux aux couleurs étincelantes voltigent à ma portée, des écureuils jouent devant moi et les singes m'examinent avec curiosité ; mon fusil n'effraye nullement ces hôtes paisibles, mais je n'ai garde de violer le calme et la sainteté du lieu.

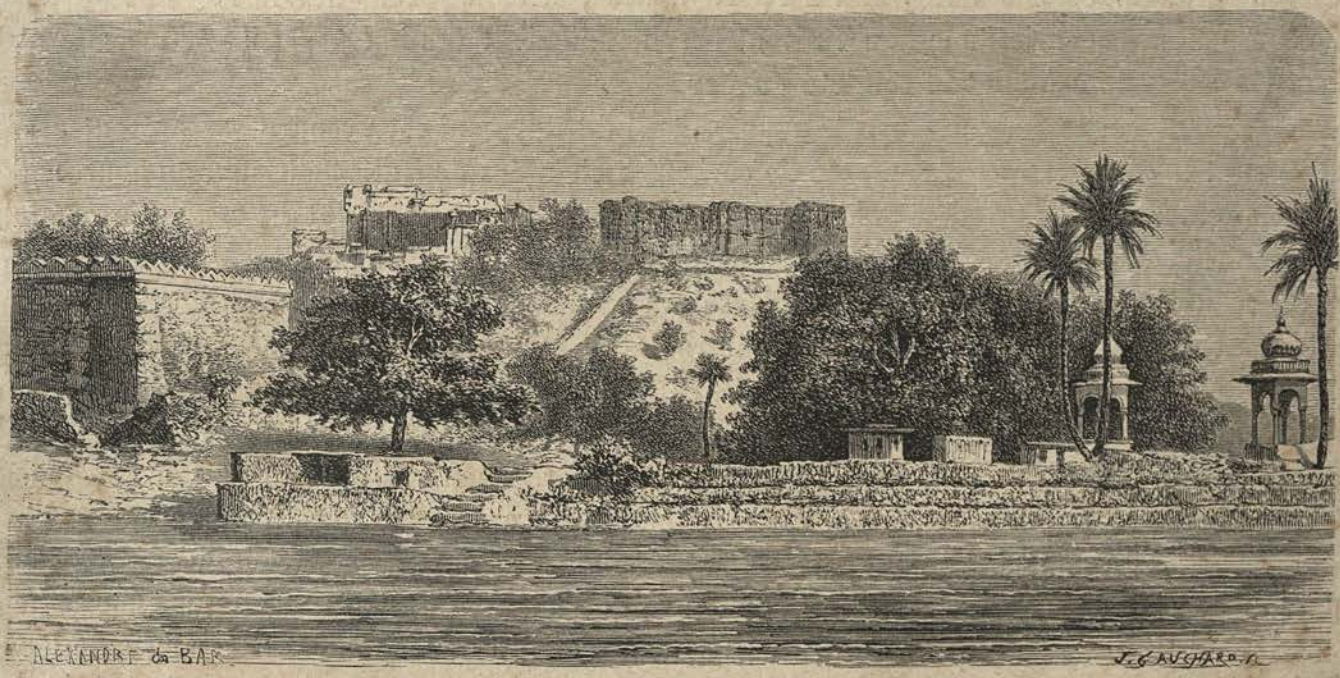
Regagnant ma tente, je trouve le représentant du Rao, qui est accouru me présenter ses respects et m'offrir le *rassâd* composé de corbeilles chargées de fruits délicieux, du beurre, du lait, des œufs, en même temps qu'il a déjà pris soin de mes hommes et bêtes. Il me conduit visiter le village, dont les saines maisonnettes couvrent une colline ; à la lisière du bois, au bord du ruisseau, s'élèvent les antiques mausolées des ancêtres de Bakt Sing. Sur une hauteur voisine, difficilement accessible, le Rajpout me montre le château baronial du Rao, dont les donjons ébranlés ne paraissent plus formidables ; ils suffisent cependant à abriter une cinquantaine de soldats, qui tiennent les Bhîls et les Jâts en respect. Les deux collines sont baignées par un grand *talao*, qui entretient la fertilité dans tout le pays. Des régiments de flammants font gravement l'exercice sur les bas-fonds ; à les voir droits, immobiles, avec leurs ailes roses et leur poitrail blanc, rangés en ligne parfaite, on les prendrait facilement pour des soldats en manœuvre ; ils se placent ainsi pour pêcher au passage les poissons que d'autres de leurs confrères effarouchent en frappant l'eau de leurs pattes. Je reviens dans la soirée avec le tassildar chasser sur le lac et nous abattons une grande quantité de canards, parmi lesquels quelques jolies variétés huppées que je n'avais pas encore rencontrées.

18 *mars*. — Une courte marche de vingt-quatre kilomètres nous conduit ce matin à Hamirgarh, où nous trouvons un bungalow un peu délabré, mais cependant préférable à nos tentes, car le temps est incertain. Hamirgarh, ville assez importante, est la capitale d'un des Omras ou grands vassaux du Meywar. Ce thakour, issu du sang royal des Sésoudias, porte le titre de Baba ou infant. Sa forteresse s'élève au sommet d'un rocher isolé et presque inaccessible, si ce n'est par un étroit sentier qui serpente au milieu des rochers et des jungles. Le baron m'ayant invité à venir visiter sa célèbre demeure, je m'y rendis à cheval, quoique peu rassuré tout le long du chemin, car ma monture patinait sur les dalles et menaçait à chaque instant de me lancer dans le précipice. Je ne trouvai rien de fort curieux dans le château lui-même, mais le coup d'œil que je découvris du haut des remparts me compensa largement. Vers l'est, une étroite vallée me séparait de la noble chaîne de Mandelgarh, dont les remparts bleuâtres barraient l'horizon ; près de nous, au centre de la vallée, se dressait le cénotaphe du Rana Ursi ; de l'autre côté, la ville se mirait dans un beau lac, et au loin se déroulaient les pics dentelés, amoncelés, toujours pittoresques d'une branche des Aravalis.

Le lac d'Hamirgarh perd en cette saison la moitié de son étendue et ses anses forment des

marais où, parmi les hautes tiges desséchées des lotus, vivent des oies énormes et aussi des crocodiles. A la saison des pluies, il sort quelquefois de son bassin et inonde le pays jusqu'à la montagne ; la ville est défendue contre ces accidents par un magnifique *bând* ou quai en pierre, planté d'arbres. La contrée paraît fertile, mais elle est peu cultivée ; les basses jungles en couvrent encore plus des sept dixièmes.

19 *mars*. — A quelque distance d'Hamirgarh, nous atteignons la rivière Banas, un des plus considérables cours d'eau qui arrosent le Meywar. Ses bords sont couverts de jungles épaisses et son lit, d'un kilomètre de large, est presque entièrement à sec ; les pluies en font un torrent impétueux qui interrompt toute communication entre les deux rives. Quelques milles plus loin, nous faisons un léger détour en dehors de notre route pour visiter Bhilwara. Cette ville, un des principaux entrepôts de commerce du Rajasthan, n'était au commencement de ce siècle qu'une ruine ; elle doit toute sa prospérité aux efforts de l'ambassadeur anglais Tod, qui résidait à la cour du Rana vers 1820. Dans une admirable position, au centre d'une



LE CHATEAU DE BANERA.

riche vallée, elle s'adosse coquettement à une chaîne isolée qui court parallèlement aux Aravalis. Ses bazars animés, populeux, bordés de jolies maisons, offrent un agréable coup d'œil ; plusieurs industries spéciales y prospèrent. Nous la traversons d'un bout à l'autre et visitons la grande pagode, gracieux édifice dont l'entrée est gardée par deux énormes éléphants de pierre, avec leurs mahouts. Non loin de là est un élégant petit palais, où loge le Rana pendant ses visites à ses fidèles sujets. Un mur d'enceinte entoure la ville et plusieurs grandes portes donnent sur la campagne ; près de l'une d'elles, est une monstrueuse idole du Holi, d'une inconvenance révoltante, qui dépare un peu l'impression produite par cette population active et laborieuse. A un kilomètre de la ville, nous passons à gué la Koutisouri Nadi et campons sur la rive opposée, près de la ville de Sanganîr. Les habitants se montrent bien disposés, mais le temps est menaçant, et vers le soir je donne ordre de lever le camp, pour gagner Banera, à dix-neuf kilomètres d'ici, où nous devons trouver un excellent bungalow.

20 *mars*. — La double marche que nous avons exécutée hier m'engage à donner un jour de repos à nos bêtes, car les routes sont tellement mauvaises dans ces parages que l'on risque

ENTREVUE DES VOYAGEURS ET DU RAJAH DE BANERA.

fort de perdre ses chameaux pour peu qu'on les surmène. Du reste, Banera mérite bien une visite. C'est une jolie ville, située au bord d'un lac pittoresque, et adossée à une colline que couronne le château des Rajahs, un des plus imposants édifices féodaux du Meywar ; entièrement construit en marbre blanc, comme le palais d'Oudeypour, il est d'un style simple et grandiose. Son maître est un des plus grands vassaux du Rana ; issu du sang des Sésoudias, il a le titre et les insignes de Rajah, qui furent accordés à ses ancêtres par les empereurs mogols en récompense de services signalés. Le revenu de ses États dépasse un lakh et demi de roupies et promet, dans cette époque de calme et de paix, de se décupler encore ; son territoire s'étend jusqu'au pied des Aravalis.

Le Rajah m'envoie son *kámdar* (ministre ou homme d'affaires) m'annoncer sa visite et il arrive lui-même peu de temps après à mon camp, accompagné d'une escorte de nobles. A quelques pas de ma tente, dressée près du bungalow, il descend de cheval et s'avance vers moi ; nous nous embrassons fraternellement selon l'antique usage et je lui fais les honneurs de mon palais de toile. Après un long entretien, je l'accompagne à mon tour à son château, où je passe une partie de la soirée. Le lendemain, nous allons ensemble chasser le sanglier, et cette seconde journée se termine par des nautchs et des divertissements. Je retrouve ici l'étiquette de la cour d'Oudeypour et aussi cette affabilité et ce noble maintien dont les seigneurs rajpouts ont le privilége et qu'ils devraient manifester un peu plus aux visiteurs européens ; car plusieurs de mes prédécesseurs se sont plaints de la froideur hautaine avec laquelle ils ont été reçus. En toute justice, je crois qu'il est fort rare de trouver les Rajpouts impolis et désobligeants, quand on est soi-même poli ; mais il est très-facile de les indisposer quand on n'est pas au courant de leurs mœurs et qu'on ne possède pas assez bien leur langue. Il me serait impossible de trouver à redire à l'hospitalité rajpoute ; il est vrai que j'étais puissamment recommandé, et là où beaucoup d'autres eussent trouvé de grandes difficultés à voyager, j'étais sûr d'être entouré de toutes mes aises. L'accueil empressé dont je fus l'objet dans tout le Meywar était sûrement dû à la protection du Rana ; l'influence du nom de ce prince est telle parmi les Hindous, que cette protection me suivit dans tous les États de l'Inde.

22 *mars*. — La marche d'aujourd'hui nous a fait traverser de grandes plaines d'un aspect désolant ; peu ou point d'arbres, de misérables villages et pas de culture apparente. Ces plaines changent, il est vrai, d'aspect au mois de juillet ; les pluies couvrent le sol de végétation et les récoltes de cette saison compensent largement la stérilité du reste de l'année ; des canaux d'irrigation donneraient à ce pays une richesse considérable.

Après vingt-deux kilomètres de marche sur ce terrain dur et coupé de crevasses, nous atteignons le bungalow de Dabla. Notre camp est obligé de se placer autour de la maison même, car il n'y a pas plus d'arbres ici que dans le Sahara. Les huttes du bourg sont groupées tristement autour d'un fort à demi ruiné très-pittoresque. Le Thakour qui y réside vient nous rendre visite ; c'est un Rahtore à l'air farouche, mais d'aussi piteuse mine que son pays et sa capitale ; son manteau est, comme les murs de son donjon, percé de trous. Dabla, ville de la frontière nord du Meywar, a cependant eu son rôle dans l'histoire de ces derniers siècles ; cerné par cinq mille Maharates, le grand-père du baron actuel se défendit si courageusement qu'il força les assaillants à se retirer. Son fortin reçut le nom de petit Bhurtpore, d'après la célèbre forteresse devant laquelle venait d'échouer lord Lake. Fier de son succès, le bouillant Rahtore pensa à se rendre indépendant et refusa de payer le tribut à son suzerain le Rajah de Banera ; mais le Rana intervint au nom de son vassal, et le pauvre Thakour fut obligé de rendre ses canons et d'abandonner la presque totalité de ses revenus. Aujourd'hui, son successeur n'est qu'un simple petit chef de village.

J'eus à écouter les doléances du brave baron, qui regrettait le bon temps où il lui était

permis de guerroyer à son aise et où les canons de son fort commandaient la route commerçante d'Ajmir; je le consolai de mon mieux en lui disant que les Européens le récompenseraient un jour de ce qu'il avait perdu, en donnant la richesse et la fertilité à son pays.

Dabla est la dernière ville appartenant au Rana; à quelques kilomètres de là coule la Kahri Nadi, qui sépare ses États de la province anglaise d'Ajmir.

V

23 *mars*. — La province d'Ajmir, dans laquelle nous entrons ce matin, est la seule partie du Rajpoutana que possèdent réellement les Anglais [1]. Elle ne leur appartient que depuis 1818; en possession des empereurs mogols dès le quinzième siècle, elle tomba au pouvoir des rois Maharates de Gwalior au moment du démembrement de l'Empire; lorsque les Anglais prirent la gestion des affaires du Padichah, ils la réclamèrent comme portion du fief impérial, et depuis ils en sont restés les maîtres.

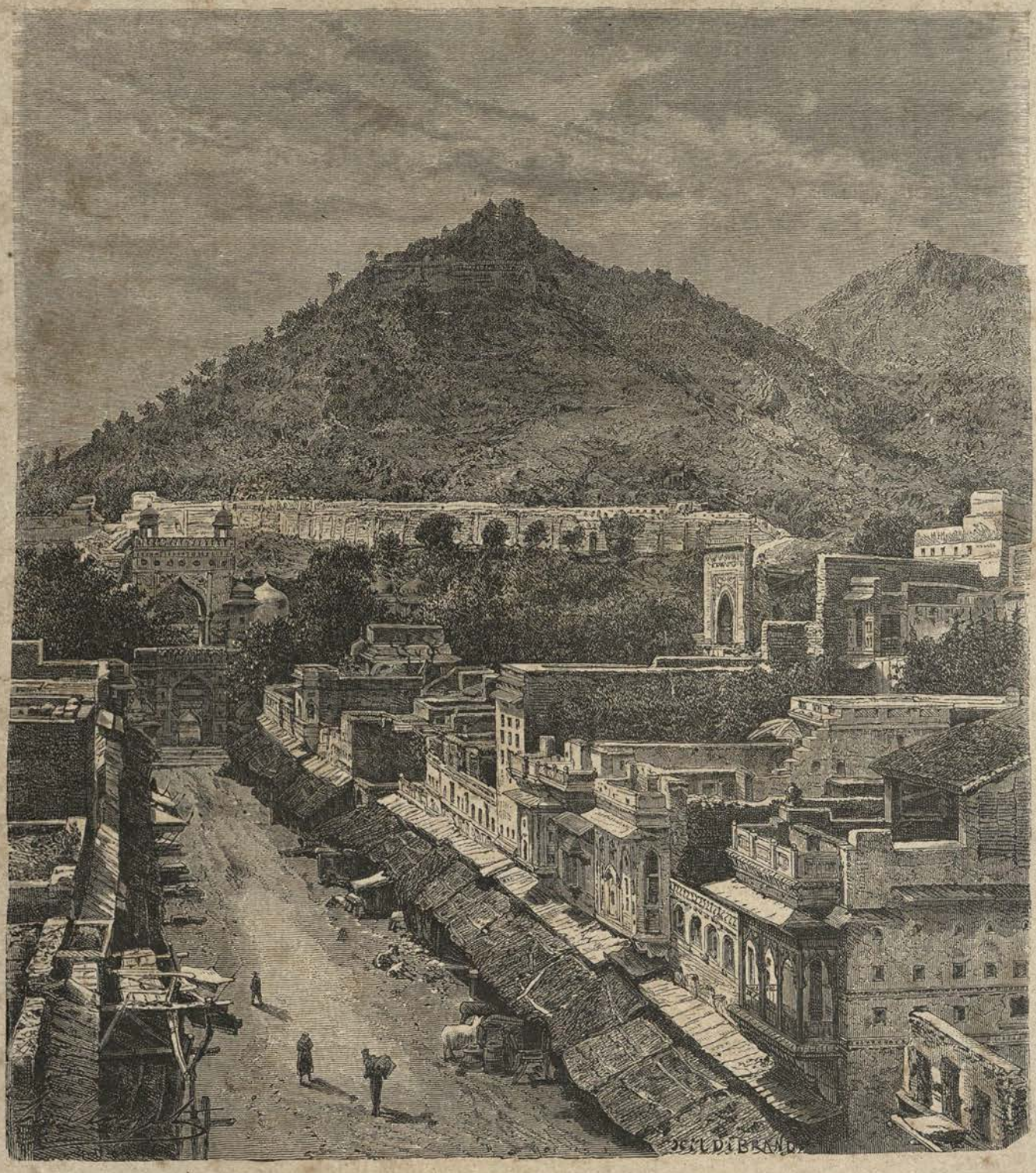
La première ville que nous rencontrons est Deorah, située à l'entrée de grandes plaines. Des troupeaux innombrables d'antilopes se montrent de tous côtés, et ces craintifs animaux se laissant facilement approcher par les chameaux, nous en abattons quelques-uns avant d'arriver au bungalow de Banaï. Cette ville est au centre d'une petite vallée entourée de collines de peu de hauteur, formées d'énormes blocs de granit d'un aspect grandiose. On entre dans la vallée par un étroit défilé que commande l'ancien château des Rajahs de Banaï, situé au sommet d'un roc inaccessible. Le Rajah de Banaï, descendant de l'antique dynastie Parihara de Mundore, se trouve être en même temps vassal du vice-roi des Indes et de la cour de Joudpore, position qui ne doit pas manquer que d'être parfois embarrassante. Autour d'un pittoresque lac sont rangés les cénotaphes des princes de cette famille. La ville est entièrement composée de huttes construites en boue et en bois, et entourée d'une haute muraille de terre mêlée de paille; elle est loin d'avoir l'aspect riant des bourgades du Meywar avec leurs murs de briques et leurs toits de tuiles. Les parois perpendiculaires de la montagne s'élèvent de l'autre côté des murs et d'énormes rochers paraissent menacer les maisons placées au-dessous. Un *pîr* ou saint musulman de l'antiquité avait établi sa demeure au sommet de ces précipices et son dourgah est aujourd'hui le but d'un pèlerinage. Nous sommes ici dans une province où les saints de l'Islam paraissent s'être donné rendez-vous, car sur chaque pic, sur chaque colline, s'élèvent un dourgah et sa masjid.

24 *mars*. — Nous atteignons ce matin Nusserabad, une des plus importantes stations militaires des Anglais dans le Rajpoutana. Les cantonnements sont horriblement tristes d'aspect; les insurgés, s'en étant emparés en 1857, brûlèrent toutes les habitations et transformèrent l'emplacement en un désert, déracinant les arbres, arrachant toutes les plantations. La ville indienne a partagé le sort du camp anglais et a perdu tout ce qu'elle pouvait avoir de pittoresque; ce n'est aujourd'hui qu'un grand bazar, renfermant cependant une population de plus vingt mille âmes. On a réparé autant que possible tous ces dégâts, mais les nouvelles routes qui sillonnent le camp sont bordées de vrais manches à balai, et tous les efforts pour établir de nouveaux jardins ont échoué; le sol, desséché par un soleil brûlant et privé de l'ombrage si nécessaire en ce pays, s'est durci et est devenu stérile. Si la station de Nusserabad est d'aspect triste, elle est loin de l'être en réalité; renfermant une garnison nombreuse et étant à

[1] L'importante province d'Ajmir est enclavée dans les royaumes de Meywar, Marwar, Jeypore et Kichengarh; elle a une longueur de 135 kilomètres, des Aravalis à la Banas, sur une largeur de 70, d'Ajmir à la Kahri Nadi.

peu de distance d'Ajmir, elle contient une société européenne assez nombreuse, qui fait tout son possible pour se divertir dans ce désert.

On ne voit, paraît-il, que fort rarement des étrangers à Nusserabad : aussi l'arrivée de notre caravane, traversant tout le camp et venant s'y installer sans façon, produit-elle une certaine



LE BAZAR DE KHODJAH SAYED, A AJMIR.

sensation. Pendant la journée, plusieurs éclaireurs viennent nous examiner de plus près et tournent autour du bungalow. Notre mine et notre costume, les hommes armés qui nous entourent, donnent lieu aux plus étranges conjectures ; on se demande tout de suite si nous sommes des espions russes. Enfin, le magistrat du camp, le capitaine Sh***, accompagné d'un

de ses amis, se dévoue et vient nous rendre visite; après quelques explications de part et d'autre, nous rions tous de la méprise, et le capitaine nous quitte, non sans nous avoir invités à dîner pour le lendemain.

Il nous fallut rester quelques jours pour répondre aux autres invitations qui nous furent faites, et j'eus, une fois de plus, la preuve qu'il est peu de pays où des voyageurs étrangers soient l'objet d'un accueil plus gracieux et plus désintéressé que dans les stations anglaises de l'Inde. Nous fîmes aussi, avec quelques officiers, une petite excursion de chasse dans les Aravalis, d'où nous rapportâmes un fort joli butin. Les plaines qui environnent le camp sont, comme je l'ai déjà dit, très-riches en gibier de toute sorte, et les ravins de la grande chaîne recèlent de nombreuses bêtes fauves. On comprend que la chasse soit un des principaux passe-temps des officiers, qui ont fort peu d'autres occupations; chaque année, ils organisent de véritables expéditions, dans lesquelles ils exterminent un nombre considérable de tigres, panthères, ours, etc. Ces expéditions sont le sujet des entretiens de toute l'année et ne manquent pas d'épisodes dramatiques pour intéresser l'auditeur. Il est fort rare, en effet, qu'une de ces chasses se passe sans accident grave; le tigre blessé et aux abois est un animal aussi dangereux et aussi audacieux qu'il est lâche et craintif lorsqu'il peut fuir. Je crois avoir déjà dit ailleurs qu'il est peu ordinaire que cet animal charge les chasseurs au premier feu, à moins toutefois qu'il n'ait déjà été tourmenté ou qu'il ne soit de la classe des *admikanévallas* ou mangeurs d'hommes.

Nous passâmes, en résumé, fort agréablement les cinq jours que nous pûmes consacrer à Nusserabad. Le 30 mars, nous nous mettons en marche pour Ajmir; une quinzaine de milles seulement nous en séparent. A peine au sortir de Nusserabad, la route s'engage dans les montagnes, et bientôt nous sommes au milieu des Aravalis. Le soleil se lève comme nous franchissons les premiers défilés et vient ajouter à la sublime beauté du paysage; de tous côtés se dressent des pics dentelés, déchiquetés, aux formes étranges, entre lesquels des falaises, encore plongées dans l'obscurité, forment d'insondables précipices. Les rayons lumineux, brisés par les pointes des rochers, entourent les sommets d'auréoles rosées; d'immenses cactus cierges, la seule végétation de ces ravins, se groupent en forêts fantastiques; sur les plateaux, quelques acacias flamboyants, aux grappes de fleurs rouge-feu, s'élèvent au-dessus des hauts fourrés de kâlam; des milliers de perdrix cachées parmi ces herbes saluent de leur chant strident le lever du soleil, et de temps à autre un paon s'enlève à notre approche et passe devant nous comme une gerbe d'émeraudes étincelantes. La fraîcheur du matin, le chant des oiseaux, la vue du paysage, nous font oublier toutes nos fatigues passées; tout le monde est gai, mes hommes plaisantent et rient; nous touchons au but; bientôt ils pourront rejoindre leurs foyers. Au détour d'une rampe, nous apercevons Ajmir et son célèbre fort de Teraghur; c'est un coup d'œil superbe: les maisons blanches de la ville sont encadrées d'une épaisse ligne de verdure semblable à une oasis, au centre de ce désert de rochers et de pics amoncelés. Une vallée nous en sépare encore, et nous mettons deux bonnes heures à la franchir, avec un soleil ardent dans le dos; elle nous paraît moins pittoresque que tout à l'heure. En approchant de la ville, on se croirait aux environs de Grasse ou de Nice; la campagne est couverte de fleurs: rosiers, verveines, etc., forment de vastes champs, dont le principal rapport sont les *utter*, ces fameuses essences de l'Orient.

A neuf heures, nous passons sous un des antiques portails d'Ajmir, et notre caravane s'engage dans d'étroits et pittoresques bazars, dont le premier aspect rappelle beaucoup le Caire. Notre principale préoccupation est de trouver un logement: ici point de Rana pour nous donner un palais, ni même un bungalow, car les voyageurs sont si rares que la ville n'en possède pas. Munis de lettres pour le gouverneur de la province, le major Davidson, nous pouvions, à la rigueur, aller réclamer son hospitalité; mais on comprendra qu'il est assez désagréable d'arriver inattendu chez quelqu'un quand on traîne après soi une cinquantaine d'hommes. Je me souvins

alors que le major Nixon m'avait conseillé, si je me trouvais dans l'embarras, de m'adresser à un banquier jaïn, le Sêth Pertab Mall, en me présentant à lui de sa part. Je demande au premier passant venu de m'indiquer la demeure du Sêth et, traversant plusieurs grandes et belles rues, d'une propreté admirable, nous arrivons chez le banquier. Ses domestiques nous reçoivent gracieusement, et bientôt je suis en présence du Sêth, homme d'une quarantaine d'années, à la figure des plus sympathiques. A peine lui ai-je expliqué l'objet de ma visite, que, sans me laisser m'excuser de venir ainsi le déranger, il donne immédiatement des ordres pour qu'une de ses maisons soit mise à notre disposition ; puis, avec beaucoup de bonhomie, il nous prie de ne pas le remercier, nous assurant qu'il est encore notre obligé pour l'honneur que nous lui faisons et nous presse de nous retirer pour aller nous reposer de notre longue route. Une demi-heure après, nous sommes installés dans une ravissante petite maison indienne, loin des bazars, dans les faubourgs de la ville; des domestiques envoyés par le Sêth mettent rapidement tout en ordre pour nous recevoir, plaçant des tentures, étalant des tapis, des divans. Autour de notre habitation s'étend un vaste verger planté d'orangers, de grenadiers, de citronniers, de tous les arbres odoriférants de ces régions favorisées ; un canal alimenté d'une eau courante serpente sous ces ombrages, y entretenant une délicieuse fraîcheur. Et tout cela, a dit Pertab Mall, nous appartient pour tout le temps qu'il nous plaira d'en jouir. Qu'on accuse encore les Hindous de ne pas comprendre l'hospitalité ! C'est bon pour le rachitique et orgueilleux Babou des bords du Gange ou pour le superstitieux Dekkani, qui vous laisseraient mourir plutôt que de vous recevoir à leur foyer, mais non pour l'habitant du noble Rajasthan, qu'il soit Rajpout, marchand ou paysan.

Mon premier acte à Ajmir est de congédier l'escorte que m'avait donnée le Rana et de faire part à ce prince de la manière dont j'ai été reçu le long de ma route, ensuite d'informer le major Davidson de mon arrivée. Ce dernier s'empressa de nous envoyer une de ses voitures et se mit entièrement à ma disposition pour faciliter mes recherches dans la ville et ses environs. Il est presque inutile de dire que je trouvai aussi chez lui cette affabilité et cette gracieuse protection dont les hauts employés anglais m'avaient déjà donné tant de preuves. Durant notre séjour à Ajmir, il ne négligea rien pour qu'il nous fût impossible de ne pas emporter de lui un bon et durable souvenir.

VI

Ajmir[1] s'élève dans une ravissante vallée ; d'un côté, la ville s'étend sur le bord d'un magnifique lac, l'Ana Sagar, d'un pourtour de plus de douze kilomètres ; de l'autre, elle s'appuie sur les contre-forts d'une haute montagne, que surmonte la forteresse de Teraghur. La beauté de son site, l'excellence de son climat en firent de bonne heure le séjour favori des empereurs mogols et la vallée se remplit de leurs palais et de leurs jardins. Un des plus beaux est le Daolat Bâgh ou jardin de la Splendeur, qui, construit au seizième siècle par l'empereur Jehanghir, sert aujourd'hui de résidence au gouverneur anglais. D'élégants pavillons de marbre s'élèvent sur la rive même du lac et dominent l'incomparable panorama de la ville et des montagnes qui se reflètent dans ce miroir de cristal. Le jardin lui-même est vaste et planté d'arbres séculaires ; c'est sous ses

[1] Ajmir est une ville d'une grande antiquité ; elle fut fondée, dans les premiers siècles de notre ère, par le Tchohan Aja Pal, que les légendes désignent comme un berger, qui, après avoir construit la célèbre forteresse qui domine la ville, s'empara peu à peu des pays voisins et devint un monarque puissant. De là le nom de la ville que les uns appellent Aja-Mir, la montagne du berger, ou Aji-Mir, la montagne invincible. Vers 685, nous trouvons un de ses descendants, Doula Rae, sur le trône d'Ajmir; lors de la première incursion musulmane, il fut tué et la citadelle prise, mais son frère Manika Rae chassa les envahisseurs. En 1191, le sultan Chahab Oudin s'empara de nouveau d'Ajmir, et, en 1559, Akber réunit la province à l'empire ; j'ai déjà dit quel fut son sort depuis.

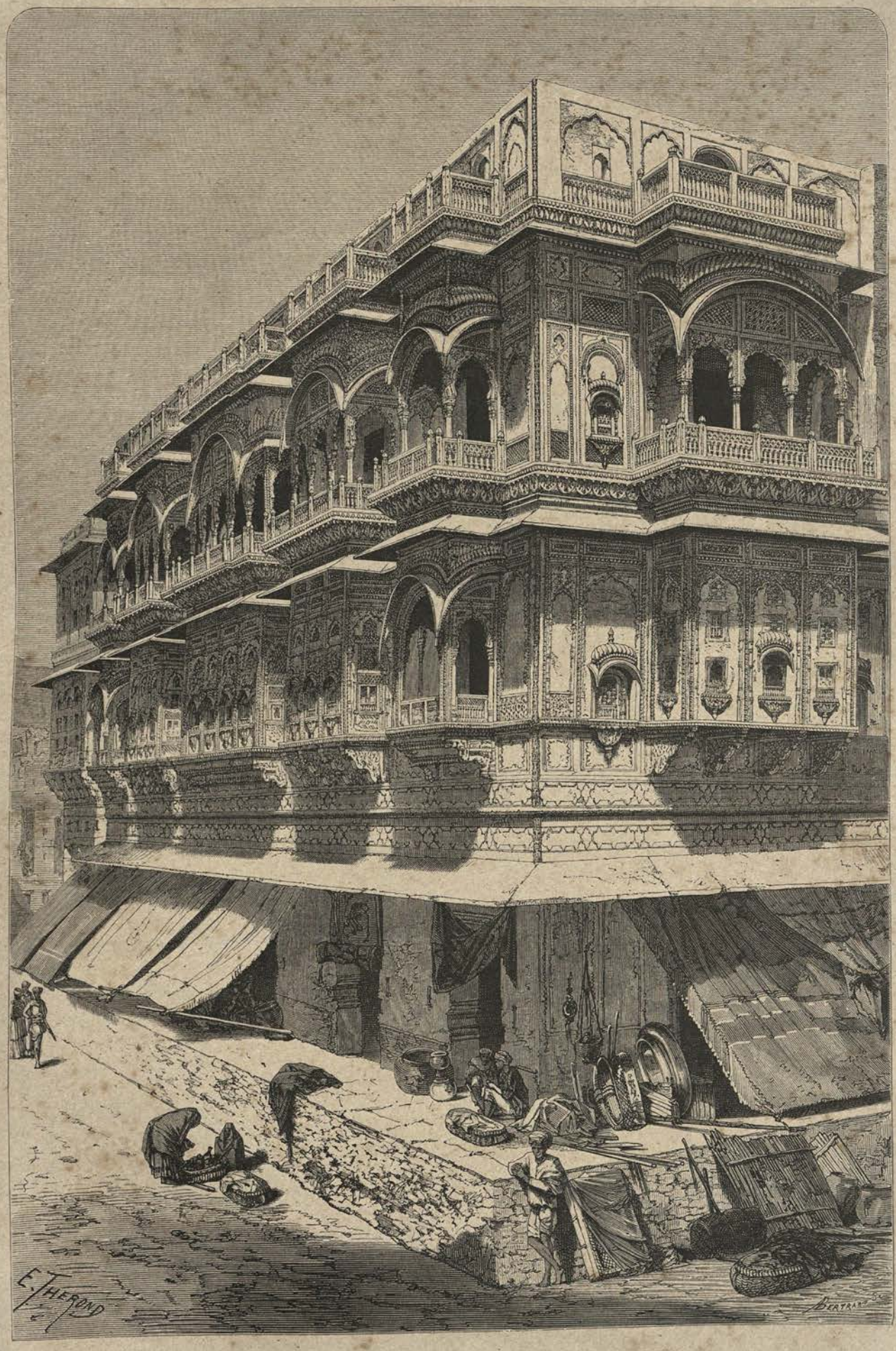
ombrages que l'impérieux Jehanghir reçut l'humble ambassadeur du roi Jacques Ier d'Angleterre.

Le lac est, comme tous ceux de cette partie de l'Inde, formé par l'endiguement d'une rivière ; son immense digue fut faite, au onzième siècle, par le roi Ana Devâ. Ce n'est pas du reste le seul que possède Ajmir; elle en a encore deux autres de plus petite dimension: l'un d'eux, fait au neuvième siècle par le roi Visala Deva, appelé Bisila Tal, est situé à l'est de la ville ; il contient une petite île couverte de ruines et baigne le pied d'une haute muraille de rochers, au sommet desquels est le célèbre ermitage de Khodjah Koutab.

La ville est entourée d'un cordon de murailles, élevées par l'empereur Jehanghir, qui longent d'un côté la crête des montagnes voisines et se rattachent à la citadelle de Teraghur. Huit grandes portes d'un beau style donnent accès dans l'intérieur. Un château fort défend la cité du côté de la plaine ; il renferme un vaste palais et des corps de logis pour la garnison, mais la disposition peu commode de ces édifices montre qu'ils n'étaient destinés à être occupés qu'en cas de nécessité, et alors que les périls d'un siége rendaient inhabitables les élégants pavillons de l'Ana Sagar. Ce château n'a de remarquable qu'une fort belle porte en ogive, garnie de tourelles et de kiosques, qui donne sur une des grandes rues.

Ajmir est après Jeypore la ville du Rajpoutana qui possède les plus beaux bazars, et elle les doit en partie aux Anglais. Ce sont de grandes et belles voies, bien percées, larges et bordées de trottoirs. Les maisons ont au rez-de-chaussée des boutiques d'une forme régulière et leurs façades soigneusement entretenues sont ornées de balcons et de verandahs. Celles des riches sont construites en marbre blanc et quelques-unes sont d'une beauté inouïe. Je citerai, entre autres, le palais des Sêths, appartenant à quelques banquiers de la caste Jaïna, merveilleux édifice, qui, quoique tout moderne, peut se ranger à côté des plus belles productions de l'art rajpout. Des balcons, des colonnes, des corniches sculptées couvrent les façades ; tous les détails sont exécutés avec un soin et un goût admirables. Mais ce palais n'est pas le seul; Ajmir est le Francfort du Rajasthan et ses nombreux Rothschilds ont rivalisé pour l'enrichir de superbes monuments. Toutes les maisons sont en général bien bâties, et peu de villes ont un aspect plus coquet que celle-ci, avec ses innombrables terrasses et ses murailles de marbre ou de stuc brillant.

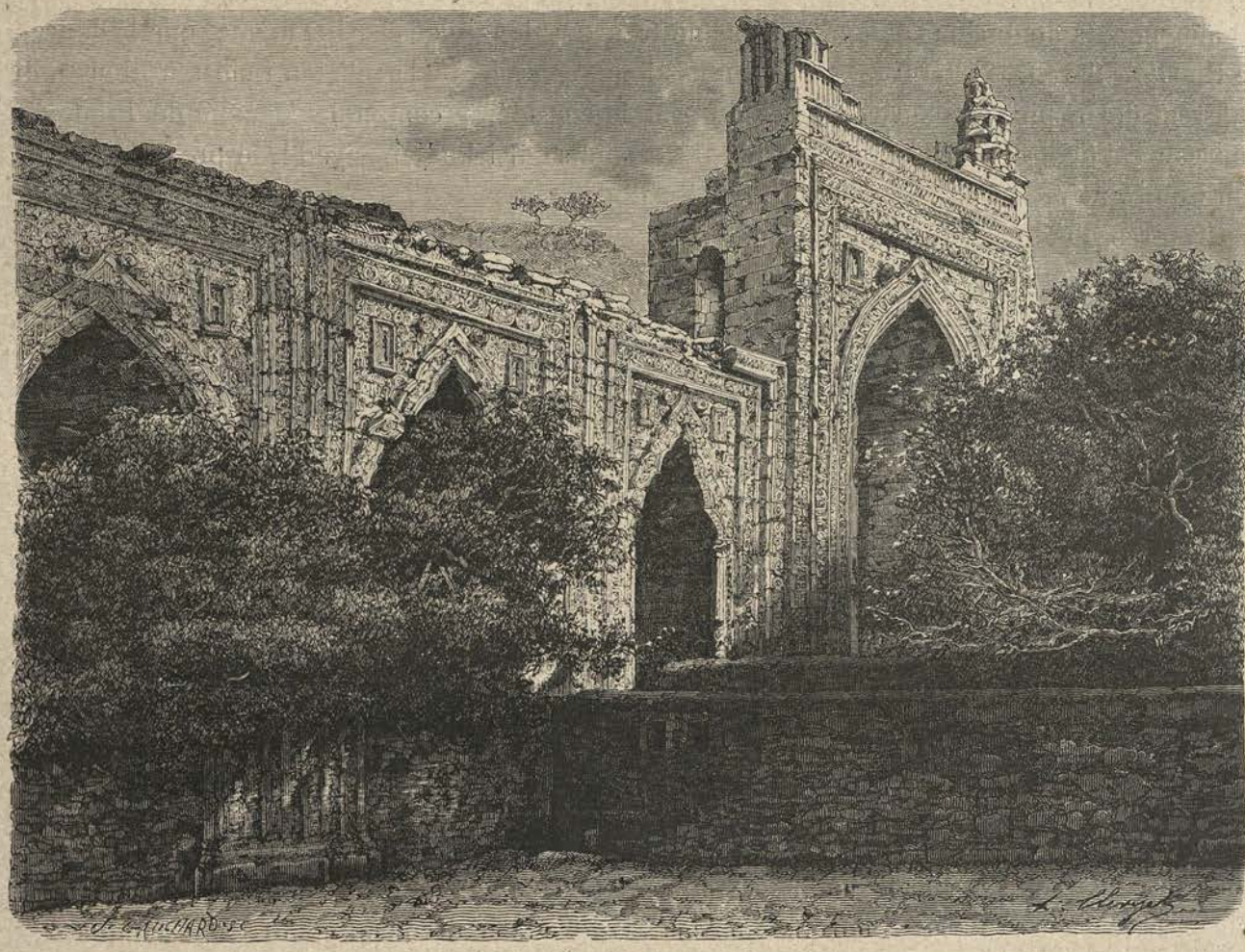
A côté de ces grands boulevards, œuvre des Anglais, règne un enchevêtrement pittoresque de bazars étroits, tortueux, dans lesquels va et vient une foule bruyante. Là est pour l'artiste le vrai Ajmir, et nulle ville de l'Orient, le Caire lui-même, ne peut lui offrir un coup d'œil plus original. Toutes les races de l'Inde se coudoient dans ces rues de deux mètres de large, où se tient le principal marché d'un pays de la grandeur de la France, et les industries les plus diverses s'étalent sous les sombres arches de pierre de ses boutiques. Rien n'est plus intéressant qu'une promenade à travers ces bazars ; durant mon séjour, je consacrais mes matinées à errer seul et à pied au milieu de cette foule bienveillante, et, chaque jour, j'avais quelque chose de curieux à voir : je m'arrêtais devant les boutiques et causais avec ces braves gens, toujours polis et empressés. Perché sur son établi, auquel on gravit au moyen d'une échelle, le bijoutier, un brahmane, le torse nu et ceint du cordon sacré, est occupé à ciseler de ravissants bijoux qui feraient le bonheur de nos Parisiennes ; son nez supporte une énorme paire de lunettes, qui sont indispensables à la dignité d'un maître orfévre ; autour de lui, ses ouvriers, sans doute ses fils, modèlent ou forgent les métaux précieux. A peine lui ai-je adressé la parole, le bonhomme, fier de ma visite, laisse tomber ses lunettes, vient me saluer et étale devant moi ses richesses, qu'il sort d'un coffret de fer; il m'explique complaisamment les moindres détails de leur fabrication et me laisse choisir quelque bagatelle sans m'ennuyer d'offres trop pressantes. A côté est le fabricant de bracelets; accroupi devant un feu, il fait fondre sa laque rouge ou verte, puis l'étale sur un moule conique ; avec une lame tranchante, il divise la masse en cercles étroits et, la refroidissant subitement, me produit une vingtaine d'anneaux légers. C'est généralement un Baniah du



LE PALAIS DES SÈTHS, A AJMIR.

Marwar ou un Musulman; sa femme l'aide dans la fabrication ou bien essaye les bracelets aux clientes; il n'est pas de jeune fille ou femme mariée, de n'importe quel rang ou caste, qui ne porte plusieurs de ces bracelets, quelquefois en assez grand nombre pour couvrir tout l'avant-bras, et, comme ils sont aussi fragiles que bon marché, il s'en fait un grand commerce.

Suivant la ligne d'échoppes, je passe en revue les luthiers, qui fabriquent les grandes guitares, les violes et les tam-tams; les chaudronniers, accroupis au milieu de montagnes de vases de cuivre de toutes les dimensions, depuis le lota d'ablutions jusqu'à l'amphore d'un mètre de diamètre. Quelquefois une rue entière n'est habitée que par des cordonniers, ou des teinturiers, ou des potiers, qui, sans paraître se douter de la concurrence, étalent côte à côte leurs produits.



FAÇADE DE L'ARAÏ-DÎN-KA-JHOPRA, A AJMIR.

Les bazars de la draperie et des étoffes de tous genres sont les plus aristocratiques; les boutiques sont éclairées et propres; le marchand, accroupi sur des coussins d'une blancheur éclatante, attend gravement la pratique, tandis que son commis griffonne des chiffres, du matin au soir, sur un interminable rouleau de papier. Au milieu de tout ce monde qui se presse gaiement dans ces rues, vont et viennent mille marchands ambulants, dont les cris rappellent ceux de nos revendeurs parisiens; ils vous offrent d'appétissantes boules de lait et de sucre, des légumes, du bétel, et contribuent le plus possible à empêcher la circulation et à augmenter le vacarme.

Les femmes sont peu timides et ne se cachent pas, comme dans d'autres villes, à la vue des Européens; elles sont du reste très-jolies et paraissent jouir d'une grande liberté. Les Musul-

manes se reconnaissent à leurs pantalons collants, peu décents et qui me paraissent une mode bizarre chez un peuple aussi jaloux; les Hindoues portent le *kangra*, élégant jupon court, et le *sarri* en écharpe, ce qui constitue un costume des plus gracieux.

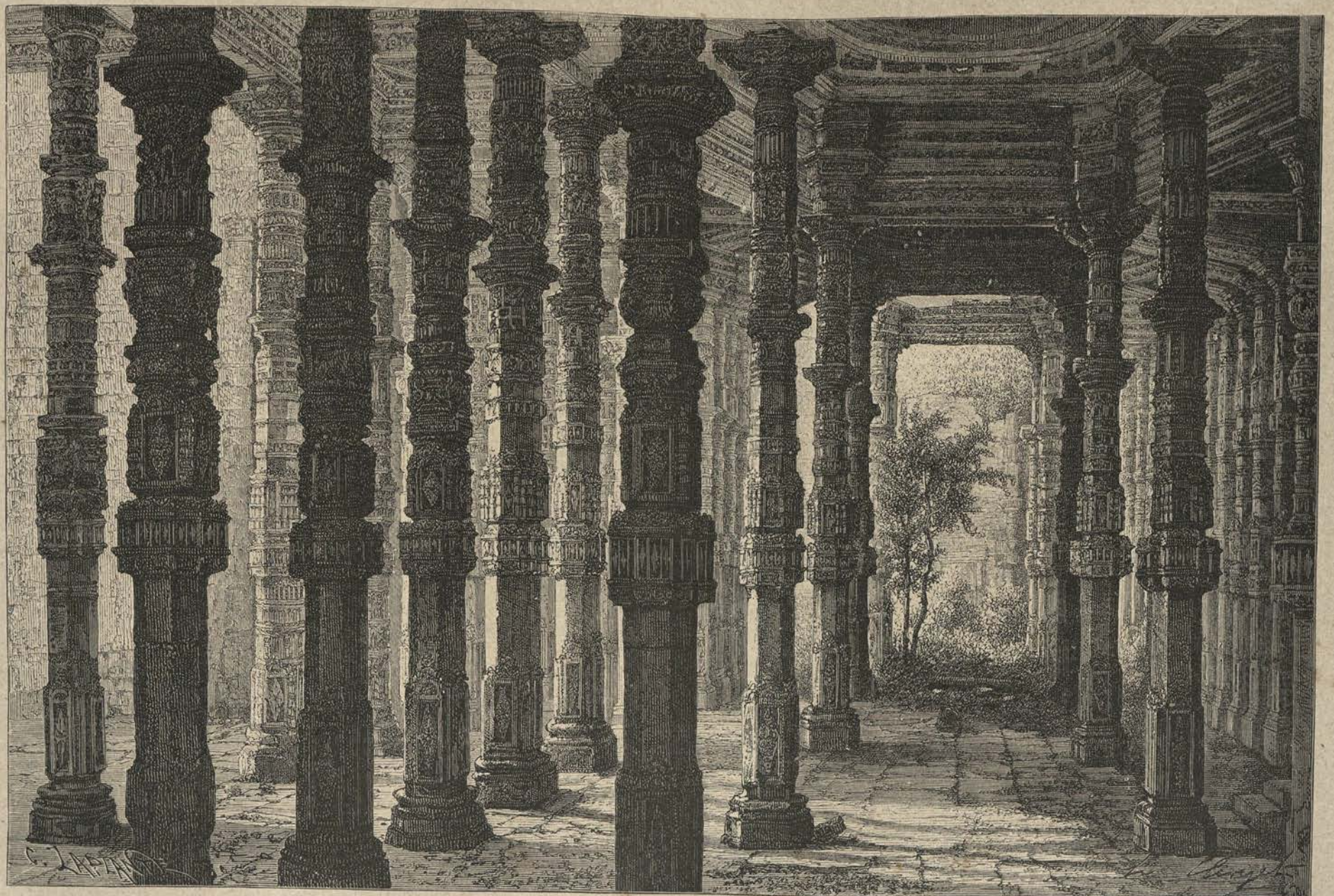
VII

Depuis longtemps aux mains des Musulmans, Ajmir ne renferme plus dans son enceinte aucun souvenir de ses premiers maîtres, qui, si nous en croyons la tradition, en avaient fait une ville merveilleuse; le seul débris qui nous permette de juger de la splendeur de cette époque est l'Araï-Dïn-ka-Jhopra, qui se trouve au pied du Teraghur et dont je parlerai tout à l'heure. En fait de monuments de quelque antiquité, nous ne trouvons donc, dans la ville même, que le dourgah de Khodjah Sayed. C'est, en revanche, un des lieux consacrés à la religion indo-musulmane qui jouissent de la plus grande célébrité; on peut le considérer comme la Mecque de l'Inde. Le dourgah contient en effet le mausolée du très-grand saint Khodjah Sayed [1], le premier missionnaire qui vint prêcher le Koran aux infidèles d'Ajmir.

L'entrée du dourgah est à l'extrémité d'un long bazar qui traverse toute la ville; plusieurs portes monumentales, des dômes de marbre, des frontons de mosquées apparaissent au-dessus de l'enceinte extérieure et se détachent sur la masse grise de la montagne, qui s'élève en pyramide. J'arrivai pour visiter le dourgah avec une recommandation du gouverneur, mais celui-ci m'avait prévenu que je devais m'attendre à être reçu fort peu poliment, car en général les Européens ne peuvent pénétrer à l'intérieur. A la première porte, je fus arrêté par un groupe d'hommes, à l'allure sombre et fanatique, qui m'avertirent durement que je ne pouvais passer outre sans retirer mes souliers. Décidé à voir tout, je m'empressai d'obéir à leur ordre et, ne gardant que mes bas, je suivis un des mollahs, qui se proposa comme guide. Nous entrâmes dans une grande cour, dallée en marbre blanc et entretenue avec tant de soin que les reflets du soleil se jouaient à sa surface comme sur une nappe d'eau. Tout autour se pressent des mosquées, des tombes d'une blancheur éclatante, et enfin, au centre, entouré d'un beau groupe d'arbres, s'élève le mausolée, aussi éblouissant que tout ce qui l'entoure. Ces quelques arbres disséminés parmi ces murs de marbre jetaient une ombre douce et lumineuse et faisaient de cette cour, au lieu d'un entassement écrasant de monuments, un paradis gai et frais. Le calme le plus profond y régnait; seuls quelques vieux mollahs prosternés sur la pierre bourdonnaient d'incessantes litanies. Je m'assis moi-même sous un arbre, et mon guide m'y laissa me reposer dans une douce rêverie; j'ai vu peu d'endroits plus charmants que cette cour du dourgah. Quand je parlai au guide d'introduire mon appareil photographique dans l'enceinte sacrée, il fut très-ému, refusa d'abord énergiquement, et enfin me permit de me placer sur le bord du profond ravin qui sépare le dourgah de la montagne; je crois même qu'il fut grondé pour cela par le grand prêtre, mais les photographes sont impitoyables et je gardai mon cliché. Il ne me fut pas permis d'approcher de la tombe du saint, mais de loin je pus voir une châsse d'argent massif, placée sous un dais en drap d'or; c'est là que sont enfermées ces précieuses reliques, que tant de milliers de pèlerins viennent adorer chaque année.

Il se tient dans le dourgah une grande fête appelée Ursi-Kadir-Valla, à laquelle assistent

[1] Né en 527 de l'hégire, dans le Sidjistan, Khodjah Sayed arriva à Ajmir avec le conquérant Koutab, et, ayant épousé la fille de l'hérétique Houssain Machadi, y resta jusqu'à sa mort; il avait atteint l'âge vénérable de cent huit ans. Sa vie ne fut qu'une longue suite d'actes de piété et de miracles, qui constituent la base de mille légendes plus ou moins fabuleuses. Après sa mort, les monarques de l'Inde entassèrent toutes les merveilles de l'art hindou autour de sa tombe, que l'empereur Jehanghir fit recouvrir, en 1610, d'un splendide mausolée.



INTÉRIEUR DE L'ARAÏ-DÎN-KA-JHOPRA, A AJMIR.

parfois un demi-million de fidèles, venus de tous les pays de l'Asie. Chacun d'eux vient demander à Khodjah Sayed une grâce et revient l'année suivante ou renouveler sa demande ou accrocher son ex-voto en remercîment. Quelques pèlerins mieux avisés demandent directement au saint des secours d'argent, et comme le digne vieillard a la faculté de vivre et d'agir dans sa tombe, il leur remet des billets à ordre, signés de sa main, sur les premières maisons de banque de l'Inde; la vénération pour le saint est telle qu'il ne s'est jamais vu qu'un banquier indien protestât la signature du Sayed ou s'avisât d'y voir une fraude.

Du dourgah de Khodjah Sayed, nous nous rendons à la mosquée de l'Araï-Dïn-ka-Jhopra, dont les ruines s'élèvent pittoresquement au milieu d'un petit bois, dans un des ravins qui descendent du sommet du Teraghur et à peu de distance des murailles de la ville. Cette célèbre mosquée est un des monuments les plus remarquables que l'Inde possède, tant par sa magnificence que par son importance archéologique. En effet, elle est à la fois l'un des premiers édifices érigés par les Musulmans et l'un des plus beaux exemples de l'architecture Jaïna des premiers siècles. Cette bizarre juxtaposition de deux genres si dissemblables s'explique facilement. Lorsque les Mahométans envahirent les royaumes hindous, leurs hordes sauvages ne songèrent qu'à piller et à détruire, sans se préoccuper de ce qui remplacerait les magnificences qu'ils faisaient disparaître. Devenus maîtres du pays et voulant s'y établir définitivement, les premiers empereurs s'empressèrent d'élever des temples au vrai Dieu et, manquant d'architectes, ne trouvèrent rien de mieux que de confier ces travaux à des Hindous. Les superbes palais des anciens rois et les temples merveilleux des idolâtres leur fournirent une inépuisable carrière de matériaux tout préparés. Il leur suffit de faire disparaître les idoles, d'ajouter quelques détails caractéristiques et de donner le cachet particulier à la mosquée, en y ajoutant une façade à arceaux pointus [1]. On peut dire que telle fut l'origine de ce style grandiose, auquel quelques-uns ont donné le nom d'indo-sarrasin et qui a décoré l'Inde de ses plus étonnantes merveilles.

L'Araï-Dïn-ka-Jhopra, ou l'OEuvre de Deux Jours et Demi [2], est placée au sommet d'une haute terrasse, à laquelle conduisaient de grands escaliers de pierre aujourd'hui disparus et remplacés par un perron fait avec des linteaux sculptés et des fûts de colonnes. Le premier aspect de ces ruines est très-pittoresque; des arbres touffus environnent la base de la terrasse et ne laissent voir du dehors que le couronnement sculpté de la mosquée. Une porte élégante, d'un joli style jaïna adapté à l'islamisme, c'est-à-dire présentant, au milieu des fleurs et des sujets ordinaires, des caractères et des symboles arabes, donne accès dans une grande cour carrée, dont les dalles sont en grande partie détruites. La mosquée occupe le côté de la cour opposé à cette porte, mais la façade est presque entièrement cachée par un rideau de grands arbres et un petit mur moderne qui nuisent beaucoup à l'effet. Sur les trois autres côtés s'étendent de longs cloîtres, surmontés de pavillons, d'une construction massive et d'un style sévère. Ces bâtiments qui contenaient de vastes appartements, devaient se rattacher à la façade méridionale du palais des empereurs Ghorians, dont on voit encore de nombreuses ruines. Ce n'est qu'en entrant dans le petit enclos que l'on aperçoit, à travers le feuillage touffu des arbres, l'ensemble de la mosquée. Au centre de la façade s'élève une porte majestueuse, d'une grande hauteur et percée en ogive; de chaque côté s'étend une rangée d'arceaux d'un style un peu différent et d'une bien moindre élévation. Les arches, en comptant la porte principale, sont au nombre de sept, et chacune est consacrée à

[1] Le premier qui ait employé ce curieux procédé paraît être l'empereur Koutab-Oudin Eïbeck : on lui attribue les mosquées d'Ajmir et du vieux Delhi; ses successeurs l'imitèrent à Ahmedabad, Mandou, Canouje, etc.

[2] Le nom d'Araï-Dïn-ka-Jhopra, ou OEuvre de Deux Jours et Demi, appliqué à ce temple, signifie plus que probablement qu'il fut dépensé pour son érection une somme égale au revenu de deux jours et demi de tout l'empire. Les Hindous et les Musulmans eux-mêmes prétendent que le nom rappelle le temps que mirent les Vedyavhan ou architectes magiciens à élever ce temple merveilleux.

l'un des jours de la semaine. Ce fronton a une épaisseur de près de quatre mètres et est d'un grès compacte, dont le grain est très-fin et très-dur. Tout l'extérieur est couvert d'un réseau de sculptures tellement délicat et d'un dessin si élégant qu'on ne peut le comparer qu'à une fine dentelle. L'encadrement des portes est formé par des bandes de caractères arabes et hindis, découpés en relief sur un fond d'arabesques d'un effet très-riche.

Toute la partie extérieure est le travail des architectes et sculpteurs jaïnas, mais d'après les plans et les idées des Musulmans ; aussi voit-on qu'ils ont été gênés par bien des détails : ainsi, ignorant le principe de l'arche radiante, ils l'ont remplacée par une arche à assises horizontales, convergeant au sommet.

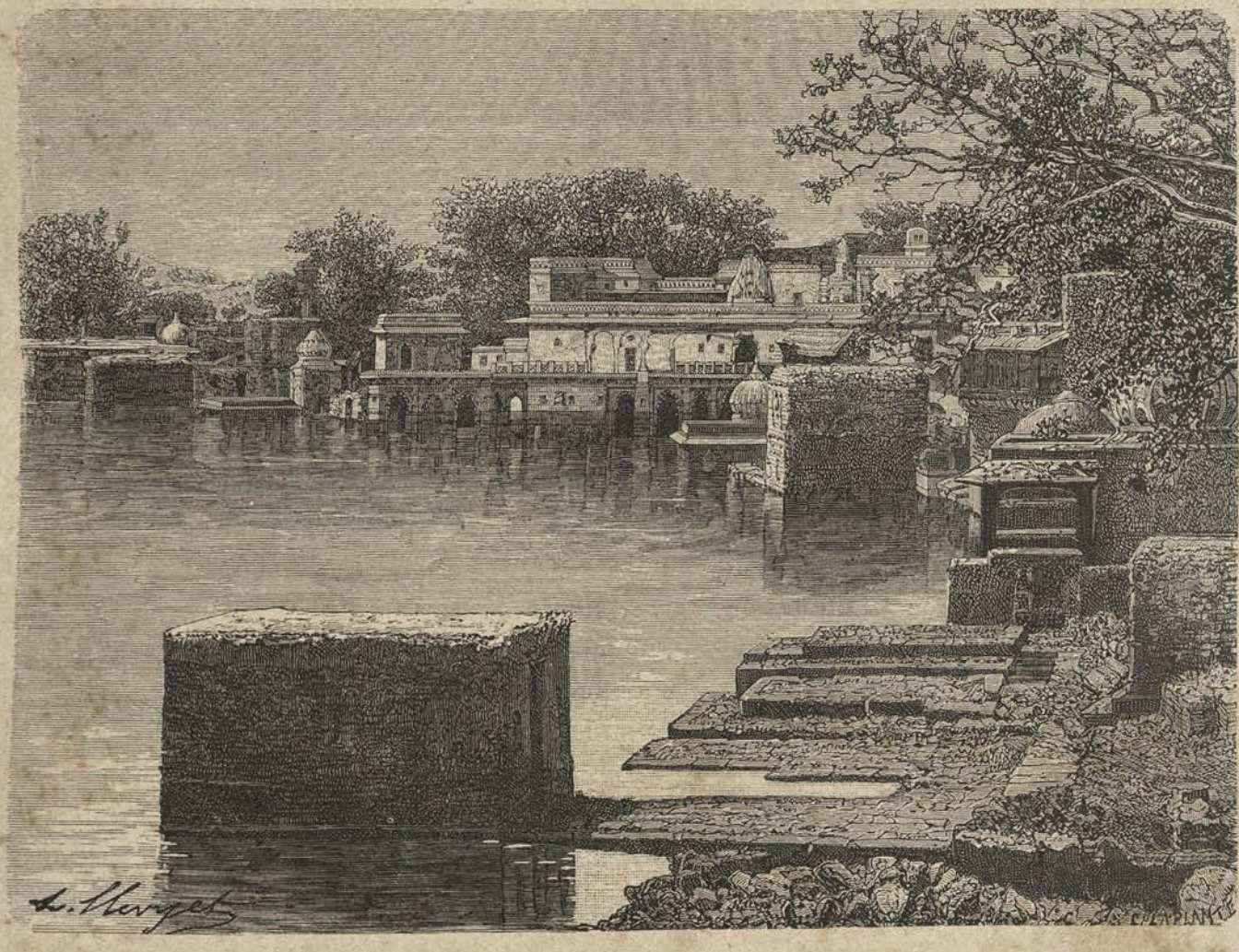
Quand, franchissant le seuil de la porte du Vendredi, on entre dans la grande salle qui s'étend derrière la façade, tout en admirant la conception de Koutab, on est obligé d'avouer qu'il est resté bien au-dessous de l'œuvre des Jaïnas du quatrième siècle. Si la façade frappe par la grandeur de son ensemble et la finesse de ses ornements, l'intérieur étonne par sa magnificence inouïe. Impossible de rien concevoir de plus beau que cette longue salle, dont la voûte, éblouissant fouillis de sculptures, repose sur quatre rangées de piliers d'une grâce incomparable.

La nef centrale est couverte par des dômes jaïnas, formés d'assises concentriques ; chaque rangée de pierres disparaît sous une bande de sculptures qui se projettent vers le centre et s'enchâssent les unes dans les autres ; du centre de la voûte descend un lourd pendentif de pierre, sculpté à jour comme un hochet chinois. Les nefs latérales n'ont que des plafonds, divisés en compartiments, aussi admirablement sculptés. Chacun des dômes ou plafonds offre une composition et des dessins variés ; aussi je suis persuadé que celui qui aurait la patience de reproduire dans tous ses détails cette merveilleuse voûte, formerait un album d'ornementation indienne des plus précieux. Les colonnes sont aussi du meilleur style jaïna ; leur forme élancée et leur disposition donnent à la salle un aspect beaucoup plus grandiose que ne l'ont en général les temples de cette secte. Ce qui est le plus remarquable, c'est que, quoique toutes soient symétriques, elles diffèrent chacune dans leurs détails ; on retrouve toutefois dans toutes le vase à feuilles de palme ou *camacampa*, les cordons de perles et la chaîne soutenant une cloche, qui sont les symboles distinctifs de ce style d'architecture.

Il n'existe dans le temple aucune inscription qui puisse servir à établir l'époque de sa construction ; il y a bien dans le mur de Koutab un bloc de marbre noir sur lequel sont gravées quelques lignes de sanscrit, mais elles sont illisibles. Tod suppose qu'il fut construit par le roi Swamprithi, deux siècles avant Jésus-Christ, et il se base sur la ressemblance de ce temple avec les ruines d'un sanctuaire de Komulmair attribué à ce prince. A mon avis, il est plus prudent de placer l'époque de sa construction vers le quatrième siècle de notre ère, moment où le style jaïna, se séparant définitivement du style bouddhiste, commença à former un genre à part ; car autrement, en conservant la date de Swamprithi, il faudrait considérer l'Araï-Dïn-ka-Jhopra comme un édifice bouddhiste. En tout cas, le temple d'Ajmir, transformé en mosquée par Koutab, est un double chef-d'œuvre, bien plus intéressant que son rival du vieux Delhi, et il est triste de le voir tomber de jour en jour en ruines ; dans quelques années, il n'en restera plus rien, et l'on pourra reprocher aux Anglais d'avoir laissé périr un monument qui avait pu inspirer le respect et l'admiration aux Vandales du Turkestan. La seule partie en assez bon état est la salle du Vendredi, où, sur une estrade de pierre, un vieux mollah vient tous les jours chantonner les passages du Koran ; c'est tout ce qui reste de la somptueuse mosquée de Koutab.

De là je voulus aller visiter l'ancienne résidence des rois tchohans, dont les tours et les murailles, élevés par Ajà Pal, se dressaient à mille pieds au-dessus de ma tête, et j'entrepris l'ascension du Teraghur. La rampe est fort roide et la montée des plus pénibles ; mais à mesure que

l'on s'élève, on voit grandir l'horizon et s'accroître la beauté du panorama. Du sommet des remparts, on embrasse d'un seul coup d'œil cette adorable vallée, vraie oasis perdue au milieu d'une ceinture de rochers nus et de vastes plaines de sable ; vers l'ouest, se déroule une longue ligne jaunâtre : c'est le désert de Thoul, le Marousthan ou royaume de la Mort. La vue est grandiose et frappante par ses vifs contrastes ; elle vaut bien la fatigue de la montée ; mais en fait de monuments il faut se contenter d'une maigre masjid blanchie à la chaux et des grandes baraques du sanitarium anglais ; il ne reste nulle trace des somptueux palais des Tchohans. Sur ces hauteurs, l'air est d'une très-grande pureté et la température reste moyenne d'un bout de l'année à l'autre. Les Anglais ont su mettre à profit cet avantage et y ont créé une station sanitaire où les



LA RIVE MÉRIDIONALE DU LAC SACRÉ DE POSCHKAR.

hommes des garnisons de Nusserabad et d'Ajmir viennent se remettre des chaleurs torrides de la plaine. Les flancs du Teraghur sont riches en minerais de toutes sortes ; et plusieurs mines de plomb et d'étain, exploitées depuis quelques années, donnent déjà, m'a-t-on dit, d'assez bons résultats.

Les environs de la ville regorgent de sites charmants et de buts de promenade intéressants. Ce qui donne surtout un cachet tout particulier aux villages de la vallée, ce sont les magnifiques baolis qui s'élèvent auprès de la plupart. Ces baolis diffèrent de ceux dont j'ai donné la description à Tintoui, chez les Bhîls : ici, au lieu d'un simple puits, c'est un vaste étang, alimenté par des sources souterraines, et dont le niveau est toujours de plusieurs mètres au-dessous de la plaine. Les côtés de cette vaste excavation sont revêtus d'élégantes constructions, formant plusieurs

étages de galeries qui se continuent au-dessous du sol ; de sorte que ces baolis produisent l'effet d'une maison dans laquelle on arriverait par les toits et dont on apercevrait la cour à plusieurs étages plus bas. Ces magnifiques édifices sont généralement bâtis par de riches et charitables marchands et servent de *dharamsalas* ou asiles gratuits pour les voyageurs. Aussi les galeries sont toujours remplies par une foule bigarrée et les bords de l'étang couverts d'hommes et de femmes nus, faisant leurs ablutions. L'air et l'ombre, c'est la plus belle charité qu'on puisse faire dans l'Inde au pauvre voyageur.

Toutes les merveilles d'Ajmir nous retinrent pendant une dizaine de jours, que le major Davidson et le petit cercle d'Européens ne contribuèrent pas peu à nous faire passer d'une manière charmante.

Enfin, il fallut penser à réorganiser une nouvelle caravane pour nous conduire jusqu'à Jeypore, et ce ne fut pas une petite affaire. Les autorités anglaises nous aidèrent de leur mieux, et je parvins à réunir le nombre de bêtes de somme nécessaires et deux très-mauvais dromadaires pour la selle ; les routes étant sûres, nous pouvions nous passer d'escorte.

VIII

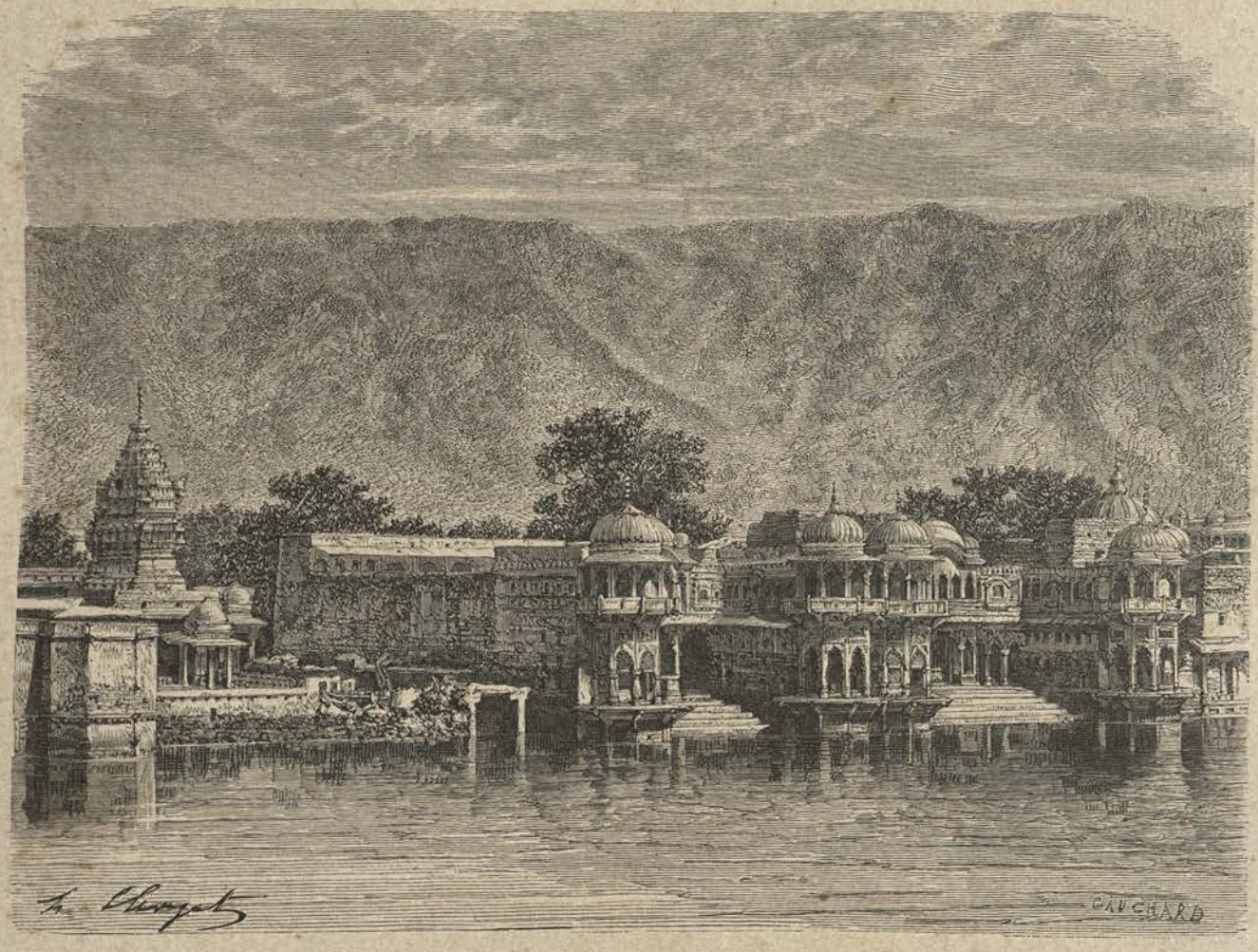
Le 11 avril, nous nous dirigeons vers Poschkar, oasis sacrée placée à l'entrée du désert, et à neuf milles à l'ouest d'Ajmir. Traversant les riants faubourgs formés par les villas qui couvrent les bords de l'Ana Sâgar, nous contournons le lac. De l'autre côté, se dresse une muraille de rochers de cinq cents pieds de haut, que franchit un ghât, impraticable aux voitures. Des blocs de marbre noir, d'énormes racines de figuiers encombrent le chemin, sur lequel nos chameaux ne s'avancent qu'avec mille précautions ; des arbres séculaires, de gigantesques cactus s'élèvent au milieu de ce chaos et donnent au site un aspect sauvage et grandiose. La crête de la montagne est formée par une muraille à pic, d'une épaisseur de deux cents mètres, à travers laquelle une fissure naturelle, élargie par la main de l'homme, livre passage à la route. Avant de nous engager dans cet étroit couloir, nous jetons un dernier coup d'œil sur Ajmir, dont les maisons et les jardins couvrent la rive opposée du lac, et s'étagent en amphithéâtre sur les contre-forts du superbe Teraghur. Impossible de trouver de contraste plus frappant à ce panorama que le pays qui s'offre à nos yeux de l'autre côté du défilé ; tout autour de nous, des collines de sable s'élèvent jusqu'à la crête des Aravalis et semblent chercher à escalader cette barrière qui seule les empêche d'envahir la vallée d'Ajmir ; à l'horizon s'étend le désert et, au-dessus de sa surface ondulée et monotone, percent des pics dentelés, comme noircis par le feu. Le soleil disparaît comme nous débouchons dans la plaine, et nous n'atteignons Poschkar qu'à la nuit. On nous conduit au bungalow du gouverneur, que le major Davidson a fort gracieusement mis à notre disposition et dans lequel nous trouvons un gîte confortable.

Le lac de Poschkar est le plus sacré de l'Inde ; le seul qui rivalise peut-être en sainteté avec lui est celui de Manasourvar, dans le Thibet. Il est placé au centre d'une étroite vallée et entouré de collines de sable mouvant ; sur ses bords s'élèvent quelques pics isolés, d'un très-grand effet. Sa forme est presque parfaitement elliptique et il se déverse au sud, par un étroit canal, dans un vaste marais.

L'origine de ce lac est attribuée au dieu Brahma. La légende raconte que le dieu, voulant accomplir la cérémonie du Youg, s'arrêta au milieu de la vallée, après avoir placé des génies à l'entrée des défilés pour éloigner les mauvais esprits. Au moment de faire le sacrifice, il s'aperçut que son épouse Saravasti ne l'avait pas accompagné et, comme la présence d'une femme était indispensable, il employa une des Apsaras. Saravasti fut tellement affligée de cette infidélité

qu'elle se réfugia dans les montagnes pour pleurer et fut transformée en fontaine. Plusieurs âges après, un des rois Pariharas de Mandore, s'étant égaré à la chasse et ayant soif, vint boire à la fontaine de Saravasti. Il se trouva instantanément guéri d'une maladie incurable et reconnut les propriétés miraculeuses de la source. Il revint dans la suite et creusa à la source un bassin, qui forma le lac de Poschkar.

Ce lac devint bientôt un des plus fameux buts de pèlerinage, et, durant tout le moyen âge, les familles princières de l'Inde rivalisèrent entre elles pour couvrir ses bords de temples et de cénotaphes. Il s'y forma peu à peu une véritable ville, composée d'édifices religieux et peuplée seulement de brahmanes. Les pèlerins, affluant de toutes les parties de l'Inde, y apportèrent des



TEMPLES DES GWALIORIENS SUR LE LAC SACRÉ DE POSCHKAR.

richesses incommensurables, et les princes n'épargnèrent aucune extravagance pour enrichir les saints habitants de la ville sacrée.

Tod cite une anecdote que les brahmes ne manquent jamais de raconter au visiteur, et qui montre jusqu'où allait la folie des princes hindous, dans leur orgueilleuse charité. Les rois de Jeypore et de Joudpore, toujours rivaux en guerre, amour ou folie, avaient coutume de se rendre annuellement en pèlerinage à Poschkar. Là ils faisaient placer dans une balance des objets précieux, tels que bijoux, or et étoffes de prix, jusqu'à ce que leur poids fût équivalent à celui de leur personne ; puis le tout était distribué aux brahmanes. Le roi de Jeypore avait l'avantage de posséder un trésor rempli et un pays fertile, tandis que son rival, chef d'une race guerrière et d'un vaste domaine, n'avait que les maigres revenus du terrain disputé au désert ; mais à

Poschkar le poids de la bourse l'emportait sur la valeur du sabre. Aussi, un jour que les deux princes étaient dans la balance, le rajah de Jeypore fit une allusion piquante à la pauvreté des offrandes de son cousin. Sur le conseil de son ministre, le rajah de Joudpore mit son rival au défi de jamais faire aux brahmanes un don aussi considérable que le sien. Ce défi fut accepté et le Rahtore de s'écrier : « Sahsun ! don à perpétuité aux brahmanes de toutes les terres qu'ils occupent en ce moment dans le royaume de Marwar ! » Son rival allait lui aussi proclamer le Sahsun, quand son ministre, se précipitant vers lui, l'empêcha de prononcer des mots qui eussent été sa ruine irréparable. En effet, pour chaque brahmane cultivant ou affermant le sol dans le Marwar, il y en avait au moins dix dans le pays de Jeypore.

Il arriva en définitive que, pour satisfaire leur vanité, tous les rois de l'Inde s'appauvrirent afin d'enrichir les indolents religieux de Poschkar.

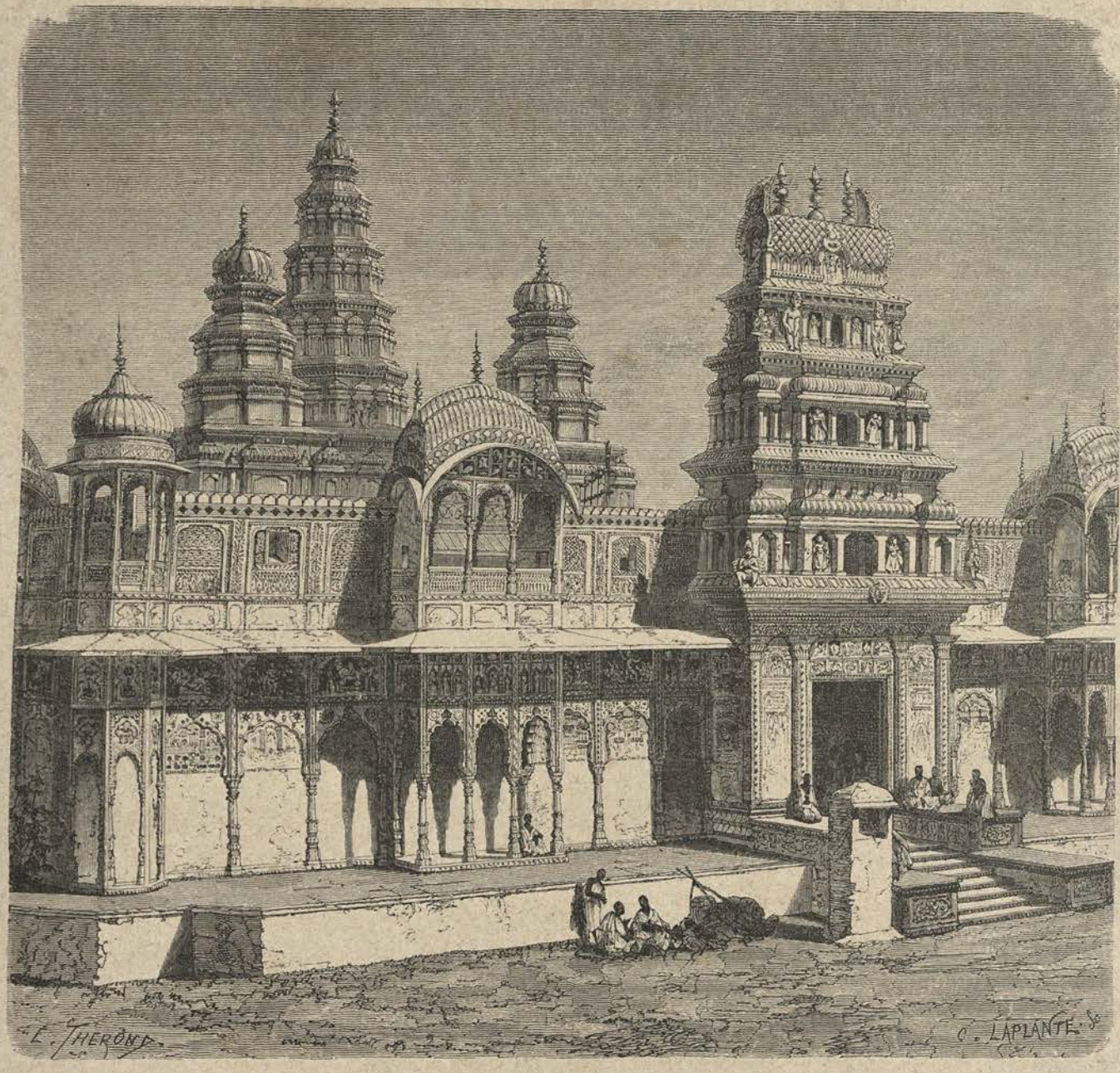
Les monuments élevés par les princes et les riches, durant tant de siècles, sont arrivés à former sur les bords du lac une triple rangée, dans laquelle on peut retrouver tous les styles. Ce pittoresque assemblage de portiques, de dômes arrondis, de flèches de pagodes, se groupant d'une façon tellement compacte que pas le moindre espace ne reste inoccupé, est unique dans son genre. On s'est disputé avec tant d'acharnement le terrain sacré, que les constructeurs de temples paraissent avoir profité de quelque époque de sécheresse extraordinaire pour s'avancer jusque dans le lit du lac lui-même. Des crues successives, qui regagnèrent et franchirent même les rives primitives, ont recouvert un nombre considérable de monuments, dont on n'aperçoit aujourd'hui que des dômes ou même seulement les pignons dorés. Aussi les brahmes implorent-ils maintenant les Anglais, propriétaires actuels du pays, pour qu'ils établissent un canal d'écoulement, afin de maintenir les eaux du lac à un niveau régulier.

Parmi les temples les plus curieux, il faut citer ceux élevés par les rois Maun Sing de Jeypore, Jowahir Mall de Bhurtpore, Bijy Sing de Marwar et la fameuse Ahéliya Bhaï, reine de Holkar ; à vrai dire, il n'y a pas un seul des innombrables temples de Poschkar qui ne mérite un examen et qui ne rappelle un des grands noms de l'histoire du Rajasthan.

Poschkar a aussi l'honneur de posséder le seul temple qui soit consacré à Brahma dans toute l'Inde. Il est situé au sommet d'un monticule qui domine le lac ; une terrasse flanquée de tours crénelées le porte, et un noble escalier, partant du pied de la colline, conduit à l'entrée principale. Le sanctuaire, de la forme pyramidale habituelle, en marbre, et d'une grande richesse, est au centre d'une petite cour, qu'entourent des bâtiments servant de résidence aux prêtres. Devant le temple sont deux éléphants de marbre et quelques statues de bonne exécution. Le grand intérêt qu'offre cet édifice est, en somme, d'être le seul dédié au dieu réputé fondateur de la religion hindoue ; il fut construit par Gokal Pauk, ministre de Scindia.

Un des plus grands temples de Poschkar est celui de Rama ; il est moderne et ne fut achevé qu'il y a quelques années. C'est un curieux mélange de tous les styles d'architecture ; construit d'après le plan usité seulement dans le Dekkan, il est surmonté de tours, qui se rapprochent pour la forme du sthamba des Jaïnas et aussi du minaret indo-musulman. La première enceinte est du genre sikh, ses mandapams sont madrassis et les bâtiments latéraux au contraire de style rajpout. Malgré ce manque d'harmonie, l'ensemble est élégant et éminemment pittoresque. Sur la rive orientale du lac sont en revanche deux autres temples, presque aussi modernes, édifiés par de riches Gwalioriens et qui peuvent servir de types du style actuel du Rajasthan (voy. p. 257). De grands escaliers baignant dans l'eau, des kiosques légers et des détails bien compris leur donnent un aspect beaucoup plus plaisant à l'œil que les sévères monuments des siècles précédents. Quelques grands personnages ont tenu à reposer sur les bords du lac de Brahma et y ont élevé de superbes cénotaphes ; les plus remarquables sont ceux de Jey Appa et de Santaji, qu'on peut comparer aux plus belles tombes du Maha Satti d'Oudeypour.

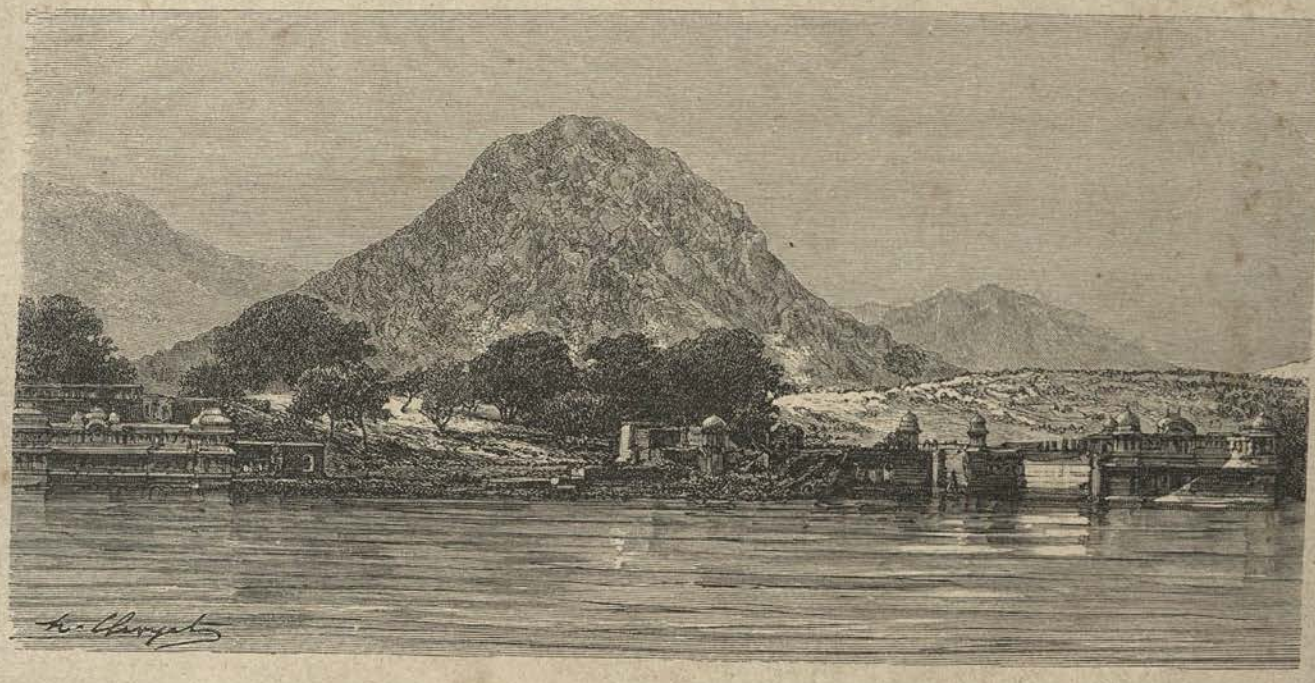
Le bungalow, dans lequel nous nous étions installés avec la permission du major Davidson, occupe le centre de la ligne de temples qui couvrent le bord septentrional du lac. Impossible d'être mieux placé pour contempler ce merveilleux coup d'œil; de nos fenêtres mêmes, nous apercevions le lac, les Aravalis et le désert, dont les buttes jaunâtres se montrent au-dessus des temples. De là nous pouvions voir les ghâts de marbre, sur lesquels se presse du matin au soir la foule des pèlerins, foule bruyante, bigarrée et étincelante de couleurs; je ne me lassai pas de



LE TEMPLE DE RAMA, A POSCHKAR.

ce spectacle toujours varié, de ces scènes toujours intéressantes. Avant même que le soleil ait paru sur les pics qui décorent l'horizon, habitants et pèlerins viennent se tremper dans l'onde bienfaisante; mille nageurs apparaissent et disparaissent, plongeant dans cette eau limpide et défiant les alligators qui, effrayés par le bruit, montrent au loin une ligne de gueules avides. Devant les temples de Krichna, le dieu d'amour, des troupes de jeunes filles complétement nues ou couvertes d'un simple voile de gaze, s'ébattent joyeusement et font retentir la plage de leurs rires frais et sonores; elles se poursuivent à la nage, et en les voyant de temps à autre se dresser

hors de l'eau, le sein nu et les cheveux épars sur les épaules, on croit voir les belles Apsaras, qui surent charmer le divin Brahma. Le soleil sort comme une boule de feu de derrière les rochers incandescents et sa lumière éclaire merveilleusement les dômes blancs et les flèches étincelantes. Les pèlerins se pressent sur les ghâts, et la foule silencieuse entre dans l'eau; c'est l'heure de la prière. Tous les visages sont tournés vers l'astre resplendissant et les rites sacrés s'accomplissent; prenant de l'eau dans le creux de sa main, l'initié prononce quelques *slokas* à voix basse, puis lance le liquide vers le soleil, et successivement vers les autres points cardinaux. La prière terminée, le bruit recommence et la scène devient de plus en plus animée. Les pèlerins nouvellement arrivés se rendent au ghât pour la cérémonie de l'initiation et les brahmanes se disputent les clients; chacun d'eux tire le malheureux voyageur par un pan de son habit, lui offrant mille avantages et promettant d'accomplir la cérémonie mieux et à meilleur compte que son voisin. Ces infâmes prêtres s'abreuvent d'injures et en viennent aux coups, tandis que le pèlerin ahuri, entouré de sa femme et de ses enfants effrayés, ne sait plus à quel



LE NAGA PAHAR, PRÈS DE POSCHKAR.

saint se vouer. Enfin, le prix convenablement débattu, toute la troupe entre dans l'eau et répète à peu près les mêmes rites qu'à la prière du matin. Si par hasard c'est quelque riche personnage qui vient se laver de ses péchés dans l'eau sacrée, il faut voir avec quelle avidité les brahmanes l'entourent, lui décochent mille flatteries et se font aussi humbles et aussi bas qu'ils sont fiers et insolents avec les pauvres gens. Ah! c'est que les temps sont changés; les rois du Rajasthan eux-mêmes sont devenus froids et sceptiques et songent plus à remplir leurs trésors qu'à venir se dépouiller au profit des brahmanes. Le nombre de ces derniers a beaucoup augmenté, et avec le nombre la concurrence; aussi, comme me disait un vieux prêtre, leurs affaires ne vont plus; à peine s'ils réussissent à bien vivre, et la vallée est aux mains des infidèles. Ils regrettent ce beau temps où les cortéges des Rajahs remplissaient les rues de la ville sainte et où l'or ruisselait sur les quais, mais je crains pour eux qu'il ne revienne jamais; cependant l'argent apporté chaque année à Poschkar par les pèlerins qui affluent de tous les pays de l'Inde, doit encore représenter une somme très-considérable.

A peu de distance de Poschkar s'élève le Naga Pahar ou la montagne du Serpent, sur laquelle

se voient encore les ruines du château d'Ajà Pal. Simple chevrier dans la vallée, Ajà reçut son royaume d'un anachorète, établi sur les bords du lac et qui voulut ainsi le récompenser de lui avoir porté du lait un jour qu'il était malade. Ajà voulut s'établir sur le Roc du Serpent, mais le démon démolissant pendant la nuit ce qu'il élevait durant le jour, il chercha un asile dans la chaîne voisine et fonda Ajmir. Cette montagne contient des ravins pleins de sites pittoresques et abondants en sources d'eau vive, qui la firent, dès une haute antiquité, le refuge favori des ascètes. Le célèbre Bhirtrari, frère du roi Vicramaditya, s'y retira pendant de nombreuses années et les pèlerins vont baiser la dalle de marbre qui lui servait de lit. Aujourd'hui, les jardins et les villas des marchands d'Ajmir occupent l'emplacement des anciens ermitages.

IX

Le 16, avant le point du jour, nous quittons Poschkar. A quelques centaines de mètres de la ville s'ouvre une étroite vallée, encaissée entre deux hautes chaînes parallèles et dans laquelle le vent a amoncelé le sable avec tant de violence que ses ondulations s'élèvent des deux côtés jusqu'à la crête de la montagne. Le Sahara lui-même ne présente pas une scène de désolation plus complète; quelques buissons épineux, çà et là un rocher noir, apparaissent au-dessus des vagues de sable, striées par les vents de mille dessins. Au sortir de ce défilé, nous entrons dans une immense plaine, d'une aridité navrante, qui s'étend jusqu'à une longue ligne de montagnes bleuâtres, derrière lesquelles se trouve Kichengarh. Du reste, on ne rencontre sur tout ce long parcours que quelques villages aussi gais d'aspect que la campagne environnante, des citernes presque desséchées et des fosses pour l'extraction des grenats et escarboucles, qui sont en si grande abondance que le sol, par places, en est couvert.

Ce n'est que vers midi, après avoir franchi une chaîne de rochers encore plus horrible que le reste, que nous apercevons, sur une hauteur voisine, les murailles crénelées de Kichengarh. Les abords de la ville sont déserts; seuls quelques chiens parias et des buffles dorment parmi les rocs. Tout à coup un homme à cheval sort de la porte la plus rapprochée et se dirige au galop vers nous; en quelques mots, il nous apprend que le Rajah [1], prévenu par les autorités d'Ajmir de notre prochain passage, l'a chargé de venir à notre rencontre et de nous conduire à une demeure qu'il a fait préparer pour nous. Sans bien pouvoir m'expliquer la brusque apparition de ce cavalier et sans comprendre comment il a reconnu en nous les voyageurs attendus, je le suis. Il nous fait faire volte-face et, longeant les murs de la ville, nous conduit dans un étroit ravin, où, au pied de rocs dénudés, s'étale un ravissant jardin. Là, nous trouvons un joli petit kiosque, à demi caché derrière des bosquets de grenadiers et d'orangers et entouré de bassins dans lesquels jouent des jets d'eau; nous y sommes vite casés. Une bonne douche au *massuck* et le déjeuner nous font oublier nos fatigues. Vers trois heures, nous recevons une députation composée du *mounchi* ou secrétaire du Rajah et de quelques courtisans, qui viennent nous saluer de la part du prince et nous annoncer que le Rajah nous recevra le lendemain au palais.

[1] La principauté de Kichengarh est un des plus petits États indépendants du Rajpoutana; elle se trouve enclavée entre les royaumes de Marwar, de Meywar et de Jeypore, et la province d'Ajmir. Son sol est des plus pauvres; le sable du grand désert l'a peu à peu envahi et forme aujourd'hui à la surface une couche de plusieurs pieds; à la saison des pluies, la campagne se couvre rapidement de végétation et garde pendant quelques mois seulement un aspect gai et riant. Les principales ressources du pays sont les salines et les mines, qui fournissent encore au Rajah un revenu d'un million et demi de francs. Cette province fit longtemps partie du royaume de Marwar; c'est en 1613 que le roi Oudey Sing la donna en apanage à son fils Kichen Sing, qui s'y établit dans la ville qui porte son nom. Quand les Anglais commencèrent à s'immiscer dans les affaires du Rajasthan, ce petit État fut un des premiers à reconnaître leur suzeraineté et il est resté depuis sous le régime subsidiaire, qui fut organisé vers 1820.

La ville de Kichengarh, quoique toute moderne, a un aspect de ruine et de désolation qu'elle doit au long abandon dans lequel la laissèrent ses princes ; établis à la cour du Grand Mogol, ils s'y ruinèrent en fêtes et en débauches. Elle couvre en entier une haute colline, qui s'élève au bord d'un lac pittoresque, décoré du nom de Gondola. Elle eut jadis la réputation d'une des premières places fortes du Rajasthan ; sa double enceinte de remparts et sa citadelle placée au point culminant de la colline la font encore paraître formidable ; mais ces défenses sont tellement délabrées, qu'une décharge d'artillerie serait capable de faire tomber toute la ligne de murailles. L'intérieur de la ville offre plus de palais ruinés que de maisons habitables ; mais comme ces édifices sont restés debout pour la plupart, on croirait, en y pénétrant, entrer dans une ville populeuse et florissante ; au lieu de cela, quelques bazars, se pressant au pied du château, suffisent à contenir toute la population, qui atteint à peine le chiffre de quinze mille âmes.

Le lendemain de notre arrivée, le roi nous envoie des chevaux et une escorte de cavaliers pour nous conduire au palais ; les abords de la ville et les rues sont tellement accidentés, qu'il est impossible d'y employer des voitures. Nous gravissons le talus fort raide qui conduit à la première enceinte, et nous atteignons la porte d'où l'on aperçoit, à cent pieds plus bas, les premières maisons et la colline du château ; cette enceinte ne forme qu'un rideau sur la crête d'un monticule parallèle à la ville et en est entièrement détachée ; elle barre simplement la route du lac à la montagne.

Nous mettons pied à terre à l'entrée de la citadelle et passons plusieurs enceintes casematées, d'une grande solidité ; la dernière entoure un petit plateau, au milieu duquel s'élève un haut et sombre donjon féodal, qui sert de demeure au Rajah. On nous fait visiter la citadelle dans tous ses détails ; les remparts ont en certains endroits une hauteur de près de cent cinquante pieds et dominent toute la campagne ; d'un côté, la ville s'étale pittoresquement à nos pieds, avec ses jardins, ses palais et ses temples ; de l'autre, nous admirons le lac, couvert d'innombrables îlots, garnis de kiosques et de légères constructions. Nos guides nous montrent avec fierté de vieilles pièces d'artillerie, qui arment les bastions et sont attachées à leurs affûts au moyen de gros câbles, sans doute pour les empêcher de passer par-dessus le mur lorsqu'on les tire. Cette célèbre citadelle date du milieu du dix-septième siècle et fut construite sous le règne de Bahadour Sing.

Un tchoubdar vient enfin nous mander ; nous entrons dans le donjon, passons quelques cours pleines de domestiques en guenilles, et sommes introduits en la présence de Maha Rajah Adhiraj Partwi Sing de Kichengarh. C'est un bel homme dans toute la force de l'âge, vrai type du Rajpout, avec ses grands yeux fiers, son nez fin et recourbé et ses longs favoris noirs repliés derrière ses oreilles. On voit qu'il s'est paré de tous les trésors de sa pauvre couronne, car il est resplendissant de pierreries ; il est assis sur le *masnad*, grand coussin brodé, qui tient lieu de trône aux princes du Rajasthan. Sans se lever à notre approche, il nous fait signe de nous asseoir à ses côtés et nous questionne sur le but de notre voyage à Kichengarh ; il nous parle d'un ton fier et hautain et nous avoue être fort étonné de ce que nous nous dérangions pour faire des portraits et pour voir des pays aussi tristes que le Rajpoutana. Après une courte entrevue, il nous congédie et nous salue froidement. Ce roitelet joue au grand monarque et il se doute peu combien il nous paraît ridicule après la courtoisie et l'affabilité du Guicowar et du Maharana. Les nobles nous traitent à vrai dire avec une très-grande déférence et nous accompagnent jusqu'à la sortie de la citadelle.

X

19 *avril.* — Une marche de vingt-quatre milles, à travers un pays désert, monotone et stérile, nous conduit à Doudou, un des bourgs de la frontière du Dhoundhar ou royaume de

Jeypore. Nous y trouvons un dâk bungalow en ruines, autour duquel nous piquons nos tentes. Tous les villages que nous avons aperçus dans la matinée sont défendus par des forteresses féodales, qui donnent au pays un aspect parfois original ; ces forts sont les résidences de thakours, dont les principaux revenus provenaient auparavant des expéditions de pillage, organisées le long de la grande route d'Agra à Ajmir ; aujourd'hui les Anglais ont mis un terme à ces brigandages et les malheureux barons du désert en sont réduits au rapport de leurs buttes de sable, c'est-à-dire à la misère la plus grande.

20 *avril*. — Nous partons de Doudou à quatre heures du matin ; le froid est très-piquant et l'horizon chargé de vapeurs. Un peu avant le lever du soleil, nous avons le spectacle d'un superbe effet de mirage ; l'illusion était tellement complète que nous crûmes, Schaumburg et moi, que c'était Jeypore que nous apercevions, et c'est avec difficulté que nos gens parvinrent à nous convaincre que ce que nous avions devant les yeux n'était qu'un nuage de vapeurs.

De toute antiquité, les habitants des plaines et des déserts ont remarqué l'étonnant phénomène du mirage, et tous, en le décrivant, ont comparé ses effets à la vue d'une nappe d'eau dont les bords seraient garnis d'arbres et d'édifices fantastiques. Dans l'Inde, où il est très-fréquent, le mirage présente rarement cet effet ; il ne se produit généralement que par une matinée froide et brumeuse. L'horizon apparaît d'abord chargé d'une haute barrière de vapeurs, imitant, à s'y méprendre, une chaîne de montagnes ; sitôt que les rayons du soleil frappent cette masse, elle devient de plus en plus transparente et acquiert un pouvoir réfringent étonnant. Produisant l'effet d'une lentille grossissante, elle augmente le volume des objets rapprochés du spectateur, transformant les arbrisseaux en arbres gigantesques et les rochers en monuments cyclopéens. Tout à coup, le sommet de la nue se frange de couleurs irisées, et la base, prenant de la consistance, apparaît comme une montagne réelle ; ses flancs se couvrent d'arbres et la cime est couronnée de palais, de minarets, de palmiers. Pendant un instant, le phénomène s'arrête, et alors les objets paraissent si clairement définis, qu'à moins d'une grande habitude il est impossible de savoir si c'est une ville réelle ou fantastique que l'on contemple ; peu à peu le soleil s'élève et la vision s'évanouit.

Les Indiens ont plusieurs noms pour caractériser ce phénomène ; les pasteurs du grand désert de Thoul l'appellent *tchittram* ou tableau ; les habitants des steppes du Marwar et de Jeypore, *sîkote* ou châteaux aériens, et ceux des fertiles plaines du Chumbul et de la Jumna, *dessâsar* ou illusion. La différence qui existe entre le *sehrâb* de l'Arabie et le *sîkote* de l'Inde vient de ce que, dans le premier, la stratification des nues est horizontale, et dans le second, verticale ou en colonne.

Quelles que soient les causes de ce merveilleux phénomène de la nature, il en est peu de plus admirables, surtout dans les conditions où je le vis cette première fois ; placés sur une colline de sable, nous voyions se dérouler à nos pieds une belle rivière, la Bandi Nadi, et à l'extrémité d'une vaste plaine se dressaient les châteaux fantastiques du *tchittram*. Quelques paysans qui se trouvaient là m'assurèrent que, pendant les premiers mois de l'année, ce phénomène se produit presque chaque matin ; il est plus rare en avril.

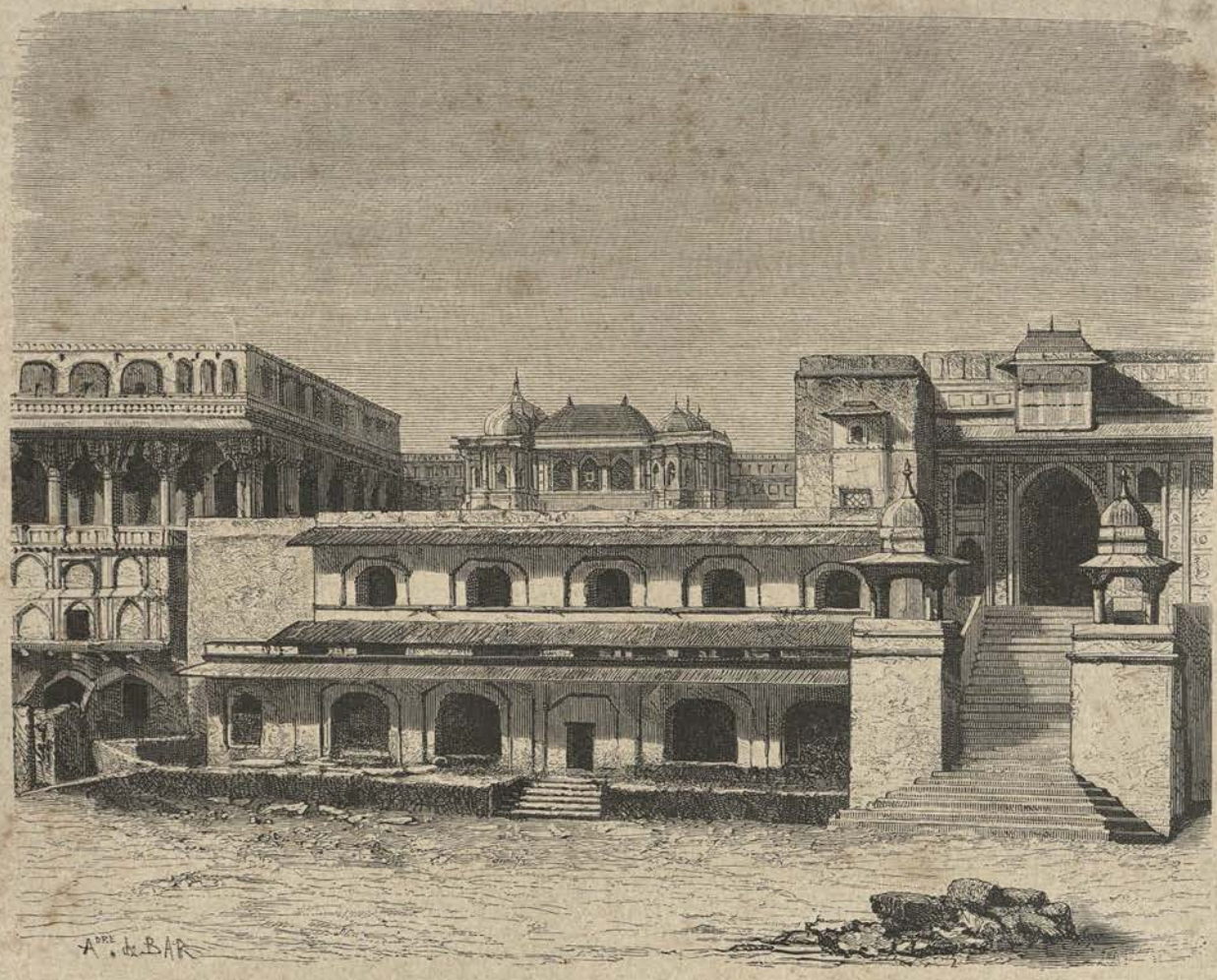
Les plaines que nous traversons forment l'extrémité orientale du Thoul ou grand désert indien ; elles sont couvertes d'une couche de sable de plusieurs mètres d'épaisseur et n'offrent pour toute végétation que de maigres arbrisseaux épineux et des buissons d'un genre de chardon.

Le sable est tellement imprégné de sel que les habitants de ces vastes districts ne vivent que du produit de l'exploitation des salines. Ils choisissent d'habitude un monticule et le coupent de façon à obtenir le sable le plus éloigné de la surface, qui est toujours beaucoup plus riche en sel ; le sable est simplement lavé et le sel obtenu par évaporation au soleil. Ces salines rapportent à l'État de Jeypore un revenu considérable.

A neuf heures, nous arrivons à Bougrou, petite ville d'un aspect très-pittoresque et près de laquelle nous trouvons un dâk bungalow en assez bon état. Bougrou est la résidence d'un des seize Oumras du Dhoundhar.

Le 21, nous franchissons les vingt-quatre kilomètres qui nous séparent encore de Jeypore et nous arrivons sans encombre à l'excellent bungalow tenu par le roi à la disposition des voyageurs.

RÉCEPTION DU *rassâd*, A GANGAHAR (p. 237).



LE PALAIS D'AMBER (page 278).

CHAPITRE HUITIÈME

JEYPORE

Le bungalow. — L'agent politique. — Le grand Sowaé. — Fondation de Jeypore. — Le palais royal. — L'observatoire. — Le Palais du Vent. — Le Maharajah Ram Sing. — Le clan des Catchwahas. — Les Minas. — Politique de Ram Sing. — Les *hot winds*. — Tattis et thermantidotes. — Jongleurs et natnis. — Un saint pendu par les pieds. — Fête de Ganésa. — Le *mêla*. — Le lac de Jeypore. — Les crocodiles. — La vallée d'Amber. — Le palais. — Le Dewan Khana. — Jalousie de Jehanghir. — La porte de Sowaé. — Le Jess Munder. — Le Zenanah. — Une tribu de singes. — Les *langours*. — Une ville morte. — Le lingam. — Pluie de sauterelles. — Le lac Sambhêr. — Adieux à Ram Sing.

I

Notre bungalow est à deux milles de la ville et sur la lisière même du désert. Quelques lignes d'arbres nous séparent seulement d'une vaste mer de sable, nue et stérile, qui forme un contraste frappant avec la magnifique campagne que l'on domine du haut perron de la façade du bungalow. Cette oasis de verdure, qui couvre aujourd'hui sur plusieurs milles les abords de la ville du côté de l'ouest, ne date que de l'établissement de l'ambassade anglaise à Jeypore. Le sable du désert, amoncelé par le vent jusqu'au sommet des remparts de la ville, a été forcé peu à peu de reculer devant les travaux entrepris par un des résidents, et a fait place à de majestueuses allées d'arbres et à de magnifiques jardins ; des travaux continuels sont nécessaires pour le tenir en

respect et l'empêcher d'envahir le terrain qu'on lui a arraché. Depuis la création de cette forêt artificielle, les pluies annuelles sont devenues plus régulières, et la zone fertile s'étend de proche en proche. C'est sur ce terrain conquis par eux sur la nature que les Européens ont élevé leurs habitations princières ; l'agent politique y occupe un palais d'une magnificence tout asiatique, entouré d'un parc de plusieurs arpents.

J'ai déjà expliqué, en parlant de Baroda, que tout voyageur arrivant dans une capitale indienne, et désirant y faire un séjour de quelque durée, est tenu d'en demander l'autorisation à l'agent anglais, qui a parfaitement le droit de la lui refuser. Il est nettement formulé dans les traités d'alliance passés entre le gouvernement britannique et les Rajahs, que ceux-ci ne recevront dans leurs États aucun Européen, s'il n'est sujet anglais, sans en référer au résident placé à leur cour. On m'avait prévenu qu'à Jeypore cette clause était strictement observée, et qu'il fallait tout d'abord se mettre en règle avec l'*agency*. Ma première visite fut donc pour le capitaine Beynon, agent politique à la cour de Jeypore ; les quelques lettres dont j'étais muni pour lui me permettaient de compter sur une bonne réception. Le capitaine fut pour moi d'une amabilité charmante, parut s'intéresser beaucoup à mon entreprise et me promit tout son appui auprès du Maharajah. Il m'apprit en outre qu'il joignait à ses hautes fonctions celles de surintendant du bungalow royal, et que nul ne pouvait y séjourner sans sa permission ; il nous autorisa non-seulement à nous y installer pour le temps que nous jugerions convenable, mais encore il donna des ordres pour que tout fût arrangé de façon à nous en rendre l'habitation confortable. Le soir même, le Rajah nous envoyait un équipage, qui devait rester à notre disposition durant tout notre séjour, et un de ses serviteurs nous prévenait que notre consommation de pain et de glace nous serait apportée tous les jours du palais : il est bon de dire qu'il aurait été impossible de se procurer ces provisions à prix d'argent et que, par conséquent, c'était une très-aimable prévenance de la part du prince.

La saison torride approchait ; bientôt le terrible vent du nord-ouest allait souffler, et les pluies rendraient le pays impraticable ; il fallait donc hiverner soit dans une ville anglaise, soit à Jeypore. Nous ne pouvions hésiter longtemps entre les deux ; la manière dont nous étions accueillis ici, l'intérêt que nous offrait une des premières cours de l'Inde, nous décidèrent à établir à Jeypore nos quartiers d'hiver.

II

Jeypore, la capitale de l'ancien État de Dhoundhar, est une ville toute moderne ; elle ne fut fondée qu'en 1728 par le roi Jey Sing II, l'un des plus grands génies qu'ait produits l'Hindoustan. Avant de passer à la description de son œuvre, qu'il me soit permis de donner un aperçu de la brillante carrière de ce grand homme.

Jey Sing II, communément appelé Sowaé Jey Sing, monta, en 1699, sur le trône d'Amber ; après avoir servi Aurangzeb, dont il fut un des satrapes, il se mêla aux querelles de succession qui éclatèrent à la mort de cet empereur ; battu avec tout son parti à la sanglante bataille de Dholepore, il fut obligé d'entreprendre la conquête de ses propres États, confisqués par le nouvel empereur Chah Allum, et réussit à chasser toutes les troupes impériales. Mais ce n'est pas comme homme de guerre que Jey Sing mérite d'être placé au premier rang de ceux qui ont jeté le plus grand lustre sur la nationalité hindoue, c'est comme homme d'État, législateur et savant. C'est à lui que le royaume catchwaha doit toute son importance politique ; il sut profiter des troubles qui ébranlaient déjà le grand empire mogol pour doubler son territoire et lui donner une des premières places parmi les Rajs du Rajasthan. Il introduisit d'heureux changements dans

l'administration du pays, et tenta des réformes pour l'amélioration des conditions sociales et l'abolition de l'infanticide.

Amber, l'ancienne capitale, resserrée dans une étroite gorge des monts Kalikhô (*kah*, noir, *khô*, montagne), ne lui parut plus digne de la grandeur de son nouveau royaume ; aidé par un de ses plus habiles conseillers, Vedyadhar, un Jaïna du Bengale, il conçut et exécuta une nouvelle capitale, à laquelle il donna le nom de Jeypore ou Jeynagar. Il édifia cette ville sur un plan uniforme et la perça de voies dignes de nos grandes villes modernes ; l'ancienne Amber, à six milles de là, y fut reliée par une ligne de fortifications et conservée comme le Palladium de la dynastie. En peu de temps, Jeypore devint le siége des sciences et des arts, et éclipsa les autres grandes villes du Rajasthan.

Mais c'est surtout comme astronome que Jey Sing sut immortaliser son nom. Presque tous les princes rajpouts s'occupent d'astrologie et ont quelques notions d'astronomie ; lui, profitant de ses premières études, ne s'arrêta pas seulement à la théorie de cette science, il en approfondit tous les détails et entreprit, d'après les ordres de l'empereur Mahomed Chah, la réforme du calendrier hindou. Pour cela, il construisit à Delhi, Oujeïn, Bénarès, Muttra et Jeypore des observatoires d'une magnificence orientale ; n'ayant à son usage que les instruments persans, il en inventa de nouveaux sur une échelle au-dessus de toutes les proportions connues, et les résultats qu'il obtint furent d'une exactitude étonnante. Résumant ses travaux, il disposa une série de tables astronomiques ; mais ayant appris d'un missionnaire portugais les progrès que sa science favorite avait faits en Europe, il envoya une ambassade scientifique à Lisbonne. Le roi Jean V lui expédia en retour un savant, Xavier da Silva, qui communiqua à Jey Sing les tables de De la Hire, qui venaient d'être publiées en 1702. Le royal astronome les vérifia et y reconnut une légère erreur. Ses observations étaient conduites avec tant de minutie et avec des instruments si délicats que les savants anglais n'ont pu depuis y constater que des erreurs de secondes. Il dédia à l'empereur ses tables sous le titre de Zeïdj Mahomedchahi, et la préface qu'il composa pour cet ouvrage remarquable montre que cet homme éminent avait su se débarrasser des préjugés de la religion de ses ancêtres et professait les croyances d'un philosophe éclairé. C'est d'après ses ordres que les principaux ouvrages de mathématiques de l'antiquité et des temps modernes furent traduits en sanscrit. Aussi charitable et aussi généreux que savant, son seul défaut fut un grand amour de la boisson et de l'opium, et toutefois il sut assez maîtriser cette passion pour mener à bonne fin ses grandes entreprises.

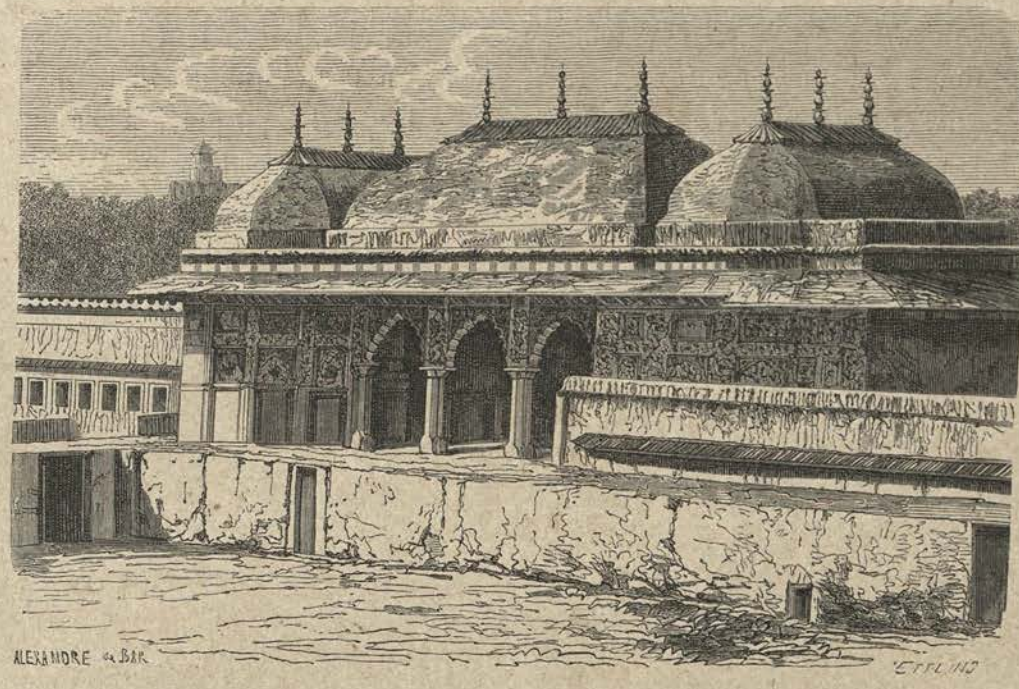
Tel est l'homme auquel Jeypore doit son existence et sa grandeur ; il l'avait placée à un tel rang parmi les villes de l'Inde que toutes les indignités de quelques-uns de ses successeurs n'ont pas réussi à lui enlever son importance ; aujourd'hui, sous un roi intelligent, elle promet de redevenir la digne ville du grand Sowaé.

Contrairement à toutes les anciennes villes rajpoutes, pour lesquelles leurs fondateurs ont toujours recherché avant tout un emplacement pittoresque, Jeypore ne laisse voir, de l'extérieur, que ses hauts remparts crénelés, peints en rouge, renforcés de distance en distance par de massives tours rondes, au-dessus desquelles s'élèvent quelques mandils de temples et les terrasses des palais. Un rocher élevé, couronné de fortifications, la domine au nord, et à l'est un bras des monts Kalikhô court parallèlement aux remparts. Le plan général de la ville est des plus simples : deux grandes rues la coupent dans toute sa longueur en trois bandes d'égale épaisseur, que trois autres rues, courant du nord au sud, divisent en neuf quartiers. Ces rues, se croisant à angle droit, sont larges, aérées et bien orientées. La ville est construite avec une rare magnificence ; les maisons les plus ordinaires sont en granit recouvert d'un stuc poli et brillant, et les habitations des nobles et des riches sont revêtues de marbre blanc. Le centre de la voie est dallé et sur les côtés sont deux chaussées, réservées l'une aux piétons, l'autre aux chalands des bou-

tiques qui garnissent le rez-de-chaussée des maisons. Nulle ville de l'Inde ne peut rivaliser avec Jeypore pour la beauté et la propreté de ses rues, et je doute fort qu'au commencement du dix-huitième siècle, époque de sa fondation, il y eût beaucoup de villes d'Europe qui lui fussent comparables.

Une haute muraille entoure la demeure du roi, qui comprend un nombre considérable de palais, de kiosques, d'édifices de toute sorte, isolés au milieu de ravissants jardins, et qui occupe à elle seule deux des quartiers de la ville. Si l'on en excepte cette cité royale, la ville est presque entièrement dépourvue de monuments; il est vrai qu'elle compte à peine un siècle et demi et que c'est dans l'ancienne ville d'Amber qu'il faut aller chercher tous les grands souvenirs du moyen âge.

C'est Jey Sing lui-même qui avait réservé à son palais un si vaste espace, laissant à ses successeurs le soin de le couvrir ; ceux-ci ont fait de leur mieux et sont arrivés à élever un groupe



PAVILLON DANS LE PALAIS DE JEYPORE.

énorme de constructions sans goût et sans harmonie, parmi lesquelles il n'y a de remarquable que celles dues aux architectes de Sowaé.

Le Chandra Mahal, qui forme le centre du palais principal, est un immense édifice pyramidal, d'un très-beau style ; sa façade donne sur un vaste jardin planté de manguiers et d'orangers, et traversé par de larges pièces d'eau, ornées de jets d'eau. Au rez-de-chaussée de ce palais est le Dewani Khâs ou salle des Durbars, une des plus belles de l'Inde pour sa simplicité et la grandeur de son ensemble. A la gauche du Chandra Mahal sont de grands bâtiments badigeonnés de couleurs éclatantes, dans lesquelles se trouvent les appartements du roi, les bureaux des ministres, le Zenanah et les corps de logis des officiers du palais. Au-dessus de ces terrasses s'élève une haute tour ronde, très-étroite, espèce de minaret, élevé par le dissolu Juggut Sing, vers 1820 : la tradition prétend qu'il la fit construire pour pouvoir contempler la prison dans laquelle les nobles l'avaient forcé d'enfermer une courtisane, du nom de Râs Kaphour (*Sublimé Corrosif*), dont il avait fait un moment la reine de Jeypore.

A peu de distance à l'est du Chandra Mahal est l'observatoire créé par le grand Sowaé Jey Sing. Ce n'est pas, comme on pourrait se le figurer, un édifice contenant les instruments propres

aux études astronomiques, c'est une grande cour, pleine de constructions fantastiques, qui supportaient les immenses appareils imaginés par le roi, ou servaient elles-mêmes aux observations. Rien de plus original que ces gigantesques cadrans, ces roues de cuivre suspendues entre des colonnes de marbre, ces murs pleins de courbes et de renflements bizarres ; on ferait avec cela un magnifique décor de féerie. Avec quelle stupéfaction les ignares courtisans devaient-ils contempler leur roi, marchant à pas comptés sur la prodigieuse hypoténuse du grand gnomon, ou faisant par une nuit étoilée ses mystérieuses évocations. Les successeurs du roi savant n'ont pas été plus intelligents que la foule de ses contemporains ; au lieu de conserver avec respect ces glorieux souvenirs, ils ont laissé les édifices tomber en ruines et ont éparpillé les manuscrits et les instruments. Ceux-ci tentèrent la cupidité de Râs Kaphour, le Sublimé Corrosif de Juggut; elle les fit vendre au prix du vieux cuivre, avec l'autorisation de cet infâme prince. Le roi actuel a bien essayé de réparer les dégâts, mais c'est une œuvre impossible, car les instruments imaginés par le grand astronome ne peuvent être réinventés. Ce qui reste peut cependant donner une idée de ce que devait être l'observatoire aux jours de sa splendeur.

A côté de l'observatoire sont les étables royales, rangées autour de vastes cours, qu'il faut traverser pour se rendre à l'Hawa Mahal, le Palais du Vent, un des chefs-d'œuvre de Jey Sing. Ce palais, d'une forme bizarre, est situé près de l'un des principaux bazars de la ville; c'était la retraite favorite de Sowaé, qui ici, éloigné des bruits de sa cour, pouvait se livrer à ses calculs ou contempler son peuple. L'intérieur est disposé avec un goût exquis et une élégance raffinée; les parois des appartements sont en marbre de différentes couleurs, relevés de panneaux, d'incrustations ou de dorures ; des bassins ornent le centre des chambres et y entretiennent une douce fraîcheur. L'édifice a six étages, mais les trois derniers ne sont que de légers kiosques superposés, entourés d'innombrables clochetons; de petites girouettes s'agitent dans tous les sens au moindre souffle de vent, et ont mérité au palais l'appellation d'abord populaire, aujourd'hui officielle, de Palais du Vent. Les jardins du palais offrent de magnifiques promenades, de vastes lacs peuplés de crocodiles, de jolis pavillons cachés sous les arbres et mille objets curieux, qui en font une des plus délicieuses résidences royales de l'Inde.

III

Nous avions déjà visité tout ce que je viens de décrire, mais nous n'avions pu encore voir le Maharajah, que certaines cérémonies religieuses retenaient dans son Zenanah. Aux premiers jours de mai, le capitaine Beynon m'annonça que le roi était disposé à nous recevoir, et qu'il nous présenterait lui-même en Durbar. Le jour convenu, nous nous rendons au palais dans les équipages de l'agent politique, qui nous accompagne en uniforme diplomatique. Nous mettons pied à terre à l'entrée du Dewani Khâs et sommes introduits dans la grande salle du Chandra Mahal. Le roi, à notre entrée, s'avance vers nous, et sur la présentation du capitaine, nous serre à chacun la main et nous invite à nous asseoir à ses côtés ; les ministres et les principaux dignitaires garnissent les chaises placées de chaque côté du trône.

Le Maharajah Ram Sing est un homme de quarante-cinq ans, de très-petite taille; ses traits fins et agréables dénotent une intelligence peu ordinaire. Il est loin cependant d'avoir la fière contenance qui caractérise sa race; ses manières sont empreintes d'une timidité qui n'exclut cependant pas beaucoup d'affabilité. Vêtu richement, mais avec une négligence qui est peut-être affectée, il porte peu de bijoux, ni sabre, ni poignard, mais en revanche un énorme révolver et un trousseau de clefs pendent à sa ceinture. Rien de sympathique au premier abord dans cet homme très-remarquable, qui joue en ce moment le rôle de réformateur dans le Rajasthan ; on

sent cependant qu'il fait son possible pour donner au visiteur une bonne impression de sa personne. Il me parle avec beaucoup d'amabilité des fatigues que je dois avoir éprouvées durant mes voyages, me questionne avec intérêt sur les cours que j'ai déjà visitées, sur la façon dont nous y avons été accueillis, et témoigne le désir que je passe quelque temps dans sa capitale. La conversation tombe ensuite sur la photographie dont il est admirateur et aussi très-adroit praticien, et enfin sur la France, dont nous parlons longuement. Un des chambellans apporte l'eau de rose et le bétel, qui remplacent ici le simple birâ d'Oudeypour et que le roi nous distribue lui-même; l'audience est terminée; nous saluons le Maharajah et repartons en voiture comme nous sommes venus.

Le Maharajah Ram Sing, roi du Dhoundhar et de Jeypore, est le chef des Catchwahas [1] ou Tortues, l'un des principaux clans rajpouts. Après le grand Jey Sing, qui illustra si brillamment la dynastie des fils de Couch, une longue succession de princes indignes firent descendre le royaume de Jeypore à un tel point de décadence qu'il a fallu tous les efforts intéressés de l'intervention britannique pour le sauver d'un complet démembrement. Ram Sing, le roi actuel, paraît doué de toutes les qualités nécessaires pour rétablir un peu l'œuvre de Jey Sing. Il eut le bonheur d'être précédé par un homme d'une grande intelligence qui, ministre et régent du royaume sous la longue minorité du jeune prince, aplanit les premières difficultés de cette tâche, et fit tous ses efforts pour préparer son élève à de grandes choses. Ram Sing, élevé avec soin, plus instruit que ne le sont généralement les princes rajpouts, a déjà assez fait pour mériter les encouragements des Européens; il a su introduire de l'ordre dans son administration et appliquer quelques réformes utiles. En établissant des cours de justice à l'anglaise, des colléges et des écoles de filles, en créant des routes et en attirant un chemin de fer dans ses États, il s'est concilié l'opinion de la presse anglaise, une grande puissance dans l'Inde; on pourrait dire que ces améliorations sont superficielles, que le peuple n'en a pas profité : cela est peut-être vrai, mais il en profitera et Ram Sing a agi en bon politique.

Il est ambitieux, et tout monarque ambitieux se heurte ici contre deux obstacles, la noblesse et le clergé, qui lui dictent à tous moments des ordres et occupent ses plus belles terres. Il a

[1] Les Catchwahas font remonter leur origine au divin Rama, roi d'Ayodhya, l'ancêtre des Souryavansis, par son second fils Couch, dont un des descendants fonda la célèbre forteresse de Rhotas, dans le Behar, et prit le nom de Catchwaha. En 295, un de leurs rois, Nal Pal, émigra vers l'ouest et vint s'établir dans le Bundelcund à Nichida, aujourd'hui Narwar. Leur troisième capitale fut Gwalior; en 967, Tedj Pal Daola en fut chassé par un usurpateur et forcé de se réfugier chez le roi *mina* du Dhoundhar, par qui il fut très-bien accueilli et qu'il parvint à déposer par une longue suite de honteuses trahisons. Lors de la domination mogole, le roi catchwaha d'Amber, Bhagwandas, donna une de ses filles en mariage au prince Sélim, ensuite empereur Jehanghir; son nom est resté en exécration parmi les Rajpouts, qui lui reprochent d'avoir le premier souillé la pureté de leur race par une alliance matrimoniale avec les Islamites. Cet acte couvrit d'un tel opprobre le nom des Catchwahas, qu'encore aujourd'hui ils sont considérés comme bien inférieurs aux autres clans du Rajasthan.

Les Minas, anciens maîtres du royaume de Jeypore, sont une des grandes races aborigènes, qui, comme les Bhîls, les Gounds et les Jâts, se partageaient les contrées occupées aujourd'hui par les Rajpouts. Les Minas du Dhoundhar étaient divisés en cinq grandes tribus appelées Patchvara et couvraient un vaste royaume comprenant toute la chaîne des Kalikhô, d'Ajmir à Delhi; leurs principales villes étaient Amber, Khôgaum et Match. Ils conservèrent plus longtemps leur indépendance que les Bhîls et ne furent entièrement soumis que vers le treizième siècle : aussi retrouve-t-on de nombreux témoignages du degré de civilisation auquel ils étaient arrivés. Refoulés dans les montagnes, ils sont peu à peu retombés à l'état presque primitif, et leurs tribus sauvages se sont étendues jusque dans les montagnes de l'Inde centrale. Comme les autres races aborigènes du Rajpoutana, les Bhîls et les Mhairs, les Minas vivent dans des villages appelés Pâls, ce qui leur a fait donner le nom générique de Palitas. Leurs mœurs diffèrent peu de celles des Bhîls; ils vivent de chasse et de brigandage plutôt que du travail de la terre et marchent toujours armés de flèches et de longs *lattis*, bambous ferrés. Leur peau est noire, leurs cheveux sont longs, roides et soyeux, et leurs traits plus fins et plus intelligents que ceux des Bhîls. Cette race constitue, avec les Jâts brahmaniques, les Baniahs et les basses tribus des Dhakars et des Goudjars, la population agricole du royaume.

Le royaume de Jeypore est le plus important des états Rajpouts et un des plus considérables; il s'étend sur toute la partie nord-est du Rajpoutana et renferme une population de près de trois millions d'âmes d'après les estimations natives. Les revenus du prince dépassent un crôre de roupies (25 millions de francs).

PRÉSENTATION DES VOYAGEURS AU MAHARAJAH DE JEYPORE.

entrepris une croisade sourde contre ces deux rivaux; par mille taquineries, il a réussi à bannir ses grands feudataires de sa cour, puis il leur a cherché querelle, et chaque jour il leur enlève un privilége, un apanage. Contre le clergé, il a eu recours à un moyen hardi: il s'est déclaré le fondateur d'une secte nouvelle, ayant pour but le rétablissement du culte d'Isvara dans toute sa pureté. Armé de ce nouveau titre, il a fait cesser les donations aux dieux qu'il ne reconnaît pas, et les prêtres perdant leurs bénéfices ont dû émigrer sur des terres plus hospitalières; j'en ai vu ainsi partir plusieurs pendant mon séjour à Jeypore. De là à prendre les terres de l'Église qui ne sont pas protégées par des donations en bonne forme, il n'y a qu'un pas : il l'a déjà fait et fera plus encore. Il ne faut cependant pas voir dans Ram Sing un réformateur aussi radical que quelques-uns l'ont fait paraître; et bien fous ceux qui ont pris au sérieux l'idée qui lui vint d'établir des chambres représentatives dans ses États. Peut-on se figurer des représentants du peuple venant imposer des conditions à un roi rajpout? Cela se verra un jour peut-être, mais aujourd'hui on ne peut considérer cette idée que comme une fine raillerie de la part de Ram Sing.

IV

Le climat de Jeypore est peut-être un des plus sains du Rajpoutana, mais à coup sûr il n'est pas des plus agréables. Les saisons y sont plus tranchées que dans le sud; l'hiver y est parfois presque rigoureux et le thermomètre descend, au mois de janvier, vers zéro, mais dans la matinée seulement. La chaleur va en augmentant jusqu'au mois de mai, époque où commencent à souffler les *hot winds* ou vents chauds, le fléau des hautes Indes. La saison se déclare par des ouragans de sable qui, soulevés par de violents vents du nord-ouest, viennent causer de grands ravages dans les provinces du nord du Rajpoutana et du Pendjâb. Le ciel se couvre d'épais nuages d'un jaune terne, mélange de poussière et de vapeurs qui, venant à crever, forment bien la plus vilaine espèce de pluie qu'il soit possible d'imaginer. A ces orages succèdent les vents chauds, qui arrivent de l'ouest, après s'être chauffés pour plusieurs centaines de lieues sur les sables du Marousthan, du Béloutchistan et de l'Arabie. Leur degré de chaleur est si considérable, qu'à leur premier souffle le sol se dessèche, les arbres se dépouillent et toute végétation cesse. L'Européen, suffoqué par ce brûlant sirocco, qui dure près d'un mois, sans un moment de répit, ne peut plus s'exposer hors de sa demeure, sous peine d'asphyxie foudroyante. Toutes les ouvertures des maisons faisant face à l'ouest sont barricadées avec soin, ou bien bouchées par un épais paillasson en racine de vétiver, appelé *tatti*. Des domestiques versent de l'eau, jour et nuit, sur ces tattis, et le vent, traversant cette muraille humide, perd une certaine quantité de son calorique et renouvelle l'air respirable à l'intérieur des appartements. Souvent le vent s'abat tout à coup vers le soir; c'est le moment le plus pénible, car les tattis ne donnent plus aucune fraîcheur et les *pankahs* ne suffisent pas à agiter suffisamment l'air surchauffé. On emploie alors des roues à vent, décorées du nom de thermantidotes, et qui, manœuvrées vigoureusement par quelques coulis, parviennent à abaisser un peu la température.

On comprend que la vie est fort peu confortable pendant ces quinze ou vingt jours; prisonnier dans une chambre sombre, remplie de l'humidité des tattis, c'est à peine si l'on peut sortir quelques instants après le coucher du soleil. La nuit, l'on couche en plein air pour ne pas étouffer, et l'on se réveille, le matin, les yeux, les oreilles et la bouche remplis du sable fin continuellement en suspension dans l'atmosphère. Aussi consulte-t-on tous les jours avec anxiété l'horizon du côté du sud-ouest, et c'est avec joie que l'on voit arriver les premiers nuages et les premières pluies. Deux ou trois ondées changent l'aspect du pays comme par enchantement; le sable disparaît sous un gazon fin, uni et d'un vert d'émeraude, les arbres se couvrent de feuilles

et l'air devient d'une fraîcheur délicieuse. Après ces quelques jours d'une température infernale, on assiste réellement à ce que les poëtes ont appelé le réveil de la nature ; ici, le spectacle a quelque chose de féerique : la veille un océan de sable fouetté par un vent furieux, aujourd'hui de vertes prairies arrosées par une jolie petite pluie fine. Il faut avoir senti les terribles haleines du simoun indien pour aimer la pluie comme on l'aime à ce moment.

La mousson nous rend la liberté ; nous pouvons faire tous les jours des excursions jusqu'à la ville ou aller passer quelques heures au palais. Les belles journées sont employées à des pique-niques avec les dames de notre petite société anglaise ou à des excursions de chasse.

Outre la chasse et les promenades, on a encore, pour se distraire, les spectacles d'innombrables jongleurs, qui attendent à Jeypore la fin des pluies pour recommencer leur vie errante, interrompue par l'impraticabilité des routes. Beaucoup de ces jongleurs, tels que charmeurs de serpents, acrobates, sont les mêmes que l'on rencontre dans toute l'Inde et que nous avons déjà décrits ; mais il y a aussi les artistes spéciaux au pays, et ceux-là méritent une courte notice.

Les tours les plus curieux sont exécutés par des petites filles qui, presque nues, se roulent en boule, se courbent en arrière pour ramasser avec leurs yeux deux pailles plantées en terre, enfilent, les yeux bandés, une aiguille au moyen de leurs pieds et se livrent à des excès de dislocation étourdissants. Où le spectacle devient cruel et repoussant, c'est lorsqu'on leur fait enlever des poids avec leurs yeux ; un bouton de métal, souvent provenant de quelque culotte européenne, est placé sous les paupières de chaque œil, de façon à adhérer à l'orbite lui-même ; à ces boutons sont attachés des ficelles soutenant un paquet quelquefois fort lourd, que l'enfant enlève ainsi à quelques centimètres du sol, sans l'aide de ses mains ; si le tour dure une minute, on voit l'eau ruisseler le long des cordes : c'est hideux. D'autres *natnis* jouent avec des sabres d'une façon très-curieuse, mais je crois que notre police ne tolérerait pas longtemps un spectacle si peu moral et si dangereux.

La même raison qui assemble en cette saison les jongleurs et natnis à Jeypore, y amène des mendiants religieux de toute sorte et qui, eux aussi, ont chacun leur spécialité : l'un implore la pitié publique en se montrant dans les rues entièrement nu, ou simplement vêtu d'une couche de cendres ; l'autre exhibe fièrement son bras qui, nu, décharné, ankylosé, dresse en l'air une main transpercée par les ongles. Un grand nombre de ces religieux stationnent dans les bazars, vendent des amulettes ou des remèdes, et exercent mille industries lucratives. Mais à chaque saison il y a un fakir qui réussit, grâce à un tour nouveau, à devenir le lion des cercles religieux. Cette année c'était un goussaïn, et vous allez voir comment il sut se rendre célèbre. Un matin, des paysans, se rendant à la ville, aperçurent, près de notre bungalow, au carrefour de la Résidence, un saint homme occupé à attacher à une branche dominant le chemin plusieurs grosses cordes ; leur étonnement fut très-grand en voyant le goussaïn placer ses pieds dans deux nœuds coulants, puis, après s'être étendu à terre, se hisser tranquillement au moyen d'une troisième corde, jusqu'à ce qu'il fût pendu par les pieds comme un veau à l'abattoir. Au bout d'une heure, un millier de curieux entouraient le fakir, qui, toujours dans la même position, marmottait tranquillement des prières en égrenant son chapelet ; après être resté ainsi plusieurs heures suspendu, il se détacha et gagna la ville escorté par une foule enthousiaste. Le lendemain, il revint au même endroit se suspendre ; je m'y rendis avec plusieurs Européens, parmi lesquels le docteur Burr, de l'Agence, et là, nous pûmes tous voir que, quoique pendu par les pieds depuis quelques heures, le goussaïn avait la figure calme, parlait sans difficulté et assurait n'éprouver aucun malaise ; quand nous lui demandâmes comment il avait pu s'habituer à cette position, il nous répondit que Dieu lui avait accordé ce don pour manifester sa sainteté ; naturellement, il eût été difficile d'en obtenir une autre explication. Pendant plus d'un mois, le saint homme resta ainsi pendu comme un jambon la majeure partie de la journée et y gagna une somme fort ronde : le

Rajah cependant ne vint pas le voir et ce manque de convenance lui fut sévèrement reproché par le peuple.

Vers le milieu du mois d'août, les Jeyporiens célèbrent avec beaucoup d'éclat la fête de Ganésa, dieu de la science et de la sagesse ; pendant plusieurs jours les magnifiques boulevards de la capitale sont encombrés par une foule pittoresque, venue de tous les points du royaume ; les maisons et les palais sont pavoisés d'oriflammes et de draperies voyantes, les carrefours ornés de mâts chargés de fleurs.

Ce qui attire surtout la foule des campagnes, c'est la grande foire ou *mêta*, qui se tient à cette occasion aux abords du palais royal. Là sont réunis les produits du Rajasthan, de l'Hindoustan et aussi de l'Europe. A côté des magnifiques châles du Thibet, des écharpes du Bundelcund, des *kincobs* brochés de Bénarès et des gazes du Bengale, on trouve les *shirtings* de Manchester, les indiennes belges et les *turkeyred* suisses. Les armuriers offrent des poignards d'Hérat, des *kriss* Gourkas, des *kâtars* du Meywar aussi bien que de la coutellerie de Sheffield et de Châtellerault. Jeypore étale comme principaux produits de son industrie les turbans lamés, les idoles de marbre, les fourneaux de cuivre, les chaussures brodées, les sels de Sambher et les émaux sur or fin. Ces derniers constituent une des spécialités de la ville et forment un monopole royal ; ils sont exécutés avec une délicatesse et une vivacité de coloris incomparables ; leur valeur est considérable.

Le champ de foire présente un coup d'œil des plus pittoresques ; des éléphants couverts de riches draperies, des chameaux, des cavaliers forment avec la foule un groupe resplendissant de couleurs, qu'encadre la longue ligne des palais de marbre, relevée par l'éclatante verdure des arbres et des palmiers. Le dernier jour, l'agent politique et les principaux Européens résidant à Jeypore se rendent, portés par des éléphants, au palais du roi ; sur leur passage, les balcons et les terrasses sont couverts de femmes, richement vêtues, le visage découvert, qui regardent avec curiosité les Sahibs, tandis que les hommes remplissent la chaussée et se pressent jusqu'aux pieds des éléphants. Arrivés au palais, les Européens sont reçus par le roi et assistent avec lui au défilé du sowari du dieu Ganésa, qui apparaît sur un palanquin plaqué d'or et entouré de toutes les magnificences usitées en pareille circonstance. Après la procession a lieu un grand dîner offert aux Européens et auquel assiste le Maharajah ; il est suivi de nautchs, de feux d'artifice dans les jardins et de tous les somptueux divertissements des cours de l'Inde.

V

Une route fort belle conduit de Jeypore à Amber, l'ancienne capitale ; on sort de la ville par la porte nord-est et on se trouve aussitôt au milieu de délicieux jardins, dont les arbres chargés de fleurs forment au-dessus du chemin une voûte ombreuse. Les pluies ont jeté sur le sable, sur les rochers, sur les murailles même un manteau d'un vert étincelant ; on se croirait dans un vaste parc où des pelouses seules sépareraient les bosquets.

Les montagnes de la chaîne des Kalikhô forment ici un arc dont les remparts de Jeypore réunissent les deux bouts ; on a ainsi une vallée, abritée de tous côtés contre les invasions du sable et formant un riant contraste avec ce pays brûlé. Une *nullah*, c'est-à-dire un torrent des montagnes, traversait cette vallée et allait se perdre dans la plaine par un étroit défilé, qui lui livrait passage à l'est. Un des princes de Jeypore eut l'idée d'arrêter la nullah en barrant le défilé, et le torrent prisonnier se transforma en un lac ravissant ; de somptueux palais, de beaux jardins vinrent se grouper sur ses bords et un autre Rajah créa à son tour une magnifique résidence insulaire au centre du lac. Mais il paraît que l'ingénieur qui avait fait le barrage n'avait pas pris

suffisamment ses mesures ; le niveau du lac augmenta d'année en année, si bien que peu à peu il absorba les jardins les plus proches, puis les kiosques, puis les palais ; impossible de savoir où il s'arrêtera. Les propriétaires inondés avaient le remède sous la main : une trouée dans la digue les eût débarrassés du trop-plein d'eau ; soit apathie, soit superstition, ils préférèrent abandonner sa proie à l'élément perfide et allèrent se réfugier sur le ghât opposé. Le coup d'œil qu'offre aujourd'hui ce lac est tout ce qu'il y a de plus pittoresque ; les palais à demi ruinés, les salles aux colonnades de marbre à demi remplies d'eau, tout cela entremêlé de cette végétation que l'abandon amène si vite sur les édifices, vient se refléter sur sa surface bleuâtre. Au centre s'élève le château royal, dressant lugubrement ses tours crevassées par les pîpals ; nul n'y a mis le pied depuis la première inondation ; ses seuls habitants sont d'énormes tortues et des crocodiles.

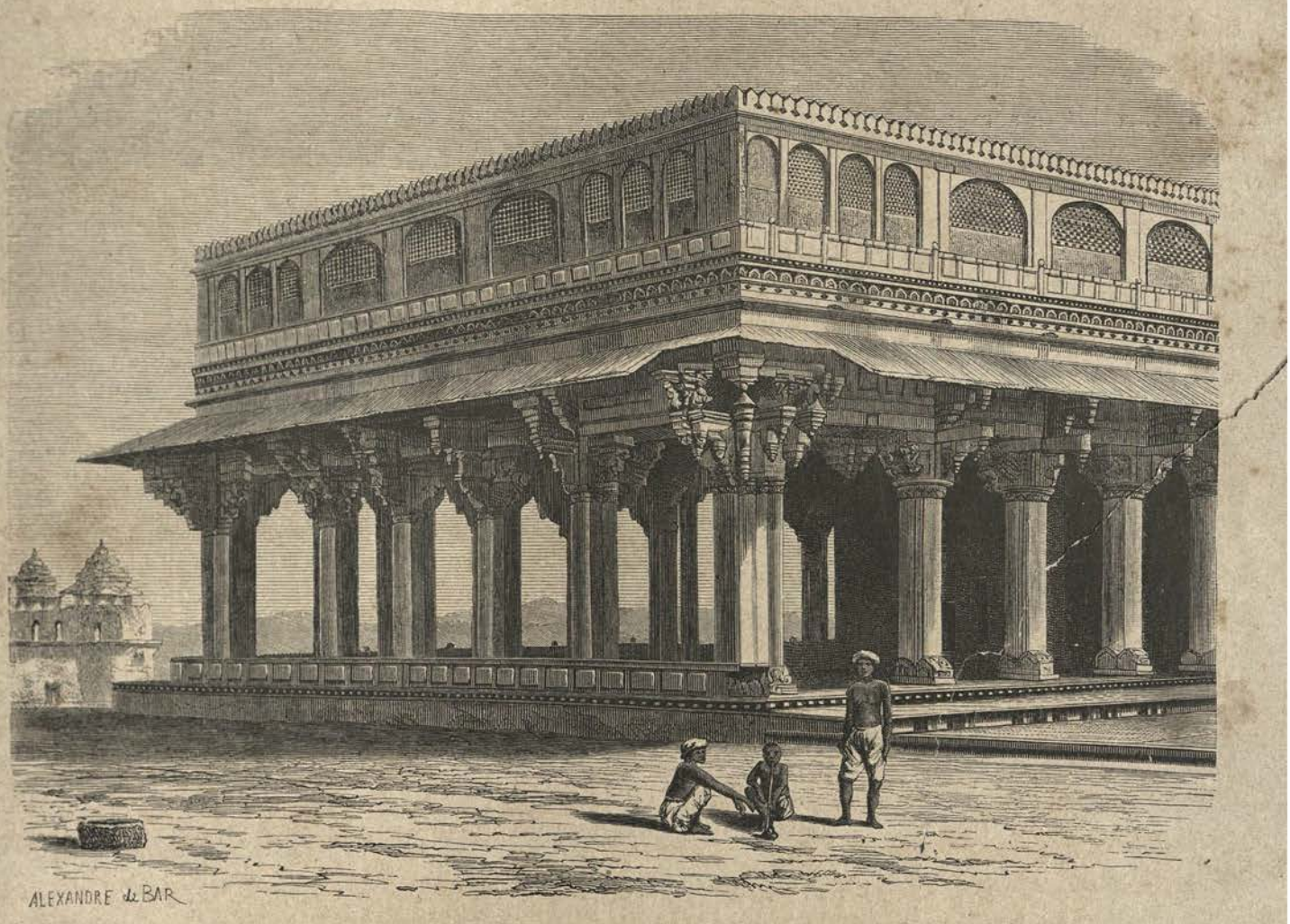
Ces derniers sont les vrais propriétaires du lac et je crois qu'il est impossible dans aucun pays du monde d'en voir un aussi grand nombre réunis dans un même lieu. La haute chaussée de pierre qui conduit à Amber coupe un des angles du lac ; on peut de là étudier les sauriens tout à son aise. A peine ces aimables animaux entendent-ils des pas ou aperçoivent-ils du monde sur cette route, qu'ils arrivent de tous les côtés et viennent se ranger de chaque côté de la chaussée ; leurs horribles têtes aplaties, triangulaires, se dressent avidement et impudemment au-dessus des lotus et le passant peut voir tous les yeux dirigés sur lui. Figurez-vous que vous passez à cheval devant une pareille armée ; si votre monture venait à s'effrayer, à faire un faux pas, aussitôt toutes les gueules s'ouvriraient ; en une seconde vous auriez disparu. Des bataillons de pélicans, d'une blancheur digne du proverbe, s'ébattent sur les îlots et reposent agréablement la vue de cet avant-plan sinistre ; des canards passent et repassent à côté des crocodiles aux aguets. Malgré toute son intelligence, Ram Sing protége encore ces féroces animaux, et il est défendu, sous peine d'une forte amende, de les molester en quoi que ce soit. De peur qu'on ne les effraye ou qu'on ne les blesse par mégarde, on ne peut même chasser sur le lac.

Sur la berge opposée est une grande porte en ruine, sous laquelle passe la chaussée et qui donne accès dans la première enceinte d'Amber. De l'autre côté commence un ghât fort raide qui gravit en droite ligne un col d'une centaine de mètres ; au sommet, on passe un autre portail et on est dans Amber [1]. La route serpente quelques instants à travers la forêt, puis à un tournant on aperçoit à ses pieds la mystérieuse vallée. Qu'on se représente un cratère profond, dont les talus sont couverts d'une jungle épaisse et sombre ; au centre, un cône de verdure, servant de piédestal à un palais de marbre, féerique, étincelant, auprès duquel pâlissent les merveilles de Grenade et de Séville ; autour de ce cône, une ville abandonnée, silencieuse, dont les moindres maisons sont des palais, et un lac aux eaux noirâtres. Tel est le premier effet d'Amber ; mais ce qui est indescriptible, c'est la sensation que l'on éprouve après quelques

[1] Amber fut fondée par les Minas, et par eux appelée Amba, ou la Mère universelle ; devenue leur capitale, elle porta aussi le nom de Ghât Rani ou Reine des Défilés. C'était encore une ville florissante lorsque Tedj Pâl Daola, en 967, s'en empara par trahison et en fit la capitale du nouveau royaume Catchwaha. Sa prospérité s'accrut avec la puissance de ses maîtres, et elle devint rapidement une des premières villes du Rajasthan. En 1580, le roi Maun Sing commença le palais actuel, englobant dans les nouvelles constructions le donjon féodal des premiers rois, dont on retrouve quelques portions à l'arrière du Zenanah. Vers 1630, le Mirza Rajah Jey Sing Ier y ajouta le Jess Munder, le Dewan Khana et plusieurs autres palais, et renferma l'ensemble des édifices dans une enceinte fortifiée ; ce fut ce Rajah qui endigua le lac de Tal Koutora et créa les merveilleux jardins du Bând. En montant sur le trône, en 1699, le grand Sowaé, Jey Sing II, mit la dernière main à l'œuvre de ses prédécesseurs en élevant le magnifique portail qui porte son nom ; mais la position inaccessible de sa capitale, le peu d'espace qu'elle donnait à ses modifications projetées et l'impossibilité qu'il reconnut d'y faire des ouvrages dignes de son nom, le décidèrent à l'abandonner. En 1728, il créait Jeypore et, faisant sortir de leurs gorges sauvages les habitants d'Amber, leur donnait une des plus belles villes du monde. Ce fut un coup fatal pour la vieille Reine des Défilés ; privée de sa population, elle perdit peu à peu les grandes familles qu'y retenaient les traditions, et ne conserva de sa splendeur que ses monuments et un nom vénéré comme berceau de la gloire et de la grandeur des Catchwahas. Elle eut le même sort que Chittore en Meywar et Mundore en Marwar, et aujourd'hui elle offre le spectacle d'une ville considérable, décorée de monuments somptueux et dont les seuls habitants sont quelques prêtres, fidèles à leurs autels, et des milliers de singes et de bêtes fauves.

minutes de contemplation ; quelque chose de romantique, de mystérieux s'empare de vous ; on se demande si ce n'est pas une simple rêverie des Mille et une Nuits, si, nouveau Calender, on ne va pas troubler le silence de cette ville endormie et en faire jaillir quelque effrayant mystère. Le palais surtout a quelque chose de surnaturel ; les dômes recouverts de plaques d'or et d'émaux bleus, les tourelles de marbre d'un jaune d'ivoire, les murailles garnies de balcons dorés, c'est bien là le château enchanté de Scherarzâd.

Un sentier rapide conduit au bord du Tal Koutora, étang sacré dont les bords sont couverts de ravissants jardins ; de petits kiosques de marbre, abritant de symboliques lingams à quatre faces, se groupent sur la berge. Cette partie de la vallée est entièrement occupée par les eaux du



LE DEWAN KHANA, SALLE DES ASSEMBLÉES, AU PALAIS D'AMBER.

Tal, qui laissent à peine un espace suffisant pour la route ; la ville ne commence donc que de l'autre côté de la digue, qui supporte un ravissant jardin avec palais d'été, bosquets d'orangers et de manguiers, et pièces d'eau. Contournant l'étang, nous gravissons péniblement les rampes dallées qui conduisent au château ; les bords du chemin sont défendus par des remparts crénelés et à chaque tournant une massive porte avec des bastions et corps de garde couvre la voie. Le niveau moyen occupé par le palais est de trente à quarante mètres au-dessus de celui du lac ; mais les contre-forts en maçonnerie supportant les parois de la colline descendent à pic jusqu'à l'eau, et les murs des édifices reposant exactement sur leur arête, la façade paraît avoir plus de soixante-dix mètres de hauteur. Dans la partie supérieure de cette immense muraille courent quelques cordons de balcons, et de légères vérandahs sont suspendues directement au-dessus du précipice ; c'est là le seul ornement extérieur.

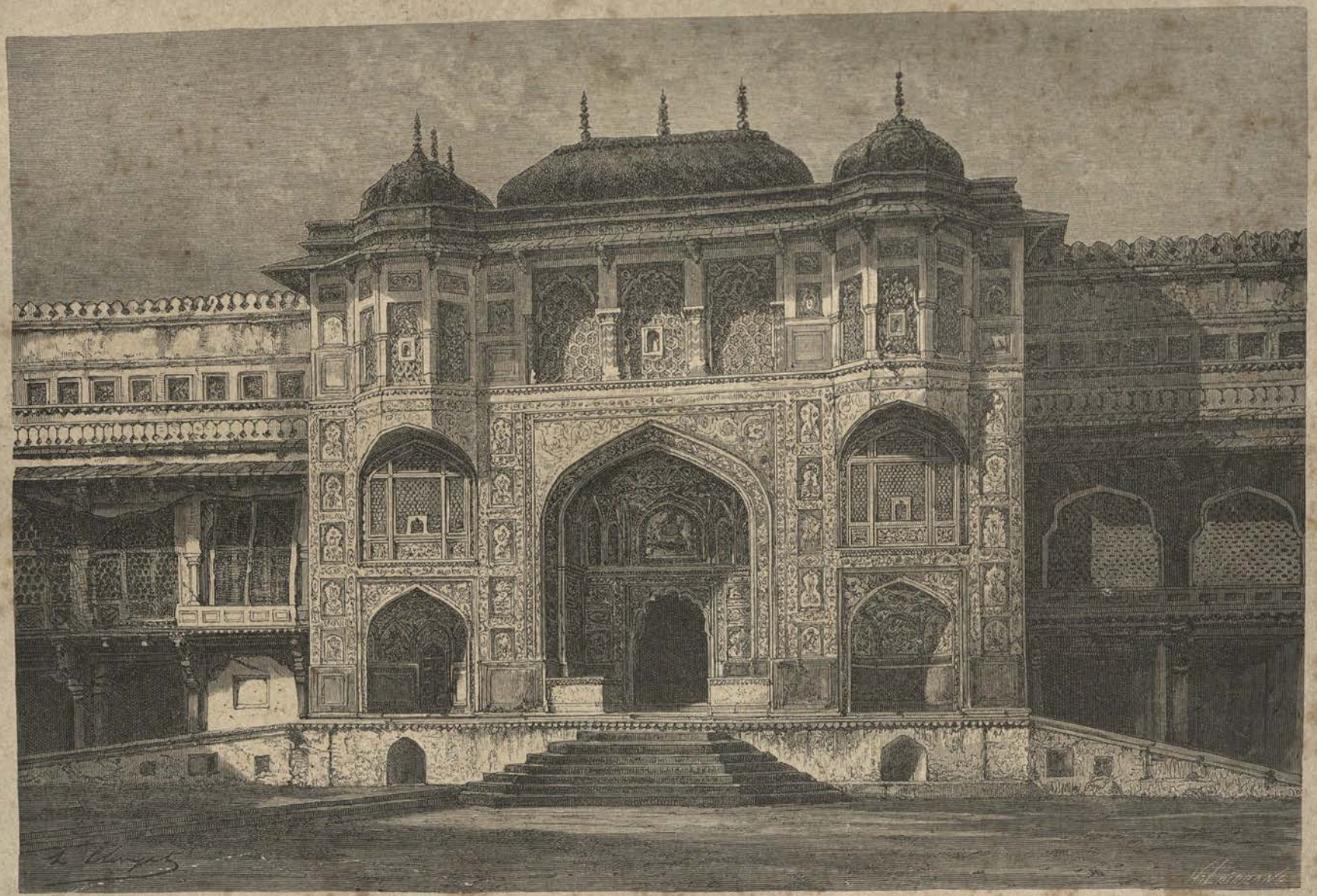
La porte principale, un grand arc en ogive, d'un style simple et sévère, surmonté de légers *tchatris*, donne dans une vaste cour (page 265) dont trois côtés sont occupés par de grands corps de bâtiment, qui contenaient autrefois les casernes et les étables. Cette cour occupe le sommet du plateau inférieur de la colline ; le second plateau porte les édifices principaux du palais, qui garnissent une haute terrasse donnant sur la cour. On y monte par un grand escalier, et passant sous une belle porte ornée de fresques de couleurs vives, on se trouve au centre de toutes les merveilles qui ont rendu ce palais si célèbre dans l'Hindoustan.

A l'angle de la terrasse se dresse la grande salle du DewanKhana, un des plus beaux monuments de l'art rajpout. Une double rangée de colonnes, supportant un entablement massif, forme les trois côtés de la salle, qui est recouverte par une haute voûte, d'une grande hardiesse ; le quatrième côté donne sur le lac et est fermé par un mur. L'édifice n'est donc en réalité qu'un kiosque sur de très-grandes proportions ; la lumière et l'air y entrent en toute liberté. La salle est dallée de marbre relevé par des incrustations de couleur ; à l'extrémité s'élève une estrade de marbre blanc servant de trône. Les colonnes de la première rangée sont en grès rouge et supportent des chapiteaux d'une grande beauté, sur lesquels sont sculptés des éléphants soutenant avec leur trompe l'auvent en pierre qui descend de la corniche Les fûts de ces colonnes sont couverts d'une couche polie de stuc blanc dérobant aux yeux les superbes sculptures qui les décorent. Il paraît que, lorsque le Mirza Rajah eut achevé ce DewanKhâna, il parvint aux oreilles de l'empereur Jehanghir que son vassal l'avait surpassé en magnificence et avait éclipsé par cette dernière œuvre toutes les merveilles de la cité impériale ; on parlait surtout beaucoup de ces colonnes de grès rose, sculptées avec un goût exquis et une grande richesse de détails. Dans un moment de dépit, l'empereur ordonna que ce chef-d'œuvre fût jeté à bas, et envoya à Amber des délégués chargés d'exécuter cet ordre ; le Mirza Rajah, pour sauver son œuvre, fit couvrir les colonnes de stuc et les envoyés d'Agra purent certifier à l'empereur que cette magnificence tant vantée n'était qu'une fable. Depuis, les apathiques successeurs ont négligé de mettre au jour l'œuvre de leur ancêtre, et ce n'est qu'en faisant sauter quelques fragments de stuc que l'on aperçoit les sculptures, intactes comme au premier jour. Les colonnes de la seconde rangée sont de beaux monolithes de marbre gris.

Sur l'autre côté de la terrasse s'étend la partie du palais réservée au roi ; au centre de la façade est une porte monumentale, couverte de mosaïques et de peintures fines ; c'est un des chefs-d'œuvre de l'Inde. Il est difficile de donner une idée de ce merveilleux assemblage de marbres précieux et de dorures; aussi suis-je heureux de pouvoir renvoyer le lecteur à la gravure qui le représente (page ci-contre). Les grillages de marbre qui ferment les fenêtres de la façade sont réputés les plus beaux de l'Inde ; taillés dans une dalle, qui mesure jusqu'à deux mètres de haut sur un et demi de large, ils sont exécutés avec une telle délicatesse qu'ils simulent à une petite distance de transparents rideaux de mousseline.

Franchissant cette porte, on va de merveille en merveille ; on pénètre dans une cour entourée de palais étincelants de mosaïques et de sculptures et dont le centre est occupé par un féerique jardin. Quoique abandonnée depuis longtemps, cette résidence royale est encore entretenue avec soin.

A gauche du jardin s'élève un monumental pavillon, appelé le Jess Munder (page 281), précédé d'une grande vérandah à arceaux moresques. L'édifice est revêtu de marbre blanc, décoré de quelques bas-reliefs délicats, mais d'un ensemble très-simple ; l'intérieur est divisé en trois grandes salles, tapissées de la voûte au plancher de mosaïques et d'incrustations. Ces mosaïques, formées de pierres polies, agates, turquoises, de moulages dorés et de morceaux de glaces, se combinent en groupes de fleurs et arabesques ; on ne peut que difficilement se faire une idée de l'effet que produit un de ces appartements, lorsqu'un rayon de



LA PORTE DE SOWAÉ, AU PALAIS D'AMBER.

soleil y pénétrant, vient se briser sur ces dorures et faire étinceler comme des diamants les fleurs de cristal enchâssées dans les panneaux. Les voûtes sortent un peu du genre hindou ordinaire et rappellent par leurs dentelures ruchées les plus beaux pendentifs moresques. L'étage supérieur du Jess Munder n'est composé que d'un kiosque de marbre, coiffé d'un de ces curieux dômes allongés qui rappellent la coque d'une barque ; il contient trois jolies pièces décorées avec une richesse surpassant encore celle des appartements du bas. D'un côté, de grandes fenêtres fermées par de délicats treillis de marbre donnent directement sur le précipice et embrassent une vue admirable ; de l'autre, on a une belle terrasse qui s'avance jusque parmi les branches des grenadiers et des orangers du jardin. C'est la plus poétique retraite qu'il soit possible de rêver. Ce fut ce kiosque que je choisis pour nous servir de demeure pendant les cinq ou six semaines que nous voulions consacrer à Amber.

De l'autre côté du jardin s'étend une longue ligne de palais, tous aussi admirables comme

LE JESS MUNDER, A AMBER.

pureté de forme, aussi splendides comme décoration que le Jess Munder. Dans l'un les murs sont couverts de panneaux de santal, incrustés d'ivoire et d'argent comme ces coffrets de l'Inde que tout le monde a admirés à nos Expositions ; des canaux traversent les salles et viennent aboutir à des bassins, dont les parois sont incrustées de gracieuses compositions auxquelles se mêlent des poissons, des plantes aquatiques, des lotus, des monstres. D'autres sont simplement tendus de marbre blanc, avec des encadrements de lapis-lazuli ou de serpentine verte, ou bien décorés de miniatures représentant des scènes de chasse, des traits de l'histoire nationale ou de la mythologie ; chacun enfin renferme des choses dignes d'être vues et admirées. Les bains royaux offrent aussi quelque intérêt avec leurs ingénieux appareils de chauffage, leurs meubles de pierre et leurs conduits en bronze.

Au sud de ces palais et sur une assise de la colline, plus haute de quelques mètres, s'étend le Zenanah royal, qui couvre une superficie égale à celle occupée par tous les édifices du château. Ce n'est cependant qu'un seul corps de bâtiments, entourant une grande cour et ne présentant à l'extérieur que des façades pleines, sans fenêtres ni ornements; quatre tours, couronnées de coupoles et placées aux angles, relèvent l'uniformité de ce plan. La grande cour carrée, sur la-

quelle donnent les façades à plusieurs étages, est divisée par des murs rayonnant vers un kiosque de marbre placé au centre. Chacun de ces morceaux de cour a ses arbres, son tchatri, sa fontaine et correspond à un appartement du Zenanah, qui est lui-même divisé en autant de compartiments que la cour. Chaque appartement, complétement indépendant des autres, servait de logement à une des femmes du roi, qui, ainsi emprisonnée, pouvait à la rigueur être privée de communication même avec ses compagnes. Les appartements étaient décorés avec la magnificence qu'on retrouve dans tout cet admirable palais ; mais cent cinquante ans d'abandon, et aussi les habitants actuels, n'en ont laissé subsister que peu de traces ; on y voit cependant encore des fresques antiques fort curieuses et quelques belles mosaïques.

Quand je dis les habitants actuels, je veux parler d'une puissante tribu de singes Hanoumân, qui ont établi leur campement dans les salles désertes du Zenanah et qui règnent aujourd'hui en maîtres dans tout l'ancien harem. Si même les préjugés indiens ne protégeaient pas ces inoffensifs animaux, il serait encore difficile de les déloger d'un poste qu'ils occupent depuis de nombreuses années, et qu'ils seraient capables de défendre vaillamment. Lorsque nous pénétrâmes pour la première fois dans le Zenanah, notre entrée occasionna un violent tumulte ; les mères se sauvaient en emportant leurs enfants, et les mâles nous suivaient à distance respectueuse, mais en montrant d'une manière peu rassurante leurs formidables mâchoires.

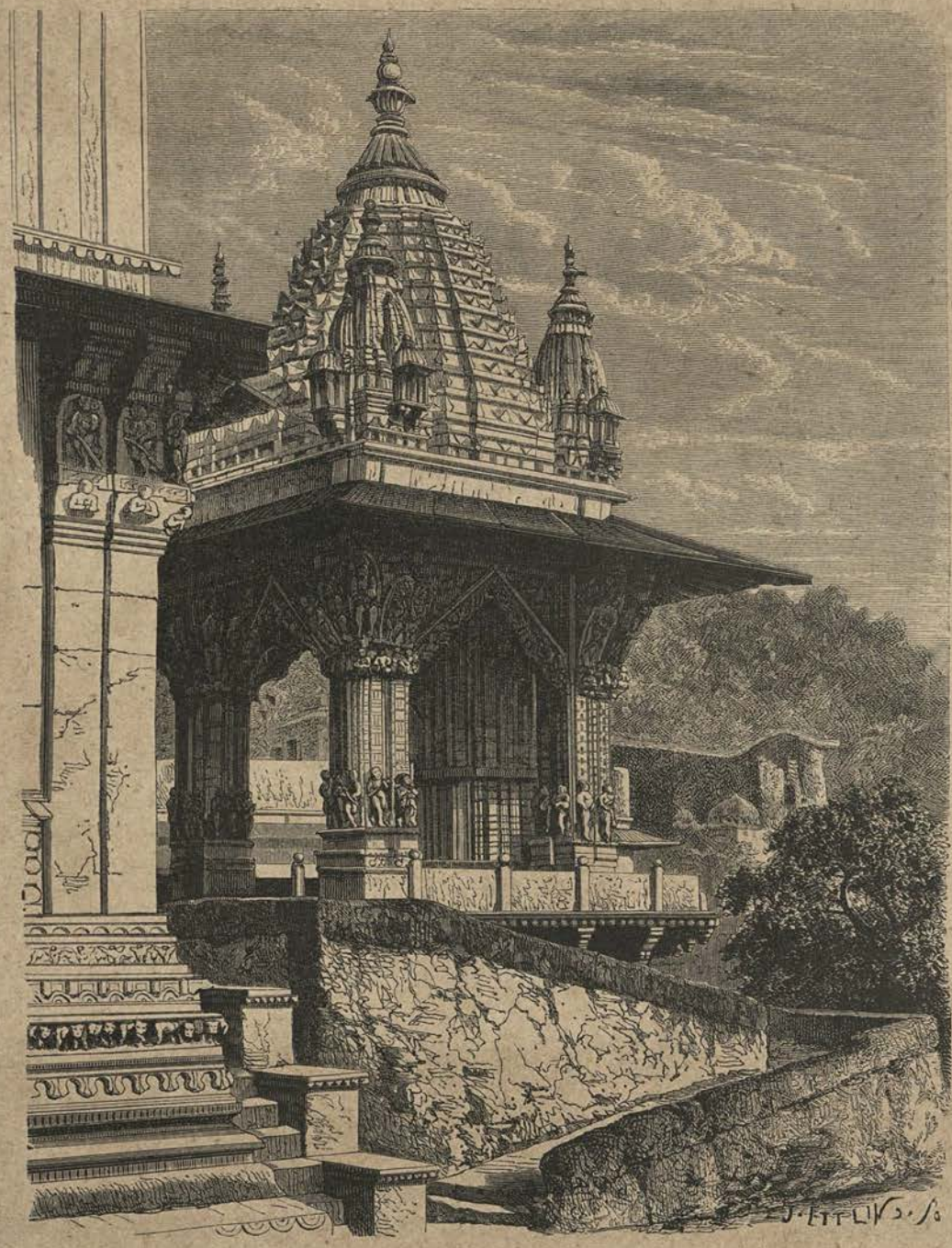
Le *langour* ou *hanoumân* est le plus grand des singes qui peuplent les forêts de l'Inde ; sa taille varie de deux pieds et demi à près de quatre pieds ; d'une forme élancée, élégante, il possède une souplesse excessive ; sa face, très-intelligente, dégarnie de poils, est couverte d'une peau noire et encadrée par de longs favoris blancs ; sa fourrure est gris-chinchilla sur le dos, blanche sous le ventre, d'un poil long et soyeux ; sa queue nue, à l'exception d'une touffe à l'extrémité, a une longueur égale à celle du corps. Le langour est le singe sacré de l'Inde ; ce sont ses tribus, qui sous la conduite d'Hanouman, roi des singes, aidèrent Rama dans la conquête de l'île de Ceylan, l'antique Lanka. Les Hindous prenant à la lettre la description du Ramayana, qui compare à des singes les barbares alliés des Aryens, ne voient dans les langours que les descendants des soldats de Rama, et les tiennent en grande vénération.

Ces étranges habitants du palais d'Amber m'intéressèrent beaucoup durant le séjour que j'y fis en leur voisinage : au bout de quelques jours, toute la tribu nous connaissait et nous approchait sans crainte ; des bananes, du pain et du sucre nous avaient rendus populaires. Les personnes qui ont vécu dans les pays où ces singes sont nombreux ont toutes pu remarquer qu'ils vivent toujours en tribus, et sous le gouvernement d'un chef ; chaque tribu occupe son champ, son bois, ses ruines, qu'elle paraît considérer comme son territoire et dont elle défend jalousement l'accès aux maraudeurs étrangers. Les langours, postés sur les créneaux du Zenanah, observent la contrée ; une sentinelle voit-elle approcher un étranger, un ennemi, aussitôt elle pousse un cri rauque, et à ce signal d'alarme les créneaux se couvrent de défenseurs. Un jour, une panthère traversa le ravin et vint se promener sous les murs du palais ; il fallait voir avec quelle fureur, mêlée de terreur comique, les singes insultaient du haut de leurs remparts leur terrible ennemi : longtemps après son départ, toute la troupe hurlante resta aux aguets, se livrant à mille contorsions en signe de bravade. Le temps étant toujours beau, nous prenions nos repas sur la terrasse du Jess Munder ; à heure fixe, toute la tribu se rangeait sur le parapet voisin et nous observait avec un plaisir extrême ; quel spectacle pour ces singes qu'un Parisien buvant et mangeant ! Assises au premier rang, se tenaient les guenons, chacune portant dans ses bras un joli petit singe ; derrière, plus farouches, les adultes ; et seul, sur le rebord du toit, trônait le vieux roi. Cette galerie était si bouffonne, et les singes observaient une telle immobilité, que j'essayai plusieurs fois d'en faire la photographie ; mais à la vue de l'objectif, qu'ils prenaient pour un nouveau genre de fusil, tous se sauvaient en hurlant. Le langour, animal

LA VALLÉE D'AMBER, VUE PRISE DU DEWAN KHANA.

inoffensif et facile à mettre en fuite, est un terrible adversaire lorsqu'il est blessé ou se sent en danger d'être pris ; la force de ses mâchoires est prodigieuse, et, jointe à l'agilité avec laquelle il se sert de ses bras, le rend aussi redoutable, une fois furieux, que l'hyène et la panthère.

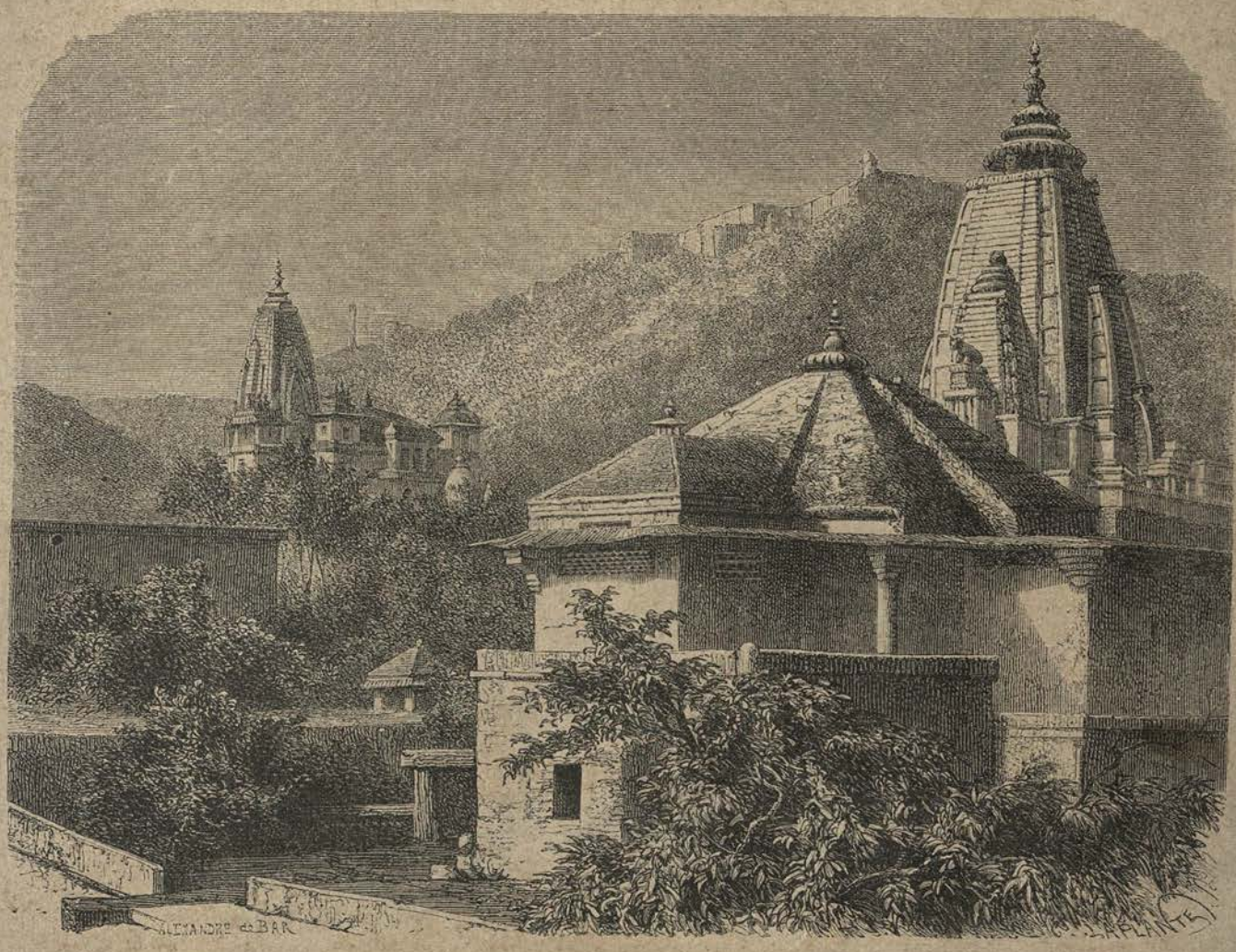
Les ruines d'Amber remplissent encore toute la partie nord-est de la vallée ; les bazars et habitations du peuple ne forment plus que des monceaux de décombres recouverts d'une épaisse végétation, mais les demeures princières des grandes familles catchwahas ont mieux résisté à



LE KIOSQUE D'OR, A AMBER.

l'action du temps. Il est à regretter que les fondateurs de Jeypore aient cru devoir délaisser le genre simple, original et grandiose qui fait de la plupart de ces maisons de remarquables monuments d'architecture. Au milieu des séculaires nîms et manguiers qui remplissent le fond du ravin, on voit se dresser les arcades sévères, les hauts frontons découpés et les longues colonnades des imposants palais d'Amber. Nulle part la nature n'a mis tant de rapidité et de grâce à se marier à la beauté des œuvres de l'homme ; laissée à elle-même, elle a couvert les murailles de

lianes et de fleurs, planté les cours de jardins ombreux et accroché ses pipuls et ses cactus parmi les treillis de marbre des terrasses. En parcourant ses rues silencieuses, dont les dalles disjointes laissent croître de hautes herbes, on éprouve un sentiment de douce mélancolie qu'inspirent peu les ruines, souvent nues et tristes ; ici le soleil, tamisé par les branches des arbres, colore chaudement et sans crudité ce mélange de verdure et de pierres sculptées ; on arrive par de mystérieux sentiers de feuillage à de petits étangs, entourés de portiques et aux bords desquels s'ébattent des familles de langours. Les édifices religieux sont nombreux dans la vallée et pour la plupart très-bien entretenus ; ils sont d'un très-beau style, surtout celui dédié à Mahadeo, dont le *kiosque d'or* est un vrai chef-d'œuvre de sculpture.



LA VALLÉE D'AMBER ET LA CITADELLE DE NAHRGARH.

Matin et soir, les gongs de bronze des sanctuaires remplissent la vallée de leurs sons. Du haut des remparts du château, les gigantesques *nakaras* royaux leur répondent et saluent avec eux le lever ou le coucher du soleil, l'ancêtre de leur roi. C'est vers le soir surtout que le bruit de ces cloches et de ces tambours a quelque chose d'étrangement poétique. Ces cloches sont le dernier soupir d'Amber ; le temps n'est pas éloigné où le scepticisme, ou peut-être une autre religion, viendra renverser les mandils de Mahadeo, et faire taire à jamais les échos de la sainte vallée. Au centre de la ville est un lingam placé dans un bassin alimenté par une source ; une antique prophétie dit que le jour où l'eau couvrira le lingam, Amber disparaîtra ; il ne s'élève plus aujourd'hui que de quelques centimètres au-dessus de la surface, et les brahmanes sont anxieux. Dans le quartier est se trouvent quelques maigres bazars, qui alimentent les prêtres ;

tout auprès est une fort belle mosquée, construite par Sowaé Jey Sing, acte de tolérance qui n'étonne pas de la part d'un homme d'un tel mérite.

J'ai déjà dit que la vallée était entourée de tous côtés par des montagnes, ne laissant aucune issue ; au nord-ouest seulement elles s'abaissent et laissent voir les magnifiques plaines de la Bahnganga et du royaume d'Ulwur (page 283). En ce point est une porte fortifiée, à laquelle se relient les enceintes qui entourent la vallée et courent sur la crête de la montagne ; ce sont, avec la porte de Jeypore, qui elle n'est accessible que par un ghât fort raide, les seules issues de la vallée. L'enceinte extérieure a un développement de plus de trente kilomètres et la seconde d'environ quinze kilomètres ; ce sont des murailles épaisses, construites en granit cimenté, avec créneaux, chemins de ronde et portes fortifiées. L'ensemble de ces fortifications se rattache à la superbe citadelle de Nahrgarh, dont les hautes tours et les remparts couvrent un immense plateau et défendent à la fois Amber et Jeypore.

VI

Vers les premiers jours de septembre, nous étions de retour au bungalow de Jeypore, et deux ou trois jours après nous nous remettions en marche cette fois vers l'ouest, pour explorer le grand lac salé de Sambher, qui est situé à soixante milles de cette ville, au centre du désert de Marousthan.

Campés sur les bords de la petite rivière Bandi, à une journée de Sambher, nous fîmes la rencontre d'une armée de sauterelles, qui abandonnaient leur aride patrie pour porter la dévastation dans les belles plaines de la Jumna et du Gange. Elles apparurent le matin à l'horizon comme un épais nuage et vinrent vers midi s'abattre autour de nous, avec un bruit semblable à celui produit par une forte grêle. Tant que cette pluie dura, le ciel resta obscurci, puis le soleil reparut et nous montra la terre couverte sur plusieurs kilomètres d'étendue d'une couche compacte de ces insectes. En quelques minutes, notre tente fut envahie, et il fallut livrer bataille ; nos bœufs et nos chameaux vinrent à la rescousse, avalant les insectes par poignées avec une grande avidité. Vers quatre heures, les sauterelles s'élevèrent à quelques centaines de mètres du sol et, s'étant massées, reprirent leur vol vers l'est. Celles que j'examinai ne me parurent pas différer beaucoup des locustes qui ravagent l'Europe orientale et le nord de l'Afrique. Leur corps, d'une belle couleur rose ou jaune tendre, mesure près de six centimètres ; les ailes sont longues, diaphanes et tachetées de brun. Les passages de sauterelles sont fréquents dans ces régions et sont un des fléaux les plus redoutés des cultivateurs indiens ; si elles s'abattent sur un champ au moment où les pousses sont encore jeunes, la récolte est infailliblement perdue. On emploie pour les éloigner la fumée et le bruit, mais j'ignore avec quel succès.

Le lac salé de Sambher est une vaste nappe d'eau, d'environ trente kilomètres de tour, située au milieu du désert à quarante milles au nord d'Ajmir. Ses eaux, très-salines, fournissent par simple évaporation un sel très-pur, qui constitue une branche de revenu importante pour les deux Rajahs de Jeypore et de Joudpore qui se partagent le lac. La ville de Sambher, appartenant à Jeypore, est située sur la rive sud-est du lac; tous ses habitants se livrent à l'exploitation du sel et travaillent pour le Raj. La vue du lac est très-belle ; il s'étend majestueusement entre de petites collines boisées et vient baigner les contre-forts des Aravalis, dont la ligne accidentée couvre l'horizon.

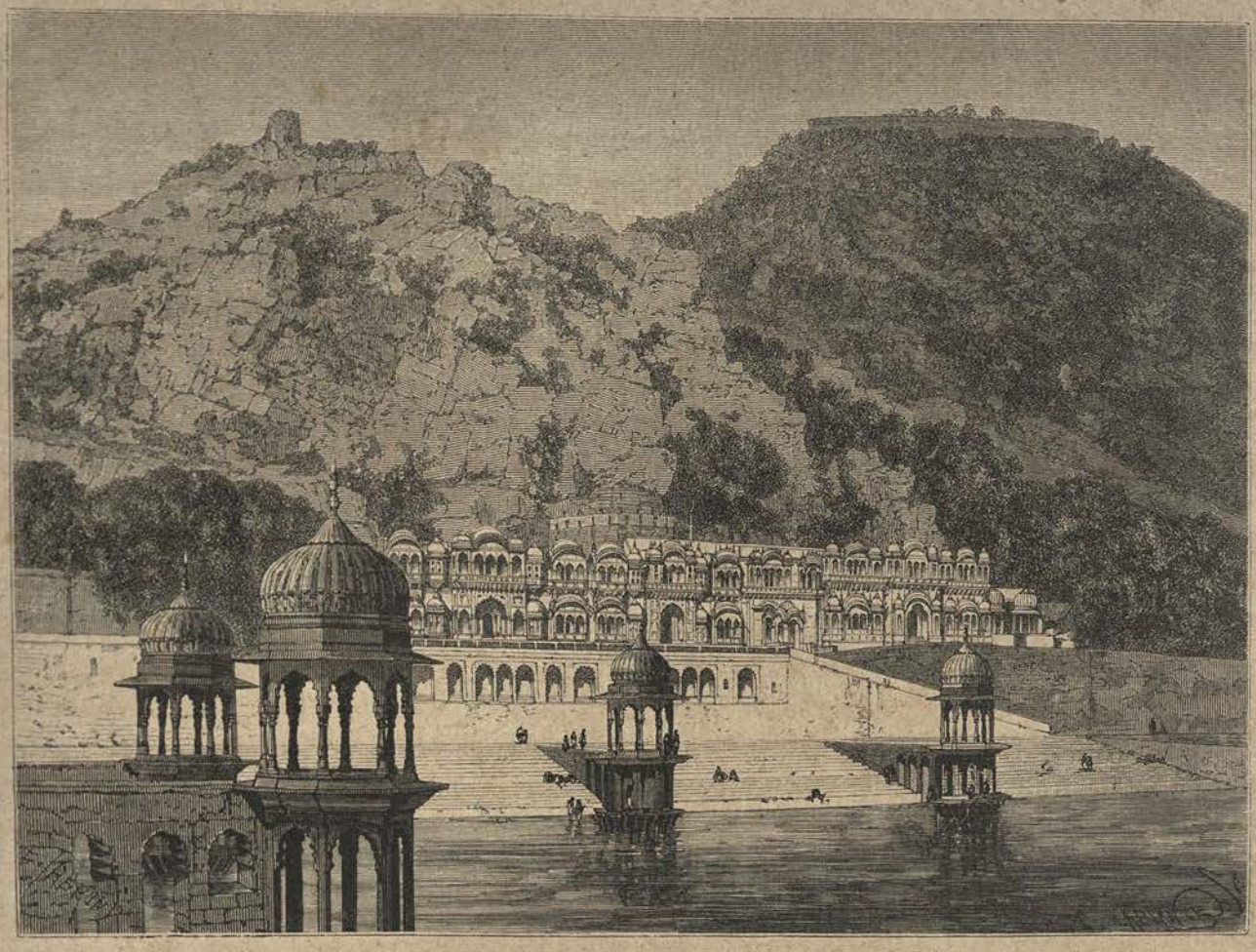
L'époque de notre visite était des plus inopportunes pour examiner le mode d'extraction du sel et l'état de la matière brute, car les travaux interrompus par la mousson pluvieuse ne devaient reprendre que dans un mois. Néanmoins je reçus toutes les explications désirables et

je pus voir de magnifiques tables de sel, coulées comme du marbre et aussi des cristaux énormes d'une grande transparence. Le revenu annuel, tiré par les deux États copropriétaires des salines de Sambher, est de cent quarante-cinq lakhs de roupies, soit 36,250,000 fr. Ce sel est employé dans toute l'Inde septentrionale depuis Ajmir jusqu'à Calcutta, et est préféré à son seul concurrent, celui des Montagnes de Sel du Pendjab.

De retour à Jeypore de cette courte excursion, il fallut penser à continuer notre voyage et à tout préparer pour notre départ. Je voulais visiter la cour d'Ulwur avant d'arriver à Delhi ; le Maharajah m'offrit l'escorte qui m'était nécessaire pour ce voyage.

Le 2 octobre, veille du jour fixé pour notre départ, eut lieu notre dernière entrevue avec le prince. Il nous reçut dans un des kiosques des jardins du palais, en présence seulement du Bakchi et du Pandit, nos deux amis. Dans cette dernière entrevue tout intime, Ram Sing se montra sous des dehors plus sympathiques que jusqu'alors ; il fut d'une affabilité extrême et me demanda plusieurs fois si j'étais satisfait de mon séjour à sa cour, et quelle était l'impression que j'emportais de ce que j'avais vu ici. Enfin, on apporta l'eau de rose et le bétel, le roi nous les présenta lui-même et nous passa au cou les guirlandes de fleurs; il nous serra à chacun la main et nous souhaita bon voyage. Nous avions fait déjà quelques pas, quand il nous fit de la main un dernier salut en nous criant : « *Sahib, yâd rakho !* (Messieurs, souvenez-vous !) » J'étais on ne peut plus étonné de ces adieux si chaleureux, si empreints de bonne amitié, de la part d'un homme ordinairement froid et réservé. Je n'avais eu du reste pendant mon séjour à Jeypore qu'à me louer de sa généreuse hospitalité et de l'aimable accueil qu'il me fit en ma qualité de voyageur français.

UN BIJOUTIER DE JEYPORE (page 275).



L'ÉTANG D'ULWUR (p. 298).

CHAPITRE NEUVIÈME

DE JEYPORE A AGRA

Mohunpore. — La Bahnganga. — Les monts Mewati. — Goudha. — Rajgarh. — La citadelle — Le palais des Miroirs. — Mort d'une antilope. — Notre réception à Ulwur. — Le Mewat. — Le Maharao Chéodân Sing. — La ville et le palais. — Accident de chasse. — Le Dassara à l'Armoudjân. — Les trois cents bayadères. — Un nautch. — Le spectre de la guerre. — Invitation au Durbar d'Agra. — Notre escorte. — Le camp royal. — Digh. — L'Asile des Poissons. — La source de Krichna. — Visite du Nawab de Tonk. — Fête dans les jardins de Digh. — Secandra.

I

3 *octobre*. — Nous ne quittons Jeypore qu'à deux heures de l'après-midi, retardés comme toujours, au dernier moment, par mille petites difficultés dans l'organisation de la caravane. Nos chevaux et deux sanis du Sütterkhana royal doivent nous servir de monture ; une douzaine de chameaux portent nos bagages, nos domestiques et nos tentes ; quatre cavaliers et un harkara composent l'escorte. Une très-bonne route fournie de dâk-bungalows entretenus par le gouvernement de Jeypore, va directement de cette ville à Agra ; malheureusement, nous ne devons la suivre que pendant deux jours, pour nous jeter ensuite, à travers champs, sur des sentiers tracés par le passage des troupeaux, et dans un pays où nous ne trouverons d'autre abri que nos tentes.

Nous longeons quelque temps les remparts de la ville et passons au pied de la Mouti Doungri (montagne des Perles), curieux rocher isolé portant un ancien palais des rois d'Amber. Une gorge

étroite et sombre, resserrée entre de hautes montagnes, livre passage à la route qui sort de la vallée de Jeypore. Ce défilé de deux ou trois kilomètres de long abonde en sites ravissants, dans lesquels les riches Jeyporiens ont entassé des temples, de délicieuses villas et des jardins enchanteurs où mille ruisseaux murmurent au pied des gigantesques banians et des odoriférants bosquets de pamplemousses. On peut dire que c'est le caractère le plus original de cette partie de l'Inde, d'offrir ainsi à tout moment de pareils contrastes ; une ligne de rochers noirs et battus par les vagues dorées du désert dérobe souvent aux regards un paradis frais et ombreux ; sitôt qu'une barrière arrête le sable, on trouve de l'autre côté l'eau et la fertilité.

Comme au passage de Dobarri, à Oudeypour, une grande porte fortifiée ferme l'entrée du défilé et rend tout à fait inaccessibles de ce côté les abords de Jeypore. Derrière les montagnes s'étendent, à perte de vue, les plaines de la vallée de la Bahnganga (sœur du Gange), un des affluents de la Jumna. Le pays est moins sablonneux, mieux cultivé et plus boisé que celui que nous laissons dernière nous. Quoique la route soit en très-bon état, le terrain est si accidenté que nous n'atteignons qu'à huit heures le dâk-bungalow de Mohunpore, après une marche de trente-quatre kilomètres. Nous trouvons les chambres en très-bon état, mais infestées de gros scorpions noirs, et nous ne nous couchons qu'après en avoir tué un nombre respectable.

4 *octobre*. — Mohunpore est un joli village rajpout, entouré de magnifiques cultures. Le pays forme de grandes ondulations, pleines d'ampleur, un genre de plaine très-pittoresque ; les montagnes se montrent sur tous les points de l'horizon. A dix kilomètres de notre camp, nous passons le Jerra-ka-Baoli, belle citerne, rendez-vous général des voyageurs indigènes ; le village est au pied d'un énorme rocher, qui le surplombe d'une façon menaçante. Après ce village, un large ghât nous conduit dans une vallée dont le sol beaucoup plus bas est couvert d'un terreau gras et noir ; quelques kilomètres plus loin, la jolie petite ville de Jetwara s'étale coquettement sur les bords d'une nullah. Avant le coucher du soleil, nous arrivons à Bourana, où nous trouvons un bungalow triste et dévasté.

5 *octobre*. — Un accident survenu à un de nos chameaux nous retient pendant la journée à Bourana. Le soir, j'expédie notre caravane au bourg de Goudha, pour préparer notre campement du lendemain, car nous quittons la grande route et ne trouverons plus de dâk-bungalows.

6 *octobre*. — Partis de Bourana à deux heures du matin, nous traversons pendant la nuit de monotones plaines, bien cultivées et peu boisées. Le soleil levant nous trouve dans un ravissant pays de montagnes, entrecoupé de superbes vallées ; de nombreux villages s'étalent gaiement au milieu de magnifiques cultures. Les montagnes qui nous entourent font toujours partie de la grande chaîne des Aravalis, que nous suivons depuis Ahmedabad ; elles constituent la rangée des monts Mewati. De l'autre côté des premières lignes de faîte, nous rencontrons la rivière Bahnganga, qui déverse les eaux de la chaîne des Khalikhô et des Mewati et va, après un cours de plus de trois cents kilomètres, se jeter dans la Jumna. Au point où nous la traversons, cette rivière, qui n'est encore qu'à quelques lieues de sa source, a déjà un lit de trois à quatre cents mètres de large, mais presque entièrement à sec. Descendant de la montagne avec l'impétuosité d'un torrent, elle remplit, pendant la saison pluvieuse, ce vaste canal, et, franchissant même ses berges de dix-huit mètres de haut, ravage les campagnes riveraines et les ravine profondément sur une largeur d'un kilomètre de chaque côté.

Sur la rive gauche de la Bahnganga est le bourg de Goudha, où nous attend notre escorte. Cette petite ville, située au centre d'un territoire fertile, a une apparence de prospérité qui séduit ; les maisons bâties en pisé bordent des rues étroites et sans alignement, mais d'une propreté remarquable ; des plantations de *bér*, le prunier sauvage, ombragent les abords de la ville et lui font une ceinture de verdure. Goudha était l'apanage et la résidence féodale d'un thakour supprimé par Ram Sing. Au nord de la ville s'élève encore l'ancienne habitation seigneu-

riale, entourée de hauts et épais murs de terre, que protége un fossé en maçonnerie, large, profond et rempli d'eau. On peut considérer ce fortin comme le vrai type des forteresses de cette partie du Rajpoutana, et quoique construit il y a plusieurs siècles, sa forme ne s'écarte que fort peu des innovations stratégiques adoptées depuis quelques années en Europe. C'est derrière ces murs de terre que les Rajpouts ont pu soutenir courageusement le feu des artilleries mogole et anglaise, et repousser encore, il y a cinquante ans, les Anglais devant Bhurtpore. Nos tentes sont piquées au pied du fort de Goudha, sous un figuier indien, dont les branches séculaires forment une voûte digne d'une cathédrale. Le site est à recommander sous tous les rapports : pittoresque et délicieusement frais.

7 *octobre*. — Partis dans la nuit, nous atteignons à cinq heures du matin Baswa, ville frontière du Jeypore ; de hauts murs de terre, garnis d'étroites poternes, ne laissent apercevoir que quelques toits. A quelques kilomètres de là, nous passons la frontière, indiquée par une simple borne plantée au bord du chemin, et nous entrons dans le territoire du Maharao de l'ancien Mewat. Le pays devient de plus en plus intéressant ; les montagnes, aux cimes curieusement dentelées, forment de vastes cirques dont l'arène, revêtue de riches plantations, est émaillée de gros villages. Comme richesse et fertilité, cette campagne rappelle les plus belles portions du Goujerat, mais avec une beauté que ne possèdent jamais les plaines. Une vapeur bleuâtre plane au-dessus des champs et raye les flancs de la montagne ; on entend les cris des enfants, les chants des paysans et le grincement harmonieux des roues à norias ; les gongs des pagodes frappent gaiement l'écho et se joignent au ravissant concert de la nature ; l'air frais, piquant, remplit les poumons ; tout donne à ce spectacle un attrait irrésistible.

Après plusieurs heures de marche à travers cette belle campagne, nous atteignons Rajgarh (maison du roi), l'ancienne capitale de la principauté ; elle occupe le fond d'une vallée circulaire entourée de crêtes dentelées. Ici on est déjà prévenu de notre arrivée, et le Maharao ayant donné des ordres pour notre bonne réception, nous sommes conduits directement au Ganga Bâgh (jardin du Gange), superbe jardin, où nous trouvons au bord d'une belle pièce d'eau, et à demi enfoui dans un bosquet d'orangers, un ravissant palais d'été. Le *kotwal*, ou chef de la ville, nous en fait les honneurs et nous présente de la part du prince un beau *rassad* de fruits, légumes et volailles.

Rajgarh fut fondée par un des Raos de Matchery sur l'emplacement d'une ancienne capitale des Minas. Par sa position au centre d'un cirque entouré de montagnes inaccessibles, elle rappelle Amber, mais elle est loin d'en avoir la beauté sauvage. Ses quartiers s'étalent plus à l'aise au fond de la vallée et permettent à de longues et belles rues de les sillonner en tous sens. Il n'y a que cinquante à soixante ans qu'elle fut définitivement abandonnée par les Raos de Matchery, devenus Rajahs d'Ulwur, et, quoique déserte, elle possède encore quelques bazars animés. La partie la plus intéressante est le vieux quartier noble, avec ses élégants palais, ses immenses cours dallées de marbre et ses nombreux temples.

Au nord de la ville s'élève un rocher nu et escarpé, supportant la noble forteresse des Raos. De la vallée, son aspect est des plus formidables ; ses murailles crénelées garnissent les contours du plateau et se relient par des chemins couverts à un ouvrage de tours et de bastions protégeant la base ; au-dessus s'étagent les constructions du palais, élégant mélange d'architecture féodale et rajpoute. On gagne la forteresse en suivant une rampe fort raide protégée par des parapets à meurtrières et de nombreux corps de garde. Le *kilidar*, commandant du fort, vient à notre rencontre avec son état-major et gravit avec nous la pente, nous faisant arrêter de temps à autre pour admirer le superbe panorama que nous dominons, à mesure que nous approchons du sommet ; nous embrassons d'un seul coup d'œil la ville entière, dont les hautes maisons blanches se détachent sur les sombres forêts des monts Mewati.

Le palais, construit en entier d'un beau marbre blanc, cristallin comme le Paros, que l'on tire ici des vastes carrières du Chekhawati, se compose d'une succession de salles et de chambres donnant sur de petites cours entourées de galeries. Au centre du palais est un petit édifice fort remarquable, le Chich Mahal ou palais des Miroirs. La salle principale est décorée d'incrustations en verre étamé de couleurs différentes, auxquelles se mêlent d'élégantes arabesques en or ; les panneaux sont ornés de fresques très-curieuses représentant les principaux raos de Matchery, des scènes mythologiques, etc. Ces fresques sont exécutées avec beaucoup de finesse et contiennent pour la plupart des milliers de figures. En avant de cette salle court une verandah supportée par de beaux piliers de marbre ; la voûte en stuc simule un velum de drap d'or, brodé de fleurs et d'animaux. Sur le côté droit, le mur est décoré d'une superbe peinture représentant la descente du roi Pertap Sing dans le paradis de Krichna ; de l'autre côté est une fresque de même dimension représentant l'intronisation du roi Pertap, présidée par Krichna.

Nous redescendons dans la ville ; le soleil commence à disparaître derrière la montagne ; les habitants sortent de leurs maisons et remplissent les bazars, et les toits se peuplent d'innombra-

FRESQUE DANS LE CHICH MAHAL, A RAJGARH.

bles singes. Ces singes de Rajgarh sont bien différents de leurs congénères des Khalikhô ; courts, trapus, d'un brun fauve, ils ont la face et la poitrine carminées et la queue ne mesurant que quelques centimètres ; on les considère comme inférieurs en caste aux nobles langours, les singes civilisés de la vallée d'Amber.

Nous regagnons enfin le Ganga Bâgh, que nous trouvons envahi par les jeunes gens de la ville, prenant leurs ébats dans l'étang sacré, situé au centre du jardin. L'air est embaumé par les milliers d'orangers, de grenadiers et autres arbustes odoriférants qui enveloppent notre pavillon, et les éclats joyeux des baigneurs se répercutent sous la voûte épaisse du bois.

9 *octobre*. — A trois heures du matin, nous quittons Rajgarh et sommes à huit heures à Malakhera. Le village est pittoresquement situé sur une légère éminence à quelques centaines de mètres d'une belle forêt ; à l'entrée se dresse le fortin féodal du thakour, avec ses vieilles tourelles crevassées et ses remparts de terre sèche.

Nos gens ont établi notre camp au pied d'un banyan séculaire dont le gigantesque parasol tient dans l'ombre nos tentes et équipages ; à peu de distance de là s'étendent des ravins nus,

peuplés de porcs à demi sauvages qui poussent leurs incursions jusqu'à nos piquets. Dans la journée, le Thakour vient nous visiter ; averti de notre arrivée par le Maha Rao, son suzerain, il s'empresse de nous fournir le *rassad* de toutes les provisions nécessaires. Le soir cependant, un fâcheux accident vient interrompre nos bonnes relations avec le châtelain : ayant fait une battue dans les environs, qui sont très-giboyeux, nous revenons avec plusieurs antilopes, parmi lesquelles par malheur un des sowars reconnaît le corps d'un animal favori du Thakour, qui s'était échappé depuis quelques jours. Averti en toute hâte, le baron vient lui-même nous réclamer le cadavre, sans doute pour lui faire de belles funérailles, et quoique j'accède de suite à sa demande, en lui exprimant tous mes regrets d'un contre-temps auquel nous ne pouvons rien, il se retire emportant son pauvre favori, sans vouloir même me répondre.

10 *octobre*. — De grand matin, nous quittons Malakhera, et après une marche rapide de quatre heures nous atteignons au jour les faubourgs d'Ulwur.

Malgré l'heure matinale, nous trouvons sur la route Kanji Mall, le secrétaire du Rao, qui nous apporte les salâms du prince et nous conduit sur son ordre au palais de l'Armoudjân Bâgh, où tout a été préparé pour notre réception. Là le sirdar, après nous avoir montré nos appartements, nous annonce que le Rao met à notre entière disposition cette résidence princière, avec tout le domestique, les provisions de bouche, une cave richement montée et les écuries garnies de chevaux, équipages et éléphants. Une pareille réception dépassait tout ce que je pouvais attendre et je ne cherchai pas à le cacher à Kanji, le priant d'en témoigner tous mes remercîments au prince.

Le palais d'Armoudjân est un élégant édifice, d'un beau style, construit en marbre et en grès blanc, au centre d'un vaste jardin. Il est composé de deux pavillons, reliés entre eux par une colonnade, et placés sur une haute terrasse, plongeant sur le jardin. Le toit est plat, en pierre, et forme une autre terrasse d'où l'on domine cette fois tout le panorama de la ville et la longue ligne des montagnes. L'intérieur est bien aménagé : les chambres, simplement mais richement décorées, sont protégées du soleil par de larges verandahs donnant sur de petites cours intérieures transformées en parterres de fleurs ; chacune possède une fraîche salle de bain stuquée où sont rangés les lourds *garhas* d'eau glacée.

Attenant à notre palais est le Mouti Bâgh, la résidence d'été du Rajah, dans lequel logeaient jadis les agents anglais. C'est un immense palais d'une belle architecture, avec un grand parc dessiné à l'anglaise. Un peu plus loin s'élève un pic isolé, de forme conique, dont les flancs découpés en terrasses portent des jardins suspendus, s'étageant jusqu'à l'étroit sommet que couronne un pavillon; c'est le Mouti Doungri ou roc des Perles. Le Rao y vient tous les soirs respirer la brise délicieuse qui s'élève de cette forêt embaumée. Il ne manque pas d'y venir le soir de notre arrivée et nous pouvons le voir nous examiner curieusement du haut de son observatoire avec une lunette. Je ne sais si elle le rapproche assez de nous pour qu'il s'aperçoive que nous sommes indécis si nous monterons lui présenter nos respects ou si nous attendrons une invitation officielle, car il nous envoie un tchoubdar nous prévenir qu'il nous attend demain au palais.

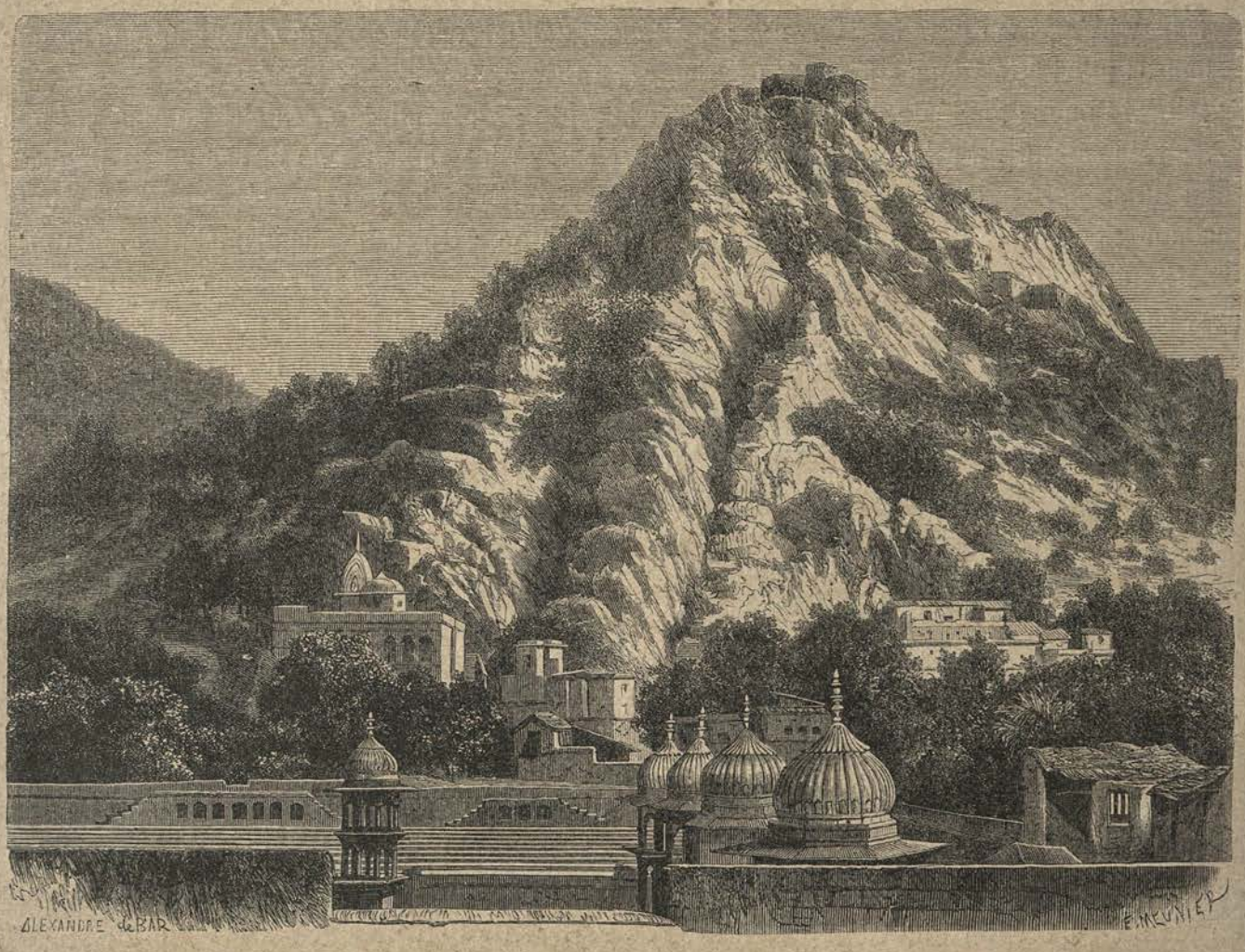
II

Le lendemain de notre arrivée, nous allons en compagnie de Kanji visiter la ville. On y arrive par une magnifique avenue, plantée de grands [illegible] et bordée de belles villas, qui débouche, à travers de populeux faubourgs, sur la porte principale, dite de Delhi. Le premier aspect d'Ulwur [1] est des plus remarquables : construite en amphithéâtre sur une colline que

[1] Ulwur, la capitale du Mewat, est située à cent quarante-cinq kilomètres environ au nord de Jeypore, dans la chaîne des

couronnent ses nombreux palais, la ville est placée à l'entrée d'un cirque entouré de pics bizarrement dentelés et d'une hauteur imposante. Ses fortifications l'entourent d'une enceinte continue armée de bastions, et se relient par des courtines aux forts et aux fortins qui garnissent tous les sommets. Les flancs précipiteux de la montagne sont couverts d'une riche végétation, qu'ils tiennent comme suspendue au-dessus de la ville, qu'enserre du côté de la plaine une forêt continue de jardins. Enfin les cimes elles-mêmes, formées d'un quartz laiteux légèrement irisé, étincellent au soleil, semblables à des glaciers.

On entre dans la ville par des portes voûtées, garnies d'artillerie et d'une apparence assez



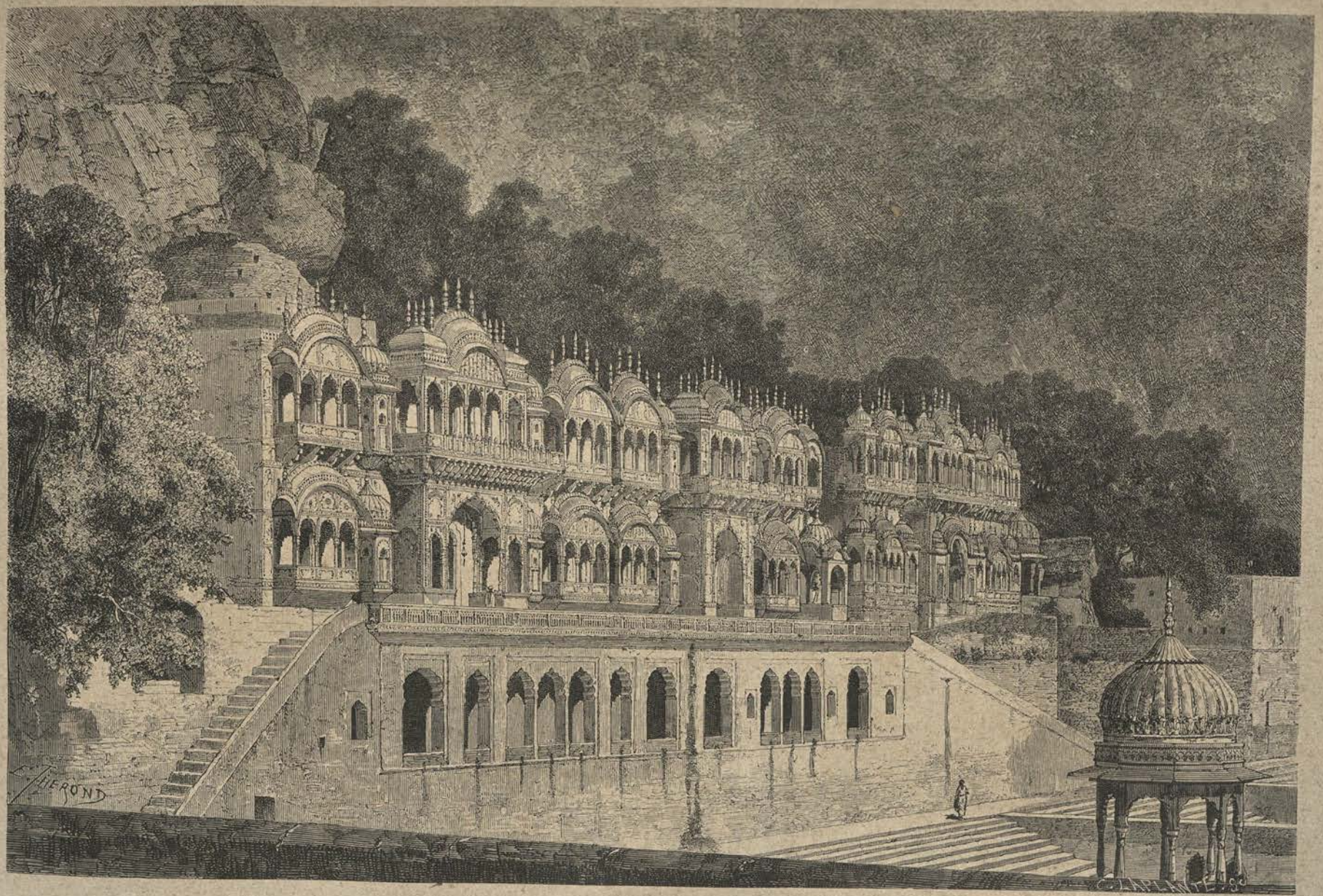
LE PIC DE MARBRE A ULWUR.

formidable. L'intérieur paraît densement peuplé : les maisons sont sales et empilées, les bazars

Mewati. Ce n'est que vers 1265 que l'on trouve mention du pays de Mewat, alors que l'empereur Ghaïas Oudin l'envahit pour punir les Mewatis de leurs brigandages, poussés insolemment jusqu'aux portes de Delhi. Le terrible massacre qu'il en fit ne les corrigea que peu, car on les retrouve, jusque vers les temps modernes, jouissant d'une réputation de bandits invétérés. Vers 1720, un baron du Dhoundhar, Pertap, Rao de Matchery, réussit à enlever le Mewat aux Mogols et établit sa capitale à Rajgarh ; en 1774, son successeur, pour faire pardonner son usurpation, offrit ses services à Delhi contre les terribles Jâts et reçut en récompense le titre de Maharao Rajah et la reconnaissance de son indépendance. S'affranchissant alors complétement de Jeypore, auquel il enleva quelques provinces, il fonda le royaume de Matchery et vint établir définitivement sa capitale à Ulwur. Lors de l'immixtion des Anglais dans les affaires de l'Hindoustan, les Maharaos se rangèrent de bonne heure sous le drapeau, et par cette démarche politique réussirent à conserver intactes leurs possessions, qui seraient autrement devenues la proie des envahisseurs.

Le royaume d'Ulwur est depuis reconnu comme allié de l'Angleterre, et paye un léger subside au gouvernement du Bengale. Ses revenus ne dépassent pas 35 à 38 lakhs de roupies (environ 9 millions de francs).

Nous avons conservé ici l'orthographe officielle anglaise du mot Ulwur, que l'on écrit quelquefois aussi Alvar, mais dont la prononciation indigène est Alouar ou plutôt Eulouer.



LES TEMPLES DU ROI, A ULWUR.

d'une circulation difficile. Cependant la ville est partagée par plusieurs voies larges, bien entretenues, qui, partant de chaque porte, viennent se réunir au centre de la cité, sous une vaste coupole.

Le palais royal occupe le sommet de la colline ; c'est un groupe considérable d'édifices en partie détachés et de styles fort variés. Commencé en 1780, il est loin d'être encore terminé, du moins dans son ensemble. Une porte monumentale, flanquée de deux belles pagodes, conduit dans une première cour de larges proportions, mais qui n'offre que quelques grands corps de bâtiments renfermant les écuries, tandis que tout un côté est bordé de huttes et de maisonnettes, où logent les domestiques inférieurs du palais. Un second portail, bariolé de fresques

MAUSOLÉE DU RAJAH BAKTAWAR, A ULWUR.

grossières, mène dans une autre cour, plus élevée que la première, où se trouve un superbe palais de style italien. Les façades sont décorées de pilastres de marbre ; mais les travaux ayant été interrompus depuis plusieurs années, et l'édifice ne plaisant pas à Chéodân Sing, le tout a un air de ruine fort mélancolique.

On arrive enfin au vrai palais rajpout, s'étendant le long d'une terrasse qui domine la ville. Il est presque entièrement en marbre blanc. Des cloîtres à arceaux dentelés entourent une cour dallée de marbre blanc et noir, sur laquelle donne la grande salle d'audience, merveille d'élégance et qui n'a qu'un défaut, c'est qu'elle est la copie de la célèbre salle d'audience de Dîgh, mais avec l'avantage d'être en marbre au lieu de grès. L'intérieur du palais est très-simple et orné avec beaucoup de goût, sauf toutefois quelques salons à l'européenne, où sont

entassés pêle-mêle des meubles disparates et mille objets provenant de nos fabriques et qui sont l'objet de l'admiration des indigènes. Une idée excellente de l'architecte, surtout dans ces pays de mollesse, est d'avoir supprimé les escaliers; le palais a trois et même quatre étages, mais ils communiquent tous entre eux par des corridors légèrement inclinés, qui soulagent la fatigue de l'ascension. Comme presque tous les palais de l'Inde, celui-ci possède un Chich Mahal ou salle des Miroirs, où viennent se concentrer toutes les richesses de décoration et d'incrustation : il y a loin de l'art moderne aux merveilleux styles d'Amber ou même de Rajgarh; cependant ici les décorations sont très-artistiques et d'une extravagance de richesse indescriptible.

Le palais est séparé de la base même de la montagne par un petit étang, qui est certes un des points les plus curieux et les plus pittoresques de l'Inde. Les bâtiments du palais et du Zenanah en occupent tout le côté est; au sud, sur une haute terrasse de grès rose s'élève le mausolée de marbre blanc du Rajah Baktawar Sing; à l'ouest, la masse conique du mont Ulwur avec sa couronne de créneaux et son manteau de forêts surplombe la nappe d'eau et ne laisse qu'un quai étroit sur lequel se presse une longue ligne féerique de palais et de temples; enfin au nord se dresse un pic élevé, fantastique pyramide de blocs de marbre, entremêlés de temples et de verdure, et que couronne un château fort. Tel est le plan, telle est l'esquisse du tableau, mais aucune description n'en ferait entrevoir la beauté; le lecteur en jugera mieux par les quatre vues que je pris de ce point si pittoresque (pages 289, 294, 295 et 297) et qui lui donneront une idée de ce merveilleux assemblage.

III

Notre visite de la ville terminée, Kanji nous conduit vers le Maharao, qui nous attend. Il nous reçoit sans cérémonie, entouré de quelques intimes, sur une des belles terrasses supérieures du palais. Son accueil est des plus affables et il écoute avec une apparence de grand intérêt ce que je lui explique du but de notre voyage.

C'est un tout jeune homme [1], paraissant encore plus jeune que son âge, car il est de très-petite taille, quoique admirablement formé, et avec des extrémités d'une délicatesse féminine. Sa figure, d'une grande beauté, est fine, intelligente et son regard très-sympathique. On ne le soupçonnerait pas capable des cruautés qu'on raconte de lui; mais n'en est-il pas de même chez tous les princes de l'Asie, despotes de naissance et habitués dès leur berceau à tout voir plier devant leurs caprices?

Dès le lendemain, le Maharao nous rendait à l'improviste notre visite à l'Armoudjân Bâgh : un peu sans doute pour nous montrer son amitié, beaucoup par curiosité. Cette visite, comme

[1] Chéodân Sing, quatrième Maharao Rajah d'Ulwur, est monté sur le trône en 1858, à l'âge de quatorze ans. Pendant sa minorité, ses États furent administrés par un conseil de régence, présidé par un agent politique anglais. D'un caractère impétueux et passionné, il a su s'attirer en quelques années de règne, par plusieurs actes, la froideur du gouvernement anglais. Le dernier, qui dépeint bien le caractère emporté de ce jeune prince, a nécessité le rappel du représentant anglais à sa cour. Voici le fait tel qu'il m'a été raconté par un témoin oculaire de la scène : parmi les jeunes courtisans qui entouraient le prince, s'en trouvait un du nom de Bahadour, riche, brillant, le favori du Rajah; un jour qu'ils assistaient ensemble à la rentrée des dames dans le Zenanah au retour d'une promenade, Bahadour se permit sur la jeune Rani une plaisanterie grossière; sans un moment de délai, malgré les supplications de tous les assistants et les prières du maladroit courtisan, le roi, outré de colère, le fit dépouiller de ses ornements et décapiter par les eunuques dans un coin obscur du palais. En apprenant cet événement, l'agent anglais quitta Ulwur et depuis n'y est plus rentré. Mais un autre écueil ouvert sous les pas de Chéodân et qui peut lui coûter sa couronne, est la partialité que lui, prince rajpout, affiche ouvertement pour les Mahométans et leur religion, à laquelle on le dit secrètement converti. Tous les thakours de son royaume, redoutant sa conversion officielle, qui entraînerait la perte de leurs priviléges, intriguent sourdement pour le renverser. Il est difficile de prévoir ce qui adviendra du royaume d'Ulwur avec un voisin aussi habile que Jeypore, surtout si de nouvelles imprudences lui retiraient la protection de l'Angleterre.

on le pense, servit d'exemple aux courtisans et pendant quelques jours nous fûmes assaillis par toute la cour depuis le Dewan jusqu'au Kotwal de la ville.

Chéodân Sing, comme tout Rajpout, est amateur passionné de la chasse. Nous prîmes part avec lui, dans les gorges des Aravallis voisines de la ville, à de très-intéressantes battues dont nous rapportâmes plusieurs panthères et un fort beau tigre.

Dans une de ces expéditions, il m'arriva un accident qui n'est pas rare et qui coûte la vie à

CHÉODÂN SING, MAHARAO RAJAH D'UDEYPUR.

bien des chasseurs. Nous chassions dans un défilé étroit, à quelques lieues de la ville, et, les batteurs ayant signalé une panthère, les chasseurs s'étaient rangés à l'entrée du ravin par où elle devait sortir. Je montais, ce jour-là, un éléphant du Rao, magnifique animal, employé depuis longtemps aux rencontres avec les bêtes fauves. Au moment où la panthère, chassée par le bruit des batteurs, sortait du fourré, elle fut touchée avec tant de bonheur par le prince, qu'elle vint rouler à quelques pas devant nous. Je l'ajustai pour la dépêcher, quand mon éléphant, se met-

tant à trembler, fit brusquement volte-face, me renversant presque par le choc et déchargeant mon fusil ; puis, malgré les efforts du mahout, pris de panique, il nous emporta au galop à travers la jungle. Ces frayeurs subites sont assez fréquentes chez les éléphants, même dressés pour la chasse au tigre. En parail cas, aveuglés par la peur, ils se sauvent, brisant tout sur leur passage, se heurtent contre les arbres et souvent broient haodah et cavalier à quelque branche. La présence d'esprit du mahout me préserva du sort d'Absalon ; frappant de toute sa force le crâne de l'animal avec sa pique de fer, il réussit à diriger la bête vers le bas de la vallée, couvert seulement de buissons épineux ; là, après une course d'un quart d'heure, la brute essoufflée s'arrêta tout court et se laissa guider docilement.

IV

Les fêtes du Dassara approchaient ; j'ai déjà eu l'occasion de les décrire à la cour de Baroda. J'ai parlé de l'étrange liberté dont jouissent pendant ces fêtes les bayadères hindoues, et j'ai raconté la poétique légende qui en est l'origine. Dans le Rajpoutana, chez ce peuple de soldats que ne satisfont pas toujours les exigences du Zenanah, la bayadère jouit en tout temps de grandes immunités. A l'occasion du Dassara, il est de coutume ici que, choisissant un patron parmi les personnages distingués de la cour, les nautchnis se réunissent pendant les fêtes dans son palais pour y exécuter les danses religieuses des Naurâtri (neuf nuits), s'y installent pour toute leur durée et vivent à ses dépens. Chaque année, le choix change et tombe sur le personnage le plus en vue, ou dont on espère obtenir le plus.

Aussi, à mon grand étonnement, le portier du palais Armoudjân vint-il m'annoncer un matin que l'entrée du jardin était assaillie par deux ou trois cents bayadères, avec musiciens, etc., qui, ayant choisi notre résidence comme lieu de Naurâtri, demandaient à être admises à l'intérieur. L'autorisation accordée, le jardin fut envahi en quelques minutes ; du haut de la terrasse, je voyais les allées, les bosquets se remplir d'un essaim multicolore de jeunes filles, les unes avec le pantalon de soie brodée et la toque sur l'oreille, les autres avec le kangra plissé à bande d'or. Tout cela allait, venait, riant, courant, produisant, avec ces vêtements de couleurs si vives et si variées, l'effet d'un formidable kaléidoscope. Bientôt je vis qu'on s'installait : les kiosques qui entourent le jardin se remplissaient, de petites tentes se dressaient, les feux flambaient ; en un clin d'œil, l'Armoudjân fut transformé en camp.

Une députation de musiciens me fut d'abord envoyée, qui décida avec moi l'heure et le cérémonial du Salâm ou présentation, longue cérémonie, qui prend plusieurs jours ; les nautchnis, défilant troupe par troupe, devaient exécuter leurs chants et leurs danses, et, détail important, recevoir chacune quelques roupies. La journée était consacrée au Salâm, le soir aux danses religieuses du Naurâtri. Ces dernières se tenaient sur la terrasse supérieure du palais : là un vaste tapis recouvrait le sol, des torchères chargées de résine flambaient dans les angles, luttant par rafales avec la splendide clarté des étoiles ; au milieu d'un cercle compacte de femmes, couvrant la vaste plate-forme, groupe étincelant de paillettes et de pierreries, dansait langoureusement quelque coryphée, au son de l'antique musique religieuse de l'Inde. La scène était vraiment belle et poétique : cette lumière vague, éclairant à peine cette foule gracieuse ; cette voûte resplendissante ; tout autour, sous nos pieds, les cimes des palmiers et des nims nous jetant leurs senteurs enivrantes, mêlées de l'air froid de la montagne, qui arrivait chargé des âcres émanations des jungles ; cette musique cadencée, d'un rhythme mystique : tout se réunissait pour donner à ces soirées un charme infini. Pendant dix jours il y eut grande fête au palais Armoudjân ; le Rao y vint plusieurs fois, pour voir sans doute comment nous nous tirions d'affaire.

Le Dassara se termine ici par une grande procession, dans laquelle le Maharao passe en revue toute son armée. Ce n'est plus la magnificence du Sowari du Guicowar, mais les détails sont fort intéressants. La pièce principale de la cérémonie est un char à deux étages, appelé *In Durbân*, surmonté de trois dômes plaqués d'or et décorés de riches tentures, que traînent quatre éléphants attelés. Le char porte le prince sur son trône et autour de lui les principaux personnages de la cour. Un corps de canonniers à dromadaire, ayant une espingole à pivot, plantée sur le devant de la selle, entoure le char et l'accompagne, dès la sortie du palais, de détonations assourdissantes. Le Sowari se rend à un kilomètre de la ville, à un joli palais dominant le champ de manœuvre. La cour y prend place sur des tribunes; au centre sont deux trônes, l'un occupé par le Rao, l'autre par une idole d'argent du dieu Rama. En face du palais se dresse un grossier mannequin d'osier, haut d'une vingtaine de pieds, représentant le géant Ravana, roi de Lanka, l'ennemi implacable de Rama. La foule couvre l'esplanade, ne laissant libre qu'une étroite allée qui va du palais au pied du mannequin. Sitôt que le soleil a disparu à l'horizon, le Rajah se lève, et, se penchant au balcon, crie d'une voix forte à un cavalier monté sur un chameau de course : « Va demander à Ravana si nous devons nous préparer à la guerre. » Le saniwalla part au galop et rapporte la réponse négative du dieu; suivent plusieurs questions, tendant à prouver que l'armée du Rao est invincible et que ses ennemis, effrayés par ses préparatifs, respecteront la paix du monde. Le signal est alors donné, les canons tonnent, le feu est mis aux pétards dont est bourré le mannequin, *le spectre de la guerre*, qui s'enflamme et s'écroule aux acclamations de la foule. C'est à cette cérémonie que jadis les princes, devant le peuple et l'armée réunis, annonçaient les expéditions prochaines.

V

Notre séjour à Ulwur se prolongea, jusque ve[illegible] d'octobre, en fêtes et en promenades, nous allions nous acheminer vers Delhi, quand un [illegible]fficieux nous avertit que le vice-roi des Indes venait de convoquer tous les rois et princes du Rajasthan à un grand Durbar impérial, qui devait se tenir en novembre à Agra. On nous engageait vivement à y assister, vu que pareille cérémonie n'avait pas eu lieu depuis le règne de lord Bentinck, et que par le nombre des princes répondant à l'appel du vice-roi et la splendeur des fêtes dont ils seraient l'objet, ces États-Généraux surpasseraient tous les précédents. Le Maharao avait reçu, lui aussi, du gouverneur général, une invitation au Durbar et se préparait à s'y rendre. Il nous offrit de faire route avec lui, ce qui acheva de nous décider : voyager avec un Rajah ne pouvait manquer d'offrir quelque intérêt.

Les derniers jours du mois furent employés par le Maharao à faire ses préparatifs de départ, et l'on peut comprendre que ce n'était pas une petite affaire, puisqu'il s'agissait d'emmener tout le personnel de sa cour et une escorte de trois mille hommes. Le prince devait se faire suivre de ses tentes d'apparat, avec une partie du mobilier du palais, afin de recevoir dignement, pendant le séjour à Agra, les représentants de la puissance anglaise ; puis viendraient nécessairement à la suite les éléphants, chevaux, musiciens, danseuses et les mille parasites qui vivent aux crochets des princes de l'Asie. Il fallait aussi songer à nous; notre camp comptait plusieurs tentes, un *khansamah* du roi, deux cuisiniers, huit *béras*, quatre *sowars*, une quinzaine de *feraches*, *lascars*, *harkaras*[1], sans compter nos serviteurs ; plus quatre chevaux de selle, deux *sanikhâs* ou dromadaires de course, dix chameaux et quatre voitures.

Le 21 octobre, le Rao se dirigea vers Haléna, où il devait rencontrer le colonel E...., agent

[1] Voyez pour tous ces mots le vocabulaire à la fin du volume.

du vice-roi, nous donnant rendez-vous à Govindgarh, la seconde étape. Nos tentes étaient parties la veille pour Ramgarh, situé à vingt kilomètres d'Ulwur, où se réunissait le camp; aussi, faisant nos adieux à l'Armoudjân, nous nous mîmes en marche.

En quittant Ulwur vers l'est, on entre dans cette admirable vallée que fertilisent la sainte Jumna et ses affluents. Le sol, à cette saison de l'année, est couvert de toutes ses richesses; le *jowar* gigantesque dresse de chaque côté du chemin ses énormes épis jusqu'à la selle des chameaux, le cotonnier épanouit ses grappes de neige, et le *bajri* courbe sa lourde tête chargée de grains. Le pays brille par l'absence de voies entretenues; tantôt le chemin est large, creusé de nombreuses ornières; tantôt il serpente en sentier à travers les champs. De nombreux retardataires couvrent la campagne; des soldats déguenillés, à l'air de bandits, leur uniforme à l'anglaise soigneusement plié et suspendu au bout du mousquet, vont par troupes pittoresques, s'arrêtant au coin des routes pour fumer le *biri*, ou dormant le ventre au soleil autour des citernes. De pittoresques *rãtts*, légères voitures à dôme d'osier, entourées de rideaux rouges et traînées par de petits bœufs agiles, passent chargés de jeunes femmes, de nautchnis dont les chants et les éclats de rire font retentir la plaine. Tout ce monde, invité ou non, suit la marche du roi et va vivre aux dépens de sa bourse; il n'est pas jusqu'aux chiens étiques des bazars qui, se joignant à la fête, n'accompagnent les caravanes.

A Ramgarh, nous trouvons le gros du camp parti. Il est toujours très-fâcheux en campagne d'arriver après une armée en marche, mais notre khansamah, en homme de flair, a du premier coup si habilement employé les firmans, que nous sommes pour longtemps à l'abri de la famine. Le Rao s'est aussi occupé de la cave. Des paniers de bordeaux, champagne, hock, etc., nous suivent, et comme le cahot des charrettes ou le balancement du chameau pourrait nuire à ces précieux liquides, ce sont des *banghy-coulis* qui les portent soigneusement suspendus à de longs bambous.

Ramgarh, où nous passons la nuit, est une petite ville assez florissante. Nous repartons le lendemain dans la journée. Le pays est [illegible]eau, richement cultivé, couvert de jolis villages, pittoresquement assis sur les rochers qui [illegible]ssent de toute part.

A Govindgarh, nous trouvons le camp royal établi dans une belle plaine au pied d'une antique forteresse. Il couvre une vaste étendue et fait un bel effet avec ses longues lignes de tentes rayées de rouge et de bleu et ses parcs de chameaux et d'éléphants. L'Indien est toujours à son aise en voyage; devant chaque tente est dressé le fourneau de briques, sur lequel cuisent l'odoriférant curry et le *tchapati* national. Les tentes sont plantées avec régularité et exactement sur les emplacements désignés par les prévôts. Au pied même du fort, hors des émanations du camp, se trouvent les tentes royales, entourées d'un haut *khanat* ou mur d'étoffe rouge, qui cache aux yeux des profanes l'habitation du Rao et des Ranis. Devant ce palais de toile s'étend une place carrée qu'entourent les campements des Sirdars, les offices du prince et nos tentes; au centre se dresse un grand mât, que surmonte l'étendard royal, le Panchranghi aux cinq couleurs; au pied sont la garde Hazrati [1] et quelques pièces d'artillerie pour les saluts du matin et du soir. On voit qu'un certain ordre règne dans ces expéditions, et cela est nécessaire avec une population aussi légère et aussi bruyante.

Mais il faut traverser le camp dans toute sa longueur, jusqu'à une autre place qui fait le pendant de celle du Rajah. Là aussi flotte un étendard, mais il est rouge: c'est celui du *kotwal*, le grand justicier du camp; autour du mât sont installés les bureaux de police, les tam-tams et les gangues de fer pour les malfaiteurs. D'un côté de la place se trouvent les magasins tenus par les Baniahs, où se débitent les provisions nécessaires et les friandises; de l'autre, les échoppes

[1] *Hazrat*, majesté.

de *bâng* et d'arak, ainsi que les tentes basses des femmes et de tout le monde interlope qui suit une armée en marche.

A neuf heures, un coup de canon annonce le couvre-feu, et aussitôt le silence se fait, tout s'endort : l'on n'entend bientôt plus que le perçant *kaberdar* des sentinelles, alterné du *kaun hanéwalla?* ou « qui vive? » qui accueille les rondes continuelles. Dès l'aube, un autre coup de canon réveille le camp. Je sors de ma tente ; tout est encore calme ; l'air est froid et piquant, un voile de vapeurs bleues s'accroche aux pointes des tentes. Sur la place, quelques soldats rajpouts, grelottants, se pelotonnent autour du feu ; devant le palais une compagnie d'athlétiques mercenaires béloutchis font en rang la prière du matin; ils s'inclinent, se relèvent, et se prosternent devant le soleil qui leur indique la Mecque, avec un ensemble automatique. Dès que les rayons commencent à dorer la terre, la fourmilière se réveille.

Le Maharao n'a rejoint le camp que pendant la nuit; on ne repartira que demain. Pour moi, sauf une rapide expédition contre les bécassines des marais voisins, je passe ma journée à me repaître des scènes si pleines de vie, de couleur, d'originalité que j'ai autour de moi. Quel sujet pour un peintre! et quel malheur que nos artistes se contentent de leur Orient de convention, qui s'arrête à l'Égypte et au plus à l'Asie Mineure! Le soir, nous visitons avec Chéodân Sing la vieille forteresse, qui n'offre que peu d'intérêt.

Le 3 novembre, dans la nuit, nous quittons Govindgarh en compagnie du Rajah ; la route est obstruée par l'artillerie et les bagages du camp, et à l'aube seulement nous passons la frontière des États de Bhurtpore, près de Nagar, ville assez importante. Les montagnes ont fait place à de grandes plaines pierreuses, d'une stérilité désolante. A huit heures, nous atteignons Dîgh, dont les coupoles de marbre apparaissent au-dessus d'une oasis de verdure.

VI

Dîgh est une des plus antiques cités de l'Inde ; sous le nom de Dirâg ou Dirâghpoura, elle était déjà rivale de Mattra du temps de Krichna, c'est-à-dire environ quinze siècles avant notre ère. Elle est aujourd'hui la seconde capitale du royaume jât de Bhurtpore ; ses superbes fortifications, élevées en 1730 par le roi Souradj Mall, permirent, en 1803, à quelques officiers français au service de Scindia d'y tenir un instant en échec, après la grande bataille de Laswari, l'armée victorieuse de lord Lake.

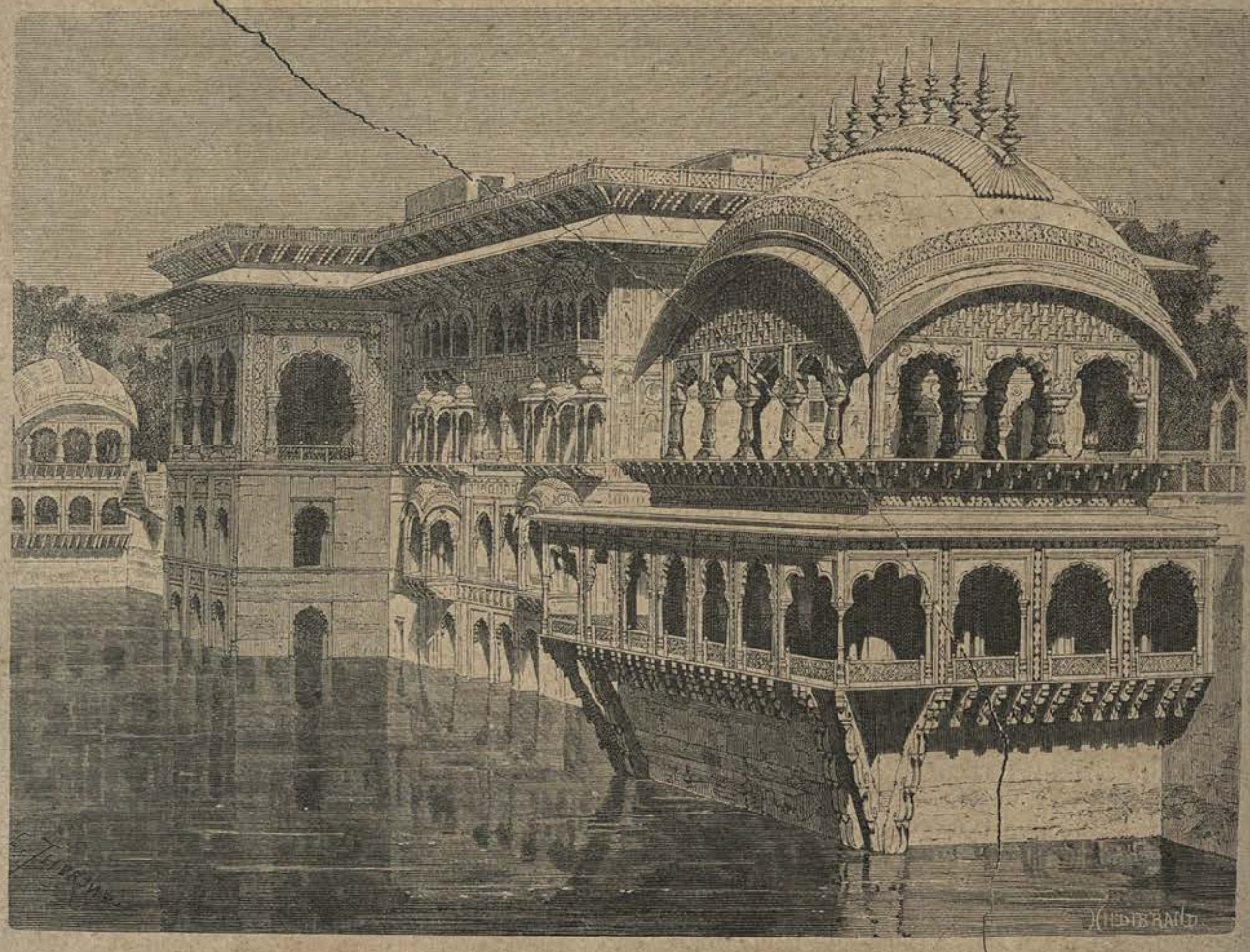
Le même Souradj-Mall construisit à Dîgh, vers 1725, un splendide palais, considéré comme la merveille de l'art hindou moderne. Il se compose de plusieurs *bhowan* ou pavillons détachés, qu'enserre un vaste jardin, placé entre deux étangs, en dehors de la citadelle.

L'édifice principal est le Gôpal Bhowan, assis sur une haute terrasse au bord de l'étang de l'ouest. Sa façade du côté de l'eau est très-élégante avec ses balcons, ses colonnades et les deux kiosques de marbre qui l'encadrent ; mais la merveille par excellence est le Dewani Khâs ou salle d'audience, salle magnifique, supportée par plusieurs rangées de colonnes d'un agréable style : le lecteur remarquera, dans la gravure qui lui présente ce chef-d'œuvre (page 305), la grande originalité des arches, des piliers, et aussi de ces gracieuses corniches inclinées, si finement découpées, qui projettent sur la façade des ombres d'un heureux effet.

Le jardin planté d'orangers et d'arbres fruitiers, est traversé par de belles avenues ombreuses, dallées de pierres et parcourues de canaux. De superbes pavillons dans le style du Gôpal Bhowan, reliés les uns aux autres par des terrasses, encadrent les parterres ; ces pavillons servent de demeure aux dames et aux nobles. L'un d'eux supporte de vastes réservoirs qui alimentent un réseau compliqué de jets d'eau. A l'extrémité de l'allée centrale, qui part du

Dewani Khâs, s'étale une belle nappe d'eau [1] que domine une terrasse plantée de grands arbres et garnie de plusieurs kiosques. L'un de ces kiosques, appelé le Matchi-Bhowan (asile des Poissons), est un léger édifice de pierre, entouré à sa partie supérieure d'une gouttière qui, lors des fêtes, laisse tomber une nappe d'eau formant un véritable mur de cristal; de nombreuses gerbes éclatent tout autour en bouquet. Sur la rive opposée se dresse une haute tour sombre, d'un diamètre considérable, armée de canons monstres; c'est le donjon de la citadelle de Souradj Mall.

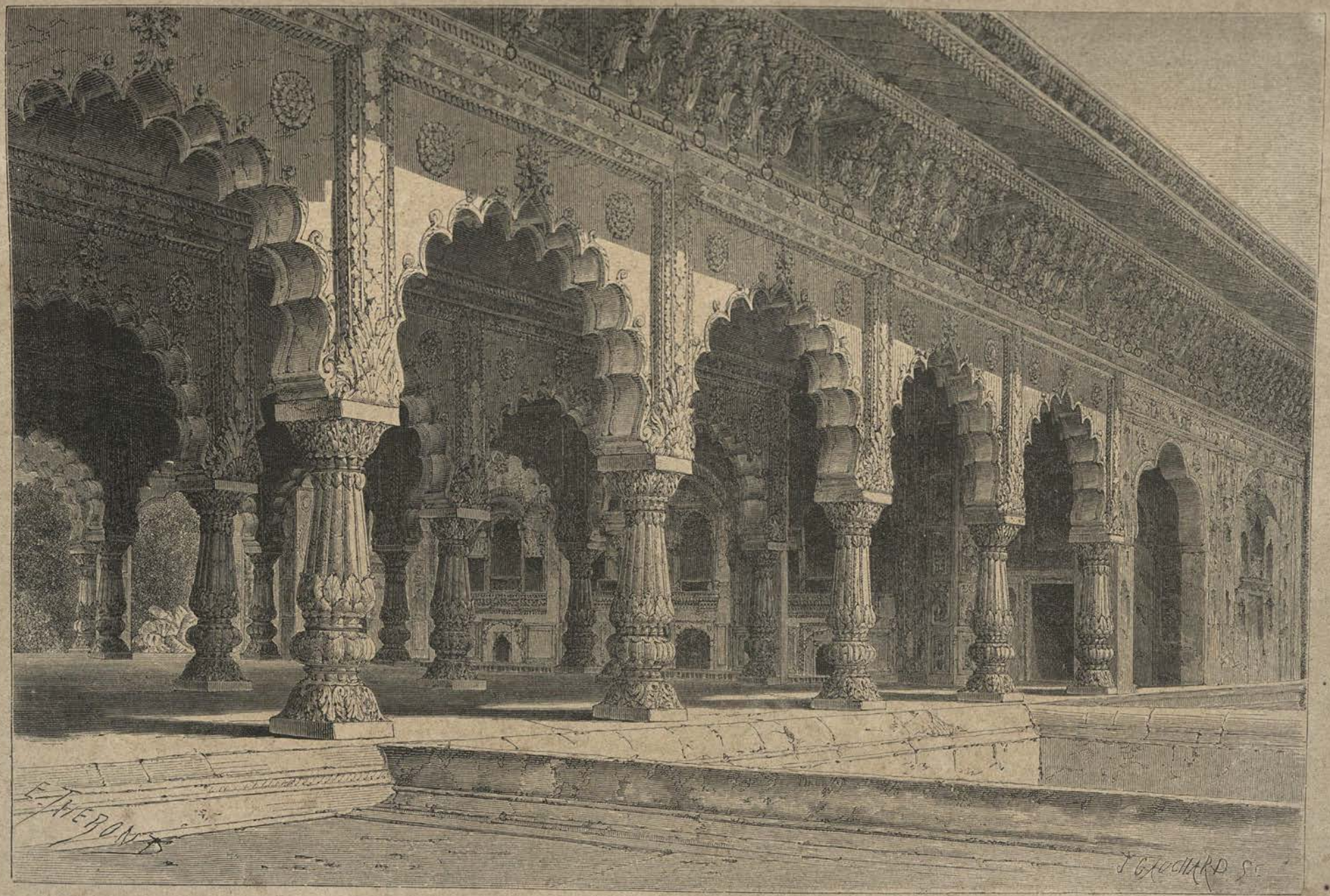
Un harkara étant venu à Govindgarh nous prévenir que le Rajah de Bhurtpore, son maître, met à notre disposition les appartements du palais de Dîgh, le Rao prend possession du Gôpal



LE PALAIS DE GOPAL BHOWAN, A DÎGH.

Bhowan, et nous nous installons dans un des pavillons du jardin, appelé le Nandh Bhowan. Ce petit palais de marbre blanc est un véritable bijou; ses murs, à l'extérieur et à l'intérieur, sont couverts d'une profusion de mosaïques en pierres précieuses, provenant du mausolée de Secandra, pillé en 1761 par Souradj Mall. L'appartement que nous occupons est un chef-d'œuvre; le sol est dallé d'un marbre fin, dans lequel sont dessinés avec des onyx, des lapis-lazuli, des agates,

[1] Cet étang est célèbre dans les légendes de Krichna, où il est désigné sous le nom de Krichna-Khound ou source de Krichna. On prétend que c'est sur ses bords que le divin berger venait faire danser, au son de la flûte, les bergères de Diràghpoura. Pendant les siècles de la domination hindoue, les princes tenaient au bord de l'étang ces assemblées, célébrées par les poëtes, où ils venaient se disputer dans des joutes homériques la main de quelque beauté célèbre. A la fin du tournoi, la jeune femme faisait le tour du lac et indiquait son choix, en s'arrêtant devant l'heureux compétiteur et en le couronnant de fleurs.

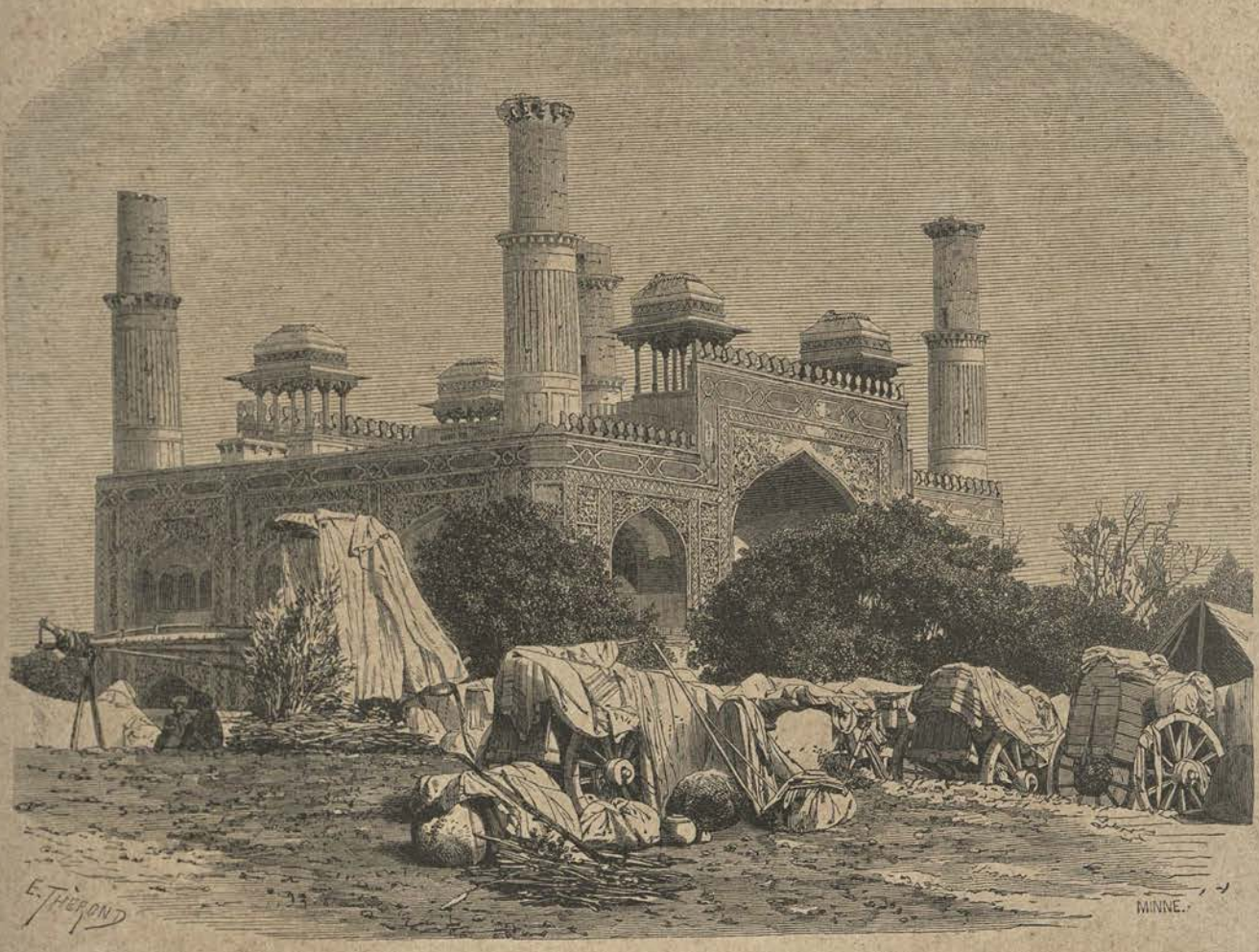


PAVILLON DU DEWANI KHAS, A DÎGH.

de charmants bouquets de fleurs; les plinthes, les parois, les corniches étincellent de dorures, de mosaïques; de fines miniatures indiennes décorent les portes, les plafonds. Les chambres sont petites, basses, d'une fraîcheur délicieuse, et éclairées par des fenêtres à arceaux dentelés donnant sur le jardin.

L'intention du Rao était de se remettre en marche ce soir; mais nous sommes très-bien ici : le *kâmdar* de Bhurtpore nous promet une grande fête; nous restons un jour de plus.

Dans la journée, le vieux Nawab de Tonk, l'ancien chef des brigands Pindaris, campé aux environs, vient jeter un coup d'œil sur les merveilles de Dîgh et nous rend visite au Nândh Bhowan.



CAMPEMENT A SECANDRA.

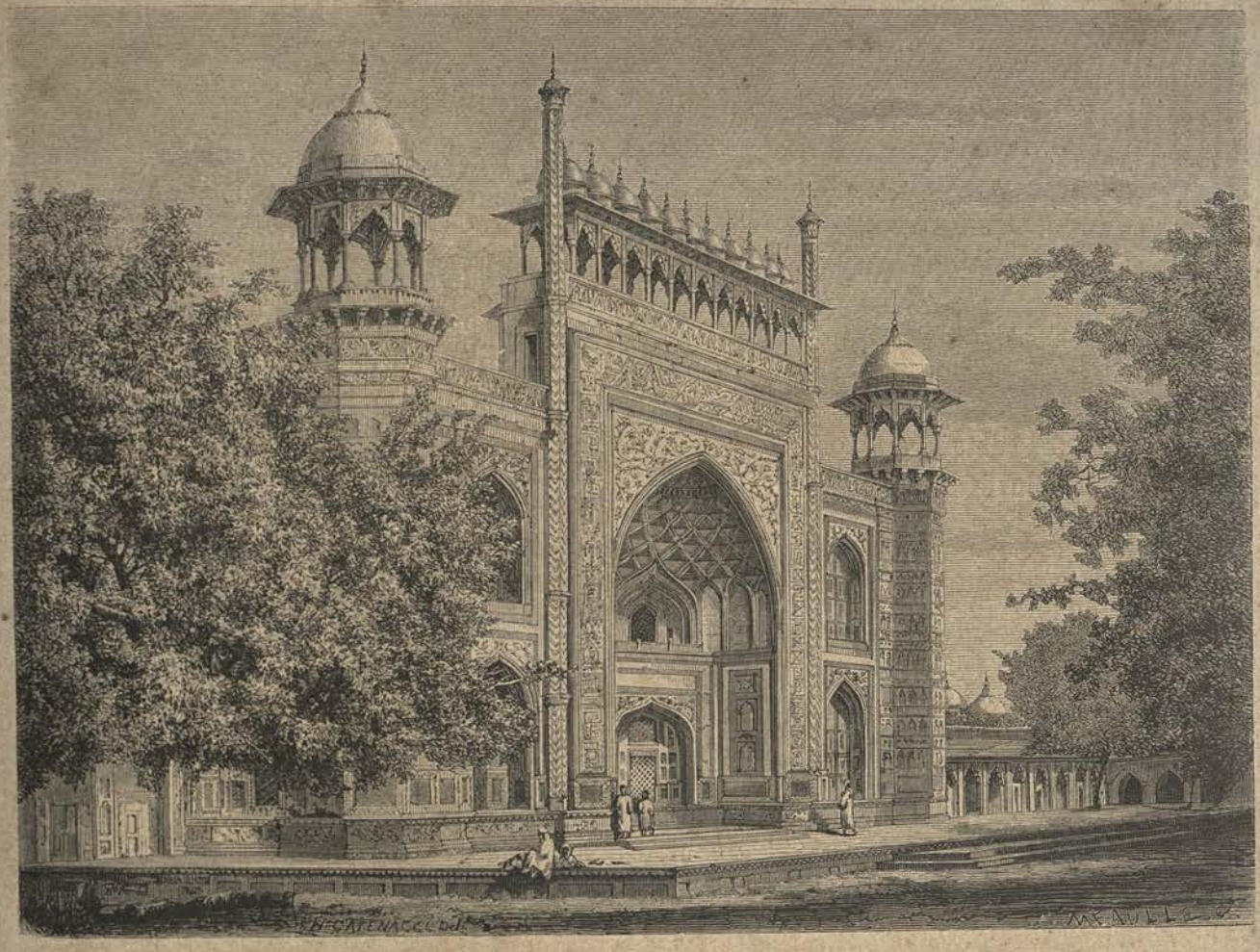
Le 14, nous assistons, avec Chéodân Sing, à un nautch qui nous est donné par les autorités de Dîgh dans la cour de notre pavillon. Les danseuses sont de la tribu Jât et appartiennent aux temples de la ville; elles exécutent plusieurs danses religieuses d'un caractère original. A midi, les portes du jardin sont ouvertes aux gens d'Ulwur, et les grandes eaux commencent à jouer. Ce ne sont guère que de simples jets, en grand nombre il est vrai, mais sans la variété de combinaison qu'offrent nos pièces de Versailles et autres parcs. Le Rao, suivi de sa cour, fait cérémonieusement le tour du jardin, s'arrêtant à chaque bassin. L'entrée du Matchi Bhowan qui produit un effet charmant est suspecte et il est fort difficile d'y pénétrer sans se mouiller; nous y entrons cependant, et une fois à l'intérieur commencent des plaisanteries très-goûtées ici qui nous en font tous sortir ruisselants.

Le soir, dans le jardin, on fait aux gens du camp une distribution de sucreries et de gâteaux au beurre fondu ; deux tables richement servies sont placées dans le Dewani Khas, l'une pour le prince et quelques amis, l'autre pour nous. Après le dîner, une illumination générale, des feux de Bengale et un feu d'artifice terminent la fête.

Le 5, nous quittons Dîgh, et par une marche de trois jours à travers la riche province anglaise d'Agra, campant à Sonk, puis à Ferah, chassant chaque jour avec le Rao, nous atteignons le bourg de Secandra, où s'élève le merveilleux mausolée de l'empereur Akber.

Quelques kilomètres seulement nous séparent d'Agra, mais les formalités d'étiquette empêchent le Maharao d'y entrer. Nous passons donc ces quelques jours avec lui, faisant des parties de chasse sur la Jumna, qui coule près de Secandra ; les soirées sont consacrées aux divertissements du Diwali. Le 10, les autorités anglaises, représentées par plusieurs agents politiques, viennent chercher officiellement le Maharao ; nous entrons ensemble dans Agra, lui pour camper dans le faubourg de Shahgunge, nous dans les cantonnements, chez de bons amis qui nous ont offert l'hospitalité.

NAUTCHNI D'ULWUR (p. 300).



PORTE DES JARDINS DU TÂDJ, A AGRA (page 314).

CHAPITRE DIXIÈME

AGRA

La forteresse d'Akber. — Le palais de justice. — Les portes de Somnâth. — La mosquée des Perles. — Le Tâdj. — L'Etmâddaolah. — Le Tombeau de Porcelaine. — Le grand durbar impérial. — Importance de cette cérémonie. — Refus du Maharana. — Arrivée du vice-roi des Indes. — Fête de nuit au Tâdj. — Le souper. — Grande revue. — Cérémonie d'investiture de l'Étoile de l'Inde. — La cérémonie du Durbar. — Les princes de l'Inde. — Nuzzur et Khillat. — Notre durbar.

I

Agra, capitale des provinces anglaises du nord-ouest du Bengale, est une des villes principales de l'Inde ; la magnificence des monuments qui l'entourent l'a rendue célèbre dans le monde entier. Cependant elle n'a rien d'intéressant par elle-même : c'est une ville de commerce, propre, animée, mais renaissant à peine de ses ruines. Pour construire une maison, les indigènes n'ont qu'à creuser la terre ; ils y trouvent en abondance les matériaux, pierres et briques provenant des constructions qui s'y sont succédé pendant des siècles [1]. Au sud-ouest de la ville, à un mille

[1] Agra fut en effet, dès les premiers siècles de notre ère, la capitale d'un important royaume des Pals ; mais ce n'était plus qu'une insignifiante bourgade jât, lorsque, en 1488, l'empereur Sikander, de la dynastie pathane des Lodis, vint s'y établir. En 1523, Chère Chah, le rival heureux de Houmayoun, y construisit une citadelle autour du palais des Lodis,

environ, sont les *cantonnements* anglais, contenant un grand nombre de belles habitations entourées de jardins, des casernes, des bazars et plusieurs églises.

La fameuse forteresse construite par Akber couvre au sud de la ville un emplacement considérable sur le bord de la Jumna. Elle est enfermée dans une ligne de murailles monumentales en grès rose, avec créneaux dentelés et mâchicoulis, mesurant vingt-cinq mètres au-dessus du fossé; quatre portes à pont-levis y donnent accès; en avant de cette première ligne existait une rangée de bastions aujourd'hui en ruine. Son apparence est imposante et même formidable; mais ses murs, composés de blocs énormes, ne résisteraient pas à une heure de canonnade. Ce fut ce qui arriva lors du siége de lord Lake : les premiers boulets firent de tels dégâts que la place se rendit tout de suite.

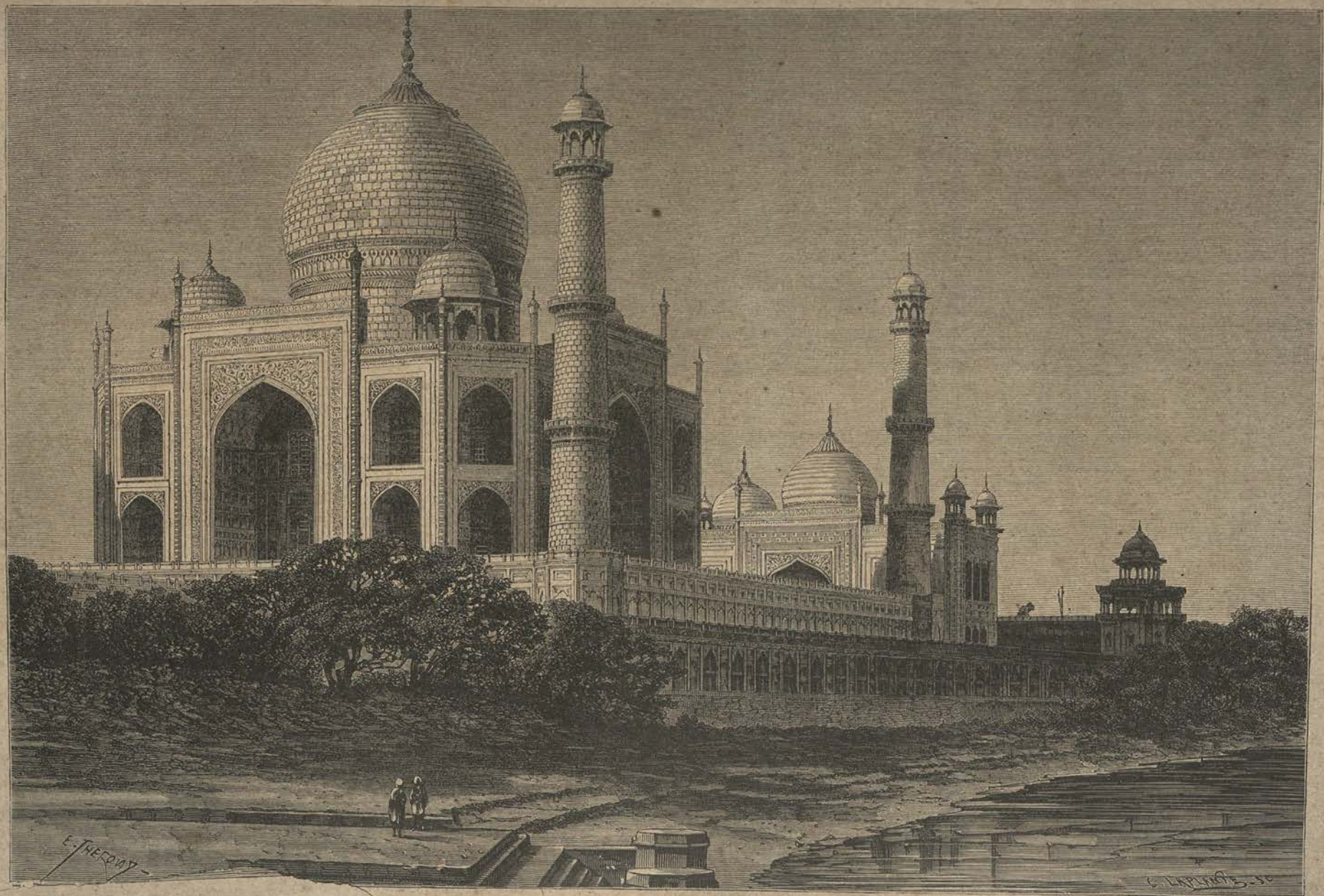
L'entrée principale de la citadelle est au nord; en face s'élève la Jammah Masjid ou mosquée cathédrale d'Agra, noble édifice, placé au sommet d'une terrasse de marbre et dont la façade, en grès rouge relevé de bandes de marbre, est percée de trois portes ogivales et couronnée de trois dômes mogols d'une grande hauteur.

En passant le pont-levis, on arrive d'abord au Dewani Âm ou palais de justice d'Akber, qui étale sa façade de deux cents mètres le long d'une cour entourée de cloîtres. Ce palais rappelle par sa disposition le Dewan Khana d'Amber; la voûte est supportée par trois rangées concentriques de colonnes, dont les Anglais ont fermé les intervalles par des cloisons de brique, ce qui empêche de juger des proportions de la salle. C'est maintenant l'arsenal de la citadelle; les canons et les boulets sont rangés dans la cour. On y voit, entre autres curiosités réunies par le gouvernement anglais, le trône d'Akber et les fameuses portes de Somnâth. Le trône d'Akber est un long siége de marbre, incrusté de pierres précieuses et surmonté d'un gracieux dais aussi de marbre. Quant aux portes de Somnâth, ce sont deux lourds battants de bois, finement sculptés, de quatre mètres de haut. D'après la version la plus accréditée, elles fermaient depuis les premiers siècles de notre ère l'entrée du temple de Krichna, à Somnâth dans le Goujerate, lorsque, au dixième siècle, le sultan Mahmoud, après avoir mis la ville au pillage, les fit enlever et transporter à Ghazni, sa capitale. Lors de la conquête de l'Afghanistan par les Anglais et de la prise de Ghazni, lord Ellenborough fit enlever les portes de Somnâth et les transporta à Agra; ce fut pour lui le sujet d'un discours pompeux, dans lequel il parla aux Hindous de leur orgueil national vengé et qui suscita un moment, à Londres, la crainte que ce lord si populaire ne se fît proclamer empereur des Indes. Après tant de bruit sur ces portes de Somnâth, on en est à douter aujourd'hui si elles proviennent véritablement du temple hindou.

Derrière l'arsenal s'étend le palais impérial, dans le plus parfait état de conservation; ce sont de nombreux pavillons aux dômes dorés, reliés entre eux par des terrasses, des galeries, des murailles découpées, le tout du plus beau marbre blanc du Rajpoutana : les cours sont encore plantées de fleurs et parcourues par mille petits canaux. Les appartements sont décorés

sur une éminence près de la Jumna. C'est seulement du règne d'Akber que date la grandeur d'Agra; ce monarque y établit, en 1556, la capitale de l'empire mogol, lui donna le nom d'Akberabad (que les indigènes lui ont conservé) et l'enrichit de nombreux monuments. Après avoir rasé la forteresse pathane, il la remplaça par une vaste citadelle, véritable acropole où il entassa palais et mosquées de marbre. Jehanghir et Chah Jehan continuèrent l'œuvre d'Akber, en dotant Agra de l'Etmaddaolah, du mausolée de Secandra et du Tâdj, la merveille des merveilles. Cependant, après la mort de l'impératrice Moumtaz, Chah Jehan abandonna Agra pour se fixer à Delhi.

Depuis, cette ville opulente eut à supporter bien des épreuves : après la bataille de Panipat, qui marqua la chute de l'empire mogol, en 1761, elle fut saccagée par les sauvages Jâts de Souradj Mall. Quinze ans plus tard, ce que les Jâts avaient épargné fut pillé par les Maharates; enfin, en 1803, lord Lake l'enleva à Scindia et elle resta au pouvoir des Anglais. Sous l'administration de ses nouveaux maîtres, elle s'est relevée de ses infortunes. Tombée de sept cent mille à dix mille habitants, elle en a aujourd'hui cent cinquante mille et promet de devenir le grand entrepôt du commerce de l'Inde occidentale. Assise sur la rive droite de la Jumna, magnifique tributaire du Gange, elle est en outre reliée par ses chemins de fer au Bengale, au Dekkan et au Pendjâb et le sera prochainement au Goujerate et au Scinde. Toutes ces voies en font la grande métropole commerciale du nord-ouest de l'Inde.



VUE GÉNÉRALE DU TADJ, A AGRA.

à l'intérieur de ravissantes mosaïques, et leurs fenêtres, à demi fermées par des rideaux de marbre découpé comme une dentelle, donnent sur la poétique vallée de la Jumna. A l'angle du palais est la salle des bains de l'empereur, vrai bijou des Mille et une Nuits, avec panneaux de lapis-lazuli incrustés d'or, cascades et miroirs d'argent.

Sur une terrasse, devant le Dewani Khâs, on remarque une énorme dalle de marbre noir, sur laquelle Akber le Grand s'asseyait pour rendre la justice. La dalle est fendue en deux et l'on voit, au centre, deux taches rouges rongées dans la pierre. Selon la légende, lors de la prise d'Agra par les Jâts, Souradj Mall s'assit sur la dalle, qui craqua et laissa jaillir du sang. Lord Ellenborough ayant renouvelé le sacrilége, la pierre se fendit tout à fait et saigna de nouveau. Aujourd'hui cependant tous les visiteurs s'y assoient impunément; deux protestations suffisent aux Musulmans. A côté du trône impérial est une dalle blanche, de petite dimension, sur laquelle siégeait le bouffon de la cour, imitant et critiquant les actions de l'empereur.

Dans les fondations du palais s'étend un labyrinthe de vastes corridors d'une grande fraîcheur, où, selon la tradition, les dames de la cour, dans un costume primitif, venaient passer les chaleurs de la journée. De là partent des passages souterrains dont on ignore les issues, et qui communiquaient, croit-on, avec la campagne et le fleuve.

Après avoir gravi la partie la plus haute de la colline, on traverse les ruines du palais des Lodis, où quelques piliers et linteaux sculptés, d'un beau style, font regretter que le gouvernement anglais ait jugé nécessaire de renverser ces restes de monuments pour en employer les matériaux à la construction de casernes. On remarque aussi, non loin de là, un beau monolithe, appelé *Pyala-i-Akbar*, ou coupe d'Akber; c'est un vase de huit pieds de hauteur sur six de diamètre et six de profondeur; il est finement poli et décoré d'un très-élégant cordon de fleurs.

On arrive de là à la Mouti Masjid, ou mosquée des Perles, qu'on pourrait appeler plus justement la perle des mosquées. C'est un ravissant petit édifice tout blanc, placé sur une terrasse rose. La mosquée s'étend à l'extrémité d'une cour entourée d'arcades de marbre et dallée de même; cette blancheur éblouissante n'est altérée par aucune mosaïque, aucune couleur, et est d'un puissant effet. Trois dômes aux pinacles dorés couronnent la salle intérieure, divisée en trois ailes par des rangées de piliers; les arcades, se réunissant au-dessus des piliers, sont cintrées et à arêtes dentelées. Il est difficile d'imaginer un édifice religieux plus simple, plus grandiose, et on ne peut mieux décrire l'impression qu'il produit qu'en répétant les paroles de l'évêque Heber en le visitant : « Ce sanctuaire sans tache me révélait un tel esprit de pureté dans l'adoration, que je ne pouvais m'empêcher d'être humilié, moi chrétien, en pensant que jamais les architectes de notre religion n'avaient fait rien d'égal à ce temple d'Allah! » La Mouti Masjid est le type parfait de ce beau style qui caractérise le règne de Chah Jehan [1].

I

Il nous reste encore à voir le Tâdj, la merveille de l'Inde; nous n'avons au sortir de la citadelle qu'à longer la rive de la Jumna pour y arriver.

Quelques mots d'abord sur son histoire. Le Tâdj fut élevé par l'empereur Chah Jehan, pour servir de mausolée à l'impératrice Moumtaz Mahal, ou Tâdj-Bibi, morte en donnant le jour à la princesse Jehanara. Cette femme d'un grand talent et d'une beauté célèbre avait inspiré un si profond amour au prince, qu'il résolut d'élever en sa mémoire le plus beau monument que

[1] Le règne de Chah Jehan marque l'apogée du mouvement progressif de cette grande architecture indo-sarrasine créée par les Koutab de Delhi et les Ahmed du Goujerate. Sous ce prince apparut cette école d'architectes sans rival, qui produisit la Mouti Masjid et le Tâdj d'Agra, le palais impérial et la Jammah Masjid de Delhi.

l'homme eût jamais conçu. Après un grand concours de tous les architectes de l'Orient, le projet d'Isâ Mahomed (Jésus Mahomet) fut adopté. Commencé en 1630, le mausolée ne fut terminé qu'en 1647, et pendant ces dix-sept ans vingt mille ouvriers y furent employés. Le gros œuvre nécessita cent quarante mille charretées de grès rose et de marbre du Rajpoutana, et chaque province de l'Empire contribua à son ornement par l'envoi de pierres précieuses dont on retrouve la liste dans un manuscrit du temps. Le jaspe vint du Pendjâb, les cornalines vinrent de Broach, les turquoises du Thibet, les agates de l'Yémen, le lapis-lazuli de Ceylan, le corail d'Arabie, les grenats du Bundelcund, les diamants de Pannah, le cristal de roche du Malwa, l'onyx de Perse, les calcédoines d'Asie Mineure, les saphirs de Colombo, les conglomérats de Jessalmir, de Gwalior et de Sipri. Malgré ces contributions et le travail forcé des ouvriers, le coût total de cette œuvre gigantesque fut d'environ soixante millions de francs.

Le Tâdj se dresse sur les bords de la Jumna, élevant son croissant doré à deux cent soixante-dix pieds au-dessus du niveau du fleuve ; le jardin qui le précède est entouré de hautes murailles crénelées, avec d'élégants pavillons aux angles. L'entrée principale est une porte monumentale en ogive, contenant plusieurs salles et couronnée d'un cordon de kiosques ; la façade en grès rose est rehaussée par des bandes de marbre blanc ; les tympans de l'arche centrale sont ornementés de mosaïques en agates et onyx. Un beau cloître entoure la cour d'entrée et forme un caravansérail pour les voyageurs.

Franchissant le portail, on se trouve soudainement en face du Tâdj, qui apparaît dans son éclatante blancheur, à l'extrémité d'une large allée pavée et bordée de hauts cyprès. Cette première vue est saisissante ; cette resplendissante montagne de marbre blanc se dresse, surnaturelle, au-dessus de la sombre et puissante végétation qui remplit le jardin.

Le mausolée s'élève du centre d'une plate-forme en grès rouge de trois cent vingt mètres de long sur cent dix de large, dont un des côtés baigne dans la Jumna, l'autre n'ayant que quelques pieds au-dessus du niveau du jardin. Une superbe terrasse de marbre blanc, haute de cinq mètres et mesurant quatre-vingt-quinze mètres sur les côtés, lui sert de piédestal. De chaque angle de la terrasse s'élance un minaret de marbre, supportant une légère coupole, à cent cinquante pieds au-dessus des dalles. Le mausolée lui-même est sur le plan d'un octogone irrégulier, dont les plus grands côtés mesurent quarante mètres ; le sommet en terrasse porte quatre pavillons placés aux angles et un dôme majestueux s'élevant du centre ; les façades sont percées chacune d'une haute porte sarrasine, flanquée de deux étages de niches.

Tels sont les proportions et le plan du Tâdj, et on pourrait les appliquer sur une moindre échelle à bien d'autres monuments indiens, mais leur ensemble a été calculé avec un tel art, qu'on ne saurait y trouver aucun défaut. L'édifice entier, de la base au sommet, est en marbre blanc, incrusté de mosaïques, formant des bandes d'inscriptions, des arabesques, des ornements, et disposés avec tant de goût, que, malgré leur nombre, elles ornent le monument sans l'écraser. Il n'est pas une partie de l'extérieur, à l'exception de la calotte même du dôme, qui ne soit ornée de ces merveilleuses incrustations. Ici encore Heber dit avec raison que « le Tâdj a été élevé par des Titans et fini par des orfévres » ; jamais coffret plus finement ciselé n'est sorti de la main patiente d'un artiste chinois.

Dès la première visite au Tâdj, on ne peut s'empêcher d'admirer cette merveille ; et il n'arrive pas ce que le voyageur éprouve trop souvent, c'est-à-dire que, les descriptions lui ayant trop donné à espérer, il est tout d'abord déçu. Chaque visite y fait découvrir de nouvelles beautés ; on peut, comme je l'expérimentai plus tard, y revenir huit jours sans se fatiguer de le voir, et en y trouvant chaque fois de nouveaux sujets d'étude. Je me garderai de faire ici une monographie enthousiaste de ce monument, mais je répéterai avec un auteur anglais : « N'y eût-il à voir dans l'Inde que le Tâdj, ce serait, pour un architecte, ou un artiste, une compensation suffisante de la

LA GRANDE ALLÉE DU TADJ, A AGRA.

longueur du voyage ; car aucune plume ne peut rendre justice à son incomparable beauté et à son étonnante grandeur. »

L'intérieur surpasse encore en magnificence l'extérieur : la voûte, les parois, les pierres tumulaires ne sont que mosaïques, bouquets, fruits, oiseaux, exécutés en pierres précieuses. Les tombes de l'impératrice et de Chah Jehan sont au centre de la salle, entourées d'une grille de marbre. Une douce lumière pénètre à travers les fenêtres fermées par des grillages de pierre. Un singulier phénomène ajoute encore à l'impression émouvante du lieu : c'est un écho d'une suavité infinie, qui ne peut être comparé qu'à celui du Baptistère de Pise. Cet écho est produit par le dôme, que ferme entièrement la voûte de la salle, et qui forme au-dessus du monument une gigantesque boîte d'acoustique.

Selon la règle musulmane, chaque mausolée doit avoir près de lui un lieu de prière ; Isâ Mahomed construisit donc à l'extrémité occidentale de la plate-forme une superbe mosquée de grès rouge, surmontée de trois dômes, dont la couleur et les proportions font encore mieux ressortir la blancheur du Tâdj. Sa mosquée finie, Isâ trouva sa plate-forme boiteuse : le cadre n'était pas complet ; pour y remédier, il éleva à l'est un édifice semblable à la mosquée, mais qui, à cause de sa position, ne pouvait être utilisé que comme pendant ; il l'appela Jawâb ou Réponse, c'est-à-dire la réponse à la mosquée de l'autre extrémité. Que dire d'un architecte construisant comme cadre, comme accessoire, un édifice qui ferait l'orgueil de Constantinople ou du Caire? Les rêves de l'architecte s'étendaient plus loin encore : il voulait élever sur la rive opposée un second Tâdj et réunir les deux monuments par un pont d'une richesse féerique. Son maître se lançait déjà dans cette seconde entreprise, quand, détrôné traîtreusement par son fils Aurangzeb, il fut enfermé jusqu'à sa mort dans son palais d'Agra.

Le Tâdj participa aux malheurs de la cité ; les Jâts lui enlevèrent ses portes d'argent et son trésor ; les Maharates grattèrent les mosaïques, et enfin un gouverneur anglais, lord Bentinck, osa proposer de le vendre pour la valeur des matériaux. Aujourd'hui, le gouvernement de la Reine a mieux compris ses devoirs ; tous les dégâts ont été réparés, le monument a été nettoyé, restauré, et les jardins, enrichis de plantes rares, sont entretenus comme aux plus beaux temps de Chah Jehan.

III

La rive gauche de la Jumna est reliée à la ville par un pont flottant, sur cylindres de tôle, qui doit faire place bientôt à un pont-viaduc de chemin de fer ; le lit de la rivière est sablonneux, ce qui, joint à sa largeur de plus d'un kilomètre de berge à berge, rend la construction d'un pont très-difficile. La gare du chemin de fer, placée sur la rive gauche, y a créé une petite ville d'entrepôts, de fabriques, de presses à coton, avec bazars et chaumières indigènes.

Non loin de là le mausolée de Kwaji Aéïas, communément appelé l'Etmaddaolah, s'élève au centre d'un jardin entouré de murailles et d'élégants palais. L'édifice lui-même n'a pas plus de dix-huit mètres de côté et de sept de hauteur, mais sa terrasse est surmontée de quatre tourelles et d'un kiosque qui lui donnent une hauteur totale de seize mètres. Construit entièrement en marbre blanc, il n'est pas un pouce de sa surface, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, sur le sol et les voûtes, qui ne soit couvert de mosaïques ; les dimensions du monument motivent un peu cette profusion, qui est poussée à l'extrême. Dans un caveau, au-dessous du monument, reposent Kwaji Aéïas et son épouse sous un simple tertre de terre. Les sarcophages d'apparat se trouvent sur la terrasse, dans le kiosque supérieur (page 323), magnifique cage de marbre, découpé ; les panneaux sont taillés dans une seule dalle de marbre, ciselée si délicatement qu'on la prendrait pour un voile de guipure ; les encadrements sont décorés de riches mosaïques.

Ce mausolée fut élevé en 1610, par l'empereur Jehanghir, sur la tombe de son beau-père, Kwaji Aéïas, grand Akmat-oud-daolah ou trésorier de l'empire; d'où par corruption est venu le nom actuel d'Etmaddaolah.

Kwaji Aéïas était originaire de la Tartarie; il quitta son pays pour venir tenter la fortune à la cour d'Akber, mais il était si pauvre, qu'il fut obligé de faire le voyage à pied; en route, sa femme accoucha d'une fille, qu'il appela Nour Mahal ou Palais de Lumière. Son talent lui gagna rapidement la faveur d'Akber, qui lui donna la direction des finances de l'empire. Sa fille Nour Mahal était devenue un prodige de beauté; il la maria à un noble turcoman, Chêre Chah, capitaine des gardes. Dans une visite qu'elle faisait à l'impératrice, le prince Mirza Sélim, plus tard empereur Jehanghir, l'aperçut, et conçut pour elle dès ce moment une violente passion. A la mort d'Akber, Chêre Chah fut assassiné, et Nour Mahal devint la femme de Jehanghir, sous le nom de NourJehan. Dès ce moment, cette femme ambitieuse s'empara du pouvoir et régna réellement au lieu et place de son mari, nommant son père premier ministre et frappant monnaie à son effigie. Malheureusement son second mariage étant resté stérile, elle maria la fille de Chêre Chah avec le plus jeune fils de l'empereur, après avoir fait crever les yeux à l'héritier présomptif, le prince Khousrou, et assassiné de sa propre main la mère de ce prince. Malgré tous ces crimes, à la mort de Jehanghir, Chah Jehan monta sur le trône, et ses premiers actes furent d'emprisonner Nour Jehan, d'assassiner son protégé, Chah Riar, et de faire étrangler tous les alliés de l'impératrice.

En remontant le cours de la Jumna, à partir de l'Etmaddaolah, on rencontre de nombreux jardins qui contenaient les palais des nobles de la cour d'Akber. Le plus considérable est le Râmbâgh, dont les pavillons sont mis par la municipalité d'Agra à la disposition des voyageurs.

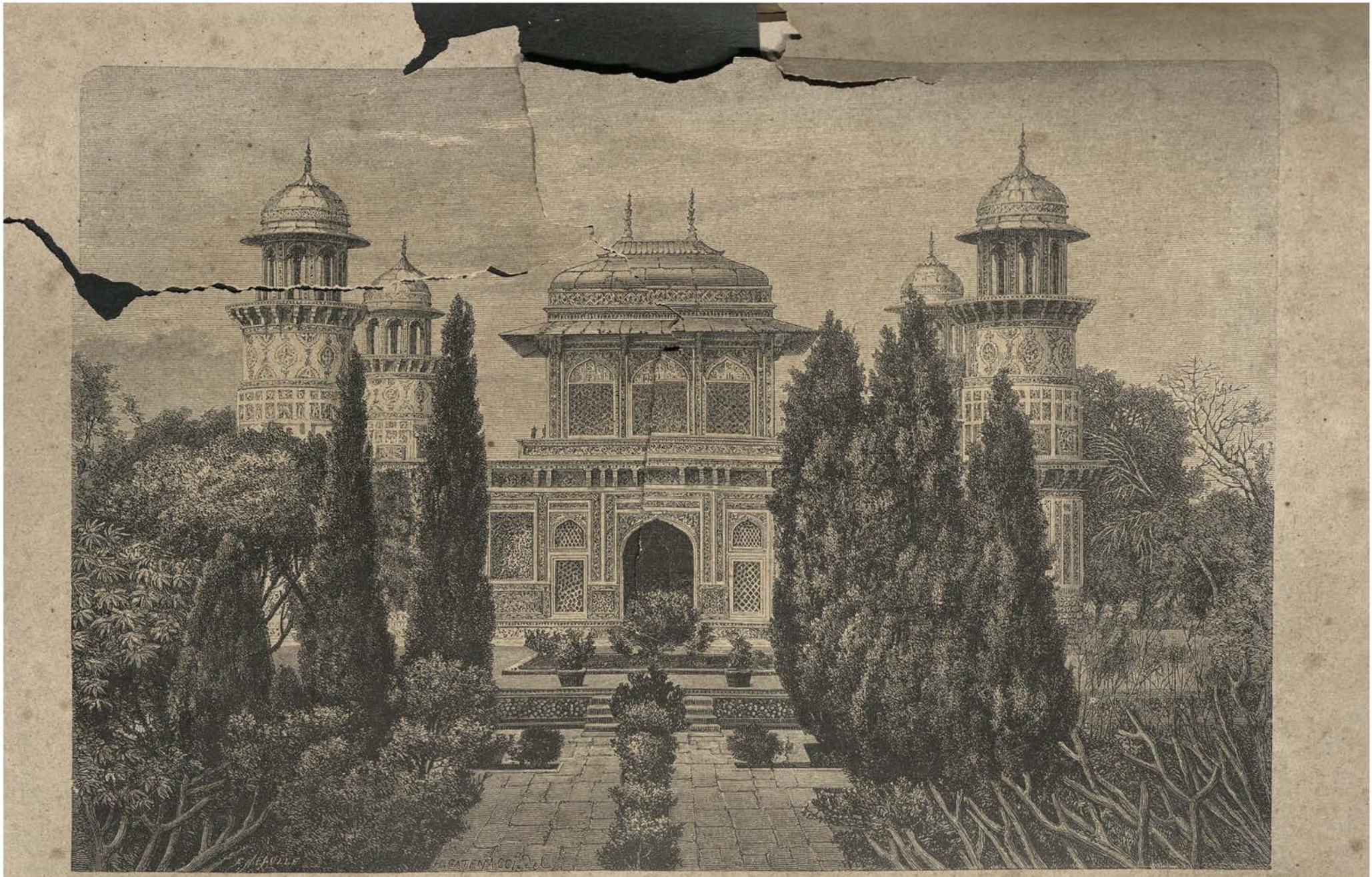
On remarque près de là un curieux mausolée en ruine, appelé le *Tchini-ka-Rosah* ou Tombeau de Porcelaine. C'est un bel édifice couronné d'un haut dôme pathan, construit en brique et recouvert jadis en entier de plaques émaillées formant des dessins et des arabesques. Les émaux, d'une grande beauté, surtout ceux du dôme, sont d'un bleu de ciel très-pur.

Pour terminer la nomenclature des merveilles d'Agra, il faut encore mentionner le fameux mausolée d'Akber à Secandra, à deux milles de la ville, et les palais de Futtehpore Sikri, dont le lecteur trouvera la description plus loin.

IV

Le grand Durbar de 1866 peut être considéré comme un des plus importants événements qui aient marqué la domination britannique dans l'Inde. Déjà lord Canning, lord Auckland et lord Ellenborough avaient à diverses époques présidé des Durbars où s'étaient trouvés réunis un certain nombre de rois indiens, alliés ou vassaux de l'Honorable Compagnie des Indes, mais c'était à sir John Lawrence que revenait l'honneur de représenter pour la première fois à des États généraux des souverains de l'Inde, non plus une compagnie de marchands anglais, mais la reine d'Angleterre, impératrice des Indes, assise maintenant sur le trône des Akber et des Chah Jehan. L'assemblée qu'il allait présider devait être tellement brillante, qu'il eût fallu remonter à l'apogée de la puissance mogole pour en trouver une qui lui fût comparable.

A la terrible crise de 1857 venaient de succéder neuf années de calme et de prospérité, pendant lesquelles la domination anglaise s'était, sinon étendue, du moins affermie. Aussi vingt-six princes souverains et un très-grand nombre de feudataires puissants avaient répondu à l'appel du vice-roi et allaient venir, selon l'antique coutume hindoue, s'incliner devant le représentant des Tchakravartas et des Padichahs. Un seul refusa d'assister au Durbar : ce fut le Maharana d'Oudeypour. Lui dont les ancêtres avaient rejeté les honneurs de la cour de Delhi et n'avaient



MAUSOLÉE DE L'ETMADDAOLAH, A AGRA.

jamais courbé la tête devant un vainqueur, lui le soleil des Hindous, devait-il sacrifier l'honneur de vingt siècles? Pouvait-il prendre place entre un vil Maharate et un impur Musulman et se mettre aux pieds d'un Anglais? On n'osa pas insister. Mais à l'occasion du Durbar devaient être distribués aux principaux souverains les grands cordons de l'Étoile de l'Inde ; on ne pouvait oublier le Maharana, et, puisqu'il ne venait pas, on lui envoya le sien. Là-dessus encore, nouveau refus : « Mes ancêtres n'ont jamais porté d'emblème de servitude! » répondit le Rana, et le cordon dut revenir à Agra. Ce fut, je crois, le seul nuage du Durbar d'Agra, et encore les feuilles anglaises prétextèrent-elles la minorité de ce prince si fier, âgé à ce moment de vingt-trois ans!

Aucune ville de l'Inde ne s'offrait avec plus d'avantages qu'Agra pour la célébration de ce Durbar. Placée au centre des principaux États indiens, le Rajpoutana, les pays jâts, sikhs et maharates, le Bundelcund, l'Oude, elle est par sa ligne de chemins de fer à trois jours de Calcutta et à quelques heures de Delhi et du Pendjâb. Aucune autre cité n'eût présenté un plus merveilleux emplacement, de plus vastes plaines pour déployer les fastes de centaines de Rajahs et de plus grandioses monuments, imposantes pages de l'histoire indienne, si dignes d'encadrer les scènes de cette grande solennité.

Le 11 novembre, sir John Lawrence fit son entrée dans Agra, entouré d'un brillant état-major, et salué par les canons de la citadelle d'Akber. Vêtu en bourgeois, d'une simplicité extrême, coiffé d'un feutre, on eût dit qu'il avait voulu rendre encore plus frappant le triomphe du *civilian*, cette classe si longtemps la dernière. Et, en effet, quel triomphe pour ce roturier, ce petit magistrat anglais, devenu le chef suprême de l'Empire indien et occupant un poste qui, avant lui, n'avait eu pour titulaires que les plus grands noms de l'aristocratie anglaise! L'accueil qu'il reçut ce jour-là dut être pour lui une digne récompense des services qu'il avait rendus pendant les quatre années de son règne.

V

L'arrivée du vice-roi fut le prélude des cérémonies du Durbar.

Le premier jour, une heure après le lever du soleil, selon l'usage oriental, une députation du vice-roi va saluer les Maharajahs de Gwalior, de Jeypore et de Joudpore et la reine Bégaum de Bhopal, les seuls souverains ayant droit à cet honneur. A dix heures, nous nous rendons, ainsi que les Européens présents, à un grand lever du vice-roi. A une heure, commencent les visites des princes hindous à sir John Lawrence; elles se succèdent pendant le reste de la journée et le lendemain. Ces visites sont rendues ensuite par le vice-roi, et, pendant plusieurs jours, Agra est parcouru par de brillants sowaris.

Dans une de ces visites officielles, survint un incident qui caractérise bien la minutie de l'étiquette hindoue et mérite d'être noté. Sir John, se trouvant chez le Maharajah de Joudpore, et manquant sans doute de sujet d'entretien, demanda au prince s'il avait plusieurs fils. Le vieux Rajpout, considérant cette question si simple comme un manque de convenance, ne répondit pas; l'usage hindou interdit, en effet, de parler de la famille dans les circonstances officielles. Pour sortir d'embarras, le ministre indien se hasarda à dire que le roi avait vingt-deux fils; là-dessus, colère du Rajah, qui s'écria : « Plus de cent! » et le ministre dut expliquer que par respect pour la « présence » il n'avait mentionné que les fils légitimes, mais qu'en effet le nombre des enfants mâles du prince dépassait cent. Ce détail montre quelle connaissance intime des usages il faut posséder pour être bon diplomate dans l'Inde.

Les cérémonies du Durbar avaient attiré à Agra un grand nombre de curieux, Européens et indigènes, accourus de toutes les provinces de l'Inde. Tout ce monde s'était installé tant bien

que mal sous des tentes formant en dehors de la ville un vaste camp. Quoique le climat des provinces du Nord-Ouest soit à cette époque de l'année presque tempéré, les chaleurs de la journée sont encore assez intenses pour qu'il se produise, au milieu de si grandes agglomérations d'hommes, de dangereuses épidémies. En effet, dès les premiers jours du Durbar, le choléra se mit à sévir avec violence, et ce ne fut que grâce aux mesures énergiques de la police anglaise qu'on put maîtriser le fléau. On est du reste ici habitué à vivre avec une telle insouciance du danger, que personne ne se préoccupa de la présence du terrible visiteur, et ce fut seulement une visite au cimetière d'Agra qui m'apprit le nombre de ses victimes.

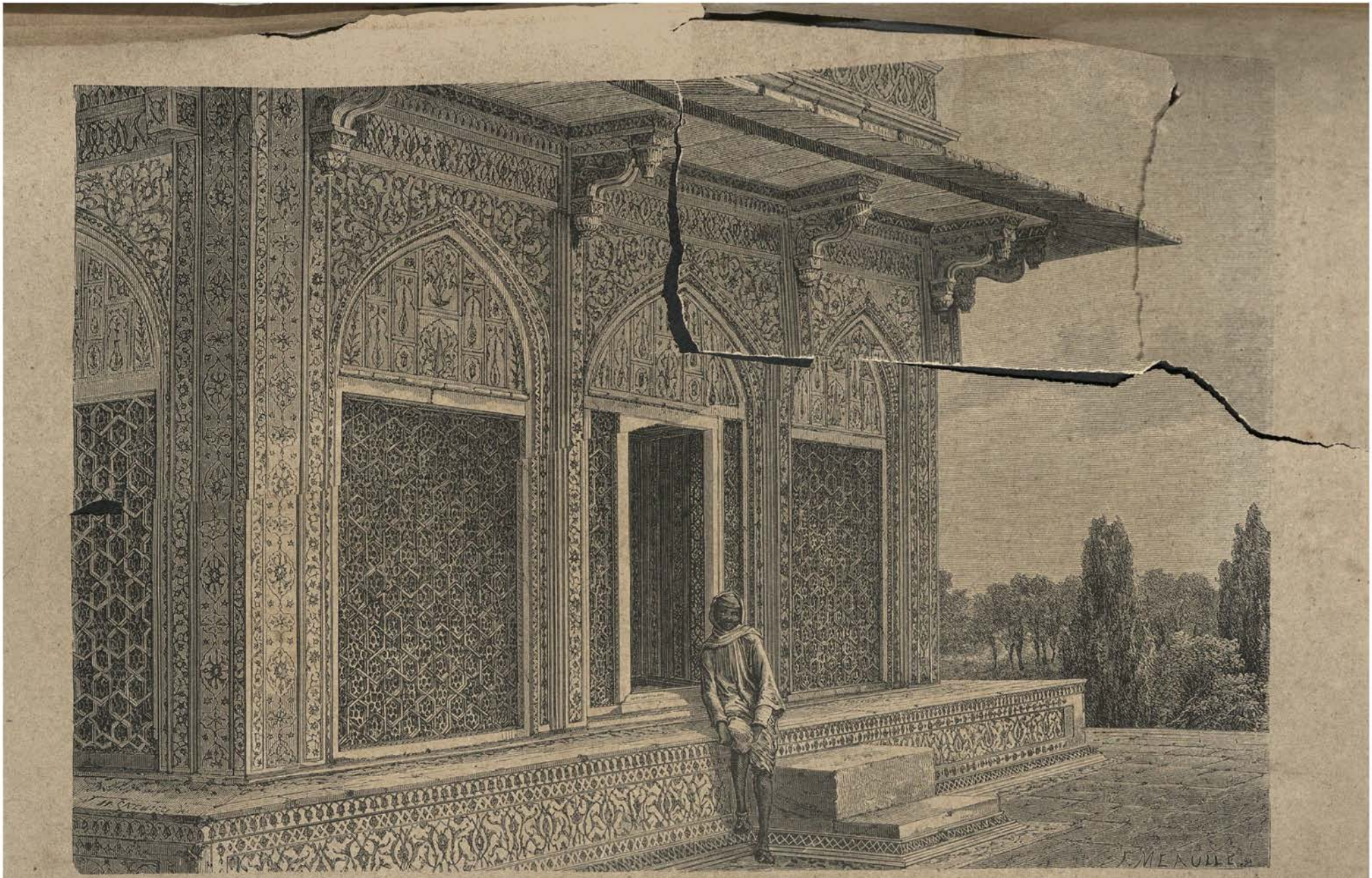
Mais le temps n'était qu'aux fêtes et aux plaisirs. Le Maharajah Scindia en donna le signal. Ce prince, le plus puissant de l'Hindoustan, avait eu l'idée de donner une fête au Tâdj, et la municipalité d'Agra avait mis le monument à sa disposition. Des invitations furent envoyées aux Rajahs et à l'élite de la société européenne; le résident de Gwalior eut l'amabilité de nous comprendre sur sa liste.

Le 15 au soir, je prenais la route du Tâdj, tout en me demandant si ce n'était pas une profanation de transformer en lieu de plaisir un tombeau, monument d'une des plus grandes gloires de l'Inde. Mais il paraît que les Indo-Musulmans n'éprouvent pas pour les tombeaux le sentiment que ceux-ci nous inspirent. Nous voyons de tout temps les empereurs les construire de leur vivant, les entourer de jardins attrayants où eux-mêmes viennent se divertir. Après leur mort, ces jardins deviennent le rendez-vous de leurs amis, qui aiment à s'y entretenir des hauts faits du défunt et font assister son esprit à leurs divertissements. L'idée est assurément moins lugubre que la nôtre.

Nous descendons de voiture dans la première cour, devant la porte monumentale des jardins; des grenadiers de Scindia forment la haie et nous passons sous l'immense ogive d'où pendent mille girandoles de cristal. Du haut du perron, le jardin apparaît comme un gigantesque décor de féerie, les jets d'eau lancent des gerbes lumineuses, les arbres sont couverts de fruits et de fleurs de feu, et d'excellents orchestres remplissent l'air de symphonies. Les grandes allées, dallées de marbre, offrent un coup d'œil éblouissant : Maharajahs et Rajahs ruisselants de diamants, gouverneurs, diplomates, officiers chamarrés de broderies, ministres indiens, barons rajpouts, grandes dames de la cour de Calcutta, forment une foule dont aucune cérémonie européenne ne peut donner idée. Je ne veux pas seulement parler de la richesse même des costumes, mais de leur diversité, de leur élégance, de ce tableau enfin de tant de pays et de races représentés par ce qu'ils ont de plus grand.

Pour un Européen, l'idée d'une fête donnée aux princes présents à Agra par un de leurs compatriotes paraît fort simple; et cependant c'était un vrai coup d'État. Amener des gens qui toute leur vie n'ont paru en public qu'entourés de leur grandeur et de leur dignité, véritables idoles présentées à l'adoration du peuple; amener ces princes fiers, jaloux l'un de l'autre, à se promener comme de simples mortels dans un jardin, à se coudoyer, à causer entre eux, on considérait la chose comme impossible : on s'était trompé, et tout alla à merveille. Je rencontrai dans la foule le puissant Ram Sing de Jeypore, un peu confus d'être obligé de s'effacer devant les dames et d'être exposé à recevoir quelques coups de coude : toutefois il faisait bonne mine; plus loin, Chéodân Sing dévorait des yeux les beautés anglaises.

Vers dix heures, au bout de la grande allée, apparut soudainement une masse d'un blanc de neige éblouissant, colossale, suspendue en l'air comme une vision céleste : c'était le Tâdj, qui, plongé jusque-là dans l'obscurité, venait d'être éclairé de plusieurs jets de lumière électrique. L'effet était magique. A l'électricité succède une illumination générale; les tchoubdars, circulant parmi les groupes, nous invitent à nous rendre dans la salle du festin. C'est dans le Jawab du Tâdj, immense salon décoré de mosaïques, qu'est dressé un souper homérique, réunissant



KIOSQUE SUPÉRIEUR DU MAUSOLÉE DE L'ETMADDAOLAH, A AGRA.

toutes les délicatesses de l'Europe et de l'Asie. Bientôt les Européens entourent la table, les bouchons sautent par bouquets, et la gaieté a libre cours ; les Indiens, debout, assistent au banquet sans y prendre part. Dire ce que l'on consomma de champagne ce soir-là me serait difficile, mais je commettrai l'indiscrétion de dire que plus d'un vieux guerrier anglais se laissa terrasser par la liqueur française. Scindia, du reste, eut à payer pour ce souper seul une note de vingt mille roupies !

Après le souper, un feu d'artifice est tiré sur le bord de la Jumna ; on sait que la rivière baigne la base même de la terrasse du Tâdj et décrit devant le monument une gracieuse courbe. Une série de fusées, de bombes à étoiles, le tout fort ordinaire, vient se refléter un instant dans la nappe d'eau ; mais dès que tout est rentré dans l'ombre, on voit s'avancer, descendant le fleuve, une nappe de feu, qui couvre bientôt toute la Jumna ; ce sont des milliers de flotteurs remplis de naphte qu'on lance du pont de Toundlah, après les avoir allumés, et qui couvrent la rivière de flammes ; le courant les entraînant, l'illumination se propage rapidement, et de la terrasse on aperçoit, à plusieurs kilomètres en amont et en aval, le fleuve roulant une mer de lave incandescente. Cette étrange illumination dure une demi-heure et va se perdre dans les jungles. Que doivent avoir pensé les tigres en voyant passer ce fleuve de feu. Vers minuit, les orchestres anglais nous donnent un brillant concert, puis la foule s'écoule peu à peu.

Le 16 novembre, le vice-roi, entouré de tous les Rajahs, passe en revue, sur la grande esplanade d'Agra, l'armée anglaise, forte de vingt mille hommes, sous les ordres du général Mansfield. Après le défilé, les troupes prennent leurs positions et entament une série d'évolutions, de charges simulant un combat, parfaitement exécutées ; cette partie du spectacle a dû frapper les princes, surtout la remarquable rapidité du tir des pièces de campagne système Armstrong à culasse mobile.

Le 17, grande assemblée de l'Ordre de l'Étoile de l'Inde, présidée par sir John Lawrence, dans laquelle les insignes de l'Ordre doivent être remis à plusieurs souverains et feudataires. La cérémonie a lieu dans le Chamiana, ou tente des Durbars, au centre du camp impérial, et tous les grands personnages y assistent ; c'est pour ainsi dire une répétition générale du Durbar, qui se tiendra dans la même salle. Le Chamiana est très-vaste et peut contenir deux ou trois mille personnes ; ses khanats forment un arc recourbé, dont la corde est garnie de légers piliers supportant le vélum ; l'air et la lumière entrent par là en abondance. A l'extrémité de la salle se dresse le trône du vice-roi, grand maître de l'Ordre : c'est un siége doré, soutenu par des lions héraldiques, et placé au sommet d'une estrade recouverte de drap d'or. De chaque côté du trône partent des rangées de fauteuils, à gauche pour les chevaliers et néophytes, à droite pour les spectateurs, Rajahs et Anglais. Le vice-roi porte le riche collier, l'étoile, le grand cordon et le manteau de satin lilas du *Star of India*.

La cérémonie d'investiture est des plus simples. Le nouveau titulaire de l'Ordre vient se placer devant le trône du grand maître ; lecture lui est faite de la lettre de la reine ; le vice-roi l'embrasse, lui passe autour du cou le collier et le cordon, et le proclame chevalier. Puis vient un petit discours, rappelant les titres du prince au grand honneur qui lui est conféré. Quelques-uns de ces speechs ont trait aux services rendus pendant la Révolte et sont l'occasion de reproches indirects aux princes assis en ce moment au Durbar et qui ont encouragé sourdement les insurgés. C'est ainsi que, s'adressant au rajah Maddo Pâl de Kérowly, petit prince du Rajpoutana, sir John lui dit : « L'impératrice des Indes, en vous conférant le titre de grand commandeur de l'Étoile de l'Inde, a voulu vous remercier de votre fidélité et des services signalés que vous avez rendus à la cause anglaise pendant la révolte de 1857. Alors que des chefs puissants se tenaient prudemment à l'écart, attendant les événements, vous n'avez pas craint de vous mettre à la tête de vos clans rajpouts et de venir combattre avec nous pour le salut de l'Empire. » Parmi les nou-

veaux dignitaires se trouve le vieux roi de Joudpore, un de ceux qui se sont tenus le plus sagement à l'écart.

VI

Enfin, nous voici arrivés au 20 novembre, jour fixé pour la célébration du Durbar impérial. Dès le matin, Agra offre le spectacle d'un véritable tumulte ; tout le monde veut assister à la cérémonie, mais le nombre de princes et nobles indiens, de fonctionnaires anglais ayant siége à l'Assemblée est si considérable, que le Chamiana n'a plus qu'une cinquantaine de places libres, et encore suffisent-elles à peine aux journalistes et aux autres visiteurs favorisés. Ma qualité de voyageur français et nos nombreuses relations nous ont fait ranger dans cette dernière catégorie et nous avons, Schaumburg et moi, siége au Durbar.

Dès midi, la grande esplanade, qui s'étend devant le camp, offre un coup d'œil splendide ; ce n'est plus un *sowari* seulement, comme ceux que j'ai décrits, mais cinquante, soixante se suivant. Chaque Rajah, entouré de toute sa cour, étalant toutes les richesses de sa couronne, vient se ranger sur le point qui lui est assigné pour se rendre de là en pompe au Durbar. Des centaines d'éléphants, véritables géants de leur race, rivalisant de luxe dans leur harnachement, les uns parés de haodahs d'or ou d'argent, d'autres d'étendards, d'écrans de parade ; des milliers de cavaliers, Rajpouts, Maharates, Sikhs, Boundélas ; des soldats dans tous les uniformes possibles ; cent mille curieux de toutes les provinces de l'Inde : telle est la foule qui couvre la Maïdane d'Agra. Au milieu de cette Babel, de cette confusion, les policemen anglais à cheval cherchent à établir un semblant d'ordre, et font ranger les sowaris.

Je traverse avec peine cette multitude et j'atteins la grande allée bordée de troupes qui aboutit au Chamiana. La tente est déjà remplie d'agents diplomatiques, d'officiers anglais, parmi lesquels je retrouve plus d'une personne de connaissance.

Vers deux heures, le défilé commence. D'après les règles de l'étiquette, le plus élevé en rang doit arriver le dernier ; ce sont donc les feudataires du Râj britannique qui arrivent les premiers, puis les princes souverains en raison inverse de leur importance. Du perron du Chamiana, j'assiste au défilé, la partie la plus frappante de la cérémonie. Chaque sowari s'engage à son tour dans la grande allée ; les troupes anglaises présentent les armes ; les batteries tirent des salves ; l'éléphant royal s'agenouille à l'entrée du Chamiana, et le maître des cérémonies, prenant le Rajah par la main, le conduit à son siége. Les cortéges se succèdent sans interruption avec une magnificence ascendante, depuis le principicule boundéla d'Alipoura jusqu'au haut et puissant seigneur de Gwalior. Enfin tous sont assis, les rois indiens à la droite du trône, leurs nobles et ministres derrière eux ; à gauche, les gouverneurs, généraux, officiers anglais dont les riches uniformes paraissent maigres et ridicules en face du luxe asiatique [1]. Après un instant d'attente, les tchoubdars, vêtus de rouge, armés de longues cannes dorées, annoncent le vice-roi ; l'assemblée se lève, et sir John Lawrence, en grand uniforme, tête nue, traverse lentement la salle et gravit les marches du trône au bruit des canons et des fanfares du *God save the queen*.

Sur un signe, tout le monde s'assoit, et le secrétaire d'État proclame l'ouverture du Durbar. Alors commence la longue cérémonie du Nuzzur ; chaque rajah, escorté de son dewan et du premier thakour de ses États, s'avance vers le trône, et s'inclinant légèrement devant le vice-roi, lui présente une pièce d'or, que celui-ci semble entente de toucher. Cette pièce d'or représente

[1] C'est par une erreur du dessinateur que l'ordre indiqué dans le texte a été interverti sur la gravure.

LE DURBAR IMPÉRIAL D'AGRA.

une somme assez considérable, variant selon le rang du Rajah et qui doit être remise aux autorités anglaises après le Durbar.

Mais pendant cette cérémonie, qui ne dure pas moins d'une heure, passons rapidement en revue les princes qui siégent au Durbar.

Le premier, à la droite du trône, est Scindia, Maharajah de Gwalior; il représente au Durbar ces terribles Maharates qui mirent pendant un siècle l'Inde à feu et à sang, renversèrent l'empire mogol, et par leurs brigandages préparèrent la conquête britannique : son seul rival en puissance et en fierté est le roi maharate de Baroda, que connaissent mes lecteurs. Scindia est vêtu avec une certaine simplicité, quelques diamants sur sa poitrine, une robe de brocart, et un turban aux ailes relevées qui lui donne un faux air d'Henri VIII; ses sourcils toujours froncés donnent à sa physionomie un aspect farouche.

Immédiatement à la gauche du vice-roi, et le seul rajah de ce côté, se trouve notre ami Ram Sing, Maharajah de Jeypore, coiffé d'un turban de pierreries et drapé dans le manteau de l'Étoile de l'Inde. Lui et le Maharajah de Joudpore, assis à côté de Scindia, sont les représentants de la grande race Solaire, descendance du dieu Rama; ils ne sont inférieurs en noblesse qu'au Maharana d'Oudeypour. Ces deux Rajpouts sont égaux en rang, et c'est pour vider le grave différend de préséance que Jeypore est à gauche et Joudpore à droite.

Après eux vient la reine Bégaum de Bhopal, le plus important souverain mahométan du Rajasthan; c'est une femme d'une cinquantaine d'années, au type énergique et masculin; son costume est presque viril : elle porte des pantalons collants de drap d'or et une veste de satin, ornée de plusieurs ordres. Parmi les nobles de sa suite, assis derrière elle, on remarque la reine douairière, Quoudsia Bégaum, et une vieille dame habillée à l'indienne, que le maître des cérémonies appelle Madame Élisabeth de Bourbon...!

Près d'elles se tiennent le Maharao Rajah de Kotah et le Rajah de Kichengarh, tous deux Rajpouts et portant l'antique kangra, ou jupon de mousseline gaufrée.

Le Maharao de Kerowly, le jeune Rajah jât de Bhurtpore et le Maharao d'Ulwur forment un groupe resplendissant de joyaux; notre ami Chéodân Sing porte une longue tunique de velours noir sur laquelle ressortent des rivières de diamants. A côté de lui est assis le vieux Nawab de Tonk, vêtu d'une longue houppelande de soie, sans le moindre ornement. Plus loin est le Maharaj Rana de Dholepore, beau vieillard aux longs favoris teints en rouge, qui est venu au Durbar comme à une bataille, tout bardé de fer. Suit une longue rangée de princes boundèlas et rajpouts, tous dans de riches et pittoresques costumes et dont voici les noms : le Maharajah d'Ourtcha, le Rao Maharajah de Duttiah, le Rajah de Sumpter, le Rajah de Chircari, le Rajah de Bijawar, le Rajrao d'Adjigarh, le Maharajah de Chutterpore, le Rajah de Surila, le Jaghirdar d'Alipoura, et le Raïs de Myhere. Enfin, après ces princes, qui sont tous souverains, sont assis six Mirzas, membres de l'ex-famille impériale de Delhi; ces descendants d'Akber, richement vêtus et coiffés de la toque de princes du sang, viennent humblement courber le genou devant le vice-roi anglais, dont ils sont les pensionnaires. Les derniers sont les feudataires directs de la couronne anglaise, Zémindars, Rajahs, Jaghirdars, dont quelques-uns, comme le Rajah de Burdwan, possèdent des provinces entières et des revenus énormes.

A la cérémonie du Nuzzur succède celle du Khillat, qui en est la contre-partie. Le Nuzzur est en effet le don offert au supérieur, tandis que le Khillat est le présent fait par le suzerain au vassal, soit d'un titre, soit d'un cadeau. Quatre-vingt-trois Khillats sont ainsi distribués, dans l'ordre suivi pour le Nuzzur; ils consistent en éléphants et chevaux, délivrés après le Durbar, et en joyaux, objets d'art, étoffes précieuses, qui sont exposés dans la salle après chaque appel, et remis aux Rajahs. Cette cérémonie prend encore plus de temps que la première et finit par fatiguer. La distribution faite, le vice-roi se lève et prononce en hindoustani un éloquent discours,

dans lequel il exhorte les princes indiens à gouverner sagement leurs États, à y introduire tous les bénéfices de la civilisation européenne et à se rendre dignes de l'amitié de l'impératrice des Indes. Le secrétaire d'État proclame alors la clôture du Durbar, et la sortie se fait dans le même ordre que l'entrée.

Telle fut cette grande solennité, qui fera date dans l'histoire moderne de l'Inde, et qui m'a paru l'un des plus saisissants spectacles qu'un Européen puisse contempler dans notre siècle assez prosaïque.

Avec le Durbar se terminait la partie politique de cette réunion des princes à Agra ; mais la série des fêtes dura encore jusqu'à la fin du mois. Le Rao d'Ulwur, le prince de Vizianagram se signalèrent par de brillants *entertainments*, et enfin, comme scène dernière, Ram Sing donna un grand bal où, pour la première fois depuis que le monde existe, on vit un prince hindou, descendant de Rama, figurer dans un quadrille au bras d'une Européenne !

Bientôt tous les invités reprirent le chemin de leur solitude et Agra redevint la monotone ville de garnison qu'elle est d'habitude. Chéodân Sing nous fit prévenir qu'il retournait à Ulwur. Lui, qui nous avait accueillis sans cérémonie dans sa capitale, voulut sans doute se réhabiliter ici à nos yeux. Il nous reçut assis sur le *gadi* (trône rajpout), entouré de ses nobles, et après s'être entretenu quelque temps avec nous, il nous offrit un superbe khillat, nous passant, à l'instar du vice-roi, un riche collier autour du cou. Il n'avait pas voulu quitter Agra sans avoir, lui aussi, son Durbar.

SCULPTURES DES PORTES DE SOMNATH, AU PALAIS D'AGRA (page 310).

LE PALAIS DE DOURJAN SAL, A BHURTPORE (page 335).

CHAPITRE ONZIÈME

LE PAYS DES JÂTS

L'Inde centrale. — Un équipage traîné par des chameaux. — Nuit terrible. — Bhurtpore. — Les Jâts. — La citadelle. — Le capitaine Fantôme. — Futtehpore-Sikri. — Une fantaisie d'Akber. — Le Dourgah de Sélim Chisti. — Le harem impérial. — Les appartements de la reine Marie. — Le pavillon de la Sultane. — Le Pantch Mahal. — La cour du Patchisi. — La salle du Conseil. — La porte des Éléphants. — La sœur du Gange. — Dholepore. — Les ravins du Chumbul. — Le lac sacré de Matchkhounda. — Un aimable *Mahunt*. — Durbar du roi de Dholepore. — Pigeons de rocher. — La traversée du Chumbul. — Changda. — Pont du marchand d'huile. — Un trône vermoulu. — Déception.

I

L'incident du Durbar m'avait détourné de ma route ; les renseignements recueillis auprès des agents anglais et des indigènes, accourus de toutes parts pour cette solennité, me décidèrent à changer complétement mon itinéraire. De Jeypore, j'avais eu l'idée de gagner Delhi, Lahore et le Cachemire ; j'ignorais encore que ce vaste triangle compris entre le Gange au nord, le Chumbul à l'ouest et les Vindhyas au sud, et communément appelé Inde Centrale, devait m'offrir un champ d'études jusqu'alors presque complétement inexploré : monuments de la plus haute antiquité, royaumes indiens, races intéressantes. Quelques rapports d'agents anglais, publiés par des Sociétés scientifiques, étaient les seuls documents qu'on possédât sur cette vaste région d'un si

grand intérêt. Je me décidai donc à redescendre vers le sud pour explorer ce pays, et je traçai sur ma carte une route qui devait me conduire à travers le Bundelcund jusqu'aux Vindhyas et de là me ramener sur Agra par le Malwa.

Les voyageurs se dirigeant vers l'intérieur du pays sont si rares à Agra, que ce n'est qu'avec grande difficulté que je pus trouver le moyen de continuer mon voyage tel que je l'avais tracé. Enfin, un Musulman offrit de me procurer un véhicule pour transporter mes bagages et ma suite jusqu'à Bhurtpore seulement. Ce véhicule n'était autre qu'un *sutter-tchôpaya*, espèce de grand fourgon posé sans aucun ressort sur quatre roues basses, garni d'une impériale couverte et mis en mouvement par quatre chameaux efflanqués, attelés à la Daumont. L'ensemble ne manquait pas de pittoresque, mais la lourde machine était peu rassurante.

Autre contre-temps : les domestiques, que j'avais amenés de Baroda, me voyaient avec effroi m'enfoncer de nouveau dans des régions sauvages. Je dus les congédier et en chercher d'autres, sorte d'affaire fort délicate au moment d'un départ. Tout cela me prit du temps, et ce ne fut que le 15 décembre au soir que nous pûmes quitter Agra.

Le départ se fait sans encombre ; la voiture roule gaillardement sur le macadam de la route au grand trot des chameaux ; mais, comme toutes les routes de l'Inde, celle-ci, à quelques lieues de la ville, se perd dans une grande plaine de sable où nos roues enfoncent jusqu'au moyeu. Notre marche se ralentit ; d'épouvantables cahots menacent de disloquer le tchôpaya, et bientôt nous n'avançons plus qu'au pas. Malgré tous nos efforts, il faut nous résigner à ce train, et nous sommes obligés de quitter la voiture et de suivre sur nos chevaux le funèbre cortége. Les douze lieues qui nous séparent de Bhurtpore nous prennent toute la nuit, et ce n'est qu'avec le jour que nous apercevons la citadelle jât, se dressant au milieu d'une plaine déserte. A huit heures, nous atteignons les portes de la ville ; on nous conduit à un petit palais, près de la demeure royale, où des appartements nous sont préparés. Nous y entrons brisés de fatigue, maudissant le sutter-tchôpaya et son inventeur.

II

Bhurtpore, capitale de l'État jât du même nom, occupe l'emplacement d'une antique cité fondée par le héros Bharat, et dont il ne reste aucun vestige. La ville actuelle ne date que de Souradj Mall (1756) ; elle est grande, assez bien bâtie, et renferme une population estimée à soixante mille habitants, Jâts [1] pour la plupart. Ses remparts, construits dans le style moderne et d'une façon formidable, n'offrent plus qu'une longue ligne de ruines.

[1] Les Jâts (Djâts) ou Jits paraissent avoir occupé, dès l'époque de Tomyris et de Cyrus, le premier rang comme nombre et importance dans l'Inde occidentale et la Transoxiane. Au quatrième siècle, l'histoire mentionne un royaume Yati ou Jât dans le Pendjâb, mais sans indiquer l'époque de sa fondation.

On ignore l'époque de la première apparition des Jâts dans l'Inde : en tout cas, les Rajpouts les y trouvèrent fermement établis, et conservant encore les mœurs caractéristiques des tribus scythiques. Bergers et presque nomades, ils n'avaient d'autre gouvernement que des conseils élus dans chaque tribu parmi les vieillards. Leur seule divinité était Amba Bhawani, la Cybèle hindoue, représentée par une jeune femme jâtni ; mais ils repoussaient entièrement la théocratie brahmane. Leurs traditions, du reste, les font venir d'au delà de l'Oxus. Tod croit retrouver dans les Asiâghs une de leurs principales tribus, les Asi de l'Oxus et du Jaxartes, qui renversèrent l'empire grec de la Bactriane. Le même auteur considère les Jâts comme la tribu mère de ces Jits ou Jutes, qui envahirent le nord de l'Europe et se fixèrent entre autres, en Danemark, dans le Jutland. Les conquérants Rajpouts furent obligés de respecter les priviléges des Jâts, qui, leur abandonnant le premier rang, conservèrent la propriété du sol ; dans quelques États, comme à Bikanir, les princes Rajpouts sont encore tenus, en montant sur le trône, de se faire consacrer par les sénats jâts.

Lors de l'invasion des Musulmans, les Jâts leur opposèrent partout une résistance opiniâtre. En 1026, ils arrêtèrent Mahmoud sur les bords de l'Indus ; l'empereur Koutab, en 1205, eut à leur disputer la possession du pays de Hansi ; en 1397, leurs nuées de cavaliers harcelèrent la marche de Tamerlan ; enfin dans ses commentaires, l'empereur Baber

VUE GÉNÉRALE DE BHURTPORE.

La citadelle est au sud de la ville, mais comprise dans l'enceinte. Ses murailles, systématiquement démantelées par les Anglais, qui, après avoir essayé vainement de s'en emparer en 1805, n'y pénétrèrent en 1827 qu'après un long siége, ne permettent guère de juger de son antique splendeur. On peut voir encore le bastion de Jowar Sing, un des quatre qui défendaient la forteresse : c'est un tertre arrondi, plein et revêtu d'un épais mur de pierre. Au sommet est un joli pavillon de grès, couvert de sculptures remarquables, d'où l'on embrasse un panorama étendu de la ville et des environs. Près du bastion s'ouvre la porte de Jaghernâth, que les Anglais enlevèrent d'assaut, après une lutte sanglante. L'intérieur de la citadelle offre un spectacle lugubre ; ce ne sont que décombres, débris de palais disparaissant déjà sous les herbes. Il ne reste d'intact qu'un beau pavillon de grès rouge, couronné de coupoles, que l'on attribue à tort à l'usurpateur Dourjan Sâl ; c'est au contraire le plus ancien édifice de la citadelle.

A côté de ces ruines, s'étend une longue ligne de bâtiments, mélange bizarre de tous les styles : sarrasin, hindou, jât, néo-italien ; c'est le palais moderne des Rajahs. Il contient cependant quelques belles cours de marbre, une salle d'audience, un temple et un de ces musées européens qui font fureur parmi les princes indiens de notre époque.

Au nord de la ville s'étend le Mouti Jhil ou lac de la Perle, qui joua un rôle si important dans la défense de la ville. C'est un étang artificiel de plusieurs kilomètres de tour ; son niveau, beaucoup plus élevé que celui de la ville, permet à un moment donné d'inonder les abords des remparts sur une grande étendue. Aujourd'hui on ne laisse accumuler l'eau dans le lac que pendant les pluies ; au mois d'octobre, on ouvre les barrages et on dessèche entièrement le lit, qui, couvert d'un limon fécond, devient propre à l'agriculture.

Bhurtpore n'offre en somme qu'un intérêt purement historique ; et en l'absence de la cour, en ce moment à Dîgh, le séjour en était fort triste. Un accident futile me força à le prolonger pendant quelques jours. Dans la désastreuse nuit du 15, j'avais perdu mon chapeau, un de ces casques en feutre sans lesquels un Européen ne peut braver les rayons du soleil de l'Inde. La ville jât ne possédant pas encore de chapelier, il me fallut attendre le retour du messager que j'avais envoyé à Agra à la recherche d'un nouveau couvre-chef.

Une rencontre inattendue vint nous aider à supporter l'ennui d'un séjour à Bhurtpore. En revenant d'une excursion à travers la ville, je reçus une carte portant « Monsieur Fantôme ». Le

rend hommage à leur intrépidité. Plus heureux que les Rajpouts, il fut donné aux Jâts, unis aux Mahrattes, leurs congénères du sud de l'Inde, de renverser la puissance musulmane : ils s'emparèrent d'Agra, de Delhi, et auraient joué un rôle important sans la conquête anglaise qui arrêta le mouvement. Quelques petits royaumes, ceux de Bhurtpore, de Dholepore et de Jhalra, naquirent seuls de cette grande guerre.

Au commencement de notre siècle, les Jâts du Pendjâb, connus sous le nom de Sikhs depuis leur conversion aux préceptes de Namack, réussissaient à fonder avec le grand Randjit Sing le premier royaume de l'Inde. En voyant se créer cette puissance, Napoléon conçut l'idée de renverser la domination anglaise avec l'aide des Jâts Sikhs ; il leur envoya des officiers français, comme Allard et Ventura, qui firent de l'armée sikh la première armée de l'Inde. A la mort de Randjit Sing, la politique secrète des Anglais, plus que la force, fit crouler cet empire, qui devint leur proie. Mais c'est à cette grande race scythique, qui, sous les noms de Yati, Gètes, Jits, Jûts, Jâts ou Sikhs, a montré tant de puissance et de vitalité, que l'avenir réserve le premier rang dans l'Inde septentrionale. Ils sont encore aujourd'hui prédominants comme nombre dans le Rajpoutana, le nord et l'ouest de l'Hindoustan ; on peut les estimer à une trentaine de millions.

La physionomie des Jâts est vive, intelligente ; leur front est haut, leur nez souvent aquilin, mais leurs pommettes sont saillantes, leur barbe et leur chevelure moins abondantes que chez les Rajpouts. Généralement grands et bien faits, ils sont intrépides, courageux ; leur allure, toute leur apparence préviennent en leur faveur. Le modèle le plus pur de la race jât est le guerrier sikh, un des plus beaux types de la race humaine. Leurs femmes sont souvent fort belles, toujours plus grandes que les autres Indiennes, et ne sortent jamais voilées.

Le clan Jât de Bhurtpore tire son origine du héros Bidjy Pal, prince de Biana, dont les hauts faits forment le sujet d'un poëme célèbre du douzième siècle, le *Bidjy Pal Raça*. Les Jâts de ce clan sont classés parmi les Baran Sankar, ou castes mixtes, formées par l'alliance de tribus brahmaniques avec des races indigènes. Leurs mœurs et coutumes sont celles des Rajpouts Chandravansis, ou de race Lunaire, et diffèrent sur plusieurs points de celles des clans de la race Solaire.

préfixe Monsieur annonçait que j'avais affaire à un Français ; je me rendis de suite à l'adresse indiquée, et j'y trouvai un métis de bonne tournure, qui se présenta à moi comme le descendant d'un aventurier français, le capitaine Fantôme, lequel s'était illustré au service des Scindias, dans les guerres de la fin du siècle dernier. Les Fantôme sont aujourd'hui fixés à Bhurtpore, où ils sont employés à la cour ; ils conservent avec fierté le nom de Français, quoiqu'ils ignorent notre langue. Nous passâmes la nuit de Noël chez ces braves gens ; on but des toasts à la France, et le père, un digne vieillard, nous raconta les exploits de son aïeul : comment celui-ci, à la tête des bataillons maharates, battit en plusieurs rencontres l'armée mogole et plus tard, enfermé dans une bicoque, se défendit héroïquement contre les Anglais. Le pays que nous allons parcourir jusqu'à Gwalior retentit encore des exploits de tous ces grands aventuriers français, Perron, de Boigne, Jean Baptiste, Filoze, qui, après avoir fait écrouler le vieux trône mogol, arrêtèrent un moment le flot anglais.

Un ordre du résident avait mis à notre disposition les chameaux qui nous étaient nécessaires. Au moment de notre départ, le jeune Rajah arrivait ; j'allai le remercier de la gracieuse hospitalité qu'il nous avait offerte à Dîgh et ici, mais je restai sourd à son invitation de prolonger encore notre séjour. Le Rajah parle couramment anglais et a reçu une bonne éducation, mais il est très-timide et ne se risque que difficilement en l'absence du résident ; c'est un prince de la nouvelle école, qui ne suscitera jamais d'embarras à ses suzerains.

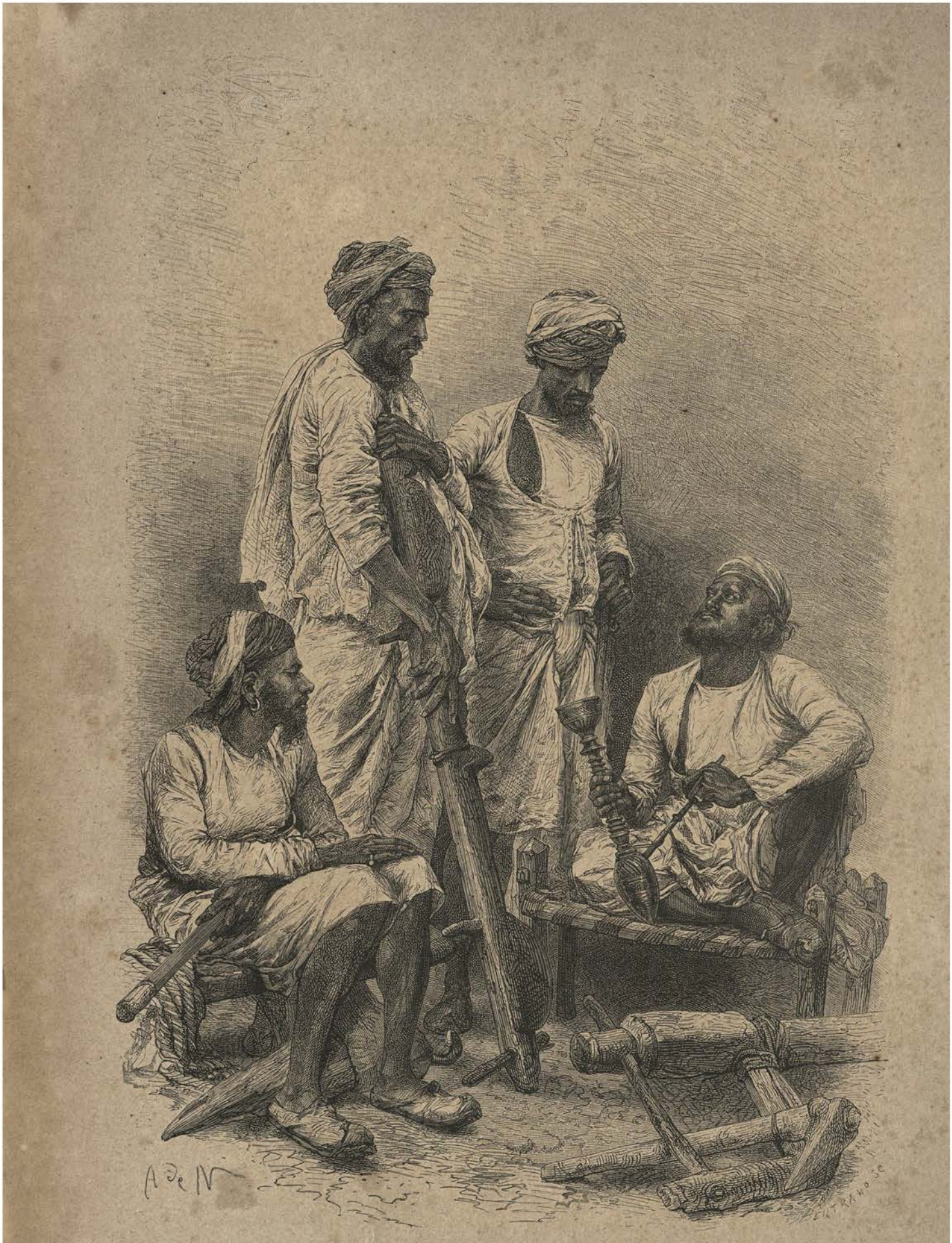
III

Les ruines de Futtehpore ou Fatehpour, le Versailles du grand Akber, couvrent le sommet d'une colline, à vingt kilomètres de Bhurtpore.

En quittant cette ville, nous traversons de mornes plaines, une succession de marais et de déserts rocailleux. L'horizon s'étend sans limites ; seule, à l'est, se dresse la colline de Futtehpore, dont le soleil levant empourpre la silhouette fantastique. De loin déjà l'œil est frappé par le nombre et les proportions des édifices qu'un caprice royal [1] est venu accumuler au milieu de ce désert ; on dirait une grande et vivante cité de l'Inde. L'impression grandit à mesure que l'on approche. Au pied de la colline, la route passe sous un majestueux portail ; de l'autre côté sont de larges rues muettes, bordées de palais encore intacts au milieu des décombres des demeures du peuple ; de magnifiques places ; des jardins où le grenadier et le jasmin sont devenus séculaires ; des fontaines, des bassins. Tout cela est d'une grandeur saisissante, d'un style noble, et la main du temps a été si légère, qu'on croirait voir une ville dont les habitants, frappés de panique, viennent de fuir, ou une des cités enchantées du marin Sindba. Le *bêghari* [2], que nous avons pris au village de Sikri, nous conduit au bungalow entretenu par le gouvernement anglais

[1] Les constructions de Futtehpore, « la ville de la Victoire, » furent commencées en 1560 par Akber et menées avec une telle rapidité que remparts, cité et palais furent terminés en 1571. Akber avait été attiré dans ce désert par la sainteté d'un anachorète musulman, Sélim Chisti, qui habitait une des cavernes de la colline. Le lieu lui paraissant agréable, il s'y construisit un palais; puis, ne pouvant se décider à quitter le saint attaché à son roc, il conçut le projet d'établir là la capitale de son empire. En quelques années, le rocher désert fit place à une grande et populeuse ville. La mort de Sélim vint arrêter cette prospérité ; Akber comprit enfin la folie qu'il y avait de vouloir placer le cœur de l'Hindoustan au milieu de ces plaines stériles, loin des grandes voies fluviales, surtout lorsqu'il possédait à Agra un emplacement si favorisé. Sa résolution fut prompte ; en 1584, il sortit de Futtehpore, délaissant ses monuments, ses grandeurs, et entraînant avec lui toute la population dans sa nouvelle capitale d'Agra. L'abandon fut complet ; aucun de ses successeurs ne se sentit le désir de reprendre ses projets, et bientôt il n'y eut plus de nouveau sur la colline pour peupler tous ses palais que des tigres et quelques anachorètes. On serait presque tenté de croire qu'Akber n'avait élevé Futtehpore que pour donner à la postérité une idée de sa puissance, en laissant le témoignage d'une de ses fantaisies.

[2] *Béghari*, guide fourni aux voyageurs par les villages.



ZÉMINDARS ET PAYSANS JÄTS.

pour les voyageurs. Ce bungalow occupe l'ancienne *kutchery*[1] d'Akber, édifice de grès rose, entouré d'une belle verandah à colonnes ; il est assis sur le rebord septentrional du plateau, et donne d'un côté sur la ville, de l'autre sur la façade du Zenanah. Un vieux cipaye anglais est préposé à la garde du monument, qui renferme deux appartements confortablement meublés.

Deux villages se sont élevés sur l'emplacement de la ville abandonnée, l'un Futtehpore, l'autre Sikri, et c'est par ce double nom de Futtehpore-Sikri que les ruines sont généralement désignées. Elles offrent à l'archéologue, outre leur beauté, un intérêt puissant : œuvre d'un seul prince, elles donnent un tableau complet de son époque ; leur état merveilleux de conservation permet de suivre pas à pas la manière de vivre du plus grand des Mogols, et de se rendre un compte exact des mœurs de l'Inde au seizième siècle. Tout respire la magnificence de cette cour indienne, dont les splendeurs, racontées par quelques voyageurs contemporains, étaient accueillies en Europe comme des fables, et devaient plus tard attirer sur ce beau pays toutes les avidités des nations occidentales.

Les édifices dans un état presque complet de préservation sont : le *Dourgah* de Sélim, le palais impérial, et quelques habitations des seigneurs mogols. Ils forment un groupe compacte de deux kilomètres de long, et occupent le sommet d'une colline de soixante mètres de hauteur. On s'est servi uniquement, pour leur construction, de la pierre même de la colline, grès compacte, d'un grain très-fin et d'une belle couleur variant du rouge violacé au rose. Partout la pierre a été laissée à nu ; les architectes ont su éviter une trop grande monotonie de couleur, en employant avec habileté les diverses nuances ; le temps est venu à son tour adoucir les tons, et ce n'est pas aujourd'hui une des moindres beautés de cet ensemble saisissant que cette étrange monochromie variée seulement par des teintes, confondant ensemble sol et édifices, comme si ceux-ci avaient été découpés dans le flanc même de la montagne.

Le gouvernement britannique est propriétaire [illegible], il y a fait faire quelques travaux intelligents pour arrêter les ravages occasionnés par les moussons.

La tombe de Sélim, le patron de la montagne, occupe la partie la plus élevée du plateau ; elle est placée au centre d'un vaste Dourgah, que ses grands murs rouges font ressembler, de l'extérieur, à une forteresse. Il faut approcher du monument par le sud ; c'est de là que l'effet est le plus complet. Au sortir du petit village de Futtehpore, on aperçoit, au haut d'un escalier de cent cinquante marches, la grande porte du Dourgah. Cette porte, placée au centre de la façade, mesure elle-même trente-six mètres ; une niche sarrasine de vingt et un mètres de hauteur, en marbre blanc, forme le portail. Franchissant le seuil, on entre dans une cour dallée, de cent quarante mètres de long sur cent trente-deux de large, entourée de galeries à colonnes de sept mètres de hauteur appuyées au mur extérieur ; à gauche se dresse une majestueuse mosquée, et, dans un angle, le mausolée de marbre du saint, entouré des tombes de ses descendants. On éprouve, en entrant dans cette cour muette, une profonde impression ; ces longues galeries sombres, couronnées de mille *tchâtris*, ce gigantesque portail semblable à un pylône de Karnak, cette noble mosquée, forment un cadre d'un rouge sombre, au milieu duquel étincelle le mausolée du saint, d'une blancheur immaculée, encore rehaussée par le feuillage des arbres qui se penchent sur lui (page 341). Il y a dans cet ensemble une grandeur sévère mêlée à la douce poésie qui a caractérisé de tout temps l'islamisme indien.

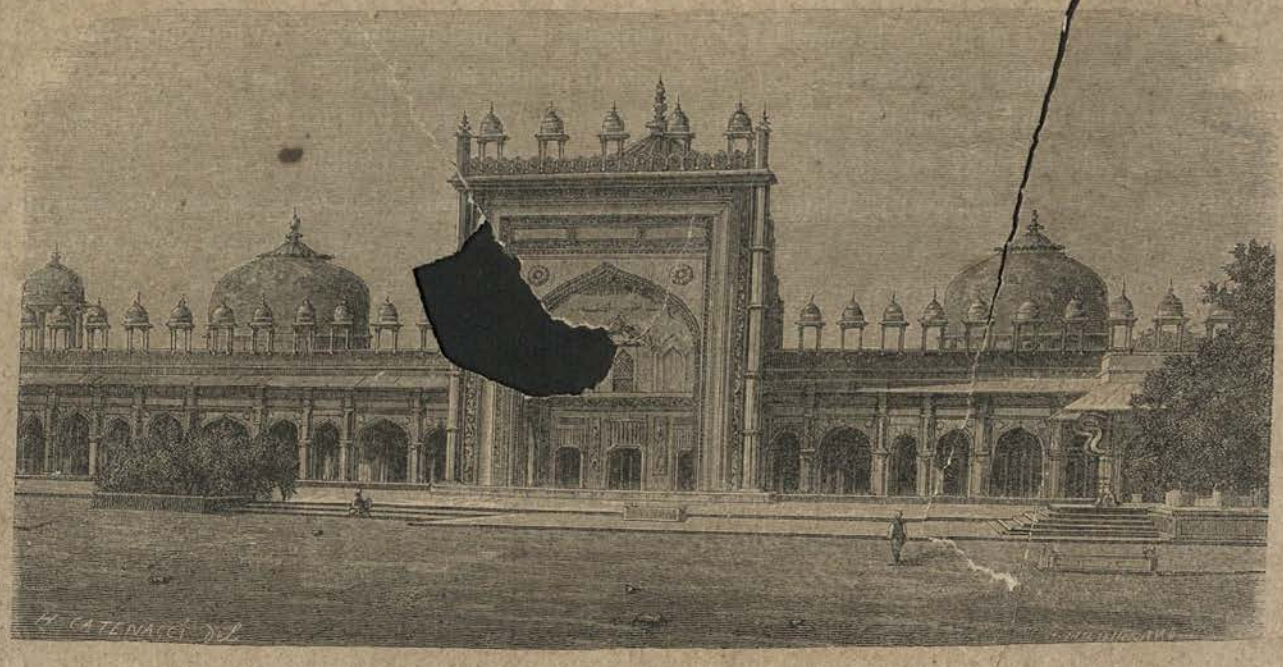
Le mausolée de Sélim est précédé d'un péristyle supporté par deux colonnes ; contrairement aux monuments de ce genre que j'ai déjà décrits, il n'offre que peu d'incrustations ; mais, ce qui lui donne une grande originalité, c'est que ses murs sont un rideau de marbre découpé à jour, de sorte que les piliers seuls supportent la voûte ; chaque panneau est formé d'une dalle très-mince,

[1] *Kutchery*, ministère ou bureau du palais.

mesurant deux mètres cinquante sur deux mètres. De grandes corniches inclinées, soutenues par des consoles, arrêtent les rayons du soleil. La salle intérieure est petite et doucement éclairée; le saint repose au centre, dans un sarcophage de nacre et de turquoises couvert de riches étoffes; de la voûte pendent des lampes et des œufs d'autruche rapportés de la Mecque. Les descendants de Chisti sont encore préposés à la garde du Dourgah; le gouvernement anglais leur a maintenu les dotations laissées dans cette intention par Akber.

La mosquée du Dourgah est très-belle; c'est une longue façade surmontée de trois dômes: un fronton élevé, décoré de mosaïques, marque la chapelle du Vendredi, le dimanche musulman; de chaque côté sont trois chapelles plus basses consacrées aux jours de la semaine. En face de la mosquée est un beau bassin de marbre, réservé aux ablutions des fidèles. De nombreuses tombes couvrent le côté nord de la cour.

A l'est du Dourgah s'étend le palais impérial, vaste assemblage de bâtiments reliés entre eux par des galeries et des cours, et couvrant une superficie au moins égale à celle du Louvre et



MOSQUÉE DU DOURGAH, A FUTTEHPORE-SIKRI.

des Tuileries. Le premier édifice qu'on rencontre contenait les appartements privés de l'empereur; il sert aujourd'hui d'habitation aux quelques soldats chargés d'éloigner des ruines les maraudeurs, d'où lui vient son nom actuel de Tassili ou poste de police. Ce palais est d'une grande simplicité : des murs sans ornement entourent une petite cour carrée, sur laquelle donnent plusieurs étages de galeries; à l'un des angles, on remarque une colonnade surchargée de sculptures dans le style hindou : c'était la verandah de l'appartement de la femme favorite d'Akber, princesse rajpoute de la maison de Joudpore, la mère de Jehanghir.

En suivant une galerie en ruines, qui sort de la Tassili, on entre dans le Zenanah ou harem impérial, qu'entoure un mur élevé. Chaque princesse possédait dans cette enceinte un palais, construit selon son goût ou ses désirs, avec des jardins et des dépendances. La première de ces habitations que l'on visite est le palais de la reine Marie, dame portugaise qu'Akber avait épousée. On y remarque des fresques nombreuses, entre autres une *Annonciation de la Vierge*. S'il y a lieu d'être étonné de voir, au seizième siècle, un prince musulman pousser la tolérance jusqu'à permettre dans son palais la représentation d'un mystère chrétien tellement opposé aux principes

MAUSOLÉE DU CHEIK SÉLIM CHISTI, DANS LE DOURGAH DE FUTTEHPORE-SIKRI.

de sa religion, cela ne peut surprendre de la part d'un homme aussi éclairé que le grand Akber. Désireux de détruire à jamais les sujets de discorde qui divisaient les peuples de son empire, il avait rêvé de créer une religion qui réunirait les sympathies de tous. Dans cet espoir, il assembla en concile général les prêtres de toutes les religions de l'Inde et leur soumit son projet; il y fit venir même des missionnaires chrétiens de Goa. La discussion n'aboutit à rien; l'empereur n'en écrivit pas moins un ouvrage considérable sur les diverses religions, comprenant le christianisme, le judaïsme, l'islamisme et les diverses sectes hindoues, ouvrage dans lequel il montra combien ses idées étaient généreuses. Peut-on être étonné de trouver des idées aussi nobles et des vues

PAVILLON DE LA SULTANE, A FUTTEHPORE-SIKRI.

aussi larges chez un homme dont l'administration fut si parfaite, que tous les efforts des Anglais sont impuissants à l'égaler!

Du palais de la reine Marie, on passe dans une cour entourée d'appartements et occupée, dans presque toute son étendue, par un vaste bassin; au milieu s'étend un îlot carré, en forme de terrasse, relié aux bords par quatre passerelles de pierre. A l'extrémité de cette cour on remarque un pavillon, dont les murs et les piliers sont brodés de délicates sculptures; des chambres élégantes donnent d'un côté sur le bassin, de l'autre sur un jardin encore garni de bosquets et de grands arbres. C'était la demeure d'une des femmes d'Akber, la Roumi Soultani, fille d'un des sultans de Constantinople. A la droite de ce palais, sur une haute terrasse, se dresse la Kwabgâh, qui contenait la chambre à coucher de l'empereur et dont le rez-de-chaussée offre une vaste salle, aux colonnes sculptées, à demi comblée par les décombres.

A l'ouest du Zenanah s'élève une bizarre construction appelée *Pantch Mahal*, les Cinq Palais ou les Cinq Étages. Ce sont quatre terrasses superposées et supportées par des galeries; les étages, en s'élevant, vont en diminuant de grandeur jusqu'au sommet, qui se termine par un dôme à quatre colonnes. L'ensemble forme la moitié d'une pyramide et est d'un curieux effet. Les trente-cinq colonnes qui supportent la seconde terrasse sont chacune d'un modèle différent; on y trouve représentés presque tous les styles, et en outre quelques types originaux très-remarquables : c'est une précieuse collection architectonique. On a beaucoup débattu quel pouvait être l'emploi de cet édifice, dont les galeries, ouvertes à tous les vents, ne pouvaient servir de demeure. Sa position contre les murs du Zenanah, dont il domine l'intérieur et avec lequel il communique, a fait supposer que c'était là que se tenaient les eunuques de service; mais il faut y voir surtout une fantaisie d'architecte.

Dans la petite cour qui entoure le Pantch Mahal sont de très-curieux corps de logis destinés aux domestiques du harem. L'architecte a voulu leur donner le cachet qui lui paraissait convenir le plus à leur usage; le bois de construction lui manquant, il a servilement copié avec la pierre ces légères bâtisses qui, dans les palais de l'Inde, abritent les serviteurs inférieurs; le toit de dalles en pierre imite le chaume, et est supporté par le même enchevêtrement de poutres que permet une matière moins lourde que le grès. En un mot, ce sont des hangars de pierre sculptée.

Traversant les galeries du Pantch Mahal, on débouche sur la place principale du palais; d'un côté s'étendent les façades du Zenanah, de l'autre les bâtiments des ministres, les salles d'audience. C'est la cour du Patchisi (page 346).

Le patchisi est un jeu de dames très-antique, pour lequel les Indiens se sont montrés de tout temps passionnés. On le joue avec des pions, sur un damier presque semblable à celui dont on se sert en Europe; il y a quatre joueurs, ayant chacun quatre pions dont la marche est réglée par des coups de dés; la victoire consiste à réunir ses quatre pions sur le carreau central. Les proportions du patchisi d'Akber sont vraiment impériales; la cour elle-même, divisée en carreaux rouges et blancs, constitue le damier et une énorme pierre placée sur quatre pieds représente le point central. C'est là-dessus qu'Akber et ses courtisans jouaient le patchisi; seize jeunes esclaves du harem, portant les couleurs des joueurs, remplaçaient les pions d'ivoire, et exécutaient les mouvements ordonnés par les dés.

Au nord de cette cour et sur le même côté que le Pantch Mahal, est un palais d'un style très-simple et si bien conservé qu'il paraît de construction moderne. Des corridors et des passages entre-croisés font d'une des ailes un véritable labyrinthe; c'est là que les dames de la cour se livraient à leurs divertissements favoris, l'*ankh-mâtchouli* ou colin-maillard et le jeu de cache-cache. Devant ce palais s'élève un joli kiosque de style hindou, le *Gourou-ka-Mandil* (Temple du Mendiant); l'empereur, voulant manifester son respect pour la religion de ses sujets, entretenait à sa cour un *gourou* ou mendiant religieux de la secte saïva et lui avait même fait construire ce petit temple, où il recevait les adorations de ses coreligionnaires.

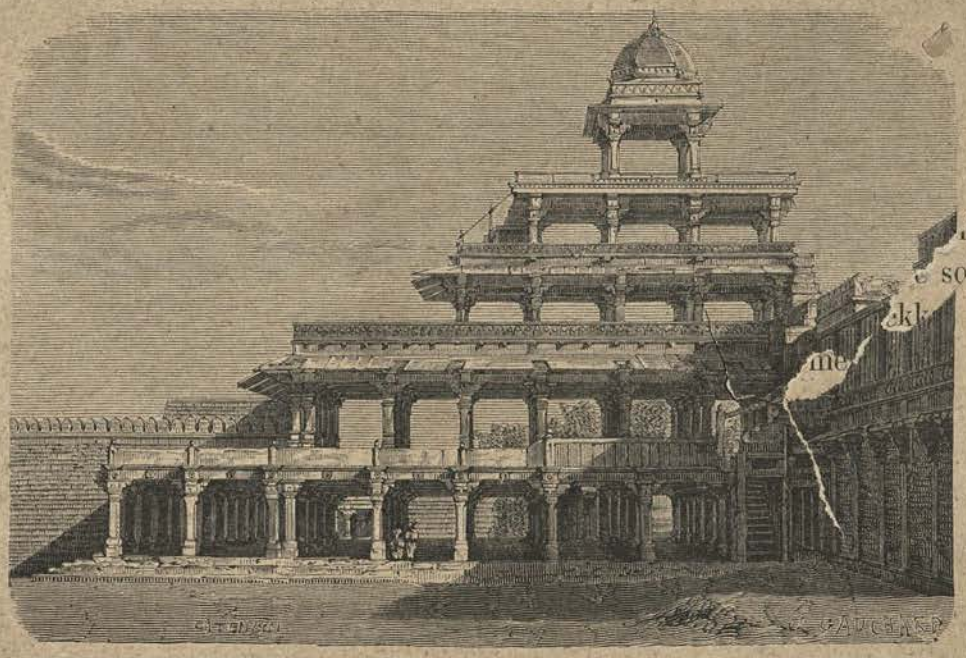
Un peu plus loin, et juste en face du Zenanah, se dresse un des plus élégants édifices de Futtehpore, un gracieux pavillon à un étage surmonté de quatre légers tchâtris; c'est le Dewani Khâs, salle du Grand Conseil. La simplicité de ses lignes, ses fenêtres carrées et le beau balcon qui l'entoure rappellent nos constructions modernes; c'est bien cependant le style qui caractérise les créations d'Akber, qui, en architecture, comme en religion et en administration, n'a jamais copié ses prédécesseurs. En entrant dans le Dewani Khâs, on s'aperçoit que l'intérieur ne forme qu'une salle, dont la hauteur est celle du monument. Au centre s'élève un énorme pilier de grès rouge qui se termine à la hauteur du premier étage par un large chapiteau, admirablement sculpté. Le sommet de ce chapiteau est entouré d'une légère balustrade; quatre passerelles de pierre partent de cette plate-forme et vont aboutir à des niches placées dans

les angles et à la même hauteur; en somme, plate-forme et passerelles constituent le premier étage. Un escalier, caché dans la muraille, conduit à un corridor, aussi dissimulé, qui fait communiquer les niches entre elles. C'est une des plus étranges fantaisies de l'architecte de Futtehpore.

Lorsque le conseil se réunissait, l'empereur occupait le haut du pilier et ses ministres s'asseyaient dans les niches; les envoyés ou autres personnages, appelés en leur présence, se tenaient dans la salle au pied de la colonne, et ne pouvaient ainsi ni voir l'empereur, ni juger de l'impression produite sur le conseil par les nouvelles qu'ils apportaient.

Du Dewani Khâs, une longue galerie, en partie ruinée, conduit au *Dewani Am* ou Palais des Audiences publiques, petit édifice dont une des façades donne sur la cour du Patchisi, l'autre sur une grande place entourée de colonnades.

Le chroniqueur Aboul Fazel nous dit qu'à certaines heures le peuple était admis sur cette place; au sortir du conseil, l'empereur se rendait au Dewani Am, où, après avoir revêtu les robes



LE PANTCH MAHAL, A FUTTEHPORE-SIKRI.

d'apparat, il venait s'asseoir dans une tribune donnant sur la place. Il y restait quelque temps, examinant la foule, écoutant les plaintes, et accueillant les étrangers qui affluaient à sa cour. C'est là, d'après la tradition, qu'il aurait reçu la visite des Jésuites de Goa, lui apportant des feuilles et des graines de tabac. On rapporte aussi que c'est à Futtehpore qu'aurait été inventé le houkah, la pipe de l'Inde, par un des médecins d'Akber, Hakim Aboul-Fatteh Ghelani.

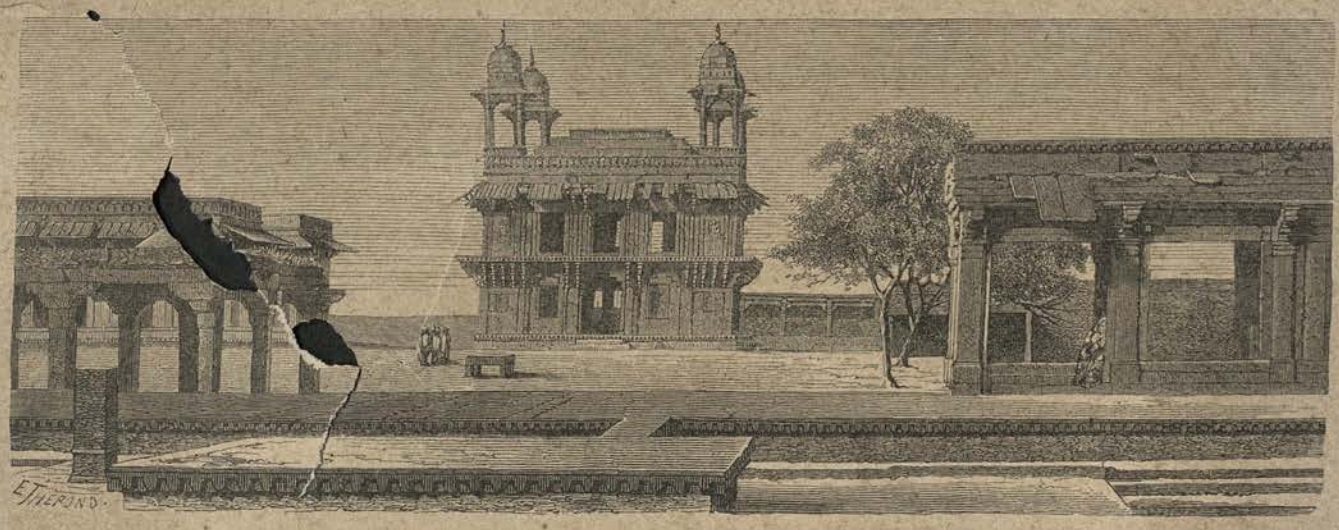
Tel est l'ensemble de ce vaste palais; il faudrait trop d'espace pour décrire en détail toutes ses parties intéressantes. On y trouve encore des bains, un établissement de monnaie, des casernes et de nombreux bâtiments ruinés.

Sur le versant nord-ouest de la colline sont les palais des ministres et seigneurs de la cour d'Akber; on y remarque ceux d'Aboul-Fazel, de Feïzi et de Birboul. Ce dernier, un brahmane, était le premier ministre; son habitation est d'un goût merveilleux; la pierre rose des façades paraît tendue d'une étoffe de damas, tant les ciselures sont fines et délicates. Non loin de ce palais sont les étables impériales, contenant plus de deux cents stalles avec abreuvoirs et râteliers de pierre.

De là, passant au milieu d'amas de décombres, on arrive à la *Hâtti Darwazé* (Porte des Éléphants), portail monumental, dont la façade, ornée de deux éléphants en relief, servait autrefois de limite à la cité noble, où le peuple n'avait point accès. De l'autre côté commence une large voie dallée, qui devait être un des principaux bazars, à en juger par les ruines qui la bordent ; au bas de la colline est un vaste caravansérail, pouvant contenir plusieurs centaines de voyageurs, et que fréquentent encore les pèlerins. Près de l'entrée de la ville, s'élève une tour couronnée d'un belvédère et garnie de défenses d'éléphant imitées en pierre. Elle porte le nom de *Hirân Minar* (Minaret des Antilopes) ; l'on prétend qu'un des passe-temps favoris d'Akber était de venir tirer du haut de cette tour sur des antilopes qu'on faisait passer à une certaine distance.

Les murailles de la ville sont encore en parfait état ; elles ont un pourtour de huit kilomètres ; cinq portes donnent accès sur la campagne.

L'exploration des ruines de Futtehpore-Sikri me prit plusieurs jours ; je fus guidé dans mes recherches par Imdad Housseïn Chisti, descendant en ligne directe du vénérable patron de la montagne, et en possession de toutes les légendes et traditions qui se rattachent à ces monu-



LE DEWANI-KHAS ET LA COUR DU PATCHISI, A FUTTEHPORE-SIKRI.

ments. Entre autres documents, il me communiqua un manuscrit fort curieux du temps de Jehanghir, contenant des anecdotes et des jeux de mots attribués à Akber.

Nous finîmes l'année 1866 au milieu de tous ces grands souvenirs ; j'en passai les derniers jours dans la chambre même d'Akber, relisant les chroniques d'Aboul Fazel et repeuplant en imagination cette magnifique demeure des grands génies qui l'ont habitée.

IV

1er *janvier* 1867. — Nous commençons vaillamment l'année, comme doit faire tout bon voyageur ; à trois heures du matin, nous sommes déjà en selle et nous sortons de Futtehpore. Un vent glacial souffle sur la plaine et nous fait grelotter sous nos couvertures.

Trente huit ou quarante kilomètres en ligne droite séparent Futtehpore de Dholepore, qu'aucune route ne relie ; il faut donc prendre littéralement à travers champs, en profitant de temps à autre de quelque mauvais sentier de village. Le pays est, en outre, fortement crevassé ; les fondrières abondent et on n'en sortirait pas sans les *bêgharis*, qui vous guident d'un hameau

à l'autre. On pourrait être étonné, en pareil cas, de voir choisir la nuit pour franchir un terrain aussi dangereux ; mais il est d'usage de profiter des heures de fraîcheur pour faire les marches, surtout lorsque le pays est sans intérêt ; pour le reste, on se fie à la sûreté de pied des chameaux et aux connaissances des guides.

Les premières lueurs de l'aube nous trouvent au pied de petites collines rocheuses, entourées de marais sur lesquels nagent des bataillons de canards. A huit heures, nous atteignons la rivière Bahnganga, la sœur du Gange, une vieille connaissance du Mêwat, devenue ici un beau et paisible cours d'eau, se déroulant au milieu d'une plaine dont l'aspect riche et uniforme fait penser à la Beauce. Sur l'autre rive sont nos tentes, piquées près du bourg de Khairagarh. Les hourrahs et les salâms de nos serviteurs accueillent notre entrée au camp ; cette expansion a pour but de nous souhaiter une bonne année, et de nous rappeler que de ce côté de l'Indus les cadeaux sont aussi de saison à pareille époque. Dans l'après-midi, nous recevons en petit durbar le Tassildar et les notables de Khairagarh, qui viennent nous présenter leurs bons souhaits. Le soir, illumination du camp, et distribution de mitaï et d'arak à tous les visiteurs. Salut à la nouvelle année !

Le 2 au matin, une marche de cinq heures nous mène à Dholepore[1]. Au dehors de la ville, et près de la grande route d'Agra, se trouve un magnifique bungalow que le Rajah tient à la disposition des voyageurs européens et vers lequel on nous dirige. Nous y sommes fort bien reçus par les gens du prince.

Notre premier soin, dès notre arrivée au Mouti Bungalow, est d'en aviser le Rana qui nous envoie, par l'intermédiaire de son *vakil*, ses salâms accompagnés d'une magnifique corbeille de fleurs, fruits et légumes, de plusieurs paires de poulets et d'un chevreau. Le soir, le premier ministre, Gangadhar Rao, vient nous rendre visite ; c'est un brahmane du Dekkan, homme très-instruit, parlant bien l'anglais et d'une grande politesse. Il nous informe que le Maharaj Rana, son maître, retenu au lit par une indisposition assez sérieuse, ne pourra nous recevoir de quelques jours. Pour nous faire patienter, les voitures et les éléphants de la cour sont mis à notre disposition et le vakil doit nous guider dans nos excursions autour de la ville.

Tout le monde sait que le climat de l'Inde est sous l'influence de saisons bien tranchées, appelées moussons, qui concentrent sur certaines époques fixes de l'année le froid, la chaleur et les pluies. Ainsi, en général, la saison sèche règne d'octobre à juillet et la saison pluvieuse de juillet à octobre. Le voyageur n'a donc pas à se préoccuper du temps en dehors de ces règles établies. Mais le proverbe dit avec raison : il n'y a pas de règle sans exception ; l'effet des moussons, parfaitement réglé dans la péninsule et sur le littoral, n'est plus le même sur le plateau de l'Inde centrale. Les saisons y rappellent bien plus celles de l'Europe ; et quoiqu'il y pleuve en août et septembre, il y fait froid en décembre et en janvier, et chaque mois a ses orages et ses averses. C'est ce qui nous fut démontré dès notre arrivée à Dholepore, par trois jours d'une petite pluie fine, accompagnée de brouillards épais, dignes de l'Angleterre. Il fallut donc rester enfermés dans notre bungalow, avec la seule distraction que pouvaient nous procurer les visites de quelques nobles jâts. La pluie avait d'ailleurs détrempé tellement le sol, qui est une terre jaune et grasse, que routes et chemins restèrent pendant vingt-quatre heures après la pluie tout à fait impraticables.

[1] Dholepore a l'honneur d'être la capitale du seul État indien complétement indépendant que renferme le Rajasthan. Dans le traité passé en 1806 entre le gouvernement britannique et le Rana jât de Dholepore, il est stipulé que le roi « conservera sur ses territoires une souveraineté absolue, exempte de tout droit d'intervention de la part du gouvernement anglais, lequel est également dégagé de toute responsabilité comme aide et protection. » Le royaume couvre une superficie de 4,200 kilomètres carrés, au nord du Chumbul, et renferme une population de huit cent mille âmes. Les revenus du Rajah se montent à trois ou quatre millions ; il entretient un corps de trois mille hommes, cavalerie, infanterie et quelque peu d'artillerie.

V

La ville actuelle de Dholepore, ou *Naya Chaoni* (nouveau camp), n'a guère que quarante ans d'existence ; elle date de la création de la route anglaise d'Agra à Indore. Le souverain actuel, comprenant l'utilité qu'il tirerait de la proximité de cette route, vint s'établir tout auprès, entraînant avec lui la moitié de la population de l'ancienne ville ou *Pourana Chaoni* (vieux camp). Les seuls monuments de cette ville sont le palais du roi, et quelques temples d'un style élégant. Mais on n'a qu'à explorer le chemin que la ville a successivement suivi depuis les bords du Chumbul jusqu'à son emplacement actuel, pour retrouver plusieurs groupes d'intéressantes ruines.

Le groupe le plus rapproché de Naya Chaoni est le Dholepore des seizième et dix-septième siècles ; les inondations ont fait disparaître la plupart des constructions de cette cité ; mais il reste encore une mosquée, des tombeaux et quelques ruines intéressantes.

La mosquée fut édifiée en 1634 par Chah Jehan ; elle est en grès rouge, petite, mais d'une rare élégance. Tout autour s'étend un vaste cimetière musulman, dont l'œuvre capitale est le Jarjira, mausolée d'un missionnaire *sayed;* c'est un simple cénotaphe de marbre, placé au centre d'une haute terrasse, qu'entoure une magnifique grille de pierre, décorée d'ornements d'un fini parfait et d'un beau dessin. A côté, on remarque une autre plate-forme élevée, supportant les tombes de la famille du Nawab Saddak, gouverneur mogol de la province. Un peu plus loin, s'élève un caravansérail monumental construit par Chah Jehan. De nombreuses ruines, pleines d'intérêt pour l'archéologue, couvrent la plaine sur une longueur de près d'un kilomètre.

Sortant de ces ruines, on descend dans de profonds ravins, et on se trouve bientôt au milieu d'un inextricable dédale de pics aux formes étranges, et de falaises d'une hauteur moyenne de vingt-cinq à trente mètres. C'est là l'ouvrage du Chumbul ; ses eaux, déchaînées pendant la saison pluvieuse, se trouvant à l'étroit dans le lit immense qu'elles se sont creusé, viennent battre avec furie les rives qui les surplombent. Le sol mou et friable n'a pu leur résister ; les ravins se sont agrandis, les îlots se sont amincis en pics et en pyramides, et une chaîne de montagnes en miniature s'est formée de chaque côté du fleuve sur une profondeur de plusieurs kilomètres. Une des particularités de cette chaîne est que ses sommets les plus élevés, ayant conservé le niveau naturel de la plaine sont tous égaux. Il est difficile de se faire idée de la beauté de ce spectacle, car aucune montagne ne présente un aspect aussi tourmenté. Plus on approche du fleuve, plus le paysage devient abrupt ; enfin, au sommet d'une haute colline, apparaît la vieille forteresse de Dhola. D'après la manière dont ses murailles sont assises et étayées sur le sommet de la falaise, on peut voir que les ravins du Chumbul existaient déjà lors de sa construction et que le prince rajpout ne fit qu'utiliser l'admirable position stratégique que lui offrait la nature. La tradition hindoue rejette cette évidence ; d'après elle, l'œuvre du Chumbul ne commença qu'après la fondation de Dholepore, qui, dans les premières années de son existence, n'était séparé de la plaine que par ses murailles ; pour expliquer les prodigieux ravages produits en quelques siècles par le fleuve, les naturels assurent que les inondations prirent naissance du jour où, par la rupture des digues, un grand lac qu'on voyait alors dans le Haut-Malwa cessa de régulariser le cours supérieur du Chumbul. Peut-être ont-ils raison, mais l'histoire ne fait aucune mention de ce cataclysme.

La vieille forteresse est fort délabrée ; les murs, d'une grande épaisseur, soutenus par de grosses tours rondes, se dressent encore assez fièrement ; mais l'intérieur ne renferme que des amas de ruines, parmi lesquelles on retrouve à peine l'emplacement des anciens édifices. Quelques énormes pièces de rempart gisent sans affût au milieu des décombres. Le plateau fortifié et les

pentes voisines forment un des quartiers de la capitale et contiennent quelques centaines d'habitants. Du haut des bastions, on domine un vaste panorama qui compense largement pour le visiteur le peu d'intérêt de l'intérieur de la forteresse; la vue s'étend sur plus de dix kilomètres du cours du Chumbul ; le fleuve se déroule majestueusement entre ses rives aux formes fantastiques, qui apparaissent d'ici comme une vaste réduction de quelque Himalaya ; à l'ouest, s'amoncellent les massifs bleuâtres des Pathar, tandis que sur les autres points s'étend à perte de vue la fertile plaine du Malwa.

En revenant de cette excursion, nous trouvons au bungalow le vakil, le dewan et un grand nombre d'officiers du palais ; tout ce monde paraît en grand émoi ; à mes questions, chacun répond en levant les bras et d'un air navré : « *Gaô Mâra !* Ils ont tué le bœuf ! » J'obtiens enfin l'explication du mystère. Pendant notre absence est arrivé un régiment d'Highlanders qui, se rendant à Mhow par la grande route, s'est arrêté pour camper dans un bois voisin de notre résidence, après toutefois en avoir obtenu l'autorisation des autorités jâts. Mais, contre la foi des traités, les Anglais ont immolé un bœuf et se préparent tranquillement à le transformer en beefsteaks. De là horreur et lamentations des Hindous ! le saint territoire de Dholepore est souillé par le meurtre de l'animal sacré. Les conventions établissent cependant que pareil sacrilége ne sera jamais commis par les troupes anglaises sur les terres du Maharaj Rana ; mais comment invoquer les traités en présence de mille baïonnettes britanniques, affamées de leur *beef*? Tout le monde crie ici, tout en se gardant bien d'intervenir ; et enfin l'on arrive à se consoler, en se disant que les impies vont partir, emportant toute trace du *corpus delicti* et que le vieux roi n'en apprendra rien.

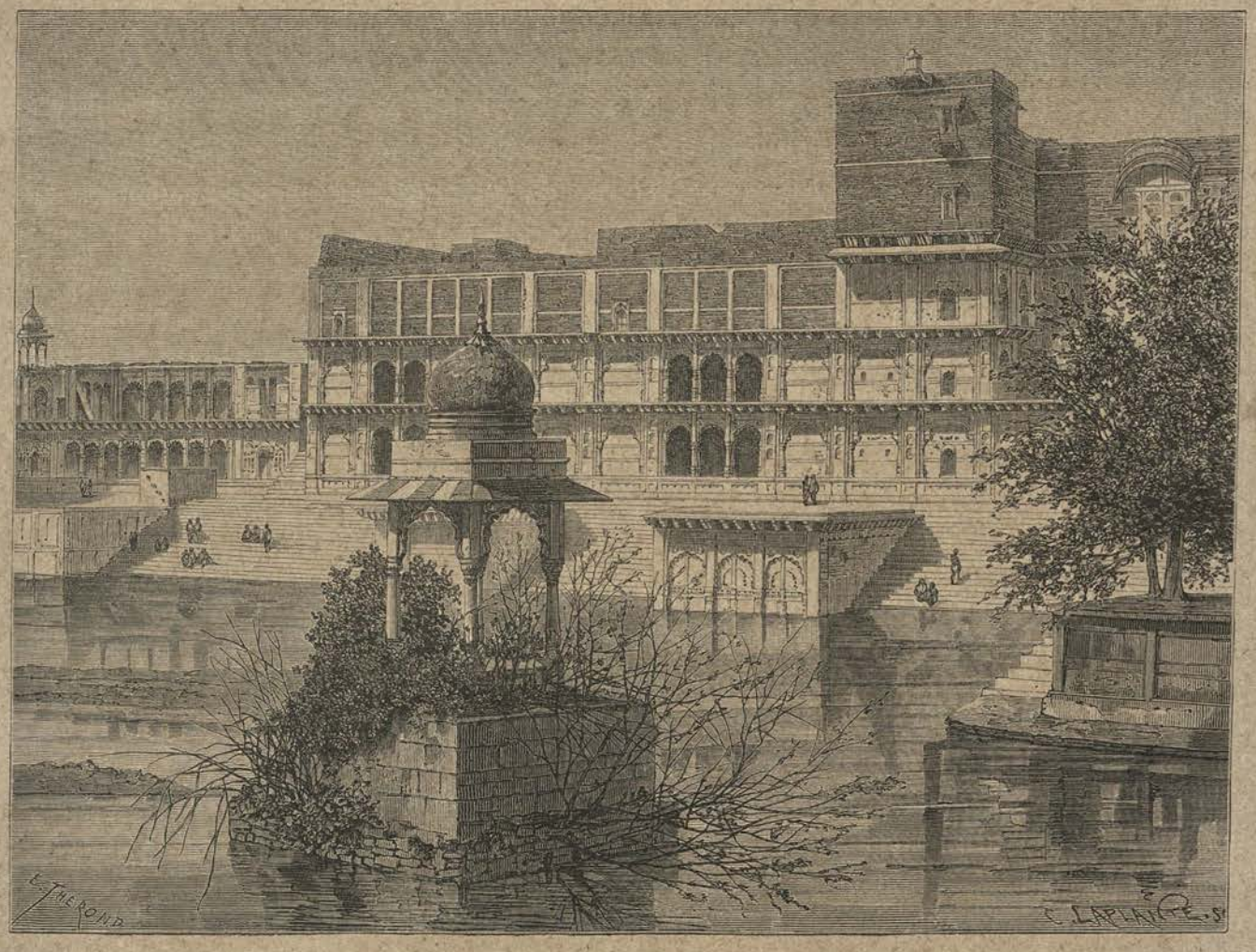
Au sud-ouest de Dholepore, derrière une belle forêt, apparaissent quelques sommets dénudés, de couleur rougeâtre, supportant de nombreux dourgahs. Ces hauteurs forment la pointe extrême du grand massif des Pathar, qui, se détachant du plateau des Vindhyas près de Nimatch, séparent le Rajpoutana propre du Malwa. Le Chumbul, sortant des Vindhyas vers Mandou, longe la base de ces montagnes et vient, après un cours de sept cent vingt kilomètres, se jeter dans la Jumna à Étawah.

Parmi ces hauteurs et à une lieue de la ville, se cache le lac sacré de Matchkhounda ou Moutchou Khounda. C'est un des lieux les plus vénérés de la secte des Krichnayas ; il fut, selon la légende, créé par le dieu Krichna en personne, pour récompenser le héros Moutchou, prince de ce pays, qui lui avait sauvé la vie. Le lac couvre le sommet d'un rocher et se dresse au-dessus de plateaux déserts, énormes masses de granit, calcinées par le soleil, lavées par les pluies ; une atmosphère étouffante plane au-dessus de cette solitude, digne des bords du Styx. Arrivé au pied de la colline, il faut descendre d'éléphant et gravir un sentier qui, taillé dans le roc, conduit à l'une des portes de Matchkhounda. Le lac n'est, à proprement parler, qu'un étang de six à sept cents mètres de longueur, sur une largeur d'environ deux cents. Une ligne continue de grands escaliers de pierre, relevée par d'innombrables tchâtris à quatre colonnes, entoure le bassin ; au-dessus se dressent les hautes façades des palais et des temples, se reflétant avec leurs colonnades et leurs coupoles sur la surface limpide de l'eau ; des arbres séculaires étendent leurs rameaux au-dessus des ghâts et les couvrent d'une ombre lumineuse. L'ensemble est d'une beauté saisissante ; la grandeur des édifices, la fraîcheur de l'eau, le silence que troublent seuls quelques oiseaux, tout se réunit pour donner un charme irrésistible à cette oasis, perdue au milieu d'un désert brûlant.

La plupart des édifices de Matchkhounda ne remontent qu'au dix-septième siècle ; quelques-uns sont cependant d'une grande antiquité ; d'autres, comme le palais du Rana de Dholepore, datent seulement des dernières années. Chaque temple est entouré de vastes bâtiments, destinés à recevoir les pèlerins qui affluent en ce lieu à certaines époques de l'année. Le lac étant consacré à Krichna, tous ses sanctuaires sont placés sous l'invocation de divinités krichnayas.

Le *Mahunt* (grand prêtre) du temple principal, dédié à Jaghernâth, le Seigneur du Monde, vient nous inviter à visiter la demeure de son dieu ; à mon grand étonnement, il nous conduit jusque dans le sanctuaire, où trône dans une demi-obscurité, une gracieuse idole de marbre du beau berger, dansant devant les laitières de Mattra. Il nous montre aussi en détail toutes les chambres du couvent, où de gras brahmanes vivent dans une béate contemplation.

Ce Mahunt est un type remarquable : c'est un vieux bandit, détrousseur de grands chemins, qui, trouvant l'épée trop lourde, est devenu saint homme. Tout en lui rappelle le guerrier, et il n'a de la tenue de l'anachorète que le buste nu, enduit d'huile et saupoudré de cendres. Sa moustache en croc, ses favoris en pointe, son poignard à la ceinture, jurent avec le triple



GRAND TEMPLE DE MATCHKHOUNDA, PRÈS DE DHOLEPORE.

cordon sacré qui pend sur sa poitrine. Ses récits sont, comme sa personne, un mélange de profane et de religieux ; et tout heureux de trouver des auditeurs complaisants, il nous raconte maintes aventures du bon vieux temps, auxquelles se mêlent les légendes du lac. Il me présente un papier qui constate que le général anglais lord Lake étant venu, en 1807, camper à Matchkhounda avec toute son armée, l'eau nécessaire à cette agglomération d'hommes et à de nombreux éléphants fut tirée pendant un mois du lac, sans que le niveau de celui-ci eût baissé d'une ligne. Il m'apprend qu'il se tient ici deux foires annuelles, qui réunissent chaque fois plus de quarante mille pèlerins ; trois cents religieux habitent d'une manière permanente les bords du lac. Pour remercier le Mahunt de son amicale réception, je dépose avant de sortir quelques rou-

pies dans le plateau placé au pied de l'idole ; notre offrande est agréée par le dieu, qui nous envoie en retour un plateau de sucreries.

De Matchkhounda nous nous dirigeons, par-dessus les collines, vers le Pourana Chaoni. Cette ville ne fut créée qu'à la fin du siècle dernier, par un des rois de Dholepore, et elle resta la résidence royale jusqu'à la fondation, à deux kilomètres de là, du Naya Chaoni, par le roi actuel. La ville, malgré cet abandon, est encore prospère ; ses bazars sont propres et assez

BAGWAN SING, MAHARAJ RANA DE DHOLEPORE.

animés. Comme aspect et position naturelle, elle est de beaucoup supérieure à sa rivale. Les bâtiments du palais rappellent ceux de Dîgh ; un beau jardin les entoure.

Au sortir de la ville, on rencontre une vieille mosquée en ruines, devant laquelle gît un énorme canon de bronze ; c'est une pièce de près de six mètres de long, couverte de remarquables ornements en bosse. On me dit qu'elle fut prise à Agra par les Jâts de Dholepore, qui l'ont apportée jusqu'ici comme trophée.

VI

Le 13 au matin, le dewan Gangadhar Rao vient nous chercher au bungalow pour nous conduire au palais. Le roi nous attend en Durbar solennel, entouré de sa cour ; à notre entrée dans la salle, tout le monde se lève, et le prince, venant à nous, nous serre la main et nous fait asseoir à ses côtés.

Le Maharaj Rana Bagwan Sing est un vieillard d'une soixantaine d'années, vrai type du guerrier jât ; sa figure est empreinte d'une mâle douceur, et de longs favoris blancs, teints d'un rouge d'ocre, ne réussissent pas à la rendre farouche. Coiffé d'un morion d'acier, retenu par un mince turban d'or, entouré de cordons d'émeraudes, le roi a la poitrine couverte d'une cotte de mailles, sur laquelle retombent des rivières de diamants et de perles ; ses mains sont cachées sous des gantelets d'acier, se rattachant à des brassards. De sa ceinture sort un formidable arsenal : un lourd *katar* [1], deux sabres courts, une dague et deux pistolets ; enfin il s'appuie sur un large bouclier, en peau transparente de rhinocéros, orné de bosses d'or. Son trône est l'antique *gadi* des princes hindous, au-dessus duquel s'étend le *chatta* royal, parasol de velours bleu richement brodé d'argent. Il le partage avec son petit-fils, bambin de quatre ans, à demi enseveli sous les joyaux et les étoffes. Autour du trône se pressent les dignitaires du royaume, Jâts, Musulmans et Brahmanes ; derrière se tiennent les serviteurs, agitant les queues de yaks du Thibet et les éventails de plumes de paon. C'est le vrai durbar hindou, selon toutes les règles de l'ancienne étiquette, et sans aucune innovation européenne ; quoiqu'on ne le puisse comparer aux magnifiques déploiements des cours d'Oudeypour ou de Jeypore, il offre quelque chose de plus original, de plus frappant. Grâce à la complaisance du Rana, le lecteur pourra en juger d'après la photographie qu'il me fut permis d'en prendre, et que l'habile crayon de M. Bayard a si fidèlement reproduite.

Durant l'audience, le prince s'entretient longuement avec nous ; il nous parle surtout de ses efforts pour rendre au pays la prospérité que lui ont fait perdre les terribles guerres du siècle dernier. Ses sujets, nous dit-on, lui ont donné le surnom de *Lokeander* (l'Ami du peuple).

Nous recevons l'*utterpân* des mains mêmes du prince, et nous nous retirons.

Au sortir du durbar, le dewan nous fait les honneurs du palais situé au centre d'un beau jardin. Un des pavillons renferme un musée d'artillerie. Il s'y trouve des modèles des armes à feu employées dans l'Inde depuis le quinzième siècle, parmi lesquelles on remarque un très-curieux pistolet à cinq coups. La série des sabres, cimeterres, poignards et hampes est très-complète : il y a des katars d'un poids considérable ; j'ai remarqué un joli *tarwar* indien, dont la lame damasquinée sert de gaîne à un second sabre plus petit. Le musée possède un certain nombre de pièces d'artillerie, la plupart antiques et d'un travail remarquable ; les plus curieuses sont : un canon rayé du dix-septième siècle et une pièce à quatre bouches, les canons placés perpendiculairement à un axe, en croix de saint-André.

Avant notre départ, le roi tint à nous faire assister à une chasse dans les montagnes. Le rendez-vous était dans un charmant petit palais, placé au bord d'un pittoresque lac, au milieu des collines, et à une dizaine de lieues de la ville. Au grand désappointement du prince, les chikaris ne purent nous fournir de tigre ; en revanche deux battues nous donnèrent un butin très-varié : des sangliers, des nilgaus, des daims mouchetés et un spécimen du daim aboyeur (*cervulus aureus*), dont le cri imite assez bien celui du chien.

[1] Le *katar* est un poignard à lame triangulaire dont le manche de métal se divise en deux branches reliées ensemble par une poignée.

DURBAR DU MAHARAJ DE DHOLEPORE.

Les fourrés de hautes herbes de l'espèce *kalâm*, qui couvrent ces plateaux déserts abondent aussi en gibier de plume. On y trouve un curieux oiseau de l'espèce de la *grouse des moors* d'Écosse, mais plus gros, de la taille d'un poulet. Le plumage tient à la fois de la perdrix et de la gelinotte ; la gorge est d'un brun velouté ; les ailes ont une grande envergure et se terminent en pointe ; les pattes sont petites et les doigts si courts que l'oiseau ne peut pas percher. Les Anglais lui donnent le nom de *rock pigeon* (pigeon de rocher), et les Indiens celui de *pahar titter* (perdrix de montagne). Il est difficile à approcher, car il se tient toujours dans les endroits découverts ; c'est un manger délicat.

De retour à Dholepore, le Rana met à notre disposition les bêtes de somme nécessaires à nos bagages, ainsi qu'un éléphant de selle, pour nous conduire à Gwalior. Dans une dernière entrevue, il nous présente un magnifique khillat de châles de Cachemire et de bijoux.

VII

18 *janvier*. — Nous quittons Dholepore dans la matinée. La grande route anglaise franchit le Chumbul à un kilomètre de la ville, sur un pont de bateaux ; celui-ci n'étant pas assez solide pour permettre le passage d'un éléphant, nous sommes obligés de faire un détour pour trouver le gué. Nous cheminons pendant une heure au milieu des ravins avant d'atteindre le fleuve. A cet endroit, le lit a plus d'un kilomètre de large, mais il n'est rempli qu'aux deux tiers ; de chaque côté se dressent de hautes berges, dont la ligne de pics dentelés va se confondre à l'horizon avec les montagnes. La vue est d'une immense étendue, et on peut dire que cette partie du cours du Chumbul offre l'un des paysages les plus grandioses de l'Inde. Notre éléphant s'avance lentement dans l'eau, sondant le terrain avec sa trompe avant de placer son pied ; le chenal du centre a une largeur de plus de vingt mètres, et une profondeur qui oblige notre monture à se mettre à la nage. De l'autre côté, nous sommes sur le territoire du puissant Scindia. Il nous faut encore parcourir plusieurs kilomètres de ravins avant d'atteindre le niveau normal de la plaine. Une fois là, il ne nous reste plus qu'à suivre la grande route, qui étend sa longue ligne blanche, bordée de poteaux télégraphiques, au milieu d'une campagne fertile, mais entièrement nue. Près de Changda, grand village pittoresquement assis au bord d'une petite rivière, nous trouvons un dâk bungalow, autour duquel campe déjà le gros de notre suite.

19 *janvier*. — De Changda, trente-quatre kilomètres nous séparent encore de Gwalior. Le pays est toujours plat et couvert de cultures ; à l'ouest se montrent les sommets bleuâtres d'une chaîne. Vers neuf heures, nous atteignons un vieux pont hindou, jeté sur la rivière Sonk, en face de Nourabad. Ce pont, construit massivement en granit, repose sur sept arches de forme ogivale : à chaque extrémité se dressent deux hauts obélisques ; quelques tchâtris brisent la ligne des parapets. C'est une œuvre remarquable et un des rares spécimens existants de ce genre d'architecture, dans lequel les Indiens étaient arrivés cependant à un haut degré de perfection. Le pont fut édifié, au seizième siècle, avec les aumônes recueillies par une société de Goussaïns, mendiants philanthropiques qui vont de village en village quêtant et vendant des huiles consacrées. On l'appelle pour cela le *Tâli-ka-poul* (pont du Marchand d'huile).

Nourabad était, sous les Padichahs, une ville importante, et la capitale d'une province du Malwa septentrional. De hautes murailles crénelées, défendues par des tours carrées et des portes monumentales, lui donnent encore un bel aspect. Nous nous y arrêtons un instant pour visiter un palais construit par l'empereur Aurangzeb ; dans le jardin qui l'entoure se trouve le mausolée de la célèbre Gouna Bégaum, auteur du fameux *Tâs bi Tâs* et d'autres poëmes populaires, morte en 1775.

Au sortir de Nourabad, nous apercevons les collines qui entourent Gwalior ; mais, avant de les atteindre, un accident vient nous arrêter court. On nous avait donné à Dholepore un magnifique *haodah*, à coussins de velours, porté par deux cygnes en bois doré, et dont la fabrication devait remonter à de nombreuses années ; se disjoignant subitement, le siége se brise sous notre poids, et un hasard miraculeux nous empêche seuls d'être précipités du sommet de notre éléphant sur les pierres de la route. La position était critique ; nos domestiques, partis en avant, avaient emmené nos chevaux, et nous n'avions d'autre ressource que de continuer la route à pied, à côté de l'éléphant portant les débris de l'haodah. Il fallut s'y résoudre, malgré l'intolérable chaleur du soleil. A un kilomètre de Gwalior, nous rencontrons heureusement une charrette de paysan, sur laquelle nous plaçons l'haodah, et nous continuons notre route à califourchon sur l'épine dorsale de l'éléphant. C'est dans cette humble posture que nous attteignons le bungalow de Gwalior, nous qui avions compté sur nos cygnes dorés pour faire une entrée triomphale dans la capitale de Scindia.

NOBLES JÂTS DE DHOLEPORE.

LE TEMPLE D'ADINATH, DANS LA FORTERESSE DE GWALIOR (page 362).

CHAPITRE DOUZIÈME

GWALIOR

La ville. — La forteresse. — Le palais du roi Pâl. — Le temple d'Adinath. — Lâts ou lattis. — Le temple Vihara. — La Vallée Heureuse. — Les Colosses de l'Ourwhaï. — La caverne des Tirthankars. — L'Arbre de la Science. — Les croix jaïnas. — Le Jaïnisme. — Sa prépondérance sur le Bouddhisme. — Origine de la puissance maharate. — Les Cosaques de l'Inde. — Le porteur de pantoufles du Peichwah. — Les Scindias. — Daolat Rao et les Français. — Le général Perron. — États de Scindia. — Lachkar, le camp maharate de Gwalior. — Les bazars. — Mausolées. — La lettre de change. — Un carrousel royal. — Entrevue avec S. H. le Maharajah. — Le Durbar et les bayadères.

I

L'antique cité de Gwalior, qu'il ne faut pas confondre avec la ville moderne de ce nom, pas plus qu'avec le camp maharate des Scindias, est assise au sommet d'un roc escarpé, isolé de la chaîne, et d'une hauteur de cent vingt mètres sur une longueur de quatre kilomètres. Sa position et l'aspect extérieur de ses fortifications, au-dessus desquelles se dressent de nombreux monuments, rappellent Chittore, la fameuse capitale du Meywar.

Le rocher est un bloc de basalte, à cape de grès, placé, comme une sentinelle avancée, à l'entrée d'une vallée dont les crêtes le surplombent. Au-dessus des talus qui forment sa base, se dressent des falaises à pic, véritables remparts naturels sur lesquels viennent s'asseoir les fortifica-

tions de la ville, couronnant toutes les sinuosités de la crête. Ces fortifications forment une ligne de huit kilomètres, autour d'un plateau de deux mille neuf cents mètres de long.

Les nombreux siéges qu'a subis la vieille ville en ont peu à peu chassé les habitants ; aujourd'hui les murailles n'entourent qu'un monceau de décombres, au-dessus desquels se dressent fièrement quelques-uns des plus nobles monuments de l'Inde, miraculeusement échappés à tant de désastres [1]. Mais ce que le temps et les horreurs de la guerre n'ont pu réussir à renverser va disparaître sous le froid vandalisme des ingénieurs anglais. Les temples et les palais gênaient leurs travaux ; ils les renversent, et les matériaux, soigneusement enlevés, servent à la construction de hideux bungalows et de casernes pour la garnison. Moi-même, j'arrivai déjà trop tard : beaucoup de monuments avaient disparu, et le voyageur qui me suivra dans quelques années ne retrouvera même plus la trace de quelques-uns de ceux que je décris ici.

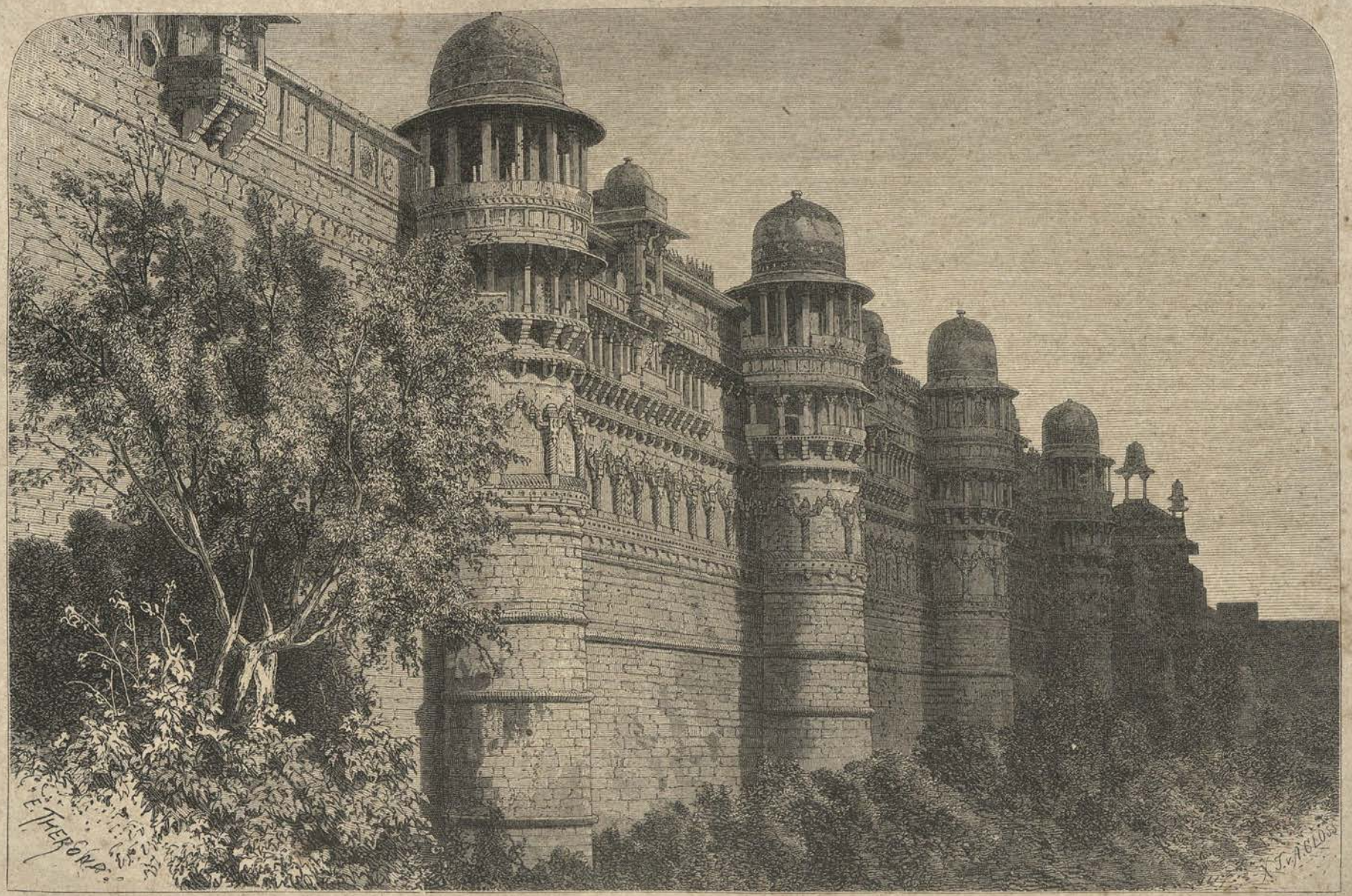
La ville actuelle de Gwalior s'étend au nord et à l'est de la forteresse, resserrée contre les talus du rocher par la rivière Sawunrika. C'est une grande et belle ville, quoique la création par les Scindias d'une nouvelle capitale à deux kilomètres de là lui ait porté un coup funeste. Elle a encore trente à quarante mille habitants ; mais le haut commerce et la noblesse ont suivi la cour à Lachkar. Ses maisons en pierre de taille, pour la plupart d'une architecture élégante, bordent des rues tortueuses et étroites. Il est probable qu'il exista de bonne heure de grands faubourgs autour de l'entrée des rampes conduisant à la forteresse ; mais ce n'est qu'au seizième siècle que la ville prit ses proportions actuelles. On n'y retrouve aucun monument antérieur à cette époque : les seuls dignes de remarque sont la Jammah Masjid, belle mosquée d'un grand caractère, flanquée de deux minarets élevés, et un curieux arc de triomphe, la *Hatti Derwazé* (Porte des Éléphants), placée au sommet d'un monticule, à l'entrée de la ville.

Les bazars de Gwalior possèdent plusieurs industries spéciales ; on y fabrique des étoffes de soie, brochées d'or pour turbans, des sarris ou écharpes de femme, en coton, et de curieux ouvrages en une laque de couleur vive et très-solide. Il s'y fait un commerce assez important de ces divers articles.

II

Deux rampes taillées dans le rocher, l'une à l'ouest, l'autre à l'est, conduisent de la ville à la forteresse. Celle de l'est, la plus ancienne des deux, est un ouvrage important, car il a fallu

[1] Les légendes hindoues placent la fondation de Gwalior plusieurs siècles avant Jésus-Christ. Il est évident que ce rocher, par son admirable position naturelle, dut attirer de bonne heure l'attention des colons aryens de la vallée du Chumbul ; les premiers qui s'y établirent furent sans doute les anachorètes que produisaient en si grand nombre les écoles philosophiques de l'Inde aux septième et sixième siècles avant l'ère chrétienne, et on en trouve la preuve dans les innombrables cavernes, façonnées de main d'homme, qui garnissent les flancs du rocher. En 276, un certain roi Sourya Sêna entoura de murailles une partie du plateau, et, en 773, le Chandêla Souradje Pâl compléta le système de défense en étendant les remparts à tout le rocher. Les Catchwahas possédèrent la forteresse jusque sous le roi Têj Pâl Daola, qui, dépossédé en 967 par des Tchohans, alla fonder la dynastie d'Amber. Le généralissime du sultan Chahab Oudîn, Koutab Eïbêck, l'enleva aux Tchohans en 1197 ; trente-huit ans plus tard, elle fut encore prise par l'empereur Altamch, après un long investissement. En 1410, les Rajpouts Touars s'en emparèrent, et y restèrent jusqu'en 1519, époque où elle fut rattachée à la couronne de Delhi par Ibrahim Lodi. Lors du démembrement de l'Empire mogol, elle tomba tour à tour aux mains des Jâts et des Maharates. Prise d'assaut en 1784 par le général Popham, elle fut rendue aux Scindias par le traité de 1805. Mais là ne s'arrêtent pas les vicissitudes de l'antique forteresse. En 1857, le Maharajah Scindia ayant refusé de prêter son concours à la révolte, les rebelles, sous les ordres d'un capitaine de Nana Sahib, prirent possession de la forteresse. Le général sir Hugh Rose les en délogea en installant ses batteries sur les hauteurs qui dominent le plateau. Sous le prétexte de protéger le jeune roi contre les soulèvements de ses sujets, les Anglais restèrent sur le plateau ; puis, heureux d'avoir profité d'une occasion qui leur donnait cette position au cœur du royaume, ils traînèrent en longueur l'évacuation, si bien qu'ils sont encore sur le plateau, où ils règnent en maîtres. Le drapeau de Scindia continue à flotter sur la forteresse, mais lui-même ne peut y pénétrer.



LE PALAIS DU ROI PÂL, DANS LA FORTERESSE DE GWALIOR.

prendre la plupart du temps dans la masse de la montagne et enlever des blocs énormes ; malgré un angle d'inclinaison fortement accentué, elle est praticable pour les chevaux et les éléphants. On traverse, pour y arriver, la ville basse dans toute sa longueur. Une enceinte crénelée, entourée de corps de garde, en protége l'entrée ; tout auprès, on aperçoit au milieu des arbres un grand palais, dont la façade est décorée d'émaux d'un bleu vif. Cinq portes monumentales, placées à diverses hauteurs, et encore armées de herses et de lourds battants ferrés défendent la montée. La première est un superbe arc de triomphe, percé d'une arche sarrasine et couronné d'un étage de colonnettes. De l'autre côté commence la chaussée, large et bien entretenue, mais d'une ascension longue et pénible ; là commence aussi pour l'archéologue une merveilleuse série de monuments, bas-reliefs, cavernes, citernes, rangés le long de la voie comme dans un musée. Les rochers, dont les masses surplombent la route, méritent aussi son attention ; ils renferment de nombreuses chambres, des autels, des statues, où l'on parvient par des sentiers vertigineux, et qui réclament un pied sûr et exercé.

Entre la troisième et la quatrième porte, se trouvent de vastes bassins, alimentés par des sources et taillés dans la profondeur du roc; on en aperçoit à peine le fond dans l'obscurité ; au-dessus de l'eau s'élèvent les chapiteaux des colonnes supportant le plafond. Près de ces bassins, la muraille de rocher a été nivelée et est ornée de nombreux bas-reliefs ; un des plus grands représente un éléphant portant un cavalier, que l'on distingue bien malgré les mutilations ; plus loin est une figure de Siva. En face de la quatrième porte est un petit temple monolithe d'une grande antiquité ; on le croit du cinquième siècle. Il a été taillé dans un seul bloc de pierre ; c'est une chambre carrée, précédée d'un péristyle et surmontée d'une flèche pyramidale ; la partie supérieure de celle-ci a été brisée et remplacée par un petit dôme en maçonnerie : quelques sculptures entourent la porte du sanctuaire et l'autel.

Au sommet de la rampe s'étend la majestueuse façade du palais du roi Pâl, assise sur la crête même du précipice (page 359). Cette façade, soutenue par six tourelles, n'est percée que de quelques grandes ouvertures garnies de balcons et de pilastres ; des bandes sculptées, des arches jaïnas et des cordons dentelés relèvent la partie massive de la muraille et lui donnent une élégance et une légèreté toutes particulières. Les ouvertures simulées par les rangées d'arches jaïnas, encadrent des mosaïques en briques émaillées, représentant des palmiers sur un fond bleu. Des lanternes à double rangée de colonnes surmontent les tourelles. Il est difficile d'imaginer un ensemble plus grandiose et plus harmonieux que cette immense façade, à la fois rempart et palais.

A l'angle sud, est un portail de même style qui donne accès dans l'intérieur de la forteresse. De l'autre côté de cette porte, on se retrouve dans une rue étroite que dominent les façades latérales du palais (page 363). Elles offrent une disposition analogue à celle de la façade externe, mais ici la pierre disparaît sous une profusion d'émaux ; des bandes de mosaïques, candélabres, canards brahmnis, éléphants, paons, émaillés de bleu, de marron, de vert, d'or, donnent à ce grand mur sans fenêtre une élégance incomparable. Les briques qui forment ces incrustations sont d'une vivacité de couleurs, d'une délicatesse de nuances auxquelles dix siècles n'ont rien enlevé de leur éclat. Je ne connais dans le monde aucune conception architecturale qui ait su donner une telle légèreté d'aspect à une simple muraille massive [1].

Le procédé employé par les Hindous des premiers siècles pour le revêtement émaillé des briques a attiré l'attention des personnes compétentes. On ne connaît pas encore bien la nature de cet émail : on croit plutôt y voir un vernis métallique, fixé par la cuisson. En tous cas, la couleur forme une couche imperceptible ; elle pénètre dans le grain même de la brique, qu'elle laisse

[1] On ignore l'époque exacte de la construction de ces façades; on sait seulement qu'elles furent l'œuvre d'un prince rajpout du nom de Pâl; comme plusieurs princes chandêlas et catchwahas ont porté ce nom, il est difficile de fixer une date plus précise que celle du septième ou du huitième siècle.

apercevoir par sa transparence. On n'est pas d'accord sur la qualité des briques elles-mêmes : les uns les croient en terre siliceuse cuite, les autres simplement en grès naturel ; d'après l'aspect, la première hypothèse paraît la plus fondée.

Le palais des rois de Gwalior couvre une immense superficie à l'est du plateau ; mais il n'est pas l'œuvre d'un seul prince : les parties les plus anciennes remontent au sixième siècle. Chaque dynastie ajouta à la masse des constructions ; les Mogols eux-mêmes y firent de grands travaux. Les Anglais sont très-activement occupés à simplifier la besogne de l'archéologue et à faire disparaître ces précieux documents de l'histoire de l'Inde. Déjà toutes les constructions à la gauche de la porte de l'est sont livrées à la pioche, et le même sort est réservé au reste.

L'intérieur du palais de Pâl est d'une grande simplicité ; les étages, précédés de rangées de piliers carrés, donnent sur de grandes cours dallées ; les salles sont basses, à plafond plat.

Parmi ces constructions, on retrouve une partie de l'ancien palais des monarques vaïchnavas, qui doit dater des premiers siècles ; ce sont d'épaisses murailles, percées d'ouvertures triangulaires, dont le plan rappelle les corridors des temples mexicains. Il est regrettable que la destruction de cette partie du palais soit déjà très-avancée.

L'extrémité septentrionale du plateau, qui va en se rétrécissant de plus en plus, était occupée en entier par les palais des empereurs Akber et Jehanghir. On n'y retrouve pas la grandeur des édifices d'Agra ou de Delhi : sans doute ce n'était qu'une simple résidence provinciale ; on y remarque cependant un élégant Dewani Khâs et un petit Zenanah renfermant quelques jolies galeries.

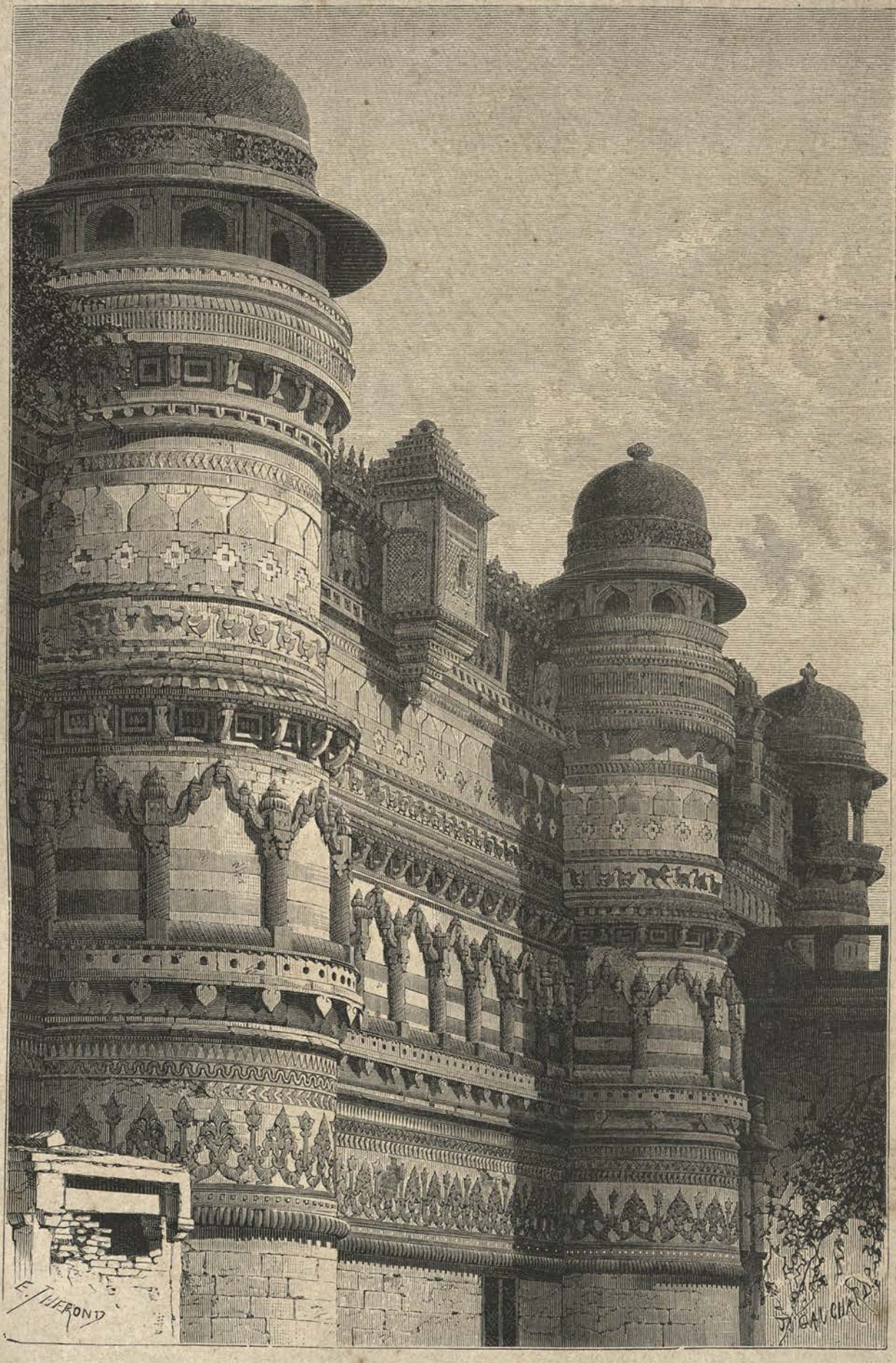
Il ne reste des maisons de la vieille ville qu'un amas de décombres, qui s'étend sur le plateau et en exhausse le niveau de plus de cinq mètres en certains endroits. Les tranchées pratiquées par les Anglais, au travers de cet amas, ont mis à découvert plusieurs couches successives de débris, montrant que la ville, anéantie à plusieurs reprises, se releva chaque fois et fut reconstruite sur les ruines nivelées. Ces travaux ont amené la découverte de monnaies et d'ustensiles, mais j'ignore si l'on s'en est servi pour fixer les dates de l'histoire de Gwalior.

Sur une des saillies du versant oriental de la montagne, se dresse l'imposante masse du temple d'Adinath, un des chefs-d'œuvre de l'architecture jaïna du sixième siècle (page 357).

Le temple est sur le plan d'une croix. Un dôme, s'élevant à une hauteur d'environ vingt-cinq mètres, couronne le *tchaori* ou partie réservée aux fidèles ; la flèche pyramidale qui surmontait le sanctuaire devait avoir presque le double de cette hauteur, mais elle s'est écroulée. L'édifice tout entier est placé sur un piédestal, richement sculpté, de deux mètres de haut. Un portique d'un grand caractère précède le tchaori et conduit dans l'intérieur du temple, vaste salle entourée de deux étages de galeries ouvertes sur l'extérieur. Au fond est une chapelle sombre, merveille de sculpture, aujourd'hui veuve de son idole ; sur les côtés, s'avancent deux balcons qui forment l'extrémité des nefs latérales. Du centre de la salle s'élèvent quatre énormes piliers carrés sur lesquels repose le lourd plafond de pierre ; une large ouverture circulaire laisse apercevoir la coupole du dôme, qui, porté par d'innombrables pilastres, apparaît comme suspendu au-dessus de la salle. L'ensemble de l'édifice est d'une richesse de détails dont la photographie seule peut donner une idée ; malheureusement le vandalisme musulman a accompli ici son œuvre de mutilation en décapitant la plupart des statues. Presque toutes les sculptures sont en ronde-bosse plutôt qu'en bas-relief. Il faut surtout remarquer les magnifiques arabesques qui garnissent les piliers ; elles sont simplement gravées en creux, à arêtes vives et nettes, dans la pierre polie.

Ce temple peut être classé parmi les plus belles productions des Vedyavhan, à côté de l'Araï-din-ka-Jhopra d'Ajmir et des sanctuaires du mont Abou. Les Anglais paraissent vouloir l'épargner ; mais cela ne suffit pas, car le vieux colosse de granit est tellement ébranlé que, si on ne vient bientôt à son secours, le premier ouragan de mousson le renversera dans la poussière.

Au centre d'une petite place, qui s'étend devant le temple d'Adinath, se dresse un monolithe



FAÇADE LATÉRALE DU PALAIS DU ROI PÂL, A GWALIOR.

de granit, de douze à treize mètres de hauteur ; il est rond, poli, et d'un diamètre de quarante centimètres à la base, diminuant sensiblement au sommet, que couronne un léger chapiteau. C'est une de ces colonnes, appelées *lâts* ou *lattis*, que les Bouddhistes plaçaient près des *chaïtyas ;* il ne porte aucune inscription. Il fut sans doute enlevé par les Jaïnas de son emplacement primitif et érigé par eux à l'entrée du temple d'Adinath.

Auprès du grand temple se trouvaient un nombre considérable d'édifices religieux, presque tous jaïnas. Les Anglais étaient occupés, lors de ma première visite, à les démolir ; quand je revins quelques mois après, ils n'existaient plus. La destruction de ces temples a mis à jour de nombreuses statues antiques enfouies dans les fondations, parmi lesquelles un certain nombre de bouddhistes. Non loin de là s'étendait un rempart épais, coupant le plateau en deux dans une partie de sa longueur, probablement l'ancienne muraille de la ville de Sourya Sêna ; on était occupé à le faire sauter. Sur la face intérieure de ce rempart s'appuyaient de nombreuses chapelles; dans l'une d'elles, je découvris, gisant parmi les débris de toute sorte, une belle statue, représentant une femme couchée sur un lion endormi ; la grâce du groupe, la pureté du contour lui donnaient un caractère grec. Je la fis remarquer à l'officier qui m'accompagnait et j'espère avoir ainsi empêché sa destruction.

Nous arrivons enfin au temple Vihara, un des plus remarquables édifices de Gwalior (page 367). Placé au centre exact du plateau, il élève sa monumentale tour de pierre à une hauteur de plus de quarante mètres ; on l'aperçoit de la plaine à une distance considérable. Sa disposition générale ne se rattache à aucun des genres d'architecture dont nous retrouvons la trace dans l'Hindoustan ; elle rappelle les lourds gopurams des temples du Dekkan. La partie inférieure de l'édifice, jusqu'à une hauteur de quarante pieds, forme un parallélipipède supportant une pyramide divisée en cinq étages par des frises sculptées et des rangées de niches ; le sommet est fermé par un toit de pierre, arrondi en forme d'arche. Sur la façade s'avance un vaste portique, dont le dôme effondré empêche de juger l'aspect primitif. La base du temple est occupée par une vaste salle, qui renfermait une statue énorme du Bouddha, dont la silhouette reste gravée sur le mur du fond ; au-dessus s'étendent les appartements, correspondant aux cinq étages de la pyramide. Des portes carrées, surmontées de frontons sculptés, ornent seules les murailles verticales du soubassement ; quant à la pyramide, elle n'a sur les grands côtés que des cordons légèrement sculptés, quelques caissons fouillés et des niches, mais pas une seule idole ; les petits côtés sont remplis par une imitation de la grande fenêtre en fer à cheval du temple bouddhique de Vichwakarma à Ellora. Les plinthes de la porte principale sont ornées de bas-reliefs d'une exécution remarquable, représentant des groupes de femmes portant des étendards ; ils ont beaucoup d'analogie avec les sculptures qui décorent le temple de Sanchi.

Non loin de là s'étendent les longues lignes des casernes anglaises ; elles sont vastes, bien aérées, d'une grande propreté et admirablement adaptées aux exigences de ce climat meurtrier. De l'autre côté de ces casernes, le rocher renferme de vastes étangs semblables à ceux de Chittore ; on y réunit l'eau des pluies, pour obvier au manque absolu de sources sur le plateau, mais ces étangs offrent une trop grande surface au soleil, et l'eau en devient rapidement trouble et saumâtre.

III

Presque au centre du plateau de Gwalior, et sur sa face occidentale, la muraille du rocher a été fendue en deux par une convulsion du sol, qui a laissé une gorge étroite et profonde, resserrée entre deux précipices à pic. Cette gorge est appelée par les Indiens l'Ourwhaï ; c'est à elle que la montagne est redevable de son antique célébrité.

Cette sombre vallée, où le soleil ne luit que quelques instants, arrêté par les effrayantes parois de pierre qui la surplombent, dut séduire les mystiques philosophe sgymnosophistes ; ils y trouvèrent, en outre, des sources nombreuses, entretenant une fraîcheur permanente et développant dans ces bas-fonds une végétation anormale pour la contrée. L'Ourwhaï devint le principal théâtre de leurs mystères ; et les colossales idoles des Tirthankars vinrent se ranger le long de la vallée. Il serait difficile de trouver, même dans l'Inde, un site plus merveilleusement adapté par la nature pour servir de temple à une des religions primitives de l'homme. Aujourd'hui encore, lorsqu'on pénètre dans ce ravin (que les Anglais ont étrangement baptisé la Vallée Heureuse), on est frappé de l'aspect grandiose et mystérieux de ce temple naturel. Un air froid et humide vous enveloppe, et à travers les branches entrelacées de lianes, on voit se dresser dans l'ombre de gigantesques figures, aux yeux rougis, aux faces de sphinx. Quelles devaient être les terreurs du néophyte conduit pour la première fois dans cet effrayant sanctuaire, contemplant avec un pieux effroi ces immenses autels, ces idoles, ces cavernes d'où jaillissaient d'étranges lumières, alors que l'Européen lui-même, avec son scepticisme, ne peut s'empêcher de tressaillir en pénétrant dans cette mystérieuse vallée [1] !

Les rochers forment de chaque côté du ravin une muraille perpendiculaire d'une trentaine de mètres, reposant sur le talus fortement incliné qui couvre le fond. La muraille de gauche est couverte, sur une longueur de cinq cents pas, de statues taillées dans le roc même ; ces statues représentent tous les Tirthankars jaïnas ; elles sont en nombre considérable et de dimensions variées, depuis l'idole d'un pied de hauteur jusqu'au colosse de vingt mètres. Les Tirthankars sont représentés debout, les bras pendants, ou assis, les jambes croisées, dans la posture habituelle aux Bouddhas. Le corps est entièrement nu, les formes sont raides et disproportionnées ; la face rappelle celle des sphinx de l'Égypte : des yeux énormes, des lèvres épaisses, le lobe des oreilles tombant jusque sur l'épaule ; une mitre ronde, ornée de petites boules, simulant les boucles laineuses de la chevelure des nègres, couvre la tête. Chaque statue est placée sur un autel portant le *sanchun* ou signe distinctif du Tirthankar, et abritée par une niche sculptée surmontée d'un dais [2].

Un des groupes principaux est celui du Tirthankar Adinath, le fondateur fabuleux de la religion jaïna (page 371). Il est aujourd'hui entièrement caché par la nouvelle chaussée qu'ont construite les Anglais. Un peu plus loin se dresse la statue de Parvasnath ; elle est dans une niche profonde, et ne mesure pas moins de vingt mètres de hauteur. Le rocher contient aussi quelques petites chambres carrées, qui devaient servir de résidence aux prêtres ; l'une d'elles renferme un très-joli modèle de temple, taillé dans un seul bloc de grès.

La muraille de droite est plus pauvre en sculptures ; on y remarque cependant quelques groupes intéressants. Le plus important est la caverne des Tirthankars (page 369) ; c'est une chambre précédée de quelques arceaux, et contenant trois colosses de six à sept mètres de hauteur ; la façade de la caverne s'est écroulée, et les débris en rendent l'accès difficile.

L'entrée du ravin de l'Ourwhaï est fermée, du côté de la plaine, par une ligne de remparts massifs que l'empereur Altamch construisit en 1235. Au pied de ces remparts sont des puits d'une grande profondeur, qui donnent une eau délicieuse. Ces puits sont ronds, d'un grand diamètre.

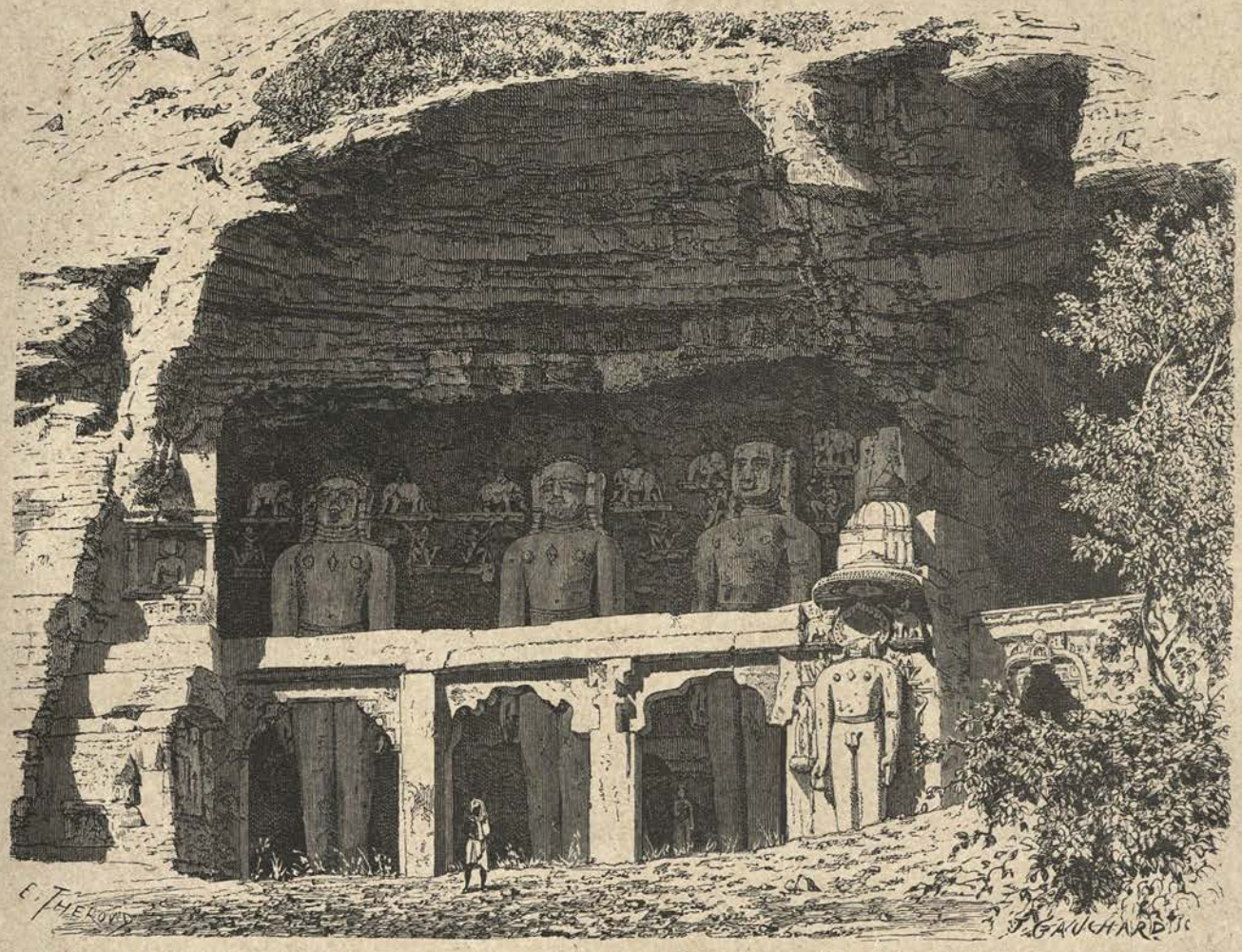
[1] Mais, hélas ! l'Ourwhaï, lui aussi, a vécu ! Quand j'y revins en décembre 1867, les arbres étaient coupés, les statues volaient en éclats sous le pic des travailleurs et le ravin se remplissait des talus d'une nouvelle route construite par les Anglais : talus dans lequel dorment confondus les palais des Chandélas et des Touars, les idoles des Bouddhistes et des Jaïnas !

[2] On n'a point trouvé d'inscription précisant l'époque où furent taillées les statues de l'Ourwhaï ; Prinseps y a découvert cependant le nom d'un roi Tarapani ou Taranama, qui régnait au troisième siècle de notre ère. Il est probable que la série des excavations de l'Ourwhaï s'étend sur une période de plusieurs siècles, de quelque temps avant notre ère jusqu'au neuvième siècle.

LE TEMPLE VIHARA, DANS LA FORTERESSE DE GWALIOR.

et leurs parois de pierre sont garnies d'escaliers tournants qui descendent jusqu'au niveau de l'eau ; on les doit aussi aux architectes jaïnas.

Sortant de la forteresse et contournant le rocher, on trouve, sur la face sud-est de la montagne, un autre groupe important de colosses jaïnas. L'escarpement du rocher a été taillé sur une longueur de deux cents pas, de manière à former une muraille unie ; c'est dans la base de cette muraille que s'étendent les excavations le long d'une petite terrasse reposant sur le talus de la colline. Le premier groupe, à gauche, comprend neuf colossales statues de Tirthankars, de dix mètres de hauteur, rangées côte à côte dans une niche précédée d'un mur percé de portes qui ne laisse voir que la partie supérieure des statues, sans doute pour déguiser leur nudité et leur



LA CAVERNE DES TIRTHANKARS, DANS L'OURWHAÏ, A GWALIOR.

virilité un peu trop choquantes ; les têtes des statues ont été brisées par les musulmans. De là on passe dans une petite chambre renfermant quelques jolis bas-reliefs et un Tirthankar accroupi ; une porte intérieure donne sur un étang s'enfonçant dans les profondeurs de la montagne. En suivant le trottoir de pierre qui entoure l'étang, on atteint une chambre de plus grande dimension, que remplit presque une statue assise d'Adinath de douze mètres ; l'idole est entourée de riches ornements sculptés, et le coussin sur lequel elle repose porte une longue inscription ; une fenêtre à pilastres, percée au sommet de la façade, laisse tomber sur la face de l'idole un flot de lumière. A côté de cette chambre s'étend une longue niche où s'alignent neuf colosses de Tirthankars debout ; au-dessus de chaque statue s'avance un dais en pierre, très-richement sculpté. A partir de là, la montagne ne renferme pas moins de douze chambres, contenant chacune une ou plusieurs

statues colossales. La plupart de celles-ci ont six à dix mètres de hauteur ; j'en ai mesuré une dont la figure n'avait pas moins de deux mètres de longueur.

Quelques-unes de ces statues ont la tête entourée d'une auréole de serpents. D'autres portent, au sommet de la mitre, le *Kalpa Vrich* ou Arbre de la Science, qui forme trois branches, et mérite d'attirer l'attention, à cause de son analogie avec le symbole mystique des bouddhistes. Parmi les autres emblèmes des Tirthankars, les plus remarquables sont les croix *souastika*, *srivatsa* et *nandavarta*, qui servent à distinguer les philosophes déifiés, Souparvasnath, Sitalanath et Adinath.

Les excavations du sud-est de Gwalior sont encore plus curieuses que celles de l'Ourwhaï ; mais elles sont très-peu connues, même des habitants. A en juger par leur aspect, on leur donnerait à peine quelques siècles d'existence, tant la pierre et même les peintures sont bien conservées. Mais cette conservation est due à leur situation entièrement à l'abri des pluies et des grands vents ; en outre, ici chaque statue, au lieu d'être simplement sculptée sur la face du rocher, est placée au fond d'une chambre qui l'abrite de toute intempérie. Il est probable cependant que leur origine ne remonte pas au delà du sixième siècle ; quelques-unes datent seulement du onzième et du douzième siècle.

EMBLÈMES JAÏNAS : LE KALPA VRICH ; CROIX SOUASTIKA, SRIVATSA ET NANDAVARTA.

En longeant la montagne le long de la crête du talus, on retrouve encore, sur presque tous les points de cette longue ligne de plus de dix kilomètres, des bas-reliefs, des statues, des excavations, dont la description pourrait fatiguer le lecteur.

Récapitulant les merveilles de la forteresse de Gwalior, nous voyons qu'elle nous fournit ou plutôt nous fournissait une des plus précieuses collections de monuments de l'Inde, puisque nous pouvions y suivre toutes les transformations des styles jaïna et hindou, depuis le deuxième siècle avant Jésus-Christ jusqu'aux treizième et quatorzième siècles de notre ère. Il est déplorable que les Anglais n'aient pas respecté ces nobles souvenirs de l'antiquité, et que leurs ingénieurs n'aient pas trouvé moyen d'allier les intérêts de la défense aux intérêts de l'histoire.

Je ne quitterai pas la forteresse sans adresser un mot de remercîment au major B*** et aux officiers du 103e régiment, qui m'offrirent, pendant tout le temps de mon exploration, une charmante hospitalité et un chaleureux concours. Qu'ils ne prennent pas pour eux le titre de Vandales que j'ai adressé à ceux-là seulement qui ont conçu et dirigé la destruction de tant de belles choses !

IV

De toutes les religions qui ont existé ou existent encore dans l'Inde, le jaïnisme est certainement une de celles qui méritent le plus d'attirer notre attention : c'est celle qui nous a laissé cette merveilleuse collection de monuments, qui va de l'Araï-din-Jhopra jusqu'au Khirat Khoumb de Chittore.

COLOSSES DE L'OURWHAÏ, GROUPE D'ADINATH, A GWALIOR.

Les livres religieux des Jaïnas, dont la traduction jetterait un grand jour sur les âges reculés de l'histoire de l'Inde, ont été délaissés jusqu'à présent par nos savants orientalistes. Si l'on en croit les traditions conservées par les prêtres de cette secte, l'origine du jaïnisme remonterait à des centaines de siècles avant Jésus-Christ ; il paraît, en tout cas, établi qu'il existait bien avant l'apparition de Çakya Mouni, et il est même possible que les doctrines de ce dernier ne soient qu'une transformation des doctrines jaïnas. Les Bouddhistes reconnaissent du reste Mahavira, le dernier Tirthankar jaïna, comme le précepteur de Çakya. Les Jaïnas considèrent, de leur côté, les Bouddhistes comme des hérétiques, et les ont poursuivis de tout temps de leur haine.

Selon le *Malla Linkara*, livre sacré des Birmans, Maugdalayana, le chef des apôtres de Çakya, fut empoisonné par les « Rahans, moines hérétiques qui vivent dans un état de complète nudité [1] ». Les premiers livres des Bouddhistes sont eux-mêmes remplis d'allusions à ces philosophes nus, leurs ennemis invétérés, dans lesquels on ne peut voir que des Jaïnas, la nudité de leurs idoles et de leurs philosophes étant, chez eux, une règle fondamentale. Nous reconnaissons encore les Jaïnas dans la description que nous donne le Mahavanso de la secte des *Souastikas ;* ce nom venait de la *souasti* ou croix mystique, symbole encore employé par les *digambaras*, une des sectes actuelles des Jaïnas. D'après le livre bouddhique, ces Souastikas portaient le nom de *tirthakaras* ou « purs », professaient des doctrines athéistes et étaient d'une indécence révoltante. En effet, les Jaïnas rejettent l'existence de Dieu et considèrent la nature comme incréée et éternelle ; tout ce qui existe a existé, et n'a subi d'autres changements que ceux dus à la conduite des êtres : suivant eux, l'âme, éternelle, poursuit ses transmigrations jusqu'à ce qu'elle atteigne le *Mokcha* (éternelle félicité), où elle conserve son indépendance et son existence sans se confondre, comme chez les Bouddhistes, dans un centre suprême ; j'ai déjà fait remarquer plus haut qu'ils considèrent la nudité comme un symbole.

Si je m'étends sur ce point, c'est que la plupart des auteurs, pleins d'admiration pour le génie de Çakya Mouni, ont voulu le considérer comme le fondateur d'une religion dont, de l'aveu même de ses disciples, il ne fut que le réformateur. La ressemblance du bouddhisme et du jaïnisme a donc gêné, et, pour se débarrasser du dernier, on ne l'a fait dater que de la chute du bouddhisme, c'est-à-dire du huitième siècle, qui n'est en réalité que l'époque de la renaissance jaïna. Je crois qu'il est même difficile de prouver que la doctrine du Bouddha ait prévalu à aucune époque dans l'Hindoustan. Il est certain qu'elle eut un moment de splendeur sous Açoka ; mais elle ne réussit à gagner que certaines classes de la société, et encore ne put-elle les conserver longtemps. Un des compagnons d'Alexandre, Clitarque, nous décrivant les principales sectes de l'Inde, nous cite les Γυμνῆται [2] ou ceux qui vont nus, ce qui désigne évidemment les Jaïnas, puisque l'on sait combien les Bouddhistes abhorraient la nudité et avec quelle sévérité le Bouddha s'est exprimé à ce sujet. Plus tard, au deuxième et au troisième siècle, Clément d'Alexandrie, Porphyrius, Palladius et Scholastikos de Thèbes, nous parlent des *gymnosophistes* de l'Inde. Lors du voyage du Chinois Fa-Hian (399-415), le bouddhisme n'était déjà plus que la religion du nord de l'Inde ; mais, lorsque son successeur Hiouen-Thsang (632-640) arriva dans ce pays, les adorateurs du Bouddha y étaient en nombre bien inférieur à ceux qu'il appelle les hérétiques nus, les *nirgranthas* [3], c'est-à-dire les jaïnas digambaras.

A partir de cette époque, nous pouvons suivre les progrès constants du jaïnisme. Au huitième siècle, le philosophe jaïna Séna Acharya forme avec les Vaïchnavas une alliance qui amène, au siècle suivant, la chute complète du bouddhisme. Les Rajpouts convertis au jaïnisme renversent toutes les dynasties et occupent tout l'Hindoustan. Ce fut la plus brillante période des gymnoso-

[1] *Malla Linkara*, traduction de Mgr Bigandet, p. 277.
[2] Strabon, liv. XV.
[3] Stanislas Julien, *Histoire de la vie de Hiouen Thsang*, p. 132, 185, 189 et suivantes.

phistes ; ils s'étendirent de l'Himalaya au cap Comorin, couvrant cette immense contrée de leurs merveilleux monuments.

Vers le douzième siècle, la défection des Rajpouts enleva aux Jaïnas une partie de leur influence, les brahmanes avaient attiré la classe guerrière au nouveau panthéisme, en leur offrant le titre et les prérogatives des anciens Kchatriyas. Mais s'ils ont perdu les Rajpouts, auxquels convenait mieux le culte du farouche Iswara, ils ont conservé la majorité de la classe influente des marchands, qu'ils se partagent avec les Vaïchnavas. Aujourd'hui encore, ils possèdent toute la richesse de l'Inde et ils comptent parmi leurs adhérents les chefs des premières maisons de Bombay et de Calcutta.

Ils sont divisés en deux sectes, les *digambaras* et les *swetambaras ;* ces derniers ne sont autres que des bouddhistes retournés au culte primitif des Tirthankars. Aux vingt-quatre Tirthankars ou philosophes déifiés du jaïnisme primitif, ils ont ajouté toutes les divinités du culte de Vichnou ; mais ils ne leur accordent qu'un rang secondaire et ne placent leurs idoles qu'à l'extérieur de leurs temples. Les idoles des Thirthankars se distinguent de celles des Bouddhas, outre la nudité, par les *sanchun* ou symboles distinctifs, et le *sri batch*, ornement en losange placé au milieu de la poitrine.

Les Jaïnas ont adopté le système de caste des Vaïchnavas, et s'entre-marient avec ceux-ci. Leurs prêtres se recrutent parmi les brahmanes ; mais les religieux et religieuses, *bhikchous*, sortent de toutes les castes. Les *sounyasis* ou pontifes siégent à Parvasnath dans le Bengale, à Abou dans le Rajpoutana, et à Sravana Bellygolla dans le Dekkan. Les fidèles portent le nom d'*arahat*, et les religieux seuls celui de *jaïna* ou purifié. Ces derniers ont le front marqué de santal ; ils ont la bouche couverte d'un linge et marchent armés d'un balai, afin d'écarter respectueusement les insectes qui pourraient se trouver sur leur passage. Ils poussent le respect de la vie animale à l'extrême, et ne peuvent sous aucun prétexte se nourrir d'aliments provenant d'êtres organisés. J'ai déjà décrit leurs célèbres *pinjrapôl* ou hôpitaux pour les animaux (page 17).

Les Jaïnas sont les plus grands architectes qu'ait produits l'Inde : on pourrait dire les seuls, car les autres sectes n'ont fait que copier plus tard leurs premiers monuments. Les Hindous leur ont, du reste, donné le surnom de *vedyavhan* (constructeurs magiques). Enfin l'architecture indo-musulmane est sortie tout entière de l'école jaïna.

V

Le Maharajah Scindia, roi de Gwalior, est aujourd'hui le plus puissant souverain de l'Hindoustan. Avec le Guicowar de Baroda et Holkar d'Indore, il représente cette grande confédération maharate, qui, sans l'intervention anglaise, eût rendu l'Inde aux Hindous.

Dès la plus haute antiquité, nous voyons les Maharates ou habitants du Maharachtra [1] former une nation forte et indépendante, mais contente de vivre dans ses montagnes. Agriculteurs ou bergers, d'une intrépidité et d'une fierté excessives, ils avaient su conserver la plus grande liberté. Le pays formait une fédération de communes dont les seuls chefs étaient les maires de village ou *pâtels ;* lors même que la guerre de l'indépendance eut créé la monarchie maharate, le premier titre des souverains fut toujours celui de pâtel, et aujourd'hui, malgré la domination anglaise, le

[1] On comprend sous le nom de Maharachtra (Grand Royaume) cette vaste contrée, intermediaire entre le Dekkan et l'Hindoustan, qui s'appuie d'un côté sur les Vindhyas, de l'autre sur les Ghâtes Occidentales, et est divisée aujourd'hui en provinces de Kandeich, Pounah, Nagpore, Aurengabad, Bijapour, etc. Ce pays est parcouru par plusieurs chaînes de montagnes, qui le couvrent d'un réseau de petites vallées bien arrosées et fertiles.

SA HAUTESSE SYADJI RAO SCINDIA, MAHARAJAH DE GWALIOR.

Maharachtra a conservé ses anciennes institutions, telles que le Pantchayet, ou assemblée élective, et l'indépendance des communes.

C'est parmi ce peuple de rudes paysans qu'apparut, vers le milieu du dix-septième siècle, un homme de génie, le grand Sivadji Bhonsla, dont le rêve fut l'affranchissement du peuple hindou et le renversement de l'oppression musulmane. Le Maharachtra avait résisté à l'invasion et n'avait jamais reconnu que nominalement la suprématie des Padichahs. Sivadji commença son œuvre à l'âge de dix-sept ans et s'éleva en quelques années du rang d'obscur chef de bandes à celui de souverain reconnu par l'empereur de Delhi. L'intolérance religieuse d'Aurangzeb, si contraire à l'habile politique de ses prédécesseurs, vint soulever tout le peuple hindou et les incursions des Maharates se transformèrent en croisades. Une fois le sentiment national réveillé, la nation maharate se leva tout entière, et cette tribu de bergers et de paysans devint une armée qui se rua sur les plus riches provinces de l'empire.

Le Maharate est né cavalier ; son pays abonde en petits chevaux fort laids, mais vifs, actifs et d'une sûreté de pied remarquable. Ce furent ces éléments qui formèrent l'armée nationale ; elle se composa de cavaliers armés à la légère, plutôt pour le pillage que pour la bataille ; tous portaient la lance, peu le mousquet. Leurs escadrons se répandaient en nuées sur le pays qu'ils voulaient piller, s'avançant à des distances prodigieuses et disparaissant à l'approche de la lourde cavalerie cuirassée des Mogols.

Le général Malcolm nous décrit l'organisation de ces *Cosaques de l'Inde*, qu'il eut à combattre pendant longtemps. Chaque année, les fêtes du Dassara, marquant la fin de la saison pluvieuse (pendant laquelle toute hostilité cesse), marquaient le commencement de la campagne. Les soldats accouraient de tous les villages se ranger autour de l'étendard national, le *Ghaôssenda*. L'armée se mettait en campagne, sans autre provision que les vivres et les fourrages accrochés à l'arçon de la selle du cavalier. Le pillage était donc nécessaire à son existence, mais il se faisait régulièrement ; le butin enlevé par les soldats était apporté au camp, et partagé sous la surveillance des chefs. Chaque soldat avait en outre une solde fixe, à laquelle subvenaient les contributions prélevées sur les villes. Traversant comme un torrent les plus riches provinces, cette armée se grossissait de tous les aventuriers hindous, de tous les mécontents, de sorte qu'après des défaites successives elle se trouvait toujours plus forte qu'au début de la campagne.

Semblable à Charlemagne qui pleurait en voyant les barques normandes sur la Seine, le vieil Aurangzeb, le dernier des Grands Mogols, comprit que ces bandes feraient écrouler le trône de Baber ; il lutta avec énergie contre elles, les écrasa à plusieurs reprises, mais sans pouvoir empêcher ce terrible et insaisissable fantôme de se relever. A sa mort, l'indolent Chah Allum, pour arrêter leurs dévastations, leur abandonna le *tchaôt*, c'est-à-dire le quart du revenu des provinces exposées à leurs incursions. Dès ce jour l'Empire mogol n'exista plus que de nom.

Les Scindias étaient une puissante famille de laboureurs maharates, de la caste Soudra, de la province de Sattara dans le Dekkan. Le premier qui porta les armes et tira leur nom de l'obscurité fut Ranadji Scindia. Il vint, vers 1725, à la cour de Pounah, et y obtint l'importante fonction de porteur des pantoufles du Peichwah. Un accident devint l'instrument de sa fortune. Un jour que le Peichwah présidait un conseil d'État, la séance se prolongeant, Ranadji s'endormit dans l'antichambre ; au sortir de la salle, le ministre-roi, cherchant ses pantoufles, aperçut son serviteur endormi et tenant religieusement les chaussures serrées contre sa poitrine. Ce spectacle émut le Peichwah ; il y crut voir un témoignage de fidélité et de dévouement qu'il récompensa en appelant bientôt Scindia aux plus hautes fonctions. La fortune de Ranadji s'accrut rapidement ; il devint l'un des chefs les plus populaires des bandes maharates et, à sa mort, il laissait à son fils Madhadji un vaste royaume taillé dans le Malwa.

La sanglante bataille de Panipat, remportée en 1762 par le sultan Ahmed, vint arrêter un

moment l'essor de la puissance maharate. Madhadji Scindia, blessé d'un terrible coup de hache, fut laissé parmi les morts ; un *bhisti* (porteur d'eau) le recueillit et le transporta dans le Dekkan. Revenu à la cour de Pounah, Scindia s'empara peu à peu de tout le pouvoir, mais, en véritable patriote, il l'employa au profit du Peichwah, respectant les institutions de son pays et repoussant les avances des Anglais, qui le reconnaissaient comme souverain du Malwa et du Doab. Il mourut en 1794, laissant sa couronne à son petit-neveu, Daolat Rao Scindia, enfant de treize ans, qui, avec une rare énergie, réussit à écarter tous ses rivaux et à s'asseoir fermement sur le trône.

Daolat Rao fut l'ennemi invétéré des Anglais ; il étendit son royaume jusqu'au Pendjâb, et s'empara de la personne du Padichah, qui devint son pensionnaire. La plus grande préoccupation de ce prince fut de créer une armée puissante, capable de remplacer ses hordes indisciplinées et de lutter avec les armées anglaises. Ses incursions dans le Dekkan l'avaient mis en communication avec les aventuriers français, débris des armées de Lally, qui étaient restés dans le pays, offrant leur épée à tout ce qui était ennemi des Anglais. Scindia attira à sa cour de Boigne, Jean-Baptiste, Lally, Perron et un grand nombre d'autres de nos braves compatriotes, qui transformèrent l'armée maharate et créèrent ces vaillantes phalanges devant lesquelles les Anglais durent vingt fois reculer.

La lutte continuelle entre Scindia et les Anglais finit par tourner à l'avantage de ces derniers. La défection de Perron fut surtout un coup funeste pour Daolat Rao. Ce général, simple sergent dans l'armée française, avait atteint un degré de puissance qui faisait de lui presque l'égal de son maître ; commandant en chef les armées de Scindia, il était le vrai souverain de l'Hindoustan. L'histoire, par la plume des Anglais, nous le montre comme un parvenu hautain et pusillanime ; mais il est permis de rejeter cette appréciation et de dire que le seul défaut de Perron fut de s'être laissé toujours guider par un seul mobile, l'intérêt ; s'il eût mieux compris son rôle, il pouvait, avec l'appui du Pendjâb, arrêter complétement l'invasion britannique. Effrayé des progrès des Anglais, battu par Lake sous Aligarh, Perron accepta les ouvertures de lord Wellesley (Wellington) et se retira à Chandernagore avec une fortune considérable. Cette défection fut la ruine de ce brillant parti français qui avait inspiré tant de crainte à l'Angleterre. Le général Bourquien, un Parisien, essaya de continuer la lutte, mais, battu sous les murs de Delhi, il fut obligé de se rendre aux Anglais ; enfin la bataille de Laswari (27 octobre 1803), perdue malgré les prodiges de valeur des officiers français, vint briser la puissance de Daolat Rao, qui dut traiter. La plus importante condition de la paix fut qu'il renverrait tous les Français et s'engagerait à n'en plus prendre aucun à son service.

La lutte recommença peu de temps après, mais, vaincu de nouveau, Scindia traita définitivement, en 1818, avec la Compagnie ; par ce traité il abandonnait ses droits sur le Padichah et Delhi, se retirait derrière la ligne du Chumbul et autorisait la création de deux camps anglais sur son territoire. Le successeur de Daolat Rao, Jankhadji, étant mort en 1843, sans enfant, les Anglais furent obligés d'intervenir dans les querelles de succession et ce ne fut qu'après les deux batailles de Bamor et de Maharajepore qu'ils purent placer sur le trône le neveu de Jankhadji, enfant de neuf ans, Syadji Rao, le roi actuel. Les États de Scindia s'étendent aujourd'hui du Chumbul aux monts Sâtpoura, sur une longueur de plus de cinq cents kilomètres. Ils comprennent le Malwa occidental, une partie du Bundelcund, de l'Haraouti et de l'Omutwara. Leur population est évaluée à plus de six millions d'habitants, mais l'absence de recensement régulier fait que ces chiffres ne reposent que sur des appréciations assez douteuses. Les revenus réguliers du Maharajah dépassent deux *crores* de roupies, soit cinquante millions de francs ; sa fortune personnelle, en outre, est considérable.

VI

La capitale actuelle du royaume de Scindia est Gwalior-ka Lachkar ou le camp de Gwalior. Quand Madhadji envahit l'Hindoustan, il vint établir ses quartiers généraux près de Gwalior, dans le royaume de Gohud. Voulant maintenir en service actif les hordes maharates qu'il commandait et les empêcher de se mêler aux peuples conquis, il créa en ce lieu un camp permanent, où lui-même vivait sous la tente au milieu de ses soldats. Ce camp devint sa capitale ; il en sortait pour piller les pays voisins et s'y retranchait pendant les pluies. Peu à peu les tentes firent place à des huttes, où les soldats s'entourèrent de leur famille, des bazars se créèrent, la tente du roi se transforma en un palais, et le camp devint une ville. Aujourd'hui, quoique portant toujours le nom de Lachkar, c'est une des plus belles capitales hindoues et sa population atteint le chiffre de deux cent mille âmes.

Le dâk bungalow de Gwalior, où nous étions descendus, est situé dans la plaine qui sépare, à l'ouest, la forteresse de la capitale. Il se trouve au pied d'une pittoresque rangée de collines consacrées au dieu-singe Hanouman et à l'entrée du faubourg de *Catti Ghâti* (la Montagne Coupée), ainsi nommé de la profonde tranchée qu'il a fallu creuser dans la montagne pour faire passer la route qui le relie à la ville. Ce faubourg renferme les habitations d'été des seigneurs de la cour de Scindia ; c'est un des sites les plus ravissants qu'il soit possible de trouver. Une abondante végétation remplit le fond de la vallée ; des milliers d'arbustes, orangers, citronniers, pamplemousses, exhalent leurs senteurs enivrantes, propagées par la vapeur humide de nombreux étangs ; au-dessus de cette forêt, sur les terrasses à pic de la colline, se dressent les palais, avec leurs longues verandahs de pierre ; çà et là quelques tchâtris, de petits temples peints de couleurs vives, de blanches maisonnettes animent ce charmant paysage (page 380).

Notre premier soin, en arrivant à Gwalior, avait été de rendre visite au *political agent* près Scindia, le major Hutchinson, qui demeurait dans la jolie station anglaise de Morar, à sept kilomètres de la ville. Prévenue par cet officier, Sa Hautesse le Maharajah nous avait envoyé un éléphant et un *pandit* de la cour, chargé de nous faire les honneurs du pays.

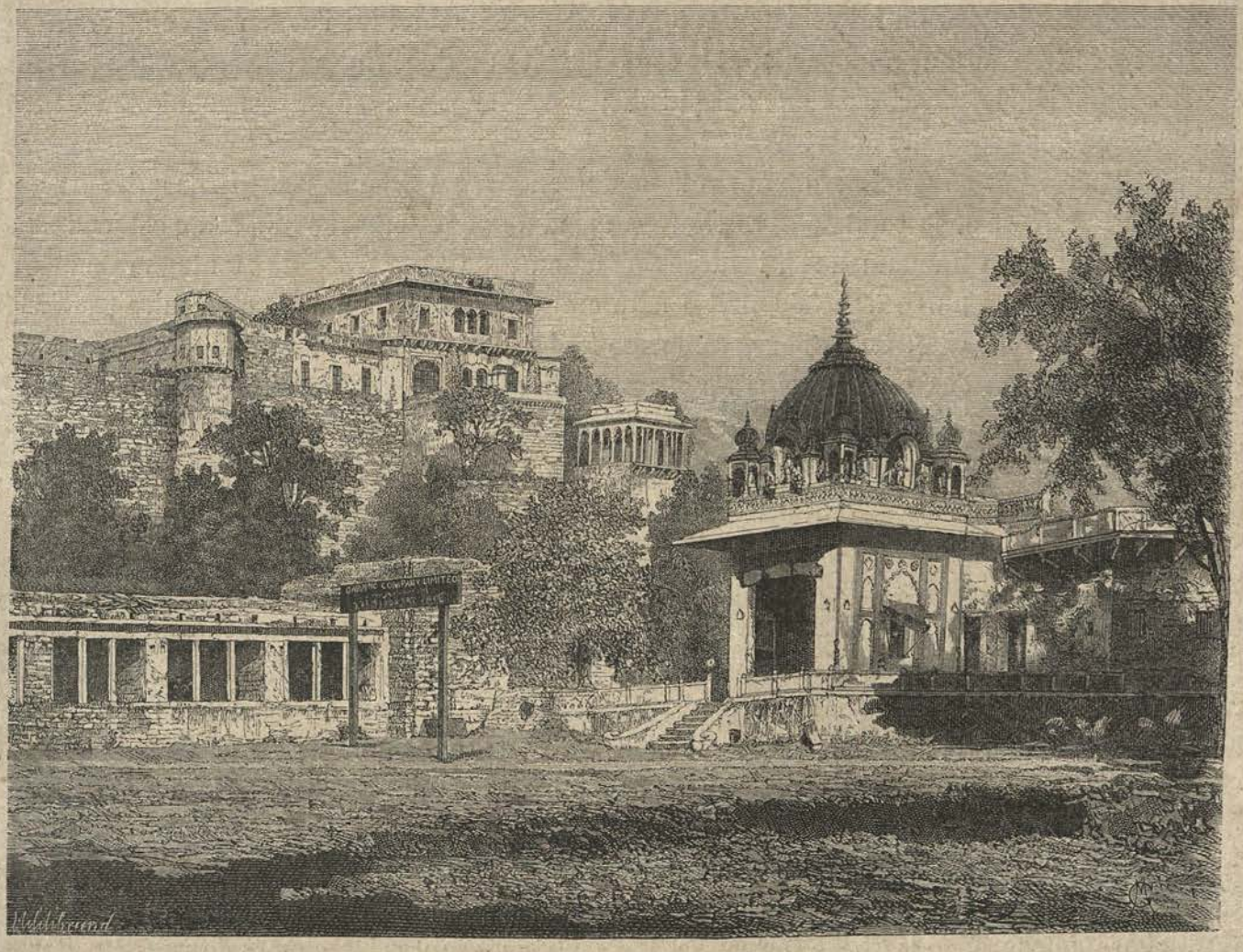
Les premiers jours ayant été consacrés aux merveilles du vieux Gwalior, le pandit nous conduisit ensuite à Lachkar et au palais. La ville est assise au bord de la rivière Sawunrika, que franchissent plusieurs ponts de pierre ; son premier aspect rappelle Baroda. Elle occupe presque entièrement une petite vallée circulaire, entourée de collines dénudées, qui s'étale au pied même du rocher que couronne la vieille forteresse. Les faubourgs sont sales, coupés de rues étroites et tortueuses ; mais, en gagnant le centre, on trouve de larges voies, bordées de belles maisons de pierre, régulièrement alignées ; une foule bruyante remplit ces bazars.

A l'extrémité d'une grande place plantée d'arbres, s'étendent les bâtiments du palais ; ils n'ont à l'extérieur rien de remarquable. Construits par le roi actuel, ils offrent ce mélange d'architecture italienne et hindoue qui paraît devoir former le nouveau style anglo-indien. Les appartements du palais sont, en revanche, disposés avec beaucoup de goût et d'une façon confortable ; ils sont frais, bien aérés et donnent sur de jolis petits jardins. Quelques-unes des salles sont ornées avec une grande richesse ; les murs décorés de fresques, avec corniches sculptées, les portes et les fenêtres tendues de lourdes draperies. Pendant notre visite au palais, le Maharajah nous envoie ses salâms, accompagnés d'un *dâli*, corbeille de fruits et de légumes d'Europe, objets très-rares ici et cultivés avec soin dans un enclos du jardin royal.

De là on nous conduit à la nécropole royale, où reposent les cendres des premiers Scindias. Les mausolées sont d'élégantes chapelles, construites sur le plan des temples hindous. Une

haute flèche surmonte le sanctuaire, que précède un gracieux pavillon, coiffé d'un dôme aux mille pointes, d'une grande beauté. On est étonné de trouver une si remarquable originalité dans des monuments datant de notre époque.

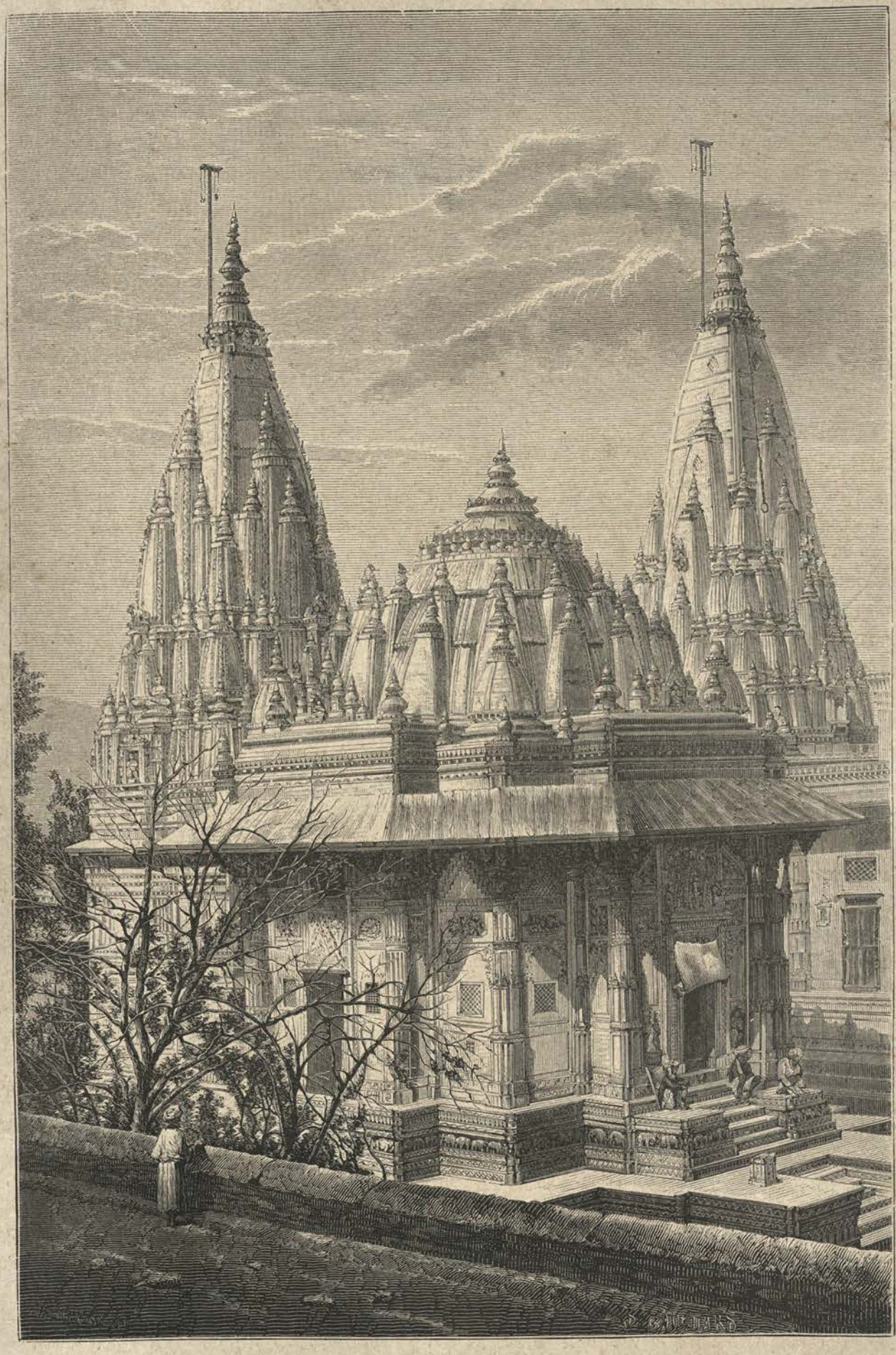
Avant de quitter la ville, nous nous mettons à la recherche d'un certain Lall Govind, sur lequel la banque d'Agra nous a fourni une lettre de change, ou plutôt une *houndi*, méchant carré de papier grossier portant quelques lignes illisibles en nagari. Nous découvrons non sans difficultés dans une des plus sombres rues de Lachkar une petite échoppe graisseuse où Lall se livre au commerce en détail des huiles ; c'est un vénérable, mais sale Baniah de la caste jaïna.



LE FAUBOURG DE CATTI GHATI, A GWALIOR.

Sur simple présentation du papier, le brave homme disparaît dans son arrière-boutique et nous rapporte immédiatement la somme demandée.

L'institution de la lettre de change remonte, dans l'Inde, à une époque reculée ; et on le comprend, lorsqu'on voit combien aujourd'hui encore il est dangereux de transporter avec soi des sommes d'argent. La houndi est une simple lettre, commençant par une invocation au dieu Ganésa et mentionnant le mode et la date du payement. Elle n'est revêtue d'aucun timbre ou marque légale, mais son authenticité est garantie par certains signes, adoptés par les banquiers et connus d'eux seuls. Les transactions offrent du reste une grande sécurité, et la plus sûre preuve en est de voir les Européens accepter sans hésitation ces houndis, auxquelles ils ne peuvent la plupart du temps rien comprendre et que leur donnent souvent des marchands d'apparence sordide pour des correspondants éloignés de plusieurs centaines de lieues.



MAUSOLÉES DES SCINDIAS, A LACHKAR.

VII

La cour de Gwalior n'offre pas au voyageur l'attrait des cours de Baroda et d'Oudeypour. La politique et la réorganisation du pays absorbent bien plus le temps du prince que les chasses et les fêtes, et certes je serais le dernier à l'en blâmer. Mais il faut aussi songer que, quoique occupant le premier rang parmi les souverains de l'Inde, son origine le relègue au dernier comme noblesse de race ; pour le Brahmane ou le Kchatriya, toute sa puissance ne l'empêche pas de n'être qu'un Soudra, un Kounbi, un homme de la dernière caste sociale. Ce désavantage est d'autant plus sensible ici que Gwalior est au centre de ces fiers pays rajpouts où se réunit encore tout ce qui a un grand nom dans l'Inde. Impuissant contre les infranchissables barrières de la caste, le roi vit dans une simplicité relative.

Le 25, le major Hutchinson nous prévient que nous serons reçus en Durbar le lendemain par le Maharajah. En nous rendant au palais, à l'heure convenue, nous trouvons les rues de Lachkar remplies d'une foule compacte ; des cavaliers, des éléphants montés, forment des sowaris se dirigeant vers le Durbar. Les *tchoubdars* du palais nous reçoivent au grand perron et nous conduisent dans la salle d'audience, où nous trouvons le major et plusieurs officiers généraux anglais.

Du haut d'un balcon, nous assistons au spectacle que le Maharajah nous donne de ses talents de cavalier. Monté sur un magnifique étalon de l'Iman, il repasse toute la haute école indienne. C'est un beau coup d'œil que ce carrousel royal. Le roi, superbement assis, manie son cheval avec toute la fougue maharate ; l'animal se cabre, bondit, part comme un trait, s'arrête, court, volte, saute. Coursier et cavalier sont vêtus avec une magnificence égale : c'est un chatoiement de pierres fines, d'or et de plumes sur les grands éclats des riches étoffes de soie. Des pages et des attendants à la livrée royale forment aux extrémités de l'arène de pittoresques groupes, complétant le tableau. Une dernière évolution est saluée de nos « Wâh ! Maharaj ! » et le prince descend de cheval.

Traversant la salle du Durbar, il va prendre place sur son trône, siége d'argent et d'or ; à sa droite, sur un trône moins élevé, est le prince héritier, son fils adoptif, qui remplace les deux fils qu'il a perdus. De chaque côté de la salle s'étend une double rangée de fauteuils, que garnissent les nobles et les dignitaires.

Le major nous présente à Sa Hautesse, qui se lève, nous serre la main, et nous faisant asseoir à ses côtés s'entretient affablement avec nous.

Sa Hautesse Maharajah Syadji Scindia est un homme d'une physionomie remarquable. Il est grand, très-noir et un peu gros. Ce qui frappe au premier abord, c'est son front plissé, sa bouche dure, et l'expression à la fois mélancolique et farouche de toute sa face ; mais ses traits sont pleins de dignité et son regard est sympathique. Ce prince n'a que trente-trois ans ; il paraît beaucoup plus âgé. Un défaut de nature lui donne, lorsqu'il se trouve vis-à-vis d'un étranger, une grande timidité ; en effet pour peu qu'il se trouble, il bégaye au point de ne pouvoir plus articuler un son. Je ne puis dire si ce bégayement est plus pénible pour le prince que pour l'auditeur, car on sait que ce défaut amène à chaque instant des situations où il est bien difficile de garder son sérieux.

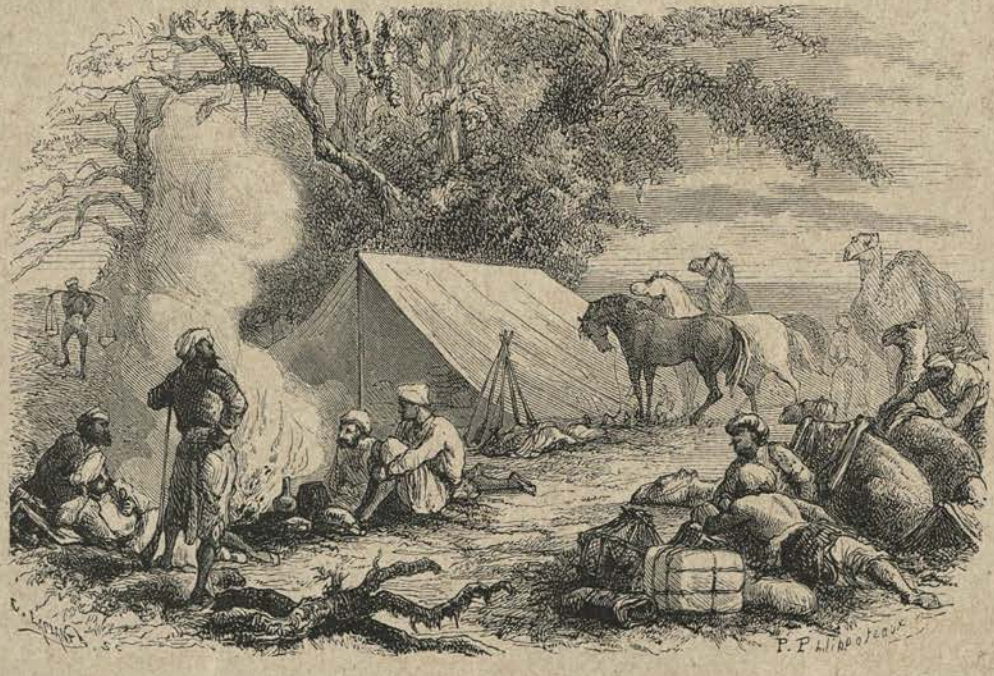
Pour éviter au roi la nécessité de parler trop souvent, on a imaginé d'introduire pendant les Durbars publics des bayadères, qui, rangées à l'extrémité de la salle, ne cessent de chanter pendant toute l'audience. La présence de ces charmantes nautchnis, avec leurs beaux yeux et leurs éclatants costumes, donne un certain cachet à la cérémonie, mais le rhythme criard de

leurs chants gêne un peu pour suivre une conversation aussi accidentée que celle du roi.

La distribution de l'*utterpân*, qui clôt toujours les Durbars, se fait ici avec une certaine solennité. Chacun des assistants reçoit un mouchoir de mousseline, qu'il place sur la paume de sa main droite ; le Maharajah se lève alors et, s'arrêtant devant chaque Européen, inonde son mouchoir d'eau de rose, lui distribue quelques poignées de feuilles de bétel, de noix d'arec et de cardamon, et enfin lui passe autour du cou et des mains d'épaisses guirlandes de *mindis* (fleurs de hennè). L'un des ministres s'acquitte du même cérémonial envers des indigènes. Puis les Européens viennent défiler devant le trône et serrer la main au roi et au prince héritier, et sortent escortés par les tchoubdars et les bayadères.

En me quittant, le major Hutchinson me donne des *karitas* (lettres d'introduction) pour le Rajah de Duttiah et le Souba de Jhansie ; il m'apprend en même temps que le Maharajah met à notre disposition une escorte, qui doit nous rester attachée pendant tout le temps que nous le jugerons convenable. En effet, en rentrant au bungalow, j'y trouve un vakil, qui vient me donner possession de nos nouveaux serviteurs. Les *sowars* ont déjà piqué leurs petites tentes, le bivouac flambe, les chevaux sont aux piquets et les lances et les mousquets en faisceaux ; à côté, huit vigoureux chameaux et deux fines *sanis* ruminent langoureusement ; un *harkara*, deux *saniwallahs* et plusieurs chameliers complètent la troupe.

Le vakil nous présente à tous ces gens, et après leur avoir lu les ordres du Maharajah, qui en font nos serviteurs, il prend congé de nous et porte à son maître nos salâms et nos remerciements.



NOTRE ESCORTE GWALIORIENNE.

VUE GÉNÉRALE DE DUTTIAH (page 388).

CHAPITRE TREIZIÈME

LE BUNDELCUND OCCIDENTAL

Départ de Gwalior. — Notre caravane. — Le Bundelcund. — Les Boundêlas. — Royaume de Duttiah. — La capitale. — Palais de Birsing Deo. — Le *mindi* ou henné. — La curée d'un chameau. — Entrevue avec le Rao Maharajah de Duttiah. — Les danseurs de corde. — La montagne sacrée de Sounaghur. — Le fakir de la fleur sacrée. — Les forêts de pâlas. — La Pahoudj. — Jhansie. — La Rani et Tantia Topi. — Les montreurs d'ours. — La Betwa. — Barwa Sagar. — Le vieux château. — Un campement aérien. — Le lac et la digue de Birsing. — Le souper de mon oncle. — Une nuit à l'affût. — Ourtcha. — Le Palais des Fleurs. — La citadelle. — Le temple de Chutter Bhoje. — Le tombeau de Birsing Deo. — Préparatifs de fête. — Katchnair. — Le chien et les gendarmes. — Alipoura. — Nowgong. — Une mésaventure. — Le déjeuner sous l'arbre. — Un ami.

I

Nous quittons, le 28 janvier pendant la nuit, le bungalow de Gwalior, et, au lever du soleil, nous gravissons les pentes rocheuses des Ghâts de Narwar. Les rochers s'entassent en groupes arrondis, divisés par de petites gorges où serpentent quelques ruisseaux bordés de tamarisques ; l'air est pur, d'une grande fraîcheur, et les kalams retentissent des appels perçants du coq de jungle.

Notre caravane serpente, se déroule en un pittoresque tableau. En tête s'avancent Schaumburg et moi, perchés sur nos blancs dromadaires, belles *sanis* du Rajpoutana, avec leur élégant harnachement de housses de soie et de passementeries rouges. Autour de nous est l'avant-garde de nos *sowars*, collection de types à faire pâmer d'aise nos peintres amateurs de l'Orient ; tous sont plus ou moins déguenillés, car leurs habits neufs sont restés aux bagages ; ils montent de petits chevaux pleins de feu, équipés à la maharate, avec le coussin sanglé tenant lieu de selle, le licou en corde et le mors d'acier dentelé. Chaque sowar reçoit de l'État un fusil, longue canardière à mèche, de fabrication hindoue, qu'il ne faut pas dédaigner, car elle a une longue portée et un tir très-juste ; à cette arme, les uns ajoutent la longue lance, ou l'épieu ferré, quelques-uns des pistolets et tous plusieurs poignards, des *katars* et le *tarwar* recourbé. Du reste, leurs types sont

aussi variés que leurs accoutrements : ils sont Rajpouts, Dekkanis, Pathans; tous braves, délurés, aimant le voyage et surtout le pillage, toujours gais et soumis. Puis vient le corps de la caravane, les chevaux en main, les chameaux portant des montagnes de caisses, que couronnent les objets les plus hétéroclites, poules, singes et quelquefois de jeunes nautchnis qui suivent la marche. Sur les ailes marchent les *houttwallahs* [1], les domestiques et les *saïs;* enfin, quelques sowars forment l'arrière-garde.

Tout ce monde chante, crie, fume, aspire à pleins poumons ce bon air des jungles qui donne toutes les bonnes qualités à l'Hindou ; l'homme que vous trouvez à la ville hargneux, ennuyé du moindre travail, toujours mécontent, voyez-le dans la jungle : il est devenu jovial, bruyant, intrépide à la besogne, même à celle qui ne lui incombe pas directement ; ces gens qui paraissaient toujours comploter contre vous ou vos intérêts, vous les trouvez tout d'un coup dévoués ; qu'un danger vienne, ils sont à vos côtés ; que le paysan ou le thakour vous exploite, ils se débattront pour vous avec un zèle étonnant. L'explication de ce changement se trouve aussi en dehors de l'influence de l'air de la jungle : en marche l'Européen vit au milieu de ses gens, il arrive à les connaître et à s'en faire connaître ; il les traite avec douceur, s'intéresse à leurs besoins, à leurs fatigues ; l'Hindou est vite touché par la bonté, et on l'amène à faire ce que ni coups ni menaces n'eussent tiré de lui. En outre, l'indigène au service d'Européens souffre, lorsqu'il vit au milieu des siens, d'une certaine déconsidération qui l'irrite ; dans la jungle, au contraire, il devient le représentant du Sahib, il se sent presque Européen, et en présence du respect que le paysan ou même le citadin témoignent pour sa parole, il se sent relevé dans sa propre estime.

Vers huit heures, nous débouchons des collines près de la jolie petite ville d'Antri, qui s'étend à l'entrée de belles plaines parsemées çà et là de pics détachés. Nous dépassons de nombreux villages d'un aspect prospère, entre autres le bourg de Simouria, qui s'étage pittoresquement contre un roc fortifié, et nous atteignons, vers dix heures, un petit bungalow délabré, à une portée de fusil du bourg de Dabra. Près de ce village coule la rivière Sinde, qui sépare les États de Scindia du Bundelcund.

II

On désigne sous le nom de Bundelcund, ou pays des Boundêlas, toute la région montagneuse qui s'étend entre le plateau supérieur des Vindhyas et la Jumna, depuis la rivière Sinde à l'ouest jusqu'à la Tonsa à l'est. Ce pays offre un aspect très-accidenté ; les ramifications des Vindhyas le couvrent de petites chaînes formant d'étroites vallées parcourues par des rivières qui vont toutes se déverser dans la Jumna ; les principales sont la Betwa, le Dhessaun et la Keyn. Dans la partie septentrionale on trouve quelques plaines bien cultivées, densement peuplées ; mais le reste du pays n'est qu'une immense forêt presque vierge, où l'on rencontre çà et là des plateaux défrichés. Les forêts du Bundelcund sont parmi les plus belles de l'Inde ; croissant sur un sol élevé, bien arrosé et rapproché du tropique, elles réunissent les plus riches produits du Nord et du Midi : le *mhowah*, le *bâr*, le catechu, les gommiers, le *teck* et le *sâl*. Leurs sauvages habitants trouvent dans quelques-unes de ces essences tout ce que l'agriculture fournit aux peuples les plus laborieux.

Le Bundelcund n'a pas cependant toujours été ce qu'il est aujourd'hui ; les nombreux ouvrages d'art qu'on y retrouve, digues monstrueuses, ruines de grandes villes, prouvent qu'il fut le séjour d'un peuple industrieux et civilisé, et cela longtemps avant notre ère.

[1] *Houttwallah*, conducteur de chameaux de bagage.

Au quatorzième siècle, Hourdeo Sing, prince rajpout de la tribu des Garhwaras, ayant épousé une esclave *boundi*, fut expulsé de la caste kchatriya. Il quitta le Rajpoutana et vint s'établir à la cour d'un petit roi de l'Inde centrale, dont la capitale, Garh-Kourar, s'élevait sur les bords de la Betwa. Quelques années après son arrivée, le fils du roi devint amoureux de la fille de l'esclave et demanda sa main à Hourdeo ; celui-ci posa pour condition que le roi et les nobles assisteraient au repas de noces, préparé des mains de la Boundi, perdant ainsi que lui-même par cet acte le rang de kchatriya. Par affection pour son fils, le vieux monarque surmonta ses scrupules et, au jour fixé, toute la cour se trouva réunie autour de la table d'Hourdeo. Des boissons mélangées d'opium furent servies aux convives, qui, rendus ainsi incapables de résistance, tombèrent sous les coups d'assassins apostés. S'étant par ce moyen débarrassé de la famille royale, le Garhwara s'empara du trône et bientôt après de tout le pays. Ses fils, ainsi que les nombreux adhérents qu'il réunit autour de lui, formèrent un nouveau clan, sous le titre de Boundêlas, ou fils de l'Esclave, et donnèrent au pays son nom actuel de Boundêla-Khound, que les Anglais ont réussi, selon leur coutume, à transformer en Bundelcund.

Les Boundêlas se parent encore du titre de Rajpouts, mais cette qualité leur est refusée par les autres tribus du Rajasthan, qui les considèrent comme *outcasts*, et ne peuvent avoir aucun rapport avec eux. Doués de toutes les qualités physiques de la race rajpoute, ils n'en ont conservé, au moral, que le courage téméraire ; ils sont, en général, fourbes et cruels; *menteur comme un Boundêla* est un proverbe des Rajpouts. Toutes les races du Bundelcund sont, du reste, de la même impureté, au point de vue brahmanique. Ces contrées sauvages devinrent, à un moment donné, le refuge de tous les gens expulsés de leur caste, criminels, brigands et exilés politiques qui, se mélangeant avec l'élément aborigène, Jâts, Saïréas et Gounds, fondèrent de nouvelles castes, objets de l'abomination des autres Hindous. Ainsi le brahme du Bundelcund mange de la chèvre et du mouton et abuse des liqueurs fortes; il n'a de brahmanique que le titre qu'il s'est donné lui-même.

De notre temps encore, le Bundelcund est resté la terre classique des bandits ; ce sont ses noires forêts qui ont vu naître la terrible religion des Thugs et abrité les premières hordes de Pindaris ; c'est sur ses plateaux que les bandes de l'insaisissable Tippou Sahib ont tenu en échec les forces anglaises pendant toute l'année 1858 ; c'est là que le farouche Nana Sahib, l'auteur des massacres de Cawnpore, s'est tenu caché pendant des années et a fini par échapper à toutes les recherches ; c'est là encore que viennent d'apparaître, il y a trois ou quatre ans, les Dacoïts, nouvelle secte d'empoisonneurs et d'assassins.

Rien ne fait prévoir encore le jour où ce pays sortira de cet état de barbarie ; il se trouve comme isolé au milieu de l'Inde ; aucune route importante ne le traverse, aucun tracé de chemin de fer ne s'en approche. A l'exception de quelques points peu importants, il est en entier sous le gouvernement des Rajahs et se divise en trente-sept principautés, dont la plus considérable peut avoir une superficie de trois à quatre mille kilomètres carrés et la moindre une de six ou huit seulement. Les principales sont : Duttiah, Ourtcha-Tehri, Chutterpore, Pannah, Chircari et Myhere.

La population totale du Bundelcund est évaluée à un peu plus de deux millions et demi d'habitants, pour une superficie de quarante-sept mille kilomètres carrés, en y comprenant les deux districts anglais. Cette densité relativement élevée est surtout fournie par les villes et les vallées du nord, car à côté de centres très-populeux on trouve de vastes espaces déserts.

C'est une des régions les moins connues de l'Inde : la mauvaise réputation des habitants et l'opinion généralement accréditée qu'elle ne possède aucun monument intéressant, en ont jusqu'ici tenu éloignés les voyageurs.

III

Le 29 nous passons dans la matinée le Sinde, qui forme ici la frontière du royaume de Duttiah[1]. C'est une importante rivière; son lit, de plus d'un kilomètre de large, est encaissé entre de hautes berges; le courant est assez rapide pour rendre le passage à gué difficile. De l'autre côté s'étend une belle plaine, légèrement ondulée.

Vers dix heures, nous suivons un chemin qui serpente au milieu des belles forêts qui couvrent les hauteurs de Duttiah; çà et là se montrent des houdis de chasse, accrochés au flanc des précipices. Passant un col très-âpre, nous apercevons subitement à nos pieds la capitale boundêla, pittoresquement assise au milieu d'une ceinture de lacs et de forêts. Son aspect est pittoresque; au-dessus de ses maisons basses, couvertes de tuiles rouges, se dressent d'innombrables flèches de temples, et, dominant le tout, deux énormes blocs carrés, couronnés de dômes et de clochetons, que mes hommes me désignent comme les palais du roi.

Les gardes nous arrêtent aux portes de la ville; le chef du poste vient, en courant, s'incliner devant nous et nous prie d'attendre la venue du vakil. Celui-ci arrive en effet au bout de quelques instants et nous apprend que le Rajah, informé par l'agent de Gwalior de notre prochaine visite, nous a fait préparer une habitation en dehors de la ville. Guidés par le vakil, nous longeons les murailles et atteignons bientôt un joli petit bungalow, pittoresquement adossé à un grand bois et sur les bords d'un jhil. De la verandah même on a une vue ravissante; sur la berge du lac, quelques tombes forment avec de nombreux dattiers un bel avant-plan; de l'autre côté de la nappe d'eau se dresse le vieux palais de Birsing Deo, couronnant superbement une légère hauteur couverte de maisons et de jardins; un peu plus loin s'étend un quai planté d'arbres, bordé de belles villas, qui court jusqu'à une charmante ligne de collines; enfin du lac jusqu'à la lisière de la forêt, des rizières forment un tapis d'un vert d'émeraude.

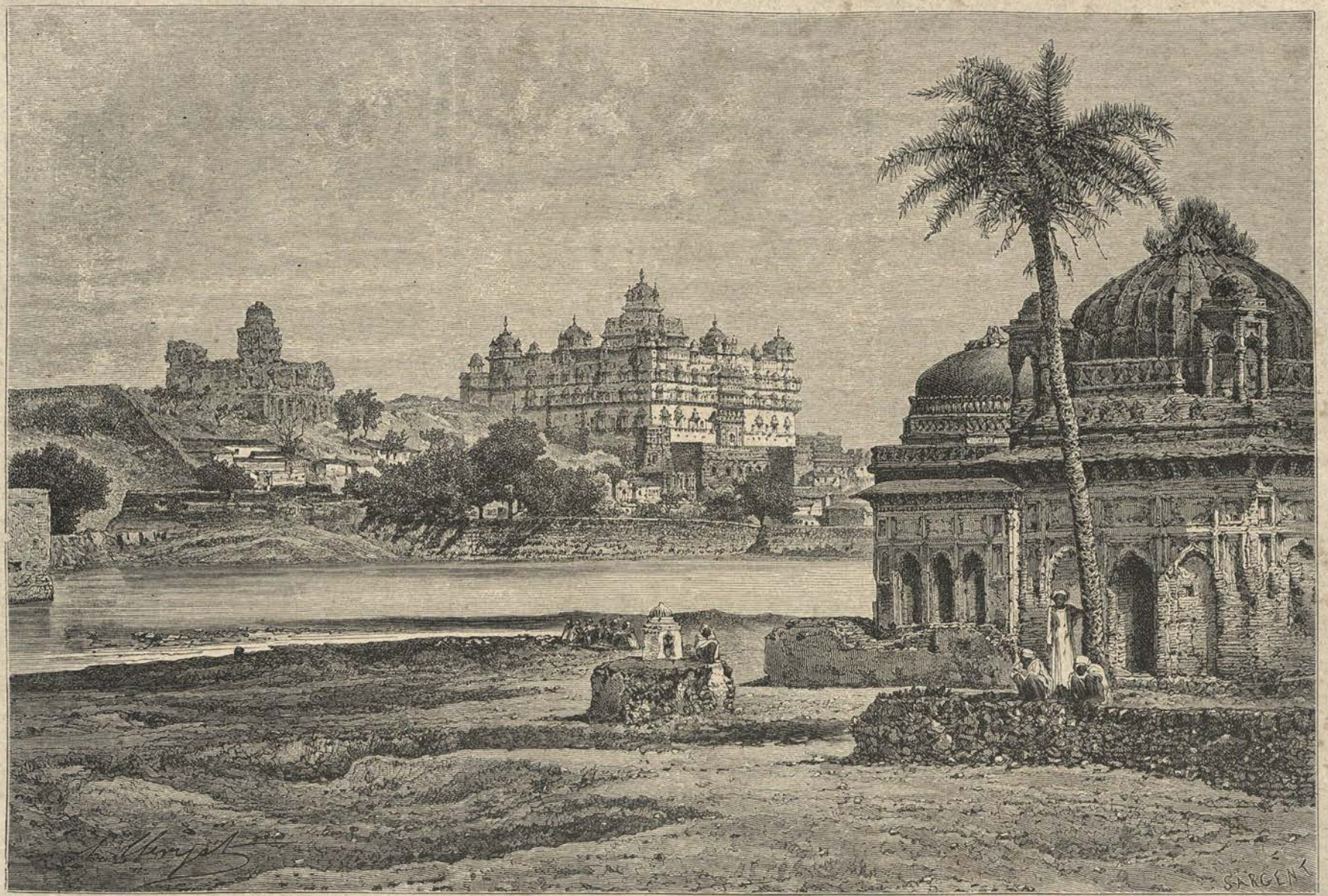
Dans la soirée, les *tchoubdars* du Rajah viennent nous présenter les *dalis* d'usage, accompagnés des salâms.

Le prince nous envoie dès le lendemain matin un de ses équipages avec son *kamdar*, chargé de nous faire les honneurs de la capitale.

Duttiah est une ville relativement moderne; elle ne date que du quinzième siècle. Une épaisse muraille de trente pieds de hauteur, assise sur le rocher sans fossé ni glacis, et soutenue de loin en loin par des tours rondes, entoure la cité. Plusieurs portes fortifiées, avec corps de garde, y donnent accès. On est frappé tout d'abord en y entrant par la grande propreté qui y règne; les rues, tortueuses, sont garnies de macadam et bordées de ruisseaux; les maisons ont de coquettes façades en brique avec de petits perrons de pierre; les habitants eux-mêmes sont proprement vêtus, et paraissent gais et laborieux. Les temples sont nombreux et d'un style tout particulier; ils se composent en général d'une chapelle carrée, surmontée d'une haute flèche, tantôt conique, tantôt pyramidale, flanquée de quatre clochetons. Les murs sont dépourvus de sculptures et simplement divisés en panneaux par des corniches en relief; deux colonnes supportent un petit pignon abritant le perron. L'intérieur présente la même simplicité : des murs peints, un autel et un lingam d'Iswara. Les flèches portent de grands disques de métal ou des tridents dorés.

A l'ouest de la ville s'élève le palais de Birsing Deo, l'un des plus remarquables monuments

1. Le royaume de Duttiah est une des plus importantes principautés du Bundelcund; détaché, il y a un peu plus d'un siècle, du territoire d'Ourtcha, il est aujourd'hui sous la protection de l'Angleterre, à laquelle il paye un léger subside. Sa superficie dépasse deux mille kilomètres carrés, avec une population de deux cent mille âmes. Les revenus du Rajah se montent à dix ou douze lakhs de roupies (environ trois millions de francs).



LE LAC DE DUTTIAH ET LE PALAIS DE BIRSING DEO, VUE PRISE DE NOTRE BUNGALOW.

de l'architecture boundêla. C'est une masse carrée, de cent mètres sur chaque face, et de trente mètres de hauteur ; le dôme central élève son pinacle de pierre à quarante-cinq mètres au-dessus du sol de la terrasse. La façade est divisée en quatre étages par de magnifiques balcons à grillages de pierre et des rangées de fenêtres à pilastres ; au centre s'ouvre un portail en ogive jaïna, surmonté de loges d'une grande élégance. Cinq dômes couronnent le sommet. La masse entière de granit repose sur une terrasse voûtée de douze mètres de haut. Les appartements des deux premiers étages ne reçoivent la lumière que des fenêtres de la façade et n'ont pas de cour; ce sont d'immenses salles aux voûtes cintrées, supportées par de nombreux piliers ; on y remarque de très-curieuses fresques. La cour, ou plutôt la terrasse du palais, repose sur la voûte du second étage ; elle est entourée de constructions à deux étages; au centre s'élève une tourelle carrée, divisée en quatre étages et couronnée d'un dôme élancé. Cette tourelle renfermait les appartements particuliers du roi, où l'on trouve encore quelques restes de mosaïques et de peintures ; chacun de ses étages est relié aux étages correspondants du palais par des passerelles de pierre, soutenues par des colonnades de grès rouge. Tout dans ce monument est sombre et gigantesque ; on y reconnaît bien l'empreinte de ce grand génie, le fameux roi Birsing Deo, dont le nom à trois siècles de nous est devenu légendaire. Ses énormes proportions l'ont rendu inhabitable ; la petite cour actuelle de Duttiah se serait perdue dans cet immense labyrinthe ; aussi le palais est-il abandonné aux hiboux et aux grands vampires.

Sur notre route, nous passons devant la demeure actuelle du Rajah, édifice considérable à plusieurs étages, qui couvre une petite éminence au sud de la ville.

En dehors de la ville le kamdar nous fait remarquer les nombreuses barques qui paraissent se livrer sur les *jhîls* à une pêche active. Ces étangs abondent en poissons, en petites tortues. Les poissons sont d'une espèce toute particulière; leur peau est noire, visqueuse, et la tête, carrée comme celle de la grenouille, porte deux longues membranes parallèles, d'une longueur égale au corps de l'animal ; ils ont comme aspect quelque analogie avec l'*axolotl* des lacs du Mexique ; leur chair a un goût assez délicat. Mais le principal produit de ces jhîls est une plante aquatique de l'espèce du lotus, dont la racine forme une grosse rave comestible ; elle croît dans les eaux de profondeur moyenne et lance ses tiges jusqu'à la surface; on l'arrache avec un râteau de fer. Les barques employées sur ces étangs sont de simples troncs d'arbres, équarris et creusés, manœuvrés avec des pagaies doubles.

On cultive beaucoup dans les jardins qui entourent la ville le *mindi* ou henné des Arabes. C'est un gracieux arbuste de deux à trois mètres de hauteur ; ses branches déliées, couvertes d'une écorce blanchâtre, portent d'abondantes petites feuilles oblongues d'un vert pâle ; les fleurs forment aux extrémités des branches de longues grappes d'un jaune tendre, exhalant une odeur suave. C'est avec ces fleurs que l'on tresse les guirlandes offertes aux visiteurs dans les cérémonies officielles. Le produit principal de ces arbrisseaux est dans les feuilles, que l'on fait sécher et dont on tire une poudre ayant des propriétés colorantes très-actives, qui constitue le *mindi* ou henné du commerce. Cette poudre est verdâtre ; on en fait une pâte que les femmes de presque toutes les races de l'Asie méridionale emploient pour se teindre d'une couleur orange la paume des mains, la plante des pieds et les ongles ; la pâte est simplement étendue en forme de compresse sur la partie à teindre ; la couleur est persistante, résiste à l'eau et se conserve pendant une ou deux semaines.

Une mauvaise nouvelle nous attend au bungalow : un de nos plus robustes chameaux de somme vient de mourir, subitement étouffé par un fourrage trop frais : perte d'autant plus fâcheuse que ce chameau est une des bêtes qui nous ont été confiées par le Maharajah Scindia. Bientôt mes hommes attachent la carcasse avec des cordes et y attellent les autres chameaux, qui la traînent, en regimbant, à une certaine distance du camp.

Un quart d'heure plus tard, des cris et des hurlements retentissent de ce côté ; je sors du bungalow, et un étrange spectacle s'offre à ma vue : une foule de gens nus, maigres, hideux, les bras rouges de sang jusqu'au coude, hurlant comme des bêtes fauves, forment une ronde fantastique autour du chameau mort; d'autres, armés de coutelas, sont occupés à tailler de longues bandes de chair sur la carcasse ou fouillent avec leurs bras dans la poitrine béante pour en arracher le cœur et le foie. C'est un spectacle hideux ! il faut voir la joie de ces pauvres parias, Koumars ou Banghis, à la vue de cette magnifique proie. De la viande ! Quelle bonne fortune pour ces malheureux dévorés par la faim, auxquels la loi brahmanique refuse le droit que toute créature possède de demander à la terre ses aliments, qu'elle a placés dans l'échelle sociale plus bas que les animaux, et dont l'existence ne vaut pas une roupie ! Le dégoût fait place chez moi à la pitié, à la vue de ces pauvres êtres si doux, si inoffensifs, toujours au travail, et réduits par une société impitoyable à disputer leur nourriture aux plus immondes bêtes fauves. La mère est là avec ses enfants ; elle attend que son mari ait arraché le lambeau de chair qui va amener la joie et l'abondance au misérable foyer. L'obscurité arrive, aux parias succèdent les hyènes et les chacals : toute la nuit, leurs sinistres ricanements retentissent sous la voûte du bois. Au matin, il ne reste qu'un squelette rougi, que des chiens étiques disputent aux corbeaux et aux vautours.

Dans la journée, le kamdar vient nous avertir que le Rajah nous attend en Durbar. Une voiture nous dépose au pied d'une rampe fort dure qui conduit au palais, placé au sommet de la colline. La montée est pénible, mais on domine pendant tout le temps un magnifique panorama de la ville et des montagnes voisines.

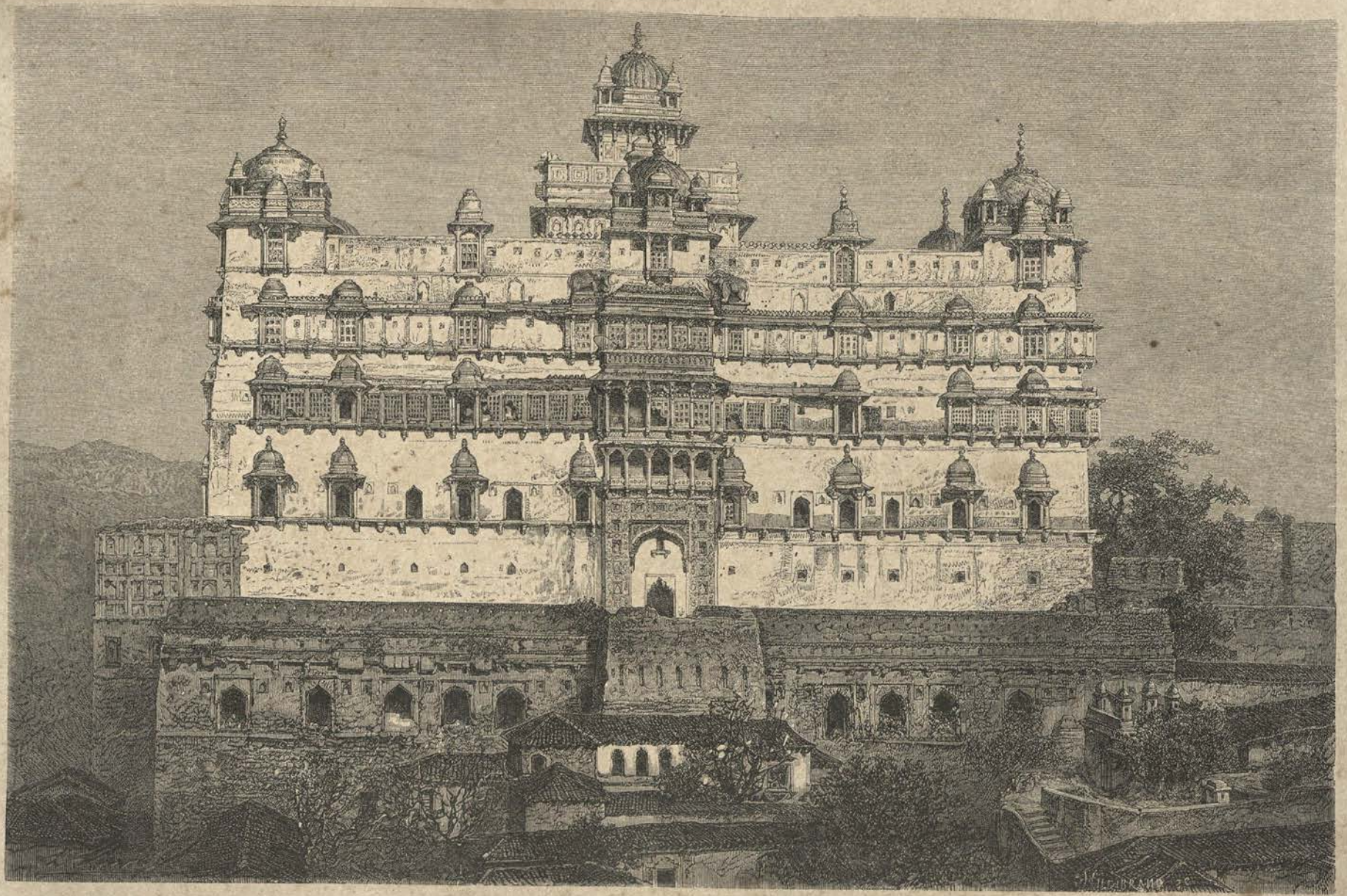
Nous sommes reçus dans la première cour du palais par un vakil, qui nous mène à travers un dédale de couloirs ascendants jusqu'à la salle du Durbar. Celle-ci occupe la terrasse supérieure du palais, elle est entourée de galeries et recouverte d'un beau velum à raies rouges et bleues formant le plafond.

Le prince nous reçoit à la porte même de la salle et nous conduit vers trois fauteuils placés à l'extrémité de la terrasse; celui du milieu est une sorte de trône de velours rouge aux bras dorés : je me dirige donc vers le siége de droite, mais le Rajah m'arrête et insiste pour que je prenne la place d'honneur. Je finis par céder et prends place à regret sur le trône de Duttiah, tandis que le prince prend lui-même place à ma droite. En réponse à mes excuses, le prince me dit : « On ne saurait trop honorer le Sahib ami de notre révéré seigneur le Maharana d'Oudeypour. » Quant aux courtisans, ils se rangent sur des coussins placés le long des galeries.

Le Rao Maharajah Bhowani Sing est un jeune homme de vingt-deux ans, d'une belle stature, aux traits fins et distingués encadrés d'une superbe barbe noire. Il porte la longue tunique de brocart et le léger turban des Boundêlas. Monté à l'âge de treize ans sur le trône, il a été dirigé pendant sa minorité par un régent anglais. Sa conversation se ressent de l'éducation qui lui a été donnée par le soin des Anglais ; il s'exprime avec assez de justesse sur l'importance politique des divers États européens, et me parle de la France comme d'un pays dont il connaît la grandeur et la puissance. Je suis le premier Français qui visite sa cour, mais il m'assure que mes compatriotes seront toujours bien accueillis à Duttiah. Il nous promet une chasse et des fêtes avant notre départ.

Les domestiques apportent l'*utterpân* et l'audience est levée.

Le lendemain, nous assistons à un nautch, donné au palais en notre honneur. De jolies filles boundêlis, élégamment vêtues, exécutent les danses nationales, en s'accompagnant de refrains populaires, dont quelques-uns sont remplis d'originalité. Aux nautchnis succèdent des acrobates ; leur tour le plus remarquable est la danse sur la corde lâche. Le danseur, pieds nus, s'avance sur cette corde, armé d'un long balancier et portant sur la tête une pyramide de pots de terre ; parvenu au centre, il imprime à la corde une vive oscillation et continue à se tenir en équilibre, le



FAÇADE PRINCIPALE DU PALAIS DE BIRSING DEO, A DUTTIAH

corps suivant l'écart de la corde, mais la tête demeurant parfaitement immobile. Un autre passe sur la même corde, en marchant sur des pointes de cornes de buffle, attachées à ses pieds comme des échasses. Ils sont d'une force d'équilibre vraiment étonnante.

Le soir, un repas nous est offert par le Rajah dans notre bungalow.

IV

A dix kilomètres au nord-ouest de Duttiah, se dresse la colline de Sounaghur ou *Sounaghiri* (montagne d'Or), l'un des plus fameux buts de pèlerinage des Jaïnas. Sur le conseil du Maharajah, nous allons y passer deux jours pour l'explorer et en prendre quelques vues.

Au sortir des forêts qui entourent la ville, on entre dans une vaste et fertile plaine, que coupe une petite chaîne de collines d'une hauteur de trente à cinquante mètres. Ces collines forment des pyramides composées d'énormes blocs de granit, désagrégés par l'eau et amoncelés en un pittoresque chaos. Quelques-uns de ces blocs sont coniques, d'une grande longueur et placés debout comme des monuments druidiques ; les habitants les adorent comme des lingams naturels et les barbouillent d'ocre rouge et d'huile. Parfois, les blocs jetés les uns sur les autres laissent des fissures, qui traversent toute la masse et forment d'étroits conduits. La dernière de ces collines est Sounaghur ; son premier aspect a quelque chose de féerique ; un joli village à demi caché par les arbres entoure la base du rocher, qui s'élève en pyramide, couvert par les dômes et les pignons d'une multitude de temples.

A l'entrée du village, s'étendent les façades d'un beau caravansérail, construit pour les pèlerins ; nous trouvons un logement confortable dans l'une de ses galeries. Le village lui-même est peu considérable ; il se compose, à l'exception de quelques bazars solitaires, de grands couvents, entourés de hautes murailles et habités par des moines jaïnas. En été, il devient le centre d'une foire importante où se réunissent les pèlerins qui accourent du fond du Rajpoutana et du Behar.

A l'extrémité de la rue principale se dresse un beau portail qui marque l'entrée de la colline sacrée. De l'autre côté commence une voie bien entretenue, taillée dans le granit et qui serpente jusqu'au sommet entre deux lignes continues de temples.

Ces temples, au nombre de plus de quatre-vingts, couvrent presque en entier le plateau et le versant oriental de la colline. Ils sont construits en pierre ou en brique et recouverts d'un stuc fait avec des coquillages pilés, qui a le poli et presque la consistance du marbre. La plupart ne datent que des seizième et dix-septième siècles : quelques-uns cependant remontent au treizième. On remarque parmi eux une grande diversité de styles et de formes ; les uns ne sont que des chapelles, contenant un autel sur lequel trône une statue de Tirthankar, en marbre et quelquefois en serpentine verte ; d'autres sont de vastes édifices, renfermant des salles et des appartements pour les prêtres. Quant aux styles, on y trouve du jaïna moderne, du roman, du gothique, du sarrasin ; on dirait que chaque architecte s'est étudié à faire quelque chose d'original et ne ressemblant aucunement à l'œuvre du voisin. Le corps de l'édifice est généralement placé sur une terrasse : il est surmonté d'une ou de plusieurs flèches, entourées d'une ligne de pignons, de tchatris et de clochetons. Comme on peut le voir par notre gravure (page 399), l'un de ces temples offre une analogie frappante avec le style moscovite ; cependant, en l'étudiant attentivement, on voit que l'architecte ne s'est servi que de détails propres à l'architecture de l'Inde ; il ne faut donc voir dans cette analogie qu'une curieuse coïncidence.

Mettant de côté l'intérêt que ne peut manquer d'inspirer ce curieux groupe de monuments, Sounaghur offre encore au voyageur un des plus frappants spectacles ; ses nombreux temples s'étagent au milieu de blocs de granit de dimensions colossales et d'un effet grandiose, qui

apparaissent comme suspendus au-dessus d'eux et prêts à les écraser ; aucun arbre, aucune végétation ne vient rompre la morne grandeur de ce tableau. Le matin, lorsque les vapeurs soulevées par le soleil s'étendent sur la plaine, et que les mille pinacles dorés qui garnissent la cime de la colline scintillent aux premiers rayons, on croirait être en présence de l'Olympe brahmanique lui-même, flottant au-dessus de la mer d'azur qui enveloppe le monde.

Parmi les curiosités de Sounaghur, je ne dois pas oublier de décrire un fakir que j'aperçus un jour à la porte du caravansérail, et qui représentait bien le plus hideux exemple du fanatisme hindou qu'il soit possible d'imaginer. C'était un goussaïn ou mendiant religieux d'une secte tantrique ; sa figure, entourée d'une barbe hérissée et inculte, portait des tatouages rouges des-

LA COLLINE SACRÉE DE SOUNAGHUR (partie septentrionale).

sinant un trident ; ses cheveux, liés ensemble, s'enroulaient au-dessus de sa tête en une mitre pointue ; son corps maigre, entièrement nu, était barbouillé de cendres. Mais ce qu'il y avait de plus effrayant dans cet affreux ensemble, c'était le bras gauche, qui, desséché et ankylosé, se dressait en l'air perpendiculairement à l'épaule ; la main fermée, entourée de courroies, avait été traversée par les ongles, qui, continuant leur croissance, se courbaient en griffes de l'autre côté de la paume ; enfin le creux formé par cette main, rempli de terre, servait de vase à un petit myrte sacré. Ce bras, immuablement tendu, donnait à ce malheureux un air de prophète courroucé et menaçant.

Ces fakirs au bras tendu ne sont pas rares dans l'Inde ; cet usage est surtout pratiqué par les goussaïns. Pour y arriver, le patient doit se faire attacher sur un siége ; son bras, levé et

LA COLLINE SACRÉE DE SOUNAGHUR, VUE PRISE DU VILLAGE.

tendu, est lié à une barre transversale ; au bout d'un temps dont j'ignore la durée, et après de vives souffrances, le bras se dessèche, s'ankylose et il est alors impossible de le rabaisser. Il va sans dire que le peuple entoure d'une grande vénération ces martys du fanatisme et les considère comme une incarnation de la Divinité.

V

Le 6 février, nous faisons nos adieux à l'hospitalière petite cour boundêla et, le 7, nous

TEMPLES JAÏNAS A SOUNAGHUR.

quittons Duttiah dans un des équipages du Maharajah, qui doit nous conduire jusqu'à Jhansie, distant de vingt-six kilomètres. Les Anglais ont relié les deux villes par une très-bonne route, qui se déroule à travers une belle plaine légèrement ondulée.

De magnifiques forêts de *pâlas* couvrent le pays. Le pâlas (*butea frondosa*) est un bel arbre, au tronc noueux couronné d'un épais pavillon de feuilles veloutées d'un vert bleuâtre, d'où pendent d'énormes grappes flamboyantes. On tire de ces fleurs une grande teinture rouge, employée surtout pour colorer les poudres et liquides dont il se fait une grande consommation pendant les fêtes du Holi. Le sous-bois, très-épais, entrelacé de lianes et de grimpants, abondant en petits fruits sauvages, abrite une faune merveilleuse ; on voit bondir dans les clairières le nilgau, le daim, le sâmber, et les fourrés sont parcourus par des troupeaux de sangliers.

Au sortir de ces bois, le pays devient aride et monotone ; le sol pierreux paraît impropre à toute culture ; de tous côtés s'élèvent des monticules de granit, dont les blocs amoncelés rappellent les tumuli : à l'horizon court une ligne de rochers jaunes et dénudés. La végétation se concentre dans le fond des ravins, où, sous un rideau de verdure, on aperçoit à peine les chétives huttes des *gaums*.

Nous passons à gué la petite rivière Pahoudj, qui forme la frontière orientale du royaume de Duttiah ; près de là, les Anglais sont occupés à jeter un pont pour leur route militaire, qu'interrompent fréquemment les crues subites de ce cours d'eau insignifiant. De l'autre côté de la Pahoudj, le sol couvert de silex ne produit que des kâlams ou des jujubiers rabougris, d'où s'élèvent des nuées de cailles. Un peu plus loin, la route contourne une cime élevée et débouche sur la vallée de Jhansie.

Les Anglais ont fait de Jhansie [1] la première station militaire du Bundelcund ; ils y entretiennent un régiment blanc, deux de cipayes avec de l'artillerie et un peu de cavalerie. Les cantonnements, entièrement détruits par les rebelles en 1857, ont été réédifiés sur une plus grande échelle. La ville et la province cédées au Maharajah Scindia, en récompense de son attitude pendant la révolte, relèvent d'un *Souba* ou gouverneur maharate, pour lequel l'agent politique de Gwalior nous avait remis une lettre du roi. Le Souba, en apprenant notre arrivée, vint nous rendre visite au bungalow, nous amenant un éléphant pour nous servir de monture pendant notre séjour. Il nous fournit tous les renseignements désirables sur les antiquités de la province, et nous recommanda surtout d'aller visiter Ourtcha, l'ancienne capitale boundêla, dont les ruines se trouvent à quelques kilomètres au sud de Jhansie.

Au nord des cantonnements, une petite rangée de tertres, se reliant au rocher de la citadelle, masque complétement la ville. En avant de ces hauteurs s'étend la pittoresque nécropole des Rajahs de Jhansie ; au premier abord, ses nombreux mausolées, placés côte à côte sur une double ligne, forment un imposant monument, que couronnent d'innombrables flèches et tourelles ; mais, en approchant, on n'a plus devant soi que de petites chapelles, dont le style ne peut guère rivaliser avec celui du Maha Satti d'Ahar.

De l'autre côté des buttes, on aperçoit la ville hindoue, entourée de murailles et s'étendant dans une plaine entrecoupée de jardins ; d'un côté, elle s'appuie au rocher que couronne superbement la citadelle de Birsing, de l'autre elle se déploie le long d'un bel étang encadré d'allées de grands arbres et de masses granitiques.

La ville actuelle ne date que du dix-septième siècle ; elle fut créée par Birsing Deo sur les

1. Jhansie était, avant 1857, la capitale d'une petite principauté, détachée depuis le siècle dernier du royaume d'Ourtcha. La salubrité de son climat, sa position favorable près de la Betwa, l'avaient fait choisir par les Anglais, dès l'établissement de leur protectorat du Bundelcund, comme emplacement d'un de leurs camps permanents. Cette proximité, malgré les avantages nombreux qu'elle avait pour sa capitale, n'était pas du goût de la Rani, femme d'une beauté et d'une intrépidité remarquables, qui occupait alors le trône de Jhansie.

A la nouvelle du soulèvement de Cawnpore et de Lucknow, en 1857, elle crut le moment venu de s'affranchir de ce pesant esclavage, et, levant la première l'étendard de la révolte dans le Bundelcund, elle fit massacrer toute la garnison européenne de Jhansie. Cela fait, elle réunit une petite armée et, se mettant à sa tête, vint se ranger sous la bannière de Tantia Topi, le fameux généralissime des révoltés; elle en devint le conseiller le plus influent et aussi l'ami le plus dévoué. Après la chute de Delhi, de Cawnpore et de Lucknow, Tantia Topi commença cette célèbre retraite à travers le Bundelcund, qui tint en échec pendant une année trois armées anglaises. Mais peu à peu le cercle se rétrécit et bientôt Tantia, avec une poignée de fidèles, fut réduit à se cacher dans les solitudes des Vindhyas : la Rani de Jhansie ne le quitta pas; dans un dernier engagement avec les troupes anglaises son corps fut trouvé criblé de blessures, son beau visage conservant dans la mort son regard farouche et désespéré. Pendant qu'elle mourait ainsi, le général sir Hugh Rose investissait Jhansie. La forteresse bombardée fut évacuée par les insurgés, qui se réfugièrent pendant la nuit sur une colline voisine, véritable forteresse naturelle. Après un combat opiniâtre, les Anglais enlevèrent le seul sentier conduisant au plateau et, n'accordant ni trêve ni merci, précipitèrent toute la garnison dans les abîmes qui entourent la colline. Celle-ci, qui se dresse à l'entrée des nouveaux cantonnements, est, depuis ces terribles représailles, appelée *Retribution Hill*.

ruines d'une antique cité chandêla. On n'y retrouve aucun monument antérieur à sa fondation, mais ses bazars larges, réguliers, bordés de jolies maisons ne manquent pas d'intérêt. Il s'y fait un commerce important en tissus indigènes et surtout en mousselines chandêlis. Ces mousselines, fabriquées dans les provinces de la Betwa, avec le fameux coton *nurma* des environs d'Oumravati, jouissent dans l'Inde d'une grande renommée et atteignent des prix élevés ; leur légèreté est telle, qu'un vêtement complet peut se rouler en un paquet de la grosseur d'une pomme. On vend aussi à Jhansie les cotonnades bleues, très-réputées, de la vallée du Dhessaûn. La population paraît active, laborieuse et principalement Bhoundêla ; on l'estime à quarante mille âmes.

La citadelle conserve encore aujourd'hui à l'extérieur son aspect formidable ; le bombardement de 1858 n'a pas ébranlé les énormes donjons de Birsing Deo, mais l'intérieur n'est plus qu'un amas de ruines, de pavillons effondrés, de murs calcinés.

J'avais l'intention de continuer notre marche le 9, mais mon cuisinier, préférant le calme de Jhansie à notre vie nomade, nous abandonna sans avertissement; l'incident peut paraître futile, il

LA NÉCROPOLE DES RAJAHS DE JHANSIE.

nous jeta cependant dans un grand embarras, car il est très-difficile de trouver du jour au lendemain un serviteur de cette espèce et il est matériellement impossible de s'en passer en chemin, puisque, par préjugé de caste, aucun des autres domestiques ne peut remplir ce service. Enfin le hasard nous servit en nous faisant trouver le lendemain un remplaçant à notre infidèle *babourdji*. Pendant ces retards, je pus m'apercevoir que Jhansie n'offre à ses habitants européens que peu de distractions; l'endroit peut être qualifié de *dull* (ennuyeux, triste). Les promenades sont éloignées et il ne reste guère pour tuer le temps entre les parades que la mess-court et les visites aux ladies.

J'eus pour me distraire quelques montreurs d'ours, qui, descendant des Himalayas, se dirigeaient vers le Dekkan ; ces braves gens étaient venus camper près du bungalow et, en ma qualité de voisin, me firent les honneurs d'un *tamacha*. L'ours des Himalayas est plus petit que notre ours commun ; sa fourrure est longue et d'un noir lustré ; son museau, très-allongé, ressemble au grouin du porc. Les Indiens prennent ces animaux très-jeunes, leur passent un anneau dans le nez et leur arrachent les principales dents ; ces malheureuses bêtes deviennent d'une grande

douceur, mais, arrivées à l'âge adulte, elles tombent dans une sombre mélancolie qui les enlève rapidement. On leur fait danser au son du tambourin cette marche qui paraît spéciale à tous les ours de la terre. La partie la plus curieuse du spectacle est le simulacre de combat qui se livre après la danse entre l'ours et le montreur ; à un dernier coup de bâton, l'animal, paraissant perdre patience, se précipite sur son gardien et l'enlace de ses terribles bras ; homme et bête roulent à terre, mêlant leurs hurlements et leurs cris de frayeur, puis soudainement, à un signe, l'ours se dégage et redevient calme et soumis. Ce petit drame ne manque jamais son effet la première fois et produit sur le spectateur un moment de vive émotion. Ajoutons que, malgré la cuirasse de peau de buffle dont se couvre le gardien et malgré la soumission de l'ours, il arrive quelquefois que celui-ci, prenant son rôle au sérieux, étouffe tout bonnement le lutteur, sans que les spectateurs, croyant assister au simulacre habituel, aient l'idée d'intervenir.

VI

Le 10, à quatre heures, notre caravane quitte le bungalow de Jhansie, nous prenons les devants, donnant rendez-vous à nos gens au bourg de Barwa. Bientôt nous galopons, en compagnie de deux sowars, à travers la plaine aride et déserte ; les fers des chevaux résonnent sur ce sol granitique, parsemé de blocs énormes, arrondis et souvent amoncelés en monticules ; quelques groupes d'acacias sur le bord des nullahs, des buissons épineux, égayent un peu ce sombre paysage. Une heure de galop et nous apercevons, du sommet d'une falaise, la célèbre Betwa [1] roulant ses eaux limpides au milieu d'un chaos de rochers, à vingt mètres au-dessous de nous ; les hautes berges à pic encaissent profondément le lit, qui ne mesure pas moins de six cents mètres de large. Les eaux sont très-basses à cette époque de l'année et le courant est à peine sensible. Nous le passons à gué ; à ce moment le soleil disparaît derrière les hauteurs de Jhansie ; l'eau d'un bleu d'azur, encombrée par les galets de granit, paraît charrier d'innombrables glaçons aux teintes irisées ; la berge opposée se couvre de flammes ; le calme le plus complet règne sur ce ravissant paysage ; seul le clapotement de nos chevaux vient réveiller les échos.

Sur la rive opposée, le pays change rapidement d'aspect et revêt une physionomie riante ; le sol, humecté par les saignées du lac de Barwa, se couvre de belles cultures et les villages se cachent sous de superbes bosquets de manguiers.

Il fait déjà nuit lorsque nous entrons dans le bourg de Barwa ; là on nous apprend que le campement habituel des Sahibs est dans l'ancien château fort, au bord du lac ou Barwa Sâgar. Un indigène nous y conduit, et s'arrête à la poterne, en nous conseillant de ne pas nous aventurer seuls dans l'intérieur, qui a la réputation de servir d'asile aux voleurs et aux bêtes fauves. Le mieux est donc d'attendre l'arrivée de nos gens ; nous mettons pied à terre dans l'ancien corps de garde de l'avancée ; de là on ne distingue que la masse noire du castel, découpant ses tours crénelées sur le ciel. Mais les heures s'écoulent, et nos gens n'arrivent pas ; notre philosophie ne résiste pas aux appels de l'estomac, et, à neuf heures, j'expédie nos sowars au bourg pour nous chercher du lait et du pain ; ils ne reviennent eux-mêmes qu'après une heure d'absence, qu'ils ont employée sans doute à se ravitailler ; en fin de compte, ils nous amènent deux coulis chargés de provisions. Vers minuit seulement arrive notre escorte, que les guides ont égarée par malice dans les ravins de la Betwa.

[1] La Betwa est le plus important cours d'eau du Bundelcund ; prenant sa source dans les Vindhyas, près de Bhopal, elle va se jeter dans la Jumna non loin d'Hamirpour, après un cours de cinq cents et quelques kilomètres. Les habitants de l'Inde centrale la considèrent comme leur fleuve sacré et ses rives, depuis Ourtcha jusqu'à Raïçin, sont couvertes de temples ; ses eaux sont excellentes et d'une grande pureté.

On allume des torches et nous commençons la visite des appartements du château. Le rez-de-chaussée est occupé par d'immenses salles voûtées en ogive, dont les grandes fenêtres donnent, du côté du lac, sur un profond précipice. Un escalier tournant nous conduit au premier étage : nous y trouvons les salles occupées par une colonie de grandes chauves-souris vampires ou roussettes, que les Anglais appellent *flying foxes* (renards volants). Ces hideux animaux, à la lueur de nos torches, se précipitent dans toutes les directions, battent notre visage de leurs immenses ailes et s'engouffrent dans les couloirs avec des cris perçants. Enfin au second étage nous trouvons de petites pièces commodes, confortables même, où les pique-niques de Jhansie ont laissé des tables et des chaises. Ces petites chambres, qui occupent le haut du palais, entourent en partie une terrasse d'où l'on découvre tout le lac.

A ma grande stupéfaction, au moment où je vais donner des ordres pour qu'on monte nos malles dans ces chambres, je vois déboucher sur la terrasse toute la caravane, y compris chameaux et chevaux.... J'ai bientôt la clef de cette apparition fantastique, lorsqu'on me montre une large rampe de pierre qui, s'appuyant tantôt aux rocs de la colline, tantôt sur des arceaux, contourne le château et vient aboutir sur la terrasse supérieure.

Notre camp est promptement installé dans sa demeure aérienne, et un bon dîner nous fait oublier les péripéties de cette journée.

Le Barwa Sâgar ou lac de Barwa est une belle nappe d'eau de trois kilomètres de long sur un kilomètre et demi de large ; c'est à proprement parler un *jhîl* ou lac artificiel, formé par le barrage d'un tributaire de la Betwa. Il s'étend au milieu d'une plaine qu'entourent de petites chaînes de montagnes, dont quelques pics isolés forment de parfaites pyramides.

Le *band* ou barrage qui retient ses eaux n'a pas moins d'un kilomètre de long ; sa hauteur est d'environ douze mètres, son épaisseur de dix, et en certains endroits de quinze. Du côté du lac, d'innombrables escaliers descendent jusqu'à l'eau ; la terrasse est plantée d'une double rangée d'arbres séculaires qui forment une magnifique promenade. On ignore à qui est dû ce remarquable ouvrage ; on l'attribue au grand Birsing, mais il est probable qu'il date d'une époque plus reculée et fut simplement restauré sous le règne de ce roi. L'on peut juger ici de l'utilité de ces immenses travaux ; tout le pays en dessous du lac offre l'image de la plus grande fertilité, tandis que de chaque côté s'étendent des plaines nues et desséchées.

Le château couvre les flancs d'une petite colline, au pied de laquelle roulait jadis le torrent emprisonné aujourd'hui dans le lac. C'est une étrange construction, qui n'a rien d'hindou et qui, avec ses grosses tours rondes et ses façades percées de fenêtres en ogive, ne serait point déplacée sur les rochers qui bordent le Rhin. Sa situation est des mieux choisies ; il commande tout le pays depuis la Betwa jusqu'à Ourtcha.

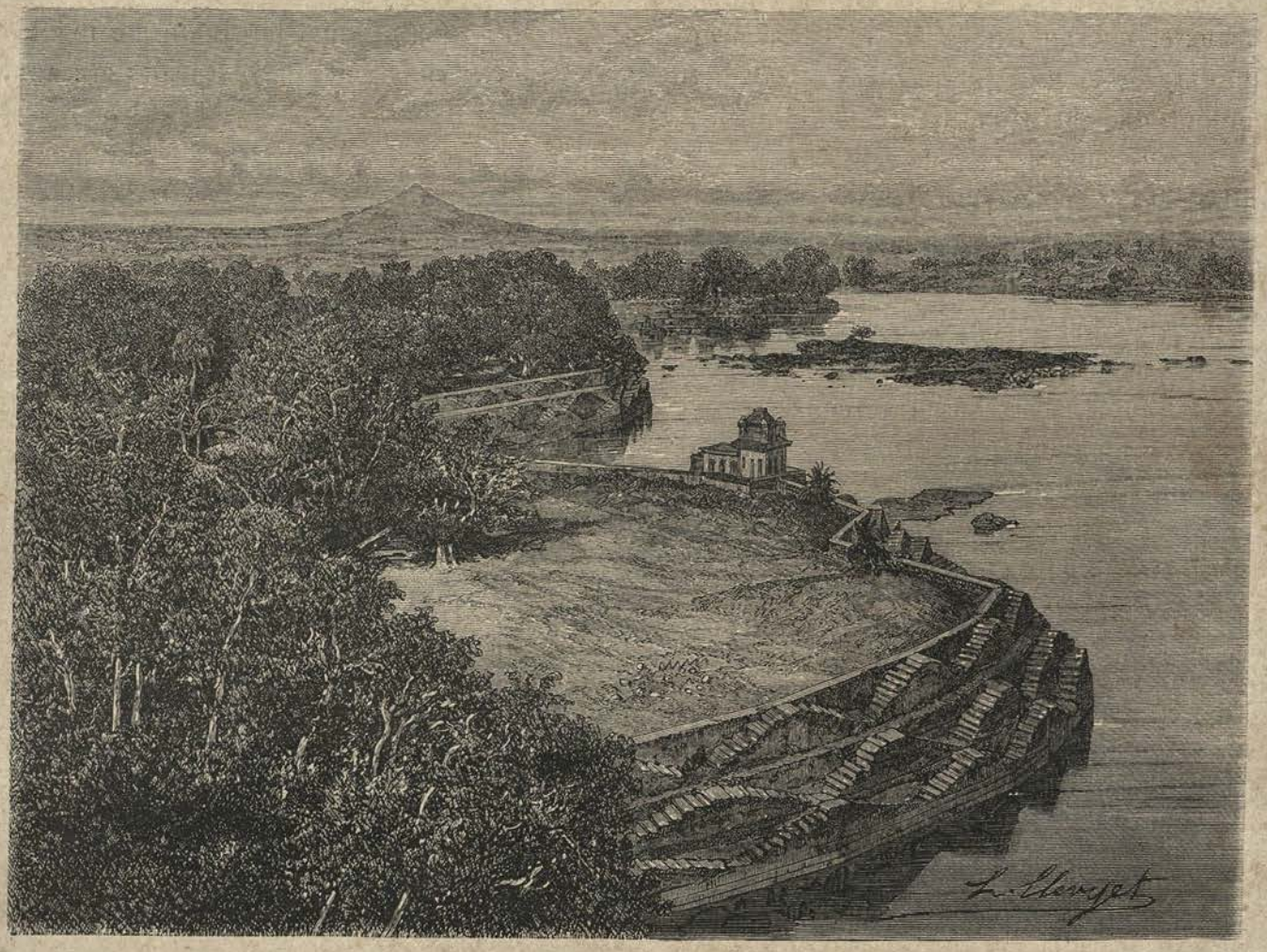
Dès le lendemain de notre arrivée, je pars, le fusil sur l'épaule, pour explorer les rives du lac ; avec ma lorgnette, j'avais aperçu, du haut du château, des bataillons de canards manœuvrer dans les petites anses marécageuses qui couvrent la rive opposée. Je chemine sous les magnifiques allées du band, je jette un coup d'œil à un petit palais d'été des rois d'Ourtcha, et je m'enfonce dans la jungle en suivant le bord de l'eau ; des centaines de pluviers, de petits échassiers aux couleurs brillantes, courent parmi les tiges de lotus, mais je me réserve pour les canards. J'ai bientôt le plaisir d'apercevoir une belle troupe d'oies sauvages s'ébattant à l'extrémité d'une pointe découverte. Ces oiseaux sont farouches et toujours difficiles à approcher ; j'en tue cependant un énorme, et ne rentre au château qu'avec un havre-sac bien garni.

Je trouve en rentrant tout mon monde tellement satisfait de notre campement, que je me décide à passer quelques jours dans ce charmant endroit. La beauté du lac et de ses environs, la douceur de la saison, peuvent seules servir d'excuse à notre paresse.

Notre première journée se passe en promenades sur le lac ou sous les magnifiques ombrages

d'un petit bois qui longe le band. Tout le territoire de Barwa est parcouru par de petits ruisseaux qui se perdent dans les rizières ou s'étalent en marécages aux abords de la jungle. Des milliers de bécassines habitent ces terrains lacustres, et, dans la journée, elles pullulent parmi les joncs. Il suffit de décharger au hasard son fusil dans quelque touffe isolée pour en abattre une vingtaine ; quoique ce mode de chasse soit considéré comme indigne d'un bon chasseur, il n'est pas à dédaigner en voyage, car on peut ainsi en peu de temps se procurer un mets délicieux, qu'il est fort long de s'assurer si l'on veut s'amuser à suivre les rapides crochets du vol de ces oiseaux.

Dans la soirée, les gamins du village nous donnent le spectacle d'une régate sur le lac ; les canots sont des troncs d'arbres creusés, dirigés à la pagaie. Le but est une malheureuse oie sauvage, blessée par moi le matin, et qui s'est réfugiée au centre du jhîl. La chasse est longue,



LE BAND DU LAC DE BARWA.

car la bête plonge fort bien, et, dans l'animation de la poursuite, plus d'une barque chavire, ce qui me donne quelque inquiétude pour les nageurs ; mais on me fait remarquer que le lac ne renferme qu'un très-petit nombre de crocodiles. Enfin la malheureuse bête, exténuée de fatigue, se réfugie dans une anse, et bientôt un des gamins me l'apporte toute vivante. Elle offre, du reste, la plus grande analogie avec notre oie domestique ; de même grosseur que celle-ci, elle a le cou plus long ; le plumage est blanc, les ailes sont encadrées de noir, la tête est huppée et le bec jaune.

Bientôt les ténèbres de la nuit enveloppent le château, dont nous sommes encore éloignés ; mille feux s'allument au haut des donjons, et leur clarté projette en ombres diaboliques les formes étranges de nos chameaux et de nos gens ; on croirait approcher d'un de ces palais des contes de fées, où se passent dans les forêts les merveilleux mystères des enchanteurs.

Le lendemain matin, je suis réveillé par des clameurs, et, sortant sur la terrasse, je trouve tout le monde en grand émoi, gesticulant et vociférant à qui mieux mieux. Après bien des réticences, j'apprends la cause de tout ce bruit : l'un de nos chameliers, se fiant à l'exceptionnelle position du campement, a négligé, la nuit dernière, d'entraver ses deux bêtes ; celles-ci, attirées par les senteurs du bois, ont quitté la terrasse et sont descendues dans la plaine ; l'une d'elles est revenue au matin vers le château ; quant à l'autre, attaquée par un tigre, elle a été trouvée morte sous les arbres du band. Nous descendons pour examiner la victime, et, au premier abord, rien n'indique le passage d'un tigre : la bête est étendue, la gorge ouverte, les flancs déchirés; tout autour, le sol est foulé par mille empreintes de chacals et d'hyènes qui ont pris part au festin ; ce n'est que plus loin, sous les broussailles, que nous découvrons les traces de l'auteur du méfait, traces encore humides, et qui dénotent un tigre ou une forte panthère.

Déjà, à la nouvelle de l'accident, accourent les *banghis* du village, prêts à renouveler la scène de Duttiah ; mais je les fais éloigner. Il faut tirer vengeance du crime, et le corps doit nous servir d'appât pour tuer le tigre, qui reviendra sans doute ce soir achever son repas. Tous les paysans accourus ne cessent de crier : « C'est mon oncle qui a fait le coup ! » Ce titre d'oncle, donné au terrible animal, me fait penser tout de suite que nous avons affaire à quelque tigre connu et redouté, et je me vois déjà, nouvel Hercule, purgeant ces campagnes du monstre qui les infeste ; mais j'apprends que ces gens naïfs, fidèles sectateurs des préceptes de Pythagore, croient que l'âme de leurs ancêtres se réfugie après la mort dans le corps d'un tigre, d'où ce titre de « mon oncle » que chacun donne au redoutable félin. Du reste, leur opinion est que ce lien de parenté les met à l'abri de ses attaques, et ils le craignent bien moins pour leurs personnes que pour leurs bestiaux. Aussi, viennent-ils à rencontrer un tigre dans la jungle, ils se contentent de lui crier : « Va-t'en, oncle ! » et l'animal, radouci suivant eux par ce souvenir de famille, les laisse passer sans les attaquer.

Dans la journée, je fais disposer un affût sur les premières branches d'un gros arbre, à une trentaine de pas du chameau mort ; le soir venu, nous nous y installons, Schaumburg et moi, en compagnie de deux sowars. Il fait une de ces magnifiques nuits de printemps qu'on ne voit que dans l'Inde ; l'air frais est embaumé par les milliers de grappes qui descendent en festons des branches des manguiers ; la voûte céleste resplendit d'étoiles, et les planètes projettent leurs rayons en longues traînées lumineuses sur la surface tranquille du lac. Bientôt arrivent les chacals, qui, rassemblés en troupes, nous assourdissent de leurs ricanements ; puis la bande s'abat en grondant sur le cadavre.

Vers une heure du matin, chacals et hyènes s'éloignent subitement ; ils ont senti l'approche du maître. Pendant un quart d'heure, l'arène est silencieuse ; quelques craquements dans le bois, et le tigre apparaît sur la lisière du fourré ; il s'avance lentement, hésitant, éventant l'espace, puis, rassuré, s'élance sur sa proie et l'attaque avec de sourds grognements. Sur ces entrefaites, la lune se lève, rouge, au bout du lac, et bientôt sa lumière vient éclairer cet étrange tableau. Au pied d'un vieux figuier religieux, profilant sur le ciel ses grands bras blancs, le tigre et sa victime forment un groupe fantastique ; tout autour le bois est sombre et muet ; au loin, la masse noircie du château s'élève au-dessus d'un bouquet d'arbres qu'argentent les rayons de la lune. Pendant quelques instants, nous contemplons ce spectacle ; mais, à un craquement subit, le tigre se relève, inquiet, fixant notre cachette ; nous tirons, trop précipitamment sans doute, car d'un bond il a traversé la clairière, et disparaît dans la jungle.

Les hommes accourent du château avec des torches ; quelques gouttes de sang sur le feuillage prouvent que le tigre a été touché ; mais, à la vigueur de ses bonds, il est facile de voir que ces blessures sont légères. Il faut donc nous contenter de cette futile vengeance et nous consoler de notre mieux de cet événement qui nous prive encore d'une de nos bêtes de somme.

VII

Ourtcha, l'ancienne capitale du Bundelcund, est située à environ douze kilomètres du Barwa Sâgar, et à peu près à la même distance de Jhansie. Elle couvre encore aujourd'hui de ses ruines une vaste éminence rocheuse, sur la rive gauche de la Betwa; sa citadelle est placée dans une île séparée de la terre par un bras étroit et profond.

Malgré son peu d'antiquité[1], cette ville offre au voyageur un des plus intéressants sujets d'étude Créée tout d'une pièce par une race jeune et puissante, elle forme un type à part fortement tranché. Tout y est grandiose, plein d'originalité, d'une conception hardie; ses palais, son temple principal, peuvent rivaliser avec les chefs-d'œuvre des grandes écoles de l'Inde.

Le 14 février, nous quittons Barwa, et après deux heures de marche à travers les forêts qui bordent la Betwa, nous atteignons les murailles de l'ancienne capitale. La grande porte à arceau pointu, qui servait jadis d'entrée à la ville, a été murée; on y pénètre aujourd'hui par une poterne de médiocre largeur. Les premiers quartiers que l'on traverse ne forment plus que des monticules de décombres, ombragés par de superbes acacias; çà et là s'étendent des espaces cultivés, qui prouvent que même au temps de sa splendeur la ville ne remplissait pas complétement l'espace que lui avait donné Pertap Irâd. Le sol forme un renflement rocheux que couronnent quelques constructions. Jusqu'au sommet de cette crête, on n'est entouré que de débris insignifiants, mais de là on plonge tout à coup sur toutes les merveilles d'Ourtcha; de l'autre côté des vergers qui forment une petite forêt, s'étend la longue ligne des édifices, descendant vers le fleuve et se réunissant à ceux qui couvrent l'île; au-dessus, et comme suspendue sur leurs terrasses, se dressent l'étonnante masse du temple de Chutter Bhoje. On est surtout frappé par le nombre des vastes constructions encore debout; il est difficile de n'y voir qu'une suite d'habitations destinées à une cour; c'est une cité de palais.

Notre guide nous fait traverser de longues et étroites rues encaissées entre les hautes murailles des jardins et nous arrête devant une porte aux battants de bois, encadrée de longs festons de vigne vierge. Plusieurs coups redoublés ébranlent les échos de la ville morte; un domestique vient ouvrir et sans aucune observation nous fait entrer. Nous pénétrons dans un ravissant petit jardin, décoré du titre euphonique de *Foull Bâgh* (Jardin des Fleurs); des allées de pierre encadrent les parterres resplendissants de fleurs et les bosquets touffus où se mêlent tous les arbres fruitiers des tropiques.

1. Ce n'est qu'en 1531 que Pertap Irâd, dixième descendant de Hourdeo Sing, le fondateur de la tribu des Boundèlas vint s'établir dans l'île de la Betwa. Confiant dans l'avenir de la nouvelle cité, il lui donna une ceinture de murailles de huit à neuf kilomètres; elle se peupla rapidement et prit bientôt rang parmi les grandes cités de l'Inde centrale.

Madhikar Sâl, petit-fils de Pertap, se distingua par sa bonne administration et sut mériter l'amitié du grand Akber; il dota Ourtcha d'importantes constructions. Mais son règne calme et prospère fut vite éclipsé par la brillante carrière de son fils Birsing Deo. Monté sur le trône dans la première moitié du dix-septième siècle, ce prince, profitant de l'indifférence des Padichahs, se rendit célèbre par ses incursions sur les fertiles provinces du Malwa et des Jâts, et étendit le pouvoir des Boundèlas de la Jumna aux Vindhyas. Par sa froide cruauté et son étonnante témérité, il devint la terreur de l'Inde centrale, et mérita le surnom de *Dang* (*bandit*), que l'histoire lui a conservé. Sous son règne le pays se couvrit d'ouvrages d'art, de routes, de ponts, de barrages, et la capitale s'enrichit de monuments splendides. Ce fut l'apogée de la splendeur d'Ourtcha; sa population s'accrut considérablement, et les fréquentes visites de l'empereur Jehanghir en firent le point de mire de tout l'empire. Mais sa chute devait être aussi rapide que sa prospérité. Le successeur de Birsing, Jaghar Sing, oubliant l'adroite politique de son père, osa s'attaquer directement à la puissance mogole : battu et détrôné, il fut remplacé par son frère, Pihar, créature de la cour de Delhi, dont il se reconnut l'humble vassal. C'en était fait de l'empire boundèla; les Maharates lui portèrent le dernier coup. Aujourd'hui la couronne de Birsing se partage entre trente-sept roitelets, et Ourtcha, déserte, abandonnée, n'est plus qu'une bourgade du royaume de Tehri, où végètent encore à l'ombre des palais quelques centaines de paysans. C'est ainsi qu'elle nous donne le spectacle d'une cité dont moins de trois siècles séparent la fondation de l'abandon complet, après une ère de prospérité éclatante.

LE SOUPER DE « MON ONCLE » A BARWA SAGAR.

A l'extrémité du jardin s'élève le Palais des Fleurs, gracieux pavillon, vrai type du style boundêla. Le rez-de-chaussée du palais est précédé d'une verandah supportée par vingt-quatre colonnes de grès rouge, formant une salle ouverte. Au-dessus de la verandah s'étend une terrasse sur laquelle donnent les appartements du premier étage; un petit mur entoure cette terrasse, qui était destinée sans doute aux dames du palais. Le second étage, bordé d'un balcon en forme de cage, donne à l'édifice un grand cachet. Le toit plat en pierre supporte un petit dôme de style boundêla, aux nervures nombreuses et saillantes, et flanqué de quatre petits tchatris. Cet élégant édifice date du seizième siècle; il servait de résidence d'été au roi Madhikar Sâl. Ce prince, grand amateur d'hydraulique, avait fait creuser sous le jardin tout un réseau de conduits qui alimentaient des milliers de jets d'eau, cachés sous les fleurs et aux différents étages du palais. Deux tours à eau, dont la forme rappelle nos cheminées d'usine, déparent un peu cet ensemble pittoresque : elles amenaient dans ces conduits l'eau de la Betwa. Les eaux jouent dans les grandes occasions; mais un grand nombre des conduits sont encombrés et ne fournissent plus que de maigres filets d'eau.

Le palais des Fleurs, le seul édifice d'Ourtcha qui soit habitable, est tenu par le Rajah de Tehri à la disposition des voyageurs européens : aussi nous y installons-nous sans façon.

Derrière le Foull Bâgh s'étendent les vastes bâtiments du *Raj Mahal* (Palais Royal), élevés par le roi Oudey Sing. La façade principale donne sur une grande cour entourée de galeries; elle a perdu son revêtement de stuc peint et montre ses murs de granit, à demi cachés sous un manteau de plantes parasites; du centre s'avance un élégant balcon à pilastres de grès rouge. L'intérieur contient quelques belles salles voûtées, mais abandonnées depuis longtemps à d'énormes chauves-souris qui en rendent l'accès très-désagréable.

Au delà de ce premier groupe de palais, qui couvre un espace considérable, un peu plus à l'ouest, est encore un autre édifice, qui donne sur un superbe jardin, orné de bassins : c'est sans doute le plus moderne monument d'Ourtcha.

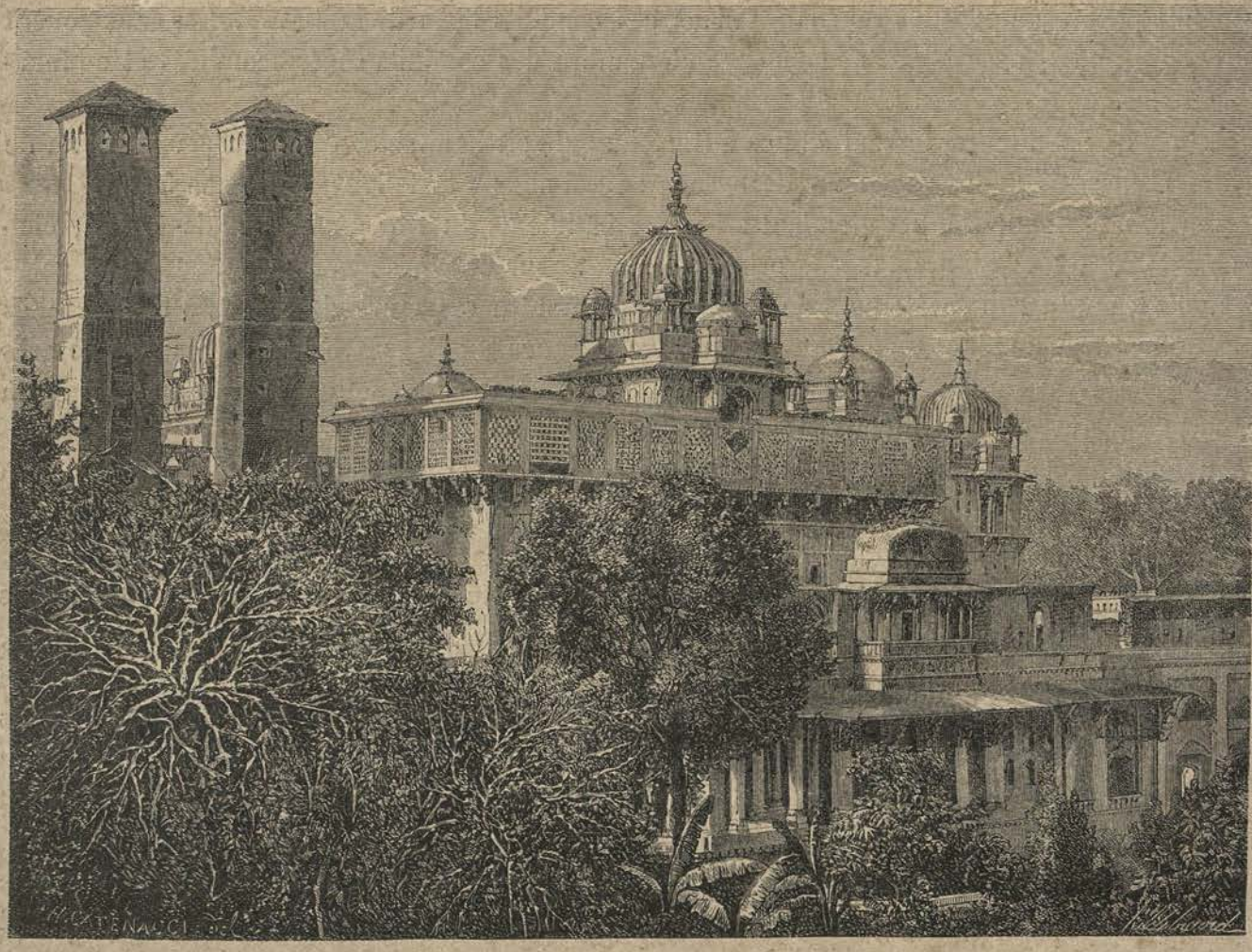
La ville actuelle se compose d'une seule rue, bordée de vieilles maisons plus ou moins ébranlées, qui va du Foull Bâgh jusqu'à l'entrée du pont reliant la citadelle à la ville. Ce pont, construit au dix-septième siècle sous le roi Pirthi Sing, est une œuvre d'art remarquable; le tablier, en granit, porte une large voie encadrée de hauts parapets en arceaux, avec logettes surplombant l'eau; les arches sont ogivales, à baie étroite, et reposent sur de massives piles de granit. L'extrémité opposée à la ville est fermée par de petits bastions à tourelles qui défendent l'entrée de la citadelle. Celle-ci se présente d'une façon imposante; sa longue ligne de murailles, aux profondes meurtrières, aux créneaux pointus, embrasse des deux côtés du pont les bords de la rivière, mais sans cacher l'énorme masse du palais boundêla, dont les façades s'entremêlent et vont se couronner, à une grande hauteur, de dômes et de tchâtris innombrables (page 415). A gauche, on aperçoit les coupoles émaillées du palais élevé par Birsing Deo pour servir de demeure à l'empereur Jehanghir : c'est, du reste, la copie du palais construit par ce même prince à Duttiah (page 393). Le centre est occupé par les pavillons du roi Pirthi, décorés malgré leur peu de légèreté du titre de *Kantch Mahal* (Palais de Cristal); à droite s'étendent les massives constructions du Zenanah.

L'intérieur de ces palais ne manque pas d'intérêt; on y voit la salle du trône de Birsing, où sont encore couronnés les Rajahs de Tehri-Ourtcha, chefs de la confédération boundêla, puis les grands et petits appartements, les chambres des reines, etc.

A l'arrière du palais, on trouve de vastes dépendances, qui témoignent de l'importance que dut avoir la cour d'Ourtcha. Ici, comme à Duttiah, la succession de Birsing s'est trouvée trop lourde pour les roitelets actuels, et sauf un ou deux pavillons, le palais est livré aux chauves-souris et aux chacals.

Repassant le pont, on arrive bientôt, en suivant la gauche du village, au temple de Chutter-Bhoje, la merveille d'Ourtcha, œuvre du roi Birsing (page 413). Ce temple surprend tout d'abord par l'originalité de son style; on est surpris de ses proportions grandioses, que rehausse encore sa magnifique situation au sommet d'un piédestal de quinze mètres de hauteur. Rien dans son ensemble ne rappelle le temple païen; l'absence d'ornementation, la disposition des nefs, le rapprochent bien plus de la basilique chrétienne. L'édifice est sur le plan d'une croix latine parfaite, mais, en contraste avec les églises chrétiennes, le haut de la croix se trouve vers l'entrée et la partie longue vers l'autel; c'est en somme une croix renversée.

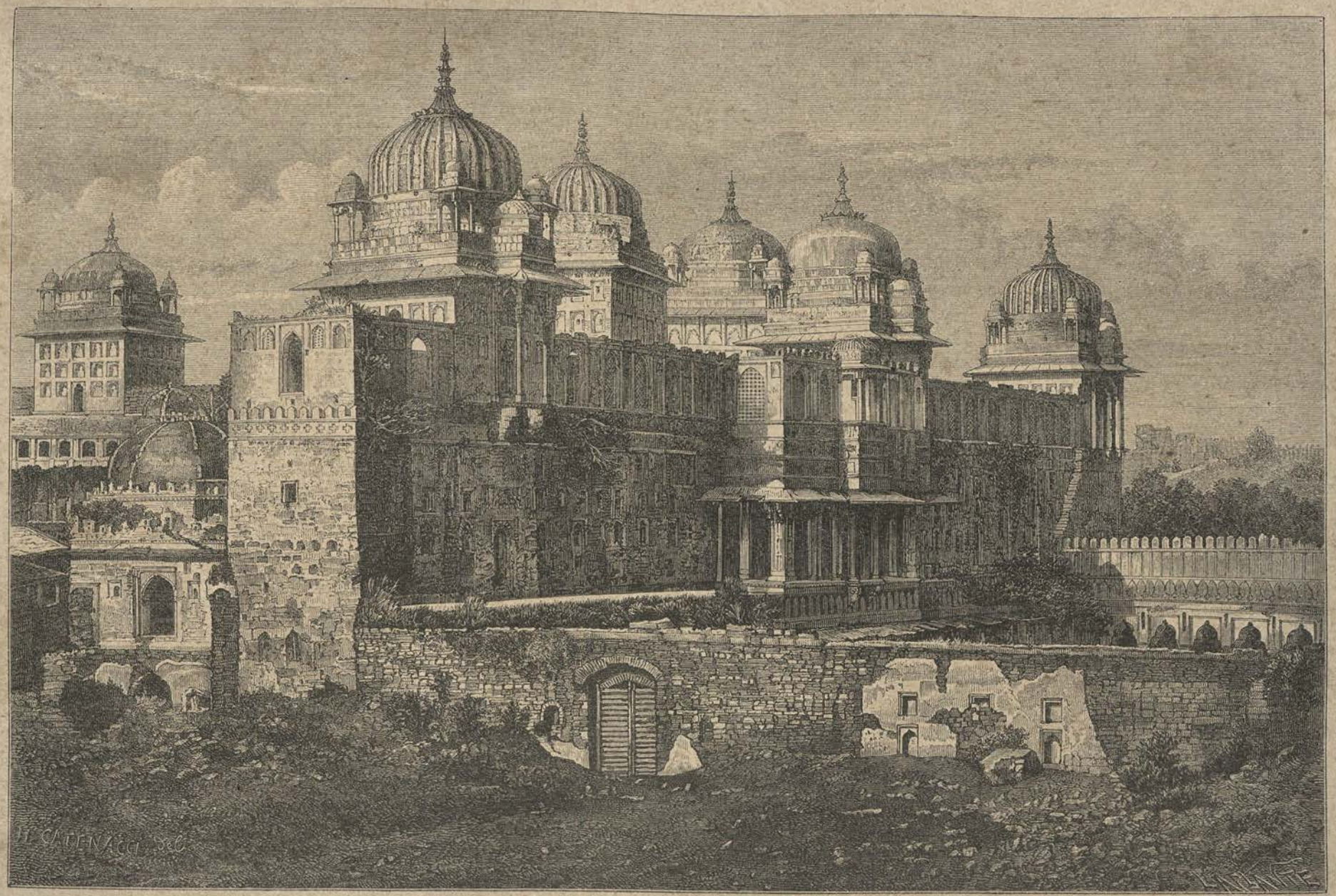
Un grand escalier conduit au porche, qui forme un pavillon avancé au centre de la façade:



LE PALAIS DES FLEURS, A OURTCHA.

la porte, large et haute, est couronnée d'une arche jaïna et flanquée de deux logettes; l'attique primitif a disparu et a été remplacé par un lourd pavillon moderne qui nuit à l'effet général. Derrière cet avant-corps s'étend la façade, divisée en quatre étages de larges ogives écrasées et flanquée de deux tourelles carrées qui se répètent aux angles opposés des ailes, et sont terminées par d'élégantes flèches. Entre ces quatre tourelles, le toit plat en terrasse supporte une belle coupole ronde, coiffée d'une légère lanterne. Dans le même axe s'élèvent deux flèches, la première d'environ trente mètres, et la seconde de quarante-cinq à la base du pinacle.

La masse de l'édifice est en granit, revêtu de stuc; les cordons qui divisent les étages sont en grès rouge et sans aucun ornement; du reste, on ne trouve nulle part aucun emblème qui rappelle la religion hindoue. L'intérieur forme une grande et haute nef, bien éclairée, au fond de

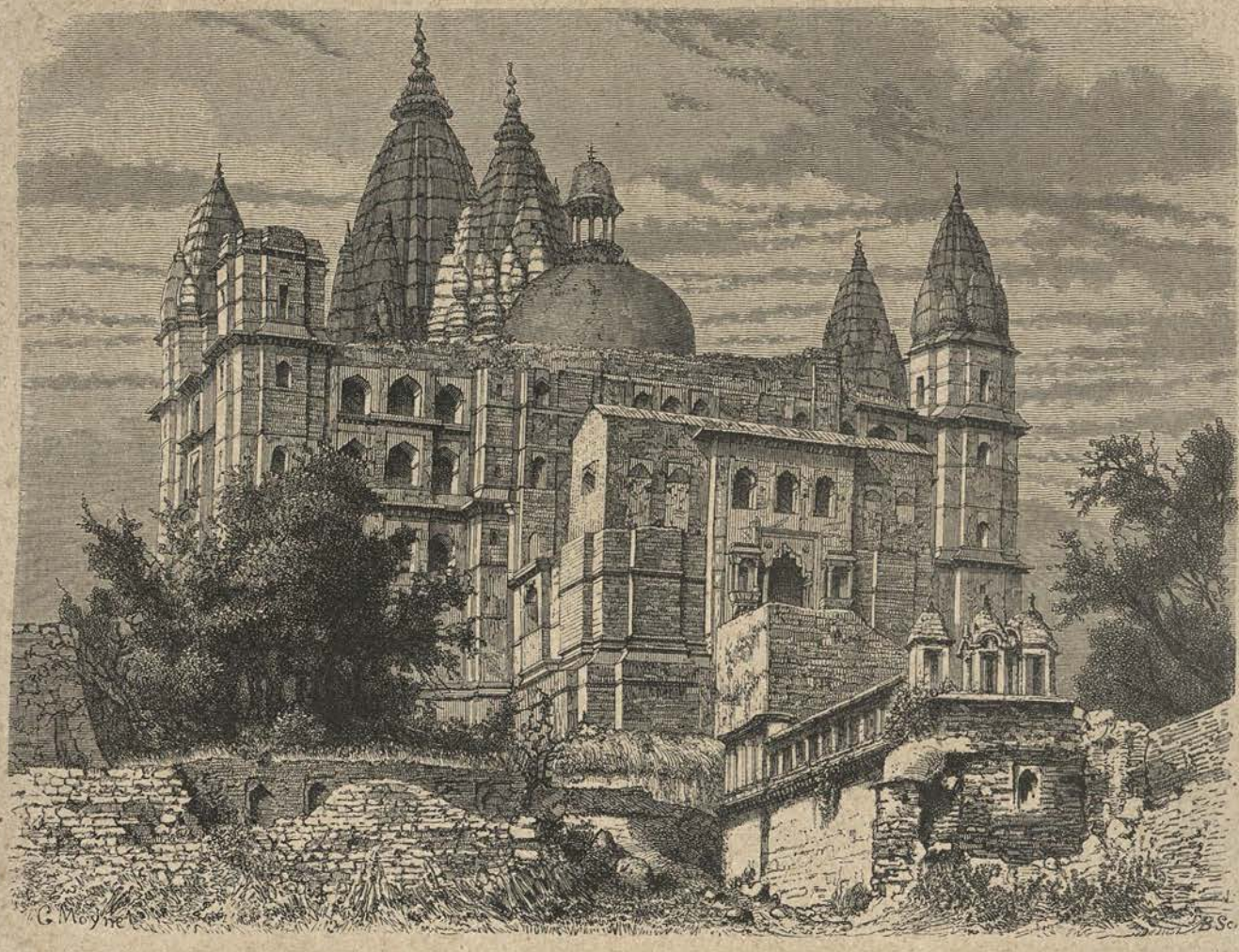


LE RAJ MAHAL (PALAIS ROYAL), A OURTCHA.

laquelle se dresse un autel portant la statue de Chutter Bhoje, le demi-dieu patron des Boundêlas. Des ailes latérales contiennent plusieurs étages d'appartements à l'usage des prêtres. L'édifice, tel qu'il est, pourrait sans difficulté être transformé en église chrétienne; c'est le seul monument religieux de l'Inde qui offre cette particularité.

La terrasse en granit, de quatorze à quinze mètres de hauteur, sur laquelle il repose est complétement massive et ne laisse aucun espace libre autour de la base elle-même.

De là on gagne la partie inférieure de la ville, qui descend en amphithéâtre sur le versant du plateau, jusqu'au bord de la Betwa. Ces quartiers paraissent avoir été renversés par quelque épouvantable cataclysme; les rues sont à moitié ensevelies sous les décombres, et les quelques



LE TEMPLE DE CHUTTER BHOJE, A OURTCHA.

maisons encore debout n'offrent que des murs crevassés et des voûtes effondrées. Le soldat boundêla qui me guide à travers les ruines prétend que la ville venait d'être en partie abandonnée lorsqu'elle fut couverte par un débordement furieux de la Betwa, qui renversa tout ce qui avait échappé aux fureurs de la guerre; j'ignore jusqu'à quel point cette assertion peut être justifiée, vu la hauteur du terrain au-dessus de l'eau, mais elle ne paraît pas invraisemblable dans ces pays où les fleuves, soudainement gonflés par les pluies de la mousson, sortent parfois de leur lit et vont ravager les campagnes riveraines sur une grande étendue.

A la pointe méridionale de la ville s'étend l'imposante nécropole de la dynastie boundêla. C'est un groupe de superbes monuments, de vastes chapelles aux flèches élancées, rangées en une longue ligne sur les rochers qui s'élèvent au bord du fleuve. Un peu isolée de ce groupe se

trouve la tombe de Birsing, gigantesque mausolée bien digne du grand et farouche guerrier qui y repose : c'est un bloc carré flanqué de quatre tours massives et couronné d'un dôme énorme dont il ne reste plus que le tambour, haut de douze mètres; on ne voit aucune sculpture, aucun ornement sur ses façades que relèvent seulement des rangées de niches. En ce point, la Betwa sort de la forêt et franchit en mugissant une barrière de rochers qui barrent son lit; ses eaux bouillonnantes viennent se perdre dans un profond bassin calme et limpide.

On peut monter, non sans quelque danger, au sommet du mausolée de Birsing; on découvre de là un grandiose panorama : la rivière se déroule au milieu de sombres forêts qui vont se perdre à l'horizon; on plane sur ces antres impénétrables, repaires du tigre et du bison, asiles des races les plus sauvages, Bhîls, Gounds, Korkous, Kôles, Bhoumias et Khounds. Cette grande ligne de forêts forme à travers l'Inde une zone continue, qui s'étend depuis le Meywar jusqu'aux limites du Goundwana, c'est-à-dire sur une longueur de plus de neuf cents kilomètres, et remonte jusqu'au cœur du Bengale, à Rajmahal sur le Gange.

VIII

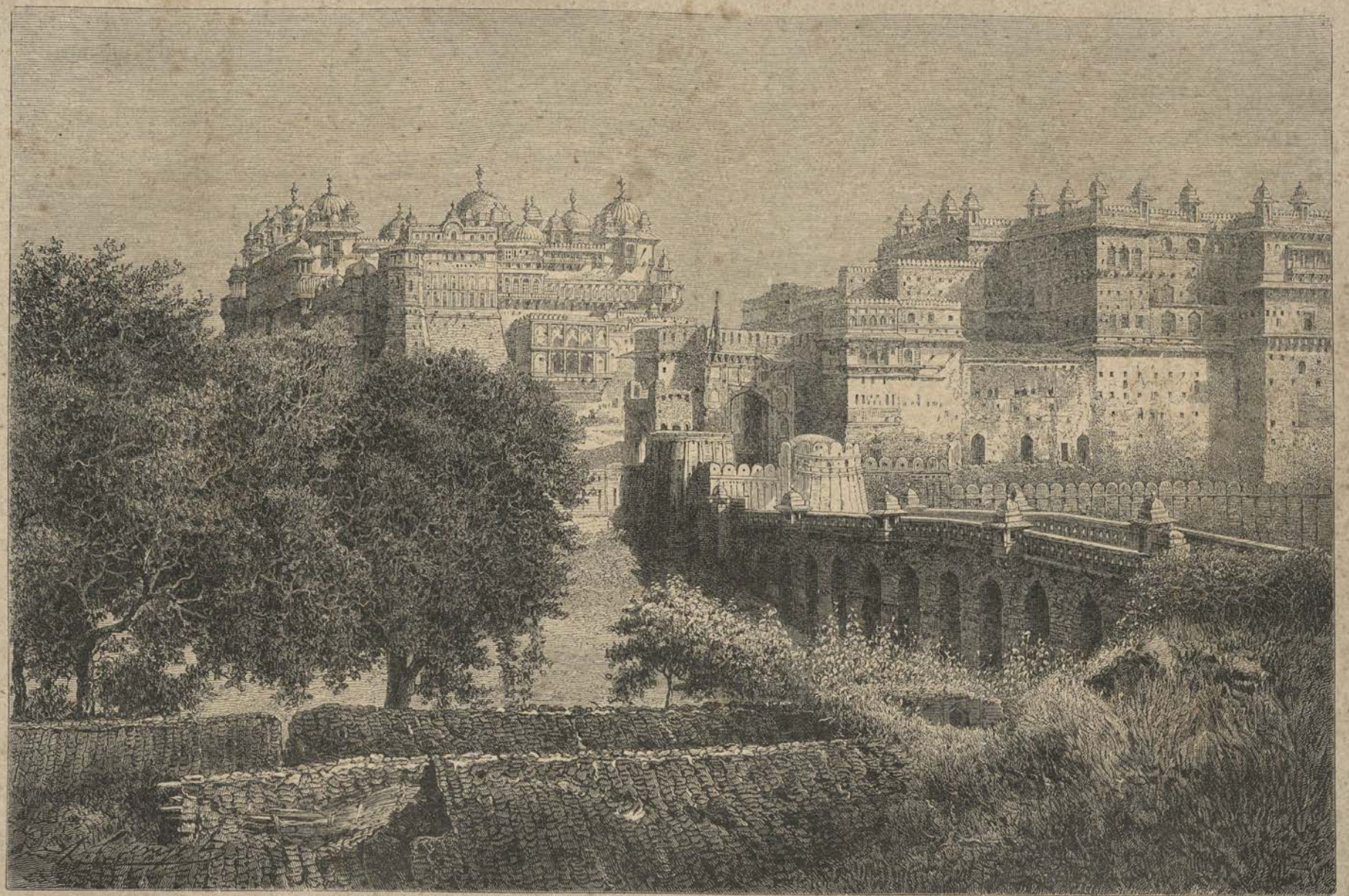
L'exploration de ces merveilles d'Ourtcha nous demanda une journée, puis nous nous partageâmes la besogne, Schaumburg dessinant une vue d'ensemble et moi photographiant les monuments les uns après les autres. Pendant les quelques jours que nous prit ce travail, nous pûmes jouir des délices du Palais des Fleurs : jamais lieu ne fut si bien nommé; nous avions fait notre chambre de la verandah et nous y vivions au milieu des fleurs dont étaient chargés en ce moment les grenadiers et cent espèces de limoniers; au-dessous des fleurs pendaient des bouquets de fruits délicieux, qu'il nous était permis de cueillir en toute liberté.

Cependant nous y eûmes aussi notre petite mésaventure. Un jour, la nouvelle arriva que le colonel Meade, le représentant du vice-roi près des princes de l'Inde centrale, étant en tournée à Tehri, allait venir visiter Ourtcha. Les quelques domestiques du Rajah se mirent à faire fiévreusement tous les préparatifs pour la réception d'un si grand personnage, et nous tombâmes un peu dans l'ombre : on ne parut plus s'apercevoir que nous étions là. On avait rempli d'eau *Sawun* et *Bowun* [1], les deux tours hydrauliques de Madhikar, pour fournir au *Bara Sahib* le spectacle des grandes eaux; malheureusement, pendant la nuit un tuyau creva, précisément au-dessus de notre chambre à coucher; réveillés en sursaut par ce déluge, il nous fallut quitter la place précipitamment; toute l'eau de Sawun y passa; par bonheur on avait réussi à fermer Bowun. Mais le lendemain, pour comble de malheur, on apprit que l'ambassadeur, pressé par le temps, renonçait à sa visite; nous en étions pour notre inondation.

J'étais d'autant plus désappointé que j'attendais impatiemment l'occasion de voir le colonel, auquel j'avais à remettre plusieurs lettres qui devaient décider de notre sort dans l'Inde centrale.

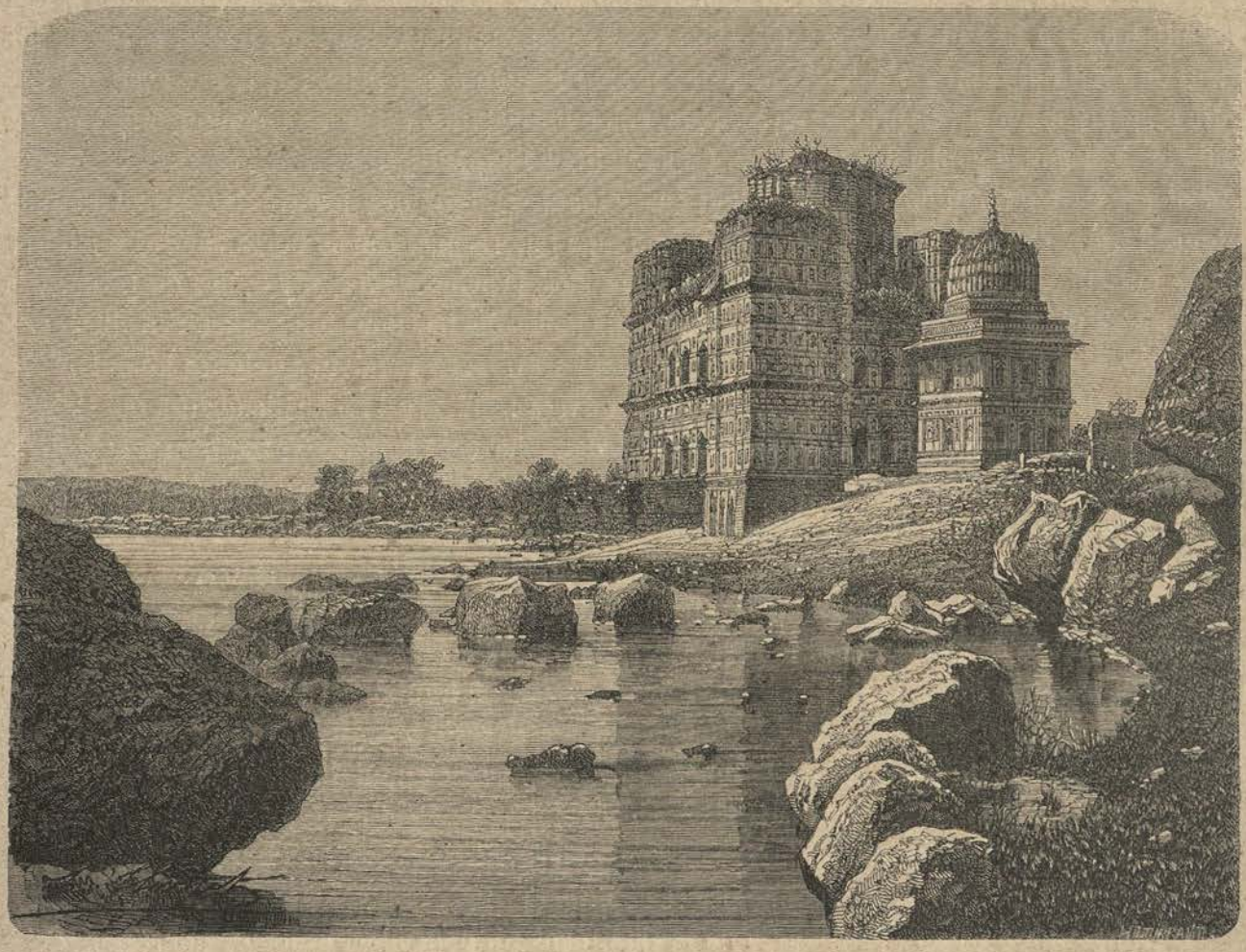
Il peut être utile de dire, à cette occasion, quels sont les pouvoirs de l'officier qui porte le titre de *Agent general in central India for the Governor general in Council*. Le gouvernement anglais entretient dans chaque cour un agent; mais, comme les pays hindous couvrent encore le tiers de l'Hindoustan, on les a divisés en groupes pour chacun desquels est nommé un agent général de qui dépendent tous les ambassadeurs des royaumes compris dans le groupe; l'agent général est donc un chef suprême, surtout dans les petites principautés du Bundelcund, où il a une influence dominante sur les princes. Voyager dans un pays aussi difficile sans la protection ou du moins l'autorisation de l'agent général était donc chose à peu près impossible. J'appris heureu-

1. *Sawun* et *Bowun*, août et octobre, les deux mois les plus pluvieux de l'année.



LA CITADELLE D'OURTCHA.

sement que le colonel Meade s'arrêterait quelques heures à Barwa Sagar; je lui expédiai mes lettres par un messager et j'eus le bonheur de recevoir en retour, outre une lettre fort gracieuse du colonel, des introductions pour les divers agents de l'Inde centrale. Dès ce moment, nous allions voyager sous l'égide de cette haute protection : aucune difficulté ne pouvait plus nous arrêter. C'est donc surtout à la bienveillance du colonel Meade que je dois d'avoir pu accomplir cette tournée d'un an dans un pays si peu accessible au simple voyageur, et je suis heureux de lui en exprimer ici toute ma reconnaissance.



LE MAUSOLÉE DE BIRSING DEO, A OURTCHA.

IX

Le 20 février, nous quittons Ourtcha pour rejoindre notre camp, que j'ai expédié, la veille, au village de Katchnair, sur la route de Nowgong. Nous sommes obligés de repasser à Barwa et de contourner en entier le lac ; un peu plus loin, nous longeons une autre lagune, qui paraît être en communication avec le Sagar. Le pays devient pittoresque ; çà et là se dressent dans la plaine de jolies collines vertes ; les jungles sont basses et pierreuses, mais les villages sont entourés de beaux arbres et de cultures magnifiques. Tous doivent cette fertilité aux lacs artificiels, sur les bords desquels ils sont assis, et dont tout le pays est couvert ; sans l'humidité que ces jhils donnent au sol, naturellement aride, la contrée ne serait qu'une jungle déserte.

A Katchnair, nous trouvons nos gens campés sur de belles pelouses, autour d'une petite maison de plaisance des Rajahs d'Ourtcha. On a établi notre campement à l'intérieur et nous y

sommes très-confortablement. Dans la journée, je reçois la visite du chef du village, qui me prête une de ses barques pour chasser sur le lac voisin. Ce lac abonde en gibier aquatique de toute espèce, on y trouve entre autres une très-remarquable variété de poule d'eau au plumage pourpre.

A la tombée de la nuit, au moment d'expédier nos gens vers Alipoura, notre prochain campement, je m'aperçois qu'on m'a volé le sac de cuir dans lequel je porte habituellement mes provisions de route. Le vol est insignifiant, mais je m'en plains très-vivement au chef de village, qui me promet de faire des recherches. Je croyais le sac bel et bien perdu ; huit jours après, à Nowgong, je le recevais, accompagné d'un énorme rouleau de parchemin, qui m'apprenait que le sac avait été trouvé à quelque distance du village, en possession du voleur, qui n'était autre qu'un chien ; on avait fait subir à l'animal une peine proportionnée à son crime, et le sac avait été expédié respectueusement de brigade en brigade, selon l'attestation écrite de chaque gendarme qui avait consigné sur le papier les moindres faits relatifs à l'expédition.

J'ai cru devoir mentionner ce fait, tout insignifiant, comme une preuve du respect dont est entouré l'Européen honoré d'un titre officiel ou jugé tel, respect qui se porte sur les moindres choses qui lui appartiennent : ainsi, j'ai vu, dans des provinces où il n'y a pas de poste, des lettres me suivre pendant un mois, transmises à ma poursuite par pure obligeance des villageois.

21 *février.* — Partis le matin de Katchnair, nous traversons pendant quelques kilomètres la province anglaise de Kalpy, détachée du Bundelcund vers 1807. C'est un fertile district qui s'étend sur la rive droite de la Jumna ; nous rencontrons deux de ses chefs-lieux, Ranipoura et Mow, à deux kilomètres l'un de l'autre ; ce sont les centres d'une industrie florissante de tissus teints. Non loin de Mow, nous passons à gué le Dhessaûn, principal affluent de la Betwa ; c'est, sur ce point, un grand cours d'eau, large et se déroulant au milieu de belles campagnes.

De l'autre côté, nous entrons dans le Jaghir d'Alipoura, enclavé dans le royaume de Chutterpore. Une marche de trois heures, à travers un pays accidenté et couvert de jungles, nous conduit à Alipoura, capitale de ce petit État. C'est une bourgade à moitié cachée dans les ravins qui entourent la colline portant le castel seigneurial. Le souverain a le titre de Jaghirdar, qui équivaut à celui de comte ; il règne en toute indépendance, avec l'appui de l'Angleterre, sur trente-quatre lieues carrées et neuf mille sujets. A en juger par l'aspect misérable de la capitale et la stérilité de la campagne environnante, ses revenus doivent être minces. J'avais une lettre pour lui, mais il était à chasser dans ses montagnes et ne devait revenir que le lendemain.

Je trouve notre camp installé près de la ville, dans un petit bois, asile des pourceaux de la commune et de chiens étiques, qui disputent avec acharnement le terrain à nos gens. Ceux-ci ne sont arrivés que fort tard et les bêtes tombent de fatigue. J'apprends que depuis deux jours nous faisons sans nous en douter des marches forcées, trompés par les *côss* ou lieues bundelcundis, qui sont près du double de celles de l'Hindoustan ; ainsi notre dernière marche, au lieu d'être de trente kilomètres, comme je l'avais calculé, a été de quarante-sept kilomètres, ce qui est énorme pour des bêtes aussi chargées que les nôtres.

Nos tentes sont rangées autour d'un petit temple de structure primitive, le seul monument d'Alipoura. C'est décidément un triste pays : en l'absence de leur maître, les serviteurs du Jaghirdar sont très-insolents et je n'obtiens qu'avec peine, en payant très-cher, les provisions qui nous sont nécessaires. Ce qui porte au comble l'indignation de mes hommes, c'est de voir qu'on nous vend le bois au poids, et encore pesé avec un soin scrupuleux digne d'un charbonnier parisien. Partout dans la jungle le combustible est fourni pour rien ou du moins pour un prix très-minime aux voyageurs ; mais ici la vente du bois de chauffage est un monopole seigneurial et les fermiers du Jaghirdar aiment le gain.

X

Nous laissons nos gens prendre un peu de repos à Alipoura et nous partons seuls pour Nowgong, petite station anglaise dont nous ne sommes éloignés que de quelques kilomètres et où, selon les guides, nous devons trouver un *traveller's bungalow*. Après deux heures de galop à travers une plaine nue et brûlante, nous atteignons Nowgong, dont les maisons européennes apparaissent au milieu d'un groupe d'arbres. Je m'informe tout de suite de l'emplacement du bungalow; quel est mon désappointement lorsque, conduit devant quatre murs entourés d'échafaudages, je vois que le bungalow tant vanté est encore à l'état embryonnaire! Je pense alors à aller demander l'hospitalité à l'agent anglais qui réside dans les cantonnements et pour lequel j'ai une lettre du colonel Meade ; mais on m'apprend qu'il est en tournée dans les provinces et ne reviendra pas de quelque temps à Nowgong.

Je me repens, un peu tard, de ma précipitation; nos bagages n'arriveront que dans la journée, et nous voilà sans autre abri qu'un gros arbre qui ombrage le *compound* du futur bungalow, et avec la perspective d'une tablette de chocolat pour déjeuner. Nous mettons pied à terre et nous couchons à l'ombre de notre arbre, attendant philosophiquement les événements ; les deux sowars qui nous ont accompagnés s'installent familièrement près de nous. Tout à coup, nous voyons déboucher sur la route un régiment européen qui rentre aux cantonnements et vient défiler devant nous. Le groupe bizarre que nous formons attire tous les regards; nos costumes éprouvés par la jungle, nos deux compagnons déguenillés, nous font prendre sans doute pour des rôdeurs européens, ce que les Anglais caractérisent énergiquement du terme de *loafers* (traîneurs de routes); les officiers passent devant nous en nous fixant avec un dédain tout britannique.

Nous voilà de nouveau livrés à des réflexions peu agréables. Mais bientôt je vois se diriger vers nous un vieux domestique portant le turban rouge et le baudrier à plaque d'argent, qui est la livrée des fonctionnaires anglais. Il s'approche respectueusement et nous apprend que madame C..., femme de l'ingénieur du camp, nous a aperçus du fond de son bungalow et a compris notre détresse; elle nous invite fort gracieusement à déjeuner.

Ainsi les yeux d'une charmante lady ont su seuls reconnaître en nous des voyageurs et des gentlemen, et une gracieuse dame nous offre l'hospitalité. Mais je sens que dans notre costume de route, avec nos vareuses trouées, nos bottes et notre arsenal de combat, nous ne pouvons entrer dans une maison anglaise; il faut laisser s'évanouir ce mirage d'un bon déjeuner; j'explique au bon vieux messager notre pudeur et l'envoie transmettre nos excuses à sa maîtresse.

La véritable hospitalité ne se laisse pas décourager si vite ; quelques instants après, une troupe d'hommes sort du bungalow de l'ingénieur portant table, chaises, couverts, etc. ; puisque nous ne voulons pas aller au déjeuner, le déjeuner vient à nous, et bientôt, par les soins de notre invisible protectrice, une belle table dressée sous notre arbre nous invite à un festin de Balthazar. Je crains bien que notre appétit, aiguisé par une longue abstinence, n'ait usé indiscrètement des trésors qui lui étaient présentés; j'ai encore souvenance d'un délicat *huntersbeef* qui eût figuré noblement dans un repas d'apparat et que Schaumburg et moi nous fîmes disparaître. Mais, bah! nous fûmes excusés : ce n'était pas en vain que depuis trois mois nous n'avions goûté que l'ordinaire de la jungle.

Enfin, à deux heures, nos gens arrivent et, cachés derrière les murs du bungalow, nous pouvons revêtir le pantalon noir et la redingote d'étiquette et aller présenter nos remercîments et nos excuses à nos protecteurs, madame et M. C...

Après avoir décliné nos noms et qualités, j'apprends que le capitaine Kincaid, sous-agent

pour le Bundelcund, a été avisé de notre prochaine arrivée et qu'il nous attend. M. C... nous conduit chez lui, et là, ce bon Kincaid, que je suis heureux de compter aujourd'hui parmi mes meilleurs amis, nous accueille de la façon la plus sympathique. Le matin même, il avait expédié un courrier à Alipoura, nous invitant à descendre chez lui et à nous considérer comme ses hôtes pendant notre séjour à Nowgong ; une magnifique tente à trois chambres a été dressée pour nous dans le jardin. Le soir, à la table de notre hôte, je retrouve les officiers qui nous ont toisés si fièrement ce matin ; on rit bien de la méprise.

Nous ne comptions rester à Nowgong que deux jours, il nous fallut y consacrer une semaine, semaine qui ne fut pour nous qu'une succession de parties de plaisir. Chaque mess de régiment nous donna un dîner où furent portés force toasts à la France, et qui manifestaient la plus vive sympathie pour notre beau pays.

Le capitaine Kincaid ne se borna pas à l'hospitalité princière qu'il nous offrait : archéologue passionné, il me fournit de nombreux renseignements sur les pays de l'Inde centrale qu'il avait parcourus en mission et me traça un itinéraire qui devait me faire passer en revue toutes les antiquités de ces régions. En outre, selon les instructions du colonel Meade, il me donna des *karitas* ou lettres officielles pour tous les Rajahs dont je devais traverser les États, et il écrivit lui-même à chacun de ces princes pour leur annoncer mon prochain passage. En somme son amitié fut infatigable et transforma le reste de notre voyage dans le Bundelcund en une continuelle ovation.

Prévenu par lui, le roi de Chutterpore, dont nous devions visiter tout d'abord la cour, nous envoya une calèche avec une escorte d'honneur pour nous accompagner à sa capitale et de là à Kajraha où il célébrait les fêtes du Holi.

DÉPART DE NOWGONG.

LE RAJAH DE PANNAH ET SES FILS (page 444)

CHAPITRE QUATORZIÈME

LE BUNDELCUND ORIENTAL

Chutterpore. — Les premiers coups de canon. — Le camp de Rajnagarh. — Le *salâm* du roi. — Kajraha, l'antique capitale des Chandèlas. — Temples de Kali et de Mahadêva. — L'Avatar du Lion. — Fêtes du Holi. — Le Poisson d'avril indien. — Le champ de foire. — Procession du roi et des Sahibs. — Bacchanales. — Le Silène indien. — Rondes et feux de joie. — Le roi. — Rajgarh. — Passage de la Keyn. — Le Marwa-Ghât. — Les envoyés du roi de Pannah à la frontière. — Réception somptueuse. — Entrevue avec le Maharajah. — Les mines de diamants. — L'incendie des jungles. — Le potager du roi. — Départ sur une locomotive. — Élevage des éléphants. — Épisodes de chasse. — Un roi dans une cage. — La battue. — Le troupeau de sambèrs. — Citadelles d'Adjigarh et de Kalinjer. — Nagode. — Hospitalité anglo-indienne. — Chasse à l'anglaise. — Les plaines de la Tonsa. — Rewah.

I

Le 28 février, nous partons de Nowgong dans la calèche du Rajah de Chutterpore, entourés de nos fidèles sowars de Gwalior et d'une escorte de cavaliers boundêlas. Nous atteignons bientôt la petite ville de Mow située à l'entrée des défilés conduisant sur les hauts plateaux qui s'étendent jusqu'à la rivière Keyn ; elle se groupe pittoresquement sur le versant de hauteurs boisées. Une belle route taillée dans le roc franchit un col assez raide et vient, de l'autre côté, longer un grand étang entouré d'une ligne de mausolées. Au milieu de ceux-ci se dresse le dôme élancé du cénotaphe de Chutter Sâl, premier roi de Chutterpore. Cet étang, alimenté par le drainage des montagnes qui le surplombent, est formé par un *band* d'une grande antiquité, ainsi que l'attestent les nombreux débris jaïnas qui y ont été récemment découverts.

De là jusqu'à Chutterpore, on traverse pendant dix-huit kilomètres un plateau sauvage, couvert de broussailles épineuses et d'arbustes rabougris. La capitale elle-même est au centre d'une étroite vallée, qui forme un sillon de verdure au milieu des cimes décharnées qui l'enserrent. Ses approches ressemblent à un parc anglais; un tapis de gazon vert couvre le sol qu'ombragent de superbes groupes de manguiers. Au milieu de cette verdure se dressent de tous côtés des temples, quelques-uns très-grands, mais sans aucune prétention architecturale; ils sont tous modernes et construits en briques revêtues de stuc. On en compte, m'a-t-on assuré, plus de deux cents, tant hindous que jaïnas, faisant à la ville une ceinture continue de monuments.

Notre voiture nous dépose devant la Résidence, belle demeure où habitait, il y a peu de temps encore, le *political agent* anglais du Bundelcund, transféré depuis à Nowgong. Au pied du perron se tiennent quelques personnages envoyés par le Maharajah pour nous recevoir. Au moment où nous pénétrons à l'intérieur, j'entends tirer le canon dans la ville, et les coups se répétant de minute en minute jusqu'au nombre de onze, j'en conclus que c'est un salut. Le vakil auquel je demande en l'honneur de quel personnage on tire ce salut, m'apprend qu'il est tiré en mon honneur, et par ordre formel du roi. Puis, prenant mon étonnement pour du mécontentement, il m'explique qu'ignorant le nombre de coups de canon qui m'était généralement attribué, on s'était arrêté, dans l'embarras, au chiffre de onze, mais que je n'avais qu'à fixer moi-même l'importance du salut que je désirais avoir à l'avenir. Je cherchai en vain à lui faire comprendre qu'on n'était nullement obligé de tirer le canon pour me recevoir, et que, dans le cas où l'on tiendrait à ce cérémonial, tout en restant très-sensible à cette attention du Rajah, le chiffre du salut m'était indifférent. Toutes mes explications ne servirent qu'à confirmer le vakil dans l'idée qu'il m'était dû encore quelques coups de canon dont je voulais bien faire grâce.

Voilà donc ce pays des Rajahs dont on me faisait un si lugubre tableau. Je me vois fêté et choyé par le Guicowar, comblé d'honneurs par le Maharana d'Oudeypour, traité de pair par les rois de Jeypore, d'Ulwur et de Dholepore, défrayé de toutes dépenses par Scindia, et à peine si j'entre dans le Bundelcund, pays considéré comme le plus sauvage du Rajasthan, le roi de Duttiah me cède son siége et le roi de Chutterpore me fait saluer par ses batteries. Jamais voyageur officiel, jamais ambassadeur n'a été comblé de plus d'honneurs et de prévenances.

Dans la Résidence, tout est préparé pour notre réception; un splendide dîner servi à l'européenne nous attend. Un courrier doit porter au prince la nouvelle de notre arrivée dans sa capitale et le prévenir du jour où nous le rejoindrons. J'apprends qu'il célèbre le Holi au milieu des ruines de l'antique Kajraha, dont les temples, d'une antiquité fabuleuse, sont considérés comme la merveille du Bundelcund.

Le lendemain nous visitons, en compagnie du vakil, les curiosités de la capitale [1]. Elles sont médiocres, car la ville, quoique grande, est irrégulièrement bâtie et dépourvue d'intérêt. Le palais lui-même est une de ces constructions modernes, mélange hybride de villa italienne et de château rajpout, qui, si elles manquent de pureté de style, n'en paraissent pas moins appro-

[1] Le royaume de Chutterpore ne date que des dernières années du dix-septième siècle; il fut fondé sous le règne d'Aurangzeb par le roi Chutter Sâl. Ce Chutter Sâl était fils du célèbre Chanpatraé qui, lors de la chute d'Ourtcha, sous Chah Jehan, avait refusé de reconnaître l'empire mogol et s'était réfugié avec une bande de partisans dans les forêts de Pannah, d'où il sortait pour ravager la vallée de la Jumna. L'empereur Aurangzeb mit à prix la tête du bandit et Chanpatraé fut assassiné. Son fils Chutter hérita du commandement et commença contre les Mogols une guérilla implacable; peu à peu il s'emparait de tout le Bundelcund, et de simple chef de brigands se faisait proclamer Rajah. C'est alors qu'il fonda sa capitale, Chutterpore, au milieu des forêts qui lui avaient servi d'asile. Imitant la politique de son compatriote Birsing, il profita de la mort d'Aurangzeb pour se faire reconnaître dans sa souveraineté par le faible Bahadour Chah. Après lui, son royaume se morcela rapidement : les Maharates s'emparèrent des provinces de Gouna, Saugor et Kalpy, et plus tard le royaume de Pannah se détacha de la couronne de Chutterpore. Aujourd'hui, le Maharajah possède encore environ trois mille deux cent cinquante kilomètres carrés, avec une population de deux à trois cent mille âmes; ses revenus ne dépassent pas vingt lakhs de roupies (cinq millions de francs).

priées au climat. Un bel étang, entouré d'escaliers et de kiosques, vient baigner l'une des façades du palais ; sur une des rives se dresse un palais boundêla, relativement ancien, qui donne un peu de cachet à l'ensemble. Nous visitons encore le collége, bien entretenu et fréquenté par un nombre respectable d'écoliers.

II

2 *mars*. — Nous devons franchir les trente-huit kilomètres qui nous séparent du camp royal, dans la calèche qui nous a amenés de Nowgong à la capitale. Le pays que nous avons à traverser est des plus sauvages : ce n'est qu'une succession de petits plateaux entrecoupés de ravins et couverts en partie de jungles et de hautes futaies. Le sentier qui parcourt ces arides solitudes serait considéré en tout autre pays comme impraticable aux voitures ; mais les cochers indiens ne s'arrêtent pas pour si peu, et notre équipage, lancé à fond de train, vole sur ce sol rocheux et âpre ; de temps à autre, quelque bloc énorme nous arrête ; on le contourne, et la course recommence avec une vitesse qui fait grand honneur à la solidité des ressorts anglais, mais qui enlève tout charme à ce voyage.

Sur tout ce long parcours, on ne rencontre pas un village ; à peine distingue-t-on de temps à autre quelques misérables huttes, au plus épais du bois. Ces huttes sont habitées par une race demi-sauvage, mélange de Gounds et de Saïréas ; on ne rencontre les véritables Gounds que derrière les montagnes de Pannah.

A huit kilomètres de notre destination, le sentier se perd tout à fait parmi les roches, et force nous est de descendre de voiture. Mais le cas était prévu, car nous trouvons là un éléphant harnaché, sur lequel nous continuons notre route ; son allure saccadée nous paraît bien douce après les terribles cahots que nous venons de subir.

Le roi est campé aux abords de Rajnagarh, pittoresque petite ville, défendue par une citadelle qui couvre la hauteur. Nous apercevons, en passant, les bastions armés de canons, avec les servants à leur poste ; quelques instants après, une salve de onze coups de canon annonce aux environs notre heureuse arrivée dans l'enceinte du camp.

Nous y trouvons nos tentes installées sous un groupe d'arbres, et à peine y sommes-nous entrés, que le Maharajah nous envoie son *salâm*. Il nous est apporté par un des nobles, accompagné de deux *tchoubdars* à cannes dorées et d'une longue file de serviteurs portant chacun, sur leur tête, un plateau chargé de fruits et de sucreries. Ces plateaux sont déposés à mes pieds ; touchant chacun d'eux avec la main droite, que je porte ensuite à mon front, en signe d'acquiescement, je les fais distribuer à nos gens, y compris une bourse de cent roupies, qui se trouve parmi les présents. Nous échangeons ensuite quelques politesses avec le courtisan, qui se retire pour rendre compte de sa mission au Maharajah.

3 *mars*. — Dès le matin, le roi quitte Rajnagarh pour Kajraha, dont les temples sont encore à cinq kilomètres d'ici. Nous partons nous-mêmes à éléphant ; la route est encombrée par les pèlerins, qui continuent à affluer à la foire, quoique celle-ci touche à sa fin. Parmi ces milliers d'individus, je retrouve des types de toutes les provinces du nord et du centre de l'Inde : Brahmanes du Gange, Bengalis, Rajpoutans, Jâts, etc. ; quelques-uns d'entre eux font le grand pèlerinage d'Hardwar et viennent des limites extrêmes du Dekkan. Le pèlerin est presque toujours accompagné de sa famille ; un âne ou un petit cheval étique porte les vieillards et les gros fardeaux ; les enfants et les femmes se chargent des ustensiles de ménage ; seul l'homme marche libre, dans toute sa majesté de chef de famille.

Bientôt nous voyons se dresser la longue ligne des tentes royales, près desquelles se trouve

notre propre campement ; à une portée de mousquet de là, la foule va et vient à l'ombre d'arbres séculaires, dont l'épaisse muraille de verdure ne nous laisse apercevoir que le sommet des tours de Kajraha[1].

Si l'on en juge par l'immense étendue que couvrent ses ruines et aussi par les quelques monuments que le temps a épargnés, Kajraha doit être rangée parmi les plus importantes cités de l'Inde ancienne. Il nous reste aujourd'hui, comme monument de sa splendeur, un groupe compacte de seize ou dix-huit temples, parfaitement conservés, et un nombre presque égal de ruines disséminées sur la plaine.

Ces temples peuvent être classés parmi les chefs-d'œuvre de l'architecture hindoue. On ignore la date exacte de leur érection. La seule inscription qu'on ait déchiffrée donne pour la date de l'un d'eux l'an 962 ; les termes mêmes de l'inscription rapportent qu'il fut édifié sous le règne du roi Banga par l'architecte Xiçcha, « pour s'élever superbement auprès des autres temples. » On peut en conclure que la totalité date du huitième au onzième siècle. Ce qui est en tout cas évident, c'est que ces temples furent eux-mêmes édifiés sur l'emplacement d'autres monuments d'une plus grande antiquité, dont les débris sculptés se retrouvent dans leurs substructions.

Ils appartiennent tous à un même style d'architecture, et, quoique de dimensions et de modèles variés, ils sont construits sur un plan uniforme. Le corps de l'édifice s'élève au centre d'une large terrasse carrée, garnie sur la façade d'un vaste perron ; la base même du temple est massive jusqu'à une hauteur variant de deux à huit mètres ; un bel escalier découvert s'appuie sur la façade, qui est très-étroite, et conduit à un vestibule ; de celui-ci, on entre dans une salle ronde, avec balcons avancés sur les côtés ; au fond se trouve le sanctuaire.

La toiture du temple forme une série de pyramides, qui, partant du fronton du vestibule, vont en s'étageant jusqu'à la flèche placée à l'arrière ; celle-ci est en forme de tour carrée, à arêtes légèrement ellipsoïdes et terminée par un épais bouton de pierre. Les voûtes intérieures sont des coupoles du genre jaïna, c'est-à-dire formées par assises horizontales superposées ; la clef de voûte est remplacée par une lourde pierre qui couvre la dernière assise, mais elle n'est pas indispensable et n'existe pas dans quelques dômes.

La masse de ces monuments est en grès jaune, d'un grain dur et fin ; les blocs, d'une grande dimension, sont simplement ajustés, sans aucun ciment ni mortier.

Il me suffira du reste de décrire l'un de ces temples, dédié à Mahadêva, pour donner une idée de tous les autres.

La terrasse de ce temple a une hauteur de quatre mètres, et sa base massive en a cinq ; la flèche ne dépasse guère trente-deux mètres. Toutes les surfaces extérieures, depuis la base jusqu'au sommet, sont couvertes de délicates sculptures ; les frises du piédestal forment un long bas-relief représentant des scènes religieuses, des combats ; les cages des balcons portent des arabesques gravées, et les murailles, divisées en panneaux et en cannelures, disparaissent sous des milliers de statues de quatre pieds de haut, malheureusement groupées en scènes d'une immoralité révoltante. La gravure que nous donnons de ce temple, reproduite d'après une de mes

[1] L'antique cité de Kajraha ou Kadjouraha partageait autrefois avec Mahoba le titre de capitale de l'empire chandêla. La tribu des Chandêlas est une des plus célèbres branches de la race Chandravansi ou race lunaire, qui, au contraire des Souryavansis ou fils du soleil, dont le Rana d'Oudeypour est le chef, prétend avoir la lune pour ancêtre primordial. Au huitième siècle, dans la grande invasion de l'Inde centrale par les Rajpouts, les Chandêlas formèrent la tête du mouvement et vinrent s'abattre sur le Janjavati et les royaumes des Vindhyas, dont ils formèrent leur empire. Leur premier roi fut Chandra Varma, qui fixa sa capitale à Mahoba, dont les ruines se voient encore dans la province de Tehri, et plus tard à Kajraha. Le douzième siècle fut marqué par de terribles luttes entre les empires rajpouts de Delhi, de Canouje et de Mahoba ; elles entraînèrent la chute de l'indépendance chandêla, sous le règne de Parmal Deo, vaincu en 1183 par Pirthi Raé, empereur de Delhi, qui devait succomber lui-même peu après devant la grande invasion musulmane.

LE TEMPLE DE MAHADÈVA, A KAJRAHA.

photographies par l'habile crayon de M. Thérond, donnera au lecteur une idée de ce merveilleux travail.

Un beau perron conduit au vestibule, dont la porte est encadrée par un de ces gracieux cordons de pierre ciselés comme une dentelle et que l'on est convenu d'appeler arches jaïnas. De là on passe dans une belle salle carrée, au centre de laquelle un cercle de douze piliers vient soutenir une merveilleuse coupole sculptée. Le sanctuaire forme une petite chambre ovale, entourée de murs épais, qui laissent entre les murs mêmes du temple un étroit corridor, dont les parois sont

LE TEMPLE DE KALI, A KAJRAHA.

encombrées de statuettes et de sculptures. L'intérieur du sanctuaire est sans aucun ornement ; au centre se dresse sur un piédestal une haute borne de granit poli, représentant le Lingam de Mahadêva.

A la droite de ce temple, et sur la même terrasse, se trouve un autre temple dédié à Kali, beaucoup plus petit, mais ne lui cédant en rien en magnificence. Ici encore je me contenterai de renvoyer le lecteur aux gravures que nous en donnons : la première (ci-dessus) lui présente la partie antérieure de l'édifice ; la seconde (page 429) n'est qu'un fragment de la façade latérale du

sanctuaire. Le lecteur y verra avec quelle délicatesse chaque sujet est traité, depuis les cordons du piédestal jusqu'aux moindres détails qui encadrent les statues.

Ce temple de Kali, ainsi que plusieurs autres, a été l'objet de restaurations maladroites, faites dans ces derniers temps par ordre du Rajah de Chutterpore, mais qui n'en ont pas moins sauvé ces monuments d'une ruine complète.

Entre les temples de Mahadêva et de Kali s'élève une petite chapelle, dont l'élégant péristyle abrite un beau groupe de l'avatar de Vichnou en *Narasinha*[1].

Parmi les curiosités des autres temples, il nous faut noter deux idoles remarquables. La première représente le taureau Nandéo, coursier d'Iswara ; c'est un zébu indien, à bosse proéminente, taillé dans un seul bloc de granit, mesurant $2^m,10$ de longueur, $1^m,50$ de hauteur, sur 1 mètre de largeur. L'autre est un Varaha Avatar de Vichnou ; c'est un sanglier monolithe de $1^m,70$ de hauteur, $2^m,40$ de longueur, sur $1^m,10$ de largeur ; on évalue son poids à quatre-vingt-dix quintaux anglais (environ quatre mille cinq cents kilos). L'animal est représenté écrasant avec ses défenses un serpent qui s'enroule autour de ses pieds ; sur son cou se tient une femme dans une pose élégante, mais malheureusement mutilée ; la croupe est revêtue d'une cotte, dont chaque maille est une petite divinité finement ciselée.

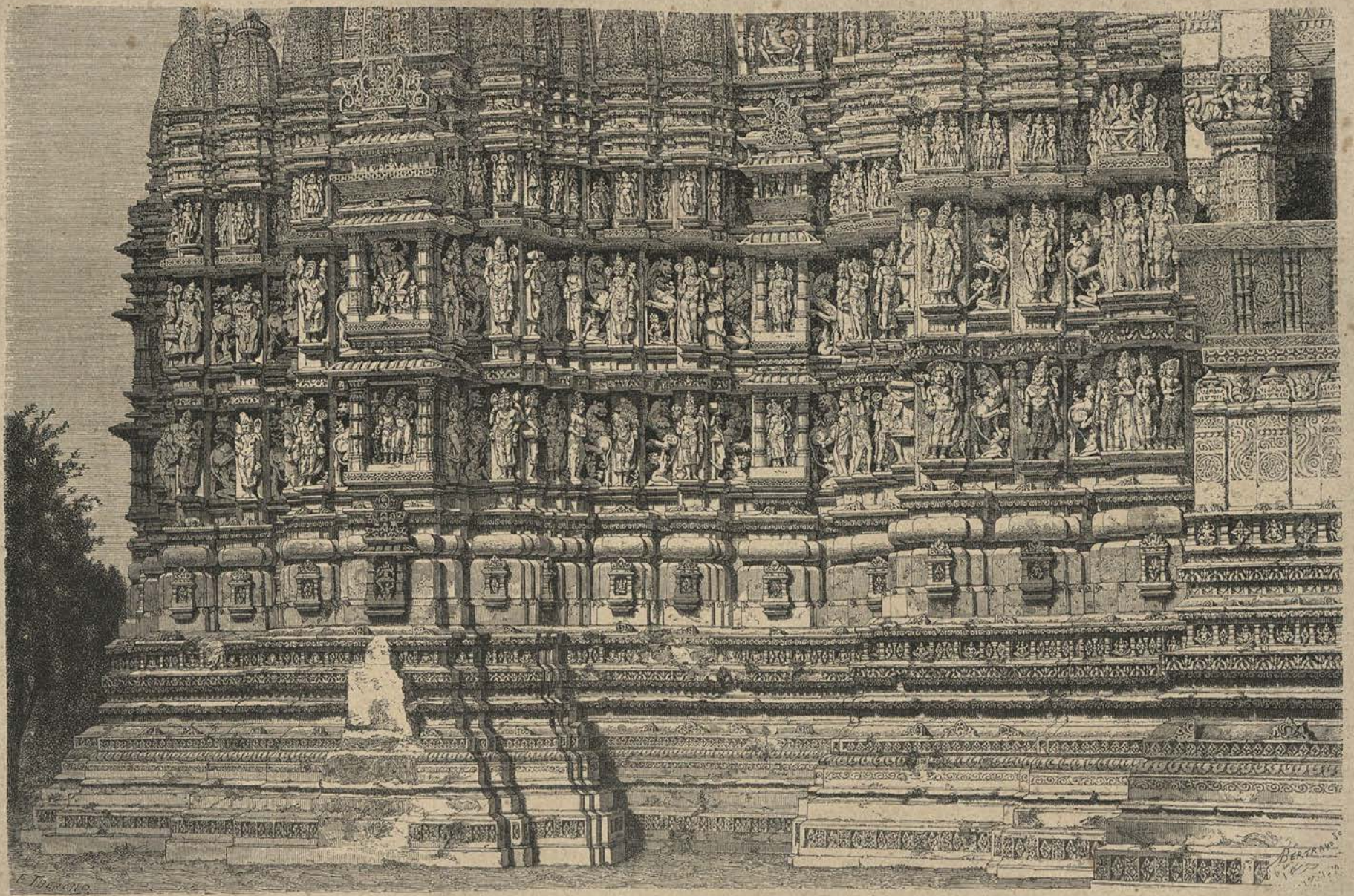
Au centre de ce groupe de temples s'étend un magnifique étang, d'une grande longueur et complétement entouré de degrés en pierre qui descendent jusqu'à l'eau. Sur l'un des côtés, les temples viennent se ranger au sommet de cette rampe, dont les nombreuses marches leur forment un piédestal grandiose. A l'angle nord de cet étang s'étendait le palais des monarques chandêlas, dont il reste encore quelques pavillons debout ; on peut suivre parmi les broussailles le tracé des façades, qui s'étendaient jusqu'à un autre étang entouré de quais et d'un ghât en amphithéâtre.

A deux kilomètres des temples, se trouve le village de Koudjeraï, le Kajraha moderne. C'est une bourgade sans importance, mais dans une délicieuse position, au milieu d'une plaine fertile et sur les bords d'un petit lac qui formait jadis le centre de l'ancienne cité. Ses maisons de paysans, élevées avec des débris de palais, sont décorées de sculptures et de bas-reliefs que les paysans ont la plupart du temps placés la tête en bas. La vieille ville leur fournit une carrière inépuisable de matériaux tout préparés.

Au nord du village se dresse un groupe de cinq ou six temples que de riches Sêths, de la caste jaïna, ont obtenu l'autorisation de rendre au culte des Tirthankars. En déblayant les abords des temples pour y établir les habitations des prêtres, ils ont mis à jour de nombreux débris antiques, qui, ayant été profanés, ont été jetés en tas à quelque distance de là. J'allai examiner ce monceau de statues, de chefs-d'œuvre de toute espèce, qui gisent là abandonnés de tous et qui

[1] Dans son troisième avatar, Vichnou, sous la forme d'un sanglier, avait sauvé le monde, en écrasant le Dityâ ou titan Hirania Kacyapa. Akcha, frère de ce dernier, ayant réussi, après cette catastrophe, à reconquérir, avec l'aide de Siva, un vaste empire dans le sud de l'Inde, se remit à persécuter les adorateurs de Vichnou. Un jour, trouvant son jeune fils en prière, il lui demanda quel était le dieu qu'il adorait si humblement ; l'enfant lui répondit : « J'adore le dieu qui est Narayana, c'est-à-dire dont l'esprit couvre les eaux ; qui est Vaçoudêva, le créateur ; qui est Vichnou, le bleu infini, l'âme de l'univers. » Outré de colère, le titan lança sa hache sur son fils ; l'arme alla frapper une colonne qui s'ouvrit et d'où sortit Vichnou, sous la forme d'un lion qui dévora Akcha. On voit dans le groupe de Kajraha le lion énorme tenant sous sa griffe le titan agenouillé et suppliant, tandis que l'enfant s'est réfugié sur sa croupe, qui émerge d'un rudiment de pilier.

Cette légende est une de celles qui nous prouvent le plus clairement l'antagonisme qui régna longtemps entre les Vaïchnavas et les Saïvas, et il paraît, de prime abord, bizarre de retrouver ce symbole du triomphe de Vichnou entre deux temples consacrés à son rival. Mais il faut se rappeler que, lorsque les Rajpouts envahirent le centre de l'Inde, ils suivaient déjà le culte jaïna, auquel, par politique, ils ajoutèrent le culte de Vichnou, qui était celui de leurs sujets ; au dixième ou onzième siècle, les Brahmanes les attirèrent à leurs nouveaux dogmes par le rang de Kchatriya qu'ils leur offrirent, et Siva détrôna Vichnou et les Tirthankars. C'est ce qui explique pourquoi ces temples, élevés par des architectes jaïnas, et entourés de symboles vaïchnavas, sont aujourd'hui dédiés aux divinités tantriques.



FAÇADE LATÉRALE DU TEMPLE DE KALI, A KAJRAHA.

formeraient une collection sans rivale en Europe ; je me bornai à ramasser quelques statuettes, regrettant que ma vie nomade ne me permît pas d'en emporter davantage.

Du reste, les recherches pourraient s'étendre à l'infini : sur les hauteurs voisines, on aperçoit plusieurs édifices encore debout, et le sol lui-même, sur toute l'étendue de la plaine, recouvre à peine une profusion de souvenirs antiques.

III

Kajraha ne nous offrait pas seulement l'intérêt de ces recherches archéologiques ; nous y arrivions à l'époque d'une des plus célèbres foires de l'Inde centrale, le *mêla* des mystères du Holi. J'ai déjà décrit à Oudeypour (page 212) les fêtes et cérémonies du Holi ; mais là nous n'avions vu que les saturnales d'une capitale qui jouit dans l'Inde d'un renom de raffinement justement mérité ; ici nous allions assister aux bacchanales échevelées de la multitude la moins civilisée, profitant sans limites de la licence que lui accordent les anciennes traditions.

La légende elle-même est ici dépourvue de toutes les associations poétiques que lui ont conservées les Rajpouts. Holicâ n'est plus seulement la déesse du printemps, qui personnifie l'effervescence du réveil de la nature indienne ; c'est un démon femelle, incarnation des vices les plus honteux, qui, échappé du cerveau de Mahadêva, vient jeter le trouble et la terreur dans Mérou, l'Olympe brahmanique. Elle va jusqu'à enchaîner Brahma et Indra, qu'elle entraîne à sa suite dans les aventures les plus folles ; en vain les dieux la supplient : elle ne répond que par des ricanements et des moqueries ; mais Brahma lui décerne quatre-vingts titres élogieux, tels que Trigita, Dhoundia, etc., et le démon, transporté de joie, les met en liberté, après leur avoir fait jurer qu'ils célébreront chaque année son nom par des fêtes et des folies.

On voit, par cette légende grossière, que les Brahmanes, combattant l'influence du Bouddhisme et du Jaïnisme, n'ont pas craint, pour attirer à eux le peuple, de dénaturer les traditions primitives et de faire appel à ses plus grossiers instincts. Ce n'est plus cette licence que tempère l'esprit fin et élégant du Rajpout ; c'est la débauche effrénée, s'étalant sans honte et érigée en principe religieux.

Aussi, lorsque, rentrant le soir de notre exploration des temples, nous passons à portée du champ de foire, il nous semble approcher d'un de ces bois sacrés de l'antiquité, dont les sombres profondeurs cachaient aux humains de monstrueux mystères. D'innombrables bûchers lancent au-dessus des arbres leurs colonnes de flammes ; tout autour s'agite une fourmilière humaine, d'où s'échappent des cris, des hurlements qui se mêlent au bruit de milliers de cymbales, de gongs, de tam-tams. Des femmes, des enfants courent à travers la plaine, en lançant aux échos les hymnes de l'épouvantable Holica ; et partout s'étalent tous les vices qui forment la couronne de cette ignoble divinité.

On nous dit que jadis, en ce jour, de nombreuses potences étaient dressées au milieu du champ de foire ; des hommes ivres de *bâng* venaient s'y faire suspendre par des crocs enfoncés dans la chair, et tournaient ainsi en cercle jusqu'à ce que le lambeau de chair les laissât retomber. Cette cérémonie, désignée sous le nom de Parikrama, a été interdite à Kajraha par le Rajah de Chutterpore, mais elle se pratique encore dans toute la contrée.

4 *mars*. — Ce matin, le Maharajah nous envoie un plateau de *Holi-ka-mitaï* ou bonbons du Holi ; ce sont des gâteaux et des sucreries d'un extérieur séduisant, mais remplis avec du plâtre, du sable ou une poudre amère, et que l'on s'offre aujourd'hui en guise de Poissons d'avril. La journée est du reste consacrée, comme chez nous le 1er avril, aux mystifications de tous genres ; quelques-unes ne sont que les éternelles plaisanteries qui ont cours en pareille circonstance sous

toutes les latitudes; d'autres au contraire ne manquent pas d'une certaine originalité : par exemple, le jeu de la roupie. On prend une pièce de monnaie, roupie ou mohur d'or, et, après l'avoir percée, on la cloue sur le milieu du chemin; le premier passant, en voyant briller la pièce, se baisse vivement pour la ramasser, et à ce moment il est accueilli par les éclats de rire des mystificateurs qui, sortant de leur cachette, viennent jouir de sa déconvenue.

Le champ de foire forme une véritable ville de tentes et d'abris de toutes sortes ; sur la grande place voisine de l'étang, les échoppes sont rangées de chaque côté d'une grande avenue, car, outre le but religieux, la foire donne lieu à un important commerce d'échange. On trouve étalées sous ces misérables auvents les marchandises les plus variées : étoffes indigènes, brochées et lamées ; toiles anglaises, tapis, poteries, chaussures, bronzes, jouets, armes de toute provenance ; de quoi enfin faire perdre la tête à un collectionneur ambitieux.

Une foule bigarrée se presse le long de ces boutiques : hommes et femmes dans leurs plus beaux atours ; des fakirs, des jongleurs exhibent leur sainteté ou leur adresse au milieu de cercles de curieux; de loin en loin se dressent ces grandes roues auxquelles sont suspendus des siéges qu'elles entraînent dans leurs évolutions, telles qu'on les emploie dans nos fêtes de village, et qui sont connues de toute antiquité dans l'Inde; sous les arbres s'élèvent ces grossiers mannequins du Holi dont j'ai parlé à Oudeypour.

Les abords des temples offrent un coup d'œil non moins animé; la foule s'étage sur les perrons et va jeter des pièces de monnaie au pied des idoles, et puis, ce devoir accompli, elle envahit les terrasses et contemple les honteuses sculptures des façades, dont quelque brahmane leur fait l'explication la plus fantaisiste et la plus goûtée de cette multitude grossière. Tous les sentiers conduisant à la foire sont encombrés par les pèlerins attardés ou par les habitants des villages voisins, qui apportent les provisions nécessaires à cette agglomération d'êtres. La plaine est couverte partout d'une multitude d'où s'élève un bruit assourdissant.

Vers trois heures, le vakil vient nous proposer de la part du roi d'avoir une entrevue avec lui sur le champ de foire. Le prince nous envoie quatre éléphants pour former notre sowari, et d'après les explications du vakil je comprends bien qu'il s'agit de fournir un spectacle au peuple ; comme le roi doit y figurer de pair avec nous, je ne pense pas qu'il y ait déshonneur à accorder cette satisfaction à ces braves gens, qui ne nous ont jusqu'ici témoigné que de la sympathie. Nous montons sur un éléphant, et, suivis par quelques nobles qui garnissent les trois autres, entourés de nos sowars de Gwalior, nous avançons en grande pompe vers le champ de foire. Des tchoubdars de la cour nous précèdent, réglant notre marche ; la foule prévenue se range des deux côtés de la route. Bientôt nous voyons déboucher à l'autre extrémité le sowari du roi, qui s'avance monté sur un éléphant richement harnaché et au milieu d'une nombreuse escorte. Les deux cortéges se rencontrent ; mon mahout poussant notre éléphant, je me trouve à côté du prince, qui est assis, magnifiquement vêtu, sur un siége lamé d'or. Nous échangeons des saluts et des poignées de main, puis notre éléphant se plaçant à côté de celui du roi, les deux cortéges se confondent, et la procession se dirige vers le temple.

C'est la première fois que je vois le Maharajah dont nous sommes les hôtes depuis quelques jours ; il me paraît avoir à peine vingt-deux ans ; ses traits sont fins, agréables, encadrés par une belle barbe noire ; ses yeux pleins de douceur sont empreints d'une tristesse qui me frappa beaucoup dès cette première entrevue. Il s'exprime en hindi avec une grande élégance et s'entretient longuement avec nous, d'abord de notre voyage, puis de son royaume, des coutumes du pays. Il m'apprend que ses ministres tirent de la foire un revenu assez considérable ; il est prélevé un impôt sur les pèlerins et les marchandises échangées, et cet impôt, quoique minime pour chacun, fournit une somme importante, le nombre d'individus fréquentant la foire atteignant quelquefois le chiffre de quatre-vingt mille.

RENCONTRE SOLENNELLE DES VOYAGEURS ET DU MAHARAJAH DE CHUTTERPORE A LA FOIRE DE KAJRAHA.

Il me fait remarquer, assez gaiement, combien les femmes se trouvent en majorité à la foire; ce qui augmente encore en apparence leur nombre vient de la coutume qu'ont les jeunes gens de castes inférieures de revêtir à cette époque le costume féminin.

La foule, pour laquelle notre présence est une attraction imprévue, se presse autour du sowari en poussant des *Wâh Maharaj! Wâh Sahiblôgh!* assourdissants.

Tout en causant, nous arrivons devant un temple dédié à Chutter Bhoje, auquel le roi vient faire une offrande ; les brahmes rangés sur le seuil nous lancent leurs bénédictions, dans lesquelles nous sommes aussi englobés grâce aux quelques roupies que nous leur jetons. Après cette cérémonie, une troupe de danseurs déguisés en bayadères demandent à nous donner le spectacle d'un des ballets de circonstance. Ils miment grossièrement les allures et attitudes des *nautchnis*, en s'accompagnant de couplets à faire rougir un sapeur.

Le cortége se remet en marche ; la nuit est arrivée, et la plaine s'illumine de mille feux ; les cris et les chants redoublent. Nous quittons le Rajah devant sa tente, et regagnons notre campement à la lueur des torches.

5 *mars*. — L'incident le plus curieux de la journée est une procession qui rappelle grotesquement les antiques cérémonies des fêtes de Bacchus. Le sujet principal est un gros et gras marchand qui, convenablement enivré au préalable, figure le compagnon de Holica. Monté sur un petit âne, la face barbouillée d'ocre rouge, le cou enguirlandé des objets les plus hétéroclites, le chef couronné de fleurs, il s'avance soutenu sous les bras par deux acolytes trébuchants. Derrière lui on porte un simulacre de parasol royal formé d'un vieux fond de corbeille emmanché au bout d'un roseau. Son cortége se compose d'une foule ivre et débraillée, hommes et femmes échevelés, à demi nus, hurlant, vociférant, se roulant à terre comme le chœur du vieux Silène. Des enfants nus, parés de fleurs, courent devant, soufflant dans des conques de terre ou frappant sur des tam-tams à demi crevés. La procession traverse ainsi le *mêla*, grossie par tous les désœuvrés et accueillie sur son chemin par une pluie de projectiles inoffensifs, tels que sacs de poudre pourpre ou fruits gâtés ; arrivée dans la plaine, elle s'arrête, et le cortége se livre, autour du pseudo-Silène, à des contorsions et à des danses arrosées par de copieuses rasades d'eau-de-vie de mhowah.

Cette bizarre coutume, dont je ne pus me faire expliquer le but ou l'origine, présente en tous cas une analogie frappante avec certaines cérémonies des Grecs, des Romains et des Perses, et même avec cette grotesque fête des Fous qui s'est perpétuée jusqu'aux dernières années du moyen âge en France et en Angleterre.

Dans la soirée, les mannequins du Holi sont promenés autour du camp, puis placés au sommet d'immenses bûchers que l'on arrose d'huile et de résine ; le feu y est mis au milieu du bruit des tam-tams et des cris de la foule. Alors commence autour de ces foyers une ronde de femmes de l'effet le plus infernal ; surexcités par le son des instruments et la vue des contorsions des bacchantes, les hommes sautent à travers les flammes ou essayent d'enlever des morceaux de l'idole enflammée. Ces danses se prolongent fort avant dans la nuit et se terminent par des orgies.

6 *mars*. — Ayant fixé notre départ à demain, le Maharajah nous reçoit aujourd'hui en durbar d'adieu. Nous le trouvons assis sous un dais, entouré de toute sa cour, et nous prenons place à ses côtés. Il nous invite à prolonger encore notre séjour auprès de lui, nous offrant de plus l'attrait de chasses dans les montagnes, mais il se rend promptement à nos excuses et nous fait les plus chaleureux adieux. Je quittai ce jeune prince, charmé autant par la sympathie qu'il m'avait inspirée que par sa généreuse hospitalité ; sous des dehors un peu timides et embarrassés, je voyais percer en lui un vif désir de s'instruire, et à plusieurs reprises il m'entretint des réformes qu'il voulait introduire dans ses États. Un an plus tard il tombait sous les coups d'un

assassin armé par la faction réactionnaire de sa cour; était-ce là le sort qu'il entrevoyait déjà lorsque je le vis ? Les factieux avaient voulu se débarrasser de ce jeune homme imbu des idées nouvelles, dans l'espérance de pouvoir s'emparer de la régence au nom de son enfant âgé de quelques années. Mais, loin de leur servir, cet assassinat les a courbés plus que jamais sous le joug de l'Angleterre, qui a mis la régence du royaume dans les mains d'un de ses officiers.

IV

7 *mars*. — Nous quittons Kajraha dans la matinée ; avant notre départ, le roi nous envoie un superbe khillat de châles indiens et d'armes de prix. Il a tenu aussi à ajouter à notre escorte deux éléphants et dix cavaliers qui nous accompagneront jusqu'à Pannah. On voit que notre caravane a fait la boule de neige depuis Gwalior, et aujourd'hui, à voir cette longue file de chameaux et d'éléphants, cette masse de piétons et de cavaliers, on croirait avoir affaire à quelque Rajah en marche à travers ses États plutôt qu'à un humble voyageur français, sans titre ni mission.

Nous nous dirigeons vers le sud-est à travers une belle plaine entrecoupée de bois, qui court jusqu'à des chaînons couverts de forêts, derrière lesquels s'étend, à travers tout l'horizon, le rempart bleuâtre des ghâts de Pannah. L'air est frais, embaumé ; le pays devient de plus en plus pittoresque. A Rajgarh, nous trouvons un camp que le roi a fait préparer pour nous et nos hommes, et où nous attendent des approvisionnements en abondance.

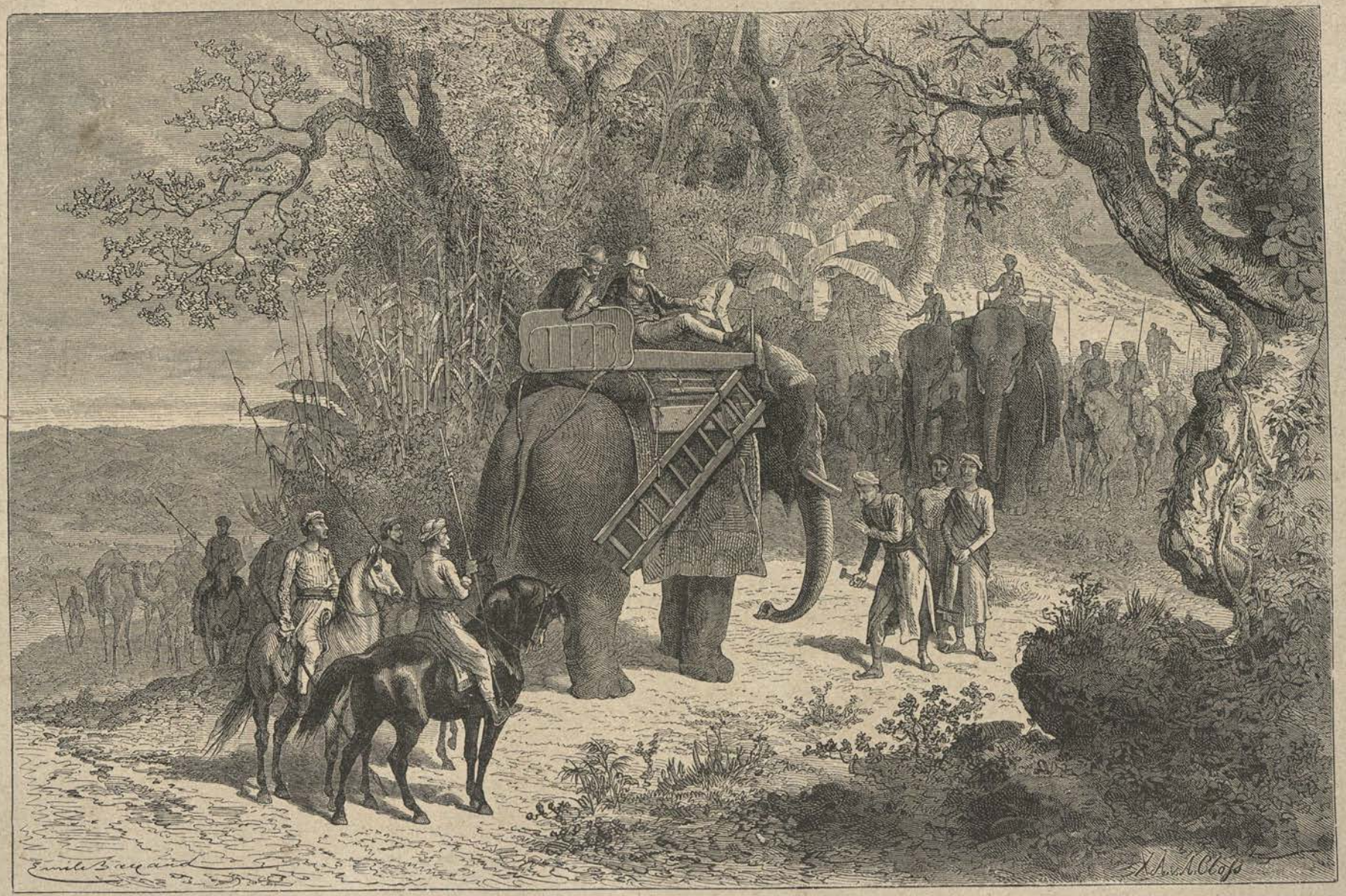
Rajgarh est une petite ville frontière, à une lieue de la rivière Keyn, qui sépare le Chutterpore du royaume de Pannah. Elle couvre le versant d'une petite hauteur qui commande toute la vallée, en face des défilés de Marwa ; une citadelle délabrée et un vieux château lui donnent droit au rang de ville forte.

Une magnifique forêt s'étend depuis les maisons de la ville jusqu'à la montagne, dont elle ne laisse à découvert qu'une crête de précipices à pic. Parmi ces rochers se cache une fontaine sacrée très-réputée pour ses propriétés miraculeuses; on y arrive par un large et bel escalier de quatre cent soixante-quinze marches. La source forme un petit bassin alimenté simplement par les infiltrations de la grotte qui le recouvre ; l'eau est pure, mais d'un goût fade. Au centre du bassin se trouve un lingam de Mahadêva, encadré par deux idoles d'Hanouman et de Parbatti à moitié effacées par l'eau. Un rideau de lianes grimpantes ferme l'entrée de la grotte.

De la plate-forme qui couronne le haut de l'escalier, on a une vue superbe sur le cours de la Keyn et sur les superbes terrasses, gigantesques bastions, qui entourent Pannah, la terre classique des diamants. L'horizon apparaît couvert de forêts, non plus de maigres jungles, mais de véritables forêts vierges au dessus desquelles volent des troupeaux de paons, semblables de loin à des gerbes d'émeraudes; de temps à autre le hou! des langours et la toux rauque du tigre éveillent tous les hôtes de la forêt, qui leur répondent par un bruyant concert.

8 *mars*. — Le camp est levé à quatre heures du matin et la caravane se met en marche vers Pannah. Au sortir de Rajgarh, la route s'enfonce dans la forêt et nous cheminons dans une complète obscurité, jusque sur les bords de la Keyn [1], où il nous faut attendre le jour. Ce n'est pas que la rivière soit large ou profonde ; ce n'est guère en cette saison qu'un médiocre torrent divisé en plusieurs petits bras, qui bouillonnent entre d'énormes rochers; mais le lit très-glissant, garni de trous profonds, rend le passage à gué difficile.

[1] La Keyn, une des principales rivières du Bundelcund, prend naissance sur les plateaux de Chahgarh et va, après un cours de cent cinquante kilomètres, se jeter dans la Jumna, en face de Futtehpore ; elle forme la frontière des États de Chutterpore et de Pannah.



LES VOYAGEURS REÇUS AUX FRONTIÈRES DES ÉTATS DE PANNAH PAR LES ENVOYÉS DU RAJAH.

Après une demi-heure d'attente, nous voyons les cimes des montagnes se couvrir de teintes de flammes et bientôt la lumière se répand dans l'étroite vallée. Nous traversons les premiers la rivière, et attendons sur la rive opposée le passage de nos éléphants et chameaux, ce qui nous prend, grâce à quelques accidents, une bonne heure. Le jour est complétement levé et le site apparaît dans toute sa sauvage grandeur. Derrière nous s'élèvent les assises découpées des Ghâts de Pannah [1], étendant leur ligne de remparts jusqu'aux confins de l'horizon ; leur manteau de forêts descend avec de grandes ondulations jusque sur les bords du torrent, qui s'échappe avec fracas d'une large fissure du plateau.

Une fois tout notre monde réuni, nous remontons pendant quelque temps vers le nord pour trouver l'entrée de la rampe du Marwa Ghât, la seule qui conduise sur le plateau. La route est belle, bien entretenue et serait facilement praticable aux voitures si celles-ci pouvaient franchir la Keyn. La montagne apparaît en cet endroit comme un gigantesque escalier ; ses flancs se divisent en plusieurs étages de petits plateaux superposés.

Pendant la première partie de la montée, la végétation est maigre, desséchée par le soleil ; quelques grands platanes aux candélabres argentés, de petits tecks, des broussailles remplissent les ravins. Mais à mesure que l'on s'élève et dès une hauteur de cent cinquante mètres au-dessus de la plaine, la végétation devient abondante, vigoureuse et prend un caractère tropical ; les arbres aux troncs énormes, au feuillage épais, s'élancent au-dessus d'un sous-bois de bambous, de plantains, entremêlé de lianes et de grimpants ; on y trouve le mhowah, le manguier, les sâls, les multipliants, et plusieurs espèces de tulipiers ; de tous côtés pendent de longues grappes de fleurs dorées ou pourpres, des bouquets de fruits. Des troupes de singes, langours et cynocéphales, gambadent sur les hautes branches, parmi des milliers de paons et d'oiseaux au brillant plumage ; à chaque instant des daims, des cerfs agitent bruyamment le fourré.

La route s'enfonce sous ces ombrages, puis ressort pour gravir une muraille de rocs nus ; on domine tantôt la belle plaine de Kajraha, avec la vallée de la Keyn, ses champs et ses villages, tantôt la partie méridionale de la chaîne, avec ses amoncellements de terrasses, ses forêts et tout son réseau de gorges et de ravins.

Nous atteignons après une heure d'ascension le rebord du grand plateau supérieur. Une troupe d'Indiens, accompagnés de chevaux et d'éléphants, se tient au milieu de la route ; ce sont les vakils, envoyés par le Maharajah de Pannah à notre rencontre. Ils viennent nous souhaiter la bienvenue sur les terres de Sa Hautesse et sont chargés de nous escorter jusqu'à la capitale. Dans une maisonnette près de là, on nous a préparé une collation de laitage et de sucreries.

A partir de ce point, le plateau va en s'inclinant très-légèrement vers l'ouest ; la forêt s'éclaircit et on débouche sur une belle plaine, entrecoupée de jardins, qui s'étend jusqu'à la capitale, dont nous apercevons bientôt les dômes blancs se détachant sur de petites collines rougeâtres.

La différence de température sur le plateau avec la vallée que nous venons de quitter et qui n'est qu'à quatre cents mètres plus bas, est très-sensible ; l'air frais remplit agréablement les poumons et pour un peu on affronterait, sans casque, les ardeurs du soleil ; il faut cependant bien s'en garder, car les effets de ses rayons sont aussi funestes sur les points les plus élevés, même sur les neiges de l'Himalaya, que dans les plaines du Bengale ou du Dekkan.

A deux kilomètres de la capitale, nous trouvons le Dewan (premier ministre) de Pannah, qui vient au-devant de nous en calèche. Descendant de l'éléphant, nous prenons place à ses côtés et nous sommes conduits au camp préparé à notre intention dans un frais *tôpe* de manguiers, à

[1] Ces montagnes forment le premier contre-fort du grand plateau de l'Inde centrale ; elles affectent toutes ces talus à pic, ces sommets parfaitement horizontaux, qui leur ont valu le titre de *ghâts* ou quais. Elles forment ici la pointe extrême nord des Vindhyas et s'étendent en un étroit éperon jusqu'au confluent du Gange et de la Jumna.

proximité de la ville. Une vaste tente, recouvrant un appartement complet, salon, salle à manger, chambre, nous est spécialement réservée; l'ameublement est simple, mais confortable et tout européen.

Au moment où nous mettons pied à terre et où nous pénétrons à la suite du Dewan dans le palais de toile, les échos nous apportent les grondements des coups de canon, qui apprennent aux bons bourgeois de Pannah notre arrivée dans la capitale.

Dans la salle à manger, un déjeuner à l'anglaise nous attend et le Dewan, après nous avoir installés dans notre domaine, se retire discrètement, en nous souhaitant bon appétit. Décidément, la palme aux Boundêlas!

J'ai déjà dit que nous devions tous ces honneurs à la haute bienveillance des autorités anglaises; je ne saurais trop répéter qu'un si gracieux accueil ne s'adressait pas à notre humble personnalité, mais bien à notre qualité de voyageur français.

Après notre déjeuner, je fais le tour de notre camp et je m'aperçois que nos gens n'ont pas été oubliés dans la royale hospitalité : Musulmans et Hindous se livrent à un banquet féerique de pilau et de carry, envoyés par le roi.

Dans l'après-midi, nous allons faire une courte visite au Maharajah. Le palais a un cachet tout européen; c'est une habitation à l'anglaise comprenant plusieurs bungalows à toits plats, entourés de colonnades en stuc; de grandes terrasses relient les pavillons entre eux. L'intérieur lui-même n'a rien d'indien; la salle où le roi nous reçoit est meublée comme un cabinet de travail : bureau, bibliothèque, table et fauteuils.

La réception se fait avec une simplicité bourgeoise, qui contraste avec le cérémonial du matin; le Dewan nous attend à la porte du palais, et nous conduit auprès du roi, que nous trouvons occupé à lire; il vient au-devant de nous, et nous accueille très-affablement. C'est un gros homme à la figure réjouie, aux traits bronzés par le soleil, sans rien de la morgue conventionnelle de l'Asie; on voit de suite que, comprenant la position que fait la domination anglaise aux Rajahs du Bundelcund, il a préféré le rôle d'un riche propriétaire foncier à celui d'un insignifiant principicule.

Il porte le costume des réformateurs du Bengale, le parti de la *Young India* : un pantalon et une jaquette de drap avec quelques broderies et une calotte à bords droits. De lourds bracelets d'or aux chevilles et aux poignets rappellent seuls que le Rajah est de race rajpoute; ajoutons-y un magnifique collier de diamants de ses mines, vanité de propriétaire.

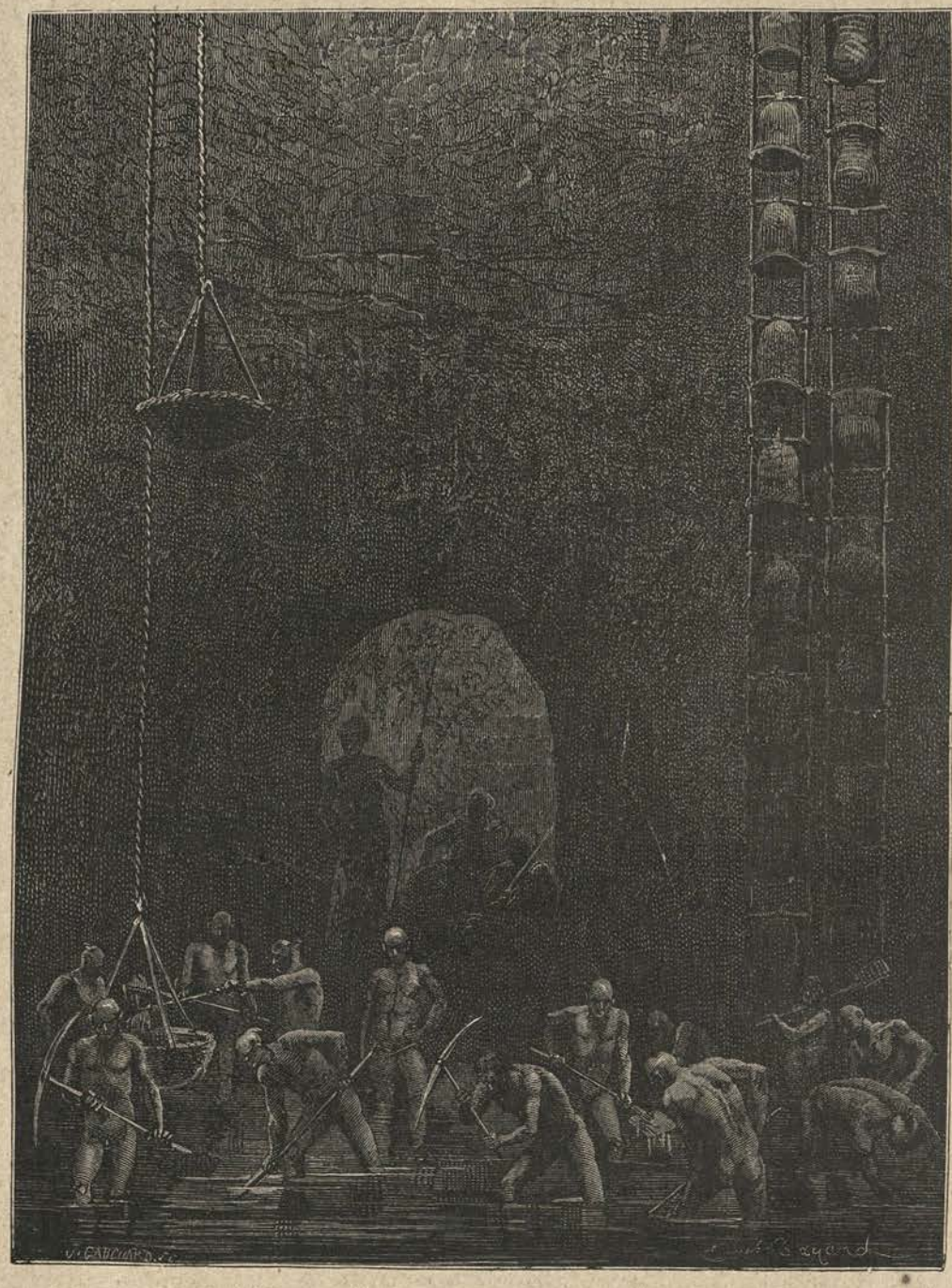
C'est du reste un homme remarquable; versé dans l'anglais et les deux ou trois langues usitées dans l'Hindoustan, il possède en outre quelques notions de nos sciences pratiques et administre son royaume de façon à s'attirer l'estime des Européens. Avec une grande loyauté, il n'a pas hésité, lors de la révolte de 1857, à se porter au secours des Anglais, menacés dans le Bundelcund; on lui doit la délivrance de la garnison bloquée dans Dumoh. Le gouvernement britannique a récompensé sa fidélité par la cession d'une partie des États de Chahgarh et de Bijouragarh, confisqués aux princes rebelles. Il est le second roi de Pannah et fils de Kischor Sing, le fondateur de la dynastie; il a dépassé aujourd'hui cinquante-cinq ans et a trois fils, dont deux majeurs.

Après quelques instants d'entretien, il nous congédie et nous fait promettre de consacrer quelques jours à l'inspection de ses mines, de ses ateliers de taille des diamants et de ses cultures potagères, dont il est très-fier : comme compensation, il nous promet une battue dans la forêt.

V

Pannah est une ville d'une haute antiquité; elle doit son existence et sa célébrité aux mines de diamants qui l'entourent et qui sont peut-être les plus anciennement connues de l'Inde. On a

cru y reconnaître la Pannassa de Ptolémée. Cependant, isolée au sommet d'un plateau d'un accès difficile et entourée d'une région montagneuse encore aujourd'hui à l'état sauvage, elle n'a jamais occupé qu'un rang tout à fait secondaire parmi les cités de l'Inde centrale. Depuis la création du royaume de Pannah en 1807, et le choix qu'en fit le premier Rajah pour sa capitale, sa position s'est améliorée. Elle compte environ vingt mille habitants, y compris le personnel



UNE MINE DE DIAMANTS, A PANNAH.

des mines; ses maisons, construites assez élégamment en pierre de taille, forment quelques bazars, irrégulièrement disposés sur un sol accidenté. Elle ne possède aucun monument de quelque antiquité ; en revanche, elle a plusieurs temples et cénotaphes modernes d'un style remarquable.

Le Rajah nous envoie, le lendemain de notre arrivée, un djemadar pour nous conduire aux mines de diamants.

La ville repose elle-même sur le terrain adamantifère, qui paraît s'étendre sur tout le revers oriental du plateau; l'exploitation des mines commence à l'entrée des faubourgs.

Vingt minutes de marche à travers champs, et nous atteignons un petit plateau couvert de monticules de cailloux, parmi lesquels croissent d'énormes bouquets de jasmin, dont les mille grappes de fleurs embaument l'air. Au pied d'une butte un peu plus élevée se tiennent quelques soldats déguenillés; de l'autre côté s'ouvre un large puits, sur le bord duquel est installée une roue à norias, que font marcher quatre bœufs; c'est là la mine de diamants, célèbre dans le monde entier. Le grincement de la roue, quelques coulis nus qui vont et viennent, portant sur leur tête des paniers de gravois, constituent toute l'animation de cette importante exploitation; on ne peut s'empêcher d'être vivement désappointé.

Le corps de la mine consiste en un puits rond, d'un diamètre d'environ douze à quinze mètres, et d'une profondeur de vingt. Le terrain d'alluvion qu'il traverse se divise en couches horizontales superposées, composées de débris de gneiss et de carbonates, d'une épaisseur moyenne de treize mètres; au-dessous, on trouve le minerai adamantifère, mélange de silex, de quartz, déposé au milieu d'une gangue de terre rouge. Pour pratiquer l'exploitation du minerai, on fore un puits sur une partie quelconque du plateau, et on se contente de retirer à bras la partie de minerai qu'on rencontre. Les ouvriers descendent au niveau de la couche par un passage incliné que gardent quelques soldats; à demi plongés dans l'eau, que les godets de la noria ne suffisent pas à épuiser, ils se bornent à remplir des paniers en paille du mélange boueux, qui est porté à l'extérieur pour être examiné. Sous un hangar est placé un système d'auges en pierre dans lesquelles le minerai est soigneusement lavé; le résidu siliceux est étendu sur une table de marbre et livré aux trieurs. Ceux-ci, ayant chacun derrière eux un surveillant, examinent les pierres une à une, faisant retomber dans un panier le rebut et mettant de côté les diamants; ce triage demande une grande habileté, aussi bien de la part de l'ouvrier que de celle du surveillant; car il doit se faire avec une certaine rapidité, et le diamant brut ne se distingue que difficilement des pierres qui l'entourent : silex, quartz, jaspe, hornstone, etc.

On voit combien ce mode d'exploitation est primitif; on peut affirmer à coup sûr qu'aucun perfectionnement n'y a été introduit depuis la découverte même des mines. La tradition rapporte que c'est en creusant un puits qu'on découvrit dans le sol des diamants d'une grosseur fabuleuse. On s'en est tenu depuis à ce procédé : le puits percé, on enlève tout le minerai qui se trouve au fond, puis on le comble et on va recommencer plus loin la même opération. Cette méthode est non-seulement très-coûteuse, mais elle produit encore ce résultat déplorable que, pour fouiller un mètre cube, on doit en déplacer cent, et on perd tout autour une surface vingt fois plus considérable. En outre, le forage des puits se fait d'une manière très-primitive, entraîne une grande perte de temps, et il arrive souvent que le point choisi ne renferme pas la moindre parcelle de diamant. Par suite d'une méthode aussi imparfaite, ces mines, exploitées depuis vingt siècles, sont encore presque vierges, et le jour où on y pratiquera le travail par galeries, on en obtiendra des résultats merveilleux.

La couche adamantifère s'étend sur une longueur de plus de trente kilomètres au nord-est de Pannah; les mines les plus importantes sont, outre celles de la capitale : Myra, Etawa, Kamariya, Brijpour et Baraghari.

Elles produisent annuellement une moyenne de un million et demi à deux millions de francs de diamants; ce qui est minime, si l'on songe que ces diamants sont les plus estimés du monde entier et atteignent dans le pays même une grande valeur. Il est, du reste, excessivement rare qu'il nous en parvienne en Europe; ceux que l'on y connaît sous ce nom sont pour la plupart des pierres du Brésil, auxquelles on fait faire le voyage de l'Inde, d'où elles reviennent avec les enveloppes et les étiquettes indiennes.

Les diamants de Pannah sont d'une grande pureté et possèdent des feux superbes; leur couleur varie depuis le blanc le plus pur jusqu'au noir, en passant par les nuances intermédiaires : laiteux, rosé, jaune, vert, brun. Leur poids ne dépasse pas en moyenne cinq à six carats ; on en trouve cependant quelquefois qui atteignent jusqu'à vingt carats; la mine de Myra en a même produit un de quatre-vingt-trois carats, qui appartenait à la couronne mogole.

Malgré tous les désavantages du système d'exploitation usité, on peut estimer le revenu réel des mines au double du revenu officiel. En effet, quelques précautions que l'on prenne, il est presque impossible, dans ce pays où la corruption règne parmi toutes les classes, d'empêcher que le vol ne s'exerce dans les mines sur une grande échelle. Le Rajah n'a trouvé qu'un moyen d'y mettre une certaine mesure : il a établi un revenu approximatif des mines ; si le rendement descend au-dessous du chiffre fixé, il s'empare d'un des chefs supposés des fraudeurs, le fait décapiter et confisque tous ses biens. Grâce à ces petits exemples, il peut être tranquille ; il sait que la fraude existe, mais que sa part lui sera toujours réservée.

Le Rajah vend directement ses diamants à Allahabad et à Bénarès; il n'y a que quelques années qu'il a établi des ateliers pour tailler la pierre à Pannah même ; auparavant le diamant se vendait brut. Je ne crois pas qu'il espère rivaliser, comme perfection, avec les tailleurs de diamants de la Hollande ; cependant les pierres qui sortent de ses ateliers ne sont pas à mépriser. Le diamant est taillé et poli sur une roue d'acier horizontale, chargée d'égrisé et d'huile et mise en mouvement par une pédale ; l'ouvrier tient la pierre au bout d'une espèce de porte-crayon et l'appuie contre la roue de façon à l'user par facettes. Les formes les plus usitées dans le pays sont la rose ou le brillant à large face ; en général, les Indiens font peu de cas des nombreuses facettes estimées en Europe.

VI

10 *mars*. — Le roi nous envoie dans la matinée une de ses voitures pour faire une promenade aux environs de la ville. Au pied des collines qui s'élèvent derrière les faubourgs, une rangée d'étangs, entourés de jardins, forme une délicieuse oasis ; de nombreuses villas, quelques tombeaux se cachent sous cet épais manteau de verdure. Dans une de ces vertes allées, nous rencontrons un jeune noble boundêla, qui nous invite à visiter sa maison de campagne, située près de là ; c'est un léger pavillon de pierre, enfoui dans un bosquet de grenadiers et d'orangers, où un bassin et de petits canaux entretiennent une douce fraîcheur. Sous les arcades dentelées de la verandah, nous prenons une légère collation, dont quelques sucreries et un sorbet exquis, composé de melons glacés et aromatisés, font tous les frais.

Dans la soirée, les jungles, à l'ouest du plateau, nous donnent le magnifique spectacle d'un incendie. Le feu a envahi les épais fourrés qui encombrent la forêt ; les bouquets de bambous s'enflamment comme des gerbes de fusées, et les lianes embrasées s'accrochent d'arbre en arbre en fantastiques girandoles. Ces incendies sont très-fréquents dans cette saison ; ils sont allumés intentionnellement par les Gounds, malgré les édits sévères qui les interdisent. Grâce à la sécheresse des broussailles, le feu les a bientôt dévorées et ne s'attaque que rarement aux arbres pleins de séve ; le résultat produit est tout simplement de donner, après les pluies, un redoublement de vigueur à toute cette végétation parasite.

11 *mars*. — Nous comptions partir pour la chasse ; mais il nous faut consacrer la journée à l'inspection des appartements du palais, et surtout à l'admiration des potagers royaux ; le roi en personne tient à nous faire l'honneur de ses plantations de choux et de carottes. Qu'on n'aille pas croire que ce spectacle nous laisse indifférents ; nos yeux se reposent avec complai-

sance sur ces rangées de superbes légumes dont notre estomac est depuis si longtemps sevré.

L'Inde est, en effet, très-pauvre en légumes, ce qui paraît d'autant plus étonnant qu'une notable partie de sa population a une alimentation exclusivement végétale. Hormis deux ou trois espèces de légumes indigènes, l'Indien ne cultive guère que des céréales; le riz, le maïs, le grain, l'orge et le millet forment la base de son alimentation. Nos légumes européens croissent cependant parfaitement à l'arrosage dans presque toutes les régions de l'Hindoustan; mais ils sont jusqu'à présent le monopole des nobles ou des Anglais. La pomme de terre seule refuse de s'acclimater dans ces chaudes régions, et ne réussit guère que sur les plateaux élevés des Nilghiris, des Ghâtes ou des contre-forts de l'Himalaya.

Le manque absolu de ces légumes, que nous considérons comme indispensables au maintien de la santé, joint à celui du pain levé, forme une des plus intolérables privations d'un long voyage dans l'intérieur de l'Inde. Aussi le cadeau le plus apprécié du voyageur est-il le *dali*, ou corbeille de légumes et de fruits, qu'il est d'usage d'envoyer en témoignage de bienvenue.

Après la visite des potagers, le roi m'exprime le désir d'avoir son portrait et ceux de ses fils; l'appareil est apporté au palais, et je fais un cliché qui me permet de présenter au lecteur la famille royale de Pannah (page 421).

12 *mars*. — Nous partons aujourd'hui pour assister à la grande battue qu'on prépare depuis notre arrivée. Le rendez-vous est au palais; nous y trouvons le roi, habillé de toile grise et coiffé d'une calotte de chasse qui lui donne l'air le plus comique du monde. Tous les préparatifs terminés, on sort du palais; je cherche des yeux l'escorte, les voitures ou les éléphants qui doivent nous emmener; au lieu de cela, j'aperçois, au milieu de la place, une locomotive routière, qui est chauffée prête à partir. C'est une petite machine que le roi a fait venir à grands frais de Calcutta, il y a quelques années, pour pouvoir se montrer à son peuple dans toute la splendeur de la civilisation moderne.

Nous nous installons tant que bien mal dans le chariot étroit accroché derrière la locomotive; après un coup de sifflet strident, elle se lance à toute vapeur sur la voie stuquée que le roi a fait faire à son usage.

Quelle antithèse! partir à la chasse des tigres et des panthères dans une des plus sauvages régions de l'Inde et être remorqué par une machine à vapeur. Figurez-vous l'ahurissement de ces sauvages Gounds, ces hommes à peine au-dessus de l'âge de la pierre, voyant s'avancer vers leur forêt ce char de feu, avec son panache de fumée et sa pluie d'étincelles.

Chemin faisant, le roi nous raconte les mésaventures que lui a déjà attirées sa merveilleuse machine. Elle lui fut amenée de Calcutta par un mécanicien anglais, qui ne resta que peu de temps à son service. Après son départ, personne n'en connaissant le mécanisme, la locomotive fut abandonnée à la rouille, jusqu'à ce qu'un Indien, qui avait servi comme chauffeur sur un chemin de fer anglais, vint s'offrir à la diriger. Il fut nommé ingénieur du roi, mais dès une des premières sorties, la machine, chauffée à blanc par l'intrépide Hindou, se mit à dévorer l'espace avec tant de vitesse et de fracas, que les nobles voyageurs, pris de panique, se précipitèrent hors du chariot, se faisant de nombreuses contusions; bien leur en prit toutefois, car, cent mètres plus loin, la chaudière éclatait, tuant le malheureux mécanicien resté à son poste. Depuis, la locomotive a été réparée et le roi s'en est fait expliquer le mécanisme, de façon à pouvoir surveiller lui-même la conduite du mécanicien.

La voie sur laquelle roule la machine est étroite, mais bien nivelée; on s'est servi pour l'établir d'un carbonate des bords de la Jumna, appelé *kanker*, qui a la propriété, une fois pilé et mélangé d'eau, de former une sorte de stuc d'une grande dureté, que l'on peut même polir comme du marbre. Cette voie s'arrête à quelques kilomètres au sud de la ville, sur le bord d'un petit lac, où le roi a une de ses résidences d'été; là nous attendent des éléphants et l'escorte.

Deux heures de chemin à travers ces magnifiques forêts que nous avons déjà admirées, sur les bords de la Keyn, nous conduisent au rendez-vous de chasse. Nous y trouvons une tente dressée pour nous, à côté du pavillon réservé au roi.

Après le déjeuner, les veneurs du prince nous apportent des informations sur le résultat probable de la chasse ; ils nous promettent monts et merveilles, mais pas de tigre, et le *hânkh* ou battue générale ne peut avoir lieu que demain. Aujourd'hui, il faut se contenter des hasards du fourré.

Laissant les chasseurs se disperser pour chercher aventure, je pars seul avec un chikari pour abattre des pigeons verts et quelques oiseaux à beau plumage que je désire conserver. A notre retour, mon guide m'engage à visiter un parc d'éléphants, qui se trouve près de notre camp. C'est une simple enceinte palissadée, où sont enfermés une vingtaine de jeunes éléphants capturés dans une des dernières battues. Les mahouts m'expliquent les différents modes de dressage auxquels ils sont soumis.

Ces éléphants, quoique pris dans la forêt, ne sont pourtant pas sauvages ; ils proviennent d'un système d'élevage qui ne se pratique que dans les pays de Chutterpore et de Pannah. Après avoir détruit complétement les éléphants sauvages qui habitaient ces forêts, on les a repeuplées d'animaux déjà dressés, qui se sont multipliés en toute liberté sans toutefois perdre l'habitude de la présence de l'homme. Chaque année, à une certaine saison, les troupeaux sont cernés et on s'empare de tous les jeunes ayant atteint un certain âge. On les enferme dans des parcs spéciaux, où leur éducation est faite et d'où ils sortent pour être vendus ou renvoyés dans la forêt. On obtient par ce système une race d'éléphants très-supérieurs à ceux qui sont pris déjà âgés et complétement sauvages ; ils font l'objet d'un commerce important avec tous les pays de l'Hindoustan.

Il va sans dire que le corps de ballet royal nous a suivis dans notre déplacement ; il n'est pas dans ce pays de fête, de cérémonie, à laquelle danseuses et musiciens ne prennent part. Le soir donc nous avons le spectacle d'un nautch aux flambeaux ; les grands arbres, dont les rafales de feu viennent sonder les profondeurs, forment un décor qu'envierait l'Académie de musique ; c'est bien le décor qui convient à ces danses au rhythme antique, à ces danseuses bronzées, resplendissantes de joyaux.

Pendant que les nautchis repassent devant nous le répertoire classique, depuis la danse des Pandous jusqu'au *Tâs bi tâs*, le roi, amateur forcené de la chasse, nous narre ses exploits cynégétiques. Je citerai une de ces anecdoctes qui fait autant d'honneur au courage de ce bon prince qu'au dévouement de son fils, le prince héritier.

Il est d'usage dans l'Inde que les princes et les grands s'entourent, à la chasse des bêtes fauves, de tant de précautions, qu'ils n'y courent guère plus de danger à tuer un tigre que s'ils le tiraient de la fenêtre de leur palais. En vrai disciple de saint Hubert, le Rajah de Pannah, repoussant toutes ces précautions, aimait à se trouver face à face avec ce terrible adversaire, et à se mesurer avec lui sans autre avantage que son adresse et son sang-froid. Dans une de ces rencontres, seul au pied d'un rocher, il attendait un tigre que les batteurs chassaient vers lui, quand la bête, déjà blessée, sortant d'un fourré à quelques pas de là, se précipita sur lui et le renversa. Le roi était perdu ; son fils aîné, entendant ses cris, accourt, se précipite sans hésiter sur le tigre et le tue à coups de poignard ; le prince en fut quitte pour quelques égratignures.

Je crois qu'en parcourant les annales de l'Inde depuis les siècles reculés, il serait difficile d'y retrouver un pareil trait de dévouement : un prince héritier sauvant la vie de son père, dans un pays où l'on voit tous les souverains tomber frappés par l'ambition de leurs successeurs !

Cet accident fit réfléchir le bon monarque, et cédant aux instances des siens, il promit de ne plus s'aventurer aussi témérairement. Son esprit ingénieux lui fit trouver un moyen pour écarter

le danger, tout en en conservant l'illusion : il se fit fabriquer une cage à forts barreaux de fer, posée sur des roues, dans laquelle, confortablement assis, il peut venir attendre le tigre au passage et le foudroyer impunément.

13 *mars*. — Le terrain que doit embrasser la battue forme un cirque en partie déboisé sur lequel viennent déboucher de nombreux ravins. Un torrent desséché le traverse en entier et forme à sa sortie vers la vallée un étroit cañon, encaissé entre de hautes murailles de rochers. Ce défilé est la seule issue laissée aux bêtes de la forêt, qui sont ainsi obligées de passer sous le feu d'affûts disposés de chaque côté sur les rocs. Des battues préliminaires ont refoulé tout le gibier dans les ravins qui entourent le cirque ; le cercle des batteurs cerne en ce moment toutes les hauteurs sur un rayon de cinq kilomètres.

Dès le matin, les clameurs, le bruit des gongs et des cymbales font retentir la forêt ; nous sommes à notre poste, et bientôt arrivent les premières bêtes, qui, paraissant pressentir le danger qui les attend de notre côté, courent effarées d'un ravin à l'autre ; parfois, un sanglier, un daim, tente le passage ; comme nous tirons à tour de rôle, quelques-uns réussissent à s'échapper. Après deux heures d'un carnage qui prend des proportions de plus en plus considérables, le vacarme se rapproche de nous, et nous apercevons sur les crêtes voisines les batteurs Gounds se démenant comme des démons. Tout à coup, un bruit sourd, s'élevant des taillis qui couvrent le cirque, vient dominer tout ce tapage ; on croirait entendre un escadron de cavalerie lancé au galop ; les broussailles s'écartent, et nous voyons déboucher sur le lit de sable de la *nullah* un troupeau de *sambêrs* [1].

Le troupeau, d'une quarantaine de têtes, s'avance vers nous à fond de train, en faisant trembler le sol ; en avant se tiennent les mâles, tête baissée. C'est à peine si je peux jeter un coup d'œil sur ces magnifiques animaux ; en un instant ils sont sur nous ; les coups de feu éclatent, et la bande, passant comme une trombe, franchit le défilé et se perd dans la jungle ; deux cerfs, une biche et un tout jeune faon restent sur le carreau.

Pêle-mêle derrière les sambêrs, arrivent sangliers, chacals, daims, hyènes, jetés hors de leurs derniers refuges par nos batteurs, qui les suivent de près en poussant des hurlements sauvages. A ce moment hommes et bêtes se trouvent tellement confondus, qu'il arrive souvent qu'en pareil cas les balles des chasseurs s'égarent sur les batteurs ; il est triste de dire que l'on s'en soucie fort peu. Le butin produit par le hânkh est énorme, et me rappelle le fameux massacre du Nahrmugra, à Oudeypour.

La battue terminée, les chasseurs montent en toute hâte sur leurs éléphants et se lancent à la poursuite des bêtes blessées. Jusqu'au soir, les gorges retentissent des coups de feu, et ce n'est qu'à la nuit que nous nous retrouvons tous réunis autour du bivouac.

VII

15 *mars*. — De retour à Pannah, je me décide à laisser ici mon camp et à pousser, seul avec Schaumburg, une pointe au nord, vers les forteresses d'Adjigarh et de Kalinjer (Kalïndjar) : la première à vingt kilomètres, la seconde à trente-six, de Pannah.

Nous partons à cheval ; quatre sowars nous accompagnent comme guides. Laissant de côté la route qui fait un détour considérable, nous suivons les sentiers qui coupent la forêt ; à tous

[1] Le *sambêr* ou hippélaphe est le grand cerf de l'Inde ; sa taille paraît supérieure à celle du cerf commun d'Europe. Le mâle porte une superbe ramure, mais la biche n'a pas de cornes. Leur pelage est d'un brun velouté sur le dos, blanc sous le ventre.

moments il nous faut descendre ou gravir des pentes vertigineuses ; en certains endroits la végétation est si épaisse que nos chevaux ne s'y frayent passage qu'avec difficulté.

A huit heures du matin, nous apercevons les remparts d'Adjigarh, couronnant un roc, séparé de la chaîne par une gorge profonde. Bientôt nous sommes au pied de la rampe qui conduit à la forteresse ; sept portes, à demi ruinées, s'échelonnent le long de la montée. Arrivés au sommet, nous nous trouvons au milieu d'un nombre d'édifices ruinés presque aussi considérable qu'à Chittore. Le temps nous manque pour en faire une exploration minutieuse ; nous nous bornons à visiter un très-beau groupe de monuments chandêlas, pittoresquement assis sur les bords de l'étang de Parmal.

Nous continuons notre route à travers bois jusqu'à Kalinjer, que nous atteignons après une course de trois heures au plus fort de la chaleur.

La forteresse de Kalinjer est une des plus célèbres de la vallée du Gange. Considérée longtemps comme imprenable, elle fut enlevée par les Anglais en 1804, sans leur coûter de perte sérieuse. La ville occupe à peu près la même position qu'Adjigarh; elle couvre le sommet d'un roc isolé de trois cent soixante-dix mètres de hauteur; la cime du rocher offre une muraille verticale d'une soixantaine de mètres, sur laquelle reposent les remparts. Deux rampes conduisaient jadis de la plaine au plateau ; celle du nord, la plus importante, est aujourd'hui la seule praticable. Elle est longée par un mur à créneaux et coupée de distance en distance par des portes fortifiées, au nombre de sept (ce qui paraît un nombre consacré).

Arrivés au sommet, nous trouvons à la porte de la ville un vieux brahme qui s'offre à nous guider dans notre rapide exploration des merveilles de Rabitchitor.

Suivant le chemin de ronde qui prend à gauche de la porte du nord, nous rencontrons d'abord une petite excavation taillée dans le roc, le *Siva Koti* (appartement de Siva). L'intérieur forme une petite pièce carrée, à plafond uni; pour tout ornement, les murs portent des niches à tablettes, sculptées à même dans le roc, exactement semblables à celles que l'on voit dans les maisons modernes de l'Inde, et qui tiennent lieu d'armoire ; sur un des côtés, un bloc sculpté en forme de lit représente la couche du dieu. Cette excavation peut être considérée comme le type des cinquante ou soixante autres qu'on trouve sur la colline. Sa simplicité, l'absence complète d'idoles, prouvent qu'elle a dû servir d'habitation à un des premiers anachorètes qui vinrent habiter la colline.

Non loin du Siva Koti, sous un rocher appuyé aux remparts, s'ouvre l'étroit orifice de la caverne de *Patal Ganga* (le Gange souterrain). C'est une cavité naturelle située à quinze mètres au-dessous du sol ; on y parvient par un escalier tournant qui s'enfonce perpendiculairement dans le rocher.

Notre guide allume une torche, et nous le suivons dans ce conduit humide, que les hideux vampires nous disputent à grands coups d'ailes. A la moitié de la descente, un rayon de lumière perce la paroi, et on aperçoit par une ouverture la plaine qui s'étend au pied de Kalinjer; il est facile de se rendre compte que l'escalier suit à peu de distance la face externe du plateau. Au delà de cette ouverture, une quarantaine de marches conduisent à l'entrée de la caverne. On peut voir dès le premier coup d'œil que c'est une cavité naturelle et que l'homme n'y a rien ajouté. Elle s'étend sur une profondeur de seize mètres et une largeur d'environ neuf, et elle est remplie jusqu'à un mètre de la voûte par l'eau, filtrant goutte à goutte à travers la croûte du plateau ; ce réservoir a une profondeur de quelques mètres, et ne laisse aucun espace libre pour pénétrer à l'intérieur. On attribue à cette eau des qualités merveilleuses pour la guérison de la lèpre, des affections cutanées, et aussi des maladies de l'âme. D'après la tradition, un roi chandèla de Mahoba, Khirat Brihm, y fut guéri d'une lèpre persistante et ce serait lui qui, pour reconnaître ce miracle, aurait entouré la colline d'une enceinte fortifiée. Malheureusement

pour la tradition, il est prouvé que la forteresse existait déjà au dixième siècle, c'est-à-dire deux siècles avant le règne de Khirat.

A l'extrémité opposée du plateau se trouvent les excavations de Nil-Kanth, le groupe le plus important de Kalinjer; on y trouve plusieurs chambres monolithes, des temples, un beau bas-relief du Varaha Avatar, et de nombreuses sculptures et inscriptions.

Le peu de temps que je pus consacrer à cette importante série de monuments, ne me permet pas d'en donner une description plus détaillée ; on peut, comme importance historique, la classer à côté de celle de Gwalior. Ne comptant pas sur tant de richesses, j'avais, à mon grand regret, négligé d'emporter mon appareil photographique.

Nous ne regagnons Pannah que le lendemain, et, pour ne pas retarder plus longtemps notre départ, nous allons faire de suite nos adieux au Maharajah. Il nous reçoit avec sa simplicité habituelle, et nous présente à chacun une jolie bague portant un diamant, trouvé dans ses mines et taillé dans ses ateliers.

VIII

18 *mars*. — Nous quittons Pannah de grand matin, sur un des éléphants du Rajah ; nos gens ont pris les devants. La route de Rewah, que nous suivons, débouche du plateau par les passes du sud-est. Le versant de ce côté est beaucoup moins abrupt que vers la Keyn ; le sol se relève d'abord pour former une chaîne de mamelons d'une hauteur médiocre, puis descend par une suite de pentes douces jusqu'à la plaine. La végétation offre un caractère moins frappant ; les bois sont plus maigres et entrecoupés d'espaces arides ou couverts de jungles basses.

Vers sept heures, nous entrons dans une magnifique plaine, parfaitement unie, que limite au sud une ligne de hauteurs bleuâtres. Cette plaine forme l'assise inférieure du grand massif qui couvre l'Inde centrale et va étageant ses plateaux de la vallée du Gange au point culminant des Vindhyas de Bhopal et de Mandou. Elle s'avance au nord jusqu'à la Jumna, qu'elle surplombe d'une ligne de versants verticaux, d'où descendent en cascades la Tonsa et les autres cours d'eau qui l'arrosent.

Non loin des défilés que nous venons de franchir s'étale, au milieu de belles cultures de sésame et entouré d'une épaisse ceinture de manguiers, le bourg de Kankrati. Nous y trouvons nos *fidèles*, campés sous ces beaux ombrages.

Dans la soirée, nous nous décidons à partir pour Nagode, dont huit bonnes lieues nous séparent encore ; grâce à la lenteur de notre éléphant, nous atteignons à minuit la petite capitale. On nous conduit au dâk bungalow, que nous trouvons fourni de lits et de meubles sinon somptueux, du moins confortables. Nous apprenons bientôt que c'est au Rajah de Nagode que nous devons de ne pas devoir coucher sur le carreau ; il paraît que l'administration anglaise a négligé de meubler ce bungalow, qui ne sert que de loin en loin ; aussi le prince, informé de notre prochaine arrivée, a de suite fait mettre l'habitation en état de nous recevoir. Décidément, les Boundêlas s'entendent en hospitalité.

Nagode est la capitale d'une des plus petites principautés du Bundelcund. C'est un gros village, dépourvu d'intérêt, mais dans une belle position au centre de la plaine, à égale distance de la région montagneuse et de la Jumna. Ses maisons en pisé forment quelques rues larges et propres. En dehors de la ville se dresse, sur un monticule, un petit fort renfermant le palais du roi. La ville doit une certaine animation et quelque prospérité à l'établissement, dans son voisinage, d'une station militaire anglaise. Celle-ci ne contient que deux régiments et une batterie ; elle fut complétement rasée en 1857 par les rebelles, qui massacrèrent la garnison.

Le pays environnant est morcelé en un nombre considérable de principautés plus ou moins importantes : Sohawal, Dourjanpore, Bijawar, etc., toutes placées sous le protectorat de l'Angleterre. L'agent chargé des relations avec ces États réside à Nagode ; il joint à ces fonctions celles d'attaché aux cours du Bogelcund, Rewah et Myhere, et dépend de l'agence centrale de Nowgong. Le capitaine Kincaid m'avait adressé à lui, en le priant d'aplanir tous les obstacles qui pourraient nous arrêter sur cette partie de notre route.

Malheureusement, dès notre arrivée, nous apprenons que M. Coles est en tournée et qu'il nous faudra attendre son retour à Nagode. Malgré ce que cette perspective a de peu souriant, il faut cependant en passer par là. Depuis deux mois, notre escorte est toujours celle que le Maharajah Scindia nous a fournie à Gwalior; quoiqu'elle nous ait été donnée pour un temps illimité, ce serait abuser que d'entraîner plus loin tous ces gens, qui ont encore devant eux une longue route de retour; en outre, nous avons déjà perdu deux des chameaux qui nous ont été confiés; le pays devient de plus en plus défavorable à ces animaux, et il n'est que temps de les renvoyer. Mais comment les remplacer? là est la grande difficulté. Le pays est dénué de moyens de transport, et l'influence seule de l'agent pourra nous en faire trouver. Toutes ces raisons nous obligent à attendre, quoique Nagode soit un point insignifiant et que la saison pluvieuse s'approche avec rapidité.

LE RAJAH DE NAGODE.

Le lendemain de notre arrivée, le Rajah nous envoie deux *mounchis* pour fixer le moment de notre entrevue; ils sont suivis d'une file de domestiques, porteurs de présents de toute nature : sucreries, fruits, volailles et chevreaux.

A deux heures, nous nous rendons au palais, si toutefois l'on peut appeler ainsi la demeure du Rajah, simple bungalow au toit de tuiles, entouré de verandahs de bois et placé au centre d'une enceinte bastionnée.

Le Rajah nous attend au haut du perron et nous reçoit très-affablement. C'est un aimable vieillard aux traits souriants, à l'allure simple; il s'entretient avec nous sans affectation et nous fait lui-même les honneurs de son humble habitation. On le dit intelligent, actif et très-soigneux des intérêts de son microscopique royaume. Ses revenus ne dépassent pas cinq lakhs de roupies, environ treize cent mille francs; mais aussi, au lieu d'entretenir, comme la plupart de ses collègues, une apparence d'armée inutile et ridicule, il se contente d'un corps de police équipé et discipliné à l'anglaise. Il jouit dans le Bundelcund d'une position bien supérieure à celle que lui donnerait le peu d'importance de ses possessions; c'est qu'il représente un des clans les plus

illustres de la race solaire, le clan tchohan, et qu'il se rattache par des alliances aux grandes familles du Meywar et de l'Haraouti. Dans une cérémonie hindoue, ce principicule aurait le pas sur les Scindias, les Guicowars et tous les potentats maharates et boundêlas.

De retour au bungalow, il ne nous reste plus qu'à nous armer de patience et à attendre l'arrivée de M. Coles.

La petite station renferme bien une quinzaine d'Européens, officiers ou fonctionnaires; mais quand on sort de la jungle, il n'est rien qui épouvante plus que les visites que tout étranger est tenu de faire en arrivant dans une station anglaise; il faut endosser l'habit noir, le col, la cravate, et aller affronter les ardeurs du soleil à une heure de l'après-midi; ainsi le veut l'étiquette anglo-indienne.

Nous restons donc dans notre bungalow, espérant passer inaperçus; mais deux voyageurs sont une trop bonne aubaine, dans ces régions sauvages, pour qu'on nous laisse ainsi violer les convenances. Après avoir attendu tout un jour notre visite, les officiers nous envoient leur doyen, le général B***, qui vient nous reprocher bien gracieusement notre sauvagerie et nous emmène à la mess-court, où nous accueillent de non moins aimables reproches.

Tout le monde fit si bien, que notre séjour à Nagode est resté pour moi un des plus agréables souvenirs de mon voyage. Dans la journée, nous chassions à dos d'éléphant le tigre et le sambêr dans les montagnes voisines. Nous avions pour guide le général B***, le plus intrépide chasseur de l'Inde centrale; le nombre des tigres qu'il a tués se compte par centaines; quant aux ours, panthères, etc., il en ignore lui-même le chiffre.

Dans sa maison, véritable musée cynégétique, les murs disparaissaient sous les trophées de chasse; devant l'entrée se dressait le squelette blanchi d'un énorme éléphant, tué dans les forêts de Pannah. La pièce la plus curieuse de la collection était une peau de tigre, qui, jetée sur le dos d'un buffle, le couvrait en entier; elle avait appartenu à un tigre royal d'une taille prodigieuse, que le général avait abattu aux environs mêmes de Nagode.

Le soir nous trouvait réunis avec nos aimables hôtes autour de la table de la mess-court; on acclamait la France par des toasts en l'honneur de notre armée, de notre drapeau, et souvent les premières lueurs du jour nous surprenaient devant un véritable champ de bataille où gisaient des bataillons de *sparkling hock* et de *mumm*. Aussi, bien que M. Coles fût arrivé depuis plusieurs jours, nous ne pensions plus à partir.

Malgré tous ses efforts, cet officier n'a pu nous procurer que deux charrettes, traînées chacune par cinq bœufs, et encore jusqu'à Rewah seulement. Il nous faut donc conserver notre éléphant de Pannah.

Ces préparatifs terminés, je congédie notre escorte gwaliorienne; tous ces braves gens, qui nous ont suivis si fidèlement, sont rangés devant le bungalow; je leur adresse une petite allocution pour les remercier de leurs bons services, leur donne à chacun quelques roupies et remets au djemadar une lettre qui rendra compte au Maharajah de leur conduite.

Les adieux sont touchants; chacun vient nous embrasser les genoux et, prenant notre main qu'il place sur son front, nous appelle *Mâ-bâp*[1]. Enfin la ligne se forme et la caravane s'éloigne au milieu des *Salâm, Koudawan!* [2] de ces braves garçons. Ce n'est pas sans émotion que nous voyons disparaître ces bons serviteurs et aussi ces chameaux, doux et patients, qui nous portent depuis trois ans; ce sont les derniers que nous aurons dans l'Inde, car ils sont presque inconnus dans les régions de l'est.

[1] *Mâ-bâp*, littéralement mère-père.

[2] *Salam, Koudawan!* Salut, envoyé de Dieu!

IX

Notre séjour à Nagode s'est ainsi prolongé jusqu'au 24 mars. Nous en partons par une belle matinée, sur notre éléphant ; la route continue à se diriger vers le sud-est, à travers une riche campagne émaillée de gros villages. On aperçoit au sud la chaîne des Bandair, qui se déploie en cônes aplatis ou en plates-formes unies, dont les pentes, assez douces depuis le fond de la plaine, se relèvent tout à coup en une sorte de rempart vertical.

Quelques heures de marche nous conduisent à Sohawal, résidence d'un Rajah boundêla. C'est une pittoresque petite ville située sur les bords de la rivière Sattani. A quelques milles de là, nous croisons la voie ferrée d'Allahabad à Jubbulpore, qui doit relier prochainement[1] les lignes de Calcutta à celles de Bombay.

A midi seulement, nous atteignons Madhougarh, autre petite capitale, coquettement assise en amphithéâtre sur la rive droite de la Tonsa, que nous traversons à gué. Le château fort du Rajah domine pittoresquement le cours de la rivière.

Malgré la chaleur qui devient suffocante, il nous faut continuer notre marche et faire encore quelques kilomètres pour atteindre notre campement près de Dourjanpour. J'arrive au camp à demi mort et frappé d'insolation ; mes oreilles bourdonnent, ma vue se trouble et ma bouche serrée ne laisse que difficilement passer la respiration ; on me descend sans connaissance de l'éléphant et on m'étend sur mon lit ; quelques gorgées d'eau-de-vie et des compresses d'eau me font sortir de cette syncope ; j'en suis quitte cette fois pour la peur. Nous venons de commettre une imprudence, le plus souvent fatale, celle de voyager pendant sept heures, exposés directement aux plus fortes ardeurs du soleil. Les effets du soleil dans ces régions peuvent être qualifiés de foudroyants ; car l'homme est frappé avec une rapidité presque égale à celle de l'électricité. Quelquefois le malade languit pendant plusieurs mois et s'éteint sans que la médecine puisse arrêter les progrès du mal, mais presque toujours l'insolation amène la mort en quelques instants. Le seul remède, lorsqu'on se sent atteint, est de se plonger de suite la tête dans l'eau ; le danger cesse immédiatement.

Dourjanpore est encore une capitale, ce qui fait la troisième depuis Nagode, c'est-à-dire en douze lieues ; cela donne une idée du morcellement de cette partie du Bundelcund. Le Rajah nous fait annoncer sa visite : mon état m'oblige à décliner cet honneur.

Nos tentes sont groupées sous le feuillage épais d'un petit bois, le long duquel coule un joli cours d'eau, qui va traverser la ville. L'ombre et la fraîcheur de l'eau me remettent tout à fait et je me sens capable de continuer notre marche.

Il nous reste encore dix lieues à faire pour atteindre Rewah ; nos chevaux sont tellement abattus par la chaleur, que l'éléphant de Pannah est notre seule ressource, mais la pauvre bête est elle-même si épuisée, qu'il ne faut pas espérer obtenir d'elle plus de six kilomètres à l'heure. Nous partons donc à minuit pour être rendus à destination avant la chaleur. Pour ne pas perdre complétement la nuit, j'ai fait disposer sur le dos de l'éléphant un lit, sur lequel nous sommes presque confortablement. Une fois étendu, et en fermant les yeux, on pourrait se croire couché à bord d'un navire ; le balancement régulier de l'éléphant imite à s'y méprendre le tangage et le roulis.

Les premières lueurs du jour nous réveillent ; on ne dort décidément pas trop mal à éléphant. Nous avons traversé pendant la nuit une grande plaine nue ; maintenant le sol, tout en restant plat, forme de larges ondulations ; la campagne est verte et parsemée de gros arbres

[1] Cette ligne a été livrée à la circulation dans le courant de 1868.

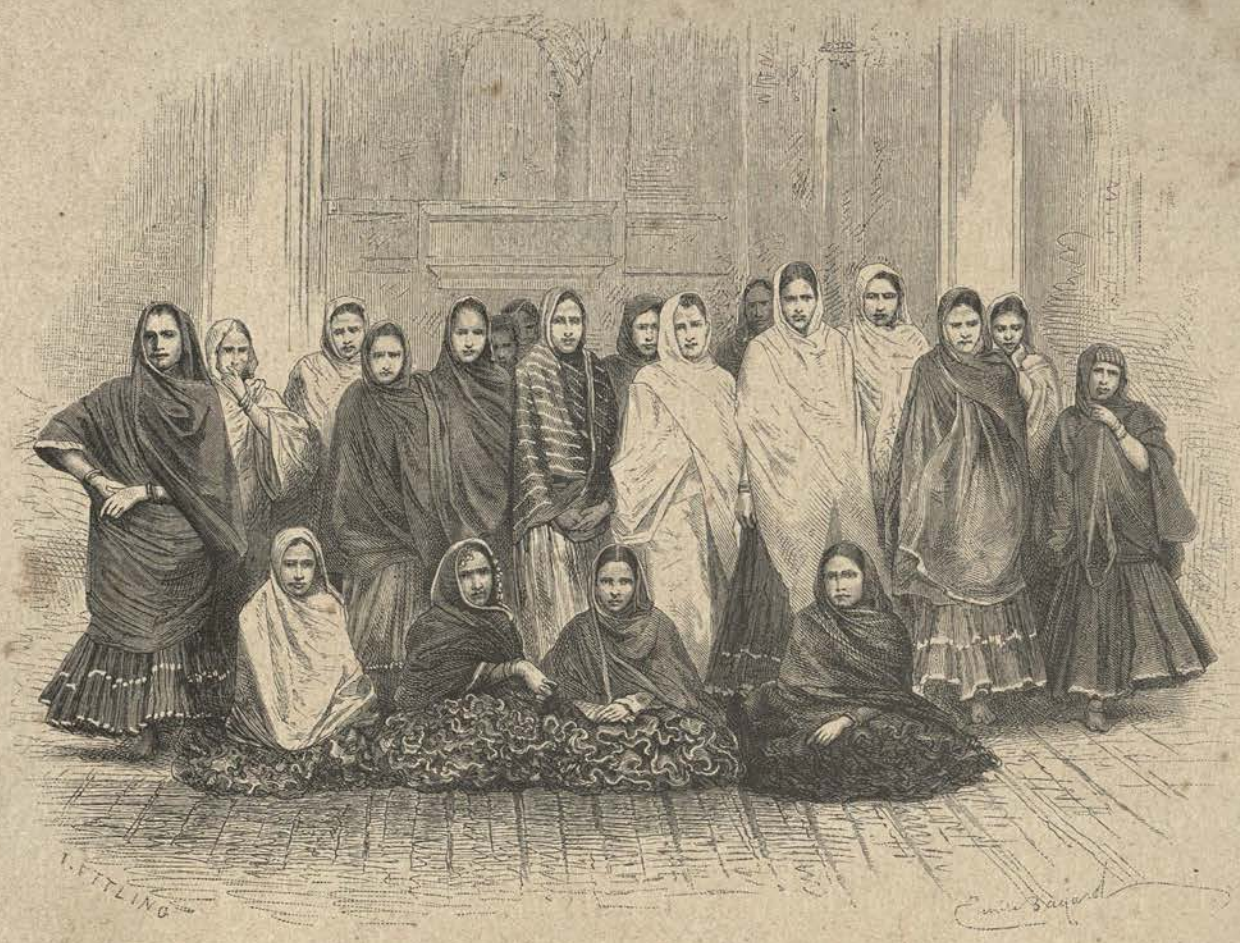
isolés; les montagnes de Pannah ont complétement disparu ; on n'aperçoit à l'horizon qu'une faible ligne bleue formée par la crête des Kyrmores.

Bientôt nous atteignons le bord d'un précipice, au fond duquel bouillonnent les eaux de la Beher. Un peu plus haut une muraille verticale de rochers barre dans toute sa largeur le lit de la rivière ; celle-ci, franchissant cet obstacle, vient former une seule nappe de cristal, de dix à douze mètres de hauteur, qui se brise avec fracas et rejaillit en écume au milieu d'un chaos de rocs brisés. Au-dessus de la cataracte, les berges sont parfaitement à pic et apparaissent couronnées de temples et de jardins.

On descend dans le lit de la rivière par une route rapide, qui serpente le long de la berge et vient se continuer sous l'eau pour faciliter le passage à gué.

A un kilomètre de la rive opposée, nous trouvons un excellent bungalow placé hors des murs de Rewah. Un frugal déjeuner et de bons lits de sangle nous ont bien vite fait oublier les fatigues de ces deux marches de quarante kilomètres.

LE SILÈNE INDIEN (page 435).



BAYADÈRES DE LA COUR DE REWAH (page 472).

CHAPITRE QUINZIÈME

LE BOGELCUND

Le Bogelcund, son étendue, ses limites, son histoire. — Légende des Bâghélas. — Bandougarh. — Rewah. — Le Dewan. — Un speech royal. — Le Maharajah. — Les chutes de la Tonsa. — Maukandpore. — Le mhowah et ses propriétés. — Les loups. — Govindgarh. — Une audience d'apparat. — Chasse dans les Kyrmores. — Le *houdi* et le tigre. — Visite du roi. — Les panthères — La vallée de la Sône. — Les Bandars ou hommes singes. — Le Djangal, l'orang-outang des voyageurs anglais. — Le *tofân*. — Une nuit de terreur. — La *kutchery*. — Amarpatan. — Principauté de Myhere. — Je reçois en Durbar le Raïs de Myhere. — Réception au palais. — La vallée de la Tonsa. — Goundwara. — Entretien des éléphants en marche. — Jokhay.

I

Le Bogelcund ou Bâghélakhound (pays des Bâghélas) forme, sous le nom de Rewah, le plus important royaume indien du Rajasthan oriental. Il couvre une superficie de vingt-cinq mille kilomètres carrés et porte une population estimée à plus de deux millions d'âmes et comprend, au point de vue géographique, tout le plateau qui sépare le Gange des sources de la Nerbouda, limité à l'ouest par la Tonsa, à l'est par le Mourrar. Les monts Kyrmores, qui le traversent du sud-ouest au nord-est, le partagent en deux versants et y forment une chaîne d'un relief peu élevé, quoique quelques-uns de leurs sommets atteignent une hauteur de cinq et six cents mètres ; cette chaîne relie aux Vindhyas le massif des monts Karrakpour.

Le bassin septentrional fait partie de la vallée du Gange ; c'est un plateau peu élevé, d'une

grande fertilité. Il porte une nombreuse population, presque exclusivement hindoue, douce, laborieuse et adonnée à l'agriculture. Le bassin méridional forme la vallée supérieure de la Sône ; son sol est accidenté, et couvert de forêts et de solitudes qui s'étendent jusqu'au Sambalpore. Cette région, presque entièrement inconnue encore de nos jours, a servi de dernier asile aux races autochthones, que les premières invasions ont trouvées établies sur le sol de l'Inde. Si nos suppositions sont justes, c'est là que nous devons retrouver les représentants de cette race de noirs, du type dit *negrito*, qui a formé la race primaire de la péninsule. Le gros de la population se compose de Gounds, qui nous offrent, eux aussi, avec plus de pureté que les Bhîls, le type de la race mixte ou soudra qui a précédé les invasions aryennes. Nous aurons plus tard l'occasion d'étudier de plus près cette intéressante peuplade. Encore aujourd'hui, les Hindous de la plaine, pas plus que les Européens, ne peuvent s'acclimater dans cette partie du Goundwana, ce qui prouverait que les races qui l'habitent en sont originaires ou y sont fixées depuis des milliers d'années. Les forêts qui la couvrent sont infestées de bêtes féroces, et leur accès est encore plus sûrement défendu par la terrible *mal'aria* qu'exhalent leurs ténébreuses profondeurs.

L'histoire du Bogelcund, quant à la partie du pays des Gounds, est encore enveloppée de ténèbres. On sait que les premiers poëmes hindous rattachaient l'Amarakantak à la grande forêt Dandaka, considérée par les Aryens comme un repaire de démons et d'animaux fabuleux.

Au douzième ou treizième siècle, un clan de Rajpouts Chaloukyas s'emparait de toute la vallée de la Sône et lui donnait le nom de bâghélakhound ou pays des Bâghélas, d'où les Anglais, avec leur système d'orthographe indienne, ont tiré le nom actuel de Bogelcund.

La dynastie Chaloukya, branche de la race Souryavansi, régnait à Anhilwara Patan de 1172 à 1294 ; elle fut renversée par Aladin le Sanglant, empereur de Delhi. Il est donc probable que c'est après la chute de leur empire que le clan bâghéla des Chaloukyas se vit forcé de chercher un nouveau territoire dans les régions sauvages du Goundwana. Cette supposition ne concorde cependant pas avec la tradition, conservée à Rewah, qui explique par la légende suivante la formation de la tribu bâghéla.

« Il y a environ sept cents ans, régnait à Pâlgarh, en Goujerate, un prince de l'illustre famille des Chaloukyas. Il avait déjà un fils, quand les dieux se plurent à lui en envoyer un second ; à la naissance du jeune prince, les oracles furent consultés selon la coutume, et quel ne fut pas l'effroi du Rajah en apprenant que cet enfant serait un jour la cause de grandes guerres et de désordres dans l'Inde. Sur son ordre, l'enfant fut abandonné dans une forêt voisine, hantée par les bêtes fauves. Quelque temps après, un saint *richi*, venu à Pâlgarh, apprenant le fait, résolut de s'assurer de ce qu'était devenu le corps du petit prince ; à son grand étonnement, il trouva l'enfant dans une caverne, où l'avait porté une tigresse, qui le nourrissait de son lait. Le roi, apprenant la façon miraculeuse dont son fils avait été sauvé, le fit revenir à la cour et lui donna le nom de Bâghéla, fils de la tigresse. Arrivé à sa majorité, le jeune prince, renonçant à tous ses droits, quitta en compagnie de quelques fidèles la cour de son père. Après mille aventures et d'innombrables combats, justifiant les prédictions de l'horoscope, il s'empara d'un vaste royaume et établit sa capitale à Bandougarh. »

Comme le dit la légende, la première capitale du Bogelcund fut Bandougarh (la ville fermée). Elle ne perdit ce titre qu'au commencement de ce siècle, lors du transfert du siége du gouvernement à Rewah. Elle occupe une position très-forte sur les bords de la Sône, au sud des Kyrmores, mais elle est aujourd'hui complétement abandonnée. D'après les récits des indigènes, c'est une ville merveilleuse, rivalisant avec Amber et Chittore pour la splendeur de ses palais et de ses monuments ; il est difficile de se rendre compte du plus ou moins d'exactitude de ces descriptions, car l'accès de l'ancienne capitale est jalousement interdit aux Européens ; aucun voya-

geur, que je sache, n'y a encore pénétré. Malgré l'amitié du roi de Rewah, je ne pus moi-même obtenir de la visiter.

Le royaume de Rewah (Riouah) est rattaché depuis 1806 à la confédération indo-britannique. Le Maharajah reconnaît la suprématie de l'Impératrice des Indes, doit en cas de guerre fournir un certain contingent à l'armée anglaise et s'engage à n'entretenir à son service aucun Français; d'un autre côté, il est souverain absolu dans ses États, dont l'Angleterre lui garantit l'intégrité et il n'est redevable d'aucun tribut. Ses revenus sont peu en rapport avec l'étendue de ses possessions; ils ne dépassent guère cinquante à soixante lâkhs, soit quinze millions de francs. Il faut attribuer ce résultat au système d'affermage employé dans tout le royaume; le gouvernement se contente des revenus que lui payent ses fermiers, tandis que ceux-ci tirent tout ce qu'ils peuvent de ces populations; si l'on en excepte la zone transkyrmorique, le reste du pays est riche et doit produire des revenus élevés.

II

M. Coles m'avait remis, à mon départ de Nagode, un *karita*[1] adressé au Maharajah de Rewah, et que je fis porter au palais dès notre arrivée au bungalow.

Quelques heures après, je vois arriver en grand apparat le Dewan, envoyé par le roi pour nous porter ses salâms et tâcher d'avoir quelques renseignements sur nos personnes. Toutes les politesses du ministre ne m'empêchent pas de m'apercevoir que notre présence l'inquiète; notre qualité de Français le surprend beaucoup et il ne sait trop que penser de la protection que paraissent nous accorder les autorités anglaises. Je suis bien persuadé que sans le karita de l'agent, le ministre se serait opposé à ce que nous vissions le roi. Enfin, après de longues tergiversations et au moment de nous quitter, il nous informe que le Maharajah nous recevra demain à son palais, à quatre heures. Peu après, un tchoubdar de la cour nous apporte une corbeille de fruits et nous annonce que, sur l'ordre du roi, un éléphant restera attaché à notre service pendant la durée de notre séjour.

La ville s'étend, à un kilomètre de notre bungalow, le long de la Beher et couvre une petite hauteur, qui lui donne tout d'abord un aspect pittoresque. Mais, en approchant, on rencontre des remparts, crevassés, en ruines, et on entre dans un labyrinthe de rues tortueuses, étroites, bordées de maisons d'une architecture misérable, la plupart n'offrant que des murs de clayonnage, quelquefois de terre battue, et des toits de tuiles irrégulièrement disposées. Il y a loin de là à ces belles villes de l'ouest de l'Inde, avec leurs solides murailles de pierre, leurs terrasses et leurs élégantes colonnades; du reste le contraste devient de plus en plus frappant à mesure que l'on s'avance vers l'est, et, pour en citer un exemple, à Mourchedabad, à Calcutta même, les habitations indigènes ne sont plus que des huttes.

Ce qui étonne le plus à Rewah, c'est de voir les bazars presque déserts, d'autant que la ville renferme au moins quarante mille âmes et qu'elle est le principal marché d'un riche district. Elle se ressent beaucoup de l'abandon de la cour, qui a suivi le roi dans sa résidence favorite de Govindgarh.

Au centre de la ville se trouve la cité noble, entourée d'une enceinte, et renfermant le palais, les demeures des courtisans, les casernes et quelques bazars. Là encore règnent la même tristesse et la même solitude.

[1] *Karita*, lettre de présentation officielle, écrite sur parchemin ou papier spécial et enfermée dans un sachet de soie brodée, avec le sceau aux armes du royaume ou de l'agence anglaise.

A l'heure fixée pour notre entrevue avec le roi, nous nous rendons au palais, qui étend ses façades hybrides le long d'une cour, sur laquelle donnent les écuries de la cavalerie. Le Dewan nous reçoit à l'entrée et nous conduit à la salle du Durbar, vaste pièce, dont les parois disparaissent sous une profusion de dorures, incrustations en verre de couleur, ornements de toutes espèces, dans le genre des Chich Mahal déjà décrits. De la voûte imitant une tenture pendent des lustres de cristal; les colonnes en bois de teck de la verandah sont bariolées de couleurs vives. Au fond de la salle se dresse le trône, énorme coussin de velours, appuyé contre un dossier monumental que supportent deux lions dorés. L'ensemble de cette salle ne manque pas d'une certaine originalité et doit faire grand effet à la lueur des lustres.

Le Maharajah n'est pas encore arrivé; il vient de Govindgarh pour nous voir et repartira sitôt après. Les heures se passent et l'obscurité envahit la salle; tout à coup, les portes s'ouvrent, des serviteurs entrent portant des flambeaux, suivis de tchoubdars, qui font résonner leurs cannes d'or sur les dalles, avec le sacramentel *Maharaj ! salâm !*

Le roi entre et vient droit à nous; je suis tout d'abord frappé de sa superbe stature; mais ses six pieds et sa fière contenance ne réussissent pas à donner de la majesté à son costume qui, du turban aux babouches, est du plus pur jaune-serin. — Cette couleur est, du reste, de saison, car on fête encore ici le Holi. — Un bandeau de même nuance couvre complétement sa barbe et une partie de sa figure et augmente encore la bizarrerie de cet accoutrement.

Nous ayant fait asseoir à ses côtés, le roi nous adresse, dans le plus pur anglais, un discours évidemment préparé, dans lequel il nous exprime d'abord avec emphase le plaisir qu'il a de nous voir; il ajoute que le devoir d'un souverain est de combler d'honneurs les hommes de lettres et les artistes qui viennent étudier les beautés et les ressources de son pays. Comme je lui exprime mon étonnement de l'entendre parler si purement l'anglais, il me répond ces quelques mots, que je reproduis textuellement :

« Sans la connaissance de l'anglais, un prince indien ne peut que rester ignorant des moindres progrès de la civilisation ; entendant continuellement parler de choses qu'il ne peut comprendre, ne pouvant rechercher lui-même la science dans la lecture, il est obligé de suivre l'ornière tracée par ses ancêtres, avec tout son accompagnement d'oppression et de barbarie, et, à moins de talents peu communs, il ne peut que s'attirer la mésestime du gouvernement impérial, et finalement la perte de sa couronne. Si, au contraire, il peut lui-même suivre le mouvement de l'opinion européenne, il est sûr d'être encouragé, soutenu, et d'arriver ainsi à améliorer la condition de ses sujets et à augmenter ses revenus. »

Le Maharajah Govind Sing Bahadour, prince de Rewah et de Maukandpore, grand commandeur de l'Étoile de l'Inde, est monté sur le trône depuis quinze ans. Il peut avoir quarante-cinq ans et paraît jouir d'une exubérante santé ; malheureusement, ce colosse est atteint d'un mal incurable, la lèpre, qui, arrêtée dans ses ravages, lui enlève cependant tout espoir d'avoir un héritier. Il faut attribuer à cette infirmité l'indifférence avec laquelle il délaisse les affaires de son royaume ; la couronne, après sa mort, revient à son frère, qui est son ennemi invétéré. Cette indifférence est d'autant plus regrettable, qu'on aurait pu espérer beaucoup d'un homme si remarquablement doué sous le rapport de l'intelligence et de l'éducation. Aujourd'hui, il se contente de formuler, chaque fois que l'occasion se présente, ses excellentes intentions pour l'intérêt du pays; puis, cela fait, il laisse continuer l'oppression et la barbarie, qu'il a si énergiquement flétries, et abandonnant toute préoccupation, s'adonne sans frein à sa seule passion, la chasse.

L'heure est très-avancée quand on apporte l'*utterpân;* le roi nous couronne de guirlandes de henné et nous invite à venir passer quelques jours avec lui à Govindgarh, où il retourne à l'instant.

Avant de quitter Rewah, nous allons visiter les célèbres chutes de la Tonsa, qui se trouvent à quelques lieues au nord, près de la route d'Allahabad. La rivière, arrivant à la limite du plateau, se précipite d'une hauteur de cent trente mètres dans la plaine ; un magnifique paysage encadre cette cataracte, la seule un peu importante qu'offre l'Inde septentrionale. Le pays depuis Rewah jusqu'à la limite du plateau offre de vastes affleurements de grès, véritables déserts, entrecoupés de forêts de tamarins, de pipals et de térébinthacées.

III

Le 28, pour nous rendre à l'invitation du Maharajah, nous partons pour Govindgarh, à dix-huit kilomètres de Rewah, au pied des Kyrmores. La campagne, au sud de la capitale, offre un aspect beaucoup plus riant que vers le nord et l'ouest ; les villages s'étalent coquettement sur de petites hauteurs qu'avoisinent toujours un joli jhil et quelques fraîches plantations de manguiers.

A mi-chemin, nous traversons le bourg de Maukandpore, qui a été un instant la capitale du royaume, avant l'occupation du Rewah. Plus loin, le pays change de caractère ; le sol se relève en ondulations brusques, coupées de ravins, qui courent comme une houle jusqu'au pied des Kyrmores, dont on aperçoit les longs talus. Aux cultures ont succédé les forêts, mais celles-ci sont presque entièrement composées d'arbres de rapport, bois de teinture, figuiers et mhowahs.

Je n'ai pas encore parlé à mes lecteurs du *mhowah*, l'arbre par excellence de l'Inde centrale, qui est à ces régions sauvages ce que le cocotier est aux rivages de l'océan Indien. La Providence l'a doté de propriétés tellement merveilleuses, qu'il fournit aux primitifs habitants de ces plateaux tout ce que les peuples plus industrieux ont demandé à l'ensemble du règne végétal.

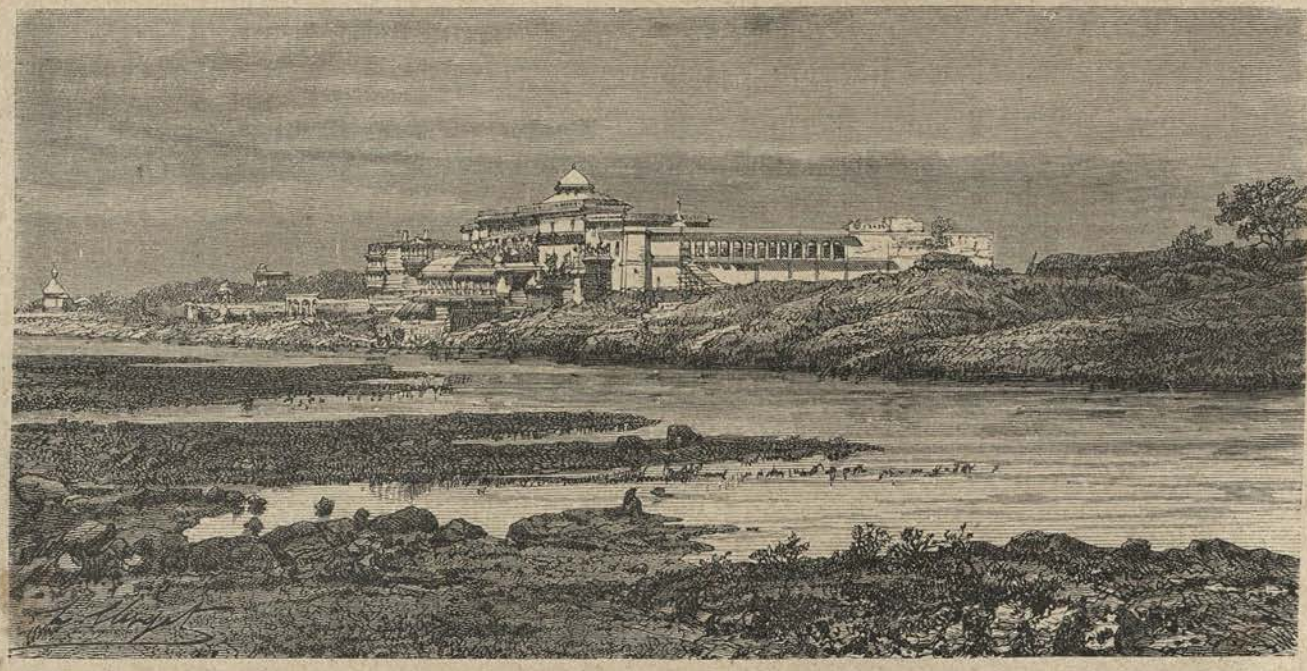
Le mhowah, ou mahouah (*Cassia latifolia*) est un des plus beaux arbres des forêts de l'Inde ; son tronc droit, d'un grand diamètre, porte des branches régulièrement disposées et relevées gracieusement en bras de candélabre ; son feuillage, d'un vert sombre, s'étage en dôme et projette une ombre épaisse. Vers la fin de février, ses feuilles tombent presque subitement et laissent l'arbre complétement nu. Les indigènes les ramassent et les emploient à maints usages. Quelques jours après la chute des feuilles, les candélabres se couvrent avec une étonnante rapidité d'une masse de fleurs semblables à des petits fruits ronds disposés par bouquets.

Ces fleurs sont la manne céleste de la jungle, et leur plus ou moins grande abondance amène la prospérité ou la misère dans tout le pays. Leur corolle, d'un jaune pâle, forme une baie charnue, épaisse, de la grosseur d'un raisin, qui laisse passer les étamines par une faible ouverture ; arrivée à maturité, cette corolle tombe d'elle-même. Les Indiens se bornent à enlever les broussailles autour de l'arbre et recueillent soigneusement tous les soirs les fleurs tombées pendant la journée ; cette pluie continue pendant plusieurs jours. Chaque arbre produit une moyenne de cent vingt-cinq livres de fleurs.

Fraîche, cette fleur-fruit a une saveur doucereuse assez agréable, mais à laquelle se joint une odeur musquée, âcre et presque repoussante. Les indigènes en font cependant une grande consommation en cet état ; ils la préparent aussi en gâteaux et en mets divers d'une propriété nourrissante. La plus grande partie de la récolte est séchée sur des claies d'osier. Cette opération fait perdre au fruit son arome désagréable ; on le façonne ensuite en pains ou on le réduit en farine. Par la fermentation, la fleur du mhowah produit un vin d'un goût agréable, mais qui doit être bu frais ; si on le distille, on en obtient une eau-de-vie forte, que les Indiens considèrent comme la plus précieuse production de l'arbre, et qui, avec l'âge, peut se comparer au bon whisky d'Écosse. On retire encore du résidu des fleurs un bon vinaigre.

Sitôt que les fleurs ont disparu, le feuillage apparaît et recouvre rapidement l'arbre. Au mois d'avril viennent alors les fruits, qui ont remplacé les fleurs. Le fruit du mhowah est de la même forme, quoique un peu plus gros, que le fruit de notre amandier; le brou est violacé et recouvre une enveloppe ligneuse, polie et dure, dans laquelle se trouve une belle amande. Celle-ci est d'un blanc laiteux; son goût est fin, un peu gras. Les Indiens en font des gâteaux, des pâtes, en tirent par simple pression une excellente huile comestible, et engraissent les buffles avec ses résidus. Cette huile est déjà recherchée par le commerce de Bombay, et promet une riche branche d'exportation au pays.

Enfin, pour clore l'énumération des merveilleuses propriétés du mhowah, ajoutons qu'on tire de son écorce une fibre ligneuse, qui sert à faire des cordes grossières, et que son bois, facile à fendre, est, quoique d'un grain inégal, inappréciable pour la construction des huttes, puisqu'il résiste aux attaques des termites. En récapitulant rapidement les lignes précédentes, nous trouvons que le mhowah fournit un aliment nourrissant dans ses fleurs et ses fruits, et, en outre, du



PALAIS D'ÉTÉ DU MAHARAJAH DE REWAH, A GOVINDGARH.

vin, de l'eau-de-vie, du vinaigre, de l'huile, une matière textile et un précieux bois de construction. On ne sera donc point étonné d'apprendre que dans les Vindhyas et les Aravalis il est considéré par les habitants à l'égal de la divinité. C'est à lui que Gounds, Bhîls, Mhairs et Minas doivent leur existence; c'est sous ses ombrages qu'ils tiennent leurs assemblées et célèbrent les grandes époques de leur vie; c'est à ses branches qu'ils suspendent leurs grossiers ex-voto, fers de lance et socs de charrue; c'est entre ses racines qu'ils étalent ces mystérieux cercles de cailloux qui leur tiennent lieu d'idoles. Aussi combattent-ils en désespérés pour la défense de leurs mhowahs, car les Hindous, ne sachant quelles représailles exercer contre ces insaisissables sauvages, s'en prennent à leurs arbres et les abattent. Là où le mhowah disparaît, disparaît aussi le Bhîl ou le Gound. Dans la plaine, on plante et on cultive parfois cet arbre précieux; dans les montagnes, il croît spontanément.

A quatre heures, nous atteignons un beau *mekkâm* à un kilomètre de Govindgarh; notre camp s'étale dans une étroite clairière, au-dessus de laquelle les manguiers et les mhowahs forment un dôme de verdure. A une petite distance de là commence le versant de la montagne, qui

s'étale en un talus doux et uni jusqu'au sommet. De l'autre côté, une profonde ravine, dont le fond forme un petit lac, nous sépare de Govindgarh.

Une heure après nous, arrivent nos gens et nos bagages portés par quatre éléphants. Pendant que l'on décharge les animaux, je me promène sous les mhowahs, dont les branches sont mises au pillage par une tribu de langours. A ce moment, je vois s'approcher de moi un chien à l'aspect misérable, galeux et pelé ; dédaignant son voisinage, je lui envoie une pierre, qui le fait se diriger à travers les broussailles vers quelques huttes voisines. Quelques instants après, de grands cris partent de ce côté, et je vois sortir des paysans armés, devant qui détale mon chien, qui n'est autre qu'un gros loup. Il s'est emparé d'un chevreau, qu'il tient dans sa gueule, et, malgré ce poids, passe devant nous avec une telle rapidité que ni pierres ni bâtons ne peuvent l'arrêter.

Le loup indien se distingue difficilement du chien demi-domestique, qui peuple les villages indigènes. Sa forme est identique ; sa fourrure seule est moins jaunâtre et le rapproche du loup fauve de la Pologne. On ignore généralement l'existence des loups dans l'Inde ; les voyageurs, préoccupés des tigres et de leurs congénères, ont négligé de parler de ces carnassiers, qui, quoique d'un type plus modeste, occasionnent des ravages tout aussi importants. Les loups pullulent dans tout l'Hindoustan, des Vindhyas aux Himalayas. N'attaquant jamais l'homme, même en troupe, ils pénètrent dans les villages, dans les fermes, et enlèvent chaque année des centaines d'enfants, de chiens ou de chevreaux. On les a vus s'introduire jusque dans les habitations européennes, et dans l'impossibilité de les combattre, de petites stations anglaises ont dû être abandonnées pour cette seule cause. J'ai connu un planteur du Doab, dont l'enfant avait été enlevé sous ses yeux, dans la verandah de son bungalow, par un de ces animaux. Malgré la prime élevée de quinze francs que le gouvernement a offerte pour chaque tête de loup, on est encore loin de s'être rendu maître du fléau.

Vers le soir, au moment de nous coucher, nous avons une petite alerte ; une trombe de vent descendant des Kyrmores vient passer sur notre camp, culbutant les petites tentes de nos hommes ; les *kalassis* de notre tente n'ont que le temps de se précipiter sur les cordes pour nous empêcher d'être ensevelis sous les *khanats*. Ces coups de vent, comme nous devons en faire l'expérience, sont très-fréquents dans cette région.

IV

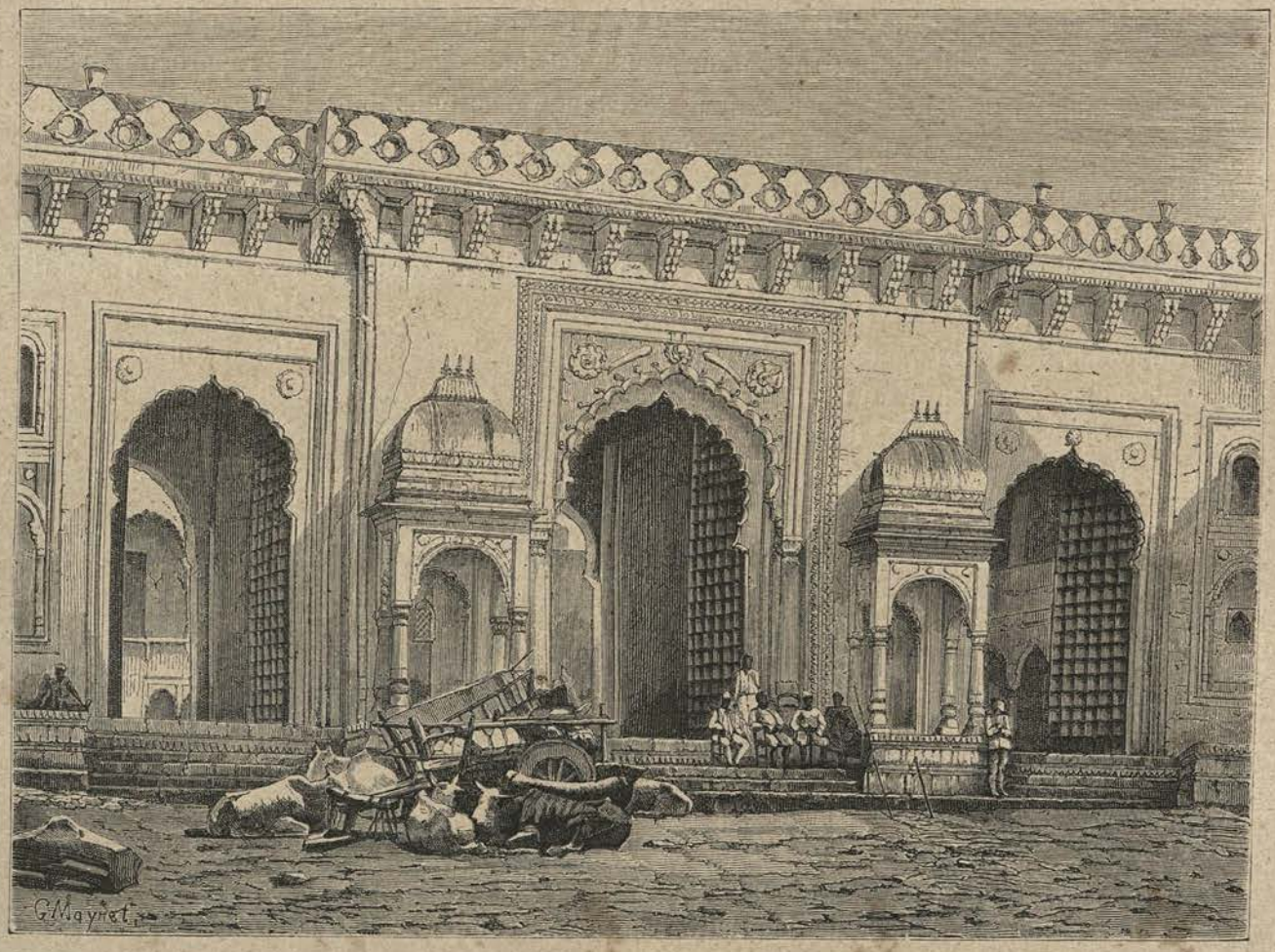
29 *mars*. — Nous recevons une députation du palais, composée de quatre nobles qui viennent nous porter les compliments d'usage. Parmi eux se trouve le favori du roi, Bichisi Sing, grand organisateur des battues royales ; c'est un gros Bâghéla, à la figure épanouie et à la longue barbe teinte en rouge. L'entrevue d'étiquette terminée, les Rajpouts font une fausse sortie et reviennent quelques minutes après, pour leur propre compte ; il faut, comme d'habitude, leur montrer nos vues stéréoscopiques de Paris et leur distribuer quelques cadeaux ; ce qui leur fait le plus de plaisir est une boîte de capsules, que je donne à chacun d'eux.

Dans l'après-midi, nous allons rendre visite au Maharajah. Nous traversons en entier la ville, si l'on peut décerner ce titre à une agglomération de huttes en roseaux de l'aspect le plus provisoire. Les voies de la future capitale sont, il est vrai, larges et bien alignées, mais il est probable que les projets du Rajah ne lui survivront pas, et que Govindgarh redeviendra en peu de temps un simple rendez-vous de chasse.

L'entrée principale du palais se trouve à l'extrémité de la grande rue ; c'est un beau portail de marbre, percé de trois arceaux dentelés et dans le bon style rajpout. De l'autre côté de

cette porte, on trouve une petite cour entourée de jolies façades, relevées par des colonnades à grandes ouvertures.

Le prince nous reçoit dans la belle verandah qui tient lieu de salle d'audience. L'étiquette est encore plus soigneusement observée que lors de notre première entrevue; les nobles sont rangés de chaque côté du trône et le roi est étincelant de bijoux et de décorations. Tout le monde se lève à notre entrée; le Rajah nous souhaite avec emphase la bienvenue à Govindgarh. Après quelques minutes d'audience, on apporte l'essence de roses et le bétel et nous nous retirons; mais à peine dans l'escalier, un *mounchi* nous rejoint et nous fait entrer dans un petit salon, où le roi vient bientôt nous retrouver. Il a dépouillé tous ses étincelants ornements et avec eux toute



PORTE DU PALAIS DE GOVINDGARH.

sa majesté royale; car il nous serre la main affectueusement et nous exprime simplement le plaisir que lui fait notre visite. Averti depuis longtemps de notre prochaine arrivée par l'agent de Nagode, il nous attendait impatiemment pour nous faire assister à une chasse au tigre; un de ces animaux se trouve dans les ravins des Kyrmores; surveillé par les chikaris et convenablement amorcé par quelques victimes propitiatoires, il est destiné à tomber sous nos coups dès demain.

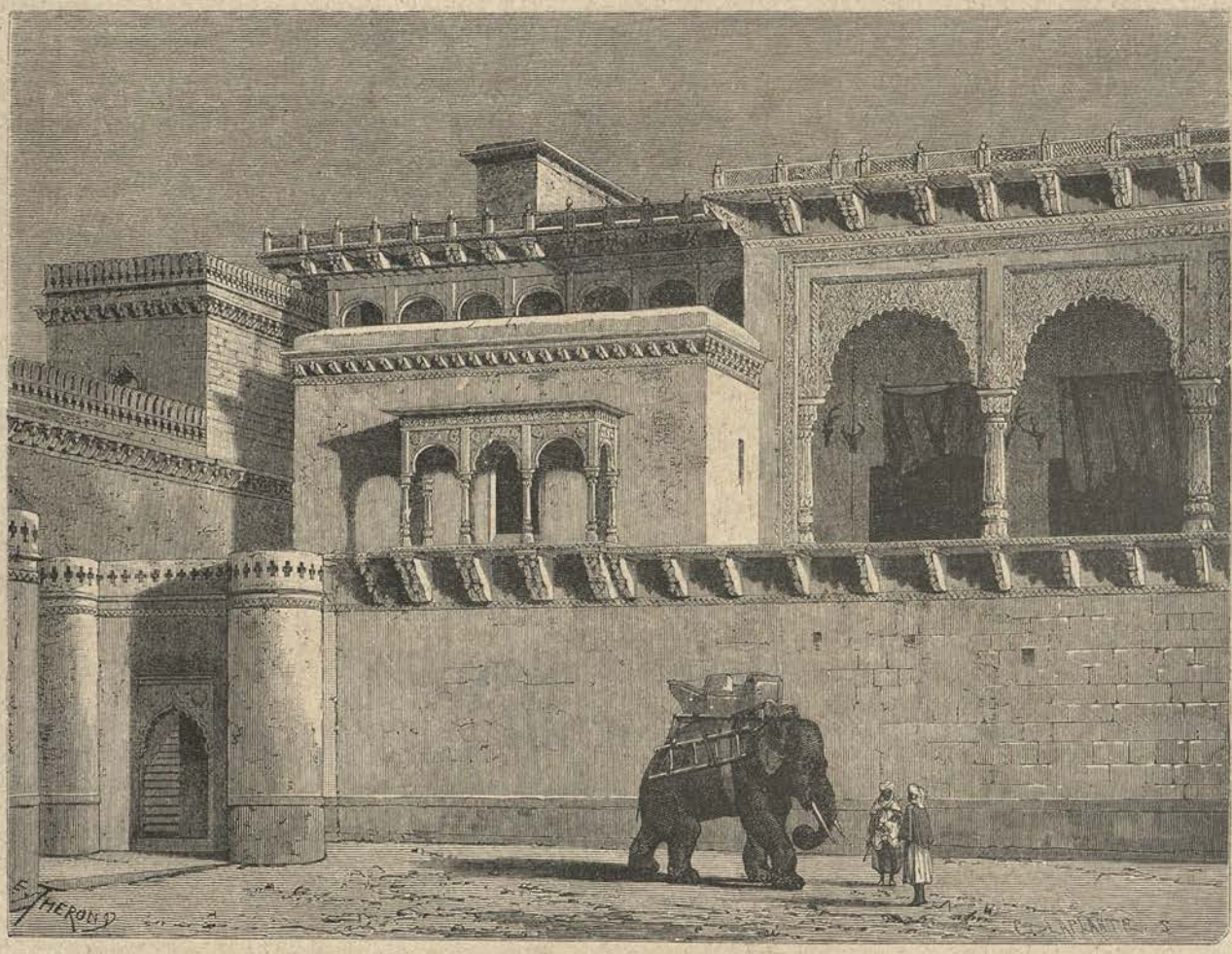
Le Maharajah nous fait ensuite lui-même les honneurs de son palais, dont l'intérieur répond bien à la simplicité de l'extérieur. En revanche, la pièce principale, le grand salon des fêtes, atteint l'apogée du mauvais goût le plus criard, amoncellement de glaces, de dorures et d'ornements les plus disparates. Pour ne pas désappointer notre aimable hôte, nous feignons cependant la plus vive admiration.

DURBAR DU MAHARAJAH DE REWA. — A GOVINDGARH.

V

30 *mars*. — Les chikaris viennent nous prévenir de nous tenir prêts pour le soir. A trois heures, le sowari de chasse passe notre camp; le Rajah monté sur un superbe éléphant fume son houkah qu'un jeune page porte à ses côtés ; tout autour se pressent nobles, soldats et suivants de toute sorte. Montant sur notre *makna* [1], nous rejoignons la troupe et bientôt nous gravissons de compagnie la montagne.

J'ai déjà dit que les Kyrmores présentent en cet endroit un versant doucement incliné et qui



COUR DU PALAIS DE GOWINDGARH.

s'étend sur une grande longueur sans solution de continuité. L'angle très-doux de ce versant rend l'ascension facile sur n'importe quel point, mais le rocher à nu est couvert d'innombrables blocs détachés, d'une grosseur très-variable, et sur lesquels l'éléphant se fraye difficilement un passage. La nature du terrain me paraît volcanique ; partout, entre les blocs et les pierres émiettées, on trouve de petites coulées d'une substance noire, semblable à de la poix refroidie, brillante comme du jais, et que je n'hésiterais pas à prendre pour de la lave, si leur formation ne paraissait relativement récente. Sur tout ce versant on ne remarque que quelques acacias

[1] *Makna*, éléphant mâle, sans défenses, généralement employé à la chasse.

rabougris, çà et là un sâl, croissant dans les creux des rochers, où se trouve réunie une petite quantité de terre végétale.

Le cortége du roi se déroule pittoresquement sur le flanc de la montagne; en tête l'éléphant du roi, entouré d'un groupe de serviteurs élevant des parasols, des chasse-mouches en queues de yâk, puis la longue ligne des éléphants avec leurs haodahs de chasse et leur harnachement bariolé; derrière viennent les piétons et les cavaliers conduisant par la bride leurs chevaux, qui vont sautant comme des chèvres de roc en roc.

Bientôt nous atteignons un beau plateau, couvert d'une épaisse végétation; de tous côtés se dressent de hauts pitons arrondis, entre lesquels on aperçoit à quelques mille pieds de profondeur la belle vallée de la Sône [1].

Continuant notre marche à travers le plateau, nous faisons halte au pied d'un des cônes qui nous entourent; le cortége s'arrête laissant les chasseurs gagner seuls à pied l'embuscade. Après une montée pénible, sur ces talus couverts de broussailles et de jeunes arbres, nous atteignons le sommet; c'est un vaste entonnoir tapissé de verdure, dont le fond est rempli par un petit étang. Ne serait-ce pas un ancien cratère? Nous descendons dans le plus profond silence jusqu'au bord de l'eau et atteignons l'*houdi*.

Le lac, sur les bords duquel il se dresse, est le seul point de la montagne où les animaux trouvent de l'eau; c'est donc le rendez-vous des hôtes de la forêt, et les tigres y sont attirés par le double attrait de l'eau et d'une proie abondante. Quand l'un d'eux a été signalé, on le laisse jouir en maître de cet Éden, jusqu'au jour où il devient l'objet d'une expédition semblable à celle que nous faisons.

L'houdi est ici plus perfectionné encore que dans le Meywar; c'est une véritable petite habitation, renfermant une chambre et surmontée d'une terrasse. Les murs sont crénelés et leurs meurtrières commandent en plein l'emplacement où les animaux sont forcés de venir boire, le reste du lac étant entouré d'une petite muraille qui en défend l'accès. Dans la chambre principale, nous trouvons une table, des chaises, et une corbeille contenant une collation et quelques flacons de champagne, qui doivent nous permettre d'attendre patiemment l'arrivée du seigneur tigre; il est cependant strictement défendu de parler haut et de fumer. Un véritable arsenal de carabines, rangées le long du mur, est destiné à notre usage et à celui du roi et des quelques nobles qui l'ont suivi.

L'obscurité envahit la petite vallée; les heures se passent et il est plus de minuit, rien n'a encore bougé; mais vers une heure, la forêt paraît s'animer; bientôt arrivent quelques sangliers, puis des daims; un peu plus tard, un solitaire sambêr vient se camper superbement à trente mètres de nous, reflétant sa belle tête couronnée de magnifiques andouillers sur le miroir du lac, éclairé par mille étoiles. Mais toutes ces tentations ne nous font pas oublier le tigre que nous attendons.

Comme toujours dans ces chasses de nuit, les instants les plus intéressants sont ceux de l'attente, alors que le chasseur désarmé momentanément voit se dérouler devant lui toute la vie nocturne de la forêt. Lorsque le tigre apparaît, il y a encore un instant d'émotion; puis la malheureuse bête, fatalement condamnée, s'avance presque sans défiance; une décharge part de l'houdi, et le tigre s'affaisse avec un rugissement, le corps criblé de balles. Ce dernier acte, qui paraît le principal, n'est pas le plus beau; et, pour ma part, j'ai toujours éprouvé un certain remords à participer à l'assassinat d'un tigre, à huit, derrière un mur de deux pieds d'épaisseur.

[1] La Sône, un des principaux affluents méridionaux du Gange, descend des hauteurs de l'Amarkantak, où elle prend sa source dans le même massif que la Nerbouda; remontant d'abord vers le nord ouest, elle tourne brusquement à l'ouest, traverse le Bogelcund et va se jeter dans le Gange près de Dinapore, après un cours de plus de cinq cent cinquante kilomètres.

LE DÉPART POUR LA CHASSE, A GOVINDGARH

On me réserva cette fois l'honneur de tirer le premier sur le tigre. J'attendis que l'animal ne fût plus qu'à une vingtaine de mètres de l'houdi. Ma première balle lui fit faire un bond prodigieux; au moment où il retombait à terre, je visai pour la seconde fois ; mais une décharge générale m'empêcha de juger de l'effet de mon coup et étendit le tigre mort sur les rochers.

Au bruit des coups de feu, les gens de la suite arrivent, apportant des torches; le corps du tigre est placé sur un brancard, et, remontant sur nos éléphants, nous reprenons la route de Govindgarh. A quatre heures du matin nous sommes dans notre tente, après une course effrayante sur le dos de nos éléphants, culbutant à la clarté des torches au milieu du chaos de rochers dont j'ai parlé. C'est un vrai miracle qu'aucun accident ne soit arrivé, car j'ai idée que, pendant que nous sablions le champagne dans l'houdi, les gens du roi fêtaient le vin nouveau de mhowah.

VI

31 *mars*. — La journée, étant un dimanche, est consacrée au repos, que mérite du reste notre excursion de la nuit. Vers le soir, le roi honore notre camp d'une visite de cérémonie ; il arrive pompeusement porté dans une litière plaquée d'argent, escorté d'un régiment de son infanterie régulière et suivi d'un interminable sowari d'éléphants et de cavaliers. Cette visite inattendue bouleverse notre mekkâm ; nos gens courent de côté et d'autre, revêtant leurs turbans et leurs robes des grands jours; nous avons à peine le temps de ranger en ligne nos quelques chaises et fauteuils de campagne, que le défilé débouche sous les mhowahs. Le roi descend de sa litière à l'entrée du camp, et, s'appuyant sur mon bras, vient prendre place sur un de nos fauteuils de fer, nous faisant asseoir à ses côtés, tandis que nobles et soldats forment le carré.

Je suis vraiment confus de tout ce déploiement, et répète encore une fois au prince que nous ne sommes que de simples voyageurs et que rien dans notre position n'appelle cette avalanche d'honneurs ; ce qui lui donne l'occasion de placer un autre beau discours. Nous faisons ensuite l'étalage de nos curiosités, photographies et aquarelles; puis les nautchnis exécutent un pas à la clarté des torches ; quelques pétards et deux ballons à feu terminent brillamment la cérémonie. Le roi, en nous quittant, ne trouve rien de mieux, pour nous exprimer sa satisfaction, que de nous dire : « *You are my brothers! my kingdom is yours!* »

Après son départ, je m'aperçois que, par son ordre, une ample distribution d'eau-de-vie de mhowah a été faite à nos gens, qui sont tous déjà dans un état d'ivresse lamentable. Cet état est du reste partagé en ce moment par la majorité de la population bâghéla et gounde, qui célèbre ainsi la récolte des précieuses fleurs.

Notre camp est à peine plongé dans le silence, que je suis réveillé par des cris auxquels se mêlent des hurlements et de sourds grognements. Je saute sur mon fusil; mes gens effarés se groupent à l'entrée de la tente ; sous un arbre, à vingt pas de là, deux panthères déchirent un de nos chiens. Les yeux à demi fermés par le sommeil, je ne puis que leur lancer au hasard un coup de fusil qui les met en fuite ; nous trouvons le chien râlant ; la malheureuse bête, attachée à un arbre, n'avait pu se sauver ; c'était un bel épagneul que l'on m'avait donné à Nowgong.

Les panthères abondent autour de Govindgarh et dans les plaines voisines ; les anfractuosités des rochers, les jungles basses et touffues leur fournissent un de leurs gîtes préférés. La panthère se nourrit presque exclusivement d'animaux de taille moyenne, chiens, chèvres, moutons, qu'elle vient chercher jusqu'au milieu des habitations ; elle ne s'attaque presque jamais à l'homme ou au gros bétail. Elle est infiniment plus dangereuse à chasser que le tigre, car elle joint à une agilité bien supérieure un plus grand courage, et charge les chasseurs sitôt qu'elle se voit

attaquée; elle possède aussi l'avantage de pouvoir grimper sur les arbres, et plus d'un chasseur a été délogé de son affût par ces bêtes vindicatives.

VII

Du 1er au 4 avril, nous faisons de grandes battues dans les ravins de la Sône. Mes lecteurs ont déjà assisté avec moi à plusieurs de ces *hânkhs;* je n'insisterai donc pas sur les détails de celui-ci, qui ne fut en rien inférieur aux précédents. Le butin de ces quatre journées comprit, outre des sangliers, nilgaus et daims en nombre, deux ours noirs de petite espèce, quelques jolies gazelles *chikara* et un beau lynx.

Les batteurs, au nombre de douze cents, employés à cette chasse, appartenaient pour la plupart à la race gound, avec quelques Kôles et Bhoumias de l'est. Parmi eux, j'appris bien vite qu'il se trouvait un sauvage des hauts plateaux du Sirgoudja, dont la présence avait excité jusqu'à la curiosité de nos apathiques compagnons.

Quoique géographiquement très-rapprochés du Bogelcund, le Sirgoudja et ses massifs montagneux sont encore presque complétement inconnus aux riverains de la Sône et du Gange. La pauvreté du pays et surtout la terrible mal'aria ont empêché tout mouvement de colonisation de se porter vers ces régions, qu'entoure encore un voile mystérieux de fables et de légendes.

Que de fois, depuis mon entrée dans le Bundelcund, j'avais écouté, le soir, nos gens au bivouac s'entretenir de cet effrayant pays ; leurs récits fantastiques me le montraient infesté par les animaux les plus redoutables, éléphants, tigres d'une taille gigantesque, tandis que la race humaine n'y était représentée que par des êtres à l'aspect de singes, vivant dans les arbres et fuyant le regard de l'homme. Bien souvent aussi je m'étais entretenu de ce sujet avec des Anglais fixés depuis longtemps dans l'Inde centrale, et leur opinion avait été que ces descriptions devaient s'appliquer à quelque grande espèce de singe, quelque anthropomorphe inconnu, offrant, comme du reste on le voit chez les singes Hanouman, un semblant d'organisation sociale. A l'appui de cette hypothèse, des voyageurs ayant traversé le pays prétendaient y avoir aperçu et même poursuivi de grands singes semblables à l'orang des îles Malaises.

On comprend avec quelle joie j'apprenais qu'un de ces hommes-singes, *Bandar-lokh*, comme les appellent les Indiens, se trouvait à ma portée et allait me permettre d'élucider un peu cet obscur problème.

Un harkara du Maharajah amena à notre camp le représentant des Bandars. Tout d'abord je fus frappé de sa petite taille, à peine cinq pieds anglais (un mètre cinquante), et surtout de la longueur de ses bras, ce qui, joint à l'expression bestiale de sa face ridée, justifiait bien la qualification de singe que lui avaient décernée les indigènes. Le front bas disparaissait sous des boucles laineuses, emmêlées, et retenues par un cordon de liane tressée; je remarquai le nez, épais à l'extrémité, écrasé à la naissance, des narines larges et relevées ; des yeux petits, enfoncés ; un menton décharné; et pour compléter la hideuse laideur de ce masque, de chaque côté de la bouche, des rides rangées parallèlement et couvrant les joues. Cette face, malgré sa laideur, était empreinte d'une profonde tristesse, qui n'avait rien de sauvage. Le corps lui-même était d'une maigreur choquante ; la peau, d'un noir roux, semblable à un cuir tanné, retombait en plis le long des membres; l'abdomen, rentré, comme desséché, portait au centre une grosseur informe couvrant le nombril, et provenant sans doute du cordon ombilical.

La présence d'Européens avait considérablement troublé le malheureux sauvage et il fut impossible de tirer de lui le moindre renseignement. Le Gound qui l'accompagnait, nous fit part de quelques informations qu'il tenait de l'homme lui-même. Ce sauvage, nous dit-il, apparte-

CHASSE AU TIGRE DANS LES KYRMORES.

nait à une tribu d'une centaine de têtes, vivant dans les forêts de l'est du Sirgoudja ; le nom de la race était Djangal, qui n'est que le dérivé du mot jungle et est appliqué par les Indiens à tous les sauvages en général ; il avait quitté sa tribu chassé par la famine, qui décimait le pays. On voit que ces renseignements étaient des plus vagues ; ils ne m'apprenaient que peu de chose.

Mon compagnon fit un rapide croquis de face et de profil du Bandar, et dans l'espoir de l'attirer à Govindgarh, où se trouvait mon appareil photographique, je lui fis remettre quelques roupies. Mais notre vue et nos questions l'avaient tellement effrayé, qu'il s'évada pendant la nuit et l'on ne put le retrouver. Il est probable qu'il avait été banni de sa tribu pour quelque crime et que, après avoir erré misérablement pendant longtemps dans ses vallées, il s'était décidé à implorer l'hospitalité des Gounds.

LE DJANGAL.

Le 5, nous revenons à Govindgarh camper sous les mhowahs ; le Maharajah nous a promis pour le 7 un éléphant et quatre charrettes à bœufs qui nous transporteront jusqu'à Bhopal.

Dans la nuit qui suit notre retour, nous éprouvons un de ces terribles ouragans si communs en cette saison dans cette région. Les Indiens leur donnent le nom de *tofân*.

La tempête se déchaîne avec une telle rapidité, que nos domestiques ont à peine le temps de nous éveiller ; les khanats de toile sont enfoncés, les piquets sautent en l'air, le vent s'engouffre sous la tente. Nous nous précipitons au dehors ; à ce moment une trombe de poussière et de pluie, à laquelle se mêlent des cailloux et des branches, nous jette tous à terre et m'entraîne à quelque distance suffoqué et meurtri. L'obscurité est si épaisse, que je ne retrouve qu'avec peine, guidé par les cris de terreur de mes compagnons, l'arbre au pied duquel ils ont cherché un abri. Même là, le vent nous enveloppe de ses tourbillons de pluie tiède et de pierres qui nous enlèvent la respiration. La foudre sillonne incessamment le sol et entrecoupe l'obscurité de grands éclats violets. La tempête nous apporte les cris des malheureux habitants de Govindgarh, ensevelis sous les ruines de leurs demeures, et de la montagne nous arrive le mugissement des torrents, accompagné du fracas des rochers entraînés par la débâcle. On croirait assister au cataclysme final qui doit engloutir notre monde. Pendant une heure, l'ouragan conserve toute son intensité, puis soudain le calme se fait et nous ne sommes pas encore remis de notre émoi, que

déjà le ciel apparaît étincelant d'étoiles. Nous quittons l'abri sous lequel, maîtres et domestiques, confondus en un seul groupe, nous avons laissé passer la tempête. Chacun se met à l'œuvre : les *kalassis* relèvent la tente ; on allume de grands feux ; les bagages et meubles sont retirés du marécage dans lequel ils se sont enfoncés, et tout rentre dans l'ordre.

Le jour nous fait voir l'étendue des ravages du cyclone ; partout des arbres déracinés, des rochers déplacés ; Govindgarh apparaît tout bouleversé, et le lac, à sec hier, s'étale en une large nappe d'eau.

Cette terrible nuit nous a dégoûtés de Govindgarh et nous apprenons avec plaisir que rien ne s'oppose plus à notre départ. Nous allons faire notre dernière visite au palais, où nous trouvons le roi présidant la *kutchery* (conseil d'État). Les ministres et les clercs accroupis autour de son fauteuil lisent d'une voix nasillarde les documents officiels ou griffonnent d'interminables rouleaux de papier ; au fond de la salle, les nautchnis chantonnent un refrain monotone. Cette façon d'expédier les affaires d'État ne manque pas d'une certaine originalité ; le roi, tout en causant avec nous, s'interrompt pour faire une observation au mounchi qui continue son rapport, ou pour adresser quelque parole banale aux chanteuses.

Enfin, je lui présente les photographies que j'ai faites de son durbar et du palais, et, en retour, il nous offre un très-riche khillat. Nous nous séparons avec de réciproques protestations d'amitié et de souvenir.

VIII

De retour à Rewah, nous avons eu à employer deux jours au choix des bœufs qui doivent traîner les quatre énormes charrettes destinées à porter nos bagages jusqu'à Bhopal. Le Maharajah nous a en outre fourni un bel éléphant et une escorte de six cavaliers.

8 *avril*. — Nous quittons le bungalow de Rewah à deux heures du matin en compagnie de notre caravane ; la lenteur des bœufs nous oblige bientôt à laisser nos gens et nos charrettes en arrière. La route est du reste excellente : c'est la grande voie anglaise qui relie Mirzapour à Jubbulpore. Le soleil nous trouve au milieu de cette monotone plaine que nous avons déjà traversée plus au nord en venant de Nagode. Un peu plus tard, les Bandairs se montrent distinctement à l'horizon. Vers dix heures, nous atteignons le bourg d'Amarpatan, pittoresquement situé au milieu de bouquets de grands arbres et de nombreux étangs.

On nous a annoncé que nous trouverions à chaque étape un dâk bungalow, mais cette promesse se trouve erronée dès le début. Amarpatan possède bien un petit bungalow, mais ouvert à tous les vents, sans meubles, sans domestiques, et isolé du village. Nous sommes donc obligés d'attendre l'arrivée de nos charrettes ; mais quelle n'est pas notre inquiétude, lorsque l'après-midi s'avance et que rien n'arrive ! Enfin notre caravane nous rejoint à trois heures, ayant mis à peu près quatorze heures pour faire les dix lieues de Rewah jusqu'ici. Il paraît que les bœufs, après deux ou trois heures de marche, se mettent obstinément au pas, et rien ne peut leur faire quitter cette allure ; il est donc impossible de faire d'une seule traite plus de cinq à six lieues. Combien nous regrettons déjà ces bons chameaux, avec leur grand pas lent qui n'en franchit pas moins de longues distances en peu de temps.

9 *avril*. — Partis d'Amarpatan au petit jour, nous entrons à quelques kilomètres de là dans le petit royaume de Myhere[1], dont nous atteignons la capitale à huit heures. Nous y trouvons un bon dâk bungalow, qui nous dédommage un peu de la bicoque de la veille.

[1] Nous avons conservé ici l'orthographe officielle anglaise du nom de Myhere, qui est prononcé par les indigènes Mahihâr.

Myhere est une petite ville de six à sept mille âmes, pittoresquement située au pied des monts Bandairs, à l'entrée de la vallée de la Tonsa. Celle-ci forme un étroit défilé, qui perce en droite ligne le massif des Vindhyas, séparant les Kyrmores des Bandairs et faisant communiquer la vallée du Gange avec le cours supérieur de la Nerbouda. C'était un passage naturel pour le chemin de fer qui doit relier le Dekkan et l'Hindoustan ; les Anglais ont su en profiter, et c'est là que passe aujourd'hui la ligne de Jubbulpore à Allahabad.

Cette étroite vallée constitue, avec les sauvages hauteurs qui la surplombent, le royaume de Myhere, dont la superficie est évaluée à deux mille six cents kilomètres carrés, avec une population de cent vingt mille habitants, Hindous et Gounds. Le souverain porte le titre de Raïs, qui est inférieur à celui de Rajah, et reconnaît le protectorat anglais ; ses revenus ne dépassent guère quatre lakhs de roupies, environ un million de francs.

La création d'un chemin de fer à travers la principauté et l'établissement d'une station à la capitale ne peuvent manquer d'ouvrir des débouchés aux productions de ce petit pays. On vante du reste l'intelligence du jeune souverain, qui aurait attiré le chemin de fer dans ses États en concédant gratuitement à la compagnie tous les terrains dont elle avait besoin.

L'agent de Nagode m'avait remis un *karita* pour le prince, et, dès notre arrivée au bungalow, je le fis porter au palais. En retour, je reçois la visite du *babou* bengali, remplissant à la petite cour les fonctions de ministre et de secrétaire. Il vient nous soumettre le programme proposé par le prince pour notre entrevue ; selon son désir, le Raïs viendra le premier nous visiter au bungalow et nous lui rendrons, le jour même, cette visite dans son palais.

Malgré quelques objections de ma part, le babou insiste courtoisement pour que l'ordre des visites soit maintenu. Il ne nous reste plus qu'à préparer convenablement la réception du royal visiteur ; nous sommes, il est vrai, devenus experts dans le cérémonial des Durbars depuis notre départ de Baroda ; bientôt un des tapis de nos tentes, et les chaises du bungalow rangées selon les règles de l'étiquette, transforment la grande verandah en une salle de Durbar ; nos domestiques et sowars, parés de leurs plus beaux atours, figurent notre maison royale.

A quatre heures, on nous signale la venue du prince, que nous voyons bientôt arriver, monté sur un beau cheval blanc, suivi d'un état-major de nobles et d'officiers ; en avant, marchent deux compagnies de cipayes à l'anglaise, qui doivent, si je ne me trompe, constituer le gros de l'armée régulière de Myhere. Je vais au-devant du prince, que j'aide à descendre de cheval, et que je conduis au siége d'honneur, tandis que les nobles de sa suite prennent place sur les fauteuils.

Le Raïs est un tout jeune homme de vingt à vingt-deux ans, d'une figure pleine d'intelligence. Il porte le costume rajpout, quoique appartenant à la caste des Goussaïns ou religieux mendiants. Il s'appelle Rambher Sing et est le quatrième souverain de Myhere. Son aïeul, Beni Houzouri, appartenait à la tribu rajpoute des Bâghêlas ; pour un fait resté ignoré, il fut banni de sa tribu, et entra dans l'ordre des Goussaïns. Accueilli à la cour de Pannah, il s'éleva jusqu'au rang de ministre et réussit, avec l'aide de son maître, à enlever au Bogelcund les provinces de Myhere et Bijouragarh, dont il fit un royaume indépendant. A sa mort, il laissa Bijouragarh à son fils aîné avec le titre de Rajah, et Myhere au cadet avec celui de Raïs.

Le jeune prince entame la conversation en très-bon anglais et y ajoute même, à ma profonde surprise, quelques mots de français. J'apprends que, confié pendant sa minorité aux autorités anglaises, il a reçu une éducation très-soignée au collége d'Agra et en est sorti avec tous ses diplômes.

A la fin de l'entrevue, pour remplir jusqu'au bout mes fonctions de président de Durbar, j'accomplis la cérémonie de l'*utterpân ;* je fais apporter l'eau de rose et en asperge moi-même les vêtements du roi et des nobles.

Le soir, nous sommes conduits au palais en palanquin, escortés par des porteurs de torches. Le babou et l'oncle du roi nous mènent au Durbar, où le Raïs nous attend, assis sur un trône de velours et entouré de ses grands dignitaires. Sa réception est d'une extrême courtoisie. Il nous prie avec tant de bonne grâce de lui consacrer la journée de demain, que je suis obligé de lui promettre de contremander notre départ, qui devait avoir lieu le soir même.

10 *avril.* — Nous visitons, en compagnie du babou, la ville, qui n'offre rien de remarquable. Elle est enceinte d'une haute muraille crénelée, qui paraît antique; ses maisons sont pour la plupart en brique crue; les rues sont très-proprement entretenues et quelques bazars concentrent une certaine animation. Le palais lui-même n'est qu'un groupe assez considérable de bungalows à l'anglaise, de petits pavillons à verandah de pierre, entourés de jardins soigneusement entretenus et ornés de nombreuses pièces d'eau; l'intérieur paraît d'une grande simplicité, à l'exception de quelques salles d'apparat assez richement décorées.

Non loin de la ville, dans un des ravins de la Tonsa, se trouve un groupe intéressant de cénotaphes antiques. Ils rappellent, par leur élégance, les monuments rajpouts du Meywar, mais sur une moindre échelle. Comme ceux-ci, ils consacrent l'emplacement des sattis ou bûchers funéraires des princes Bâghêlas.

Je vois le Raïs dans la journée et il est entendu que nous passerons la soirée ensemble. En conséquence, vers le soir, après avoir expédié nos gens vers l'étape prochaine, nous nous rendons au palais. Le prince, en compagnie de quelques intimes, nous attend dans le jardin, où nous restons à causer de choses et d'autres pendant quelque temps. De là nous passons dans une des salles, où une table somptueusement servie porte un dîner à l'européenne. Le prince et sa suite nous laissent seuls, nous souhaitant bon appétit, et ne reviennent qu'au dessert vider avec nous quelques coupes de champagne. Après le dîner, nous allons prendre place sur les divans de la verandah et nous assistons, tout en fumant le houkah, à un nautch un peu barbare, mais plein de couleur locale. Pendant ces divertissements, qui se prolongent fort tard, des domestiques nous offrent continuellement des sorbets indigènes, faits avec des fruits glacés : mangues, pommes d'âtte, ananas. Un feu d'artifice tiré sur le bord de la pièce d'eau termine convenablement la fête. Nous prenons congé du jeune Raïs, en lui exprimant combien nous sommes touchés de son affable réception.

IX

11 *avril.* — Il est deux heures du matin lorsque nous quittons le palais de Myhere. Aussi, montant sur notre éléphant, nous nous mettons en marche sans retourner au dâk bungalow.

Les premières lueurs du jour nous permettent de jouir du pittoresque paysage que nous traversons. Parvenus au cœur des défilés de la Tonsa, nous longeons les monts Bandairs dont les pentes, couvertes de forêts, s'élèvent doucement du fond de la vallée, pour se relever brusquement au sommet en une crête nue, semblable à un rempart. De l'autre côté, à sept kilomètres de nous, se dessinent les mamelons arrondis des Kyrmores; à nos pieds la vallée étale ses belles cultures encadrées par des bouquets de gigantesques arbres fruitiers et ses nombreux villages, qui apparaissent enveloppés de fumées bleuâtres. Rien ne trouble le calme qui règne dans cette paisible vallée; c'est un délicieux spectacle, auquel la fraîcheur du matin n'enlève aucune beauté.

A six heures du matin, nous atteignons Goundwara, où notre camp est déjà installé, près d'un bungalow abandonné. Malgré son nom qui signifie : demeure des Gounds, ce village ne renferme que quelques représentants de cette race, relégués dans les rangs des parias : *mêters* et *banghis*. Les habitants sont Hindous et se montrent très-empressés à nous fournir des provisions.

UN DÎNER CHEZ LE RAÏS DE MYHERE.

Ma principale préoccupation après chaque marche est pour l'éléphant que le Maharajah de Rewah m'a confié personnellement. Ce n'est ni une légère responsabilité, ni une petite affaire que d'avoir à garder et à entretenir un éléphant pendant un mois ou deux. Le lecteur en jugera par les quelques renseignements qui suivent.

La ration quotidienne d'un éléphant en marche se compose de vingt à vingt-cinq livres de farine de blé, que l'on pétrit avec de l'eau, en y ajoutant une livre de *ghî* ou beurre clarifié et une demi-livre de gros sel. On en fait des galettes d'une livre chacune, que l'on cuit simplement sur un plateau de fer et que l'on distribue en deux repas à l'animal. Cette ration est absolument indispensable pour que l'éléphant ne dépérisse pas, lorsqu'il a à faire tous les jours de longues marches. Mais pour qu'elle lui soit réellement donnée, le voyageur doit assister à ses repas; sans cela le *mahout* (conducteur) et sa famille ne se font aucun scrupule de prélever dessus leur propre nourriture.

Ces galettes de farine fournissent à l'éléphant ses repas réguliers, mais cela est loin de lui suffire, et dans les intervalles il absorbe une quantité de nourriture bien en rapport avec son énorme volume. Cet appoint lui est fourni par les branches de plusieurs arbres, principalement le bâr (*ficus indica*) et le pipal (*ficus religiosa*). On le conduit à la jungle, où il choisit et cueille lui-même les branchages à sa convenance. Il ne les mange pas sur place, mais charge sur son dos la provision nécessaire à la journée et la rapporte au camp. Une fois là, il fait un triage soigneux des branches, rejette les feuilles et le bois et ne mange que l'écorce; c'est un spectacle curieux de voir avec quelle dextérité il enlève d'un seul coup, avec le doigt qui est au bout de sa trompe, l'écorce entière d'une branche, quelque petite qu'elle soit.

Dans les nombreux étangs qui avoisinent les villages de l'Inde centrale, on trouve, à partir d'avril, une herbe marécageuse qui croît en abondance et a la grosseur d'une lame de sabre; les botanistes la nomment *typha elephantina ;* les éléphants la préfèrent aux branchages. Ils sont aussi très-friands de cannes à sucre, mais c'est une nourriture trop échauffante pour eux.

Il faut plusieurs personnes pour prendre convenablement soin d'un éléphant; aussi en général le mahout se fait suivre en voyage par sa femme et par ses enfants. L'animal doit être toujours placé à l'ombre d'un arbre au feuillage épais et sur un terrain sec sans litière. Une simple corde attachée à une des jambes de derrière et retenue à un piquet suffit pour l'entraver; un animal docile ne cherchera jamais à rompre ce faible lien. Matin et soir, il faut le baigner, et, avant qu'il se mette en marche, lui graisser le front, les oreilles, les pieds et toutes les parties susceptibles de se fendre sous l'influence du soleil.

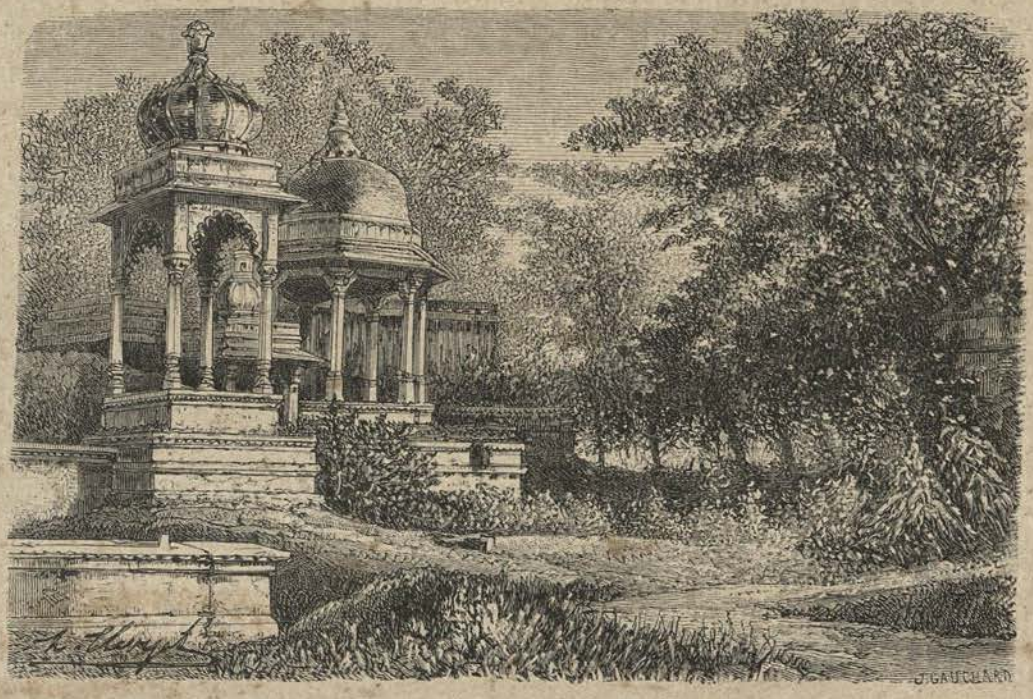
On voit souvent les éléphants faire des boules de terre, généralement d'une glaise rouge, puis les avaler. C'est un remède naturel qu'ils emploient instinctivement contre les vers intestinaux auxquels ils sont très-sujets, et qui a pour résultat de les purger violemment.

Je n'ai pas besoin d'insister sur l'étonnante sagacité de ces intelligents animaux; bien des voyageurs en ont rapporté des preuves évidentes. Aussi ne sera-t-on pas étonné de voir l'éléphant remarquer la coïncidence de la présence du voyageur avec le redoublement de soins dont il est l'objet et lui manifester dès lors le plus vif attachement. On est sûr, chaque fois qu'on s'approche, d'être récompensé par quelque cri amical; il obéit à votre moindre geste et prend bien soin en marche d'écarter ou de briser les branches qui pourraient vous atteindre.

Après Goundwara, les défilés s'étendent encore pendant trente-deux kilomètres vers le sud; la vallée devient de plus en plus étroite et atteint une largeur moyenne de deux à trois kilomètres.

Partis pendant la nuit, nous atteignons au jour la petite ville de Sowagange. Le *tannadar* ou chef de district, prévenu par le Raïs, nous attend au passage et nous escorte jusqu'au village de Jokhay, qui se trouve hors de la principauté. Sur tout notre parcours, le pays réunit à un

paysage accidenté et pittoresque les apparences d'un sol fertile et bien cultivé. A Jokhay, nous entrons dans le Goundwana ou pays des Gounds; les montagnes s'abaissent brusquement à l'est et la future voie ferrée débouche sur les plateaux qui s'étendent jusqu'à Jubbulpore à soixante-dix kilomètres au sud; à l'ouest, les Bandairs se découpent en plusieurs vallées, au travers desquelles court la route de Saugor. A deux kilomètres de là, à l'angle des routes de Jubbulpore et de Saugor, se trouve le bungalow de Jokhay où nous nous arrêtons.



CÉNOTAPHES DANS LA VALLÉE DE LA TONSA (page 474).

LE GAUR OU BISON INDIEN (page 484).

CHAPITRE SEIZIÈME

LE PAYS DES GOUNDS

Le Goundwana. — Les Gounds : mœurs, coutumes, cerémonies religieuses. — Comme quoi il y a Gounds et Khounds. — Les Dacoïts et les empoisonneuses. — Forêts de l'Inde centrale. — Le Taloukdar de Koumari. — Le *station-house*. — Le *gaur* ou bison indien. — Chasse aux bisons. — Un coup de lune. — Dumoh. — Sir Richard Temple. — Le lion indien. — La *sarâs*. — Les Banjaris, bohémiens de l'Inde. — Saugor. — Les charmeurs de serpents. — Chasse à la cobra. — Un des miracles de Moïse.

I

On comprend sous le nom de Goundwana ou pays des Gounds toute la vaste région qui entoure le cours supérieur de la Nerbouda, du massif de l'Amarkantak aux monts Sâtpoura, et qui se trouve ainsi couvrir presque mathématiquement le centre de la péninsule Indienne [1]. Comme configuration générale, ce pays offre un système de plateaux d'une hauteur moyenne de quatre cents mètres, d'une étendue peu considérable, d'une surface généralement plane, séparés les uns des autres par d'étroites vallées, profondément creusées, qui, à l'exception de celles de la Nerbouda et de la Tapti, ne sont arrosées que par des torrents.

Il n'est pas de région de l'Inde à la fois plus intéressante et moins connue ; les Hindous

[1] Le Goundwana forme aujourd'hui la majeure partie du nouveau gouvernement anglais des *Central Provinces*.

eux-mêmes n'y ont pénétré que depuis quelques siècles, et les Anglais, quoique le possédant de fait depuis trente ans, n'ont commencé sérieusement son exploration qu'en 1865.

Les légendes conservées par les Gounds nous montrent cette race comme ayant pris naissance dans le pays même qu'elle occupe encore aujourd'hui ; on n'y retrouve aucun souvenir d'une migration antérieure comme dans les traditions des Bhîls et des Kôles. On peut donc jusqu'à présent les considérer comme les autochthones de l'Inde centrale, accrus et modifiés par des peuplades refoulées parmi eux par les mouvements des invasions.

Le Goundwana, avec une superficie de plus de deux cent mille kilomètres carrés, renferme près de huit millions d'habitants (non compris le Nagpore), sur lesquels on compte un million et demi de Gounds, deux ou trois cent mille sauvages de races diverses ; le reste est composé d'Hindous du Dekkan, de Maharates et de Musulmans.

Les Gounds ou Gónds se distinguent facilement des Bhîls ; leur type paraît de plusieurs degrés inférieur sur l'échelle humaine. Ils sont plus noirs, plus petits, plus laids. L'ensemble de la face est plat, le front bas, le nez épaté ; les lèvres sont épaisses et les yeux petits, mais placés horizontalement ; leur chevelure d'un noir brillant, tombe en mèches raides autour de leur tête. Malgré l'exiguïté de leur taille, qui dépasse rarement chez les hommes un mètre soixante-deux ou trois, ils paraissent solidement construits et doués d'une grande force ; ils ont en général les épaules voûtées, les jambes et les bras osseux. Leur costume est celui de tous ces sauvages : une bande d'étoffe autour des reins, une autour de la tête.

Leurs femmes sont d'un type un peu supérieur ; jeunes, elles possèdent souvent des traits agréables. Elles se drapent dans une étroite pièce de cotonnade qui couvre à peine les reins et un côté de la poitrine et se tatouent les jambes, de la cheville aux hanches, d'un réseau serré de figures bizarres ; le front et quelquefois les deux joues portent des traces de ce tatouage. Elles partagent avec les femmes Bhîles un goût exagéré pour les bracelets et les anneaux de bronze ou d'argent.

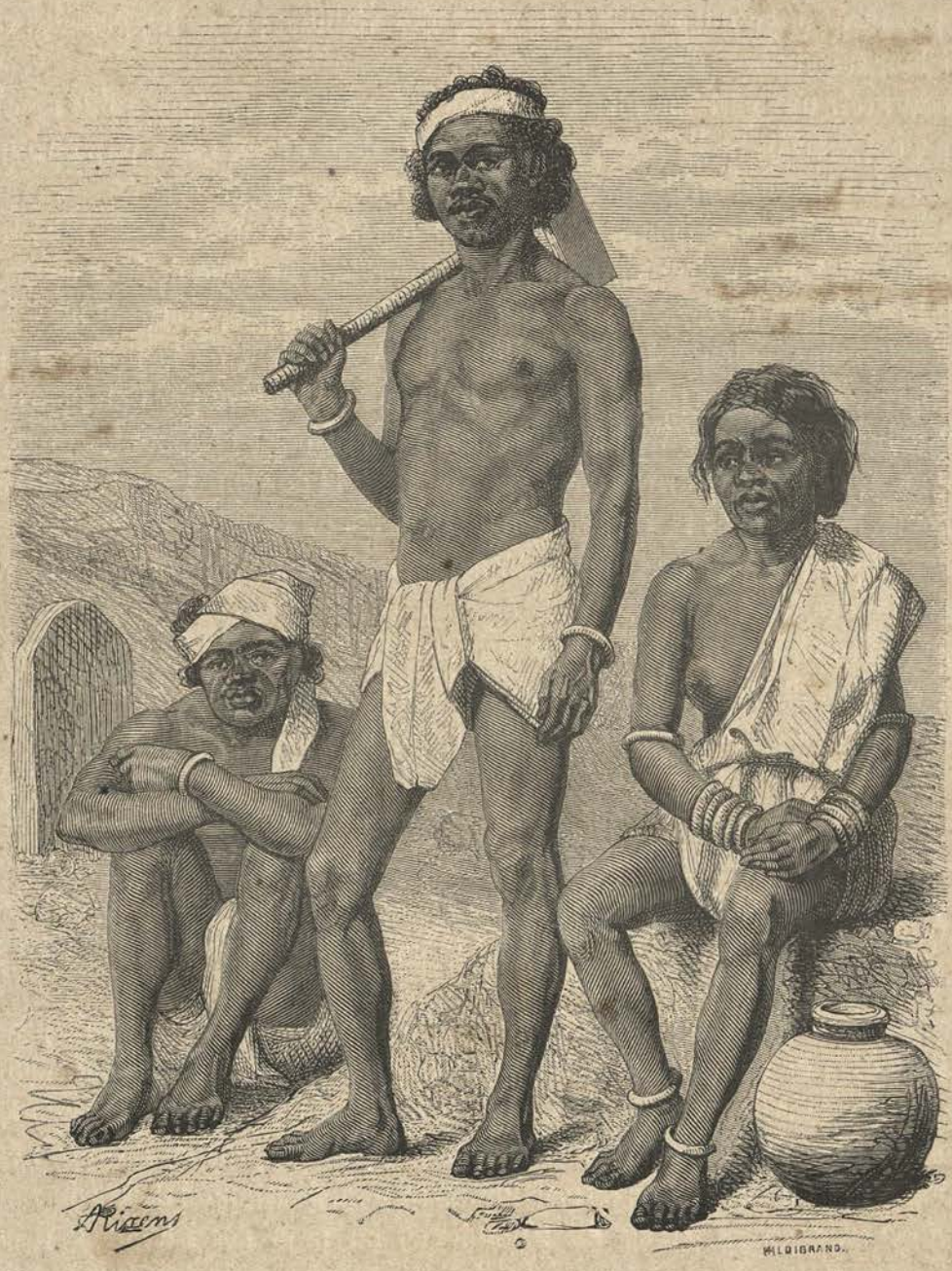
Le nom de Gound vient du sanscrit et signifie : habitant des cavernes. La langue actuelle appelée Gounda n'est plus qu'un mélange d'Hindi et d'un dialecte ancien dont quelques mots se rapprochent du tronc dravidien ou tamoul.

Les Gounds n'ont pas cet amour effréné de la guerre qui caractérise leurs voisins bhîls : chose bizarre, ils ignorent l'usage de l'arc ; leur arme favorite est une courte hache, qui ne les quitte pas et qu'ils emploient bien plus dans leur lutte continuelle contre les arbres ou les broussailles que dans des combats homicides. Ils font cependant preuve d'un grand courage et n'hésitent pas, armés d'une pique et de la hache, à se lancer à la poursuite des terribles hôtes de leurs jungles. Je dois ajouter que, comme les autres sauvages de l'Inde, ils se distinguent des hommes civilisés par une grande bonne foi et un profond respect de la parole donnée ; cependant le vol n'est peut-être pas pour eux un bien gros péché.

Leur existence est presque nomade ; aussi leurs villages ont-ils rarement un aspect stable. Les huttes, construites en légers clayonnages de bambous, sont recouvertes d'une toiture en feuilles de teck. A la moindre contrariété, au plus léger prétexte, les habitants décampent et vont s'installer ailleurs. Cette mobilité est le résultat de leur façon toute particulière de comprendre l'agriculture. Lorsque le moment des semailles approche, ils se mettent à la recherche d'un terrain réunissant toutes les conditions désirables, c'est-à-dire présentant une pente assez sensible et couvert de gros arbres. Le lieu convenablement choisi, les arbres sont abattus et brûlés sur place ; puis, après avoir étendu les cendres d'une façon régulière, ils sèment au hasard le grain, laissant à la pluie le soin de l'amener en contact parfait avec le sol. Le village est alors installé auprès de ce grossier défrichement. Ce terrain vierge produit pendant deux ans une abondante récolte ; la troisième année le rendement devient plus faible, les arbres et les broussailles repoussent ; alors le village est abandonné et les habitants vont chercher ailleurs un nouveau *clearing*. Il faut vraiment les

merveilleux pouvoirs de reproduction que possède la végétation de ce pays, pour que les forêts aient résisté à une aussi barbare coutume, perpétuée depuis des siècles. Aujourd'hui, le gouvernement anglais s'est fait leur protecteur et fournit aux Gounds des charrues et des semences, en leur enseignant à s'en servir.

Cependant les Gounds trouvent dans leurs forêts des ressources qui leur permettent de suppléer à leur ignorance de l'agriculture, et qui devraient les engager au moins à plus de respect



GOUNDS.

pour elles. En effet, outre les nombreux produits commerciaux qu'elles leur fournissent, ils trouvent un aliment abondant dans les fruits des figuiers, manguiers, jujubiers, pruniers et sâls, sans parler du mhowah providentiel, et aussi des racines comestibles, parmi lesquelles est un yâm succulent. La chasse leur procure un gibier inépuisable : bisons, buffles, cerfs, tigres, loups, qu'ils mangent indistinctement ; enfin le suc de certains *strychnos* leur permet d'empoisonner les cours d'eau et d'en retirer les poissons simplement stupéfiés.

Leur religion est toute primitive. Leur culte ne s'adresse qu'aux fléaux ou aux dangers qui menacent constamment leur misérable existence. C'est ainsi que leurs principales divinités sont : la petite vérole, le choléra, la fièvre et le tigre. Ils ne leur dressent pas d'idoles, mais ils les représentent par des blocs de pierre, minuscule reproduction des monuments mégalithiques, qu'ils disposent en cercle, au pied de quelque arbre géant; une pierre plate, au milieu du cercle, tient lieu d'autel. Si l'on en croit la tradition brahmane, ils sacrifiaient jadis sur ces autels des bœufs, d'où leur viendrait le nom de Gound ou Gô-ïnd, qui voudrait dire tueur de vaches, et non habitant des cavernes. En tout cas, ils se bornent aujourd'hui à barbouiller les icônes d'une peinture rouge qui remplace le sang des victimes; dans les grandes circonstances seulement, ils leur sacrifient des coqs et des boucs.

Ils paraissent avoir une certaine idée d'un Dieu créateur et suprême qu'ils appellent Boural Pên ou Farssa Pên, mais ils ne l'adorent pas et se contentent de lui offrir en ex-voto des fers de lance ou des socs de charrue, qu'ils suspendent aux branches des arbres.

Leurs cérémonies religieuses consistent surtout en libations d'eau-de-vie de mhowah et ne sont complètes que lorsque tous les assistants ont laissé leur raison au fond de leur coupe. Leurs prêtres ont plutôt le caractère de sorciers; ils évoquent les bons esprits, chassent les mauvais esprits et font des incantations magiques. Leur plus délicate mission vient de la puissance qu'ils s'attribuent sur les tigres; dans le cas fréquent où un homme a été enlevé par une bête féroce, ce sont eux qui doivent aller chercher la victime et l'apaiser par diverses cérémonies pour l'empêcher, selon leur croyance, de se transformer elle-même en tigre et de venir ravager le pays. Ces prêtres se recrutent généralement dans la corporation des Lohars ou forgeurs de fers de hache. Ils ont aussi des bardes, appelés Pardhans, chargés de conserver les traditions et de chanter les légendes nationales aux grandes fêtes.

Les Gounds sont divisés en tribus, mais ne reconnaissent pas de castes. Chaque tribu est gouvernée par un conseil, composé des chefs de famille, soumis cependant la plupart du temps aux ordres d'un chef, baron ou thakour d'origine rajpoute. Quelques-unes des tribus des plateaux inférieurs ont adopté le culte de Mahadêva et révèrent les Brahmes, mais la majeure partie de la race a conservé son antique haine pour le Brahmanisme et considère ses prêtres comme des êtres impurs. Le mélange des Rajpouts et des Gounds a donné naissance à une race particulière du nom de Raj-Gound, qui se rattache par ses traits aux indigènes, par ses mœurs aux Hindous.

Parmi les autres races sauvages qui peuplent le Goundwana, il faut encore citer les Korkous, les Bhoumias et un certain nombre de Bhîls.

Je dois dire aussi quelques mots des Khounds, que les voyageurs ont jusqu'à présent confondus avec les Gounds. Les Khounds se sont rendus tristement célèbres par leurs sanglants sacrifices humains, ou Mériahs, dont le major Campbell a donné une intéressante monographie dans le *Tour du monde*. Ils sont plus noirs que les Gounds, plus rapprochés du type négrito et n'ont avec eux aucune affinité de langue ou de religion. Leur nom de Khound dérive du radical sanscrit Khô et veut dire montagnard. Quant au Khondistan ou pays des Khounds, il est séparé du Goundwana par une région d'un accès difficile, habitée par des races sauvages fort peu connues; il se trouve resserré entre le Sambalpore et l'Orina et s'étend du Bengale au Gumsour. Il ne peut donc y avoir que la ressemblance des mots Khounds et Gounds qui ait amené les auteurs à confondre ces deux peuples.

II

12 *avril*. — Nous faisons au bungalow de Jokhay une intéressante rencontre : c'est une famille de Dacoïts, qui est venue s'installer, à l'affût de quelque aubaine, auprès de la maison

des voyageurs. Les Dacoïts sont une nouvelle société de voleurs et de brigands, qui a fait son apparition, il y a quelques années, dans l'Inde centrale; ce sont probablement les successeurs de ces Thûgs ou étrangleurs dont on a tant parlé, ou, pour mieux dire, ce sont des Thûgs ayant abandonné leur ancien système trop connu pour un autre plus perfectionné et plus moderne. Les Dacoïts n'étranglent plus pour le vain plaisir d'offrir une victime à la noire Kali, mais ils pillent et massacrent avec une égale frénésie.

Certaines de ces bandes ont adopté un mode d'opérer qui se ressent encore plus du contact de la civilisation : elles exploïtent de préférence les grandes routes anglaises, dans les points où celles-ci traversent des régions sauvages. Mais la solitude et l'isolement du voyageur ne suffisent pas pour leur faire surmonter la terreur que leur inspirent les lois et la police anglaises; voici comment ils s'y prennent pour tourner en quelque sorte le péril. La bande choisit un lieu de réunion à proximité du bungalow, et elle y envoie des éclaireurs, généralement un ou deux vieillards, en compagnie de quelque jeune fille d'une grande beauté. Les vieillards jouent le rôle facile de pauvres pèlerins se rendant à quelque sanctuaire éloigné ; la jeune fille pénètre, sous le prétexte de mendier, jusque dans le bungalow, où elle réussit à éveiller l'attention du voyageur, lui parle et obtient généralement avec facilité des renseignements sur la route qu'il doit suivre. Il se trouve naturellement que les pèlerins suivent le même itinéraire, et, le lendemain, le voyageur retrouve à la prochaine étape ces gens qu'il a remarqués. Le peu de méfiance de l'Européen, la faiblesse et l'air d'innocence de la jeune fille servent souvent les desseins de ces rusés bandits. Un soir, le voyageur et ses gens sont plongés dans un sommeil profond par une potion narcotique ; les Dacoïts arrivent au signal convenu, et lorsque au matin la pauvre dupe se réveille, bagages, bijoux et argent ont disparu avec l'intéressante famille de pèlerins. Ces faits, tels que je les raconte, sont arrivés deux fois à ma connaissance ; mais ils sont plus fréquents qu'on ne le croit, car la plupart du temps la victime, honteuse du piége auquel elle s'est laissé prendre, accepte la mésaventure comme une leçon, et se garde d'en informer les autorités.

Ces expéditions sont un jeu pour le Dacoït; mais il se lance volontiers dans des aventures plus périlleuses : entièrement nu, le corps huilé, souple comme un serpent, il se glisse dans les appartements, sous les tentes, défiant tous les moyens de surveillance. Ne les a-t-on pas vus plus de vingt fois suivre un régiment européen en marche et venir à plusieurs reprises voler jusque dans les tentes des officiers ?

Le Dacoït n'emploie ses armes contre le Sahib redouté qu'à la dernière extrémité ; avec l'Indien, il agit avec plus de sans-façon : il tue toujours et incendie parfois une habitation pour voler un objet insignifiant.

Je pourrais citer des milliers d'exemples de ces brigandages, qui se sont étendus en quelques années comme une tache hideuse sur toute l'Inde septentrionale et infestent aujourd'hui jusqu'au Bengale. Les ruses de ces misérables, leurs moyens d'action dépassent tout ce que nos plus fantastiques romanciers ont jamais imaginé.

J'ai à peine besoin de dire que, mis depuis longtemps sur mes gardes, le manége des Dacoïts autour du bungalow de Jokhay m'intéressa sans me faire courir aucun danger. Aussi, se sentant déjoués, ils déguerpirent sans bruit dans la journée.

III

13 *avril.* — En quittant le bungalow de Jokhay, nous laissons la superbe route de Jubbulpore pour les mauvais sentiers de caravanes qui se dirigent par-dessus les Vindhyas vers Saugor.

Vers huit heures du matin, nous atteignons le bourg de Bartalla, près duquel nous trouvons un excellent bungalow.

14 *avril*. — Après Bartalla, la route s'engage dans une chaîne courant du sud au nord et la franchit par une suite de montées et de descentes fort raides et rapprochées l'une de l'autre. Jusqu'au village de Raïpoura, que nous passons au point du jour, la jungle est maigre et basse : elle fait bientôt place à une magnifique forêt, dont les grands arbres forment une sombre voûte de verdure, abritant un inextricable fouillis de bambous, d'arbustes, de hautes herbes d'où s'élèvent comme des fusées ces belles lianes qui vont s'accrocher aux plus hautes branches. Des singes, des oiseaux au vif plumage animent ce superbe décor.

Malgré leur grand caractère de beauté, ces forêts sont loin de rivaliser avec la pittoresque végétation des Ghâtes du Malabar ou du Konkan, mais elles l'égalent ou la surpassent peut-être par la richesse de leurs produits. Parmi tous les spécimens du règne végétal qui les composent, depuis l'herbe ou l'arbrisseau jusqu'à l'arbre géant, il en est peu qui ne possèdent quelque propriété utile.

Pendant plusieurs heures, nous cheminons au milieu de ce grandiose spectacle, rencontrant de loin en loin quelques misérables huttes goundes ou de primitives exploitations de charbonniers. Les pentes s'abaissent et nous atteignons une vallée bien cultivée, au centre de laquelle se dresse, sur une petite élévation, le bourg de Koumari.

Le soleil darde déjà ses foudroyants rayons, ce qui m'engage à chercher, dans le village même, un abri plus confortable que notre tente. Les villageois me conduisent à la demeure du Taloukdar du district, un descendant des chefs gounds, aujourd'hui simple vassal de l'Angleterre. Ce brave homme nous reçoit fort bien, mais son habitation, que les paysans ont qualifiée de palais, n'est qu'une grande ferme, encombrée de gens et de bestiaux ; craignant de lui occasionner trop de dérangement, je me rabats sur l'hospitalité qu'est venu m'offrir, chemin faisant, le brave gendarme rajpout, représentant de l'autorité anglaise. La gendarmerie ou *station-house* est une maison indienne, très-proprement tenue et où on nous abandonne une grande pièce répondant comme fraîcheur et comme confort à tout ce qu'il est possible de désirer. C'est la première fois qu'il m'arrive, pendant mon voyage, de demeurer au cœur même d'un village et dans une habitation indienne.

Dans la journée, le Taloukdar vient nous rendre visite. C'est un bel homme, jeune encore, qui peut servir de type de la classe supérieure des Raj-Gounds ; il cherche à copier, avec peu de succès, les belles manières des Rajpouts, mais ne manque cependant pas d'une certaine distinction native. Il me fournit d'intéressants renseignements sur les Gounds et sur le pays environnant. Pour clore l'entretien, il me propose, si je puis disposer d'un ou deux jours, de me faire chasser le bison sur un plateau à quelques kilomètres d'ici ; je m'empresse d'accepter une offre aussi séduisante.

Le Gaur, ou bison indien (page 479), est un des animaux les plus remarquables de la faune de l'Inde. Quoiqu'on le rencontre, dans toutes les forêts, du cap Comorin aux Himalayas, on ne le trouve en abondance que dans la zone centrale. Le nom de *gaur*, qui est devenu sa désignation scientifique[1], ne lui est appliqué que par les indigènes du Téraï népalais ; dans les autres parties de l'Inde, il est improprement appelé *Jungli-Koudja* ou *Bhaïnsa* (buffle des jungles). Les chasseurs européens l'ont baptisé le *bison indien*, et cette appellation, outre qu'elle est la plus usitée, paraît mieux justifiée que les termes indigènes ou scientifiques. Le gaur n'a absolument aucune analogie avec le buffle sauvage, qui habite les mêmes parages que lui ; il se rapproche bien plus du bison américain[2] que du bœuf commun. Sa tête, courte et carrée, est

[1] *Bos* ou *gavæus gaurus*.

[2] *Bos americanus*, appelé à tort buffle ou buffalo.

couronnée par un front large, élevé, couvert de mèches d'un poil long et roussâtre. Le museau est développé, d'une teinte rosée ou gris clair ; les oreilles sont plus petites que chez le bœuf. Les cornes, au lieu d'être cylindriques à la base, sont ovales et fortement aplaties ; elles se recourbent vers le derrière de la tête pour se relever en pointe acérée en formant un arc dont le segment atteint jusqu'à 1 mètre et 1^{m},10. Le cou, épais et court, sort de dessous une gibbosité charnue, qui recouvre les épaules et s'étend jusqu'au milieu du dos. Cette bosse est un des caractères qui le rapprochent le plus du bison américain. Elle est généralement couverte de poils presque noirs, plus longs et plus abondants que ceux qui couvrent le reste du corps, dont la teinte générale est un marron chaud. Les indigènes emploient la peau qui recouvre la bosse à la fabrication de boucliers, qu'ils prétendent à l'épreuve du sabre. Il faut aussi remarquer la blancheur parfaite des pattes du sabot au genou, ce qui a valu au bison, de la part des chasseurs, l'épithète de *guêtré*. La moyenne de la taille, observée chez les animaux complétement développés, est de 1^{m},85 à l'épaule, avec une longueur de 2^{m},80 à 2^{m},95 de l'extrémité du museau à la naissance de la queue.

Les bisons habitent les régions élevées de l'Inde centrale ; ils se tiennent dans la journée sur les plateaux, dans les petites gorges touffues, où se trouve une source ou un dépôt d'eau : ils vont paître la nuit les hautes herbes des nullahs ou les pousses de bambou dont ils sont très-friands. Chaque troupeau se compose de dix à quinze vaches avec leurs veaux, accompagnées de quelque jeune taureau qui paraît diriger la bande. Les vieux taureaux vivent, en dehors de la saison du rut, complétement solitaires.

Le bison paraît avoir une mauvaise vue, mais il a l'ouïe et l'odorat très-subtils, ce qui le rend difficile à approcher. Quelques chasseurs l'ont représenté comme un des plus terribles animaux de la forêt, se ruant sur l'homme et l'éléphant dès qu'il les aperçoit ; mais, à vrai dire, quoique le bison ne paraisse redouter l'attaque d'aucun animal, voire même du tigre, il est craintif et ne devient dangereux que lorsqu'il se sent acculé ou qu'il est exaspéré par une blessure. Alors sa rage et son acharnement ne connaissent plus de bornes, et plus d'un malheureux chasseur a succombé dans de semblables rencontres.

15 *avril*. — De grand matin, le Taloukdar, accompagné de quelques-uns de ses gens, vient nous chercher au *station-house*. Nous partons et, après un temps de galop, nous nous retrouvons dans la forêt que nous avons traversée hier. Une longue course à travers une région sauvage et déserte nous conduit au sommet d'une terrasse aux bords escarpés, d'où l'on domine tout le pays vers Dumoh. Nous mettons pied à terre pour absorber un frugal déjeuner et permettre aux chikaris d'aller reconnaître le troupeau signalé au Taloukdar. Ils reviennent bientôt et, laissant là nos montures, nous quittons le plateau et entrons dans le fourré épais qui en couvre une des déclivités. La chaleur est accablante ; il est dix heures, le soleil embrase le sol et perce le feuillage qui pend flétri le long des branches. D'après nos guides, le moment est favorable pour approcher les bisons, qui, accablés par la chaleur, dorment dans le fourré. Je ne puis m'empêcher de penser que, pour profiter de ce moment, nous nous exposons témérairement aux atteintes du soleil d'avril, que les résidents de l'Inde n'affronteraient à aucun prix.

Enfin, après un exercice pénible, agrémenté de nombreuses égratignures, nous atteignons le bord d'un ravin étroit, formant un petit cirque au fond duquel croît une véritable forêt de bambous géants. Pour approcher ce couvert qui nous cache les bisons, il nous faudrait descendre un talus d'une cinquantaine de mètres, sur lequel quelques arbrisseaux dénudés ne nous offrent qu'un abri insuffisant. Sans faire cette tentative, nous allons nous poster à l'entrée du ravin, pendant que l'un des chikaris contourne le col pour rabattre le troupeau vers nous. Nous l'apercevons bientôt sur le versant opposé, mais les bisons l'ont déjà éventé ; les bambous

s'agitent violemment et en un clin d'œil la troupe nous apparaît : les vaches, la tête basse, lancées au galop et soufflant bruyamment, les jeunes bondissant de terreur. Ils passent devant nous comme une avalanche ; nos coups de feu partent simultanément ; l'une des bêtes s'arrête un instant ; je lui envoie un second coup, qui n'a d'autre effet que de lui faire reprendre sa course. Mais, tandis que les autres disparaissent au loin, la bête blessée reste en arrière et s'arrête à cinq ou six cents mètres de nous. Nous sommes bientôt près d'elle et une balle la roule à terre ; quoique ce ne soit qu'un jeune taureau, aux cornes encore petites, c'est une superbe pièce. Le Taloukdar, stimulé par ce succès, voudrait continuer la poursuite, mais je me tiens satisfait du résultat et n'aspire qu'à regagner le plus promptement possible Koumari et à me reposer de cette terrible course dans le frais *koti* de l'hospitalière gendarmerie.

IV

17 *avril.* — Profitant d'un superbe clair de lune, nous franchissons de nuit la chaîne du Ghât Pipiria, qui sépare Koumari de Dumoh. La route se maintient pendant tout le parcours sur les hauteurs ; les sites sont des plus sauvages ; le sol nu, couvert de broussailles, est entrecoupé de ravins ou d'étroites vallées. Cédant au sommeil, je m'endors sur notre confortable haodah sans me méfier des rayons de l'astre perfide qui nous éclaire ; le jour me réveille et je me trouve complétement aveuglé par les suites de ce qu'on pourrait appeler un *coup de lune ;* j'éprouve tous les effets d'une véritable ophthalmie. C'est en ce piteux état que j'arrive au bungalow de Dumoh, où quelques bains de thé fort me rendent la vue. Il paraît que ces accidents sont fréquents ; la lune ne se borne pas toujours à vous enlever la vue, elle occasionne très-souvent aussi des gonflements de toute la face, accompagnés de malaise et de fièvre. Les indigènes, qui connaissent bien ces effets, ne dorment jamais en plein air sans se couvrir d'une étoffe assez épaisse.

Peu après notre arrivée, nous recevons la visite de M. R***, *commissioner* de la province, qui, averti par notre ami Kaincaid de notre prochaine arrivée, vient nous offrir l'hospitalité et nous oblige à nous installer dans sa charmante résidence.

Dumoh est le chef-lieu de la province anglaise de ce nom, appartenant au gouvernement des Central Provinces. La ville ne contient que douze mille habitants et la plupart de ses maisons sont en pisé ; cependant ses bazars animés, ses rues propres et bien entretenues, le nombre d'édifices publics qui la décorent, les nouvelles constructions qui s'élèvent de toutes parts, dénotent une prospérité peu commune, prospérité qu'elle doit entièrement au système d'administration inauguré en 1861 par sir Richard Temple.

Parmi les institutions dues à ce gouverneur, il faut citer le musée industriel, qu'on trouve dans chaque ville des Central Provinces. A Dumoh, c'est le *commissioner* qui nous en fait les honneurs. J'y remarque, à côté des modèles d'instruments et de machines, des spécimens de tous les produits du pays, exploités ou inexploités, avec l'explication en langue native des meilleurs procédés pour leur utilisation. C'est une complète innovation qui, m'assure-t-on, a déjà eu d'excellents résultats. Les arts n'y sont pas oubliés : je trouve là des coffrets, des bronzes indigènes et enfin des sculptures antiques, entre autres un magnifique sanglier monolithe, provenant de quelque Varaha vaïchnava.

Dans les bâtiments du musée, se trouve le bureau des primes que l'on paye aux indigènes par tête de bête féroce tuée. Le chasseur doit, en faisant la déclaration de sa chasse, présenter les peaux des bêtes tuées par lui. Ces peaux sont généralement acquises par l'administration pour être exportées. En voyant le produit des primes d'une année pour ce seul district, dépouilles

d'ours, de tigres, de panthères, entassées par ballots, l'on peut se faire une idée de la profusion de bêtes féroces que doit renfermer toute l'étendue du Goundwana.

Les provinces de Saugor et de Dumoh, et aussi le Bhopal, étaient infestés jadis par de nombreux lions de l'espèce asiatique. On sait que ce lion se distingue de son congénère d'Afrique par l'absence presque complète de crinière chez le mâle. On ignore encore la cause de leur disparition dans l'Inde centrale ; on suppose que l'approche de la civilisation et les battues les ont refoulés dans les forêts encore peu explorées qui s'étendent derrière l'Amarkantak. Cependant il en a été tué deux, il y a quelques années, au sud même de Dumoh[1]. Les seules contrées de l'Inde où on les trouve en certain nombre sont le Kattyawar et le désert de Thoul.

V

19 *avril*. — A dix lieues de Dumoh, nous atteignons le bungalow de Pataria, pittoresquement situé, à l'ombre de grands arbres, sur la berge d'un petit lac marécageux.

Le gibier aquatique y abonde et j'en fais pour nous et nos gens une abondante provision. J'y tue pour la première fois une *sarâs*, oiseau que j'avais jusqu'à présent respecté.

La sarâs ou grue Antigone est un des plus grands oiseaux de l'Inde ; son volume est supérieur à celui de l'arghila ou oiseau philosophe, que nos jardins zoologiques ont familiarisé en Europe. Revêtue d'un plumage lisse et soyeux, d'une belle nuance gris de perle, elle porte sur un cou long et droit une tête fine, coiffée de rouge et armée d'un bec court et pointu. La grosseur de ses pattes ne gêne en rien l'élégance de sa marche. Sa taille varie de 1^{m}.20 à 1^{m},40. Les Hindous ont fait de la sarâs l'emblème de la fidélité conjugale, et avec assez de raison. On les rencontre toujours par paire ; si l'une des deux vient à être tuée, l'autre ne peut se décider à s'éloigner, et vole au-dessus du chasseur qui emporte sa compagne, en poussant des cris perçants et d'un accent vraiment lamentable. Les Musulmans, moins poétiques, estiment beaucoup sa chair, qui est cependant noire et coriace; le poitrail, à la rigueur, convenablement préparé, imite assez bien la viande de bœuf.

Dans la journée, nous assistons au défilé d'une caravane de Banjaris, forte de quatre mille bœufs, qui vient faire halte à côté du bungalow. C'est une rencontre que je recherchais depuis longtemps et qui me permet d'observer de près ces intéressants nomades.

Le nom de Banjari[2] ou Lombadi est appliqué dans l'Inde entière à une tribu ou pour mieux dire à un peuple dont la seule occupation consiste à transporter d'un point à un autre, au moyen de bœufs, des approvisionnements de grains soit pour leur compte, soit pour celui des gouvernements ou des particuliers. Ces Banjaris alimentent ainsi toutes les provinces de la péninsule. Ils exercent depuis un temps immémorial ce commerce et sont revêtus par la tradition d'un caractère presque sacré ; ce sont eux, en effet, qui accourent au secours d'un pays frappé de disette, et leurs immenses caravanes portent partout l'abondance. En temps de guerre, ils occupent une position que je ne pourrais mieux comparer qu'à celle qui a été conférée aux ambulances par la convention de Genève. Leurs convois circulent à travers les armées belligérantes sans avoir à craindre aucune attaque et sans que l'on cherche à les détourner de leur destination. Le parti qui les attaquerait se verrait bientôt abandonné à lui-même, sans espoir de pouvoir se ravitailler.

Le véritable nom des Banjaris est Gohur. Ils sont absolument nomades et ne se fixent jamais dans les villes ; l'été, ils campent sous des tentes ; l'hiver, dans des huttes de branchages. Ils

[1] Un journal de Calcutta annonçait en 1868 qu'un lion avait été tué dans les environs d'Allahabad.

[2] *Banjara*, nomade, littéralement, celui qui erre dans les forêts.

considèrent cependant le Rajpoutana, particulièrement le Meywar, comme leur patrie, et y possèdent quelques villages, où se retirent les vieillards et les invalides.

Les Banjaris sont une superbe race d'hommes. Leurs traits bien dessinés et fins, leur nez aquilin, leurs cheveux longs et bouclés leur donnent une ressemblance frappante avec les Bohémiens ou Zingaris, dont ils représentent peut-être le tronc primitif. Une seule particularité paraît les distinguer : c'est la teinte rouge bronzé de la peau que l'on observe chez ceux dont le type semble le plus pur. Grands, bien faits, doués d'une force musculaire remarquable, ils sont courageux.

BANJARIS.

fiers et mènent une existence laborieuse et rarement exempte de danger. Leur costume est celui des chameliers rajpouts : la longue tunique et le turban tressé. Leurs armes sont la lance, le *tarwar*, le bouclier, quelquefois le *matchlock*, et souvent aussi la rondache, la masse et la grande épée à deux mains accrochée en sautoir. Ils ont le monopole d'une belle race de chiens lévriers poilus, avec lesquels ils chassent le sanglier, le loup et même le tigre.

Les femmes banjaris, quelquefois très-belles, sont toujours remarquables par leur haute stature et leurs admirables proportions. Leur allure est généralement un mélange de grâce et de

CARAVANE DE BANJARIS.

fierté inimitable. Elles portent un corsage qui couvre tout le buste en en dessinant nettement les formes, et un large jupon plissé tombant à mi-jambe ; une large draperie couvre la tête et enveloppe tout le corps. Chaque femme porte sur elle les épargnes de son mari sous forme de bijoux d'or et d'argent, tels que pendants d'oreilles et de nez, bagues et chaînes de coiffure ; autour de son cou s'enroulent de nombreux colliers de coquillages ; ses bras, du poignet au coude, sont cachés par de larges cercles d'ivoire teint en rose ou en bleu ; enfin ses chevilles portent de lourds anneaux de métal ornés d'une infinité de grelots. L'existence de la femme banjari est encore plus pénible que celle de l'homme ; c'est elle qui guide les bœufs, leur donne la provende, trait les vaches et fait la cuisine de la famille.

Il est peu de spectacles aussi pittoresques que celui de ces caravanes en marche, avec leurs milliers de bœufs escortés par ces hommes à l'allure guerrière, et ces femmes étrangement parées. Toute la famille est là : le nourrisson pendu au cou de sa mère, les jeunes enfants juchés sur les vaches laitières, qui portent en outre les ustensiles de ménage ; au vieillard, membre du conseil, est réservé l'honneur de monter quelque maigre tatou de petite taille. Les bœufs n'ont ni selle ni licou ; leur chargement, placé dans un double sac, est simplement jeté en équilibre sur leur dos. Quelques-uns portent des glands rouges et des clochettes de bronze pour écarter les bêtes féroces.

En tête de la troupe marche un magnifique taureau, couvert de draperies [illegible] de sonnettes et d'ornements en cauris : c'est le bœuf Hattadeo, le dieu des Banjaris, qui dirige la marche de la caravane ; le lieu où il s'arrête sera celui du campement [illegible] ses pieds que l'on apporte les malades, que les femmes répandent les offrandes de [illegible] détourner des leurs ou de leur troupeau la peste et les maladies, et que se célèbrent les [illegible]ions : à cela se borne le système religieux des Banjaris. Ils enterrent les corps de ceux d'entre eux qui meurent avant le mariage et brûlent les cadavres des gens mariés.

Le soir venu, le Naïk fixe le lieu de campement. Les bœufs déchargés sont entravés et rangés en un vaste carré de plusieurs rangs d'épaisseur ; au centre, autour du drapeau, les sacs s'empilent régulièrement, et les feux s'allument ; au dehors du carré, les sentinelles veillent pour écarter les maraudeurs ou les bêtes fauves.

Chaque convoi constitue une tribu ou *tandah*, gouvernée par un chef ou *naïk*, librement élu par tous les hommes valides. Le pouvoir du naïk est absolu ; mais un vote de ses sujets peut le lui enlever. Les bœufs appartiennent à la communauté et les bénéfices de chaque expédition sont régulièrement partagés entre tous. Leurs lois et toute leur organisation sociale respirent la même simplicité patriarcale. Un tribunal élu juge les délits d'intérêt commun et prononce l'expulsion du coupable. En dehors de leurs engagements commerciaux, qu'ils exécutent avec une probité bien connue, ils sont d'une moralité douteuse et adonnés au rapt des enfants mâles et à l'infanticide des filles. Leur utilité est incontestable et leur a valu la protection du gouvernement anglais, qui use largement de leurs services. Ils sont menacés, cependant de voir, dans un avenir plus ou moins éloigné, leur industrie détruite par les chemins de fer, et ils devront se résoudre à abandonner leur vie nomade. On les estime aujourd'hui à quelques centaines de mille ; mais, à vrai dire, ce chiffre n'est appuyé sur aucun recensement sérieux.

En examinant attentivement le type de ces Banjaris, leurs mœurs et quelques-unes de leurs coutumes, telles que la nécromancie pratiquée par les femmes, leur mode primitif de mariage, et l'accusation portée contre eux de voler des enfants, plusieurs voyageurs ont voulu voir en eux la branche mère de cette race nomade qui, sous les noms de Bohémiens, Tsiganes, Zingaris, etc., s'est répandue sur l'Europe entière. Quelles que soient les probabilités en faveur de cette hypothèse, cette intéressante question ne peut trouver sa solution que dans une observation minutieuse des coutumes des Bohémiens d'Europe, et surtout dans l'étude

de leurs idiomes et de leurs légendes, recherches qui restent encore en grande partie à faire.

Pendant la nuit, le petit lac de Pataria devient le rendez-vous de tous les fauves des environs. A la clarté de la lune, je vois s'agiter sur la rive opposée mille formes confuses, et de temps à autre la toux rauque des panthères arrive distinctement à mon oreille.

VI

20 *avril*. — Après une marche de trente kilomètres, nous campons ce matin sur les bords de la Béôsi, charmante rivière, qui roule ses eaux limpides entre de hautes berges resserrées, tapissées de verdure.

Près de nos tentes, un beau pont suspendu est jeté sur la rivière; il a quatre mètres de large et soixante-quatorze mètres d'une culée à l'autre. C'est le premier spécimen du genre qui ait été construit dans l'Inde. L'ingénieur Presgrave, chargé de sa construction en 1828, fit le tour de force d'exécuter un ouvrage aussi délicat avec l'aide seule d'ouvriers indigènes et en n'employant que le fer du pays. Il faut ajouter que ce district renferme en grande abondance un minerai très-riche gisant à la surface du sol et d'où l'on extrait le fer le plus estimé de l'Inde [illegible] s'étonner que cette richesse n'ait pas encore été mise à profit.

[illegible] us faisons les seize kilomètres qui nous séparent de Saugor, et nous atteignons à mi[illegible] fortable dâk bungalow qui va nous permettre de prendre quelques jours de repos.

[illegible] le chef-lieu de la province du même nom, cédée par le Peichwah aux Anglais en 1818 [illegible], comme son titre l'indique [1], est située sur les bords d'un magnifique lac de treize kilomètres de tour. Elle s'étale pittoresquement en amphithéâtre sur une petite hauteur que couronne l[illegible]cienne citadelle et le palais des Peichwah. Ses bazars sont le centre d'un commerce actif.

A deux kilomètres de la ville indienne s'étendent les vastes cantonnements anglais, appropriés à l'installation d'un régiment blanc, d'un régiment de cipayes, de deux batteries d'artillerie et d'un escadron de cavalerie. Les maisons des officiers et des fonctionnaires civils, les tribunaux, prisons, arsenaux et églises constituent une véritable ville européenne; il n'y manque ni boulevards ni squares; on y trouve même un vaste jardin public avec grottes et cascades.

A neuf kilomètres des cantonnements, se trouvent les ruines du vieux Saugor; elles couvrent encore un plateau isolé, mais sans offrir rien de remarquable.

Un heureux hasard nous fait retrouver ici plusieurs officiers de la garnison de Nowgong, qui avec une grâce charmante nous font les honneurs de la ville et des environs.

Pendant notre séjour au bungalow de Saugor, nous recevons la visite de deux *sâpwallahs*, charmeurs de serpents, qui font le commerce des reptiles. Ils nous offrent entre autres espèces rares le *goulâbi* ou serpent des roses, dont la robe est diaprée de teintes de corail, et un autre dont la tête et la queue se ressemblent au point qu'on ne les distingue que difficilement. Ne trouvant pas de cobra-capello dans leur collection, je leur en fais la remarque. « A quoi bon nous encombrer, me répondent-ils, d'un serpent que nous pouvons nous procurer dès qu'on nous le demande? En désirez-vous un? La cour même de votre bungalow va nous le fournir. »

Ma curiosité était piquée, et je les mis au défi de me trouver un serpent dans un espace de temps aussi court qu'ils paraissaient le supposer. Aussitôt l'un des sâpwallahs se dépouille de ses vêtements, à l'exception du langouti, et, saisissant son *toumril* (flûte des charmeurs), il m'invite à le suivre. Arrivé derrière le bungalow, où s'étend un terrain couvert de ronces et de

[1] *Sagar*, dont les Anglais ont fait Saugor, veut dire : lac, lacustre.

pierres, il embouche son instrument et lui fait rendre des sons perçants entrecoupés de modulations plus douces; le corps tendu en avant, il scrute chaque herbe, chaque buisson. Au bout d'un instant, il m'indique un point du regard ; j'y porte les yeux et je vois une tête de serpent sortir de dessous une pierre. Rapide comme l'éclair, le charmeur laisse tomber son instrument, et, saisissant avec une inconcevable adresse le reptile, le lance en l'air, et le saisit par la queue au moment où il retombe à terre. Après examen, il se trouve n'être qu'une inoffensive couleuvre. Le sâpwallah continue sa recherche ; bientôt même mimique, en moins d'une seconde le tourmil tombe, le reptile vole en l'air, retombe et, avec un flegme triomphant, l'Indien me présente par la queue une effrayante cobra noire de plus d'un mètre de long. Le hideux reptile se débat,

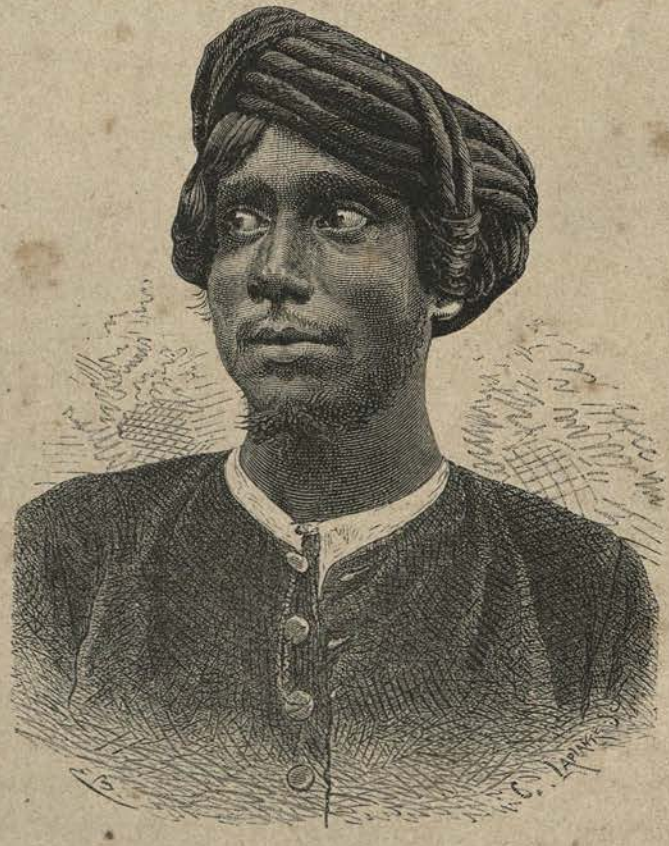
CHARMEURS DE SERPENTS.

mais, d'un mouvement rapide, le charmeur lui a saisi le derrière de la tête et, ouvrant la gueule, me montre ces terribles crochets qui distillent la mort. C'est une preuve qu'il n'y a pas eu supercherie, car les serpents que transportent les charmeurs sont toujours édentés. Prenant alors une petite pince, notre homme arrache avec soin chaque crochet, et met ainsi l'animal hors d'état de nuire. Cependant soit accident, soit bravade, il s'est piqué légèrement et le sang coule sur un de ses doigts ; sans s'émouvoir, il suce fortement la plaie et y applique une petite pierre noire poreuse qu'il m'offre comme un antidote sûr contre les morsures de cobra. Je lui en achetai un morceau, mais, après analyse, je découvris que cette pierre n'était qu'un os calciné, d'une texture très-fine.

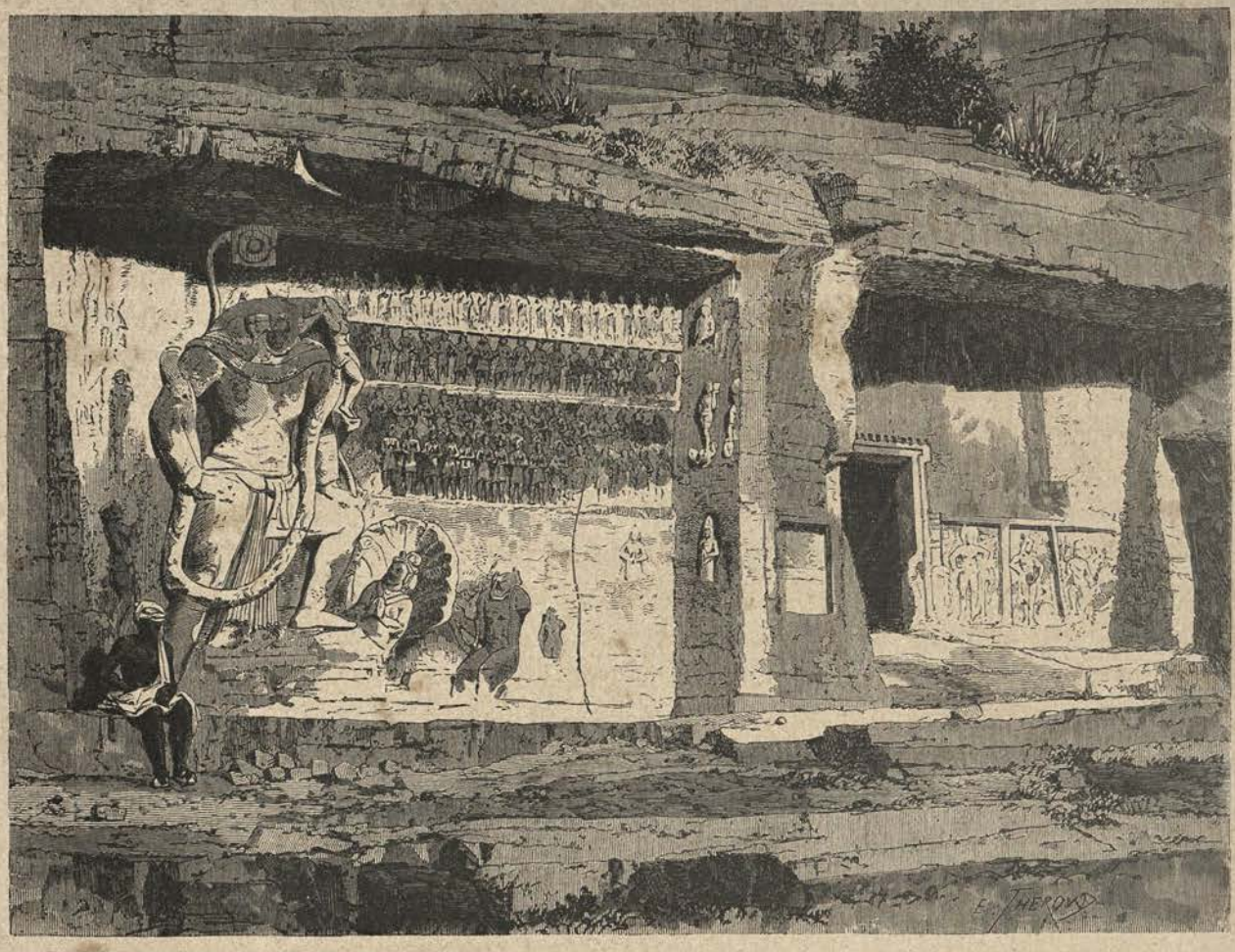
Après cette chasse à la cobra, les sâpwallahs nous font passer en revue tous les tours qu'ils exécutent avec des serpents. Il en est un qui offre une ressemblance frappante avec le fameux miracle de Moïse devant le Pharaon. Le jongleur, ne conservant pour tout vêtement que son langouti, choisit un serpent d'espèce inoffensive et le place ostensiblement dans un panier, qu'il recouvre d'une couverture. Il se relève en agitant les bras en l'air et en chantonnant quelques paroles cabalistiques que son compagnon accompagne sur un tambourin. Soudain il s'arme d'une baguette flexible, la fait tourner quelques instants autour de sa tête et la lance brusquement à nos pieds, où elle arrive sous la forme d'un serpent. Malgré l'attention la plus soutenue, il me fut impossible, à deux reprises différentes, de saisir le moment où la baguette est échangée contre le serpent. Le tour est si prestement fait, que des gens crédules jureraient que la transformation a été véritable.

Voici l'explication la plus plausible de ce tour. Le charmeur, faisant semblant de placer le serpent sous la couverture, le glisse dans les plis de son langouti, où le reptile, préalablement dressé, s'enroule et reste parfaitement immobile. Il ne s'agit plus alors que d'opérer sous les yeux du spectateur la substitution du serpent à la baguette. D'un seul geste, le jongleur doit rejeter en arrière la baguette que ramasse son compagnon et envoyer en avant le reptile enroulé autour de ses reins. Ceci ne doit pas réclamer une adresse plus surprenante que celle que le sâpwallah déploie dans la chasse à la cobra, où il a à saisir, avec la promptitude de l'éclair, la tête du reptile, offrant une prise de quelques centimètres seulement en dehors de son trou.

Les deux charmeurs auxquels j'avais affaire n'étaient pas des gens ordinaires et jouissaient parmi les indigènes d'une grande vénération ; cependant deux roupies leur parurent un magnifique salaire pour cette séance de plus de deux heures.



LE TALOUKDAR DE KOUMARI (page 484).



LE VARAHA AVATAR, A OUDGHIRI. (page 502).

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

LA VALLÉE DE BHILSA

Rahtgarh. — La vallée de Bhilsa. — Ruines de Gharispore. — Bhilsa. — Visite des autorités. — Légende du Cheval blanc. — Le canon de Jehanghir. — Comme quoi il y a tôpe et tôpe. — La foire de Rakmangada. — La montagne du Soleil Levant. — Le temple du Soleil. — Le Varaha Avatar. — L'escalier du Sèchnaga. — La caverne de Mahadêva. — Une cobra noire. — La demeure d'un tigre. — Un terrible compagnon. — Aperçu sur l'origine des tôpes bouddhiques. — Culte primitif des tumulus. — Doctrine de Çakya Mouni. — Chute du Bouddhisme. — Le monastère de Sanchi. — Le grand tôpe chaïtya. — Les *danam*. — L'enceinte d'Açoka. — Le lât des Lions. — Les portes de Satakarni. — Bas-reliefs. — L'Inde au siècle d'Auguste. — Dharma, la Nature concrète. — Ensemble des ruines. — Une panthère. — Pillés par des Dacoïts. — Un village d'otages. — La justice dans la jungle. — Sagacité d'un éléphant. — Les établissements bouddhiques de la vallée. — Légende du Cavalier Noir. — Réception à Bhopal.

I

24 avril. — Après ces quelques jours de repos, nous nous remettons en route vers Bhopal; il nous a fallu renouveler à Saugor tous nos bœufs que nos longues marches dans les Vindhyas avaient complétement fourbus.

Une marche de dix lieues à travers un charmant pays, parsemé de collines boisées, de riantes vallées, de belles plaines nous conduit à Rahtgarh, où nous trouvons un beau bungalow assis sur la berge escarpée de la belle rivière Bhina, que franchit en ce point un superbe viaduc. A

un kilomètre à l'est, se dresse l'antique citadelle de *Rahtgarh* (Château de la Nuit) avec ses remparts crénelés, ses portes et ses ruines de palais et de temples, dominant la petite ville, tout entourée d'arbres et de cultures. La plaine est encadrée par de belles montagnes, d'où s'élancent de hautes colonnes de fumée qui les font ressembler à autant de volcans; ce sont les jungles qui brûlent et qui, cette nuit, nous envelopperont d'un cercle de flammes.

25 *avril*. — Au sortir de Rahtgarh, franchissant le beau pont de la Bhina, nous passons du territoire anglais sur celui de Sa Hautesse Scindia. Pour mieux nous faire sentir ce changement, la belle route que nous suivons depuis Saugor fait place à un mauvais sentier qui se lance capricieusement à travers les terres labourées ou les jungles rocailleuses, et s'attaque de front aux versants les plus rapides des montagnes qui nous barrent l'horizon. Quittant la vallée, nous sommes bientôt engagés au milieu de ces hauteurs, couvertes de bois et peuplées de quelques tribus goundes. Après quatre heures d'une marche pénible, nous atteignons le revers méridional du massif, et nous voyons se dérouler devant nous la vallée de Bhilsa avec ses magnifiques plaines, ses cinq rivières et sa pittoresque ceinture de montagnes. Sur le sol uni se découpent vigoureusement les îlots de grands arbres qui enveloppent les villages. Au centre même de ce vaste cirque s'élève un énorme cube de pierre, haut de cent mètres, pareil à un mausolée de Titans; c'est le rocher de Lohanghir, qui domine Bhilsa.

Bhilsa! Sauf quelques savants, qui donc en Europe a jamais eu connaissance de ce nom, si digne qu'il soit de figurer à côté de ceux des points les plus célèbres du globe? C'est pourtant dans cette obscure vallée perdue au cœur des solitudes des Vindhyas, qu'un merveilleux hasard nous a conservé les premiers monuments authentiques de la civilisation indienne; que dis-je? les premiers types de l'architecture de tout l'extrême Orient. Et je ne crois pas exagérer en mettant ces monuments en parallèle avec les plus fameux de l'Égypte et de l'Assyrie. Ne nous présentent-ils pas, dans une incomparable série de bas-reliefs, le tableau fidèle et détaillé de la vie, des mœurs et de la civilisation de l'Inde à vingt siècles de nous? N'est-ce pas parmi leurs innombrables inscriptions que l'ingéniosité de Prinseps, le Champollion de l'Inde, a trouvé la clef de cette énigme qui enveloppait les premiers siècles de l'histoire indienne?

Du sommet élevé où je suis placé, mon regard embrasse ces lieux à jamais célèbres qui entourent Bhilsa comme une resplendissante auréole. Voici au nord Bessnaghar, la ville chérie du grand Açoka; à l'ouest, les rocs d'Oudghiri avec leurs grottes sacrées; Sanchi, la merveille de l'Inde; puis Satdhara, Sounari; au sud, Bhojpour, Andhêr, villes de tombeaux, où reposent les premiers apôtres du Bouddhisme; enfin, à mes pieds, l'antique Gharispore, étalant modestement ses huttes et ses ruines sur un rocher dénudé.

M'arrachant à cette contemplation, je rejoins notre troupe, qui est déjà au pied de la montagne. Sur la lisière de la forêt s'ouvre un beau lac peuplé de canards et de flamants, dans lequel se mirent gracieusement les maisons de Gharispore. De l'autre côté du village, au pied d'un escarpement à pic, se trouve un confortable bungalow.

La pauvre ville[1] n'est plus qu'un village; mais, pour attester son antique splendeur, il lui reste encore quelques ruines remarquables, sans parler des innombrables bas-reliefs, statues, sculptures qui émergent partout des murs de ses chaumières, du revêtement de ses citernes et même du sol de ses rues. Tout d'abord, à quelques mètres du bungalow se dresse une ruine d'une admirable élégance. Ce sont quatre piliers, à angles rentrants, couverts de délicates sculptures, terminés par un double chapiteau à fût cylindrique, et supportant un plafond de pierre

[1] Trois siècles avant notre ère, Ghyaraspour, la moderne Gharispore, était déjà une ville florissante, et faisait partie de l'empire de Magadha. Elle passa tour à tour au roi du Malwa, aux Touars, aux Chandêlas, jusqu'à ce que, épuisée par cette longue suite de vicissitudes, elle devint, au dix-huitième siècle, une simple dépendance de la soubahie maharate de Bhilsa.

RUINES D'UN TEMPLE JAÏNA, A GHARISPORE.

dehors des vieilles murailles, un grand faubourg de triste aspect, dont les maisons de pisé se groupent sans ordre le long de ruelles fangeuses. Il s'y fait cependant un commerce assez important, alimenté par le fameux opium du district et le tabac renommé dans tout le Rājasthan pour son excellente qualité.

On doit au zèle fanatique d'Aurangzeb de ne plus retrouver à Bhilsa aucun monument antique. A peine si dans la simple mosquée qu'il fit élever avec les pierres des sanctuaires païens, l'on découvre quelque fragment d'anciennes sculptures. On prétend, il est vrai, que les fondations de la mosquée recouvrent d'innombrables idoles que l'iconoclaste Alumghir y fit enfouir. La seule curiosité de la ville est un superbe canon du temps de Jehanghir, qui gît, je ne sais pour quelle cause, sur le sol d'une petite place dans le faubourg. C'est une magnifique pièce de bronze, ne mesurant pas moins de six mètres, avec un calibre de trente-deux centimètres. Le bronze est orné, sur toute sa surface, d'ornements en bosse d'un dessin et d'une exécution également remarquables, et les oreillères sortent de têtes de monstres. Ce canon, l'orgueil des citadins de Bhilsa, est la source d'une innocente mystification, à laquelle n'échappe aucun voyageur. Parmi les rares Européens qui suivent cette route, officiers ou fonctionnaires en tournée, il n'en est aucun qui, dès son arrivée au bungalow, ne s'empresse de s'informer du moyen de visiter les fameuses ruines que Cunningham a fait connaître sous le nom de *tôpes* de Bhilsa. Le premier indigène venu s'offre pour guider l'impatient touriste. Après un quart d'heure de marche à travers les ruelles du faubourg, on arrive sur la place qu'orne le canon de Jehanghir, et l'Indien, montrant la pièce avec fierté, s'écrie : « Voilà le tôpe de Bhilsa. » Le voyageur se fâche assez généralement, mais il a tort ; *tôpe*, dans le dialecte actuel, veut dire canon, tandis que les monuments appelés par les Européens tôpes ne sont connus des natifs que sous le nom de *bihta*[1]. Du reste, les vrais tôpes se trouvent à environ dix ou douze kilomètres de Bhilsa et sur le territoire de Bhopal.

Un peu à l'est de la ville se dresse l'imposante masse du *Lohanghir* (Montagne de Fer), bloc de grès de cent mètres de haut; ses parois nues et perpendiculaires, son sommet horizontal, forment un cube presque parfait, qui a l'air d'avoir été taillé de main d'homme. On gagne le sommet par une rampe étroite et en fort mauvais état pour n'y trouver qu'un maigre Ziarat musulman et un énorme chapiteau de lât bouddhique, qui, renversé et évidé, représente l'abreuvoir du merveilleux cheval de Yavanasva. En revanche, on jouit de là d'un magnifique panorama de la vallée, qui a l'avantage de permettre à l'archéologue de se rendre compte de la situation respective de chaque groupe de monuments qu'il va avoir à visiter.

Dès le lendemain de mon arrivée à Bhilsa, je recevais, par l'entremise de l'agent anglais à la cour de Bhopal, les firmans de la Bégaum, ainsi que l'invitation que m'adressait cette princesse de venir visiter sa capitale. Le major Willoughby-Osborne avait eu la prévenance de joindre à cet envoi un plan détaillé de la vallée des tôpes, accompagné de quelques conseils : plan et conseils, je me plais à le reconnaître, me furent d'une grande utilité dans mon exploration.

A environ un kilomètre de Bhilsa se trouve l'emplacement qu'occupait l'ancienne cité de Bessnaghar[2]. Cette ville s'étendait du confluent de la Betwa et de la Bêsali jusqu'aux collines d'Oudaya Ghiri, c'est-à-dire sur une longueur de trois kilomètres. La plaine offre encore sur

[1] *Bihta*, littéralement un tas, un terire.

[2] Bessnaghar ou Vessanagara fut fondée par le roi Rakmangada dans le Dwapour Youg, ou Age de Cuivre, c'est-à-dire il y a un million trois cent mille ans. Les annales indiennes nous fournissent heureusement, à côté de cette donnée fabuleuse, une date plus précise, qui montre que déjà au troisième siècle avant Jésus-Christ Bessnaghar était une grande et florissante cité. En effet, sous le règne de son père Bimbiçara, en 274 avant Jésus-Christ, Açoka, se rendant à son gouvernement d'Oujeïn, s'arrêta à Bessnaghar. Là il épousa la belle Dêvi, fille du chef municipal, qui devait être la mère de Mahêndra, l'introducteur du Bouddhisme à Ceylan. Les annales bouddhistes donnent aussi à cette ville le nom de Chaïtyaghiri, ou ville des Chaïtyas, sans doute à cause de sa proximité de la vallée des tôpes ou Chaïtyas.

toute cette étendue des amas de pierres, des fondations de murailles ; mais on n'y trouve aucun monument digne d'attention. Le confluent de la Betwa et de la Bêsali est considéré comme Trîveni, ou lieu de jonction de trois rivières, la troisième rivière étant formée par les eaux du ciel. Il s'y tient encore une foire très-fréquentée, dont la fondation remonte au fabuleux Rakmangada. La Betwa roule ici sur un lit formé de grandes dalles de grès d'un aspect fort pittoresque ; quelques jolis temples modernes se groupent gracieusement sur le promontoire formé par les deux rivières.

Les Brahmanes de ces temples sont possesseurs d'un antique parwana qui interdit la pêche sur un rayon de quelques kilomètres ; aussi les poissons pullulent-ils aux abords du ghât, et à la voix des prêtres on les voit s'approcher par bandes et bondir hors de l'eau pour recevoir quelques grains.

III

29 *avril*. — A cinq kilomètres à l'ouest de Bhilsa, sur la rive gauche de la Betwa, s'étend la petite rangée d'Oudghiri, ou Oudaya Ghiri, la *Montagne du Soleil levant*. C'est un massif de grès blanc, d'une longueur d'un kilomètre et demi, s'élevant insensiblement du sud au nord, où son point le plus élevé dépasse à peine soixante mètres. Le roc est stratifié horizontalement par couches épaisses et compactes ; d'un travail facile dans la carrière, il acquiert au contact de l'air une dureté qui le rend égal au marbre. Il se trouve donc réunir les conditions les plus favorables à l'excavation de chambres souterraines.

Le versant oriental de la colline forme une courbe rentrante dont le centre est occupé par les principales cavernes et sculptures ; tout auprès s'étale un petit étang, entouré de grands arbres ; ses bords frais et ombreux nous offrent un excellent lieu de campement.

Je me dirige d'abord vers le temple de Sourya, le Dieu-Soleil. C'est une petite chambre cubique taillée dans la masse de grès ; elle a quatre mètres de côté et deux et demi de hauteur ; les parois sont nues et portent encore les marques du ciseau ; une petite niche carrée pratiquée dans le mur du fond contient un autel très-simple où un lingam de Siva remplace l'idole primitive. L'entrée s'ouvre sur une verandah formée par la saillie du roc surplombant. De légers pilastres et quelques fines sculptures encadrent la porte, qui est petite et rectangulaire. La façade n'a d'autre ornement qu'une rangée de bas-reliefs en panneaux, couvrant la base même du mur. Sur le premier panneau, on remarque un guerrier, à la chevelure relevée, appuyé sur une rondache ; le second porte le Dieu-Soleil, tenant un sceptre et une roue ; le troisième représente Vichnou triomphant du Démon-Buffle, c'est-à-dire la lutte des Aryens et des autochthones [1].

A gauche du temple du Soleil le roc porte un magnifique groupe sculpté, haut de trois mètres et demi et long de six, représentant le Varaha Avatar ou métamorphose de Vichnou en sanglier. D'après les légendes hindoues, ce dieu prit cette forme pour soulever la terre au-dessus des eaux qui la recouvraient. Cette remarquable composition surpasse de beaucoup, comme exécution, modelé et dessin, toutes les œuvres postérieures que l'on retrouve à Ellora, Adjuntah et autres parties de l'Inde. La figure principale, Varaha, a trois mètres de hauteur ; le dieu, solidement campé, une main sur la hanche, l'autre sur la cuisse, se prépare à faire l'effort qui doit soulever

[1] Au-dessus de ces sculptures, on lit en vieux caractères palis l'inscription suivante : « Terminée le onzième jour de la quinzaine claire du mois de Sravana, en l'an 82, par le grand roi de Sanakanika, fils du Maharajah Vichnou Daça, petit-fils du Maharajah Chagaliga, qui était lui-même fils du monarque suprême, le roi des rois, Chandra Goupta, aimé des dieux ! » Cette importante inscription fixe la date de l'excavation du temple à l'an 160 de notre ère et établit d'une façon irréfutable l'origine vaïchnava des caves d'Oudghiri.

le monde ; l'attitude est bien étudiée. La tête de sanglier vient se rattacher sur les épaules comme une tête de Minotaure antique. A l'une des défenses recourbées, qui sort de la mâchoire, se suspend une petite femme nue d'un modelé ravissant. Aux pieds du dieu se tiennent deux génies : l'un le serpent Atisécha, l'autre une figure que les mutilations empêchent de reconnaître ; derrière lui, un page tient un parasol. Ce groupe de statues est presque entièrement détaché de la pierre vive dans laquelle il a été sculpté. Le fond du tableau est en bas-relief et représente, dans la partie inférieure, la mer peuplée de monstres, et au-dessus un chœur céleste, composé d'une centaine de petits musiciens, rangés sur trois lignes superposées avec la même symétrie que des soldats sur une image d'Épinal. Le lecteur retrouvera facilement ces détails dans la gravure (page 495) qui lui présente ce chef-d'œuvre de la sculpture antique de l'Inde.

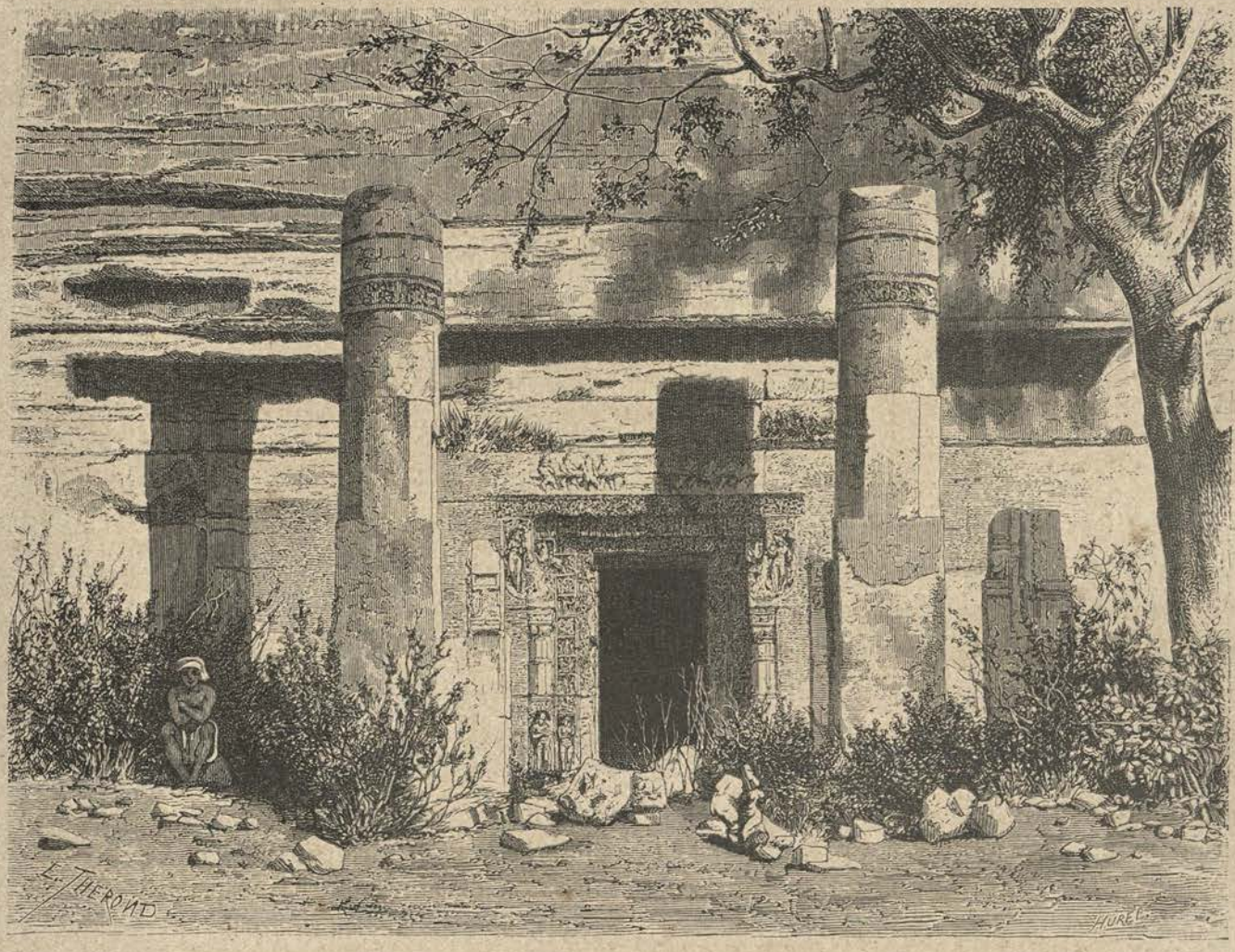
L'ESCALIER DE SÊCHNAGA, A OUDGHIRI.

A gauche du Varaha Avatar, le roc renferme plusieurs petites chambres ; mais il faut revenir sur ses pas pour visiter les autres curiosités d'Oudghiri. On passe d'abord devant un temple monolithe, à demi enfoui dans les débris, dont le toit est couronné d'une pierre ronde en forme de table, d'un diamètre d'environ sept mètres. De là, un escalier conduit à un corridor étroit, le long duquel sont rangées un grand nombre d'excavations et de sculptures. L'une de celles-ci est un groupe colossal de Vichnou dormant sur le serpent Sêchnaga et portant Brahma sur la fleur de lotus.

Passé cet escalier, on suit le pied de la colline, qui forme un mur perpendiculaire, et on atteint la caverne ou le temple souterrain de Mahadêva. C'est la plus vaste excavation de la colline :

la salle intérieure a une superficie de cinquante mètres carrés et un peu plus de trois mètres de hauteur; au centre, quatre piliers à chapiteaux dentés soutiennent la voûte.

Le temple est aujourd'hui dédié à Siva ou Mahadèva ; mais une inscription, griffonnée sur un pilier par un pèlerin, en l'an 1036, prouve qu'à cette époque il était encore consacré à Vichnou. Cette date a une grande importance, puisqu'elle fixe le temps précis du triomphe définitif du culte de Siva sur celui de Vichnou. L'entrée de la caverne, étroite et basse, est entourée d'un triple cadre de pilastres et de bas-reliefs d'une exécution remarquable. La frise porte un bas-relief fort curieux; ce sont des ouvriers manœuvrant de longs leviers pour soulever une pierre. En avant de cette porte, s'étendait un portique dont la voûte s'est écroulée, ne laissant que deux très-jolies colonnes.



ENTRÉE DE LA CAVERNE DE MAHADÈVA, A OUDGHIRÌ.

Au-dessus même du temple de Mahadèva, la colline présente un escarpement à pic de soixante mètres; dans la partie supérieure de cette paroi, s'ouvrent les antiques cellules des anachorètes, communiquant entre elles par des sentiers vertigineux.

En somme, les excavations d'Oudghiri n'offrent rien de comparable aux merveilles de Karli ou Ellora; elles pourraient passer même inaperçues, si leur incontestable antiquité ne les plaçait parmi les premiers types des temples souterrains de l'Inde. D'un autre côté, les sculptures qui les accompagnent se ressentent de leur proximité de Sanchi, et surpassent de beaucoup les autres ouvrages de ce genre.

IV

Après avoir exploré le pourtour de la colline d'Oudghiri et visité un grand nombre de grottes, je gravis le sommet. Partout sur le plateau je retrouve les traces des anciennes carrières d'où ont été tirés les matériaux employés à Sanchi et à Bessnaghar.

En fouillant parmi ces pierres, je mets le pied sur une cobra noire et n'échappe à une blessure mortelle que par un bond désespéré. A peine remis de cette émotion, j'avise à peu de distance une large ouverture dans le roc, qui me paraît conduire à une ancienne carrière. J'y pénètre, mais, au moment où je franchis le seuil, j'entends les cris de mes guides qui m'avertissent d'un danger : portant les yeux autour de moi, je reste saisi d'épouvante ; le sol m'apparaît jonché d'ossements, de carcasses, les unes desséchées, d'autres encore sanglantes ; je suis dans la demeure d'un tigre. Immobile, serrant convulsivement mon fusil, je sonde du regard les ténèbres qui voilent le fond de la grotte ; grâce à Dieu, le maître du logis est absent ; je bats prudemment en retraite. Mon apparition est saluée par les hourras de mes braves compagnons, restés discrètement à distance. Ils me pressent de partir, mais, avant de les suivre, je ne puis m'empêcher de contempler le site ravissant que domine l'entrée de la grotte. A mes pieds s'étend une étroite vallée, couverte de broussailles épaisses, au milieu de laquelle serpente la Bêsali, roulant bruyamment ses eaux à travers les rocs ou s'endormant à l'ombre de grands arbres. En face, les collines boisées s'étagent jusqu'à Sanchi, dont le vieux *chaïtya* montre sa tête chauve au-dessus des arbres. Le tigre a choisi son logis en véritable artiste.

De retour au camp, les villageois m'entretiennent des exploits du seigneur tigre et me pressent de les en débarrasser. Mais la chaleur est devenue tellement accablante que je ne sais comment je puis résister à la température de mon laboratoire portatif ; ce qui restera toujours pour moi un fait inexplicable, c'est comment, dans un pareil milieu, je pus réussir à préparer des plaques au collodion humide ; on ne peut se faire idée de la souffrance et des fatigues que me coûta chacune des photographies que je fis dans cette période de mon voyage. Aussi, le soir venu, je ne pensais qu'à gagner mon étroit lit de fer et à chercher un peu de repos, laissant à d'autres l'honneur de purger ces campagnes du monstre qui les dévastait.

Cependant, le second jour de notre arrivée, un accident vint un peu tard me faire repentir de mon apathie.

La nuit était déjà tombée, et, sauf quelques sentinelles, dans le camp tout sommeillait, quand un de nos charretiers, poussé par la soif, s'en alla boire à l'étang voisin. Une fois là, la fraîcheur de l'eau le tentant, il s'y avança jusqu'à mi-jambes pour s'asperger le corps. Le petit étang presque desséché n'offrait qu'un point facilement accessible, et c'était là que se tenait le charretier. Il y était depuis quelques instants, jouant avec l'eau, lorsqu'il crut entendre derrière lui un léger bruit, mais il continua son jeu sans y prendre garde. Cependant c'était notre voisin le tigre, qui venait, après quelque copieux festin, se désaltérer à la mare. En paisible possesseur des lieux, il attendit quelque temps que l'Indien lui cédât la place ; mais impatienté, outré de ce manque de savoir-vivre, il s'approcha et, écartant l'homme avec sa patte, se mit à boire tranquillement. Plus mort que vif, le charretier, reconnaissant son terrible compagnon, resta coi où il était tombé ; le coup de patte amical lui avait du reste labouré affreusement le bras. Il attendit patiemment que le tigre se fût éloigné, pour donner libre cours à ses hurlements ; en un instant, tout le camp fut sur pied, et on eut bien vite trouvé le malheureux charretier, qui, toujours dans la position où le tigre l'avait placé, paraissait à moitié fou. Dans la surexcitation du moment, Schaumburg et moi, sautant sur nos fusils, nous nous lançâmes avec quelques hommes sur les traces du tigre ; mais c'était une bête trop avisée pour être restée à nous attendre après tout ce vacarme. Nous

l'attendîmes le lendemain à la porte de sa demeure, mais sans plus de succès ; quant au charretier, il en fut quitte pour quelques jours de soins.

V

Avant de passer à la description des tôpes ou monuments bouddhiques de la vallée de Bhilsa, il me paraît indispensable de donner quelques explications sur la nature et l'origine de ces édifices, qui ne se rapportent à aucun des types connus en Europe.

Le nom de tôpe, aujourd'hui généralement adopté par les archéologues, est un dérivé des mots *thoupo* en pali, *stoupa* en sanscrit, qui signifient tous les deux littéralement : un amas de terre. Le tôpe n'est, en réalité, qu'un tumulus régulièrement construit, affectant la forme d'un dôme hémisphérique, massif, placé au centre d'une plate-forme circulaire d'une hauteur variable.

On connaît deux espèces de tôpes : le *chaïtya*, simple autel dédié au Bouddha, et le *daghoba*, monument funéraire élevé sur les reliques du Bouddha, de ses disciples ou des dignitaires de son église.

Plusieurs auteurs ont prétendu que l'origine de ce genre d'édifices ne datait que de l'époque de Çakya-Mouni (543 av. J.-C.) ; mais il paraît prouvé aujourd'hui que, bien loin d'être postérieur au Bouddha, ce genre constitue un des plus anciens types de l'architecture religieuse.

Le premier monument que les hommes groupés en société durent imaginer, fut le monument funéraire. Ce fut sans doute d'abord la pierre brute qu'ils roulèrent sur la tombe du héros qui, par quelque invention utile ou quelque exploit, les avait élevés au-dessus de la bête ; à cette pierre, l'usage voulut que chacun vînt ajouter son caillou, sa pierre, et cette pieuse coutume se perpétuant de génération en génération, l'humble amas devint un monticule. Telle fut l'origine du tumulus, amas grossier, informe, tel que nous le retrouvons chez tous les peuples primitifs, et tel que l'élèvent encore sous nos yeux les peuplades sauvages de l'Asie et de l'Amérique.

Suivant les connaissances humaines dans leur marche progressive, le tumulus arriva à prendre une forme régulière et devint tôpe chez les Indiens, comme il devenait ailleurs cairn ou pyramide. Puis peu à peu, les traditions s'obscurcissant, le héros primitif prit rang parmi les demi-dieux, et son tombeau se transforma en autel, en idole. Cette idolâtrie avait du reste conservé toute sa simplicité originelle ; à certaines époques, le peuple venait parer le tôpe d'étoffes et de guirlandes, et faisait le tour de sa base en invoquant le nom du saint ou du héros. Nul dogme ne réglait ces cérémonies, nul prêtre ne les présidait, et les brahmanes, plongés dans les controverses métaphysiques, abandonnaient au peuple l'exercice de ce culte antique.

Çakya, voulant attirer à lui les classes inférieures, comprit l'avantage de s'attacher ces superstitions populaires. Il encouragea ces coutumes, et, les incorporant à sa doctrine, reconnut comme des Bouddhas antérieurs les saints vénérés par le peuple. Lui-même, prêchant au peuple de Vaïçali, recommande « d'entretenir, de respecter et de révérer les Chaïtyas, et de leur faire des offrandes comme par le passé, » et autre part, s'entretenant avec Ananda, son disciple favori, il dit : « On élève le thoupo aux mânes des rois Tchakravartas, au carrefour de quatre grandes routes ; » ce qui nous montre également que le tôpe était déjà un attribut de la royauté. Enfin, dans son dernier entretien, il répète à Ananda « qu'il est méritoire d'élever des thoupos sur les reliques des saints », ajoutant que « ceux qui viendraient prier sur les tôpes élevés en son nom renaîtraient dans le ciel ». Le culte des tôpes, ainsi fondu dans le Bouddhisme, devint une de ses marques distinctives. A la mort de Çakya, dix grandes villes du Magadha se disputaient ses reliques pour les placer dans des tôpes, et bientôt l'Inde entière se couvrait de ces monuments.

Jusqu'à ce moment-là, aucune des religions existant dans l'Inde n'avait élevé de monuments; le caractère même de leurs doctrines le leur interdisait. Mais l'adoption des tôpes par les bouddhistes vint leur montrer toute l'importance de ce caractère extérieur du culte, et dès ce jour l'architecture religieuse était créée. Nous allons voir comment les adversaires du Bouddhisme surent tirer parti du type qui leur était offert.

Les premiers tôpes, avant et après Çakya, étaient de parfaits hémisphères. Ainsi, dans le Mahawanso [1], nous voyons le roi Datthagamini (160 av. J.-C.) demander à son architecte quelle forme il va donner à un chaïtya. « L'architecte, prenant un peu d'eau dans sa main, la projette sur le liquide qui remplit une coupe d'or, et, montrant du doigt une bulle hémisphérique d'air maintenue un moment à sa surface, dit : Je lui donnerai cette forme. »

Dès le deuxième siècle avant Jésus-Christ, l'hémisphère primitif était exhaussé sur un soubassement circulaire peu élevé, qui devenait, quelques siècles plus tard, d'une hauteur égale au rayon de la circonférence, pour atteindre au sixième siècle la dimension du diamètre. Dans cette dernière période, le tôpe avait la forme d'une tour cylindrique coiffée d'une calotte hémisphérique. Ces transformations successives peuvent servir à établir, à première vue, la date approximative de l'érection de chacun de ces monuments.

Les premiers tôpes étaient généralement surmontés d'un autel carré ou *ti* portant un parasol déployé, antique emblème du pouvoir souverain. Après la mort de Çakya, ses disciples, voulant l'exalter au-dessus de ses prédécesseurs apocryphes, placèrent sur ses daghobas trois parasols au lieu d'un : le premier représentant le royaume des cieux, le second l'empire du monde, et le troisième le triomphe de l'esprit délivré de la matière. Ces parasols de pierre étaient d'abord accotés; plus tard on les superposa; on dut pour cela consolider leurs pavillons avec de légers pilastres, ce qui forma une tourelle délicate à plusieurs étages; puis on se contenta de les représenter par un cône massif, dont les anneaux seuls rappelaient le nombre toujours croissant de parasols superposés. Telle fut l'origine de la flèche primitive, point de départ de ce remarquable genre d'architecture dont le Khirat Khoumbh [2] de Chittore et le minaret de Koutab à Delhi représentent le plus haut degré de perfection. Pendant que les brahmanes copiaient servilement le tôpe dans sa dernière transformation et en tiraient un type d'édifice lourd et massif bien représenté par les temples orissiens, les Jaïnas, d'un esprit plus élégant, créaient la tour ellipsoïdale, qui caractérise encore si bien l'architecture de l'Inde [3], et ils atteignaient ce résultat en groupant en faisceaux plusieurs tôpes cylindriques. Mais ce n'est pas à l'Inde seule que le tôpe fournissait la base de son architecture religieuse; il allait devenir le prototype de tous les monuments de l'extrême Orient, des îles Malaises à la Mongolie, du Thibet aux confins de la Chine et jusqu'au Japon. Seulement, tandis que dans l'Inde l'hémisphère s'élevait et se transformait en tour, au delà du Gange il s'abaissait au point de disparaître totalement pour être remplacé par le ti ou flèche, devenu à son tour ce cône gigantesque qui caractérise les monuments de l'Indo-Chine et du Thibet.

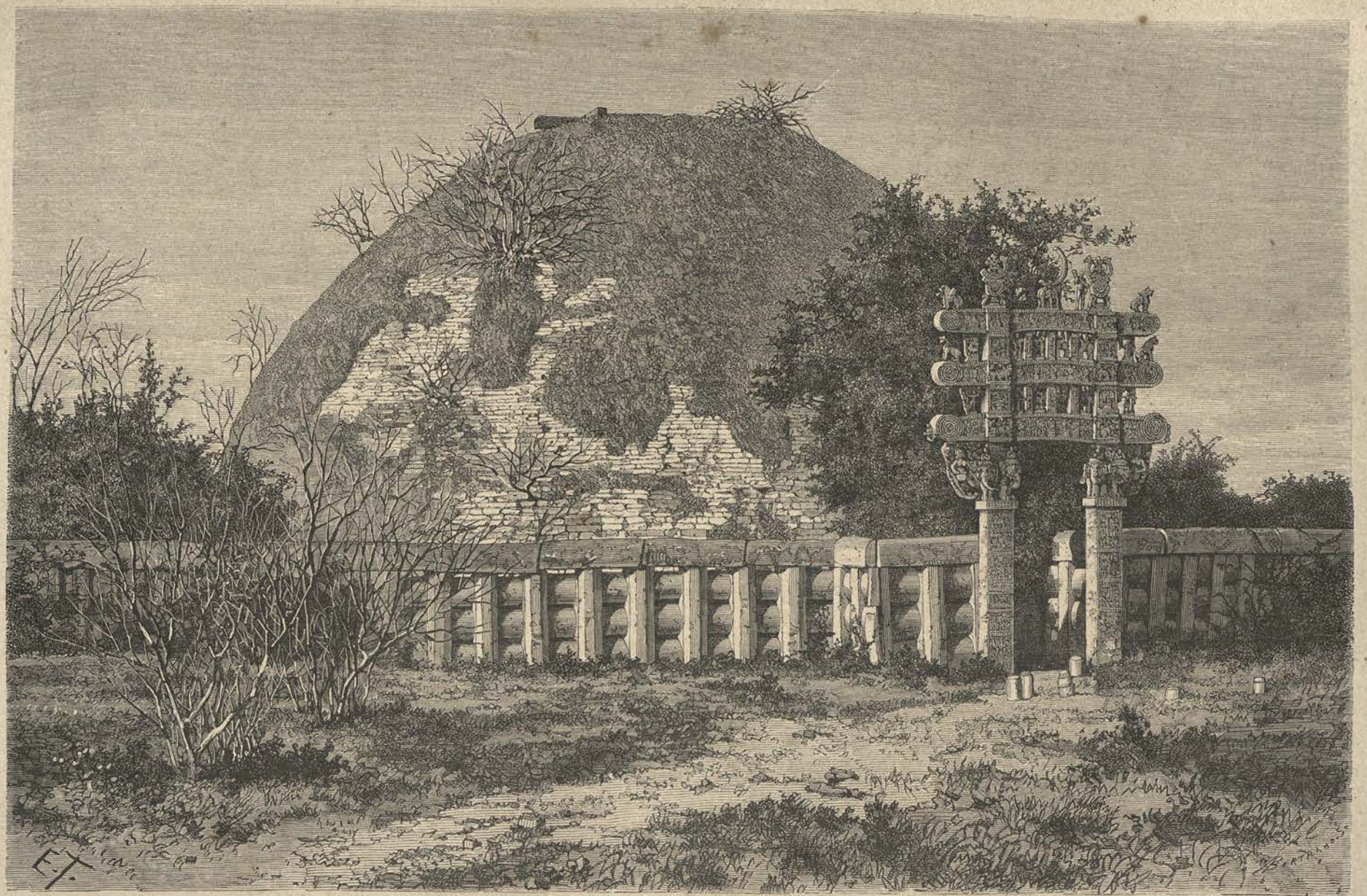
Il me resterait, après ce rapide exposé de l'origine et des transformations des tôpes, à parler de la religion même qui en avait fait son symbole; mais les dogmes et l'histoire du bouddhisme ont déjà été exposés dans maints ouvrages, auxquels je me contente de renvoyer le lecteur.

Je dirai toutefois qu'à mon avis le temps n'est pas encore venu de pouvoir juger avec une complète impartialité la doctrine de Çakya-Mouni. Avant de la condamner, comme on l'a fait jusqu'à nos jours, il faut la dégager des obscurités qui l'enveloppent encore; rien ne prouve, jusqu'à présent, cette fameuse théorie de l'anéantissement, sur laquelle on a tant insisté et qu'on lui reproche

[1] Mahawanso, annales bouddhistes de Ceylan; traduction de Turnour.

[2] Voy. la gravure de la page 235.

[3] Voy. les gravures des pages 63, 234 et 381.



LE GRAND CHAÏTYA OU TÔPE DE SANCHI.

par-dessus tout. Il me paraît impossible que celui qui, le premier dans le monde, éleva la voix pour proclamer l'égalité complète de tous les hommes et pour recommander l'amour du prochain, la patience et l'humilité, n'ait pas eu de but plus noble à proposer à l'humanité. Ce qui est hors de doute, c'est que le Bouddhisme, religion pure à l'origine, se corrompit rapidement. Ne cherchant que le succès et l'influence, ses prêtres le chargèrent de toutes les superstitions qu'ils rencontrèrent sur leur chemin, et qu'ils trouvèrent plus politique de s'attacher que de combattre.

Une autre énigme reste encore à résoudre : c'est la cause de la disparition du Bouddhisme du pays même où il avait apparu. Je crois qu'on peut l'expliquer ainsi : le triomphe de la doctrine de Bouddha ne fut jamais complet dans l'Inde, parce qu'il y rencontra dès son apparition des cultes anciennement établis et ayant de profondes racines dans le pays. Il put, sous le règne d'Açoka, y atteindre un haut degré de splendeur, mais sa chute s'annonçait déjà. Il avait dû son succès à son humilité ; sa puissance le perdit ; le clergé, devenu outre-puissant, dévora le sol et fit trembler les rois ; l'égalité devint un vain mot. Aussi ses ennemis s'allièrent ; Brahmanes et Jaïnas accordèrent au peuple toutes les concessions : absorption des fétiches primitifs, exaltation des passions les plus viles, création de divinités nouvelles, et, appelant à eux les races guerrières du désert, firent crouler d'un seul effort l'imposant édifice du bouddhisme (huitième siècle). Quelques sectes subsistèrent encore ; mais, trois siècles plus tard, haïes par les Jaïnas, méprisées par le peuple, elles disparurent dans un cataclysme final sur lequel l'histoire reste muette, mais dont les ruines, tirées du sein de la terre, nous montrent encore aujourd'hui toute l'épouvantable horreur.

VI

2 *mai*. — Dans la matinée, nous transportons notre camp d'Oudghiri à Sanchi. Nous venons nous établir près du village, à l'ombre d'arbres séculaires, restes d'un bois sacré, qui entourent un bel étang desséché, aux parois de pierre, aux grands escaliers datant de l'époque bouddhiste. Une belle pelouse unie s'étend depuis nos tentes jusqu'au pied de la colline sacrée, qui nous présente un escarpement à pic de cent mètres, couvert d'un manteau de verdure. Abutant contre ce rempart, une croupe basse et nue porte les quelques misérables huttes du Sanchi moderne, qui est contraint de s'unir au hameau de Kanakhera pour arriver à former un village.

Sanchi était le siége d'un des principaux établissements bouddhiques de l'Inde, dès l'époque de Çakya. Les premières annales palis lui donnent le nom de Chaïtyaghiri ou Montagne des Chaïtyas ; d'où l'on pourrait inférer qu'il possédait déjà, avant l'avénement du Bouddha, quelque tôpe populaire qui lui avait valu cette appellation. Vers l'an 400 (av. J.-C.), la communauté de Sanchi était devenue assez puissante pour donner naissance au septième schisme bouddhique, connu sous le nom de schisme de Chetiya. Au cinquième siècle de notre ère, le Chinois Fa Hian visita Sanchi, et en parle brièvement. A cette époque, le pays appartenait au roi vaïchnava de Sanakanika, dont la capitale s'élevait au pied même de la colline sacrée. Un siècle plus tard, les Jaïnas chassaient de Sanchi les Bouddhistes et occupaient le monastère ; c'est ce qui explique pourquoi le Chinois Hiouen Thsang, qui parcourut cette partie de l'Inde deux siècles plus tard, ne nous parle pas de ce lieu si fameux.

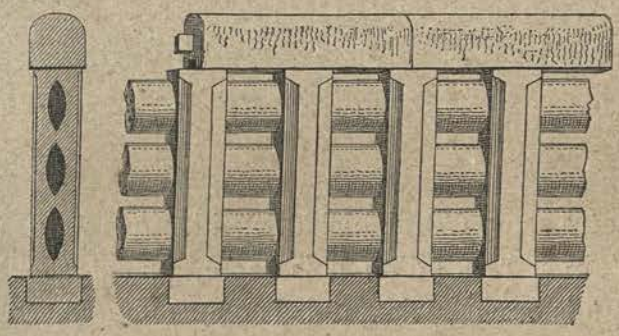
On ignore à quel moment la colline fut complétement abandonnée ; mais cet abandon doit remonter à de nombreux siècles, car les habitants actuels n'ont conservé aucune tradition se rattachant à l'existence même du monastère. Il est probable qu'au milieu des crises du dixième siècle, la vallée fut envahie par les Bhîls du Malwa, et repassa à l'état sauvage. Malgré tout, on ne peut s'expliquer le miraculeux hasard qui a fait échapper les monuments de Sanchi à la rage des Brahmanes triomphants et au vandalisme des Musulmans.

En 1822, quelques Anglais parcourant le pays les découvrirent, et les saccagèrent honteusement sous prétexte d'archéologie.

La colline de Sanchi se dresse à cinq kilomètres au sud d'Oudghiri, sur la rive gauche de la Betwa; elle se trouve isolée de la petite chaîne de Sounari, et est composée d'un grès rouge dur et compacte. Son versant occidental forme un talus très-doux, auquel succèdent, à une certaine hauteur, quatre étages de plateaux séparés les uns des autres par une muraille de rochers. Le dernier plateau est à cent mètres au-dessus de la plaine, et domine le versant oriental, qui présente un escarpement presque perpendiculaire. Les principaux édifices bouddhistes couvrent les deux plateaux supérieurs.

Je suis à peine arrivé, que déjà je gravis le petit sentier de chèvres qui conduit du village au sommet de la colline. Traversant un plateau dénudé à l'angle duquel se dresse un petit temple, j'arrive au pied d'un escalier que gardent deux statues colossales, et je me trouve en face du grand tôpe.

Comment décrire l'impression produite par cette imposante masse se dressant fièrement au milieu des temples et des colonnades, avec son enceinte de géants et ses portails sculptés? Tout y est grandiose, tout y est mystérieux; l'œil n'y retrouve aucune des formes auxquelles il est habitué, et l'esprit se trouble en présence de ces grands souvenirs d'époques à peine sorties des voiles de la Fable.

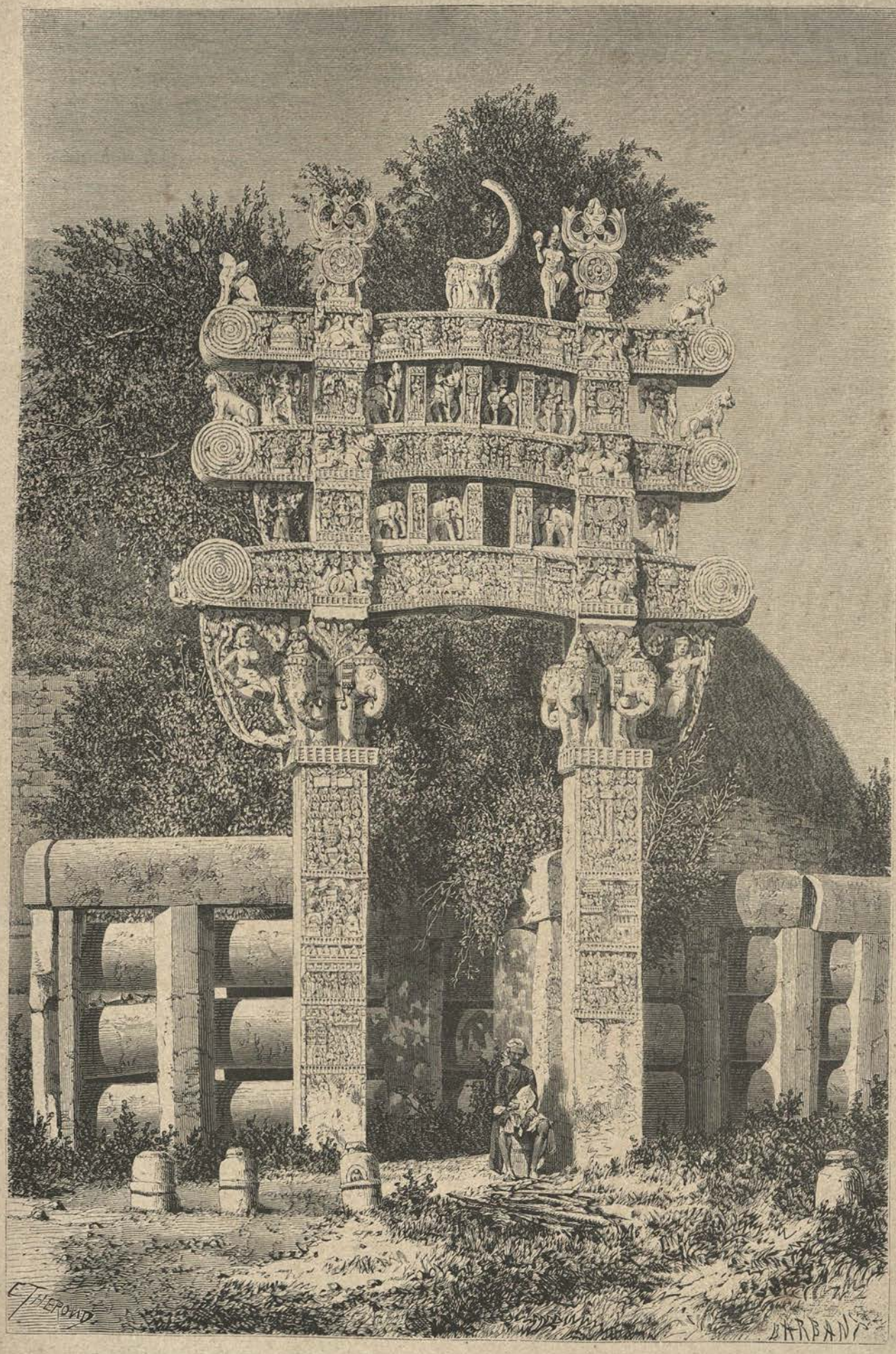


COLONNADE DU GRAND TÔPE DE SANCHI.

Une description que je ferai aussi rapide que possible permettra d'apprécier l'importance du tableau qu'il m'est donné de contempler.

Le grand tôpe ou *chaïtya* (page 507) est un dôme hémisphérique de trente-deux mètres de diamètre, posé sur un soubassement cylindrique de cinq mètres de hauteur, avec une projection d'un mètre soixante centimètres autour de la base. Cette projection forme une terrasse circulaire, à laquelle conduit un perron à double rampe; elle servait aux pérambulations des fidèles, qui venaient déposer des fleurs ou des offrandes sur le tôpe. La masse du tôpe se compose de briques de grandes dimensions disposées par couches régulières; le revêtement extérieur est en dalles de grès blanc d'une épaisseur de deux pieds. Les archéologues d'occasion de 1822 y ont fait, sur le côté sud, une profonde brèche qui permet de se rendre parfaitement compte du mode de construction. On peut, au moyen de cette brèche, atteindre le sommet du dôme, qui est aplati en terrasse et était couronné d'un bel autel, détruit aussi par ces malencontreux antiquaires. Parmi les fragments qui gisent au sommet, on retrouve des portions des deux parasols superposés qui surmontaient l'autel et dont j'ai expliqué plus haut la signification symbolique; ces parasols étaient des disques de pierre de deux mètres de diamètre, avec une épaisseur de soixante centimètres. L'autel lui-même était entouré d'une massive balustrade bouddhiste.

D'après sa forme et son apparence intérieure, le chaïtya doit remonter au sixième siècle avant Jésus-Christ, peut-être même antérieurement à Çakya. Quant au revêtement de pierre, il ne date que du règne d'Açoka (260-222 av. J.-C.). Il faut placer à la même époque l'érection de la colonnade cyclopéenne qui entoure le chaïtya et lui donne un de ses plus beaux caractères. Cette colonnade forme une enceinte légèrement elliptique, laissant un cloître de trois mètres de largeur autour du soubassement du tôpe. Elle appartient à un genre particulier qui caractérise l'architecture primitive de l'Inde, et auquel Cunningham a donné le nom de *buddhist railing* ou balustrade bouddhique. Elle est composée de monolithes à pans coupés, hauts de trois



PORTE DU NORD DU GRAND TÔPE DE SANCHI.

mètres, d'une épaisseur de cinquante-cinq centimètres, plantés verticalement en terre à une distance de soixante-cinq centimètres l'un de l'autre. Ces monolithes sont reliés entre eux par trois barreaux horizontaux superposés, et supportent un couronnement composé de massives architraves, arrondies au sommet, et d'une longueur de deux mètres quarante. Toutes ces parties sont simplement emboîtées les unes dans les autres, comme des pièces de charpente, et il est évident que l'ensemble n'est que la copie d'une simple barrière en bois, à claire-voie.

Cette colonnade, élevée sous le règne d'Açoka, nous donne un exemple frappant du grand mouvement suscité par ce prince en faveur du Bouddhisme. Des souscriptions publiques furent ouvertes dans les principales villes, pour réunir les fonds nécessaires à la décoration du chaïtya de Sanchi ; les riches particuliers, les municipalités, les communautés s'empressèrent d'y contribuer. Pour reconnaître ces dons et en perpétuer le souvenir, les moines inscrivirent les noms des souscripteurs sur les pierres mêmes de la colonnade. Ce sont ces innombrables inscriptions, où se trouve répété chaque fois le mot *danam*, c'est-à-dire « don de », qui permirent à James Prinseps de rétablir l'ancien alphabet pali, dont la tradition était complétement perdue.

Parmi les embellissements datant de la même époque, il faut citer les quatre statues des Bouddhas, placées à l'intérieur de l'enceinte de manière à faire face aux quatre entrées, orientées selon les points cardinaux, et aussi les deux magnifiques lâts qui s'élevaient au nord et au sud du tope.

Le *lât* ou *latti* [1] est, comme le tope, un des premiers types de monuments imaginés par les hommes. Ce fut d'abord le poteau ou l'arbre mort, planté dans le sol pour marquer une limite, pour rappeler un événement glorieux ou tragique ; au poteau succéda la pierre levée, comme nous la retrouvons sur toute la surface du vieux monde, et enfin la colonne. C'est sous cette forme que nous trouvons le lât employé chez les Aryens. La colonne monolithe cylindrique se dressait toujours seule ; elle servait à inscrire les édits du souverain, les dogmes de la religion, les fastes d'un règne. Ce n'est que beaucoup plus tard que l'on pensa à l'utiliser, à la multiplier pour supporter une voûte, si même on le fit jamais dans l'Inde ; car, fait assez bizarre, les architectes de ce pays ont toujours préféré à cet ancien type colomnaire le pilier bas et carré, qu'ils avaient copié sur les poutres grossièrement équarries de leurs huttes.

Le lât des Lions, à Sanchi, est un magnifique spécimen du genre ; c'est un fût cylindrique, poli, sans piédestal, mesurant environ dix mètres, avec un diamètre de quatre-vingt-six centimètres à la base et de soixante-huit au sommet. Un chapiteau campanulaire d'un mètre de haut surmontait le fût ; au-dessus, un abaque circulaire, portant un cordon de canards sacrés en relief, servait de piédestal à quatre lions assis et adossés. Ces animaux peuvent rivaliser avec les chefs-d'œuvre de la statuaire grecque ; Cunningham émet même l'opinion qu'ils sont l'œuvre d'artistes grecs envoyés à la cour d'Açoka par Ptolémée Philadelphe II. La hauteur totale du lât, y compris les lions, était de douze mètres et demi. Il gît aujourd'hui, brisé en plusieurs morceaux, à côté de la porte du sud.

Le lât du nord avait les mêmes dimensions, mais il reposait sur un piédestal carré et portait une statue de grandeur naturelle de l'empereur Açoka. Le fût, à l'exception de la base, a été enlevé par les paysans, auxquels il a fourni les matériaux de moulins à sucre ; le chapiteau et la statue qui le couronnait gisent encore sur le sol.

Sous le règne de Sri Satakarni, troisième roi du Magadha, de la dynastie d'Andhra (19-37 de l'ère chrétienne), un nouveau mouvement religieux vint ajouter aux embellissements successifs de Sanchi. Quatre portes monumentales furent érigées devant les entrées de la colonnade du grand chaïtya. Ces merveilleux arcs de triomphe, admirablement sculptés et couverts de délicats

[1] *Lât*, littéralement : bâton, poteau.

bas-reliefs, constituent aujourd'hui la partie la plus intéressante des restes de Sanchi ; on peut dire, sans exagération, que depuis l'art asiatique n'a rien produit de comparable.

Le plan de ces portes est d'une extrême simplicité. La base, formée par deux monolithes verticaux, supporte un troisième monolithe placé horizontalement. Au-dessus de cette architrave, deux petits pilastres, placés dans la même ligne que les piliers inférieurs, soutiennent un second monolithe horizontal ; la même disposition se répète pour une troisième architrave formant le couronnement de la porte. Les piliers de la base mesurent cinq mètres cinquante-cinq de hauteur et soixante-cinq centimètres de côté, et encadrent une ouverture de deux mètres quinze. La première architrave a une longueur de six mètres vingt, et soixante-cinq centimètres de côté, la seconde six mètres sur soixante centimètres, et la troisième seulement cinq mètres vingt sur cinquante-cinq centimètres. Cette proportion décroissante avait pour but d'exagérer par perspective la hauteur apparente de la porte, qui ne dépasse pas onze mètres.

Les diverses parties de chaque porte sont simplement ajustées comme des charpentes, au moyen de tenons et de mortaises. Ceci montre que l'architecte a pris modèle sur un monument de bois ; il a vraisemblablement copié les légères constructions que l'on élevait dans les fêtes pour y accrocher les guirlandes de fleurs ou les lampes.

Les portes de Sanchi sont les seuls spécimens de ce genre que nous retrouvions dans l'Inde ; mais si les architectes jaïnas ont délaissé ce style original, il a accompagné le bouddhisme dans ses pérégrinations, et s'est fermement implanté à ses côtés.

M. Humbert, dans son bel ouvrage sur le Japon, dit que les *toris* caractérisent spécialement tous les lieux consacrés au culte. Il suffira au lecteur de jeter un coup d'œil sur les gravures qui lui présentent ces toris japonais, pour reconnaître qu'ils tirent leur origine des portes de Sanchi. La même observation s'applique aux arcs de triomphe chinois.

Il nous reste maintenant à parler des bas-reliefs qui décorent ces portes. Ces bas-reliefs couvrent les quatre faces des piliers et des architraves. Ils représentent les principales scènes de la vie du Bouddha, des cérémonies religieuses, des processions ou des cortéges royaux, des siéges, des batailles ; puis une série de tableaux plus humbles, mais doublement précieux, reproduisant l'intérieur des palais, les appartements avec leurs meubles, les cuisines avec leurs accessoires, enfin des danses, des exercices gymnastiques, etc. Leur description me demanderait un espace dont je ne dispose pas ; elle formerait à elle seule un tableau complet de l'histoire et de la vie du peuple indien pendant les siècles qui ont précédé Jésus-Christ. Ces bas-reliefs joignent à une exécution remarquable une grande élégance de composition ; ils se distinguent d'autant plus de tout ce qu'a produit l'art asiatique, que l'artiste s'est borné à dépeindre ce qu'il avait sous les yeux, simplement, finement, et sans être obligé de demander à la mythologie ces exagérations de formes ou d'attributs qui devaient, après lui, devenir la base de la sculpture hindoue.

On peut juger, du reste, de l'intérêt qu'offrent ces bas-reliefs par la gravure que nous donnons (page 515) et où nous avons essayé de reconstituer l'une des scènes reproduites sur les piliers de la porte de l'est, en y ajoutant quelques-uns des détails caractéristiques disséminés dans divers bas-reliefs.

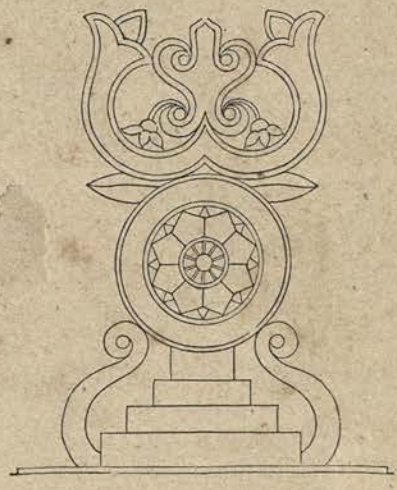
La scène représente sans doute une fête au palais de Palibothra, la moderne Patna, qui était alors la capitale de l'empire indien. Le roi, richement vêtu, est assis sur un trône peu élevé, probablement en rotin. Derrière lui se tiennent les pages portant le parasol d'honneur et les queues de yak à manche d'ivoire. A ses côtés un nain grotesque mime les gestes de la bayadère, qui, demi-nue, danse langoureusement devant le roi et les seigneurs assemblés. Les costumes des divers personnages, l'architecture de la salle, les armes, les instruments, ont été scrupuleusement copiés d'après les bas-reliefs. Si l'on admet que ces sculptures datent

UNE SCÈNE A PALLIBOTHRA, D'APRÈS LES BAS-RELIEFS DE SANCHI.

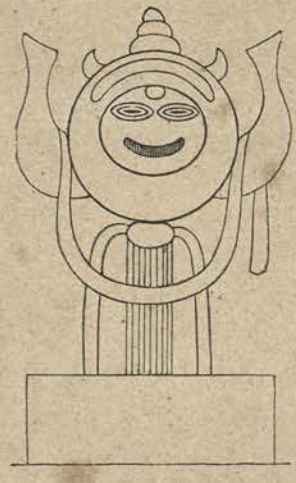
du commencement de notre ère, ce tableau donne une idée de la civilisation indienne au siècle d'Auguste.

Continuant notre description des portes du grand tôpe, nous voyons que les chapiteaux des piliers sont formés par des groupes de statues en ronde bosse d'un mètre trente de hauteur. Ces groupes varient à chaque porte ; sur celles du nord et de l'est, ce sont des éléphants harnachés dont les cavaliers portent des bannières flottantes ; au sud, des lions assis ; à l'ouest, des nains adossés soutenant l'architrave de leurs mains.

Les extrémités des architraves s'arrondissent en une volute serrée, portant une statue de lion ailé ou d'éléphant. La projection que forme la première architrave, des deux côtés de la porte, paraît soutenue par un motif d'une incomparable élégance : c'est une danseuse demi-nue, se tenant suspendue par les bras aux branches d'un arbre. Cette statue mesure un mètre ; le corps, la face et tous les détails sont admirablement sculptés. Caractère remarquable, la physionomie a tous les caractères du type touranien : le nez écrasé, les yeux bridés, la figure plus large que haute. La coiffure, soigneusement représentée, peut rivaliser avec les plus excentriques chefs-d'œuvre de ce genre.



EMBLÈME DE DHARMA, A SANCHI.

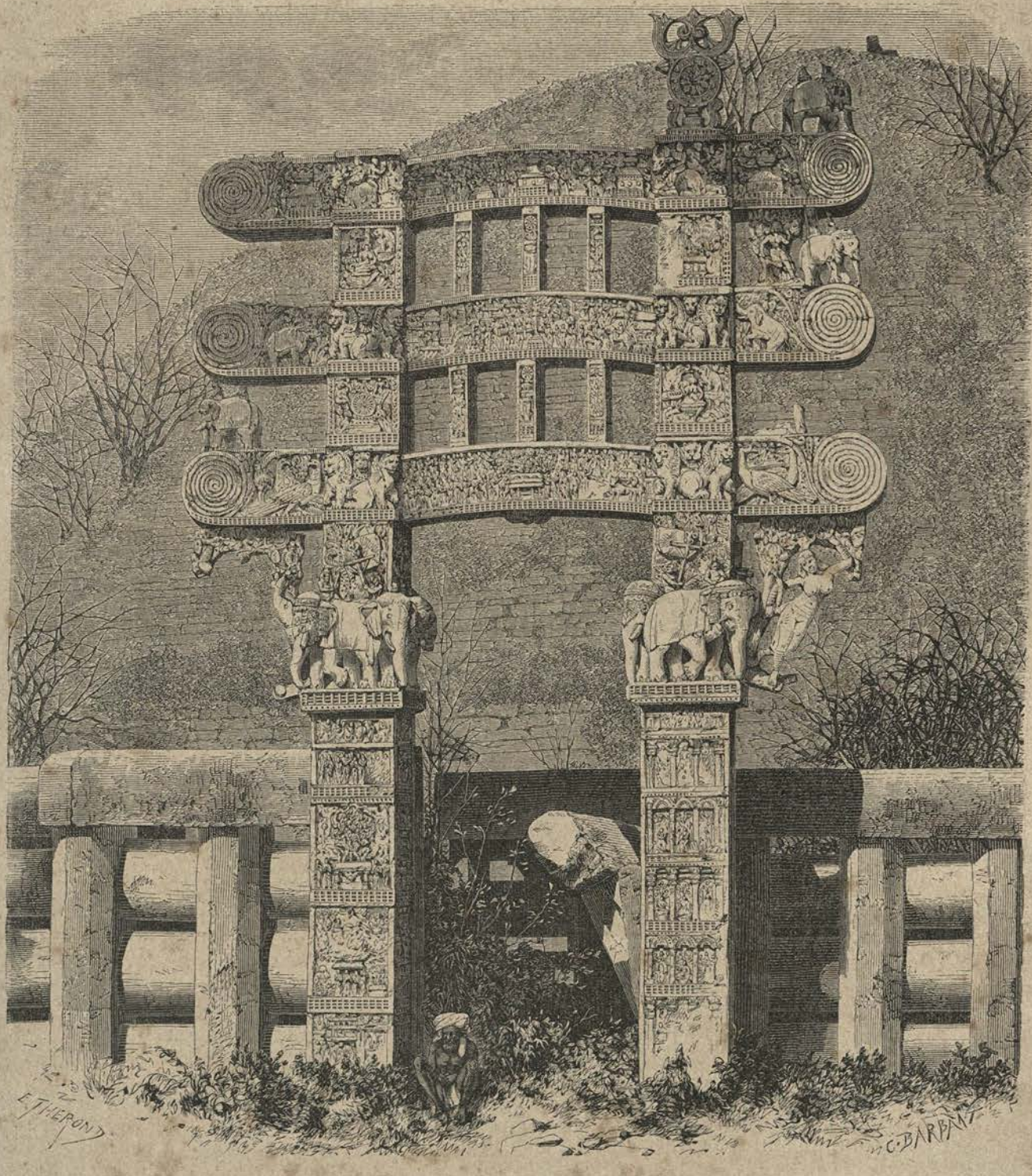


EMBLÈME DE DHARMA, A JAGHERNATH.

De petits pilastres encadrant des statues de cavaliers remplissent les intervalles des architraves. Enfin, au sommet de la porte sont rangés les emblèmes du Bouddha et de Dharma, hauts de deux mètres. L'emblème du Bouddha (une roue portée par quatre éléphants) occupe le centre ; de chaque côté se tiennent deux porteurs de *tchaoris* (chasse-mouches) de grandeur naturelle.

Dharma, ou la Nature concrète, le second membre de la trinité bouddhique, est représentée par un emblème dont on trouvera le dessin ci dessus ; il a pour base un monogramme formé par la réunion des six caractères palis qui distinguent les forces de la nature. On a cru retrouver dans ce monogramme emblématique une frappante analogie avec les emblèmes des Grecs et des Égyptiens, tels que le caducée, etc. ; mais, sans vouloir toucher à ce point de discussion, je ferai remarquer une autre coïncidence curieuse, qui peut servir à élucider quelques points obscurs de la révolution qui renversa le Bouddhisme indien. Un des sanctuaires les plus vénérés de l'Inde est le temple de Jaghernâth, qui s'élève sur la côte d'Orissa. Dans ce temple se trouve exposée une statue de forme étrange, objet d'adoration pour les Hindous de toutes les sectes ; et, chose bizarre, cette idole, qui représente Krichna, n'est autre qu'un emblème de la Dharma bouddhique, presque absolument identique à celui de Sanchi (voy. ci-dessus). Ainsi on a là une preuve

évidente du subterfuge qu'employèrent les brahmes pour attirer le peuple ; ils conservèrent les idoles bouddhiques, et firent du Bouddha une simple incarnation de Vichnou. La tradition actuelle veut que des ossements de Krichna soient encore conservés dans cette idole de Jaghernâth, et de plus, pendant les fêtes dont elle est l'objet, la distinction des castes est momentanément abolie ;



PORTE DE L'EST DU GRAND TÔPE DE SANCHI.

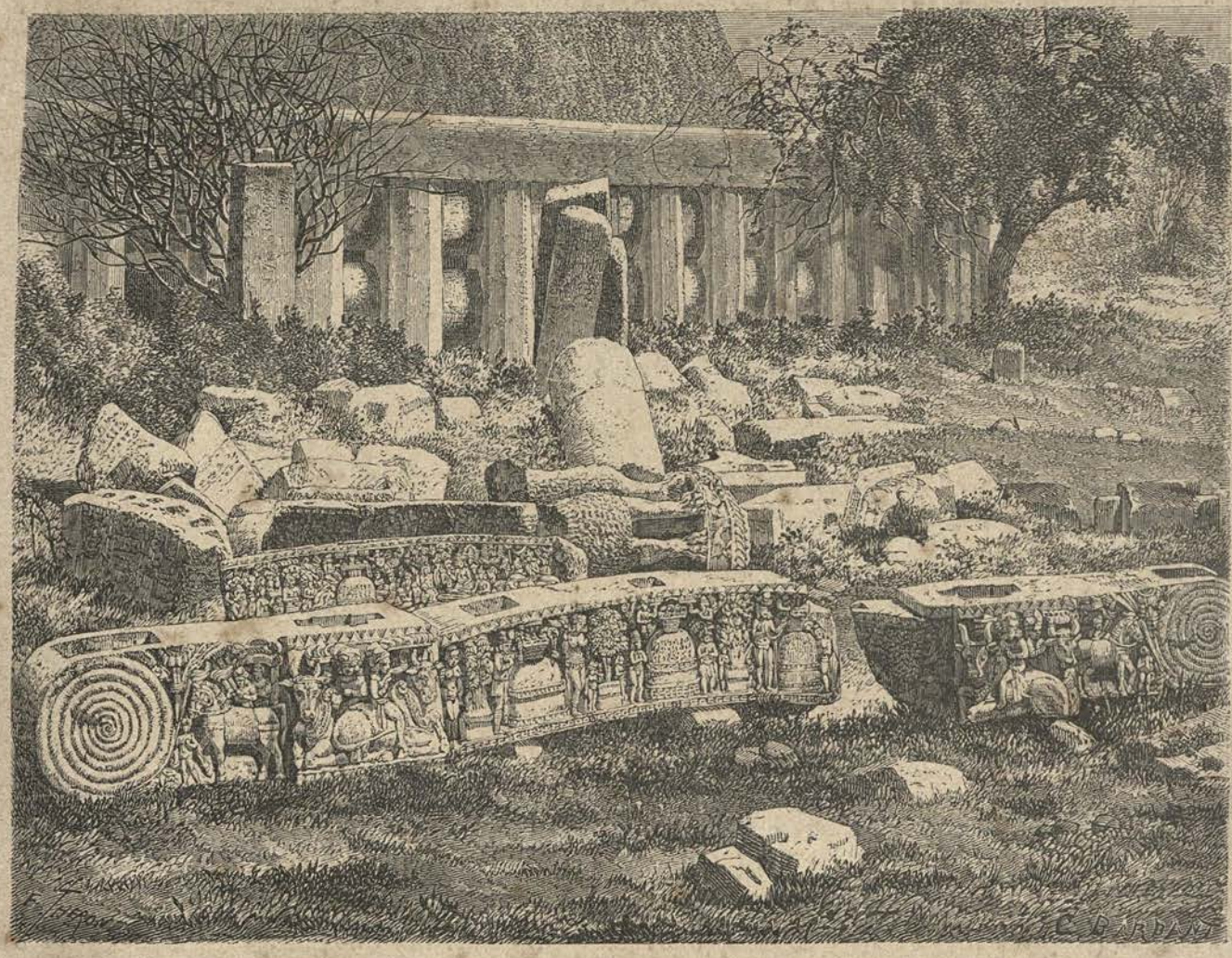
ces deux faits, si contraires aux principes du Brahmanisme, prouvent bien évidemment que l'idole et les fêtes de Jaghernâth sont d'origine bouddhique.

Des quatre portes de Sanchi, celle du nord est la seule qui nous offre tous ces détails dans un presque parfait état de conservation (page 511). Celle de l'est est moins complète (page 518) :

quant à celles du sud et de l'ouest, renversées par la malveillance des villageois, elles ne forment plus qu'un pittoresque amas de ruines (pages 519 et 520).

Le chaïtya de Sanchi nous présente donc aujourd'hui l'œuvre successive des six siècles immédiatement antérieurs à Jésus-Christ.

Il occupe le centre d'un petit plateau nivelé et rectifié par des contre-forts en maçonnerie, mesurant cent trente-cinq mètres de long sur quatre-vingt-dix de large. L'un des grands côtés de cette cour s'appuie sur l'escarpement de l'assise supérieure ; les trois autres forment terrasse, et dominent la base de la colline. Plusieurs temples et tôpes en décorent les angles. Ces tôpes sont tous de petite dimension, et appartiennent au genre *daghoba*. L'un d'eux, situé à l'angle nord-



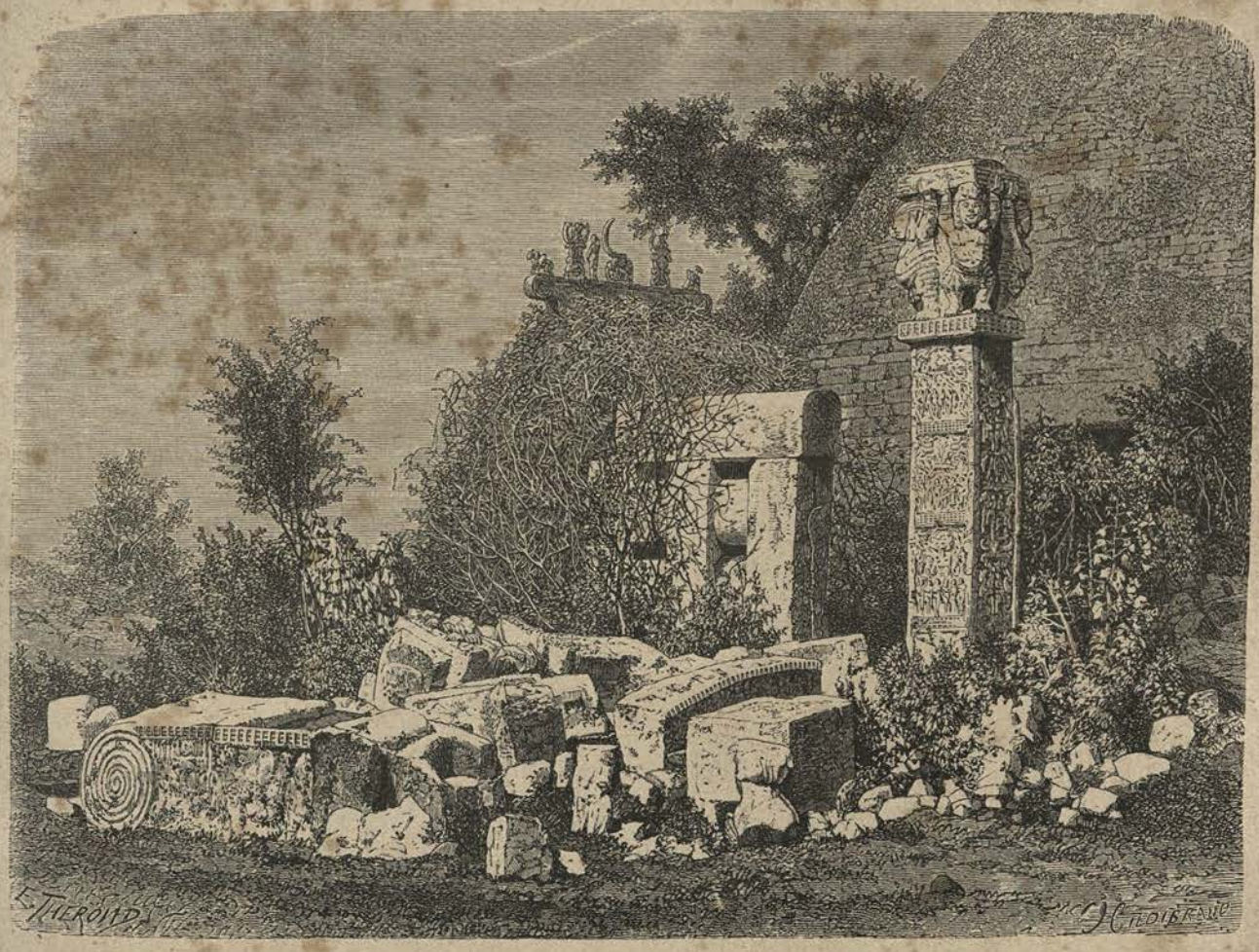
RUINES DU LAT DES LIONS ET DE LA PORTE DU SUD DU GRAND TÔPE DE SANCHI.

est, renfermait les reliques de Saripoutra et de Maugdalayana, les deux plus illustres disciples de Çakya-Mouni. Ce tôpe date du cinquième siècle (av. J.-C.) ; il ne mesurait que dix mètres de hauteur, et avait une enceinte, avec des portails, semblable à celle du chaïtya. Il est très-ruiné, et n'a conservé qu'une de ses portes. Les temples ne sont que de petites chapelles, précédées d'élégants portiques et renfermant de belles statues du Bouddha. Ils sont relativement modernes, et appartiennent au quatrième ou cinquième siècle.

Au sud-est du chaïtya se dresse une pittoresque ruine à demi cachée sous un épais manteau de lianes ; c'est une double rangée de monolithes carrés, hauts de vingt pieds, supportant encore quelques fragments de voûte. Ces piliers sont les restes d'une nef bouddhique qui se terminait par une abside semi-circulaire encore définissable ; c'est le seul spécimen existant de temple

chaïtya fait avec des matériaux rapportés ; tous ceux qui sont parvenus jusqu'à nous appartiennent au genre souterrain : telles les magnifiques nefs de Karli et Adjuntah.

A l'est de la cour du chaïtya s'élève un petit plateau entouré d'une terrasse en maçonnerie qui forme le point le plus élevé de la colline. Les bâtiments du grand monastère le couvraient en entier. On retrouve encore les façades rangées sur les côtés d'une grande cour, et on peut même, à travers les décombres, distinguer le cloître et les portes des cellules. Les moines bouddhistes avaient merveilleusement choisi le lieu de leur retraite ; de la cour même du monastère ils embrassaient un superbe panorama : à l'est, leur vue s'étendait sur toute la vallée de la Betwa, du grand lac de Bhoje aux murailles de la fameuse Bessnagera ; à l'ouest, ils voyaient à leurs pieds



RUINES DE LA PORTE DE L'OUEST DU GRAND TÔPE DE SANCHI.

toutes les splendeurs de la colline sacrée, depuis le grand chaïtya jusqu'au tôpe de Kasyapa.

Sur le côté oriental de cette cour, au bord même du précipice, s'élève encore un beau temple, encadré entre deux ailes de cellules. Ses sculptures offrent une frappante analogie avec celles du temple de Madhou à Gharispore, et du temple Vihara à Gwalior (page 367). Il date du sixième siècle, et a peut-être été élevé par les Jaïnas lors de la prise de possession de la colline.

Revenant sur mes pas, je traverse la cour du chaïtya et descends un escalier dans le roc, qui me conduit au troisième plateau. Celui-ci est beaucoup plus vaste que les deux que j'ai déjà visités, mais il est couvert d'un fourré presque impénétrable qui en rend l'exploration pénible. Il n'offre plus, du reste, que de petits tôpes très-ruinés et quelques petits viharas. Sur le bord d'un étang desséché, je remarque un grand nombre de tôpes minuscules ; ce sont des bornes de

pierre, hautes de deux à trois pieds, portant généralement une petite figure du Bouddha, que les fidèles venaient déposer en ex-voto autour des lieux consacrés. Quelques-uns sont décorés de curieuses sculptures; on les trouve par centaines sur la colline. Parmi les curiosités de ce plateau, je ne dois pas omettre un monolithe qui gît sur un monticule au bord de la route qui va du grand chaïtya au tôpe de Kasyapa. C'est un vase de pierre d'un mètre vingt de hauteur et d'un mètre soixante de diamètre. D'après le récit du voyageur chinois Fa Hian[1] (399), on y conservait une branche de figuier que le Bouddha avait plantée en terre après l'avoircoupée avec ses dents.

Un autre escalier conduit au quatrième plateau, qui forme l'assise inférieure de la colline. C'est là que se trouve, au milieu d'autres ruines sans importance, le tôpe de Kasyapa. Il est facile de voir de suite que ce tôpe est postérieur au grand chaïtya; le dôme, de douze mètres de diamètre, a une plinthe cylindrique d'un mètre; le soubassement circulaire forme une projection de deux mètres avec une hauteur égale. La base est entourée d'une colonnade bouddhique de deux mètres trente avec quatre entrées sans portails; les piliers, au lieu d'être unis, sont ornés de bas-reliefs et de médaillons. Les fouilles pratiquées par Cunningham[2] dans ce tôpe ont amené la découverte d'urnes antiques, contenant des reliques de Kasyapa et de neuf autres grands dignitaires du troisième synode. Les inscriptions accompagnant ces urnes font remonter l'édification du tôpe à l'an 220 avant notre ère.

Enfin autour de la base de la colline on trouve encore de nombreuses ruines, étangs, temples, lâts, etc.

Le groupe de Sanchi nous offre donc deux tôpes de première grandeur, plus de douze de petite dimension, un temple chaïtya, trois monastères et un nombre considérable de chapelles et de statues.

VII

Malgré la chaleur croissante, et le danger que présentait pour notre santé toute prolongation de séjour dans la jungle, je ne voulus pas quitter Sanchi sans avoir relevé minutieusement les dimensions de ses monuments et sans en avoir pris une série de photographies. Ce travail me prit huit jours; je passai presque toutes ces journées dans mon laboratoire, installé près du grand chaïtya, en sortant à demi asphyxié pour me sentir foudroyer par les terribles rayons du soleil parvenu au zénith. Je fus interrompu une première fois dans ma besogne par une panthère, qui vint enlever un de mes chiens en plein jour, à vingt pas de mon laboratoire. J'eus le bonheur de l'abattre le lendemain, au pied même du tôpe de Kasyapa.

La chaleur, les miasmes délétères des jungles et les bêtes féroces ne devaient cependant pas être nos ennemis les plus redoutables. Jusqu'alors j'avais traversé l'Inde dans la plus parfaite sécurité; c'est à peine si je devrais mentionner notre petite escarmouche chez les Bhîls et le ridicule attentat de Kichengarh. Grâce aux précautions dont je ne m'étais jamais départi, et aux formidables escortes qui m'accompagnaient, je pouvais me croire à l'abri de toute surprise. Mais Sanchi me réservait de ce côté une cruelle désillusion.

L'état sauvage du pays, le peu de prévenance des habitants, m'avaient fait redoubler de surveillance depuis que nous campions auprès de la colline. Le soir venu, je disposais moi-même les sentinelles autour de nos tentes, je faisais allumer des feux et me levais plusieurs fois la nuit

[1] *Fo-Kwê-Ki*, traduction de Laidlay.
[2] Cunningham, *Bhilsa Topes*.

pour voir l'état du camp. Le village de Sanchi-Kanakhera me fournissait, selon la coutume, une garde de dix à douze chowkeydars se renouvelant chaque soir. Ceux-ci, choisis parmi les chefs de famille, doivent repousser toute agression nocturne dirigée contre le camp ; ce sont les otages donnés par le village, qui est responsable, en cas de vol, des pertes subies par les voyageurs.

Le 6 au soir, ayant fait ma tournée habituelle, je me couchai, après avoir rangé mon chronomètre et sa chaîne dans une lourde cassette en acier, de fabrication anglaise, que je poussai sous mon lit ; je ne m'endormis pas sans avoir vérifié ma carabine et mes revolvers placés à portée de ma main. Vers minuit, un léger bruit me réveilla ; mais rien ne bougeant ni dans la tente, ni au dehors, je m'assoupis de nouveau.

Une heure plus tard, je fus réveillé en sursaut par un bruit qui me parut partir du chevet de mon lit ; je sautai sur mes armes ; la tente, éclairée par une petite lampe, ne présentait rien d'inaccoutumé. Je sortis avec mon fusil, fis le tour du camp, et regagnai ma couchette, en me riant de mes inquiétudes. Dès que le jour parut, je fis appeler les chowkeydars, qui m'assurèrent n'avoir rien remarqué d'anormal pendant la nuit. Tout à fait rassuré, je fis mes préparatifs pour gagner comme d'habitude mon laboratoire ; bientôt je m'aperçus qu'il me manquait une boîte renfermant des clichés, et tout aussitôt je constatai la disparition de la cassette. En un instant tous mes gens en grand émoi se mirent à battre les alentours du camp, et me rapportèrent après une heure de recherche la cassette éventrée à coups de pioche et veuve de son contenu. C'était pour moi une perte sensible : outre une montre d'un grand prix et mille roupies d'argent, elle renfermait une très-belle collection de diamants et de bijoux, présents de plusieurs Rajahs, estimée à une vingtaine de mille francs, et en plus des lettres de change sur des banquiers de Bhopal pour une assez forte somme. Je me trouvais dépouillé complétement.

Je fis prévenir en toute hâte le magistrat bhopalais du district, qui arriva le jour même à Sanchi avec une forte escorte de scribes et de gendarmes. Son premier acte fut de mettre aux fers les chowkeydars, et de s'emparer de toute la population des deux hameaux, hommes, femmes et enfants. Ces malheureux furent parqués dans un enclos de piquets et de corde, pour attendre leur interrogatoire. Le lendemain, un exprès envoyé de Bhopal m'informait que le gouvernement de la Bégaum se déclarait responsable du délit et m'indemniserait de mes pertes.

Un juge de la capitale vint présider la cour martiale ; les villageois furent interrogés les uns après les autres, mais nièrent toute participation au vol. Enfin un pauvre enfant de huit ans, effrayé par la terrible cravache des cipayes, désigna quatre de nos chowkeydars comme les coupables. Ces malheureux, amenés devant le tribunal, se laissèrent déchirer par le fouet plutôt que d'avouer ; cependant les évidences étaient accablantes : l'un d'eux avait été posté par moi à l'endroit même où le voleur s'était introduit dans la tente, en coupant l'étoffe avec son poignard ; un autre avait été vu par un de mes domestiques, pendant la nuit, sur l'emplacement où l'on retrouva la cassette ; enfin un habitant du village déclara qu'au su de tout le monde, ils faisaient partie d'une bande de *dacoïts ;* rien ne put leur arracher un aveu. Je dus m'interposer pour empêcher les soldats de les tuer sur place à force de coups. Le village fut frappé d'une amende considérable, et les quatre chowkeydars, condamnés à une prison perpétuelle, traînent encore la chaîne au bagne de Bhopal. Mais ce qui m'avait été volé échappa à toutes les recherches. Cependant, quelques jours après, on retrouva près du village les lettres de change, dont les voleurs ignoraient la valeur. Le gouvernement de la Bégaum m'indemnisa de mes pertes, mais rien ne pouvait remplacer pour moi des souvenirs auxquels j'attachais tant de prix.

Avant de quitter Sanchi, je dois mentionner la tentative que je fis pour sauver ces merveilleux monuments de la destruction complète dont ils sont menacés, autant par l'inconcevable indifférence des Anglais que par le mépris qu'ils inspirent à leurs propriétaires actuels. J'obtins de la

UNE COUR DE JUSTICE DANS LA JUNGLE.

Bégaum la permission d'enlever une de ces portes pour l'offrir au gouvernement français. L'opération devait être faite aux frais de ce dernier ; j'en prévins notre consul général à Calcutta, mais, après avoir adressé une demande officieuse à la Bégaum, on ne donna pas de suite à ma proposition. Il eût pourtant été glorieux pour Paris de posséder le plus incontestable chef-d'œuvre de l'antiquité indienne.

VIII

Pour terminer notre exploration de la vallée de Bhilsa, il nous restait encore à visiter les ruines de quatre établissements bouddhiques : Bhojepour, Andher, Sounari et Sâtdhara. Les deux premiers nous obligeaient à faire un détour d'une dizaine de lieues vers l'est.

Le 9 mai, nous quittons Sanchi et passons sur la rive droite de la Betwa. Le village de Piplia Bijoli, où nous devons camper, se cache derrière les montagnes qui bornent la vallée à l'est. Une route passable y conduit en contournant leur base, mais notre guide gound trouve convenable d'abréger la distance en nous faisant franchir le col. Notre brave éléphant de Rewah gravit lestement les pentes assez douces qui regardent la vallée, mais au sommet les jungles desséchées sont si touffues qu'il devient presque impossible d'avancer. Maudissant notre guide, nous atteignons avec peine le bord opposé du plateau : là, nous nous trouvons en présence d'un précipice dont la paroi s'abîme presque perpendiculairement pendant une vingtaine de mètres. Un sentier à peine praticable pour les piétons, s'accrochant aux anfractuosités du roc, s'offre à nous. Il paraît de toute impossibilité qu'un éléphant puisse s'aventurer sur ce véritable sentier de chèvres ; le mahout assure cependant que sa bête s'en tirera. Je suis d'avis de laisser l'éléphant tenter l'aventure seul ; mais au ton dont le mahout me dit : « N'ayez pas peur, Sahib ! » il serait ridicule pour moi de laisser croire aux Indiens qui nous suivent que j'ai moins de courage que cet homme forcé de rester à son poste. Après mille recommandations que lui crie son cornac, l'éléphant commence sa périlleuse descente ; il faut voir avec quel soin il équilibre son corps, avec quelle adresse il réunit ses quatre pieds sur des blocs à peine assez grands pour les contenir. La seule marque qu'il donne de son agitation est un léger tremblement qui parcourt tout son corps. Le roc, un grès rougeâtre, projette des blocs suspendus au-dessus de l'abîme et sur lesquels il nous faut passer. Avant de s'aventurer sur ces blocs, l'éléphant s'assure s'ils sont capables de le porter, en opérant avec ses jambes de devant des pesées successives, sans engager l'équilibre du reste du corps ramené en arrière. Nous ne sommes plus qu'à deux mètres du sol ; le mahout, impatienté de ces lenteurs, lève sa pique pour frapper l'éléphant ; à ce moment l'énorme pierre sur laquelle il le pousse, cédant aux efforts réitérés de l'intelligent animal, se détache et roule avec fracas. Une minute de plus et nous périssions tous dans une épouvantable chute ; la merveilleuse sagacité de notre éléphant nous avait sauvé la vie. Arrivé au bas de la descente, je regarde le rempart de pierre qui se dresse derrière nous ; il faut que le soleil nous ait fait perdre la raison pour que nous ayons risqué aussi follement notre vie. Ces vingt mètres nous avaient demandé quarante minutes. Nous trouvons à Piplia nos gens déjà installés et très-inquiets de notre retard.

Les ruines de l'ancien établissement bouddhique de Bhojepour couvrent le sommet de la colline, au-dessus même du village de Piplia Bijoli. Cette colline offre à peu près la même disposition que celle de Sanchi ; elle forme un gigantesque escalier, composé de quatre gradins à surface plane et à fronts verticaux, aboutissant à un plateau parfaitement nivelé. Ce plateau est couvert de fondations, hautes de quelques pieds, qui permettent à peine de distinguer le tracé des antiques constructions. Au milieu de ces décombres, s'élève un curieux massif de maçonnerie,

aux murailles de pierre sensiblement inclinées en arrière comme un tronçon de pyramide; les angles sont flanqués de tourelles carrées, engagées dans la masse; les façades ont un développement de trente mètres et une hauteur de huit. Un escalier s'enfonçant dans la muraille conduit au sommet; là, sur un des côtés, se dresse un fronton sculpté près duquel gît une remarquable statue du Bouddha.

Au premier abord, on peut croire que cette massive terrasse a servi de base au temple dont on retrouve les ruines; mais il suffit d'examiner les sculptures et l'inscription qui orne le pied de la statue, pour voir qu'elles ne datent que du sixième siècle, tandis que la terrasse paraît contemporaine des tôpes qui l'avoisinent, et qui remontent au troisième siècle avant Jésus-Christ. Un peu plus loin, du reste, s'élève une construction analogue, sans trace de temple au sommet. Il est difficile de s'expliquer dans leur état actuel le but de ces énormes masses de pierre, qu'on retrouve au milieu de tous les établissements bouddhistes de la vallée. N'étaient-ce point de simples plates-formes où se tenaient, pendant les fêtes, les pontifes du Bouddha? De là, entourés de leurs congrégations, ils parlaient au peuple et lui montraient les saintes reliques.

Le plateau porte encore six tôpes. Le plus important s'élève au centre d'une cour carrée, entourée de murs; le dôme, de dix-sept mètres de diamètre, repose sur une plinthe cylindrique de quatre pieds, et s'élève au centre d'une terrasse circulaire de cinq pieds de hauteur. Un autre, placé dans une cour attenante, mesure dix mètres de hauteur. Cunningham y trouva plusieurs urnes funéraires en stéatite, de formes élégantes et gracieusement décorées, mais malheureusement sans inscription.

Sur les trois gradins inférieurs, on compte encore trente-quatre tôpes, tous du genre daghoba, mais aucun d'eux n'offre de trace de sculptures ou de colonnades.

De Piplia Bijoli, je fis une excursion au groupe d'Andhêr, situé à une lieue à l'est, au sommet d'un pic escarpé. Ce groupe ne comprend que trois tôpes. Le plus grand a environ onze mètres de diamètre à la base de l'hémisphère, et devait mesurer huit mètres en hauteur. Il est entouré d'une colonnade bouddhique haute de deux mètres, décorée de médaillons et de beaux bas-reliefs. Ces tôpes ont fourni une intéressante collection d'urnes funéraires, contenant les reliques des plus célèbres propagateurs du bouddhisme au temps d'Açoka : ce qui peut permettre de placer leur érection au troisième siècle avant l'ère chrétienne. L'une des urnes d'Andher porte une courte inscription, tracée à l'encre; ce serait la plus ancienne inscription de ce genre que l'on possède.

Le 11, nous repassons sur la rive gauche de la Betwa et venons camper près du village de Sounari. Celui-ci est pittoresquement adossé à une colline couverte de forêts; la vallée très-resserrée présente de belles plantations de manguiers et de dattiers.

Le nom de Sounari n'est que la corruption de Souvarnari ou « la roue d'or » ; il est probable qu'au temps de la domination bouddhiste, la ville qui occupait le même emplacement possédait un lât surmonté d'une roue, emblème du Bouddha, tel que nous en retrouvons plusieurs exemples sur les bas-reliefs de Sanchi.

Les tôpes se trouvent à un kilomètre du village, sur les bords d'un ravin sauvage abondant en sources. On compte huit tôpes, tous du genre daghoba et de forme hémisphérique. Le tôpe principal est un dôme massif de seize mètres de diamètre, avec plinthe cylindrique d'un mètre et terrasse circulaire de deux mètres de hauteur. Sa base était entourée d'une colonnade bouddhique de deux mètres, dont il ne reste plus que quelques piliers. Parmi les ruines se trouvent plusieurs de ces mystérieuses constructions analogues à celles de Bhojepore. Les reliques et les inscriptions trouvées à Sounari font remonter la création de cet établissement au troisième siècle avant Jésus-Christ.

A une lieue au nord du village, on trouve le groupe de Sâtdhara, composé de six tôpes daghobas et d'un tôpe chaïtya. Ce dernier n'est plus qu'un monticule informe, à demi caché sous une couche de terre et de broussailles. Il était presque égal au grand chaïtya de Sanchi et devait mesurer quarante mètres de diamètre à la base et plus de seize mètres de hauteur. On retrouve encore, au sommet, des fragments de l'autel et de la colonnade qui le couronnaient. Le site de cet établissement est un des plus pittoresques de la vallée de Bhilsa ; les tôpes sont rangés sur le bord d'un précipice au fond duquel coule la Besâli.

IX

Le 14, après dix-huit jours consacrés à l'exploration des divers groupes de ruines de la vallée de Bhilsa, nous nous mettons en marche vers Bhopal, dont nous ne sommes plus qu'à trente kilomètres. Il est temps que nous songions à gagner nos quartiers pour la mousson : la fièvre des jungles fait rage dans notre camp, et nos hommes ne cachent pas leur lassitude de cette course de plus de cinq mois.

Notre route incline vers le sud-est et nous fait traverser diagonalement les petites vallées des affluents de la Betwa. Le pays a un aspect sauvage et désolé ; les basses jungles et les forêts n'y laissent aucun espace à la culture. Çà et là on rencontre quelques misérables villages peuplés principalement de Gounds. De grossiers poteaux à l'image du Soleil, dressés au pied des arbres, témoignent du voisinage de quelques tribus de Korkhous [1].

A moitié chemin de Bhopal, près d'un misérable hameau, on me fait remarquer un petit enclos dans lequel sont renfermées une quarantaine de statues rangées en cercle. Ces statues en grès rouge représentent des cavaliers ; les chevaux sont couverts de housses richement sculptées ; malheureusement la plupart des bustes de cavaliers ont été brisés, et, fait assez bizarre, il n'en reste pas de trace. Les quelques paysans présents ne peuvent me donner aucun renseignement sur ces statues ; je ne puis m'empêcher d'être frappé de leur ressemblance avec les statues équestres que les Scythes, et plus tard les Tatars, dressaient sur leurs tombeaux ; mais comment expliquer la présence d'une nécropole tatare au cœur de l'Inde ?

L'un des gendarmes bhopalais de notre escorte me donne à ce sujet quelques explications. Il paraît que le génie légendaire de ces vallées sauvages est un héros du nom de Chakasiam ou le Cavalier Noir, véritable chevalier errant, grand redresseur de torts, protecteur du faible. Les paysans le dépeignent comme un homme de haute stature, bardé de fer et armé d'une longue lance ; la nuit, il galope par monts et par vaux, monté sur un coursier d'un noir d'ébène. Malheur au méchant qu'il rencontre sur son chemin ! il le perce infailliblement de sa lance. La légende suivante est la plus populaire. « Un pauvre fermier, ayant été vendre ses grains à la ville, revenait chez lui portant le fruit de ses labeurs. La nuit approchait et il tremblait déjà d'avoir à s'aventurer seul dans la forêt, lorsqu'un soldat qui l'avait suivi vint lui proposer son escorte. Le paysan refusa d'abord, en faisant remarquer au soldat qu'étant armé, il pourrait, une fois dans la forêt, le tuer et le dépouiller. « Que Chakasiam soit entre nous! » s'écria le soldat en levant la main. Cette invocation calma les pressentiments du fermier et ils cheminèrent de concert. Mais à peine étaient-ils dans la forêt que le bandit, se jetant sur le paysan, le renversa à terre et lui enleva sa bourse. Puis, raillant le malheureux qui lui reprochait sa perfidie, il lui disait : « Où donc est Chaka-

[1] Les Korkhous sont des tribus les plus infimes de l'Inde centrale. On ne les trouve que par petits groupes isolés au milieu des Gounds dont ils paraissent avoir adopté les mœurs et la langue, tout en conservant quelques particularités de leur ancien culte. Ils appartiennent sans doute à la grande famille des Kôles qui paraît avoir occupé un moment la totalité de l'Hindoustan, au nord des Vindhyas.

siam? Pourquoi ne l'appelles-tu pas à ton aide? » Il avait à peine proféré ces mots, que le galop d'un cheval retentit sous la voûte de la forêt; le soldat veut fuir, mais déjà la lance du Cavalier Noir l'a transpercé. Le fermier prosterné contre terre relève les yeux, Chakasiam a disparu et le bandit râle à côté de la bourse. »

Il est probable que cette légende tire son origine des inconnus qui élevèrent le cercle de chevaux. En tout cas, elle a un caractère de poésie chevaleresque que l'on trouve bien rarement dans les légendes du peuple indien.

Après quatre heures de marche, les collines s'abaissent; nous débouchons sur un beau plateau, et nous voyons se dessiner à l'horizon la pittoresque silhouette de Bhopal. La ville s'étale en amphithéâtre sur le versant d'une colline, dont la base plonge dans un beau lac entouré d'une ceinture de grands arbres. Dominant les maisons à toiture rouge et les groupes de terrasses des palais, s'élancent superbement deux gigantesques minarets, semblables à des bras levés vers le ciel. On voit surgir çà et là les dômes bulbeux, surmontés du croissant d'or, qui caractérisent les mosquées, mais aucune flèche de pagode, aucun temple païen ne souille la fière cité musulmane, le dernier boulevard de l'Islam dans l'Hindoustan.

Aux abords de la ville, la campagne revêt un aspect riant; de belles cultures potagères, de vastes jardins entourant d'élégants palais, forment une fraîche zone de verdure qui s'étend jusqu'aux remparts de la cité. Au premier poste d'octroi nous trouvons le mounchi Housseïn Khan, secrétaire de la reine, qui est chargé de notre réception. Sans nous laisser entrer dans la ville, il nous fait traverser le faubourg de Jehanghirabad et nous conduit à une charmante habitation, dont le nom, Mouti Bungalow (maison des Perles), éveille en nous le souvenir de Baroda. C'est un élégant pavillon, entouré d'un beau jardin et placé sur la berge d'un lac à l'opposite de la ville. Il est intérieurement disposé et meublé à l'européenne. Le mounchi nous en fait les honneurs et nous prie, de la part de la Bégaum, de considérer cette demeure comme la nôtre pour le temps qu'il nous plaira d'y rester.

URNE FUNÉRAIRE BOUDDHIQUE DU TOPE DE SOUNARI

MOLLAHS DE BHOPAL (page 547).

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

BHOPAL

La Bégaum Secunder. — Les nawabs de Bhopal. — Le Mouti Bungalow. — La ville, les bazars, le lac, la citadelle. — Le Padri Sahib. — Madame Élisabeth de Bourbon. — Une visite à la Doulân Sircar. — Les Bourbons de l'Inde. — La fête du Moharum. — La foire de Fatehgarh. — Les Joguis. — Sehore. — Un message mystérieux. — Une révolte avortée. — La mousson. — La cour de la Bégaum. — Nos journées à Bhopal. — Les soirées au palais. — Le houkah. — Incident diplomatique. — Les *cathacks*. — La danse des œufs. — L'homme au crâne de fer. — Présentation en *purdah*. — Mort du prince Oumra Doula. — Entrevue avec la princesse Chah Jehan. — Le cyclone. — Excursion à Bhojepore. — La digue de Bhoje. — Sauvés par un éléphant. — Le Khillat d'honneur. — La fête du 15 août chez la princesse de Bourbon. — Une collection de reptiles. — Le boa indien. — Le Kilidar et les Musulmans. — Dernière entrevue avec la Bégaum. — Le départ.

I

Dès le lendemain de notre arrivée à Bhopal, nous sommes reçus en audience privée par Sa Hautesse la Bégaum Secunder. Un équipage de la cour vient nous chercher au Mouti Bungalow et nous conduit au palais, qui se trouve à l'extrémité de la ville, au pied de la citadelle. Le grand vizir et le dewan nous reçoivent à la porte du palais. Nous montons le grand escalier, et nous entrons dans le grand salon du durbar, où la reine nous attend. Se levant à notre approche, elle vient au-devant de nous, nous serre affablement la main, et nous fait prendre place à ses côtés sur le divan.

La Bégaum est une femme approchant de la cinquantaine. Son visage amaigri, qu'éclairent des yeux intelligents, respire une telle énergie, qu'il faut être prévenu pour savoir que l'on a devant soi une femme. Le costume lui-même ajoute à l'illusion : des pantalons collants, une jaquette brodée, un poignard à la ceinture forment un ensemble peu féminin. Ses gestes, son allure, rappellent encore moins son sexe; on sent le souverain, l'autocrate, habitué à voir tout plier devant sa toute-puissance[1]. Je me hâte d'ajouter que cette morgue majestueuse ne dure que quelques instants, et fait bientôt place à une gracieuse et charmante affabilité.

[1] La Bégaum Secunder est, à tous les égards, une des plus remarquables figures que l'Inde ait fournies durant notre siècle. Fille du dernier nawab, elle établit, à sa majorité, ses prétentions au trône vacant ; mais les Anglais, intervenant, comme toujours, dans les querelles de succession, lui préférèrent son mari, Jehanghir. A la mort de ce dernier, elle s'imposa comme régente au nom de Chah Jehan, sa fille mineure. Rejetant comme absurdes les règles musulmanes du Purdah, qui la condamnaient à gouverner du fond de son harem, elle se montra au peuple à visage découvert, habillée du costume des princes et fièrement campée sur son cheval. Dès ce moment, elle prenait fermement en mains les rênes de l'État, et s'appliquait à concentrer sur elle seule toute la responsabilité et tout le pouvoir que l'usage asiatique abandonne aux ministres. Après avoir écarté, avec habileté et sans rupture, la gênante intervention anglaise acceptée par ses rivaux, elle entreprit l'œuvre de réforme qu'elle rêvait depuis longtemps. A force d'économie elle réussissait à payer en dix ans une dette de quatre-vingts lakhs (vingt millions), et portait le revenu de la couronne de douze à trente lakhs. Bientôt, par ses soins, le pays se couvrait de voies de communication, et les digues auxquelles il doit toute sa fertilité étaient relevées ou réparées ; puis elle réorganisait sa petite armée, fondait un nouveau système judiciaire et créait une police. L'indifférence de ses prédécesseurs avait laissé peu à peu passer les meilleures terres aux mains de la noblesse féodale. Prenant pour prétexte les exactions commises par les barons, elle se fit le défenseur du paysan, et reprit son droit de haute justice ; en quelques années, ses confiscations légales rattachaient à la couronne la plupart des biens aliénés. Pendant cette période de dix ans, elle travaillait douze heures par jour, et déployait une capacité administrative que les Anglais eux-mêmes ont qualifiée de merveilleuse. Veillant personnellement à l'exécution de ses ordres, elle parcourait à cheval toutes les provinces de son royaume, vivait sous la tente, et allait chercher au milieu des populations les renseignements qui lui manquaient.

La révolte de 1857 vint la surprendre au milieu de ses travaux ; sa situation était périlleuse, elle se trouvait au cœur des pays révoltés, et les offres les plus brillantes lui étaient faites pour la gagner à la cause de l'insurrection. Sans hésiter, elle se rangea du côté de l'Angleterre, réprima les ferments de révolte qui se manifestaient jusque dans son palais, et, réunissant sa petite armée, elle marcha en personne à l'aide des Anglais. Cette habile politique lui valut un accroissement considérable de territoire, et en outre de nombreuses marques d'estime que la reine Victoria et le gouvernement britannique se plurent à lui prodiguer. En 1859, sa fille, devenue majeure, abdiquait en sa faveur, et elle devenait de fait et de droit le véritable souverain de Bhopal.

Son œuvre de réorganisation paraissait complète ; mais elle voulut aller plus loin. S'attaquant aux anciens préjugés, elle fit interdire le trafic des esclaves et la création d'eunuques, et fonda dans tous les centres de population des écoles et des orphelinats. Ainsi, après avoir tiré de l'obscurité ce petit pays, elle le plaçait au premier rang parmi les royaumes du Rajasthan, en lui donnant à la fois une importance politique hors ligne et une prospérité intérieure que pouvaient lui envier même les pays administrés par les Anglais.

Les États de Bhopal couvrent une superficie de dix-neuf mille kilomètres carrés, et renferment une population d'environ un million d'habitants. Ils s'étendent en partie sur les plateaux qui longent la rive septentrionale de la Nerbouda, et en partie sur les belles et fertiles plaines du Malwa oriental.

La fondation du royaume musulman de Bhopal ne remonte qu'au dix-septième siècle. Sous le règne de l'empereur Aurangzeb, Dost Mahomed, d'origine afghane, fut envoyé comme gouverneur du Malwa et des provinces de la Nerbouda. A la mort de l'empereur, suivant l'exemple des principaux satrapes mogols, il se proclama indépendant, et réussit, par une suite de crimes odieux, à s'emparer d'une partie du pays qui était resté aux mains des Hindous. Il transporta sa capitale d'Islamabad à Bhopal, qui était tombée, depuis l'époque de Bhoje, au rang de petite bourgade. Il fit exécuter de grands travaux, consolida ou releva les digues qui enveloppent en partie la colline d'une ceinture de lacs, et, l'entourant d'une enceinte continue se rattachant à une citadelle placée sur la hauteur, il en fit une des plus fortes places de guerre de l'Inde. C'est alors qu'il adopta le titre de Nawab, qu'ont depuis porté ses successeurs.

En 1799, le petit État faillit être balayé par la tourmente maharate ; il ne fut sauvé que par l'énergie du vizir Mahomed, cousin du prince régnant. Bhopal, investi par une armée forte de trois mille hommes, résista pendant neuf mois avec une garnison de six cents hommes. La ville, étroitement bloquée, fut en proie à toutes les horreurs de la famine. Les habitants n'eurent bientôt d'autre nourriture que les chiens et les chevaux, auxquels ils ajoutèrent les graines amères des nims qui croissaient en abondance le long des remparts. Enfin, il ne restait plus au vizir que deux cents hommes valides et une faible quantité de munitions, lorsque les Maharates, impatientés par la résistance qu'offrait cette place qu'ils avaient cru enlever sans difficulté, levèrent le siége. Le vizir jugea qu'ayant sauvé la situation, il méritait d'en conserver la direction. Il déposa donc son cousin, et prit le titre de Nawab, qui passa ainsi à la branche cadette. Il laissait, en 1816, le trône à son fils, Nuzzur Mohamed, qui se distingua par ses brillantes qualités, mais fut tué accidentellement par son neveu, après deux ans de règne. La fille unique de Nuzzur, la Bégaum actuelle, n'était à ce moment âgée que de quelques mois ; la régence fut partagée entre la Quoudsia Bégaum, veuve du prince, et un ministre chrétien d'origine française sur le compte duquel j'aurai à revenir plus tard.

Notre première entrevue dura plusieurs heures. La Bégaum nous fit avec beaucoup de feu le récit de son histoire et de celle de ses ancêtres. Puis, sans prendre répit, elle me fit subir un long interrogatoire sur l'état politique de l'Europe, mes voyages, les royaumes indiens que j'avais visités, les usages de leurs cours, leur politique, me laissant à peine le temps de formuler mes réponses, pour m'adresser de nouvelles questions.

Elle s'excusa ensuite de ne pouvoir nous présenter sa fille Chah Jehan, que son mari tenait enfermée dans son harem, et qu'il obligeait à la stricte observation des règles du Purdah : ce qui lui fournit l'occasion de qualifier ces coutumes d'absurdes et de ridicules. Comme dédommage-

SA HAUTESSE LA SECUNDER BÉGAUM DE BHOPAL.

ment, elle fit appeler sa petite-fille, Soultana Jehan (la sultane du monde), ravissante enfant de huit ans qui accourut nous embrasser et nous saluer à la mode européenne.

La Bégaum ne nous laissa pas partir sans que je lui eusse expliqué quels étaient mes plans pour la saison des pluies, si je comptais hiverner à Bhopal comme je l'avais fait à Jeypore, et combien de temps dans ce cas je pensais y rester. Puis comme je lui manifestai l'intention, si elle me le permettait, de profiter de la mauvaise saison pour passer quelques mois à sa cour, elle voulut sans plus tarder convenir de ce que nous ferions pendant tout ce temps. Il fut décidé que nous habiterions le Mouti Bungalow, et que pendant toute la durée de notre séjour nous aurions à nous considérer comme les hôtes de la Bégaum.

Enfin les domestiques apportent les aiguières ; la reine nous asperge elle-même d'eau de rose, et nous nous retirons enchantés et en même temps étonnés de notre première entrevue avec cette femme si remarquable.

II

Le lendemain, Housseïn Khan, le secrétaire de la reine, vient nous installer définitivement au Mouti Bungalow. Les appartements seront remis à neuf ; un nombreux domestique et une garde spéciale sont mis à notre service, ainsi que plusieurs chevaux, deux calèches et un éléphant.

Le même jour, je renvoie à Rewah l'escorte et l'éléphant que le Maharajah nous avait confiés pour notre voyage.

La charmante habitation que nous a donnée la Bégaum est située à l'extrémité du faubourg de Jehanghirabad, dont elle est séparée par de beaux jardins, plantés de grands arbres, qui lui font une ceinture de verdure. Au sud et à l'est, la vue s'étend sur une vallée aride et désolée, semée de pierres et de broussailles, et sur une longue chaîne de crêtes nues, aux formes arrondies. Le paysage, vers l'ouest, forme un ravissant contraste avec ce morne spectacle ; les eaux bleues et limpides d'un beau lac s'étalent en un magnifique miroir, sur lequel vient se refléter la longue ligne de forts et de jardins qui en garnissent la rive. Ce lac couvre complétement le front oriental de la ville ; une route passant sur la haute digue qui maintient ses eaux relie seule cette dernière au faubourg de Jehanghirabad.

La ville elle-même est bâtie en amphithéâtre sur le versant d'une colline rocheuse. D'épaisses murailles couronnées de créneaux et flanquées de tours, mais sans fossé ni glacis, forment une enceinte de cinq à six kilomètres de circuit. De nombreuses portes donnent accès à l'intérieur ; elles ont toutes un grand caractère, avec leur élégante ogive, leur corps de garde en attique et leurs massives tourelles.

L'entrée de la ville est formellement interdite aux étrangers, même aux Européens, qui n'y peuvent pénétrer qu'avec une permission de la reine. Il est presque inutile d'ajouter que cette consigne n'existe pas pour nous qui sommes les hôtes de Sa Hautesse. Bien mieux, lorsque nous approchons de la porte, montés sur notre éléphant, la garde sort pour nous rendre les honneurs militaires.

J'ai déjà dit que la ville actuelle est de fondation moderne ; aussi ne faut-il guère s'attendre à y trouver de nombreux monuments. Elle est fort irrégulièrement bâtie ; ses rues étroites et tortueuses, bordées de hautes maisons, aux verandahs en bois sculpté, aux nombreuses tourelles percées de petites fenêtres, le tout noirci par l'âge et la fumée, offrent un coup d'œil des plus pittoresques.

Chaque quartier a sa mosquée, tantôt une simple petite cour dallée au fond de laquelle s'élève une modeste muraille contenant la niche sacrée, tantôt un imposant édifice de proportions grandioses et surmonté d'élégants minarets. La mosquée-cathédrale, ou Jammah Masjid, s'élève au centre de la cité. C'est un bel édifice d'un style simple, surmonté d'un énorme dôme de forme bulbeuse flanqué de deux dômes plus petits et de deux minarets octogones de quarante mètres de hauteur ; il couvre le sommet d'une massive terrasse en grès rouge, entourée d'arcades et de colonnades, à laquelle on monte par de superbes escaliers de pierre.

Les abords de la Jammah Masjid forment la partie la plus intéressante de la capitale. C'est là que sont réunis les boutiques des orfévres et des marchands d'étoffes, les pâtissiers, les armuriers et les cafés. Une foule bruyante et pittoresque remplit du matin au soir ces rues étroites.

BHOPAL, VUE PRISE DE JEHANGHIRABAD.

Le Gound demi-nu, sa hache sur le dos, coudoie l'austère *Moùlvi*, a la longue barbe blanche, à la robe soigneusement drapée ; on y voit des brahmanes luisants de graisse, de loquaces baniahs, des *pardassis* ou officiers d'aventure farouches et déguenillés, de beaux jeunes gens venus de la Perse ou de l'Afghanistan, des Béloutchis à la figure d'un rouge de brique, et aux cheveux fauves et bouclés comme la crinière d'un lion. Au milieu de tout ce monde, le Bhopalais se reconnaît à sa belle prestance, à son visage finement découpé, qu'encadre une barbe soyeuse. Son costume est gracieux et pittoresque : la toque brodée ou le turban penché sur l'oreille, la tunique collante et le pantalon collant, les souliers jaunes brodés de paillettes; il porte d'un air efféminé son sabre enroulé dans un châle de mousseline, et exhale en passant des odeurs d'eau de rose et de santal, dont sa chevelure flottante est toujours imprégnée.

Notre éléphant fend cette foule avec peine, malgré les avertissements de la lourde cloche d'airain qu'il agite à son côté à chacun de ses pas. Enfin nous sortons de tout ce bruit, et nous nous trouvons dans une rue sombre, resserrée entre les hautes façades des palais des seigneurs. Ici tout est silence ; pas de passants ; sur les bancs de pierre qui avoisinent les portes, dorment des hommes d'armes avec d'étranges accoutrements, où le gantelet d'acier et le morion se heurtent bizarrement à la carabine rayée et aux grands pistolets d'arçon.

A l'extrémité de cette rue, un ou deux détours nous conduisent devant la Mouti Masjid (mosquée des Perles), que fait construire la Bégaum, d'après le modèle de la célèbre mosquée-cathédrale de Delhi. Cet édifice peut donner une idée de ce que les Indiens sont capables de faire même à notre époque, après tant de siècles de décadence. La Mouti Masjid serait admirée partout. La base est une magnifique terrasse, mesurant environ soixante mètres de longueur, trente de largeur et douze de hauteur ; sur un des côtés, un perron de quarante marches s'étendant tout le long de la façade, conduit à une porte monumentale qui s'ouvre sur la cour formant le sommet de la terrasse. Cette cour est entourée de cloîtres à colonnes, entrecoupés de gracieux pavillons, venant se rattacher à la façade de la mosquée. Celle-ci est encore inachevée ; elle sera surmontée de trois dômes, dont un gigantesque, et flanquée de minarets d'une grande hauteur. La façade ainsi que les dômes seront revêtus de marbre blanc. Malheureusement, tout cet ensemble imposant est déparé par des masures, qui masquent une partie de la façade, mais que l'on fera tomber lors de l'achèvement de l'édifice.

Derrière la Mouti Masjid s'étendent les vastes constructions du palais de la reine. Le bâtiment principal donne sur une grande place carrée ; il est percé d'arcades d'un assez joli style.

Continuant à gravir la colline que couvre la ville, nous atteignons la citadelle de Fatehgarh qui couronne le sommet. Des bastions de la citadelle, on domine une fort belle vue de la cité et du grand lac qui s'étend au sud. Ce lac, appelé Bhopal Tal, couvre une superficie beaucoup plus considérable que celle du lac de Jehanghirabad. Il peut avoir dix kilomètres de tour et est encadré d'un côté par des montagnes assez élevées, et de l'autre par la colline qui porte la ville. D'après la tradition, c'est un certain Bhô Pal, ministre du célèbre roi Bhoje, qui au sixième siècle fit construire le barrage cyclopéen, large d'environ cinquante mètres et long de trois cents, qui retient les eaux de la Bêsali. Le trop-plein du lac se déverse par une étroite écluse dans le lac de Jehanghirabad.

III

Pendant les premiers jours de notre séjour au Mouti Bungalow, nous recevons la visite des principaux personnages de la cour, qui viennent nous présenter leurs salâms, et nous apportent des présents de fruits et de sucreries.

Un jour que j'étais ainsi entouré d'une nombreuse société, fumant le houkah et dégustant des sorbets, quel ne fut pas mon étonnement en entendant mon *bêra*, qui faisait l'office de *tchoubdar*, annoncer d'une voix retentissante : « Padri Sahib![1] » Un instant après, je voyais entrer dans la salle un jeune homme portant le costume des prêtres catholiques. Toute l'assistance se leva, car les Musulmans manifestent toujours le plus grand respect pour le costume de nos ecclésiastiques, et je m'avançai vers le prêtre, qui, à ma grande surprise, m'adressa de suite la parole en français. Quelle bonne aubaine! un Français à Bhopal!

Quand tout le monde se fut assis, le missionnaire me dit : « En apprenant votre arrivée, je me serais empressé de venir vous voir, car il y a longtemps que je n'ai eu le plaisir de me trouver avec des compatriotes, mais j'ai dû retarder ma visite pour une cause que vous comprendrez facilement. Je réside ici en qualité de chapelain de Madame Élisabeth de Bourbon, princesse chrétienne qui occupe dans le royaume la première place après la Bégaum. Cette dame espérait que vous viendriez la voir dès votre arrivée ; elle vous a attendu impatiemment. N'étant que son serviteur, j'ai dû moi-même différer ma visite jusqu'au jour où elle m'autoriserait à venir vous trouver. Je viens aujourd'hui, envoyé par elle, pour vous prévenir qu'elle vous attend dans son palais, demain, à l'heure qu'il vous plaira de fixer. »

J'écoutais le prêtre parler, mais je ne pouvais en croire mes oreilles. Certes, mon voyage m'avait déjà offert bien des surprises ; mais arriver à Bhopal pour trouver un prêtre français chapelain d'une princesse chrétienne, apprendre que cette princesse est le personnage le plus important du pays, et qu'elle porte le nom de Bourbon, cela me paraissait toucher au fantastique, et je regardais le brave ecclésiastique en me demandant s'il n'y avait pas là-dessous quelque mystification. Enfin je lui promis de me rendre à l'invitation de la mystérieuse princesse, et il nous quitta pour aller lui en porter la nouvelle.

Dès qu'il fut parti, je questionnai les nobles bhopalais présents, et ils me confirmèrent les paroles du prêtre. La princesse s'appelait communément la Doulân Sircar, c'est-à-dire la Reine des Fiancées, surnom qu'elle avait pu mériter quelque cinquante ans auparavant, car elle comptait maintenant soixante-dix printemps, mais son vrai nom était Bourboun Sirdar, c'est-à-dire Princesse de Bourbon. Il était vrai aussi qu'elle était très-riche, possédait des fiefs importants et occupait le premier rang parmi les grands vassaux de la couronne.

Ma curiosité était vivement surexcitée ; aussi dès le lendemain matin, montant à éléphant, je me dirige, accompagné de Schaumburg, vers le palais de la princesse.

Nous nous arrêtons devant un édifice de modeste apparence, mais de vastes dimensions, et nous sommes reçus par de nombreux serviteurs armés, qui, après nous avoir aidés à descendre de notre éléphant, nous conduisent dans une grande salle située au premier étage, où nous attend la Doulân Sircar.

La princesse vient au-devant de nous et nous serre la main chaleureusement. Je suis frappé tout d'abord par son visage, dont le caractère tout européen est encore accru par la coloration jaune de la peau. Ai-je donc devant moi une compatriote, et par quel bizarre enchaînement de circonstances se trouve-t-elle ici à Bhopal dans une si haute position? Après avoir subi l'interrogatoire habituel que la princesse ne m'épargne pas, je l'interroge à mon tour et j'obtiens d'elle les renseignements les plus curieux sur l'origine de sa famille.

Pendant le règne du grand Akber, vers 1557 ou 1559, arriva à la cour de Delhi un Européen du nom de Jean de Bourbon, se disant Français et prétendant appartenir à une des plus nobles familles de ce pays. Il racontait que, pris sur mer par des pirates turcs dans un voyage qu'il faisait en compagnie de son précepteur, il avait été emmené en captivité en Égypte. Ceci se pas-

[1] Le seigneur prêtre.

sait vers 1541 ; il avait alors quinze ans. Une fois en Égypte, le jeune homme gagna par ses bonnes grâces l'estime du souverain, qui le fit entrer dans son armée. Dans une guerre contre les Abyssiniens, il fut de nouveau fait prisonnier. Sa qualité de chrétien, son intelligence et ses connaissances lui créèrent bientôt une certaine position dans ce pays, et il put, sous un prétexte, gagner l'Inde sur un de ces navires abyssins qui entretenaient à cette époque des relations suivies avec la côte du Konkan. Débarqué à Broach, il avait entendu célébrer la magnificence de la cour du Grand Mogol, et désertant la flotte abyssinienne, il s'était rendu à Agra.

L'empereur Akber, à qui le jeune Européen fit ce récit, fut frappé de ses bonnes manières et de son air intelligent, et il lui offrit du service dans son armée. Peu après, il le nommait maître de l'artillerie et lui conférait le titre de *mânsoubdar*. Comblé d'honneurs et de richesses, le prince Jean de Bourbon mourut à Agra, laissant deux fils qu'il avait eus de son mariage avec une esclave géorgienne du palais. L'aîné de ses deux fils, Alexandre de Bourbon ou Secunder Bourboun, devint le favori de l'empereur Jehanghir, qui lui accorda la charge héréditaire de gouverneur du palais des Bégaums, ainsi que le fief important de Sirgarh.

MADAME DE BOURBON, PRINCESSE DE BHOPAL.

Les Bourbons conservèrent leur position à la cour de Delhi jusqu'en 1739, époque de l'invasion de l'Inde par le Persan Tamas Couli Khan, connu sous le nom de Nadir Chah. Le dernier gouverneur du palais fut Faradi Bourbon; son fils Salvador abandonna le service des padichahs et se retira dans son fief de Sirgarh, en Malwa, où il prit le titre de nawab ou prince souverain.

En 1794, son successeur, Bhoba Bourbon, connu sous le nom de Nawab Messiah Ragou Khan, était détrôné par un aventurier français au service de Scindia. Ce Français, qui par une bizarre coïncidence du hasard faisait tomber le trône des Bourbons indiens, presque au moment de la chute de leurs homonymes de France, était ce capitaine Jean-Baptiste Fantôme dont j'avais rencontré les descendants à la cour de Bhurtpore. Peu après la perte de sa principauté, Bhoba Bourbon était assassiné à la cour du Rajah de Narwar, et son fils Enayet Messiah ou Chohar Bourbon se réfugiait avec son clan à la cour du prince régnant de Bhopal. Vizir Mahomed lui donna le commandement de la citadelle et lui concéda en récompense de ses services un fief héréditaire considérable.

En 1816, Balthazar de Bourbon, surnommé Chahzahad Messiah ou le Prince Chrétien, devenait le premier ministre des États de Bhopal ; deux ans plus tard, la mort accidentelle du souverain lui livrait la régence du royaume. C'est à lui que ce petit pays doit l'impulsion qui l'a fait arriver en quelques années à un si remarquable état de prospérité. Se voyant menacé de toutes parts par les Maharates, Balthazar fut un des premiers à offrir son alliance aux Anglais. Le général Malcolm guerroyait alors dans le Malwa et ne fut pas peu étonné de recevoir des propositions

d'alliance d'un prince indien se disant représentant des Bourbons de France. Dans son ouvrage célèbre sur l'Inde centrale[1], Malcolm s'étend longuement sur cette curieuse rencontre et nous dépeint sous les couleurs les plus flatteuses la haute intelligence et la superbe figure du prince chrétien. Balthazar mourait en 1830, laissant tous ses droits et ses titres à sa veuve, Élisabeth de Bourbon, surnommée la Doulân Sircar et à son neveu Bonaventure Bourbon ou Merban Messiah.

Les descendants de Jean de Bourbon forment aujourd'hui un clan d'environ quatre cents familles, dont trois cents sont établies dans le royaume de Bhopal, et reconnaissent comme leur suzeraine Madame Élisabeth. Ils portent le nom de Frantcis, corruption du mot Français, et ont conservé fidèlement leur foi chrétienne. La petite communauté a une église desservie par un missionnaire catholique qu'elle entretient à demeure.

Je ne puis dépeindre mon étonnement, ma surprise, en écoutant le récit que me faisait la princesse. Je me rappelai alors l'incident du durbar d'Agra, où j'avais cru entendre énoncer parmi les noms des princes et seigneurs réunis à cette occasion le nom de Bourbon, et j'appris que la Doulân Sircar avait en effet accompagné à cette cérémonie la Bégaum, sa suzeraine.

Le digne missionnaire, qui assistait à notre entrevue, m'assura que l'on conservait dans le trésor de la famille un écusson portant des fleurs de lis grossièrement peintes et qui avait appartenu à Jean de Bourbon. Il ajouta, en outre, que ce dernier s'était donné à la cour d'Akber comme seigneur de Barri et Mergarh, et que ces noms pourraient bien n'être que la corruption des mots français Berry et Mercœur.

Je laisse à ceux que cela peut intéresser d'établir si ce Jean de Bourbon appartenait à la famille française des Bourbons, et si dans ce cas il ne serait pas quelque fils illégitime du fameux connétable, qui vivait à peu près à cette époque, ou si ce n'était qu'un imposteur. On ne pourrait pas cependant, dans ce dernier cas, lui décerner l'épithète de vulgaire, car ce devait être un homme de haute race et de rare talent que celui qui avait pu s'élever à une position si haute dans cette cour d'Akber, qui était peut-être alors la plus brillante et la plus policée du monde. Il est encore plus surprenant de voir les successeurs de cet homme se maintenir jusqu'à notre époque dans un rang à peine inférieur à la royauté, tout en restant fidèlement attachés au nom, aux coutumes et à la religion de leur ancêtre.

Pour en revenir à notre entrevue, la Doulân Sircar, après toutes ses explications, nous exprima la joie qu'elle éprouvait de voir en nous des compatriotes, et elle nous fit promettre d'établir avec son palais de fréquentes relations pendant notre séjour.

IV

Nous étions arrivés à Bhopal pendant les fêtes du Moharum. Ces fêtes, dont j'ai déjà entretenu mes lecteurs dans les premiers chapitres de cette relation, sont célébrées en l'honneur du premier jour de l'année musulmane. On sait que les mahométans chiites en font l'occasion de cérémonies bruyantes où sont glorifiés les martyrs Ali et Housseïn, assassinés par Omar. Aussi ne m'attendais-je pas à retrouver ces cérémonies à Bhopal, où la population musulmane appartient à la secte sunnite et a horreur des chiites hérétiques et de leurs superstitions. Cependant je n'ai vu nulle part célébrer le Moharum avec plus de pompe.

Depuis plusieurs jours, les hauteurs qui dominent la ville offraient un coup d'œil des plus

[1] Malcolm a donné, du reste, dans son ouvrage publié en 1824 et intitulé *Memoirs on Central India*, un exposé de l'origine de la famille des Bourbons indiens, qui ne diffère que par quelques points des renseignements plus détaillés que je tiens personnellement des représentants actuels de cette famille.

curieux. C'est là que se tenait la foire du Moharum. Des centaines d'échoppes s'étaient établies sur les glacis de la citadelle de Fatehgarh, et la foule se pressait, surtout vers le soir, en cet endroit où de nombreux acrobates se livraient à d'excentriques exercices.

Je pus étudier le peuple de Bhopal tout à mon aise au milieu de cette foule. Le fond de la population paraît se composer principalement d'Hindous ; les hommes portent les habits d'épaisse toile blanche qui caractérisent les campagnards, et les femmes le corsage ouvert sur l'abdomen

FEMME MUSULMANE DE BHOPAL.

et le large jupon plissé tombant aux genoux. Presque tous les Musulmans appartiennent à une condition supérieure ; on les distinguait à leurs riches tuniques brodées d'or ou d'argent, à leurs élégantes toques de mousseline pailletée, à leurs armes de prix ostensiblement étalées, et surtout à l'air grave et hautain avec lequel ils fendaient la foule. On ne voyait aucune femme musulmane ; mais en revanche de nombreuses bayadères, drapées dans des soieries éclatantes, couvertes de bijoux, remplissaient les avenues du champ de foire, traînant derrière elles leurs longs pantalons semblables à des manteaux de cour et se faisant suivre d'un véritable train de musiciens et de

spadassins armés de longues rapières. Un grand nombre de jeunes gens, revêtus de costumes féminins, rivalisaient de luxe avec les danseuses et accablaient les passants de lazzis et de jeux de mots. Cette étrange mascarade me rappelait ce que j'avais déjà observé à la foire de Kajraha, et il est probable que les Musulmans de l'Inde ont emprunté cette coutume aux Hindous.

Contrastant avec cette foule gaie et brillante, je remarquai des groupes de mendiants religieux d'un caractère épouvantablement sinistre. C'étaient des *yoguis* qui, entièrement nus, les cheveux

LES FAKIRS JOGUIS.

épars, se promenaient en poussant des cris et en dansant une sorte de danse macabre. Au milieu de leurs contorsions, ils brandissaient de longs poignards acérés, d'une forme spéciale et garnis de chaînettes d'acier. De temps à autre, l'un de ces hallucinés s'enfonçait le poignard dans le corps, principalement sur les côtés de la poitrine, dans les bras et les cuisses, et n'arrêtait ses coups que lorsque, pour calmer son apparente fureur, les badauds qui l'entouraient lui avaient jeté un nombre suffisant de gros sous. Ces malheureux, ruisselants de sang, étaient hideux à voir, et je ne m'expliquais pas comment ils pouvaient supporter de pareilles blessures sans mettre leur

FÊTE DU MOHARUM, A BHOPAL : LA PROCESSION DES TADZIAS.

vie en danger. Mais Housseïn Khan, qui m'accompagnait, me fit observer que l'arme avec laquelle ils se frappaient était faite de façon à ne produire que des plaies peu dangereuses, la lame étant très-effilée et parfaitement conique : en outre, me dit-il, ces gens ont bien soin de ne se frapper que dans les endroits offrant peu de danger, et la plupart du temps ils n'entament que la peau.

A l'extrémité du champ de foire, une caravane de Béloutchis était venue s'établir avec ses petites tentes basses de laine brune et ses grands chameaux à la fourrure épaisse. Ils apportaient à la foire des fruits séchés, abricots, figues et pommes enfilés en longs chapelets d'assez bonne mine que les Bhopalais leur achetaient avec empressement.

Le cinquième jour de la fête marque la clôture du Moharum. La foule se transporte sur la rive du grand lac, qui se trouve comme par enchantement couverte d'échoppes et de tentes. Chacun des assistants apporte religieusement un *tabout*, petit temple fait de papier et de clinquant qui simule le tombeau des martyrs à Kerbella, puis va le lancer avec de grands cris dans les eaux du lac, qui apparaît bientôt couvert de tous ces petits dômes flottant à sa surface.

Vers le soir a lieu la grande procession des tabouts, que l'on appelle ici aussi *tadzias*. Quelques-uns de ceux-ci sont de véritables édifices mesurant jusqu'à dix mètres de hauteur et sont portés à travers la ville par des éléphants. Le cortége se forme sur la place du palais et descend la grande rue du bazar, entouré d'une foule en proie à la plus violente exaltation, brandissant des étendards, des piques, des encensoirs ; les cris de « Dïn ! Dïn ! (religion), Housseïn ! Housseïn ! Ali ! Ha Doula ! » retentissent sans interruption. De temps à autre, des coups de fusil, des pétards qui éclatent viennent augmenter ce vacarme assourdissant. En avant du cortége marche un homme richement vêtu qui personnifie le mari de Fathma, la fille du prophète ; il s'avance chancelant, soutenu par d'autres fanatiques qui écument et paraissent en proie à une attaque d'épilepsie.

La nuit arrive et des milliers de torches viennent ajouter par leurs rouges lueurs au caractère fantastique de cette scène. Au-dessus de cette foule hurlante, semblable à une de ces sarabandes de démons rêvées par les Callot, on croirait voir planer, semblables à quelques temples mystiques, les hautes tours des tadzias, étincelantes d'or et de clinquant, qu'emportent d'un pas grave et solennel les éléphants, piédestaux vivants, à demi perdus dans l'ombre. La procession s'arrête au bord du lac, et torches, tadzias et ornements sont lancés dans l'onde, et tout rentre dans l'obscurité et le silence.

V

Quelques jours après le Moharum, nous quittions Bhopal pour nous rendre à Sehore, résidence de l'ambassadeur anglais, qui nous avait invités à venir passer quelques jours avec lui. La Bégaum avait eu l'obligeance de mettre à notre disposition une calèche de voyage et des relais de chevaux, qui nous permirent de franchir en quelques heures la distance de trente-cinq kilomètres séparant Sehore de la capitale.

J'ai déjà dit que Bhopal se trouve située sur les confins mêmes du Goundwana et du Malwa. Aussi, à peine a-t-on quitté la ville, en se dirigeant vers l'ouest, que le paysage change subitement de caractère. Aux vallées sauvages et stériles du pays des Gounds font place de magnifiques plaines, s'étendant jusqu'aux limites de l'horizon, sans offrir le moindre accident de terrain. La végétation change aussi de caractère : les champs sont couverts de millet, de riz, de pavots, et çà et là se dressent des bouquets de dattiers nains, seuls représentants de cette magnifique famille de palmiers, dont l'intérieur de l'Inde est si pauvrement doté, malgré l'opinion contraire prévalant encore en Europe.

Sehore est une petite ville insignifiante qui, après avoir été pendant plusieurs années un des principaux postes anglais dans le Malwa, a dû être abandonnée à cause de son climat extraordinairement malsain. Située dans un bas-fond parcouru par plusieurs cours d'eau qui donnent à la végétation une excessive vigueur, elle est désolée par des fièvres d'un caractère pernicieux.

La résidence de l'agent anglais se trouve à une petite distance de la ville, au centre d'un magnifique parc dessiné à l'anglaise. Cette résidence est, comme toutes les habitations de ce genre, un véritable palais muni de tous les conforts qui peuvent rendre la vie supportable dans un pays aussi malsain. Dans le parc même s'élève une élégante chapelle gothique en grès rouge, construite sur les plans du résident actuel.

Je n'insisterai pas sur le gracieux accueil dont nous fûmes l'objet de la part du major Willoughby-Osborne et de sa charmante femme. Les quelques jours que nous passâmes avec ces aimables hôtes sont restés pour moi un des plus agréables souvenirs de notre voyage dans l'Inde centrale. Cependant la douce tranquillité dont nous jouissions fut subitement troublée par un incident dramatique, que je ne dois pas passer sous silence, non-seulement parce qu'il eut un grand retentissement dans l'Inde entière, mais surtout parce qu'il démontre clairement combien la puissance anglaise dans ces pays est encore assise sur des bases fragiles et combien la sécurité des Européens peut y être facilement compromise.

Nous étions au 23 mai, à la veille d'un jour qui est toujours cher aux cœurs anglais et dont ils fêtent respectueusement le retour, l'anniversaire de la naissance de sa gracieuse Majesté la reine Victoria. La journée s'était passée sans incident notable, et, le soir venu, après la promenade habituelle de l'*hawakana* [1], nous nous trouvions réunis à table, dans la grande salle de la résidence. Le dîner était terminé, et par un curieux hasard la conversation était tombée sur les incidents de la grande révolte de 1857, pendant laquelle nos hôtes avaient couru de sérieux dangers. Tout en causant, le major avait pris machinalement sa serviette, ou du moins le petit carré de toile glacée, soigneusement plié, qui figure cet accessoire sur les tables anglaises et que l'on ne déplie que rarement. Sous la serviette se trouvait placé un fragment de journal, que le major prit et parcourut légèrement. Sur le point de le jeter, il y porta encore une fois les yeux, et nous le vîmes subitement pâlir. Congédiant d'un geste les domestiques qui se tenaient derrière chacun de nous, il resta un instant silencieux et nous dit d'une voix grave :

« J'ignore quelle main amie nous envoie cet avertissement, mais c'est une terrible nouvelle. Écoutez plutôt ce que renferme ce papier, qui porte la marque de la *Delhi Gazette* : « Delhi, 21 mai 1867. Les troupes indiennes se sont révoltées à Meerut. Les Européens sont en fuite et se réfugient à Delhi. On craint un soulèvement général. »

Ce fut à notre tour de pâlir. Nous nous regardâmes tous un instant sans prononcer une parole et pendant ce temps je sentis mon cœur se serrer et j'entrevis d'un seul coup toute l'horreur de notre situation, si la nouvelle était vraie. Après avoir été s'assurer par lui-même que tous les domestiques s'étaient éloignés, le major nous dit :

« Il ne faut pas se dissimuler que notre position est des plus critiques, et il est de mon devoir de vous en exposer toute la gravité. En toute autre circonstance, je n'ajouterais peut-être pas aussi facilement foi à une pareille nouvelle, mais tout paraît se combiner aujourd'hui pour lui donner une haute importance. D'abord il est évident que ce morceau de journal a été arraché de

[1] *Hawakana*, littéralement manger de l'air. Cette expression pittoresque dépeint parfaitement le besoin que l'on éprouve dans ces pays torrides, après avoir passé la journée dans un appartement hermétiquement fermé, d'aller absorber au moment du coucher du soleil l'air pur et comparativement frais dont on a été privé. Chacun se hâte alors d'aspirer le plus possible du fluide bienfaisant, car avec la nuit l'atmosphère redevient lourde et tépide; c'est un véritable repas d'air que l'on fait, et que l'on doit faire chaque jour à heure fixe, sous peine des plus graves conséquences.

la feuille que je reçois habituellement, et que j'ai parcourue ce matin sans y prêter attention, et qu'il a été placé là ce soir par une main amie pour nous inviter à nous mettre sur nos gardes. Ceci est grave, car un Indien ne se permettrait pas pareille chose s'il n'était au courant des dangers que nous pouvons courir. Je ne vous cacherai pas du reste que mes émissaires m'avaient déjà prévenu d'une certaine agitation dans le bazar, où des fanatiques ne se gênent pas pour dire que 1867 est l'année prédestinée pour l'anéantissement total des Européens. En effet, jusqu'ici les soulèvements ont été décennaux ; la révolte de 1857 avait été précédée des mouvements de 1847, 1837 et 1827. Enfin, chose plus grave encore, vous n'ignorez pas que nous ne sommes que huit Européens ici, en vous comptant, messieurs, bien entendu, et que notre contingent de cipayes est de huit cents hommes. Par une coïncidence fatale, ces huit cents hommes, que nous tenons d'ordinaire soigneusement privés de munitions, ont reçu, il y a une heure à peine, quatre cartouches chacun pour les feux de peloton qui doivent être tirés demain matin en l'honneur de la reine. Ils sont donc armés et en nombre suffisant pour nous écraser. Il ne nous reste qu'une chance de salut, c'est de nous réfugier à Bhopal, où la reine réussira peut-être à nous protéger. Mais nous ne pouvons profiter de cette alternative qu'à la dernière extrémité. Il faut que nous attendions l'attaque et que nous ne manifestions jusqu'à ce moment ni peur ni soupçon. Vous comprenez que si les cipayes ne nous attaquent point, notre départ précipité porterait atteinte au prestige européen, et pour vous, messieurs, comme pour moi, il est une chose plus chère encore que notre propre sécurité, c'est l'honneur du nom européen. »

Nous ne pûmes qu'applaudir aux dernières paroles du major, et il disait vrai ; c'est en envisageant froidement le danger et en paraissant inaccessible à la peur que l'Européen exerce sur l'Indien cette prédominance morale, qui permet à une poignée d'hommes de tenir en respect une population de deux cent cinquante millions. C'est ainsi qu'en 1857 les officiers anglais des régiments de cipayes se présentaient tous les jours devant leurs soldats sans manifester la moindre crainte, quoique sachant bien que ces hommes avaient décidé leur mort.

« Lorsque, en revenant de la parade, nous prenions place en tête des compagnies, me racontait un des survivants de cette terrible époque, pour rien au monde aucun de nous n'aurait tourné la tête pour voir si les soldats n'allaient pas nous tirer dessus. Il nous fallut subir pendant plusieurs jours le supplice de marcher calmes et froids devant nos assassins, et nous ne nous crûmes permis de prendre la fuite que lorsque ces monstres eurent égorgé sous nos yeux quelques-uns de nos camarades. »

Le major fit prévenir les autres Européens qui se trouvaient à Sehore et leur distribua des armes, en leur traçant leur ligne de conduite. Ce que j'admirai le plus dans cette circonstance, ce fut le courage que manifestèrent les pauvres dames, qui toutes avaient plusieurs enfants. Chacune reçut une paire de revolvers avec une détermination qui montrait qu'elle était décidée à s'en servir pour défendre la vie de ces êtres si chers.

Avant de nous retirer dans nos appartements, le major et moi, nous fîmes une reconnaissance pour nous assurer qu'aucun ennemi n'était caché dans le parc. En me glissant dans l'ombre, je parvins à m'approcher de la caserne des cipayes, que je vis causant par groupes avec animation, et je rentrai fort peu rassuré à la Résidence.

Il avait été décidé qu'afin de ne pas éveiller l'attention des domestiques, chacun de nous passerait la nuit dans sa chambre, et qu'au premier coup de feu on se réunirait dans le salon. La nuit me parut bien longue ; je restai étendu sur mon lit tenant mes armes toutes prêtes. Un factionnaire montait la garde devant ma porte grande ouverte, et chaque fois que le poste venait le relever, je me demandais si ma dernière heure était arrivée. Enfin, vers le matin je m'assoupis un instant, quand une épouvantable détonation vint me réveiller en sursaut. Je sautai sur mes armes, mais le factionnaire impassible se promenait devant ma porte. Une seconde, puis une

troisième, une quatrième détonation ; c'étaient les cipayes qui saluaient l'anniversaire de la reine. Les cartouches étaient brûlées et avec elles s'évanouissait le danger.

Ce ne fut que plusieurs jours après que nous apprîmes que notre frayeur avait été partagée par les résidents européens de l'Inde entière. Un commencement de révolte s'était manifesté parmi les troupes indiennes de la garnison de Meerut ; la population européenne avait pris la fuite vers Delhi ; mais, heureusement, le gouvernement, prévenu à temps, avait pu entourer les séditieux, et la révolte avait été étouffée à sa naissance.

Il est évident que tout était préparé pour un soulèvement général, mais l'insuccès de Meerut empêcha le mouvement d'avoir lieu. Je sus plus tard à Bhopal combien le danger avait été imminent ; cependant les autorités anglaises, pour tranquilliser les populations, firent annoncer que la sédition n'avait eu qu'un caractère purement local et était l'œuvre d'un pauvre fou qui se donnait comme envoyé de Dieu. La vérité est que les Indiens n'ont rien perdu de leur haine pour leurs maîtres, et qu'ils entretiennent toujours le désir de se débarrasser du joug européen ; seulement les terribles représailles exercées par les Anglais après 1857 les ont rendus plus prudents, et ils ne se soulèveront de nouveau qu'après s'être assurés cette fois du succès. Ce n'est que par la douceur et la sagesse que les Anglais peuvent reculer cette date menaçante. Que pourraient faire la puissance de leurs armes et leurs cent mille soldats européens contre une armée indienne cinq fois plus forte, armée et disciplinée par eux, et appuyée par un peuple de deux cent cinquante millions d'âmes se levant tout entier pour chasser ceux qu'il considère comme des oppresseurs ?

VI

Nous étions de retour à Bhopal dès les premiers jours de juin. Déjà les nuages commençaient à se montrer à l'horizon, et bientôt le déluge annuel vint nous apporter ses torrents de pluie. Les flancs des montagnes voisines furent sillonnés par des torrents impétueux qui, se répandant dans la plaine, enlevèrent les routes en maints endroits, et les communications avec la ville elle-même devinrent presque impossibles pendant la première quinzaine. Nous étions définitivement prisonniers à Bhopal, et réduits à l'inaction pendant au moins trois mois.

Il faut avouer que la Bégaum avait tout fait pour rendre notre prison non-seulement supportable, mais même agréable. Le Mouti Bungalow avait subi, pendant notre absence à Sehore, de nombreuses modifications qui en avaient fait une charmante habitation à l'européenne. Le vaste jardin qui le sépare du lac avait été débarrassé de l'exubérante végétation qui remplissait ses allées, pour nous permettre d'y faire de courtes promenades pendant l'intervalle de répit que nous laissait la pluie. Un nombreux domestique, un peloton de soldats, des chevaux et des éléphants avaient été mis à notre disposition, et formaient, autour de notre habitation, une petite colonie singulièrement animée.

Les premières pluies furent d'une abondance torrentielle, dépassant tout ce que j'avais encore vu en ce genre à Bombay et à Baroda, mais, en revanche, elles ne nous amenèrent pas, comme à Jeypore, les terribles *hot-winds*. Pendant plusieurs jours le tonnerre ne cessa de gronder, sillonnant incessamment la nue de magnifiques éclairs violacés, qui éclataient coup sur coup avec un bruit épouvantable, semblable à celui de milliers de décharges d'artillerie. La foudre tomba plusieurs fois sur le bungalow, mais sans occasionner de dégâts graves ; l'électricité se jouait du reste fréquemment à la surface du sol, nous offrant de curieux phénomènes qui eussent fort intéressé un physicien.

Au bout de quinze jours, pendant lesquels il nous sembla assister à un de ces cataclysmes qui durent accompagner les formations de notre sol, la voûte grise se fendit en plusieurs

endroits, le ciel redevint bleu peu à peu, et nous pûmes nous aventurer jusqu'au palais.

On aurait dit que, pendant que nous restions enfermés dans notre habitation, le pays avait été touché par quelque baguette magique. La vaste plaine nue et rocailleuse s'était couverte d'un magnifique tapis de verdure, semblable au gazon d'un parc anglais. Les arbres, naguère gris et desséchés, étalaient maintenant d'épais pavillons d'un beau feuillage, et les montagnes, lavées par les ondées, resplendissaient des plus belles couleurs du granit bleu et du grès rose.

Cependant le tableau n'était pas partout également riant; le faubourg de Jehanghirabad présentait un navrant aspect de ruines : un grand nombre de maisons s'étaient écroulées, les ponts avaient disparu et les chemins n'étaient plus que les lits de torrents desséchés.

Notre réception au palais fut particulièrement affable ; la Bégaum se montra surtout enchantée de ce que nous avions adopté en partie l'élégant costume des nobles de la cour, et elle donna immédiatement l'ordre au tailleur royal d'avoir à nous préparer plusieurs costumes.

Dès ce jour, nous devînmes les hôtes assidus du palais. Je passais la journée à m'entretenir avec la Bégaum des questions les plus sérieuses; nous examinions ensemble les institutions des divers pays de l'Europe, leurs productions, leurs richesses, les mœurs de leurs habitants. J'étais étonné de voir avec quelle rapidité la reine saisissait les moindres détails et les appliquait aux questions qui la touchaient directement. Tout ce qui concernait la salubrité publique, l'industrie et le commerce l'intéressait à un plus haut point que la politique, qui se bornait pour elle à l'existence de deux puissances, l'Angleterre et la France, exerçant leur suprématie sur tous les pays du globe, à l'exception toutefois de la Turquie, dont le sultan devait être, selon son idée, le suzerain reconnu de tout l'Islam.

Quand le temps le permettait, la reine montait à cheval et, escortée par nous, le premier ministre et un petit état-major, elle visitait les principaux établissements de la capitale. Les hôpitaux, les écoles, les orphelinats furent le but de nos premières visites. La reine me faisait examiner toute l'organisation de ces établissements, me demandant mon avis, que je ne donnais jamais que prudemment, ne me considérant pas comme assez compétent pour proposer des réformes que la reine eût peut-être, avec sa vivacité habituelle, fait exécuter immédiatement.

Souvent aussi, au retour d'une de ses tournées d'inspection, nous descendions de cheval au pied du perron de la grande mosquée et nous allions prendre place dans un des kiosques qui donnent sur le bazar. De là, nous dominions tout le tumulte pittoresque de la foule. La reine ne tarissait pas en curieux renseignements; elle me faisait reconnaître les diverses nationalités ; elle me donnait les chiffres de l'importance commerciale de tel ou tel produit, des revenus qu'il rapportait à la couronne, etc.

D'habitude, les mollahs de la mosquée venaient prendre place dans le kiosque, près de nous, et entamaient avec moi des controverses religieuses. Il fallait voir avec quel feu ces braves prêtres discutaient les questions les plus futiles ; cependant quelques-uns montraient un véritable savoir et parlaient avec assez de modération du christianisme, pour lequel il était du reste notoire que la reine éprouvait un vif penchant. Souvent Sa Hautesse me laissait seul avec les mollahs, et alors nous quittions la mosquée en compagnie de ces derniers et nous allions continuer notre savant entretien dans la demeure de notre ami Housseïn Khan. Celui-ci accueillait toujours notre arrivée avec les mêmes démonstrations; dès qu'un de ses domestiques l'avait averti de notre approche, il accourait à sa porte et nous souhaitait la bienvenue en nous arrosant la barbe et les habits avec de l'eau de rose; puis il nous faisait asseoir dans la verandah donnant sur le jardin ; on apportait le café et les houkahs, et les mollahs reprenaient la discussion des points litigieux de la religion musulmane.

On voit que la journée tout entière était consacrée aux choses sérieuses ; mais le soir, en revanche, était réservé aux divertissements de tous genres. Nous arrivions au palais après l'heure

de notre dîner, et trouvions réunis, dans le grand salon du premier étage, les quelques intimes formant l'entourage habituel de la Bégaum ; tous hommes graves, à barbe blanche et haut titrés : le premier ministre, un fort bel homme, d'un esprit très-fin et ayant sur la Bégaum une grande influence ; un oncle de la reine, quelques seigneurs féodaux, et enfin notre digne ami Housseïn Khan. En attendant l'arrivée de la reine, qui passait tous les jours quelques heures dans le harem de sa fille, nous jouions aux échecs ou au *patchisi*.

Vers huit heures, le bruit sec des cannes d'argent des tchoubdars retentissant sur les dalles de la grande galerie nous avertissait de l'approche de la reine, qui entrait bientôt dans la salle au milieu d'un essaim de jeunes filles, ses suivantes, qu'elle avait dégagées, ainsi qu'elle-même, des règles orientales du zenanah. Sa charmante petite-fille, Soultana, accourait nous embrasser. Puis la reine allait s'asseoir sur le trône de velours vert qui occupait le bout de la salle, et chacun prenait place sur le divan selon les règles établies de la préséance, ma qualité d'hôte et d'étranger me donnant droit à un siége immédiatement à la droite de la reine.

Les domestiques distribuaient le café et apportaient le houkah royal, gigantesque instrument de trois pieds de haut, orné de pierres précieuses. Le fourneau, d'une vaste capacité, était bourré de *gouracco*, mélange de tabac et d'aromes, au-dessus duquel étaient empilés de petits charbons incandescents.

Le premier soir, l'arrivée du houkah fut l'objet d'un incident qui occasionna beaucoup de bruit dans la petite cour et même dans la ville. Le houkabadar vint s'agenouiller devant la reine et lui présenta le riche bout d'ambre qui termine le tuyau. Celle-ci le plaça à sa bouche et, après avoir aspiré quelques larges bouffées de tabac, me le présenta. Ainsi le veut le cérémonial. Sans hésitation je pris l'ambre et j'aspirai à mon tour l'odoriférante fumée. La pipe, suivant le cercle, passa après moi à Schaumburg et fut ensuite présentée au dewan (premier ministre). Celui-ci l'accueillit avec hésitation : tous les regards étaient braqués vers lui. On sait en effet que les musulmans, considérant les Européens comme des infidèles et, par conséquent, des êtres impurs, ne peuvent toucher un objet souillé par leurs lèvres. Le pauvre ministre se trouvait dans un fâcheux dilemme : refuser la pipe, c'était nous insulter et peut-être indisposer la reine ; l'accepter, c'était offenser les préceptes de Mahomet. Enfin cependant les intérêts temporels parurent l'emporter sur les préoccupations spirituelles, et le dewan, appliquant timidement l'ambre à ses lèvres, aspira une légère bouffée de fumée. L'exemple était donné, et les autres musulmans acceptèrent la pipe sans scrupule. Ce calumet de paix eût pu facilement devenir un brandon de discorde. Mais comme je ne tenais pas à voir se renouveler cette scène chaque soir et à paraître ainsi froisser volontairement les scrupules religieux de ces braves gens, je priai le lendemain la reine de nous permettre d'apporter pour nous deux notre propre houkah.

Aussitôt la cérémonie du houkah terminée, les tchoubdars introduisaient dans le salon les gens chargés de nous divertir pendant la soirée. C'étaient des bayadères, des danseurs, des acrobates et des faiseurs de tours de toute espèce.

Mes lecteurs ont assisté déjà avec moi à plus d'un nautch, je ne reviendrai donc pas sur ce sujet ; mais c'était la première fois que je voyais dans l'Inde des hommes exécuter ces danses, partout réservées aux femmes et considérées comme indignes du sexe fort. Il est vrai que cela m'étonnait moins dans un pays où le gouvernement se trouve déjà depuis deux générations, et promet de rester encore pendant deux autres générations, aux mains des femmes. Il était naturel que la Bégaum, voulant relever le niveau social de la femme dans ses États, se crût permis d'avoir un nautch masculin de même que les autres rajahs ont un nautch féminin.

Les danseurs portent le nom de *cathacks*. Ce sont de grands et beaux jeunes gens de dix-huit à vingt ans, revêtus d'un costume fort riche ; ils exécutent les mêmes danses que les *nautchnis*, avec une grande agilité et beaucoup de grâce. Cependant c'est un spectacle assez ridicule que de

LES CATHACKS.

voir ces grands et vigoureux gaillards se dandiner au son des grelots et exécuter avec leurs écharpes des poses plastiques.

Une autre danse, infiniment plus gracieuse et plus intéressante, est la danse des œufs. Il ne s'agit pas, comme on pourrait s'y attendre d'après le titre, de danses exécutées au-dessus de ces fragiles objets.

La danseuse, vêtue du costume des femmes du peuple, un corsage et un sarri très-court, porte sur la tête une roue en osier d'un assez grand diamètre, placée d'une manière horizontale

LA DANSE DES ŒUFS.

sur le haut du crâne ; autour de cette roue sont pendus des fils, également distancés, et munis, à l'extrémité, d'un nœud coulant maintenu ouvert au moyen d'une perle de verre. Ainsi parée, la jeune fille s'avance vers nous tenant une corbeille remplie d'œufs, qu'elle nous présente afin que nous puissions constater que ces œufs sont véritables et non pas imités.

La musique entonne un rhythme saccadé et monotone, et la danseuse se met à tourner sur elle-même avec une grande rapidité. Saisissant alors un œuf, elle l'introduit dans l'un des nœuds coulants, et, d'un mouvement sec, elle le lance de manière à serrer le nœud. Par l'effet

de la force centrifuge que produit la rapidité du mouvement circulaire de la danseuse, le fil retenant l'œuf se tend, et celui-ci vient se placer en ligne droite sur le prolongement du rayon correspondant de la circonférence. Les uns après les autres, les œufs sont lancés dans les nœuds coulants et viennent bientôt former une auréole horizontale autour de la tête de la danseuse. A ce moment, la danse devient de plus en plus rapide ; c'est à peine si l'on peut distinguer les traits de la jeune femme ; le moment est critique, le moindre faux pas, le moindre temps d'arrêt, et les œufs se brisent les uns contre les autres. Mais alors comment interrompre la danse ? comment s'arrêter ? Il n'y a qu'un moyen, c'est de retirer les œufs de la même façon qu'on les a placés. Cette dernière opération est la plus délicate des deux. Il faut que d'un seul geste, net et précis, la danseuse saisisse l'œuf et l'attire à elle ; on comprend que si sa main venait maladroitement se placer dans le cercle, il suffirait qu'elle rencontrât seulement un des fils pour rompre subitement l'harmonie générale. Enfin tous les œufs ont été retirés heureusement ; la danseuse s'arrête brusquement et, sans paraître le moins du monde étourdie de ce tourbillonnement de vingt-cinq à trente minutes, elle se dirige d'un pas ferme vers nous et nous présente les œufs contenus dans la corbeille, qui sont séance tenante cassés dans un plat afin de prouver l'absence complète de supercherie.

Parmi les faiseurs de tours qui vinrent ainsi défiler successivement devant nous aux soirées du palais, l'un des plus curieux était un individu qui jonglait de la manière la plus extravagante avec des armes tranchantes, et notez que là encore la supercherie ne pouvait s'exercer que difficilement, car les tours étaient exécutés avec les poignards ou les sabres des assistants. Cet homme paraissait du reste invulnérable ; quoique presque entièrement nu, il appuyait sur sa poitrine la pointe effilée d'une épée, et faisait recourber la lame en un demi-cercle. A un moment donné, il se plaçait sur le dos, et plaquait sur sa poitrine une de ces minces feuilles qui entrent dans la confection du bétel ; son acolyte s'approchait armé d'un sabre dont le tranchant avait été soigneusement affilé, et d'un coup formidablement porté, il coupait en deux la feuille de bétel posée sur la poitrine du jongleur.

Comme ces tours avaient émerveillé la reine, ce même jongleur nous promit, si nous voulions lui accorder une séance de jour, sur la place du palais, de nous étonner plus encore. Le lendemain, en effet, il exécuta des tours d'adresse prodigieux, traversant un cercle étroit entouré de pointes de sabres, marchant sur des lames acérées. Puis il demanda des noix de coco fraîches, et, les lançant en l'air, il les laissait retomber sur son crâne rasé, où elles se brisaient comme sur un roc. Enfin une charrette fut amenée, lourd véhicule que traînent avec peine deux bœufs ; une lance de l'un des gardes fut solidement attachée au timon, de façon à présenter sa pointe à l'extrémité ; puis un certain nombre de gens du peuple furent invités à monter dans la charrette, et le jongleur, posant son crâne nu contre la pointe de la lance, fit faire au véhicule ainsi chargé une dizaine de pas. Après ce tour, chacun voulut voir ce crâne de fer ; l'homme vint complaisamment présenter sa tête à chacun de nous, et nous pûmes nous assurer qu'il n'avait d'autre cuirasse que le cuir fort épais que la nature lui avait donné en partage, mais toutefois trop tendre pour pouvoir résister à une pression qui traverserait de part en part le corps d'un éléphant.

Il ne faut pas croire cependant que les soirées du palais fussent toujours consacrées purement à des divertissements aussi matériels. Souvent, après la cérémonie solennelle du houkah et du café, nous allions prendre place sous la verandah, ou, lorsque le temps le permettait, sur la haute terrasse, d'où nous dominions le panorama de la ville et des lacs éclairés par la lueur de mille étoiles. Alors quelque beau conteur nous récitait des légendes nationales, qu'il psalmodiait par strophes entrecoupées d'une série d'exclamations, comme dans les interminables récits de nos matelots. Ou bien un des nobles nous chantait, en s'accompagnant d'une sorte de luth, le *Taz bi taz* et d'autres poésies du temps des Grands Mogols.

Puis vers minuit ou une heure la reine se retirait. Nos chevaux nous attendaient sur la place ; accompagnés de quelques soldats de notre garde, nous traversions au galop les rues solitaires de la ville endormie. Ces hommes armés de lances chevauchant à nos côtés, ces maisons aux silhouettes fantastiques, nos costumes eux-mêmes, tout étincelants d'or, tout cela paraissait être l'effet de quelque rêve qui nous aurait transportés à Paris en plein moyen âge. Arrivés aux portes de la ville, nous éveillions les gardes, les lourds battants s'entr'ouvraient, et notre petite troupe se dirigeait à travers la campagne vers notre paisible habitation.

VII

Peu de temps après notre retour de Sehore, la reine nous présenta à sa fille, la Bégaum Chah Jehan. La princesse, pour obéir aux injonctions de la règle musulmane, dont son mari le prince Oumra Doula était un fanatique observateur, ne se montra pas à nos yeux. Elle resta séparée de nous par un store de paille fine qui lui permettait de nous voir sans être vue elle-même. Cependant à la fin de l'entretien, qui fut assez long et auquel assistait la reine, le rideau fut légèrement soulevé, et laissa passer une main fine et délicate, aux doigts couverts de diamants, que je serrai dans les miennes à la façon anglaise. Ce fut tout ce que nous vîmes ce jour-là de la mystérieuse princesse. La Bégaum Secunder ne laissa pas échapper l'occasion d'exprimer encore une fois toute l'horreur que lui inspirait cette coutume du purdah, qui retranche ainsi absolument la femme de la société de ses semblables.

Mais un événement bien inattendu allait mettre un terme à cette position si déplaisante pour la princesse, et nous permettre de satisfaire notre curiosité. Quelques semaines après notre entrevue, un cavalier noble arrivait en toute hâte au Mouti Bungalow nous annoncer, de la part de la reine, que le prince Oumra Doula, le mari de la princesse Chah Jehan, avait été trouvé mort le matin sur son lit. Cette nouvelle, ajoutait le sirdar, avait jeté la consternation dans tout le palais, car le prince était dans la force de l'âge et paraissait jouir d'une constitution robuste. Les Bégaums s'étaient enfermées dans leurs appartements, et ne recevraient aucune visite pendant deux jours.

Ce délai s'étant écoulé, je me rendis au palais avec Schaumburg pour faire notre visite de condoléance à la Bégaum. Sa Hautesse nous accueillit avec de vives démonstrations de douleur, s'écriant : « C'était écrit! Allah l'a ainsi ordonné! Oumra en mourant ne nous laisse qu'une fille, et pendant longtemps encore le royaume de Bhopal sera en quenouille! Puisse sa toute-puissance venir en aide à de pauvres femmes sans expérience! » Puis, selon la coutume indienne, elle s'accroupit par terre et, se frappant la poitrine, se mit à réciter une sorte de litanie en l'honneur du défunt. « Aïe! aïe! disait-elle d'une voix plaintive, qu'il était beau! Aïe! aïe! que son bras était ferme! Et son œil bon! Aïe! aïe! quelle sagesse! » Nous étions seuls avec la Bégaum, et cette douleur nous impressionnait vivement. Après quelques instants, je crus devoir lui adresser quelques paroles de consolation. Ma voix parut la faire sortir de son état de prostration ; elle se leva subitement, et, appelant un domestique, elle fit demander le dewan. Le premier ministre arriva bientôt, et reçut de la reine l'ordre de nous conduire lui-même au palais de la princesse Chah Jehan. « Vous consolerez ma fille, » nous dit la reine en nous congédiant.

Suivant le dewan, nous nous dirigeons vers la demeure d'Oumra, dont la façade s'étend sur un des côtés de la place du palais. On nous introduit dans une grande pièce du rez-de-chaussée qui avait été transformée par le prince défunt en une sorte de musée de curiosités européennes ; les murs sont tendus de glaces, de tableaux de toute espèce, depuis la gravure d'Épinal jus-

qu'aux peintures sur verre de fabrication parisienne; au milieu de la salle s'étend une longue table sur laquelle sont rangés côte à côte les objets les plus hétéroclites : boîtes à musique, pendules, jouets, articles de quincaillerie.

Le ministre nous laisse là après avoir fait prévenir la princesse de notre arrivée. Quelques instants après, une des portes s'ouvre, et je vois entrer une jeune femme portant l'étrange costume presque masculin qui fait ressembler les Bhopalaises aux jeunes pages qui figurent sur nos théâtres. Croyant avoir affaire à une des servantes de la princesse, je m'avance avec indifférence au-devant de la jeune fille ; mais celle-ci m'arrête d'un geste en me disant : « Je suis Chah Jehan. » Je reste un instant interdit, et je m'incline profondément.

On comprend quelle devait être ma surprise en me trouvant tout à coup face à face avec la princesse, que je croyais encore sévèrement enfermée dans son harem. Cependant, me remettant un peu de mon étonnement, je lui adressais mes compliments de condoléance, lui disant combien, pendant le peu de temps que j'avais connu le prince Oumra Doula, j'avais appris à l'estimer et même à l'aimer. Sans chercher à simuler la moindre émotion, la princesse coupa court à mon éloge en me disant, avec un léger haussement d'épaules, ce seul mot : « Kismet ! » (C'était écrit !) Puis, me faisant signe de m'asseoir à côté d'elle sur un des sofas, elle me dit brusquement : « Alors vous arrivez de Paris? » Il me fallut, sans perdre haleine, lui faire une description de Paris, de ses monuments, des mœurs de ses habitants. Je n'en revenais pas, et j'étais presque choqué de ce manque complet d'hypocrisie. Lorsque, sur ces entrefaites, arriva la Bégaum Secunder, elle ne put s'empêcher de sourire en remarquant mon air étonné, et, s'étant assise auprès de nous, elle me dit : « Je pleure Oumra Doula parce que je perds en lui un ami fidèle et un conseiller ; mais pourquoi ma fille pleurerait-elle? Le prisonnier regrette-t-il son geôlier ? » Étranges paroles dans la bouche d'une Asiatique, et qui sont bien la condamnation de ce système suranné de la séquestration des femmes, que les musulmans persistent à maintenir malgré les progrès constants de la civilisation parmi eux.

Cependant, par respect pour les convenances, les Bégaums étaient obligées d'afficher aux yeux du peuple une douleur qu'elles n'éprouvaient peut-être pas au fond du cœur, et pendant un mois toutes les fêtes et les divertissements allaient être suspendus au palais, et les princesses resteraient dans leurs appartements sans recevoir aucune visite du dehors. En même temps, de grandes prières publiques avaient été ordonnées dans toutes les mosquées.

La princesse Chah Jehan pouvait avoir à ce moment vingt-cinq à vingt-six ans. Sa figure, d'une grande beauté, d'un blanc mat, était éclairée par des yeux noirs d'une singulière expression de fierté et de détermination, qui faisait pressentir en elle la digne fille de Secunder. Une seule chose déparait cette physionomie expressive, c'était la noirceur de ses dents, rongées et dépolies par l'abus du bétel. Elle portait le bizarre costume des dames bhopalaises de la cour : un pantalon collant de brocart d'or, une jaquette brodée et une légère toque de mousseline ; à ses côtés se balançait une élégante dague à la poignée incrustée.

En nous congédiant, elle nous serra à chacun la main, à la manière anglaise, en nous donnant rendez-vous à un mois, aux soirées de la reine, où, ajouta-t-elle, elle ne serait plus réduite à se cacher comme une pauvre esclave derrière un rideau de paille.

Le soir de cette curieuse entrevue, un épouvantable cyclone se déchaîna au-dessus de la ville. Comme nous sortions du palais, des trombes de poussière s'abattaient sur les rues, mettant en fuite la foule qui se sauvait en poussant le cri de « Tôfân ! tôfân ! » Nous mîmes nos chevaux au galop ; mais dès que nous eûmes franchi les portes, le vent se prit à souffler avec une telle violence, que je m'attendais à tout moment à être désarçonné. Enfin nous atteignîmes le Mouti Bungalow, où nous trouvâmes tous nos gens sur pied, occupés à barricader solidement toutes les ouvertures de la maison. Il était temps, car le cyclone approchait avec rapidité, et bientôt

ses épouvantables rafales vinrent s'abattre sur notre habitation. Le vacarme était assourdissant : aux grondements incessants de la foudre se joignaient les craquements des arbres renversés, les hurlements des vents déchaînés et les mugissements du lac ; de temps à autre, un bruit semblable à un coup de canon lointain nous annonçait que quelque maison de la ville venait de céder à la furie des éléments. Nous nous attendions à chaque instant à voir notre bungalow subir le même sort, car les murs oscillaient d'une manière effrayante, et les tuiles du toit s'abattaient avec fracas sur le sol. Enfin, à deux heures du matin, il se fit tout à coup un grand silence; après quelques instants d'attente, nous ouvrîmes une des portes : le ciel resplendissait d'étoiles, et au loin s'enfuyait la masse noire du cyclone. Il est impossible de s'imaginer un changement plus complet et plus subit; l'atmosphère calme et pure était à peine ébranlée par une brise légère, et un profond silence succédait au plus épouvantable fracas.

Le retour de la lumière nous permit d'apprécier les effets de ces quelques heures de cyclone : la plupart des arbres de notre jardin gisaient étendus sur le sol, et notre bungalow avait perdu une partie de sa toiture. Mais dans la ville le désastre avait été terrible : trois cents maisons s'étaient écroulées, ensevelissant sous les décombres leurs malheureux habitants.

Les journaux nous apprirent plus tard que ce même cyclone avait détruit une partie de la ville de Calcutta et avait causé de terribles dégâts dans tout le Bengale.

VIII

Le deuil de la cour nous menaçait d'un mois de solitude : aussi je résolus de faire pendant cet intervalle, avec mon compagnon, une excursion dans la partie orientale du royaume de Bhopal. Il est vrai que la mousson était loin d'être à son terme; la pluie pouvait nous surprendre et peut-être nous bloquer dans quelque endroit éloigné de toute ville; mais le violent cyclone de la semaine précédente semblait avoir balayé l'atmosphère, et le soleil resplendissait au milieu d'un ciel pur et sans nuages.

Nous comptions être absents plusieurs semaines et nous emmenions avec nous tout le personnel du Mouti Bungalow, domestiques et soldats, plus cinq éléphants, dont un pour notre usage, et les autres pour transporter nos tentes, nos meubles et nos appareils.

J'espérais pouvoir franchir les Vindhyas et atteindre la vallée de la Nerbouda au-dessus d'Houchangabad. Sur ma route se trouvaient les ruines de l'antique Bhojepore, près desquelles je décidai de faire ma première halte.

Nous étant mis en marche, le 28 juillet, à six heures du matin, nous atteignons au bout de deux heures une petite rangée de collines qui forme le point de partage des eaux de la Bêsali et de la Betwa. De l'autre côté nous entrons dans une magnifique vallée encadrée par des montagnes de faible hauteur, et couverte de superbes cultures et de riants villages. Cette plaine formait, il y a à peine trois siècles, un des plus beaux et des plus vastes lacs de l'Inde.

D'après la tradition, un roi du nom de Bhoje, ayant vu sa mère brûlée vive sur le bûcher de son époux, fit le vœu d'arrêter le cours de neuf rivières et de quatre-vingt-dix-neuf cours d'eau et d'en former une vaste mer en son honneur. La magnifique vallée du Bhojepore lui parut réunir toutes les conditions voulues ; elle était en effet traversée par la Betwa et par huit de ses affluents ; et les ruisseaux innombrables qui descendent de toutes les hauteurs environnantes dépassaient de beaucoup le nombre requis. Pour atteindre son but, il fit barrer les défilés de la montagne au moyen de trois digues d'une hauteur de soixante pieds, sur une largeur de quarante et se développant sur une longueur totale de plus de trois kilomètres. Ces digues formées de

blocs énormes grossièrement équarris et régulièrement entassés sans aucun mortier sont un des plus gigantesques ouvrages exécutés dans l'antiquité.

Le lac ainsi créé s'étendait sur une longueur de cinquante kilomètres et une largeur de vingt à vingt-quatre, avec une profondeur qui, en certains endroits, devait dépasser trente mètres. Sur plusieurs points de sa surface se montraient des îles verdoyantes, qui ne sont plus aujourd'hui que les sommets de collines isolées. Ses bords se couvrirent de belles cultures, de grands villages et de villes, parmi lesquelles la plus importante a dû être Bhojepore.

Au quatorzième siècle, Houchang Chah, roi du Malwa, trouvant que ce lac tenait une trop grande place dans son petit royaume, ordonna de faire une brèche dans le grand barrage de la

RUINES DU TEMPLE DE BHOJEPORE.

Betwa. L'eau se précipita avec une impétuosité furieuse à travers cette voie, et, entraînant une partie de la muraille, inonda la vallée inférieure de la Betwa, et détruisit sur son passage les villes et les villages jusqu'au delà d'Ourtcha. Le fond du lac desséché se trouva couvert d'une terre grasse et noire, d'une admirable fertilité, et devint bientôt un des plus riches districts de l'Inde. Ce district, appelé encore aujourd'hui Bhoje-ka-Tal ou Bhopal-Tal, c'est-à-dire lac de Bhoje ou de Bhopal, ne renferme pas en effet moins de trois cents villages.

Notre route nous fait passer sur le sommet de l'une des digues, encore intacte comme au jour où elle fut achevée. Je mesure quelques-uns des blocs qui la composent ; ils ont jusqu'à trois mètres de longueur. A l'extrémité de cette digue, on voit encore la carrière d'où fut tirée cette énorme quantité de pierres. Bhojepore, l'ancienne capitale, se trouvait sur la rive septen-

trionale du lac. Aujourd'hui ses ruines s'étalent sur le versant d'une colline dont la Betwa baigne le pied. L'antique cité n'est plus qu'un misérable hameau.

La Betwa nous séparait du village près duquel s'élevaient déjà nos tentes. Son courant impétueux ne permettant pas de la traverser à gué, nous dûmes employer, pour passer sur l'autre rive, un étroit canot taillé dans un tronc d'arbre ; le frêle esquif faillit être emporté par le torrent jusque sur un rapide que l'on entendait mugir à quelques centaines de mètres de là, et je me promis bien de ne plus me confier aux talents nautiques des indigènes.

Sur l'autre rive, nous attendait la principale autorité du village, le *Mahunt* du couvent de Goussaïns installé dans le *Bhojepore-ka-Mandil*, célèbre temple, qui est le seul reste de la grande cité de Bhoje. Le brave supérieur venait nous souhaiter la bienvenue et nous inviter à visiter sans retard ce lieu fameux.

Le temple est placé sur un monticule élevé, dont une partie a été transformée en terrasse. On y parvient par un escalier délabré, que dominent les pauvres constructions du couvent, et, passant sous une petite porte, on se trouve subitement en face de la grande façade. Une vaste baie ogivale, dont l'arcature a en partie disparu, en occupe le centre et laisse apercevoir l'intérieur du sanctuaire. Cette façade est très-remarquable en ce qu'elle s'écarte par sa grande simplicité et par son mode de construction des autres monuments de l'Inde. De grands monolithes, ne mesurant pas moins de trente à quarante pieds de hauteur, placés debout l'un à côté de l'autre, forment le mur extérieur. Les deux pans de muraille n'avaient pour tout ornement que deux têtes de monstres d'un joli caractère, supportant une chaîne terminée par une cloche. On sait que la chaîne et la cloche sont un des attributs favoris de l'architecture jaïna. J'ai dit que les murailles n'avaient d'autre ornement que ces sculptures ; en effet, il y a peu de temps qu'elles ont été décorées de statues provenant d'un autre temple antique.

Un perron de quelques marches conduit au seuil du portail, puis redescend pour atteindre le sol du sanctuaire qui est en contre-bas. On se trouve alors en face d'un autel de proportions tellement gigantesques qu'il remplit presque complétement le temple. Il couvre une superficie de quarante-quatre mètres carrés et a une hauteur de près de cinq mètres. Cette masse énorme, formée de trois monolithes de granit superposés horizontalement, est relevée par d'élégantes corniches. Un escalier caché de façon à ne pas nuire à l'ensemble conduit au sommet de l'autel, au centre duquel s'élève un lingam, borne polie, cylindrique, parfaitement arrondie au sommet, de deux mètres cinquante de hauteur et de cinq mètres cinquante de circonférence.

Aux angles de la salle, quatre superbes colonnes monolithiques supportent la voûte du temple. Ces colonnes sont considérées par les Indiens comme la merveille de leur architecture nationale. Qui n'a pas vu les Bhojepore-ka-Khoumbas, n'a rien vu! En effet, il est impossible de concevoir une forme plus gracieuse combinée à une masse plus imposante. Le fût, qui repose sur un piédestal de deux mètres de haut, est divisé en trois sections égales, la première et la seconde octogones et la troisième à vingt-quatre pans ; ce qui a pour effet d'accroître considérablement la perspective et d'augmenter en apparence la hauteur des colonnes. Le chapiteau forme un gracieux campanule d'où partent de lourdes consoles, supportant les extrémités des quatre architraves massives sur lesquelles repose la voûte. C'est sur cette voûte, magnifique dôme concentrique jaïna, que l'architecte paraît avoir reporté toutes les richesses d'ornementation dont il a été si sobre dans le reste de l'édifice. Chacun des cercles de la coupole n'est qu'un réseau de dentelles, fleurs, fruits, arabesques au milieu desquels se jouent d'innombrables petites figures de musiciens et de danseuses. Le temps a fait écrouler la partie centrale du dôme et la pluie du ciel arrose aujourd'hui le lingam de Mahadeo. D'innombrables abeilles ont suspendu leurs rayons à la voûte qui paraît garnie de stalactites. Ces laborieux insectes remplissent le temple de leur tourbillonnement et le visiteur hésite tout d'abord à pénétrer dans cette ruche. Mais les

prêtres vous rassurent en vous disant que ces abeilles ne piquent que les ennemis de Mahadeo, et, pour peu que vous ayez sur ce point la conscience tranquille, vous pouvez entrer impunément. Le fait est que, pendant notre visite, un grand nombre de ces insectes vinrent se poser sur moi, mais sans me faire aucun mal.

Les abords du temple sont parsemés de pierres énormes provenant d'édifices ruinés. On voit aussi encore, derrière le monument, le plan incliné en terre battue au moyen duquel les architectes du cinquième siècle mirent en place les lourds monolithes.

IX

En rentrant à mon camp, je trouve mes gens en grande liesse, le Mahunt leur ayant envoyé plusieurs jeunes chevreaux et quelques pots de lait. Le brave supérieur du couvent ne nous a pas oubliés non plus, et nous trouvons sur la table où nous attend notre dîner une pile de *tchapatis*, galettes de farine semblables à des crêpes, que les religieux ont fabriquées à notre intention avec le *ghî* le plus fin.

La soirée est magnifique et le ciel resplendit d'étoiles. Aussi nous couchons-nous en nous félicitant d'avoir quitté Bhopal pour quelque temps. Mais la mousson est la saison des changements subits. Il y a à peine quelques heures que nous dormons, lorsque nous sommes réveillés en sursaut par un épouvantable vacarme et nous voyons notre tente ballottée par un vent furieux. La scène de Govindgarh se répète. Craignant d'être ensevelis sous les toiles de notre habitation, nous nous précipitons au dehors et recevons pendant près d'une demi-heure, au pied d'un arbre, une douche fort désagréable, où la pluie se mêle aux branches cassées et aux cailloux qui, soulevés par le vent, viennent nous cingler le visage. Impossible d'approcher de notre tente, autour de laquelle les piquets, arrachés de terre et retenus aux cordes, exécutent un terrible moulinet. Enfin le vent s'apaise, mais la pluie continue à tomber par torrents. Nous regagnons la tente, où nous trouvons nos lits et nos bagages flottant dans un véritable lac. Heureusement notre table a échappé au déluge, et sans plus nous soucier de la pluie qui entre de toutes parts par les cloisons arrachées, nous nous enroulons dans nos couvertures, et, nous étendant sur cette couche peu moelleuse, nous nous endormons jusqu'au matin.

Hélas ! le jour ne nous amène aucune consolation. Le ciel est uniformément gris et la pluie tombe sans relâche. Bien mieux, la Betwa débordée vient rouler ses eaux jaunes jusqu'au pied de notre tente et menace de balayer notre campement. Il n'y a pas à hésiter, il faut regagner Bhopal sans retard ; mais est-il possible de franchir ce torrent impétueux qui nous barre le passage ? Schaumburg et moi faisons fort piteuse mine dans nos vêtements déchirés et couverts de boue. Nous nous consultons sur les moyens de quitter ce lieu maudit. Comment traverser la rivière ? Là est toute la question. J'appelle mon brave béra à la rescousse. « Rien de plus facile, me dit-il ; il ne faut pas penser aux canots, qui ne résisteraient pas au courant, mais nous avons des éléphants : ils nous porteront, nous, nos bagages et nos tentes de l'autre côté. — Est-ce possible ? nos éléphants pourraient affronter ce courant ? » Je fais venir les mahouts. Tous déclarent qu'ils sont prêts à tenter l'aventure plutôt que de rester sans abri sous la pluie.

Sitôt l'ordre donné, tout le monde se met au travail ; les tentes sont démontées et placées sur le dos des éléphants, sur lesquels se répartissent les hommes. Schaumburg, le béra et moi nous montons notre éléphant favori, qui nous servait de monture à Bhopal. Tout est prêt ; notre mahout pousse sa bête vers la rivière. Le sagace animal s'approche de l'eau, sonde un instant avec sa trompe comme pour s'assurer de l'impétuosité du courant, puis recule, poussant deux ou trois cris semblables au son du clairon, pour protester sans doute contre notre témé-

rité. Un coup de pique sur le crâne l'avertit que nous ne sommes pas d'humeur à discuter, et, prenant bravement son parti, il se lance à l'eau. Sa lourde masse paraît insensible à la force du courant ; cependant ce n'est qu'en se laissant dériver de quelques centaines de mètres qu'il peut atteindre la rive opposée. Déjà il a placé ses deux pattes de devant sur la terre, sa croupe s'arrondit, nous voilà au port ; mais soudain ses pieds glissent et il retombe lourdement dans le torrent, en faisant rejaillir l'eau par-dessus nous.

Un cri terrible, cri d'angoisse, s'est échappé de nos lèvres ; nous sommes perdus ; l'éléphant affolé, étourdi, flotte entraîné par le courant, et déjà nous entendons mugir devant nous la chute de la Betwa. Tout à coup l'intelligent animal paraît se raidir ; nous le sentons nager ; il quitte le lit du courant et bientôt nous touchons la rive. Mais là, nouvelle difficulté : nous nous trouvons devant une berge d'argile presque perpendiculaire de trois à quatre mètres de hauteur. L'éléphant y enfonce ses pieds, et, pétrissant le sol boueux, le faisant écrouler sous ses efforts réitérés, il finit par se creuser un chemin. Nous sommes arrivés à moitié de la hauteur ; là, presque à portée de notre main, est la terre ; au-dessous de nous rugit le torrent, se brisant dix mètres plus loin sur les débris de la digue. Pour nous, un faux mouvement de l'animal, c'est la mort certaine. Mais l'éléphant paraît sentir comme nous toute l'imminence du danger ; il travaille avec une incroyable énergie, excité par son mahout qui le caresse et le supplie avec un accent touchant. Parfois toute la masse du pachyderme est agitée d'un tremblement nerveux et il pousse de petits cris plaintifs. Enfin, après un quart d'heure de travail, le dos de l'éléphant atteint le niveau du sol ; nous sautons à terre et, débarrassé de notre poids, il nous a bientôt rejoints. On comprend avec quels sentiments de reconnaissance j'embrassai le brave animal auquel nous devions la vie. Ainsi, pour la seconde fois en moins de trois mois, la sagacité d'un éléphant nous sauvait d'une terrible catastrophe.

Nos gens étaient restés muets et immobiles sur la rive de Bhojepore, assistant avec terreur à ce drame. Je leur défendis formellement de tenter le passage au même point que nous, et, sur l'indication d'un paysan, je leur ordonnai de remonter la Betwa jusqu'à deux ou trois kilomètres de là, à un point où son lit est d'une faible profondeur.

Après avoir laissé reposer notre éléphant, nous nous remettons en marche, mais nous n'étions pas au bout de nos peines. En effet la pluie, qui avait cessé pendant quelques instants, reprend avec fureur comme nous franchissons la montagne, et cette fois elle est accompagnée de tonnerre et d'éclairs. Jamais je n'ai vu pareilles décharges électriques : la foudre nous entourait littéralement et une lumière bleue paraissait recouvrir l'eau qui descendait en nappes sur les rochers. Assourdi, aveuglé, je me demandais comment il était possible que nous pussions échapper à ce nouveau danger. Je descends de l'éléphant ainsi que mes compagnons, et nous laissons avancer l'animal seul devant nous. L'haodah qu'il portait sur son dos était garni de plaques de cuivre et je me disais que la foudre, attirée par le métal et la masse de l'animal, nous respecterait. Il y avait un peu d'ingratitude à faire jouer le rôle de paratonnerre à une bête qui venait de nous sauver la vie, mais l'instinct de la conservation était en ce moment plus fort que la reconnaissance. Cependant, pour protéger le pauvre éléphant lui-même, je fis tirer les couvertures qui le couvraient de façon qu'elles traînassent par terre, et comme elles étaient imbibées d'eau, je pensai qu'elles permettraient au fluide, attiré par l'armature de l'haodah, de s'échapper dans le sol. Je ne sais si ce phénomène se produisit, mais deux ou trois fois le tonnerre éclata au milieu de nous, au point de faire tomber à la renverse mon pauvre béra, qui était du reste fort épouvanté.

Enfin, nous sortons de la montagne et laissons l'orage derrière nous ; mais dans la plaine nouvelles difficultés ; notre éléphant s'enfonce jusqu'au poitrail dans le sol détrempé, des torrents nous barrent la route. On peut se figurer dans quel état de fatigue et de délabrement nous nous trouvions (nous n'avions mangé depuis la veille qu'un peu de viande froide), lorsque, à minuit

et demi, notre éléphant nous déposa devant le Mouti Bungalow. Nous avions mis vingt heures pour faire vingt-cinq kilomètres. Que notre exemple serve de leçon aux voyageurs qui seraient assez téméraires pour vouloir affronter la mousson dans les jungles de l'Inde !

X

Le mois d'août fut un des plus pluvieux que j'eusse jamais vus et nous retint enfermés dans notre bungalow, ne nous permettant que de rares excursions au dehors. Nous n'eûmes pendant tout ce temps que deux occasions de distraction : la fête du 15 août chez la Doulân Sircar, et la fête des Cocos.

Le père T..., missionnaire et chapelain de la princesse de Bourbon, interrogé par cette dernière au sujet du jour consacré en France à une fête nationale, n'avait rien trouvé de mieux à lui indiquer que la date du 15 août, et c'est ainsi que la fête impériale était célébrée tous les ans chez la Doulân Sircar. La fête des Napoléons chez les descendants des Bourbons !

Une grand'messe avec *Te Deum* avait d'abord réuni tous les membres de cette intéressante communauté, qui adressa avec ferveur ses prières à Dieu pour la France, ce pays mystérieux qu'elle considère comme son berceau. Hommes et femmes étaient venus à cette solennité dans leurs plus beaux atours. Les hommes n'avaient rien dans leur costume qui pût les distinguer des musulmans ; ceux qui portaient des turbans les gardaient sur leur tête pendant l'office divin ; ceux qui avaient des toques ou des bonnets les ôtaient au contraire dévotement. Quant aux femmes, leur costume consistait en un long jupon à gros plis et en une mante de toile blanche sans aucun ornement, dans lequel elles s'enveloppaient tout le haut du corps, ne laissant voir de leurs visages que leurs beaux yeux noirs ; elles étaient du reste complétement séparées des hommes, qui paraissent observer avec scrupule à leur égard les règles de l'étiquette musulmane.

Après la messe, tous les Frantcis se réunirent dans une vaste salle du château, où fut servi, par ordre de leur suzeraine, un repas copieux. Pendant ce temps, les sirdars de la famille et les nobles prenaient place à un banquet à l'européenne, servi dans le grand salon et présidé par la princesse. Nous assistions à ce festin et notre présence n'était pas pour les bons Frantcis une des moindres curiosités de la fête. Ceux qui arrivaient du fond de leur province nous fixaient avec de grands yeux étonnés, se demandant sans doute s'il était bien vrai que de hauts et puissants gentilshommes blancs comme nous appartinssent à leur caste.

A la fin du repas, le vin de Bordeaux, que j'avais demandé à la princesse l'autorisation de faire apporter sur la table, délia les langues et accrut encore toutes les sympathies qu'on nous témoignait. Aussi le toast que nous porta fort galamment le neveu de la Sircar, Merbân Messiah ou Bonaventure Bourbon, fut-il accueilli par d'unanimes applaudissements. Ce bon jeune homme nous dit que mon arrivée avait été considérée par tous les Frantcis comme un heureux augure ; jamais jusqu'alors il ne leur avait été donné de voir un Sahib de leur caste, et il croyait se faire l'interprète de sa tante et de tous ses sujets en m'invitant à considérer Bhopal comme ma patrie, les Frantcis comme des frères, et en m'offrant, si je voulais rester parmi eux, un des premiers rangs de leur hiérarchie. J'embrassai en réponse Merbân et la Doulân, en leur disant que je considérais les Frantcis comme des frères, et que, si je ne restais pas au milieu d'eux, c'était pour faire savoir à la France qu'il existait dans l'Inde un petit groupe d'anciens compatriotes qui se souvenaient avec fierté de leur origine française et avaient ouvert fraternellement leurs bras au voyageur français qui était venu les visiter.

La journée se termina par un second festin, après lequel il y eut l'inévitable conflagration de pétards et le non moins inévitable nautch.

Le lendemain, 16 août, toute la population hindoue de Bhopal était en fête pour célébrer la fin fictive de la mousson. J'ai déjà décrit en détail les cérémonies de cette fête au sujet de Bombay. Ici, comme le cocotier est un arbre inconnu et la noix de coco par conséquent un fruit assez cher, le peuple se contente de se réunir en groupes pittoresques sur les rives du lac et de lancer dans l'eau, comme offrande, des pots de terre dans lesquels on a fait germer du blé. Des fakirs qui se tiennent parmi la foule marquent chacun des assistants au front avec de la terre mêlée de cendres, cérémonie dont j'ignore le sens.

Quand je dis que pendant tout ce mois les distractions nous manquèrent, j'oublie celles que nous fournissaient les hôtes qui partageaient avec nous l'abri hospitalier du Mouti Bungalow. Ces hôtes n'étaient autres que des milliers de reptiles et d'insectes qui, chassés des jardins par la pluie, avaient cherché un refuge dans la toiture et dans le sous-sol de notre demeure. Leur présence n'était pas sans nous occasionner quelque désagrément; mais les chasses continuelles que nous avions à leur livrer rompaient un peu la monotonie du temps, et certes un naturaliste enthousiaste l'eût considérée comme une bonne fortune.

Tout d'abord, nos appartements fourmillaient de lézards et de caméléons grands et petits, se promenant impudemment sur les murs et les plafonds. Soulevait-on une natte, un tapis, on était sûr de trouver des légions de scorpions de toute taille et de toute couleur, de scolopendres, de centipèdes aux mille pointes venimeuses et d'araignées noires et velues, d'une dimension fort respectable. Quant aux serpents, il ne se passait pas de jour que nous n'en découvrissions quelques-uns : cobras noires, *whip-snakes* ou serpents-fouets, *goulabis* ou serpents des roses et autres espèces rares. Nous eussions pu rapidement remplir toute une collection de bocaux, si l'esprit-de-vin ne nous eût manqué. Je doute que le palais des reptiles de notre Jardin des Plantes puisse jamais offrir une collection plus variée et plus intéressante.

Parmi ces reptiles, il en est deux surtout qui nous causèrent une assez forte émotion. Le premier n'était autre que le *bis-cobra*, hideux lézard de grande taille, hérissé de pointes, dont la langue, divisée à l'extrémité en deux dards cornés, distille un poison extrêmement actif, qui a valu à l'animal son terrible surnom indien, signifiant vingt cobras. Cet être hideux s'était retranché sous mon lit et refusait obstinément d'en sortir; je dus l'y tuer d'un coup de fusil.

Le second visiteur importun fut un superbe boa indien (*pytho tigris*), que nous découvrîmes tapi dans le sous-sol d'un petit cabinet. Il accueillit notre arrivée par des sifflements et des bonds d'une telle puissance, que nous prîmes la fuite. Pour le déloger de là, nous dûmes lui administrer une douche d'eau chaude. Il sortit alors par un trou de la muraille et essaya de gagner la plaine; mais là quelques coups de gaule en eurent promptement raison. C'était une superbe bête, à la robe d'un vert bleuâtre, marquée de ces anneaux réguliers qui lui ont valu son nom de python tigré. Il ne mesurait pas moins de quatorze pieds anglais, c'est-à-dire environ quatre mètres vingt-cinq centimètres, et avait la grosseur du bras. Ce boa est le plus grand serpent de l'Inde; il atteint quelquefois cinq et six mètres de longueur. Il passe les mois de décembre et de janvier dans une sorte de torpeur, tapi sous les herbes. En mai, il change sa robe. Il se nourrit principalement de rats et de petits animaux.

Chose digne de remarque, malgré l'abondance de tous ces reptiles dangereux, aucun de nous ne fut piqué même légèrement.

XI

Avec le mois d'août finissait le deuil officiel de la cour. Une grande soirée fut donnée au palais pour marquer la reprise de la vie habituelle, et la princesse Chah Jehan se montra pour la

première fois aux gens de la cour à visage découvert. Le lendemain, au grand ébahissement des fervents musulmans, elle parcourut la ville dans un costume masculin, fièrement campée sur un cheval. Elle vint peu après nous rendre visite au Mouti Bungalow et ne manqua, à partir de ce moment, à aucune des soirées de la Bégaum.

Quelques jours plus tard, nous recevions la visite d'Housseïn Khan, qui nous apportait un message officiel de la reine, dont je ne compris pas tout d'abord le sens, tant le brave secrétaire entourait ses paroles de fleurs orientales. Il paraît que la Bégaum, flattée de nous avoir vus adopter à plusieurs reprises le costume bhopalais, avait conçu le projet de nous décerner un khillat d'honneur. Je refusai tout d'abord, en faisant observer à Housseïn Khan que les honneurs que nous destinait la Bégaum pourraient déplaire aux autorités anglaises, qui nous avaient jusqu'alors prêté si gracieusement leur appui, et que l'on pourrait nous accuser de visées ambitieuses convenant peu à de simples voyageurs. Je finis enfin par accepter, à la condition que la cérémonie aurait un caractère purement intime et ne pourrait soulever aucune difficulté au dehors. La Bégaum, que je vis le soir même, m'assura que tout se passerait ainsi que je l'avais désiré.

Le matin du jour indiqué, le *raj-darzi* vint nous essayer les étincelants costumes que la reine nous avait fait faire à cette occasion. Ils comprenaient, pour chacun de nous, une longue tunique de gaze de soie verte brochée d'or, un vaste pantalon-jupe en satin cramoisi brodé d'argent, une ceinture en cachemire violet et or, un manteau de cachemire ponceau brodé d'or et d'argent, et enfin une toque-diadème en or fin.

Après avoir revêtu ces précieuses robes, nous montons, Schaumburg et moi, en compagnie d'Housseïn Khan, dans un des équipages de la cour. Partout la foule se presse sur notre passage et nous accueille avec de sympathiques salâms. Sur le perron du palais nous attendent les nobles bhopalais, présidés par le premier ministre. Ce dernier m'aide à descendre de voiture et, me prenant le coude à la façon orientale, comme s'il eût craint que les forces ne vinssent à me manquer, il me soutient pour gravir le grand escalier. Nous entrons dans la salle des Durbars, où la reine siége sur un trône élevé, entourée des grands dignitaires. Elle porte le costume royal, à peu près semblable au nôtre, ainsi que la toque d'or aux quatre panaches, et les insignes de l'ordre de l'Étoile du Sud. En me voyant approcher, elle se lève, et, me tendant le firman dans son enveloppe de soie brodée, elle me dit d'une voix retentissante : « Soyez le bienvenu, Sirdar. Rousselet Sahib Chamchar Bahadour ! » Je m'incline respectueusement et prends place à sa droite, et après la réception de Schaumburg, nous nous asseyons tous.

On apporte les houkahs, puis au bout d'un instant la reine me passe au doigt une bague ornée d'un gros diamant, en répétant avec emphase l'énoncé des titres avec lesquels elle m'a saluée. Puis l'*utter pan* circule, et nous nous retirons avec les mêmes cérémonies qui ont marqué notre arrivée.

XII

Le mois de septembre se passa en fêtes de toute sorte, en excursions à Sehore, à Houchangabad et aux environs; cependant je voyais avec plaisir approcher la fin de la mousson, et avec elle le moment où j'allais pouvoir reprendre mon voyage si longtemps interrompu.

Mon intention était de me mettre en route immédiatement, de regagner Gwalior par le Malwa et l'Omutwara, sans toucher à Indore, ville insignifiante et que tous les voyageurs ont décrite. La reine me pressait de rester encore un mois à Bhopal, mais j'étais impatient de partir. Il me fallut cependant maîtriser mon impatience, lorsque le major Willoughby Osborne m'assura que les routes seraient absolument impraticables jusqu'à la fin d'octobre, et que si je ne voulais voir

LA RÉCEPTION DU KHILLAT A LA COUR DE LA BÉGAUM.

se renouveler ma mésaventure de Bhojepore, il me fallait rester tranquillement à Bhopal jusqu'aux premiers jours de novembre.

Je dus me résoudre à suivre cet avis; cependant plus d'une raison m'engageait à hâter mon départ. Ici comme à Baroda, je voyais combien il est difficile à un Européen de rester longtemps en contact avec une cour indigène sans se trouver mêlé aux intrigues qui l'agitent sans cesse. Notre position était ici peut-être plus difficile encore. L'amitié que nous témoignait la reine, le titre qu'elle nous avait donné, notre qualité de chrétien et de Français, le discours du bon Merbân Messiah, tout cela était l'objet des commentaires des politiciens du bazar, qui étaient arrivés à échafauder là-dessus les projets les plus insensés. On prétendait qu'étant de la même caste et de la même famille que la Doulân Sircar, j'étais venu de France pour m'emparer du trône de Bhopal, pour obliger tous les habitants à embrasser le christianisme, ou donner tout au moins la prédominance aux chrétiens. Je ne puis dire par quels moyens extravagants on supposait que nous comptions atteindre le but de notre ambition. Toutes ces absurdités me touchaient fort peu; mais comme je n'entretenais d'autre ambition que celle de continuer mon voyage, elles augmentaient mon impatience.

J'avais évité d'en parler à la Bégaum; cependant on m'avait averti que notre sécurité pouvait être menacée, et deux tentatives, qui avortèrent heureusement, ayant succédé à l'avertissement, je me décidai à faire connaître la vérité à la reine.

Un jour, je me rendais avec cette intention au palais, accompagné de Schaumburg, tous deux à cheval. Arrivé à la porte de la ville, quel fut mon étonnement lorsque le factionnaire, au lieu de me présenter les armes, croisa la baïonnette en m'interdisant le passage ! A ses cris le poste entier sortit et vint me barrer la route. J'interrogeai l'officier de service, lui demandant d'après quel ordre il agissait ainsi. — « Par ordre de la reine, me cria-t-il insolemment, éloignez-vous ! vous n'entrerez pas dans la ville. »

A ces mots, la colère me prenant, je poussai mon cheval et traversai les rangs des soldats, qui se dispersèrent. Une fois dans la ville, je me lançai au galop et j'arrivai au palais en proie à la surexcitation bien naturelle occasionnée par cette scène inexplicable.

L'indignation de la Bégaum, en écoutant mon récit, fut au moins aussi vive que l'avait été ma surprise. Ordre fut envoyé d'appréhender sur-le-champ l'officier et les soldats du poste. Le pauvre officier n'avait agi que sur l'ordre du kilidar Faojdar Khan, commandant militaire de la ville, et, paraissait-il, en toute ignorance de cause. Je dus plaider moi-même sa cause, et j'obtins de la reine que l'instigateur seul serait puni. Faojdar fut emprisonné et relevé de ses fonctions. Mais cet événement nous créait cette fois des ennemis véritablement redoutables, et il y avait folie à les braver plus longtemps sans profit; je me décidai donc à annoncer à la Bégaum que j'avais irrévocablement fixé notre départ au 1er novembre.

Quelques bons amis que nous avions à Bhopal me conseillaient de me retirer tout de suite à Sehore; mais il me répugnait d'avoir l'air de fuir, et je ne voulus pas avancer mon départ. Pendant ces derniers jours passés à Bhopal, nous fûmes l'objet de toutes les attentions de la Bégaum. Craignant qu'on ne voulût employer le poison contre nous, elle nous envoyait les mets préparés pour sa table, et jusqu'au gouracco pour nos houkahs. De plus, elle prépara tout ce qui pouvait faciliter notre marche, et nous donna trois paires de ses meilleurs chevaux, une calèche pour notre usage personnel, le nombre d'éléphants nécessaire pour notre camp, et une escorte de vingt sowars de sa garde.

Le 30 octobre, ayant expédié à l'avance nos gens et nos bagages, nous allons faire nos adieux à la Bégaum. Nous trouvons réunis autour d'elle, Madame Élisabeth de Bourbon, les princesses Chah Jehan et Soultana, le dewan, tous nos amis.

Pourquoi revenir sur cette séparation? Elle fut une des plus pénibles de mon voyage. Je

m'étais sincèrement attaché à cette noble et intelligente femme. En nous quittant, nous nous promettions de nous revoir. Elle brûlait d'envie de venir contempler ce merveilleux Paris que mes récits lui avaient fait entrevoir. « En tout cas, me disait-elle, si je suis trop vieille pour faire ce voyage, vous n'oublierez sans doute pas Bhopal, et nous vous y reverrons un jour. » Hélas ! un an après, la mort venait l'enlever subitement à son pays, à ses travaux et à mon affectueuse reconnaissance.

Notre calèche, entourée des cavaliers qui exécutent une bizarre fantasia, gravit la colline. Housseïn Khan nous a accompagnés : il a voulu être le dernier à nous serrer la main. Nous sommes arrivés au sommet ; à nos pieds s'étendent la ville, les lacs, et là-bas, dans la vallée, notre demeure du Mouti Bungalow. Une dernière étreinte à Housseïn Khan, un dernier regard à Bhopal, à tous les souvenirs de ces six mois, et en route ! Les chevaux se mettent au galop, et notre cortége descend au milieu d'un tourbillon de poussière vers les plaines du Malwa.

SON ALTESSE LA PRINCESSE CHAH JEHAN DE BHOPAL.

LE MAIL-CART (page 582).

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

LE MALWA

En calèche à travers les plaines du Malwa. — Passage de la Parbatti. — Un prince peu hospitalier. — Mon ambassadeur maltraité. — Démonstration armée. — Narsingarh. — Les Omuts. — Un éléphant échappé. — Accident. — La *Grand trunk road*. — Le Kytchiwara. — Le Thakour de Bahdaora. — Le Nawab de Tonk. — Sipri. — En *tchôpaya*. — Le *mail-cart*. — Lancés à fond de train. — Gwalior. — Le camp au pied du fort. — Morar. — Mausolée de Mahomed Ghose. — Un drame à la cour. — Mariage de la fille du roi. — Les fêtes de Noël. — Coup d'œil en arrière. — Le *dâk-ghari*. — Agra.

I

En nous voyant arriver à Sehore dans le somptueux équipage que nous avait fourni la Bégaum, les premières paroles du major Willoughby Osborne furent : « Vous n'avez pas le projet de voyager dans ce fragile véhicule? — Pourquoi non? je m'y trouve fort commodément, et je compte y rester aussi longtemps que faire se pourra. — Eh bien vous n'irez pas loin. Vous ignorez sans doute qu'à cette époque-ci de l'année, le sol gras et lourd du Malwa est tellement détrempé par les pluies, que les éléphants et les chameaux ne peuvent y circuler. Votre voiture, quelque légère qu'elle soit, va se trouver embourbée dès votre première marche. Vous ne ferez pas deux lieues sans être obligé de revenir sur vos pas. Passe encore si vous aviez à suivre une route tracée; mais d'après l'itinéraire que vous m'avez indiqué, vous avez plus de cent kilomètres à faire sans pouvoir suivre même un sentier de charrettes; il vous faudra vous lancer à

travers champs, passer à gué plus de vingt nullahs et deux grandes rivières, et franchir un défilé presque impraticable dans les collines de Narsingarh. Il est impossible que vous en veniez à bout. — C'est ce que nous verrons. La voiture est légère, solide, capable de résister à plus d'un cahot. J'ai une escorte. Je suis décidé à tenter l'aventure. »

Après une journée passée avec nos aimables hôtes, qui essayèrent de me retenir jusqu'à ce que les routes fussent devenues praticables, je consultai ma carte et expédiai mes gens au village de Koundwah, à seize kilomètres au nord de Sehore. Le lendemain matin, 3 novembre, nous montions dans la voiture, et disant un dernier adieu à nos amis, nous étions bientôt emportés au grand galop de nos quatre coursiers.

Pendant huit kilomètres, nous suivons une belle route qui sert de promenade aux habitants de Sehore, et nous filons grand train. C'est pour nous une nouvelle et agréable sensation que de voir ainsi paisiblement se dérouler ces belles plaines, couvertes de cultures et parsemées de magnifiques bouquets d'arbres ombrageant de jolis villages aux toits de tuiles.

Tout à coup la belle route s'arrête brusquement et nous trouvons devant nous un champ fraîchement retourné ; nos chevaux s'y engagent bravement, et au sortir de ce premier mauvais pas nous retrouvons une sorte de sentier assez passable. Un kilomètre plus loin, nouvelle difficulté. Cette fois, l'obstacle paraît infranchissable ; c'est une nullah, sorte de torrent de quatre ou cinq mètres de large profondément encaissé entre des berges glaiseuses et à pic. Faudra-t-il abandonner la voiture et donner raison aux pronostics du major? Mes cavaliers en ont décidé autrement, car déjà ils galopent vers un hameau dont on aperçoit les maisons parmi les arbres, et bientôt je les vois revenir, ramenant avec eux une quarantaine de robustes villageois. Les chevaux sont dételés et nous traversons la nullah sur leur dos, tandis que la calèche, enlevée à bras par les paysans, nous a bien vite rejoints.

Nous remontons en voiture, et, après un galop d'une demi-heure, accompagné de cahots effrayants, nos chevaux nous arrêtent devant notre tente, dont le vaste toit conique s'étale au pied d'un magnifique figuier.

De l'autre côté d'un ruisseau murmurant se groupent les maisons du bourg de Koundwah, dont le *tannadar* vient, fort gracieusement, nous offrir tous les objets nécessaires à nous et à notre nombreuse suite.

II

4 novembre. — Nous quittons Koundwah de grand matin, dans notre calèche, en compagnie de nos gens et de nos bagages. La route, si on peut appliquer ce titre à un mauvais sentier, est dans un état pitoyable. A neuf heures, nous arrivons sur les bords de la Parbatti. Cette rivière a près de cinq cents mètres de largeur en cet endroit, et est encaissée par des berges d'une grande hauteur. L'eau est trop profonde et le courant trop rapide pour que nous puissions espérer faire traverser le gué à notre voiture ; nous sommes donc obligés de requérir l'assistance des habitants d'un village voisin, qui s'empressent du reste de venir à notre aide. Ils apportent avec eux une trentaine de *gurhas*, légères cruches de forme parfaitement sphérique dans lesquelles les femmes vont chercher l'eau à la fontaine. Ces gurhas sont accouplées et solidement attachées à des perches, de façon que leur orifice se trouve en haut ; puis les hommes, entrant dans l'eau, en forment une espèce de radeau sur lequel la voiture est placée. On nous invite à y monter, et, poussé par les bras de tous ces braves gens, notre véhicule glisse doucement sur l'onde et atteint la rive opposée. La construction du radeau et la traversée de la rivière ne nous prennent pas plus d'une demi-heure.

PASSAGE DE LA PARBATTI.

A onze heures, nous arrivons sans encombre au village de Kourawar et nous établissons notre camp au milieu d'un bosquet de dattiers sauvages. Ces dattiers d'une espèce naine sont les seuls représentants de la famille des palmiers sur les hauts plateaux de l'Inde centrale. Ils croissent spontanément dans tous les terrains secs et atteignent rarement une hauteur de plus de trois mètres. Le fruit n'offre qu'une analogie lointaine avec la datte ; il est farineux et fade ; cependant les indigènes le recueillent avec soin. La séve est aussi récoltée et produit une sorte de vin aigrelet.

A peine notre camp est-il installé que l'on m'annonce l'arrivée du prince de Narsingarh, fils du Rajah sur le territoire duquel nous nous trouvons depuis notre passage de la Parbatti.

Ce prince, étant venu de ce côté en partie de chasse, veut, nous dit-on, profiter du hasard de notre rencontre pour nous présenter ses salâms. Cependant je le soupçonne d'avoir été envoyé à notre rencontre par son père, vieillard fanatique qui a les Européens en horreur.

Je vais au-devant du prince, beau jeune homme à l'allure fière et insolente, et je l'invite à entrer dans notre tente. Après l'échange de quelques civilités banales, le jeune Rajpout finit par me demander si nous comptons honorer Narsingarh de notre visite. Sur ma réponse affirmative, il cherche à me détourner de mon intention, en me dépeignant la capitale de son père sous les couleurs les plus tristes. A cela j'objecte que nous ne sommes plus qu'à une journée de marche de Narsingarh et qu'il nous est impossible de revenir sur nos pas. J'ajoute que son père le Maharajah a dû être prévenu de notre visite par le résident de Sehore.

Le prince, se levant alors brusquement, prend congé de nous, et un de mes gens l'entend murmurer : « Ces chiens-là n'entreront jamais à Narsingarh. » C'était la première fois que pareille réception m'accueillait sur un territoire indien, surtout chez des Rajpouts.

Mais l'heure du déjeuner était sonnée depuis longtemps, et comme la visite du prince m'avait empêché de m'occuper des provisions, je me hâtai d'envoyer mon vieux béra au village pour prier le *pâtel* de nous faire apporter les vivres dont nous manquions, lui recommandant bien de spécifier que tout ce qui serait apporté à notre camp serait immédiatement payé.

Dix minutes après, mon messager revient, les vêtements déchirés, meurtri de coups. En entrant dans le village, il avait trouvé, nous raconte-t-il, le prince assis sur un banc à la porte de la maison du pâtel et entouré d'une vingtaine de soldats déguenillés. Il s'était alors approché du maire, qui se tenait près du prince, et, après avoir salué ce dernier, il avait adressé humblement ma requête, trop humblement sans doute, car le prince se levant lui cria : « Va dire à ton maître que nous n'avons que faire de lui et de ses semblables ici ; » et ajoutant quelques grossières épithètes à mon adresse : « S'il veut des provisions, qu'il vienne les chercher lui-même, c'est moi qui les lui donnerai. » Mon pauvre béra avait répondu qu'il n'oserait point me rapporter ce message, et avait insisté ; ce que voyant, deux des compagnons du prince se jetèrent sur lui, le souffletèrent et le poursuivirent à coups de fourreau de sabre jusqu'au dehors du village.

L'insulte était flagrante ; je ne pouvais laisser passer sans la relever une semblable provocation. Je n'eus qu'un signe à faire ; mes sowars bhopalais, qui avaient écouté avec indignation le récit du béra, sont en selle en un instant, et Schaumburg et moi, montant à cheval, nous nous plaçons à leur tête. Avant de partir, je recommande à tout le monde la plus grande modération, et, rejetant sur le prince la responsabilité de ce qui allait se passer, je me dirige vers le village. Les sowars ont chargé leurs carabines et nous ne nous avançons que prudemment, de crainte de quelque embuscade. Nous atteignons ainsi la place du village, mais elle est déserte. Tout à coup un gros homme sort précipitamment d'une des maisons et vient se prosterner devant mon cheval. « O bon seigneur, me dit-il, je suis le pâtel. Vous aurez tout ce qu'il vous fera plaisir, et sans payer encore. Le prince était ivre sans doute ; pardonnez-lui ; mais en vous voyant arriver, il a pris la fuite avec ses gens. »

Je tranquillise le pâtel, lui disant que nous ne sommes que des voyageurs inoffensifs et que nous ne demandons qu'une chose de lui : c'est qu'il nous fournisse au prix du bazar les provisions dont nous avons besoin. Le brave homme se relève encore tout tremblant, et ayant appelé ses domestiques, qui s'étaient prudemment cachés, il a bientôt fait réunir les grains, le fourrage, le lait et le bois que nous demandons. Qui nous eût vus en ce moment sortir de ce village, escortant, sabre au poing, une troupe de paysans chargés de provisions de toute sorte, nous eût certes pris plutôt pour une bande de maraudeurs réquisitionnant que pour de paisibles voyageurs venant de faire leur marché. Pareille chose ne nous était pas arrivée depuis Minar.

Le soir, nous recevons la visite du gros pâtel, qui, pour nous faire sa cour, vient nous offrir des guides et nous engage à expédier nos gens et nos bagages ce soir même vers Narsingarh, pour les trouver demain matin installés avant notre arrivée. Nous suivons son conseil, et, ne gardant que deux cavaliers avec nous, nous passons la nuit assez confortablement dans notre calèche.

III

5 *novembre*. — De Kourawar à Narsingarh il n'y a guère que vingt-deux kilomètres, mais il est impossible de voir une route plus abominable. Le pays est naturellement très-accidenté, et, en outre, ce bon Rajah de Narsingarh, pour éloigner de sa capitale les visiteurs importuns, a fait couper en maints endroits au moyen de larges tranchées la route établie par ses prédécesseurs.

Enfin, après quatre heures pendant lesquelles il nous faut transporter plus de vingt fois la calèche par-dessus ces obstacles, nous atteignons le pied des montagnes derrière lesquelles se cache la cité des Omuts. Là, quel est notre étonnement de retrouver nos gens exténués de fatigue, et d'apprendre que les guides donnés par le pâtel de Kourawar les ont promenés pendant toute la nuit à travers la plaine, et les ont enfin abandonnés au matin à plus de dix kilomètres de la route qu'ils auraient dû suivre !

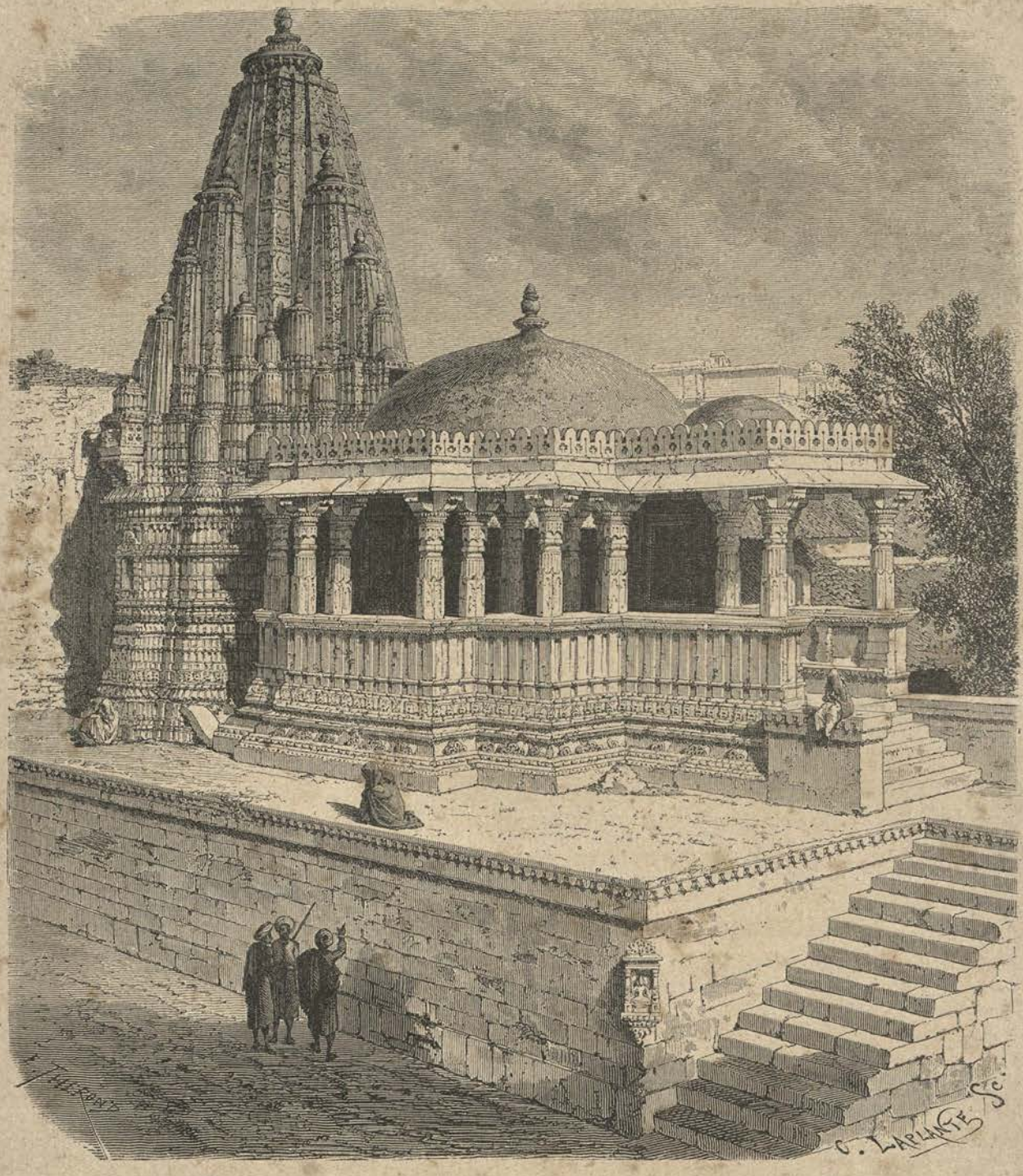
Nous gravissons ensemble péniblement la côte, défendue sur plusieurs points par des murailles à demi ruinées. Arrivés au sommet, nous apercevons à nos pieds la ville de Narsingarh [1] s'étalant au fond d'une délicieuse vallée, sur les bords d'un superbe lac qu'ombragent de grands arbres et dans lequel se reflètent les nombreuses tourelles du château royal couronnant la crête d'une petite hauteur.

Fuyant cette ville inhospitalière, nous descendons dans la vallée et allons planter nos tentes sur la rive opposée du lac, à la lisière d'une superbe forêt. Cependant, à peine arrivés, nous recevons la visite du dewan, qui nous fait apporter des provisions et vient s'excuser du mauvais accueil qui nous a été fait à Kourawar. Selon lui, nous serions les victimes d'un malentendu : on nous aurait pris, non pour des Européens, mais pour des nobles musulmans de Bhopal, pays avec lequel Narsingarh n'entretient que des relations assez tendues. J'admets pour ce qu'elles valent ces explications, mais je refuse d'accepter l'invitation que m'adresse le Rajah de venir le visiter à son palais.

[1] Narsingarh est une des capitales de l'Omutwara. Les Omuts, originaires du Meywar, exerçaient autrefois la profession de conducteurs de chameaux. Ils émigrèrent au quinzième siècle du Meywar, et vinrent s'établir dans le Malwa. Ce n'est que vers le déclin de la puissance des Mogols que deux de leurs chefs se rendirent indépendants et se partagèrent le pays : le premier, Mohan Sing, s'établissant à Rajgarh ; le second, Parseram, à Narsingarh. Les Omuts occupaient, il y a peu de temps encore, un rang très-infime parmi les tribus Rajpoutes ; mais un de leurs Rajahs ayant obtenu la main d'une princesse d'Oudeypour, cette alliance les a anoblis et ils sont considérés aujourd'hui comme de haute caste.

NARSINGARH, VUE PRISE DE LA RIVE OPPOSÉE DU LAC.

6 *novembre*. — Les fatigues et les mécomptes de ces jours derniers méritaient bien un jour de repos. Nous le passons au bord du lac de Narsingarh, à l'ombre des grands arbres. Le temps est d'une délicieuse fraîcheur ; nous entrons dans ce doux hiver indien, qui est sans doute le plus beau de tous les printemps du monde.



TEMPLE DE VAÇOUDÈVA, A NARSINGARH.

Dans la journée, un de nos éléphants nous donne l'occasion d'une chasse émouvante. Son mahout l'ayant conduit se baigner au lac, l'intelligent animal en a profité pour gagner le large où, après s'être débarrassé de son conducteur, il se livre aux plus joyeux ébats, plongeant et exécutant des culbutes dignes d'un marsouin. Mais lorsqu'il s'agit de revenir à terre, la bête

fait la sourde oreille à toutes les exhortations, et les hommes sont obligés de prendre des barques et de lui donner la chasse. Ce n'est qu'après une heure de poursuite que l'on parvient à le repousser vers la berge, où il finit par monter. A ce moment, le fils du mahout, un enfant de huit ans, sort de derrière un arbre où il était caché, et saisit l'éléphant par la queue. Se sentant prise, l'énorme bête reste immobile et attend l'arrivée de son mahout, qui la ramène à notre camp après lui avoir administré la correction méritée.

IV

7 *novembre*. — Nous quittons dans la matinée la vallée inhospitalière, et nous franchissons les montagnes qui la dominent au nord. Nos chevaux grimpent comme des chèvres sur les rochers, entraînant notre calèche qui menace à chaque instant de se mettre en pièces.

La plaine ne nous fournit, en remplacement des rochers, que crevasses et fondrières ; mais déjà nous apercevons au loin Bioura, où nous allons retrouver la route anglaise ; nous sommes au bout de nos peines. Pas encore cependant, car à ce moment retentit un bruit sinistre : notre grand essieu vient de se rompre, et nous voilà échouant au port. Nous dételons les chevaux et, les enfourchant, nous gagnons Bioura en ce piteux équipage.

Heureusement pour nous, Bioura est une petite ville où la civilisation est représentée par un bureau de poste et de télégraphe, dont le directeur, un Babou bengalais, nous voyant passer sur nos chevaux harnachés, s'empresse d'accourir pour se mettre à notre disposition. Nous ne lui demandons qu'un charron et le bungalow. Il nous promet l'un et nous indique l'autre, près duquel nous trouvons notre suite déjà installée.

9 *novembre*. — Notre voiture ayant été réparée tant bien que mal dans la journée d'hier, nous nous remettons en marche et, cette fois, nous voyons se dérouler devant nous une belle route qui, venant du sud, de Bombay, se dirige au nord vers Agra. C'est le tronçon sud-ouest de la fameuse *Grand trunk road*, qui met en communication Calcutta avec les diverses présidences. Je dois donc me féliciter de mon obstination, car nous allons rouler vers Gwalior en vrais pachas.

Partis à huit heures, nous traversons pendant quinze kilomètres un pays légèrement ondulé, parsemé de villages et de cultures, et nous nous arrêtons pour déjeuner dans un petit bungalow pittoresquement situé sur la rive droite du Goraperchar. Les Anglais sont occupés à construire un fort beau pont sur cette jolie rivière qui, quoique d'une largeur insignifiante et réduite en ce moment à un faible cours d'eau, monte pendant les pluies d'une trentaine de mètres et interrompt toute communication.

Nos gens nous ayant précédés dans la matinée, nous trouvons dans le bungalow notre déjeuner tout préparé. Après notre repas, notre suite se remet en marche, pendant que, pour lui permettre de gagner avant nous l'étape de ce soir, nous passons l'après-midi à faire la sieste et à chasser les canards du Goraperchar.

A quatre heures, nous remontons en voiture et traversons à gué la rivière. Quelques kilomètres plus loin, la route serpente entre de pittoresques collines, derrière lesquelles nous retrouvons de belles plaines cultivées, parsemées de groupes d'arbres et entrecoupées par des collines boisées de l'aspect le plus pittoresque.

Près du village de Binagaum, nous apercevons notre camp installé autour d'un petit bungalow placé au sommet d'un monticule. En descendant de voiture, nous trouvons notre dîner prêt et servi. Schaumburg, en prenant place à table, ne peut s'empêcher de dire que c'est là vraiment la meilleure manière de voyager.

10 *novembre*. — Après Binagaum, nous continuons à traverser un pays boisé et accidenté, et nous nous arrêtons, comme hier, pour déjeuner, dans un bungalow qui se dresse sur les bords de la Parbatti. Cette rivière, la même que nous avons déjà traversée il y a quelques jours, est ici large et profonde, mais un bac relie les deux rives et nous permet de passer sans encombre.

Au soir, nous campons au bungalow de Hawan, près du village de ce nom. A quelques kilomètres de là, se dresse un rocher élevé, que couronnent les remparts et les palais ruinés de Ragougarh, l'antique capitale des rois Rajpouts du Kytchiwara, célèbre comme Chittore, dans les annales hindoues, pour son héroïque résistance contre les musulmans.

Le Kytchiwara, qui comprend les districts que nous traversons en ce moment, est aujourd'hui une province du royaume de Scindia.

11 *novembre*. — D'Hawan à Rhotéaï, nous faisons une marche de trente-deux kilomètres, coupée, comme les jours précédents, par une halte dans un bungalow situé à mi-chemin, et qui, chose bizarre, se trouve, comme les fois précédentes, sur le bord d'une rivière, la Tchaopett, qu'il nous faut traverser ensuite.

12 *novembre*. — Nous quittons Rhotéaï de bon matin, par un froid piquant. Le pays, qui n'a cessé de s'élever depuis Bioura, devient de plus en plus sauvage et accidenté. Aux cultures ont succédé des jungles impénétrables, recouvrant des collines de plus en plus hautes et déchiquetées. La route serpente au fond des ravins, gravit et descend des pentes d'une extrême roideur, dont nos chevaux ont plus à se plaindre que nous, car nous, nous dominons un ravissant panorama de gorges boisées, de pics, de mamelons se perdant dans les plaines déjà lointaines du Kytchiwara.

En franchissant l'un des cols, nous faisons une désagréable rencontre : un magnifique tigre royal, tiré sans doute de son sommeil par le bruit de nos roues, vient traverser en courant la route à dix mètres de nos chevaux. Cette apparition les lance dans un galop effréné et fort dangereux que nous n'arrêtons que difficilement. Ces forêts regorgent, du reste, d'animaux féroces de toute sorte, principalement de tigres, qui en ont peu à peu chassé les rares habitants.

Au sortir de ces montagnes, nous entrons dans une belle plaine couverte de cultures, au milieu de laquelle s'étale, entourée de jardins, Gounah, importante petite ville, chef-lieu d'une des soubabies de Scindia et station d'occupation d'un régiment anglais.

13 *novembre*. — A seize kilomètres de Gounah, nous nous arrêtons au bungalow de Bahdowra, situé au pied d'un pittoresque petit fortin, résidence d'un petit thakour rajpout, vassal de Scindia. De l'autre côté de la colline s'étend la ville, de chétive apparence et entourée de murailles fort délabrées.

Le thakour, ayant été informé par quelques soldats de notre escorte que nous avions été les hôtes du Maharana d'Oudeypour, vient nous présenter ses respects au bungalow. C'est un aimable vieillard plein d'esprit et connaissant toutes les légendes de la province.

Comme je lui demande des renseignements sur quelques-unes des principautés voisines, et entre autres sur Tonk, dont on se rappelle que nous avions rencontré le Nawab à Dîgh, il me dit : « Ignorez-vous donc ce qui vient de se passer, et que le Nawab est aujourd'hui prisonnier du *Bara Sircar*[1] ? — Absolument. — Eh bien, voici. Vous savez sans doute que le Nawab Amîr Khan, le maudit Tourk, était le principal chef de ces brigands Pindaris, qui pendant vingt ans mirent à feu et à sang tout notre pauvre pays, pillant pour piller, ne connaissant ni ami ni ennemi. Lorsque les Anglais virent cela, ils leur firent la guerre et le général Malcolm eut bien du mal avec eux. Il ne serait jamais venu à bout de ces insaisissables brigands, s'il

[1] *Bara Sircar*, grand chef, expression qui sert à désigner le vice-roi des Indes.

n'avait réussi à gagner Amîr Khan, qui, abandonnant ses anciens alliés, se mit avec les Anglais. Pour prix de sa trahison, le bandit reçut de Malcolm Sahib plusieurs fiefs, que l'on eut l'indignité d'arracher à des princes rajpouts qui avaient toujours été amis des Anglais.

« Le fils d'Amîr Khan, le Nawab actuel, était un farouche et fanatique musulman et, non content de posséder les fiefs donnés à son père, il désirait se débarrasser des thakours rajpouts qui étaient devenus ses vassaux. L'un de ceux-ci, le brave thakour de Lawa, vénérable vieillard que nous aimions tous, était surtout l'objet de la haine du Nawab. Il y a quelque temps, le Khan invite Lawa à venir le voir pour l'entretenir de questions relatives à son fief. Le lendemain soir le thakour arrive à Tonk, accompagné de ses serviteurs, et apprend en entrant dans la ville que le dewan désire lui parler avant qu'il se rende au palais. Il obéit et se dirige vers la demeure du ministre. La petite troupe entre sans défiance dans la cour et le thakour, descendant de cheval, se dirige vers l'escalier qui conduit à la salle d'audience. A peine y est-il engagé, que deux assassins se précipitent sur lui ; le brave vieillard se défend vaillamment et réussit à regagner la cour. Là ses compagnons sont aux prises avec des mercenaires Béloutchis de la garde du Khan, qui leur tirent des coups de fusil des fenêtres du rez-de-chaussée. Toute retraite est impossible, car la porte de la rue a été fermée. Les braves Rajpouts combattent en désespérés ; enfin ils succombent, mais, avant de mourir, ils ont tué huit de leurs assassins. Le dewan, pris de frayeur, s'est sauvé au palais auprès de son maître. On vient leur apprendre que la lutte est terminée. Le Khan arrive alors lui-même pour repaître ses yeux de ce carnage et insulter du pied les cadavres de ses ennemis. Vous comprenez que le *Bara Sircar* ne pouvait laisser passer ce crime impuni. Tous les Rajpouts se seraient soulevés. Le Nawab a donc été arrêté et l'on dit qu'il sera déposé et que son jeune fils montera sur le *musnud* avec un officier anglais comme régent. »

Le récit du brave thakour me fut confirmé plus tard de tous points, et le sanguinaire Nawab, qui s'était cru assuré de l'impunité, expie aujourd'hui son odieux forfait dans une détention encore trop douce.

Le même soir, nous continuons notre route jusqu'au bungalow de Hatelpore, que nous trouvons occupé par les officiers du 26e régiment d'infanterie du Pendjâb se rendant en Abyssinie pour faire la guerre contre Théodoros. Ces messieurs, informés de notre qualité par nos domestiques, nous invitent à dîner avec eux et nous font passer une soirée aussi charmante qu'imprévue.

15 *novembre*. — La journée d'hier et celle d'aujourd'hui ont été consacrées à traverser les plaines monotones du Malwa septentrional pour atteindre Sipri, chef-lieu d'une soubahie de Scindia. Cette ville, d'une haute antiquité, est entourée d'une ceinture de magnifiques ruines d'un beau style qui dénotent son ancienne splendeur. Le pays environnant est riche et bien cultivé. L'agriculture se trouve presque entièrement entre les mains des Jâts, cette grande et belle race que mes lecteurs connaissent déjà.

Je ne puis, sans abuser, conserver plus longtemps l'escorte que m'a donnée la Bégaum. Nous sommes déjà à trois cent soixante kilomètres de Bhopal et cent trente-cinq kilomètres seulement nous séparent de Gwalior. Je m'occupe donc de trouver ici des moyens de transport pour continuer ma route, et quoique les seules ressources que m'offre Sipri soient un *tchôpaya* pour moi et mes gens, et une charrette pour mes bagages, je me décide à renvoyer dès demain l'escorte bhopalaise.

Ce n'est cependant pas sans hésitation que je prends cette résolution ; on se souvient de la triste expérience que nous fîmes entre Agra et Bhurtpore de cet instrument de torture qu'on nomme un tchôpaya. Je crains aussi le contraste trop subit avec notre confortable calèche. Il faut cependant en passer par là ; le voyageur dans l'Inde doit être assez philosophe pour se faire à

LE TCHÔPAYA.

ces brusques changements de fortune. Dès ce soir donc, je congédie mes braves compagnons de Bhopal, dont je n'ai eu qu'à me louer depuis mon départ.

V

16 *novembre*. — Notre tchôpaya est devant le bungalow. Vraiment ce véhicule fait bonne figure ; avec sa caisse peinte en bleu de ciel et ornée de fleurs et de divinités grotesques et ses colonnettes sculptées, il ne déparerait pas un musée. Son attelage de grands bœufs blancs, harnachés de housses rouges, lui donne, en outre, une vague ressemblance avec le char qui, selon la légende, promenait jadis nos rois fainéants. Dois-je avouer cependant que nous restons insensibles à tous ces dehors pittoresques du tchôpaya, et que nous nous occupons surtout d'en organiser et d'en rembourrer l'intérieur d'une façon confortable? La caisse de la voiture ayant trois mètres de long et environ deux de large, est divisée fictivement en deux parties : l'arrière, garni de matelas et de coussins, forme un vaste lit sur lequel nous reposerons assez convenablement : c'est la chambre à coucher ; le devant constitue notre salon : on y trouve une table solidement amarrée, nos fusils, nos instruments, deux fauteuils en paille et une lanterne marine pendue au plafond.

Ces préparatifs nous ont pris toute la journée, et comme nous comptons voyager nuit et jour sans interruption, nous montons à la nuit tombante dans notre char et quittons Sipri.

17 *novembre*. — La nuit, malgré les cahots, a été bonne. Les premières lueurs du jour me réveillent ; je sors de ma chambre à coucher ambulante. Nos bœufs gravissent en ce moment, à petits pas, une côte assez dure qui serpente à travers des collines basses et couvertes de jungles. De tous côtés retentissent les joyeux cris d'appel des perdrix qui, plantées au milieu de la route, ne paraissent guère se soucier de notre approche. J'abats quelques-uns de ces oiseaux trop confiants, ainsi qu'une grosse outarde que je surprends paissant tranquillement l'herbe dans un bas-fond. Ce gibier vient à propos : nous nous arrêtons pour déjeuner dans le petit bungalow abandonné de Garaghât, situé au milieu d'un paysage aussi nu et aussi désolé que possible. Pendant notre courte halte, nos bœufs mangent leur provende de paille de millet, puis nous nous remettons en marche.

Si ce n'était la lenteur avec laquelle nous avançons, cette manière de voyager ne serait pas sans charme. Les bœufs vont leur petit train de trois kilomètres à l'heure, et les cris et les imprécations de notre conducteur ne peuvent les en faire sortir. Cependant lorsqu'il s'agit de descendre une côte, les bêtes, poussées par le lourd véhicule, prennent le galop et la machine glisse avec une rapidité d'autant plus inquiétante que la route est toujours coupée par quelque petit torrent qui bouillonne sous une légère passerelle.

Pendant ce temps, nous suivons à pied la voiture, la pipe aux dents, le fusil sur l'épaule. Le temps est frais et sec, et cet exercice est loin d'être désagréable, car nous avons pour nous distraire, de temps à autre, la poursuite d'une antilope ou de quelque oiseau curieux. Une autre distraction consiste à compter les bornes milliaires que nous passons et à supputer la rapidité ou plutôt la lenteur de notre marche.

Vers le soir, le paysage reprend une certaine beauté : les mouvements du sol s'accentuent, et bientôt nous entrons dans de fort jolies montagnes que traverse la Tchota Parbatti, petit affluent du Sîndh Boundêla. Près du bungalow de Mohana, où nous nous arrêtons pour dîner, cette rivière bondit par-dessus les rochers en formant deux ou trois belles chutes.

Au dâk-bungalow, nous retrouvons la civilisation sous la forme d'un bon lit et d'une cuisine passable. Ces avantages appréciables nous font prêter l'oreille aux conseils du *khansamah* de

l'endroit qui, entendant nos doléances, nous engage à laisser nos gens continuer leur route avec le tchôpaya et nos bagages, et à prendre nous-mêmes la poste qui doit passer demain matin, ce qui nous permettra de profiter de bons lits et de gagner Gwalior en quelques heures. L'agent de la poste, qui demeure près du bungalow, nous faisant espérer que nous pourrons prendre place dans la voiture, j'accepte la proposition du khansamah, et nous restons à Mohana.

18 *novembre*. — « Voilà le *mail-cart*, messieurs! » nous crie de grand matin le péon, et nous sommes à peine hors de nos chambres, que nous voyons déboucher sur la route un attelage fantastique de trois chevaux lancés à fond de train, emportant derrière eux une légère boîte peinte en rouge, perchée sur deux immenses roues, qui exécute des bonds fantastiques comme si, dans son émulation, elle voulait passer par-dessus les chevaux.

En un clin d'œil, la voiture est devant nous; les chevaux sont dételés, et le relais est amené et attelé.

« Vite, messieurs! » nous dit le courrier, un grand Indien sec et maigre, enveloppé dans une vieille tunique de drap rouge, qui laisse voir ses longues jambes décharnées et nues. Je monte à côté de lui, et Schaumburg s'assoit derrière, sur l'autre moitié de la boîte.

« Tenez-vous bien! » Je me cramponne aux côtés, et nous voilà partis, lancés à fond de train, entraînés par le galop furieux de nos chevaux qui semblent avoir pris le mors aux dents. La voiture bondit, saute; il me semble à tout moment que je vais voler en l'air. Je veux parler; impossible d'ouvrir la bouche, mes mâchoires, sous le contre-coup des chocs, claquent avec bruit et menacent de me couper la langue; l'Indien, impassible, presque debout sur son siége, enveloppe ses chevaux de coups de fouet. Montées, descentes, ponts étroits sont franchis dans ce galop vertigineux, échevelé. C'est à peine si je peux jeter un regard sur le pays, entassement de rochers nus et gris, où l'on ne voit ni un arbre ni une maison.

Enfin, voilà un relais. Je profite de cet instant de répit pour demander au conducteur s'il compte aller toujours de ce train. « *Bara Sahib ka houkoum!* » me répond-il; c'est l'ordre! Ma question est, en effet, absurde : la poste ne peut aller doucement; mais dans l'Inde elle va plus que vite, elle va follement; tous les jours, chevaux et courriers se cassent bras et jambes, mais peu importe, il faut que les lettres arrivent; un autre courrier ramasse les dépêches et continue la route.

Nous repartons, et franchissons ainsi plusieurs relais; je sens que je ne pourrai endurer longtemps ce supplice; les chocs et les cahots sont si violents que je ne puis même tenir ma pipe à la bouche. A une descente, lancés à toute vitesse, nous apercevons devant nous des voitures qui encombrent la route. Le courrier se contente de souffler deux fois dans sa trompette; les voitures se sont à peine rangées que nous passons en les frôlant. J'ai reconnu notre tchôpaya. « Arrêtez, dis-je au courrier, je veux descendre. — La poste ne s'arrête qu'au relais. »

Combien je regrette ce bon tchôpaya, rembourré de moelleux matelas, et le pas si lent de nos bœufs! C'est bien le cas de dire que nous sommes tombés de Charybde en Scylla.

Au relais suivant, on m'annonce que nous ne sommes plus qu'à huit kilomètres de Gwalior, caché par les collines que nous apercevons au nord. Je prends patience, et en effet bientôt, du sommet d'une rampe que nous venons de gravir au galop, j'aperçois tout à coup la jolie Lachkar s'étalant au fond de la vallée, avec ses palais étincelants, ses verts jardins, et son antique forteresse couronnant superbement le rocher. Voilà dix mois que nous l'avons quittée; il me semble revoir une amie.

Enfin, nos souffrances sont à leur terme; notre attelage s'arrête devant le bungalow de Catti-Ghati. Nous descendons rompus, moulus, courbaturés, et jurant, mais un peu tard, que l'on ne nous reprendra plus à courir les routes de l'Inde sur un *mail-cart*.

VI

On se rappelle qu'au mois de janvier nous n'avions fait que traverser Gwalior, ne consacrant que quelques jours à l'exploration de sa célèbre forteresse. Comme cette visite devait être la dernière, je résolus de la prolonger suffisamment pour examiner avec soin tous ses magnifiques monuments et pour étudier d'un peu plus près la cour de Scindia que je n'avais fait qu'entrevoir.

Afin de poursuivre mes études tout à mon aise, je quittai le dâk bungalow dès le lendemain

LE MAUSOLÉE DE MAHOMED GHOSE, A GWALIOR.

de notre arrivée et je vins établir mon camp sur les bords de la rivière Sawunrika, qui serpente à travers la vieille cité en longeant le bord oriental du rocher sur lequel se dresse la forteresse. Il eût été difficile de trouver un site plus pittoresque et plus grandiose. Devant notre tente et séparée de nous par le lit profond de la rivière, s'étendait la ville avec ses deux grands minarets, ses antiques édifices, ses jardins enveloppant la base du rocher, superbe piédestal de trois cents pieds de hauteur couronné de temples et de palais. Derrière, au contraire, se déroulait une plaine fertile, légèrement ondulée et coupée en tous sens par de grandes lignes d'arbres.

Je ne reviendrai pas ici sur les merveilles de la citadelle, ayant réuni dans le chapitre douzième le résultat de mes travaux durant mes deux séjours à Gwalior. La citadelle était du reste bien changée depuis ma première visite; les Anglais y exécutaient d'importants travaux de forti-

fication et bouleversaient sans pitié les antiques monuments. Une partie du palais de Pâl n'existait plus; les colosses de l'Ourwhaï disparaissaient derrière des remblais de terre. Mes photographies devaient être le dernier souvenir de ces grandioses expressions de l'antique civilisation indienne.

Peu de jours après notre arrivée, j'avais été rendre visite à Morar au résident anglais, le colonel Daly, qui remplaçait depuis le mois de janvier le major Hutchinson. Cet officier nous accueillit avec la même amabilité que son prédécesseur. Il m'apprit que le Maharajah était en ce moment à Agra, et s'offrit à nous présenter à lui dès son prochain retour, car je tenais à remercier le prince des services qu'il nous avait rendus en nous fournissant une escorte jusqu'à Pannah.

Sur ces entrefaites, le colonel Meade, agent du gouverneur général pour l'Inde Centrale, arriva à Morar. Là encore j'avais à acquitter une dette de reconnaissance. On se souvient sans doute que c'est à ce haut fonctionnaire anglais que nous étions redevables de la brillante réception qui nous avait accueillis pendant tout notre voyage à travers les principautés du Bundelcund et de l'Inde Centrale. Le hasard m'avait empêché jusqu'ici de faire sa connaissance; aussi je m'empressai de profiter de l'occasion pour aller lui exprimer ma vive gratitude.

Son arrivée allait être, du reste, dans la petite colonie de Morar le signal de fêtes auxquelles on voulut bien nous prier d'assister, et comme notre camp au pied du fort devenait peu tenable par suite du froid assez vif des nuits, le vakil de Sa Hautesse mit à notre disposition le petit palais du Foull Bâgh, charmante habitation enfouie au milieu des orangers, où nous allâmes nous installer sur-le-champ.

Tout près de là s'élève un fort beau monument, qui m'avait échappé lors de notre première visite; c'est un élégant mausolée de la période mogole, recouvrant les cendres du sage Mahomed Ghose, un des conseillers favoris de l'empereur Akber (page 583). A côté de ce tombeau se trouve une assez belle mosquée en ruines, dont la cour est encombrée de tombes anciennes; une de celles-ci renferme les dépouilles du célèbre chanteur mogol, Tan-Seïn, et est ombragée par un nîm dont les feuilles, d'après la croyance populaire, ont la propriété de donner de la voix aux chanteurs.

Les dîners d'apparat, les bals, les fêtes de toute sorte données à Morar par la société européenne, étaient choses dont nous étions sevrés depuis longtemps. Aussi, ce n'avait été qu'avec difficulté que j'avais pu retrouver au fond d'une de mes malles l'habit de cérémonie, bien froissé, bien fané et que toute l'adresse d'un tailleur indigène réussit à peine à rendre présentable. Ajoutez que mon casque de feutre faisait triste mine avec ce vêtement, emblème par excellence de la civilisation. Cependant ces détails ne nous empêchèrent pas de prendre part à toutes les fêtes, et même d'oublier que le temps se passait et que nous étions encore à Gwalior.

VII

Nous nous décidions enfin à partir lorsque, le 9 décembre, Sa Hautesse revint d'Agra, et nous lui fûmes présentés dès le lendemain par le colonel Daly. Le roi me parut sombre, inquiet; son regard avait quelque chose de farouche qui m'étonnait et me surprenait. En sortant du durbar, j'appris la raison de cette attitude extraordinaire. Un drame, drame terrible, s'était passé à la cour, et le roi en était la victime. Peut-être hésiterais-je à donner plus de détails au lecteur sur ce mystérieux événement, si je ne croyais fermement que mon récit n'attaque en quoi que ce soit la personnalité si estimable du prince, et que rien ne m'oblige à passer sous silence ce curieux aperçu des mœurs des hautes classes de l'Inde.

Parmi les nombreuses femmes du Maharajah, il en était une qui jouissait entre toutes les

autres de sa complète affection. Cependant le prince avait depuis quelque temps des soupçons sur la fidélité de sa favorite ; il se croyait trompé, et, voulant en avoir le cœur net, il fit surveiller secrètement la reine par un de ses serviteurs. Pour laisser toute liberté d'action à son émissaire, il partit brusquement pour Agra. Quelques semaines après, il recevait une dépêche qui l'invitait à revenir en toute hâte.

A peine met-il le pied dans son palais, que l'émissaire se présente à lui et lui dit : « Majesté, la reine est coupable .» Le prince, ne pouvant contenir sa colère, lui répond : « Tu payeras ton mensonge de ta vie ! » Et il veut tirer son sabre et l'en frapper. L'espion sort alors froidement de sa poitrine un collier de diamants et le présente au roi, qui reconnaît le collier de la reine ! Alors cet homme raconte comment il a suivi la malheureuse femme, comment il a épié tous ses pas sans pouvoir d'abord découvrir aucun indice. Un soir cependant, il la voit entrer dans le temple d'Hanoumân, il s'y glisse après elle et de derrière un pilier il la voit s'entretenir avec un jeune officier de la garde. Il se précipite soudain sur le groupe, épouvanté à sa vue, et, pendant que l'officier fuit lâchement, il arrache le collier du cou de la reine et prend la fuite à son tour. En écoutant ce récit, le roi, aveuglé par la colère, tire son sabre et veut en frapper le maudit espion, qui se dérobe à ses coups, puis il court vers l'appartement des femmes. Ses ministres, présents à cette scène, cherchent à l'arrêter, à le désarmer, mais leurs efforts sont vains ; enfin l'un d'eux lui crie : « Et les Anglais, sire ! » A ces mots, le roi lâche son épée ; il comprend qu'il ne peut se faire ainsi le propre instrument de sa justice. « Eh bien ! qu'elle meure ! » dit-il. On porte alors à la pauvre femme la nouvelle de sa condamnation et on lui tend le breuvage empoisonné qui ne doit lui donner la mort qu'après une longue et lente agonie. Ce n'est qu'un mois plus tard que la cour apprit la maladie et la mort de l'épouse favorite du roi.

Ce sombre événement arrivait bien mal à propos, car, le 16, le Maharajah mariait sa fille et tout avait été préparé pour cette cérémonie, dont la date fixée par les augures sacrés ne pouvait être reculée. Aussi, malgré la récente catastrophe, dont on ne parlait du reste que fort discrètement à la cour et à la ville, les invitations furent adressées à tous les Européens pour les convier d'assister aux fêtes qui seraient célébrées à cette occasion.

Le 16, dans l'après-midi, nous montons à éléphant et nous nous rendons au vieux palais. Les rues sont encombrées par une foule bruyante, en habits de fête, venue pour participer aux largesses qui doivent accompagner la cérémonie. Au milieu de tout ce monde, vont et viennent des *ratts* de cérémonie, couverts de draperies éclatantes et attelés de beaux bœufs blancs aux cornes dorées, de nombreux éléphants faisant résonner leurs grosses cloches de bronze et des cavalcades de nobles et de hauts fonctionnaires.

Du sommet de la grande terrasse du palais où sont réunis toutes les dames et les officiers du camp de Morar, y compris le colonel Meade et les autres représentants du gouvernement anglais, nous jouissons du coup d'œil le plus pittoresque. Les cavaliers de la Hazrat Paga, la garde royale, forment la haie et maintiennent la multitude qui se presse dans la cour du palais pour assister au défilé des seigneurs. Ceux-ci arrivent couverts de leurs plus beaux atours : les nobles et militaires à cheval, couverts de diamants, d'armures et d'étoffes de prix, bondissant sur leurs coursiers harnachés et empanachés, et entourés de leurs écuyers et hommes d'armes ; les ministres et les employés d'État, lourds et obèses, vêtus de mousseline blanche, turbannés de rouge, portés dans de riches palanquins où ils reposent, étendus avec toute la dignité requise chez des hommes aussi éminents.

Les brahmanes ont décidé que la cérémonie religieuse ne commencerait que lorsque le soleil ne serait plus qu'à trois doigts de hauteur du sommet des montagnes qui ferment l'horizon au couchant. Un peu avant ce moment sacré, débouche sur la place, au milieu des acclamations de la multitude, le cortége du fiancé. Ce jeune homme, un prince de la royale lignée des Scindias,

est assis, resplendissant d'or et de pierreries, dans un *haodah* en forme de temple à dômes et piliers dorés, porté par un éléphant de taille gigantesque, couvert lui-même d'une éblouissante profusion d'étoffes de prix, de plumes et d'ornements en métal précieux. Un noble, monté sur la croupe de l'animal, agite au-dessus de la tête du jeune prince un écran de plumes de paon sortant d'une gaîne d'or incrustée de pierres précieuses.

Derrière ce groupe, digne des féeriques descriptions des Mille et une Nuits, viennent des éléphants que montent des brahmanes, récitant des hymnes sacrés en levant les mains vers le ciel. Puis suivent des domestiques portant sur leurs épaules de grandes caisses en bois doré surmontées de bouquets de fleurs artificielles, dans lesquelles sont enfermés, ou supposés enfermés, les inestimables trésors qui composent la corbeille de noces de la jeune princesse.

Bientôt un des vakils du palais vient nous prier d'assister à la célébration de la cérémonie religieuse. Nous descendons dans une des cours intérieures, recouverte d'une vaste tenture et que remplit une foule compacte de brahmanes nus jusqu'à la ceinture et étalant sur leur large abdomen le triple cordon sacré. Tous ces prêtres hurlent comme des possédés, et de temps à autre s'arrêtent pour lancer vers le milieu de la salle, où se tiennent les fiancés, une véritable grêle de grains de blé, de millet et de riz. Cette sorte de bénédiction ne manque pas d'originalité, et aussi de sens mystique : le pain, représenté par le grain, est tout aussi indispensable à l'homme que l'eau employée dans nos cérémonies religieuses.

Nous nous frayons avec force coups de coude un chemin à travers cette foule jusqu'au roi, qui se tient debout dans un angle de la cour, moins sombre et moins soucieux que lors de notre dernière entrevue.

Il se fait un moment de silence, et un vieux brahmane récite d'une voix nasillarde les versets des Chastras relatifs au mariage. Puis toute l'assistance pousse un grand cri, applaudit bruyamment, et le mariage est conclu.

On nous conduit alors vers les jeunes mariés, que la foule nous a empêchés de voir jusqu'ici. Ils sont tous deux assis sur un trône de velours rouge; le prince, âgé d'environ seize ans, est resplendissant de diamants et porte par-dessus son turban une sorte de diadème en or; quant à la princesse, une enfant de dix ans, elle est tellement enveloppée dans des étoffes de drap d'or, sa tête, ses oreilles, son nez sont couverts d'une telle profusion de bijoux, que c'est à peine si l'on peut distinguer sa fine petite figure brune et ses grands yeux noirs effarouchés.

Après avoir fait notre salâm au jeune couple, nous remontons sur la terrasse, où nous a été préparée une somptueuse collation, servie dans un des kiosques. Nous assistons ensuite à un nautch, suivi d'un grand feu d'artifice, puis le premier ministre en personne nous distribue le *pân* et l'eau de rose, et nous passe autour du cou d'épais colliers de jasmins et de roses, et nous regagnons chacun notre logis.

Deux jours après cette cérémonie, nous faisons, avec le général C*** et quelques officiers, une battue dans les montagnes qui avoisinent Gwalior. Le but principal de cette expédition était de tirer quelques panthères qui s'étaient signalées depuis quelque temps par leurs déprédations. Nous réussîmes, en effet, à abattre deux de ces terribles animaux, mais après un combat qui eût pu devenir fatal à l'un de nous. Cependant le principal butin de notre battue fut un nombre considérable de grosses poules de jungle (*pahar mourghi*) et quelques fort belles antilopes.

VII

De retour à Gwalior, nous allions enfin nous mettre en marche, mais la Noël, ce jour si cher aux Anglais, le Christmas national, approchait. On se servit de ce prétexte pour nous retenir : il

devait être si doux, après tant d'années, de se retrouver pour ce jour de fête de famille autour d'une bonne table, sur laquelle figurerait l'homérique plum-pudding, paré d'une branche de véritable misletoe, expédiée d'Angleterre expressément pour la circonstance. Nous nous laissâmes tenter par ces éblouissantes visions, et nous restâmes, nous promettant bien de partir rigoureusement le 27.

Du reste, si mes lecteurs s'étonnent de notre paresse, nous les prierons de se souvenir qu'au début de cette relation je leur disais : « Je ne suis pas de ces voyageurs qui traversent un pays au galop, comme piqués d'un aiguillon mystérieux; toujours pressés, ils ne voient rien, et, arrivés au but, ils cherchent eux-mêmes la cause de leur précipitation. Si trois ans ne doivent pas me suffire pour voir l'Inde, j'en mettrai quatre, cinq même, mais au moins j'aurai vu quelque chose. » Quatre ans se sont, en effet, déjà écoulés, et je ne suis pas au bout de ma tâche. Cependant la partie la plus difficile est achevée. Que le lecteur veuille bien se reporter à la carte de l'Inde centrale, qui accompagne cette relation, il verra, en suivant mon itinéraire, que, parti de Gwalior et revenu à Gwalior, je viens dans cette dernière année de décrire un véritable cercle qui l'a entraîné à ma suite dans des régions peu explorées et que nul voyageur n'avait décrites avant moi.

Ainsi, nous avons successivement parcouru dans leur entier le Dekkan occidental, le Goujerate, le Rajpoutana et enfin l'Inde centrale proprement dite. C'est là ce que les Indiens appellent le Rajasthan, le pays des Rajahs. Il nous reste maintenant à explorer la Présidence du Bengale, cette vaste région du nord, comprise entre les superbes versants de l'Himalaya et les contre-forts des Vindhyas, ce pays qu'arrose le Gange, le plus beau des fleuves, et qui est le véritable Hindoustan, le pays des Hindous, le berceau d'une des plus antiques civilisations du monde, et encore aujourd'hui le point du globe le plus densément peuplé, le plus complétement cultivé. Mais là nous allons pouvoir abandonner le chameau et l'éléphant pour la locomotive, et nous allons terminer en touristes ce voyage qui nous a présenté jusqu'ici toutes les difficultés et tous les attraits d'une exploration.

Cependant la civilisation, sous la forme des chemins de fer, n'étant pas encore parvenue jusqu'à Gwalior, il nous faut aller la chercher à Agra, et comme nous avons déjà parcouru en partie cette route, fort peu pittoresque du reste, je désire franchir cette distance aussi rapidement que possible. Bien entendu, il ne peut plus être question de *tchôpaya*, même avec des chameaux, ni de *mail-cart ;* je me ressens encore trop vivement des premières expériences faites sur ces moyens de transport perfectionnés. Il nous reste à essayer du *dâk-ghari*, sorte de chaise de poste fort goûtée dans l'Hindoustan. C'est une espèce de fiacre carré, traîné par deux maigres haridelles que la poste doit nous remplacer tous les neuf kilomètres. On peut s'y installer assez confortablement et même s'y coucher commodément à deux. C'est en somme un palanquin à deux personnes perché sur quatre roues. Je choisis donc le dâk-ghari, et loue deux charrettes pour nos gens et bagages.

Après avoir fait nos adieux à tous nos hôtes, si charmants, de Morar, nous partons de notre palais du Foull Bâgh à dix heures du matin, le 27 décembre, et tout d'abord nous pouvons constater que nos chevaux, garantis par la poste comme devant faire quinze kilomètres à l'heure, n'en font que sept, huit au plus.

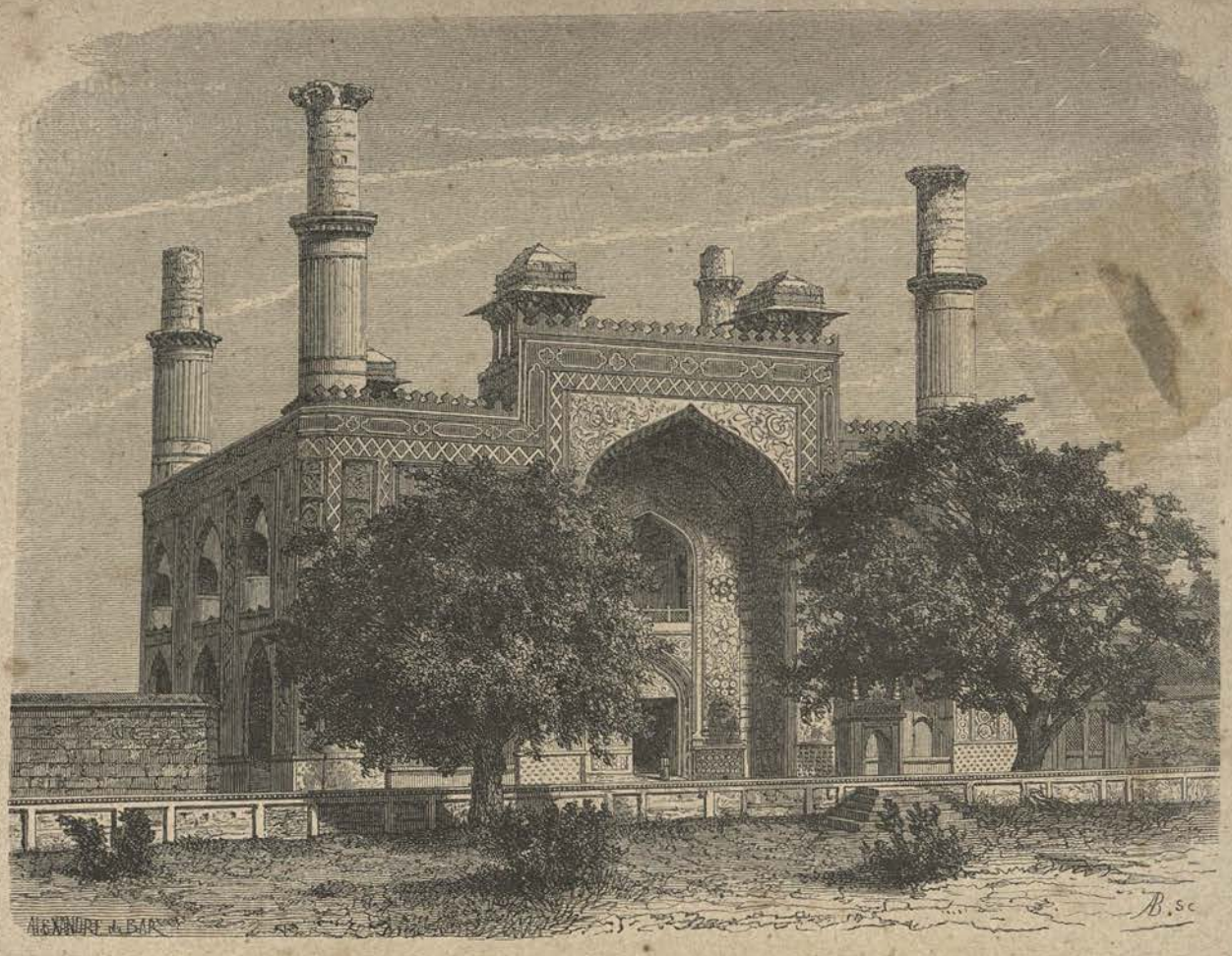
La journée se passe d'une façon assez monotone sur cette interminable route désolée, ombragée seulement par de maigres poteaux télégraphiques. Cependant je revois comme de vieilles connaissances Nourabad et son pont antique, Changda, notre camp de janvier dernier, et enfin le superbe Chumbul, que nous passons sur un pont de bateaux, par un magnifique soleil couchant. Il y a sans doute autant de charmes pour le voyageur à revoir les lieux qu'il a parcourus autrefois et qui sont déjà entourés pour lui de mille souvenirs, qu'à explorer des horizons inconnus.

Nous nous arrêtons pour la nuit au bungalow de Dholepore. J'envoie immédiatement nos salâms au Maharajah et je reçois en retour la visite de notre bon ami le dewan Gangadhar-Rao, qui vient nous inviter de la part du prince à rester quelques jours à Dholepore. Je rejette naturellement cette fort aimable invitation, qui nous prouve tout au moins que notre premier séjour n'a laissé aucun mauvais souvenir, et nous remontons en voiture à six heures du matin.

Après une halte à Mannia pour déjeuner, nous continuons notre route à travers ces plaines sablonneuses, dont la parfaite uniformité n'est relevée que par de hautes touffes de *kalâms* et quelques bouquets d'arbres. Enfin à midi, nous voyons surgir de l'horizon, semblable à un astre, un globe d'ivoire, resplendissant des rayons du soleil, et nous saluons la coupole du Tâdj dont, d'après le dire du cocher, nous sommes encore à trois lieues.

Une heure après, nous passons au galop dans les rues d'Agra, et nous nous arrêtons devant le bungalow de nos bons amis Gilmore, qui sont réunis dans la verandah pour nous souhaiter la bienvenue.

LE DAK-GHARI (page 587).



PORTE DU JARDIN DE SECUNDRA (page 593).

CHAPITRE VINGTIÈME

D'AGRA A DELHI

Une semaine au Tâdj. — Sur les bords de la Jumna. — Secundra. — La tombe d'Akber. — Mattra. — Tolérance des Hindous. — Les singes sacrés. — La légende de Krichna. — Lutte des Brahmanes et des Bouddhistes. — Goverdhan. — Bindraband. — Krichna et le serpent python. — Le Doâb. — En chemin de fer. — Delhi.

I

Mon premier soin, dès mon arrivée à Agra, fut d'aller rendre visite au Tâdj. Je fus encore plus frappé, je crois, cette fois-ci que lors de ma première visite, par l'imposante magnificence, l'étonnante grandeur de ce merveilleux monument, et, comme diverses affaires devaient nous retenir en cette ville pendant une huitaine, je résolus de venir m'installer dans le Tâdj même. Les Anglais ont en effet établi dans une annexe du mausolée une série d'appartements qui sont mis à la disposition des voyageurs, lorsque ceux-ci en font la demande au *commissioner* (préfet) de la province.

Dans la journée du 31 décembre, nous entrions dans notre nouvelle demeure, et, dès quatre heures, les portes du jardin ayant été fermées au public, nous restions les seuls possesseurs de ce féerique coin du monde. Habitué depuis des années à fouler sous mes pieds le sol de marbre des palais de l'Inde, j'éprouvais cependant un sentiment insolite en me trouvant seul au milieu

de cet amoncellement de merveilles. Il me semblait que notre présence en ce lieu était une profanation. Qu'aurait dit cette altière impératrice des Indes, la grande Moumtaz Mahal, si, sortant de dessous ce tombeau dont ses dernières paroles avaient ordonné les incomparables magnificences, elle avait aperçu là, sur la terrasse même du mausolée, deux hommes étrangement costumés, parlant une langue bizarre, assis dans de longs fauteuils à bascule, et buvant dans de grands verres la liqueur abhorrée du prophète?

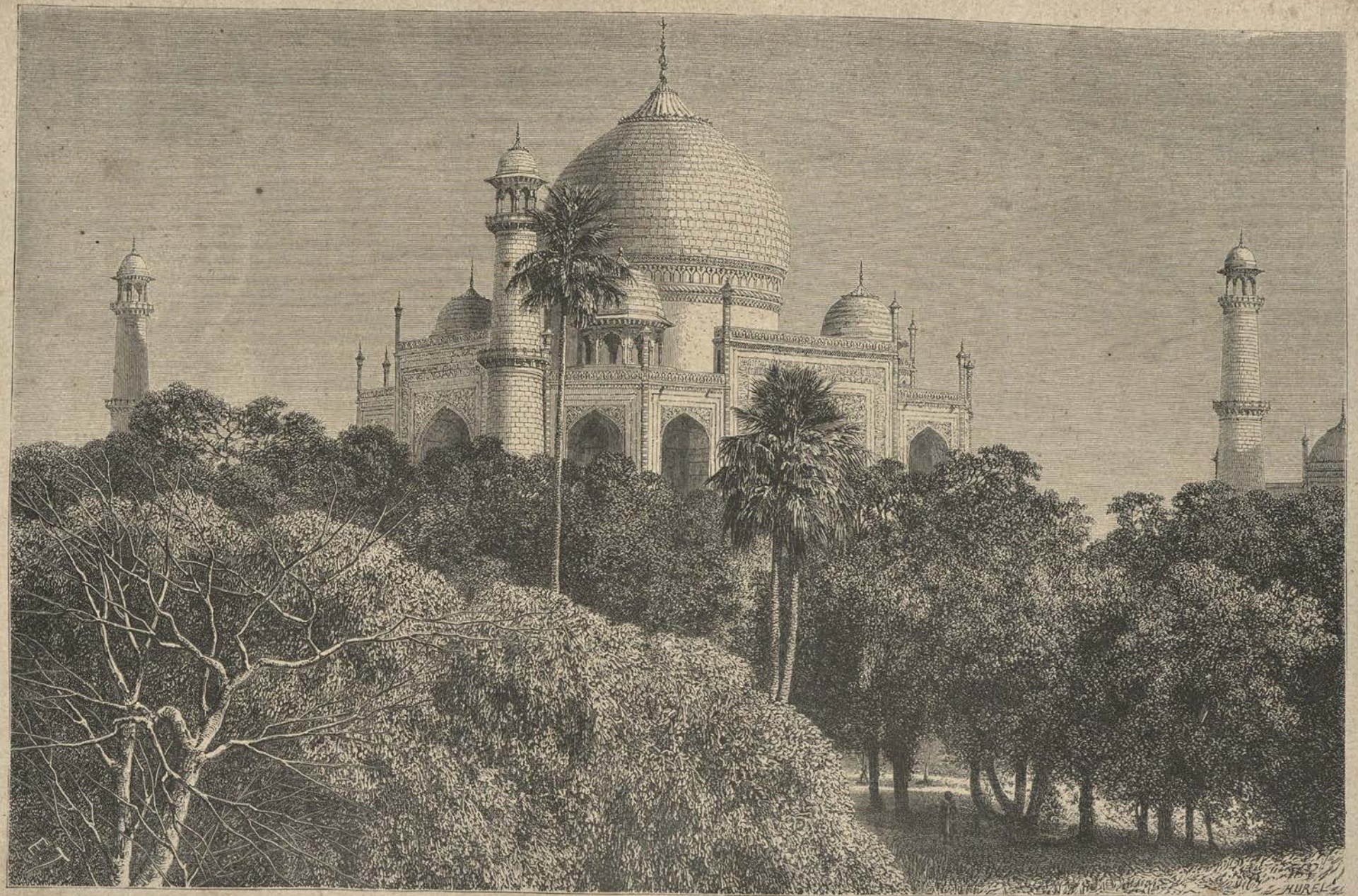
Nous étions ces deux hommes. La nuit était tombée, et nous étions venus nous asseoir sur le bord de la terrasse dominant la Jumna. Les deux verres dont la vue eût offusqué la pauvre Moumtaz avaient été remplis pour célébrer ce moment que le voyageur ne voit jamais approcher sans émotion : la fin d'une année, le commencement d'une autre. Pour peu que l'on soit, comme nous l'étions, rompu à la vie nomade et aventureuse, ce n'est guère qu'en ce jour que l'on voit se dresser tout à coup l'image du foyer absent, de la famille, de la patrie, de tant d'êtres si chers et dont tant d'horizons nous séparent. Mais aussi comme cette image apparaît puissante et vive! Comme les souvenirs se pressent en foule! Comme l'on se sent le cœur et le courage défaillir! Les larmes montent aux yeux ; elles coulent abondantes, silencieuses. C'est l'offrande que le voyageur envoie au pays, à tous les chers absents.

Je me souviendrai toujours de ces dernières heures de l'année 1867, de ces premières de l'année 1868. Nous étions restés, Schaumburg et moi, assis sur la terrasse, plongés dans une muette rêverie, dont nous n'avions été tirés qu'un instant, à minuit, par l'arrivée de nos gens nous apportant un énorme bouquet et leurs bons souhaits. A nos pieds roulaient les eaux argentées de la Jumna, s'étendant en une large nappe tranquille dans laquelle venaient se refléter des milliers de resplendissantes étoiles. Derrière nous, à côté de nous, au-dessus de nous, se dressait le Tâdj, ce mystique monument de l'amour, étalant sa blancheur immaculée sous les pâles lueurs des rayonnantes planètes. Aucun bruit ne troublait notre solitude, si ce n'est lorsqu'une légère brise, soufflant le long du fleuve, venait nous apporter par intervalles les éclats d'un orchestre anglais célébrant dans quelque mess l'arrivée du nouvel an, ou le son monotone et triste des cymbales de cuivre d'un petit camp de bayadères caché sous les arbres de la rive. Nous restions muets et pensifs, à demi enivrés par ce sublime spectacle et par les senteurs des jasmins, des orangers et des mille fleurs qui nous entouraient. Enfin, à trois heures du matin, nous regagnions, toujours silencieux, nos appartements.

Mais celui qui a beaucoup et longtemps voyagé loin de ce que nous appelons les pays civilisés, sait aussi bien que moi que le vrai voyageur, celui qui croit et veut accomplir une tâche utile, ne peut et ne doit donner que de courts instants aux sentiments et aux souvenirs ; aussi dès le matin nous avions chassé loin de nous nos rêveries, et nous discutions plus ardemment que jamais sur la route que nous allions suivre pour nous diriger, non pas vers la France, mais plus avant dans le nord de l'Inde.

Notre première destination devait être Delhi, mais je décidai que pour nous y rendre nous laisserions de côté le chemin de fer, du moins jusqu'à Aligarh, et que nous suivrions l'ancienne route, ce qui nous permettrait de revoir Secundra et de visiter la sainte Mattra et ses environs, théâtre des exploits de Krichna.

Dans cette même matinée, me promenant parmi les ruines de palais qui garnissent la rive de la Jumna, en aval du Tâdj, j'assistai à un curieux et touchant spectacle. J'allais descendre un de ces grands escaliers de pierre qui conduisent à la rivière, lorsqu'un chant plaintif entrecoupé de sanglots vint frapper mon oreille. Je m'approchai doucement et, me cachant complétement derrière un arbre, j'aperçus, assise sur les marches de grès rouge, une vieille femme, pauvrement vêtue, qui sanglotait la figure plongée dans ses mains. Au pied de l'escalier, sur le bord de l'eau, se tenaient deux jeunes Hindoues. L'une d'elles, nue jusqu'à la ceinture, debout, les



LES JARDINS DU TADJ.

bras levés au ciel, chantait d'un ton étrangement plaintif une de ces berceuses avec lesquelles les femmes indiennes endorment leurs jeunes enfants ; tout en chantant, elle prenait dans une corbeille des fleurs effeuillées et elle laissait tomber dans l'eau les pétales aux vives couleurs. Je ne pouvais me rendre compte du but de cette étrange cérémonie, lorsque, me penchant un peu, j'aperçus flottant sur l'eau une sorte de petit radeau d'osier sur lequel était étendu le cadavre d'un jeune enfant. Je compris alors : la pauvre mère, quelque bayadère, n'ayant pu faire les frais du bûcher pour consumer les restes du pauvre petit être, s'était décidée à les confier aux eaux saintes de la Jumna. Elle était là, accompagnée de sa sœur et de sa mère, faisant à son enfant ses derniers adieux. Elle n'agissait d'après aucun rite ; c'était son cœur qui lui avait inspiré de chanter encore au pauvre petit la chanson accoutumée, et elle était là, dans une non moins touchante inspiration, effeuillant sur ce frêle enfant des fleurs, emblème de sa courte existence. La sœur, penchée sur l'eau, retenait le petit radeau, ne pouvant se décider à abandonner cette proie aux monstres du fleuve. Après être resté un instant en contemplation devant ce saisissant tableau, je me retirai sans que les pauvres femmes eussent pu soupçonner que j'avais été le témoin de leur douleur.

Je passai ainsi cette semaine au Tâdj de la façon la plus charmante, dessinant, photographiant et me pénétrant de toutes ces beautés que j'allais quitter peut-être pour toujours.

II

Le 9 janvier nous quittons Agra, n'emmenant avec nous que deux domestiques et quelques bagages, après avoir expédié tous nos impedimenta à Delhi par le chemin de fer. Un chameau famélique, que j'ai réussi à grand'peine à louer, et deux chevaux doivent nous conduire jusqu'à Hatras, où nous rejoindrons la voie ferrée.

Une heure de galop, sur une magnifique route macadamisée, bordée de grands arbres et le long de laquelle sont rangées de loin en loin de curieuses tombes, surmontées d'effigies de chevaux en grès rouge, nous conduit au village de Secundra.

Ce point, insignifiant au point de vue de sa population, qui ne dépasse certes pas une centaine d'âmes, est cependant vénéré dans l'Asie entière, aussi bien par les Musulmans que par les Hindous, comme le lieu où reposent les restes de l'empereur Akber, le plus grand monarque qui ait jamais tenu dans ses mains les destinées du vaste empire indien.

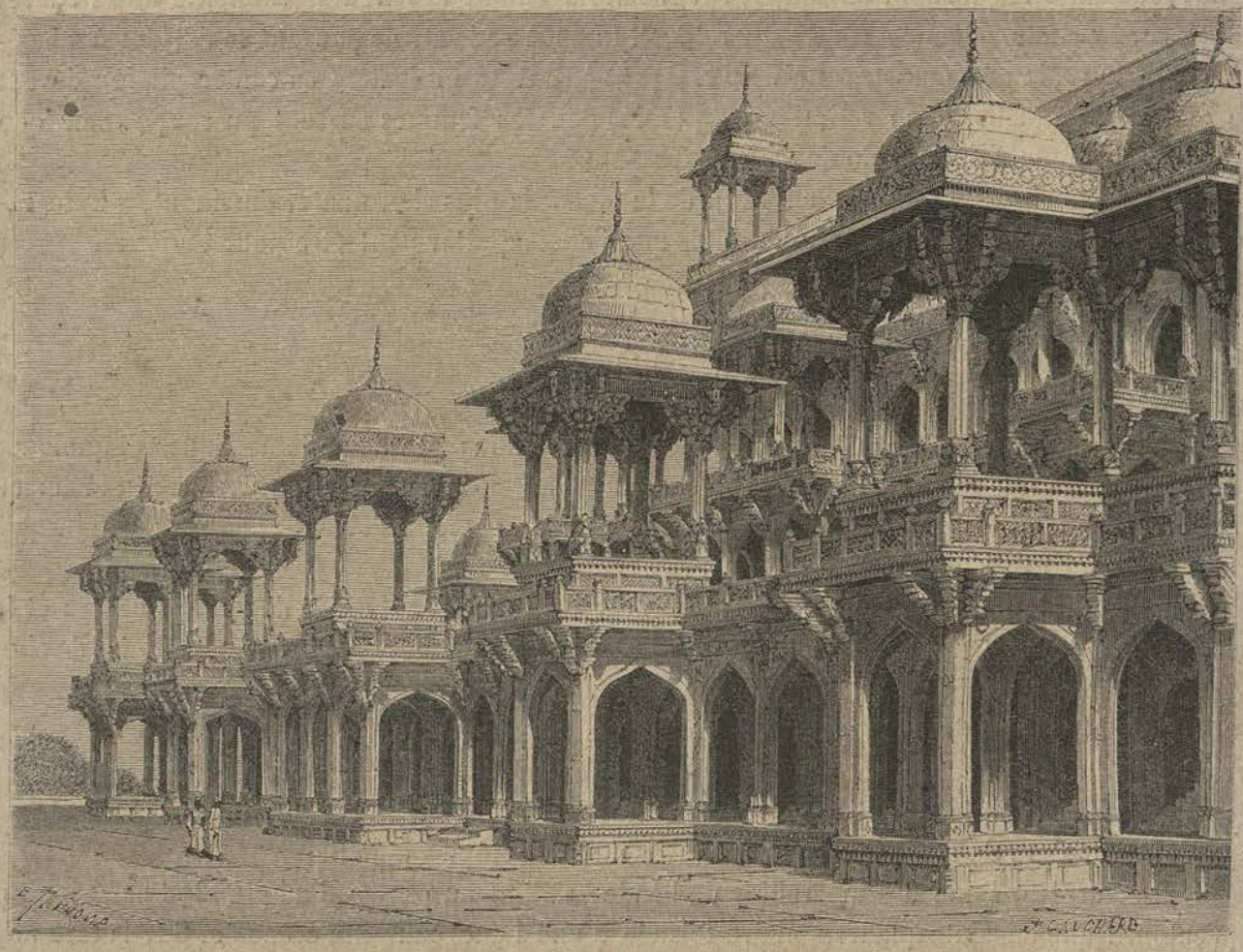
Son mausolée, l'une des merveilles de l'Inde, s'élève au centre d'un grand et beau jardin, qu'entoure une enceinte quadrangulaire formée d'une haute muraille crénelée. Sur la face méridionale de l'enceinte se trouve la grande porte d'honneur, magnifique monument (page 589) d'un style sévère et grandiose, qui mériterait à lui seul la visite du voyageur. L'entrée s'ouvre sous un massif pavillon carré dont les façades, percées d'une haute arche ogivale légèrement arrondie, sont décorées de mosaïques ou plutôt d'incrustations en marbre de couleur, car les fleurs et les arabesques qu'elles composent sont sur une échelle proportionnée à l'ensemble du monument. La terrasse du pavillon est couronnée de légers kiosques et de quatre élégants minarets de marbre blanc, dont la partie supérieure fut malheureusement abattue par les boulets du général Lake en 1803.

Franchissant cette porte, on se trouve sur une belle chaussée dallée de vingt mètres de largeur, élevée de trois mètres au-dessus du sol des parterres, et à l'extrémité de laquelle se dresse l'étonnante masse du mausolée. Trois autres chaussées semblables, venant aboutir au centre de chacune des faces du mausolée, divisent le jardin en quatre parties égales.

Le mausolée lui-même est un étrange édifice, que l'on ne peut rapprocher de rien de ce qui

existe autre part dans l'Inde. C'est une sorte de pyramide divisée en quatre étages de hauteurs différentes, et reposant sur une base carrée, élevée et percée sur chaque face d'un arceau moresque. Les trois premiers étages de la pyramide sont masqués par des rangées de kiosques en grès rose d'une grande élégance ; un mur de marbre blanc sculpté, soutenu par de légers tchâtris de même matière, entoure l'étage supérieur. Du reste, le lecteur n'aura qu'à jeter un coup d'œil sur les gravures (page 606 et ci-dessous) pour se rendre compte de cette disposition originale, dont la plume est impuissante à faire apprécier toutes les beautés.

Un long passage voûté, sombre, étroit, conduit de la porte principale du mausolée à la crypte, où est placé le tombeau, simple sarcophage de marbre, sans ornement, que la lumière



ÉTAGES SUPÉRIEURS DU MAUSOLÉE D'AKBER, A SECUNDRA.

filtrant par de petites ouvertures du dôme permet à peine de distinguer. C'est là, sous cette pierre, que dort de l'éternel sommeil l'arrière-petit-fils de Tamerlan, Akber, l'une des plus hautes intelligences que le monde ait produites, l'homme sous lequel l'Inde, réunie en un empire, atteignit à un apogée de prospérité dont elle est encore loin aujourd'hui.

Cette tombe, si simple, n'était pas destinée à être profanée par le regard du vulgaire. Le sarcophage d'apparat, celui sur lequel la foule vient prier, est au grand soleil, au sommet même de la pyramide. C'est une dalle de marbre blanc, bijou de ciselure, sur laquelle ressortent en relief, au milieu d'un réseau d'arabesques, les quatre-vingt-dix-neuf noms qui servent dans la religion musulmane à invoquer le Tout-Puissant.

De cette dernière terrasse, on embrasse une vue étendue des environs, vastes plaines uni-

SUR LES BORDS DE LA JUMNA.

formes où le sable jaunâtre se montre de loin en loin au milieu des cultures d'un vert sombre, et à travers lesquelles serpente sinueusement la Jumna. Dans le sud, on aperçoit au-dessus des arbres les hautes murailles du fort d'Agra, dominées par les dômes vaporeux du Tâdj et de la mosquée des Perles.

Le mausolée de Secundra est l'œuvre de plusieurs règnes. Akber fit élever lui-même le pavillon d'entrée et la base du mausolée ; son fils Jehanghir ajouta les étages en grès rouge et Chah Jehan surmonta l'édifice de sa couronne de marbre. Il est facile, du reste, de reconnaître dans chacune de ces parties le style caractéristique de ces diverses époques.

A côté du mausolée d'Akber, en dehors de l'enceinte, se dresse un vaste cénotaphe ruiné, renfermant la tombe de l'épouse chrétienne de l'empereur, la Bégaum Marie.

Nous nous installons, pendant les quelques jours que nous demande l'étude du mausolée, dans un joli petit bungalow que les Anglais ont élevé dans un angle du jardin au milieu d'un bosquet de tamariniers séculaires.

III

Le 15, nous remontons à cheval et, suivant une belle et grande route encombrée de charrettes et de piétons, qui n'est autre que la Grand Trunk Road, artère principale que les Anglais avaient tracée à travers leurs possessions pour les relier entre elles, nous poussons jusqu'au village de Ferah, où un caravansérail indigène, assez malpropre du reste, nous offre un abri pour la nuit. Le lendemain matin, nous gagnons en quelques heures le bungalow de Mattra.

Mattra ou Muttra est une des principales villes de l'Hindoustan : quoique bien déchue de son antique splendeur, elle a encore grand air, vue des bords de la Jumna, le long de laquelle elle s'étend en forme de croissant, étalant ses hautes maisons à terrasses et ses temples innombrables sur le flanc de berges escarpées dont la base apparaît couverte de kiosques de pierre et de larges escaliers plongeant jusque dans l'eau.

Dès l'antiquité la plus reculée, sans doute plus de vingt siècles avant Jésus-Christ, Mattra était une grande et importante cité. C'est là que, au quinzième ou treizième siècle avant notre ère, naquit le héros Krichna, aujourd'hui la divinité la plus populaire du panthéon hindou. Sous le nom de Mathourah, les grands poëmes sanscrits nous décrivent ses beautés et ses splendeurs. Sans remonter aux temps fabuleux, nous savons qu'à l'époque de la première invasion musulmane, au onzième siècle, elle pouvait encore se vanter d'être une des plus riches métropoles religieuses du monde. Lorsque le conquérant Mahmoud le Ghaznévide s'en empara en 1017, il fut enthousiasmé lui-même du splendide spectacle qu'elle présentait. Écrivant à un de ses généraux, le farouche musulman lui fait de la cité sainte une curieuse description que l'histoire nous a conservée : « Cette ville merveilleuse, dit-il, renferme plus de mille édifices, la plupart en marbre et aussi fermement établis que la foi des vrais croyants, et encore je ne comprends pas dans ce nombre les temples des infidèles. Si l'on calcule l'argent qu'ont dû coûter tous ces monuments, ce ne serait pas trop de l'estimer à plusieurs millions de *dinars*, et encore faut-il dire que pareille cité ne pourrait être construite même en deux siècles. Dans les temples païens, mes soldats trouvèrent cinq idoles d'or, dont les yeux étaient formés de rubis d'une valeur de cinquante mille dinars : une autre idole portait comme ornement un saphir pesant quatre cents *miskals* et l'image elle-même produisit à la fonte quatre-vingt-dix-huit miskals d'or pur. Nous trouvâmes, en outre, une centaine d'idoles d'argent, représentant la charge d'autant de chameaux. »

Aujourd'hui, Mattra est une des villes principales de la province anglaise d'Agra et un impor-

tant cantonnement de troupes. Malgré tous ses malheurs, elle a conservé aux yeux des Hindous le premier rang, après Bénarès, parmi les cités saintes de l'Inde. Aussi toute l'année les pèlerins y affluent par milliers des contrées les plus éloignées de la Péninsule. Il faut voir le matin et le soir, alors que le soleil vient dorer les façades des temples et des palais, la foule se pressant sur les ghâts pour se plonger dans les eaux sacrées de la Jumna, la Yamouna des poëtes sanscrits. Hommes et femmes immergés dans l'eau jusqu'à mi-corps, le visage extatiquement levé vers le ciel, accomplissent les rites mystiques de la purification, par lesquels le corps et l'âme se trouvent à la fois dépouillés de toutes leurs souillures.

Cette foule, malgré son enthousiasme fanatique, est fort tolérante. Les Européens, les *infidèles*, vont et viennent impunément au milieu d'elle, assistent et critiquent même les cérémonies religieuses sans que nul paraisse s'en soucier. Il n'y a guère que dans l'Inde, et encore chez les Hindous seulement, que l'on voie et que l'on ait vu de tout temps la tolérance, la liberté religieuse la plus absolue, se combinant avec le fanatisme le plus outré. C'est ainsi que l'on peut s'expliquer la création de tant de religions diverses ayant toujours vécu ensemble dans un accord presque parfait. Si le Bouddhisme seul a été chassé par la force, c'est que seul il était une religion de prosélytisme, et qu'il voulait dominer et écraser les autres.

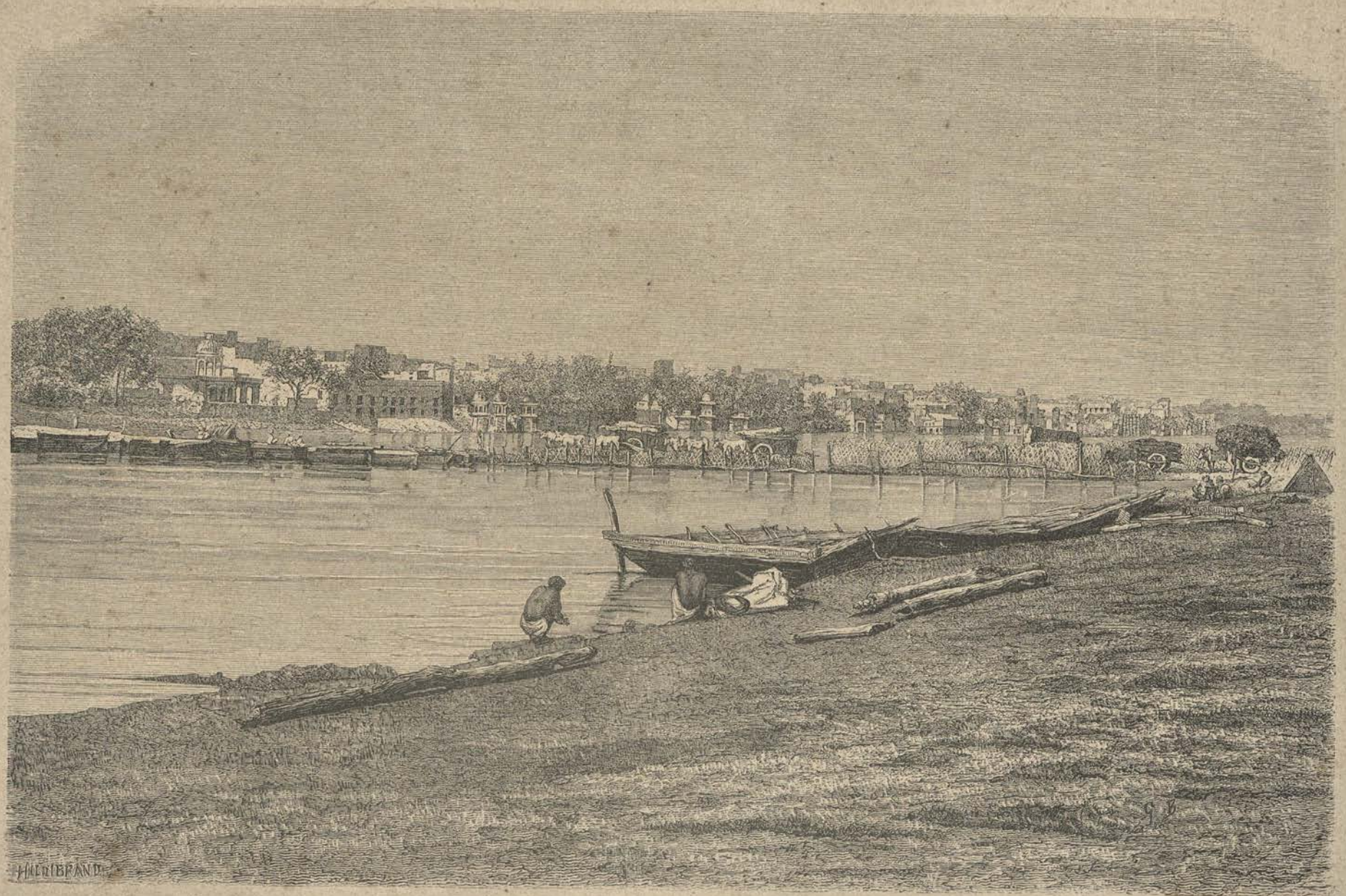
Une des choses qui me frappèrent le plus, dès que je mis les pieds dans les étroites et montueuses ruelles de la ville, ce fut le nombre considérable de singes qui se montrent sur les terrasses des maisons, sur les auvents des boutiques, et jusqu'au milieu de la chaussée.

Ces singes, du genre gibbon, roux, à la poitrine et au derrière carminés, grimaçaient de la façon la plus grotesque et la plus impertinente à la vue de nos costumes européens. Leur insolence allait jusqu'à nous courir après comme s'ils eussent voulu s'en prendre à nos mollets. Ces malins animaux semblaient avoir le sentiment de leur caractère sacré et ne redoutaient nullement les menaces que je leur faisais avec ma canne. Je me serais du reste bien gardé de les frapper, connaissant le malheureux sort de deux pauvres officiers anglais qui, il y a quelques années, ayant blessé un de ces singes, furent poursuivis par la population ameutée et jetés dans le fleuve, où ils périrent sans qu'on pût leur porter secours.

Le bazar principal paraît être le rendez-vous général non-seulement des singes, mais aussi de tous les animaux que la piété brahmanique entretient dans la ville. Des gibbons aux longs bras velus, des langours à la face noire, des pigeons, des perruches, des perroquets, couvrent les auvents des boutiques, sautent, volent, crient, grincent au milieu de la foule et vont jusque sur les éventaires voler les fruits et les grains que défendent indolemment les marchands. Ajoutez à cela de véritables troupeaux de zébus, à la lourde bosse de graisse branlant sur le dos, qui se promènent d'un pas lent et majestueux, écartant doucement avec leurs cornes les personnes qui se trouvent sur leur passage, ou se couchant en groupes pittoresques au travers de la voie, et vous vous ferez une idée du tableau étrange que présente ce bazar.

IV

Tout à Mattra rappelle le souvenir de son plus célèbre enfant ; on ne voit sur les temples que statues de Krichna sous ses diverses formes ; les murs mêmes des maisons sont couverts de grossières et éclatantes peintures représentant les exploits du héros : là, on le voit, encore enfant, étranglant le python qui ravageait les campagnes ; ici, véritable Hercule indien, il pourfend des monstres ou tient sur son doigt la montagne qu'il arracha un jour du sol pour se garantir de la pluie ; mais la scène favorite, que l'on trouve reproduite à chaque pas, est celle qui le représente alors que, jeune berger, il faisait danser sous un arbre, au son de la flûte, les jeunes paysannes du pays de Vradja.



MATTRA, VUE PRISE DE LA RIVE OPPOSÉE DE LA JUMNA.

Parmi les nombreuses divinités qui remplissent le panthéon hindou, Krichna est certes une des plus intéressantes, non pas seulement à cause de la vénération dont il est l'objet aujourd'hui, mais parce que, avantage qu'il partage avec Rama, il nous est possible de trouver en lui une origine fondée sur une tradition historique. Tout nous prouve qu'il fut un de ces aventuriers tels qu'en ont fourni toutes les époques primitives, et dont les exploits chevaleresques et galants devinrent bien vite le sujet d'une légende populaire.

Selon cette légende, que, chose remarquable, les Brahmanes n'ont pas réussi à défigurer complétement, Krichna appartenait à une tribu de Yadavas, bergers nomades, vivant dans des chars et vendant de village en village le produit de leurs troupeaux. Ces Yadavas, comme leur nom et leur façon de vivre nous l'indiquent, étaient des Jâts, et il est curieux de constater que ce dieu, aujourd'hui brahmanique par excellence, appartient par son origine à une race qui ne peut prétendre à la qualification d'aryenne.

Lors de la naissance de Krichna, les Yadavas étaient campés près de Mattra, et ils paraissent avoir entretenu à cette époque des relations d'amitié avec les chefs de la ville. Le jeune héros passa son enfance dans ces campagnes, accomplissant maints merveilleux exploits. Il était arrivé à l'adolescence, lorsque le peuple de Mattra se souleva contre son roi. Krichna prit la direction du mouvement, tua de sa propre main le tyran, qui, paraît-il, avait usurpé le trône, et installa à sa place le souverain légitime. Quelques années après, le beau-père de l'usurpateur marcha contre Mattra avec une formidable armée; Krichna, ne se croyant pas capable de résister à cette attaque, réunit les Yadavas et, traversant avec eux le Rajpoutana, vint s'établir dans le Goujerate, où il fonda la ville de Dwarka, sur la côte occidentale de la péninsule de Kattywar. Son royaume paraît avoir joui de la plus grande prospérité pendant plusieurs années ; mais, à l'occasion d'une fête, une dispute s'éleva entre les chefs et dégénéra bientôt en une sanglante mêlée. Pendant la bataille, un violent tremblement de terre vint soulever les flots de la mer qui engloutirent la ville et les combattants.

Alors que les préjugés imposés par une aristocratie jalouse de ses droits retenaient immuablement l'homme dans la condition sociale qu'avaient occupée ses ancêtres, l'extraordinaire fortune de Krichna, s'élevant de l'humble position de berger au rang de roi, dut produire une profonde impression dans le fond du peuple, qui eut d'autant plus de raison d'applaudir à cette victoire et d'en conserver la tradition, que le héros n'appartenait pas à la race des vainqueurs, mais était l'enfant de la race vaincue, de ces tribus nomades touraniennes que les Aryens avaient supplantées. Son souvenir fut dès le principe, comme encore aujourd'hui, précieusement gardé, surtout par les femmes, touchées par cette galanterie un peu grossière qui fut toujours le principal mobile des exploits du jeune héros. C'est ainsi que les traits les plus naïfs de son existence se gravèrent ineffaçablement dans la tradition et qu'on répète de génération en génération : comment, étant enfant, il avait volé le pot de beurre de sa mère et avait en punition reçu le fouet; comment, adolescent, il allait enlever les vêtements des jeunes laitières pendant qu'elles se baignaient dans la Jumna; comment, jeune homme, il sut charmer les cœurs de ces mêmes laitières par ses douces paroles, par son talent sur la flûte et par l'élégance de ses mouvements en dansant sous les nîms ombreux. Krichna fut enfin le type le plus parfait de ces aventuriers que le populaire de tous les pays et de tous les temps a toujours aimés : aventuriers un peu hâbleurs, poëtes et romanciers à leurs heures, et courant plus volontiers les rendez-vous galants que les combats. Cependant la fin de la vie du héros ne répond pas à ses débuts; après son coup de main de Mattra il meurt obscurément à la fin d'un règne paisible, non dans quelque combat épique, mais dans une algarade de gens ivres, à laquelle les éléments viennent par hasard ajouter une note un peu grandiose.

Par quelle révolution le nom de ce héros vulgaire, de mœurs aussi débraillées, est-il parvenu

à détrôner celui des austères divinités védiques et à devenir l'objet du culte des peuples de tout le nord de l'Inde? C'est pour éclaircir un peu cette question si importante qui ne peut manquer d'intéresser mes lecteurs, que j'ai rapporté rapidement les origines de ce dieu populaire.

Vers la fin de cette lutte à outrance que se livrèrent pendant les huit premiers siècles de notre ère le Bouddhisme et le Brahmanisme, les Brahmanes, pour attirer les masses à leur cause, se décidèrent à révivifier leur culte dont les idées abstraites n'étaient plus comprises, en transformant les héros populaires en avatars, en incarnations des antiques divinités védiques.

Si l'on se souvient que le centre même de cette lutte entre les deux religions était cette partie de la vallée du Gange illustrée par le joyeux enfant de Mattra, on comprend que les Brahmanes ne purent trouver une figure s'adaptant mieux à leurs nouveaux principes que celle de Krichna, et qu'il ne leur fut pas difficile de faire croire à la foule que cet homme, véritable personnification des instincts, des défauts et des qualités des classes inférieures, n'était autre qu'une incarnation de l'Être suprême et invisible, de l'éternel Vichnou. Mais ce qui est plus bizarre, c'est qu'il est prouvé aujourd'hui que les Bouddhistes, s'emparant aussitôt de cette idée, essayèrent de leur côté de s'attacher Krichna, en en faisant un Bouddha, sous le nom de Jaghernâth ou Seigneur du monde.

Le procédé employé par les Brahmanes pour transformer complétement le héros en une divinité mérite que je lui consacre quelques mots, d'autant plus que, parmi les innombrables mythes que les novateurs greffèrent sur la tradition populaire, il est impossible de ne pas reconnaître bien des emprunts au christianisme. C'est ainsi que la naissance de Krichna, si simplement rapportée par la légende primitive, fut entourée de mystères, et, quoique en apparence fils d'une bergère, il fut représenté comme l'enfant d'une princesse royale, par conséquent comme l'antique représentant de la race solaire. On fit de même jouer au Rajah Kansa, que le héros devait plus tard renverser du trône, le rôle d'Hérode renouvelant le massacre des Innocents, pour se débarrasser de son futur rival, qu'une prédiction lui a fait connaître. De même, les moindres traits de la légende furent défigurés et expliqués : par exemple, on établit que Krichna, volant les vêtements des baigneuses, ne voulait que leur faire sentir leur immodestie. Cependant il y a des traits favoris de la légende auxquels les brahmanes ont été fort embarrassés de prêter une signification mystique : ainsi Krichna et ses camarades, ayant volé le paquet de linge d'un pauvre blanchisseur, ne savaient comment revêtir ces riches costumes, dont eux, grossiers paysans, ne connaissaient pas l'usage ; ils durent faire venir un tailleur qui les instruisit et auquel, comme récompense, Krichna accorda la rémission de ses péchés.

Enfin, il est facile de comprendre comment le culte de Krichna, avec toutes ses inconséquences et toutes ses licences, dut s'emparer rapidement de l'esprit de ce peuple écrasé et condamné à l'austérité et à la crainte de châtiments éternels par ces moines bouddhistes devenus outre-puissants et cachant leur dépravation et leurs débauches au fond des splendides viharas de l'Hindoustan. A ce nouveau nom de Krichna, tous les opprimés et tous les ambitieux se levèrent, et en quelques années, en un instant, le Bouddhisme, ce colosse qui paraissait si fermement implanté dans le sol, disparut à jamais de l'Inde, de la terre qui l'avait fait naître, grandir, et qui, dans son excessive tolérance, l'avait supporté pendant dix siècles, alors qu'il était devenu corrompu et oppresseur.

V

Après Mattra, auquel nous consacrâmes quatre jours, il me restait à visiter deux autres localités célèbres de ce pays de Vradja illustré par Krichna : Goverdhan et Bindraband. Goverdhan

est une assez grosse bourgade, située à une vingtaine de kilomètres de Mattra, sur un petit renflement rocailleux parallèle à la chaîne du Mewat. Le pays environnant est plat et bien cultivé.

C'est à Goverdhan que Krichna passa une partie de son enfance; c'est là que, âgé seulement de huit ans, « il déracina le mont-Goverdhana et, le plaçant sur son index, le tint étendu en forme de parasol au-dessus de ses camarades et de leurs troupeaux surpris par un violent orage. » Aussi Goverdhan est-il une étape vénérée du pèlerinage que doit accomplir tout bon krichnaya. La piété des fidèles y a accumulé un nombre considérable de temples. En outre, les rois jâts de Bhurtpore, qui se considèrent comme issus de la race du dieu, ont fait de Goverdhan le lieu consacré à leur crémation, et chaque souverain s'y est érigé un superbe cénotaphe.

Parmi ces monuments, le plus important est celui de Souradj Mall, le fondateur de la puissance moderne des Jâts dans la vallée de la Jumna. C'est un élégant édifice de marbre et de grès jaune, dans ce beau style moderne dont la tombe de Baktawar à Ulwur et le palais de Dîgh (pages 297, 304 et 305) sont les types les plus parfaits. Le cénotaphe est pittoresquement situé sur le bord d'un joli étang, qu'entourent de nombreux temples et *tchâtris*.

De l'autre côté de la ville se trouve un autre édifice de même style, le mausolée de Baldeo Sing, élégant pavillon surmontant une terrasse entourée de tchâtris, entre deux belles pièces d'eau. L'un de ces étangs, quoique placé en contre-bas du premier, est presque continuellement à sec. D'après la légende, Krichna, ayant dansé avec les laitières, vint se désaltérer à cet étang et en absorba d'un seul trait le contenu, qui est resté depuis ce temps au niveau où il le laissa.

De Goverdhan, nous nous dirigeons vers Bindraband, situé à vingt kilomètres dans le nord-ouest et qui occupe, sur la rive droite de la Jumna, une position à peu près analogue à celle de Mattra. C'est une ville importante, et comme Mattra un grand centre de pèlerinage. La population est presque exclusivement composée de brahmanes, et les temples y sont plus nombreux que les habitations. Les Rajahs du nord-ouest de l'Inde y entretiennent de somptueux palais où ils viennent résider pendant les fêtes annuelles en l'honneur de Krichna. Beaucoup de ces palais et de ces temples sont antiques, mais la plupart ont été l'objet de restaurations qui les ont complétement défigurés. Cependant on peut y admirer encore un très-curieux édifice du neuvième siècle, construit sur le plan d'une croix latine, avec une haute nef décorée de nombreuses idoles.

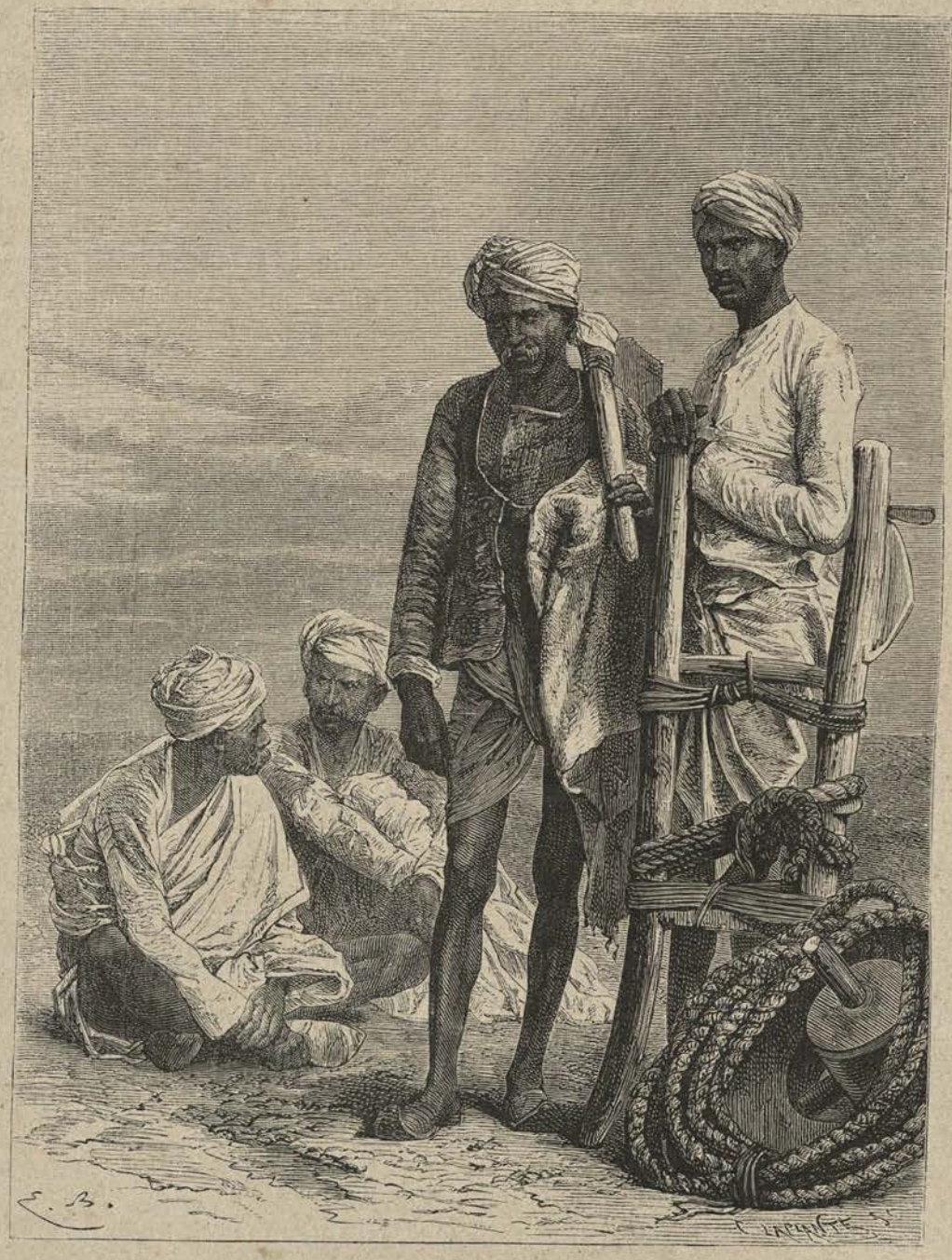
Ici encore les souvenirs de Krichna abondent : les dévots vont se plonger dans l'onde au lieu même où le dieu tua le python Kaliya Naga, qui empestait le fleuve sacré et désolait le pays de Vradja ; python dans lequel il faut sans doute voir la personnification d'un de ces barons aryens qui, dominant de leurs forteresses le cours du fleuve, prélevaient un impôt sur les navigateurs ou dirigeaient de là leurs excursions déprédatrices contre les villages. Hors de la ville, on va adorer un nîm vénérable sous lequel le héros venait faire danser les jeunes paysannes au son de la flûte. D'après les légendes brahmaniques, Bindraband était aussi une des retraites du dieu Rama, qui y venait en compagnie de Hanouman, le dieu-singe, passer les beaux jours de l'été. Aussi, en l'honneur de ces divinités, les brahmanes entretiennent-ils dans la ville un nombre tellement considérable de singes que ces animaux y forment sans doute la majorité de la population.

VI

Le 23 janvier, nous sommes de retour à Mattra que nous quittons, le jour même, pour nous diriger vers Hatras, station de la ligne de Delhi.

Pour la première fois nous passons la Jumna, qui sert de limite entre le Rajasthan ou pays

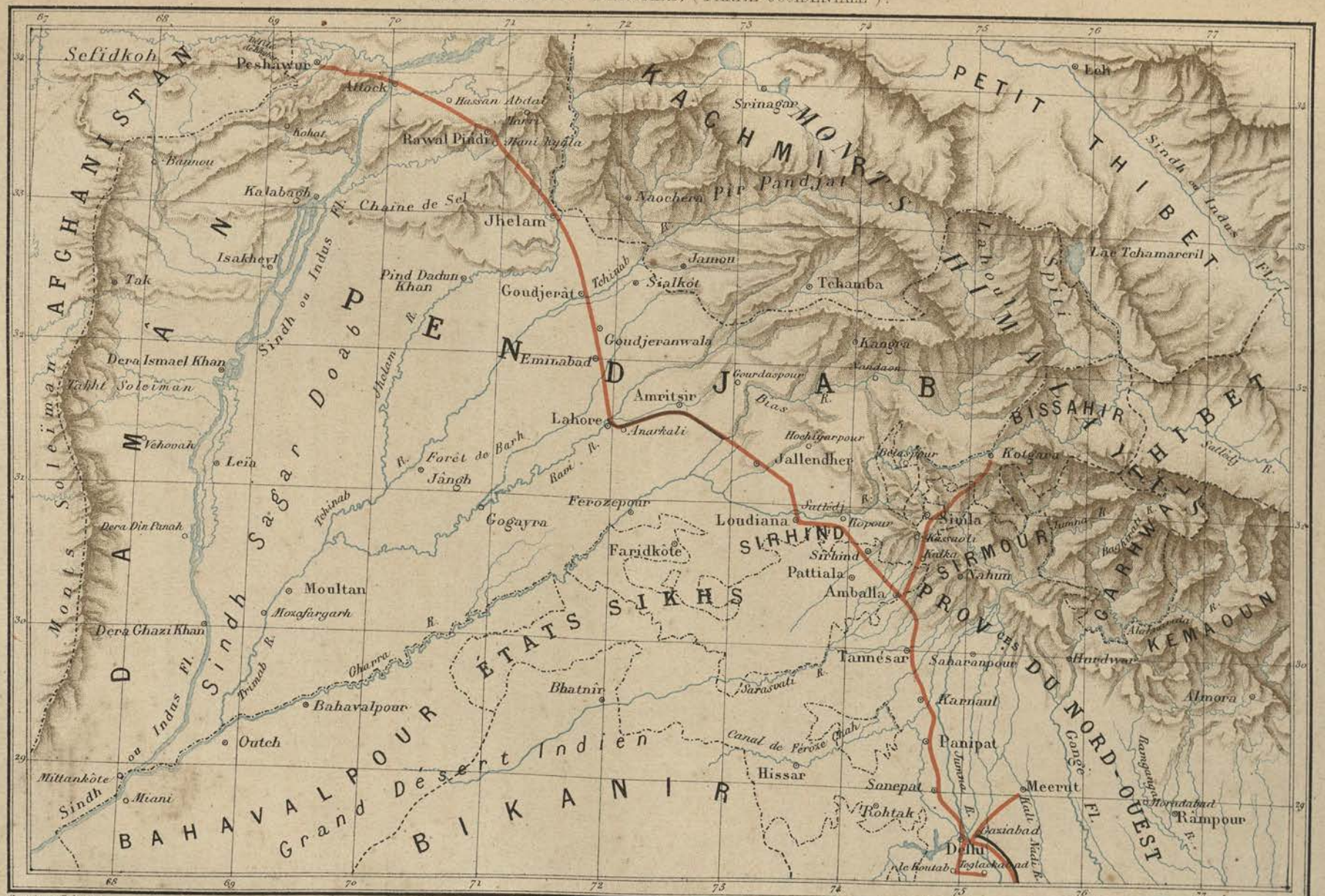
des Rajahs et l'Hindoustan ou pays des Hindous, et dès nos premiers pas, nous entrons dans une des plus célèbres provinces de l'Inde antique, le Doâb ou Douâb, longue et étroite bande de terre s'étendant du nord-ouest au sud-est entre la Jumna et le Gange. Le nom de Doâb caractérise parfaitement cette position, puisqu'il est tiré des mots : *dô* (deux) et *âb* (fleuves), les deux fleuves. C'est dans cette sorte de péninsule que les colons brahmanes vinrent s'établir vingt



PAYSANS DU DOAB.

siècles avant Jésus-Christ. Ces vastes plaines couvertes d'une alluvion fertile produisant d'excellentes céréales convenaient parfaitement à leurs mœurs agricoles. Abandonnant aux Kchatriyas belliqueux la conquête des régions plus accidentées et défendues par des populations courageuses, les Brahmanes firent du Doâb la terre de l'Église : c'est là qu'ils se développèrent paisiblement, et qu'ils préparèrent ces lois religieuses qui devaient devenir plus tard celles de l'Inde entière. Aujourd'hui encore ils forment la majorité de la population de l'ancien Brahmavarta.

PRÉSIDENCE DU BENGALE. (PARTIE OCCIDENTALE).



Gravé par Erhard.

Itinéraire de M. Rousselet
Chemins de fer
Limites des Etats indiens

Echelle
50 25 0 50 100 150 Kilomètres

mais beaucoup ont perdu leur caractère sacré et sont tombés au rang de simples cultivateurs. Ce qui est étrange, c'est que le type des paysans du Doâb est loin de rappeler cette illustre origine : il est vrai que tous ne sont pas de race brahmanique, mais proviennent sans doute du croisement de la caste sacerdotale avec les anciens possesseurs du sol, les Jâts.

Fait encore plus remarquable, ce pays si richement cultivé, et cela depuis peut-être quarante siècles, en est encore aux procédés agricoles des temps primitifs. Le paysan n'a pour charrue qu'un morceau de bois dégrossi, armé d'une pointe de fer conique; il ne connaît ni la bêche, ni la pioche, ni la herse, et se contente d'une houe avec laquelle il retourne le sol ou broie les mottes. Partout où l'eau est à portée, l'arrosage est pratiqué et les cultures sont très-productives. Le pays est, du reste, sillonné de nombreux canaux, dont quelques-uns datent des temps fabuleux ou de la domination mahométane, mais la plupart sont l'ouvrage des Anglais. Le gouvernement britannique a dépensé de grosses sommes pour la canalisation du Doâb, et il a par là considérablement développé la prospérité du pays.

Dans ces dernières années, les paysans de cette province, encouragés par le gouvernement, se sont spécialement adonnés à la culture du coton, et cette matière textile est devenue la plus importante production du Doâb. Aussi, près de chaque village où nous passons, nous voyons se dresser la *screw-house*, la presse où les paysans viennent apporter leur coton pour le vendre ou le faire presser. Ces presses sont du type le plus primitif et se manient à bras; on entend de loin le grincement strident qu'accompagnent les chants des ouvriers poussant la roue en cadence. Elles appartiennent, en général, à des maisons européennes ou natives qui centralisent ainsi la récolte du coton de chaque village achetée directement aux paysans avec un gros bénéfice.

Après cinq heures de marche, nous arrivons à la station de Hatras-road, où nous rejoignons le chemin de fer. Le chef de gare se trouve absent et est remplacé par un babou bengalais, que notre arrivée met dans un état de surexcitation d'autant plus grand qu'il ne peut nous procurer le wagon nécessaire pour transporter nos chevaux jusqu'à Aligarh, où nous comptons nous arrêter pour visiter un ami. Il nous promet avec force protestations de dévouement d'avoir soin de nos chevaux et de nos gens pendant notre absence, et de nous les expédier à Delhi par le train du lendemain.

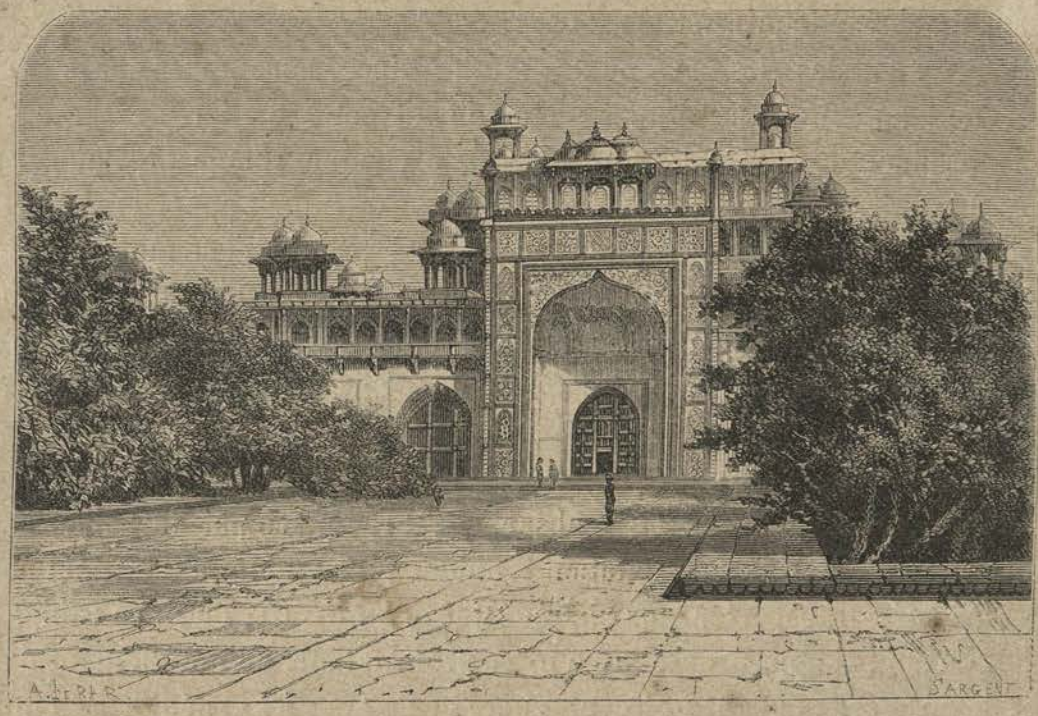
Bientôt nous entendons le sifflet de la locomotive; le train s'arrête en gare et nous montons non sans émotion ni sans joie dans un wagon. Il me semble qu'un coup de baguette magique m'a transporté subitement en Europe. Je m'étale sur ces siéges moelleux, je passe en revue l'aménagement du compartiment, comme si une voiture de chemin de fer était chose nouvelle pour moi, et pour la première fois j'ai un peu honte de mon costume de route que me reflète une jolie glace pendue au-dessus des portemanteaux. Pour ajouter à l'illusion, nous traversons en ce moment à toute vitesse une campagne plate, découpée en champs multicolores, parsemée d'arbres fruitiers, et qui pourrait aussi bien être la Beauce que le Doâb.

Au bout d'une heure et quart, nous sommes à Aligarh. Notre ami, prévenu par un télégramme, nous attend avec sa voiture à la gare, qui est à quelque distance de la ville, et nous conduit à son habitation située au milieu d'un vaste et riant jardin.

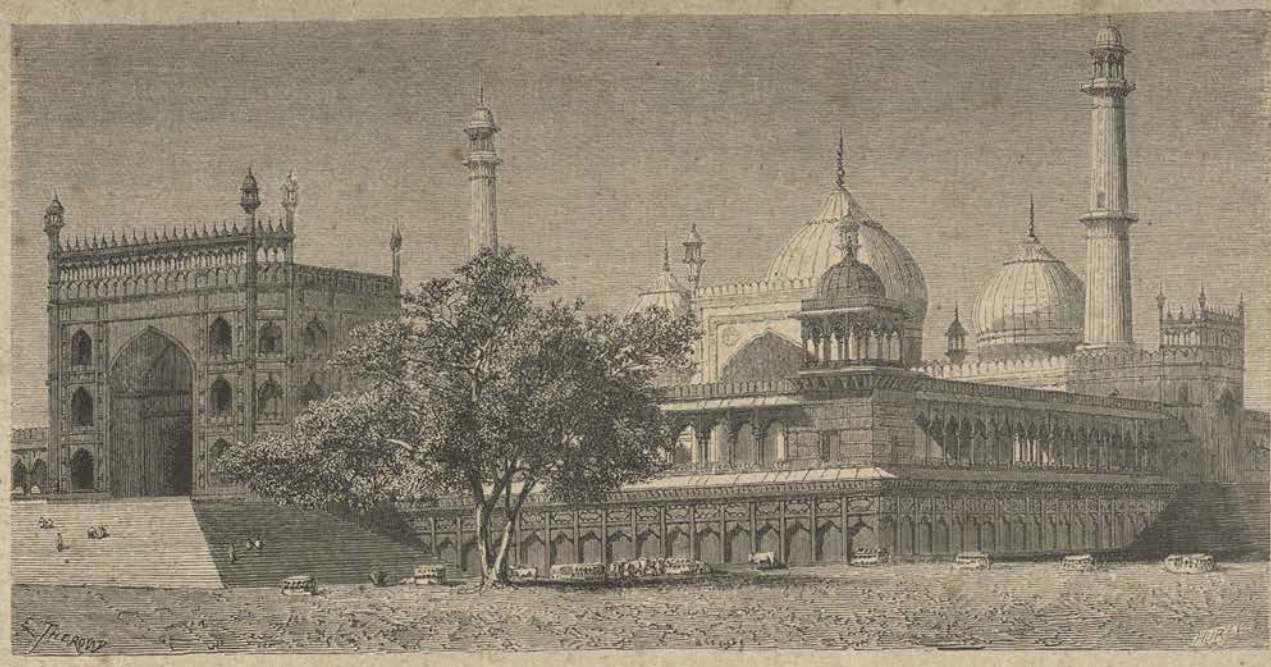
Aligarh est une petite ville de province insignifiante pour le voyageur, défendue par une ancienne forteresse aujourd'hui transformée en prison. Son faubourg, Coïl, devenu une cité importante, est le grand entrepôt des cotons du Doâb supérieur.

Le lendemain matin, nous reprenons le chemin de fer. La campagne est toujours aussi monotone, aussi uniforme. Après Gazïoudinnagar, dont les Anglais ont changé l'interminable nom en celui de Gazïabad, la ligne oblique vers l'ouest, et par delà les horizons sablonneux des rives de la Jumna, nous voyons se dresser l'imposante silhouette de la vieille cité impériale, de la

grande Delhi. Encore quelques minutes, et passant la Jumna sur un magnifique pont tubulaire, nous traversons l'antique forteresse de Selimgarh ; le train s'arrête. Delhi! crie l'employé : nous sommes dans la capitale des Padichahs !



LE MAUSOLÉE D'AKBER, A SECUNDRA (page 594).



LA JAMMAH MASJID, A DELHI (p. 611).

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME

DELHI

Delhi et Rome. — Le palladium de l'Inde. — Indrapêchta. — La ville de Chah Jehan. — La Jammah Masjid. — Un poil de la barbe du prophète. — Le palais des Padichahs. — La salle du trône. — Les bains impériaux. — La rue de Chandni Chowk. — La porte de Kachmir. — La Kala Masjid. — Un conseil aux touristes. — Les peintres en miniature. — Expériences d'un photographe dans l'Inde. — Le bain à la mogole. — Les ulcères de Delhi. — La plaine de Delhi. — La ville et le palais de Férôze. — L'aiguille d'Açoka. — La citadelle du Pourana Kilah. — La mosquée afghâne. — Le mausolée d'Houmayoun. — Comment finit une dynastie. — Chasse à l'hyène dans ma chambre. — Le cimetière de Nizzam Oudïn. — Le mausolée de Safdar Jâng. — L'observatoire de Jey Sing. — Cercles et gnomons. — Campement dans un tombeau. — Le nautch improvisé. — La porte d'Aladin. — Le Koutab. — La grande mosquée. — La colonne de fer de Dhava. — La légende du Serpent. — La tombe d'Altamch. — Une semaine au Koutab. — Toglackabad. — Le mausolée de Toglack. — Le pardon dans le tombeau.

I

Le nom de Delhi brille d'un éclat incomparable dans l'histoire de l'Inde et de l'Asie entière. En lui se concentrent toutes les splendeurs, tous les fastes de ce pays, dont la renommée lointaine suffit à enivrer pendant de longs siècles le monde européen, et, surexcitant l'ardeur des aventuriers, lança Colomb sur la route du nouveau monde et amena Vasco de Gama, plus heureux que son rival, à affronter toutes les horreurs du cap des Tempêtes.

Il n'y a qu'une ville au monde qui puisse disputer tant de gloire à Delhi ; cette ville, c'est Rome, la capitale du vieux monde européen, comme Delhi fut pendant tant de siècles celle du monde asiatique. Et encore Rome, la ville éternelle, ainsi qu'elle s'intitule orgueilleusement, peut à peine se mesurer avec ses vingt-six siècles à la vieille Indrapêchta, capitale de l'empire indo-aryen quinze ou vingt siècles avant notre ère.

Tandis que Rome nous offre le spectacle d'une cité grandissant lentement jusqu'à devenir, par l'ambition de ses citoyens, la maîtresse du monde, Delhi paraît avoir joué un rôle tout contraire. Créée elle-même par des envahisseurs étrangers au sol de l'Inde, elle fut disputée et prise

tour à tour par les divers envahisseurs qu'attiraient les splendeurs de la péninsule sacrée, et, par une bizarre superstition acceptée jusqu'à nos jours, elle fut regardée comme le palladium, au sort duquel était rattaché celui de toute la péninsule indienne. C'est ainsi que les Anglais n'en ont été considérés comme légalement les maîtres que du jour où leur étendard flotta sur les tours de Delhi. Aussi faire l'histoire de Delhi serait faire l'histoire de l'Inde; et nous n'essayerons pas d'aborder ici même un faible aperçu du plan de cette œuvre gigantesque; c'est un monument qui est encore tout entier à édifier. Quelques mots cependant sur les diverses phases de l'existence de la grande cité permettront au lecteur de nous suivre avec profit dans notre exploration des merveilles amoncelées en ce seul point par tant de siècles.

Les plus anciennes légendes historiques de l'Inde font mention de trois cités, Madhanti, Hastinapoura et Indrapêchta, qui se seraient succédé à peu près sur l'emplacement occupé aujourd'hui par la moderne Delhi. La dernière de ces cités, Indrapêchta, dont le nom est resté attaché jusqu'à ce jour par les Hindous orthodoxes à la ville moderne, aurait été fondée, si l'on en croit la tradition, au trentième siècle antérieur à notre ère. Parmi les héros de la grande épopée indienne du Mahabhârata, on trouve le nom de Youdichtèra, qui régnait sur Indrapêchta au quinzième siècle avant Jésus-Christ.

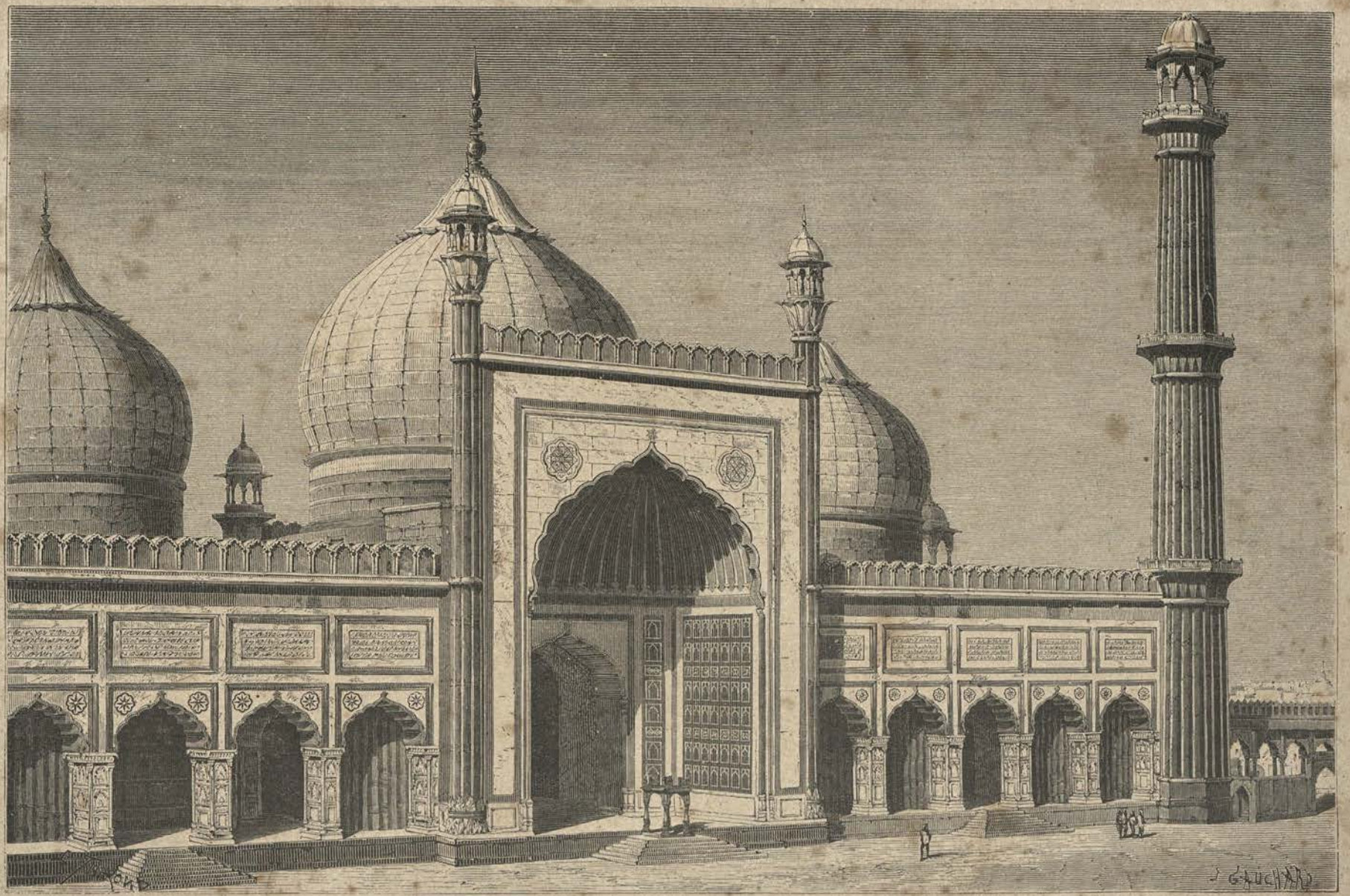
Sortant de l'époque fabuleuse, nous voyons apparaître en 57 avant Jésus-Christ le nom de Delhi, cité nouvelle fondée sur les ruines déjà dix fois séculaires d'Indrapêchta par le roi Dîlou, dont la dynastie s'éteignit obscurément, après une ère dont la prospérité nous est attestée par la splendeur des monuments qu'elle nous a laissés.

Cette ville, abandonnée à son tour, s'écroule, est réédifiée par Anang Pâl I en 736, qui en fait la capitale de l'empire Touar, et de nouveau délaissée par les successeurs de ce prince, qui la quittent pour Kanoudje. Relevée de ses ruines par Anang Pâl II en 1060, elle est tour à tour détruite et réédifiée par Viçala Dêva en 1152, et par le sultan Koutab en 1193.

Devenue la capitale du grand empire musulman de l'Inde, Delhi est, au gré de chaque nouvelle dynastie, transportée sur de nouveaux emplacements, et dans cette sorte de pérégrination qui ne s'arrête qu'à la fondation de la ville moderne par Chah Jehan en 1631, la cité nomade jonche de ses monuments une plaine de cent vingt-six kilomètres carrés. Nulle part au monde, pas même à Rome, il n'existe sur un même point une réunion aussi considérable de monuments anciens. La plaine de Delhi mériterait d'être considérée comme le musée archéologique national de l'Inde, car elle expose côte à côte les plus beaux spécimens existants des divers styles d'architecture de ce pays, depuis le jour où les Hindous employèrent pour la première fois la pierre dans leurs monuments jusqu'à la période la plus rapprochée de nous.

L'exploration de cette magnifique et unique collection me paraissait devoir couronner dignement mes longues études sur les monuments du Rajasthan et de l'Hindoustan. Après Delhi, les pays vers lesquels j'allais diriger ma course ne devaient plus m'offrir que bien peu et de bien insignifiants sujets de recherches archéologiques; aussi je résolus, quoique ce champ eût déjà été bien souvent parcouru par mes prédécesseurs, de consacrer à la vieille capitale de l'Inde au moins un mois d'études.

Je n'ai pas l'intention de faire partager ces travaux à mes lecteurs. Les fidèles reproductions de mes photographies, accompagnées de courtes descriptions au cours de mon journal, les mettront à même d'apprécier la grandiose beauté des monuments qui en furent l'objet et leur feront comprendre mon enthousiasme devant cette accumulation de merveilles, véritable livre où se trouvent retracés comme sur autant de pages tous les fastes de la grande histoire de l'Inde.



FAÇADE DE LA JAMMAH MASJID, A DELHI.

II

En descendant de wagon, nous trouvons à la gare de Delhi une sorte de petit omnibus qui nous conduit au bungalow des voyageurs. L'établissement des chemins de fer n'a pas encore amené ici la création d'un hôtel pour les Européens, et les touristes relativement nombreux qui viennent de Calcutta sont obligés de faire connaissance avec la vieille institution des *dâk-bungalows*, dont on ne comprend guère l'utilité en dehors des pays où ne passent que de rares voyageurs. Non pas que je veuille décrier le système des bungalows, je lui dois trop de reconnaissance; mais la vue d'une de ces modestes habitations, au milieu d'une ville populeuse, considérablement influencée par une longue occupation européenne, et surtout au sortir d'un wagon de chemin de fer, me produisit l'effet que ferait une tente dressée pour l'hébergement des étrangers au centre de Paris.

Mon désappointement de ne pas trouver d'hôtel me montrait que je reprenais vite les sentiments de l'homme civilisé, et que les quelques heures que je venais de passer en wagon m'avaient bien vite fait oublier les longues années pendant lesquelles je m'étais promené sur les routes de l'Inde à dos de chameau ou d'éléphant, n'espérant d'autre gîte que la tente péniblement traînée à ma suite. Cependant mon désappointement fut de courte durée; car, outre que j'eus le plaisir de retrouver confortablement installé à côté du bungalow tout mon attirail de campagne qui m'avait précédé de plusieurs jours, tente, chevaux, domestiques, je constatai avec satisfaction que la maison des voyageurs se trouvait, contre l'habitude, placée au centre même de la ville moderne et à portée convenable de toutes les curiosités qu'elle renferme. D'un côté, je voyais se dresser les murailles de grès rose à créneaux dentelés du palais impérial; de l'autre s'élevait, à l'extrémité d'une grande place, l'imposante masse de la grande mosquée, dressant vers le ciel ses deux hauts minarets de marbre.

Aussi, après avoir pris possession de la chambre que nous allouaient les règlements moyennant une roupie par jour, je sors du bungalow et me dirige en compagnie de Schaumburg vers cette mosquée, la sainte Jammah Masjid, un des monuments les plus vénérés et les plus admirés par les Musulmans de l'Asie centrale et de l'Inde.

L'édifice, entièrement composé de grès rouge, est placé sur une immense terrasse, au sommet de laquelle conduisent trois magnifiques perrons pyramidaux, aboutissant chacun à une porte monumentale (page 607).

De l'autre côté de cette porte, nous nous trouvons dans une belle cour dallée de marbre, entourée de cloîtres d'une légèreté et d'une élégance rares, et ornée au centre d'un large bassin, destiné aux ablutions des fidèles. A l'extrémité de cette cour s'étend la longue façade de la mosquée : une belle rangée d'arcades étroites et basses, encadrant un haut portail en forme de niche ogivale. Trois dômes, en marbre blanc avec nervures noires, de proportions beaucoup trop considérables vu le peu de hauteur de la façade, couronnent l'édifice, que flanquent deux superbes minarets, rayés longitudinalement de blanc et de rose, élevant en l'air, à une hauteur de quarante mètres, une délicate coupole de marbre blanc (page 609).

L'ensemble est grandiose et imposant, et malgré quelques défauts trop faciles à relever, on peut dire avec Fergusson que la grande mosquée de Delhi est le chef-d'œuvre de l'architecture religieuse indo-musulmane. Ce qu'aucune description ne peut rendre, et la gravure elle-même ne peut cette fois venir en aide à la plume, c'est l'incomparable effet que produisent sous le beau soleil de l'Inde les couleurs si vives, et cependant sévères, qui revêtent toutes les parties de l'édifice. Le rouge sombre des galeries, les marbres blancs et noirs de la façade, la blancheur des dômes couronnés d'étincelants pinacles dorés, les rayures roses des minarets,

se détachent sur le cadre bleu du ciel sans crudité, avec une harmonie sévère, qui montre avec quel soin l'architecte a combiné et marié ces nuances si variées et avec quel talent il a su proportionner leurs effets selon les parties de l'édifice qu'elles devaient recouvrir.

L'intérieur de la mosquée est d'une luxueuse simplicité : la voûte, les piliers, le sol, du marbre blanc le plus pur, sont brodés de fines et délicates arabesques ciselées dans la pierre. Des plaques de marbre disposées sur les parois portent de courtes inscriptions à la gloire de Dieu ou en souvenir de Chah Jehan, le fondateur de la mosquée.

Jadis aucun Européen ne pouvait pénétrer dans la mosquée, mais depuis 1857 cette interdiction a été levée. Un vieux *mollah* nous fait les honneurs du temple avec politesse et nous propose de faire l'ascension de l'un des minarets pour jouir de la vue qu'on découvre du sommet. Cette vue compense bien en effet la fatigue que l'on éprouve à gravir les cent et quelques marches d'un escalier si étroit qu'il permet à peine le passage d'un homme.

Assis sous la petite coupole de marbre, je promène mes yeux sur un des plus intéressants panoramas qu'il m'ait été donné de contempler. A mes pieds s'étend la ville moderne, Chahjehanabad, ainsi que l'appellent les Indiens, avec ses maisons à terrasses, au milieu desquelles serpentent des rues étroites pleines d'une foule affairée, avec ses nombreuses mosquées et ses palais aujourd'hui déserts ou transformés en casernes. Au delà des remparts s'étend une vaste plaine unie, d'un aspect sablonneux, encadrée à l'ouest par une ligne de rochers grisâtres, à l'est par le large lit de la bleue Jumna. De toutes parts, sur cette plaine, se dressent des groupes d'édifices, dômes, colonnes, pavillons, dont les silhouettes vont se perdant au sud dans l'horizon, au-dessus duquel se dresse une mince aiguille que je ne distingue qu'avec l'aide du guide, et qui est le colosse de ces plaines, la gigantesque tour de Koutab.

Après une assez longue station dans notre observatoire aérien, nous regagnons le sol de la cour. Là le mollah, avec un air de grand mystère, nous offre de nous montrer les précieuses reliques qui ont valu à la mosquée son renom de sainteté. Il nous conduit dans un petit réduit dont la porte soigneusement verrouillée ne nous est ouverte par le gardien que contre le payement d'une roupie. Une fois que nous sommes introduits, le vieux prêtre ouvre avec solennité une sorte de tabernacle doré et en retire un étui en argent qu'il dévisse lentement en murmurant pieusement le nom d'Allah. Enfin il nous met sous les yeux un poil long de quelques centimètres, dur et roux comme un crin de porc, monté sur un tube d'argent. — « La barbe du saint prophète, » — dit-il en s'inclinant révérencieusement. Ce poil aurait, en effet, si l'on en croit la tradition, fait partie de la barbe de Mahomet. Cette relique est l'orgueil de Delhi et lui est enviée par toutes les cités musulmanes, car il n'y a que Médine, le Caire et Constantinople qui en aient d'aussi précieuses. Après le poil de la barbe de Mahomet, le prêtre nous exhibe une sandale, une ceinture en poil de chameau et plusieurs portions du vêtement du prophète. La présentation de chacune de ces reliques est accompagnée de force génuflexions qui inspireraient de curieuses réflexions à celui qui en est l'objet s'il pouvait les voir. Que dirait Mahomet, le farouche iconoclaste, le contempteur des idoles et des reliques, s'il voyait ses fidèles décerner ainsi à d'infimes objets des marques de vénération qui ne sont dues qu'à Dieu? Allez donc briser les chefs-d'œuvre des Romains et des Grecs, proscrivez de vos temples jusqu'au contour d'une créature animale, pour que vos ordres, vos menaces aboutissent un jour à voir élever dans le sanctuaire, comme une divinité, un poil abject et une sandale informe! L'homme est né fétichiste; il revient toujours au fétiche.

Après avoir réintégré ces divers objets dans le tabernacle, on nous exhibe des reliques d'un autre genre, véritables reliques celles-là, et que l'on ne contemple qu'avec respect. Ce sont de vénérables et poudreux manuscrits, parmi lesquels brille au premier rang un Koran en beaux caractères koufiques, écrit, sous la dictée de Mahomet, de la main même de son beau-fils, l'imâm

PORTE PRINCIPALE DU PALAIS DES PADICHACHS, A DELHI.

Housseïn. Je remarque aussi une élégante copie du Koran, en caractères arabes, de l'un des fils de l'empereur Chah Jehan.

Pour terminer la journée, le temps nous manquant pour continuer notre visite de la ville, nous sortons par la porte du sud-est et nous allons errer sur les sables de la Jumna. Assis sur la berge du fleuve, nous voyons le soleil se coucher derrière la cité impériale, dorant ses dômes et ses minarets et enveloppant dans une lueur de flammes toute la magnifique silhouette. La nuit tombe vite et nous regagnons avec quelque peine la porte de la ville au milieu du concert étourdissant entonné par les chacals que l'obscurité vient de faire surgir de chaque repli de terrain.

III

Dès le matin nous nous dirigeons vers le palais des Padichahs, vaste citadelle aux hauts remparts de grès rose occupant presque en entier la partie orientale de la ville. L'aspect extérieur rappelle beaucoup celui de la grande forteresse d'Akber à Agra. Les murailles, construites en grand appareil, ornées de bandes en relief et de créneaux dentelés, dominent un large fossé que les Anglais ont en partie masqué par des ouvrages de terre. Au centre de chacune des faces du quadrilatère s'élève une belle porte flanquée de tourelles et couronnée de kiosques à dôme de marbre; une sorte de bastion, percé d'un portail encadré de minarets grêles, protége chacune de ces portes (page 613). Ces fortifications, véritable monument artistique, formidables autrefois, insignifiantes aujourd'hui, sont de la meilleure époque du grand art indo-musulman, du règne de Chah Jehan.

Ce n'est pas sans émotion que je franchis le seuil de la noble citadelle des Grands Mogols, si longtemps inaccessible au vulgaire mortel et dont nul ne pouvait s'approcher autrefois sans s'incliner tout d'abord jusqu'à terre. Ce palais fut longtemps la merveille du monde, le réceptacle de l'éblouissante splendeur asiatique. Il me revient à la mémoire les descriptions, considérées longtemps comme fabuleuses, si véridiques pourtant, de nos compatriotes Bernier et Tavernier, qui nous ont laissé dans quelques pages précieuses, d'un style simple et naïf, le tableau de ces fastes de la cour du Grand Mogol, qu'ils avaient pu contempler et dont leur esprit était resté ébloui.

Tavernier surtout, en sa qualité d'orfévre, ne devait pas se laisser éblouir facilement, et cependant son récit paraît être emprunté à quelque conte de fée. Une foule de soldats et de courtisans splendidement vêtus, tout un tumulte de palanquins, de chevaux empanachés, d'éléphants aux haodahs d'or et d'ivoire, de riches équipages, d'esclaves portant des parasols de velours, tel était le coup d'œil qui frappait l'étranger lorsqu'il approchait de la porte du palais impérial, dont les murailles elles-mêmes disparaissaient presque sous les plis des *khanats* de drap brodé et des longs étendards de parade. A peine avait-on pénétré dans l'enceinte, que le spectacle devenait féerique : des palais aux murs de marbre semblables à l'ivoire, encadrant des cours dallées, égayées par de nombreux bassins et des bosquets d'orangers et d'arbres précieux, laissaient apercevoir à travers leurs arcades dentelées de véritables ruissellements d'or, d'argent et de pierres précieuses.

Que les temps sont changés et combien le tableau qui frappe ma vue est différent ! Des soldats anglais, coiffés d'un grotesque casque de paille tressée, vêtus d'une sorte de jaquette de marmiton, remplissent le vaste corps de garde, et leur voix gutturale ébranle rudement l'ogive des voûtes. Puis nous passons sous la grande porte, et nous voilà dans l'intérieur de la citadelle. Hélas ! de laides et hideuses casernes obstruent de tous côté l'horizon; seul, en face de nous, s'élève

modestement un long pavillon dont les arcades festonnées ont été soigneusement maçonnées avec des briques, de façon à former de laides fenêtres carrées garnies de volets de bois. Ce pauvre pavillon, l'ancien Naobat Khana des empereurs, fait tache, sous son déguisement anglais, au milieu des casernes étalant fièrement leurs symétriques rangées de briques toutes neuves. Il eût été plus charitable de le faire disparaître complétement.

Je me retire désolé, ne tenant pas à pousser plus loin une si triste exploration, lorsque je vois accourir vers nous un soldat. « C'est par ici, monsieur, me dit-il en me désignant une direction opposée à celle que je suis. — Qu'est-ce qu'il y a par ici? — Le palais. — Comment, le palais? — Oui, monsieur, ce qui reste du palais de l'ancien Rajah. Ça vaut la peine d'être vu, et si ces messieurs veulent me suivre, je les y conduirai. »

Nous suivons notre guide et, contournant le Naobat Khana, nous nous trouvons dans une seconde cour à l'extrémité de laquelle s'étend un fort beau palais de style mogol, malheureusement aussi défiguré par des cloisons de briques. C'était autrefois le Dewani Am ou salle des grandes audiences, vaste halle dont la voûte décorée de mosaïques était supportée par de nombreuses colonnes de forme élégante. Aucune de ces splendeurs n'est aujourd'hui visible; les plafonds ont été soigneusement enduits d'une épaisse couche de chaux, sans doute pour que leurs délicats ornements ne vinssent pas distraire de leur occupation les employés installés dans les bureaux qui remplissent aujourd'hui cette partie du palais. Dans une des salles, on voit encore le trône à dais de marbre où prenait place l'empereur.

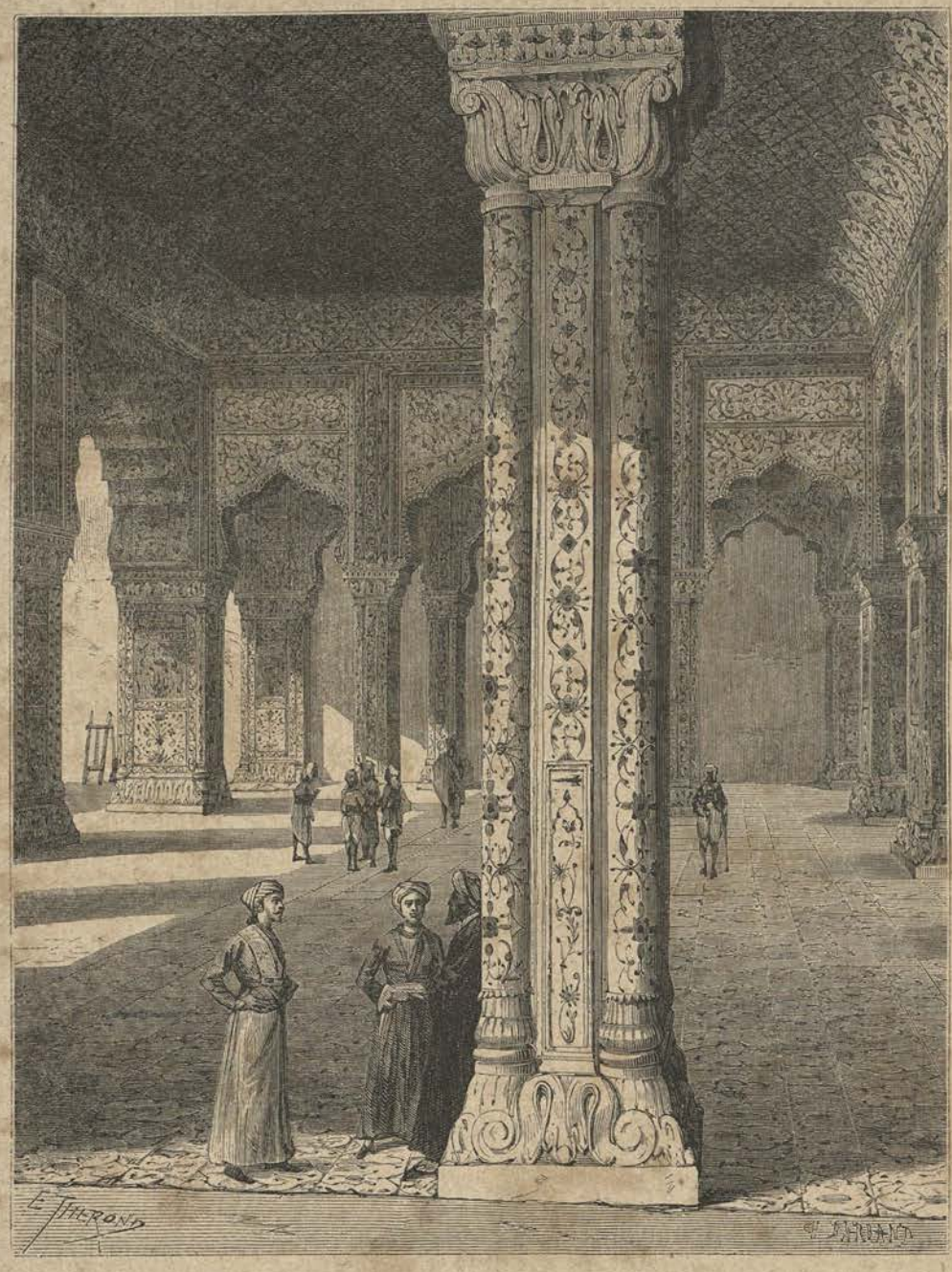
Sortant du Dewani Am, nous traversons une vaste place bordée encore de bâtiments modernes, et nous arrivons au Dewani Khâs, la fameuse salle du trône, que les Anglais, arrêtés par un scrupule, ont épargnée. Ce pavillon était la merveille du palais; quoique dépouillé de ses principales richesses, c'est encore un véritable bijou. Du dehors, c'est un vaste kiosque de marbre blanc, d'une grande simplicité; mais l'intérieur est d'une richesse inouïe; les piliers, les arches, les cordons de la voûte sont brodés de merveilleuses arabesques dessinées avec des pierres précieuses incrustées dans le marbre. Le soleil se jouant à travers les arcades sur ces ravissantes mosaïques semble donner la vie à ces légères guirlandes de fleurs de lapis-lazuli, d'onyx, de sardoine et de mille autres pierres fines. Les Anglais, offusqués par tous ces scintillements, avaient d'abord couvert, selon leur usage, ces mosaïques d'une couche de chaux; mais la réprobation unanime des visiteurs devant cet acte de vandalisme les a décidés à faire disparaître ce honteux enduit, travail lent et pénible qui leur a coûté fort cher et n'est pas encore terminé.

C'est ici qu'il faut se reporter à la relation de Tavernier pour se faire une idée de ce que devait être cette salle au temps de la splendeur mogole. Le plafond, raconte-t-il, était revêtu d'un tissu d'or et d'argent d'un travail admirable et qu'il estime, en sa qualité de bijoutier, à la valeur énorme de vingt-sept millions de francs. De lourdes draperies de soie, retenues par des chaînes d'or, encadraient les arcades du pourtour de la salle. Enfin, au centre s'étalait la merveille des merveilles, le fameux trône des Paons. Ce trône, en or massif, mesurait deux mètres de longueur sur un mètre et demi de largeur et formait une sorte d'estrade dont le dossier couvert d'émaux délicats s'étalait en une queue de paon; un dais en or massif, bordé d'une épaisse et longue frange de perles fines et reposant sur douze colonnes d'or, couvrait l'arrière du trône, dont l'avant était abrité par deux vastes parasols de velours brodés de perles, à manches d'or incrustés de diamants. Ce chef-d'œuvre d'orfévrerie avait été exécuté par un orfévre français, Austin de Bordeaux, attaché à la cour de Chah Jehan, et avait coûté, d'après l'estimation de Tavernier, cent cinquante millions de francs. Il fut enlevé aux empereurs de Delhi, en 1739, par le chah de Perse Nadir.

A la gauche du Dewani Khâs s'étendent les appartements privés des empereurs ou Summum Bourj, une longue suite de salles et de chambres aux parois de marbre incrusté (autant que

permet d'en juger la couche de chaux qui les recouvre encore en partie), de jolies cours ornées de bassins et de jets d'eau, et de kiosques élégants fermés par de légères dentelles de marbre. Sur la porte de ce délicieux palais se trouve gravée la célèbre inscription : *S'il est un paradis sur la terre, c'est ici, c'est ici!*

Non loin des appartements se trouvent les Akbary Hammam ou bains impériaux, la partie la mieux conservée et la plus intéressante de ce vaste palais. On sait le rôle important que



LA GRANDE SALLE DU DEWANI KHAS, AU PALAIS DE DELHI.

jouent les bains dans la vie orientale ; c'est là que le nonchalant Asiatique passe les plus agréables moments de sa journée : aussi n'est-on point étonné du luxe et du raffinement déployés dans toutes les parties des bains impériaux ; rien ne paraît avoir été épargné pour en faire le lieu le plus charmant du palais. On entre dans de petites salles circulaires recevant la lumière par une étroite ouverture placée dans le centre de la voûte en forme de coupole. Le sol, dallé de marbre blanc, est couvert de fines mosaïques imitant des fleurs jonchées sans ordre. Au centre de

chaque pièce se trouve soit une baignoire, soit une sorte de sofa pour recevoir les inhalations, toujours en marbre incrusté de pierres précieuses. De tous côtés serpentent des conduits en bronze, qui amenaient la vapeur et l'eau chauffée à diverses températures. Le guide musulman qui nous a dirigés à travers les salles du palais me fait la description des différentes péripéties du bain impérial. Du reste, la ville possède encore aujourd'hui un établissement où la tradition des bains à la mogole s'est conservée et où je pourrai me convaincre par moi-même de ses délices tant vantées.

En sortant de l'Hammam Akbary, nous visitons la Mouti Masjid (mosquée des Perles), où les empereurs venaient faire leurs dévotions. C'est une petite chapelle, véritable bijou d'ivoire ciselé, mais sans rien de l'imposante sévérité qui caractérise son homonyme du palais d'Agra. Nous traversons ensuite les vastes terrains qu'occupaient les féeriques jardins du palais, tant chantés par les poëtes mogols et où ne se dressent plus aujourd'hui que quelques arbres maladifs à demi ensevelis sous les décombres.

IV

Sortant du palais par la porte principale, nous voyons se dérouler devant nous une magnifique rue droite et large, sorte de boulevard planté d'arbres, bordé de belles maisons bien alignées : c'est le Chandni Chowk, c'est-à-dire la rue des Orfévres, la gloire et l'orgueil de Chahjehanabad.

Cette rue, fort belle en effet, traverse la ville en droite ligne de la grande porte du palais à la porte de Lahore : c'est là que se trouvent les principaux marchands de Delhi. Les boutiques, sortes de niches carrées de dimension presque uniforme, regorgent d'objets précieux ou curieux : bijouterie de Delhi, châles du Kachmir, gazes de Barhampore, armes du Pendjâb, coffrets ciselés du Schékavati, laques du Scinde. Plus loin sont les banquiers, qui, sans paraître redouter leur mutuel voisinage, occupent une longue file de boutiques contiguës; puis des cordonniers renommés pour leurs souliers à la poulaine brodés de soie et leurs élégantes babouches; des chapeliers qui fabriquent les toques d'or des mirzas, les légers bonnets de la bourgeoisie, et qui montent les turbans si étrangement façonnés caractérisant chaque caste; des orfévres exposant des bijoux d'un travail aussi fin qu'artistique; des pâtissiers étalant d'appétissants gâteaux qu'ils pétrissent et cuisent devant le public, etc., chacune de ces industries constituant une sorte de groupe séparé des autres.

Quoique les Anglais aient enlevé à Delhi son titre de capitale et l'aient même séparé de l'Hindoustan en en faisant une dépendance du gouvernement du Pendjâb, elle n'a pas moins continué à être considérée par tous les Indiens comme la grande capitale. Il n'est aucune ville du nord-ouest, du reste, si ce n'est Amritsir, qui puisse rivaliser, comme importance véritable, avec elle. Son marché financier est encore le principal de l'Asie méridionale, et ses banquiers étendent leurs relations jusqu'à Mascat, Kaboul, Lêh et Yarkand, c'est-à-dire sur l'Arabie, l'Afghanistan, le Tibet et le Turkestan.

Aussi la foule qui remplit à toute heure du jour la rue de Chandni Chowk est-elle des plus intéressantes à étudier. Le type qui mérite le plus d'attirer l'attention est celui des natifs de Delhi : Hindous et Musulmans se distinguent par une élégance, un soin de leur personne qui montrent l'influence qu'a eue sur cette ville le long séjour de la cour mogole; leurs physionomies sont vives et intelligentes; ils se montrent polis et affables envers les étrangers, quoiqu'il ne faille peut-être pas faire grand cas de ces qualités fort superficielles vis-à-vis des Européens. Leurs femmes sont aussi fort élégamment habillées, les Hindoues en sarri

CARREFOUR DE CHANDNI CHOWK, A DELHI.

de couleur et jupon plissé, les Musulmanes en veste flottante et pantalon serré à la cheville.

De loin en loin, on rencontre de graves *mirzas*, coiffés d'une sorte de haute barrette dorée, se promenant d'un air mélancolique en compagnie de ravissants enfants aux grands yeux noirs. On donne le titre de mirza aux membres de l'ancienne famille impériale, et la plupart de ceux qui ont obtenu l'autorisation de séjourner à Delhi ne sont que des parents éloignés du dernier empereur. Quelques-uns même ont été maintenus par les Anglais dans la possession de leurs fiefs héréditaires, en récompense de services rendus pendant la révolte.

En remontant le Chandni Chowk, nous arrivons devant une sorte de corps de garde de construction moderne, insignifiant édifice dont le nom suffit cependant à faire frémir tout habi-

BANQUIERS HINDOUS DE DELHI.

tant de Delhi. C'est la Kotwali ou mairie native, devant laquelle les coupables mais malheureux défenseurs de la ville furent amenés en 1857, après la prise de la cité par les Anglais, et fusillés ou pendus sommairement. Ces pauvres gens, parmi lesquels se trouvaient plusieurs princes de la famille impériale, s'étaient bravement défendus ; la plupart d'entre eux n'avaient pris aucune part au massacre des quelques Européens assassinés au début de l'insurrection par la populace, et ne croyant pas que l'on pût faire un crime à un homme de défendre les armes à la main l'indépendance de son pays, ils se rendirent aux Anglais, qui les passèrent tous impitoyablement par les armes.

Non loin de là est la Souna Masjid, mosquée dont les dômes et les minarets sont revêtus de plaques d'or et dont le nom rappelle de non moins sanglants souvenirs. C'est du haut d'un de

ces minarets que Nadir Chah, le conquérant persan, assista froidement pendant trois jours à l'incendie de la malheureuse ville livrée au pillage.

Après la Kotwali, nous suivons une autre grande et belle rue qui coupe la Chandni Chowk à angle droit, et nous arrivons à la porte de Cachemire. C'est de ce côté que les Anglais tentèrent l'assaut en 1858 ; en souvenir de leur succès, ils ont voulu laisser la porte de Cachemire dans l'état où elle se trouvait après la bataille, et l'on voit aujourd'hui encore les casemates lézardées et les pierres étoilées par le choc des boulets.

Les remparts qui enveloppent la moderne Delhi datent du règne de Chah Jehan ; construits en granit et protégés par un fossé profond et un glacis élevé, ils forment encore aujourd'hui un système de défense assez formidable. L'enceinte a un développement de dix kilomètres et est percée de douze portes.

De la porte de Cachemire, une route bordée d'arbres conduit aux cantonnements civils et militaires anglais, situés à deux kilomètres au nord. C'est près de leur emplacement que s'étendaient autrefois les célèbres jardins impériaux du Chalimar, chantés par le poëte de Lalla Roukh, mais il ne reste aujourd'hui que fort peu de chose de toutes ces splendeurs.

Nous rentrons dans la ville et nous nous promenons au hasard à travers les bazars étroits et tortueux encombrés de monde qui rayonnent autour de Chandni Chowk. Nous ne rencontrons sur notre route aucun monument digne de remarque, si ce n'est pourtant la Kala Masjid ou mosquée Noire, sombre édifice d'architecture bizarre, qui se dresse non loin de la porte Turcomane. Cette mosquée est le seul édifice antérieur au règne de Chah Jehan renfermé aujourd'hui dans les murailles de la ville. Elle fut élevée en 1630 par l'empereur Férôze, le fondateur du Delhi désigné sous le nom de Ferôzabad.

De retour au bungalow, après notre longue excursion, nous trouvons les abords de notre appartement envahis par une véritable nuée de marchands qui viennent nous présenter les curiosités de la capitale. La verandah, où chaque marchand a étalé ses bibelots, offre le coup d'œil d'un véritable bazar : châles, étoffes, cornes d'antilope, armes, coffrets, éventails, bronzes, statuettes s'étalent dans un désordre des plus pittoresques et des plus séduisants. Cependant, résistant à toutes ces tentations, nous congédions impitoyablement tous ces spéculateurs avides, qui viennent profiter de l'inexpérience des touristes pour les voler effrontément en leur vendant ces objets dix et même vingt fois au-dessus du cours du bazar.

Le touriste, qui ne connaît pas assez la langue du pays et les habitudes du bazar pour pouvoir se passer de ces intermédiaires peu scrupuleux, n'a qu'à rabattre hardiment, d'après cette donnée, sur le prix des objets qui lui sont offerts. Son offre soulèvera d'abord des rires ironiques ou des flots d'exclamations ; les marchands, après avoir soigneusement emballé leurs précieux bibelots et s'être éloignés, reviendront peu après et donneront au prix fixé leur marchandise, non sans s'être tiré la barbe et tordu les mains en signe de désespoir, et sans avoir protesté que la misère seule les force à accepter ce marché.

Parmi les marchands qui se présentent au bungalow de Delhi, il est une catégorie qui mérite cependant d'être traitée avec plus d'indulgence par le touriste, indulgence que je leur témoignai du reste moi-même : ce sont les peintres en miniature. Ces artistes (un petit nombre d'entre eux méritent réellement ce titre) font de très-jolies reproductions sur ivoire des principaux monuments de Delhi et d'Agra, et leurs prix sont comparativement modérés, par la raison que leurs produits, quoique d'une exécution remarquable, n'ont jamais été très-goûtés des touristes anglais. Ce sont pour la plupart des descendants des peintres entretenus autrefois à la cour des Mogols, et ils ont conservé par tradition les portraits des principaux personnages de cette dynastie, qu'ils reproduisent sous forme de fort jolies miniatures. Chose non moins inté-

MIRZAS DE LA FAMILLE IMPÉRIALE DE DELHI.

ressante, on trouve parmi leurs œuvres de très-curieuses et très-fidèles reproductions des principaux monuments de la Mecque.

V

La matinée est consacrée à la photographie. Suivi de mon appareil et de mes gens, je refais mon excursion d'hier, mais, cette fois, je ne rentre qu'après avoir fixé sur mes plaques les principaux monuments de la ville.

J'ai toujours été frappé durant mon voyage de l'extrême obligeance avec laquelle les Indiens se soumettent partout aux exigences parfois impérieuses du photographe. Jamais leur curiosité n'approche de l'indiscrétion, et dès qu'ils aperçoivent l'appareil braqué sur un point, ils se gardent bien de gêner en quoi que ce soit l'opération. Un geste, un signe de l'opérateur suffit pour arrêter la foule pendant quelques minutes dans une rue, et, s'il lui plaît d'animer la scène en y introduisant des personnages, les passants sè prêteront toujours de bonne humeur à sa fantaisie. C'est un fait qui mérite d'être signalé et qui est, il me semble, un signe bien caractéristique de la douceur et de l'aménité du peuple hindou. Sans vouloir faire de comparaison désobligeante, je demanderai aux peintres et aux photographes qui voyagent en France s'ils ont souvent trouvé la même discrétion et la même complaisance chez nos paysans.

De retour de ma journée photographique, je me fais conduire aux bains mogols pour y jouir de ce mode d'ablution tant vanté. Ces bains diffèrent peu, en somme, des bains turcs. On est introduit d'abord dans une série de pièces chauffées à des températures croissantes; puis le baigneur, après vous avoir arrosé d'un seau d'eau tiède qui paraît glacée, vous couche sur une table de marbre, vous enduit le corps de savon, vous masse et vous pétrit jusqu'à complet épuisement. Vous êtes ensuite enveloppé dans une chaude couverture et placé sur un sofa où, après une heure de sommeil, vous vous retrouvez frais et dispos, mais en apparence seulement, car cette rude opération vous laisse peu propre, pendant le reste de la journée, à une occupation quelconque. C'est, en somme, un système hygiénique fort convenable pour un Asiatique désœuvré et somnolent, mais peu recommandable pour l'Européen habitué à une vie active.

Delhi, placé au milieu de grandes plaines arrosées par de nombreuses rivières, jouit d'un climat sain. L'hiver y est frais et agréable et ne peut se comparer qu'aux plus belles journées de notre printemps, quoique pendant les mois de décembre et de janvier on ne dédaigne pas d'allumer de temps à autre un bon feu dans les cheminées dont sont munies toutes les habitations européennes; la vue de ces cheminées ne laisse pas de produire une bizarre impression sur le touriste, qui en général englobe l'Inde entière dans la catégorie des régions torrides où le froid est absolument inconnu, et qui ne sait pas qu'il est telles parties de l'Hindoustan et du Pendjâb où, pendant plusieurs mois, le thermomètre descend toutes les nuits jusqu'à deux et trois degrés de froid. L'été, en revanche, est vraiment insupportable à Delhi pendant la courte période où soufflent ces terribles *hot winds* (vents chauds) dont mes lecteurs ont fait avec moi l'expérience, durant mon séjour à Jeypore.

Delhi est cependant affligé d'une plaie bizarre qui en fait un des lieux de séjour les plus redoutés des officiers et des fonctionnaires anglais. Cette plaie, connue sous le nom d'ulcères de Delhi, est produite par une infection spéciale des eaux potables. Toute personne buvant de ces eaux, même une seule fois, voit paraître au bout d'un temps quelquefois fort long, sur diverses parties de son corps, de véritables ulcères d'une guérison fort difficile. Ces ulcères n'ont aucune analogie avec le ver de Guinée et le *ring-worm* ou ver circulaire produits par diverses eaux de l'Inde et d'autres pays ; ce sont de véritables plaies. Le seul moyen d'éviter la contagion est de

soumettre à l'ébullition les eaux destinées à l'alimentation. En général, les étrangers qui ne font qu'un court séjour à Delhi dédaignent ces précautions, mais souvent bien à tort, car j'ai connu moi-même à Calcutta une personne qui en avait été atteinte quoique dans un séjour de quelques heures à Delhi elle n'eût bu qu'un verre d'eau. Si l'on en croit les indigènes, cette plaie n'aurait fait son apparition qu'après la prise de la ville par les Anglais, en 1857, et elle s'attacherait plus spécialement aux Européens, stigmatisés ainsi pour leur impiété par la main d'Allah.

VI

31 *janvier*. — Nous commençons aujourd'hui l'exploration de la plaine de Delhi, vaste nécropole jonchée, sur une longueur de seize kilomètres et une largeur de neuf, des ruines des neuf cités qui portèrent successivement ce nom.

De grand matin, nous montons à cheval, Schaumburg et moi, et sortons de la ville par la porte du sud, ou Delhi Derwazé. A quelques pas des remparts, nous entrons dans le champ des morts, et les fers de nos chevaux font résonner sourdement ce sol dur et accidenté, étrange agglomération de briques, de fragments de pierres et de ciment, sous lequel reposent tant de générations.

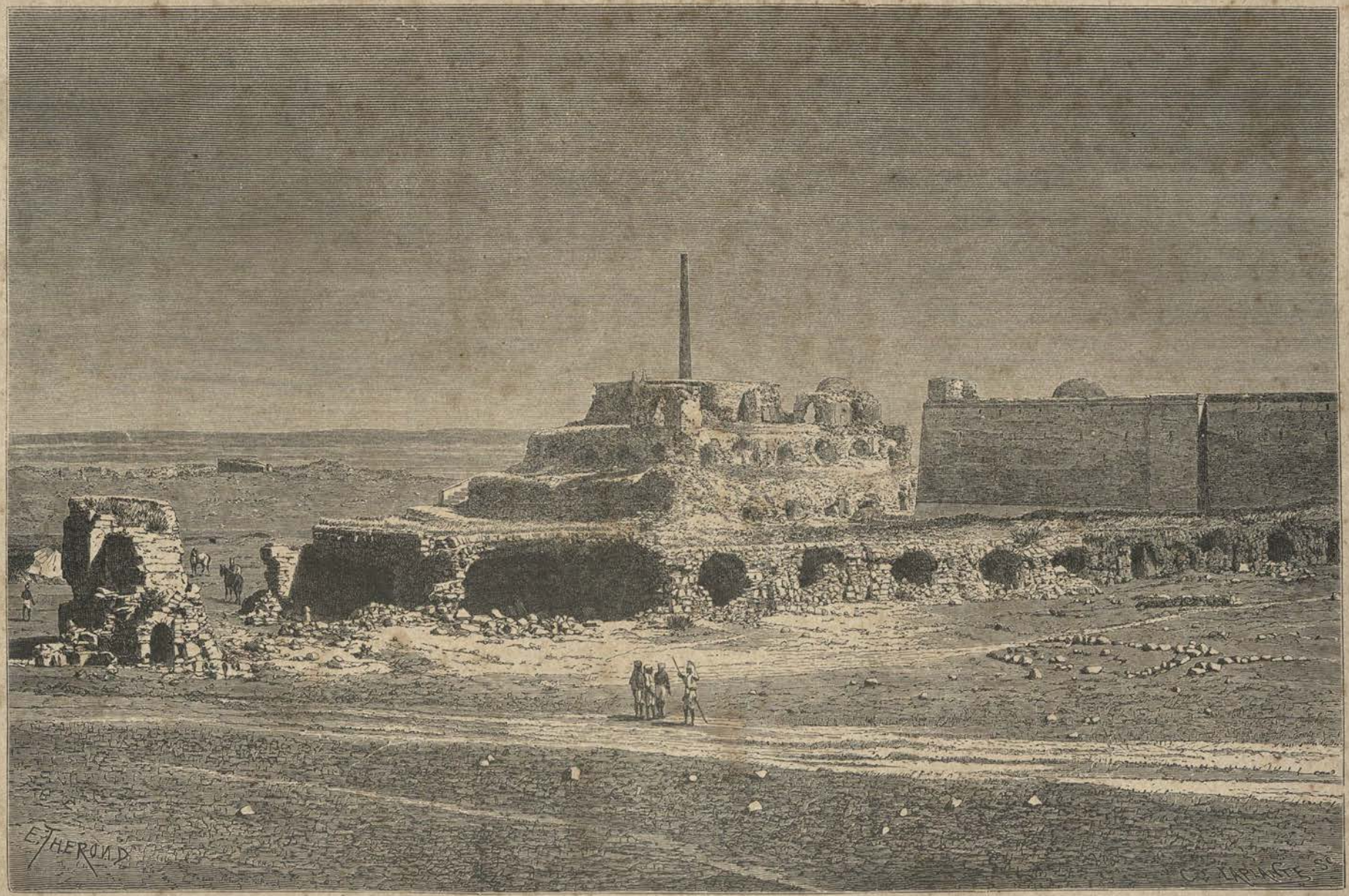
C'est ici même que s'étendait autrefois, grande et populeuse, la cité impériale fondée par Férôze, un des princes les plus éclairés qu'ait produits la dynastie afghâne. D'un côté, elle mirait ses remparts dans les eaux bleues de la Jumna ; de l'autre, elle projetait ses faubourgs, traversés par de nombreux canaux d'eau douce, jusqu'aux collines d'Hindoun. Mais celui qui s'intitulait le fléau de Dieu, le farouche Tartare Tamerlan, vint avec ses hordes, et là où s'élevait le superbe Delhi du quatorzième siècle, il ne laissa qu'un amas de décombres sur lesquels les herbes elles-mêmes se sont refusées à pousser. Un seul édifice put résister à la fureur du conquérant boiteux [1], c'est le palais de Férôze, qui dresse encore aujourd'hui son squelette dénudé, mais d'une imposante grandeur, au milieu de cette solitude qui fut une ville.

Ce palais, dans lequel les indigènes voient une ancienne citadelle et qu'ils appellent pour cela Férôze-Ka-Kotla, est une structure d'un caractère fort original. Il est formé de quatre terrasses carrées superposées en forme de pyramides et percées sur chacune de leurs faces d'un nombre considérable d'arches. Aux angles de chaque étage s'élevaient des pavillons coiffés de coupoles dont il ne reste plus que deux spécimens. Enfin, couronnant le tout, du sommet de la terrasse s'élance un magnifique monolithe [2] de douze mètres de hauteur.

Au temps de sa splendeur, ce palais, avec ses grandes façades recouvertes de stuc peint de couleurs vives, ses larges terrasses, ses dômes émaillés de bleu et sa flèche de pierre enfermée

[1] On sait que le grand conquérant tartare, qui mit à feu et à sang l'Asie entière de 1370 à 1406, était boiteux de naissance. Le nom de Tamerlan que lui ont donné les historiens européens n'est qu'une corruption de Timour Lenk ou Timour le Boiteux.

[2] L'aiguille de pierre qui surmonte le palais de Férôze est un des plus intéressants et des plus curieux monuments de l'Inde antique, car nous voyons en lui une des colonnes que l'empereur bouddhiste Açoka fit élever sur plusieurs points de son empire vers l'an 250 avant l'ère commune, et ce qui lui donne un plus grand intérêt encore, c'est que les archéologues considèrent ces colonnes comme une des premières tentatives faites par les Indiens pour employer la pierre travaillée dans leur architecture. Cette colonne ou *lât* est un monolithe de grès rouge de forme cylindrique, s'amincissant légèrement vers le sommet. Elle mesure un peu plus de douze mètres de hauteur et environ un mètre de diamètre à la base. Sur sa surface soigneusement polie se voient plusieurs inscriptions qui ont, pendant des siècles, mis au défi l'ingéniosité des savants arabes et européens. La principale comporte la publication d'un des écrits religieux d'Açoka, écrit en pali et déchiffré pour la première fois, par l'illustre indologue Princeps. Les historiens musulmans du règne de Férôze rapportent que ce prince donna l'ordre d'enlever ce lât qui se dressait parmi les ruines d'un temple païen situé sur les bords de la Jumna et le fit transporter à grands frais à Delhi, où il fut placé au sommet du palais impérial. Sous le nom de Minar Zârin ou Colonne d'or (il avait été couvert de feuilles de ce métal), il fut considéré longtemps comme le palladium de l'empire. Il est difficile de comprendre comment il fut épargné par Tamerlan, qui se contenta de le dépouiller de sa riche enveloppe.



RUINES DU PALAIS DE FEROZE, DANS LA PLAINE DE DELHI.

dans une enveloppe d'or, devait offrir un coup d'œil à la fois étrange et admirable, et qui dut vivement frapper les sauvages compagnons de Tamerlan lorsqu'ils le contemplèrent pour la première fois.

Pendant une heure nous parcourons les chambres du palais, dont les voûtes formées d'un granit bleuâtre réuni au moyen d'un ciment d'une excessive ténacité résisteraient encore aujourd'hui aux efforts d'un bombardement; puis, après avoir pris une photographie de l'ensemble, nous nous remettons en marche.

Nous cheminons péniblement pendant un quart d'heure à travers des monticules de décombres, des pans de murs informes, et nous atteignons enfin un beau portail en granit relevé de bandes de grès rouge, qui marque l'entrée de la ville élevée en 1415 par l'empereur Daôlat Lodi, à côté de l'emplacement même du Delhi de Férôze, détruit quelques années auparavant par Tamerlan. Cette ville a disparu à son tour et il n'en reste que la citadelle, pittoresquement perchée sur un monticule, qui en marquait autrefois le centre. Une large et belle chaussée conduit de la porte ruinée à la forteresse, appelée aujourd'hui Pourana Kilah ou le Vieux Fort.

Passant sous un beau portail, flanqué de corps de garde, nous nous trouvons dans une vaste enceinte à demi remplie par les misérables huttes de boue d'un village hindou au-dessus desquelles se montrent les hautes coupoles des anciens édifices.

Le plus remarquable parmi ceux-ci est la grande Kilah Khana Masjid, ou mosquée du fort, magnifique spécimen de l'architecture afghâne. C'est un long et étroit édifice, surmonté de trois dômes de forme massive et présentant une belle façade, percée de cinq arches pointues de hauteurs différentes. La masse de l'édifice en grès rouge est relevée par des bandes et des rosaces de marbre blanc couvertes de délicates sculptures. Les salles intérieures n'ont d'autres ornements que d'élégantes *kiblas* en marbre indiquant aux vrais croyants la direction de la Mecque. De belles mosaïques, aujourd'hui fort détériorées, décoraient autrefois la voûte.

A côté de cette mosquée se trouve un assez beau pavillon de pierre, qui servait de bibliothèque aux empereurs pathans. C'est là que l'empereur Houmayoun, qui, après un long exil, venait de reconquérir le trône de son père, se tua misérablement, en tombant du haut d'une échelle sur laquelle il était monté pour prendre un livre sur les rayons de sa bibliothèque.

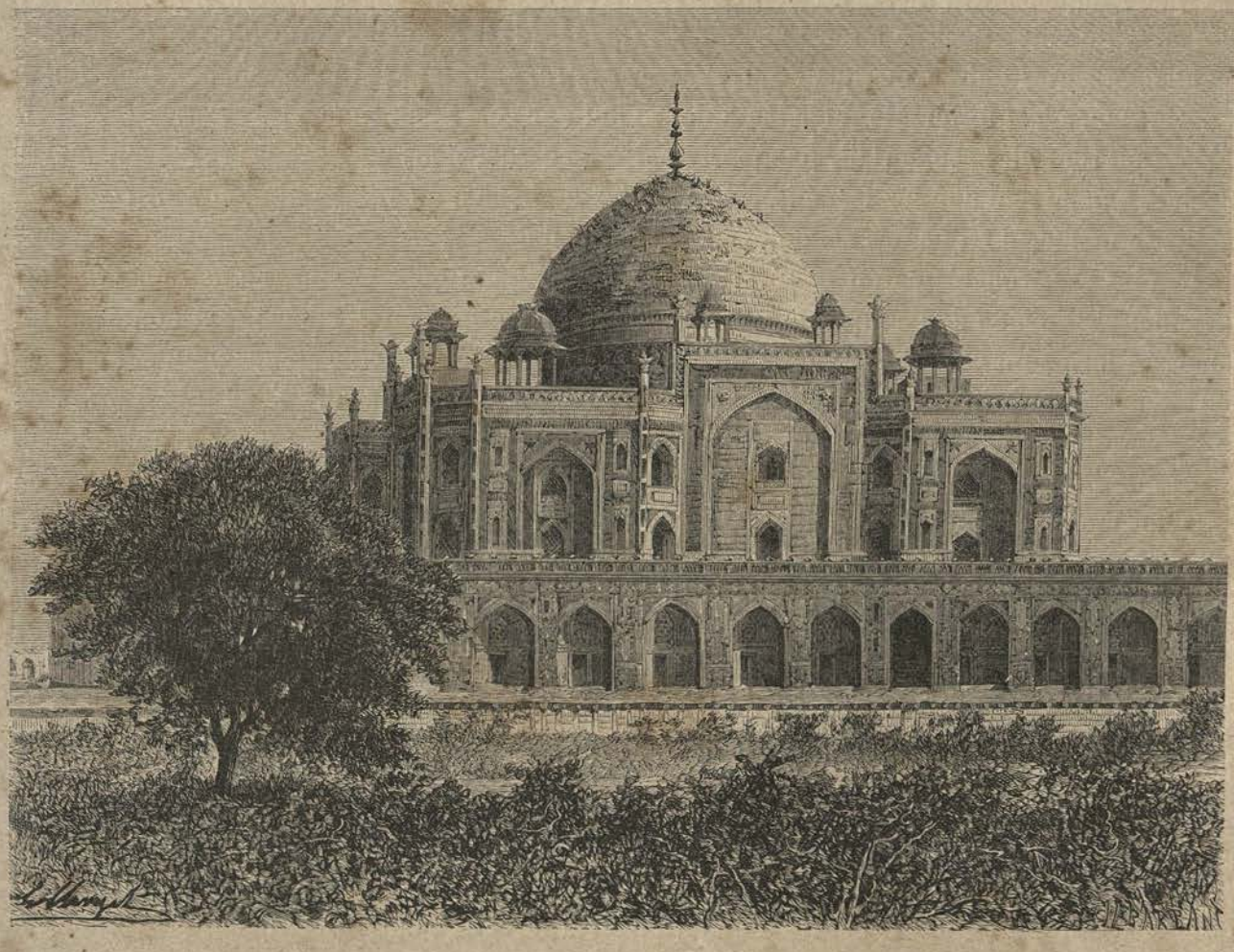
Ce prince, le véritable fondateur de la dynastie des Timourides, surnommés les Grands Mogols, repose à un kilomètre au sud du Pourana Kilah, dans un superbe tombeau que nous visitons en sortant de la vieille forteresse.

Ce mausolée est un des plus nobles monuments de la plaine de Delhi. Sa masse imposante de marbre blanc et de grès rose, couronnée d'un dôme de grande beauté, s'élève du milieu d'une vaste terrasse, qui occupe le centre d'un jardin plein de fleurs, encadré par de jolis kiosques en pierre rouge. Sous la large coupole est placée la pierre tombale, simple et sans ornements, qui recouvre les cendres du premier des Mogols.

C'est dans cette salle, à côté de cette tombe, que, par un étrange jeu du destin, cette grande dynastie timouride des Houmayoun, des Akber, des Chah Jehan, des Aurangzeb, est venue se terminer misérablement. Après la prise de Delhi par les Anglais en 1857, le malheureux empereur Mahomed Bahadour, coupable de s'être laissé réinstaller par les rebelles sur le trône de ses ancêtres dont il n'avait jamais cessé d'être le titulaire, vit sa tête mise à prix. Réussissant par un hasard miraculeux à s'échapper de son palais où ses fils et ses fidèles combattaient jusqu'à la dernière goutte de leur sang, il essaya de gagner les déserts du Scinde; mais partout il se vit fermer la route, et, après avoir couru les plus grands dangers, il parvint à se réfugier dans le mausolée d'Houmayoun. C'est là que le capitaine Hodgson, envoyé à sa poursuite, trouva l'infortuné vieillard prosterné dans sa douleur sur le tombeau de son ancêtre. On l'arracha de cet asile, et on le traîna à Delhi; mais la crainte de soulever une réprobation que commen-

çaient à surexciter les violences de la répression arrêta son exécution, et Mahomed Bahadour fut envoyé à Calcutta où, ne pouvant subvenir aux besoins de sa nombreuse famille, avec la faible pension que lui allouait le vainqueur, il s'éteignit quelques années après, en proie à une profonde misère.

Quelles qu'aient été les défaillances des derniers des Grands Mogols, on doit se garder de juger trop sévèrement leurs actes ; car il faut bien se dire que c'est en ouvrant avec libéralité leur empire aux commerçants que les empereurs de l'Inde ont préparé et amené la chute de leur puissance. Une fois à même d'apprécier l'immense richesse de ces pays, les compagnies européennes n'ont pas eu de repos qu'elles n'en fussent les maîtresses absolues. Ce sont les intrigues



MAUSOLÉE DE L'EMPEREUR HOUMAYOUN, DANS LA PLAINE DE DELHI.

et les avidités de ces compagnies qui sont venues apporter le désordre et l'anarchie dans un pays jusqu'alors calme et prospère. Si, en fin de compte, le progrès et la civilisation ont su profiter de ces agissements cupides, il n'en est pas moins vrai qu'il y a quelque chose d'amer à reprocher à un peuple un abaissement qu'il n'eût jamais subi au même degré, si, à l'exemple du Japon et de la Chine, il eût fermé ses portes à nos marchands et livré nos missionnaires au supplice.

VII

Nous passons le reste de la journée au mausolée d'Houmayoun. Un des kiosques du jardin, transformé en bungalow par les Anglais, nous fournit un gîte confortable pour la nuit : nos gens

nous y ont précédés depuis ce matin, et nous servent un dîner que le grand vent qui a soufflé tout le jour, et la fatigue de notre excursion nous font trouver succulent.

Dans la soirée, un incident vient jeter un grand émoi dans notre troupe. Occupé à fumer tranquillement un cigare sur la terrasse du mausolée, je vois arriver mes domestiques, courant et appelant à l'aide ; en même temps, devant la porte ouverte de notre bungalow, nos chiens se démènent comme des possédés en aboyant contre un être invisible.

« Une panthère dans la chambre de monsieur ! » me crie mon bêra, tremblant de frayeur, en arrivant près de moi.

Nous nous dirigeons en toute hâte vers le bungalow ; mais, chemin faisant, je me souviens que tous nos fusils sont précisément dans ma chambre. Comment faire ? Les domestiques restés en arrière me supplient de ne pas avancer. Les chiens continuent à aboyer furieusement et j'entends distinctement un sourd grognement répondre à leurs cris. Il y aurait donc danger à s'aventurer de ce côté sans armes, d'autant plus que la présence d'une panthère, ou tout au moins de quelque guépard, n'aurait rien de fort surprenant, car ces animaux abondent dans les montagnes voisines et doivent certainement pousser leurs excursions jusqu'à la Jumna.

Après un instant passé à délibérer, et sans que le mystérieux hôte de notre chambre se soit décidé à sortir, je fais imbiber des chiffons d'huile, et les ayant allumés, nous plaçons ces torches improvisées au bout d'un bâton et nous nous avançons vers la porte devant laquelle les chiens n'ont cessé de monter la garde.

Arrivés là, nous lançons nos chiffons enflammés dans la chambre ; leur chute est accueillie à l'intérieur par un bizarre ricanement qui met en fuite nos braves compagnons, et au bout d'un instant, la clarté nous permet d'apercevoir, presque tapie sous le lit, le poil hérissé, roulant des yeux énormes et montrant des dents menaçantes, une hyène, de fort belle taille, ma foi.

L'incident, de tragique, devient ridicule. A nos cris de « *lagarbâgha !* » nos domestiques accourent, et l'un d'eux, un *saïs*, grand et vigoureux gaillard, s'offre pour aller chercher, à la barbe de ce plus poltron des carnassiers, rendu plus peureux encore par la vue du feu, mon fusil, qui repose tout chargé contre une chaise assez rapprochée de la porte. En un saut, le fusil est pris et remis entre mes mains ; mes gens tirent leurs sabres, leurs couteaux. Entouré de tous ces guerriers, maintenant pleins d'audace, je fais écarter les chiens et j'ajuste la bête ; le coup part, et avant que la fumée se soit complétement dissipée, j'aperçois la malheureuse hyène qui, blessée grièvement, s'est traînée jusqu'à la porte, où les sabres de mes gens l'ont bientôt dépêchée. Le cadavre est traîné hors du jardin, où il est aussitôt entouré par un véritable bataillon de chacals glapissants de joie. Nous nous couchons, non sans avoir ri des émotions de la soirée et des péripéties de cette chasse à l'hyène dans une chambre.

VIII

Le mausolée d'Houmayoun forme le centre d'un vaste cimetière s'étendant à travers toute la plaine de Delhi, depuis la Jumna jusqu'aux collines dans l'ouest. Les tombeaux composant cette immense nécropole sont de tous genres, depuis le modeste *takia*, formé d'une simple pierre tumulaire, jusqu'au massif édifice surmonté d'un dôme élevé et couvert de ces briques émaillées de nuances si vives et si délicates dont les procédés de fabrication se sont perdus.

Le groupe principal se trouve autour du petit village d'Arab-ka-Seraï ; les monuments intéressants y abondent, mais nous nous contenterons de signaler un beau mausolée de l'époque pathane (quinzième siècle), d'un style sévère et imposant, quoique couvert d'une profusion de ravissantes arabesques, et une petite mosquée, qui seraient visités et admirés partout ailleurs,

mais qui passent inaperçus au milieu du nombre de monuments qui couvrent la plaine.

Un peu à l'ouest de ce groupe de tombes s'en trouve un autre non moins remarquable, qui entoure la magnifique mosquée élevée au quatorzième siècle par l'empereur Toglack Ier, en l'honneur du saint musulman Nizzam-Oudïn. Les grandes familles mogoles se sont disputé le terrain sanctifié par la présence du célèbre missionnaire de l'Islam, et les sépultures sont rangées côte à côte comme dans un de nos cimetières d'Europe. Sur ces larges dalles de marbre entourées d'élégantes balustrades merveilleusement ciselées, on lit quelques-uns des noms les plus illustres de l'Inde des seizième et dix-septième siècles : l'empereur Mahomed Chah, les princes Ali, Jehanghir, etc.

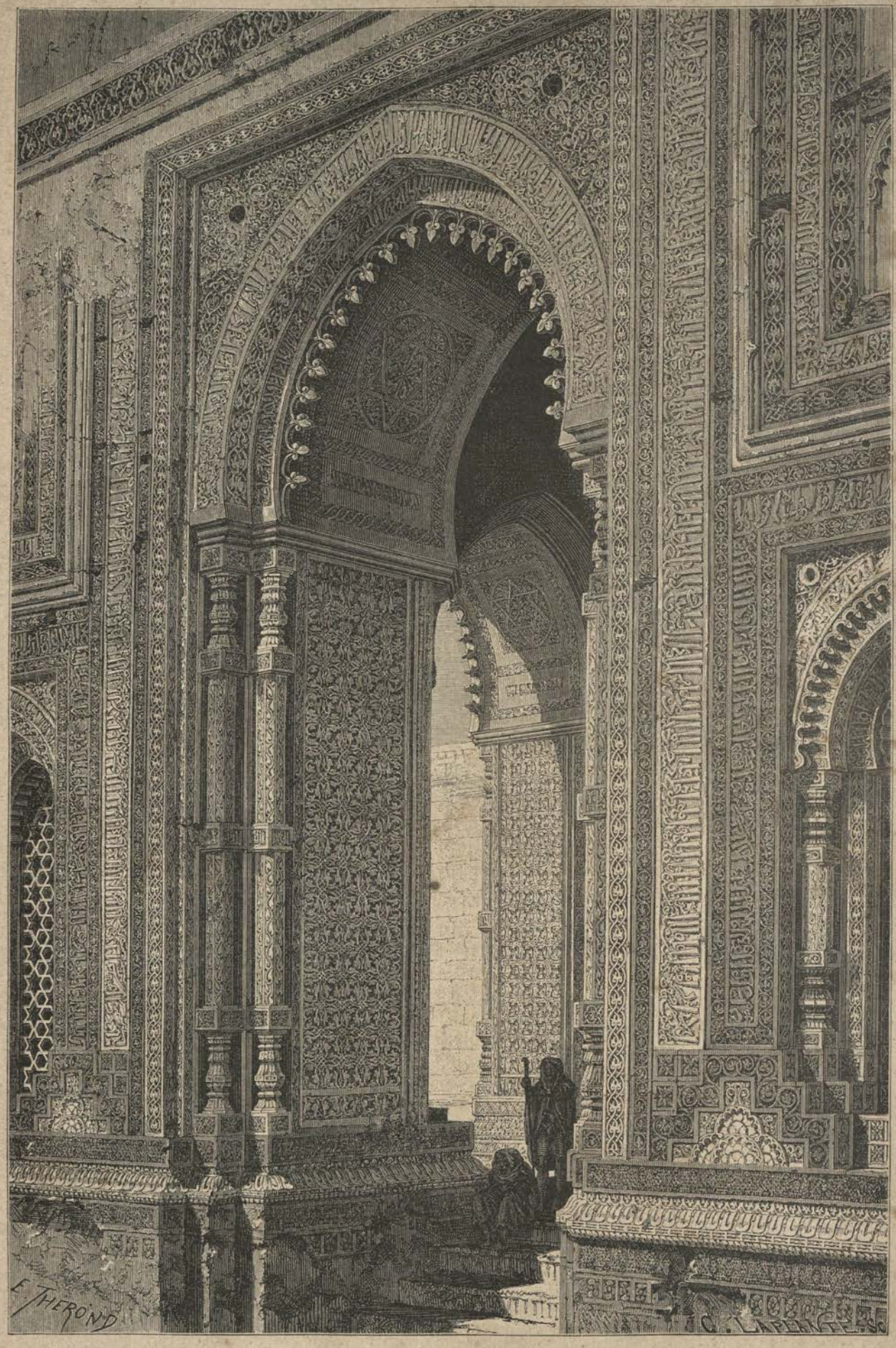
En parcourant ce cimetière, je lis sur une des tombes cette curieuse inscription : « Je ne veux sur ma tombe aucun monument pompeux; l'herbe modeste recouvrira bien mieux la dépouille de l'éphémère Jehanara, la pauvre d'esprit, la servante des saints disciples du Christ, la fille de l'empereur Chah Jehan. »

Cette Jehanara est une des plus touchantes figures qui apparaissent dans la sombre histoire de l'Inde du dix-septième siècle. Fille de la célèbre Tâdj Bibi et de Chah Jehan, elle accompagna dans la prison son malheureux père privé de la vue par ordre de son fils, et dédaignant les offres de mariage que lui attirait sa beauté, elle fut, jusqu'à son dernier jour, l'ange gardien du pauvre vieillard. Il est curieux de retrouver sur sa tombe son nom placé à côté de celui du Christ; on suppose qu'elle n'était cependant pas chrétienne, mais qu'elle appartenait à une secte musulmane, encore aujourd'hui très-nombreuse, qui place Jésus au premier rang des prophètes, bien au-dessus de Mahomet, et lui donne le titre d'Esprit de Dieu.

A côté de la mosquée de Nizzam-Oudïn se trouve une curieuse piscine, d'une grande antiquité. On croit y reconnaître un des nombreux réservoirs créés par l'empereur Açoka au troisième siècle avant notre ère, et dont mention est faite dans l'inscription pâli du lât surmontant le palais de Férôze. Le bassin de la piscine, formé de blocs de pierre soigneusement joints, couvre une superficie de quarante-trois mètres et s'enfonce à une profondeur de plus de vingt mètres; il est rempli d'une eau limpide que les hauts murs des édifices surplombant abritent complétement du soleil et maintiennent à une température glaciale. Cette eau passe pour posséder des propriétés miraculeuses, et les pèlerins viennent s'y plonger dévotement, malgré son excessive fraîcheur. Pour un *backchich* de quelques annas, les gamins du village exécutent du haut d'une terrasse voisine un formidable plongeon dans la citerne.

En continuant à cheminer vers l'est, nous atteignons le mausolée de Safdar Jâng, qui fait face au chemin de poste conduisant de Delhi au Koutab. Ce tombeau, quoique moderne, est un des plus beaux ornements de ce grandiose musée de l'architecture indienne. Construit en 1748, il ferme dignement cette série unique de monuments marquant ainsi toutes les transitions de l'art indien depuis le troisième siècle avant notre ère jusqu'à nos jours. Le dôme de marbre blanc, d'une grande pureté de forme, porte son pinacle doré à quarante mètres au-dessus du sol, et recouvre une magnifique salle, renfermant le cénotaphe d'apparat d'Abdoûl Mansour, surnommé Safdar Jâng, le premier souverain indépendant du royaume d'Aoudh. On descend, au-dessous de cette salle, dans un caveau où sont déposées les cendres de ce grand personnage; un simple tertre de terre les couvre, et on lit l'inscription suivante : « Quelque grand et magnifique que soit l'homme devant ses semblables, il est humble et petit devant Dieu. » Ce sentiment d'humilité devant Dieu et d'orgueil devant les hommes se retrouve toujours nettement exprimé dans les tombes des rois musulmans de l'Inde.

Un peu au nord du mausolée de Safdar Jâng s'élève un groupe de ruines d'un plus grand intérêt encore. Ce sont les restes du Janter Mantar, le grand observatoire astronomique, fondé par le savant roi Jey Sing de Jeypore, dont j'ai déjà parlé longuement (page 266).



PORTE D'ALADIN, AU KOUTAB, PRÈS DE DELHI (page 639).

Il ne reste de cet observatoire que le squelette, pour ainsi dire, car les instruments ont depuis longtemps disparu, et avec eux les savants qui les animaient et qui avaient su faire de ce lieu un des plus célèbres temples de l'astronomie dans le monde. De tous côtés se dressent des édifices de forme bizarre, cercles, gnomons, paraboles, ellipses, le tout couvrant une énorme superficie et élevé sur des proportions vraiment gigantesques.

Le principal édifice est un immense cadran solaire équatorial, auquel Jey Sing avait donné le nom de Semrat Yantar, ou « roi des cadrans solaires ». Le gnomon destiné à projeter l'ombre sur le cadran forme un triangle dont la perpendiculaire n'a pas moins de dix-sept mètres de hauteur et la base trente et un mètres de longueur.

En avant de ce gnomon est un édifice de forme bizarre ayant au centre un escalier en spirale; les murailles disposées en demi-cercles concentriques servent de gnomons à des cadrans indiquant les méridiens séparés par un angle déterminé du méridien de l'observatoire.

A l'est et à l'ouest du grand cadran équatorial, se trouvent deux vastes cercles en maçonnerie de cinq à six mètres de hauteur et d'un grand diamètre, dont la disposition fort compliquée intrigue considérablement les visiteurs. Au centre de chacun d'eux s'élève une colonne, du pied de laquelle partent trente rayons de pierre s'étendant à intervalles réguliers jusqu'au pourtour de la circonférence. Chaque rayon et chaque intervalle forment un secteur de six degrés; l'ensemble constitue les trois cent soixante degrés du cercle. En face du point d'attache de chaque rayon sur la muraille du cercle sont percées deux fenêtres, disposées sur deux étages, auxquels conduisent des marches pratiquées dans la maçonnerie. Une série de lignes géométriques divise ces ouvertures, ainsi que les rayons, de sorte que l'ombre du pilier projetée sur ces divisions indique l'azimut du soleil; les altitudes et les azimuts de la lune et des étoiles peuvent être observés de la même façon. On comprend par cette courte explication l'utilité des deux cercles qui permettaient aux astronomes indiens de diriger leurs observations simultanément et, par conséquent, avec une grande exactitude.

IX

Je passai le reste de la journée parmi ces curieuses ruines pour en prendre quelques photographies; malheureusement, les trois plaques que j'en fis ont été brisées avec plusieurs autres pendant mon voyage de retour en Europe.

La nuit vient nous surprendre au milieu de nos travaux, et, me trouvant entouré de tous mes gens, je me décide à chercher dans la plaine un gîte qui nous dispense de dresser notre tente ou de gagner le Koutab, qui est encore à neuf kilomètres de là. Nous partons en exploration et nous trouvons bientôt, près de Nizzam-Oudïn, un beau mausolée pathan, dont les vastes salles peuvent nous abriter confortablement, ainsi que nos gens et nos chevaux.

Nos lits de fer sont déployés, la table de camp est placée sur ses pieds, la lampe allumée, et le tombeau du brave chevalier pathan se transforme comme par enchantement en une bonne chambre. Nos domestiques apportent du village voisin quelques poulets, du riz, du lait, et bientôt la flamme brillante et gaie du bivouac éclaire de ses grands reflets la vieille coupole zébrée de bandes d'émaux bleu et or.

Pendant que notre dîner se prépare, je pense avec tristesse que ce pique-nique improvisé dans un tombeau sera le dernier acte de cette belle et bonne vie des jungles que je viens de mener pendant quatre ans, et à laquelle sans doute je vais dire adieu pour longtemps.

Je sors de la salle : la plaine s'étend nue et silencieuse devant moi, couverte de cette douce lumière zodiacale que le soleil laisse derrière lui comme s'il ne pouvait se décider à quitter cette

terre bien-aimée ; le ciel pur resplendit de millions d'étoiles ; de temps à autre quelque chacal jette son cri perçant auquel répondent, de tous les points de l'horizon, mille ricanements d'un rhythme diabolique.

Ce spectacle si grand, si calme m'émeut ; ces cris sauvages résonnent harmonieusement à mes oreilles ; encore quelques jours et la locomotive va m'emporter, loin de tout cela, à travers un pays qui sera toujours l'Inde, mais l'Inde défigurée par la civilisation d'un peuple de marchands, l'Inde avec des hôtels, des gares, des usines ; et chaque tour de roue me rapprochera de ma chère patrie, mais m'éloignera de ce pays qui, lui aussi, m'est bien cher, de ce Rajasthan auquel me rattachent tant de souvenirs, tant d'amitiés.

Celui qui n'a pas vécu de cette vie des jungles, vie de grand air et de liberté, communion étroite de l'homme avec la nature encore presque vierge, avec ses dangers, ses aventures, ses privations, ne peut se faire une idée du serrement de cœur qu'éprouve celui qui, après l'avoir goûtée, lui dit adieu peut-être pour toujours. Cet adieu, on ne peut le prononcer sans émotion, sans hésitation. Mais, comme chacun de nous ici-bas, le voyageur a des devoirs à remplir : s'il ne pense à parcourir le monde qu'en quête de satisfactions, de plaisirs, il fait œuvre d'égoïste ; ses peines sont futiles ; il n'est plus qu'un vulgaire aventurier, sans profit pour lui et pour la société. Le lecteur me pardonne-t-il ces réflexions? Elles dépeignent fidèlement les sentiments qui m'agitaient ce soir-là, alors que je débattis un instant si, tournant le dos à la France et au monde civilisé, je ne me replongerais pas dans l'intérieur de ces déserts dont j'étais encore à peine sorti.

« Le dîner est servi ! » vient m'annoncer le khansamah. Adieu la mélancolie ! Un homme n'est pas né pour ne se complaire qu'au milieu des chacals et des hyènes. Il est d'autres jouissances plus élevées que la France sait réserver à ceux qui les comprennent ou savent s'en rendre dignes.

Il était écrit, du reste, que la soirée se terminerait gaiement. Après dîner, nous recevons la visite d'une troupe de jongleurs et de bayadères mêwatis, qui, se trouvant campés dans le voisinage, en route vers Delhi, ont eu vent de notre présence et viennent solliciter l'honneur de nous donner une représentation. La proposition est acceptée, et bientôt les cymbales et les tam-tams font résonner la vieille voûte du tombeau. Aux clartés tremblantes des torches qui remplissent la salle de lumière et de fumée, les belles filles au torse demi-nu exécutent les antiques danses du Rajasthan. Le tableau est bizarre, fantastique, et serait digne du pinceau d'un grand artiste. Puis vient le tour des hommes, véritables bandits du Mêwat qui, le sabre au poing, exécutent une étrange fantasia entremêlée de hurlements.

Enfin il faut songer au repos ; la troupe s'éloigne et chacun gagne sa couche, tandis que les hyènes et les chacals continuent autour de notre asile leur sarabande accoutumée.

X

A l'extrémité méridionale de la plaine de Delhi, et marquant la limite de l'immense champ de ruines, se dresse l'imposante colonne triomphale élevée par le conquérant musulman Koutab-Oudïn-Eibeg au centre même de la dernière capitale hindoue.

Située sur une légère éminence, cette colonne, communément appelée le Koutab, est visible de tous les points de la plaine qu'elle domine superbement. Aussi me tardait-il de mesurer de plus près ce colosse au pied duquel se pressent quelques-uns des plus beaux monuments de l'Inde, et qui, depuis plusieurs jours, attirait incessamment les regards de mes compagnons ; ils ne pouvaient s'expliquer pourquoi je m'attardais auprès de ruines sans intérêt à leurs yeux.

MOSQUÉE DU KOUTAB, PRÈS DE DELHI (page 643).

Je conseillerai cependant au voyageur qui me suivrait à Delhi d'imiter mon exemple, car, après avoir vu le groupe de monuments du Koutab, il ne pourrait plus jeter qu'un coup d'œil indifférent sur tout le reste.

De notre *mekkâm* dans le tombeau, que nous quittons de bonne heure, une bonne route nous conduit directement jusqu'au Koutab. Bientôt nous atteignons une sorte de jardin touffu dont les masses d'un vert sombre offrent un vif contraste avec les tons rougeâtres de la plaine nue et déserte, et où, au centre d'une clairière entourée de beaux arbres, nous trouvons un excellent bungalow établi par les Anglais pour la commodité des voyageurs.

Il ne nous faut que peu de temps pour prendre possession de nos chambres et installer les tentes de notre suite, et nous courons vers le Koutab. Un sentier étroit bordé de grenadiers, de pommiers d'âte, de goyaviers, que relie entre eux tout un treillis de jasmins en fleur, s'enfonce dans le fourré. Nous le suivons et arrivons bientôt sur le revers d'un ravin peu profond encombré de verdure, au bout duquel se dresse la haute colonne dessinant, droite et superbe, sa masse rose sur un ciel d'un bleu d'azur.

Étendus sur le gazon, à l'ombre des arbres de ce bois qu'on pourrait appeler un parc, nous contemplons encore quelques instants l'ensemble des ruines avant de nous en approcher. Nulle part peut-être la nature n'a mis tant de grâce à se marier à l'œuvre de l'homme. En général, les villes ruinées sont tristes, désolées ; on dirait que le sol lui-même a été frappé par la malédiction qui s'est appesantie sur la malheureuse cité. Ici, au contraire, tout est frais, gai, charmant ; les oiseaux remplissent de leurs chants joyeux l'air rafraîchi et embaumé par mille fleurs. On n'a nul besoin de ressentir l'enthousiasme de l'historien et de l'archéologue pour admirer à la fois la fraîcheur de l'oasis et la magnificence des merveilles qu'elle encadre.

Descendant le revers du ravin, à travers des amoncellements de ruines, des restes de terrasses, nous voici sur le seuil de l'enceinte du Koutab, devant la porte d'Aladin, dont je n'essayerais certes pas de faire apprécier l'étonnante beauté à mes lecteurs si je n'avais à leur mettre sous les yeux la reproduction fidèle de ce chef-d'œuvre (page 627).

La porte d'Aladin, érigée en 1310 par le sultan Ala-Oudïn, aurait pu inspirer l'auteur du conte de la Lampe merveilleuse ; le génie du Rokh n'eût rien créé de plus féerique. L'œuvre des Maures d'Espagne dans l'Alhambra de Grenade ne saurait être comparée à ce véritable bijou d'architecture ; ici, c'est la pierre elle-même, un grès rouge relevé de marbre blanc, qui fournit la couleur, et les délicates arabesques qui la couvrent sur toutes ses faces sont ciselées ou incrustées, tandis qu'à Grenade tout l'effet est obtenu par un jeu de couleurs éclatantes et de dorures étalées simplement sur de maigres structures de briques. En outre, il n'est pas un point de l'Alhambra moresque où l'on trouve la pureté de lignes, la noblesse de proportions qui caractérisent à un si haut degré l'œuvre du sultan indien.

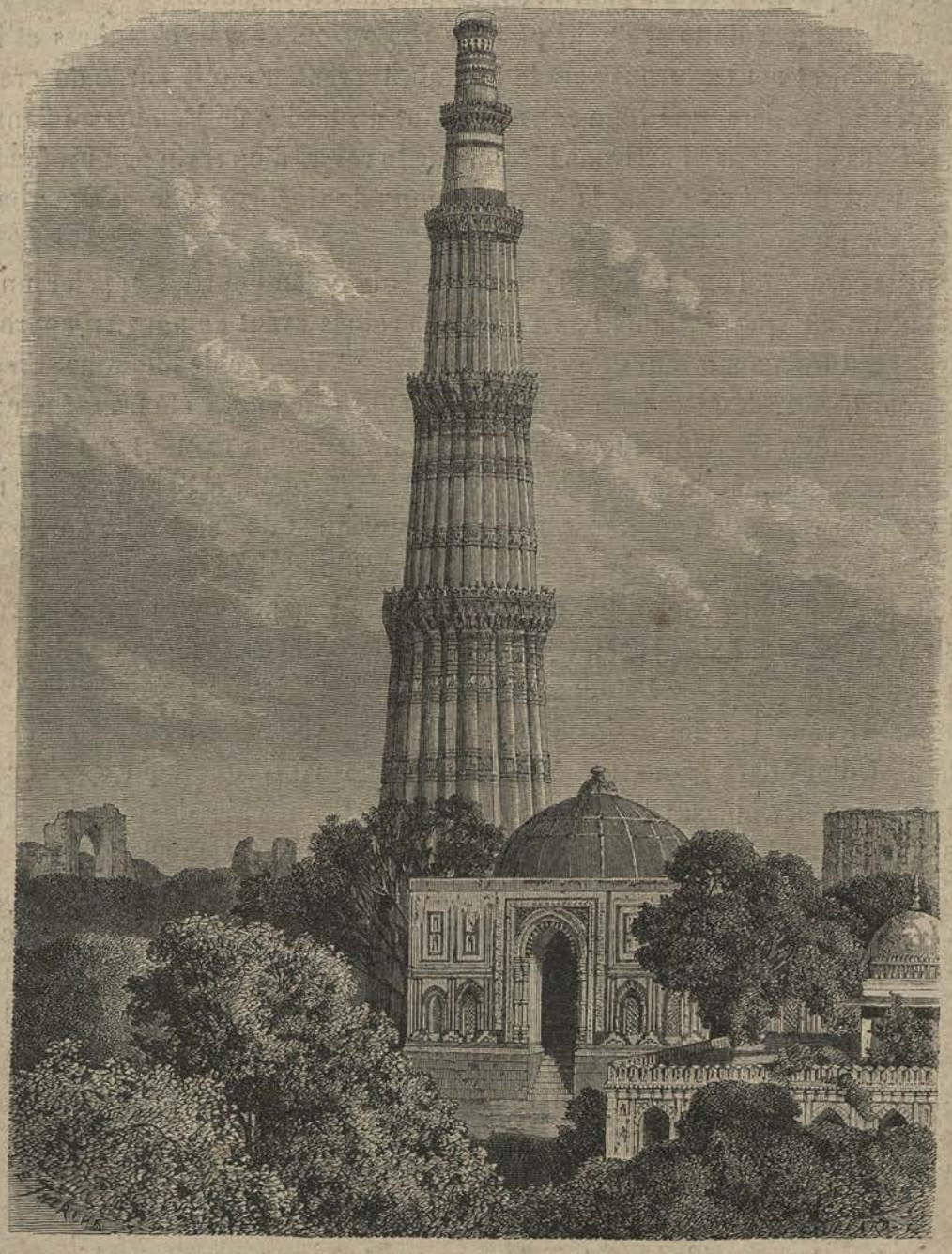
Cette porte forme une sorte de pavillon carré, percé sur chaque face d'une arche dentelée et recouvert d'une fort belle coupole. La salle intérieure est aussi richement décorée que les façades.

Franchissant cette magnifique entrée, nous nous trouvons presque subitement au pied du Koutab, qui seul, complétement isolé au centre d'une belle cour dallée, porte fièrement sa tête à une hauteur de deux cent vingt-sept pieds anglais, environ soixante-dix mètres (page 640).

Aucun de nos monuments d'Europe ne peut donner une idée de l'impression que l'on éprouve en se trouvant pour la première fois devant ce colosse. Les flèches les plus élevées de nos cathédrales, celles de Strasbourg et de Fribourg entre autres, reposent toujours sur des bases tellement considérables et se terminent en pointes si grêles, que leur hauteur frappe bien plus par l'énoncé du chiffre qui la représente que par l'effet lui-même. Ici, au contraire, l'isolement de l'édifice, la simplicité de ses lignes, lui prêtent des dimensions au-dessus de la vérité. L'archi-

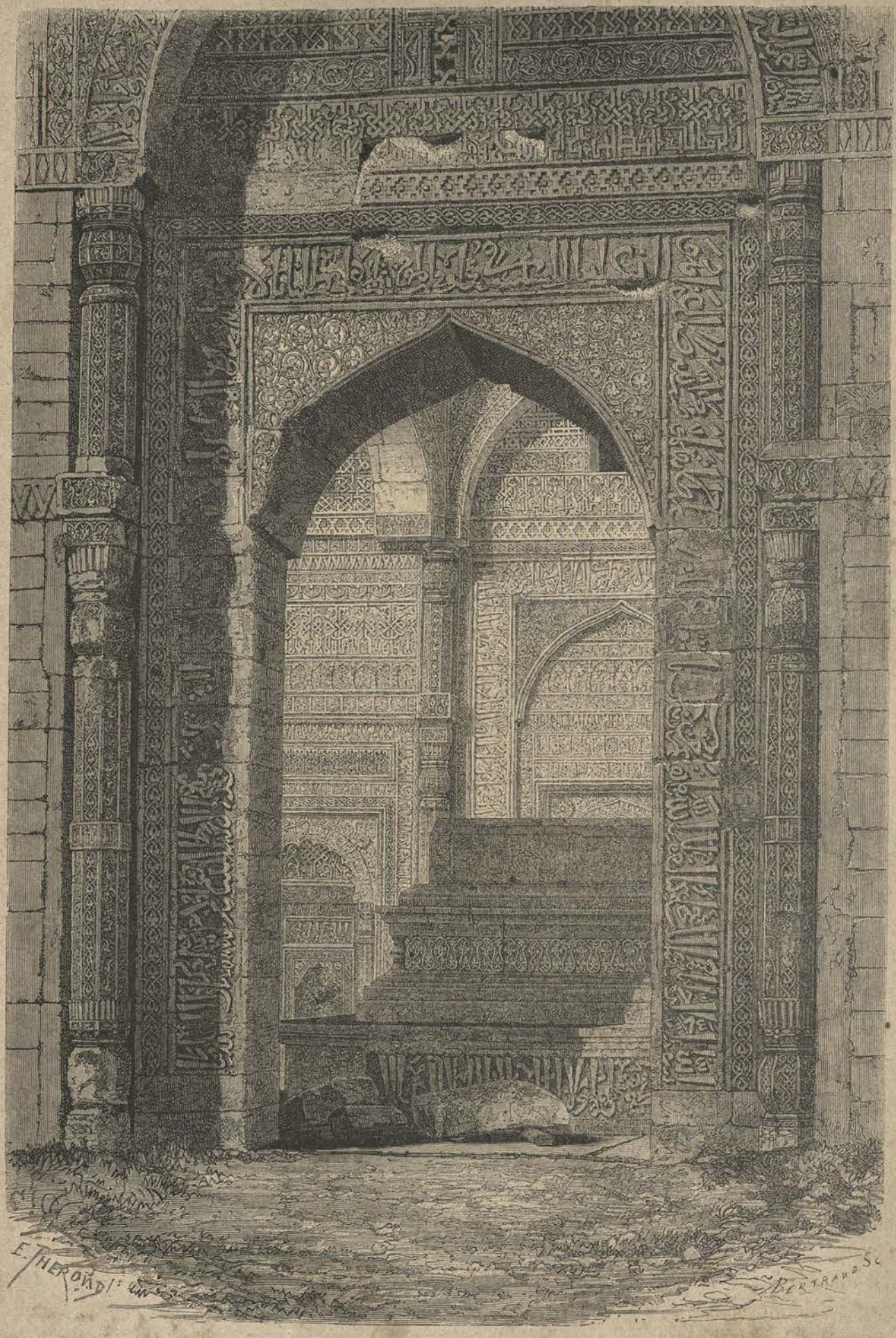
tecte lui-même s'est plu à exagérer l'effet ordinaire de la perspective en donnant à la tour la forme d'un cylindre s'amincissant rapidement vers le sommet, ou plutôt d'un tronçon de cône fort allongé, et en la divisant en cinq étages d'une hauteur d'autant moindre qu'ils se trouvent plus élevés au-dessus du sol. La base a environ quatorze mètres de diamètre et la plate-forme du sommet trois seulement.

L'ornementation de la tour est d'un très-grand effet, quoique d'un ensemble fort simple.



LA TOUR DE KOUTAB, DANS LA PLAINE DE DELHI.

Chaque étage, recouvert alternativement de cannelures perpendiculaires, arrondies ou anguleuses, est entouré d'une large ceinture de fleurs et d'arabesques, et supporte un balcon massif couvert de sculptures d'une grande beauté et projetant fortement sur le relief de la tour. L'édifice tout entier est en grès rouge, à l'exception de la partie supérieure revêtue de marbre blanc. Un bel escalier tournant conduit au sommet, d'où l'on domine une vue fort étendue de la plaine se prolongeant au nord jusqu'au Delhi moderne et au sud jusqu'aux environs de Bindraband.



TOMBE D'ALTAMSCH AU KOUTAB, PRÈS DE DELHI (page 647).

Lorsque le général musulman Koutab-Oudïn-Eibeg se fut emparé de la capitale de l'empereur rajpout Pirthi-Râj, il voulut, pour commémorer sa victoire, élever au centre même de la cité vaincue une colonne qui fût l'emblème du triomphe de l'Islam sur le Brahmanisme. Par son ordre, les fondations de cette tour de victoire furent posées en l'an 1200 ; mais cette œuvre gigantesque ne fut achevée que vingt ans plus tard, sous le règne de son successeur, l'empereur Chamsch-Oudïn-Altamsch ; les deux étages renversés par la foudre en 1340 furent relevés, en 1368, par Férôze III.

Telle est l'histoire de la tour de Koutab ; mais les Hindous en rejettent l'authenticité et prétendent que ce monument fut élevé, bien des siècles avant l'apparition des Musulmans, par un prince rajpout. Il est certain que, par sa position isolée, sa divison en étages, il se rapproche bien plus des *jaya-stamba* ou colonnes de victoire érigées par les Hindous, et dont le Khîrat-Khoumbh de Chittore est le type par excellence, que des minarets accompagnant habituellement les mosquées mahométanes. Mais il n'y a rien d'étonnant à ce que le vainqueur ait emprunté aux vaincus cette coutume, en lui donnant le cachet caractéristique de l'Islamisme. Tout le monde se trouvera ainsi d'accord : le Koutab est bien un jaya-stamba élevé par des architectes hindous, mais sur les plans des Musulmans.

XI

En bon et fidèle sectateur de Mahomet, le premier soin de Koutab fut d'élever à côté de la colonne rappelant sa victoire un temple dédié au vrai Dieu. Il en confia l'exécution à des architectes du pays, qu'il eut soin de convertir d'abord de vive force, et, pour mieux témoigner son triomphe, il voulut qu'il n'entrât dans la construction de cette mosquée que des matériaux arrachés au palais du roi Pirthi-Râj et aux temples païens qui ornaient la ville.

En pénétrant dans la cour de cette mosquée, on ne peut manquer d'être frappé de la ressemblance qu'elle offre avec la belle Araï-dïn-ka-Jhopra d'Ajmir. C'est exactement la même disposition : une cour entourée de cloîtres à colonnes sculptées, précédant une grande façade percée de hautes ogives sarrasines. Mêmes erreurs aussi de la part des architectes ; mais pour ne pas me répéter, je renverrai ceux de mes lecteurs que ce sujet peut intéresser au chapitre de ma relation où j'ai déjà expliqué ce fait (page 253). La mosquée du Koutab est à celle d'Ajmir ce que la somptueuse cathédrale d'une de nos capitales est à l'humble église de province. Les portails (page 637), les colonnades (page 647), les façades sont d'une incomparable richesse : arabesques, vases, fleurs, couvrent à profusion les murs et les piliers.

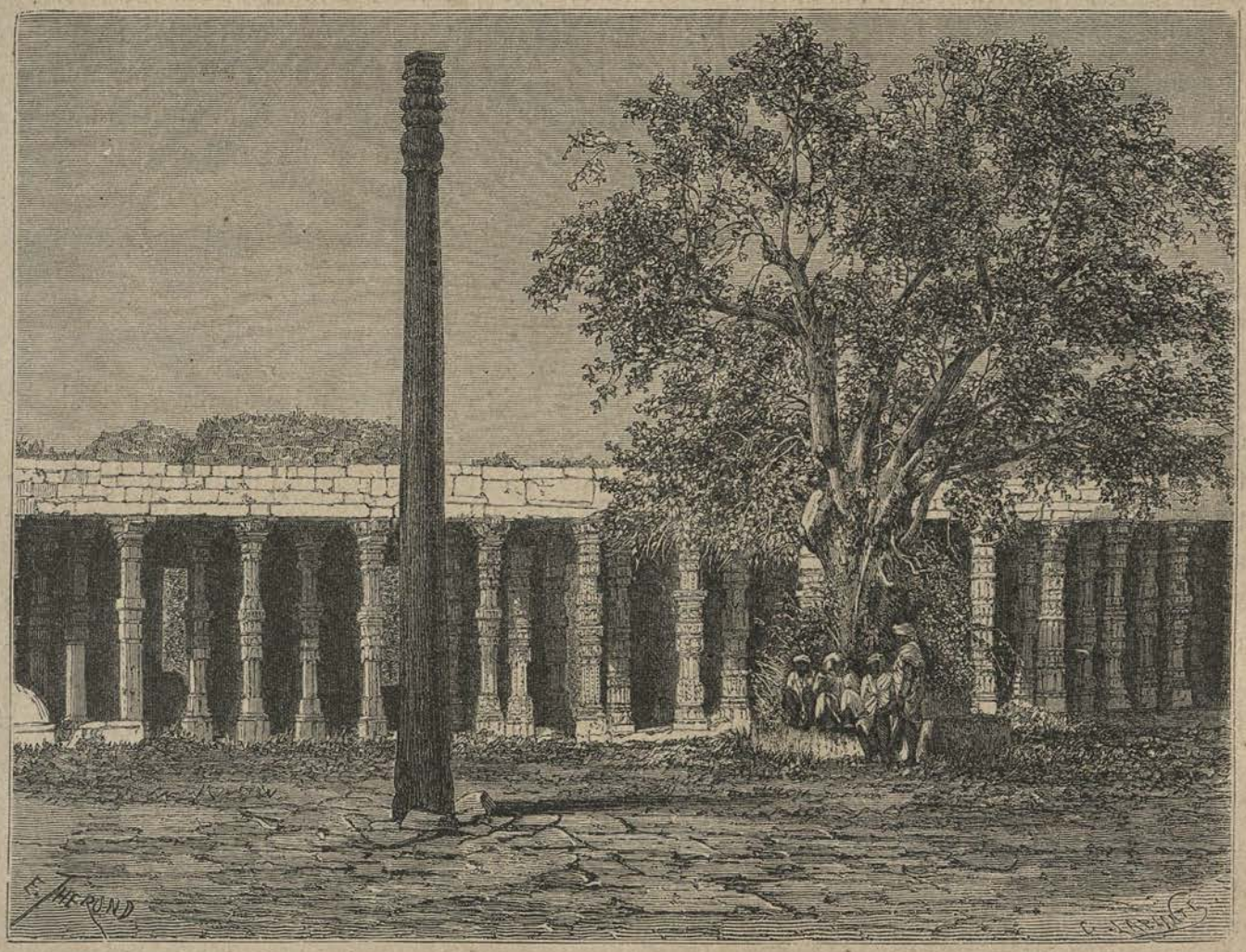
Pour l'archéologue toutes ces beautés pâlissent devant le monument qui décore le centre de la cour de la mosquée, simple colonne de fer sur laquelle le touriste jette à peine un coup d'œil indifférent et qui est cependant une des merveilles, non-seulement de l'Inde, mais du monde entier. C'est un fût de métal plein, cylindrique, uni, de quarante centimètres de diamètre, mesurant du pavé de la cour à l'élégant chapiteau qui le surmonte, une hauteur de vingt-deux pieds, c'est-à-dire à peu près six mètres soixante-dix centimètres.

Il n'y a pas là, me direz-vous, lieu de s'extasier : une colonne de fer forgé de six ou sept mètres, est-ce donc une telle merveille? — Non ; mais cette colonne s'enfonce sous le sol d'une profondeur de sept à huit mètres, ce qui lui donne une longueur totale de quinze mètres, représentant une seule coulée de huit mille cinq cents kilos de fer. Si je vous dis maintenant que ce gigantesque morceau de fer forgé a été travaillé au quatrième siècle de notre ère, c'est-à-dire à une époque où la moitié des nations du monde ignorait jusqu'à l'extraction de ce métal, et si j'ajoute que notre industrie, avec tous ses procédés perfectionnés, n'a osé aborder pour la pre-

mière fois une œuvre aussi considérable qu'il y a une vingtaine d'années, on avouera que la colonne de fer de Delhi peut être classée parmi les plus merveilleux travaux de l'antiquité. Il est presque impossible de s'expliquer quels moyens les Indiens durent employer pour manœuvrer et forger cette barre incandescente, alors que les grues et les marteaux-pilons étaient choses inconnues.

Cette colonne, à laquelle la tradition avait conservé le nom de lât de Dhava, porte une courte inscription, relatant que le roi Dhava, adorateur de Vichnou, érigea ce monument en l'an 317, pour commémorer sa victoire sur les Bâhlikas du Sîndhou.

Ici encore l'histoire est en contradiction avec la légende populaire. D'après celle-ci, le roi



LA COLONNE DE FER DU ROI DHAVA, AU KOUTAB, PRÈS DE DELHI.

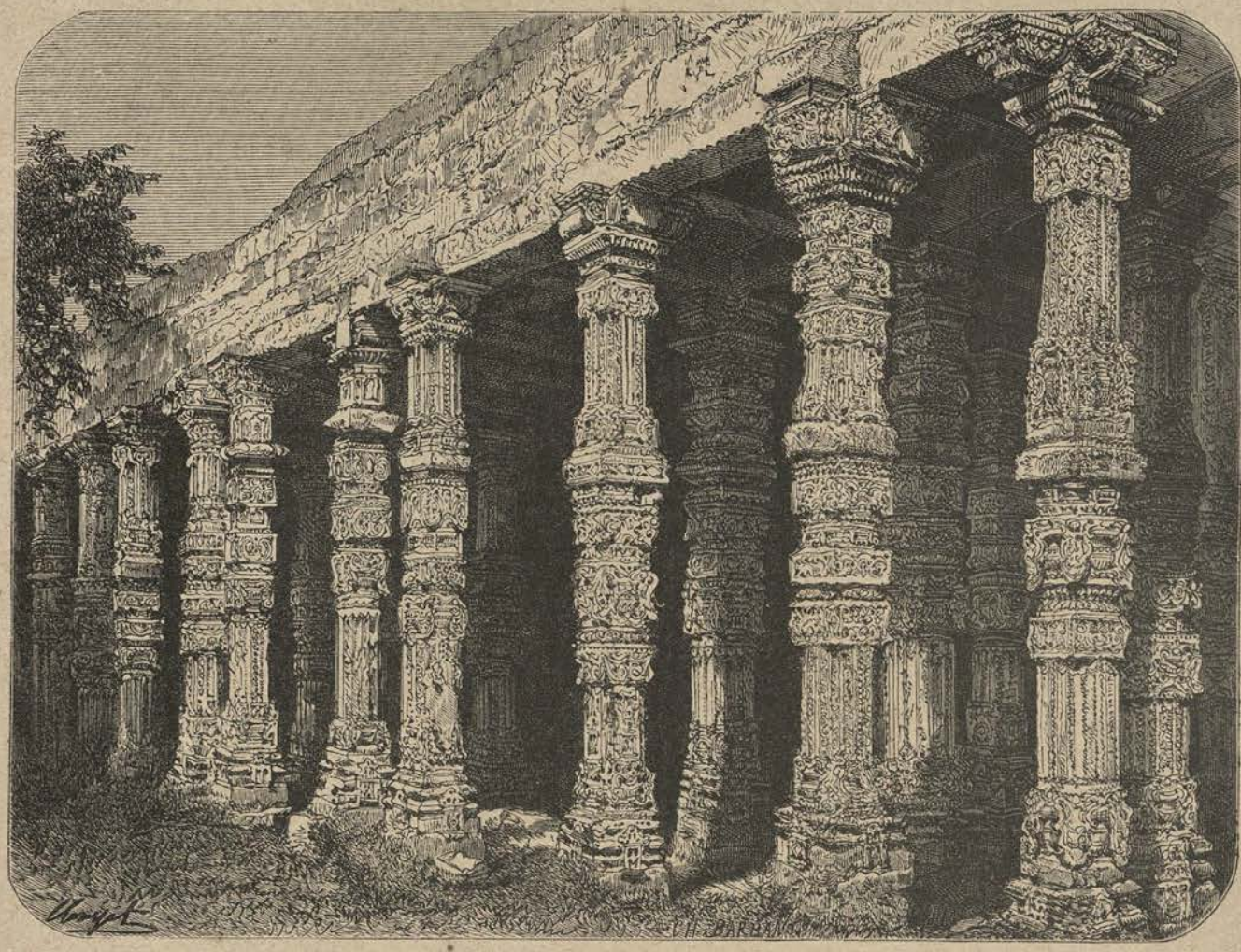
Anang Pâl, s'étant emparé de tout le nord de l'Inde, reçut d'un sage brahmane qui vivait à sa cour le conseil de faire fabriquer un long clou de fer et de l'enfoncer en terre à une grande profondeur, afin de percer la tête du serpent Sêchnaga qui supporte le monde, et d'assurer ainsi à sa dynastie une éternelle durée. Le clou fut fait et enfoncé en terre sur un point désigné par le brahmane. Le sage conseiller ayant quitté à quelque temps de là la cour d'Anang Pâl, celui-ci se vit assailli de mille doutes sur l'efficacité de la mesure ordonnée par le brahmane ; il fit donc retirer le clou. Mais quelle fut la consternation du roi et de tous les assistants lorsqu'on vit apparaître son extrémité teinte de sang ! On se hâta de replacer le fer dans le sol ; mais cette fois le serpent était parti, et tous les efforts ne réussirent pas à assujettir la colonne. Le bandit étant revenu sur ces entrefaites, s'écria : « O Rajah ! de même que rien au monde ne pourrait rendre

REMPARTS DE TOGLACKABAD (page 651).

à cette colonne la stabilité qu'elle a perdue par ta coupable curiosité, de même rien ne pourrait écarter de ta dynastie une ruine prochaine. » En effet, les Chohans renversèrent peu après l'empire des Touars de Delhi. La colonne resta branlante, en indien *dilha*, et c'est de là que la ville reçut le nom de « Dilhi » ou « Delhi ».

Sortant de la mosquée, nous allons visiter la tombe de l'empereur Altamsch, merveille de sculpture dont la gravure (page 641) permettra au lecteur d'apprécier toute la beauté.

Ce tombeau, érigé en 1235, est le plus ancien monument funéraire élevé par les Musulmans



CLOITRES DE PIRTHI-RAJ, A LA MOSQUÉE DU KOUTAB, PRÈS DE DELHI.

dans l'Inde. La voûte, probablement un dôme, a aujourd'hui complétement disparu, et le soleil baigne de ses rayons l'élégant cénotaphe de marbre du grand empereur.

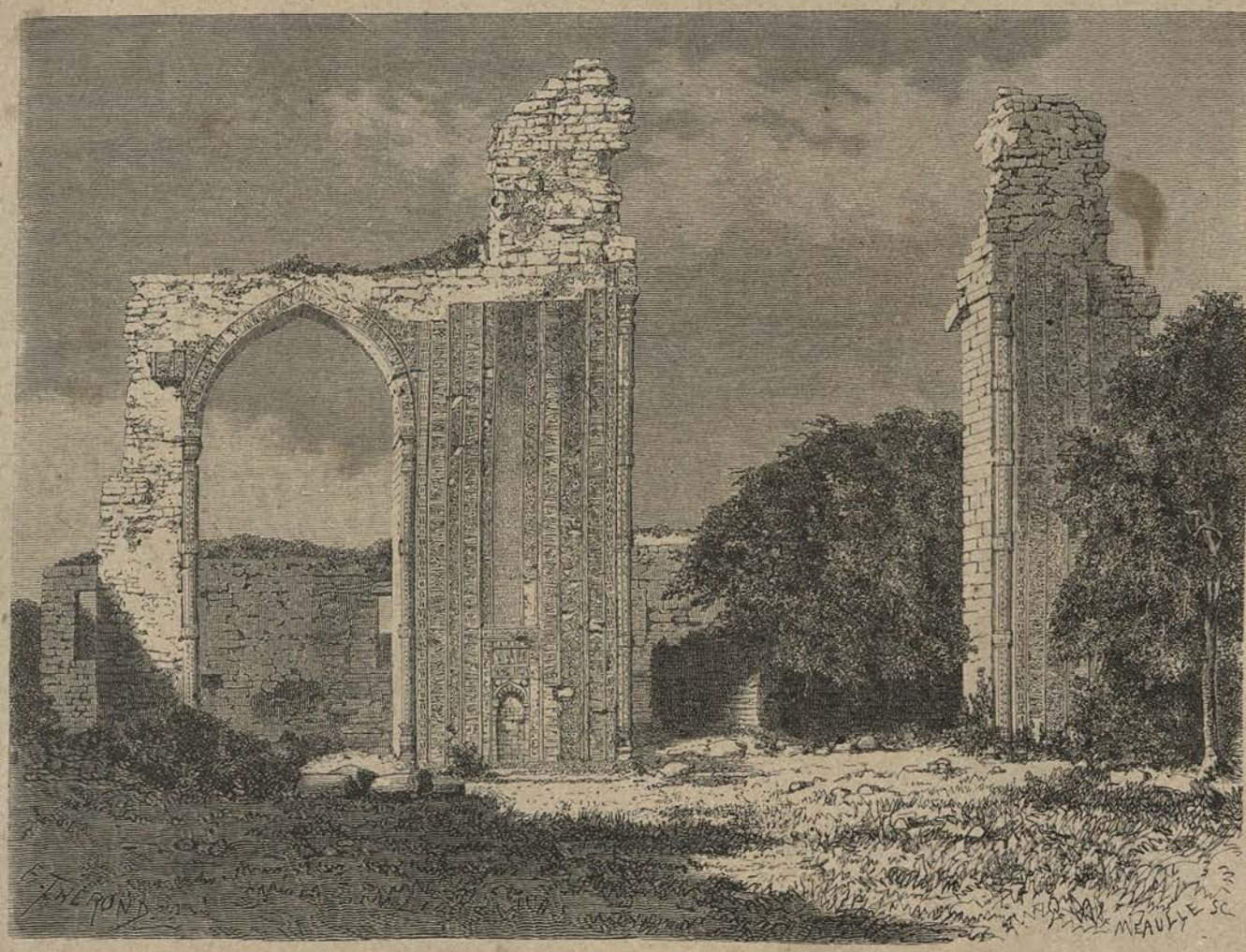
XII

Telles sont les principales merveilles (car je passe sous silence bien d'autres monuments d'un intérêt moins incontestable, mais néanmoins dignes de remarque) qui, groupées sur un espace si restreint, font de ce point du globe un lieu unique et auquel rien ne peut être comparé.

On me dira que je me laisse entraîner par mon enthousiasme ; on va m'accuser de profanation. Et Ninive ! et Karnak ! et le Forum romain ! les oubliez-vous ou les ignorez-vous ? me dira-

t-on. Je suis bien loin de vouloir m'attaquer à la juste renommée de ces lieux célèbres ; j'ai contemplé quelques-unes de leurs ruines avec l'émotion que faisaient naître dans mon esprit tant de grands souvenirs, mais j'avoue être resté froid devant la beauté plastique de ces trois colonnes frustes ou de ces pans de murs de briques effritées dans lesquelles l'archéologue retrouve avec enthousiasme le temple de la Fortune ou le palais de Sardanapale.

Comment comparer ces ruines informes, disséminées, à ce merveilleux entassement de la plaine de Delhi, où, sur un espace de quelques centaines de mètres carrés, on trouve la tour de Koutab, la porte d'Aladin, les colonnades de Pirthi-Râj, la grande mosquée, le lât de Dhava et le mausolée d'Altamsch? Ces noms, ces souvenirs, il est vrai, nous laissent indifférents : notre histoire ne les connaît pas. Mais devons-nous nous flatter précisément de cette indifférence pour

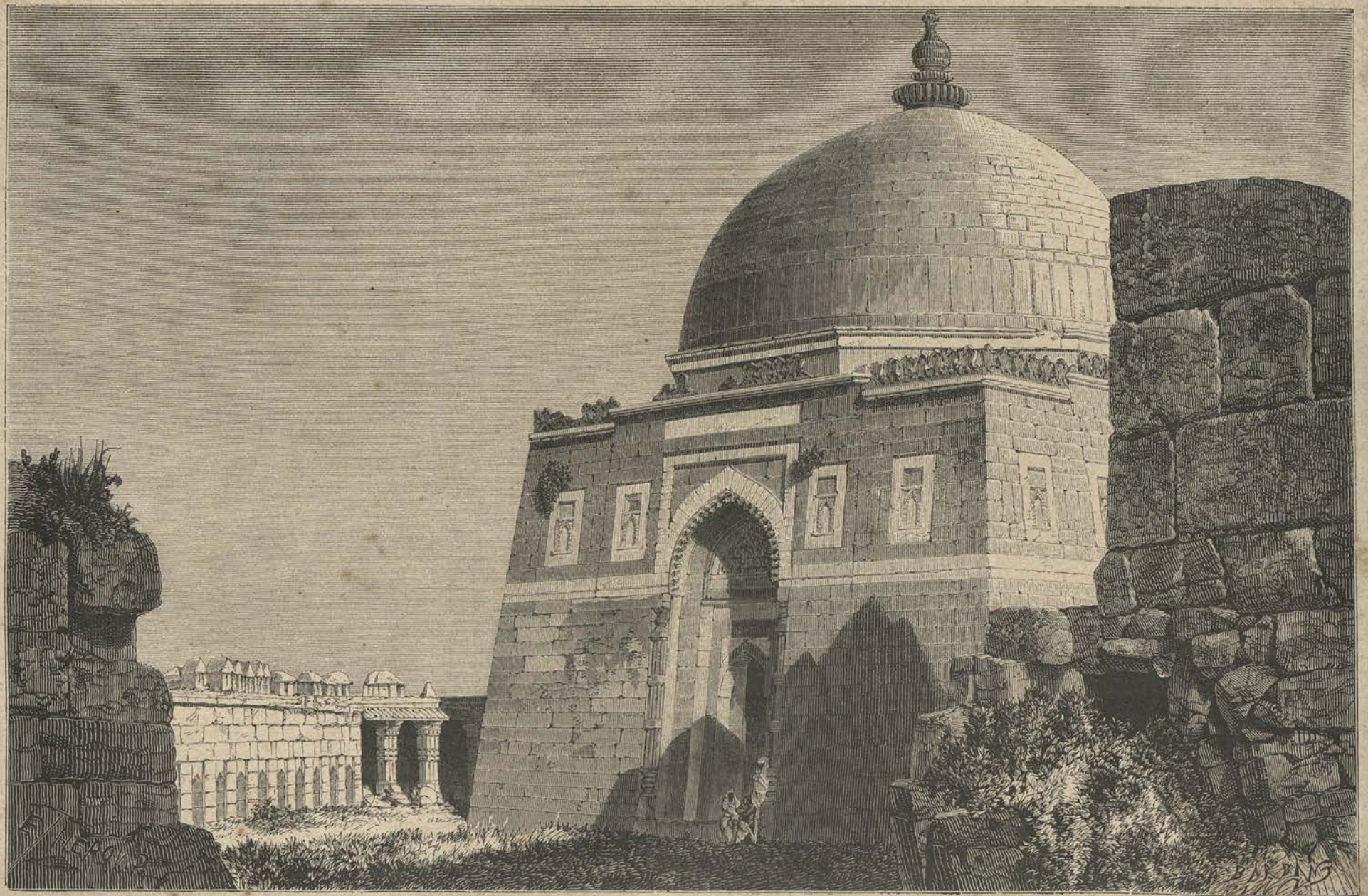


MOSQUÉE D'ALTAMSCH, AU KOUTAB, PRÈS DE DELHI.

les grands faits d'une des branches les plus importantes de notre famille indo-européenne, et ne faut-il pas espérer que le jour est proche où nos jeunes gens devront connaître l'histoire de l'Inde et des grands peuples de l'Asie aussi bien que celle des petites tribus de la péninsule grecque?

Je ne raconterai pas jour par jour la semaine que nous passâmes dans ce lieu où tant de beautés nous attachaient et nous charmaient ; mais le souvenir de ce trop court séjour est resté l'un des plus vifs et des plus charmants de mon voyage.

Dès le lever du soleil nous courions à travers les épais bosquets qui recouvrent les maisons et les bazars de la ville morte, respirant à pleins poumons l'air frais et embaumé de ce beau mois



MAUSOLÉE DE L'EMPEREUR TOGLACK, A TOGLACKABAD.

de février, le plus beau des mois sous le soleil de l'Inde. Les nuits fraîches, presque froides, laissaient le matin sur la campagne un manteau de brume bleuâtre, que le soleil faisait flotter en rubans autour de la cime des arbres ou réunissait dans le fond des ravins en peignant à leur surface mille curieux mirages.

Avant que la chaleur du jour s'élevât, j'installais ma tente de travail auprès des ruines, et je photographiais ces beaux monuments, tandis que Schaumburg fixait sur son papier à l'aquarelle les éclatantes couleurs qui échappaient à mes procédés mécaniques. Puis à midi nous nous étendions sous les colonnades de Pirthi-Râj, et nous passions les heures brûlantes les yeux fixés sur cette petite cour, évoquant toutes les brillantes scènes dont elle fut le théâtre, depuis le temps où le roi Dhava enfonçait dans le sol le clou sacré qui devait atteindre le mystérieux serpent, symbole du culte primitif de l'homme, jusqu'au jour où le Tartare boiteux, l'infatigable Tamerlan, venait s'incliner ici devant Allah, trempant ses genoux dans le sang qui couvrait les dalles du temple. A côté de la colonne de fer, un vieux figuier religieux étend ses rameaux plusieurs fois séculaires sur cette cour qu'il remplit à ce moment d'une ombre lumineuse, vieil et impassible témoin des scènes que notre imagination cherche à faire renaître.

Le soir, nous quittions l'abri du bois et nous errions parmi les rochers nus jusque sur les remparts du Lâll Kôte (Fort Rouge), la vieille citadelle hindoue, imposante ligne de murailles dont les escarpements à pic adossés à la colline ne purent résister à la sainte fureur des missionnaires du Koran. De là nous dominions l'extrême limite de cette plaine si riche en souvenirs : devant nous, Mehrowli, la retraite favorite d'Aurangzeb, le refuge des dernières impératrices mogoles qui y végètent, pensionnaires de l'Angleterre, étalait ses tours, ses dômes, ses tchâtris, au milieu d'un bouquet d'arbres, sur le penchant d'un petit mamelon ; à côté, Bégaumpore, modeste village, groupait ses huttes de boue autour d'une superbe mosquée de l'époque des Toglacks ; enfin au loin, dans le sud comme au nord, notre vue se perdait sur un horizon de tombeaux, de cénotaphes et d'obélisques.

XIII

Après le Koutab, il nous reste encore à visiter une autre ville ruinée pour clore la série des anciens Delhis : c'est Toglackabad, la capitale du Chah Toglack, située à cinq kilomètres du Koutab, sur les bords de la Jumna. Ce prince, pris de cette fièvre de mouvement qui a caractérisé tous les Padichahs de l'Inde, fit évacuer un beau jour la cité de Koutab et vint s'établir avec ses sujets sur l'emplacement choisi par lui pour sa nouvelle capitale. Mais, à son tour, Férôze III, son second successeur, expulsait les habitants de cette ville et les emmenait plus au nord, où il fondait le Ferôzabad que nous avons déjà visité.

Les murs de la ville de Toglack couronnent une chaîne de rochers et enveloppent complétement un plateau de huit kilomètres de tour. Ces remparts (page 645), hauts de seize mètres, sont massivement construits avec des blocs de granit bleuâtre ; d'énormes tours rondes, partant de la base de la colline, les supportent et donnent à cette longue ligne de fortifications un aspect de grandeur sévère, imposante, que ne lui ont fait perdre ni les ravages du temps, ni les broussailles qui l'ont envahie. Tout, dans l'œuvre de Toglack, est frappé d'un cachet particulier, sombre et titanesque, image fidèle de ce prince que l'histoire nous dépeint à la fois comme un lettré raffiné, un homme de goût et de distinction, et comme un farouche et impitoyable tyran. Lorsqu'on pénètre dans la ville par l'une des quatorze portes qui y donnaient accès, sévère portail qu'on dirait copié sur l'entrée d'un hypogée égyptien, on est frappé par les proportions grandioses, rudes et sévères des édifices de cette cité, élevée par la fan-

taisie d'un seul homme. Chose bizarre, rien ne s'y rapporte à l'Inde : les donjons crénelés, les épaisses murailles, les portes à étroits linteaux rappellent plutôt, sur une échelle centuplée, les maigres ruines de notre époque féodale.

Un vaste lac, enfermé dans une longue ligne de remparts et de forts, baignait les murailles de la ville, qu'il protégeait, vers le sud, contre toute attaque. Ce lac, aujourd'hui desséché, est remplacé par une plaine fertile au centre de laquelle se dresse un rocher, autrefois une île, que relie à la citadelle un long pont de vingt-sept arches.

Sur ce rocher, entouré lui-même d'une ceinture de murailles cyclopéennes, s'élève le mausolée de l'empereur Toglack, solennel édifice dont l'extrême simplicité, l'inclinaison presque pyramidale des murs et la massivité tout égyptienne, sont le type par excellence du genre si particulier créé par ce souverain. C'est, du reste, un monument digne d'un grand guerrier : tout y est simple, sobre et sévère; il est à regretter seulement que l'asséchement du lac lui ait enlevé sa position si poétiquement choisie.

Le mausolée renferme les trois cénotaphes de Toglack Ier, de son épouse et de son successeur Mohammed. Ce dernier a conservé dans l'histoire de l'Inde un triste renom de cruauté. Son cousin Férôze III ayant été témoin de ses excès, rechercha, après sa mort, toutes les personnes que son parent avait maltraitées, et, après les avoir indemnisées, il fit signer à chacune d'elles une lettre de pardon absolu pour toutes les peines qu'elles avaient eu à souffrir de la part du défunt roi. Il réunit ensuite ces documents et les fit placer dans le cercueil de Mohammed, afin que celui-ci pût, au jour du jugement dernier, avoir ces pièces justificatives sous la main. Idée bizarre et généreuse, que celle d'effacer le mal fait par un homme dans sa vie et de vouloir, après sa mort même, le faire profiter du pardon de ses victimes !

BAYADÈRE MÊWATI (page 636).

PONT DE BATEAUX D'ATTOK, SUR L'INDUS (page 662).

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

LE PENDJAB ET L'HIMALAYA.

Panipat, le champ de bataille de l'Inde. — Karnaul. — Plaines du Pendjâb. — Thaneswar. — Amballa. — Les fabriques de châles de Loudiana. — La rivière Bias. — Amritsir, la cité sainte des Sikhs. — Lahore. — Peshawur. — La frontière du Nord Ouest. — La première vue de l'Himalaya. — Le *jampan*. — Les *paharis* Simla. — Une capitale d'été. — Ascension de l'Himalaya. — Le pic de Jacko. — Kotgarh. — Meerut. — Agra.

I

Le 14 février nous rentrions à Delhi, et je commençais mes préparatifs pour la rapide excursion que je projetais à travers le Pendjâb, lorsque mon compagnon de voyage tomba dangereusement malade. La fièvre des jungles, dont nous avions tous les deux souffert les atteintes à plusieurs reprises, venait de le ressaisir avec une telle violence, qu'il lui était impossible de penser à se remettre en marche avant quelque temps. Je dus lui conseiller de regagner, par le chemin de fer, Agra, où il était sûr de trouver près de nos amis Gilmore le repos et les soins qui lui étaient nécessaires. Malgré le vif désappointement qu'il éprouvait à la pensée de me voir me diriger seul vers le nord, il dut se résoudre à suivre mon conseil et partit le 16 février pour Agra.

Ce ne fut pas sans un vif regret que je me séparai, même momentanément, de ce bon et fidèle compagnon, qui depuis bientôt quatre ans ne m'avait jamais quitté un instant, se soumettant sans murmurer à toutes mes décisions et ne demandant qu'à me suivre partout où je jugeais bon de porter mes pas. Je me plais à rendre justice ici à son abnégation et à son dévouement, qui m'ont permis d'accomplir aussi facilement cette longue et laborieuse pérégrination à travers l'Inde. Combien d'expéditions ont échoué, parce que les personnes qui les composaient ne savaient pas conserver dans les difficultés inséparables d'un voyage cet accord parfait sans lequel nul obstacle ne peut être surmonté. Ne serait-on que deux ou trois, il faut dans l'intérêt de tous un chef reconnu et obéi.

En revenant de la gare, où j'avais accompagné Schaumburg, je me rendis à la poste, où je demandai à louer une voiture pour me conduire jusqu'à Amballa, d'où je comptais gagner Lahore. Le service des *dâkg-haris* paraissait en pleine désorganisation, car on attendait d'un jour à l'autre l'ouverture du chemin de fer de Delhi à Lahore, et ce jour-là devait marquer la fin du système des dâks. Malheureusement, c'était le seul que l'on pût employer pour le moment, et je devais me contenter du mauvais *palki* sur quatre roues, attelé de deux rosses, que l'on m'offrait pour un prix modérément élevé.

Le 17, à cinq heures du matin, le dâk-ghari est devant le bungalow ; tandis que mon domestique, le seul que j'emmène, s'installe avec mes malles sur le toit à galerie du véhicule, je m'étends dans l'intérieur, transformé en une sorte de lit. Au moment de partir, j'appelle par habitude Schaumburg en lui disant de se hâter, ce qui rend mon domestique fort joyeux et me rend moi fort triste. Hélas ! le brave ami n'est pas là ! il est décidément bien dur de s'habituer à être seul.

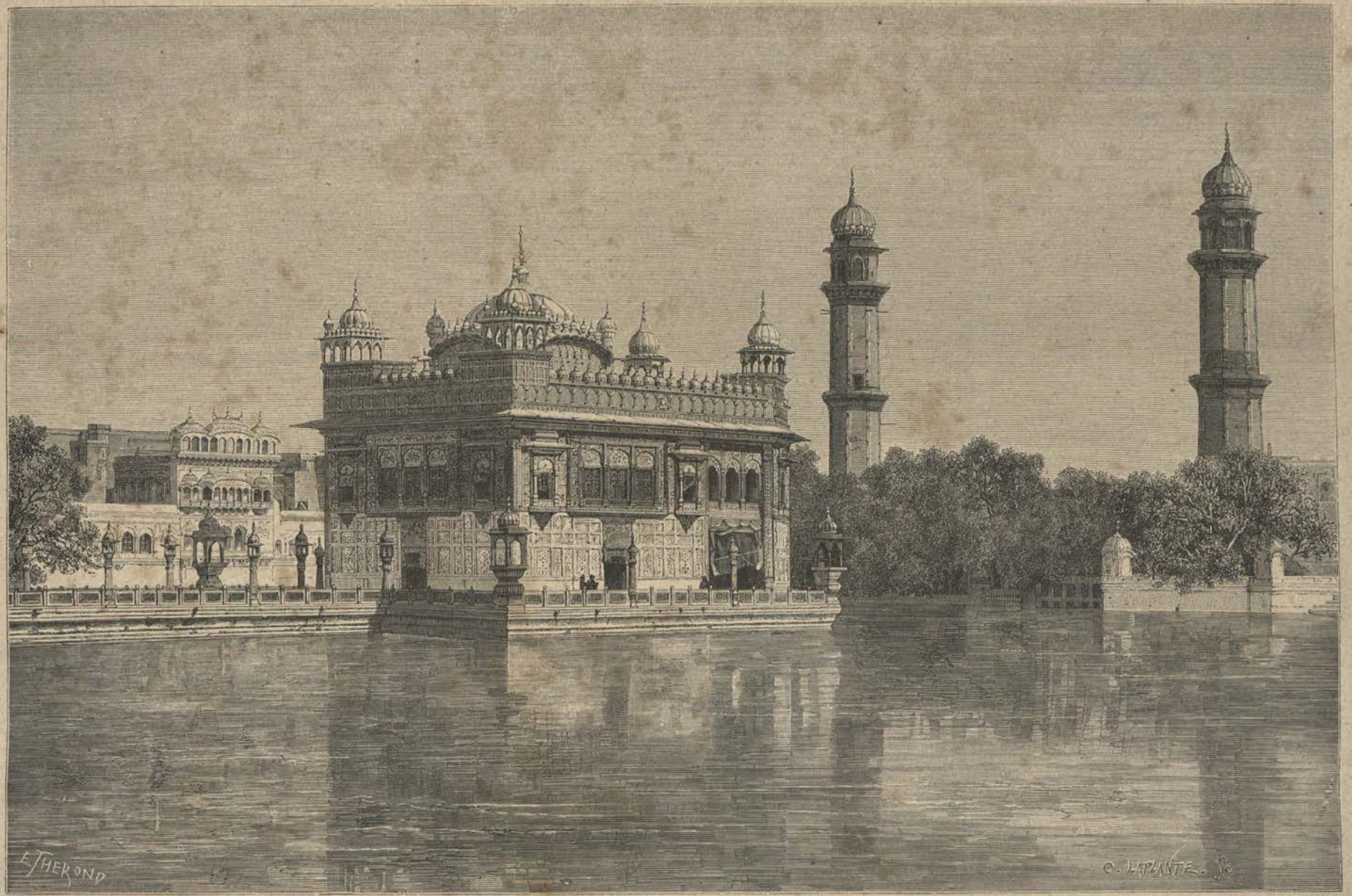
Les chevaux partent d'un bon train, et bientôt, sortant de Delhi par la porte de Kachmîr, nous suivons la grande route, qui s'étend à travers tout le Pendjâb jusqu'à Peshawur. Pendant la matinée nous traversons d'interminables plaines d'une monotonie désespérante ; le sol, nu et rocailleux, paraît dénué de toute végétation et se montre par places recouvert d'efflorescences salines, qui imitent de loin une légère gelée blanche. De loin en loin on aperçoit de gros villages, auxquels de belles cultures font un riant entourage ; ce résultat est dû à l'eau amenée par les norias dont on entend le lamentable grincement dans les bouquets d'arbres. En somme, c'est un pays que le voyageur aura tout avantage à franchir en chemin de fer.

A deux heures, nous approchons de Panipat, et l'aspect du pays s'améliore sensiblement ; les champs et les bouquets d'arbres ne disputent plus la place aux ronces et aux rochers ; les jeunes pieds de millet, de sorgho, de céréales de toute espèce couvrent déjà le sol.

C'est là parmi ces jardins, dans cette belle campagne, que s'est décidé à maintes reprises le sort de l'Inde. Il est impossible d'imaginer un plus beau champ de bataille : de légères ondulations, ni rivières, ni ravins, ni forêts. Koutab en 1193, Tamerlan en 1397, Baber en 1526, Nadir-Chah en 1739, Ahmed-Chah en 1768, y changèrent, chacun à son tour, les destinées de ce grand pays. Aussi que de tombeaux sur cette plaine ! De tous côtés se dressent, au milieu des arbres, des *tchatris*, des *takias*, des coupoles, formant un pittoresque avant-plan à la ville de Panipat qui montre coquettement ses flèches et ses terrasses au-dessus de ses murailles crénelées.

Panipat est une ville d'une grande antiquité et renferme quelques édifices curieux à visiter ; mais comme je tiens à me reposer ce soir à Karnaul, nous ne nous y arrêtons que le temps de changer de relais et sans traverser les bazars.

A six heures, mon dâk-ghari m'arrête devant le bungalow de Karnaul, situé dans les cantonnements anglais. La ville est à une petite distance de là et mérite fort peu une visite, quoiqu'elle ait été élevée dernièrement au rang de chef-lieu de province, car elle est, ainsi



LE TEMPLE D'AMRITSIR ET L'AMRITA SARA, OU LAC DE L'IMMORTALITÉ.

que l'a qualifiée Jacquemont, la ville la plus sale de l'Inde. Elle renferme une grande et belle mosquée ; mais en arrivant de Delhi, cela ne suffit pas pour m'engager à me déranger. Aussi je m'occupe fort prosaïquement de mon dîner, et je gagne de bonne heure l'excellent lit de sangle du gouvernement.

LES MONTAGNES DE SEL PRÈS DE RAWAL PINDI (page 662).

I

Après comme avant Karnaul, la plaine s'étend à perte de vue. Pendant les premiers kilomètres on ne voit que de maigres villages séparés par de grands espaces de sable, que le vent soulève constamment en légers tourbillons ; puis de nouveau la campagne devient riante et bien cultivée. Je presse mon postillon, qui réussit à maintenir ses chevaux à un galop fort respectable ; aussi, à midi, je vois se dessiner devant moi la pittoresque silhouette de Thaneswar, ou plutôt

Tannésâr[1], et bientôt ma voiture me dépose au relais. Laissant là mon équipage, je me dirige en toute hâte vers la ville, sur laquelle je tiens à jeter un coup d'œil.

Je traverse en courant les bazars étroits, bordés de maisons à terrasses, bariolées de couleurs, et, conduit par un palefrenier du dâk, qui s'est offert à me servir de guide, je me dirige vers le célèbre étang de Khourkêt, situé à une petite distance des murailles. Cet étang jouit dans tout le nord de l'Inde d'une grande célébrité; c'est sur ses bords que se livra la grande bataille entre les Kouravas et les Pandavas, objet du grand poëme du Mahabhârata. Je comptais en trouver les bords couverts de temples ou de ruines, mais je fus désappointé. L'étang est une grande et belle pièce d'eau d'environ un kilomètre et demi de long, contenant une petite île que relient à la terre ferme deux chaussées ruinées. Les rives présentent quelques huttes placées au milieu de bouquets d'arbres, et de grands escaliers s'enfonçant dans l'eau, où s'ébattent dévotement de nombreux pèlerins, mais on n'y voit aucune ruine de quelque importance.

Le soir même j'arrivais à Amballa; c'est une des plus importantes cités commerciales du Nord-Ouest; ses bazars présentent une grande animation et regorgent de tous les somptueux produits de l'Orient, mais la ville n'a rien par elle-même de curieux : aussi je m'empresse, dès le lendemain de mon arrivée, de m'occuper de trouver un véhicule qui me conduira jusqu'à la Bîas, point extrême atteint par la ligne venant de Lahore vers Delhi.

Le 21 février, après avoir traversé l'insipide et monotone campagne du Sirhînd, je m'arrête à Loudiana, afin de visiter les fabriques récemment installées pour la fabrication des châles dits cachemires. Les ouvriers auxquels est confiée cette fabrication sont des Kachemiriens, et la matière textile est de même provenance que celle qu'on emploie à Srinagar; les châles de Loudiana valent donc tout autant que les vrais cachemires et coûtent beaucoup moins. On peut même dire qu'aujourd'hui en France les véritables cachemires de l'Inde ne viennent plus du Kachmîr, mais du Pendjâb, principalement de Loudiana et d'Amritsir.

Le lendemain je passais le Satlêdj et la Bîas, et grâce au chemin de fer j'atteignais, le même jour, la célèbre Amritsir.

III

Amritsir est la cité sainte des Sikhs[2]; c'est là qu'au centre du magnifique lac de l'Immortalité, l'Amrita-sara, s'élève la basilique de marbre et d'or, que le *gourou* Ram Dâs construisit au seizième siècle avec les aumônes recueillies dans un voyage à travers le Pendjâb.

Le temple lui-même est un édifice quadrangulaire dans le beau style jât, couronné d'un dôme aplati que flanquent une multitude de clochetons. Il est relié par une large chaussée à

[1] Tannésâr est une des plus antiques cités de l'Inde : fondée par les envahisseurs aryens, elle rivalise en sainteté avec Mattra et Bénarès. Détruite de fond en comble, en 1011, par le farouche Mahmoud, qui emmena ses deux cent mille habitants en esclavage à Ghazna, elle a été reconstruite sur ses propres ruines, amoncelées en un monticule qu'elle ne recouvre aujourd'hui qu'en partie.

[2] Les Sikhs sont une des sectes religieuses les plus puissantes du nord-ouest de l'Inde. Ils prédominent surtout dans le Pendjâb et le Sirhînd. Leur religion, fondée en 1469 par le *gourou* ou prophète Nanack, était à l'origine un déisme pur, à peu près analogue au brahmanisme primitif, rejetant toutefois le système des castes; ce culte s'est peu à peu transformé en un polythéisme dont Nanack et ses successeurs sont devenus les principales divinités. Les Sikhs n'adorent cependant pas d'idoles; ils les placent dans leurs temples simplement comme d'antiques et vénérables symboles. Leur cinquième gourou, Govînd, fut assassiné par les Musulmans. Cet acte alluma la colère des Sikhs, qui de sectateurs humbles et paisibles se transformèrent en ennemis acharnés de l'Islamisme. C'est à partir de cette époque, qu'à l'instar des Rajpouts, ils ajoutèrent à leur nom le titre de *sing* ou lion et, se considérant tous comme soldats, adoptèrent la coutume d'être toujours armés. Leur sanctuaire principal est le temple d'Amritsir où ils se réunissent chaque année pour tenir leurs grandes assemblées ou *Gouroumata*. Leurs livres sacrés portent le nom de *Grântah;* les principaux sont l'*Adi Grântah*, composé par Nanack, et le *Dâs Padchah ka Grântah* de Govînd. Les Sikhs appartiennent tous à la nation jâte, qui forme du reste le fonds de la population de tout le Pendjâb.

MONTAGNARDS DES FRONTIÈRES DU NORD-OUEST COMBATTANT CONTRE LES ANGLAIS (page 662)

l'une des rives de l'étang. Temple, chaussée, terrasse sont du plus beau marbre blanc ; les dômes, les clochetons, les candélabres apparaissent comme une masse d'or.

« L'effet de toute cette blancheur et le reflet de toutes ces surfaces métalliques, sous l'ardent soleil de l'Inde, dit M. Lejean, qui visitait Amritsir deux ans avant moi, n'est pas aussi aveuglant qu'on pourrait se l'imaginer et l'œil s'y habitue. La réflexion qui vient à l'esprit, en face de tant de richesses étalées à la vue des multitudes, est celle-ci : — Comment un pareil temple a-t-il pu échapper aux nombreuses révolutions qui ont désolé ce pays, et comment dans ce pays où l'extrême richesse coudoie l'extrême misère, des foules affamées et surtout des soldatesques sans frein ne se sont-elles pas ruées sur cet or, sur ces émeraudes, sur ces millions en

L'INDUS PRÈS D ATTOK (page 662).

lingots! La réponse est facile à qui connaît les populations superstitieuses, comme le sont tous les Orientaux sans exception. Elles n'ont pas de frein moral, mais elles ont celui d'une religion matérielle : les crimes les plus inouïs sont fréquents dans ces contrées, mais j'ose affirmer que le sacrilége y est inconnu, sauf des cas extrêmement rares, où figurent le plus souvent les desservants mêmes du culte. Le soudard le plus perdu y regarde à dix fois avant de toucher à l'idole : le prêtre qui la fait parler sait très-bien, lui, ce qu'elle vaut, surtout si elle est en métal précieux. »

En dehors de son temple, Amritsir n'a guère aucun monument curieux. Ses bazars offrent un coup d'œil des plus animés, surtout dans le quartier où se trouve concentrée la fabrication des châles cachemires.

IV

Le chemin de fer me conduisit en quelques heures d'Amritsir à Lahore, l'antique capitale du Pendjâb, devenue aujourd'hui le chef-lieu d'un vaste territoire anglais qui comprend, en outre du Pendjâb, l'Afghanistan oriental et les basses vallées de l'Himalaya occidental.

Comme Delhi et Agra, Lahore est riche en monuments datant de l'époque mogole et du règne de Randjit Sing (commencement du siècle) ; mais, à l'exception du mausolée de Jehanghir, aucun de ces édifices ne peut entrer en parallèle avec ceux que le lecteur connaît déjà.

Je ne fis qu'un court séjour dans cette ville, et reprenant le dâk, je me dirigeai vers Peshawur, qui marque la limite extrême de l'Inde anglaise vers le Nord-Ouest.

De grandes plaines monotones, çà et là un aperçu sur les premiers soubassements des Himalayas, et sur l'extrémité des fameuses Montagnes de Sel [1], tel est le bilan des trois journées que je mis à franchir l'espace qui sépare Lahore de la rive gauche de l'Indus. Je franchis près d'Attok, sur un pont de bateaux, ce fleuve célèbre qui roule en ce point ses eaux basses, d'un bleu d'azur, au milieu de pittoresques montagnes, qui sont le point de rencontre de l'Himalaya et de l'Hindou Kôh, la montagne des Hindous par excellence, aujourd'hui hors de l'Inde et dont le nom rappelle le long séjour des tribus brahmaniques dans l'Afghanistan. L'Hindou Kôh est devenu du reste pour nos géographes, on ne sait trop pourquoi, l'Hindou Kouch.

Le lendemain matin, j'étais à Peshawur et de là je pouvais promener mes regards sur cette terrible frontière afghane dont nul ne peut approcher sans courir à une mort certaine. J'aurais bien voulu pousser une excursion jusqu'aux célèbres défilés de Khaïbar où en 1843 une armée anglaise de 10,000 hommes fut complétement anéantie par les Afghâns; mais la chose me fut déclarée impossible, quelques jours auparavant un officier anglais ayant été assassiné non loin de là.

J'étais aussi bien près du Kachmîr, mais une fatalité m'interdisait l'accès de ce beau pays ; le choléra sévissait en ce moment dans Srinagar et le gouvernement anglais avait dû établir un cordon sanitaire sur la frontière, en suspendant la distribution des permis, sans lesquels les Européens ne peuvent entrer sur le territoire du Maharajah Rambhir Sing. La saison n'était pas du reste assez avancée pour permettre de franchir en toute sécurité la haute chaîne du Pir-Pandjâl, formidable barrière de glaciers jetée entre les brûlantes plaines du Pendjâb et les fraîches vallées du Kachmîr. Je dus donc reprendre la route d'Amballa, où j'étais de retour le 10 mars. Je fus agréablement surpris d'y retrouver Schaumburg, qui, ayant réussi à se débarrasser de sa fièvre, était accouru me rejoindre.

V

Le 12, nous nous mettons en marche vers Simla.

Tous les ans, cette ville, simple bourgade perdue dans un ravin de l Himalaya, devient pour six mois la capitale de l'Inde britannique. Dès que les chaleurs commencent à se faire sentir dans la plaine, toute la colonie officielle anglaise de la présidence du Bengale prend en hâte le chemin du

[1] Ces montagnes s'étendent du nord-ouest au sud-est, depuis les monts Soleïman jusqu'à la rive droite du Jhelam en une chaîne de faible hauteur dont les sommités ne dépassent guère 750 mètres. Les indigènes les connaissent sous divers noms, Kala, Lawagarh, etc., mais les Anglais les désignent sous celui de *Salt range*, chaîne de sel, à cause des énormes gisements de sel gemme qu'elles renferment. Ces gisements se trouvent à la surface du sol et constituent en certains endroits la masse même de la montagne. On en retire tous les ans plus de 40,000 tonnes métriques de sel.

PAHARIS, MONTAGNARDS DE L'HIMALAYA OCCIDENTAL (page 665).

sanitarium à la mode. Le gouverneur général des Indes vient s'y installer avec toute sa cour et est suivi naturellement de ses ministres et de leurs administrations. Calcutta se voit relégué au rang de simple ville de province et, de la fin de mars au commencement d'octobre, le nom seul de Simla s'étale en tête de la *Gazette officielle* et des décrets vice-royaux. Cette émigration annuelle du gouvernement est une des choses les plus étranges, et c'est par millions que se comptent les frais qu'elle occasionne. Si encore l'on avait choisi un des points de l'Himalaya voisins de Calcutta, la chose serait rationnelle ; mais Simla se trouve à plus de deux mille kilomètres de la métropole, et il n'y a que quelques années qu'un chemin de fer franchit les trois quarts de cette distance.

Nous nous hâtons de visiter Simla avant le commencement de la saison fashionable, car nous ne sommes plus de nouveau que de simples touristes ; aucun Rajah n'est là pour nous recevoir au son du canon, et je redoute avec raison les terribles notes des hôteliers himalayens, renommés pour leur rapacité. Quand je dis qu'aucun Rajah n'est là pour nous recevoir, ce n'est pas que les princes indigènes manquent dans la montagne ; au contraire, ils y pullulent : chaque pic, avec les quatre villages qui s'accrochent à ses flancs, constitue un royaume minuscule, dont les splendeurs ne nous tentent que médiocrement.

Une voiture nous conduit en quelques heures d'Amballa à Kâlka, gros village situé au pied de la montagne. Les hauteurs qui se déroulent devant nous n'ont encore rien de cette étonnante grandeur que l'esprit associe toujours au mot d'Himalaya. Ce sont de belles montagnes d'une médiocre hauteur, s'élevant couvertes de forêts épaisses au sein d'une campagne fertile ; cependant, dans le lointain, une noble ligne de faîtes, sur lesquels le soleil fait briller les larges taches blanches des glaciers, nous montre que nous ne sommes encore qu'au premier échelon de ce gigantesque entassement de montagnes, dont le vaste système, recouvrant un espace égal à plusieurs fois la superficie de la France, porte ses sommets chargés de neige à près de neuf mille mètres au-dessus du niveau de la mer.

Kâlka est devenu depuis quelques années une station importante, car c'est là que les touristes s'arrêtent forcément pour entreprendre l'ascension de la montagne jusqu'à Simla, qui est situé à une douzaine de lieues de là. On n'a d'autre moyen pour franchir cette distance que les poneys et les jampâns (du moins à cette époque, car les Anglais doivent avoir aujourd'hui commencé les travaux d'un chemin de fer, montant à Simla).

Le *jampân* est une des spécialités de l'Himalaya de Dardjilling à Srinagar. C'est une sorte de chaise à porteurs d'un genre primitif, formée d'un fauteuil de bois placé entre quatre brancards doubles et abrité par un léger toit en toile cirée. Ce véhicule remplace avantageusement le palanquin, qui oblige le voyageur à une posture pénible pendant les ascensions. Les porteurs placés à l'arrière supportent les brancards sur leurs épaules, et ceux de l'avant les portent à bras, de sorte que le siége conserve sa position horizontale.

Nous montons, Schaumburg et moi, chacun dans un jampân et nous quittons Kâlka au milieu des vociférations de nos porteurs, qui se livrent entre eux à une sorte de course comique.

Ces braves gens sont des *Paharis*, nom générique appliqué par les Hindous de la plaine à tous les montagnards, sans distinction de race ou de tribu. Ceux-ci, courts et trapus, sont d'une laideur repoussante : leur figure a tous les caractères du type mongolique ; le nez aplati est encadré par des pommettes saillantes qui cachent presque des yeux petits et légèrement bridés ; la bouche large et bien garnie s'ouvre au-dessus d'un menton où la barbe, quoique longue, se montre irrégulière et clair-semée.

A la vue de ces hommes, on sent que l'on vient de franchir une frontière et que l'on n'est plus dans l'Inde ; en réalité on entre dans le Thibet, dans un pays sur lequel, il est vrai, l'Hindou a su établir sa domination, mais dont les habitants sont bien les congénères des tribus qui

peuplent les plateaux du Ladak et du Grand-Thibet et s'étendent jusqu'au cœur de la Chine.

A peine au sortir de Kâlka, on commence à gravir une belle route qui serpente doucement pendant une heure à travers les bois jusqu'à un grand plateau, d'où l'on domine subitement une magnifique vue tant de la plaine que de la chaîne elle-même. D'un coup d'œil circulaire on em-

UNE VUE DANS L'HIMALAYA OCCIDENTAL.

brasse tour à tour le Satlêdj, Amballa et ses plaines uniformes, le Haut-Doâb jusque vers Hurdwar, puis la longue ligne des montagnes du Sirmour toutes couvertes de bois, les glaciers semblables à des nuages blancs, et enfin le célèbre pic de Jacko qui nous indique l'emplacement de Simla.

Mais ce qui nous plonge dans de véritables extases, c'est la superbe végétation qui nous

SIMLÁ, DANS L'HIMALAYA OCCIDENTAL.

entoure. Les quelques heures de chemin que nous venons de faire ont-elles suffi pour nous transporter subitement de la région des tropiques à la zone tempérée? Au lieu des palmiers, des taras, des manguiers qui couvraient encore ce matin la campagne, nous voici traversant une sombre forêt de sapins; de loin en loin se montrent des chênes, des platanes; les versants des ravins sont couverts de rhododendrons, de buis. Ce n'est plus l'Inde, c'est l'Europe.

Comme tout cela nous paraît beau, merveilleux! Nos yeux ne peuvent se rassasier de la vue de cette végétation, qui nous rappelle la patrie.

Pour accroître l'illusion, les villages que nous apercevons paraissent avoir été enlevés à quelque vallée de la Suisse ou du Tyrol: les maisons basses, aux toits chargés de pierres, sont de véritables chalets; les temples qui les avoisinent, avec leurs légers clochetons en planches, tirent à la fois du chinois et du suédois.

Enfin, dernier trait, il fait froid. Il est à peine quatre heures et demie lorsque nous entrons dans Kassaoli, et malgré le soleil, je sens un air vif et piquant qui m'oblige à m'envelopper dans ma couverture de voyage; par moments, lorsque nous passons à l'ombre, je grelotte.

Du reste les montagnards, que nous rencontrons à chaque instant, sont chaudement vêtus; ils portent pantalon et veste de laine, et quelques-uns ont même une sorte de chapeau de feutre noir. Les femmes sont couvertes de vêtements épais, par-dessus lesquels elles étalent des anneaux de cuivre, d'argent et toute une collection d'ornements.

Après Kassaoli, charmante station située à plus de deux mille mètres d'altitude, la route n'est qu'une suite de montées et de descentes fort raides, qui font découvrir à chaque instant de nouvelles beautés : c'est tantôt un torrent qui serpente au fond d'une gorge étroite, encaissée entre des rochers à pic, et que l'on franchit sur un léger pont suspendu; tantôt un ravin tapissé de fleurs, au-dessus duquel se penchent de grands pins déodars à demi déracinés, ou bien une riante et paisible vallée qu'anime un pittoresque village.

Vers six heures, la nuit tombe avec rapidité, et avec elle s'élève un vent glacial qui souffle par rafales et menace à tout instant d'éteindre nos torches. Ma couverture me paraît insuffisante, je m'enveloppe le mieux que je puis, mais sans pouvoir réussir à me réchauffer. On croirait entrer en Sibérie. Notre petite troupe chemine silencieuse, gravissant avec précaution la route que les arbres rendent noire comme un four. Enfin, vers minuit, nous apercevons des lumières, et ces lumières nous annoncent Simla. Nos porteurs hâtent le pas et manifestent leur joie par des « Haré! Haré! Haré bhaï! » qui cadencent leur marche rapide et réveillent tous les échos d'alentour.

On nous conduit au Royal-Hôtel, beau et vaste chalet, où nous sommes bientôt installés devant un bon feu flambant qui réchauffe nos membres complétement engourdis par le froid. L'hôtelier, un Anglais, salue en nous les premiers visiteurs de l'année; il n'est arrivé lui-même qu'il y a une quinzaine de jours et il nous assure avoir trouvé une légère couche de neige dans les rues de Simla.

Avec quel plaisir nous nous couchons dans un bon lit à l'européenne, avec une couverture de laine et des draps! oui, des draps! Il y a aujourd'hui, 12 mars 1868, presque exactement cinq ans que je ne me suis étendu entre des draps et que je n'ai eu d'autre couche que le lit de sangle ou de rotin, fort satisfait encore de trouver l'un ou l'autre. Aussi, en me sentant ainsi mollement couché, en voyant flamber dans la cheminée un bon feu et en me rappelant tous les spectacles de la journée, je dois faire effort plusieurs fois pour bien m'assurer que tout cela n'est pas un rêve.

Dès le lendemain matin nous sommes sur pied, et après une légère collation nous sortons de l'hôtel. Devant nous, ou plutôt à nos pieds, car l'hôtel se trouve dans une position élevée, s'étale la ville indigène, un entassement de maisonnettes en bois couvrant une croupe arrondie, dont le point culminant est occupé par l'église anglicane, modeste construction sans style ni prétention.

Sous les arbres, parmi les pentes, se montrent de tous côtés d'élégantes habitations, les bungalows des grands fonctionnaires de l'Inde. Puis de l'autre côté d'un profond ravin s'élèvent de grandes masses, couvertes d'une sombre végétation, aux contours doux et arrondis, qui vont s'entassant, se superposant jusqu'au pied de la ligne de glaciers qui ferme au nord l'horizon. Au premier plan, juste en face de nous, se dresse le beau pic de Jacko, le but favori des promeneurs de Simla.

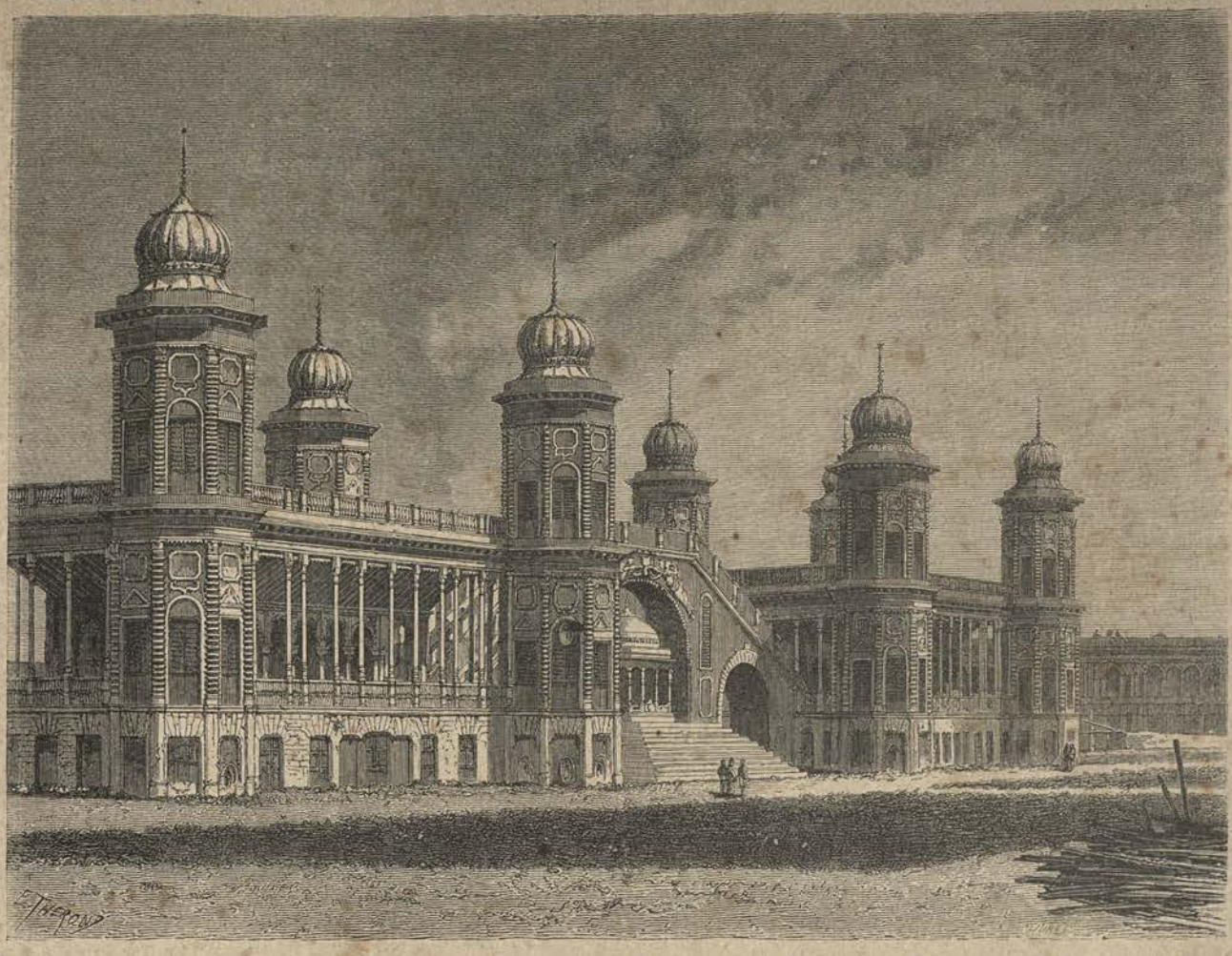
Le coup d'œil est beau, sublime, grandiose, mais cependant il désappointe un peu. Ce n'est pas encore là ce qu'on se figure de l'Himalaya, et nos Alpes ou nos Pyrénées offrent des spectacles d'une égale beauté. Il faut un certain effort d'imagination pour se convaincre que l'on a devant soi la plus haute chaîne de montagnes du monde. Il est vrai de dire que nous ne sommes ici qu'en face des premiers contre-forts de ces montagnes géantes, et qu'avant de porter un jugement sur les Himalayas, il faudrait avoir pu aller les contempler du fond des vallées du Népâl ou du Sikkim. Comme ce bonheur ne nous était pas réservé, il ne m'appartient pas d'insister plus longuement sur ce sujet.

Simla était encore fort triste : le flot des émigrants n'avait pas commencé son invasion; aussi, après avoir employé quelques jours à diverses excursions au pic de Jacko et dans les vallées environnantes jusqu'à Kotgarh, près du haut Satlêdj, nous regagnons Amballa, mais cette fois par la route de Sabathou, qui est beaucoup plus commode que celle de Kâlka.

D'Amballa, nous reprenons la route de Delhi, et nous poussons de là une pointe sur Meerut, grande et importante cité, située au centre du Haut Doâb, au milieu de vastes plaines nues et aussi dénuées d'intérêt que Meerut l'est elle-même.

Le 24 mars, nous rentrions à Agra pour la troisième et la dernière fois.

VIEUX SIKH (page 658).



LE PAVILLON DE LANKA, DANS LE KAISERBACH, A LUCKNOW (page 680).

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

LE PAYS D'AOUDH

Oude et Aoûdh. — Cawnpore. — La révolte de 1857 et Nana Sahib. — La chambre sanglante. — La citerne et le *Memorial*. — Le Satti Tchaora Ghât. — Le Gange. — Lucknow. — Le Kaiserbâgh. — Le caporal Claude Martin. — La Goumti. — La Résidence. — Le grand Imâmbara. — Les jardins de Mouça. — L'Housseïnabad Imâmbara. — La Martinière. — Une soirée littéraire et musicale.

I

30 *mars*. — C'est aujourd'hui que nous nous mettons définitivement en route pour Calcutta, mais nous comptons employer au moins trois mois à franchir les quatorze cents et quelques kilomètres qui nous séparent encore de cette ville.

Désormais nous entrons dans une région qui peut le disputer en civilisation aux pays les plus favorisés de l'Europe ; le chemin de fer est partout à notre disposition ; les hôtels y sont nombreux : aussi pouvons-nous nous débarrasser de l'attirail encombrant qui nous a si bien servi dans le Rajasthan. Nous vendons nos tentes et nos chevaux, nous congédions nos nombreux domestiques, et ne gardant qu'un *khansamah* et mon vieux *béra* Dêvi, qui est à la fois notre majordome et mon aide-photographe, nous nous dirigeons dans ce modeste appareil, bien avant le lever du jour, vers la gare de Toundlah.

« Où allons-nous? me demande, en arrivant à la gare, Schaumburg, qui n'a jamais été partisan des itinéraires préparés de longue main.

— Nous avons l'embarras du choix, lui dis-je : Allahabad, Bénarès, Lucknow ; il ne nous manque pas de villes célèbres et curieuses à visiter le long de la ligne de l'East-Indian, mais le temps ne nous manque pas non plus, restons jusqu'au bout fidèles au principe que nous nous sommes posé : ne jamais se presser, et commençons par le commencement. Prenons nos billets pour Cawnpore et visitons d'abord le pays d'Aoûdh ; nous déciderons ensuite pour le reste.

— Où prenez-vous l'Aoûdh? » me repartit mon compagnon, un peu confus d'avouer son ignorance en matière géographique.

Bien des gens en France me feraient la même question si je leur parlais de l'Aoûdh, qui ne seraient pourtant nullement embarrassés si je donnais à ce pays le nom d'Oude. N'avons-nous pas eu à Paris la reine d'Oude? Précisément ; mais ce mot que les Anglais écrivent Oude, ils le prononcent Aoûdh, à peu près comme les Indiens ; il est donc plus rationnel d'écrire directement le mot en français : Aoûdh, comme il se prononce.

La locomotive nous emportait déjà en sifflant à travers les monotones plaines du Doâb, que nous continuions encore notre discussion sur la prononciation et l'orthographe des termes de la géographie de l'Inde. C'est une question fort complexe où tout le monde a à la fois tort et raison et qui n'est pas encore près d'être tranchée. Les Anglais, en arrivant il y a un siècle dans le pays, adoptèrent pour transcrire en caractères européens les mots du pays un système qui eût été fort rationnel pour tout autre peuple ayant une langue capable de se prêter à ce travail : c'était l'orthographe phonétique, ou la transcription des mots tels que l'oreille les entend. Malheureusement, quiconque connaît l'anglais, sait que la prononciation de cette langue est absolument dépourvue de règles, que chaque voyelle, chaque syllabe s'y trouve articulée d'une façon différente, selon sa position dans le corps du mot, ou selon la simple fantaisie. Aussi les Anglais se trouvèrent-ils fort embarrassés lorsqu'ils eurent à reproduire les nombreuses et claires voyelles de l'indien, et ils ne purent les représenter que par approximation : ce qui donna lieu à des résultats aussi comiques qu'inattendus ; ainsi, par exemple, le nom de leur terrible ennemi, Sri Rajah Daôlah, devint dans l'orthographe anglaise Sir Rogers Dowler.

Mauvaise ou non, cette orthographe anglaise fut adoptée universellement, et par les Indiens eux-mêmes; aussi, aujourd'hui que l'on essaye d'opérer à ce sujet des réformes radicales, se heurte-t-on à de graves difficultés. On risque, en voulant épurer l'orthographe géographique de l'Inde, de la rendre incompréhensible. A coup sûr, on étonnerait bien les employés de la poste si on leur remettait une lettre adressée à Tchandranagar ou Kalikatta, pour Chandernagore ou Calcutta. Le seul moyen de résoudre la difficulté est de conserver aux places jouissant d'une notoriété considérable une orthographe aujourd'hui en usage depuis cent ans, et de ramener seulement aux règles nouvelles les noms d'une importance moins capitale. Et encore faudra-t-il que les nations s'entendent entre elles ; autrement on verra, par exemple, le mot *Jât* écrit par les Anglais *Jaut*, par les Allemands *Dschats* et par les Français *Djâts*. Et dans ce cas encore, la géographie indienne s'acheminerait lentement vers une inextricable confusion.

Cette discussion sur l'orthographe est apte à passionner dans l'Inde, car chacun s'en occupe et chacun aussi est l'inventeur d'un petit système qu'il considère comme plus parfait que les autres ; aussi, nos compagnons de route aidant, deux officiers anglais qui occupaient le même wagon, nous débattions encore le sujet que déjà nous approchions de Cawnpore.

Cette longue conversation nous avait en tout cas valu d'échapper à l'ennui des interminables et monotones plaines du Doâb central.

LE SATTI TCHAORA GHAT, SUR LE GANGE, A CAWNPORE.

II

Cawnpore est une des principales villes de l'ancien royaume d'Aoûdh. Assise sur la rive droite du Gange, au centre d'un vaste district agricole, elle a une grande importance commerciale, et ne renferme pas moins de soixante mille âmes. Les Anglais y ont établi un cantonnement militaire pour sept mille hommes de troupes.

Tel est à peu près tout ce que l'on aurait à dire sur cette ville, et le touriste ne se détournerait certes pas de sa route pour voir ses longs et monotones bazars, parfaitement alignés, plantés d'arbres, respirant la richesse, la prospérité, mais aussi complétement dénués de pittoresque, si les terribles événements dont elle fut le théâtre en 1857 n'avaient jeté sur son nom une funèbre célébrité.

Il est un nom surtout qui restera éternellement rattaché dans l'exécration humaine à celui de Cawnpore : c'est le nom odieux de Nana Sahib, l'effroyable assassin de tant d'innocentes victimes, qui, échappant à la juste punition de ses crimes, termine aujourd'hui paisiblement ses jours dans une vallée retirée du Népâl.

Je n'ai pas ici à retracer dans ses détails le drame de Cawnpore, dont la nouvelle vint consterner l'Europe en 1857, et je me bornerai à en rappeler les principaux traits.

On sait que, les cipayes de la garnison de Cawnpore s'étant révoltés, Nana Sahib, prince maharate dépossédé de son héritage par les Anglais, se mit à la tête de l'insurrection. Son premier acte fut de faire égorger froidement cent trente-six malheureux Européens, hommes, femmes et enfants, qui, trompés par la sympathie que ce prince avait jusqu'alors affectée pour les Anglais, étaient venus chercher refuge dans son propre palais de Bihtour. Puis il vint assiéger la garnison anglaise de Cawnpore, qui s'était réfugiée, avec les femmes et les enfants, dans l'hôpital militaire, faible construction en brique. La petite troupe, environ cent cinquante hommes et autant de femmes, résista cependant bravement derrière ce frêle rempart à toutes les attaques de l'armée de Nana. Celui-ci, impatient du temps que lui coûtait cette résistance inattendue, eut recours à la ruse. Il fit proposer au général anglais *les honneurs de la guerre, des barques pour le conduire avec tout son monde à Allahabad, et des vivres suffisants pour les nourrir jusque-là.* Ces propositions furent accueillies avec quelque défiance par les assiégés ; mais, dans une entrevue avec le général Wheeler, Nana Sahib ayant juré sur la queue d'une vache (ce qui est le serment le plus solennel qui puisse lier un Hindou) qu'il observerait fidèlement les stipulations fixées, la capitulation fut acceptée.

« Le 27 juin au matin, raconte un témoin oculaire, les femmes, les enfants, les blessés furent transportés à dos d'éléphant sur le quai, où les attendaient une vingtaine de barques grandes et petites. Les hommes valides arrivèrent au même point, après avoir défilé avec armes et bagages devant l'armée assiégeante. Tous s'étant embarqués, se jetèrent avec une sorte de joie sur les vivres qu'on leur avait préparés et s'abandonnèrent au courant du fleuve. Alors une batterie préparée de longue main fut démasquée sur la rive et tira sur eux à mitraille. Les plus petites embarcations coulèrent, quelques autres prirent feu ; les cavaliers, entrant dans le fleuve, sabrèrent la plupart des naufragés qui voulurent se sauver à la nage. Seule l'embarcation où se trouvait le général Wheeler put faire force de rames et s'éloigner. Malheureusement le bateau vint échouer à une petite distance de là, et ceux qui le montaient, soixante Européens, vingt-cinq dames, un petit garçon et trois jeunes filles, furent ramenés prisonniers à Cawnpore. »

Tous les hommes furent massacrés séance tenante sous les yeux de Nana Sahib ; quant aux femmes et aux enfants, au nombre de cent vingt-deux, y compris les captures faites sur les autres bateaux, on les enferma dans la maison même du terrible prince maharate. Après une

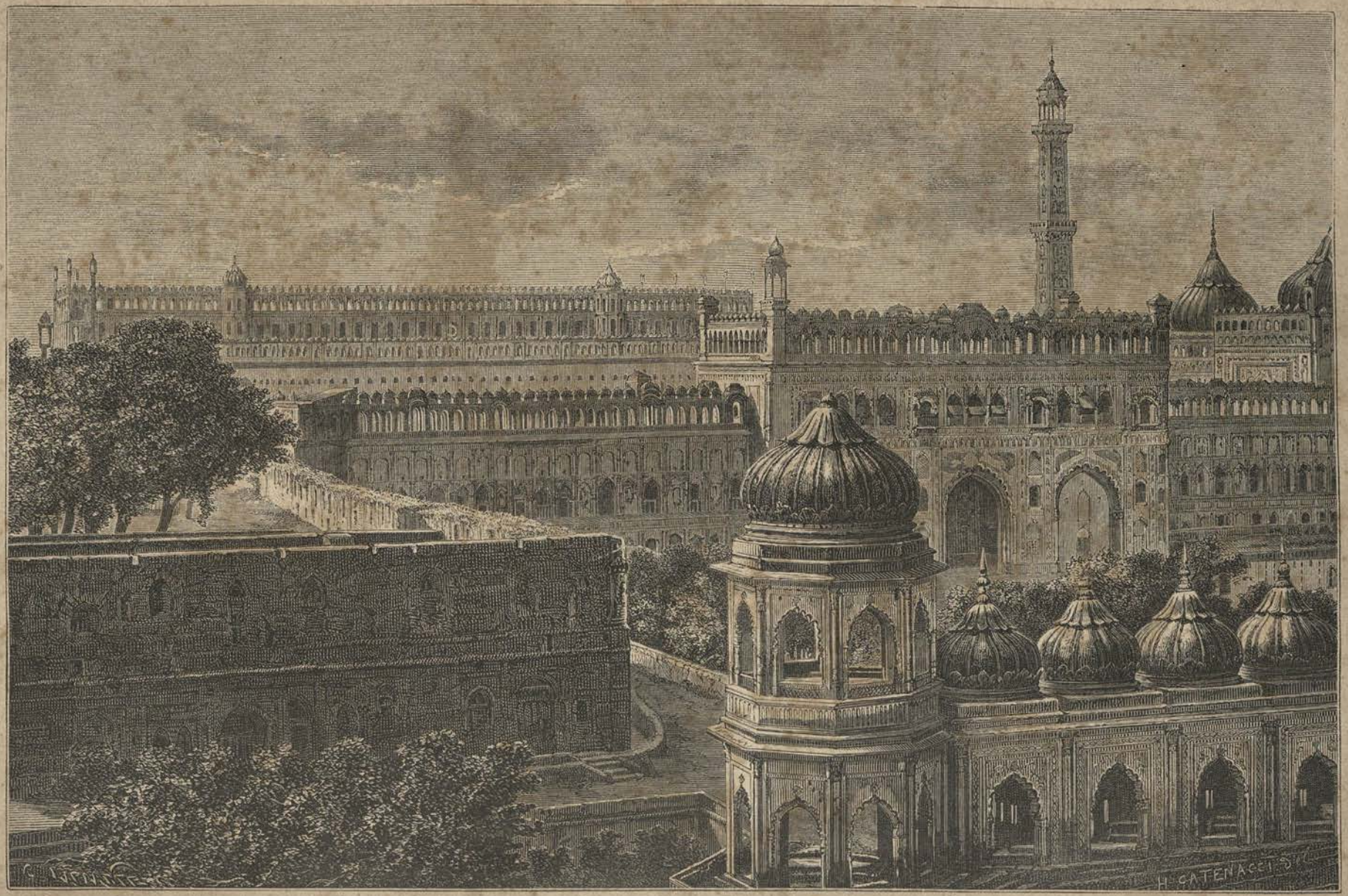
captivité de près d'un mois, au moment où les troupes anglaises approchaient de Cawnpore, ces malheureuses victimes furent livrées au couteau des assassins et précipitées, encore pantelantes, dans une citerne voisine de leur prison. Un officier anglais nous a laissé une palpitante description du lieu qui fut témoin de cette terrible scène. « A peine entrés à Cawnpore, dit-il, nous courûmes à la recherche des pauvres femmes que nous savions entre les mains de l'odieux Nana, mais bientôt nous apprîmes l'affreuse exécution. Torturés par une terrible soif de vengeance et pénétrés du sentiment des épouvantables souffrances qu'avaient dû endurer les malheureuses victimes, nous sentions se réveiller en nous d'étranges et sauvages idées. Ardents et à moitié fous, nous courons vers le triste lieu du martyre. Le sang coagulé, mêlé de débris sans nom, couvrait le sol de la petite chambre où elles étaient enfermées et nous montait jusqu'aux chevilles. De longues tresses de cheveux longs et soyeux, des lambeaux de robes, de petits souliers d'enfants, des jouets jonchaient ce sol souillé. Les murs barbouillés de sang portaient les traces de l'horrible agonie. Je ramassai un petit livre de prières, dont la première page portait ces touchantes inscriptions : « 27 juin, quitté les bateaux... 7 juillet, prisonniers de Nana : fatale journée! » Mais ce n'étaient point là les seules horreurs qui nous attendaient. Bien plus horrible encore était la vue du puits profond et étroit où étaient entassés les restes mutilés de ces tendres créatures! »

LE MÉMORIAL DE CAWNPORE.

Nous sommes accompagnés dans notre visite par un vieux soldat, échappé par miracle au massacre, et préposé à la garde du jardin qui recouvre aujourd'hui le lieu de cet épouvantable forfait. Il nous fait passer en revue les souvenirs de ce lugubre drame : l'arbre couvert d'un superbe rideau de plantes grimpantes au pied duquel furent massacrés les Anglais, la bicoque dans laquelle ils se défendirent si vaillamment, enfin la citerne que surmonte aujourd'hui le *Mémorial*, une belle statue de marbre due au ciseau du sculpteur Marochetti, s'élevant du centre d'une riche enceinte gothique.

Puis nous nous dirigeons vers le Gange, pour voir le lieu où le général Wheeler et les siens tombèrent victimes du plus odieux guet-apens. Quelques minutes de marche nous conduisent au pittoresque embarcadère, dont le nom indien de Satti Tchaora Ghât, c'est-à-dire *le large escalier des funérailles*, paraissait prédestiné. Cependant c'est un endroit charmant ; de magnifiques figuiers religieux étendent leurs longs rameaux au-dessus du beau perron dont les degrés s'enfoncent dans l'eau calme et limpide du fleuve.

Mais ces sombres souvenirs me font oublier que c'est pour la première fois que mes yeux se reposent sur le Gange, le noble et majestueux père nourricier de l'Hindoustan. Salut, père Gange! Sri Ganga Djî! comme disent tes adorateurs.



LE GRAND IMAMBARA, A LUCKNOW (page 683).

Est-il un fleuve au monde, si l'on en excepte le vieux Nil, qui puisse rivaliser avec le Gange ? Le voici, à plus de treize cents kilomètres de la mer, et déjà sa large et profonde masse d'un bleu intense roule lentement, majestueusement, remplissant son vaste lit de huit cents mètres de largeur. Déjà son cours apparaît sillonné d'innombrables barques ; des bateaux à vapeur y passent en sifflant. Certes, l'Amazone, le Mississipi, le Niger et quelques autres sont navigables sur un parcours aussi considérable et offrent des masses d'eau peut-être plus imposantes ; mais peut-on comparer ces cours d'eau connus d'hier, se précipitant impétueusement à travers des régions sauvages, à ce fleuve sacré, si prodigue en richesses et dont les flots ont assisté à l'essor de notre civilisation aryenne, aux premiers pas de nos arts, de nos sciences, de nos cultes? Ce mot de Gange n'éveille-t-il pas dans l'esprit des plus ignorants des visions de richesses fabuleuses, de pagodes fantastiques, de nababs ruisselants d'or, et de tout ce cortége de merveilles dont le reflet lointain a passionné de tout temps les habitants du pauvre Occident, depuis Cyrus et Alexandre jusqu'à nos propres navigateurs, qui ne voyaient partout qu'Indes *cis* ou *trans*gangétiques? Encore aujourd'hui, lorsqu'un voyageur revient de l'Inde, la première question qu'on lui adresse est : « Avez-vous vu le Gange ? » Avoir été dans l'Inde et ne pas avoir vu le Gange serait un anachronisme. C'est en réalité un beau et noble fleuve, que l'on ne peut contempler pour la première fois sans une certaine émotion.

Après ce pèlerinage au Memorial Garden (*jardin commémoratif*) et au Gange, il ne reste plus rien à voir à Cawnpore. Cependant cette ville est d'une antiquité respectable, car un clan de Kchatriyas se parait du titre de Cawnpouriyana bien avant l'ère chrétienne ; mais les monuments, s'il y en eut jamais dans cette plaine où il serait difficile de trouver un caillou, ont disparu complétement depuis l'occupation musulmane.

Aussi, dès le soir même, nous traversons le Gange pour nous rendre à la gare du chemin de fer récemment établi de ce point à Lucknow, et bientôt le train nous emmène à travers les riantes campagnes de l'Aoûdh. Nous sommes rendus à destination à neuf heures, et une voiture nous conduit à un bon hôtel, situé dans les cantonnements anglais.

III

Il est peu de villes de l'Inde dont le premier aspect charme plus l'étranger que Lucknow, et l'on comprend avec quelle convoitise les Anglais ont dû longtemps contempler cette perle des cités de l'Hindoustan, jusqu'au jour où, sur un futile prétexte, ils réussirent à s'en emparer. Un vaste parc entrecoupé de belles pelouses où serpentent mille ruisseaux enveloppe de tous côtés la cité, dont les innombrables monuments montrent leurs fantastiques silhouettes au-dessus des bouquets d'arbres.

Les premiers pas que l'on fait dans ses bazars n'enlèvent rien à cette agréable impression. Les rues sont larges, bien alignées, bordées de coquettes maisons à balcons de bois et à terrasses plates. Des fontaines entourées d'arbres garnissent les principaux carrefours et donnent à l'air une fraîcheur agréable. La foule qui se presse dans les rues est proprement, pittoresquement vêtue ; les gens sont affables, avenants. Les boutiques regorgent d'objets qui séduisent le regard.

Si l'on en croit les Anglais, tout ce beau spectacle est leur œuvre ; avant leur prise de possession, la ville, sombre, mal entretenue, était un repaire de vices et d'iniquités ; ses rues n'offraient qu'une sécurité minime, même en plein jour ; en un mot, c'est de leur présence que date cet âge d'or.

Lucknow, Lakhnau ou Laknô, selon les diverses orthographes en usage, portait déjà, il y a une quarantaine de siècles, le nom de Lakchanavati, et était la capitale de Lakchma, frère

du divin Rama. Quoique cette antiquité soit incontestable, la ville actuelle est une des plus modernes de l'Inde et ne doit son existence qu'à la création du royaume musulman d'Aoûdh au dix-septième siècle.

Ce n'était alors qu'une simple petite ville de province ; mais les rois d'Aoûdh, voulant éclipser la capitale des Grands Mogols, l'élevèrent bientôt par leurs folles dépenses à un degré de splendeur vraiment extraordinaire. Il est vrai que cette splendeur était toute factice et que les immenses édifices construits par ces rois, s'ils dépassent ceux de Delhi par leurs proportions vraiment saisissantes, sont loin d'en avoir la valeur artistique. Ce sont des trompe-l'œil, des décors de théâtre, simples échafaudages couverts de toiles et de dorure et que quelques années d'abandon ont suffi pour transformer en de piteuses ruines.

La plus importante création des rois d'Aoûdh est leur palais, ou plutôt l'immense assemblage de palais couvrant plusieurs kilomètres de superficie qui leur servait de résidence officielle. Le nom que porte cette vaste cité royale, *Kaiserbâgh*, bizarre accouplement du mot allemand *Kaiser*, empereur, et du mot indien *bâgh*, jardin, est la personnification exacte de ce bizarre salmigondis d'architecture, sorti tout entier de la cervelle d'un caporal français, où l'on voit une façade italienne, encadrant des arcades moresques et couronnée par une flèche de temple hindou entourée de clochetons chinois.

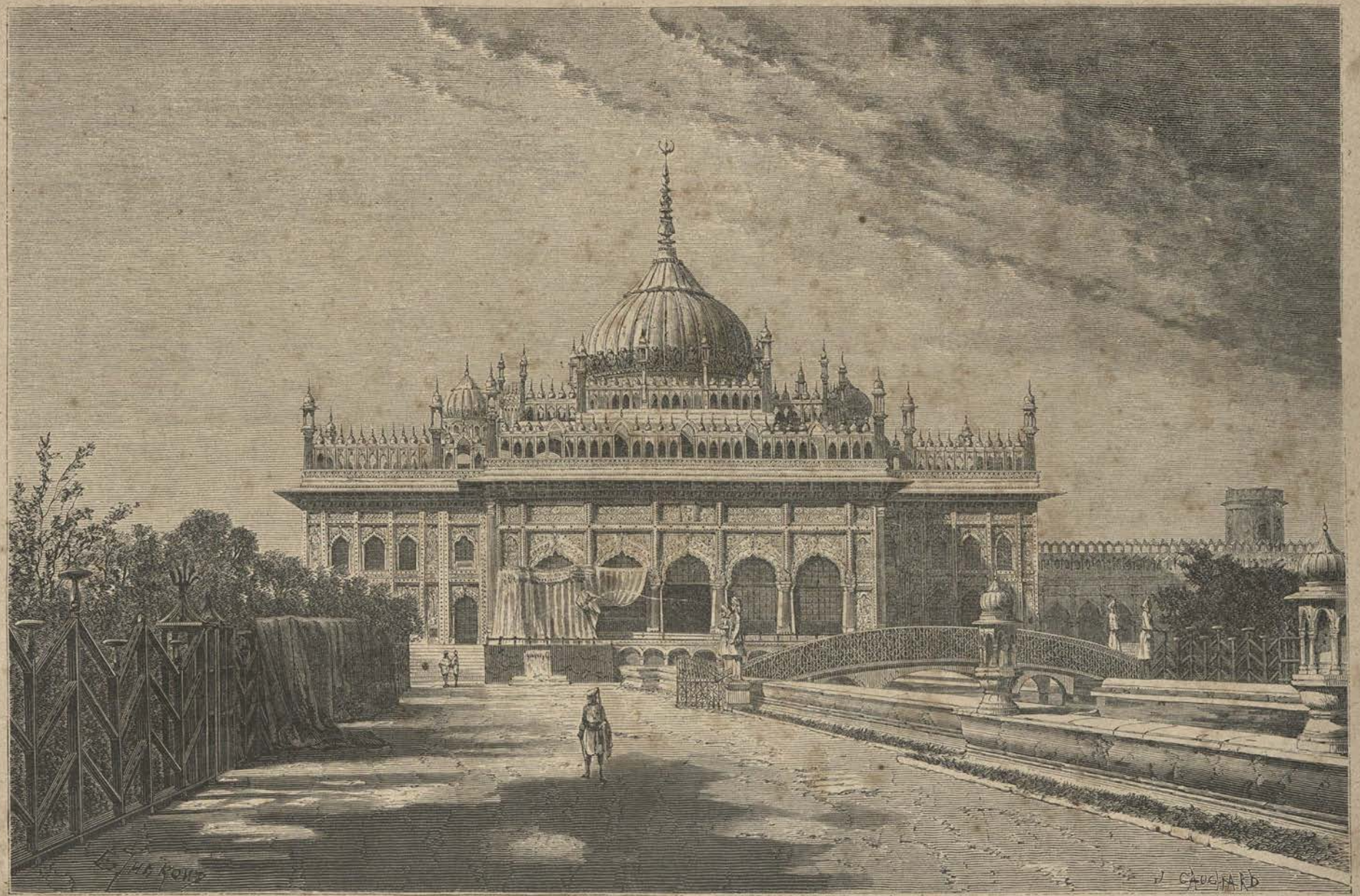
Le véritable auteur ou instigateur des merveilles de Lucknow est en effet un aventurier français dont l'histoire mérite d'être citée.

Claude Martin ou Martine était un pauvre soldat natif de Lyon qui, envoyé, vers 1760, à Pondichéry avec l'armée de Lally, y avait atteint péniblement le rang de caporal. Il paraît que ce grade élevé ne suffisait pas à son ambition, car il quitta un beau jour son régiment et se jeta dans l'intérieur du pays. Après mille aventures qu'il a dédaigné de transmettre à la postérité, Martin arriva à la cour du roi d'Aoûdh, et parvint à se faire donner le rang de capitaine dans l'armée royale. Quels moyens l'obscur officier employa-t-il pour gagner la faveur de son maître, nul ne le sait : mais le fait est que, vers 1780, il joignait au titre officiel de commandant en chef de toutes les forces aoûdhiennes celui non moins précieux de favori du roi. Martin ayant rapporté de France quelques notions d'architecture, inspirées par la vue de nos palais, se lança dans la réforme de l'art architectonique indien, et c'est à lui ou à son école que sont dus la plupart des édifices qui ornent Lucknow. Cette inoffensive manie est, du reste, la seule chose que l'on ait à reprocher au brave Martin, car ayant acquis une immense fortune, il la consacra presque tout entière à la fondation d'œuvres de bienfaisance. C'est à lui qu'on doit les célèbres écoles connues sous le nom de la Martinière, qui, comme à Lyon, fournissent à Calcutta, à Chandernagore, à Lucknow, et je crois aussi à Maurice, une bonne éducation gratuite à quelque mille enfants. En somme, le nom français n'a pas à rougir de celui du caporal Martin, et ses bonnes œuvres méritent bien qu'on lui pardonne ses crimes contre le bon goût.

Ajoutons que le brave Claude n'avait cependant jamais rêvé les extravagances du Kaiserbâgh, et que, s'il est coupable d'en avoir inspiré l'idée, les Anglais le sont plus que lui, eux qui se sont extasiés et s'extasient encore devant toutes ces excentricités, tandis que beaucoup d'entre eux restent froids devant le Tâdj ou les merveilles du Koutab.

On ne s'attend pas à ce que je donne une description détaillée de ce palais ; je me contenterai de présenter au lecteur une reproduction du pavillon de Lanka (page 671), une des parties les moins ridicules. Quant au reste, il me faudrait passer en revue une collection de moulages grotesques, de carcasses en fil de fer, de boules étamées et des objets les plus hétéroclites.

Au nord du Kaiserbâgh coule la charmante rivière Goumti, le cours d'eau le plus sinueux du monde, célèbre par ses gavials et les monstres de toute espèce qui peuplent ses eaux. Sur ses



L'HOUSSEÏNABAD IMAMBARA, A LUCKNOW.

bords s'élèvent deux petits palais de style disparate, et néanmoins d'un aspect élégant ; l'un d'eux, le *Farid-Bâkch* ou le Lieu de Délices, est une des œuvres de Martin.

En suivant le cours de la rivière, on arrive aux ruines de la Résidence, l'ancien palais des résidents anglais à la cour de Lucknow. C'est là que, surpris par la révolte de 1857, les Européens qui habitaient la ville cherchèrent un refuge ; la faible garnison se joignit à eux sous le commandement de sir Henri Lawrence. La Résidence, haute maison de briques à trois étages, était tout à fait impropre à la défense ; toutefois, la petite troupe s'y soutint vaillamment pendant cinq mois contre des forces considérables ; les bombes des assiégeants avaient réduit la maison à quelques pans de mur fumants, Lawrence et bon nombre de défenseurs avaient succombé, lorsque le général Campbell arriva enfin sous les murs de Lucknow, et après une bataille de deux jours, un moment indécise, put délivrer les assiégés. En souvenir de cette résistance héroïque, les Anglais ont laissé debout les ruines de la Résidence dans l'état où elles se trouvaient au moment de la levée du siége. Nul monument n'eût pu rappeler plus dignement le courage de cette poignée de braves se défendant pendant cinq mois dans une pareille bicoque.

LA RÉSIDENCE DE LUCKNOW.

Un peu plus loin se trouve la citadelle de *Matchi Bhowan*, dans laquelle on entre par une fort belle porte, très-ornementée, la *Roumi Darwazé*, ou porte de Constantinople.

Au milieu de l'enceinte de la petite forteresse se dresse la vraie merveille de Lucknow, le grand Imâmbara, vaste édifice placé au sommet d'une haute terrasse et d'un aspect réellement grandiose, avec ses longues lignes de murailles couronnées de milliers de clochetons (page 677). Il fut élevé au dix-septième siècle, sous le règne d'Açaf-oud-daolah. Ce prince, voulant immortaliser son nom, invita tous les architectes de l'Inde à concourir entre eux pour l'érection d'un monument dont le plan ne se rapprocherait d'aucun autre édifice connu, et qui surpasserait en beauté tout ce qui avait été fait jusqu'à ce jour. Ce fut l'architecte Kaïfiâtoullah qui remporta le prix, et il est difficile, en contemplant aujourd'hui son œuvre, de lui refuser le mérite de l'avoir bien mérité par l'originalité, la grandeur et la hardiesse du plan.

L'intérieur du grand Imâmbara est occupé par une salle de cinquante et un mètres de longueur et de seize mètres de largeur. Le vaste plafond, voûte légèrement cintrée, est une merveille d'audace ; on peut dire qu'il est d'une seule pièce, car l'architecte employa pour sa confection le subterfuge suivant : il fit construire en bois une carcasse couverte de planches soigneusement ajustées et formant en relief le creux de la voûte, puis il fit couler sur ce moule une masse énorme de *tchounam*[1] délayé ; lorsque ce mélange se fut solidifié, on retira l'échafaudage, et

[1] *Tchounam*, stuc de qualité très-fine fait avec un calcaire tout particulier, le *kanker*.

l'immense voûte se trouva faite. On pourrait peut-être douter de la solidité de ce mode de construction ; cependant, lors du bombardement de 1857, la voûte de l'Imâmbara fut atteinte par un grand nombre de projectiles sans que leur chute ait occasionné le moindre craquement dans la masse. A chaque angle de cette grande salle se trouve une belle chambre octogone, à coupole, de seize mètres de diamètre. Toutes ces pièces étaient autrefois ornées de dorures et de riches peintures ; mais les Anglais, ayant transformé la salle en arsenal, ont eu soin de faire disparaître tous ces vains ornements, dont la présence eût sans doute offusqué les bombes et les boulets britanniques.

A une petite distance du fort de Matchi Bhowan se trouve un autre monument assez remarquable, quoique bien inférieur au grand Imâmbara : c'est l'Housseïnabad Imâmbara (page 681), vaste enceinte dans laquelle se trouvent enfermés, avec le monument lui-même, un bazar, une mosquée, un modèle du Tâdj et un autre du Koutab. Tout cela est resplendissant de couleurs, d'ornements, et fait vraiment grand effet sous le beau ciel bleu de l'Inde ; mais il ne faut pas y regarder de trop près et il vaut mieux se contenter de l'effet d'ensemble.

Non loin de là s'étendent les beaux jardins de Mouça, dont le nom viendrait, selon les uns, de *mouça*, un rat, parce que Açaf oud-daolah y érigea un monument en l'honneur d'un de ces animaux qu'il avait écrasé par mégarde ; selon d'autres, ce ne serait que la corruption du mot français *monsieur*, mousseu, mouça.

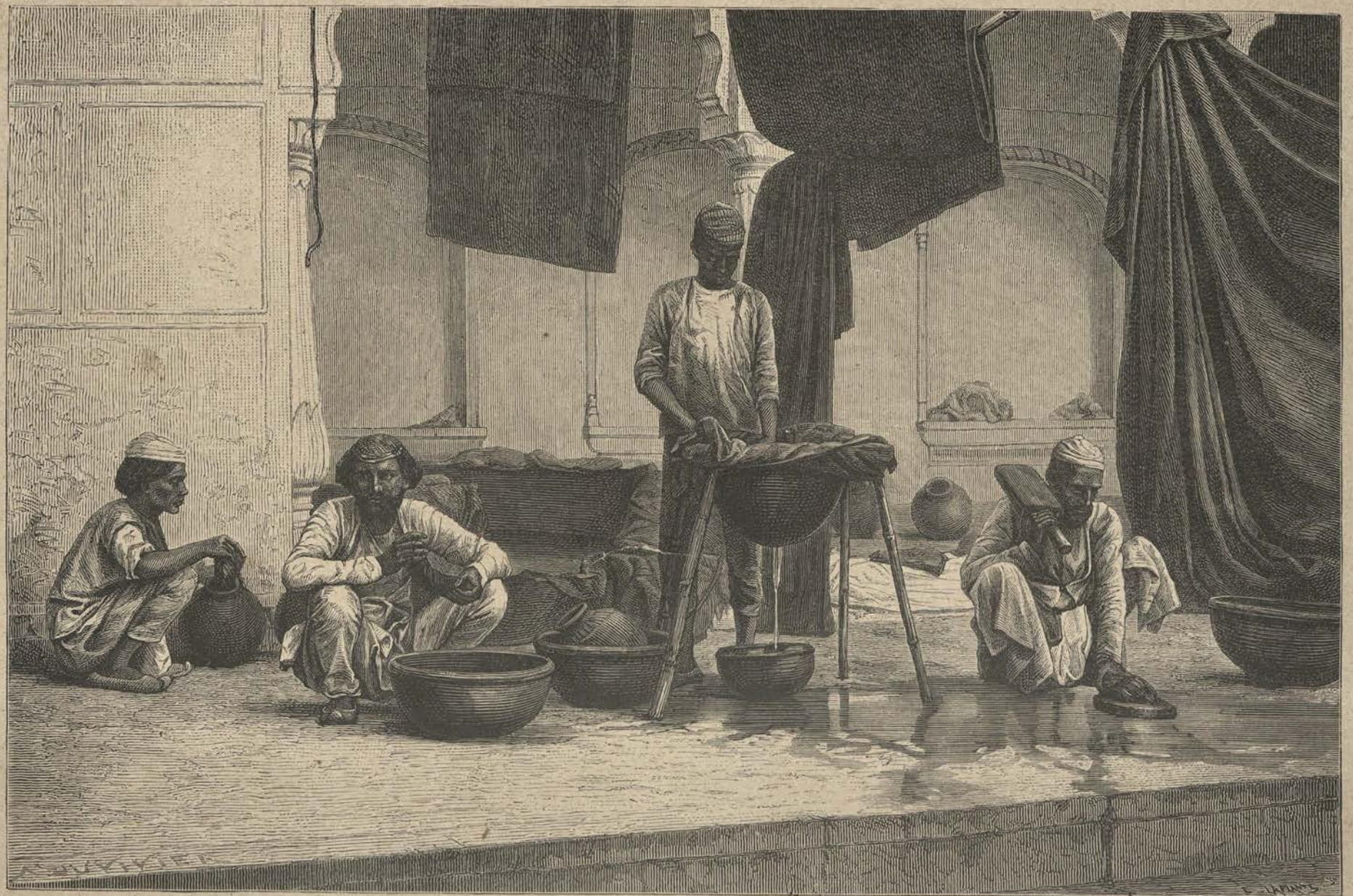
Il est déjà fort tard lorsque nous atteignons ces jardins illustrés par un compatriote inconnu ; aussi, hélant un *boghy*, sorte de mauvais cabriolet constituant le fiacre de Lucknow, nous regagnons notre hôtel, renvoyant à demain la suite de notre promenade.

IV

1er *avril*. — Ce matin, nous allons visiter le chef-d'œuvre de notre compatriote, le palais de la Martinière, auquel il avait donné le nom de Constantia. Était-ce une allusion? je l'ignore ; mais il est certain qu'il a fallu au brave ex-caporal une forte dose de patience, et même de constance, pour arriver à composer ce baroque édifice. Que de peines son cerveau a-t-il dû éprouver pour enfanter cet amoncellement bizarre de tous les styles connus et inconnus, de statues grecques ou romaines balançant solennellement la tête au moyen d'un ressort, de lions ayant des lampes à la place des yeux, de monstres, de divinités, de tout ce que l'esprit d'un parvenu peut inventer de magnificences grotesques! Et cependant, ici encore on peut appliquer un jugement qui sera juste pour tous les monuments de Lucknow : ridicule dans ses détails, la Martinière possède dans son ensemble un aspect d'originalité grandiose. Sa haute façade, surmontée de deux cintres croisés comme la carcasse d'un dôme, se reflète dans une belle pièce d'eau du centre de laquelle s'élance une haute colonne d'ordre composite.

Claude Martin avait été enseveli au milieu de son palais ; mais les insurgés de 1857, oubliant tous les services qu'il avait rendus à leur pays, tout le bien qu'il faisait encore à leurs enfants, violèrent son tombeau et dispersèrent ses ossements. Les Anglais vengèrent d'une façon sanglante la mémoire du pauvre Martin. Deux mille cipayes, s'étant réfugiés, après la prise de la ville, dans un jardin voisin, le Secunder Bâgh, furent massacrés jusqu'au dernier.

En reprenant le chemin de la ville, à travers le magnifique parc qui en couvre les abords, nous visitons le tombeau de Ghazi-Oudïn-Haïder, appelé le Nadjiff Achrâf. L'édifice n'a rien de curieux, quoiqu'on le considère comme la copie exacte du tombeau d'Ali, le gendre de Mahomet, le saint vénéré des souverains de l'Aoûdh, qui appartenaient à la secte chiite. A l'intérieur, on voit une curieuse collection des portraits en miniature des rois et des reines de cette dynastie.



TEINTURIERS DE LUCKNOW.

Dans la journée, nous parcourons les bazars de la ville, qui offrent quelques particularités intéressantes : fabriques de laque, ateliers d'orfévrerie et teintureries d'étoffes de soie.

Les Lucknowois se montrent, en général, d'un caractère doux, même efféminé ; ils sont grands amateurs de fêtes et de plaisirs, et cultivent avec passion la poésie et le chant ; aussi notre hôtelier, qui est musulman, nous ayant invités à venir assister, chez un de ses amis, à une soirée où l'on chantera et déclamera, je m'empresse d'accepter cette invitation, qui va nous fournir l'occasion si rare de pénétrer dans un intérieur indigène.

Le soir venu, nous traversons avec lui la ville ; la nuit est déjà tombée et les rues sont remplies d'une foule gaie et bruyante ; les boutiques sont brillamment éclairées au moyen de nombreux lampions à huile placés dans de petites niches le long des murs.

Nous entraînant dans une ruelle obscure qui part du Hazrat Gandj, le boulevard de Lucknow, notre guide s'arrête devant une maison de modeste apparence dont la porte nous est bientôt ouverte par un de ces beaux enfants aux grands yeux expressifs, aux longs cheveux noirs qui caractérisent si bien cette belle population hindoustane.

Un escalier vertigineux, plutôt une échelle, nous conduit à la salle du premier étage, que nous trouvons remplie d'hommes à barbe grise et de jeunes gens élégamment vêtus. Tout le monde se lève à notre vue ; le maître de la maison vient à nous, se confond en salamalecs et cherche les expressions persanes les plus raffinées pour nous exprimer combien notre visite l'honore. Mais cependant nous restons debout ; les assistants vont et viennent, comme cherchant d'un air désolé un objet introuvable. Supposant que notre présence seule a occasionné cette confusion, je m'informe auprès de mon hôte :

« Hélas ! me dit-il, n'ayant jamais espéré recevoir sous mon humble toit d'aussi illustres visiteurs, j'ai négligé de me munir de chaises.

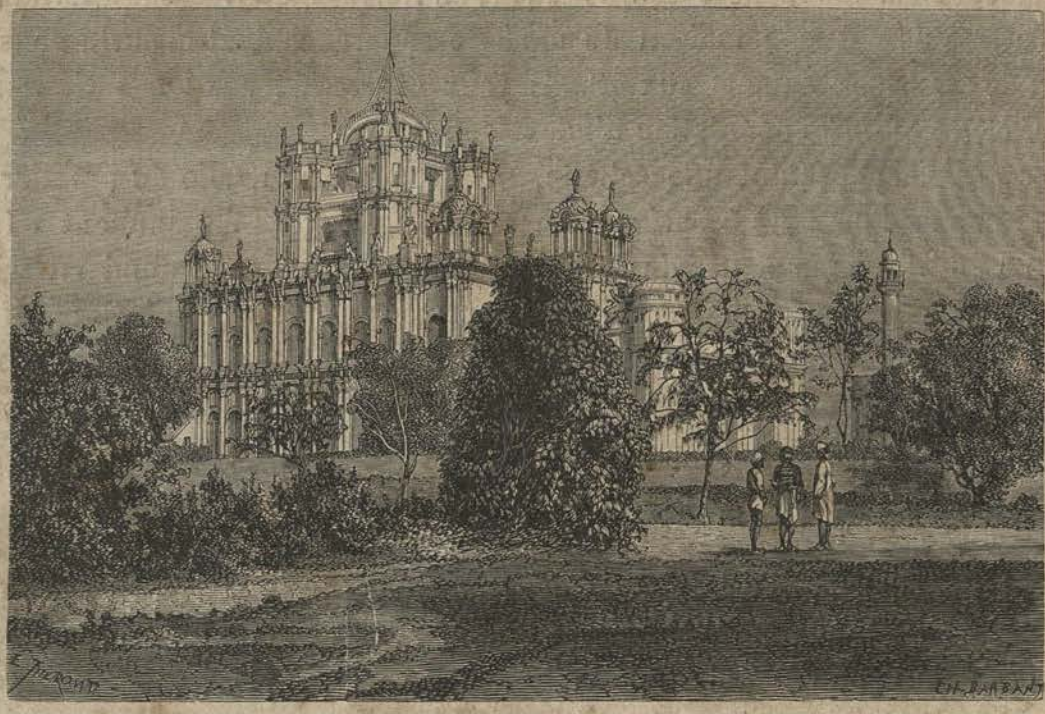
— Comment, des chaises? N'est-ce que cela? Mon ami et moi sommes de vieux habitants de l'Inde; bien plus, en notre qualité de sirdars de Bhopal, nous sommes même de votre caste ; une place à votre tapis nous suffira. »

Tout le monde est enchanté de notre réponse ; les assistants nous font des saluts amicaux pour montrer qu'ils acceptent notre confraternité, et nous nous asseyons sur nos talons après avoir, selon l'usage, retiré nos chaussures, qui seraient fort embarrassantes dans cette position. Notre hôte ne peut s'empêcher de murmurer de temps à autre en levant les mains au ciel : « Des Sahibs chez moi ! et par terre ! » Cela paraît renverser toutes ses notions de l'étiquette européenne.

On apporte les houkahs, et, après un instant de conversation, le maître de la maison se tourne vers un des assistants, vieillard vénérable, en lui disant : « Oh djî ! récitez-nous donc quelqu'une des sublimes poésies que vous savez si bien composer. » Sans se faire prier, le poëte tire de sa poitrine un parchemin et, balançant le corps de gauche à droite, nous récite, d'une voix un peu nasillarde, une jolie ballade en ourdhou. C'est une légende du Pendjâb, relatant les hauts faits du chevalier errant Rouçalou, qui vint délivrer la ville de Sanga du monstre qui la dépeuplait. L'un des jeunes gens a accordé son luth, et il accompagne en sourdine le récitatif du poëte, tandis que chaque stance est coupée par les wâh ! wâh ! admiratifs de l'assistance. Après le poëte, c'est le tour des chanteurs. Leur voix est généralement juste, leur accentuation nette, mais ils affectionnent par trop les notes de tête prolongées.

Et la musique ! me demandera-t-on, n'en dites-vous rien ? Il me serait difficile de porter sur elle un jugement impartial. Il y avait à ce moment trop longtemps que je vivais de la vie même des Indiens pour ne pas m'être habitué aussi à leur musique. Je l'écoutais avec charme et j'y trouvais toujours retracés ces sentiments de poétique et douce mélancolie qui sont le fond du caractère indien, et qui s'associent si bien avec la nature du pays.

La soirée se prolongea fort avant dans la nuit ; on prit des rafraîchissements, et chacun donna sans se faire prier la mesure de son talent. Pendant tout le temps de notre présence aucune femme ne s'était montrée ; cependant, je crois bien que les dames de la maison, derrière leur rideau, avaient dû suivre curieusement toutes les péripéties de notre réunion. Enfin nous nous retirâmes, enchantés de l'affabilité et de la politesse des Lucknowois.



LE PALAIS DE LA MATINIÈRE, A LUCKNOW (page 684).

ÉCOLE MUSULMANE, A ALLAHABAD (page 692).

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME

ALLAHABAD — BÉNARÈS

Le Doâb. — Allahabad. — Les cantonnements. — La plaine de Prayâga. — Le grand Trivéni. — Les pèlerins et l'eau du Gange. — La citadelle — La colonne d'Açoka. — Le palais d'Akber. — Le temple souterrain et l'arbre Boddhi. — — Une école musulmane. — Gadoupour. — Une factorerie. — Récolte et fabrication de l'indigo. — Mirzapore. — La forteresse de Chunar. — Le trône de Dieu. — Mogol-Seraï. — Bénarès. — Aperçu historique. — Promenade sur le Gange. — Les quais. — L'Observatoire. — La pagode népalaise. — Le ghât des Bûchers. — Le temple du roi d'Amêthi. — La mosquée d'Aurangzeb. — Intérieur de la ville. — Le lingam de Siva. — Le puits de la Sagesse. — Brahmanes et mendiants. — Le prêche en plein vent. — Le Dourga Khound. — Le paradis des singes. — Secrole. — Sarnath. — Hiouen-Thsang. — Le bois des Antilopes. — Les stoupas. — Le monastère. — La fête de Ganésa sur le Gange.

I

5 *avril*. — Après ces quelques jours employés à passer en revue et à fixer sur notre album les curiosités de Lucknow, nous retournons à Cawnpore pour reprendre le chemin de fer. A partir de ce point, la ligne de l'East-Indian suit la rive droite du Gange et ne la quitte plus jusqu'à Calcutta, c'est-à-dire sur un parcours d'environ treize cents kilomètres.

Nous franchissons en six heures la distance qui nous sépare d'Allahabad. Le pays que nous traversons est un des plus beaux et des plus riches de l'Inde : c'est le Doâb inférieur, étroite et plate langue de terre resserrée entre le Gange et la Jumna qui viennent mêler leurs eaux à son

extrémité. De belles cultures le couvrent dans toute son étendue, et de nombreux villages à demi cachés au milieu de bouquets d'arbres énormes lui donnent un caractère qui manque le plus souvent aux plaines de l'ouest.

Nous trouvons à la gare d'Allahabad un de nos bons amis, dont le père, M. Collis, possède une importante indigoterie dans les environs, et qui vient nous chercher pour nous installer dans sa maison de ville, située au milieu des cantonnements.

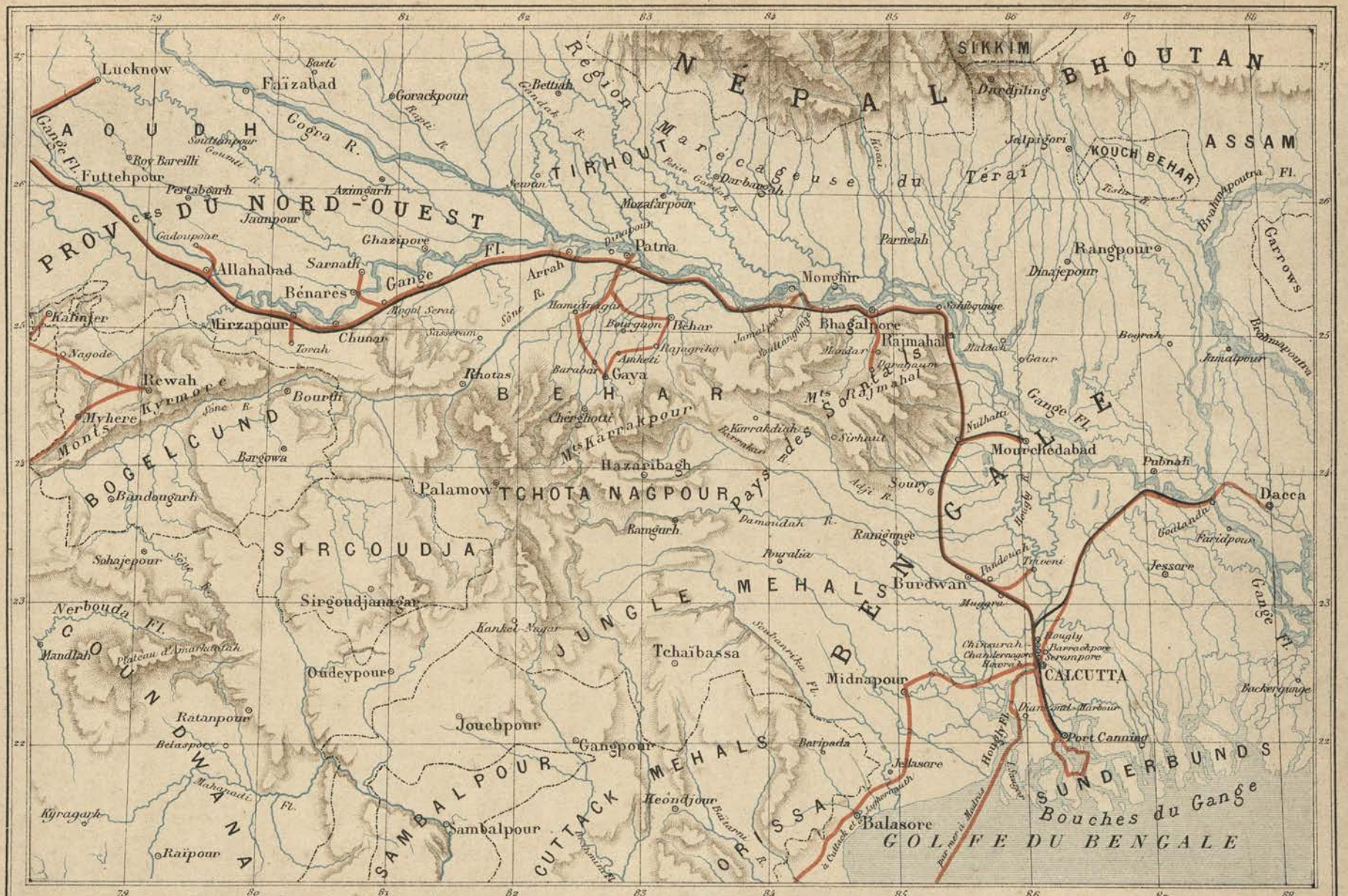
Mes lecteurs savent déjà que ce mot de *cantonnement*, qui ne devrait strictement s'appliquer qu'aux résidences des troupes, sert ici à désigner les villes anglaises établies à proximité de grandes cités indiennes. Les cantonnements d'Allahabad sont, en effet, une ville dans toute l'acception du terme, car ils renferment dès aujourd'hui la plus importante agglomération d'Européens qui se trouve dans l'Inde en dehors des trois villes présidentielles. Il est vrai que les maisons séparées l'une de l'autre par de vastes jardins, les rues bordées d'arbres et larges comme des routes, les places grandes comme des esplanades, donnent à cette ville anglaise l'aspect de la banlieue d'une grande capitale plutôt que d'une cité. Malheureusement, il n'en sera pas toujours ainsi, et Allahabad, qui est aujourd'hui, à mon avis, le modèle d'une ville européenne, ne sera bientôt plus aussi prodigue de place, d'air et de verdure. Cette ville est destinée à devenir, et cela dans un espace de temps très-court, la capitale de l'Inde anglaise. En effet, aucune autre cité ne se prête plus merveilleusement à cette transformation. Assise au point de jonction du Gange et de la Jumna, elle commande les grandes voies fluviales; à distance presque égale de Bombay, de Calcutta, de Lahore et de Madras, elle est le nœud où viennent aboutir toutes les lignes ferrées du grand continent indien ; enfin son climat sain, quoique chaud, son sol propre à une culture coloniale, lui donnent de tels avantages sur la métropole actuelle, que l'on ne comprend pas que les Anglais conservent ce rang à Calcutta, ville perdue dans un coin de leur empire au milieu de marais pestilentiels et que la mer et les cyclones menacent incessamment d'engloutir.

Après déjeuner, M. Collis nous conduit dans sa voiture au confluent de la Jumna et du Gange, situé à l'est de la ville indienne. Bientôt nous voyons s'étendre devant nous une plaine de sable blanc, encadrée par la magnifique nappe bleue des deux fleuves qui viennent former à leur point de jonction une sorte de lac se perdant à l'horizon au milieu de berges blanches couvertes de palmiers.

Cette plaine a été considérée dès l'antiquité la plus reculée comme un lieu d'une incomparable sainteté; c'est ici que se trouve le grand Trivéni, le célèbre point de jonction des trois saintes rivières, le Gange, la Jumna et la Saravasti, rivière mystique qui tombe du ciel, dont les eaux réunies suffisent pour laver les plus horribles péchés.

On comprend l'admiration des premiers Aryens lorsque, s'avançant pour la première fois vers l'ouest, ils contemplèrent ces majestueuses rivières, larges chacune de plus d'un kilomètre, se déroulant et se confondant au sein de ces superbes campagnes. Aucun spectacle analogue ne s'était encore présenté à leurs yeux, ni dans le rocheux Afghanistan, ni dans le sablonneux Pendjâb, et ils purent croire avec raison qu'ici enfin était ce paradis à la recherche duquel ils avaient quitté les vastes déserts de Pamir. Une de leurs premières cités, Prayâga, s'éleva sur cette plaine blanche. C'est de cette ville que, bien des siècles après sa fondation, le Chinois Hiouen-Thsang, qui la visita vers 640, nous raconte de nombreuses splendeurs; elle renfermait alors de nombreux temples, des tôpes, des couvents. « A l'est de la capitale, écrit-il ensuite, deux fleuves se réunissent ensemble; à l'ouest de ce confluent, il y a un plateau qui a quatorze ou quinze *lis* de tour et dont le terrain est droit et uni. Depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, des rois et de grands personnages, doués d'humanité et d'affection, se rendent en cet endroit afin de répandre des bienfaits et des aumônes. C'est pourquoi on l'a appelé la Grande plaine des Aumônes,

PRÉSIDENCE DU BENGALE, (PARTIE ORIENTALE).



et la tradition rapporte qu'il est plus méritoire de donner en ce lieu une pièce de monnaie que cent mille ailleurs[1]... »

Une foule considérable couvre les bords des deux fleuves. Des brahmanes installés sous de vastes parasols accueillent les pèlerins et les guident à travers tout le cérémonial de la grande purification. Tout d'abord, hommes et femmes se dépouillent de leurs vêtements, ne gardant qu'une légère écharpe dont ils s'enveloppent les reins ; puis la troupe entre dans l'eau jusqu'à mi-corps, et chacun se met à se couper avec dévotion des mèches de cheveux, qu'il laisse tomber soigneusement dans l'onde sacrée, car chaque cheveu ainsi offert au fleuve donne droit à la rémission même d'un péché mortel. Cette première opération terminée, le brahmane qui dirige les dévotions se place devant les pèlerins et plonge, sort, replonge, lance de l'eau vers les quatre points cardinaux, et est imité dans toutes ces opérations par les fidèles avec une régularité qui donne à cette scène religieuse un caractère fort comique.

Parmi les pèlerins assemblés sur cette plage, on retrouve des représentants de toutes les tribus brahmaniques de l'Inde, depuis le cap Comorin jusqu'au Kachmir. Ces braves gens voyagent en famille ; quelquefois la moitié de la population d'un village, peut-être éloigné de cinq ou six cents lieues, se trouve réunie ici. En général les pèlerins portent un costume uniforme, composé de toile grossière teinte de couleur d'ocre rouge ou orange, ce qui ne permet pas de distinguer les riches des pauvres ; mais ces derniers sont de beaucoup les plus nombreux, car, à l'exemple des Musulmans qui vont à la Mecque par procuration, les riches Hindous font faire moyennant argent le pèlerinage pour leur compte. Il y a encore une autre classe de pèlerins qui viennent au Trivéni d'Allahabad chercher de l'eau du Gange qu'ils colportent dans les villages. Cette eau, placée dans de petites fioles marquées du sceau des brahmanes de Prayâg, sert aux lustrations recommandées à certaines époques par les écritures.

A l'ouest de la Grande plaine des Aumônes se dresse l'imposante citadelle d'Allahabad (la demeure de l'Éternel), construite au seizième siècle par Akber, et dont les hautes murailles de grès rouge commandent le passage des deux fleuves. Cette forteresse renferme les seuls monuments de quelque antiquité qui aient échappé à la fureur iconoclaste des musulmans. L'un de ces monuments est un fort beau lât d'Açoka, semblable à celui qui couronne le palais de Férôze à Delhi. C'est un monolithe cylindrique, légèrement aminci au sommet, de treize mètres de hauteur et d'un mètre de diamètre.

Près de cette colonne se trouve un autre monument d'un plus grand intérêt encore. C'est le soubassement d'un temple bouddhique, enfoui complétement dans le sol, ce qui l'a fait considérer par les Hindous comme un temple souterrain et lui a valu le nom de *Patal Pouri* (région de l'Enfer). Au centre de ce temple se trouve un vieux tronc d'arbre encore vivant, appelé Achaya Bât, qui est l'objet d'une grande vénération. Il est facile de reconnaître dans ce tronc un de ces arbres Boddhi que les sectateurs de Bouddha plaçaient toujours devant leurs temples ; mais il est plus difficile de s'expliquer comment cet arbre se trouve dans le temple et comment il a pu conserver une apparence de vie après une existence plus de vingt fois séculaire.

Au centre de la citadelle d'Allahabad s'élevait autrefois un des plus beaux palais de l'Inde, résidence favorite de l'empereur Akber ; mais les briques et le mortier des ingénieurs anglais l'ont si complétement défiguré, que c'est à peine si l'on peut retrouver l'élégant contour des anciennes façades.

Du sommet des remparts l'on embrasse une admirable vue des deux fleuves et des campagnes environnantes, qui s'étendent au loin couvertes d'une magnifique végétation.

En sortant de la forteresse, nous traversons dans toute sa longueur la ville indienne, pauvre

[1] *Histoire de la vie de Hiouen-Thsang*, traduction de Stanislas Julien, p. 120 et 152.

et peu pittoresque. Le costume et le type des habitants diffèrent sensiblement de ceux des Hindous de l'ouest. Les hommes sont d'une complexion très-foncée, grands, mais de formes grêles, et complétement vêtus de toile blanche. Les femmes sont parfois jolies, mais très-brunes ; elles portent une longue jupe à gros plis et s'enveloppent le buste dans une pièce d'étoffe étroite, qui laisse apercevoir la poitrine sans aucune espèce de corset.

Chemin faisant, nous entrons avec M. Collis dans une petite école musulmane, dont le maître est un ancien serviteur de sa famille. Les enfants se tiennent assis par terre autour du professeur, qui leur fait chanter en chœur l'abécédaire ourdhou. Chacun a en outre devant soi une ardoise qui lui sert à s'exercer dans l'art difficile de l'écriture arabe et nagari. Le local est la verandah même de l'habitation du maître et donne sur une petite cour où les enfants prennent leurs ébats.

De là nous nous rendons, toujours conduits par notre aimable guide, aux jardins de Khousrou, dont les beaux parterres et les épais massifs encadrent un des plus élégants spécimens de l'art indo-musulman, le tombeau de Parveiz et de Chasira.

Au retour de notre excursion, une désagréable surprise nous attend à la maison de M. Collis. Cette demeure, qui n'est habitée que rarement, a été envahie par des myriades d'insectes : puces, cancrelas, moustiques, que la lumière de la lampe tire de leur repos et lance en bataillons serrés contre nous. Au moment de nous mettre à table, nous apercevons la table et nos assiettes noires de ces animaux, qui se livrent à des bonds et à des sauts tellement fantastiques que nous devons nous résoudre à battre en retraite et à aller dîner dans le jardin au clair de lune. On peut aisément imaginer quelle perspective riante tous ces milliers de tourmenteurs nous promettaient pour la nuit. Heureusement l'épiderme d'un vieux voyageur est blindé contre ces attaques, et je dormis profondément sans plus me soucier de ce fourmillant voisinage et quoique sur un lit sans moustiquaire ni couvertures.

II

6 *avril*. — La factorerie de M. Collis est située sur la rive gauche du Gange, en face d'Allahabad. Dès le matin nous partons en voiture pour nous y rendre, ayant été invités à y passer quelques jours.

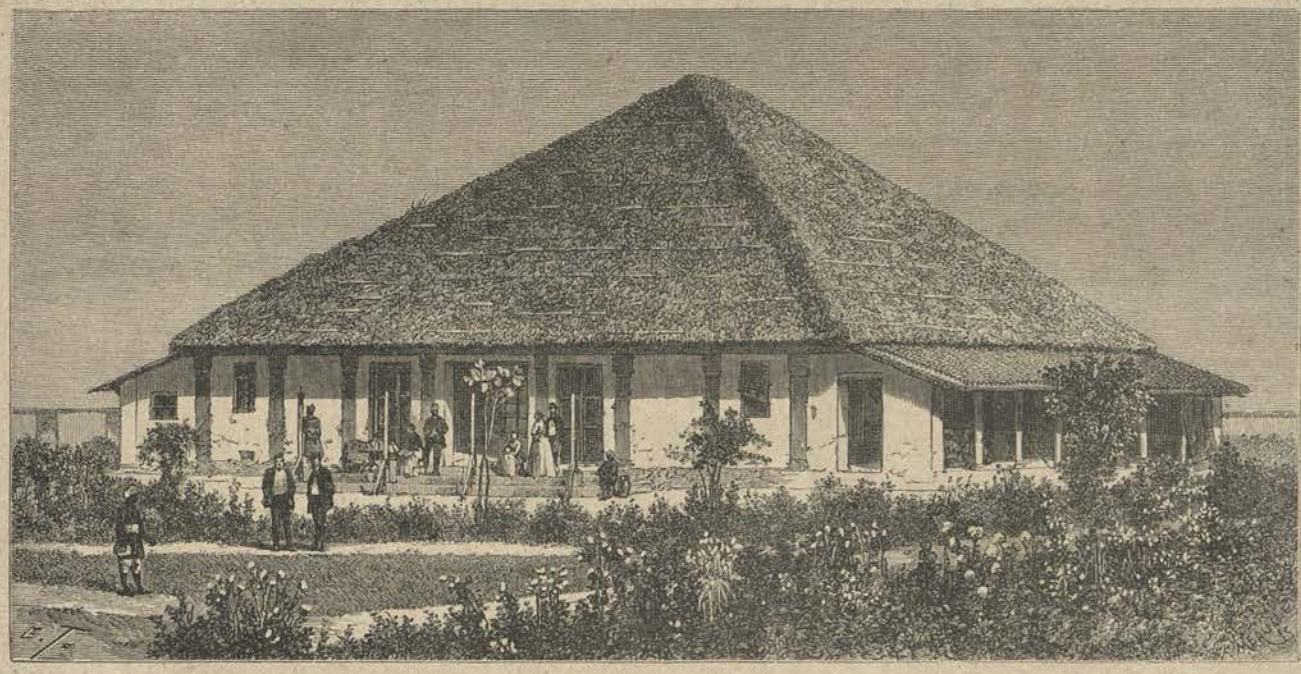
Arrivés sur les bords du Gange, il nous faut traverser une plage de sable blanc large de près d'un kilomètre, sur lequel le soleil se reflète avec une intensité aveuglante et dont notre voiture ne se tire qu'avec difficulté. Un pont de bateaux franchit le fleuve qui a en ce moment un kilomètre de large et nous conduit sur la rive opposée, où nous retrouvons le sable blanc s'étendant jusqu'au pied de hautes falaises à pic. Ces falaises forment le véritable lit du fleuve, qui, non content de remplir lors de la saison pluvieuse les quatre kilomètres de largeur compris entre ces barrières, s'élève parfois au-dessus d'elles et dévaste les campagnes riveraines.

Après une promenade d'une demi-heure à travers un riant paysage, nous atteignons le bungalow de M. Collis, où nous trouvons un chaleureux accueil.

L'habitation de nos hôtes est le vrai type des demeures des planteurs européens dans l'Inde. C'est une grande maison aux murs de briques très-bas, supportant un immense toit pyramidal formé d'une épaisse couche de maïs (page 693). L'extérieur, d'une extrême simplicité, ne fait guère soupçonner l'élégance et le comfort de l'intérieur, qui se compose de quatre belles chambres ayant chacune sa verandah et sa salle de bain, et donnant sur un grand salon carré richement meublé. Un beau jardin potager, où sont soigneusement cultivés les principaux légumes d'Europe, entoure l'habitation, qu'il sépare des bâtiments d'exploitation constituant la factorerie (page 694).

C'est dans celle-ci que la plante indigofère est soumise au traitement. Malheureusement la récolte ne se fait qu'après la saison des pluies, et nous ne pouvons assister à cette intéressante fabrication. Notre hôte, pour nous consoler, nous donne une explication détaillée des procédés employés pour l'extraction de l'indigo.

« Ce sont les jeunes pousses du modeste arbuste que vous voyez autour de vous, nous dit-il, qui nous fournissent la précieuse matière tinctoriale, et non les fleurs, ainsi qu'on le croit communément. La récolte de ces pousses est une opération délicate; lorsqu'elles sont au degré de croissance voulue, il faut se hâter de les enlever; chaque coupe doit être faite avec rapidité et pendant la nuit, car le soleil flétrirait les branches et leur enlèverait leurs qualités. Il faut alors beaucoup de bras; tous les villages de mon domaine sont mis en réquisition; les ouvriers se dispersent vers minuit dans les champs, et au matin le produit de la récolte est placé dans ces auges de pierre que l'on a préalablement remplies d'eau. C'est alors que le soleil est à son tour appelé à faire son œuvre; sous l'influence de ses rayons, ces matières entrent dans une sorte de



HABITATION DE PLANTEURS, PRÈS D'ALLAHABAD.

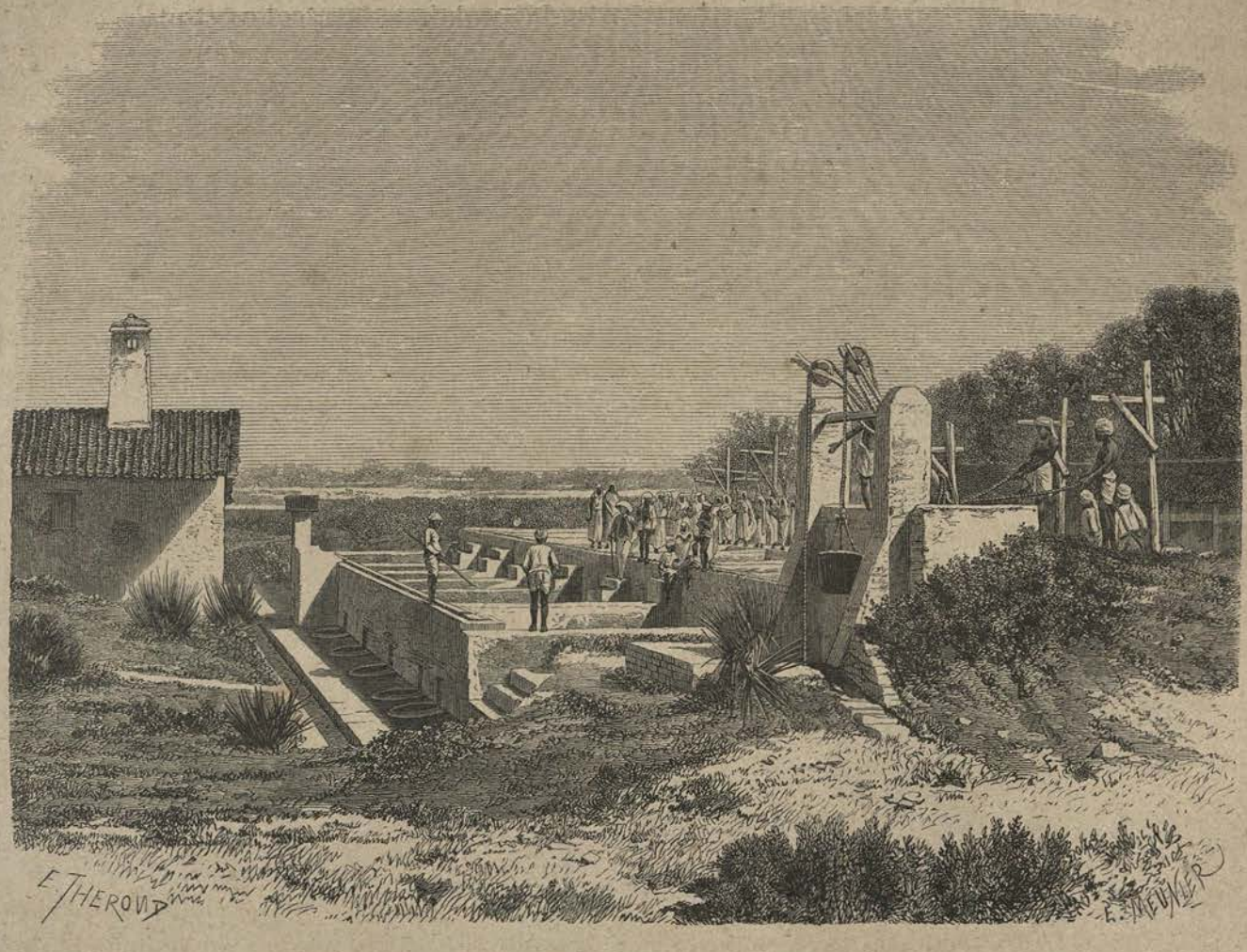
fermentation; l'eau se colore de reflets irisés et bleuit rapidement. Au bout de quarante-huit heures environ, le liquide est soutiré dans des auges plus petites; il dégage alors une odeur légèrement ammoniacale et a une couleur presque noire. On le laisse encore s'évaporer, puis il est mis dans des cuves métalliques chauffées à la vapeur, où, l'évaporation terminée, il se forme un dépôt d'indigo pur. Il ne reste plus qu'à sécher ce dépôt, à l'emballer et à l'expédier sur le marché de Calcutta. »

La plantation d'indigo de Gadoupour est une des plus occidentales de l'Inde : mais à partir de ce point, si l'on se dirige vers l'est, on trouve de vastes districts où cette matière constitue l'unique produit exploité. Le Tirhout, le Haut Behar, le Bengale sont presque en entier aux mains des planteurs d'indigo.

Ces renseignements étaient nouveaux pour moi. Il y aurait donc dans l'Inde, en dehors des soldats, des fonctionnaires, des marchands, de véritables colons établis sur le sol et en exploitant les richesses. Leur nombre, il est vrai, doit être relativement restreint, mais même la direction de ces travaux des champs implique une acclimatation dont je ne croyais pas les Anglais

susceptibles. Et cependant la vie de planteur a ici des charmes que les Européens soupçonnent en général bien peu. Pour l'homme rompu aux ardeurs de ce climat, quelle plus belle existence que de régner en maître sur ces vastes campagnes, sur ces douces et timides populations! Profitant d'un côté de tous les comforts de la civilisation, il a de l'autre toutes les libertés, tous les avantages de la vie des jungles. Il a à sa disposition les chemins de fer; les forêts sont ses réserves de chasse, et s'il est bon et indulgent, il est sûr d'être aimé et respecté par la population.

Les huit jours que je passai à Gadoupour s'écoulèrent trop rapidement, et ce fut avec un véritable serrement de cœur que je dus dire adieu à la charmante famille de M. C***.



FACTORERIE D'INDIGO, PRÈS D'ALLAHABAD.

III

14 *avril*. — De retour à Allahabad, nous reprenons le chemin de fer et continuons notre route vers l'est.

Le pays où nous entrons maintenant est l'Hindoustan propre; les habitants ne lui donnent pas d'autre nom et n'en portent eux-mêmes pas d'autre que celui d'Hindoustanis. Selon eux, le titre d'Hindoustan, dans lequel les géographes européens voient l'Inde entière ou tout au moins l'Inde au nord des Vindhyas, ne s'applique qu'à la partie moyenne de la vallée du Gange, depuis le point où ce fleuve reçoit les eaux de la Jumna jusqu'à celui où, s'épanchant en plusieurs branches, il change sa direction orientale pour se diriger au sud, à travers le Bengale, vers l'Océan. Au nord, cette contrée, d'une étendue assez restreinte, est limitée par l'Aoûdh et le Tirhout; au sud, par

le Bogelcund et les montagnes du Sirgoudja. La capitale de ce berceau sacré du peuple hindou est Bénarès, vers laquelle nous nous dirigeons.

Parlant de cette province, l'évêque Héber dit : « C'est vraiment un pays d'une étonnante richesse. Sur un espace de trois cents kilomètres, on y trouve six villes plus peuplées que Chester, deux, Patna et Mirzapore, plus peuplées que Birmingham, et une, Bénarès, qui n'est inférieure qu'à Londres ou Paris, et à côté de cela des myriades de villages. »

Au sortir d'Allahabad, la voie ferrée franchit la Jumna sur un superbe pont de fer de plus d'un kilomètre de long, supporté par seize piles massives de vingt mètres de haut, un des ouvrages les plus remarquables de ce genre qui aient jamais été exécutés, puis elle tourne brusquement à l'est et suit la rive droite du Gange. Bientôt on voit apparaître dans le sud les terrasses escarpées du massif de Rewah, qui, se rapprochant peu à peu, viennent pousser leurs contre-forts jusqu'au fleuve.

C'est sur le rebord externe de ce plateau que se montre, à environ quatre-vingt dix kilomètres d'Allahabad, l'importante cité marchande de Mirzapore, adossant ses maisons, ses temples et ses grands ghâts de pierre contre l'escarpement qui domine en ce point le fleuve d'une vingtaine de mètres.

Nous nous arrêtons à Mirzâpore pour répondre à l'invitation d'un de nos bons amis du Rajpoutana, le major M***, qui nous a fait promettre de venir jeter un coup d'œil sur cette prospère cité dont il est un des magistrats. La ville vaut du reste bien la peine qu'on lui consacre un jour ou deux. Outre les nombreux et fort jolis temples qu'elle renferme, elle possède de très-intéressantes fabriques de tapis et de tentures. Ses rues sont larges, bien alignées, plantées d'arbres, et ses quais présentent un coup d'œil pittoresque et animé ; ils sont continuellement garnis de centaines de grands chalands qui viennent y charger les cotons de toutes les provinces voisines pour les transporter par la voie du Gange jusqu'à Calcutta.

Mirzapore a aussi de charmants environs. Notre ami le major nous conduit dans son break jusqu'à Torah, petit village situé à huit kilomètres dans le sud, près duquel une jolie petite rivière franchit l'un des gradins du plateau en formant une belle chute de vingt mètres de hauteur.

IV

17 *avril*. — Malgré le chemin de fer, nous n'avançons qu'à pas de tortue. Aujourd'hui, nous nous arrêtons encore à Chunar, que l'on prononce Tchounar, à trente kilomètres seulement de Mirzapore.

Chunar est une des plus importantes forteresses de la vallée du Gange ; assise sur le sommet d'un roc isolé dont un des côtés, une falaise perpendiculaire de cent quarante-six pieds, trempe dans le fleuve, elle a été longtemps réputée comme imprenable, et de fait elle n'a jamais été prise d'assaut. Les remparts, hauts seulement de six mètres, reposent sur la crête même du rocher, qui forment sur presque tout le pourtour du fort un talus uni offrant un angle de quarante-cinq degrés. Cette disposition spéciale a donné aux défenseurs de Chunar, dès une haute antiquité, l'idée ingénieuse de se servir, pour repousser les assauts, de rouleaux de pierre analogues à ceux dont on se sert pour broyer le macadam, et qui, glissant sur le talus, renversaient, broyaient l'ennemi dans leur course. C'est à cette invention que Chunar dut de ne jamais être enlevée de vive force, et, même aujourd'hui, il n'est pas certain qu'elle ne ferait pas reculer une colonne d'attaque ; en tout cas, les Anglais ont conservé la tradition, et tout le long des remparts on peut voir des pyramides de ces boulets d'antique origine

La plupart des édifices qui remplissaient autrefois la forteresse ont fait place a une belle

pelouse autour de laquelle sont rangés les bungalows de la garnison et des invalides que, par une idée étrange, le gouvernement a cantonnés sur ce rocher brûlant. On voit cependant encore une partie de l'ancien palais des rois hindous, construction sombre et massive, au milieu de laquelle s'ouvre une citerne d'une grande profondeur.

Parmi les noires murailles de ce vieux palais se trouve le lieu considéré par les Hindous comme le plus sacré du monde. C'est une petite cour qu'un figuier religieux couvre presque en entier de son épais feuillage. Au pied de l'arbre gît une dalle de marbre noir, polie et sans ornements, sur laquelle le dieu éternel, invisible, celui dont le nom Aûm n'est prononcé qu'à voix basse, le maître tout-puissant des dieux et des hommes, vient siéger tous les jours pendant neuf heures. Aucune idole, aucune sculpture ne trouble l'aspect sévère de cette cour ; sur un seul point de la muraille, on remarque un cercle enfermé dans un triangle mystique dont l'Hindou a oublié la signification. Dans cette enceinte, tous les hommes redeviennent égaux ; il n'y a plus de castes, plus de brahmes, plus de parias ; tous doivent se prosterner le front dans la poussière devant l'invisible majesté du dieu présent.

La ville de Chunar étale pittoresquement au pied du fort ses maisons à terrasses entremêlées de jardins. A deux kilomètres de la ville se dresse un superbe mausolée du style mogol, couvert de délicates sculptures, élevé à la mémoire de deux saints musulmans, Kasim Soliman et son fils.

Nous reprenons le chemin de fer dans la soirée, et n'arrivons à Bénarès qu'à neuf heures, après avoir eu à changer de wagon à la station de Mogol-Seraï, d'où se détache le petit embranchement desservant cette ville.

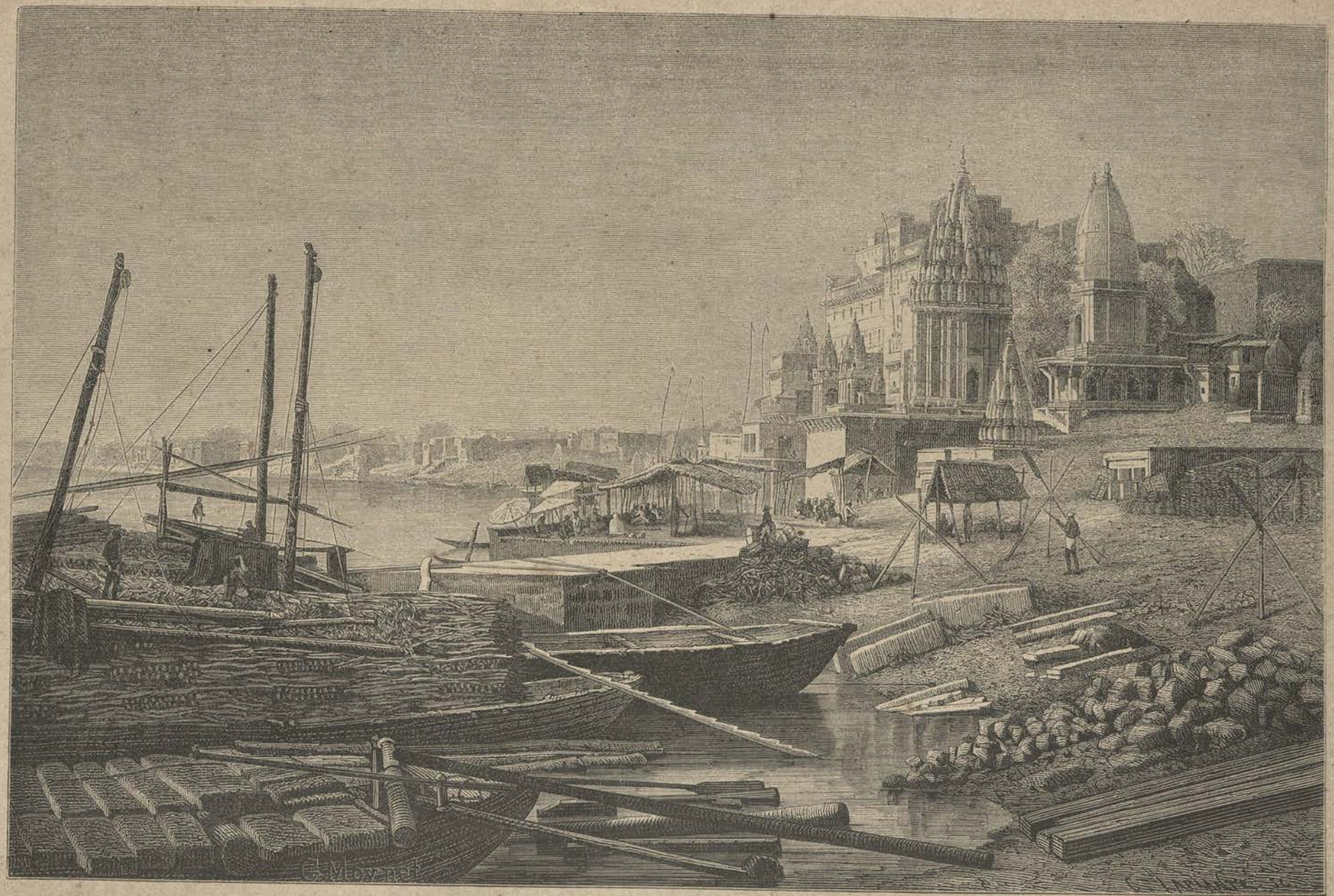
V

En parlant de Delhi, j'ai comparé cette ville à l'ancienne Rome, la grande capitale du vieux monde européen ; mais c'est avec la Rome chrétienne, capitale du monde catholique, que je comparerai Bénarès, la ville sainte, la capitale religieuse du monde brahmanique et bouddhiste. Mais tandis que la Rome chrétienne ne voit remonter sa splendeur véritable qu'à dix siècles au plus, tandis qu'elle n'exerce aujourd'hui sa prédominance que sur deux cents millions de fidèles, Bénarès brille d'un éclat non interrompu depuis plus de trente siècles et voit son nom encore maintenant révéré par plus de cinq cents millions d'hommes, brahmanistes de l'Inde, bouddhistes de Ceylan, de l'Indo-Chine, de la Chine et du Thibet.

Le premier roi de Kaçi, l'antique Bénarès, dont l'histoire fasse mention, Kchatra-Briddha, est supposé avoir régné il y a environ trois mille quatre cents ans.

Huit ou neuf cents ans avant notre ère, Bénarès était déjà le grand centre des études philosophiques et théologiques. Les deux grandes écoles rivales des Brahmanas et des Souastikas, subdivisées elles-mêmes en d'innombrables systèmes, remplissaient la ville de leurs couvents, de leurs colléges, de leurs temples. Les Brahmanas ou spiritualistes prêchaient la prédominance de l'esprit sur la matière, mais condamnaient l'âme à une interminable transmigration à travers des milliers d'existences. Les Souastikas, au contraire, étaient athées et matérialistes et n'admettaient pas l'immortalité de l'âme.

Ce fut au milieu du tumulte et des dissensions qui remplissaient la ville sainte qu'arriva vers 595 avant notre ère un jeune prince de la race des Kchatryas, qui s'était donné pour mission de rechercher la vérité. Il s'appelait Siddharta et, en embrassant la vie monastique, il avait pris le nom de Çakya Mouni. Après quatre ans passés à étudier les uns après les autres tous les divers systèmes, le jeune philosophe quittait un jour, seul, obscur, la cité sainte, et s'arrêtant dans un



LE GHÂT DE DACESWAMÉDH, A BÉNARÈS.

de ses faubourgs, il enseignait pour la première fois les préceptes d'une nouvelle religion, préceptes sublimes que le monde n'avait jamais entendus auparavant. C'est au pied d'un arbre, devant un auditoire de quatre mendiants, que Çakya, foulant aux pieds les systèmes des Brahmanas et des Souastikas, proclamait l'égalité de tous, de l'homme et de la femme, de l'esclave et du riche, du prêtre et du mendiant, devant le Dieu créateur de toutes choses ; c'est là qu'il apprenait aux hommes que leur existence terrestre n'est qu'une épreuve imposée à l'âme immortelle, et que c'est par la charité, l'amour du prochain, la vie pure et honnête qu'il leur est donné à tous de s'affranchir des liens de la matière et de conquérir une vie éternelle, libre de toutes étreintes.

Devenue par cet acte de la vie du grand prophète la ville sainte du bouddhisme, Bénarès se couvrit dans la suite de temples, de couvents, de monuments splendides ; pendant plusieurs siècles les pèlerins y affluèrent, non-seulement de toutes les parties de l'Inde, mais aussi des provinces les plus reculées de la Chine, de la Mongolie, de la Malaisie. Puis vint la grande révolution religieuse du neuvième siècle ; le bouddhisme s'écroula et Bénarès redevint la cité du brahmanisme.

Chose bizarre ! au milieu des incessantes révolutions qui ont bouleversé l'Inde autour d'elle, cette grande cité n'a jamais aspiré à une prédominance politique ; elle ne fut jamais la capitale d'un État de quelque importance : abandonnant aux autres la puissance temporelle, elle s'est contentée de dominer spirituellement le vaste continent indien. Un autre fait non moins surprenant est qu'après une splendeur de trente siècles, elle n'a pas un seul monument de quelque antiquité à présenter à l'étranger. Parmi ses innombrables temples, il serait difficile d'en trouver un remontant d'une façon authentique au delà de trois siècles. Il faut attribuer ce fait à la fréquence des guerres de religion dont elle fut le théâtre, et où le vainqueur s'acharna chaque fois à faire disparaître la trace du vaincu.

VI

Dès le lendemain de notre arrivée, nous quittons notre hôtel situé au centre de Secrole, la ville anglaise, et nous nous faisons conduire au ghât de Daceswamêdh, le quai où s'embarquent habituellement les touristes pour commencer leur visite de la ville sainte.

Ce ghât est situé à l'extrémité occidentale de la vaste courbe que décrit en cet endroit le Gange, de sorte que du premier coup d'œil on aperçoit dans son ensemble toute la ville, s'étageant en amphithéâtre sur la rive droite, le long d'une berge de trente mètres de hauteur. On a comparé souvent la situation qu'occupe Bénarès à celle de Naples, et cette comparaison ne manque pas de justesse ; en effet, le lit du fleuve, de plus d'un kilomètre de largeur, s'arrondit en une large nappe formant une baie bleue et tranquille où vient se refléter la pittoresque façade de la ville, rangée sur ses bords en une sorte de croissant.

Nous montons dans une élégante gondole, nous glissons doucement devant la ville, et nous voyons se dérouler devant nous cette suite de tableaux admirables. Vu du fleuve, le ghât de Daceswamêdh, que nous venons de quitter, forme un pittoresque tableau auquel le peintre n'aurait rien à ajouter ; ses grands escaliers, couronnés de petits temples aux flèches hérissées, sont encadrés d'un côté par les imposantes masses d'un groupe de palais courant sur la crête du plateau, de l'autre par l'élégante et simple façade du Mân Munder (page 716), le grand observatoire de Bénarès, construit par le célèbre Jey Sing de Jeypore.

Plus loin, sur une longueur de deux cents mètres, s'étend un véritable chaos de gigantesques perrons, de gradins, de terrasses, dominé par une ligne de palais penchant leurs façades sur l'abîme. C'est le résultat d'une catastrophe récente ; la berge sur laquelle s'appuyait cette énorme

masse de pierre, minée par l'eau, s'est écroulée et a entraîné avec elle toutes les constructions qu'elle supportait. Le désastre est si considérable qu'il est peu probable qu'il soit jamais réparé ; l'Hindou est du reste fort accommodant et tient facilement compte de l'intention pour le fait : on avait résolu de construire un quai en cet endroit pour l'accommodation des pèlerins ; le quai a été construit, il s'est écroulé ; peu importe, la foule ne s'arrête pas à ce détail et se contente parfaitement des ruines chancelantes, n'ayant plus l'édifice lui-même.

Le soleil vient en ce moment de s'élever au-dessus de l'horizon et ses premiers rayons couvrent d'un fantastique embrasement les innombrables flèches des temples. Son apparition est saluée par un long murmure s'élevant de la foule qui couvre partout la rive. C'est l'instant consacré où le pèlerin doit se plonger dans l'eau encore glacée par la fraîcheur de la nuit : des milliers de têtes se montrent sur la nappe du fleuve, toutes tournées immobiles vers l'astre resplendissant ; au pied même des ghâts, des groupes de jeunes femmes qui ont précédé le jour, se hâtent de fuir le contact de la foule, et sortent de l'onde enveloppées dans leurs sarris de mousseline blanche, que l'eau plaque sur leur corps en faisant ressortir toute l'élégante pureté de leurs formes.

Un peu plus loin se dresse un édifice de forme étrange, une haute façade d'un dessin très-simple, supportant un toit à la silhouette chinoise, couronné d'un clocheton resplendissant de dorures. C'est la pagode népalaise, le seul temple dédié au Bouddha que renferme aujourd'hui Bénarès.

Nous voici, au centre de la ligne des quais, devant le ghât de Mânmênka, le saint des saints, le lieu où brûlent incessamment les bûchers chargés de consumer les corps de tous ceux auxquels le sort a accordé le bonheur de finir leurs jours dans la cité sainte. Heureux en effet, trois fois heureux ceux dont l'enveloppe mortelle devient ici la proie des flammes, car leur âme partira directement de ce point pour le paradis, ou bien, s'ils ont été de grands pécheurs, ira animer le corps d'un futur brahmane. Aussi ce bonheur est-il envié de tout Hindou orthodoxe ; les gens riches, à l'approche d'une maladie grave, accourent à Bénarès dans l'espoir d'achever leur existence aux portes du paradis ; ceux que la mort surprend, ordonnent que leur corps soit transporté ici, quelquefois de centaines de lieues, pour être brûlé sur le Mânmênka.

En débarquant sur ce quai, on est à demi suffoqué par la fumée épaisse et fétide qui plane au-dessus en un dôme bleuâtre ; de tous côtés, les bûchers lancent leurs longues flammes, dont les crépitements sont accompagnés de bruits sinistres ; les ouvriers de ce funèbre lieu, le corps nu, noirci par la suie, véritables démons, agitent les foyers au moyen de longues barres de fer ou y lancent des pots d'huile. A chaque pas on trébuche contre des ossements, on enfonce dans cette cendre humaine, encore brûlante, qui, entassée en ce point depuis des siècles, forme une couche de plusieurs mètres de profondeur. Des nuées de hideux mendiants, culs-de-jatte, bossus, difformes de toute manière, vous harcèlent de leurs cris lamentables et ne vous quittent qu'après vous avoir arraché quelques *pëisas*.

A chaque instant de longues processions de pèlerins débouchent sur la terrasse du quai, qu'encadre une pittoresque ligne de temples. Tout ce monde, sitôt arrivé, se hâte de se déshabiller et va se plonger dans l'eau sacrée, après avoir payé la redevance habituelle aux brahmanes, qui se tiennent sur la rive, accroupis sous de vastes parasols, où ils débitent des certificats de purification, des indulgences, des chapelets et des amulettes.

L'un des escaliers est spécialement consacré aux femmes, qui à l'abri d'une muraille idéale s'étalent dans une naïve nudité, plongeant folâtrement et faisant retentir leurs éclats au-dessus du brouhahâ des cris et des prières. Ces nymphes du Gange sont du reste entourées d'un cortége de vénérables matrones dont l'aspect imposant écarte bien vite l'indiscret Européen.

Après le ghât de Mânmênka, la berge se montre garnie d'une longue suite de palais dont les

LA PAGODE NÉPALAISE, A BÉNARÈS.

belles façades se dressent au sommet d'immenses escaliers. Chaque Rajah a ici sa résidence, où il vient assister aux grandes fêtes religieuses ; une des plus belles de ces résidences royales est le palais des anciens rois de Nagpore, qui repose sur un perron de cent marches formé de blocs énormes de grès blanc.

A l'extrémité de cette noble ligne de palais, se dresse la grande mosquée d'Aurangzeb, élevant vers le ciel ses deux grêles minarets, qui semblent proclamer le triomphe de la pure doctrine de Mahomet sur le sombre culte brahmanique. Cette mosquée couvre l'emplacement du fameux temple de Vichnou, que l'empereur Aurangzeb fit raser et qui était considéré par les Vaichnavas comme le sanctuaire de leur culte, le lieu où Vichnou lui-même s'était montré pour la première fois aux hommes. Le ghât de Madhoray, escalier d'une centaine de marches dont les degrés usés et déformés attestent l'antiquité, et que les Hindous ne gravissaient autrefois que sur les genoux alors qu'ils allaient se prosterner devant Vichnou, conduit aujourd'hui à la mosquée. Celle-ci est petite, insignifiante même, et fait regretter la merveille qu'elle a remplacée ; cependant ses minarets, hauts de quarante-quatre mètres et larges à peine de deux mètres cinquante centimètres, sont considérés comme un tour de force d'équilibre ; malgré leur faible diamètre, ils renferment un escalier tournant de cent trente marches, mais les autorités de la ville en ont interdit l'ascension, car, depuis quelques années, leur sommet s'est considérablement écarté de la perpendiculaire.

VII

Jusqu'à présent, nous n'avons fait que considérer la ville pour ainsi dire à distance, du dehors ; il est temps maintenant de voir ce que cache cette incomparable façade de monuments et de pénétrer dans l'intérieur de la cité. Je parle de prendre pour cette occasion une voiture, mais mon idée fait sourire le guide qui nous accompagne. « On n'entre dans Bénarès qu'à pied, me dit-il ; il n'y a pas une rue de la cité assez large pour offrir passage à une voiture ; fort peu sont capables d'admettre un éléphant ; et, dans le plus grand nombre, la foule est si compacte, que ni cheval ni palanquin ne pourraient y circuler librement. »

Nous remontons donc le fleuve et débarquons sur le Bichêchwar Ghât, à côté du ghât des Bûchers. Suivant notre guide, nous nous frayons un passage à travers la fourmilière humaine qui couvre le quai et, gravissant d'interminables escaliers, nous atteignons le plateau sur lequel s'étend la ville. Une rue ou plutôt un étroit et sombre couloir vient s'offrir à nous ; les maisons de briques aux hautes façades entre-croisent leurs balcons au-dessus de nos têtes, tandis que les éventaires des marchands placés de chaque côté empiètent sur la voie déjà si resserrée que trois personnes ne pourraient y passer de front.

Bientôt nous arrivons sur une place de médiocre étendue où la foule se presse tumultueuse, bruyante, autour d'un petit temple dont la flèche pyramidale est recouverte de plaques d'or. Ce temple est aujourd'hui le saint des saints de Bénarès ; c'est là que les Hindous, oubliant leurs dieux antiques, Brahma, Vichnou, Indra, viennent se prosterner devant le lingam de Siva, emblème de ce culte tantrique qu'ils ont emprunté aux sauvages habitants des jungles et qui n'est que l'exaltation des pouvoirs matériels de la nature. Ce lingam, simple borne de pierre, est considéré comme faisant partie du corps du dieu lui-même. Il suffit d'avoir accompli une fois dans sa vie les rites sacrés devant cette idole pour être sûr d'entrer un jour dans Kaïlas, le paradis brahmanique. On comprend l'empressement de la foule ignorante autour du fétiche.

A côté du temple de Bichêchwar s'élève un beau tchoultri supporté par de nombreuses colonnes d'une forme élégante, au centre duquel s'enfonce un puits étroit et peu profond rempli d'une eau croupissante, verdâtre, exhalant une odeur fétide. Ici également les pèlerins sont

nombreux et se disputent le dégoûtant breuvage qu'un brahmane tire devant eux du puits et leur fait boire dans un gobelet d'argent, après avoir, bien entendu, empoché une rétribution appropriée. Ce puits sacré est le Gayan Bâpi ou la source de la Sagesse. D'après la légende, lors de la grande querelle qui éclata entre les divinités de l'Olympe indien au sujet de la possession de l'Amrîta, le breuvage des Immortels, le farouche Siva enleva la vaste coupe et la vida d'un seul trait; dans sa précipitation, il laissa échapper quelques gouttes du breuvage, qui, tombant sur la terre, y remplirent la citerne de Gayan Bâpi.

Non loin de là est un autre puits, le Mânkarnika, rempli d'une eau non moins croupissante provenant du lavage des idoles des temples voisins. Cette eau jouit de propriétés miraculeuses et est aussi avidement ingurgitée par les pieux pèlerins.

Chose étrange, la présence d'un Européen, d'un infidèle, aux abords de ces lieux sacrés est vue avec indifférence par la foule, je dirai plus, presque avec bienveillance. Tout le monde s'écarte respectueusement sur notre passage et de nombreux « salâm Sahib » nous accueillent surtout lorsque, au sortir du tchoultri de Gayan Bâpi, le bruit se répand parmi les pèlerins que nous avons déposé entre les mains des brahmanes une offrande de deux roupies pour l'idole.

Est-il un peuple au monde plus tolérant que ce bon et doux peuple hindou, que l'on a essayé de nous dépeindre si souvent comme fourbe, cruel, même sanguinaire? Comparez-le un instant aux Musulmans, ou même à nous, malgré toute notre réputation de civilisation, de tolérance. Qu'un Chinois, qu'un Indien vienne se promener dans nos rues pendant une fête, une cérémonie religieuse, la foule ne lui manifestera-t-elle pas les sentiments les plus hostiles si son attitude ne se trouve pas conforme aux usages du pays? lui pardonnera-t-elle son ignorance? J'en doute.

Et dans quel pays pourrait-on assister au spectacle qui s'offrit à mes yeux, ce jour-là, sur cette place de Bénarès? Là, à dix pas de tout ce que l'Hindou a de plus sacré dans sa religion, entre la source de la Sagesse et le lingam de Siva, un missionnaire protestant s'était établi sous un arbre. Monté sur une chaise, il prêchait en hindoustani sur la religion chrétienne et les erreurs du paganisme. J'entendais sa voix glapissante, sortant des profondeurs d'un formidable faux-col, lancer à la foule, qui l'entourait respectueuse et attentive, ces mots : « Vous êtes des idolâtres ! Ce bloc de pierre que vous adorez a été tiré d'une carrière, il a été ciselé par un ouvrier et est aussi inerte, aussi impuissant que la borne qui flanque le mur de ma maison ! » Ces imprécations n'attiraient aucun murmure; on écoutait impassiblement le missionnaire; on suivait même sa dissertation, car de temps à autre un des assistants posait une question à laquelle le vaillant apôtre répondait de son mieux. Peut-être faudrait-il admirer le courage du missionnaire, si la tolérance bien connue des Hindous ne lui ôtait la plus grande part de son mérite. Il est vrai que c'est cette tolérance qui désespère les missionnaires; un d'eux me disait un jour : « Nos labeurs sont inutiles; on ne convertit jamais l'homme qui a assez de conviction dans sa foi pour écouter sans sourciller les attaques que l'on dirige contre elle. »

Nous n'avions pas pris de repos depuis le matin, et je cherchais un banc pour m'asseoir, lorsqu'un brahmane se dirigea vers nous et m'offrit de me conduire dans une maison d'où je pourrais, tout en me reposant, dominer les temples et la place. Je passai plus d'une heure à la fenêtre de mon obligeant brahmane, sans me lasser de contempler ce spectacle si varié, si pittoresque de la foule. Parmi ces nombreuses troupes de pèlerins, je retrouvais les types de tous les pays que j'avais parcourus; tous portaient leurs plus beaux habits de fête; les femmes, fléchissant sous le poids des joyaux d'or et d'argent qui couvraient leur corps, suivaient lentement les hommes, en supportant, dans une attitude d'une grâce infinie, de grands plateaux de cuivre chargés d'un monceau de fleurs, offrandes destinées aux dieux. Puis, de temps à autre, c'était une procession accompagnant une idole placée dans un palanquin, qui venait de quelque lointain village se prosterner devant Mahadeo, le dieu des dieux, ou se plonger dans l'eau du puits de la Sagesse. Des

LE GHÂT DE MADHORAY ET LA MOSQUÉE D'AURANGZEB, A BÉNARÈS.

mendiants religieux de toutes les sectes, fakirs, goussaïns, rangés le long des murs des temples, les uns assis sur des *tcharpays* de corde, les autres debout, agitaient des sonnettes, des tridents, des chaînes pour attirer l'attention des passants; de temps à autre, ils entonnaient d'un ton lamentable quelque refrain sacré. Des zébus à la bosse pendante, aux formes arrondies, traversaient d'un pas majestueux la foule des pèlerins qui les saluaient avec respect. Des perroquets, des paons animaient les terrasses et les flèches des temples de leurs vives couleurs et de leurs cris discordants, tandis que des singes rougeâtres, courts et trapus, gambadaient impudemment sur les portiques.

Nous continuons notre promenade à travers la ville; partout les rues sont d'une exiguïté étonnante, mais elles sont entretenues avec un soin qui fait honneur aux sentiments de propreté des Hindous. Bénarès devenant subitement ville musulmane serait bien vite un inabordable cloaque.

Ces rues étroites sont bordées de petites échoppes où s'étalent, entre autres curiosités, de très-belles étoffes de soie brochées d'or appelées *kîncôb* et qui sont une des spécialités de Bénarès, des mousselines d'une merveilleuse finesse, et enfin des idoles de cuivre et de bronze dont l'étonnante variété ferait la joie d'un collectionneur.

Les temples sont très-nombreux, mais presque tous de dimensions fort exiguës; ce sont en général de petites chapelles aux murs couverts de sculptures, précédées d'un portique à deux colonnes et surmontées d'une flèche d'une grande élégance.

VIII

Nous sortons enfin de la ville proprement dite et entrons dans les faubourgs, percés de rues larges. Ici les voitures circulent librement et notre guide nous a bientôt trouvé une calèche dans laquelle nous continuons notre excursion.

A une petite distance des faubourgs, sur le bord d'un bel étang, entouré de larges escaliers, se dresse le grand temple de Dourga Khound (la fontaine de Dourga), un des plus beaux édifices de Bénarès. Les Européens le désignent généralement sous le nom de Temple des Singes. Ces animaux y sont en effet entretenus en nombre considérable; ils remplissent les cours, s'asseyent sur le sommet des murailles, et, dès les premiers pas que l'on fait dans leur enceinte, leur troupe grimaçante vous entoure, vous assaille pour obtenir l'offrande habituelle, qui se traduit par une roupie aux brahmanes, et une ample distribution de grain grillé aux quadrumanes.

Le temple, entièrement construit en pierre, est badigeonné de la base au sommet d'ocre rouge, dont la teinte rappelant celle du sang est particulièrement agréable à la farouche Dourga. Les colonnes, les murailles, la flèche, en un mot toutes les parties extérieures de l'édifice sont couvertes d'une profusion d'ornements très-finement sculptés. Dans la cour qui précède le sanctuaire, est planté un beau monolithe supportant une figure monstrueuse. Si l'on en croit les Brahmanes, ce temple daterait du huitième ou du neuvième siècle.

Du Dourga Khound, nous regagnons Secrole et notre hôtel à travers une riche et verdoyante campagne, à laquelle les hauts panaches de nombreux palmiers taras donnent un cachet fort original.

Secrole, la ville anglaise de Bénarès, a pris une grande extension depuis quelques années. Ses bungalows entourés de jardins sont rangés le long de belles avenues. Elle possède plusieurs églises chrétiennes, un grand établissement d'imprimerie, et enfin une université très-fréquentée. Dans la cour des bâtiments de l'Université, belle construction gothique, on a récemment érigé un lât monolithique d'Açoka, semblable à ceux d'Allahabad et de Delhi et qui ornait autrefois la cour du temple de Vichnou rasé par Aurangzeb.

IX

Après avoir consacré quelques jours aux divers travaux que nous avions à exécuter à Bénarès, nous allons visiter les célèbres ruines du vaste établissement bouddhique de Sarnath, situé à douze kilomètres de la ville.

Un des plus grands sujets d'étonnement pour l'archéologue qui visite l'Inde, est de voir combien ce pays, le berceau et un moment l'empire le plus florissant de la religion bouddhique, est aujourd'hui complétement dénué de monuments se rapportant à cette époque. Ainsi, en dehors du merveilleux groupe de Bhilsa, échappé miraculeusement à la destruction générale, nous ne trouvons guère que d'insignifiantes ruines pour rappeler le règne si florissant, si somptueux des sectateurs du Bouddha. Bien mieux, nous ignorerions jusqu'aux principes de leur architecture, si les rochers des Ghâtes ne nous en avaient pas gardé dans leurs sombres excavations les types impérissables.

Ce ne sont pas seulement les monuments qui ont disparu devant l'acharnement des Brahmanes, le nom même du Bouddha a été si scrupuleusement, si soigneusement effacé de toutes les légendes, de toutes les traditions, qu'il n'est pas un homme aujourd'hui dans tout le vaste continent indien qui ait le moindre soupçon que cette religion ait jamais existé dans son pays.

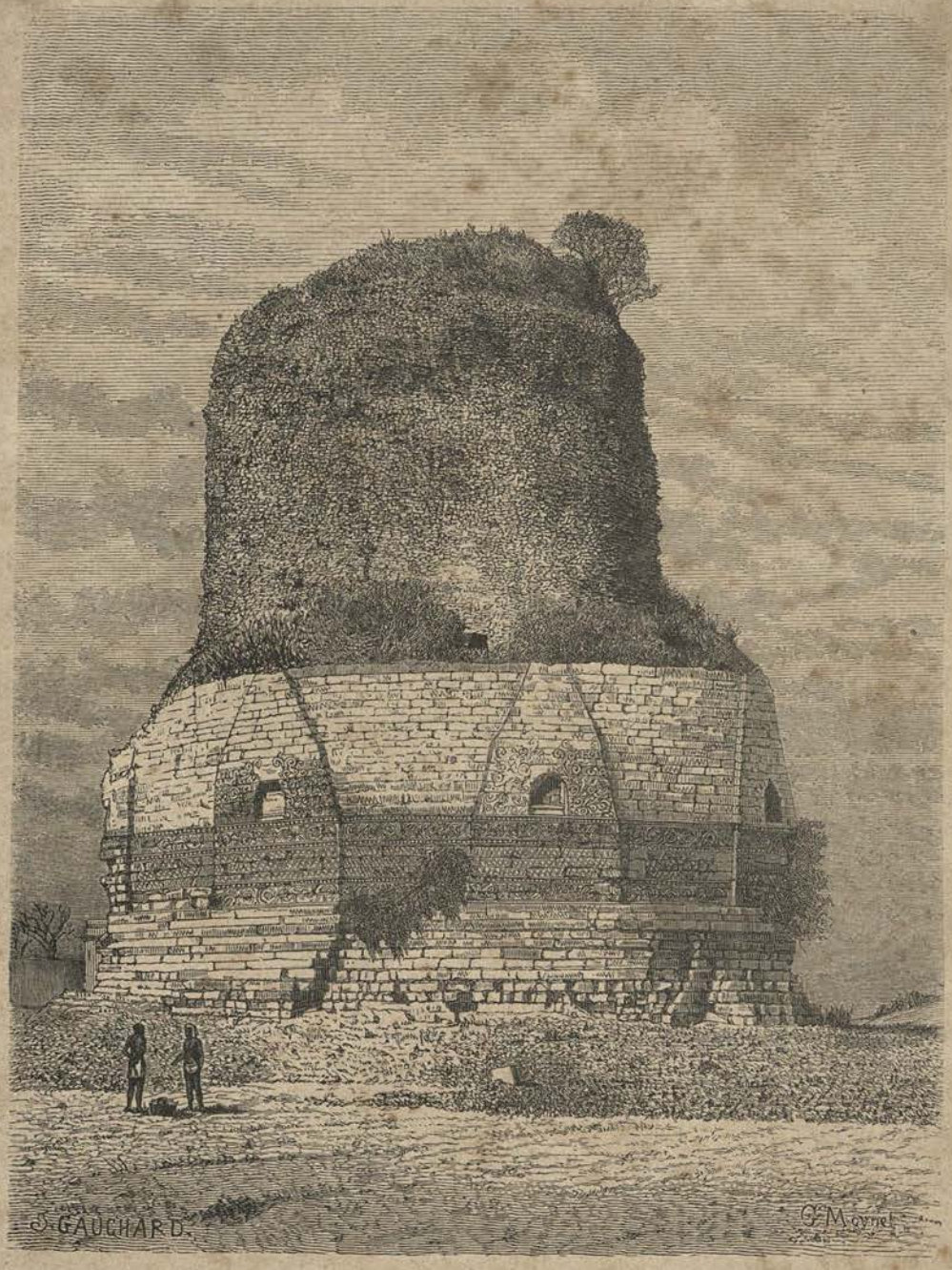
Si le bouddhisme n'avait pas franchi les frontières de l'Inde, s'il n'avait gagné à sa doctrine la Chine, le Thibet, l'Indo-Chine et Ceylan, il eût pu prendre naissance et disparaître après seize à dix-sept siècles d'existence sans laisser la moindre trace de son passage. Certes, il eût été fort difficile aux savants européens de retrouver et de reconstituer ses doctrines avec les maigres documents existant aujourd'hui dans l'Inde. Plus que probablement, on se serait laissé égarer par les légendes modernes et on eût rattaché ces quelques monuments à une secte brahmanique spéciale. Mais les Chinois et les autres peuples convertis aux doctrines du Bouddha continuèrent, même après que l'Inde eut abandonné leur foi, à regarder ce pays comme la terre sacrée par excellence ; leurs livres nous conservèrent la tradition des anciens textes sacrés du bouddhisme, et leurs voyageurs nous laissèrent dans les récits de leurs pèlerinages au berceau de leur religion un tableau fidèle des régions qu'ils avaient parcourues. C'est aux livres chinois et cinghalais que nous devons non-seulement de connaître le bouddhisme, mais aussi d'avoir pu retrouver l'emplacement de ses principaux monuments et établissements dans l'Inde. Le plus remarquable de ces livres est la relation de voyage du Chinois Hiouen-Thsang, qui parcourut l'Inde de 629 à 645. Ce livre a été traduit par notre éminent sinologue Stanislas Julien. Grâce aux renseignements fournis par Hiouen-Thsang, on a pu reconnaître dans les ruines du village de Sarnath près de Bénarès le fameux établissement religieux considéré par les bouddhistes comme le principal centre de leur foi. L'exactitude des descriptions du vieux voyageur chinois est telle, qu'en suivant le texte de sa narration et les mesures qu'il indique, on n'a eu parfois qu'à creuser le sol pour trouver les traces du monument ou l'objet lui-même qu'il avait décrit. Aussi est-ce le livre de Hiouen-Thsang qui me sert de guide dans mon excursion aux ruines de Sarnath.

Nous quittons Secrole, et après une heure de voiture vers le nord-est, à travers une magnifique plaine bien cultivée et parsemée d'arbres fruitiers, nous apercevons le premier *tôpe* ou *stoupa*, auquel quelques voyageurs précédents ont donné le nom de Chôkandi, mais que les indigènes ne connaissent que sous celui de Lorik Bîhta. On peut y reconnaître l'énorme tour de cent mètres de haut qui frappa la première les regards du pèlerin chinois venant de Bénarès ; en effet, le stoupa effondré forme aujourd'hui une véritable colline de briques, haute encore de vingt-cinq mètres, que couronne un édicule musulman érigé en souvenir de la visite que l'empereur

MENDIANTS RELIGIEUX, A BÉNARÈS.

Houmayoun fit à ces ruines. Au pied du monticule, sont rangées quelques statues du Bouddha, trouvées par le général Cunningham dans les fouilles pratiquées à l'intérieur du monticule.

Continuant notre route, nous passons un petit bois composé de pruniers sauvages d'un grand âge. Ce bois, célèbre dans les annales religieuses bouddhiques, ne paraît pas avoir changé depuis le passage de Hiouen-Thsang ; peut-être quelques-uns de ces petits arbres dont le tronc noueux ne se développe que bien lentement ont-ils abrité le vénérable pèlerin. C'était sous ses ombrages



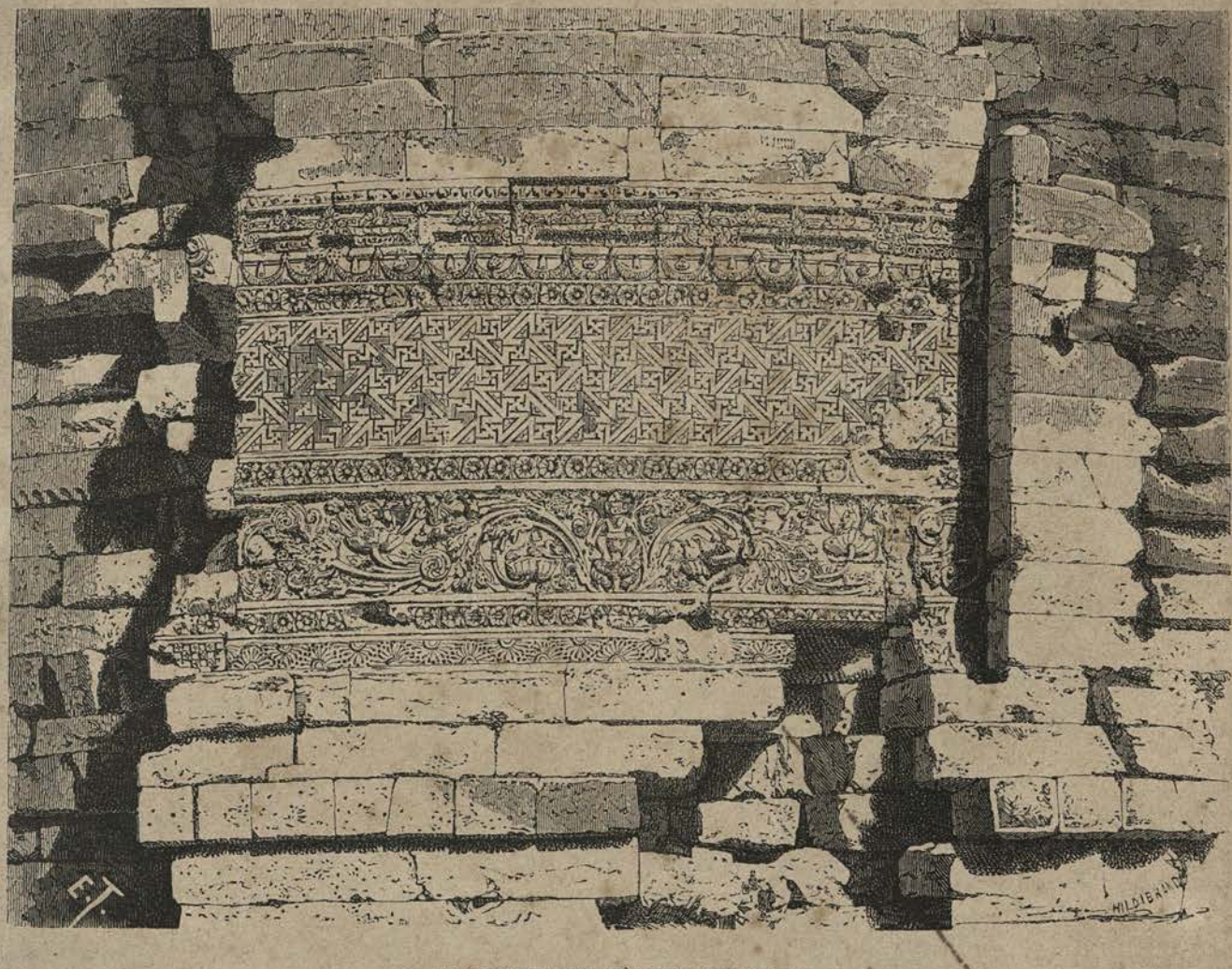
TÔPE DE DHAMÉK, A SARNATH.

que s'assemblaient les moines et que se tenaient les synodes du couvent voisin qui portait en l'honneur du bois lui-même le nom de Mrigadava Vihara, ou le monastère du Parc des Antilopes.

Voici la légende qui a valu à ce groupe insignifiant d'arbustes sa grande célébrité :

« C'était au temps où le dernier Bouddha, traversant les innombrables existences qui le préparaient à la vie humaine, vivait sur la terre sous la forme d'une antilope et était le roi d'une tribu de ces animaux. Un rajah de Kaçi, l'antique Bénarès, passionné pour la chasse, ravageait

tous les jours la tribu sur laquelle régnait Gautama. Celui-ci, affligé de le voir commettre des meurtres inutiles, alla trouver le roi et s'engagea, s'il voulait mettre fin à ses excursions, à lui fournir chaque jour une antilope pour sa table. Le roi y consentit, et le sort décidait chaque jour l'animal qui devait se sacrifier pour le bien commun ; mais le tour d'une biche qui portait étant venu, celle-ci refusa de se soumettre au sort, disant que l'heure de son enfant ne pouvait en toute justice avoir sonné avant qu'il eût reçu le jour. Gautama, attendri par les plaintes de cette mère, prit sa place et se rendit chez le roi pour être tué. Mais ce dernier, apprenant ce qui s'était passé, se sentit honteux de sa cruauté, et ayant fait venir le divin animal, il se prosterna devant lui en s'écriant : « O être sublime ! tu es un homme sous la forme d'un animal, et moi, je



SCULPTURES DU TÔPE DE SARNATH.

ne suis qu'un animal sous la forme d'un homme. » Il dégagea alors le roi des antilopes de sa promesse et défendit à jamais la chasse dans ses États. »

De l'autre côté du bois se trouve l'insignifiant village de Sarnath, au nord duquel se dresse la superbe tour qui, d'après Hiouen-Thsang, recouvre l'emplacement où pour la première fois le Bouddha « tourna la roue de la loi », c'est-à-dire exposa sa doctrine aux quatre mendiants.

Ce stoupa porte aujourd'hui le nom de Dhamek, corruption de Dharmaka, ou le tôpe de la Foi. C'est une tour ronde de trente-quatre mètres de hauteur et de vingt-sept mètres de diamètre à la base. La partie inférieure, pour une hauteur de quatorze mètres, est construite en blocs énormes de grès reliés les uns aux autres par des crampons de fer, et est ornée de larges bandes sculptées, interrompues par des niches, vides aujourd'hui, qu'occupaient autrefois des statues. Ces sculptures sont d'une finesse d'exécution et d'une délicatesse d'agencement fort remarqua-

LA FÊTE DE GANÉSA, A BÉNARÈS.

bles. Le reste de la tour, cylindre massif de briques, était revêtu d'une couche de stuc et surmonté d'un large parasol de pierre dont on a retrouvé les fragments[1].

Autour du tôpe de Dhamêk s'étendent de petits monticules où des fouilles guidées par les indications de Hiouen-Thsang ont fait retrouver les ruines du célèbre monastère de Mrigadava. Un des résultats les plus curieux de ces fouilles a été de montrer l'exacte analogie entre le plan des viharas édifiés et celui des viharas creusés dans le roc ; seulement, ici, cellules et chapelles étaient disposées autour d'une cour carrée, tandis que dans les grottes elles entourent une salle de même forme. On a pu voir aussi que le monastère avait été, à des intervalles de plusieurs siècles, renversé et réédifié sur ses ruines. La destruction définitive eut lieu vers le neuvième ou le dixième siècle ; quelque soulèvement populaire vint surprendre les moines au milieu de leurs paisibles occupations ; parmi les poutres calcinées de la toiture, sous les cendres, on a, en effet, retrouvé des ossements à côté d'ustensiles journaliers, de grains, de parasols, de meubles. L'émeute brûla les moines et le monastère ; puis les brahmanes, leur vengeance accomplie, quittèrent ce lieu maudit, laissant au temps le soin d'ensevelir leurs victimes.

X

Vers la fin d'avril, nous eûmes l'occasion d'assister à une des plus brillantes fêtes religieuses qui se célèbrent à Bénarès : c'est la fête de Ganésa.

Ce dieu, dont le nom et quelques-unes des attributions rappellent le dieu Janus des Romains, est une des divinités les plus populaires de l'Inde moderne. Il est l'emblème de la sagesse, de la prudence et du commerce. Sa présence éloigne les dangers, et comme tel, il préside aux portes de tous les édifices. Toute lettre d'affaires, tout traité commence par une invocation à Ganésa, quelquefois réduite à un simple signe dont la forme rappelle la trompe qui orne le visage du dieu. Ganésa, fils de Siva et de Parvati, est en effet toujours représenté sous la forme d'un petit homme obèse, muni de quatre bras et ayant une tête d'éléphant. Au pied de son trône figure une souris, son coursier favori.

La fête de Ganésa se célèbre avec une magnificence extraordinaire à Bénarès, car ce dieu n'y possède pas moins de deux cents sanctuaires. Dès le matin, les processions se forment devant chaque temple ; une effigie du dieu, faite pour la circonstance en terre cuite, peinte et ornée de dorures et de clinquant, est placée sur un palanquin de velours surmonté d'un dais richement brodé ; des prêtres, des musiciens entourent l'idole, et le cortége s'achemine lentement vers le fleuve. En avant marchent des bayadères, couvertes de riches vêtements, qui s'avancent en dansant d'un pas solennel et en agitant leurs écharpes.

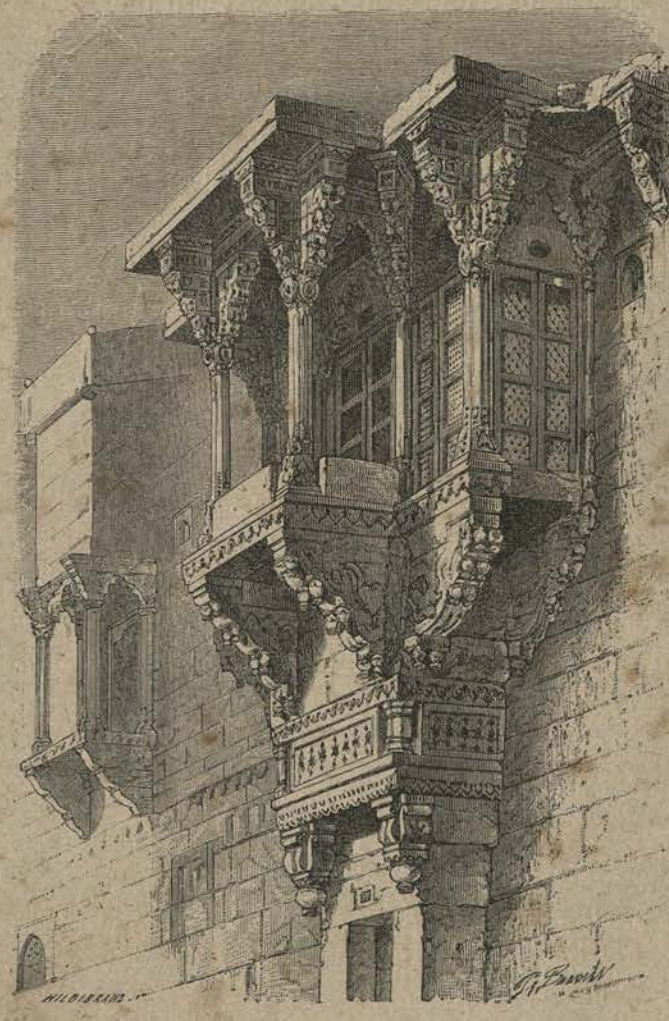
Ces bayadères sont des jeunes filles devenues veuves avant d'avoir été mariées et que les familles consacrent au service du dieu pour éviter de les voir devenir de vulgaires nautchnis. Elles mènent une vie très-réservée, en apparence tout au moins, et ne dansent jamais que dans le temple ou durant les cérémonies religieuses.

Bientôt les nombreux cortéges débouchent sur les quais, qui présentent alors un coup d'œil vraiment féerique. La foule, vêtue de ses habits de fête, se groupe sur les vastes gradins des ghâts, dont les marches disparaissent sous un flot incessant de brahmanes et de bayadères entourant les

[1] On croit que ce monument date du quatrième siècle de notre ère ; il ne peut être postérieur à cette époque, car il fut visité et décrit par le Chinois Fa-Hian au commencement du cinquième siècle ; et, d'un autre côté, sa forme ne permet guère de reporter l'époque de son érection à une date plus reculée. En effet, on se souvient que j'ai expliqué que les premiers tôpes étaient parfaitement hémisphériques, et que les tôpes cylindriques ne sont devenus en usage que vers le déclin du bouddhisme dans l'Inde, environ au quatrième siècle.

idoles. Le fleuve lui-même apparaît couvert de milliers de barques gaiement pavoisées. Ces barques sont de longs esquifs, marchant à la voile ou à la rame ; leur proue se dresse hors de l'eau et se termine en une figure d'oiseau ou de quadrupède ; le centre, parfois l'arrière, est recouvert par un léger pavillon que supportent d'élégants piliers dorés.

Idoles, brahmanes et bayadères prennent place dans les bateaux, qui se forment en procession et défilent le long des quais. Les chants, le bruit des instruments, les clameurs de la foule remplissent l'air. La procession sur l'eau se continue ainsi jusqu'au coucher du soleil ; dès que l'astre resplendissant a disparu, les bateaux s'arrêtent et les idoles sont lancées solennellement dans les eaux du fleuve sacré. Mais la fête n'est pas terminée pour cela ; bientôt les quais se couvrent de lumière, des feux d'artifice éclatent de tous côtés et les barques pavoisées de lanternes sillonnent en tous sens la vaste baie. C'est à ce moment que les Européens et les riches Hindous montent à leur tour dans leurs bateaux et, se faisant accompagner de nautchnis et de musiciens, viennent prendre part à la fête de nuit et jouir de l'incomparable spectacle qu'offre cette scène digne de la Venise indienne.



FENÊTRE DU MAN MUNDER, A BÉNARÈS (page 699).

MARCHAND DE GRAINS ET DE FARINES, A PATNA.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME

LE BEHAR

La Karamnaça. — Le pont de la Sône. — Le Behar. — Patna. — Gaya. — L'arbre du Bouddha. — Les grottes du Behar. — Monghir. — Bateaux et bateliers du Gange. — Les monts Karrakpour. — Soultangunge. — L'île de Dèvinath. — Bhâgalpore. — L'idole de Mandar. — La légende du berger. — Les monts Rajmahal. — Sontâls et Mâlers. — Un village sontâl. — Chasse au tigre à dos d'éléphant. — Un dangereux adversaire. — Ours des Rajmahal.

I

Nous ne quittons Bénarès que dans les derniers jours d'avril; la chaleur est devenue tellement intense que nous devons nous hâter de gagner Calcutta, car bientôt le voyage, même en chemin de fer, va devenir presque impossible. Le mois de mai est la plus terrible saison dans le Bengale, et tous les fonctionnaires et officiers que leurs occupations ne retiennent pas, se hâtent de se réfugier à Simla, à Mussourie, à Nynî-Tal et dans les autres *sanitarium* de l'Himalaya. Combien je regrette, au lieu de suivre leur exemple, d'être obligé de me diriger en cette saison vers les plaines malsaines du Behar ! Mais je n'ai pas le choix : revenir dans l'Himalaya serait perdre six mois, et dans six mois je compte être à Paris.

Partis de Bénarès à quatre heures du matin, nous passons au point du jour la Karamnaça, belle rivière qui va se jeter non loin de là dans le Gange. Cette rivière est le Styx des Hindous ;

les corps confiés à ses eaux vont directement dans le sombre Patal, l'asile ténébreux des démons et des serpents ; ses rivages sont maudits et son eau est considérée comme un poison, quoique très-saine et agréable au goût.

A neuf heures, nous passons la Sône sur un magnifique pont tubulaire, véritable chef-d'œuvre du génie moderne. De notre wagon nous voyons se dérouler à trente mètres au-dessous de nous ce magnifique fleuve, étalant ses eaux bleues et limpides au milieu d'une mer de sable blanc, au-dessus de laquelle se dressent, semblables à des palais, des groupes de palmiers taras dont les troncs droits et unis supportent une voûte épaisse de feuillage.

De l'autre côté, nous entrons dans le Behar, l'ancien empire de Magadha, dont le nom rappelle les innombrables *viharas* (monastères bouddhiques), qui couvraient jadis cette province. On dirait qu'un seul coup de baguette magique nous a transportés au milieu d'un paysage enchanteur. La nature la plus riche, la plus exubérante a succédé à la maigre végétation des plaines que nous venons de franchir. Les palmiers, les manguiers, les taras, à demi enveloppés d'un épais rideau de lianes et de grimpants, s'élèvent au milieu de vastes rizières d'un vert d'émeraude; des bananiers, des dattiers, des plantations du *pân* à la feuille onctueuse, des champs de pavots en fleur entourent les villages.

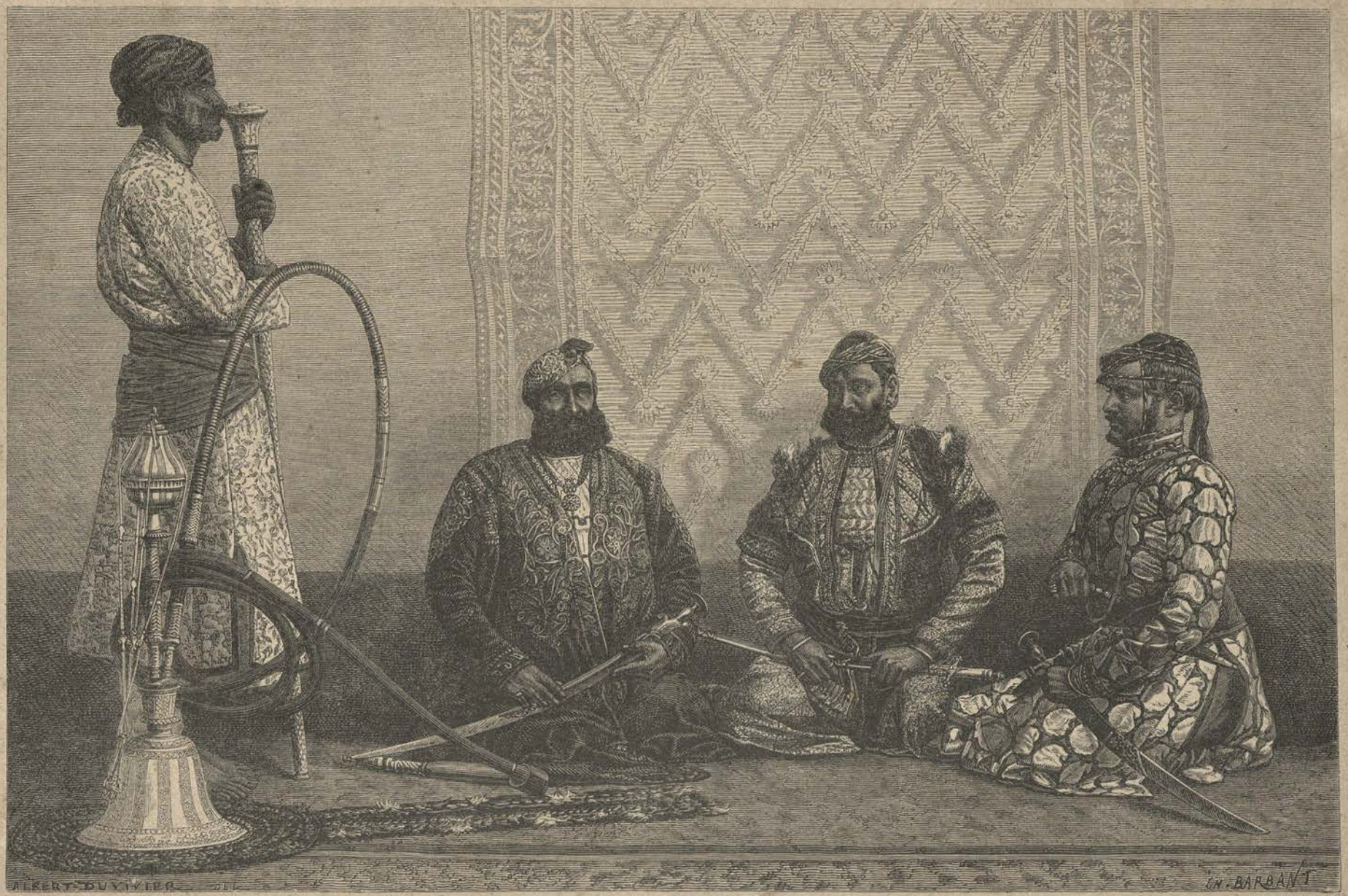
A onze heures, nous nous arrêtons à Patna, la capitale du Behar, qui étend pendant une longueur de douze kilomètres ses vastes quartiers entrecoupés de marais et de jardins sur la rive droite du Gange. Les dernières recherches des archéologues ont définitivement établi l'identité de cette ville avec l'antique Palibothra, la capitale des empereurs Mauryas, visitée par les ambassadeurs grecs des successeurs d'Alexandre. La ville ne possède rien aujourd'hui qui rappelle ces grands souvenirs. Ses bazars, sales et étroits, sont bordés de laides constructions en briques entremêlées de chétives huttes de bambous. En revanche, la végétation paraît y disputer partout la place aux hommes et donne à cette ville un caractère fort pittoresque ; de toute part s'élèvent des palmiers, et les toits disparaissent sous les festons des plantes grimpantes.

Au moment de notre visite, la ville était considérablement animée par la présence de plusieurs Rajahs et Zémîndars des provinces du Tirhout. Ces Zémîndars sont des nobles indiens auxquels les Anglais ont enlevé tout pouvoir politique, tout en leur laissant leurs anciennes possessions territoriales. La plupart d'entre eux s'adonnent à la culture de l'indigo et sont fort riches.

II

Je ne m'arrêtais du reste à Patna que pour pousser de là une excursion dans le sud jusqu'à Behar et Gaya. Je tenais à relever les principales antiquités bouddhiques de cette province et à retracer l'itinéraire de Hiouen-Thsang à travers la région sacrée des Viharas.

Cette excursion me prit quinze jours; je visitai successivement tous les lieux célèbres de cette terre sainte du bouddhisme : Rajagriha, l'asile préféré de Çakya; la caverne d'Hansa Taur, où se réunit le premier synode en 543 avant Jésus-Christ; Pawapouri, où mourut le divin prophète; Gaya, où sous l'arbre sacré il résista quarante jours au démon Maya (l'illusion) et le terrassa. Malheureusement dans la plupart de ces endroits les ruines n'offrent que des monticules de briques souvent informes, sur lesquels gisent de loin en loin quelques beaux fragments de sculptures et où l'archéologue seul peut, en suivant et comparant les textes chinois et cinghalais, arriver à retrouver les *chaïtyas*, les *tôpes*, les *viharas*, dont l'étonnante magnificence et le nombre prodigieux faisaient de ce beau pays un vaste sanctuaire, un immense monastère. Ce n'est qu'en ranimant ces ruines, en appelant à mon aide Hiouen-Thsang et Fa-Hian que je pourrais tenter de parler au lecteur de tous ces lieux qui ont joué un rôle si important, quoique



RAJAHS ET ZÉMINDARS DES PROVINCES SEPTENTRIONALES DE L'HINDOUSTAN.

si peu connu, aussi bien dans notre histoire philosophique et religieuse que dans celle de l'Inde. Mais la place me manque pour aborder ici un tel sujet; je me contenterai de dire quelques mots de Gaya et des caves du Behar.

Gaya, après avoir été un des grands centres du bouddhisme, est aujourd'hui un lieu de pèlerinage brahmanique aussi célèbre que Bénarès ou le temple de Jaghernâth. Plus de cent cinquante mille pèlerins s'y rendent chaque année pour se baigner dans les eaux sacrées du Phalgou, qui serpente au pied du rocher couronné par la ville, et surtout pour se prosterner devant les empreintes des pieds de Vichnou, dans le fameux temple de Vichnou-Pad. Ce temple, réédifié il y a quelques années seulement par la reine Ahélya Bhaï d'Holkar à la place d'un édifice fort ancien, est situé au centre d'un véritable labyrinthe de cours, de temples, de couvents, d'un aspect fort curieux. Les Européens ne sont pas admis à contempler la célèbre empreinte que laissa Vichnou sur le roc en descendant sur la terre pour écraser le démon Gaya, et que l'on voit encore aujourd'hui profondément marquée dans un bloc de pierre encadré dans le sol du temple.

La scène que présente la foule amassée autour de ce temple surpasse tout ce que j'avais encore vu à Pochkar, à Bénarès et autres lieux semblables. Tous ces malheureux fanatiques semblent plongés dans une extase qu'ils manifestent par de véritables hurlements; hommes et femmes se pressent, se bousculent pour approcher des sanctuaires, dont les Brahmanes ne leur accordent l'entrée que moyennant une rétribution assez élevée. Parfois ces prêtres avides, se tenant pour frustrés dans leurs bénéfices par quelque pèlerin trop économe, se saisissent de lui, et, l'ayant dépouillé de ses vêtements, le laissent nu sur la place après lui avoir lié les pouces ensemble. Chose étrange, le pénitent accueille ces châtiments sans murmurer !

A une petite distance dans le sud de Gaya, se trouvent les ruines des célèbres établissements bouddhiques qui s'étaient élevés autour du fameux *pîpal* du Bouddha, l'arbre Boddhi. Les pèlerins brahmaniques vont encore aujourd'hui adorer cet arbre ou celui qui l'a successivement remplacé au même endroit depuis deux mille cinq cents ans. L'arbre actuel n'a guère plus de deux à trois cents ans et ne paraît pas devoir vivre beaucoup plus longtemps, car il a perdu la plupart de ses branches. Il occupe le sommet d'une terrasse, dont on peut reconnaître l'authentique origine bouddhique aux fragments épars de la balustrade qui l'entourait et qui reproduit le genre de Sanchi. En avant de l'arbre sacré est un temple de briques dans lequel le général Cunningham a cru reconnaître l'édifice élevé par Açoka vers 250 avant Jésus-Christ.

Les Brahmanes, qui se sont emparés de tous ces sanctuaires des Bouddhistes, les ont consacrés à des divinités de leur panthéon; cependant la plupart du temps, pour respecter sans doute l'attachement du peuple aux anciennes idoles, ils les ont conservées et se sont bornés à les représenter comme des incarnations de Siva ou de Vichnou. C'est ainsi que le Bouddha figure aujourd'hui une divinité vaïchnava, sous le nom de Gautâmdeo.

Les grottes ou chambres taillées de main d'homme dans le rocher sont fort nombreuses aux environs de Gaya et de Behar et offrent un puissant intérêt archéologique, car elles sont les plus anciens monuments de ce genre creusés dans l'Inde. Ce ne sont pour la plupart que de petites salles cubiques, taillées à grand'peine dans le roc, un granit syénitique, et complétement dépourvues d'ornements; une seule, la cave Lomâs Richi, dans la colline de Barabar, présente quelques sculptures sur sa façade. En général leurs parois internes sont soigneusement polies, caractère que l'on ne remarque dans aucune autre grotte de l'Inde. Parmi ces grottes, quelques-unes remontent à une antiquité fort reculée et sont bien antérieures à l'époque de Çakya Mouni, entre autres la grotte de Sattapani, située dans la colline de Baïbarghiri, près de Rajagriha, et qui était déjà antique lorsque le roi Adjataçatra la choisit pour y réunir le premier synode bouddhique, le 1er juillet de l'an 543 avant notre ère; on voit encore sur la façade les

trous dans lesquels venaient s'ajuster les poutres de la salle construite à l'entrée de la grotte pour recevoir les cinq cents prélats qui composaient cette célèbre assemblée.

III

Quinze jours plus tard, nous étions de retour de cette expédition archéologique, et nous reprenions le chemin de fer qui nous conduisait en quelques heures de Patna à Monghir.

Cette dernière ville est assise sur une sorte de promontoire élevé, dominant le Gange, qui a en ce point une largeur de près de quatre kilomètres à l'époque des crues. Elle est principalement habitée par des planteurs européens, et ses jolies maisons, entourées de jardinets bien entretenus, lui donnent un cachet fort plaisant.

A une petite distance dans l'est, de petites collines d'une hauteur insignifiante viennent projeter leurs escarpements jusque sur le bord du fleuve, qu'elles obligent à de fréquentes courbes. Ces collines forment la pointe extrême de ce vaste système des Vindhyas qui coupe l'Inde en deux de l'ouest à l'est et que nous avons ainsi parcouru de l'une de ses extrémités à l'autre, c'est-à-dire du pays des Bhîls au Gange. Dans le sud de Monghir, les collines prennent déjà une plus grande importance et forment la pittoresque chaîne des monts Karrakpour, s'étendant entre le Behar et la région montagneuse du Jungle Teraï. Ces montagnes, dont les cimes les plus élevées ne dépassent pas quatre à cinq cents mètres au-dessus de la plaine, sont couvertes de vastes forêts, au milieu desquelles vivent, dans de misérables huttes, des sauvages de race kôle. On y rencontre, paraît-il, en abondance des sources thermales. Les plus rapprochées de Monghir sont situées à environ huit kilomètres et portent le nom de Sita Khound; leurs eaux, auxquelles les Indiens attribuent des qualités merveilleuses, jaillissent du roc à une température de soixante-dix à quatre-vingts degrés, mais elles ne paraissent renfermer en solution aucun sel actif.

De Monghir, quittant momentanément la voie ferrée, nous nous embarquons dans un grand bateau indigène ou *dândi*. Ces bateaux sont de deux espèces: les uns ont leurs bordages cloués à l'européenne; chez les autres, au contraire, les planches sont cousues ensemble avec des cordes et soigneusement calfatées. Elles jaugent une trentaine de tonnes et marchent à la voile et à la rame. Le gouvernail est une immense machine mue au moyen d'une barre fort longue. Les bateliers appartiennent à une caste spéciale, qui se recrute parmi les habitants des bouches du Gange; ils remontent jusqu'à Delhi et Cawnpore, et tiennent dans leurs mains le monopole du commerce du fleuve sur une étendue de plus de treize cents kilomètres.

Notre bateau nous conduit en quelques heures, avec l'aide du vent et du courant, à Soultangunge, où un aimable planteur d'indigo nous a offert l'hospitalité. Son bungalow, la seule habitation européenne du pays, est situé au sommet d'une éminence sur la rive droite du fleuve; le site est fort pittoresque: on domine de là, d'un côté, le cours du Gange, qui s'en va dans l'est s'élargissant comme une mer, et de l'autre une riche et verdoyante campagne. Au pied même de l'éminence se dresse l'île sacrée de Dêvinath (page 727), curieux amoncellement d'aiguilles granitiques que couronne un temple hindou, dédié à Dêvi, la patronne favorite des nautoniers. Les rocs portent sur leurs faces de nombreuses images, dont l'exécution grossière et le caractère primitif des formes prouvent l'antiquité. Soultangunge, aujourd'hui simple village agricole, devait posséder autrefois une grande importance, car on a retrouvé tout dernièrement dans son voisinage les restes d'un considérable établissement bouddhiste. Au centre de la cour du monastère, les fouilles ont fait découvrir une magnifique statue en bronze du Bouddha, mesurant trois mètres de hauteur: c'est un des plus beaux spécimens existants de cette branche de l'antique art hindou.

BATEAUX ET BATELIERS DU GANGE.

IV

De Soultangunge nous nous rendons en chemin de fer à Bhâgalpore, petite ville anglaise qui se trouve aussi sur la rive droite du Gange. Elle occupe l'emplacement de la célèbre Tchampa, une des capitales de l'antique Magadha.

A quarante kilomètres au sud de Bhâgalpore se dresse, au centre de la vaste plaine qui sépare les monts Karrakpour des monts Rajmahal, un pic isolé de forme étrange auquel les indigènes donnent le nom de Mandar. M. H***, notre hôte obligeant de Soultangunge, nous a proposé de nous accompagner pour visiter les monuments, fort curieux selon lui, qui couvrent cette montagne, et aussi pour essayer de rencontrer quelqu'un des tigres très-nombreux dans ce voisinage.

Nous partons à cheval de grand matin de Bhâgalpore et atteignons à onze heures, mourants de soif et à demi rôtis par le soleil, le mont Mandar, au pied duquel nous attend un bon déjeuner servi sous la tente que M. H*** a eu la précaution de faire expédier la veille par deux de ses éléphants.

Après avoir laissé passer la chaleur de la journée, nous procédons à l'exploration du pic, masse de granit nu s'élevant presque à pic à une hauteur de deux cents mètres. Dès les premiers pas nous rencontrons partout des traces du travail de l'homme qui montrent que cet endroit aujourd'hui si désert a dû être, dans l'antiquité, un but de fréquents pèlerinages. De tous côtés on voit des fragments de sculpture; sur les bords d'un petit étang à demi desséché gisent des colonnes renversées. De là un escalier taillé dans le rocher gravit la montagne et conduit à peu près à mi-hauteur à une petite excavation occupée par une tête colossale. Cette tête, rudement taillée dans le roc vif, mesure de six à sept mètres de hauteur ; elle est placée sur une sorte d'estrade et porte un diadème rudimentaire à couronne festonnée. On ignore absolument l'époque à laquelle remonte cette figure ; les Indiens eux-mêmes ne lui payent aucune vénération et la considèrent comme l'œuvre des Sontâls ou des Kôles. Au sommet même de la colline, se trouve un insignifiant petit temple moderne.

Rentré dans notre tente, je consulte le livre de Hiouen-Thsang, qui a été depuis quelque temps pour moi un guide infaillible, et je cherche si le scrupuleux voyageur chinois n'a pas parlé du mont Mandar et de son idole colossale. Et en effet, le bon pèlerin, se trouvant à Tchampa (la moderne Bhâgalpore), raconte que, suivant une légende locale, un pâtre, ayant pénétré dans une des cavernes de la forêt, y trouva des fruits merveilleux qu'il déroba ; comme il se préparait à sortir, il aperçut un génie qui gardait l'entrée de la caverne, et pour cacher son larcin il se hâta d'avaler les fruits ; aussitôt son corps grandit et remplit l'ouverture de la caverne. « Par la suite des temps, dit Hiouen-Thsang, il s'est changé peu à peu en pierre, mais il a conservé la forme humaine. Aujourd'hui cette pierre existe encore [1]. » Je crois qu'il est facile de reconnaître dans ce récit l'idole de Mandar, dont l'antiquité remonterait ainsi aux premiers siècles de notre ère, sinon avant, puisque déjà au septième siècle ses auteurs étaient inconnus.

Pendant que je m'occupe d'archéologie, notre compagnon est en pourparlers avec les indigènes qui doivent nous servir de batteurs. Des officiers de Dinapore étant venus chasser dernièrement dans la plaine du côté des monts Karrakpour et ayant eu le bonheur de tuer deux tigres, nos batteurs sont d'avis que nous nous transportions dans une direction opposée, c'est-à-dire vers les Rajmahal, si nous voulons rencontrer quelques-uns de ces animaux.

Nous passons donc la nuit au pied du mont Mandar, et le lendemain avant le jour nous nous dirigeons vers les Rajmahal qui étendent leurs lignes de faîte à une quinzaine de kilomètres

[1] *Histoire de la vie de Hiouen-Thsang*, trad. de Stan. Julien, p. 177.

dans l'est. Ces montagnes, que l'on considère quelquefois comme faisant partie du système des Vindhyas, forment un groupe complétement isolé de cette chaîne et appartenant à une formation géologique absolument distincte. Elles s'étendent dans une direction septentrionale sur la frontière occidentale du Bengale, depuis le Birbhoûm jusqu'au Gange, et sont habitées par les Sontâls, race aborigène qui paraît appartenir à la même famille que les Gounds, et par les Mâlers, tribu de type plus primitif encore.

Les Sontâls sont laborieux et, au contraire des autres races aborigènes, s'adonnent à l'agriculture. Ils habitent des villages composés généralement d'une centaine de huttes, fort élégamment construites en bambou tressé avec toiture arrondie et verandah. D'un naturel fier et intrépide, ils paraissent fort jaloux de leur indépendance qu'ils ont su défendre à plusieurs

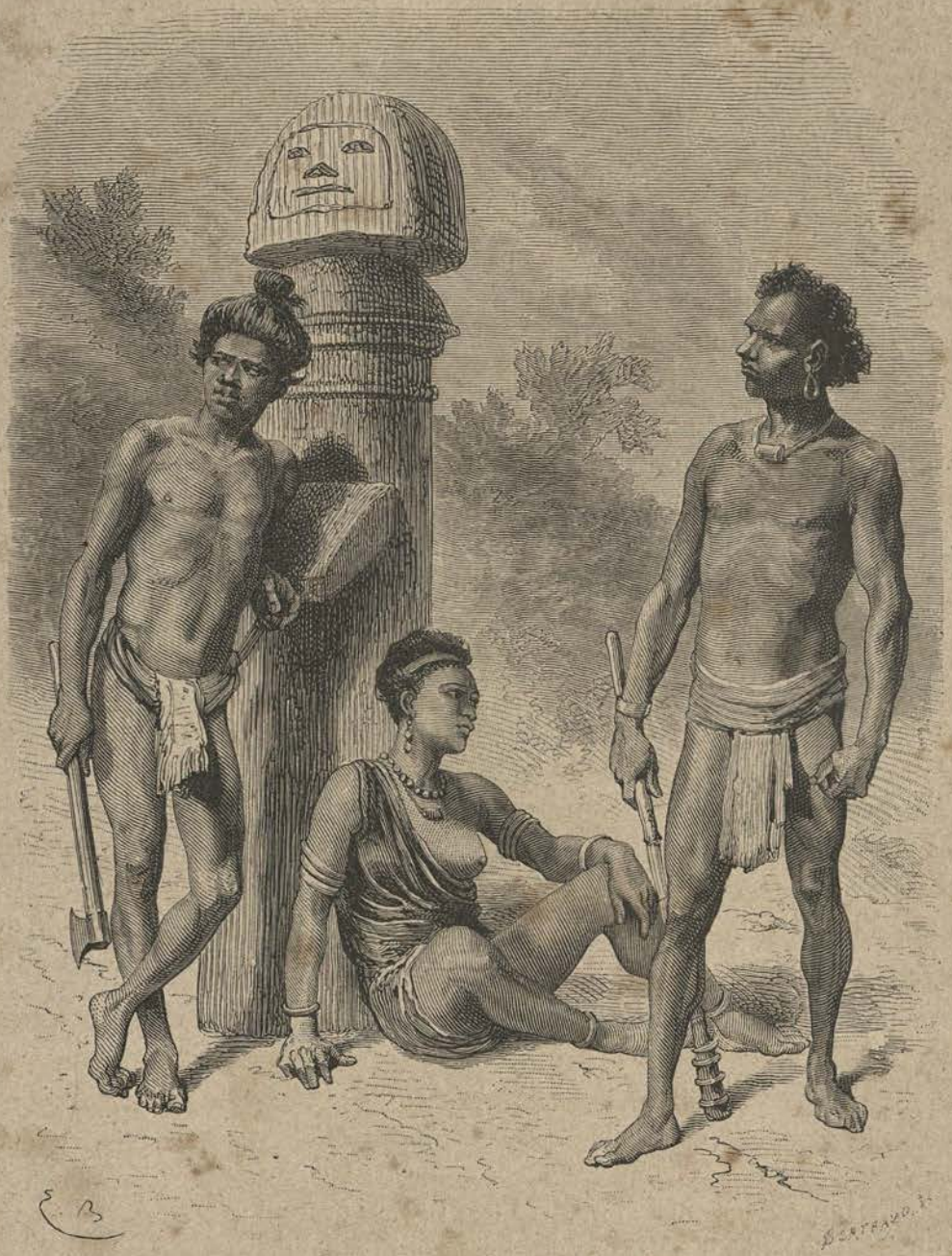
L'IDOLE DE MANDAR, PRÈS DE BHAGALPORE.

reprises contre les Anglais eux-mêmes. Leur costume est des plus simples : un turban et un linge autour des reins pour les hommes ; une pièce d'étoffe enroulée autour des jambes et du buste pour les femmes ; ces dernières se parent en outre d'innombrables colliers de verroterie et de coquillages (*caoris*) et de lourds bracelets de cuivre. Leur religion est un naturalisme grossier ; leurs idoles sont des poutres de bois équarries et peintes d'ocre rouge supportant une sorte de lingam recourbé. Ils offrent à ces idoles en sacrifice des buffles et le plus souvent des chèvres. Le prêtre ou sacrificateur tranche la tête de l'animal d'un seul coup d'un long couteau, puis il asperge l'idole et les assistants avec le sang de la victime. A l'entrée des villages et près de leurs idoles, les Sontâls élèvent de légères plates-formes de bambou sur lesquelles ils placent les trophées des animaux de la forêt. Ils sont du reste de hardis chasseurs et ont

ILE SACRÉE DE DÉVINATH, A SOULTANGUNGE, SUR LE GANGE

fait disparaître dans ces dernières années les nombreux troupeaux d'éléphants qui infestaient la montagne et ruinaient leurs récoltes. Ils sont divisés en tribus obéissant à des chefs élus appelés *mândji*, qu'un conseil de vieillards assiste dans l'administration de la chose publique. On estime leur nombre actuellement à quatre-vingt-cinq mille.

Les Mâlers habitent les parties les plus élevées des monts Rajmahal et sont bien inférieurs



SONTALS ET MALERS.

en qualités physiques et morales aux Sontâls, qui, chassés eux-mêmes de la plaine par les races thibétaines et aryennes, les ont refoulés dans les parties les plus inaccessibles de la montagne. Leur nombre ne dépasse pas trente-cinq mille.

V

Nous étions venus établir notre camp non loin d'un petit village de Sontâls, et ceux-ci nous eurent bientôt signalé la présence dans le voisinage de plusieurs des animaux que nous cherchions.

Les mois d'avril et de mai sont, comme je l'ai déjà dit, les plus favorables pour la chasse au tigre. La chaleur intense qui caractérise cette saison a bientôt desséché les ruisseaux et les mares de la forêt, et le tigre est obligé d'abandonner ses cantonnements d'hiver et de descendre dans les vallées pour venir se désaltérer aux citernes ou aux étangs des villages. Il s'établit alors généralement dans quelque ravin rempli de broussailles, où il passe la journée à dormir, et qu'il ne quitte que vers le coucher du soleil pour choisir sa proie parmi les bestiaux conduits à l'abreuvoir. Un tigre adulte tue d'habitude un bœuf tous les quatre à cinq jours ; il le transporte sous bois, non loin de son repaire, afin de pouvoir en éloigner les rôdeurs, hyènes et chacals, que ses émanations tiennent du reste prudemment éloignés. On peut calculer qu'en moyenne chaque tigre abat annuellement de soixante à quatre-vingts têtes de gros bétail, ce qui représente au minimum une somme de quatorze à quinze mille francs. On voit que ces animaux occasionnent dans les districts où ils sont nombreux des dégâts considérables.

Le village de Daragaum, près duquel nous étions campés, avait ainsi perdu dans la dernière quinzaine quatre bœufs, enlevés par deux tigres qui avaient choisi confraternellement comme résidence un ravin situé à un kilomètre des habitations. Le *chikari* ou chasseur en titre du village avait bien essayé de les déloger de leur repaire, mais l'absence d'arbres dans le voisinage du ravin l'avait empêché d'établir un affût, et il n'avait osé s'aventurer à pied parmi les épaisses broussailles qui entouraient la nullah.

Nous nous rendîmes dans la journée avec le chikari jusqu'auprès du ravin, afin d'en examiner les abords et de dresser notre plan d'attaque. Le ravin formait une sorte de large dépression aux versants peu rapides, débouchant d'un bois épais ; le fond était entrecoupé de quelques petites mares d'eau limpide, ombragées par d'épais bosquets d'acacias épineux et de bambous. C'était là que se cachaient les deux tigres. Ayant bien examiné le terrain, nous vîmes qu'aucun arbre du voisinage ne se présentait de façon à permettre l'établissement d'un affût fixe ; d'un autre côté, pénétrer à pied parmi ces broussailles eût été une folle témérité ; nous décidâmes donc d'employer les deux éléphants que nous avions amenés et d'attaquer les tigres dès le lendemain matin avec leur aide.

Je n'avais, jusqu'à présent, chassé le tigre qu'à l'affût ou en battue ; une seule fois, monté sur un éléphant, j'avais poursuivi un de ces animaux dans les bois de Nagode, en compagnie du général B***, car cette dernière façon de le chasser est la plus difficile et demande une profonde connaissance des habitudes du terrible félin.

« On se figure généralement, dit le capitaine Forsyth dans son remarquable ouvrage sur la chasse dans l'Inde centrale, qu'il suffit de monter sur un éléphant et de s'en aller dans la jungle où on a signalé un tigre, pour être sûr de le trouver et de le tuer : c'est là une profonde erreur. De nombreux chasseurs montés sur des éléphants et battant en ligne à travers la forêt peuvent certainement rencontrer ainsi et abattre des tigres, surtout s'ils se font aider par une ligne de rabatteurs indigènes. Mais il n'est pas de chasse qui demande une plus profonde connaissance des habitudes de l'animal, plus de persévérance et d'adresse que la poursuite d'un tigre avec un seul éléphant. Lorsqu'on entre pour la première fois dans la jungle, on ne peut se défendre d'une certaine timidité, tant on est persuadé que les tigres vont se montrer à chaque pas, et ce n'est que lorsqu'on a passé infructueusement des journées entières à leur recherche, que l'on arrive à se rendre compte du peu de danger que ces animaux offrent dans les jungles. Durant les dix années que j'ai passées à parcourir à pied les districts de l'Inde centrale les plus infestés par les tigres, il ne m'est arrivé que trois fois de me rencontrer avec ces animaux alors que je ne les cherchais pas. En fait, si l'on en excepte les lieux habités par des tigres mangeurs d'hommes, qui sont toujours connus, il n'y a aucun danger immédiat à traverser la jungle.

« Bien des chasseurs affectent de mépriser l'emploi des éléphants pour la poursuite du

VILLAGE SONTAL DANS LES MONTS RAJMAHAL.

tigre et parlent beaucoup des exploits qu'ils ont accomplis en se mesurant face à face avec lui. Règle générale, les neuf dixièmes des tigres prétendus tués *à pied* ont été abattus du sommet de quelque affût haut perché. Dans cette façon de chasser, il arrive que le tigre n'est généralement que blessé, et le véritable danger est alors de le poursuivre dans sa retraite, danger que beaucoup de sportsmen se gardent d'affronter. Les quelques chasseurs qui se sont fait un point d'honneur de ne se mesurer avec le tigre qu'à pied, finissent toujours par être tués ou par recevoir quelque blessure qui les guérit de leur téméraire folie. Un homme à pied au milieu d'un épais fourré est sans défense contre le tigre. Il lui est impossible de voir à un mètre de lui, et il est lui-même à la merci de l'animal qui peut à volonté se cacher complétement ou tourner autour de lui sans éveiller son attention.

« Il ne faut pas croire cependant que la chasse du tigre à dos d'éléphant n'offre aucun danger; le chasseur est exposé aux attaques du tigre, qui peut bondir jusqu'à lui ou même renverser sa monture. Souvent celle-ci, prise de panique, se sauve affolée à travers les obstacles de la forêt et met en danger la vie du chasseur.

« On ne peut, du reste, employer un éléphant pour la chasse du tigre qu'après l'avoir soumis à une soigneuse éducation et lui avoir fait surmonter l'instinctive répulsion que lui inspirent la vue et l'odeur des félins. Il est aussi fort difficile de trouver un bon *mahout;* c'est de ce dernier surtout que dépendent toutes les qualités de l'éléphant. On commence généralement par habituer l'animal au bruit du fusil et on le lance après les daims ou les cerfs. Chose bizarre, l'éléphant redoute le sanglier encore plus que le tigre, et souvent la vue d'un de ces animaux suffit à le mettre en fuite. »

Nous avions heureusement pour guide M. H***, qui avait maintes fois chassé le tigre à éléphant et qui était un aussi éminent sportsman que l'officier dont je viens de citer les intéressantes instructions. Les deux éléphants qu'il avait amenés avaient été éprouvés dans de fréquentes rencontres, et nous pouvions compter sur leur calme et leur courage.

Pendant la nuit, les tigres s'étaient approchés plusieurs fois de notre camp et nous avions pu entendre leur toux rauque. Au lever du jour, nous quittions notre tente et nous nous dirigions lentement vers le ravin. Le chikari et deux batteurs nous accompagnaient; M. H*** montait un éléphant, et moi l'autre; chacun de ces animaux était conduit par un mahout habitué à cette chasse. Nous étions partis de bonne heure, dans l'espoir de rencontrer un des deux animaux hors de son repaire; mais quoique le sable de la nullah qui passe auprès du village et dont nous suivions le lit, portât de nombreuses empreintes toutes récentes, les tigres étaient déjà rentrés. Nous continuâmes donc notre route lentement vers le ravin; il fut décidé que je resterais avec le chikari d'un côté, tandis que M. H*** contournerait la nullah, et, descendant du versant opposé, débusquerait les tigres.

J'avais atteint à peine la limite du bois s'étendant le long du ravin lorsque j'aperçus à une distance de cent pas devant moi l'un des tigres, marchant d'un pas calme et mesuré. Je restai un moment en admiration devant le bel animal, qui ne manifestait aucune inquiétude et paraissait revenir repu et fatigué de son excursion nocturne. Au moment où, armant mon fusil, j'allais épauler, l'animal disparut derrière un buisson. Quelques minutes après, M. H*** arrivait sur la crête opposée, et le tigre, l'ayant aperçu, sortit des broussailles et se dirigea en rampant, la queue basse, précisément vers moi. Je n'étais plus qu'à soixante mètres; le mettant en joue, je lui logeai une balle dans les côtes, pendant que, ne m'ayant pas aperçu, il tournait la tête pour suivre les mouvements de mon compagnon. Poussant un terrible rugissement, il bondit sur lui-même et rentra dans le fourré. Mon mahout lança son éléphant en avant, et bientôt nous étions dans le lit de la nullah. Nous vîmes alors à deux cents mètres devant nous le tigre fuyant vers le bois. M. H***, qui avait suivi ses mouvements, s'était porté en avant, et il l'arrêta d'un coup de

fusil. Le tigre, blessé de nouveau, se voyant cerné, marcha droit à mon compagnon; son éléphant, épouvanté de cette attaque, fit volte-face et prit la fuite; mais la terrible bête l'eut bientôt rejoint et d'un seul bond s'accrocha à sa croupe. Un frisson me parcourut le corps; je crus mon ami perdu. Quelques mètres nous séparaient et mon mahout excitait de ses cris mon éléphant, lorsque M. H***, tirant à bout portant dans la face du tigre, le fit rouler à terre. C'était une bête vraiment enragée, car, se relevant encore, elle se rua cette fois sur mon éléphant, qui arrivait enfin sur la scène de l'action; mais au moment où elle essayait de se cramponner à la jambe de ma monture, je lui brisai le dos d'une balle, et elle retomba expirante. Nous lui donnâmes chacun encore une balle pour bien nous assurer de sa mort.

Je descendis fort ému de mon éléphant et j'allai serrer la main de mon ami, en le félicitant d'avoir soutenu avec tant de sang-froid le premier assaut du tigre, puis nous examinâmes notre victime. C'était un beau tigre royal, dans toute la force de l'âge; sa robe, d'une couleur orange, était zébrée de superbes rayures noires et blanches; il mesurait du museau à l'extrémité de la queue un peu plus de trois mètres, ce qui est une taille moyenne pour un tigre adulte.

La joie de nos éléphants se manifestait plus bruyamment encore que celle de nos chikaris; ces énormes bêtes venaient flairer le cadavre de leur ennemi mort, le retournaient avec leur trompe, puis poussaient des cris rauques accompagnés de véritables fanfares.

Le second tigre s'était esquivé prudemment du ravin pendant la bagarre, mais le lendemain M. H*** et Schaumburg le surprirent à une petite distance du village.

Quelques jours après nous avions le rare bonheur d'abattre dans un bois voisin de notre camp une couple d'ours. L'ours des Rajmahal est plus petit que celui du Kachmîr; sa fourrure est longue et noire; ses pieds sont fort larges et armés de griffes d'une formidable longueur. Cependant c'est un animal inoffensif et même utile, car il se nourrit surtout de rats et d'insectes, parfois de racines. Les Sontâls le nomment *bajra balou*, ou l'ours invulnérable, parce qu'il est fort difficile à tuer et ne succombe qu'à de nombreuses blessures.

CHASSE AU TIGRE A DOS D'ÉLÉPHANT.

EN CHEMIN DE FER.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME

LE BENGALE

Une nuit en chemin de fer. — Le Bengale. — Rajmahal. — Les ruines de Gaur. — Mourchêdabad. — Les Bengalis. — Le Nawab Nizzam. — Les plaines du delta. — Le berceau du choléra. — Les cocotiers. — Burdwan. — Le Maharajah. — Le champ de bataille de Pandouah. — Le trivêni d'Hougly. — La ville des Sept Sages. — Chandernagore. — Calcutta. — La ville. — Les bazars. — Les habitants. — Les Babous. — La *Young India*. — Ram Mohun Roy. — Le Brahmo Somâdj. — Les écoles de filles. — Le mariage des veuves. — Kali. — Le Charak Poudja. — La vie européenne. — Le Strand. — Le jardin botanique. — Les cyclones. — Les arghilahs. — Voyage en palanquin. — L'Orissa. — Pouri. — Le temple de Jaghernâth. — Origine de la fête du Rattjatra. — La procession du char. — Le fanatique hindou et le policeman anglais. — La pagode noire. — Bhovanêchvar. — Les grottes d'Oudghiri et le rocher d'Asvastouma. — Port-Canning. — Les Sunderbunds. — Tigres et crocodiles. — Un piége ingénieux. — Excursion à Dacca. — Le Gange et le Brahmapoutra.

I

Nous prenons à Bhâgalpore nos billets pour Azimgunge, station qui dessert Mourchêdabad. Le train partant à deux heures du matin, on nous fait monter dans un des confortables wagons-lits que la compagnie de l'East Indian Railway a introduits récemment sur ces lignes.

Ces wagons ne renferment que deux compartiments, par conséquent très-vastes. Dans chacun de ceux-ci se trouve une banquette, dont le dossier mobile, relevé et accroché par des courroies, vient former une sorte de couchette dans le genre des lits qui garnissent les cabines des navires.

Sur le côté opposé du compartiment s'ouvrent deux cabinets : l'un de toilette, l'autre de nécessité. Moyennant un prix légèrement plus élevé que celui des places ordinaires, on peut ainsi voyager entouré de tout le confort si nécessaire dans ces pays.

J'avais du reste déjà expérimenté toute l'utilité de cette invention, lors d'un précédent voyage que je fis le long de la ligne de l'East Indian et que j'ai passé sous silence pour ne pas interrompre le cours de mon récit. Pendant mon premier séjour à Agra, en 1866, j'avais écrit à Calcutta pour me faire envoyer de cette ville les produits chimiques et les glaces qui m'étaient indispensables pour la photographie. Ma lettre n'étant pas parvenue à sa destination, j'attendis pendant plusieurs jours cet envoi; ne voyant rien arriver, je me décidai à aller chercher moi-même à Calcutta les objets sans lesquels je me voyais dans l'impossibilité de continuer mon voyage. Parti d'Agra un matin à six heures, j'arrivais à Calcutta trois jours après, dans la nuit. Après un séjour de vingt-quatre heures dans cette ville, je rentrais à Agra, ayant fait ainsi en sept jours et demi deux mille huit cent quatre-vingt-dix-sept kilomètres. Grâce aux wagons-lits, j'avais pu franchir cette énorme distance sans grande fatigue, dormant la nuit sur une confortable couchette et me promenant de long en large dans mon compartiment. Aux stations précédant celles où sont établis des buffets, un domestique venait demander aux voyageurs la carte de leur repas qu'il télégraphiait à la station suivante, où en arrivant on trouvait le déjeuner ou le dîner servi.

Les compagnies anglo-indiennes font des efforts louables pour arriver à rendre possibles les longs trajets en chemin de fer, même en été. Ainsi aujourd'hui les voyageurs qui se rendent de Bombay à Calcutta par les trains de grande vitesse, sont placés dans des wagons entourés de paillassons en vétiver que des réservoirs spéciaux tiennent continuellement humides. Cette humidité enveloppant le wagon y entretient la température à un degré de fraîcheur suffisant pour rendre impossibles les cas d'insolation ou d'apoplexie autrefois si fréquents dans ces voyages.

Mais revenons à notre voyage de Bhâgalpore à Mourchêdabad.

Après une bonne nuit passée sur ma couchette, je me réveille pour voir le soleil inondant déjà de lumière de belles et verdoyantes plaines qui s'étendent le long d'une pittoresque petite chaîne de collines découpées en pyramides aiguës. Nous entrons dans le Bengale propre, et ces collines sont la pointe extrême du massif des Rajmahal. Désormais la ligne, qui depuis Agra s'est maintenue dans une direction orientale en suivant le cours de la Jumna et du Gange, s'infléchit brusquement et court vers le sud parallèlement à l'Hougly, le bras le plus occidental du vaste réseau du Gange inférieur.

Bientôt nous atteignons la station de Tîn Pahar (les trois montagnes), ainsi nommée à cause du voisinage de trois curieux pitons volcaniques, dont l'un, à ce que l'on prétend, montre de temps à autre des traces d'activité.

A une petite distance de là, dans l'est, se trouve Rajmahal, l'ancienne capitale du Bengale occidental, qui, assise depuis des siècles sur les bords du Gange, s'est vue subitement abandonnée, il y a quelques années, par le fleuve qui a été porter son lit à plusieurs kilomètres plus loin. La pauvre ville, privée du fleuve, à qui elle devait toute son importance commerciale et son existence elle-même, a été ruinée par cette catastrophe; et si l'on ne peut réussir à lui rendre l'eau, elle sera abandonnée bientôt de tous ses habitants.

Ces catastrophes ont été de tout temps fréquentes dans le bas Bengale. Le Gange règne en maître sur ce terrain qu'il a formé lui-même des limons arrachés par lui aux versants de l'Himalaya et aux plaines de l'Hindoustan : un jour il sort de son lit, inonde les plaines, renverse les villes, ravage les cultures; puis, après avoir fait ressentir sa fureur à ses malheureux sujets, il abandonne complétement son ancien cours et se fraye à travers ce sol boueux de nouveaux

chemins vers la mer. Aussi il n'est presque pas de partie du Bengale qui n'ait formé un moment le lit d'un des bras du Gange; souvent, en creusant au milieu d'une rizière à plusieurs lieues du fleuve, on met au jour des carcasses de bateaux, même de navires, qui ont coulé dans les eaux profondes recouvrant autrefois le champ d'aujourd'hui.

C'est à un des caprices du Gange que l'antique Gaur, la splendide capitale du Bengale, doit d'avoir passé en quelques années de la plus grande prospérité à la ruine complète. Le fleuve, après l'avoir ravagée, la quitta pour toujours et alla se porter à plusieurs lieues d'elle. Aujourd'hui, on contemple avec étonnement les longues lignes des quais, s'élevant avec leurs perrons et leurs innombrables degrés au milieu d'une plaine semée d'arbres et de buissons. Tel est le sort fatalement réservé, un jour ou l'autre, à la fière Calcutta.

II

A dix heures, nous nous arrêtons à la station de Nalhatti, d'où se détache un court embranchement vers Mourchêdabad.

Cette ville, une des plus importantes du Bengale, s'étend pendant plusieurs kilomètres sur les deux rives du Gange, qui porte ici le nom de Bhagarati. Que l'on se figure une agglomération de huttes du plus misérable aspect, aux murs faits de nattes suspendues à des pieux, aux toits en chaume de palmier à demi effondrés par la pluie; des rues boueuses, sans pavés, envahies par l'eau et par les herbes, et où l'on ne peut faire un pas sans glisser; de loin en loin, se dressant au-dessus des huttes, de hautes maisons en briques, à terrasses; puis, comme monuments, de vastes constructions de styles étranges où d'imposantes rangées de colonnes pestumiennes encadrent des fenêtres en ogives moresques, et dont l'uniforme noirceur, produite par l'humidité, fait rêver aux perspectives architecturales du Pall Mall de Londres, et l'on se fera une idée exacte de Mourchêdabad et en même temps de toutes les villes du Bengale anglais. Qu'il y a loin de là aux beaux bazars, aux élégantes habitations, aux somptueux palais des villes du Rajasthan et même de l'Hindoustan! Et dire que c'est sur ces spécimens que tant de gens, qui n'ont vu que Calcutta et quelques points du Bengale, se permettent de juger l'Inde entière!

Et les habitants! le contraste est peut-être encore plus frappant. Je ne sais quelle impression produit la première vue des Bengalis sur le voyageur qui arrive d'Europe; mais pour moi qui arrivais de l'intérieur de l'Inde, je restais stupéfait devant ces gens qui, avec leur toge blanche, leur face imberbe, leur tête nue et leur chevelure à la Titus, ressemblent à des Romains de la décadence passés au noir de fumée. Comment comparer ces Bengalis, aux membres si grêles, si maigres, au caractère lâche, menteurs, fourbes, avec le beau et robuste Sikh, le Rajpout chevaleresque et loyal, ou le vigoureux Hindoustani. Le Bengali n'a d'aryen que la langue, un peu de la finesse des traits; mais pour le reste, c'est un jaune, un membre aussi rapproché de la famille chinoise que le Birman. La Chine commence aux Rajmahal.

En venant à Mourchêdabad, je tenais surtout à voir le Nawab Nizzam, dernier descendant de ces fameux Nawabs du Bengale auxquels les Anglais ont réussi par mille intrigues, que leur histoire elle-même qualifie aujourd'hui de fourberies odieuses, à arracher ce riche empire, en échange d'un vain titre et d'une pension de quatre millions. Je me rendis donc au palais et je fis passer nos cartes au prince, en les accompagnant d'une courte note pour lui apprendre qui nous étions; mais le tout-puissant Nawab, se méprenant sans doute sur nos intentions, me fit répondre qu'il ne pouvait recevoir que des personnages officiels. Quelques instants après, je le voyais sortir de son palais, enveloppé d'une sorte de robe de chambre brodée et coiffé de la toque de velours des Babous.

Je pus voir que décidément il est plus difficile d'approcher de ces pseudo-souverains que des Guicowar et des Scindia, régnant sur des millions d'hommes, ou des rois d'Oudeypour et de Jeypore, représentant la plus antique noblesse du monde.

Il m'était cependant réservé de revoir le Nawab de Mourchêdabad, et cela à Paris même, deux ans plus tard. Le brave Bengali recevait pompeusement alors au Grand-Hôtel les nombreux visiteurs qui venaient lui faire leur cour, et, tout fier de voir son titre de Nawab pris au sérieux par les Parisiens et par le gouvernement lui-même, il avait jugé convenable, pour ajouter à sa majesté, d'abandonner son costume habituel de Babou et de se déguiser en Rajpout. Un Babou en Rajpout! il faut avoir vécu dans l'Inde pour saisir cette énormité.

III

Avant de gagner Calcutta, il me restait encore à essayer de visiter le Maharajah de Burdwan, un de ces Rajahs anglais que le hasard ou la mauvaise volonté m'avaient jusqu'à présent empêché d'approcher. Nous reprîmes donc le chemin de fer pour Burdwan.

De retour à la station de Nalhatti, nous nous dirigeons de nouveau vers le sud. Ce ne sont plus que vastes et monotones plaines, couvertes d'un uniforme tapis d'un vert émeraude, parsemé çà et là de gros bouquets de taras, de lataniers. Le manguier, le pîpal, le nîm, ces arbres aux troncs énormes, au feuillage sombre et épais qui caractérisent les plaines de l'intérieur, ont presque complétement disparu. Les villages sont des entassements de huttes informes, en feuilles de palmier, en torchis, envahis de toute part par l'exubérante végétation qui les entoure, à demi enfouis dans des marais. Le soleil frappant l'eau stagnante des rizières en fait jaillir des colonnes de vapeur, qui se massent en une sorte de rideau bleuâtre, couvrant le sol et estompant vaguement la forme des arbres. L'eau se montre partout; la bêche du travailleur enlevant quelques mottes de terre met à nu des mares.

Tout le terrain de ce vaste delta n'est qu'une fange couvrant à peine d'une couche asséchée une immense rivière. En fait, les deux tiers du Bengale ne sont ni terre ni eau, mais un mélange boueux que le soleil des tropiques réussit seul à disputer à l'élément liquide. Sous tout autre climat le Bengale ne serait qu'un infranchissable marais. De cette lutte incessante entre le soleil et l'eau naissent ces miasmes qui, corrompus par une végétation d'une richesse anormale, forment un poison subtil. Ce poison est le terrible choléra asiatique qui, né sur ces plaines verdoyantes, a été emporté par les pieux Hindous vers les sanctuaires de l'ouest, puis, porté de là par les pèlerins musulmans jusqu'à la Mecque, s'est enfin propagé jusque dans notre Europe. Le choléra règne en permanence sur ces villages, noyés par les rizières, étouffés par les lianes et les voûtes sombres des palmiers, et dont le séjour, quelque court qu'il fût, serait fatal à l'Européen.

Le riz est la richesse de ces pays : il en est presque le seul produit; son long bouquet d'un beau vert se plaît dans ce sol détrempé, et ses grains deviennent énormes au milieu de cette vapeur. Chaque champ est enfermé entre de petites digues hautes de quelques pieds destinées à maintenir les eaux et dont les lignes régulières divisent la plaine en un gigantesque damier.

Aux approches de Burdwan, s'étendent de grands groupes de palmiers au port majestueux, aux longues feuilles s'étalant en dômes : nos yeux les contemplent avec étonnement; des cocotiers! ce sont des cocotiers! les premiers que nous revoyions depuis que nous avons quitté les rivages du golfe de Cambaye. Je ne puis me lasser d'admirer leur large panache se balançant au sommet d'un tronc flexible, semblable à une gigantesque fusée qui éclate en laissant derrière elle une traînée noire. Avoir vécu six ans dans l'Inde et s'extasier devant un cocotier, paraîtra chose bizarre au lecteur. Peut-être sera-t-il étonné si je lui dis que le cocotier n'est commun

dans l'Inde que sur les côtes, qu'il ne croît que le long des rivages dans l'étroite zone que vivifie l'air de la mer, et qu'au delà, dans le vaste intérieur du continent, il est totalement inconnu, regardé comme une curiosité, et qu'on ne l'élève qu'à grands frais et avec beaucoup de peine dans les jardins des palais. De Baroda jusqu'ici, c'est à peine si j'ai rencontré une demi-douzaine de cocotiers, et la plupart des pays du Rajasthan et de l'Hindoustan n'offrent guère au voyageur en fait de palmiers que de maigres dattiers, ni plus gros ni plus productifs que ceux que les touristes admirent sur les côtes de Provence.

L'hôtel où nous descendons à Burdwan est situé près de la gare, et dès notre arrivée j'écris quelques lignes au Maharajah pour le prier de nous accorder une entrevue.

Burdwan, une des principales villes du Bengale occidental, est à la fois chef-lieu d'un district anglais et capitale d'une principauté vassale. Le district relève politiquement de l'autorité anglaise, mais il est la propriété absolue d'un prince indien, un Maharajah, qui le gère à sa fantaisie et paye au gouvernement l'impôt foncier comme le premier sujet britannique venu. Cet impôt annuel, représentant quarante pour cent du revenu net, s'élève à dix millions de francs, chiffre qui donne une idée de l'énorme richesse de ce district. Il n'en est pas de plus riche ni de plus peuplé dans l'Inde; la densité de sa population est supérieure à celle des parties les plus populeuses de la Chine. On estime que si l'Inde entière était peuplée dans la même proportion que la Zillah de Burdwan, elle renfermerait huit cents millions d'habitants au lieu de deux cents millions. L'heureux propriétaire de ce magnifique pays, véritable royaume de cent seize kilomètres de longueur sur soixante-douze kilomètres de largeur, est certainement le souverain le plus fortuné du monde; il n'a ni armée, ni administration judiciaire à entretenir; nulle crainte de révolution ou de guerre; et à côté de cela il possède tous les avantages de la royauté, les titres pompeux, les honneurs et les saluts de coups de canon.

Ce puissant potentat, plus sociable que son collègue de Mourchêdabad, nous envoie, en réponse à ma lettre, son secrétaire européen avec une voiture pour nous conduire auprès de lui.

Burdwan a moins l'air d'une grande et opulente cité que d'un camp de pionniers installé au milieu d'une forêt. Les huttes, d'un aspect plus primitif encore qu'à Mourchêdabad, sont séparées les unes des autres par d'épais fourrés de cocotiers et d'aréquiers, projetant de longs festons de lianes au-dessus de mares croupissantes sur lesquelles s'étalent les larges feuilles et les corolles nacrées du lotus, la fleur sacrée des eaux. Les rues sont de larges allées bien entretenues, au-dessus desquelles les arbres forment une voûte ombreuse. Les habitants, du type bengali le plus pur, marchent presque nus, les reins ceints d'un pagne étroit, auquel les riches ajoutent une tunique de gaze transparente; tous vont nu-tête, les cheveux coupés à la romaine. Les femmes elles-mêmes n'ont qu'un étroit sarri blanc qui dissimule à peine la poitrine libre, sans corsage.

Le palais du Rajah, vaste construction d'un style anglo-indien, est situé au centre d'un beau jardin, traversé par de magnifiques pièces d'eau. Nous sommes reçus au pied du grand perron par le *kâmdar* du prince, qui, nous faisant traverser de vastes salles décorées de tableaux, de statues, et meublées avec un luxe tout européen, nous conduit dans un superbe salon qui ne déparerait aucun de nos somptueux palais nationaux. Quelques minutes après notre arrivée, le Maharajah entre, et venant à nous, nous serre à chacun la main en nous souhaitant la bienvenue dans le meilleur anglais. C'est un homme d'une quarantaine d'années; ses traits un peu bourgeois sont intelligents et sympathiques. Il porte le costume adopté par les réformateurs de l'école de la *Young India* (la Jeune Inde) : une redingote à l'européenne brodée d'or, un pantalon et une haute toque de velours, de la forme prosaïque décorée du nom de grecque. J'aurai bientôt l'occasion de parler de cette école de la Jeune Inde, dont le Maharajah est un des chefs les plus éminents; qu'il me suffise de dire pour le moment que ces réformateurs rêvent de donner au

peuple indien des institutions civiles et religieuses qui, tout en conservant les traditions nationales, soient plus en rapport avec les progrès de la civilisation actuelle.

Après un long et intéressant entretien, le Maharajah nous prie de quitter notre hôtel et d'accepter pour quelques jours l'hospitalité dans l'habitation qu'il a fait construire expressément pour les visiteurs européens au milieu même de son parc.

Le parc du palais de Burdwan est dessiné à l'européenne et offre des points de vue d'une grande beauté; les massifs, habilement disposés, présentent un ravissant mélange des plantes des tropiques et de celles des régions tempérées ; des ruisseaux serpentent de tous côtés ; les pièces d'eau sont couvertes de mille oiseaux, tandis que des daims, des chevreuils, des cerfs bondissent à travers les pelouses; enfin, de nombreux kiosques, de légers tchatris, permettent de savourer tout à son aise ce beau spectacle. Dans un angle du jardin se trouvent le parc des éléphants, renfermant une trentaine de ces animaux, et une belle ménagerie où sont réunis les hôtes des forêts de l'Inde : singes, tigres, buffles, ours, etc.

Le Maharajah vient nous rendre visite le lendemain de notre arrivée, et nous sortons ensemble en voiture pour aller visiter un curieux groupe de cent huit temples, dédiés à Siva, qui s'élève à deux kilomètres de la ville sur le bord d'un bel étang. Ces temples, d'assez insignifiantes constructions de briques, ne sont curieux que par leur grand nombre.

IV

Après une halte de quelques jours à Burdwan, nous reprenons le chemin de fer. Nous ne sommes plus qu'à quatre-vingt-dix kilomètres de Calcutta ; mais, comme nous n'avons guère hâte d'arriver dans cette ville où se termine notre long voyage, nous nous arrêtons de nouveau à peu de distance de Burdwan, au village de Pandouah, pour visiter quelques antiquités célèbres.

Pandouah était, en 1339, la capitale des rois brahmaniques du Bengale. A cette époque, l'ambassadeur musulman envoyé à cette cour par l'empereur de Delhi, Féroze Toglack, ayant à célébrer la naissance d'un fils, invita ses amis à un festin dans lequel il leur servit la chair d'un bœuf qu'il avait fait tuer secrètement. Pour ne pas offenser les préjugés des brahmanes, il fit enfouir soigneusement les os de l'animal; par malheur, des chacals déterrèrent la carcasse, et le peuple, exaspéré par cette vue, vint demander au roi la vie du meurtrier du bœuf. Sur le refus du souverain, les fanatiques attaquèrent la demeure de l'ambassadeur, qui réussit à s'échapper; mais le malheureux enfant, cause involontaire de l'affaire, fut pris et immolé en sacrifice expiatoire. L'année suivante, l'armée de Toglack marcha contre le roi de Pandouah, qui fut défait dans une bataille rangée livrée sous les murs de sa capitale. La ville elle-même fut investie par les musulmans, qui ne s'en emparèrent qu'après un long siége. D'après la tradition, la citadelle renfermait un étang dont les eaux miraculeuses rendaient à la vie les soldats tués dans le combat; mais les Musulmans ayant réussi à y jeter un quartier de viande de bœuf, l'eau sacrée fut souillée et les Hindous durent se rendre.

Pour célébrer cette bataille de Pandouah, qui leur donnait le superbe empire du Bengale, les vainqueurs élevèrent au centre de la plaine une haute tour de victoire, que l'on voit encore à une petite distance de la station du chemin de fer. C'est un édifice en briques de quarante mètres de hauteur; à l'intérieur est placée une barre de fer de même dimension que la tour, appelée *Chah-Soufi-ka-lât* ou la pique du Chah Soufi, le général musulman qui remporta la victoire. Au pied de la tour s'étend une belle mosquée d'un aspect sombre et sévère, dont les deux cents coupoles en maçonnerie donnent des effets d'acoustique fort curieux.

Le train suivant nous conduit à la station de Muggra, près de laquelle se trouve le ghât de

CHANDERNAGORE

Trivêni, un des lieux les plus sacrés du Bengale. Ce *trivêni*, ou point de rencontre de trois rivières, forme le pendant de celui d'Allahabad, que mes lecteurs connaissent déjà; seulement ici, au lieu de marquer le point où le Gange, la Jumna et la mystique Sarasvati combinent leurs eaux, il est supposé indiquer le lieu où ces trois fleuves se séparent pour se diriger chacun vers la mer; en effet, l'Hougly ou bras occidental du Gange jette ici à droite et à gauche deux petits canaux qui vont se perdre dans l'inextricable réseau du delta.

Le ghât est un grand et bel escalier dominant une partie fort pittoresque du cours de l'Hougly; les pèlerins y viennent de fort loin, soit pour y brûler les corps de leurs morts, soit pour s'y purifier dans les eaux triplement sacrées. On voit encore non loin de là les ruines d'un temple fort antique, si l'on en juge par la forme primitive de ses portes et l'originalité de ses ornements. La plaine voisine portait vers le commencement de l'ère actuelle une grande et prospère cité, la célèbre Saptagrama (la ville des Sept Sages), un des ports de commerce les plus fréquentés par les Romains; le village de Satgân, qui lui a succédé, n'est qu'une insignifiante bourgade.

V

Nous remontons en wagon, et une heure après nous nous arrêtons de nouveau, mais cette fois sur une terre française, à Chandernagore. Quelques pas hors de la gare, et j'aperçois avec émotion le drapeau tricolore flottant fièrement au-dessus des arbres; bientôt nous sommes au milieu de compatriotes, d'amis, et nous entendons résonner pour la première fois depuis quatre ans le français parlé par une bouche française.

Et cependant, après cette première émotion que l'on éprouve toujours en se retrouvant après une longue absence sur un sol qu'abrite le drapeau de la patrie, on ne peut s'empêcher ici d'éprouver un véritable serrement de cœur lorsqu'on jette les yeux autour de soi.

Eh quoi! c'est à ce coin de terre de quelques kilomètres carrés, c'est à cette agglomération de huttes basses et sales envahies par l'eau et la végétation que se borne notre empire dans l'Inde du nord? Des rues tristes, sans vie, des bazars sans commerce, un port sans navires, tel est aujourd'hui ce Chandernagore qui en 1740 éclipsait Calcutta et commandait au Bengale. Pourquoi la France s'obstine-t-elle à garder cet insignifiant coin de terre? est-ce pour nous rappeler ce que nous aurions pu être dans l'Inde et ce que nous y sommes? est-ce pour l'importance militaire d'une place où les traités nous défendent d'entretenir plus de quinze soldats? Ne vaudrait-il pas mieux effacer tous ces tristes souvenirs et retirer notre drapeau d'un endroit où il ne reçoit qu'humiliations, à moins que le tribut de trois cents caisses d'opium, représentant une somme de deux à trois cent mille francs, que nous paye l'Angleterre à la condition que nous n'entravions pas son monopole, ne soit considéré comme une compensation suffisante pour ces humiliations?

Cependant il faut reconnaître à Chandernagore certains avantages : une position très-pittoresque sur la rive droite de l'Hougly, de beaux sites et un climat *comparativement* salubre. Si donc on était décidé à conserver cette possession, il eût fallu tout au moins mettre à profit ces avantages naturels. Pour cela, une occasion inespérée se présenta il y a une quinzaine d'années : on traçait alors le chemin de fer qui remonte vers Delhi, et Chandernagore se trouvait traversé par la voie. Une compagnie se créa à Calcutta pour faire de notre colonie une sorte de Saint-Cloud de la capitale indienne; on devait y construire des villas, un théâtre, des places d'amusement, en un mot y attirer les Européens, y amener la vie, et comme compensation, la compagnie demandait au gouvernement français la cession du terrain nécessaire à l'établissement de la voie et d'une gare. Le projet fut envoyé à Paris à l'autorité supérieure, d'où il revint après de

longs délais; le gouvernement voulait bien faire la concession, mais sous condition que tous les gens employés par la compagnie dans la gare et sur la partie de la voie située en territoire français seraient de nationalité française. Qu'en advint-il? La compagnie anglaise abandonna son projet et fit passer sa ligne en dehors de notre territoire : de sorte que le chemin de fer évite aujourd'hui soigneusement notre colonie, et la gare, au lieu de toucher la ville, en est éloignée de trois kilomètres.

Nous fûmes l'objet de l'accueil le plus affable et le plus empressé de la part des quelques officiers composant le gouvernement de la colonie, et nous passâmes au milieu d'eux quelques jours dont j'ai gardé le meilleur souvenir. En compagnie du Dr M***, nous fîmes plusieurs intéressantes excursions aux environs : à Hougly, où se trouve une fort curieuse mosquée d'un style tout particulier; à Bandel, où est situé le plus antique édifice chrétien du Bengale, une église catholique fondée en 1599; à Chinsurah, l'ancienne colonie hollandaise; enfin, après avoir promis de revenir bientôt à Chandernagore, nous reprîmes le chemin de fer, et quelques heures après nous étions à Calcutta.

VI

Lorsque le voyageur, arrivant directement d'Europe par mer, débarque à Calcutta, il ne peut être que vivement impressionné par le premier aspect de la grande métropole indienne. Sortant des terrains bas et demi-noyés qu'il vient de traverser depuis la mer, il voit tout à coup s'élever, à l'extrémité d'une immense esplanade, une ligne imposante de palais. De tous côtés se dressent des colonnes, des clochers, des dômes; des navires énormes remplissent le port; la foule affairée se presse sur les quais; des voitures, des palanquins vont et viennent dans un pittoresque tumulte; tout, en un mot, lui rappelle qu'il a devant lui l'une des plus grandes villes du monde, la capitale d'un empire qui compte deux cents millions de sujets.

S'il pénètre dans la cité, son illusion dure encore : il traverse des squares dignes de Londres, ornés de beaux jardins, de magnifiques étangs; des rues aux magasins somptueux, bordées de maisons aux frontons de temple grec. Mais bientôt il quitte toutes ces magnificences; les rues deviennent des ruelles fangeuses, obscures, et des huttes sordides en paille, sans étages, remplacent les palais et s'étendent jusqu'aux horizons de la plaine. Ici, les quartiers ne sont pas marqués d'une façon distincte comme à Bombay : la hutte succède sans transition au palais.

La population elle-même est loin de présenter cette variété si pittoresque de types qui fait de la grande ville commerciale de la côte occidentale de l'Inde un des points les plus remarquables du globe. A l'exception de quelques Chinois et Birmans, les habitants appartiennent presque tous aux races du nord de la péninsule. On y trouve beaucoup d'Hindoustanis, des Brahmanes, des Marwaris exerçant surtout le commerce de l'argent et des tissus de manufacture européenne; les portefaix sont pour la plupart des natifs de l'Orissa ou du Birbhoûm; mais la grande majorité du peuple et toute la bourgeoisie sont composées de Bengalis; quant à l'aristocratie nobiliaire, elle a depuis longtemps disparu et a cédé la place aux parvenus de la fortune.

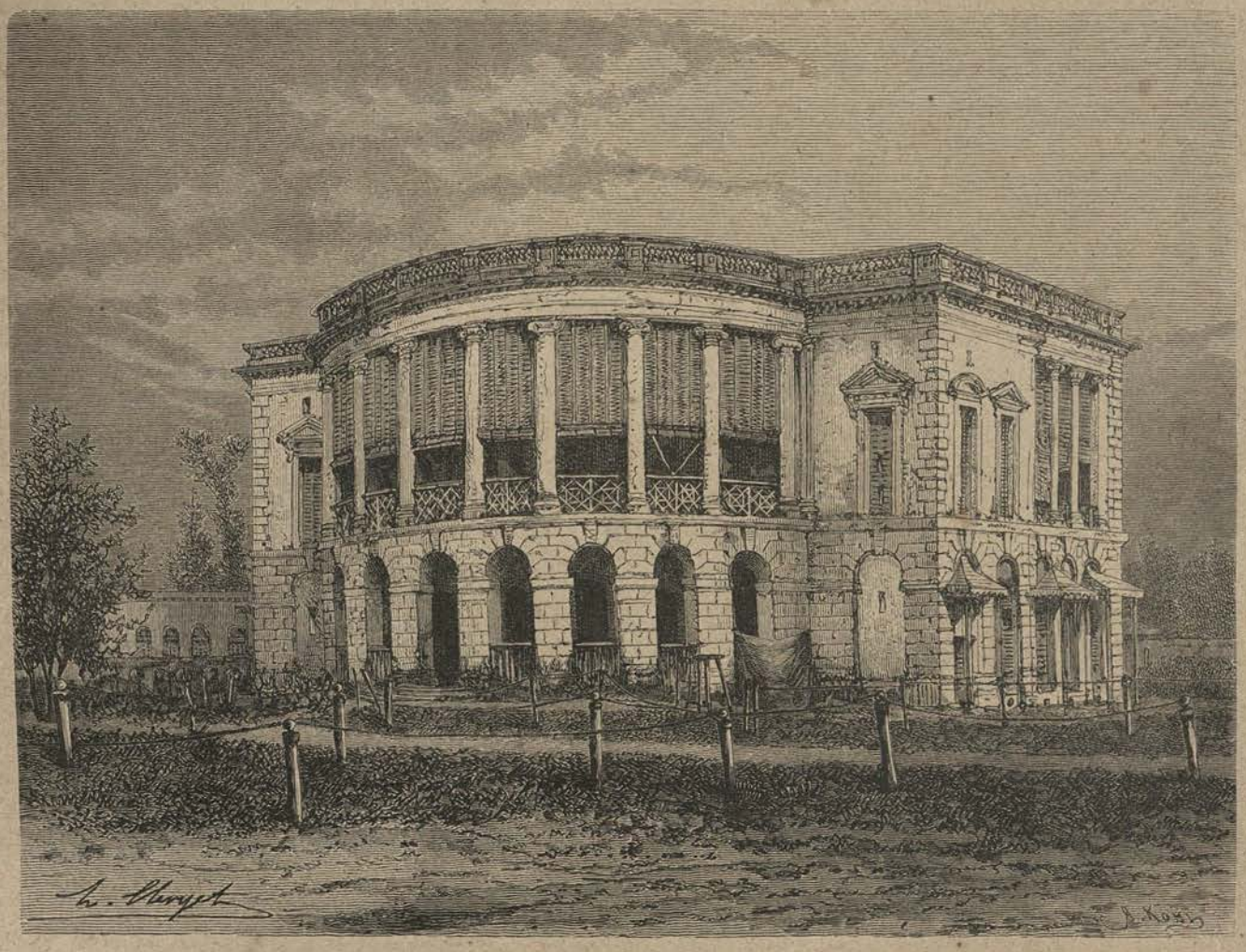
Les classes inférieures méritent peu l'attention : ignorantes, superstitieuses, elles se distinguent surtout par leurs défauts, lâcheté, fourberie, fanatisme; c'est à elles que les Indiens en général doivent d'avoir été si souvent calomniés par ceux qui, ayant étudié le peuple bengali, en ont conclu que toutes les nations de la vaste péninsule indienne devaient répondre au même type.

Le peuple de Calcutta est, en somme, un triste échantillon de la race hindoue; il n'en est pas de même de la bourgeoisie, qui offre un très-intéressant sujet d'étude. Depuis fort longtemps

LA GRANDE MOSQUÉE D'HOUGLY, PRÈS DE CALCUTTA.

en contact avec les Européens, enrichis par le commerce, les Babous (c'est le nom que porte la classe bourgeoise du Bengale) sont fort résolûment entrés dans la voie du progrès et se sont mis à la tête d'un mouvement de rénovation qui peut avoir les conséquences les plus heureuses pour l'avenir de la nation indienne.

Ils comprirent tout d'abord que l'éducation leur donnait la meilleure des armes pour conquérir l'égalité que leur refusait le vainqueur. Ils fondèrent des colléges, et firent aborder à leurs enfants l'étude des sciences européennes : médecine, droit, arts pratiques, etc. Bientôt, au grand étonnement des Anglais, les jeunes Bengalis se présentèrent en nombre aux examens pour solliciter les places du gouvernement, et on fut bien obligé de leur en ouvrir l'accès;



HABITATION EUROPÉENNE, A CALCUTTA.

en peu de temps, l'élément babou envahissait les postes, les télégraphes, les chemins de fer, les tribunaux, les administrations, de même qu'il accaparait déjà l'industrie et le commerce.

Mais les Babous avaient bien compris que ces progrès ne pourraient avoir une réelle importance que du jour où ils se seraient débarrassés des mille entraves du culte brahmanique et, chose plus difficile, des vieilles coutumes sociales plus profondément enracinées que les idées religieuses elles-mêmes.

Abandonner le brahmanisme pour le christianisme eût été chose dangereuse; on perdrait par cela toute influence sur la masse du peuple, sans espérer d'obtenir une compensation suffisante de la part des Anglais; on cesserait d'être Hindou, on deviendrait *half-cast*. Les Babous choisirent un moyen mixte : au lieu de renverser, ils réformèrent. Un des leurs, Ram Mohun

Roy, philosophe connu et estimé en Europe, où il avait longtemps voyagé, leur donna les bases d'une religion nouvelle, le Brahmo Somâdj, qui, sous l'apparence d'un retour au védisme, était en réalité l'adoption de certaines idées philosophiques modernes.

Le Brahmo Somâdj reconnaît une divinité unique, Brahma, force créatrice, mais laisse l'homme dans toute son indépendance et fait dépendre la vie future de ses actions, non de ses pratiques religieuses. Ce n'est encore, du reste, qu'une religion ébauchée, mais à laquelle les liens avec d'anciennes traditions, un libéralisme véritable, promettent dans un avenir prochain un rôle prépondérant dans le Bengale, et même dans l'Inde entière.

Il restait aux Babous un obstacle plus sérieux encore à renverser, obstacle qu'ils n'ont encore

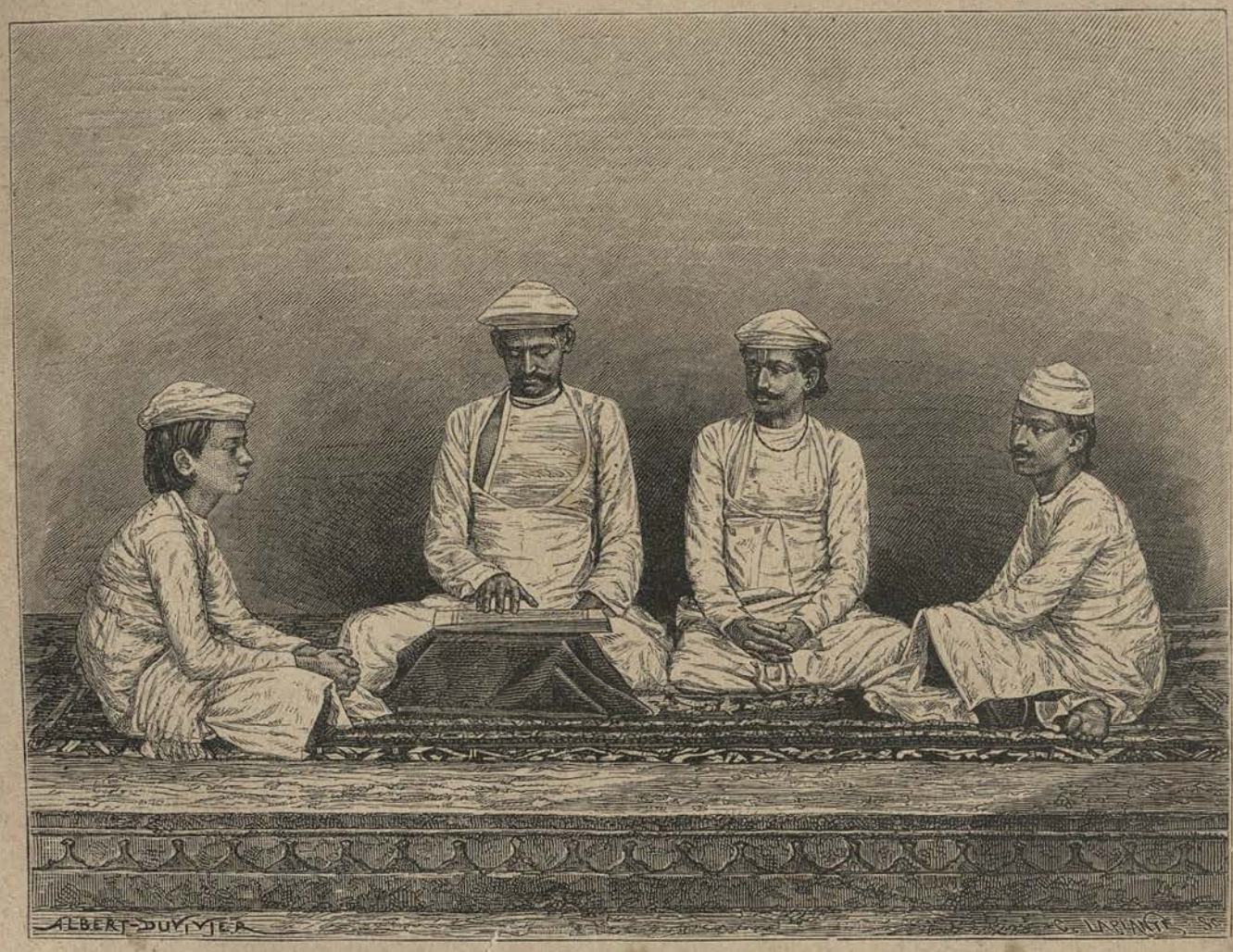
MARCHANDS MARWARIS.

réussi qu'à ébranler : c'est celui que présentaient les vieilles coutumes. Le peuple avait assisté froidement à la formation du Brahmo Somâdj ; ce n'était à ses yeux qu'une secte de plus parmi les trois ou quatre cents sectes hindoues; en somme, les Babous conservaient Brahma et les Védas. Mais lorsqu'il apprit que l'on voulait décréter l'égalité des femmes, l'éducation des filles, le mariage des veuves, son flegme fit place à l'indignation.

Cependant les plus courageux membres de ce parti, qui se décore du nom de *Young India* (la Jeune Inde), allèrent jusqu'au bout; ils ouvrirent des écoles pour les filles et plusieurs épousèrent des veuves. Le jour où ces faits si simples prirent place marque une date mémorable dans l'histoire de l'Inde ; c'est une ère qui se ferme, ère d'obscurité, d'ignorance, et un nouveau régime qui commence.

L'ESPLANADE, A CALCUTTA.

Pour comprendre toute la valeur de cette véritable révolution sociale, il faut savoir que d'après les dogmes hindous la femme doit être tenue dans l'ignorance ; la courtisane seule peut savoir lire et écrire. Quant à la veuve, la loi religieuse est inexorable pour elle. Sitôt qu'une femme a perdu son époux, ses parents doivent la prendre, la dépouiller de ses vêtements, et, après l'avoir accrochée par les pieds, lui raser la chevelure dans cette pénible position ; puis on lui remet les vêtements les plus grossiers et elle est condamnée aux travaux les plus rudes du ménage ; désormais elle ne portera plus de soie, d'or, d'argent ; elle ne pourra manger avec ses amies, elle sera l'esclave, la servante de tous ; quant à se remarier, cela lui est sévèrement interdit, et l'homme qui serait assez audacieux pour lui offrir le mariage perdrait sa caste et



BRAHMANES DU BENGALE.

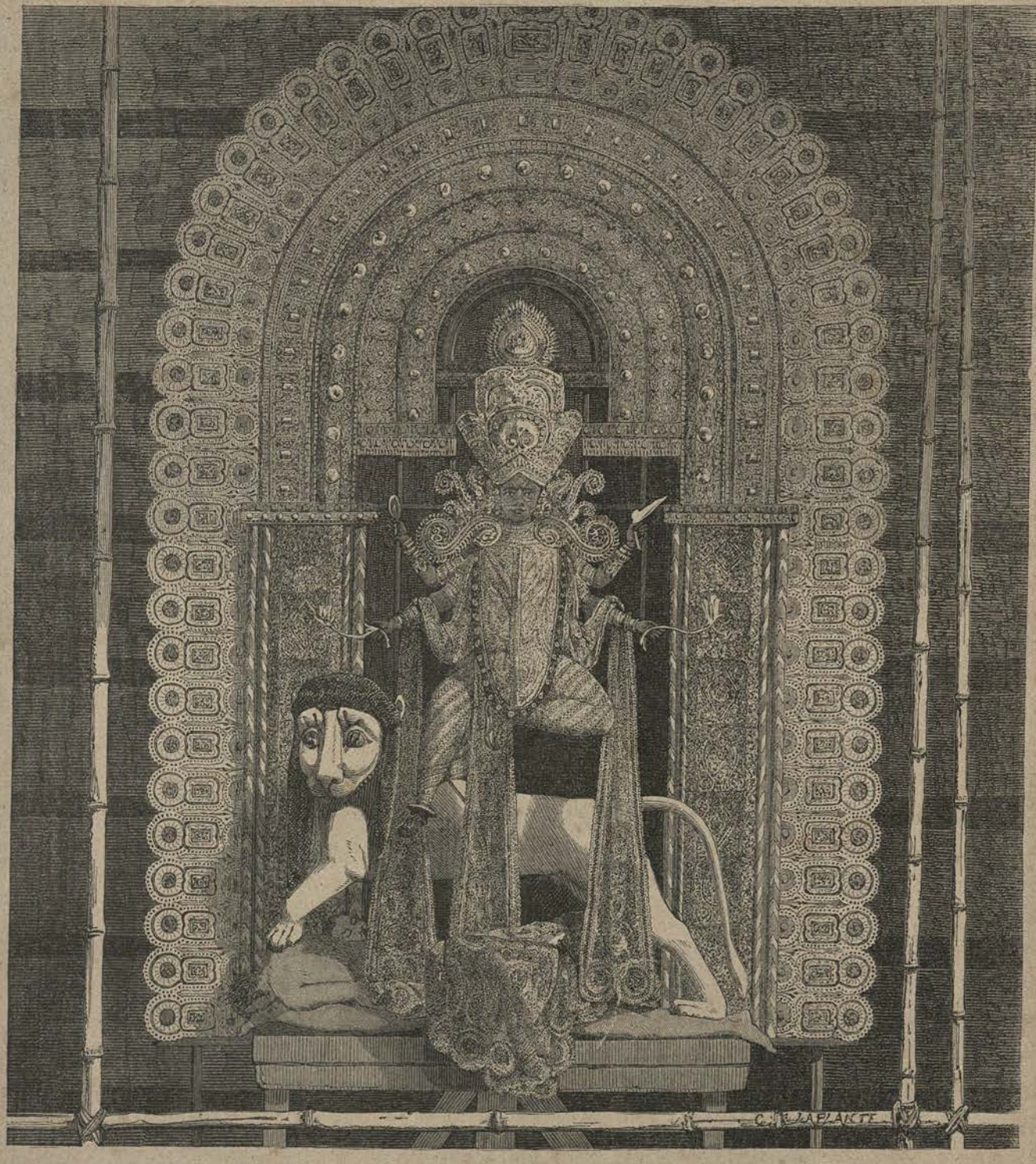
encourrait la mort civile. La veuve avait autrefois un moyen d'échapper à cette existence de tortures : c'était de se sacrifier en *satti*, de se brûler vive sur le corps de son mari ; aujourd'hui que les Anglais ont interdit ces sacrifices, la pauvre femme n'a d'autre refuge contre les sévérités des siens que la vie de courtisane de bazar, pas même de *nautchni*.

Il y avait donc là une œuvre de réparation et de justice qui devait intéresser les réformateurs : œuvre délicate, s'adressant à des préjugés consacrés par près de quarante siècles, profondément enracinés dans le peuple ; mais cela ne fit pas reculer ces gens courageux, et aujourd'hui nombre de veuves ont épousé avec éclat d'honorables Babous. On peut entrevoir désormais le jour où ces coutumes barbares auront tout à fait disparu.

La divinité favorite du peuple de Calcutta est la sanglante Kali, l'épouse de Siva. C'est la

déesse du meurtre ; jadis ses autels n'étaient arrosés qu'avec du sang humain ; ses idoles sont toujours représentées entourées de cadavres, de crânes ; il n'est pas, en un mot, de culte plus odieux, plus dégoûtant.

C'est habituellement au mois de juillet ou d'août que se tient la grande fête en l'honneur de



LA DÉESSE KALI.

Kali. La foule se réunit dans une plaine avoisinant la ville, pour assister à la grande cérémonie du Charak Poudja. Voici en quoi consistait autrefois cette cérémonie, dont le nom veut dire : adorer en tournant. On plantait en terre une sorte d'appareil semblable à celui qui sert dans nos fêtes à faire tourner les enfants sur des chevaux de bois ; à l'extrémité de chaque bras de potence,

pendait une corde munie de crochets acérés que des sectaires fanatiques de Kali s'enfonçaient dans la chair; la machine mise en mouvement entraînait dans une sorte de tourbillon les malheureux, qui retombaient lourdement sur le sol lorsque le poids du corps et la vitesse du mouvement finissaient par rompre le lambeau de chair retenu par le crochet. Le gouvernement anglais ayant interdit cet usage, les fanatiques se contentent aujourd'hui de se jeter sur le sol d'une grande hauteur, se lacèrent le corps avec des crochets, et enfin se livrent aux actes les plus insensés pour plaire à la sombre Kali.

Me trouvant à Calcutta à l'époque du Charak Poudja, je fus invité par un Babou à assister à la célébration de cette fête. Cette proposition ne laissa pas que de m'étonner, mais j'acceptai l'offre sans observation. Grande fut ma surprise lorsque, en arrivant sur le lieu de la fête, je vis, au lieu de la foule fanatique que je m'attendais à y trouver, une respectable assemblée de Babous, occupant un cercle de chaises autour d'une vaste pelouse, au milieu de laquelle se dressait, non pas l'instrument de supplice du Charak Poudja, mais un échafaudage muni de trapèzes, de barres, de cordes, d'anneaux, enfin un appareil complet de gymnastique. Bientôt arrivèrent des enfants, des jeunes gens qui exécutèrent fort adroitement de très-jolis tours sous la direction de deux soldats anglais. Aux gymnasiarques succéda un orchestre, composé aussi de jeunes Indiens, qui nous joua plusieurs morceaux, et enfin vint un chœur d'enfants qui chanta des hymnes en bengali. La représentation terminée, on distribua des prix aux enfants, qui furent ensuite invités à s'attabler devant une copieuse collation.

« La plupart de ces enfants, me dit mon compagnon le Babou, appartiennent aux classes les plus pauvres de la ville; cependant il se trouve parmi eux aussi nombre de jeunes Babous, que nous leur adjoignons dans un but que je n'ai pas besoin de vous expliquer. En procurant à ces enfants pauvres des distractions et des plaisirs qui leur étaient inconnus, nous les écartons des spectacles sanguinaires auxquels ils auraient été voués sans cela, nous élevons leur esprit et nous les préparons à devenir des hommes. En même temps l'exemple de ces enfants réagit sur leurs parents et les détache peu à peu de ces vieux usages, la honte de notre pays. Voilà comment nous célébrons le Charak Poudja. »

On voit donc que les Babous de Calcutta méritent toutes les sympathies des Européens; bien des Anglais, effrayés de leur prépondérance croissante, les traitent avec beaucoup d'ironie et essayent de faire passer ces réformes pour de vaines ostentations. Ce n'est pas mon avis : les Babous sont gens fort louables, fort sérieux; et s'ils ont quelque chose de ridicule, c'est leur nom, aussi bizarre en langue indienne qu'en français, et que je leur conseillerai, pendant qu'ils sont en voie de réformes, de changer pour un autre plus euphonique.

Un des résultats les plus importants de ces réformes inaugurées par la classe bourgeoise de Calcutta a été le bouleversement presque complet du vieux système des castes. « Le président de la Dharmasabha de Calcutta, dit M. Muller constatant ce progrès, est un soudra, tandis que le secrétaire se trouve être un brahmane. Dans le Bengale, les trois quarts des brahmanes sont les serviteurs des autres castes. Un grand nombre d'entre eux font le commerce des spiritueux; d'autres fournissent la viande de bœuf aux bouchers et portent des souliers faits en peau de vache... Aussitôt, ajoute-t-il, que la population féminine de l'Inde pourra être tirée de son état actuel de dégradation; aussitôt qu'une meilleure éducation et qu'une religion plus pure auront fait comprendre aux femmes de l'Inde le sentiment de la responsabilité morale et du respect de soi-même; aussitôt qu'elles auront appris qu'il y a chez la femme, dans le véritable amour, quelque chose qui est au-dessus des lois de la caste et de la malédiction des prêtres, ce sera leur influence qui aura le plus de force, d'une part pour faire éclater les barrières artificielles de la caste, et de l'autre pour maintenir dans l'Inde, comme ailleurs, la vraie caste du rang, des manières, de l'intelligence et du caractère. »

VII

Je ne parlerai pas de la vie que mènent les Européens à Calcutta ; pour les hautes classes anglaises, ce n'est que la copie du high-life de Londres ; on y danse, on y dîne, on y boit du thé et on y rend des visites, sanglé dans un habit noir et affublé d'un chapeau noir tout comme à Belgravia. Le soir, toute la colonie européenne étale ses toilettes et ses équipages sur le Strand, courte allée sans arbres, longeant la rive du fleuve ; pendant la saison, c'est-à-dire d'octobre à mars, cette promenade présente surtout un caractère d'une grande originalité, car les princes et les hauts personnages indiens, toujours nombreux à la cour du vice-roi, viennent rivaliser de luxe avec la foule élégante.

L'Hougly, le bras du Gange qui baigne la ville, a en ce point près d'un kilomètre de largeur ; il roule majestueusement ses eaux profondes entre des rives basses assez pittoresques. Jadis on voyait flotter à sa surface d'innombrables cadavres, accompagnés de nuées d'oiseaux de proie qui les dépeçaient sous les yeux des promeneurs. Le gouvernement anglais défend maintenant aux riverains de jeter les corps dans le fleuve ; seulement, comme cette coutume n'était pratiquée que par les gens trop pauvres pour faire les frais d'un bûcher, on a dû établir une sorte de bûcher municipal, vaste tour où flambe continuellement un brasier destiné à dévorer les restes des pauvres diables.

Sur la rive droite du fleuve, à une petite distance en aval de la ville, s'étendent les magnifiques jardins botaniques dont le naturaliste Hooker a doté Calcutta, et qui sont aujourd'hui sans nul doute les plus vastes et les plus beaux du monde. On y trouve réunis, non pas dans des serres, mais en plein air, en pleine terre, les merveilles des flores africaine, américaine, asiatique et océanienne. Les principales curiosités sont : un baobab du Sénégal dont le tronc n'a pas moins de quinze mètres de circonférence, et un multipliant ou banyan indien qui couvre avec ses nombreux pilastres plus d'un kilomètre carré ; malheureusement ce dernier arbre a été fort endommagé dans le grand cyclone de Calcutta.

Le cyclone ! Ce mot résonne d'une façon sinistre dans la grande métropole indienne. Il n'est pas de fléau qui puisse lui être comparé et tout tremble devant sa terrible puissance.

Tout le monde a entendu parler du grand cyclone qui mit en 1864 Calcutta à deux doigts d'une ruine complète. Le vent, refoulant avec une irrésistible puissance le courant de l'Hougly, lança ses eaux comme un rempart mouvant hors de leur lit, entraînant avec elles les deux cent quarante navires qui y étaient ancrés, les broyant les uns contre les autres et semant la désolation sur les deux rives du fleuve. Le tourbillon atmosphérique, après ce premier méfait, se précipita avec une rage diabolique sur la malheureuse cité ; d'un seul coup, il balaya les quartiers pauvres des indigènes, enlevant les huttes, projetant au loin leurs débris en poussière, brisant les flexibles palmiers comme des fétus. Laissant alors deux cent mille malheureux sans abri, sous une pluie torrentielle, le fléau parut chercher de plus sérieux adversaires et vint battre en brèche les lourds et massifs édifices de la ville européenne ; ses rafales, avec la puissance de mille béliers, entamèrent les murailles, jetèrent à bas les portiques et les colonnades, tordirent les balcons de fer, enlevèrent les toits. Puis, au moment où la population tremblante n'espérait plus de salut, le météore s'éloigna subitement, le calme se rétablit, la ville était sauvée.

Mais à quel prix ! deux cents navires perdus ou broyés, des centaines de palais renversés, des milliers de huttes anéanties, et, chose plus terrible que les millions que représentaient toutes ces choses, vingt mille cadavres dans la cité, cent mille dans les plaines voisines ; partout les villages enlevés, les moissons détruites sur toute l'étendue du bas Bengale !

Et si encore ce cyclone était un accident, une chose unique : mais il n'est pas d'année où des

météores ne viennent s'abattre sur la ville, moins épouvantables que celui-là, mais cependant redoutables encore. Il n'y a pas à se le dissimuler, Calcutta se trouve sur la route de ces phénomènes et elle est condamnée à succomber sous leurs coups comme tant d'autres villes dont les ruines couvrent les marais des Sunderbunds.

Pendant mon séjour à Calcutta, je fus témoin d'un de ces cyclones, d'une intensité relative. Depuis la veille les instruments barométriques éprouvaient des oscillations assez brusques, lorsque, à une heure de l'après-midi, le ciel, où brillait depuis le matin un soleil radieux, se couvrit de nuages avec une étonnante rapidité. J'étais sur l'esplanade, et dès ces premiers signes je m'aperçus d'un grand mouvement en rade; les navires dépassaient leurs mâts de perroquet, déchargeaient les vergues de leurs voiles et semblaient tout préparer pour la lutte.

LE PORT DE CALCUTTA.

Tout à coup, regardant autour de moi, je vis tout le monde prendre la fuite en courant, comme poursuivi par un ennemi. Cependant l'air était encore calme, et je ne m'expliquais guère cette panique, lorsque, à l'extrémité de l'esplanade du côté du fort William, je distinguai une sorte de nuage de poussière grisâtre qui s'avançait en rasant le sol avec rapidité. Je pris à mon tour la fuite, et avec une certaine terreur, car je me trouvais absolument seul dans la vaste plaine et j'avais à franchir quelques centaines de mètres avant d'arriver aux maisons.

J'atteignais enfin l'extrémité de la rue Durumtollah, lorsque j'entendis des cris derrière moi; je me retournai : à dix pas de là, un palanquin était déposé au milieu du chemin, les porteurs se sauvaient, abandonnant une pauvre dame européenne, qui, dans son effroi, ne savait plus com-

ment sortir de son véhicule ; au moment où j'allais me porter à son aide, le nuage de poussière nous atteignit ; je me sentis envelopper, étreindre par une force invincible, puis mes pieds quittèrent le sol et je tombai à terre.

Je me relevai à demi au bout d'un instant ; la poussière avait disparu, la pluie tombait à torrents et le vent soufflait avec une violence qui m'empêchait de me tenir debout. La pauvre dame avait heureusement réussi à sortir du palanquin, que le tourbillon avait lancé contre la balustrade de l'esplanade, et elle gisait par terre fort effrayée. Je réussis à la rejoindre, en me traînant à demi dans une posture fort ridicule ; et, l'ayant aidée à se relever, nous pûmes, nous soutenant l'un l'autre, gagner l'hôtel Gallais, qui se trouvait dans la rue voisine. J'eus assez de peine à me faire ouvrir, car toutes les issues avaient été soigneusement barricadées.

PORTEURS D'EAU BENGALIS.

Pendant un quart d'heure, la violence du vent suivit une marche progressive ; enfin les murailles se mirent à vibrer d'une façon tellement inquiétante que l'hôtelier fit réunir tout le monde dans une pièce qui occupe généralement le centre dans les maisons de Calcutta et dont les murs, fort épais, à l'épreuve du cyclone, sont construits de façon à ne pas souffrir même de l'écroulement complet de l'édifice. Fort heureusement nous n'eûmes pas à faire l'essai de la solidité de ce dernier refuge, le vent baissa sensiblement, le roulement du tonnerre et la fulgurante lueur des éclairs, qui avaient accompagné la pluie dès le commencement, cessèrent à leur tour, et en quelques instants le calme fut rétabli, le ciel redevint bleu et limpide comme si rien ne s'était passé. Les rues offraient après l'orage un spectacle navrant : des tuiles, des branches d'arbres, des enseignes, des débris de palanquins, des vêtements les jonchaient dans toute leur longueur.

Parmi ces décombres, on remarquait les cadavres de centaines de corbeaux, de buses, de milans et de quelques *arghilahs ;* ces pauvres oiseaux n'avaient pu lutter contre le vent, qui les avait tués en les lançant sur les maisons.

Ce désastre me rappelle que j'ai oublié jusqu'à présent de présenter au lecteur la plus célèbre des curiosités de Calcutta : je veux parler des *arghilahs* ou adjudants.

Il n'est pas, en effet, de spectacle qui frappe plus le nouvel arrivant que de voir ces oiseaux grands comme des hommes se promener gravement parmi la foule qui encombre les rues ou garnir de leur fantastique silhouette le sommet de tous les édifices. Leur tête chauve, galeuse, percée de deux petits yeux ronds et rouges, supporte un bec énorme, pointu, en cornet, capable d'engouffrer un poulet entier, et muni d'une poche violacée, qui sert d'antichambre au puissant estomac. Placez cette tête enfoncée entre les épaules d'un corps blanc, sur lequel viennent se rabattre deux ailes à bande noire, semblables à des bras croisés derrière le dos ; posez ce corps

sur deux jambes jaunes d'une respectable longueur, et vous aurez l'arghilah, que la science a baptisé du nom vulgaire de *cigogne à sac*. Le public, frappé par la gravité de sa démarche et l'air penseur de son crâne dénudé, lui a donné le nom plus pittoresque de *philosophe* ou d'*adjudant*. Ces *philosophes* sont un bienfait pour Calcutta; leur œil investigateur ne laisse jamais séjourner un instant dans la cité la moindre immondice. Sous ce climat humide et chaud, avec la saleté native des habitants pauvres, et dans une ville aussi considérable, si l'on n'avait pas de pareils auxiliaires, tous les soins ne suffiraient pas à tenir les rues dans un état de salubrité même médiocre. Aussi les lois les protégent-elles, et il est défendu, sous peine d'une amende de cent vingt-cinq francs, de les molester en quoi que ce soit.

Les arghilahs ne sont, du reste, que les commandants de la vaste armée des nettoyeurs patentés de Calcutta, qui se compose de plusieurs milliers de vautours, de buses, de milans, de gypaètes, de cigognes et de corbeaux; mais tout ce monde tremble devant leur terrible bec, et les meilleurs morceaux sont réservés à leur prodigieux estomac. La voracité de l'arghilah est, en effet, extraordinaire; à demi repu, on le voit souvent happer au passage quelque corbeau impertinent et le faire disparaître, malgré ses protestations, dans la vaste poche, où, après quelques instants de tumulte, le travail de la digestion commence sur-le-champ à s'opérer.

Ces oiseaux quittent Calcutta tous les ans, au moment de la ponte, pour trois mois; mais au bout de ce temps ils reviennent fidèlement occuper chacun le poste qui lui appartient : ce qu'on a pu constater au moyen de colliers dont on a muni quelques-uns d'entre eux. L'un de ces porteurs de colliers monte la garde depuis trente ans sur le palais du vice-roi.

VIII

J'avais fixé la date de mon retour en France au mois de septembre; aussi, pour profiter des deux mois que j'avais devant moi, je fis comme j'avais fait à Bombay au début de mon voyage, j'établis mon centre d'opérations à Calcutta et je dirigeai de là des excursions vers les points principaux des provinces voisines. Mon premier but fut le temple de Jaghernâth.

Aucune ligne de chemins de fer ne met encore en communication Calcutta avec l'Orissa, et les seuls moyens de transport auxquels on puisse avoir recours sont les charrettes indigènes et les services de palanquins du dâk.

On pense que je n'hésitai pas longtemps à faire mon choix. Le service des palanquins de voyage est du reste mieux organisé dans le Bengale que dans les autres présidences, où le climat moins énervant permet l'usage des chevaux ou des voitures. L'administration des dâks vous fournit ici pour un prix modique par kilomètre, un palanquin confortable et huit porteurs qui se relayent tous les seize kilomètres. La nuit, un *masaltchi* porteur d'une torche en chiffons imbibés d'huile éclaire la marche. On peut donc franchir sans fatigue de grandes distances avec une assez grande rapidité, car les porteurs ne mettent guère plus de deux heures et demie d'un relais à l'autre. On trouve sur la route des bungalows avec *khansamah* et *peon*, où l'on s'arrête pour prendre ses repas.

La route au sortir de Calcutta se dirige vers l'ouest jusqu'à Midnapore; puis s'infléchit vers le sud, vers Balasore, où elle vient passer à une petite distance de la côte. Pendant tout ce trajet, on traverse des plaines monotones à demi noyées, couvertes de beaux champs de riz et parsemées de misérables villages bengalis groupés au milieu de mares stagnantes et d'élégants bouquets de cocotiers. Après Balasore, on quitte le Bengale pour l'Orissa; le sol devient plus maigre, des collines se montrent à l'ouest et l'air de la mer se fait sentir d'une façon plus vivifiante.

Le quatrième jour après mon départ de Calcutta, j'entrais à Cuttack, capitale de l'Orissa

anglais, ville insignifiante où je ne m'arrêtai que le temps de changer mon escouade de porteurs pour me diriger vers Pouri, la ville sainte de Jaghernâth, située à cent kilomètres plus au sud sur le bord de la mer.

Pouri n'est qu'une agglomération de maisons sales et mal bâties entourant le temple célèbre de Jaghernâth. Comme à Pochkar, à Mattra, à Bénarès, sa population flottante, composée de pèlerins accourus de tous les points de la péninsule indienne, est supérieure en nombre aux habitants. Le temple lui-même, qui attire d'un bout de l'année à l'autre ce prodigieux rassemblement de fanatiques, n'a par lui-même rien de fort remarquable, tout au moins pour le visiteur européen qui est réduit à contempler du dehors le sommet des tours dont la base lui est cachée par une haute enceinte crénelée. Cependant les massifs pavillons qui recouvrent les portes de cette enceinte permettent d'apprécier le style massif et original de ces constructions, qui se rapproche sous une forme lourde et grossière des beaux édifices jaïnas.

Chose bizarre, ce temple, considéré aujourd'hui comme le saint des saints par les Hindous modernes, est le seul souvenir vivant et incontestable que le bouddhisme ait laissé dans l'Inde. C'est ce sanctuaire vénéré qui reçut, lors du partage des reliques de Çakya Mouni, la dent du Bouddha, la relique des reliques que les Bouddhistes de Ceylan se vantent aujourd'hui de posséder. Non pas que l'édifice actuel remonte lui-même à une époque aussi reculée (il date tout au plus du onzième ou douzième siècle), mais l'idole qu'il renferme et devant laquelle vient se prosterner la foule fanatique n'est autre qu'un symbole bouddhique, la Dharma qui surmonte les portes de Sanchi et dont j'ai déjà donné la signification (page 517).

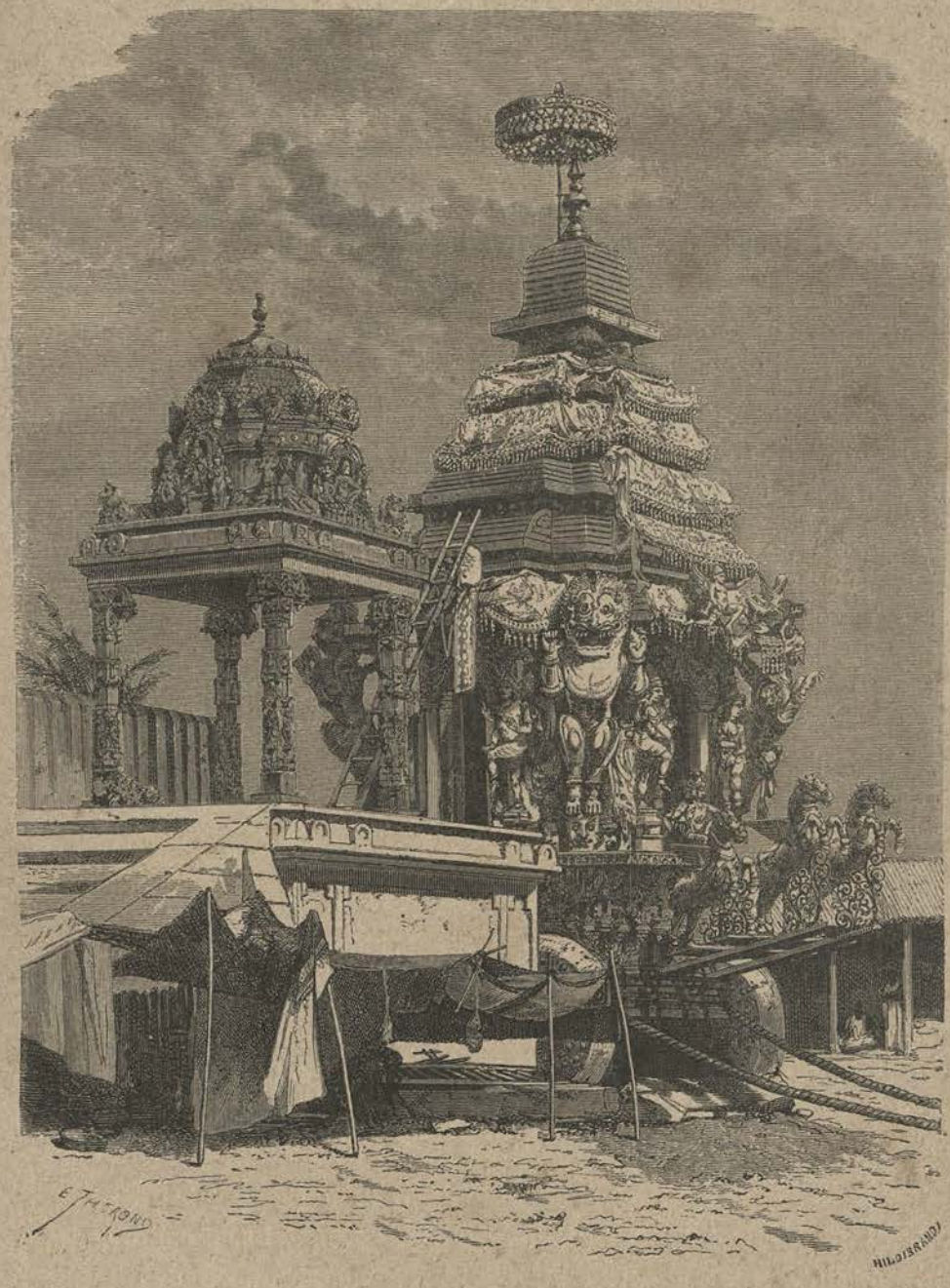
IDOLES DANS LE SANCTUAIRE DE JAGHERNATH.

Ce n'est pas seulement la forme de l'idole qui prouve que la sainteté de ce lieu remonte à l'époque de la domination du bouddhisme. Les fêtes qu'on y célèbre sont caractérisées par les pratiques qui différencient précisément le brahmanisme du bouddhisme. Ces fêtes, qui ont lieu au mois de mars ou d'avril, sont marquées par ce fait curieux que toutes les castes sont abolies pendant leur durée ; le soudra le plus infime se trouve momentanément l'égal du brahmane ou du kchatriya ; en outre, la statue de Jaghernâth, renfermant des reliques ou ossements du dieu Krichna, est promenée en ce moment en grande pompe dans un char luxueux exactement comme

PORTE PRINCIPALE DU TEMPLE DE JAGHERNATH.

autrefois, à cette même époque de l'année, les bouddhistes promenaient les reliques de leurs saints. Abolition des castes, culte des reliques, les deux dogmes fondamentaux du bouddhisme sont donc les deux caractères principaux de la fête de Jaghernâth.

Cependant le fanatisme brahmanique, forcé d'admettre ainsi des principes qu'il abhorre, a réussi à imprimer à ces fêtes un caractère qui, lui, n'a rien ni de védique, ni de bouddhique par l'introduction des hideuses boucheries de la procession du Rattjâtra.



CHAR DE LA PROCESSION DU RATTJÂTRA, A JAGHERNATH.

Ces processions ont lieu trois fois par an. L'idole de Jaghernâth est placée sur un char porté sur seize roues et mesurant huit mètres de longueur sur autant de largeur. Ce char en bois, couvert de nombreuses sculptures, est orné pour ces cérémonies de draps d'or et d'étoffes de prix. La lourde masse est mise en mouvement au moyen de forts câbles auxquels s'attellent des milliers de pèlerins, amenés par la vue de leur dieu à un état de folie furieuse.

C'est au cours de ces processions que jadis des centaines de malheureux fanatiques pous-

saient l'exaltation jusqu'à se précipiter sous les roues du char et à se faire broyer pour gagner le paradis que les indignes brahmanes leur promettaient au prix de ce sacrifice.

Aujourd'hui les Anglais ont interdit cette sanglante coutume et la procession est escortée par des policemen à cheval chargés de surveiller les abords du char. C'est dans ces circonstances que se montre bien toute l'inconséquence du caractère hindou, bizarre mélange de lâcheté et de témérité. Un homme s'étend par terre devant la lourde roue du char; il a fait le sacrifice de sa vie ; il a affronté sans frémir l'horrible souffrance de l'écrasement lent, car la roue ne se meut qu'avec peine ; cependant l'inspecteur anglais l'a aperçu ; il se précipite la cravache levée vers le malheureux qui, à la vue de l'Européen redouté, oubliant ses vœux et son courage, se hâte de se relever et se dissimule en tremblant dans la foule comme un écolier surpris en flagrant délit de peccadille. Comment expliquer ce courage devant un supplice affreux, cette peur devant une punition légère? Ce fait se voit chaque fois cependant ; et malheureusement aussi, malgré toute la vigilance, chaque procession fait encore des victimes.

De Pouri, j'allai visiter les ruines du temple de Kanarac, bien connu des marins sous le nom de Black Pagoda ou Pagode Noire, et dont on aperçoit de la mer la haute tour pyramidale se dressant isolée au milieu du delta plat et sablonneux de la Mahanadi. Ce temple, construit en 1236 par le roi Narsing Deo, a dû être une des plus belles constructions de l'Orissa. Il n'en reste plus aujourd'hui que le porche surmonté d'un toit pyramidal en pierre d'un effet imposant.

En remontant vers Cuttack, je visitai encore les étonnantes ruines de Bhovanêchvar, magnifique groupe de temples du dixième siècle et non loin de là les grottes d'Oudghiri et de Khandaghiri, intéressantes surtout au point de vue archéologique, mais de dimensions restreintes et d'exécution grossière. Non loin du champ de ruines de Bhovanêchvar, sur le bord de la rivière Dayat, se dresse le célèbre rocher d'Asvastouma, qui, outre plusieurs petites grottes intéressantes, porte une magnifique inscription d'un des édits publiés par Açoka en 250 avant notre ère. Toute cette partie de l'Orissa est du reste riche en monuments précieux de l'histoire ancienne de l'Inde.

IX

De retour à Calcutta, je me dirigeai cette fois vers la partie méridionale du Delta, cette région mal définie, qui n'est plus la mer et qui n'est pas encore le continent, et que l'on appelle les Sandarband, en anglais Sunderbunds.

Une petite ligne de chemin de fer conduit jusqu'à Port-Canning, havre fondé il y a quelques années sur la Mutlah, l'une des bouches du Gange, plus large et plus facilement accessible que l'Hougly. Malgré cette situation favorable, la nouvelle ville ne paraît pas devoir de longtemps faire concurrence à Calcutta ; elle me fit l'effet d'une pauvre bourgade munie de quelques chantiers devant lesquels se balançaient mélancoliquement un ou deux navires.

A Port-Canning, je m'arrangeai avec le patron d'une grosse barque indigène, qui s'engagea à me faire faire une promenade de trois jours à travers les méandres des Sunderbunds.

Schaumburg et un seul domestique m'accompagnaient, et nous emportions avec nous des provisions pour plusieurs semaines, en prévision de quelque coup de vent qui nous aurait entraînés hors de notre route ou même au large.

Le premier jour, nous remontâmes un étroit canal aux eaux jaunes et croupissantes, serpentant entre des îles basses, marécageuses, couvertes d'une jungle épaisse au-dessus de laquelle s'élançaient comme des fusées quelques cocotiers à l'immense panache chargé de fruits. Les rives du canal disparaissaient sous un inextricable fouillis de racines et de plantes aquatiques, qui les rendaient presque inabordables. Des nuées d'oiseaux peuplaient ces rivages fétides. Je

LES TEMPLES DE BHOVANÉCHVAR.

distinguai parmi eux le héron géant, la grande cigogne noire, l'arghilah et l'ibis brun. Ces grands échassiers, perchés comme des factionnaires sur les arcs-boutants des palétuviers, nous suivaient au passage d'un regard stupide et se laissaient massacrer avec un tel stoïcisme, que bientôt nous eûmes assez de cette monotone tuerie. L'eau elle-même, dans certains endroits, était battue par des centaines de petits plongeurs et de canards brahmnis. Des poules d'eau, au plumage pourpre ou indigo, couraient prestement sur les feuilles de lotus.

J'abattis quelques-unes de ces dernières et j'eusse tenu à les conserver ; mais chaque fois, avant que nous pussions assez approcher, l'oiseau disparaissait subitement, attiré en dessous par une force invisible. Les mystérieux voleurs de gibier n'étaient autres que les crocodiles, qui pullulent dans ces eaux, mais qui, effrayés par les détonations de nos armes, se cachaient prudemment sous la surface.

Vers le soir, nous eûmes une preuve de l'abondance de ces sauriens dans les canaux des Sunderbunds. Le patron de notre barque vint jeter l'ancre pour la nuit auprès d'un misérable amas de huttes, où les hommes de l'équipage descendirent pour faire cuire leur repas. A côté du débarcadère, je remarquai une estacade formée de gros pieux, s'avançant dans l'eau et entourant complétement une sorte d'abreuvoir. Le patron m'expliqua que les indigènes étaient obligés de se retrancher derrière cette fortification lorsqu'ils avaient à puiser de l'eau ou à laver leurs vêtements s'ils ne voulaient être enlevés par les crocodiles. Cependant, m'assura-t-il, ces rusés animaux savent même déjouer ces précautions : ils pénètrent par la rive dans l'intérieur de l'estacade, se blottissent sous les eaux et attendent patiemment qu'une femme ou un enfant s'approche d'eux ; ils bondissent alors sur leur proie, la saisissent, et se hâtent de regagner le fleuve avec elle. Il ne se passe pas d'année sans que les villages aient à payer un sanglant tribut à ces féroces animaux.

Les crocodiles ne sont pas les seuls ennemis auxquels les habitants des Sunderbunds aient à disputer leur misérable existence. Les jungles qui les environnent de toute part regorgent d'animaux féroces de toute espèce, mais les tigres y sont surtout en nombre prodigieux. Ces animaux nagent facilement d'une île à l'autre, et viennent quelquefois attaquer en corps les villageois, qui sont obligés d'entourer leurs demeures de palissades et de soutenir un véritable siége. On a vu, vers 1862, une troupe de tigres attaquer et dévorer complétement les malheureux employés de la station télégraphique située à la pointe de l'île de Saugor.

Les indigènes font, du reste, une guerre à outrance aux félins. Ils se servent en général de fosses remplies de piques en bois durci et aussi de piéges très-ingénieux, d'une forme toute particulière. Pour cela, ils choisissent un jeune arbre, fort et flexible, qu'ils recourbent en forme d'arc, en assujettissant le faîte, au moyen d'une corde, à un pieu planté dans le sol. Cette corde supporte l'appât, qui est disposé de telle sorte que le tigre ne puisse y toucher qu'en s'engageant la tête ou la patte dans un nœud coulant. Au moindre mouvement que fait l'animal une fois pris, le nœud coulant se serre, la corde attachée au pieu se déroule, et l'arbre, remis en liberté, se relève brusquement, enlevant avec lui le tigre, qui reste piteusement suspendu en l'air. Afin d'éviter qu'il ne puisse se dégager, une sorte de rouleau en bois durci est disposé de telle façon que, au moment où l'arbre se détend, il vient glisser le long de la corde et frapper brusquement la partie de l'animal engagée dans le nœud coulant. Depuis que les Anglais essayent de développer la culture du riz dans les Sunderbunds, ils ont fourni aux indigènes de la strychnine, et une grande quantité de tigres ont péri par le poison. Leur nombre n'est cependant encore qu'à peine entamé, car pendant la nuit nous entendons de tout côté s'élever autour de nous un concert de rauques hurlements.

Les habitants des Sunderbunds portent le nom de Molanghis. Ils sont en général très-noirs, de petite taille et d'une constitution chétive ; leur type se rapproche considérablement de celui des riverains de la côte occidentale de l'Indo-Chine. Leurs principales industries sont l'extrac-

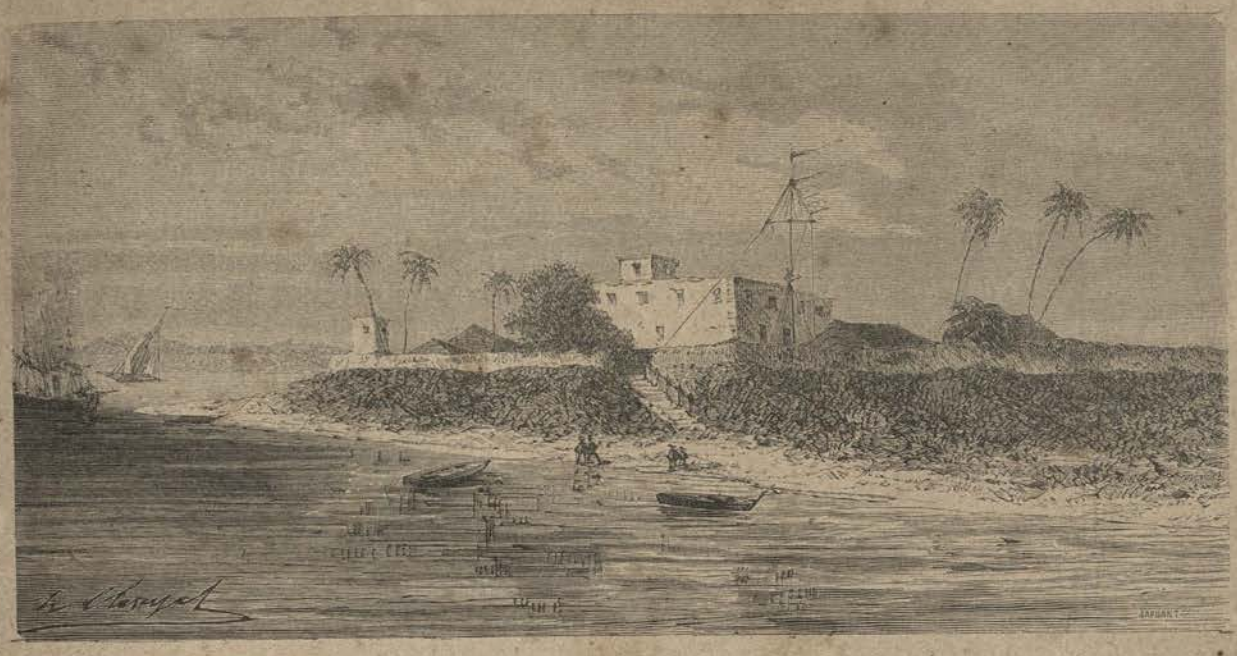
tion du sel de l'eau de la mer et la pêche. Parmi les innombrables poissons qui peuplent les eaux de ce pays, il faut citer au premier rang le *mango-fish*, ou poisson mangue, si estimé sur le marché de Calcutta. Ce poisson, d'une belle couleur jaune d'or, ne dépasse guère la taille d'un barbeau ; sa chair blanche et sans arêtes est d'un goût exquis.

Pendant deux jours encore nous parcourûmes le réseau des bouches du Gange, tantôt traversant à toute voile de magnifiques estuaires larges comme des bras de mer, tantôt au contraire glissant dans d'étroits canaux, au-dessus desquels les arbres s'entre-croisaient en voûte ombreuse. La plupart des îles n'ont d'autres habitants que les bêtes féroces, et leur sol mou et spongieux se montre impropre à toute culture. Nous pûmes constater cependant que certaines parties des Sunderbunds sont dès aujourd'hui en pleine voie de prospérité ; quelques îles où les Européens se sont établis offrent de magnifiques cultures de riz et de belles plantations d'indigo et de canne à sucre.

Rentré à Calcutta, je reprenais, quelques jours après, ma course sur le *Eastern Bengal Railway*, qui, me faisant traverser dans toute sa largeur le delta, vint me déposer à Goalanda, sur la rive droite du bras principal du Gange. Ce fleuve, épuisé par ses innombrables dérivations, n'a guère ici une plus grande largeur qu'à Monghyr ; il roule lentement ses eaux entre des rives basses et monotones. Le lendemain, un bateau à vapeur me conduisit à Dacca, par la Dalasseri, un des canaux du delta. La Dalasseri, quoique communiquant avec le Gange, n'appartient cependant plus, à proprement dire, au système de ce fleuve ; elle forme l'extrémité du grand bras occidental du Brahmapoutra.

Dacca ne laissa pas que de me désappointer ; je m'attendais à y trouver des restes dignes du grand rôle qu'elle a joué pendant de longs siècles comme capitale du Bengale oriental, mais je n'y vis que quelques ruines insignifiantes. En revanche, la ville moderne offre l'aspect d'un grand centre commercial ; ses bazars sont populeux, animés et offrent un curieux mélange de races ; le type indo-chinois s'y rencontre presque autant que le type hindou. Dacca marque, du reste, l'extrême frontière orientale de l'Inde ; à quelques lieues dans l'est, la Megna, le grand bras du Brahmapoutra, marque la limite du monde hindou, et les collines que l'on aperçoit à l'horizon n'ont d'autre population que des Koukis, des Louchaïs, toutes tribus de sang et de coutumes indo-chinoises. J'avais donc, cette année, franchi de l'ouest à l'est, de l'Indus au Brahmapoutra, l'Inde dans sa plus grande largeur.

BENGALIS DE BASSE CASTE.



DIAMOND HARBOUR, A L'EMBOUCHURE DE L'HOUGLY.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME

DE CALCUTTA A POINTE-DE-GALLE

Le départ. — Diamond Harbour. — Les bouches du Gange. — La côte de Coromandel. — Madras. — La barre. — Massoulas et catimarons. — Les disciples de saint François Xavier. — Les jongleurs. — Les Madrassis. — Il y a Hindou et Hindou. — Pondichéry. — Les Indes françaises. — Les côtes de Ceylan. — Le pic d'Adam. — Pointe-de-Galle. — La route de Colombo. — Les Cinghalais. — Derniers mots au lecteur.

I

Le 30 août j'étais de retour à Calcutta, et le 1er septembre, je montais à bord du *Labourdonnais*. Après six ans de courses, de travaux et de fatigues, j'allais enfin prendre le chemin de la patrie et dire adieu à l'Inde. Il me fallait aussi dire adieu à mon brave et fidèle compagnon, que de nouveaux projets retenaient dans ce pays. Mon vieux bêra Dêvi, le loyal serviteur qui m'avait suivi depuis trois ans à travers tant de bonnes et de mauvaises fortunes, était là aussi fondant en larmes, embrassant mes genoux.

Enfin le moment de la séparation est venu; la cloche sonne; je vois Schaumburg et le vieux bêra s'éloigner dans la chaloupe en me faisant un dernier adieu; puis l'hélice frappe l'eau et bientôt Calcutta disparaît à nos regards. Tout le jour, nous descendons le fleuve au milieu d'un flot de navires de toutes nationalités, gagnant le port ou se dirigeant vers la mer ; les berges hautes et escarpées ne nous laissent apercevoir que le sommet des palmiers qui s'élèvent çà et là au-dessus de ces terres noyées.

Le lendemain matin, nous nous arrêtons un instant à Diamond Harbour, petit havre situé à l'embouchure de l'Hougly, et où les bateaux à vapeur embarquent les dernières dépêches; au delà les rives du fleuve s'écartent, s'abaissent ; nous laissons sur notre gauche la grande île de Saugor et bientôt nous voguons en pleine mer, en apparence du moins, car nous ne sommes pas encore sortis des Sandheads (têtes de sable), immenses bancs que le Gange pro-

jette dans le golfe du Bengale et qui rendent si terribles les approches de ses embouchures.

Un navire à voiles ne saurait se tirer de ces écueils mouvants et invisibles sans l'aide d'un pilote et souvent même d'un remorqueur ; aussi dans les gros temps, si fréquents dans ces parages, la spéculation sait profiter de cette situation dangereuse. Les navires en charge pour Calcutta ont alors hâte de gagner le fleuve et sont obligés de se soumettre aux exigences exorbitantes des remorqueurs, qui les laissent, impassibles, se débattre au milieu du danger, jusqu'à ce que la somme inscrite à la craie sur un tableau noir ait été acceptée.

Ce n'est qu'à deux heures que nous atteignons le bateau fanal, ballotté par les flots, qui nous annonce que nous entrons effectivement dans l'Océan Indien.

II

Le 5, vers midi, nous apercevons pour la première fois la côte de Coromandel, longue ligne à peine visible au-dessus de l'horizon et que domine la silhouette bleue d'une chaîne de montagnes aux formes hardies, les monts Palikât. A six heures, notre vapeur vient jeter l'ancre devant Madras.

Cette ville, la troisième capitale de l'Inde anglaise, est loin de présenter l'aspect animé qu'offrent Bombay et Calcutta lorsqu'on les approche de la mer. Au lieu des flottes imposantes qui couvrent le Bombay Harbour ou l'Hougly, on ne voit ici que quelques navires, rangés à distance respectueuse d'une côte rectiligne, défendue par une triple barre de lames écumantes, d'un aspect si peu engageant que je remets au lendemain ma visite de la ville. Celle-ci, vue du pont du bateau, a assez bon air avec ses longues et belles façades, courant symétriquement le long de la côte, mais elle n'a rien de pittoresque.

Madras, après avoir été le plus florissant établissement anglais de l'Inde, a été laissé bien en arrière par les deux autres villes présidentielles, qui ont réussi à attirer à elles tout le grand commerce de l'Europe avec l'extrême Orient. Jamais du reste emplacement plus défavorable n'a été donné à une grande ville ; placée sur une côte battue par les flots, elle se voit séparée des navires qui lui apportent leurs chargements par une barre redoutable et ne leur offre en revanche aucune protection contre les vents des moussons ; sans rivière qui fasse affluer vers elle les richesses des fertiles provinces du sud de l'Inde, elle s'étend elle-même à l'entrée de plaines sablonneuses, peu fertiles, rôties pendant six mois de l'année par une température saharienne. Cependant, malgré tous ces désavantages, elle est encore, grâce à ses chemins de fer, le centre d'un commerce important et ne renferme pas moins de huit cent mille âmes.

Le lendemain de notre arrivée, je me rends à terre à bord d'un *massoula*, sorte de grand bateau pointu des deux bouts, très-solidement construit, qui sert à franchir la barre. Cette opération n'est pas sans présenter quelque difficulté, mais il me parut qu'on en avait exagéré le danger, car j'arrivai sur la berge sans avoir été par trop mouillé. Cependant, lorsque la mer est forte, les choses ne doivent pas se passer ainsi. On ne peut plus alors se servir des massoulas et il faut avoir recours au *catimaron*, l'un des plus étranges esquifs que l'homme ait eu la témérité de lancer sur les flots.

Le mot *catimaron* est la corruption des deux mots tamouls *kattou*, attacher, et *maram*, arbre ; cela suffit pour expliquer que ce bateau n'est qu'une sorte de radeau composé de deux ou trois poutres attachées ensemble avec des cordes. C'est sur ce frêle assemblage qu'il faut se livrer aux flots furieux lorsqu'on veut débarquer à Madras en mousson.

L'opération n'offre toutefois, à ce que l'on prétend, d'autre danger que quelques émotions vives et un bain complet. Les adroits bateliers lancent leur catimaron sur la première vague

de façon à atteindre la crête de la seconde, qu'ils fendent littéralement par un vigoureux effort. Le radeau est jeté sur la berge, où des hommes qui l'attendent se hâtent de le hisser hors de l'atteinte du flot qui semble courir après sa proie. Souvent le voyageur est enlevé du catimaron par la lame, mais il ne court aucun péril ; les bateliers, nageant comme des poissons, le retirent sûrement de l'eau.

Les conducteurs de catimarons forment à Madras une sorte de corporation ou de caste distincte ; ils se disent chrétiens et descendants des pêcheurs de la côte de Coromandel convertis par saint François Xavier ; mais leur christianisme est des plus douteux et consiste, je crois, à placer parmi leurs idoles brahmaniques une statue de la Vierge et à pousser dans les moments de péril de grands cris de : Dsaviê, Dsaviê !

INDIGÈNE DE MADRAS.

Après une courte promenade dans les divers quartiers de Madras, promenade trop courte pour me permettre de juger cette grande ville, mais suffisante néanmoins pour m'en donner une idée générale, je regagnai le steamer, que je trouvai encombré par une foule de marchands et de bateleurs de toute sorte. Parmi ces derniers, les jongleurs passent pour les premiers de l'Inde, sans doute parce que beaucoup de voyageurs les ont vus les premiers ; mais leur répertoire ne me parut pas différer sensiblement de celui des *nâts* et *sâpwallahs* de l'Hindoustan. L'un d'eux nous fit cependant fort adroitement un tour assez inexplicable : prenant un petit sac plein de riz, il le vida sur un plateau de cuivre, puis secouant le plateau brusquement en l'air, il fit tomber le contenu, qui arriva à terre sous forme de graines de toutes espèces sans qu'il restât parmi elles aucune trace de riz.

Ce n'est certes pas d'après les gens qui m'entouraient que je me permettrais de juger les Madrassis, mais on les rencontre en assez grand nombre dans le Dekkan et la présidence de Bombay, pour que je puisse en dire un mot.

Par leur peau d'un noir bronzé, leurs cheveux luisants, leur figure écrasée, les habitants de la côte de Coromandel se détachent complétement du type plus ou moins aryanisé des peuples de l'Hindoustan et de l'Inde centrale. Leurs mœurs, leurs coutumes, leur langue sont complétement différentes. C'est chez eux, et chez eux seulement, qu'on trouve ces caractères que l'on a voulu attribuer à tort à tous les peuples de l'Inde : exagération du système des castes, nourriture strictement végétale, condition dégradante des parias. L'Hindou aryen du Rajpou-

tana ou du Pendjâb, qui se gorge dans ses festins de chair de mouton et de sanglier, arrosé d'abondantes rasades de vin de mhowah, rirait bien de se voir confondu avec le maigre et fanatique tamoul, picorant son riz assaisonné de piment, aussi bien que le Bhîl ou le Mîna, rejeté par les castes, mais portant fièrement dans les durbars du couronnement et son arc et ses flèches, rougirait de se trouver associé avec le paria rampant et opprimé.

Il est de toute nécessité que nous nous débarrassions en Europe du type conventionnel de l'Hindou adopté jusqu'à ce jour et dont on a bénévolement fait le représentant de deux cents millions d'êtres, habitant une superficie égale à plus de la moitié de notre continent européen.

Il faut qu'on arrive à se persuader qu'il existe entre les divers peuples qui s'agitent du cap Comorin à l'Himalaya d'aussi grandes divergences qu'entre les nations qui peuplent la surface de l'Europe d'Arkhanghelsk à Cadix, et il serait aussi peu et même moins rationnel dans l'Inde qu'en Europe de vouloir rapporter toutes les nations à un même type moral et physique. Dans les deux contrées, outre l'entité géographique, il existe entre tous les habitants un lien commun, c'est la religion ; mais ce lien offre des nuances infinies qui ne fournissent que des points de comparaison superficiels. Se servira-t-on de l'argument que l'Europe est chrétienne pour jeter dans le même moule le Russe et l'Espagnol, l'Anglais et le Grec? Et encore dans l'Inde trouverions nous des différences plus considérables entre les divers peuples, le Sîkh et le Malabar, le Toda et le Bengali, le Leptcha et le Bhîl, que celles que présentent les nations de l'Europe entre elles.

Il faut donc abandonner pour l'Inde ces appréciations générales qui ont été jusqu'à présent si goûtées : décrire un brahmane de Madras ou un kchatriya du Rajpoutana et le donner comme le type de toutes les nations de l'Inde revient à peu près à prendre le premier individu que l'on rencontre à Paris et à en faire le représentant des qualités, des défauts et des aptitudes de toutes les nationalités européennes.

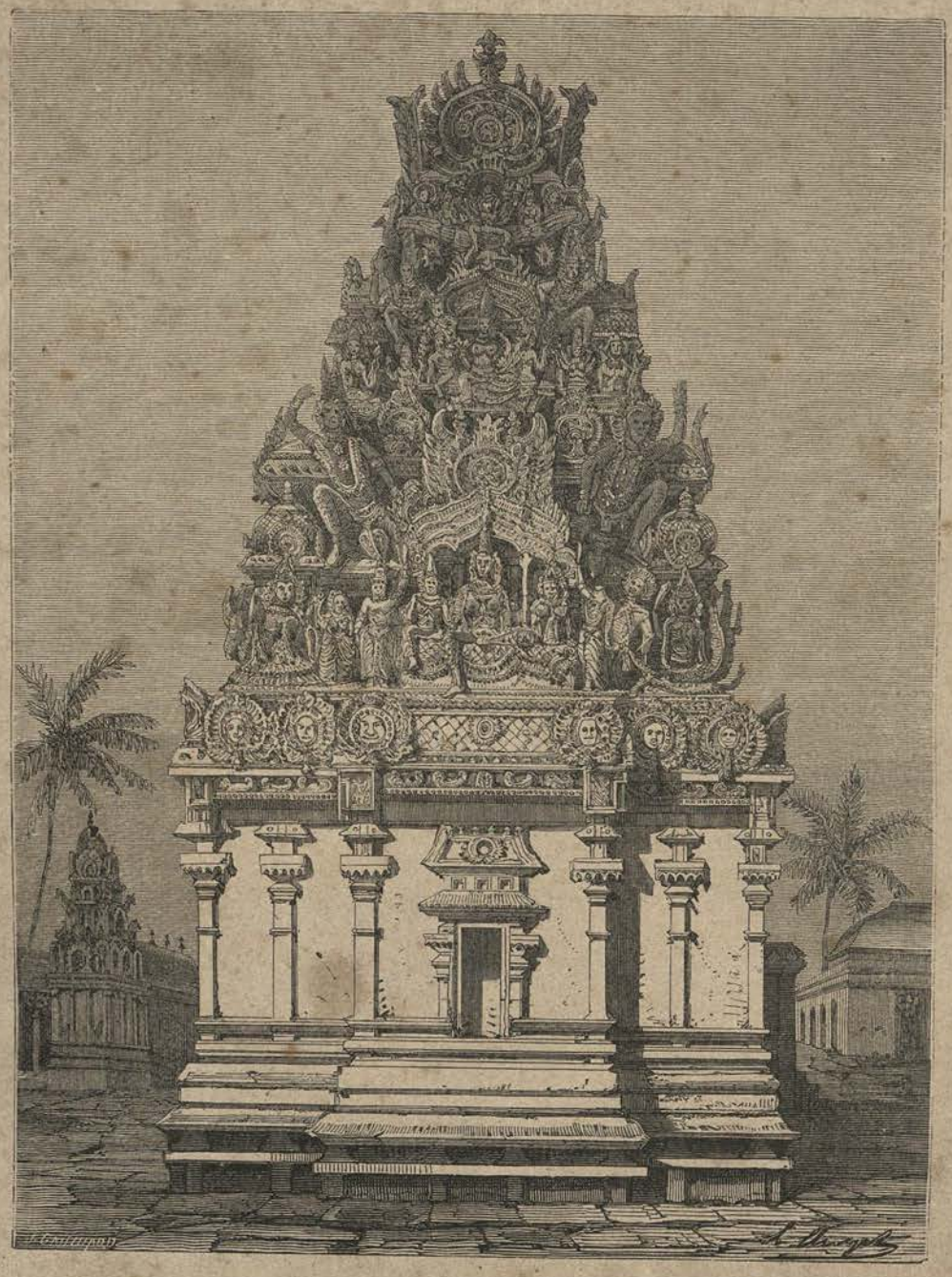
III

A midi, le *Labourdonnais* quitte la rade de Madras et se dirige vers le sud en suivant la côte à une petite distance. Nous voyons ainsi défiler distinctement devant nous les plages basses et couvertes de palmiers de Sadras, les rochers sculptés de Mabahalipour, l'antique cité de Bali, et à la nuit tombante, nous venons jeter de nouveau l'ancre près d'une longue jetée en fer, battue par les vagues, à l'extrémité de laquelle se groupent un phare et quelques maisons à demi cachées par les pittoresques groupes d'arbres : c'est Pondichéry, la capitale des possessions françaises dans l'Inde.

Hélas ! ces possessions se réduisent à bien peu de chose. Du vaste empire indo-français que le grand Dupleix avait rêvé et qu'il avait été si près de réaliser, il ne nous reste plus que : Pondichéry, avec un territoire de 20 à 23,000 hectares, composé de lambeaux enchevêtrés au milieu d'un nombre égal de parcelles anglaises ; Chandernagore, avec 800 hectares ; Yanaon, avec 200 hectares ; Karikal, avec 12,000 hectares ; et le petit port de Mahé sur la côte de Malabar avec quatre petits hameaux ou aldées : c'est-à-dire un total de 36,400 hectares, soit en nombre rond 360 kilomètres carrés, superficie peuplée aujourd'hui d'un peu moins de 230,000 habitants et éparpillée sur plus de 600 lieues de côtes.

Par une clause du traité de Versailles du 3 septembre 1783 qui nous reconnut la possession de ces lambeaux de terrain, il nous est interdit de donner à ces territoires d'autres limites que de simples fossés d'irrigation et d'y entretenir d'autres troupes que celles nécessaires au maintien

de la police locale. Aussi à chaque rupture entre la France et l'Angleterre, il a toujours suffi de quelques soldats anglais pour annexer nos possessions au domaine britannique. Chaque fois, il est vrai, l'Angleterre nous a remis intégralement en possession de ce que nous appelons les Indes françaises. Une fois seulement, en 1815, la France fut mise en état d'échanger ces possessions ridicules contre un territoire autrement riche et important, la belle île Maurice, notre ancienne Ile de France. Cette proposition fut faite par lord Castlereagh à notre ministre des affaires étran-



PORTIQUE D'UNE PAGODE DE PONDICHÉRY.

gères, qui refusa. « Lequel, s'écrie Jacquemont avec indignation, était le plus inepte, de celui qui le proposait, ou de celui qui, maître de son choix, abandonnait Maurice ? »

Quelques regrets qu'éveillent dans son esprit tous ces tristes souvenirs, le voyageur ne peut qu'être charmé par l'aspect gai et coquet de Pondichéry. En débarquant, on est frappé par le spectacle riant que présentent ses belles et larges rues, ombragées par des arbres magnifiques et bordées d'élégantes maisonnettes que précèdent de jolis jardinets. Tout est propre, charmant ; les

places sont couvertes d'un beau gazon, çà et là s'élève quelque colonne, un petit temple hindou ; la ville indigène elle-même est suffisamment aérée, percée de belles voies. Un calme, hélas ! trop profond, règne partout, et l'on se prend à rêver une existence douce et paisible dans ce lieu charmant.

Les indigènes semblent attachés à la domination française ; beaucoup parlent notre langue et tous paraissent avoir emprunté par des rapports plus intimes et plus cordiaux avec nos colons que ceux qui règnent entre Anglais et Indiens, quelque chose de l'avenante amabilité qui reste encore un des plus nobles caractères de notre race.

Je rentrai à bord le lendemain de notre arrivée, emportant une agréable impression de Pondichéry et de ses habitants et regrettant de n'avoir pu leur consacrer qu'un jour.

UNE PLACE DE PONDICHÉRY.

IV

Le 7, à midi, nous quittons la rade de Pondichéry et, à trois heures, je vois avec émotion disparaître définitivement à l'horizon la côte de l'Inde, cette terre aimée où je viens de passer les six plus belles années de ma vie et qui aura toujours, après ma patrie, la première place dans mon cœur.

Le lendemain matin, les premières lueurs du soleil levant nous montrent les rivages abrupts de l'antique Taprobane, Ceylan, l'île enchantée, le véritable paradis terrestre, s'il y en eut jamais un. Notre route nous conduit assez près de la côte pour que nous puissions distinguer

les villages indigènes assis au milieu de verdoyantes forêts de cocotiers ; bientôt le profil du superbe mont Adam se dessine nettement sur le ciel ; son pic dentelé, sur lequel d'après la tradition le premier homme a laissé l'empreinte de son pied, apparaît entouré d'une couronne de légers nuages.

Pendant tout le jour, nous longeons cette côte, promenant un regard avide sur ces beautés que notre œil ne fait qu'entrevoir ; puis le soleil disparaît et revient au matin éclairer notre entrée dans le port de Pointe-de-Galle.

Ce petit port inconnu, ignoré il y a quelques années, est aujourd'hui une des grandes stations de ce magnifique réseau de bateaux à vapeur et de chemins de fer qui enveloppe main-

GROUPE DE COCOTIERS SUR LA ROUTE DE POINTE-DE-GALLE A COLOMBO.

tenant notre globe. C'est ici que viennent s'arrêter tous les steamers qui relient l'Europe à l'extrême Orient et au Pacifique. La ville, une ancienne citadelle hollandaise, couvre un rocher, qui s'élève au fond de la baie au milieu d'une verdoyante forêt de cocotiers.

Le *Labourdonnais*, qui nous a amenés de Calcutta, ne va pas plus loin que Galle et c'est l'*Impératrice*, venant de Saïgon et de Singapour, qui doit nous emmener en Europe. Ce transbordement nous laisse deux et peut-être trois jours que nous sommes libres d'utiliser comme bon nous semble.

J'en profite pour ma part pour faire une courte excursion vers Colombo, pour admirer ces merveilles chantées par Ida Pfeiffer et dont la description la plus enthousiaste ne saurait encore rendre l'incomparable beauté. Ceylan est le plus merveilleux jardin qu'on puisse imaginer ; de

son sol humide couvert de mille fleurs s'élancent dans un gracieux mélange les productions les plus précieuses de notre flore terrestre : sagoutier, cocotier, arbre à pain, goyavier, manguier, ananas, bananier, noix muscade, caféier, poivre, etc., etc.

Les habitants eux-mêmes semblent avoir été faits à l'unisson de ce paradis ; d'un type élégant, admirablement bâtis, ils sont gais et aimables ; les jeunes gens, imberbes et le front couvert d'une chevelure soyeuse, ont une beauté toute féminine. Leur costume diffère considérablement de celui des peuples de l'Inde. Ils enveloppent leurs jambes, comme les Malais, dans un *sarang* ou pièce d'étoffe de couleur qui est enroulée de façon à former un fourreau étroit. Une petite veste blanche, à laquelle ils ajoutent les jours de fête une sorte de gilet, couvre le haut du corps. Ils paraissent ignorer l'usage du turban. Les deux sexes ont toujours la tête découverte, avec cette différence que les femmes portent les cheveux courts et sans peigne, tandis que les hommes laissent croître en toute liberté leur abondante chevelure et la réunissent sur le derrière de la tête en un épais chignon retenu par un large peigne d'écaille. Cette disposition toute féminine de la chevelure chez les Cinghalais remonte à la plus haute antiquité, car, il y a déjà dix-sept siècles, Ptolémée désignait les habitants de Ceylan sous le nom d'hommes aux cheveux de femme. Cette curieuse coutume est la source de bizarres quiproquos, faciles à s'expliquer, et sur lesquels tous mes prédécesseurs se sont assez longuement étendus. En dehors de la population cinghalaise proprement dite, l'île renferme un grand nombre de races étrangères, ayant chacune ses caractères particuliers : marchands juifs et maures, pêcheurs malabars, agriculteurs tamouls et marins des Maldives.

FEMMES CINGHALAISES.

CINGHALAIS.

Ces derniers, dont je devais quelques jours plus tard traverser le curieux archipel, sont les plus hardis navigateurs de l'Océan Indien. Montés sur leurs légères barques à balancier, ils

viennent sur toute la côte de Malabar et à Ceylan porter les produits de leurs îles, étroits récifs perdus dans les mers, où croissent en abondance le cocotier et l'aréquier.

Les Maures, qui se trouvent en assez grand nombre dans le sud de Ceylan, et surtout à Pointe-de-Galle, y sont arrivés au huitième siècle, chassés d'Arabie par la tyrannie du calife Abdoul-Malik. Ils ont peu à peu accaparé tout le commerce de l'île et forment aujourd'hui une classe riche et influente.

V

Le 11 septembre, monté sur l'*Impératrice*, je reprenais définitivement la route de l'Europe.

Durant les six années que je venais de passer dans l'Inde, de 1863 à 1868, j'avais accompli, et au delà, le programme que je m'étais imposé à mon départ de Paris. En y comprenant les escales que je venais de faire à Madras, à Pondichéry et à Ceylan, il n'était guère de parties de la vaste péninsule que je n'eusse parcourues. J'avais tour à tour visité la présidence de Bombay, le Dekkan, le Goujerate, les dix-huit cours indépendantes du Rajpoutana et de l'Inde centrale, les pays des Bhîls et des Gounds, le Pendjâb, l'Himalaya occidental, l'Hindoustan, l'Aoûdh, le Behar, le Bengale et l'Orissa. Du sud au nord, de l'ouest à l'est, d'Outakamand à Simla, de Peshawur à Dacca, j'avais sillonné en tous sens cet immense pays, franchi six mille cent cinquante kilomètres en chemin de fer, trois mille vingt-quatre en voiture ou en charrette, treize cent vingt-neuf à dos de chameau, onze cent quarante-cinq à dos d'éléphant, c'est-à-dire plus de onze mille six cents kilomètres de route réelle.

Si j'ai résumé ici rapidement les résultats matériels de mon exploration, ce n'est pas dans le but de faire un vain étalage de chiffres : j'ai tenu à constater combien le succès de mon entreprise avait dépassé mes plus vives espérances.

On a vu que ce voyage, que je commençais en simple et humble touriste livré à ses propres ressources, sans aucun appui officiel, allait bientôt prendre un caractère bien différent et revêtir toute la splendeur de l'ambassade d'un grand État. J'allais m'avancer à travers ces pays, entouré de nombreuses et imposantes escortes, suivi de tout un appareil guerrier, salué à mon entrée dans les villes par des coups de canon, comblé de tous les honneurs et accueilli par tous les souverains avec l'empressement le plus flatteur, alors que je n'avais rêvé que de pouvoir me livrer tranquillement et obscurément à mes travaux et à mes études. Aussi, quoique je me sois attaché à limiter le récit de mon voyage au plus sobre énoncé des faits exposés avec toute leur vérité et toute leur simplicité, en passant même sous silence les aventures d'un caractère trop romanesque, je crains que quelques-uns de mes lecteurs n'aient été tentés de croire que l'auteur de cette relation possédait quelque haute mission, qu'il a tenue secrète, ou des moyens de fortune peu communs. Il n'en est rien ; je tiens à l'affirmer ici. L'accueil dont j'ai été l'objet durant mon séjour dans l'Inde est dû à des causes fort simples, qu'il me suffira d'indiquer brièvement.

Tout d'abord, si l'on se reporte à l'année 1863, celle où j'entreprenais mon voyage, on se rappellera que la France était alors, aux yeux de l'étranger, arrivée à l'apogée de sa gloire et de sa puissance, et que son nom, on peut le dire sans forfanterie, remplissait le monde. Il n'y a donc rien de surprenant à ce que les souverains de l'Inde, voyant en moi, non pas le représentant officiel de ce grand pays alors admiré et redouté de tous, mais néanmoins un voyageur scientifique de cette nation, aient tenu à témoigner par les honneurs qu'ils prodiguaient à ce Français, le premier qui eût jamais visité leur cour, leur estime et leur respect pour le nom de la France. Mon humble et obscure personnalité n'a donc fait que recueillir les marques de considération

destinées à mon pays; et si je n'ai qu'à me louer de cette opportunité, je n'en regrette pas moins que la France n'ait jamais daigné faire connaître son nom, par une mission officielle, à ces princes, chefs de millions d'hommes, si bienveillants pour nous, et dont le rôle dans l'avenir n'est peut-être pas aussi insignifiant que beaucoup le croient.

De la part des Anglais, l'accueil dont je fus l'objet ne fut ni moins sympathique ni moins courtois. Nul soupçon, nulle jalousie, ne vinrent entraver mes recherches; bien au contraire, je rencontrai partout la plus franche hospitalité, une cordialité touchante, et même je dois dire l'appui le plus sincère. Dans les pays que je traversais, les seuls représentants de l'Angleterre étaient des officiers de l'armée royale, et parmi eux je trouvai profondément gravé le souvenir de ces temps, si peu éloignés alors, si lointains maintenant, où Anglais et Français combattaient côte à côte et où les deux drapeaux couvraient fièrement le monde de leurs plis.

LOUIS ROUSSELET.

MARCHAND MAURE DE CEYLAN.

VOCABULAIRE

DES TERMES INDIENS

EMPLOYÉS DANS LE COURS DE L'OUVRAGE

Abad. Mot d'origine persane, signifiant demeure, séjour, et qui entre dans la composition du nom d'un grand nombre de villes de l'Inde : *Allahabad*, demeure de Dieu ; *Ahmedabad*, demeure d'Ahmed.

Anna. Monnaie de cuivre d'une valeur d'environ quinze centimes.

Ayah. Servante.

Bajri. Espèce de millet.

Bâgh. Jardin.

Bahadour. Titre de noblesse porté par les Musulmans et les Rajpouts, et qui signifie littéralement brave, indomptable.

Band. Digue.

Bâng. Liqueur composée d'opium et de hachich.

Banghis. Gens de caste infime, parias.

Banyan ou *Bâr* (*Ficus indica*), le plus grand des figuiers de l'Inde. La faculté qu'il a de se reproduire en projetant de ses branches des filaments qui s'implantent dans le sol et y forment de nouveaux arbres, lui a fait donner aussi le nom de *multipliant* (voy. p. 49).

Baoli. Citerne, puits.

Bara. Grand. Le terme *Bara Sahib*, grand seigneur, est employé par les indigènes pour désigner le vice-roi ou gouverneur général des Indes anglaises.

Bégaum. Reine ou princesse musulmane.

Béghari. Guide fourni aux voyageurs par les villages.

Béra. Ce terme, corruption de l'anglais *bearer*, porteur, servait à l'origine à désigner les portefaix. Il s'applique aujourd'hui aux valets de chambre des Européens.

Bhisti. Porteur d'eau.

Black-bock (Bouc noir). Nom donné par les chasseurs anglais à l'antilope mâle adulte.

Biri. Sorte de cigarette composée d'une feuille de figuier enroulée autour de tabac pulvérisé.

Boulboul. Le rossignol de l'Inde.

Brahmanes. Hindous de la caste sacerdotale.

Bungalow. Ce nom s'applique aux habitations européennes construites dans un style approprié au climat des tropiques.

Bungalow (*Travellers-*) ou *Dâk-Bungalow*, en français bungalow des voyageurs ou de la poste. Ce sont des maisonnettes que le gouvernement anglais a fait construire le long des principales routes de l'Inde, d'étape en étape, pour servir de logement aux voyageurs européens. Ils renferment généralement deux appartements, comprenant une chambre à coucher, un cabinet et une salle de bain, meublés simplement, mais d'une façon suffisante. Un *khansamah* ou domestique est attaché à la plupart de ces établissements pour fournir et préparer les vivres aux voyageurs. Tout voyageur européen peut réclamer possession d'une chambre, moyennant une redevance d'une roupie (2fr,50) par jour, mais il est tenu de céder sa place au bout de vingt-quatre heures s'il se présente un autre voyageur. Les indigènes n'ont pas droit au logement dans les bungalows. Cette institution si nécessaire dans un pays dépourvu d'hôtels et où l'Européen ne peut trouver de logement, n'existe que dans les pays anglais et encore sur les routes postales seulement.

Caori. Petit coquillage du genre porcelaine, employé comme monnaie dans toute l'Inde, mais principalement dans le Dekkan. La valeur de ces caoris est infime et varie, selon les provinces, du trente-huitième au soixantième d'un *pie* ou *paï*, monnaie de cuivre valant elle-même un peu plus d'un centime. Le caori est sans aucun doute la plus petite fraction de monnaie employée sur le globe.

Chaïtya. Ce mot servait à désigner chez les bouddhistes les emplacements ou les objets dédiés à la divinité, les temples et les tumulus étaient plus spécialement désignés par ce terme.

Chigrâm. Sorte de fiacre carré, employé dans les présidences de Bombay et de Madras.

Chiias, chiite. Une des deux principales sectes musulmanes. Les Chiias rejettent la légitimité d'Omar et reconnaissent Housseïn et Ali comme les successeurs véritables de Mahomet.

Chikari. Chasseur, batteur.

Cobra-capello ou *serpent à lunettes*. C'est un des plus redoutables serpents de l'Inde ; sa piqûre, contre laquelle on n'a encore découvert aucun antidote, amène la mort en moins d'un quart d'heure. Les Hindous lui donnent le nom de *naga* ou *cobra-sânp*.

Compound. Terrain inculte qui entoure les bungalows.

Côss. Mesure de distance usitée dans l'Inde, qui équivaut à un mille anglais et demi, environ deux kilomètres et demi. Elle varie cependant de pays à pays; dans l'Inde centrale elle est de trois kilomètres; dans le Bundelcund, de quatre, et même de cinq.

Crôre. Le crôre de roupies équivaut à cent lâkhs, soit vingt-cinq millions de francs.

Daghoba. Autel bouddhique. Le mot *daghoba* vient du sanscrit *dhatougarba*, qui signifie un reliquaire. Les bouddhistes désignaient sous ce nom les tumulus ou les autels dans lesquels ils déposaient les reliques de leurs saints. Les daghobas que l'on rencontre dans les temples souterrains de l'Inde ont toujours la forme d'une borne cylindrique et sont plus ou moins ornés de sculptures. Le daghoba de Karli, dont on trouvera le dessin, p. 73, est un bon spécimen de ce genre de monuments.

Dâk. Poste, administration des postes.

Dali. Corbeille de fruits, de sucreries ou de fleurs.

Darwazé, *derwazé*. Porte, portail.

Darzi. Tailleur.

Dêva, *Déo*. Dieu. Le mot Mahadêva ou Grand Dieu s'applique spécialement à Siva.

Dewan (*Diouân*). Ministre. Ce titre s'applique généralement au premier ministre ou au ministre d'État.

Dhobi. Blanchisseur.

Dhouti. Portion du vêtement qui enveloppe les jambes chez les hommes de caste hindoue. C'est une pièce d'étoffe sans couture, souvent d'une grande longueur, qui s'enroule autour des reins et vient se rattacher entre les jambes de façon à former une sorte de draperie qui ne dépasse pas le genou.

Djaghir. Petite principauté, fief héréditaire. *Djaghirdar*, possesseur d'un fief.

Djemadar. Commandant de troupes, chef des serviteurs.

Dourgah. Sanctuaire musulman, lieu consacré. Le dourgah est parfois un simple tombeau accompagné d'une mosquée; souvent il comprend un vaste groupe de monuments sacrés renfermés dans une seule enceinte.

Durbar. Ce mot s'applique, dans tout le Rajasthan, aux audiences solennelles tenues par les rajahs entourés des principaux nobles, et par extension aussi au souverain lui-même, quand il préside aux grandes cérémonies.

Fakir. Ce nom, que les Européens appliquent à tous les mendiants religieux de l'Inde, désigne plus spécialement les mendiants des sectes musulmanes.

Ferache. Domestique préposé au chargement des animaux de transport.

Gadi. Trône, siége réservé aux souverains.

Garh, *gurh*. Maison, demeure. Ce mot se rencontre fréquemment dans la nomenclature géographique de l'Inde : *Rajgarh*, maison du roi ; *Sihngarh*, demeure du lion, etc.

Gaum. Village, hameau.

Ghari. Voiture. *Dâk-ghari*, voiture de poste; *âg-ghari*, voiture de feu (locomotive).

Ghât. Ce nom, qui signifie un quai, un escalier descendant à l'eau, s'applique aussi aux montagnes escarpées, aux cols et aux défilés.

Ghî. Beurre clarifié.

Ghir, *ghîri*, *ghur*. Mot qui se rencontre dans un grand nombre de noms de localités de l'Inde et qui signifie montagne, forteresse : *Oudghîri*, montagne du soleil levant ; *Sourâdjghur*, forteresse du soleil.

Goussaïns. Secte de religieux mendiants, appartenant au culte de Siva.

Gurha. Cruche de terre de forme sphérique.

Half-cast. Métis.

Hâm. Mangue ou mango, le fruit du manguier.

Hamal. Portefaix, domestique.

Haodah. Siége spécial qu'on place sur le dos des éléphants.

Hânkh. Grande battue, chasse royale.

Harkara. Héraut d'armes, envoyé d'un souverain.

Houdi. Affût de chasse.

Houndi. Lettre de change.

Jaïna, jaïnisme. Secte hindoue que l'on considère généralement comme une branche du Bouddhisme, quoiqu'elle soit probablement antérieure à la réforme de Çakya-Mouni.

Jhîl. Petit lac artificiel, étang marécageux.

Jowar. Espèce d'orge.

Jungle. Ce terme s'applique spécialement aux vastes espaces incultes, couverts de broussailles ou de marais, qui s'étendent sur une grande partie de l'Inde ; la jungle n'est pas à proprement parler la forêt ; cependant les Indiens donnent aujourd'hui ce nom indistinctement à tout ce qui est inculte ou sauvage, forêts, montagnes, déserts, etc.

Kalâm. Espèce de graminée qui croît en abondance dans les terrains incultes de l'Inde. Sa tige droite et poreuse est employée par les Hindous pour écrire; comme son nom l'indique, c'est probablement le plus ancien instrument d'écriture qui ait été inventé.

Kâmdar. Ministre, chargé d'affaires.

Kangra. Jupon court. Il signifie aussi muraille crénelée, rempart.

Karita. Lettre d'introduction officielle.

Katar. Poignard à lame triangulaire dont le manche de métal se divise en deux branches reliées ensemble par une poignée.

Kchatriyas. Hindous de la caste des guerriers.

Khanat. Murs de toile des tentes de voyage.

Khansamah. On ne donne ce titre qu'aux majordomes ou domestiques de confiance des Européens et aussi aux gardiens des dâk-bungalows.

Khound, *khounda*. Source, bassin. Ce mot termine un grand nombre de noms de villes et villages situés près de sources ou d'étangs.

Kilidar. Commandant de forteresse.

Kotwal. Commandant de province, chef municipal d'une ville royale.

Kousti. Lutte, joute, combat.

Krichnayas. Adorateurs de Krichna.

Kutchery. Conseil d'État.

Lâkh. Un lâkh de roupies équivaut à cent mille roupies, soit deux cents cinquante mille francs.

Langour. La plus grande espèce de singes de l'Inde.

Langouti. Étroite pièce d'étoffe qui enveloppe les reins et les parties sexuelles. C'est le seul vêtement des peuples incultes de l'Inde, mais les Indiens civilisés eux-mêmes le portent toujours sous leurs autres vêtements.

Lascar. Domestique spécialement chargé du service des tentes.

Lât, *latti*. Colonnes monolithiques, que les bouddhistes érigeaient à l'entrée des chaïtyas ou près des tôpes et sur lesquelles étaient inscrits les préceptes fondamentaux de la religion bouddhique.

Lingam. Emblème mystique de Siva. Le lingam est une borne cylindrique arrondie au sommet, placée au centre d'une pierre, entourée d'une rigole ovale. Cette pierre est le *yoni*, emblème des pouvoirs générateurs, comme le lingam est celui des pouvoirs fécondateurs. Les fidèles n'y voient que la représentation de Siva et de son épouse Parvati. Ces idoles réunies constituent aujourd'hui la base du culte brahmanique moderne. On les trouve dans tous les temples, dans toutes les maisons. Les hommes couronnent l'idole de fleurs; les femmes l'arrosent d'huile ou simplement d'eau.

Lota. Vase de cuivre de forme sphérique, employé pour les ablutions.

Maha. Ce mot qui ne s'emploie jamais seul signifie grand, ainsi *Maharajah*, grand roi, *Maharao*, grand duc.

Mahal. Palais.

Mahout. Cornac, conducteur d'éléphants.

Mahunt. Grand prêtre, prieur d'un couvent brahmanique.

Maïdane. Plaine, esplanade.

Mail-cart (anglais). Malle-poste.

Mandapam. Porte de temple en forme de tour pyramidale.

Mandil. Flèche de temple, turban.

Masjid. Mosquée.

Masnad. Grand coussin brodé qui tient lieu de trône aux princes du Rajasthan.

Mekkâm. Le mekkâm ou lieu de campement est, en général, un bois placé auprès d'un village et dont le terrain est nivelé. Il est spécialement réservé aux voyageurs, et toujours pourvu d'une citerne et quelquefois d'un petit temple, de sorte que le pèlerin y trouve tout ce qui lui est nécessaire, de l'eau, de l'ombre et un lieu sacré pour accomplir ses dévotions.

Mêla. Foire, assemblée.

Môhr. La seule monnaie d'or employée dans l'Inde ; elle a une valeur de 16 roupies, soit 40 francs.

Mollah. Prêtre musulman.

Mounchi. Interprète, professeur de persan ou d'hindi.

Munder. Temple brahmanique.

Musth. État de rage spécial aux éléphants.

Nadi. Rivière.

Nakaras. Énormes tambours que l'on ne place que devant les temples ou les palais.

Nautch. Danse de bayadères.

Nautchni. Bayadère, danseuse

Nawab. Prince, noble musulman.

Nîm. Arbre de la famille des légumineuses, du genre *azedarach*, très-répandu dans l'Inde. Ses feuilles et ses jeunes branches renferment un suc laiteux, amer, constituant un fébrifuge très-actif.

Nullah. Petite rivière, torrent, à bords escarpés et généralement à sec pendant neuf mois de l'année.

Nuzzur, *nuzzurani*. Tribut, don offert à un supérieur.

Padichah. Empereur.

Palki. Palanquin.

Pân. Bétel.

Pandit. Lettré, savant.

Pânsopari. Mélange de bétel, de noix d'araque et de chaux vive, que les Indiens des deux sexes mâchent presque continuellement.

Parwana. Firman, ordre royal.

Pâtel. Maire.

Pehlwhan. Lutteur.

Peïchwah. Dynastie de ministres qui usurpèrent le pouvoir des rajahs chefs de la confédération maharate, tout en laissant à ces princes les titres et les apparences de la royauté.

Peïsa. Monnaie de cuivre d'une valeur d'environ quatre centimes. Quatre peïsas font un anna.

Pie ou *paï*. Monnaie de cuivre d'une valeur d'un centime et un tiers. Trois pies font un peïsa.

Pîpal (*Ficus religiosa*). Figuier religieux.

Pîr. Saint musulman, prêtre.

Pour, pore. Ce mot, qui entre dans la composition d'un nombre considérable de noms de villes et de villages de l'Inde, signifie *ville, cité : Oudeypour*, la ville du soleil levant; *Jeypore*, la ville du roi Jey, etc.

Purdah. Rideau ; c'est le mot usuel dans l'Inde pour désigner la vie du harem.

Raïs. Prince. Ce titre équivaut à celui de comte.

Raj. Royaume, gouvernement.

Rajah. Roi, souverain.

Rana. Ce titre était inférieur à l'origine à celui de rajah. Il est porté aujourd'hui par les chefs de la noblesse rajpoute et jâte.

Rani. Reine ou princesse hindoue.

Rao. Ce titre, qui vient immédiatement après celui de rajah ou roi, équivaut à celui de duc. Nombre de raos sont souverains.

Rassâd. Le rassâd comprend les hommes et les provisions que les villages doivent fournir par ordre d'un parwana royal.

Râtt. Légère voiture surmontée d'un dôme élevé et généralement réservée aux dames.

Richi. Saint homme, anachorète.

Roupie. Monnaie d'argent d'une valeur de 2 fr. 50.

Sagar. Lac.

Sahib. Seigneur; titre affecté spécialement aux Européens des classes supérieures.

Sahsun. Domaine sacerdotal.

Saïs. Palefrenier.

Saïvas. Adorateurs de Siva.

Salam. Salutation, cérémonie de réception.

Samber. Le grand cerf de l'Inde.

Sani. Chameau de course ou de selle.

Saniwalla. Conducteur de sani.

Sannis. Une des deux principales sectes musulmanes. Les Sannis rejettent les modifications apportées au Koran par les premiers Imâns et reconnaissent Omar comme le successeur légitime de Mahomet.

Sâpwallah. Charmeur de serpents.

Sarri. Vêtement des femmes hindoues. C'est une pièce d'étoffe de grande longueur qui, après avoir servi à couvrir les jambes et le bas du corps, comme le dhouti, est rejetée sur l'épaule droite en couvrant la poitrine et de là va envelopper la tête qu'elle couvre entièrement. Ce vêtement, fort gracieux, est décent, commode, mais d'une disposition fort compliquée.

Sayed. Musulman de la descendance du prophète.

Sing. Lion ; titre que tous les Rajpouts et les Sikhs ajoutent à leur nom.

Sircar. Souverain.

Sircari. Gouvernement.

Sirdar. Noble.

Sirphéj. Sorte de plaque d'or qui s'accroche sur le devant du turban.

Souba. Gouverneur de province.

Soudras. Hindous de la troisième caste, artisans infimes, agriculteurs.

Sowar. Cavalier, soldat de cavalerie.

Sowari. Procession militaire, escorte royale.

Stoupa. Tôpe.

Tâl, talao. Lac.

Tamacha. Représentation, spectacle.

Tannadar. Commandant de forteresse, chef de village frontière.

Tarwar. Sabre recourbé.

Tchaboutra. Kiosque analogue au tchâtri, mais généralement plus considérable.

Tchaori. Partie antérieure des temples hindous, la seule accessible au peuple. — Ce mot désigne aussi les chasse-mouches en queue de yâk que l'on emploie dans les cérémonies.

Tchapati. Galette de farine pétrie à l'eau et cuite légèrement, tenant lieu de pain à la plupart des peuples de l'intérieur de l'Inde.

Tchaprassi. Messager, serviteur armé.

Tcharpay. Lit de sangle. Le mot signifie littéralement quatre pieds.

Tchatri. Sorte de léger pavillon, formé de quatre colonnes supportant un petit kiosque rond.

Tchita. Sorte de guépard particulier à l'Inde, que l'on dresse pour la chasse.

Tchôpaya. Lourde voiture à quatre ou à six roues. Ce mot signifie littéralement six pieds.

Tchour. Voleur.

Tchota. Petit.

Tchoubdar. Chambellan, huissier, introducteur.

Tchoultri. Pavillon supporté par de nombreuses colonnes, placé dans le voisinage des temples.

Tchowkydars. Gardes de nuit fournis aux voyageurs par les villages et prenant la responsabilité complète de leur sécurité.

Thakour. Baron féodal, seigneur rajpout.

Tirthankar. Philosophe déifié des Jaïnas.

Tofân. Ouragan, cyclone.

Tôpe, stoupa (en hindoustani, *bihta*). Monument bouddhique qui ne diffère du *daghoba* que parce qu'il est élevé en plein air. Le tôpe n'est en réalité qu'un tumulus régulièrement construit, affectant la forme d'un dôme hémisphérique, massif, placé au centre d'une plate-forme circulaire d'une hauteur variable. — *Tôpe* dans le dialecte moderne signifie canon.

Tôpi. Nom donné par les indigènes au chapeau européen haut de forme. Les Européens des classes inférieures ainsi que les métis auxquels ne s'applique pas le titre de *Sahib*, sont appelés *tôpas* ou porteurs de chapeaux.

Utter-pân. Distribution d'eau de rose et de bétel qui termine toute audience ou entrevue revêtue d'un caractère solennel.

Vaïchnavas. Adorateurs de Vichnou.

Vaïchyas. Hindous de la caste des marchands.

Vakil. Ministre chargé des rapports avec les Européens et les cours étrangères.

Vihara. Couvent bouddhique. Les viharas servaient de résidence aux moines bouddhistes ; c'est là qu'étaient tenus les grands chapitres des ordres, que se trouvaient les réfectoires, et enfin toutes les choses nécessaires à la vie du couvent, tandis que le chaïtya était à proprement parler l'église, et ne servait qu'aux grandes cérémonies religieuses auxquelles le peuple était appelé à assister.

Zêmindar. Propriétaire foncier, possesseur d'un fief héréditaire.

Zenanah. Appartements des femmes de haut rang. Ce terme est l'équivalent hindou du harem musulman.

INDEX GÉNÉRAL ANALYTIQUE

A

Acrobates, jongleurs, 66, 274, 392, 552.

Aden, 3.

Adjigarh, 447.

Adjuntah, 80.

Agra (Arrivée à), 308. — La ville, 309. — La citadelle, 310. Le Tâdj, 313. — Les rives de la Jumna, 317. — (Grand Durbar d'), 318. — Fêtes au Tâdj, 322. — (Départ d'), 332. — (Retour à), 588.

Ahar (Nécropole d'), 208.

Ahmednagar, 78.

Ahmedabad. La ville, 146. — Environs, 150. — Ville anglaise, 152.

Ajmir. Province, 242. — (Arrivée à), 244. — La ville, 245. — Les bazars, 246. — Le Dourgah, 250. — L'Araï-Dïnka-Jhopra, 253. — La citadelle, 254. — Environs, 255.

Aligarh, 605.

Alipoura. Ville et principauté, 418.

Allahabad. Les cantonnements, 690. — Le trivêni du Gange, 690. — La citadelle d'Akber, 691. — La ville, 691.

Amarpatan, 472.

Amballa, 658, 665.

Amber, 275. — La vallée, 276. — Fondation, 276. — Palais, 277. — Les singes à Amber, 282. — Ruines de la ville, 285. — Temples, 286.

Ambernath (Ruines d'), 62.

Amritsir, 658.

Antilopes, 131, 155, 242, 293.

Aoudh (Pays d'), 671 à 688.

Aravalis (Monts), 171, 203, 244, 256, 287.

Arghilah ou Cigogne à sac, 756.

Audiences. Voy. Cérémonies.

Aurangabad, 79.

B

Babous (Les), classe bourgeoise de Calcutta, 747. — Leur nouvelle religion, leurs réformes, 748, 753.

Bains impériaux du palais de Delhi, 617. — à la Mogole, 625.

Bandars ou Djangals, aborigènes du Sirgoudja, 468.

Banera. La ville, 241. — Le Rajah, 241.

Banjaris, nomades de l'Inde centrale, 487. — Leurs caravanes, 487. — Leur véritable nom, 487. — Caractères ethniques, 488. — Costumes, 488, 491. — Religion et organisation, 491. — Leur rapport avec les bohémiens d'Europe, 491.

Banyan (*Ficus indica*), 49, 99, 754.

Baroda. La ville, 100. — Mes premières visites, 101. — Le grand Sowari, 104. — Le palais, 111, 116. — Le roi et la cour, 112 à 144. — Environs, 136, 141, 142. — Voy. Guicowar.

Barwa, 403.

Bassein, 96.

Bateaux du Gange, 722.

Bazars : de Bombay, 10; — de Surate, 98; — d'Ahmedabad, 146; — d'Oudeypour, 184; — d'Ajmir, 246; — de Gwalior, 358; — de Lachkar, 379; — de Bhopal, 532, 547; — de Delhi, 618.

Bayadères, 28, 118, 141, 198, 204, 205, 213, 217, 300, 307, 383, 392, 445, 472, 548, 551, 715.

Begaum Secunder, reine de Bhopal. Notre première entrevue, 529. — Sa famille et son royaume, 530. — Son hospitalité, 531, 546. — Notre séjour à sa cour, 547. — Sa fille la princesse Chah Jehan, 553, 554. — Le Khillat, 562. — Nos adieux, 566.

Behar (Le), province du nord de l'Inde, 717 à 734.

Bénarès, 696 à 716.

Bengale (Le), 735 à 766.

Bengalis, 737, 744.

Betwa, rivière de l'Inde centrale, 402, 406, 414, 501, 557, 558.

Bhagalpore, 725.

Bhils, aborigènes de l'Inde centrale. Leur pays, 161 à 174. — Légendes, mœurs et coutumes, 154. — Demeures, 166. — Femmes, 166. — (Bataille avec les), 167. — Bacchanales, 213.

Bhilsa. La vallée, 495 et suiv. — Le district, 499. — Notre réception, 499. — Antiquité, 499. — La ville, 500. — Le *tope*, 500.

Bhilwara, 238.

Bhojepore (Temple et ruines de), 555.

Bhopal, 528, et 529 à 566.

Bhovanêchvar (Ruines de), 762.

Bhurtpore, 332 et suivantes.

Bijapour, 93.

Bindraband, 603.

Bogelcund (Le), 453.

Bombay. La rade, 4, 16. — L'île, 6. — Origine de son nom, sa fondation, 7. — Quartiers, 7 à 26. — Bazars, 10. — Cimetières, 18. — Population, 26 à 44.
Bouddhiques (Monuments) : de Kenhari, 56; — de Karli, 70; — de Baïrésiah et de Badjah, 74; — d'Ellora, 83; — d'Adjuntah, 84; — de Gwalior, 365; — de Bessnaghar, 500; — de la vallée de Bhilsa (Voy. Tôpes); — de Sanchi, 509; — de Bhojepour, 525; — d'Andhêr, 526; — de Sounari, 526; — de Sâtdhara, 527; — de Sarnath, 708, 711; — de Gaya, 721.
Bouddhisme. Parallèle entre cette religion et le jaïnisme, 373. — Le culte des tumulus adopté par Çakya, 505. — Çakya a-t-il vraiment admis la théorie de l'anéantissement final? 506. — Causes de la chute du Bouddhisme dans l'Inde, 509. — Bénarès centre du Bouddhisme antique, 696. — Preuve de la prédominance du Bouddisme dans la fête de Jaghernâth, 758.
Boundêlas, habitants du Bundelcund, 387, 392.
Bourbons de l'Inde (Les), 329, 536 à 538, 560.
Brahmanes : de Bombay, 26; — de Poschkar, 257, 260; — du Bundelcund, 387; — de Bénarès, 704; — du Bengale, 753. — (Avidité des), 226, 257. — (Difficultés créées par les), 227. — Leurs premiers établissements dans l'Inde, 604.
Brahmapoutra (Le), 766.
Brahmo Somadj (Le), nouvelle religion des Bengalis, 748.
Broach, 98.
Buchers (Les), 19, 700.
Bundelcund, 386 à 452.
Bungalows, 9.
Burdwan, 739. — La Zillah, 739. — La ville, 739. — Le Maharajah, 740.

C

Calcutta, 744 à 757.
Callian, 62.
Canons et pièces remarquables, 94, 351, 352, 500.
Castes hindoues, 26.
Caves, Voy. Grottes.
Cawnpore, 675.
Cérémonies solennelles des cours de l'Inde, audiences, processions, durbars, 104, 111, 140, 192, 198, 204, 213, 214, 220, 262, 269, 298, 300, 301, 318, 321, 325, 326, 352, 383, 392, 422, 432, 435, 440, 449, 456, 460, 464, 467, 473, 528, 536, 547, 553, 560, 562, 584, 585.
Ceylan, 772.
Chaïtyas, 58.
Chameaux : de selle, 157; — de transport, 172. — Voiture traînée par des chameaux, 332.
Chandernagore, 743.
Charmeurs de serpents, 35, 492.
Chasse : aux antilopes avec la tchita, 128; — aux sangliers, à courre, 132; — aux sangliers, en battue, 205, 218; — au tigre, à l'affût, 139, 405, 464; — au tigre, à dos d'éléphant, 450, 730; — aux nilgaus, 155; — aux paons, 156; — au marais, 198; — aux crocodiles, 201, 218; — à l'ours, 220, 468, 734; — à la panthère, 299, 467, 521, 586; — aux pigeons de rocher, 353; — aux sambêrs, en battue, 446; — au bison, 485; — à la sâras, 487; — à l'hyène (dans ma chambre), 630. — Une partie manquée, 128. — Un beau coup de sabre, 132. — La chasse royale du Maharana, 202. — Une battue à éléphants, 204. — Trois mille batteurs, 205. — Un accident de chasse, 299. — « Mon oncle », 405. — Départ pour la chasse en locomobile, 444. — Un chasseur dans une cage, 446. — La chasse royale du Maharajah de Rewah, 463. — Un affût de chasse princier, 464. — La mort du tigre, 467. — Battues dans la vallée de la Sône, 468. — Un dangereux adversaire, 733.
Chemins de fer, 735.
Chien sauvage, 206.
Chiias, secte musulmane, 43.
Chittore. La ville basse, 229. — La citadelle, 229. — Les trois et demi *sacas*, 230. — Palais, 232. — Temples et réservoirs, 233. — Tour de la Victoire, 233. — Ruines, 236.
Cholapour, 85.
Chumbul (Le), rivière de l'Inde centrale, 355, 587.
Chunar, 695.
Chutterpore. Le royaume, 422. — La capitale, 422. — Le Maharajah, 423, 432, 435.
Cocotiers, 50, 739.
Colonne de fer du roi Dhava, 643.
Combats : d'éléphants, 119; — de rhinocéros, 123; — d'un âne et d'une hyène, 124; — de lutteurs, 124; — à coups de griffes, 127; — de *boulbouls*, 133; — d'une panthère et d'un sanglier, 219.
Conseils aux voyageurs dans l'Inde, 225.
Coromandel (Côte de), 768.
Cours de l'Inde. Voy. Cérémonies.
Crocodiles, 201, 218, 276, 765.
Cuttack, 757.
Cyclones, 471, 554, 754.

D

Dabla, 241.
Dacca, 766.
Dacoits, brigands et empoisonneurs, 483, 522.
Danse des oeufs, 551.
Danses. Voy. Bayadères.
Danseurs, ou Cathacks, 548.
Daoulatabad, 80.
Delhi, 607 à 652.
Désert de Thoul, ou Marousthan, 255, 261, 262, 287.
Dévinath (Ile de), 722.
Dholepore (Arrivée à), 347. — Climat, 347. — (Royaume de), 347. — La ville, la forteresse, 348. — Environs, 349. — La cour du roi, 352.
Diamants. Mines de Pannah, 441. — Qualité des diamants de l'Inde, 443. — Taille, 443.
Digh, 303.
Domestiques indiens, 5, 77, 225, 386.
Dumoh, 486.
Durbars. Voy. Cérémonies.
Duttiah (Royaume de), 388. — (Réception à), 388. — La ville, les palais, 388, 391. — La cour du roi, 392.

E

Elephanta (Ile d'), 50.

Éléphants : d'apparat, 107 et 111 ; — de chasse, 205. — Combats d'éléphants, 119. — Supplice de l'éléphant, 136. — Élevage des éléphants, 445. — Une nuit à dos d'éléphant, 451. — Entretien des éléphants en marche, 477. — Sauvés par un éléphant, 525, 558. — Éléphant échappé, 576.

Ellora, 80.

Ethnographie. Voy. Races.

F

Fa-Hian, voyageur chinois [399-415], 373, 521, 715.

Fêtes brahmaniques ou hindoues : des Serpents, 35 ; — des Cocos, 35, 561 ; — du Dassara, 140, 300 ; — du Diwali, 141 ; — du Holi, 212, 431 ; — de Gouri, 219 ; — de Ganésa, 245, 715 ; — du Charak Poudja, 752 ; — de Jaghernâth, 761.

Fêtes musulmanes. Le Moharum à Bombay, 43. — Le Moharum à Bhopal, 538.

Foires : de Ganésa, à Jeypore, 275 ; — du Holi, à Kajraha, 431.

Français dans l'Inde, 336, 378, 536, 537, 680, 743, 770.

Futtehpore-Sikri, le Versailles d'Akber, 336 et suiv.

G

Gangahar, 237.

Gange (Le), 676, 690, 695, 699, 716, 718, 722, 736, 737, 743, 754, 762, 766, 767.

Gaur (Ruines de), 737.

Gaur (Le) ou bison indien, 484. — (Chasse au), 485.

Gaya, 721. — Le temple de Vichnou-Pad, 721. — L'arbre du Bouddha, 721. — Les grottes, 721.

Gharispore. Antiquité de ce lieu, 496. — Ses ruines, 496, 499.

Ghates (Monts), 65, 68, 94.

Golconde, 93.

Goverdhan, 602.

Govindgarh, 458.

Goujerate (Le), 145 à 158.

Gounds (Les), aborigènes de l'Inde centrale. Leur pays, 479. — Légendes, caractères ethniques, costumes et mœurs, 480. — Religion, 482. — Raj-Gounds, 482.

Grottes et temples souterrains : d'Elephanta, 50 ; — de Kenhari, 56 ; — de Montpezir, 61 ; — de Karli, 70 ; — de Baïrésiah et de Badjah, 74 ; — d'Ellora, 83 ; — d'Adjuntah, 83 ; — de Gwalior, 366, 369 ; — de Kalinjer, 447, 448 ; — d'Oudghiri, près Bhilsa, 501 ; — du Behar, 721 ; — du mont Mandar, 726 ; — d'Oudghiri, dans l'Orissa, 782.

Guicowar (Le), roi de Baroda. — (Première entrevue avec le), 112. — Origine de sa dynastie, 112. — Son hospitalité, 115. — Sa cour, 115. — Son trésor, 116. — Son armée, 117. — (Fêtes données aux voyageurs par le), 119 à 127. — Ses astrologues, 127. — (Chasses avec le), 128 à 132. — (Étiquette de la cour du), 133. — Ses excentricités, 133. — (Les saints du), 133. — Son gouvernement, 134. — Ses possessions, 136. — Sa ménagerie, 139. — (La femme du), 142. — (Dernière entrevue avec le), 143. — Sa générosité, 144.

Guides, 158, 336.

Gwalior (Arrivée à), 356. — La ville, 358. — La forteresse, 358. — (Fondation de), 358. — Palais, temples et grottes, 361. — La Vallée-Heureuse, 336. — (Le camp de), 379. — (Second séjour à), 582.

H

Haïderabad, 86.

Hamirgarh, 237.

Henné ou *mindi* (Culture et emploi du), 391.

Himalayas (Monts), 662 à 670.

Hindous. Cérémonies funéraires, 19. — Castes, 26. — Rapports avec les Européens, 27. — Fêtes et amusements, 28 à 36. — Hospitalité, 245. — Conditions des veuves, 751.

Hindoustan (L'), 694.

Hiouen-Thsang, voyageur chinois [629-645]. Son opinion sur les Maharates, 77. — Décadence du Bouddhisme à l'époque de son voyage, 373. — Pourquoi il ne parle pas de Sanchi, 509. — Sa description du Trivêni d'Allahabad, 691. — Précieux renseignements fournis par sa relation de voyage, 708. — (Légende du bois des Antilopes rapportée par), 711. — Sa description du monastère de Sarnath, 715. — Son itinéraire dans le Magadha, 718. — (Légende du berger rapportée par), 725.

Hougly (L'), bras occidental du Gange inférieur. Son Trivêni, 743. — A Calcutta, 754. — Son embouchure, 767.

Hopital des animaux, 17, 98.

I

Incinération des morts, 18, 210, 700.

Indigo (Récolte et fabrication de l'), 692.

Indus (L'), 662.

J

Jaghernath (Temple de), 758. — (Char et procession de), 761.

Jaïnas. Leur hôpital des animaux, 17. — Leur influence à Bombay, 27. — Prêtres, 98. — Religion, 370. — Sectes, 374. — Architectes, 374. — Pèlerinages, 395. — Voy. Temples Jaïnas.

Jaïnisme, 370. — Son antiquité, 373. — Comparé au Bouddhisme, 373. — Ses progrès, 373. — Son état actuel, 374.

Jats, 332, 347, 352.

Jeypore, 264. — (Fondation de), 267. — La ville, 267. — Le palais, 268. — Climat, 273. — Fêtes populaires, 275. — (Départ de), 281. — Voy. Maharajah de Jeypore.

Jhansie, 400.

Jongleurs, acrobates, 66, 274, 392, 552.

Jumna (La), rivière de l'Hindoustan, 310, 317, 590, 603, 690.

K

Kajraha (Camp de), 423. — (Temples de), 424. — (Foire du Holi à), 431.
Kali (La déesse), 751.
Kalinjer (Forteresse de), 447.
Karanjah (Ile de), 47.
Karli, 70.
Karnaul, 654.
Kenhari, 56.
Khaira, 145.
Khairagarh, 347.
Kheirwara, 171.
Khirat Khoumb (tour de la Victoire), à Chittore, 233.
Khounds, aborigènes de l'Inde centrale, 482.
Kichengarh (Principauté de), 261. — (Arrivée à), 261. — La capitale, 262. — Le Rajah, 262.
Korkhous, aborigènes de l'Inde centrale, 527.
Koumari, 484.
Koutab (La tour et les ruines du), 636.
Krichna (Le dieu), 598, 603.

L

Lachkar, la nouvelle Gwalior, 379.
Lacs : d'Oudeypour, 184; — artificiels, 203, 555; — de Gordan, 218; — de Bourdi, 220; — d'Hamirgarh, 237; — de Banera, 241; — d'Ajmir, 245; — de Poschkar, 257; — de Matchkhounda, 349; — de Barwa, 403; — de Govindgarh, 459; — de Saugor, 492; — de Bhopal, 432, 535; — du roi Bhoje, 555.
Lahore, 662.
Lats ou colonnes bouddhiques : de Gwalior, 365; — de Sanchi, 513; — de Delhi, 626; — d'Allahabad, 691.
Légendes indiennes : du lingam, 20; — de Vichnou et de la bayadère, 140; — des Bhîls, 164; — des Sésoudias, 178, 227; — du lac de Poschkar, 256; — des Bâghélas, 454; — du cavalier noir, 527; — du roi Bhoje, 555; — de Krichna, 601; — du serpent et de la colonne de fer, 644; — du Roi des antilopes, 711; — du berger de Mandar, 725.
Lingam, 20, 51, 286, 557, 703, 726.
Lion indien (Le), 487.
Loups, 459.
Lucknow, 679.
Lumière zodiacale, 172, 225.
Lynx, 140.

M

Madras, 768.
Maharajah de Burdwan, 740. — Ses possessions, sa capitale, son palais, 739.
Maharajah de Jeypore. Notre première entrevue, 269. — Gouvernement et réformes, 270. — Dernière entrevue, 280.
Maharajah de Rewah. Notre première entrevue, 456. — Son palais de chasse, 459. — Nous chassons avec lui, 464. — Il visite notre camp, 467. — Le khillat, 472.
Maharajah Scindia, roi de Gwalior : au Durbar d'Agra, 329. — (Fête donnée par le) au Tâdj, 322. — Chef de la confédération maharate, 374. — Origine de la puissance des Scindias, 000. — (Carrousel du), 383. — Notre première entrevue, 383. — Sa générosité, 384. — (Un drame à la cour du), 584. — (Mariage de la fille du), 585.
Maharao Rajah d'Ulwur. Notre première entrevue, 298. — Sa position actuelle, 298. — (Fêtes données aux voyageurs par le), 300. — (Voyage en compagnie du), 301. — Son camp, 302.
Maharana du Meywar : considéré comme le chef de la noblesse hindoue, 177. — Antiquité de sa famille, 177. — (Soupçons inspirés par notre arrivée au), 176, 190. — Ses bateaux de cérémonie, 190. — Son palais, 190, 194. — Notre première entrevue, 194. — (Fêtes données aux voyageurs par le), 198, 202, 217. — (Le déjeuner du), 207. — (Assemblée solennelle présidée par le), 214. — Nos adieux, 222. — Firmans, 224.
Maharates. — Leur berceau, 77. — Leur organisation dans l'antiquité, 374. — Communes électives, 374. — Origine de leur puissance, 377.
Malers, aborigènes des monts Rajmahal, 729.
Malwa (Le), 567 à 578.
Mandar (Le mont), 725.
Mangue, manguier, 22.
Matchkhounda (Lac sacré de), 349.
Matheran (Sanitarium de), 65.
Mattra, 597.
Mazagon, 22.
Mendiants religieux, fakirs, 21, 133, 143, 274, 396, 540.
Meywar (Le), 225 à 242.
Mhowah (Le) ou *Cassia latifolia*, 457.
Mines de cornaline, 99; — de diamants, 441.
Mirage, 263.
Mirzapore, 695.
Monghir, 722.
Morar, 379.
Mosquées : de Bombay, 14; — d'Haïderabad, 90; — de Broach, 99; — d'Ahmedabad, 148; — de Sirkhêj, 152; — de l'Araï-Dïn-ka-Jhopra, 253; — des Perles, d'Agra, 313; — du Tâdj, 317; — de Dholepore, 348; — de Bhilsa, 500; — de Bhopal, 532, 535; — Jammah, de Delhi, 611; — des Perles, de Delhi, 618. — de Kilah Khana, 632. — du Koutab, 643; — de Lucknow, 683; — de Bénarès, 703. — d'Hougly, 744.
Mourchêdabad, 737.
Musulmans : de Bombay, 43; — de Bhopal, 539. — Sectes, 43. — Fêtes et cérémonies, 43, 538. — Condition des femmes musulmanes, 44. — Prêtres, 547.
Myhere, 472. — La ville, 473. — Le royaume, 473. — Je reçois en Durbar le Raïs, 473. — Fête au palais, 474.

N

Nagode, 449.
Narsingarh (Le prince de), 571. — La ville et la principauté, 572.
Nawab de Mourchêdabad, 737.
Nawab de Tonk, 228, 307, 329, 547.
Nawabs de Bhopal, 530.

NERBOUDA (La), fleuve de l'Inde centrale, 98, 99.
NOURABAD, 355.
NOWGONG, 419.
NUSSERABAD, 242.

O

OBSERVATOIRES : de Jeypore, 269; — de Delhi, 632; — de Bénarès, 699.
ORISSA (L'), 757 à 762.
OUDE (Le pays d'), 671 à 688.
OUDEYPOUR. Premier aspect, 174. — Remparts, 175. — Arènes, 176. — La ville, 184. — La pagode royale, 184. — Le lac, 184, 218. — Ile de Jug Navas, 187, 198. — Ile de Jug Munder, 188. — Le palais, 190, 194. — Nécropole royale d'Ahar, 208. — Fêtes populaires, 212, 219. — Voy. MAHARANA DU MEYWAR.
OUDGHIRI d'Orissa, 762.
OUDGHIRI, près Bhilsa, 501.
OURAGANS, tempêtes, cyclones, 471, 546, 554, 754.
OURS (Chasse à l'), 220, 468, 734. — (Montreurs d'), 401.
OURTCHA (Les ruines d'), 406.

P

PALAIS : de Pounah, 76; — d'Haïderabad, 90; — de Baroda, 116; — d'Ahmedabad, 147; — d'Oudeypour, 190, 194; — de Chittore, 232; — de Jeypore, 268; — d'Amber, 277; — de Rajgarh, 292; — d'Ulwur, 297; — de Dîgh, 303; — d'Agra, 310; — de Bhurtpore, 335; — de Futtehpore-Sikri, 340 à 345; — du roi Pâl, à Gwalior, 361; — de Scindia, à Gwalior, 379; — de Duttiah, 388; — d'Ourtcha, 409, 410; — de Chutterpore. 422; — de Pannah, 440; — de Nagode, 449; — de Rewah, 456; — de Govindgarh, 459; — de Bhopal, 535; — des Padichahs, à Delhi, 615; — du Kaiserbâgh, à Lucknow, 680; — de la Martinière, à Lucknow, 684; — d'Allahabad, 691; — de Chunar, 696; — de Bénarès, 703; — de Burdwan, 739.
PALANQUINS, 6, 758.
PANDOUAH, 740.
PANDOUS (Les), 499.
PANIPAT, 654.
PANNAH (Les envoyés du Maharajah de), 439. — (Entrée à), 440. — (Visite au roi de), 440. — La ville, 440. — Les mines de diamants, 441. — Les environs, 443.
PANTHÈRES, 299, 467, 521, 734.
PARSIS. Leurs cimetières, 21. — Leur arrivée dans l'Inde, 36. — Type et costumes, 37. — Mariages, 37. — Fêtes, 38.
PATNA, 718.
PÈLERINS, 257, 423, 691, 700, 721, 758.
PENDJAB (le), 652 à 662.
PESHAWUR, 662.
POINTE-DE-GALLE, 773.
POISSONS : Mahsêr, 201; — des Jhîls, 391; — Mango, 766.
PONDICHÉRY, 770.
PORT-CANNING, 762.
PORTUGAIS de l'Inde, 24.
POSCHKAR, oasis sacrée, 256. — Le lac, 257. — (Pèlerins à), 257. — Les temples, 258.
POULIAHS, aborigènes de l'île de Salsette, 60.
POUNAH, 75.
POURI, 759.
PRISONS, 182.
PROCESSIONS. Voy. CÉRÉMONIES.

R

RACES de l'Inde. Hindous, 26. — Parsis, 36. — Bohorahs, 43. — Pouliahs, 60. — Mahars, 66. — Maharates, 77. — Bhîls, 164. — Rajpouts, 178. — Minas, 270. — Mewatis, 294. — Jâts, 332. — Boundêlas, 387. — Bandars ou Djangals, 468. — Gounds, 480. — Khounds, 482. — Banjaris, 487. — Korkhous, 527. — Sikhs, 658 — Paharis, 665. — Sontâls, 726. — Mâlers, 729. — Bengalis, 737. — Molanghis, 765. — Madrassis, 769. — Cinghalais, 774. — Voyez chacun de ces mots.
RAJAHS, souverains, princes. — Nizzam d'Haïderabad, 86. — Guicowar, roi de Baroda, 112. — Prince de Joudpore, 149. — Rao de Baidlah, 182. — Maharana du Meywar, 177. — Rajah de Banera, 241. — Maharajah de Kichengarh, 262. — Maharajah de Jeypore, 269. — Maharao Rajah d'Ulwur, 298. — Nawab de Tonk, 307. — Maharajah de Bhurtpore, 336. — Maharaj Rana de Dholepore, 352. — Maharajah Scindia, 383. — Rao Maharajah de Duttiah, 392. — Mahajarah de Chutterpore, 432. — Rajah de Pannah, 440. — Rajah de Nagode, 449. Maharajah de Rewah, 457. — Raïs de Myhere, 473. — Bégaum de Bhopal, 539. — Princesse Bourbon de Bhopal, 536. — Prince de Narsingarh, 571. — Nawab de Mourchêdabad, 737. — Maharajah de Burdwan, 740.
RAJGARH (de Chutterpore), 436.
RAJGARH (d'Ulwur), 291. — Le Ganga Bâgh, 291. — La citadelle et le palais, 291.
RAJMAHAL (Monts), 725.
RAJMAHAL (Ville de), 736.
RAJNAGARH, 423.
RAJPOUTS. Escorte du prince de Joudpore, 149. — Thakours ou barons, 162, 168, 241. — Nobles d'Oudeypour, 176. — Clans, 178. — Sésoudias, 178. — Type, 178. — Costumes, 181. — (Condition de la femme chez les), 181. — Bardes. — Se considèrent comme Kchatriyas, 181. — Leur arrivée dans l'Inde, 182. — Type d'un noble rajpout, 183. — Cérémonies funèbres, 210. — Noblesse, 214. — Armoiries, 217. — (Héroïsme des), 227, 230. — Catchwahas, 270. — Baghêlas, 454. — Omuts, 572.
RAO MAHARAJAH DE DUTTIAH (Première entrevue avec le), 392. — (Fêtes données en notre honneur par le), 392.
REWAH (Arrivée à), 452. — (Royaume de), 455. — La ville, 455. — Le Maharajah, 456. — Voy. MAHARAJAH DE REWAH.
ROUSSETTE ou renard-volant, 24.

S

SALSETTE (Ile de), 52 et suiv., 96.
SAMBHER (Lac salé de), 287. — La ville, 287.
SANCHI (Monastère bouddhique et tôpes de), 509 et suiv.
SANGLIERS, 132, 205, 218, 219.
SARAS (La), ou grue Antigone, 487.

Sarnath (Ruines de), 712.
Satti (Cérémonie du), 210.
Saugor, 492.
Sauterelles, 287.
Scindia. Voy. Maharajah Scindia.
Secanderabad, 86.
Secrole, 707.
Secundra, 308, 593.
Sehore, 543, 567.
Serpents : à Bombay, 23 ; — à Bhopal, 561 ; — de rocher ou *rock snake*, 50 ; — boa ou python tigré, 561. — Charmeurs de serpents, 492. — Fête des Serpents, 35. — Rencontre avec une cobra, 504.
Sikhs, nation du nord-ouest de l'Inde, 658.
Simla, 662, 669.
Singes, 282, 292, 598, 603, 707.
Sipri, 578.
Sône (La), rivière de l'Hindoustan, 464, 718.
Sotals, aborigènes des monts Rajmahal, 725.
Sounaghur (Colline sacrée et temples de), 395.
Sowaé Jey Sing, roi et fondateur de Jeypore, astronome célèbre, 266.
Sunderbunds ou *Sandarband*, 762.
Surate, 97.

T

Tadj (Le), mausolée de Moumtaz Mahal, 313, 322, 589.
Tannah, 55.
Tannésar, 658.
Temples brahmaniques ou hindous : de Bombay, 17 ; — d'Ambernath, 62 ; — d'Oudeypour, 184 ; — de Chittore, 236 ; — de Poschkar, 258 ; — d'Amber, 286 ; — d'Ulwur, 295 ; — de Matchkhounda, 349 ; — de Gwalior, 379 ; — de Duttiah, 388 ; — d'Ourtcha, 410 ; — de Kajraha, 424 ; de Bhojepore, 557 ; — de Narsingarh, 575 ; — de Bénarès, 700, 703, 707 ; — de Gaya, 721 ; — de Burdwan, 740 ; — de Jaghernâth, 758.
Temples et Monuments jainas : de Khaira, 146 ; — de Jowar, 173 ; — d'Ahar, 208 ; — de Chittore, 232 ; — de l'Araï-dïn-ka-Jhopra, 253 ; — de Gwalior, 362, 366, 369 ; — de Sounaghur, 395 ; — de Kajraha, 424 ; — de Gharispore, 496, 499. — du Koutab, à Delhi, 643.
Théatre hindou, 31.
Thugs ou étrangleurs, 80.
Tigre (Chasse au), près de Baroda, 139. — Les mangeurs d'hommes, 166. — Rencontre avec un tigre, 173, 577. — « Mon oncle, » 405. — Chasse au tigre à dos d'éléphant, 450, 730. — La mort du tigre, 467. — Un tigre pour compagnon, 504. — Un terrible adversaire, 730. — Tigres des Sunderbunds, 765. — Un piége à tigre, 765.
Toglackabad (Ruines de), 651.
Tombeaux et Mausolées musulmans : de Rabia Dourani, 79 ; — d'Aurangzeb, 80 ; — de Golconde, 93 ; — de Bijapour, 94 ; — de Allum Sayed, 143 ; — d'Ahmedabad, 148 ; — de Sirkhêj, 151 ; — de Chah Allum, 152 ; — de Khodjah Sayed, 250 ; — de Secundra, 308, 593 ; — du Tâdj, 313 ; — de l'Etmaddaolah, 317 ; — de Sélim Chisti, 339 ; — de Mahomed Ghose, 584 ; — d'Houmayoun, 629 ; — de Nizzam-Oudïn, 632 ; — de Safdar Jang, 632 ; — d'Altamsch, 647 ; — de Toglack, 652 ; — de Lucknow, 683, 684.
Tonsa (La), rivière du Bogelcund, 451, 457, 474.
Topes bouddhiques : de Sanchi, 509 à 521 ; — de Bhojepour, 525 ; — d'Andhêr, 526 ; — de Sounari, 526 ; — de Sâtdhara, 527 ; — de Sarnath, 712. — (Origine des), 505. — (Caractères distinctifs des), 506.

U

Ulwur (Réception à), 293. — Le palais de l'Armoudjân, 293. — La ville, 293. — (Royaume d'), 294. — Le palais, 297. — (Le Maharao Rajah d'), 298. — (Fêtes populaires à), 300.

V

Valkêchvar, 20.
Viharas, 60.

TABLES

TABLE DES GRAVURES

Toutes les gravures contenues dans ce volume ont été faites d'après les photographies et les dessins de M. Rousselet, à l'exception de celles dont le nom est précédé d'un astérisque.

CHAPITRE Ier

BOMBAY

1. Portrait de MM. Rousselet et Schaumburg, en costume de sirdars de la cour de Bhopal. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie ..... Frontispice.
2. * Ma maison à Mazagon. — Dessin de A. de Bar, d'après une aquarelle de Schaumburg 1
3. * Mon hôtelier parsi. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie 4
4. * Le palanquin. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie 5
5. * Hôtel de ville de Bombay. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie 8
6. * Le marché au coton, à Bombay. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie 8
7. * Marché au coton : ouvriers. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie 9
8. * Marché au coton : marchands. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie 10
9. * Femmes du peuple de Bombay. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie 11
10. Temple hindou, à Bombay. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie 14
11. * Assemblée religieuse de Jaïnas, à Bombay. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie. 15
12. * Colline de Malabar Hill, à Bombay. — Dessin de Lancelot, d'après une photographie 19
13. * Une rue de Valkêchvar. — Dessin de A. Thérond, d'après une photographie 20
14. * Une rue de Valkêchvar. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie 21
15. * Goussaïn hindou, religieux mendiant. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie 22
16. * Une rue de Mazagon, faubourg de Bombay. — Dessin de Lancelot, d'après une photographie 23
17. * Femmes hindoues de Bombay, en costume de fête. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie 25
18. * Jeune Hindoue de haute caste. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie 27
19. * Un nautch, ou danse de bayadères, à Bombay. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie 29
20. La fête des Serpents, à Bombay. — Dessin de A. de Neuville, d'après un dessin 33
21. * Enfants parsis. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie 37
22. * Dame parsie et sa fille. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie 38
23. * Un riche parsi. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie 39
24. * Musulmans de Bombay. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie 40
25. Fête du Moharum, à Bombay. — Dessin de E. Bayard, d'après un dessin 41
26. * Charmeur de serpents. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie 44

CHAPITRE II

LE KONKAN

27. * La grande caverne d'Eléphanta. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 45
28. * Le banyan. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie..... 48
29. * Cocotiers. — Dessin de E. Tournois, d'après une photographie..... 49
30. * Le mariage de Parvati, bas-relief dans la grotte d'Éléphanta. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 51
31. * La grotte des Lions, à Éléphanta. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 53
32. * La colline de Kenhari. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie..... 55
33. * Le grand temple chaïtya, à Kenhari. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 57
34. * Cave vihara bouddhique, à Kenhari. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 59
35. Temple d'Ambernath, près Callian. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 63
36. Couli du Konkan. — Dessin de A. de Neuville, d'après une aquarelle..... 65
37. * Jongleurs indiens. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie..... 67
38. * Le Duke's Nose, à Khandallah. — Dessin de Lancelot, d'après une photographie..... 68
39. Façade du grand chaïtya de Karli. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 69
40. Vestibule du grand chaïtya de Karli. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie..... 71
41. * Sculptures dans le vestibule du grand chaïtya de Karli. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie..... 72
42. * Intérieur du grand chaïtya de Karli. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 73
43. Mon bunder-boat. — Dessin de G. Moynet, d'après une photographie..... 74

CHAPITRE III

LE DEKKAN

44. * Les bords de la Mouta, à Pounah. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 75
45. Mon départ de Pounah. — Dessin de A. Marie, d'après un croquis..... 78
46. * Temples hindous dans les environs de Pounah. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie. 79
47. * Thugs ou étrangleurs enfermés dans la prison d'Aurangabad. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie..... 81
48. * Hindous du Dekkan. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie..... 84
49. * Charrette de voyage. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie..... 85
50. * Nécropole royale de Golconde. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie..... 87
51. * Soldats du Nizzam d'Haïderabad. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie..... 89
52. * Une des tombes de la nécropole royale de Golconde. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie..... 91
53. * Le village de Mahablêchvar. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie..... 94

CHAPITRE IV

BARODA

54. * Bhistis, porteurs d'eau. — Dessin de E. Bayard, d'après des photographies..... 95
55. * Côte septentrionale de l'île de Salsette. — Dessin de Lancelot, d'après une photographie..... 97
56. Baniah de Surate. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie..... 99
57. La Vichvamitra, à Baroda. — Dessin de H. Clerget, d'après un dessin..... 101
58. * Voiture pour dames ou riches Hindous. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie... 103
59. L'étendard royal, dans le grand sowari, à Baroda. — Dessin de E. Bayard, d'après un dessin..... 105
60. Cavaliers de la garde du roi de Baroda. — Dessin de E. Bayard, d'après un dessin..... 108

61. Le roi dans le grand sowari, à Baroda. — Dessin de E. Bayard, d'après un dessin..... 109
62. La cour du Guicowar, roi de Baroda. — Dessin de E. Bayard, d'après un dessin..... 113
63. Notre résidence du jardin des Perles. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie..... 116
64. Pavillon de la reine dans le palais de Baroda. — Dessin de H. Clerget, d'après un dessin..... 117
65. Combat d'éléphants, à Baroda. — Dessin de E. Bayard, d'après un dessin..... 121
66. Combat de rhinocéros, à Baroda. — Dessin de E. Bayard, d'après un dessin..... 124
67. Le Nucki-ka-Kousti, ou lutte à coups de griffes, à Baroda. — Dessin de E. Bayard, d'après un dessin. 125
68. Chasse aux antilopes avec la tchita, à Baroda. — Dessin de E. Bayard, d'après un dessin..... 129
69. Maison des fakirs, à Baroda. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie..... 134
70. Fakir, porteur de reliques, à Baroda. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie..... 135
71. Condamné exécuté par un éléphant, à Baroda. — Dessin de E. Bayard, d'après un dessin..... 137
72. Tombe de Allum Sayed, à Baroda. — Dessin de H. Clerget, d'après une aquarelle..... 143
73. Nautchni ou bayadère de Baroda. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie..... 144

CHAPITRE V

LE GOUJERATE ET LE PAYS DES BHILS

74. Balcon de la grande mosquée de Sirkhêj. — Dessin de H. Clerget, d'après un dessin..... 145
75. Bungalow des voyageurs, à Ahmedabad. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie..... 147
76. Le Rani-ka-Rauzah ou tombe de la reine, à Ahmedabad. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie..... 149
77. Kiosque du cheik Ahmed, à Sirkhêj. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie..... 151
78. * Ruines du harem d'Ahmed Chah, à Sirkhêj. — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie. 153
79. Notre campement à Raïpour. — Dessin de E. Bayard, d'après un croquis..... 159
80. Résidence du thakour de Tintouï. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie..... 161
81. Le baoli, à Tintouï. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie..... 163
82. Fort de Sameyra. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie..... 167
83. Les voyageurs arrêtés par les tribus des Bhîls dans les défilés de Bitchouwara. — Dessin de E. Bayard, d'après un dessin..... 169
84. Notre caravane. — Dessin de A. Marie, d'après un croquis..... 174

CHAPITRE VI

OUDEYPOUR

85. Palais dans l'île de Jug Munder, à Oudeypour. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.. 175
86. * Rajpouts. — Dessin de A. Duvivier, d'après une photographie..... 179
87. Le lac Pêchola, à Oudeypour. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie..... 185
88. Palais dans l'île de Jug Navas, à Oudeypour. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie... 187
89. L'île de Jug Munder, à Oudeypour. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie..... 188
90. Kiosque du Sahibkhana, dans l'île de Jug Munder, à Oudeypour. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie..... 189
91. Palais du Maharana d'Oudeypour. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie..... 191
92. Sambou Sing, Maharana d'Oudeypour. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie..... 193
93. Cour du palais du Maharana d'Oudeypour. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie..... 195
94. Le Maharana assistant à un nautch dans le palais de Jug Navas. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie..... 199
95. Jardins de l'île de Jug Navas, à Oudeypour. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie... 201
96. Le Maharana et l'ambassadeur anglais à la chasse. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie..... 207
97. Tombes des rois au Maha Sati d'Ahar, près d'Oudeypour. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 209

98. Cénotaphe de Sangram Sing, dans le Maha Sati. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie 210
99. Cénotaphe en ruines, dans le Maha Sati. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 211
100. Grand durbar du Maharana d'Oudeypour. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie..... 215
101. Lac de Bourdi Talao, près d'Oudeypour. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie..... 221
102. Sanglier et panthère. — Dessin de P. Philippoteaux, d'après le texte..... 222

CHAPITRE VII

LE RAJPOUTANA CENTRAL

103. Le Sengar Chaori, à Chittore. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 223
104. Ruines du palais du Rana Khoumbhou, à Chittore. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie 232
105. Le Zenanah du palais de Khoumbhou, à Chittore. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie. 233
106. Temple de Vridj, à Chittore. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 234
107. Le Khirat Khoumb, ou Tour de la Victoire, à Chittore. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 235
108. Le château de Banèra. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie..... 238
109. Entrevue des voyageurs et du Rajah de Banèra. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis. . 239
110. Bazar de Khodjah Sayed, à Ajmir. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie..... 243
111. Palais des Sêths, à Ajmir. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 247
112. Façade de l'Araï-dïn-ka-Jhopra, à Ajmir. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie..... 249
113. Intérieur de l'Araï-dïn-ka Jhopra, à Ajmir. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie..... 251
114. Rive méridionale du lac sacré de Poschkar. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.... 255
115. Temples des Gwalioriens sur le lac sacré de Poschkar. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie..... 257
116. Temple de Rama, à Poschkar. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie..... 259
117. Le Naga Pahar, près de Poschkar. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie..... 260
118. Réception du rassâd, à Gangahar. — Dessin de A. Marie, d'après un croquis..... 264

CHAPITRE VIII

JEYPORE

119. Le palais d'Amber. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie..... 265
120. Pavillon dans le palais de Jeypore. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie..... 268
121. Présentation des voyageurs au Maharajah. — Dessin de J. Gaildrau, d'après un dessin..... 271
122. Le Dewan Khana, salle des assemblées, au palais d'Amber. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie 277
123. La porte de Sowaé, au palais d'Amber. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie..... 279
124. Le Jess Munder, à Amber. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie..... 281
125. La vallée d'Amber, vue prise du Dewan Khana. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie..... 283
126. Le Kiosque d'or, à Amber. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie..... 285
127. La vallée d'Amber et la citadelle de Nahrgarh. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie... 286
128. Un bijoutier de Jeypore. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie..... 288

CHAPITRE IX

DE JEYPORE A AGRA

129. L'étang d'Ulwur. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 289
130. Fresque dans le Chich Mahal, à Rajgarh. — Dessin de Rapine, d'après une photographie..... 292

131. Le pic de marbre, à Ulwur. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie..... 294
132. Les temples du roi, à Ulwur. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 295
133. Mausolée du Rajah Baktawar, à Ulwur. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 297
134. Chéodân Sing, Maharao Rajah d'Ulwur. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie..... 299
135. Palais de Gopal Bhowan, à Dîgh. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 304
136. Pavillon du Dewani Khâs, à Dîgh. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 305
137. Campement à Secundra. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 307
138. Nautchni d'Ulwur. — Dessin de P. Philippoteaux, d'après un croquis..... 308

CHAPITRE X

AGRA

139. Porte des jardins du Tâdj, à Agra. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie..... 309
140. Vue générale du Tâdj, à Agra. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 311
141. La grande allée du Tâdj, à Agra. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie..... 315
142. Mausolée de l'Etmaddaolah, à Agra. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie..... 319
143. Kiosque supérieur du mausolée de l'Etmaddaolah, à Agra. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie..... 323
144. Le durbar impérial d'Agra. — Dessin de A. de Neuville, d'après des dessins..... 327
145. Sculptures des portes de Somnath, au palais d'Agra. — Dessin de H. Catenacci, d'après un dessin. 330

CHAPITRE XI

LE PAYS DES JATS

146. Palais de Dourjan Sâl, à Bhurtpore. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie..... 331
147. Vue générale de Bhurtpore. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie..... 333
148. Zemindars et paysans Jâts. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie..... 337
149. Mosquée du Dourgah, à Futtehpore-Sikri. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie... 340
150. Mausolée du cheik Sélim Chisti, dans le Dourgah de Futtehpore-Sikri. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie..... 341
151. Pavillon de la sultane, à Futtehpore-Sikri. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie..... 343
152. Le Pantch Mahal, à Futtehpore-Sikri. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie..... 345
153. Le Dewani Khâs et la cour du Patchisi, à Futtehpore-Sikri. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 346
154. Grand temple de Matchkhounda, près de Dholepore. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 350
155. Bagwan-Sing, Maharaj Rana de Dholepore. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie..... 351
156. Durbar du Maharaj de Dholepore. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie..... 353
157. Nobles jâts de Dholepore. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie..... 356

CHAPITRE XII

GWALIOR

158. Le temple d'Adinath, dans la forteresse de Gwalior. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 357
159. Le palais du roi Pâl, dans la forteresse de Gwalior. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 359
160. Façade latérale du palais du roi Pâl, à Gwalior. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 363

161. Le temple Vihara, dans la forteresse de Gwalior. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie 367
162. La caverne des Tirthankars, dans l'Ourwahi, à Gwalior. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie 369
163. Emblèmes jaïnas. — Dessin de Rapine, d'après un croquis 370
164. Colosses de l'Ourwahi, groupe d'Adinath, à Gwalior. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie 371
165. Sa Hautesse Syâdji Rao Scindia, Maharajah de Gwalior. — Dessin de A. de Neuville, d'après un dessin 375
166. Le faubourg de Catti Ghati, à Gwalior. — Dessin de G. Moynet, d'après une photographie 380
167. Mausolées des Scindias, à Lachkar. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie 381
168. Notre escorte gwaliorienne. — Dessin de P. Philippoteaux, d'après un croquis 384

CHAPITRE XIII

LE BUNDELCUND OCCIDENTAL

169. Vue générale de Duttiah. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie 385
170. Le lac de Duttiah et le palais de Birsing Deo, vue prise de notre bungalow. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie 389
171. Façade principale du palais de Birsing Deo, à Duttiah. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie 393
172. La colline sacrée de Sounaghur. — Dessin de G. Moynet, d'après une photographie 396
173. La colline sacrée de Sounaghur. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie 397
174. Temples jaïnas, à Sounaghur. — Dessin de G. Moynet, d'après une photographie 399
175. La nécropole des Rajahs de Jhansie. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie 401
176. Le *band* du lac de Barwa. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie 404
177. Le souper de « mon oncle », à Barwa Sagar. — Dessin de A. Allongé, d'après une photographie ... 407
178. Le palais des Fleurs, à Ourtcha. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie 410
179. Le Raj Mahal (palais royal), à Ourtcha. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie 411
180. Le temple de Chutter Bhoje, à Ourtcha. — Dessin de G. Moynet, d'après une photographie 413
181. La citadelle d'Ourtcha. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie 415
182. Mausolée de Birsing Deo, à Ourtcha. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie 417
183. Départ de Nowgong. — Dessin de P. Philippoteaux, d'après le texte 420

CHAPITRE XIV

LE BUNDELCUND ORIENTAL

184. Le Rajah de Pannah et ses fils. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie 421
185. Temple de Mahadêva, à Kajraha. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie 425
186. Temple de Kali, à Kajraha. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie 427
187. Façade latérale du temple de Kali, à Kajraha. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie. 429
188. Rencontre solennelle des voyageurs et du Maharajah de Chutterpore à la foire de Kajraha. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie 433
189. Les voyageurs reçus aux frontières des États de Pannah par les envoyés du Rajah. — Dessin de E. Bayard, d'après un dessin 437
190. Une mine de diamants, à Pannah. — Dessin de E. Bayard, d'après un croquis 441
191. Le Rajah de Nagode. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie 449
192. Le Silène indien. — Dessin de P. Philippoteaux, d'après le texte 452

CHAPITRE XV

LE BOGELCUND

193. Bayadères de la cour de Rewah. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie..... 453
194. Palais d'été du Maharajah de Rewah, à Govindgarh. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie..... 458
195. Porte du palais de Govindgarh. — Dessin de G. Moynet, d'après une photographie..... 460
196. Durbar du Maharajah de Rewah, à Govindgarh. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie. 461
197. Cour du palais de Govindgarh. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 463
198. Le départ pour la chasse, à Govindgarh. — Dessin de E. Bayard, d'après un dessin..... 465
199. Chasse au tigre dans les Kyrmores. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis..... 469
200. Le Djangal. — Dessin de A. Rixens, d'après un dessin..... 471
201. Un dîner chez le Raïs de Myhere. — Dessin de A. de Neuville, d'après un dessin..... 475
202. Cénotaphes dans la vallée de la Tonsa. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie..... 478

CHAPITRE XVI

LE PAYS DES GOUNDS

203. Le gaur ou bison indien. — Dessin de Mesnel, d'après un croquis..... 479
204. Gounds. — Dessin de A. Rixens, d'après un dessin..... 481
205. Banjaris. — Dessin de A. de Neuville, d'après un dessin..... 488
206. Caravane de Banjaris. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis..... 489
207. * Charmeurs de serpents. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie..... 493
208. Le Taloukdar de Koumari. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie..... 494

CHAPITRE XVII

LA VALLÉE DE BHILSA

209. Le Varaha Avatar, à Oudghiri. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 495
210. Ruines d'un temple jaïna, à Gharispore. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.... 497
211. L'escalier de Sèchnaga, à Oudghiri. — Dessin de A. Allongé, d'après une photographie..... 502
212. Entrée de la caverne de Mahadèva, à Oudghiri. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie. 503
213. Le grand chaïtya ou tôpe de Sanchi. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 507
214. Colonnade du grand tôpe de Sanchi. — Dessin de Rapine, d'après un croquis..... 510
215. Porte du Nord du grand tôpe de Sanchi. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 511
216. Une scène à Palibothra, d'après les bas-reliefs de Sanchi. — Dessin de E. Bayard, d'après un dessin. 515
217. Emblèmes de Dharma. — Dessin de Rapine, d'après des dessins..... 517
218. Porte de l'Est du grand tôpe de Sanchi. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 518
219. Ruines du lât des Lions et de la porte du Sud du grand tôpe de Sanchi. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 519
220. Ruines de la porte de l'Ouest du grand tôpe de Sanchi. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 520
221. Une cour de justice dans la jungle. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis..... 523
222. Urne funéraire bouddhique du tôpe de Sounari. — Dessin de Rapine, d'après un dessin..... 528

CHAPITRE XVIII

BHOPAL

223. * Mollahs de Bhopal. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie..... 529

224. Sa Hautesse la Secunder Bégaum de Bhopal. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie 531
225. Bhopal, vue prise de Jehanghirabad. — Dessin de A. Allongé, d'après une photographie 533
226. Madame de Bourbon, princesse de Bhopal. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie 537
227. Femme musulmane de Bhopal. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie 539
228. Fakirs Joguis. — Dessin de A. Rixens, d'après un croquis 540
229. Fête du Moharum, à Bhopal : la procession des Tadzias. — Dessin de A. de Neuville, d'après un dessin 541
230. Les Cathacks. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis 549
231. La danse des œufs. — Dessin de E. Bayard, d'après une aquarelle 551
232. Ruines du temple de Bhojepore. — Dessin de A. Allongé, d'après une photographie 556
233. Réception du Khillat à la cour de Bhopal. — Dessin de A. de Neuville, d'après des photographies. 563
234. Son Altesse la princesse Chah Jehan de Bhopal. — Dessin de A. Marie, d'après une photographie. 566

CHAPITRE XIX

LE MALWA

235. Le mail-cart. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis 567
236. Passage de la Parbatti. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis 569
237. Narsingarh, vue prise de la rive opposée du lac. — Dessin de A. Allongé, d'après une photographie. 573
238. Temple de Vaçoudêva, à Narsingarh. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie 575
239. Le tchôpaya. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis 579
240. Mausolée de Mahomed Ghôse, à Gwalior. — Dessin de G. Moynet, d'après une photographie 583
241. Le dâk-ghari. — Dessin de P. Philippoteaux, d'après un dessin 588

CHAPITRE XX

D'AGRA A DELHI

242. Porte du jardin de Secundra. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie 589
243. Les jardins du Tâdj. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie 590
244. Étages supérieurs du mausolée d'Akber, à Secundra. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie 594
245. Sur les bords de la Jumna. — Dessin de E. Bayard, d'après un croquis 595
246. Mattra, vue prise de la rive opposée de la Jumna. — Dessin de G. Bonheur, d'après une photographie 598
247. * Paysans du Doâb. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie 604
248. Le mausolée d'Akber, à Secundra. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie 606

CHAPITRE XXI

DELHI

249. La Jammah Masjid, à Delhi. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie 607
250. Façade de la Jammah Masjid, à Delhi. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie 609
251. Porte principale du palais des Padichahs, à Delhi. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie 613
252. La grande salle du Dewani Khâs, au palais de Delhi. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie 617
253. Carrefour de Chandni Chowk, à Delhi. — Dessin de A. de Neuville, d'après des croquis 619
254. * Banquiers hindous de Delhi. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie 621
255. * Mirzas de la famille impériale de Delhi. — Dessin de A. Duvivier, d'après une photographie 623

256. Ruines du palais de Férôze, dans la plaine de Delhi. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie 627
257. Mausolée de l'empereur Houmayoun, dans la plaine de Delhi. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie 630
258. Porte d'Aladin, au Koutab, près de Delhi. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie... 633
259. Mosquée du Koutab, près de Delhi. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie 637
260. La tour du Koutab, dans la plaine de Delhi. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie. . 640
261. Tombe d'Altamsch, au Koutab, près de Delhi. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie. 641
262. La colonne de fer du roi Dhava, au Koutab, près de Delhi. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie 644
263. Remparts de Toglackabad. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie 645
264. Cloîtres de Pirthi Raj à la mosquée du Koutab, près de Delhi. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie 647
265. Mosquée d'Altamsch, au Koutab, près de Delhi. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie 648
266. Mausolée de l'empereur Toglack, à Toglackabad. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie 649
267. Bayadère Mêwati. — Dessin de P. Philippoteaux, d'après un croquis 652

CHAPITRE XXII

LE PENDJAB ET L'HIMALAYA

268. * Pont de bateaux d'Attok (passage de l'Indus). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie. 653
269. * Le temple d'Amritsir et l'Amrita-Sara. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 655
270. * Les montagnes de sel, près de Rawal Pindi. — Dessin de Tournois, d'après une photographie... 657
271. * Montagnards des frontières du Nord-Ouest combattant contre les Anglais. — Dessin de E. Bayard, d'après des photographies 659
272. * L'Indus, près d'Attok. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie 661
273. * Paharis, montagnards de l'Himalaya occidental. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie 663
274. * Une vue dans l'Himalaya occidental. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie..... 666
275. * Simla, dans l'Himalaya occidental. — Dessin de Taylor, d'après une photographie..... 667
276. * Vieux Sikh. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie 670

CHAPITRE XXIII

LE PAYS D'AOUDH

277. Pavillon de Lanka, dans le Kaiserbâgh, à Lucknow. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie 671
278. Le Satti Tchaora Ghât, sur le Gange, à Cawnpore. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie 673
279. * Le Mémorial de Cawnpore. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie 676
280. Le grand Imambara, à Lucknow. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie 677
281. L'Housseïnabad Imambara, à Lucknow. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie 681
282. * La Résidence de Lucknow. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie 683
283. * Teinturiers de Lucknow. — Dessin de A. Duvivier, d'après une photographie 685
284. * Palais de la Martinière, à Lucknow. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie 688

CHAPITRE XXIV

ALLAHABAD — BÉNARÈS

285. Ecole musulmane, à Allahabad. — Dessin de A. Duvivier, d'après une photographie..... 689
286. Habitation de planteurs près d'Allahabad. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.... 693
287. Factorerie d'indigo, près d'Allahabad. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 694
288. Le ghât de Daceswamêdh, à Bénarès. — Dessin de G. Moynet, d'après une photographie..... 697
289. La pagode népalaise, à Bénarès. — Dessin de G. Moynet, d'après une photographie..... 701
290. Le ghât de Madhoray et la mosquée d'Aurangzeb, à Bénarès. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 705
291. * Mendiants religieux, à Bénarès. — Dessin de A. Duvivier, d'après une photographie..... 709
292. Tôpe de Dhamêk, à Sarnath. — Dessin de G. Moynet, d'après une photographie..... 711
293. Sculptures du tôpe de Sarnath. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 712
294. Fête de Ganésa, à Bénarès. — Dessin de J. Gaildrau, d'après des peintures indiennes..... 713
295. Fenêtre du Man Munder, à Bénarès. — Dessin de Ph. Benoist, d'après un dessin..... 716

CHAPITRE XXV

LE BEHAR

296. * Marchand de grains et farines, à Patna. — Dessin de A. Duvivier, d'après une photographie... 717
297. * Rajahs et zémindars des provinces septentrionales de l'Hindoustan. — Dessin de A. Duvivier, d'après une photographie..... 719
298. Bateaux et bateliers du Gange. — Dessin de J. Gaildrau, d'après des peintures indiennes..... 723
299. L'idole de Mandar, près de Bhagalpore. — Dessin de A. Allongé, d'après un croquis..... 726
300. Ile sacrée de Dèvinâth, sur le Gange. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie..... 727
301. Sontâls et Mâlers. — Dessin de E. Bayard, d'après des dessins..... 729
302. Village sontâl, dans les monts Rajmahal. — Dessin de G. Bonheur, d'après un dessin..... 730
303. Chasse au tigre à dos d'éléphant. — Dessin de P. Philippoteaux, d'après un croquis..... 734

CHAPITRE XXVI

LE BENGALE

304. En chemin de fer. — Dessin de A. Marie, d'après un croquis..... 735
305. Chandernagore. — Dessin de G. Moynet, d'après une photographie..... 741
306. * La grande mosquée d'Hougly, près de Calcutta. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie. 745
307. Habitation européenne, à Calcutta. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie..... 747
308. * Marchands marwaris. — Dessin de A. Duvivier, d'après une photographie..... 748
309. L'esplanade à Calcutta. — Dessin de J. Gaildrau, d'après une photographie..... 749
310. * Brahmanes du Bengale. — Dessin de A. Duvivier, d'après une photographie..... 751
311. La déesse Kali. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 752
312. * Le port de Calcutta. — Dessin de G. Moynet, d'après une photographie..... 755
313. Porteurs d'eau bengalis. — Dessin de Laguillermie, d'après une photographie..... 756
314. * Idoles dans le sanctuaire de Jaghernâth. — Dessin de Rapine, d'après une estampe indienne..... 758
315. * Porte principale du temple de Jaghernâth. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.. 759
316. * Char de la procession du Râtjattra, à Jaghernâth. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 761
317. * Les temples de Bhovanêchvar. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie..... 763
318. * Bengalis de basse caste. — Dessin de A. Duvivier, d'après une photographie..... 766

CHAPITRE XXVII

DE CALCUTTA A POINTE-DE-GALLE

319. Diamond Harbour. — Dessin de H. Clerget, d'après une aquarelle 767
320. * Indigène de Madras. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie 768
321. * Portique d'une pagode de Pondichéry. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie 771
322. * Une place à Pondichéry. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie 772
323. * Groupe de cocotiers sur la route de Pointe-de-Galle à Colombo. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie 773
324. * Femmes çinghalaises. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie 774
325. * Çinghalais. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie 774
326. * Marchands maures de Ceylan. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie 776

CARTES

1. Itinéraire général des voyages de M. Rousselet dans l'Inde 2
2. Carte de l'archipel de Bombay 7
3. Présidence de Bombay, États du Nizzam et du Guicowar 46
4. Royaumes de l'Inde centrale 146
5. Présidence du Bengale (partie occidentale) 604
6. Présidence du Bengale (partie orientale) 690

FIN DE LA TABLE DES GRAVURES ET CARTES

TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE PREMIER

BOMBAY

Quelques mots au lecteur. — Aden. — La mer de l'Inde. — Mon arrivée à Bombay. — Un hôtel parsi. — La perle des serviteurs. — La mousson. — L'archipel Heptanésien. — Une promenade dans la ville. — Le fort. — Colaba. — Les rats musqués. — Les industries de Bombay. — Les étables arabes. — Le bazar chinois. — La lecture du Koran dans la grande mosquée. — Les Jaïnas et l'hôpital des bêtes. — La Cythère indienne. — La ville des morts. — Les bûchers sur la plage. — Valkêchvar. — La tour du Silence. — Mazagon. — Les mangos. — Les serpents. — La mort en 96 secondes. — Les compagnons de la nuit. — Les Portugais. — Les castes. — Rapports des indigènes avec les Européens. — Une danse de bayadères. — Le théâtre indien. — Un drame religieux. — Les actrices hindoues. — Les fêtes. — La fête des Serpents. — La fête des Cocos. — Les Parsis; leur origine, leurs mœurs. — Une soirée chez Cowasjee. — Sannis et Chiias. — Le Moharum. — Les tabouts..... 1

CHAPITRE DEUXIÈME

LE KONKAN

Hésitations. — Un premier début. — Éléphanta. — La grande caverne. — La rivière de Tannah. — L'île de Salsette. — Une ville portugaise. — La colline de Kanheri et les excavations bouddhistes. — Les sauvages charbonniers. — Le *ravin deer*. — Une fresque chrétienne. — La fièvre des jungles. — Le Konkan. — La vallée de l'Oulas. — Callian. — Le temple d'Ambernâth. — Le *sanitarium* de Matheran. — Promenades et panoramas. — Les jungliwallas. — Jongleurs et acrobates. — La corbeille et l'enfant. — La toupie automate. — Kampouli. — Les Ghâtes. — Khandallah. — Le temple de Karli..... 45

CHAPITRE TROISIÈME

LE DEKKAN

Pounah. — Le palais du Peichwah. — Le quartier de Boudhwar. — La colline de Parvati. — Les Maharates. — Ahmednagar. — Aurangabad. — Les Thugs. — Le « Séjour de la fortune ». — Ellora. — Le Kaïlas. — Adjuntah. — Cholapour. — Le royaume du Nizzam. — Secanderabad. — Haïderabad. — Salar Jung. — Le Chahr Minar. — La ville. — Le trésor de Golconde. — Une nécropole royale. — Bijapour. — Une ville déserte. — Le plus grand canon du monde. — Les collines de Mahablêchvar..... 75

CHAPITRE QUATRIEME

BARODA

Mon compagnon de voyage. — Basseïn, la vieille cité portugaise. — Le chemin de fer et les castes. — Le coton indien. — Surate. — La Tapti. — Les bazars. — La Nerbouda. — Broach. — Le Kabira Bar. — Les mines de cornaline de Ratanpour. — Baroda. — La demeure d'un noble indien. — Une grande dame hindoue. — Le Kayeth Ruttanram. — Le grand Sowari du Guicowar. — Ma première entrevue avec le roi. — Les Guicowars. — Notre palais de Moutibâgh. — Une cour indienne. — Roi d'une heure. — La revue. — Les bayadères. — Les combats d'éléphants, de rhinocéros, de buffles. — La lutte à coups de griffes. — Les astrologues. — La chasse aux antilopes. — *Pig-sticking*. — La fête du roi. — Ma première chasse au tigre. — La ménagerie. — Fantaisies royales. — Comment on remplit un trésor. — Le supplice de l'éléphant. — Étiquette hindoue. — Le Dassara. — Le tombeau du cheval. — La maison des fakirs. — Dubhog. — Le Diwali. — Une reine pour voisine. — Notre dernière entrevue avec le roi..... 95

CHAPITRE CINQUIÈME

LE GOUJERATE ET LE PAYS DES BHILS

Les environs de Baroda. — Une ville de province goujerate. — Ahmedabad, ses remparts, ses palais, ses mosquées et ses tombeaux. — Les cavaliers rajpouts et le prince Mouti Sing. — Sirkhêj. — Le tombeau de Chah Allum. — Chasse aux nilgaus. — Les paons. — Une émeute. — Préparatifs de départ. — Les chameaux de selle. — Notre camp de Raïpour. — Les *bohimias*. — Le Goujerate septentrional. — Un renfort de troupes. — Le *mekkâm*. — Tintouï. — Les *thakours*. — Une forteresse féodale. — Un *baoli*. — Les Bhîls : origine, mœurs et coutumes. — Le mangeur d'hommes. — Défilés des Dounghêr. — Une oasis. — Sameyra. — Bataille ! — Un Rajpout ivre. — La vallée de Kheirwara. — La chaîne des Aravalis. — Le caravansérail de Pursad. — Une tchita impertinente. — La lumière zodiacale. — Les temples de Jowar. — Perdus dans la jungle. — La ville du Soleil levant..... 145

CHAPITRE SIXIÈME

OUDEYPOUR

Visite au Dewan. — Campement dans les arènes. — On nous prend pour des espions. — Les Ranas du Meywar. — Les Rajpouts. — Légende des Sésoudias. — Les bardes. — La prison. — Le Rao de Baidlah. — Revirement de fortune. — La ville. — Le lac Pêchola. — Les îles de Jug Navas et de Jug Munder. — Notre présentation au roi. — Le bira. — Le palais des Ranas. — Les jardins suspendus. — Une fête au Jug Navas. — Les bayadères. — Crocodiles. — Le Tâs-bi-Tâs. — Le départ pour la chasse. — La vallée Heureuse. — Lacs artificiels. — Défilé de Dobarri. — Les monts Nahrmugra. — Le camp des chasseurs. — Éléphants de chasse. — Le *hânkh*. — L'*houdi*. — Le carnage. — Le dîner du roi. — Ahar. — Une nécropole royale. — Le *satti*. — Le carnaval rajpout. — Bacchanales. — Une orgie de Bhîls. — Le grand Durbar. — Les Omras. — Le palais du Plaisir. — Gordan Bulâs. — Le crocodile du docteur. — Combat d'un sanglier et d'une panthère. — Les fêtes de Gouri. — Chasse à l'ours. — Dernière entrevue avec le Maharana. 175

CHAPITRE SEPTIÈME

LE RAJPOUTANA CENTRAL

Le départ. — Harkaras et parwanas. — Quelques conseils. — Le Meywar. — Mînar. — Les terres de l'Église. — Un brahmane insolent. — Le pays des crocodiles. — La prise d'Ontala. — Le Morwan. — L'asile des voleurs. — Chittore. — Les trois *sacas*. — Temples et palais. — La tour de la Victoire. — Gangahar. — Hamirgarh. — Le Rajah de Banera visite notre camp. — Dabla. — La province d'Ajmir. — Nusserabad. — Ajmir. — Le Sèth Pertab Mall. —

La ville et les bazars. — Le palais des Sêths. — Le Dourgah. — L'Araï-dîn-ka-Jhopra. — Le lac de Poschkar. — Prodigalité des princes rajpouts. — Un roi dans la balance. — Temples et cénotaphes. — Le rocher du Serpent. Le désert. — Kichengarh. — Le mirage. — Les sables salés..... 223

CHAPITRE HUITIÈME

JEYPORE

Le bungalow. — L'agent politique. — Le grand Sowaé. — Fondation de Jeypore. — Le palais royal. — L'observatoire. — Le Palais du Vent. — Le Maharajah Ram Sing. — Le clan des Catchwahas. — Les Minas. — Politique de Ram Sing. — Les *hot winds*. — Tattis et thermantidotes. — Jongleurs et natnis. — Un saint pendu par les pieds. — Fête de Ganêsa. — Le *mêla*. — Le lac de Jeypore. — Les crocodiles. — La vallée d'Amber. — Le palais. — Le Dewan Khana. — Jalousie de Jehanghir. — La porte de Sowaé. — Le Jess Munder. — Le Zenanah. — Une tribu de singes. — Les *langours*. — Une ville morte. — Le lingam. — Pluie de sauterelles. — Le lac Sambhêr. — Adieux à Ram Sing. 265

CHAPITRE NEUVIÈME

DE JEYPORE A AGRA

Mohunpore. — La Bahnganga. — Les monts Mewati. — Goudha. — Rajgarh. — La citadelle — Le palais des Miroirs. — Mort d'une antilope. — Notre réception à Ulwur. — Le Mewat. — Le Maharao Chéodân Sing. — La ville et le palais. — Accident de chasse. — Le Dassara à l'Armoudjân. — Les trois cents bayadères. — Un nautch. — Le spectre de la guerre. — Invitation au Durbar d'Agra. — Notre escorte. — Le camp royal. — Digh. — L'Asile des Poissons. — La source de Krichna. — Visite du Nawab de Tonk. — Fête dans les jardins de Digh. — Secundra..... 289

CHAPITRE DIXIÈME

AGRA

La forteresse d'Akber. — Le palais de justice. — Les portes de Somnâth. — La mosquée des Perles. — Le Tâdj. — L'Etmaddaolah. — Le Tombeau de Porcelaine. — Le grand durbar impérial. — Importance de cette cérémonie. — Refus du Maharana. — Arrivée du vice-roi des Indes. — Fête de nuit au Tâdj. — Le souper. — Grande revue. — Cérémonie d'investiture de l'Étoile de l'Inde. — La cérémonie du Durbar. — Les princes de l'Inde. — Nuzzur et Khillat. — Notre durbar..... 309

CHAPITRE ONZIÈME

LE PAYS DES JATS

L'Inde centrale. — Un équipage traîné par des chameaux. — Nuit terrible. — Bhurtpore. — Les Jâts. — La citadelle. — Le capitaine Fantôme. — Futtehpore-Sikri. — Une fantaisie d'Akber. — Le Dourgah de Sélim Chisti. — Le harem impérial. — Les appartements de la reine Marie. — Le pavillon de la Sultane. — Le Pantch Mahal. — La cour du Patchisi. — La salle du Conseil. — La porte des Éléphants. — La sœur du Gange. — Dholepore. — Les ravins du Chumbul. — Le lac sacré de Matchkhounda. — Un aimable *Mahunt*. — Durbar du roi de Dholepore. — Pigeons de rocher. — La traversée du Chumbul. — Changda. — Pont du marchand d'huile. — Un trône vermoulu. — Déception..... 331

CHAPITRE DOUZIÈME

GWALIOR

La ville. — La forteresse. — Le palais du roi Pâl. — Le temple d'Adinath. — Lâts ou lattis. — Le temple Vihara. — La Vallée Heureuse. — Les Colosses de l'Ourwhaï. — La caverne des Tirthankars. — L'Arbre de la Science. — Les

croix jaïnas. — Le Jaïnisme. — Sa prépondérance sur le Bouddhisme. — Origine de la puissance maharate. — Les Cosaques de l'Inde. — Le porteur de pantoufles du Peichwah. — Les Scindias. — Daolat Rao et les Français. — Le général Perron. — États de Scindia. — Lachkar, le camp maharate de Gwalior. — Les bazars. — Mausolées. — La lettre de change. — Un carrousel royal. — Entrevue avec S. H. le Maharajah. — Le Durbar et les bayadères. 357

CHAPITRE TREIZIÈME

LE BUNDELCUND OCCIDENTAL

Départ de Gwalior. — Notre caravane. — Le Bundelcund. — Les Boundèlas. — Royaume de Duttiah. — La capitale. — Palais de Birsing Deo. — Le *mindi* ou henné. — La curée d'un chameau. — Entrevue avec le Rao Maharajah de Duttiah. — Les danseurs de corde. — La montagne sacrée de Sounaghur. — Le fakir de la fleur sacrée. — Les forêts de *pâlas*. — La Pahoudj. — Jhansie. — La Rani et Tantia Topi. — Les montreurs d'ours. — La Betwa. — Barwa Sagar. — Le vieux château. — Un campement aérien. — Le lac et la digue de Birsing. — Le souper de « mon oncle ». — Une nuit à l'affût. — Ourtcha. — Le Palais des Fleurs. — La citadelle. — Le temple de Chutter Bhoje. — Le tombeau de Birsing Deo. — Préparatifs de fête. — Katchnair. — Le chien et les gendarmes. — Alipoura. — Nowgong. — Une mésaventure. — Le déjeuner sous l'arbre. — Un ami..... 385

CHAPITRE QUATORZIÈME

LE BUNDELCUND ORIENTAL

Chutterpore. — Les premiers coups de canon. — Le camp de Rajnagarh. — Le *salâm* du roi. — Kajraha, l'antique capitale des Chandèlas. — Temples de Kali et de Mahadêva. — L'Avatar du Lion. — Fêtes du Holi. — Le Poisson d'avril indien. — Le champ de foire. — Procession du roi et des Sahibs. — Bacchanales. — Le Silène indien. — Rondes et feux de joie. — Le roi. — Rajgarh. — Passage de la Keyn. — Le Marwa-Ghât. — Les envoyés du roi de Pannah à la frontière. — Réception somptueuse. — Entrevue avec le Maharajah. — Les mines de diamants. — L'incendie des jungles. — Le potager du roi. — Départ sur une locomotive. — Élevage des éléphants. — Épisodes de chasse. — Un roi dans une cage. — La battue. — Le troupeau de sambèrs. — Citadelles d'Adjigarh et de Kalinjer. — Nagode. — Hospitalité anglo-indienne. — Chasse à l'anglaise. — Les plaines de la Tonsa. — Rewah..... 421

CHAPITRE QUINZIÈME

LE BOGELCUND

Le Bogelcund, son étendue, ses limites, son histoire. — Légende des Bâghélas. — Bandougarh. — Rewah. — Le Dewan. — Un speech royal. — Le Maharajah. — Les chutes de la Tonsa. — Maukandpore. — Le mhowah et ses propriétés. — Les loups. — Govindgarh. — Une audience d'apparat. — Chasse dans les Kyrmores. — Le *houdi* et le tigre. — Visite du roi. — Les panthères. — La vallée de la Sône. — Les Bandars ou hommes singes. — Le Djangal, l'orang-outang des voyageurs anglais. — Le *tofân*. — Une nuit de terreur. — La *kutchery*. — Amarpatan. — Principauté de Myhere. — Je reçois en Durbar le Raïs de Myhere. — Réception au palais. — La vallée de la Tonsa. — Goundwara. — Entretien des éléphants en marche. — Jokhay..... 453

CHAPITRE SEIZIÈME

LE PAYS DES GOUNDS

Le Goundwana. — Les Gounds : mœurs, coutumes, cérémonies religieuses. — Comme quoi il y a Gounds et Khoûnds. — Les Dacoïts et les empoisonneuses. — Forêts de l'Inde centrale. — Le Taloukdar de Koumari. — Le *station-house*. — Le *gaur* ou bison indien. — Chasse aux bisons. — Un coup de lune. — Dumoh. — Sir Richard Temple. — Le lion indien. — La *sarâs*. — Les Banjaris, bohémiens de l'Inde. — Saugor. — Les charmeurs de serpents. — Chasse à la cobra. — Un des miracles de Moïse..... 479

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

LA VALLÉE DE BHILSA

Rahtgarh. — La vallée de Bhilsa. — Ruines de Gharispore. — Bhilsa. — Visite des autorités. — Légende du Cheval blanc. — Le canon de Jehanghir. — Comme quoi il y a tôpe et tôpe. — La foire de Rakmangada. — La montagne du Soleil Levant. — Le temple du Soleil. — Le Varâha Avatar. — L'escalier du Sêchnaga. — La caverne de Mahadêva. — Une cobra noire. — La demeure d'un tigre. — Un terrible compagnon. — Aperçu sur l'origine des tôpes bouddhiques. — Culte primitif des tumulus. — Doctrine de Çakya Mouni. — Chute du Bouddhisme. — Le monastère de Sanchi. — Le grand tôpe chaïtya. — Les *danam*. — L'enceinte d'Açoka. — Le lât des Lions. — Les portes de Satakarni. — Bas-reliefs. — L'Inde au siècle d'Auguste. — Dharma, la Nature concrète. — Ensemble des ruines. — Une panthère. — Pillés par des Dacoïts. — Un village d'otages. — La justice dans la jungle. — Sagacité d'un éléphant. — Les établissements bouddhiques de la vallée. — Légende du Cavalier Noir. — Réception à Bhopal..... 495

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

BHOPAL

La Bégaum Secunder. — Les nawabs de Bhopal. — Le Mouti Bungalow. — La ville, les bazars, le lac, la citadelle. — Le Padri Sahib. — Madame Élisabeth de Bourbon. — Une visite à la Doulân Sircar. — Les Bourbons de l'Inde. — La fête du Moharum. — La foire de Fatehgarh. — Les Joguis. — Sehore. — Un message mystérieux. — Une révolte avortée. — La mousson. — La cour de la Bégaum. — Nos journées à Bhopal. — Les soirées au palais. — Le houkah. — Incident diplomatique. — Les *cathacks*. — La danse des œufs. — L'homme au crâne de fer. — Présentation en *purdah*. — Mort du prince Oumra Doula. — Entrevue avec la princesse Chah Jehan. — Le cyclone. — Excursion à Bhojepore. — La digue de Bhoje. — Sauvés par un éléphant. — Le Khillat d'honneur. — La fête du 15 août chez la princesse de Bourbon. — Une collection de reptiles. — Le boa indien. — Le Kilidar et les Musulmans. — Dernière entrevue avec la Bégaum. — Le départ..... 529

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

LE MALWA

En calèche à travers les plaines du Malwa. — Passage de la Parbatti. — Un prince peu hospitalier. — Mon ambassadeur maltraité. — Démonstration armée. — Narsingarh. — Les Omuts. — Un éléphant échappé. — Accident. — La *Grand Trunk road*. — Le Kytchiwara. — Le Thakour de Bahdaora. — Le Nawab de Tonk. — Sipri. — En *tchôpaya*. — Le *mail-cart*. — Lancés à fond de train. — Gwalior. — Le camp au pied du fort. — Morar. — Mausolée de Mahomed Ghose. — Un drame à la cour. — Mariage de la fille du roi. — Les fêtes de Noël. — Coup d'œil en arrière. — Le *dâk-ghari*. — Agra..... 567

CHAPITRE VINGTIÈME

D'AGRA A DELHI

Une semaine au Tâdj. — Sur les bords de la Jumna. — Secundra. — La tombe d'Akber. — Mattra. — Tolérance des Hindous. — Les singes sacrés. — La légende de Krichna. — Lutte des Brahmanes et des Bouddhistes. — Goverdhan. — Bindraband. — Krichna et le serpent python. — Le Doâb. — En chemin de fer. — Delhi..... 589

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME

DELHI

Delhi et Rome. — Le palladium de l'Inde. — Indrapêchta. — La ville de Chah Jehan. — La Jammah Masjid. — Un poil de la barbe du prophète. — Le palais des Padichahs. — La salle du trône. — Les bains impériaux. — La rue

de Chandni Chowk. — La porte de Kachmir. — La Kala Masjid. — Un conseil aux touristes. — Les peintres en miniature. — Expériences d'un photographe dans l'Inde. — Le bain à la mogole. — Les ulcères de Delhi. — La plaine de Delhi. — La ville et le palais de Férôze. — L'aiguille d'Açoka. — La citadelle du Pourana Kilah. — La mosquée afghâne. — Le mausolée d'Houmayoun. — Comment finit une dynastie. — Chasse à l'hyène dans ma chambre. — Le cimetière de Nizzam Oudîn. — Le mausolée de Safdar Jâng. — L'observatoire de Jey Sing. — Cercles et gnomons. — Campement dans un tombeau. — Le nautch improvisé. — La porte d'Aladîn. — Le Koutâb. — La grande mosquée. — La colonne de fer de Dhava. — La légende du Serpent. — La tombe d'Altamsch. — Une semaine au Koutab. — Toglackabad. — Le mausolée de Toglack. — Le pardon dans le tombeau..... 607

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

LE PENDJAB ET L'HIMALAYA

Panipat, le champ de bataille de l'Inde. — Karnaul. — Plaines du Pendjâb. — Thaneswar. — Amballa. — Les fabriques de châles de Loudiana. — La rivière Bias. — Amritsir, la cité sainte des Sikhs. — Lahore. — Peshawur. — La frontière du Nord-Ouest. — La première vue de l'Himalaya. — Le *jampan*. — Les *paharis*. — Simla. — Une capitale d'été. — Ascension de l'Himalaya. — Le pic de Jacko. — Kotgarh. — Meerut. — Agra. 653

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

LE PAYS D'AOUDH

Oude et Aoûdh. — Cawnpore. — La révolte de 1857 et Nana Sahib. — La chambre sanglante. — La citerne et le *Memorial*. — Le Satti Tchaora Ghât. — Le Gange. — Lucknow. — La ville. — Le Kaiserbâgh. — Le caporal Claude Martin. — La Goumti. — La résidence. — Le grand Imâmbara. — Les jardins de Mouça. — L'Housseïnabad Imâmbara. — La Martinière. — Une soirée littéraire et musicale..... 671

CHAPITRE VINGT-QUATRIEME

ALLAHABAD — BÉNARÈS

Le bas Doâb. — Allahabad. — Les cantonnements. — La plaine de Prayâga. — Le grand Trivéni. — Les pèlerins et l'eau du Gange. — La colonne d'Açoka. — Le palais d'Akber. — Le temple souterrain et l'arbre Boddhi. — Une école musulmane. — Désagréables voisins. — Gadoupour. — Une factorerie. — Récolte et fabrication de l'indigo. — Mirzapore. — La forteresse de Chunar. — Le trône de Dieu. — Mogol-Seraï. — Bénarès. — Aperçu historique. — Promenade sur le Gange. — Les quais. — L'observatoire. — La pagode népalaise. — Le ghât des Bûchers. — Le temple du roi d'Amèthi. — La mosquée d'Aurangzeb. — Intérieur de la ville. — Le lingam de Siva. — Le puits de la Sagesse. — Brahmanes et mendiants. — Le prêche en plein vent. — Le Dourga Khound. — Le paradis des singes. — Secrole. — Sarnath. — Hiouen Thsang. — Le bois des Antilopes. — Les stoupas. — Le monastère. — La fête de Ganésa sur le Gange..... 689

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME

LE BEHAR

La Karamnaça. — Le pont de la Sône. — Le Behar. — Patna. — Gaya. — L'arbre du Bouddha. — Les grottes du Behar. — Monghir. — Bateaux et bateliers du Gange. — Les monts Karrakpour. — Soultangunge. — L'île de Dévinath. — Bhâgalpore. — L'idole de Mandar. — La légende du Berger. — Les monts Rajmahal. — Sontâls et Mâlers. — Un village sontâl. — Chasse au tigre à dos d'éléphant. — Un dangereux adversaire. — Ours des Rajmahal..... 717

CHAPITRE VINGT-SIXIEME

LE BENGALE

Une nuit en chemin de fer. — Le Bengale. — Rajmahal. — Les ruines de Gaur. — Mourchédabad. — Les Bengalis. — Le Nawab Nizzam. — Les plaines du delta. — Le berceau du choléra. — Les cocotiers. — Burdwan. — Le Maharajah. — Le champ de bataille de Pandouah. — Le trivêni d'Hougli. — La ville des Sept Sages. — Chandernagore. — Calcutta. — La ville. — Les bazars. — Les habitants. — Les Babous. — La *Young India*. — Ram Mohun Roy. — Le Brahmo Somâdj. — Les écoles de filles. — Le mariage des veuves. — Kali. — Le Charak Poudja. — La vie européenne. — Le Strand. — Le jardin botanique. — Les cyclones. — Les arghilahs. — Voyage en palanquin. — L'Orissa. — Pouri. — Le temple de Jaghernâth. — Origine de la fête du Rattjatra. — La procession du char. — Le fanatique hindou et le policeman anglais. — La pagode noire. — Bhovanèchvar. — Les grottes d'Oudghiri et le rocher d'Asvastouma. — Port-Canning. — Les Sunderbunds. — Tigres et crocodiles. — Un piége ingénieux. — Excursion à Dacca. — Le Gange et le Brahmapoutra..... 735

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME

DE CALCUTTA A POINTE-DE-GALLE

Le départ. — Diamond-Harbour. — Les bouches du Gange. — La côte de Coromandel. — Madras. — La barre. — Massoulas et catimarons. — Les disciples de saint François Xavier. — Les jongleurs. — Les Madrassis. — Il y a Hindou et Hindou. — Pondichéry. — Les Indes françaises. — Les côtes de Ceylan. — Le pic d'Adam. — Pointe-de-Galle. — La route de Colombo. — Les Cinghalais. — Derniers mots au lecteur..... 767

VOCABULAIRE DES TERMES INDIENS EMPLOYÉS DANS LE COURS DE L'OUVRAGE..... 777
INDEX GÉNÉRAL ANALYTIQUE..... 781
TABLE DES GRAVURES..... 789
CARTES..... 799
TABLE DES CHAPITRES..... 801

CORBEIL. — Typ. et stér. de CRÉTÉ FILS.

00060103

Digitized with financial assistance from
Observer Research Foundation
on 11 March, 2020